This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H38.54.15

Harvard College
Library

THE GIFT OF

MISS ELLEN W. COOLIDGE

OF BOSTON

REVUE

DE L'HISTOIRE

UNIVERSELLE

PAR

PREVOST-PARADOL

Paris

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

(Près de l'École de médecine)

1854

H 38.54.15

HARVARD COLLEGE
Aug 8, 1931
LIBRARY

Ewin W. Savage

H
164
29

PRÉFACE.

L'étude de l'histoire particulière des peuples n'est, à vrai dire, qu'une préparation nécessaire à une étude plus générale et plus élevée. Les grands événements de l'histoire laissent chez les peuples qu'ils agitent une trace partout différente et y reçoivent l'empreinte du génie national. Ne les connaître que par le rôle que tel ou tel peuple y a joué, c'est n'en avoir qu'une idée incomplète : on sait l'histoire de quelques nations ; mais, selon la belle expression de Bossuet, « on ignore le genre humain. » Il faut donc étudier ces événements en eux-mêmes, comprendre la suite naturelle qui les unit les uns aux autres, et entrevoir ainsi la destinée générale du monde. C'est l'œuvre de l'histoire universelle; c'est le but qu'on s'est proposé d'atteindre dans cet ouvrage.

Les peuples n'y occupent donc pas la première place, et leur histoire particulière, que le lecteur doit connaître, y est subordonnée à l'histoire du genre humain. On y étudie ses tendances et les vicissitudes qui en accompagnent le développement. On cherche dans ce qu'il a fait ce qu'il a voulu; on suit à travers l'enchaînement de ses actions le cours régulier de sa pensée. Dans la multitude d'événements qui remplissent sa vie, on choisit ceux qui parlent le plus clairement de sa destinée, ceux que prépare un long passé et qui renferment en eux tout un avenir. On les dégage des accidents fortuits qui peuvent en obscurcir le sens et la portée, comme, dans l'histoire d'une guerre, on court à travers les mille rencontres où se joue la fortune, pour s'arrêter aux grandes combinaisons où une pensée intelligente a déposé le secret et le sort de l'entreprise.

C'est ainsi que l'objet même de notre ouvrage en a déterminé le plan. Les divisions n'y sont point arbitraires; elles ne sont pas non plus assujetties à une certaine symétrie chronologique, à la durée d'un règne ou d'un siècle. Chacun de nos *Livres* est l'histoire d'une idée, et, autour du fait principal qui la représente, viennent se grouper ceux qui en ont secondé ou contrarié les progrès. Lorsque l'histoire de cette idée s'unit étroitement à celle d'un peuple, ce peuple tient la première place, pour la céder bientôt à celui qui représentera d'une manière plus complète et plus frappante, soit la même idée, soit une idée nouvelle. On ne s'étonnera donc pas de voir l'histoire de la civilisation ancienne

se confondre en partie avec celle de la Grèce et de Rome, ou le mouvement des esprits au XVIIIe siècle avec l'histoire de l'esprit français. Mais le tableau de la féodalité et de sa décadence embrassera toute l'Europe, et la réforme nous conduira chez tous les peuples en qui elle a trouvé des instruments ou des adversaires. Subordonnant partout le récit des événements pris à part, à l'exposition de leur suite et de leurs rapports, nous avons également évité de raconter ce qui est trop connu ou ce qui ne mérite pas de l'être.

Nous avons préféré aux tableaux incertains où l'on s'efforce de faire revivre le passé, ceux que le passé a laissés de lui-même. Nous avons appelé en témoignage, sur les principaux événements de l'histoire, les hommes qui les ont vus s'accomplir, et souvent ceux qui en ont eu la conduite. Si l'intelligence et l'appréciation d'une époque appartiennent surtout à la postérité, nous croyons que personne ne peut égaler les contemporains dans l'art de la peindre. Leur passion même est instructive, et nous voyons dans leurs erreurs l'esprit du siècle qui les a dictées. Les morts ont donc partout la parole dans les *Appendices* qui terminent ce volume, et les trois *Études*[1] où nous avons semblé la prendre nous-mêmes ne sont au fond qu'un commentaire des textes qui s'y trouvent réunis et expliqués.

Ces *Appendices*, rapprochés par le lecteur des *livres* auxquels ils correspondent, lui offriront les plus intéressants détails de la vie du genre humain, sans en interrompre le mouvement général, qui était le véritable objet de notre étude. « Tout est surprenant, a dit Bossuet, à ne regarder que les causes particulières, et néanmoins tout s'avance avec une suite réglée. » Si le besoin de comprendre cette *suite réglée* est, comme nous le pensons, la raison d'être de l'histoire universelle, elle doit aspirer à donner le sens et à indiquer la direction de ce mouvement. Or, qui ne voit que les hommes d'aujourd'hui savent plus que ne savaient ceux d'hier, disposent plus librement de la matière et des forces du monde, ont une idée plus claire et plus complète de ce qui est juste et de ce qui est bon? Qui doute encore qu'un plus grand nombre d'hommes soit tous les jours appelé à participer à cet accroissement de lumières, de puissance et de justice? C'est cette pensée, désormais commune à tous les esprits éclairés, qu'exprime le mot de *progrès*, et que nous avons pris à tâche, dans cette étude, d'éclaircir et de confirmer.

Que ce progrès soit souvent interrompu ou ralenti par des causes diverses et puissantes, que le monde moral ait, comme le monde physique, ses désordres et ses tempêtes, on ne pourrait le nier sans fermer les yeux à l'évidence. Mais c'est ici que l'histoire universelle est d'un grand secours aux esprits que peuvent troubler ces tristes épreuves. Les histoires particulières sont parfois contraintes, pour être fidèles, d'exposer ces désordres sans nous en montrer le redressement. L'histoire universelle ne connaît point de tels obstacles. La décadence d'un peuple est pour elle le commencement de la grandeur d'un autre; les défaites passagères du bon droit ne font qu'annoncer sa victoire décisive; elle embrasse

(1) *Étude sur le dialogue de Hiéron de Xénophon*, au livre II des *Appendices*; *Étude sur l'Économique de Xénophon et sur le* De re rustica *de Caton*, au livre V; *Étude sur Néron et sur son temps*, au livre VII.

d'un regard les fautes et leur réparation la plus lointaine, le déréglement momentané et l'inévitable confirmation de l'ordre universel; elle devient, par cela même qu'elle se prolonge, une leçon de morale; et, nous rendant tôt ou tard raison de ce qu'elle raconte, elle nous apprend qu'en définitive l'histoire du genre humain ne donne point de démenti à la conscience humaine. L'esprit affermi par cette étude n'est pas plus troublé par les irrégularités apparentes du monde moral, que le savant par les phénomènes physiques dont il sait la cause et dont il a mesuré la durée. Cette sécurité a sa douceur secrète, et Pascal a dit avec raison : « Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. »

Si je puis communiquer à quelques esprits studieux cette confiance salutaire, si ce travail est favorablement accueilli du public, j'en renverrai tout le mérite à mes anciens maîtres, à l'enseignement élevé de l'École normale, enfin, aux bienveillants conseils de M. Mignet, dont les vues généreuses et le noble langage remplissent le vœu de Polybe, lorsqu'il demande que l'historien « convienne à la majesté de l'histoire. »

Avril 1854.

REVUE

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

L'ORIENT

Jusqu'aux premières relations des Perses avec les Grecs.

DE L'ASIE EN GÉNÉRAL. — LA CHINE. — L'INDE. — L'ÉGYPTE. — LES JUIFS. — LES PHÉNICIENS. — LES ASSYRIENS. — LES MÈDES. — LES PERSES. — CIVILISATION ORIENTALE.

DE L'ASIE EN GÉNÉRAL.

C'est en Asie que se sont formées les premières sociétés humaines; c'est de l'Asie que la civilisation s'est répandue dans le reste du monde. Partout ailleurs elle s'est transformée plusieurs fois; elle est restée immuable à son berceau. Elle y est toujours la même, au milieu de conditions toujours semblables; et les mêmes causes qui l'empêchent de périr lui défendent de changer.

Ce vaste continent, qui s'étend des monts Ourals au grand Océan et de la mer Glaciale à la mer des Indes, est formé de deux immenses plateaux, qui vont en s'inclinant, l'un vers le nord, l'autre vers le sud, et qui diffèrent complétement par la culture et par le climat. Il n'y a point, à proprement parler, de zone tempérée, et, par là même, point d'intermédiaire entre les races mobiles et entreprenantes du nord et les races amollies du sud. L'extrême pauvreté à côté de l'extrême abondance, la force voisine de la faiblesse, nous expliquent cette effrayante succession d'empires, qui couvrit de ruines l'Asie méridionale et qui la fit tant de fois changer de maîtres. Et les mêmes causes agissant toujours dans le même sens, nous comprenons pourquoi ces conquêtes n'amenaient aucun changement durable; et comment les vainqueurs, prenant les mœurs des peuples vaincus et subissant la même influence, se préparaient les mêmes destinées. La race vigoureuse des Perses ne s'établit sur les bords du Tigre et de l'Euphrate que pour succomber au jour marqué devant l'invasion des Grecs; et les successeurs d'Alexandre ne font que préparer les voies aux Romains. A l'autre extrémité de l'Asie, la Chine, conquise par les peuples du nord, leur impose ses mœurs et semble les envelopper dans sa civilisation. C'est ainsi que d'un bout à l'autre de cette partie du monde, un mouvement apparent ne fait que couvrir une immobilité réelle, que les efforts renouvelés des races européennes n'ont pu réussir à troubler, et dont la perpétuité des mêmes causes semble assurer à jamais la durée.

Ce n'est qu'en Asie que peuvent se fonder, grâce à la ressemblance des mœurs et à l'habitude universelle de l'obéissance, ces grands empires, toujours prêts à être démembrés pour être reformés de nouveau. Ces contrées immenses, toujours disposées à suivre le sort de leur capitale, cette indifférence des peuples au changement de leurs maîtres, rendent les conquêtes asiatiques aussi faciles qu'elles sont infécondes. Les révolutions politiques ne sont rien chez les peuples dont les mœurs ne peuvent changer; et alors, leur facilité même est un signe certain de leur impuissance. Y eut-il jamais contraste plus frappant qu'entre l'Inde et ses conquérants modernes, les Anglais? Quelle domination fut à la fois plus absolue quant au gouvernement, plus restreinte quant aux mœurs? Il leur est plus aisé d'ajouter un vaste territoire à leur empire que de gagner une famille à leur civilisation. Jamais immobilité séculaire ne défia avec plus de succès et de sécurité l'activité politique et le zèle religieux. Et n'est-il pas bien remarquable que la Chine, à la fois si prudente et si mercantile, résiste, lorsqu'il s'agit d'éloigner les Européens, et aux menaces de guerre et à l'appât du gain? Et lorsque les hautes classes semblent vouloir

fléchir, les classes inférieures, en qui l'antique esprit de la Chine est plus vivace et plus aveugle, rendent toute transaction impossible par leurs violences soudaines. C'est ainsi que de toutes parts, soit qu'il accueille les étrangers en maîtres, soit qu'il les repousse, le continent asiatique oppose à leurs efforts une insurmontable barrière.

L'Asie n'a donc, à proprement parler, pas d'histoire, parce qu'elle nous offre des mœurs à peindre et non pas des changements à raconter. Dire ce qu'elle a été, c'est dire ce qu'elle est maintenant et ce qu'elle sera longtemps encore. « Les vêtements, dit Montesquieu, y sont tels qu'il y a mille ans. » Les mœurs n'y sont pas plus changeantes. L'histoire ne peut donc recueillir chez ces peuples que ces révolutions extérieures, que ces nomenclatures stériles d'événements toujours les mêmes, aussi peu instructifs pour l'esprit humain que le retour régulier des saisons. Si l'histoire de l'Asie, proprement dite, n'est qu'un tableau où toute chose garde éternellement sa place, il y a cependant pour l'Asie une histoire véritable: c'est celle de ses rapports avec l'Europe. Partout où la race européenne a porté ses pas, elle peut être suivie avec intérêt par l'histoire, parce que de sa mobilité féconde est sortie une suite de changements, tous dignes de la mémoire des hommes. La civilisation que cette race a reçue de l'Asie, les efforts qu'elle a faits pour la lui rendre transformée, sont les premiers sujets intéressants de l'histoire. Mais pour y arriver, il faut peindre d'abord ce que l'Asie a d'immuable et d'immobile, et ce que le cours des événements ne ramènera plus sous nos yeux. La Chine, dont la civilisation est un fait isolé dans le monde, doit nous occuper la première.

LA CHINE.

A l'est et au sud l'Océan, de hautes chaînes de montagnes à l'ouest, au nord des steppes immenses: telles sont les barrières naturelles qui ont favorisé l'isolement de la civilisation chinoise. De grands fleuves, de longues chaînes de montagnes sillonnent ce vaste espace, et en y réunissant tous les climats, y permettent toutes les cultures. Riche de son propre fonds, la Chine peut se passer de tout secours étranger. Cette nécessité du commerce et des échanges qui, plus que tout le reste, unit les peuples entre eux et confond leur civilisation, n'a jamais existé pour elle. Si elle a toujours voulu vivre seule, cela lui fut toujours facile; et si cet isolement doit un jour cesser, c'est que des causes étrangères auront fait violence au génie des habitants.

Les traditions des Chinois sur leur origine et sur les commencements de leur histoire ont le caractère commun aux traditions de tous les peuples, qui veulent qu'un Dieu ait fondé leur empire et gouverné leurs aïeux. Cette histoire primitive est partout merveilleuse, parce que les peuples ne jugent naturel et possible que ce qu'ils sont habitués à voir; et que les commencements du genre humain ou l'établissement d'un grand empire sont des faits sans analogues, et ne paraissent pas explicables par des causes naturelles. Les Chinois reconnaissent pour premier empereur, le premier homme Pan-Kou. Le règne du ciel, le règne de la terre et le règne de l'homme, tels sont les noms que donnent les traditions chinoises à ces époques successives de toutes les civilisations commençantes, dont on essaye vainement de percer l'obscurité. Diverses fables, rattachées à des personnages héroïques, vainqueurs d'animaux monstrueux, expriment, pour les Chinois, cette première lutte contre la nature et cette première victoire dont tous les peuples ont gardé le souvenir. La fin de ces luttes est, dans leurs traditions, le véritable commencement de leur empire. Ils font remonter à cette époque ce rapide accroissement de leur population, qui est le fait le plus permanent de leur histoire et le plus important peut-être pour ses conséquences politiques. C'est alors qu'apparaissent les premiers législateurs, entourés de cette divine auréole qui rendit partout sacrés les fondateurs des croyances et des mœurs d'un grand peuple. Fou-Hi, Chi-Noung sont, chez les Chinois, les inventeurs du labourage, de la médecine, des sacrifices, des nombres, du calendrier, de la musique et de toutes ces découvertes qui accompagnent la naissance des sociétés et dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

C'est vers l'an 3000 avant J.-C. que commencent les temps historiques de la Chine avec le règne de Hoang-Ti, le premier législateur politique des Chinois. La division du peuple en classes, l'établissement du tribunal pour écrire l'histoire, et en général les plus anciennes institutions de la Chine lui sont attribuées. Le successeur de son fils fut élu par les grands, et cette élection, qui suppose l'établissement d'une sorte de féodalité, dura jusqu'au règne de Yu, qui commença le cadastre de l'empire. Il est remarquable que les annales chinoises attribuent à leurs plus anciens empereurs des travaux qui sont ordinairement le signe d'une civilisation avancée et d'une sage administration. La dynastie Hia compte dix-huit empereurs, et devint un fléau pour la Chine. La dynastie Chang la remplaça, et après une longue succession de bons et de mauvais empereurs, fut remplacée elle-même par la dynastie des Tcheou : celle-ci dura 800 ans, et fit rapidement avancer la civilisation chinoise, puis dégénéra à son tour et fut exterminée. Elle fit place à la dynastie de Thsin qui, en 249 avant J.-C., devint maître de l'empire. Cette famille était l'une des puissantes maisons féodales qui se partageaient alors le territoire chinois. La nouvelle dynastie eut donc tout d'abord à écraser les grands feudataires de l'empire. Un

grand empereur, Tsin-Chi-Hoang-Ti, accomplit cette tâche. Une longue suite de victoires ramena l'empire chinois à l'unité; des mesures habiles, un désarmement général, l'établissement de routes immenses, la construction de la grande muraille, l'organisation d'une hiérarchie de fonctionnaires, rendirent cette unité durable. Alors se produisit l'un des faits les plus curieux de cette antique histoire, la persécution des lettrés : soit que cette classe d'hommes, attachée aux anciennes traditions et aux mœurs primitives, fît obstacle aux grandes réformes de l'empereur; soit qu'au contraire cette classe inclinât aux innovations dangereuses et parût menacer la tranquillité de l'empire, il n'en est pas moins assuré que les savants et les livres furent à cette époque également poursuivis. On reconnaît l'esprit pratique de la Chine dans l'exception qui fut faite en faveur des livres de médecine et d'agriculture. Un an après la mort du persécuteur des lettres, sa dynastie s'éteint et fait place à celle des Han, contemporaine des guerres puniques et des successeurs d'Alexandre.

Cette courte revue de l'histoire de la Chine nous a déjà appris quelque chose de ses mœurs et de son esprit. Nous y voyons des princes occupés surtout des arts utiles et des objets d'intérêt public; dès l'origine, de grands établissements et de vastes travaux; une société souvent bouleversée et renaissant toujours de ses ruines, mais menacée sans cesse par les mêmes causes de destruction. Ne nous laissons pas abuser en effet par le langage des historiens chinois sur les causes qui renversent, les unes sur les autres, toutes ces dynasties successives. A les entendre, elles commencent toutes par des princes vertueux et finissent par des tyrans détestables. La décadence régulière de ces dynasties vient d'un mal plus profond que l'abaissement du caractère des empereurs. Si les derniers paraissent si incapables ou si pervers, c'est qu'ils ont à lutter contre des difficultés telles que les révolutions et les guerres les peuvent seules résoudre.

Le fléau de la Chine, c'est l'accroissement périodique de son immense population; c'est la nécessité, pour la nourrir, d'un travail si constant et si régulier, que la moindre interruption entraîne d'incalculables désordres. L'émigration par des colonies, ou par la guerre étrangère, ne vient pas éclaircir cette population, enfermée dans d'infranchissables limites, et refusant de s'aventurer sur l'Océan. Qu'on jette les yeux sur ce pays, où les montagnes sont coupées par étages pour donner plus de place à l'agriculture où les jachères sont inconnues, où nul repos n'est permis ni à la terre ni à l'homme, et l'on comprendra qu'une faute dans l'administration, une année inféconde, un désordre intérieur suffisent pour amener de terribles famines, et immédiatement des révolutions sanglantes. La famine, c'est la plainte éternelle des historiens chinois, c'est la source des grandes guerres, c'est le torrent qui emporte les dynasties. Quand cette population décimée s'est remise au travail, la Chine se calme et prospère jusqu'à ce que les mêmes maux renaissent des mêmes causes. Et de nos jours encore se sont produites ces alternatives d'abondance et de paix, de famine et de guerre, qui forment l'antique histoire de la Chine. L'Europe entendait parler, il y a peu de temps, de bandes innombrables d'affamés, maîtres de provinces entières, et menaçant la capitale, livrant aux troupes impériales de grandes batailles, semblables à celles qui fondaient jadis des dynasties.

Cette nécessité continuelle du travail, cette vie précaire et chèrement achetée nous expliquent en partie l'âpre amour du gain qui est le trait distinctif du caractère chinois. Nous y voyons aussi une cause de cette puissance de la tradition et de cette perpétuité dans les coutumes, qui distinguent surtout la civilisation de ce grand empire : tout y doit être prévu et réglé, parce que tout y est nécessaire, et que, dans cette machine où le moindre dérangement produit un grand désordre, tous les ressorts ont leur importance, et toutes les précautions leur prix. La règle universelle de l'obéissance, le respect d'une hiérarchie immuable, les honneurs rendus à l'agriculture, la piété filiale érigée en moyen de gouvernement, la soumission politique enseignée parmi les devoirs de la famille, la religion bornée à une école de morale et de sagesse pratique, les lettres à la fois soutenues et contenues par le gouvernement, et dirigées uniquement en vue de l'utilité publique; tout en un mot, dans cet empire, depuis les lois fondamentales jusqu'aux plus minces détails de l'étiquette, est organisé en vue de la conservation vigilante et perpétuelle des maximes et des coutumes indispensables au salut et au maintien de cette société. « Si les septuagénaires, disait le sage Theng-Tseu à un ancien empereur, portent des vêtements de soie et mangent de la viande, et si les jeunes gens à cheveux noirs ne souffrent ni du froid, ni de la faim, toutes choses seront prospères. » La politique chinoise est tout entière dans ce peu de mots.

Et la philosophie chinoise y est aussi tout entière; elle est un code de morale pratique; elle énumère et conseille les vertus utiles à l'Etat; elle recueille des exemples dans la tradition, et fait du passé la leçon du présent; nulle recherche inutile, nulle trace de ce qu'on appelle en philosophie la spéculation désintéressée. On a sur Confucius ce mot précieux de l'un de ses disciples : « On peut souvent entendre notre maître disserter sur les qualités « qui doivent former un homme distingué par « ses vertus et ses talents; mais on ne peut obtenir de lui qu'il parle sur la nature de « l'homme et sur la voie céleste. » Aussi Confucius est-il le représentant officiel de cette philosophie pratique, qui, enseignée dans les

écoles et profondément introduite dans les mœurs, est devenue une partie essentielle de l'esprit national et un des plus forts soutiens de la société chinoise. On lui rend une sorte de culte dans toutes les écoles et dans plus de quinze cents temples; ses ouvrages, dont les éditions sont répandues par milliers, élèvent depuis des siècles les générations nouvelles dans l'ancien esprit de la Chine; il personnifie la tradition, et il est, comme elle, immuable et respecté.

Tels sont les caractères les plus frappants de cette antique société chinoise, si originale et si semblable à elle-même, au milieu des révolutions les plus violentes et des mouvements les plus désordonnés. Sujette à de grandes misères, connaissant à la fois les maux d'une civilisation extrême et d'un fond toujours subsistant de barbarie, gouvernée avec une sagesse admirable en apparence, et se trouvant en réalité sans ressource et sans remède contre les fléaux qui semblent l'apanage exclusif des peuples en enfance, cette société nous offre un singulier mélange de faiblesse et de grandeur, bien digne de l'attention et de la curiosité des hommes.

L'INDE.

Si l'industrie de la Chine est routinière, si sa politique est immobile, sa science enchaînée à la tradition, du moins trouvons-nous en elle une science, une politique et une industrie. Tous ces signes extérieurs de la civilisation disparaissent lorsque nous jetons les yeux sur l'Inde. La vie y est simple, les besoins peu nombreux, et la population, dispersée en un nombre infini de bourgades, échappe aux liens politiques que forment ailleurs la nécessité du travail commun et les rapports journaliers. Nous ne voyons point dans l'Inde, comme en Chine, une grande capitale qu'il suffise de prendre pour que le pays entier soit soumis sans retour; une multitude de petits princes y ont gouverné de tout temps des Etats séparés, qui se prêtent eux-mêmes, avec une facilité merveilleuse, aux réunions ou aux démembrements les plus variés. C'est qu'il n'y a réellement dans l'Inde d'autre unité que celle du village, qui change indifféremment de maître, parce que nul maître ne peut y changer les mœurs. « Chaque commune, dit un historien, contient, outre les propriétaires fonciers, douze classes d'habitants : le juge et magistrat (potail), le régisseur, le gardien du lieu et des champs, le distributeur de l'eau pour l'arrosement, l'astrologue pour prédire les jours et les heures fastes et néfastes, le charron, le potier, le blanchisseur du peu d'habillements qu'on y connaît, et qui sont ordinairement confectionnés dans les familles mêmes ou achetés dans les marchés voisins; le barbier, l'orfèvre ou fabricant de la parure des femmes et des filles, lequel est quelquefois remplacé par le poëte de l'endroit, qui est aussi le maître d'école. Ces douze employés reçoivent leur salaire en terre ou en une certaine quantité de blé, fourni par les agriculteurs de la commune. L'Inde tout entière n'est qu'un corps immense, formé de ces petites républiques. Les habitants de chacune d'elles obéissent aussi en temps de guerre à leur potail, qui est tout à la fois magistrat, receveur et fermier principal. Ils s'inquiètent fort peu de la chute et du démembrement des empires. Pourvu que le lieu qu'ils habitent et sa banlieue, exactement fixée par des bornes, ne souffrent point de changement, ils voient avec indifférence la souveraineté passer en d'autres mains; l'administration intérieure n'en reste pas moins la même. »

Qu'importe à ce pays le passage des conquérants, qu'ils se maintiennent ou non, qu'ils soient ou non remplacés par d'autres, qu'ils s'appellent Sésostris, Alexandre, Sandracottus ou la Compagnie des Indes? Quelque durables que semblent ces dominations étrangères, elles le sont moins encore que les mœurs de la contrée soumise, et elles ne font, pour ainsi dire, pas partie de son histoire. L'Inde n'a d'autre histoire intérieure que les événements à demi fabuleux consignés dans ses livres saints, et ces événements n'arrêteront pas longtemps notre attention. Mais son histoire véritable, celle qui pour nous est pleine d'intérêt et d'enseignements, puisqu'elle nous montre la source de la plupart des cultes anciens, c'est l'histoire de ses croyances et de ses révolutions religieuses. L'influence du climat, la facilité de la vie, et en même temps le retour fréquent des grands fléaux qui la rendent précaire, le goût de la contemplation oisive, la splendeur souvent accablante d'une nature presque toujours supérieure aux forces de l'homme, tout contribua à développer outre mesure, dans ces imaginations à la fois molles et ardentes, cette partie de l'intelligence qu'on a appelée de nos jours le sens religieux. Le petit nombre d'événements politiques qu'on rencontre dans l'histoire de l'Inde, organisation des castes, guerres intérieures, persécutions, se rattachent tous à une croyance religieuse, et n'en sont, le plus souvent, que la conséquence immédiate. Nous ne jetterons sur ces événements, peu connus d'ailleurs, qu'un coup d'œil rapide, pour nous occuper plus longuement de leur cause, qui subsiste encore et qui seule a un véritable intérêt pour la science.

Partout où une population est divisée en castes rigoureusement distinctes, on peut dire que cette division exprime une diversité de races et une antique conquête, à laquelle les croyances religieuses n'ont fait qu'apporter une sanction et un gage de durée. Il est probable qu'une race conquérante, descendue de l'Himalaya, a soumis toute la Péninsule et formé, dès la plus haute antiquité, les classes supérieures de la population. Les classes inférieures, que distingue une couleur plus foncée, semblent descendre des habitants primitifs de

l'Inde, soumis par les armes et assujetis pour toujours par la religion.

La première caste est celle des Brahmanes. A la fois prêtres et guerriers, ils furent longtemps les véritables maîtres de l'Inde, et surent réduire plusieurs fois à l'obéissance la seconde classe révoltée. Celle-ci est formée des kchatrya, ou guerriers; les vaisiya, laboureurs ou marchands, composent la troisième; la quatrième comprend les artisans et serviteurs, sous le nom de soudras. Cette dernière classe est exclue du mariage avec les trois premières et de la connaissance des livres saints. Enfin, une classe inférieure représente, sous le nom de Paria, ce que l'Inde a de plus misérable et de plus vil; classe asservie et méprisée par système, et qui sert, par cette abjection même, à rendre la distinction des castes plus manifeste et plus durable. La tradition qui fait sortir ces castes des différentes parties du corps de Brahma, exprime d'une manière sensible et populaire que ces divisions sont d'institution divine et doivent être éternelles.

Elles ne purent pas cependant s'établir sans combat, et vingt victoires, que les traditions religieuses attribuent à Vichnou, incarné dans un brahmane, nous montrent quelle effusion de sang fut nécessaire pour fonder un ordre de choses si peu conforme à la nature humaine. La seconde guerre dont l'Inde ait gardé le souvenir, est une lutte sanglante et mêlée de miracles sans nombre, entre l'empire des Kourous et celui des Pandous, entre le nord et le midi de l'Inde. L'intervention divine de Krichna put seule terminer à l'avantage des Pandous cette longue série de persécutions et de batailles, qui garda dans les traditions indiennes le nom de *grande guerre*. Le royaume des Pandous était, comme tous les grands empires de l'Inde, entouré de dynasties indépendantes, parmi lesquelles celle d'Hastinapour, qui compta quatre-vingt-un rois, est restée la plus célèbre.

Alexandre passa dans l'Inde sans laisser de traces. On peut supposer que l'empire des Prasiens, qui comprenait alors une grande partie de l'Inde, avait succédé au royaume d'Hastinapour. L'Indien que les Grecs ont appelé Sandracottus, délivra l'Inde de la domination étrangère, et conclut un traité avec Séleucus Nicator. Les deux siècles qui suivent cette époque nous sont inconnus. Un conquérant, appelé Vicramaditya, nous est ensuite montré par les Pourânas comme maître de l'Inde entière, du royaume de Cachemire et du Decan septentrional. Ce grand empire finit, comme tous les autres, par se résoudre en une foule de petites principautés indépendantes.

La presqu'île occidentale, dont l'histoire est restée inconnue, est pourtant la partie de l'Inde où les Brahmanes, qui l'habitaient de préférence, ont laissé les traces les plus profondes, les plus majestueux monuments. La puissance de cette religion et son imposant caractère nous sont attestés par des ruines immenses et par des temples encore debout. C'est à Ellora qu'on peut encore contempler, au milieu des rochers, cette prodigieuse réunion d'édifices, parmi lesquels on a peine à distinguer le temple principal, et qui disputent entre eux de magnificence et de majesté. Des éléphants gigantesques supportant des voûtes souterraines, des obélisques, des pyramides, des statues, des bas-reliefs, des étages entassés les uns sur les autres, des légendes infinies représentées dans le granit, patiemment fouillé, témoignent encore de la puissance du sentiment religieux et de l'opiniâtre volonté de ces antiques dominateurs.

Et, par un étrange contraste, la religion qui a suscité ces travaux gigantesques a pour dogme le néant du monde, l'inutilité de la vie humaine; pour morale, l'indifférence et l'inertie. Les importantes découvertes qu'on a faites de nos jours, et les beaux travaux auxquels elles ont donné lieu, nous permettent d'observer cette religion dans son esprit et dans ses effets. La croyance qui fait de Dieu l'âme du monde, et que les temps modernes désignent sous le nom de panthéisme, en est le fond immuable : Brahma est le nom de cet être unique, qui est à la fois la cause du monde, et le monde lui-même. Il y a dans le monde une tendance perpétuelle à se développer et à se conserver : Vichnou exprime cette tendance. Il y a aussi un mouvement contraire, qui détruit à leur terme fatal tous les êtres particuliers, et qui les fait rentrer dans l'être universel, dans le sein de Brahma : Siva est le nom de cette force destructive. L'homme n'est donc qu'une forme passagère de l'être universel ; sa vie est pleine de misères, et ces misères ne se terminent point avec sa vie; car le cercle de l'existence entraîne toutes les créatures dans un mouvement sans terme, et il faut, sous mille formes diverses, reparaître sur cette scène de douleurs, qui est le monde. Cette croyance n'est pas seulement le fond du brahmanisme, mais de toute religion et de toute philosophie qui a l'Inde pour berceau. Nulle hérésie ne l'a repoussée, nul philosophe ne l'a niée; tous la prennent pour point de départ; elle est le génie même de l'Inde et restera attachée comme un sceau à tout ce que l'Inde pourra enseigner à l'Europe.

Quelle consolation, quelle espérance offrait le brahmanisme à côté de cette menace d'une perpétuelle renaissance? Une seule, celle d'échapper par l'étude des livres saints et par une connaissance parfaite de la vérité à cette nécessité de renaître. Celui qui a ce bonheur s'absorbe à jamais dans le sein de Brahma. Deux choses sont ici à remarquer, et nous expliqueront en même temps le sens et la portée de la grande révolution que le bouddhisme fit dans l'Inde. Cette absorption dans le sein de Brahma n'est qu'une garantie imparfaite contre la renaissance des âmes, puisque Brahma est le monde lui-même avec tout ce qu'il com-

prend. Ensuite ce moyen d'échapper à une vie sans cesse renouvelée est le privilége d'un bien petit nombre, puisque la lecture des livres saints est interdite à plusieurs castes, et que la dernière de toutes est accablée d'une ineffaçable souillure.

Le bouddhisme, qui compte environ deux cents millions de sectateurs, vint réformer la religion brahmanique sur ces deux points importants. Ce ne fut plus l'absorption en Brahma, mais l'anéantissement complet qui, sous le nom de Nirvana, fut promis aux sages. La science complète des lois du monde et des vérités religieuses n'est plus le seul chemin qui mène à cet anéantissement désiré. La pratique de six vertus transcendantes : l'aumône, la vertu, la science, l'énergie, la patience et la charité, y conduit également. Enfin tout homme, en quelque classe qu'il soit né, peut aspirer au Nirvana. Il n'y a plus de castes devant la perfection religieuse; le chemin du salut est ouvert aux plus humbles. Telle fut la grande révolution dont Sakya-Mouni fut l'auteur, cinq cents ans au moins avant notre ère : cinquante ans de prédication ont fondé sa doctrine; les travaux des conciles bouddhistes, la persécution, un infatigable esprit de prosélytisme l'ont affermie et répandue.

Cette importante partie de l'histoire de l'esprit humain a pour fondements les livres bouddhistes eux-mêmes, qui ne sont que les dépôts et les commentaires des paroles du maître. Quatre cents ans après la mort de Sakya-Mouni, le troisième des conciles bouddhistes adopta définitivement ces livres, après avoir écarté tout ce que la tradition ou l'hérésie pouvait y avoir ajouté ou altéré. Ce sont ces livres qui ont fait connaître pour la première fois à l'Europe, sous son véritable jour, la croyance d'un si grand nombre de nos semblables.

Les légendes bouddhistes nous confirment dans cette opinion, que Sakya-Mouni n'était pas un réformateur politique et ne détruisait les castes qu'au point de vue religieux. « On s'enquiert de la caste, est-il écrit quelque part, quand il s'agit d'une invitation ou d'un mariage, mais non quand il s'agit de la loi, car les vertus ne s'inquiètent pas de la caste. » Le détachement du monde, l'indifférence à la douleur, le mépris de la volupté et du bien-être, le désir du néant, qui forment la morale bouddhiste, nous sont montrés en action par mille passages. Un innocent, à qui le bourreau vient d'arracher un œil, dit en le tenant dans sa main : « Pourquoi donc ne vois-tu plus les formes comme tout à l'heure, grossier globe de chair? Comme ils s'abusent, les insensés qui s'attachent à toi en disant c'est moi! » Quelle figure exprime plus vivement que celle-ci le néant du monde et de la vie? « Il n'y a ici ni hommes, ni femmes, ni créatures, ni personne; toutes ces conditions n'ont aucune réalité, sont non existantes; toutes sont le produit de l'imagination, semblables à une illusion, semblables à un songe, semblables à l'image de la lune, réfléchie dans l'eau. » Et ne s'explique-t-on pas la rapide propagation du bouddhisme à travers l'Asie, quand on lit qu'il n'y a pas pour le sage « de présent plus précieux que le cadeau d'un homme à convertir? »

Cette religion serait un fait isolé dans le monde qu'elle mériterait toute notre attention; mais il était d'autant plus indispensable d'y arrêter nos yeux qu'elle a eu sur les religions et sur les philosophies de l'antiquité une influence aujourd'hui hors de doute. Ce qu'on entend le plus souvent par l'esprit oriental, lorsqu'on parle de ce que l'Europe a reçu de l'Asie, n'est autre chose que cet ensemble d'idées et de tendances qui, sous le nom de bouddhisme, domine une grande partie du continent asiatique. Les rapports de la langue grecque avec le sanscrit, du polythéisme grec avec la mythologie indienne, l'origine de la théorie de la métempsycose, certaines tendances de Pythagore et de Platon, sont des faits inexplicables pour celui à qui l'état religieux de l'Inde est resté inconnu. C'est donc ce qui devait nous intéresser en elle, plus encore que son immobile état politique, ou que le changement insignifiant pour elle de ses maîtres étrangers.

L'ÉGYPTE.

Le grand empire que les bords du Nil ont vu se soutenir pendant une si longue suite de siècles, appartient à la civilisation orientale par ses origines, par son organisation intérieure, par ses croyances religieuses. Mais nous trouvons chez ce peuple l'unité de gouvernement, l'ordre, le goût des conquêtes, un progrès régulier, une lente et inévitable décadence; en un mot, les signes les plus importants de cette vie politique des nations qu'il était réservé à l'Europe de connaître dans toute son étendue et de développer dans tous ses effets. L'Egypte nous offre donc un double caractère. Son gouvernement sacerdotal semble l'enchaîner à l'Orient, et ses révolutions successives la rapprocher de plus en plus de l'Europe. La géographie est ici d'accord avec son histoire. L'isthme de Suez et l'étroit canal de la mer Rouge l'unissent à l'Asie; la civilisation lui vient à la fois du Sud et de l'Orient, et, suivant le Nil jusqu'à la mer, vient couvrir de cités, qui durent encore, les rives de cette Méditerranée qui fut pour les peuples anciens une sorte de patrie commune.

L'Egypte n'est que la vallée du Nil, un don du fleuve, comme dit Hérodote. Les atterrissements du Nil ont formé le Delta et ont fait avancer régulièrement l'Egypte du côté de la mer. Au mois de mai, le fleuve déborde, couvre ses rives et se retire après les avoir fertilisées. La terre, couverte de cet engrais, reçoit les semences et rend d'abondantes moissons. L'aspect

du pays, le caractère des habitants, les habitudes séculaires de leur culture, tout se ressent de cette inondation régulière et bienfaitrice; son influence fut profonde dans la religion, elle dure encore dans les mœurs. De son ancienne grandeur il ne reste à l'Egypte que deux choses: ses ruines et sa fécondité. Depuis Hérodote, elle a rempli d'admiration les voyageurs; depuis les Perses, elle a nourri ses maîtres.

Il est impossible d'assigner une date à la civilisation de l'Egypte, mais on peut en découvrir l'origine et marquer le chemin qu'elle a suivi. Selon les propres traditions des Égyptiens, leur pays fut originairement habité par des tribus sauvages, sans loi et sans industrie. Elles vivaient de pêche dans des cabanes de joncs. Ce n'est pas du sein de ces tribus qu'est sortie la civilisation égyptienne. Des peuplades descendues des montagnes de l'Abyssinie, ou parties des plaines de la Nubie, vinrent à diverses époques s'établir sur les bords du Nil. Elles fondaient un temple, autour du temple des maisons, et s'attachaient les aborigènes par la force des armes et par l'exemple d'une civilisation supérieure. Qu'on se rappelle que les pâtres formèrent les dernières castes de la société égyptienne, et l'on sera porté à croire que les deux premières descendent de ces anciens conquérants qui furent en même temps les fondateurs de la religion, cette gardienne des castes. La colonie nouvelle en formait d'autres à son tour, et les envoyait chercher un établissement plus loin dans la vallée du Nil, toujours sous la direction d'un chef qui transportait avec lui les dieux et les lois de la cité. De fréquentes émigrations allèrent ainsi longtemps, à travers la Thébaïde, peupler jusqu'au Delta les deux rives du fleuve. Bientôt, les relations devenant à la fois plus nécessaires et plus étroites, là où il y avait un sanctuaire on creusa un port; les mêmes villes devinrent à la fois les siéges principaux de la religion et du commerce. Thèbes, Memphis, Elephantis, n'ont pas d'autre origine; le négoce et le culte religieux ont de tout temps réuni les peuples.

Les prêtres de ce mystérieux état de Méroé, qui a laissé au sud de l'Egypte tant de monuments de sa civilisation sacerdotale, nous semblent les chefs de ces anciens conquérants des rives du Nil. Ils apportèrent dans leurs colonies le culte d'Ammon et le secret de ces arts qui tirent les peuples de la barbarie. Les Egyptiens font eux-mêmes hommage de leurs connaissances aux dieux de Méroé, et particulièrement à Ammon, Osiris et Isis. Des cultes divers se maintinrent cependant en Egypte, en ce sens qu'on n'adorait pas les mêmes animaux partout: ici c'était le crocodile et là l'hippopotame. Mais de tout temps on retrouve au-dessus de cette religion grossière, le culte d'Ammon et des grands dieux ses parents. La religion populaire des premiers habitants de l'Egypte subsista ainsi dans sa diversité barbare, au-dessous du culte plus élevé des conquérants. Cette opinion est confirmée par le remarquable rapport que l'on trouve entre les divisions des nômes et ces superstitions locales. Ces divisions que les traditions populaires attribuaient à Sésostris, parce qu'il fut maître de toute l'Egypte et en remania le territoire, ont donc une origine plus ancienne. Le temple de chaque colonie formait avec son territoire un nôme où la religion générale d'Ammon et d'Osiris s'associait au culte particulier des habitants. « Ceux qui ont fondé le sanctuaire de Jupiter Thébain, dit Hérodote dans un précieux passage, ou qui font partie du nôme de Thèbes, s'abstiennent des brebis et tuent des chèvres; mais ceux qui ont élevé le sanctuaire de Mendès ou qui appartiennent au nôme de Mendès, s'abstiennent de chèvres et tuent des brebis. »

On voit donc ces prêtres, qu'on peut appeler les fondateurs de l'Egypte, établir leur empire sur les populations indigènes, par la religion et les bienfaits. La civilisation leur fut communiquée dans ses avantages matériels; elles furent exclues de cette partie de la civilisation qui rend les hommes égaux par les lumières, et la distinction de caste fut la trace unique et durable de la différence d'origine. Cette supériorité, une fois établie, se maintint aisément. Durant la période qui s'étend de l'invasion la plus ancienne des Ethiopiens jusqu'à Menès, le gouvernement de l'Egypte fut purement théocratique. Elle eut pour maîtres les dieux du premier, du second et du troisième ordre, c'est-à-dire la caste sacerdotale, qui exerça, au nom d'Ammon, d'Isis et d'Osiris, le plus absolu pouvoir.

Le règne des hommes commença par l'avénement de Menès. Nous voyons, dès lors, se manifester la double tendance de l'Egypte à s'étendre du côté de la mer et à se défendre des invasions de l'Ethiopie. La première tâche des peuples qui ont envahi une contrée est d'arrêter ceux qui les suivent et de séparer, à force de luttes, leurs possessions nouvelles de leur ancienne patrie. Hérodote compte dix-huit rois Ethiopiens parmi les successeurs de Menès. C'est indiquer les alternatives de succès et de revers de cette longue guerre qui rendit l'Egypte indépendante de l'Ethiopie. Cette lutte, que la position des deux peuples provoquait sans cesse, ne fut jamais terminée d'une façon définitive. Ils se renvoyèrent tour à tour, pendant une longue suite de siècles, l'invasion et la servitude. Ces guerres continuelles contribuèrent à rendre plus puissante la caste des guerriers et préparèrent les règnes glorieux des âges suivants. On peut croire que, sous la quatrième dynastie, les règnes de Souphis I et de Souphis II, qui élevèrent les deux plus grandes pyramides, représentent l'oppression temporaire de la caste sacerdotale par celle des guerriers. Leur mémoire fut maudite par les prêtres, qui les signalèrent à Hérodote comme des ennemis de la religion. Mencherès, qui éleva la troisième grande pyramide, laissa dans les traditions des prêtres

la mémoire du meilleur des rois. La sixième dynastie n'offre de remarquable que le règne d'une femme, Nitocris. Le dernier roi de la septième dynastie est un des constructeurs de Thèbes. Uchoréus II, huitième successeur de Busiris, prépara Memphis à devenir la capitale de l'Egypte. Enfin, le second roi de la onzième dynastie est ce Mœris qui creusa un lac de soixante lieues carrées pour régulariser les inondations du Nil. Tous ces rois nous apparaissent donc surtout comme les fondateurs des grandes cités, comme les constructeurs d'immenses monuments. Ces grands travaux, exécutés par les castes inférieures sous la direction des prêtres, nous rappellent les édifices gigantesques que la religion a élevés dans l'Inde. Mais l'Egypte fera plus que de se couvrir de temples et de pyramides, elle se répandra au dehors par le commerce et par la conquête.

Le nom de Sésostris est resté attaché au grand mouvement militaire qui porta les armes de l'Egypte jusque dans l'Ionie et dans la Thrace. Diodore lui fait d'abord soumettre l'Ethiopie; et, en effet, le premier soin du conquérant devait être d'assurer de ce côté la frontière toujours menacée de l'Egypte. Lorsque les Ethiopiens eurent été rendus tributaires, Sésostris entra en Asie, pendant qu'une flotte de trois cents vaisseaux, la première flotte de guerre qu'eut l'Egypte, parcourait la mer Rouge et soumettait les côtes asiatiques jusqu'à l'Inde. Lui-même passa le Gange et s'avança dans l'Inde jusqu'à l'Océan. Ce fut au retour de cette expédition qu'il laissa sur les bords du Palus-Méotide une colonie égyptienne, de laquelle sortit la nation des Colchidiens. Il soumit les Thraces et fut battu par les Scythes, si l'on en croit Trogue-Pompée. Diodore et Hérodote le font revenir triomphant en Egypte, entraînant à sa suite des rois et des peuples captifs.

Ce qui paraît certain, c'est que ce règne glorieux couvrit l'Egypte de monuments utiles. « Sésostris, dit Diodore, fit bâtir dans chaque ville d'Egypte un temple consacré à la divinité pour laquelle les habitants avaient le plus de vénération; mais il n'employa à ces travaux que les prisonnniers de guerre qu'il avait ramenés, et fit inscrire ces mots sur tous les temples : Ce monument n'a coûté de fatigues à aucun Egyptien. Il fit ensuite construire un grand nombre de jetées, sur lesquelles il transporta les villes dont le sol n'était pas assez élevé, afin que, lors des crues du Nil, les hommes et les animaux trouvassent dans ces nouvelles demeures un asile assuré. On creusa aussi par son ordre, dans la contrée qui s'étend de Memphis à la mer, de nombreux canaux partant du fleuve. Par là le transport des denrées devint plus facile et le pays inaccessible aux ennemis. La frontière orientale de l'Egypte fut aussi protégée contre les incursions des Syriens et des Arabes par une muraille qui traversait le désert de Péluse à Héliopolis dans un trajet de quinze cents stades. » Le témoignage d'Hérodote est plus instructif encore : « De retour en Egypte, il employa à de grands ouvrages la multitude de captifs qu'il avait ramenés des pays conquis. Ce sont eux qui ont tiré des carrières ces pierres immenses, placées, sous son règne, dans la construction du temple de Vulcain. Ce sont eux qui ont été contraints de creuser tous les canaux de l'Egypte, et qui ont fait, par leurs travaux forcés, qu'un pays où l'on pouvait jusque-là voyager avec des chevaux et des voitures, n'en a plus aujourd'hui. C'est depuis ce temps, en effet, que l'Egypte, quoiqu'elle ne soit qu'une plaine continue, est devenue tout à fait impraticable aux chevaux et aux chariots, par l'immense quantité de canaux qui se croisent dans tous les sens. »

Un fragment de Manéthon nous fait ensuite assister à l'invasion des Hycsos ou pasteurs, sous le règne de Timaos, à la fin de la quinzième dynastie. La place d'Avaris, dans la partie orientale du Delta, devint le siége de leur puissance. Deux cent quarante mille guerriers l'occupaient. L'Egypte subit trois dynasties de ces rois étrangers. Un d'eux eut pour ministre le juif Joseph, dont la Bible a raconté le gouvernement. On voit dans ce récit l'Egypte affamée se donner tout entière aux Pharaons et devenir la propriété de ces princes. Mais cette domination étrangère eut enfin un terme. Après de longues guerres, Aménophis Ier, chef de la dix-huitième dynastie, chassa les Hycsos de l'Egypte.

L'Egypte sembla délivrée définitivement de l'invasion. Elle voulut en effacer les traces et relégua dans Avaris les Impurs, qui n'étaient sans doute que les débris des anciens envahisseurs. Une invasion nouvelle se prépara contre l'Egypte; les peuplades autrefois expulsées se joignirent aux tribus proscrites et le pays tomba pour treize ans au pouvoir des Impurs. Une émigration immense prit le chemin de l'Ethiopie, emmenant les prêtres et emportant les dieux; la civilisation égyptienne semblait remonter vers sa source. Un violent effort délivra enfin l'Egypte et expulsa pour toujours les pasteurs.

Rhamsès-Méiamoun, chef de la XXe dynastie, et ses successeurs, furent des rois guerriers. Les Ethiopiens, les Arabes, les Assyriens revirent les armées égyptiennes. Sésac, chef de la XXIIe dynastie, fit la guerre au roi de Juda et s'empara de Jérusalem. Ce que les livres saints nous disent de la composition de son armée nous montre que l'Ethiopie était encore à cette époque soumise à l'Egypte. Sous la XXVe dynastie, l'Egypte est au contraire soumise à l'Ethiopie, et Sabako, roi de Méroé, ne se retire qu'en laissant le pouvoir à la caste sacerdotale, au prêtre Séthos. C'est ici qu'il faut placer l'abaissement définitif de la caste des guerriers, et par suite le commencement de la ruine de l'Egypte. « Séthos, dit Hérodote, négligea beaucoup l'ordre des guerriers,

et les priva des douze aroures de terre que leur avait concédées les anciens rois. »

Il faut remarquer cette coïncidence de la domination éthiopienne et de la prépondérance absolue de la caste sacerdotale. Toutes les fois que l'Egypte voit un règne militaire et que la caste des guerriers semble souveraine, l'Éthiopie est attaquée et soumise. Mais la caste sacerdotale, qui a reçu et apporté de l'Ethiopie sa religion et son autorité, paraît prendre volontiers son ancienne patrie pour alliée contre la caste militaire. Lorsque avec Sabako et Séthos, la caste sacerdotale l'eut définitivement emporté et eut abaissé pour toujours la caste des guerriers, la puissance militaire de l'Egypte fut anéantie et son indépendance en péril. Aussi la voyons-nous sans défense contre Sennachérib, roi des Assyriens, et soumise sans difficulté par les mercenaires grecs de Psammitichus. Quand les Perses, et plus tard les races européennes, firent de l'Egypte une province de leur empire, l'Egypte n'existait déjà plus. L'antique Etat sacerdotal et guerrier des Sésostris et des Rhamsès-Meiamoun n'était plus qu'un temple ou qu'un musée, livré déjà depuis longtemps à l'avidité des étrangers.

Les prêtres avaient d'abord donné seuls des rois à l'Egypte, et, lorsque la nécessité des grandes guerres les força d'accepter des rois de la caste rivale, ils leur imposaient du moins leur alliance. « Quand un homme venait à s'emparer du trône, dit Platon, il fallait qu'il se fît recevoir dans l'ordre sacerdotal. » Et nous voyons dans la Genèse que Joseph, pour être élevé au pouvoir, dut s'unir par le mariage à la caste des prêtres, et épouser la fille du pontife d'Héliopolis. Le pouvoir d'expliquer les oracles, des connaissances gardées secrètes, en astronomie, en géométrie, en médecine, donnaient aux prêtres sur les guerriers une supériorité morale faite pour frapper le vulgaire. Nous les voyons dans la Genèse faire assaut de prodiges avec Moïse et Aaron. Leur influence s'exerçait d'une façon plus directe encore par l'administration de la justice, qui leur était entièrement livrée. Enfin, rien ne manquait à cette caste pour assurer et perpétuer son empire. Et cependant cet empire devait être détruit, tôt ou tard, soit par la caste des guerriers, si celle-ci continuait à s'élever par la guerre, soit par l'étranger, si la caste militaire était abaissée et vaincue par les prêtres. Mais si l'Egypte pouvait survivre à la chute de la caste sacerdotale et devenir un grand Etat militaire, elle ne pouvait impunément rester un Etat sacerdotal, en face des grands conquérants asiatiques, à cette époque agitée, où des invasions soudaines fondaient et renversaient les empires.

Divisée à la mort de Séthos entre douze chefs, qui nous restent inconnus, l'Egypte finit par tomber tout entière au pouvoir de l'un d'entre eux, qui prit à sa solde des pirates cariens et ioniens. Dès cette époque, l'Egypte est livrée aux étrangers, car le règne d'Amasis n'est qu'une courte révolte, une sorte de transition entre la domination des mercenaires grecs et celle des Perses.

Les entreprises de Psammitichus contre la Syrie, celles de Néchos sur la Judée, ne sont que d'inutiles tentatives pour rendre à l'Egypte, à l'aide des mercenaires, la puissance qu'elle tenait jadis de ses guerriers. Sous Apriès, le troisième des successeurs de Psammitichus, une défaite essuyée par l'armée égyptienne fit éclater la haine publique contre les étrangers. Le roi fut accusé d'avoir voulu faire périr ce qui restait de la caste militaire, afin d'être le maître absolu du pays. On en vint aux armes, et les mercenaires furent vaincus à Memphis. L'Egypte sembla renaître, et parut un instant régénérée. Mais il faut remarquer qu'Amasis est un homme du peuple, et que ce n'est pas la caste des guerriers qui hérite des étrangers vaincus. C'est une révolution populaire qui a renversé Apriès, et elle n'apporte à l'Egypte aucune force nouvelle, aucun moyen de salut. Aussi voyons-nous Amasis recourir, lui aussi, aux étrangers, leur donner des villes, des terres et des temples, et prendre à son service les défenseurs d'Apriès. Rien ne prouve plus clairement que l'Egypte ne pouvait plus se suffire et que le jour de la domination étrangère était venu. Elle ne se fit pas attendre. Six mois après la mort d'Amasis, en 526, Cambyse envahissait l'Egypte, qui, depuis cette époque jusqu'à nos jours, fut toujours soumise à des maîtres étrangers.

Jusqu'au dernier moment elle avait conservé le goût des grandes entreprises et des constructions gigantesques. Néchos, fils de Psammitichus, avait voulu faire communiquer le Nil et la mer Rouge par un canal, qui resta inachevé et qui avait coûté la vie à cent mille ouvriers. Ce fut enfin par les douze chefs qui gouvernèrent l'Egypte avant Psammitichus, que fut construit ce célèbre labyrinthe dont une admirable description, qu'Hérodote en a laissée, nous semble plus propre qu'aucune autre peinture à donner une juste idée de la grandeur singulière de l'architecture égyptienne : « J'ai vu ce monument, dit Hérodote, et je l'ai trouvé supérieur à sa réputation ; je crois même qu'en réunissant tous les bâtiments construits par les Grecs, on resterait encore au-dessous de cet édifice, et pour le travail et pour la dépense, quoique le temple d'Ephèse et celui de Samos soient justement célèbres. Les pyramides même étaient certainement alors des monuments qui surpassaient leur renommée ; chacune d'elles pouvait être comparée à ce que les Grecs ont produit de plus grand, et cependant le labyrinthe l'emporte sur elles. On y voit dans l'intérieur douze cours recouvertes d'un toit et dont les portes sont opposées alternativement les unes aux autres. Six de ces cours sont tournées au nord et six au midi ; elles sont contiguës et situées dans une enceinte fermée par un mur extérieur.

Les chambres que renferment les bâtiments du labyrinthe sont toutes doubles, les unes voûtées et souterraines, les autres élevées sur ces premières; elles sont au nombre de trois mille, quinze cents à chaque étage. Nous avons parcouru celles qui sont au-dessus du sol, et nous en parlons d'après ce que nous avons vu; mais pource les qui sont au-dessous, nous n'en savons que ce que l'on nous en a dit, les gardiens n'ayant voulu, pour rien au monde, consentir à nous les montrer. Elles renferment, disent-ils, les tombeaux des rois qui ont anciennement fait bâtir le labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés; ainsi, nous ne pouvons rapporter sur ces chambres que ce que nous en avons entendu dire. Quant à celles de l'étage supérieur, nous n'avons rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes; la variété infinie des communications et des galeries rentrant les unes dans les autres, que l'on traverse pour arriver aux cours, cause mille surprises à ceux qui parcourent ces lieux, en passant tantôt d'une des cours dans les chambres qui les environnent, tantôt de ces chambres dans des portiques, ou de ces portiques dans une autre cour. Les plafonds sont partout en marbre ainsi que les murailles, et ces murailles sont chargées d'une foule de figures sculptées en creux; chaque cour est ornée d'un péristyle, presque toujours en marbre blanc. » L'admiration d'Hérodote n'a pu être excitée à un tel point que par un imposant spectacle. Celui qui a vu et décrit tant de merveilles, dispersées dans le monde ancien, n'a pas dû se laisser arracher facilement un pareil témoignage : « Je n'ai rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes. »

Les Grecs ont toujours respecté dans l'Egypte, non-seulement la grandeur des monuments, mais la mystérieuse antiquité de sa civilisation. Hérodote dit que la Grèce a reçu de l'Egypte plusieurs institutions, un grand nombre de rites et quelques-uns de ses dieux. Cette patrie des arts et de la religion sembla toujours à la Grèce une source de lumières. Elle y envoya s'instruire, à l'école des prêtres, ses sages et ses législateurs; et elle lui attribua ces antiques préceptes de sagesse dont elle ne pouvait trouver l'origine en elle-même, parce qu'ils se transmettent avec les âges et forment le fonds commun de l'humanité. Cette caste sacerdotale, en qui une science parfaite semblait unie à une autorité souveraine, parut se rapprocher de plus en plus des dieux, à mesure que le cours du temps l'éloignait davantage; et la philosophie grecque revendiquait pour ancêtres ceux qui avaient eux-mêmes reconnu pour maîtres les sages de Méroé.

LES JUIFS.

La nation juive ne tient pas une grande place dans le monde ancien par la politique et par la guerre. Entourée de puissants empires, déchirée par des luttes intestines, elle n'a guère connu, après un court moment de splendeur, que la défaite et la servitude. Depuis les rois d'Egypte jusqu'aux empereurs romains, combien n'a-t-elle pas supporté de maîtres ! La grandeur passagère des règnes de David et de Salomon fut tout intérieure; le peuple juif ne joua pas un seul instant le rôle d'un peuple dominateur et influent sur les destinées du monde. Et cependant c'est de son sein qu'est sortie la religion chrétienne, et ce sont les livres juifs que cette religion perpétue et répand parmi les nations modernes. Telle fut l'étrange destinée de ce petit peuple, que son existence politique fut sans importance et sans éclat, et que seulement à partir du jour de la destruction de sa patrie et de sa dispersion dans le monde, il attache son histoire et son nom à l'une des plus grandes révolutions qu'ait éprouvées le genre humain.

La première réunion d'hommes à laquelle on puisse donner le nom de peuple juif est formée de ces tribus nomades qu'un esclave, sorti de leur sein et devenu ministre d'un roi d'Egypte, avait établies, environ dix-neuf cents ans avant J-C., dans la terre de Gessen, entre le Nil et la mer Rouge. Elles venaient des pays situés entre le Tigre et l'Euphrate et avaient pour ancêtres des familles errantes de pasteurs qui s'étaient multipliées et dispersées. Quatre cents ans de paix et de prospérité rendirent ces tribus si nombreuses, qu'elles devinrent un danger pour le pays qui leur avait donné asile. On voulut les contraindre à renoncer à la vie nomade, les attacher définitivement au sol par l'agriculture et par la construction de grandes cités. Mais ce n'était ni le lieu, ni le jour où le peuple juif devait embrasser la vie sédentaire, et cette nouvelle contrainte lui parut la plus dure oppression. Sa résistance dut augmenter la crainte et l'irritation des Egyptiens, et les persécutions commencèrent. Le rapide accroissement de la population juive inspirait surtout de l'inquiétude. On lui attribuait six cent mille hommes en état de porter les armes. De là une mesure terrible, dont l'antiquité, dans son mépris pour la vie humaine, n'offre que trop d'exemples : on ordonna que tous les mâles nouveau-nés seraient, pendant quelque temps, voués à la mort. Un de ces enfants, abandonné au courant du Nil, fut sauvé par la fille de Pharaon et élevé à la cour : c'était Moïse, le libérateur du peuple juif, le révélateur de la loi.

Elevé au milieu des grands et des prêtres, initié de bonne heure à cette civilisation savante, et conservant toujours le désir de tirer sa race de la servitude, Moïse fut admirablement préparé à son rôle de législateur. Un événement imprévu hâta cette grande entreprise : il tua un Egyptien qui maltraitait un Juif, et se réfugia dans le pays de Madian, sur les confins de la Palestine. Ce retour à la vie

ıstorale des anciens Hébreux remplit Moïse un nouvel esprit et fit du sage un prophète. es livres saints nous le montrent en communication directe avec Dieu et recevant de lui ɔrdre d'amener son peuple en Chanaan. Nous voyons ensuite exigeant du roi d'Egypte ıffranchissement de sa race et l'obtenant par ɜs prodiges. Enfin, ce peuple nombreux s'éranle, et, inutilement poursuivi par les gyptiens, entre dans le désert qui doit le ɔnduire à la terre promise.

Cette marche dura quarante années. Au pied ı mont Sinaï, le peuple juif reçut de Moïse ɜs tables de la loi, où la morale éternelle était ɜsumée en quelques paroles et revêtue de la ınction divine. Les tribus reprirent ensuite ɜur laborieux voyage. Au milieu des dissenons et des révoltes s'éteignit la génération qui vait vu l'Egypte; et Moïse, mourant sur le ıont Nébo, laissa en vue de la terre de Chaaan, sous le commandement de Josué, une énération nouvelle, pour qui n'existait d'au-e passé ni d'autre avenir que les promesses u prophète et leur prochain accomplisseıent.

Ce fut cette race avide et vigoureuse que osué conduisit au delà du Jourdain et qui crasa, avec une irrésistible ardeur, les tribus u pays, réunies contre l'ennemi commun. es douze tribus juives, établies dans la terre romise, formèrent une sorte d'Etat fédératif, u'unissait l'observation du même culte et des ıêmes lois. Ce culte et ces lois étaient contenus ıns les livres de Moïse, qui réglaient, avec ı même autorité souveraine, la politique et la eligion. Ces livres ne sont autre chose que exposition de la loi et des desseins de Dieu ur le peuple juif. L'histoire n'y est que seconaire; elle vient seulement confirmer la loi et endre manifeste l'intervention perpétuelle de ieu dans les destinées d'Israël. Aussi cette istoire s'attache-t-elle surtout à mettre en ımière ce qu'il y a de grand, d'imprévu, 'humainement impossible dans l'histoire du euple juif. C'est moins un récit qu'un contiuel témoignage à l'appui de la toute-puissance ivine et de la loi vénérable que Dieu a proıulguée et si merveilleusement défendue. uelle est donc cette loi, à la fois politique et eligieuse, à laquelle Moïse attacha son nom t dont l'observation plus ou moins fidèle fait ɔute l'histoire du peuple hébreu?

Cette loi proclame tout d'abord l'unité et immatérialité divines. Point d'idoles, point 'image de la Divinité; un seul autel pour tout ɔ peuple; dans le désert le tabernacle, le ɜmple à Jérusalem. Le culte est confié à la ımille d'Aaron et à la tribu de Lévi. De la ımille d'Aaron sortent le grand prêtre et les rêtres, chargés des sacrifices et des cérémoies et ayant droit aux prémices de toutes les ffrandes. Les lévites sont chargés des détails u culte et de l'instruction religieuse du peule. Ils possèdent quarante-huit villes dispersées parmi les tribus et reçoivent la dîme de toutes les productions de la terre. On offre au Seigneur en sacrifice des animaux, des gâteaux et des parfums. Dieu étant le maître absolu des Juifs, tous les biens du peuple lui appartiennent; et, en signe de cette domination, il lui faut offrir les prémices des récoltes, les premiers-nés des troupeaux et même les premiers-nés de la famille, qu'on rachète à prix d'argent. Enfin, un sacrifice commun expie tous les ans les fautes du peuple, et un bouc émissaire, chargé des malédictions du grand prêtre, emporte au désert tous les péchés des tribus.

Des fêtes solennelles, rigoureusement observées dans tous leurs détails, rendaient la religion toujours présente aux souvenirs du peuple et la mêlaient à tous les actes importants de sa vie. Elle se trouvait réunie tout entière autour de l'arche, au jour de Pâques; et c'est ainsi qu'elle fut plus tard assiégée tout entière par les Romains. Cette fête était célébrée en mémoire de la sortie d'Egypte. La Pentecôte rappelait la promulgation de la loi au pied du Sinaï; les tabernacles étaient l'emblème du séjour du peuple dans le désert. C'est ainsi que l'histoire du peuple juif était chaque année ramenée sous ses yeux par des cérémonies invariables qui consacraient et renouvelaient la tradition. Chaque septième jour, chaque septième année appartenait à Dieu. Tout travail était interdit pendant le jour du sabbat, et pendant toute l'année sabbatique toutes les terres devaient rester en friche. Les dettes ne pouvaient être réclamées pendant cette année, et les esclaves juifs avaient le droit d'y reprendre leur liberté. L'année qui terminait sept semaines d'années avait des effets plus importants encore. La terre, aliénée par la vente entre des mains étrangères, retournait à la famille, et le vendeur reprenait son bien. C'est ainsi que la loi religieuse servait ici de fondement à une loi économique et rétablissait à une époque fixée une certaine égalité dans les fortunes. Par cette union indissoluble de l'ordre politique et de l'ordre religieux, tout devenait également sacré, également durable, et la foi du peuple juif était l'inébranlable garantie de ses institutions.

L'autorité du père de famille était, comme partout dans l'antiquité, excessive. Il pouvait vendre ses fils et ses filles avant leur majorité. Mais, après sept ans, l'esclave était libre. La loi de Moïse est plus libérale envers les femmes que la plupart des législations antiques. La femme était cependant achetée par son mari et la polygamie était permise. Ce fut Moïse qui interdit le mariage entre le frère et la sœur, si ordinaire aux Egyptiens. La succession suivait la ligne directe; le fils aîné avait double part; le reste de l'héritage était partagé entre les autres enfants. La femme d'un Juif mort sans enfants doit être épousée par le frère du défunt, et les enfants issus de ce second mariage

étaient considérés comme issus du premier. Le législateur hébreu attachait la plus grande importance à la perpétuité de la famille, qui assurait celle de la tribu.

Si les Juifs connaissaient l'esclavage, l'esclave juif, protégé par la religion, est plutôt un mercenaire qu'un esclave. La loi imposait l'esclavage comme punition de certains crimes. Le Juif pauvre se vendait ou vendait ses enfants; mais l'engagement ne devenait irrévocable que si l'esclave laissait passer volontairement une année sabbatique sans réclamer sa liberté. L'esclave blessé par son maître était libre, et celui qui tuait son esclave était accusé d'homicide. Moïse, dans le Deutéronome, compte l'esclave comme faisant partie de la famille. Pour les étrangers, considérés comme formant des nations, la loi juive est inflexible et consacre l'état de guerre. Elle est humaine et protectrice pour les étrangers qui viennent s'établir parmi le peuple juif, rappelant aux Hébreux qu'eux aussi ont vécu sur une terre étrangère. Et, par une admirable attention de rendre le bien pour le mal, les Egyptiens sont spécialement recommandés à l'humanité des Hébreux.

L'égalité devant la justice découlait naturellement de l'égalité devant Dieu qu'avait établie la loi religieuse. Deux juges étaient élus par les parties et en nommaient un troisième. Des appels successifs pouvaient faire monter la cause jusqu'au tribunal du grand pontife. La procédure est empreinte de justice et offre des garanties aux accusés. Un seul témoin ne peut faire condamner. Le faux témoin porte la peine du crime qu'il a imputé à l'innocent. Nous retrouvons ici la loi du talion, qui est le fond de la législation pénale des Juifs. La peine capitale, la flagellation, les amendes étaient les châtiments en usage. Six villes de refuge étaient ouvertes aux Juifs qui avaient commis un meurtre involontaire et que la vengeance de la famille menaçait au défaut de la loi.

Le peuple juif nous offre donc le rare spectacle d'une nation chez qui la loi a devancé et formé les mœurs. La civilisation juive ne l'a pas créée, cette loi; elle en est au contraire sortie, et elle n'a duré qu'en s'y conformant. Lorsque la nation s'en écarte, des prophètes l'y rappellent et des fléaux l'y ramènent. C'est dans cette loi qu'est toute sa force et toute sa vie; mais cette civilisation, dont un lien sacré est à la fois la règle et la borne, est par là même immuable et incapable de progrès. Son idéal est la durée, son avenir une inévitable décadence.

A peine établi dans sa nouvelle patrie, ce peuple semblait près de périr. Les anciens habitants revendiquèrent souvent à main armée la possession de leur territoire et soumirent plus d'une fois les Hébreux. Des servitudes, tantôt partielles et tantôt générales, suscitaient chez le peuple juif des libérateurs qui prenaient le nom de juges et qui le gouvernaient sous l'autorité des prêtres. On compte quatorze ces juges jusqu'à Samuel, et parmi eux une femme, une prophétesse, Déborah. Des dissensions intérieures se mêlaient à ces guerres étrangères. Une partie de la tribu de Dan livra à l'idolâtrie, et la tribu de Benjamin révoltée, fut presque exterminée. Vingt ans après la mort d'Héli, sous lequel les Hébreux avaient éprouvé de grandes défaites, un simple lévite, Samuel, s'empara de tous les pouvoirs et sauva la nation. Il vainquit les Philistins, reconquit l'arche d'alliance perdue dans une bataille, et ramena, dans Israël pacifié, l'ordre et l'unité. Il voulut rendre à la religion toute sa force, sachant que le peuple juif ne vivait que par sa religion. Enfin il songea à fixer dans sa famille le pouvoir, qui passait de mains en mains, selon les caprices du peuple et la réputation des guerriers; mais il eut par malheur des fils incapables, et tous ses projets furent détruits. Dès ses premiers pas, le réformateur hébreu se brisait contre l'écueil des gouvernements héréditaires.

Les dangers toujours croissants du dehors, l'éloignement qu'inspire à un peuple, devenu militaire, le gouvernement sacerdotal, amènèrent dans les institutions d'Israël une transformation définitive. Le peuple demanda un roi à Samuel. Dès cet instant commence, entre la royauté militaire et le pontificat, une rivalité qui ne doit plus finir et qui amènera la ruine des Hébreux; mais la royauté juive, à l'origine, resta soumise au grand prêtre. Saül n'est d'abord qu'un chef d'armée, qui n'a ni une cour, ni un pouvoir souverain, et qui combat, sous l'inspiration de Samuel, pour le salut commun.

Mais Saül victorieux désira s'affranchir de Samuel, et, offrant lui-même un sacrifice au Seigneur, il semble avoir voulu usurper les fonctions sacerdotales. En même temps, il adoucit la loi juive à l'égard d'un roi vaincu. La lutte commence aussitôt entre le pontificat et la royauté, et toutes les espérances du grand prêtre se reportent sur un jeune homme, que son courage militaire rendit influent à son tour, sur David. Saül périt avec ses deux fils dans une guerre contre les Philistins, et David qui lui succéda, acheva la conquête de la terre de Chanaan.

Les Hébreux, les Philistins, les Moabites, les Ammonites furent vaincus et soumis. Jérusalem devint le siége du gouvernement et reçut l'arche sainte, jusque-là errante avec les armées. La défaite des Iduméens orientaux étendit la domination de David jusqu'à l'Euphrate; en même temps il enleva à d'autres tribus iduméennes deux ports sur le golfe Elanitique et s'ouvrit ainsi la mer Rouge. Cette prospérité passagère du peuple juif vient de l'union, passagère elle-même, du sacerdoce de la royauté, de l'esprit militaire et de l'esprit religieux. La royauté, qui vient d'affranchir et d'agrandir Israël, semble absorber le pouvoir

ficat. David danse devant l'arche sainte et laisse d'admirables monuments de poésie religieuse.

Salomon bâtit magnifiquement le temple de Jérusalem, ouvre au commerce juif de nouvelles voies, fortifie presque toutes les villes de la Judée, et communique par degrés à la royauté juive la splendeur et la faiblesse des monarchies orientales. David avait préparé ce grand règne; il avait donné à son successeur des ports sur la mer Rouge, une armée permanente, un impôt régulier. Il se trouva que son successeur eut l'âme élevée et les goûts magnifiques. Israël eut donc en même temps des éléments de prospérité et un prince tout disposé à les mettre en œuvre au profit de sa gloire. Son luxe, sa sagesse, l'éclat de sa cour et la délicatesse de sa vie furent admirés dans un temps où l'Orient était rempli de cours voluptueuses et splendides. Le roi juif était poëte. Ses paraboles et ses cantiques, si vivement empreints du génie oriental, étaient célèbres bien au delà des bornes de la Judée. Elles sont venues jusqu'à nous, ses maximes de sagesse ou plutôt d'indifférence, ses plaintes mélancoliques sur la vanité de la science et sur le néant des plaisirs. Il en parle comme un sage qui a épuisé toutes les voluptés de la vie, et, peut-être, comme un prophète qui sent que toute cette grandeur ne lui survivra pas d'un seul jour.

En effet, Salomon mourait à peine, que la ruine d'Israël était consommée par le schisme des dix tribus. Cette révolution était inévitable et de nombreux symptômes l'avaient annoncée. Le système d'impôts établi par David faisait déjà affluer les richesses à Jérusalem, dans les tribus de Juda et de Benjamin. Les frais immenses de la construction du temple accrurent les charges des dix autres tribus; et alors commença, entre les provinces et la capitale, cette rivalité qu'on retrouve chez toutes les nations dont une grande ville a concentré la vie et les richesses. Sous David même, les fils révoltés du roi avaient trouvé dans le peuple un redoutable concours, et Sémeï avait poursuivi de pierres et d'injures le roi fugitif. La seule tribu de Juda, restant fidèle à David, avait pu pressentir comment s'opérerait le schisme d'Israël. Les dernières années de Salomon avaient enfin été troublées par la révolte de Jéroboam. C'est ainsi que s'annonçait la séparation définitive des tribus, au moment même où la royauté venait de construire le temple de Jérusalem, comme le gage et le symbole de l'unité religieuse et politique du peuple juif.

L'idolâtrie, la guerre civile, la conquête étrangère et la transportation du peuple juif par les rois d'Assyrie et par ceux de Babylone, tel est le triste spectacle que nous offrent les tribus divisées. L'histoire politique des Juifs est terminée; les prophètes continuent l'histoire religieuse du peuple hébreu. Leurs avertissements, leurs menaces, l'attente perpétuelle du libérateur qu'ils promettent sans cesse à Israël sont les seuls faits qui méritent désormais d'être signalés. Cette attente même est souvent funeste aux Juifs, parce qu'elle les jette dans des entreprises désespérées et leur fait croire à chaque instant qu'ils touchent au terme de leurs défaites et de leurs servitudes; mais c'est dans cette suprême espérance que reposent la vie et l'avenir de ce malheureux peuple. La captivité de Babylone et l'édit libérateur de Cyrus sont les derniers actes importants de cette lutte inégale entre les débris d'Israel et les grands empires de l'Asie. A partir de ce jour, ils ne font plus qu'attendre, sous les maîtres les plus divers et dans la condition la plus misérable, le dernier coup que Rome leur doit porter.

L'effet de cette servitude orageuse et de ces dispersions fréquentes des Juifs parmi les peuples de l'Asie n'échappera pas aux yeux d'un observateur clairvoyant. On comprend ainsi comment le génie oriental s'est rapproché de celui du peuple juif, et comment se trouvent répandues dans tout l'Orient les idées et les espérances qui semblent particulières aux Hébreux.

LES PHÉNICIENS.

Le luxe des cours orientales, la prospérité de ces grandes nations, leurs luttes pour la possession d'une côte ou d'un port, la fondation de certaines villes au milieu des déserts, comme Balbek et Palmyre, nous font entrevoir qu'un commerce actif et régulier entretenait ce luxe, provoquait ces rivalités, suscitait ces établissements. Cet immense trafic, qui mettait en rapport les nations les plus lointaines et qui confondait leurs richesses, était livré presque en entier à un peuple industrieux et navigateur, dont l'intelligente activité n'a jamais été surpassée en aucun temps ni sous aucun climat.

Cette partie de la côte de Syrie qui s'étend depuis Tyr jusqu'à Aradus et qui n'a guère que huit à dix lieues de large sur cinquante de long, vit naître et prospérer les cités les plus riches et les plus actives du monde ancien. Des tribus arabes, refoulées par des invasions sur cette étroite langue de terre, y fondèrent dès la plus haute antiquité la ville de Sidon, appelée par Moïse la fille aînée de Chanaan. Les colonies de Sidon couvrirent bientôt cette rive de villes florissantes, rivales de leur mère patrie : ce furent Aradus, Antaradus, Tripolis, Béryte, et enfin la reine des cités phéniciennes, la superbe Tyr. Des villes moins importantes remplirent peu à peu les intervalles restés libres, et il vint un temps où cette côte offrit à peu près l'aspect d'un port immense, encombré de toutes les richesses du monde.

La constitution intérieure de ces cités offrait un mélange du gouvernement aristocratique et du gouvernement royal. La liste des rois de

Tyr nous est conservée, depuis Hiram, contemporain de David, jusqu'au siége de cette ville par Nabuchodonosor. Mais ces rois étaient contenus par une riche aristocratie de marchands, que représentaient des magistrats presque égaux aux rois. La communauté d'origine, de culte et d'intérêts unissait ces villes en une sorte de fédération, sous l'autorité des plus puissantes d'entre elles, et bientôt de Tyr, lorsqu'elle fut sans rivale. Il y avait en outre chez les Phéniciens une caste sacerdotale, qui semble n'avoir pas été sans influence. Sichœus, un des grands prêtres, était le beau-père du roi Pygmalion. La religion de ces peuples unissait à toutes les superstitions de l'Orient, au culte de Baal et d'Astarté, qui représentent l'action puissante du soleil et la fécondité de la terre, le culte des Cabires, génies de la navigation, du commerce et de l'industrie ; et le culte de l'hercule Tyrien, qui, sous le nom de Melcarth, réunit, dans la merveilleuse légende de ses travaux, toutes les grandes conquêtes du commerce phénicien.

Les colonies phéniciennes furent fondées pacifiquement dans les contrées les plus lointaines, simples comptoirs, que le temps et la nécessité transformaient en villes, et plus tard en Etats indépendants. L'île de Chypre devint une des provinces de la Phénicie, et Cittium y fut le principal établissement. La côte d'Afrique fut semée de leurs colonies de l'est à l'ouest. L'hercule Tyrien fonde Hécatompylos en Afrique, Gadès en Espagne, et revient par la Gaule, la Sicile et la Sardaigne : ces deux îles n'étaient pour les Phéniciens que des stations ; ils n'avaient garde de s'exposer, en se rapprochant trop des colonies grecques, à une guerre qu'ils n'auraient pu soutenir. Leurs véritables colonies lointaines étaient Carthage et la côte méridionale de l'Espagne. Il leur fut impossible de fonder une colonie en Egypte, mais un quartier de Memphis leur fut livré. Tartessus semble avoir désigné pour eux toutes leurs colonies occidentales, Gadès, Cartéia, Malaca et Hispalis. Si l'on en croit Strabon, ils auraient couvert de comptoirs l'Afrique occidentale. Un passage d'Hérodote, où il dit que l'étain et le succin venaient en Grèce de l'extrémité occidentale de l'Europe, semblerait indiquer que les Phéniciens ont pénétré jusqu'à l'embouchure de la Vistule. Si les flottes tyriennes ont ainsi parcouru, de la mer Baltique à Ceylan, tout notre hémisphère, il faut reconnaître que la navigation commerciale ne pouvait être inaugurée avec plus de grandeur.

Quel commerce occupait ces flottes immenses et toujours actives ? Elles allaient en Espagne chercher l'argent que les colons phéniciens faisaient tirer des mines creusées par les habitants, et elles allaient échanger cet argent contre l'or de l'Arabie-Heureuse. Le commerce d'échange fut partout la source féconde des richesses phéniciennes. Les points de relâche de ces flottes étaient aussi des comptoirs, c'étaient Carthage, Utique, Leptis, en Afrique; en Sicile, Panorme et Eryx. Les mers orientales leur étaient ouvertes par les ports d'Eliath et d'Asiongaber, que les Phéniciens partagèrent avec les Hébreux. Ils côtoyaient l'Arabie, l'Ethiopie, et allaient jusqu'à l'Inde; ils rapportaient de ces courses lointaines de l'ivoire, des épiceries, de l'ébène, des singes et des paons. Ces hardis navigateurs ont, sans aucun doute, fait plus d'une découverte restée cachée, soit par la perte de leurs annales, soit par leur silence intéressé. Ils débarquèrent les premiers à Thasos, et en exploitèrent les mines d'or avec art et profit. Enfin le témoignage d'Hérodote leur attribue le premier voyage maritime qui ait été accompli autour de l'Afrique; ils seraient partis du fond du golfe Persique et seraient revenus en Egypte par la Méditerranée, après trois ans d'une navigation souvent interrompue. Nulle objection sérieuse ne leur a encore enlevé cette gloire.

Leur commerce de terre était entretenu à l'Orient par de nombreuses caravanes, qu'escortaient à prix d'argent les tribus madianites et iduméennes. Le passage fréquent de ces caravanes désigna l'emplacement où s'élevèrent Balbek et Palmyre, comme deux ports au milieu d'une vaste mer. Les fabriques phéniciennes entretenaient surtout ce commerce, qui répandait de la Cappadoce à Babylone les admirables produits de l'art tyrien. Le verre, grand objet de luxe à cette époque, des étoffes de laine, teintes avec un art qui ne fut jamais égalé, de merveilleux ouvrages d'ivoire, des jouets, des parures de femmes, en un mot, tous les produits d'une industrie ingénieuse et brillante, étaient vendus au poids de l'or par les caravanes phéniciennes à ces peuples orientaux, qui ont uni de tout temps à l'ignorance et à l'oisiveté un insatiable amour du luxe. Les Hébreux achetaient aux Phéniciens leur bois de construction et des parures de femme, et la Phénicie se nourrissait des blés de la Palestine. L'Egypte vendait aux Phéniciens d'admirables broderies de coton, et recevait, deux fois par an, les vins de la Phénicie et de l'Archipel. Damas livrait aux Phéniciens le meilleur vin de l'Asie, celui d'Alep, et une laine d'une merveilleuse finesse, inestimable pour les teintureries tyriennes. Enfin Babylone, qui était de ce côté le terme du commerce phénicien, l'enrichissait par ses exigences de toute nature, telles que les produisent la civilisation la plus avancée et le luxe le plus somptueux. Au Nord, la Cappadoce et l'Arménie vendaient aux Phéniciens, pour toutes les nations du monde, des chevaux, des mulets et de magnifiques esclaves qui enrichissaient leurs acheteurs.

Ce rapide coup d'œil, jeté sur le commerce de la Phénicie, nous apprend comment ces villes sont devenues les plus florissantes de l'antiquité. Qu'on se représente le monde ancien privé de ces hardis navigateurs, et l'on verra quel rôle important ils ont joué parmi les

peuples. D'immenses ressources d'un côté, de grands besoins de l'autre; les mines d'Espagne à l'Occident, à l'Orient le luxe de l'Asie; pas de vin en Egypte, à Alep des vins exquis; en un mot, les rives de la Méditerranée, semées pour ainsi dire de denrées qui ont besoin de l'échange et qui attendent le marchand : ce marchand fut tout un peuple, qui n'eut pas d'autre destinée que de servir d'intermédiaire à tous les autres, et que d'amasser des richesses en suffisant à leurs besoins. Tout aida les Phéniciens à remplir ce rôle laborieux et lucratif : leur admirable situation, qui les mettait au centre du monde ancien et leur permettait de l'embrasser tout entier, et ce génie mercantile et colonisateur, qui leur fit étendre au loin des conquêtes pacifiques et durables.

Mais ce que l'entassement de ces richesses prodigieuses dans quelques grandes villes dut produire de désordres et de corruption, on le devine aisément. Ces cités populeuses, où des maisons de six ou sept étages réunissaient dans un étroit espace des marchands et des marins de toutes les nations, où de nombreux voyageurs apportaient les mœurs les plus diverses et les superstitions les plus variées, étaient devenues le rendez-vous de tous les vices et de toutes les misères de l'antiquité. Malgré un culte cruel qui semblait inébranlable, malgré la jalouse discrétion que les Phéniciens observaient à l'égard des étrangers sur l'étendue de leur commerce, on peut dire que cette foule avide de gain et sans cesse errante par le monde n'avait ni religion ni patrie.

D'ailleurs, cette richesse et cette splendeur pouvaient tomber d'un seul coup. Jamais la Phénicie ne fut une puissance militaire. Sa marine pacifique, aussi antique que l'art de naviguer, ne put soutenir la première rencontre de la marine naissante d'Athènes. Les Phéniciens n'avaient embrassé et retenu tant de pays éloignés qu'à force de sagesse et de persévérance, et ils évitaient soigneusement toute occasion de guerre. Mais la guerre pouvait venir les chercher et les abattre au premier choc. La faiblesse de ces grands Etats mercantiles, dont les colonies nombreuses semblent porter au loin la puissance, c'est de pouvoir être frappés au cœur et détruits en un jour. Tyr fut prise par Nabuchodonosor en 536, et en 538, la Phénicie tout entière tombait au pouvoir de Cyrus.

La facilité croissante des relations commerciales, l'ouverture de chemins plus sûrs à travers des contrées mieux gouvernées, abaissèrent peu à peu, autant que la conquête, ce peuple courageux, qui avait si longtemps tenu seul entre ses mains le commerce du monde ancien, et qui avait tant fait pour la civilisation. Mais la Phénicie ne succombe qu'en laissant une héritière de sa puissance et de son aventureux esprit. Carthage va lancer, à son tour, des flottes nombreuses sur les côtes de l'Espagne et de l'Afrique. Elle couvrira la Méditerranée de ses comptoirs, et enveloppera le monde ancien de son commerce. Mais, plus audacieuse que sa mère patrie, elle appuiera son trafic par les armes, et, espérant tout de la guerre, doit disputer à Rome la Sicile, l'Espagne et l'Italie elle-même.

LES ASSYRIENS.

Au sud du plateau de l'Arménie, au nord du golfe Persique, coulent deux grands fleuves, le Tigre et l'Euphrate. La plaine qui les sépare vit s'élever les plus puissantes cités de l'Asie. Elles s'y succédèrent les unes aux autres, renversées par les invasions périodiques, et rétablies sans cesse par la féconde influence du commerce et par l'attrait d'une situation magnifique. Ce grand chemin du trafic oriental, cette admirable route, qui va de l'Inde à la Méditerranée, ne pouvait devenir un désert que le jour où la navigation européenne, devenue toute-puissante, aurait fait du tour de l'Afrique un voyage facile et régulier. Jusque-là, les villes nouvelles s'élèveront sur les ruines entassées par les conquérants.

Ce ne sont pas, comme sur la côte phénicienne, des villes étroites et élevées, obligées de réunir de nombreux habitants dans un espace restreint par la mer et par les montagnes. Dans les larges cités qui s'étendent sur les rives du Tigre et de l'Euphrate, les maisons sont séparées les unes des autres par des jardins et quelquefois par des champs cultivés. Des canaux sillonnent la ville; elle reçoit de tous les côtés l'air, la fraîcheur et la lumière. Le Tigre et l'Euphrate sont réunis par des canaux innombrables, habilement dirigés, et dans cette plaine humide, une terre grasse, facile à sécher au soleil, des joncs et un bitume abondant, étaient préparés, comme des matériaux inépuisables, pour les vastes constructions des Ninive, des Babylone et des Séleucie.

Ce fut environ 2,000 ans avant notre ère qu'une tribu arabe, passant à l'état sédentaire, fonda Babylone, sous la conduite de Nemrod, « le fort chasseur. » L'histoire de ses successeurs est inconnue jusqu'au moment où une invasion nouvelle vint d'Arabie soumettre le nouvel empire, vers l'époque où les Hycsos envahissaient l'Egypte. Mais Ninive envahit à son tour la Babylonie, et sous Ninus, nous voyons les deux villes former un seul empire. Ninus était un conquérant. Il soumit l'Arménie, les Mèdes, et pénétra en vainqueur jusqu'à Bactres. C'est au siége de cette dernière ville que commença le rôle de Sémiramis, à laquelle une légende, sans cesse accrue, rattache tout ce qui s'est fait de grand à cette époque sur les rives de l'Euphrate et du Tigre.

Cette fille d'une déesse avait été élevée dans le désert par des colombes et recueillie par des bergers. Sa beauté et son génie l'avaient fait épouser par Ninus et l'avaient élevée après lui à l'empire. Sémiramis, comme Sésostris et

comme tous les grands rois des premiers temps, réunit dans sa légende toutes les gloires du conquérant et du fondateur. Elle soumet des empires et construit des cités. Elle porte ses armes jusqu'à l'Indus et laisse son nom à toutes les merveilles de Babylone. Le grand mur d'enceinte de la ville, les quais et les portes d'airain qui conduisaient au fleuve, l'entassement prodigieux de tours carrées qui fermaient le temple de Jupiter Belus, sont les œuvres de Sémiramis.

Son fils Ninias lui succéda, et avec lui commença une série de rois de sérail dont le dernier, Sardanapale, est resté le représentant dans l'histoire. C'est pendant ces règnes obscurs que la Judée, sous David et Salomon, étendait sa domination jusqu'à l'Euphrate. L'empire d'Assyrie n'était uni que par la guerre, qui confondait sous un même chef les grandes armées de Ninive, de Babylone et de la Médie. L'oisiveté de Sardanapale fut pour les grands Etats soumis à Ninive un appel à l'indépendance. Arbacès et les Mèdes, Bélésis et les Babyloniens vinrent assiéger Sardanapale. Alors commença une série de batailles terribles où Sardanapale, inutilement vainqueur, dut finir par être écrasé. L'armée de la Bactriane, venue au secours des assiégeants, serrait Ninive de plus près encore, quand une inondation du Tigre renversa une partie des murs de la ville assiégée. Sardanapale se brûla dans son palais avec ses esclaves et ses trésors, et la Médie et la Babylonie devinrent des Etats indépendants. (759).

Vers la seconde moitié du VIIIe siècle, Ninive, réduite à elle-même, se releva et fit plusieurs guerres heureuses. Les rois de Syrie furent vaincus, et la Judée envahie plusieurs fois. Salmanasar fit payer tribut au royaume d'Israel, et, après une révolte du roi Osée, prit Samarie, en transplanta les habitants en Médie et les remplaça par des Assyriens. Mais il échoua contre Tyr, qu'il avait attaquée de concert avec les villes phéniciennes liguées contre elle. La flotte du roi d'Assyrie fut vaincue et détruite. Sennachérib reprit les desseins de Salmanasar contre la Judée; mais les efforts de l'Egypte, alors alliée des Juifs, et une peste qui décima son armée, mirent un terme à ses expéditions. Son successeur Assarhaddon soumit le royaume de Juda et transplanta de nouveau les Hébreux. Les successeurs de ce roi sont inconnus. L'un d'eux envoya Holopherne périr devant Béthulie, de la main de Judith; et le dernier d'entre eux, Sarac, fut accablé, comme Sardanapale, par les Mèdes et les Babyloniens, réunis contre Ninive. Cette fois, Ninive fut détruite et Babylone devint définitivement le siége de l'empire assyrien. Ces deux villes rivales ne pouvaient subsister l'une à côté de l'autre; les intérêts différents de leur commerce les mettaient en lutte aussi bien que l'amour de l'indépendance, et Babylone devait finir par l'emporter.

Déjà affranchie par Bélésis, l'un des vainqueurs de Sardanapale, Babylone avait eu des rois indépendants. Nabonassar, qu'on croit le successeur de Bélésis, avait voulu anéantir toutes les traces de la domination ninivite; et faisant dater de lui l'histoire de Babylone, institua une ère nouvelle qui s'ouvrit en 747, sous le nom d'ère de Nabonassar. L'indépendance de Babylone fut cependant précaire jusqu'à la dernière défaite de Ninive. Nabopolassar, sous qui Babylone fit cette guerre décisive, est représenté comme le chef d'une race nouvelle qui serait venue, à cette époque, s'établir à Babylone. Descendus des montagnes de la Tauride et du Caucase, les Chaldéens, que les livres saints appellent une nation de cavaliers, confondirent leur nom avec les anciens habitants de Babylone et lui donnèrent le grand règne de Nabuchodonosor.

L'Egypte, qui soumettait la Syrie, fut arrêtée par une sanglante défaite à Circésinus. Babylone hérita de cette conquête, et Nabuchodonosor frappa l'allié de l'Egypte, en écrasant la Judée. Les révoltes incessantes des Juifs furent sans cesse réprimées par ces transportations en masse, habituelles aux conquérants asiatiques. Libre de ce côté, Nabuchodonosor se tourna contre la Phénicie et s'empara de Tyr après un siége de treize ans. Les restes des travaux de siége du conquérant chaldéen subsistaient encore au temps d'Alexandre.

Les conséquences des grandes conquêtes asiatiques sont ordinairement de vastes constructions. Les peuples captifs, que ramène le vainqueur, ne peuvent être employés d'une façon plus utile. Une Babylone nouvelle s'éleva sur l'autre rive de l'Euphrate; de nouvelles enceintes, des temples, des palais, des jardins suspendus fortifièrent et embellirent la cité tandis que de nouveaux canaux, des lacs artificiels, un port fondé à l'embouchure du fleuve développaient et favorisaient son commerce.

Les successeurs de Nabuchodonosor régnèrent sans éclat au milieu des intrigues de palais et des révolutions des grands. Le dernier de ces rois, Labymeth, le Balthazar de la Bible, assista à l'élévation de Cyrus et l'attendit avec confiance dans sa capitale imprenable. Cyrus détourna l'Euphrate, entra dans Babylone par le lit du fleuve, et fit de l'antique cité assyrienne une des capitales de son empire [538]. Babylone suit désormais les destinées de la monarchie persane. Elle vit mourir Alexandre, et les successeurs du conquérant macédonien lui portèrent le dernier coup par la fondation de Séleucie.

L'état politique de Babylone n'est qu'imparfaitement connu; mais le peu que nous en apprennent les livres saints nous suffit pour nous représenter ce gouvernement despotique qui était tour à tour, suivant le caractère du prince, un commandement militaire ou une royauté de sérail. Des eunuques, des esclaves, des satrapes, des chefs de l'armée étaient le

ministres de ce pouvoir, auquel on ne découvre aucune limite ni aucun contrôle. Cependant la caste sacerdotale avait une certaine influence. L'astrologie, étroitement unie à la religion et appuyée sur des connaissances astronomiques assez étendues, donnait aux mages un ascendant qu'ils durent soigneusement garder. Enfin il est probable que l'affluence des richesses, accrues sans cesse par le commerce et par la guerre, créa dans Babylone une sorte d'aristocratie qui balança le pouvoir des rois.

Babylone était, en effet, le siége d'un commerce immense. Ses fleuves la mettaient en rapport au nord avec les peuples du littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne. Elle recevait par l'Euphrate les vins de l'Arménie; par le golfe Persique, le coton et l'encens de l'Arabie, les bois de l'île de Tylos et les perles de Ceylan. Une route, achevée par les Perses et décrite par Hérodote, allait des environs de Babylone à Sardes et à Éphèse; Babylone écoulait de ce côté d'admirables tissus de lin ou de coton et des tapis célèbres dans tout le monde ancien. Elle fabriquait des parfums exquis dont l'Inde et l'Arabie lui fournissaient la matière. L'Inde lui envoyait encore des pierres précieuses, qu'elle taillait en bijoux et en cachets. De là lui venaient aussi encore ces chiens de chasse si estimés, qui pouvaient tenir tête à un lion et que les grands de la Babylonie nourrissaient par troupeaux. Cette race magnifique était entretenue et renouvelée avec soin.

Une telle abondance de richesses, une cour brillante, un gouvernement despotique, un climat ardent, tempéré par des jardins et par des eaux, une religion sensuelle, une affluence continuelle de marchands et d'étrangers nous expliquent suffisamment cette dissolution prodigieuse des mœurs qui étonna les anciens eux-mêmes. Hérodote raconte sur le temple de Mylitta des détails que sa véracité ordinaire nous force d'admettre et qui montrent jusqu'à quel point pouvaient se confondre, dans les religions orientales, dont l'adoration de la nature était le fond, les prescriptions du culte et les entraînements de la débauche.

C'est encore lui qui nous apprend, s'il faut l'en croire, comment se faisaient les mariages. Les jeunes filles étaient réunies une fois par an et mises à l'enchère. « Le crieur, dit Hérodote, après avoir vendu les plus belles, vendait les laides ou les difformes au rabais, c'est-à-dire qu'il les adjugeait à celui qui offrait de les épouser pour le moins d'argent, et cet argent se prenait sur celui qui avait été donné pour les plus belles. Il n'était permis à personne de marier sa fille à son choix; et nul ne pouvait emmener celle qu'il avait achetée sans fournir caution. La caution garantissait que l'acheteur épouserait la jeune fille. »

Cette société, corrompue par l'abondance et énervée par la débauche, fut détruite par un peuple de pasteurs et de guerriers. La prise de Babylone, telle que la tradition nous l'a transmise, nous présente le tableau le plus instructif et le plus frappant. Au dehors, de patients et robustes soldats détournent les fleuves et brisent les portes d'airain, tandis qu'au dedans les grands de Babylone, couchés sur des lits somptueux, attendent leur dernière heure au milieu d'une orgie.

LES MÈDES.

La vaste contrée qui a pour bornes à l'ouest et à l'est le Tigre et l'Indus, au nord et au sud l'Oxus et la mer des Indes, fut anciennement occupée par une peuplade que ses traits et sa langue distinguent de la race indienne et de la race sémitique. La Médie, la Perse, la Bactriane et la Sogdiane parlent la même langue, le zend, ont les mêmes légendes religieuses, la lutte d'Ormuzd et d'Ahriman, et reconnaissent Dchemdid pour père et pour premier roi. Un âge d'or, un âge de fer, des luttes renouvelées entre le génie du bien et le génie du mal, conservèrent chez ces peuples, sous la forme allégorique, le souvenir des invasions et des fléaux qu'éprouvent, avant de se connaître et d'avoir une histoire, les nations commençantes.

Plus voisins de l'Inde, placés sur la grande route commerciale de l'Orient, les Bactriens et les Mèdes connurent de bonne heure le commerce et la civilisation qu'il propage, tandis que les Perses, peuplade de pasteurs et de montagnards, gardaient cette simplicité de mœurs et cette vigueur rustique qui devaient les rendre maîtres de l'Asie. Les armées de Ninus soumirent toutes les contrées comprises entre l'Indus et la Méditerranée. La Médie, la Bactriane et la Perse furent enveloppées dans ces conquêtes, et jusqu'en 759 les Mèdes envoyèrent à Ninive leurs tributs et leurs soldats.

La chute de Sardanapale affranchit les Mèdes en même temps que Babylone, et, après cette révolution militaire, les tribus qui peuplaient la Médie se trouvèrent livrées à elles-mêmes. C'est ici que se place dans Hérodote un admirable récit, où nous voyons des tribus indépendantes conduites à l'établissement de la monarchie par le besoin de la justice et de la sécurité, et cette monarchie elle-même se changer par degrés en despotisme. Certes, tout peut n'être pas exact dans le récit d'Hérodote. Le même homme n'a pas sans doute été en peu d'années un chef de tribu et un despote oriental; mais qu'on suppose au besoin une génération écoulée pendant ce grand changement, et l'on aura l'histoire la plus simple et la plus frappante de l'établissement des grands empires de l'Asie. Voici le récit d'Hérodote :

« Il se trouva parmi les Mèdes un homme jouissant d'une grande réputation de sagesse, nommé Déjocès, fils de Phraorte. Simple citoyen, mais tourmenté du désir de régner, il employa pour arriver à la tyrannie un moyen que lui suggéra sa réputation même. Les Mèdes

habitaient alors des villages épars. Déjocès, qui déjà dans le sien était l'homme le plus considéré, s'y faisait encore remarquer par son extrême équité, et il la professait au milieu de l'anarchie qui régnait autour de lui, quoiqu'il sût parfaitement que la justice a toujours dans l'injustice un ennemi redoutable. Témoin de ses mœurs, les habitants de sa bourgade le choisirent pour leur juge, et comme il brûlait de parvenir à l'autorité souveraine, il ne manqua pas de se montrer irréprochable dans ses fonctions. Une telle conduite eut son effet. Elle lui attira de grandes louanges, et ces louanges pénétrèrent parmi tous ses concitoyens. Bientôt il passa pour le seul homme capable de rendre la justice avec une parfaite impartialité, et ceux qui avaient souvent à se plaindre de décisions injustes, s'empressèrent de se rendre à son tribunal pour terminer leurs différends. Enfin, tous les Mèdes ne s'adressèrent plus qu'à lui seul.

« Le concours du peuple pour obtenir des sentences, que l'on regardait comme souverainement justes, s'augmentait ainsi chaque jour; mais, quand Déjocès vit que toutes les affaires étaient actuellement entre ses mains, il ne voulut plus siéger comme par le passé, ni rendre la justice comme il avait fait jusqu'alors, prétextant qu'il était ruineux pour lui d'abandonner ses propres affaires et de passer tout le jour à terminer ou à juger celles des autres. Depuis ce refus, les vols et le désordre étant devenus dans tous les villages plus fréquents qu'auparavant, les Mèdes se convoquèrent en assemblée générale pour délibérer sur leur situation présente. Dans cette réunion, les amis de Déjocès durent, à ce qu'il me semble, s'exprimer à peu près en ces termes : « Vous « le voyez, nous ne pouvons pas, avec la forme « de gouvernement sous laquelle nous vivons, « continuer à habiter le pays. Donnez-nous un « roi; il le faut absolument : sous un roi, le pays « sera régi par des lois sages; nous pourrons « reprendre nos travaux, et nous n'en serons « plus détournés par des troubles continuels. » C'est ainsi, sans doute, qu'ils persuadèrent à la nation de se soumettre à la royauté.

« On mit sur-le-champ en délibération qui l'on ferait roi; et, comme Déjocès était déjà placé par la voix publique au-dessus de tout autre, que ses louanges retentissaient partout, on décida promptement en sa faveur : il fut choisi. Le nouveau roi commença par ordonner qu'on lui bâtît un palais digne de la majesté de l'empire et qu'on mît des hommes armés à ses ordres. Les Mèdes obéirent. Ils lui élevèrent, dans le lieu qu'il désigna, un immense palais fortifié, et lui permirent de choisir des gardes dans toutes les familles mèdes.

« Quand Déjocès fut bien en possession de la puissance souveraine, il força les Mèdes à construire une ville, afin qu'en s'y attachant, ils prissent moins d'intérêt à leurs anciennes habitations. Les Mèdes, soumis, la construisirent, ainsi que les vastes et solides murailles de la citadelle qui porte aujourd'hui le nom d'Ecbatane. Ces murailles, qui formaient une suite d'enceintes circulaires, étaient disposées de manière que chaque mur en renfermait un autre plus élevé, mais seulement de la hauteur des créneaux; et, comme le terrain sur lequel reposaient ces constructions avait la forme d'une colline, chacun des murs intérieurs pouvait protéger facilement, dans une attaque, celui qu'il dominait. Tout ce système de fortifications était d'autant meilleur qu'il y avait sept de ces enceintes successives. Dans la dernière se trouvaient le palais et le trésor du roi. Le mur extérieur, celui qui par conséquent avait le plus grand développement, peut être estimé de la même étendue que l'enceinte d'Athènes. Les créneaux de chaque muraille étaient d'ailleurs distingués chacun par une couleur différente. Ceux de la première étaient blancs, de la seconde noirs, de la troisième rouges, de la quatrième bleus, de la cinquième verts. Quant aux créneaux des deux dernières murailles, la sixième les avait argentés et la septième dorés. » Le nombre de ces enceintes et la couleur des créneaux avaient été déterminés par les croyances religieuses des Mèdes; Ormuzd et Ahriman ont chacun six génies sous leurs ordres.

« Telles étaient les fortifications dont Déjocès entoura sa demeure. Le reste du peuple se construisit des maisons autour des murs de la forteresse. Lorsqu'elles furent bâties, Déjocès établit le premier une sévère étiquette qui interdisait l'entrée du palais, toutes les affaires devant se traiter par des messages, et qui ne permettait à qui que ce fût de voir le roi. Elle défendait aussi de rire et de cracher en sa présence, actions qu'elle déclarait indécentes entre simples particuliers. Déjocès s'enveloppait de cette gravité, dans la crainte que ses concitoyens du même âge, élevés avec lui sur le pied de l'égalité, en continuant à le fréquenter, ne vissent avec peine son élévation et ne conspirassent contre sa vie; il espérait au contraire qu'en cessant de le voir, ils s'habitueraient à le croire un être d'une nature supérieure.

« Lorsqu'il eut réglé cet ordre et qu'il se fut de la sorte affermi dans la souveraineté absolue, il se montra sévère sur l'exercice de la justice. Ses sujets lui faisaient parvenir dans l'enceinte les mémoires de leurs procès et il les renvoyait au dehors avec sa décision. C'est ainsi que les jugements se rendaient : du reste, il étendait sur tout sa police vigilante. Dès qu'il apprenait que quelque délit avait été commis, il faisait venir le coupable et lui imposait une punition suivant la nature du délit. Il entretenait à cet effet dans tous les pays soumis à son empire un grand nombre d'espions de deux genres différents : les uns pour rapporter ce qu'ils avaient vu, les autres pour redire ce qu'ils avaient entendu. »

La première conséquence de cet établissement chez les Mèdes du pouvoir absolu, fut la soumission et l'unité des diverses tribus établies dans cette vaste région. Déjocès et son fils Phraorte accomplirent cette tâche, et Phraorte étendit ses conquêtes sur les peuplades environnantes. Il attaqua enfin Ninive et périt dans une défaite, à Ragan. Cyaxare, son successeur, envahit l'Asie jusqu'au fleuve Halys, et, affermi par ses succès contre les Syriens, marcha contre Ninive. Il l'assiégeait après une première victoire, lorsque les Scythes, entraînés à la poursuite des Cimmériens, inondèrent la haute Asie. Ils s'avancèrent, en ravageant tout sur leur passage, jusqu'aux frontières de la Palestine et de l'Egypte. Cette invasion terrible dura vingt-huit ans, mais elle ne laissa pas de traces; et, lorsque les Scythes eurent été dispersés ou exterminés, les Mèdes se retrouvèrent les maîtres de l'Asie. Ils reprirent alors leur guerre contre Ninive, et, appuyés par les Chaldéens, parvinrent à l'emporter et à la détruire en 606.

Environ cinquante ans après ce triomphe décisif des Mèdes, une de leurs tribus se révolta contre eux, les vainquit dans deux batailles et hérita de leurs conquêtes. C'était la race guerrière des Perses, qui venait de s'affranchir et de prendre place parmi les dominateurs du monde ancien.

Tous les empires dont nous avons suivi les destinées nous montrent la conquête persane comme le dernier acte de leur histoire. Ce sont les Perses qui mettent fin au royaume d'Egypte; ce sont eux qui renvoient les Juifs dans leur patrie, qui forcent les murs de Babylone, qui renversent les héritiers de Déjocès. Bientôt nous les verrons prendre Sardes et envahir l'Ionie. Enfin, l'histoire de l'Asie vient se confondre dans leur histoire, et c'est sous leurs drapeaux que le monde oriental ira se heurter contre l'Europe.

Quel est ce peuple, au moment où il entre sur la scène pour y absorber tous les autres? Comment a-t-il fait ces vastes conquêtes et quels changements ont-elles produits en lui? Qu'est-il enfin au moment où, maître incontesté des races asiatiques, il dirige toutes leurs forces réunies contre la civilisation européenne? C'est ce que nous allons chercher dans l'étude des événements de son histoire et dans l'examen des témoignages nombreux de l'antiquité.

LES PERSES.

De toutes les peuplades soumises à la domination des Mèdes, les plus belliqueuses habitaient la province montagneuse et aride qui porte encore aujourd'hui le nom de Farsistan. Cette population se divisait en six tribus, les unes errantes, les autres attachées au sol par les travaux de l'agriculture. Trois tribus, les Pasargades, les Maraphiens et les Maspiens, formaient une sorte d'aristocratie militaire; et dans la première de ces tribus était comprise la famille des Achéménides, qui, de temps immémorial, donnait des chefs à la nation.

En dehors des grandes routes commerciales de l'Asie, livré uniquement soit à la guerre sous la direction des Mèdes, soit à la culture d'une terre ingrate, soit à l'élève des troupeaux, ce petit peuple gardait, au milieu du luxe et de l'amollissement de l'Asie, une simplicité de mœurs et une vigueur rustique auxquelles l'antiquité tout entière a rendu témoignage. « Pourquoi attaquer des hommes qui ne possèdent rien? dit un sage à Crésus. Ils sont couverts de peaux de bêtes; ils habitent un sol ingrat et ne boivent pas de vin. » Un tel peuple, entouré de nations civilisées et corrompues, attiré sans cesse par la renommée des grandes capitales et des cités commerçantes, devait tôt ou tard les envahir et les subjuguer. Ce n est pas seulement parce que le récit de Xénophon, qui fait prendre aux Perses une influence progressive et pacifique sur les Mèdes, ne rend pas compte de l'oppression de ces derniers et de leurs révoltes, qu'il doit être rejeté; c'est encore et surtout parce qu'il est contraire au cours naturel des choses, et que le voisinage de l'abondance et de la pauvreté, de la faiblesse et de la vigueur, a pour conséquences certaines l'invasion et la conquête. La véritable explication de l'avénement des Perses à la domination de l'Asie, c'est cette simple et admirable parabole en action qu'Hérodote attribue à Cyrus : « Lorsque tous les Perses, suivant l'ordre qu'ils avaient reçu, parurent, chacun muni d'une faux, Cyrus leur enjoignit de nettoyer en un jour une certaine portion du territoire de la Perse, qui, dans l'espace de dix-huit ou vingt stades, était couvert entièrement d'épines. Quand ils eurent fini ce travail, il leur ordonna de se retrouver au même lieu le lendemain, après s'être baignés. Cependant il rassembla les troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons appartenant à son père, et en fit tuer la quantité nécessaire pour nourrir cette troupe. Il y joignit en vin et autres denrées tout ce dont elle pouvait avoir besoin. Le jour suivant, les Perses revinrent, et Cyrus, les ayant fait asseoir dans les prairies voisines, les traita avec magnificence. Le repas terminé, il leur demanda lequel des deux jours leur paraissait préférable. Tous lui répondirent qu'il y avait une grande différence, que le premier avait été un jour de fatigues et de peines, et que le second n'avait offert que plaisirs et jouissances. Cyrus, reprenant alors la parole, leur découvrit sa pensée et dit : Habitants de la Perse, il en sera de même à jamais pour vous si vous voulez me suivre. Vous vous assurerez alors les biens dont vous jouissez aujourd'hui avec une infinité d'autres, et vous n'aurez plus à supporter les travaux de l'esclavage. Si vous refusez, les peines que vous avez endurées hier, et d'autres sans nombre, seront

votre partage : laissez-vous donc persuader par moi et devenez libres. Je sens que les dieux m'ont fait naître pour mettre en vos mains tant de biens; et vous les obtiendrez, car je sais que vous n'êtes inférieurs aux Mèdes ni à la guerre, ni en aucune chose. Si donc vous êtes tels que je crois, cessez sur-le-champ d'obéir à Astyage. » Les Perses se soulevèrent et l'Asie leur fut livrée.

Leurs anciens maîtres furent les premiers soumis, et ce fut pour toujours, malgré des révoltes et des conspirations renaissantes. La caste sacerdotale des mages, abaissée par l'élévation des tribus guerrières de la Perse, fut toujours disposée à secouer leur joug, et ne put être réduite que par une extermination. Le reste des Mèdes se confondit par degrés avec les Perses, qui adoptèrent leur costume et une partie de leurs usages. L'armée mède, que Cyaxare avait rendue redoutable, passa au service du peuple vainqueur, qui se trouva maître d'une partie de l'Asie, depuis le fleuve Halys jusqu'à l'Indus. Du Tigre à la mer de Syrie s'étendait l'empire des Chaldéens et des Babyloniens; et l'Asie Mineure, jusqu'au fleuve Halys, était au pouvoir de Crésus, roi de Lydie.

L'élévation des Perses alarma et réunit ces deux empires. Babylone, menacée de plus près, s'inquiéta la première, et, en se préparant à la guerre, attira Cyrus sous ses murs. Une bataille perdue semblait devoir la livrer à l'armée persane, quand une attaque imprévue des Lydiens détourna l'orage.

Cette race, à la fois voluptueuse et guerrière, avait envahi anciennement les riantes contrées arrosées par l'Hermus et le Pactole, et habitées par la tribu pélasgique des Méaniens. Au pied du Tmolus, sur la rive du fleuve, s'éleva Sardes, ville riche et splendide qui fut la résidence des rois lydiens. Une industrie de luxe soigneusement entretenue, un commerce actif de parfums, de tapis et d'esclaves, des mines d'or avaient enrichi ce beau pays, déjà si favorisé par la douceur du climat. Les envahissements des colonies grecques qui se multipliaient sur la côte, les continuelles incursions des Cimmériens et des Thraces avaient rendu ce peuple guerrier et conquérant, malgré tant de causes d'amollissement et de faiblesse. Sous Gygès, il soumet en partie les Grecs de l'Asie Mineure, s'empare de Colophon et de Magnésie. Sous Ardys et ses successeurs, il attaque Smyrne et Milet et leur impose son alliance. Crésus avait soumis Ephèse et faillit attaquer les îles de la mer Egée. La faiblesse de la marine lydienne l'en détourna; et, répandant en Asie Mineure l'excellente cavalerie qui faisait la force des Lydiens, il étendit sa domination jusqu'au fleuve Halys. Ce fut à cette époque que l'élévation des Perses le décida à prévenir une guerre inévitable. Il franchit l'Halys pendant que Cyrus attaquait les Chaldéens, le détourna de Babylone menacée, et lui livra dans les champs de la Ptérie une bataille sanglante et indécise.

Ce beau royaume touchait au terme, non de sa prospérité, mais de son indépendance. Le règne de Crésus était le dernier moment de sa splendeur, et cette puissance devait tomber en un seul jour. L'antiquité fut toujours frappée de ce qu'il y a de soudain et d'imprévu dans la ruine des empires et dans la chute des grandes fortunes. Elle voyait dans ces catastrophes, si violentes et si complètes, qu'amène le sort de la guerre, un effet de la jalousie des dieux, qui ne pouvaient souffrir que le bonheur de l'homme devînt, par son étendue et par sa durée, l'égal du leur. De là ces présages menaçants qu'Hérodote nous montre suspendus sur la tête du roi de Lydie; de là, surtout, cet entretien sublime qu'il suppose entre Crésus et Solon, et ces grandes leçons sur l'inconstance de la fortune qu'il fait donner, par le sage, au prince qu'elle va renverser d'un seul coup.

En effet, peu de temps après la bataille livrée dans la Ptérie, Crésus, qui venait de congédier ses alliés en leur donnant rendez-vous pour la campagne prochaine, fut surpris, sous les murs de Sardes, par la marche rapide de Cyrus. Une sanglante bataille détruisit la cavalerie lydienne, et Sardes fut prise d'assaut après un siége de quatorze jours.

Les villes grecques de l'Ionie étaient plutôt alliées que sujettes des rois de Lydie. Aussi les voyons-nous demander à Cyrus d'entrer dans son alliance aux mêmes conditions. Il n'y consentit que pour Milet; et les autres cités, se préparant à la guerre, réclamèrent le secours de la mère patrie. C'est alors qu'on voit pour la première fois les Grecs et les Perses en présence. Des ambassadeurs spartiates vinrent à Sardes, avertir Cyrus que la Grèce ne laisserait pas envahir son propre territoire. Le conquérant renvoya avec des paroles de mépris ces futurs destructeurs de son empire. Pressé d'assiéger Babylone, Cyrus laissa à ses lieutenants le soin de réduire l'Ionie. Priène, Phocée, Téos, les îles voisines de la côte sont soumises par Mazarès et Harpagus. Cnide, colonie lacédémonienne, est découragée dans sa résistance par l'oracle de Delphes et se rend aux Perses. Les Lyciens sont réduits en servitude, après une défense héroïque, et Xanthe est brûlée par ses habitants. Des peuples transportés, des massacres, de splendides cités incendiées, des nations réduites en esclavage, la destruction et le pillage de richesses immenses, tels étaient les effets de l'invasion persane. Dès ce jour, la Grèce d'Europe fut sur ses gardes. La flamme, qui dévorait ses colonies, l'avertit de veiller à son indépendance, et lui signala l'approche du fléau qui menaçait sa civilisation et sa liberté.

Pendant qu'elle s'étendait de ce côté jusqu'à la mer et menaçait de la franchir, la conquête persane enveloppait Babylone. La grande cité

chaldéenne, surprise au milieu d'une fête, devint une des capitales de l'empire des Perses. L'histoire perd ici la trace de Cyrus; la tradition nous le montre mourant au delà de l'Araxe, dans une expédition contre les Massagètes. Qu'on adopte cette tradition, avec Hérodote, ou qu'on le fasse périr sur les bords de l'Oxus dans une guerre contre les Derbices, il paraît certain que le conquérant a disparu dans quelque expédition lointaine; mais cette mort ne pouvait arrêter les progrès de l'invasion persane, que son cours naturel entraînait vers l'Egypte, l'ancienne alliée du roi de Lydie.

Psamménite la gouvernait alors. Depuis longtemps les mercenaires grecs étaient la seule force militaire du pays. Un de ces Grecs vint offrir à Cambyse, fils aîné de Cyrus, les moyens d'envahir l'Egypte. Les secours des Arabes firent heureusement franchir le désert à l'armée persane, et Psamménite fut vaincu sur la bouche pélusienne du Nil. Memphis fut emportée après un long siége et les Perses devinrent maîtres de tout le pays. Tombée au pouvoir d'une puissance militaire, l'Egypte devait devenir le centre de nouvelles conquêtes. Les anciens envahisseurs de la vallée du Nil furent menacés à leur tour par une armée persane qui, sous la conduite de Cambyse, se dirigeait, à travers le désert, vers l'Ethiopie. La famine et la sécheresse ramenèrent à Thèbes le conquérant découragé. En même temps, une autre armée persane, envoyée contre les Ammoniens, périt tout entière dans les sables. Enfin la marine phénicienne, au service des Perses, refusa d'aller attaquer Carthage, que Tyr avait fondée. Tant d'obstacles indiquaient suffisamment que la conquête persane avait atteint son terme et que les limites de l'Empire étaient fixées.

Mais ces obstacles exaspéraient Cambyse. Il voulut en finir violemment avec les antiques institutions de l'Egypte avec sa religion immuable. Il tua de sa main le dieu Apis, déshonora par des châtiments serviles les prêtres égyptiens, et interdit au peuple les cérémonies du culte. Ce fut au milieu de cette lutte que vint le surprendre la nouvelle de l'importante révolution qui rendit un instant le pouvoir aux Mèdes. Un mage, du nom de Smerdis, s'était fait passer pour le fils de Cyrus et s'était emparé de l'empire. Cambyse marchait contre le faux Smerdis, lorsqu'il mourut, par accident, en Syrie. L'aristocratie persane allait elle-même punir cette usurpation passagère.

« Je vous recommande à vous tous, avait dit Cambyse en mourant, et particulièrement aux nobles achéménides, de ne point souffrir que l'empire retombe aux mains des Mèdes. » Darius, gouverneur de Suze, se mit à la tête de l'insurrection, qui renversa le mage et remit les Mèdes sous la domination des Perses. Cette victoire, qui assurait l'œuvre de Cyrus, fut suivie d'un massacre. Un grand nombre de mages furent tués, et une fête annuelle, la Magophonie, conserva le souvenir de cette tentative avortée et de cette répression sanglante.

Darius, élu roi des Perses, vit l'empire, fondé par Cyrus, menacé d'un démembrement. Babylone, révoltée, fut reprise après un siége laborieux, et grâce au dévouement inouï de Zopyre. Orétès, gouverneur de la Lydie et de l'Ionie, inquiétait le nouveau roi et fut tué par ses ordres. Ce sont les seuls faits qu'ait conservés Hérodote; mais une inscription, récemment déchiffrée dans le Kurdistan, mentionne avec détails les révoltes de presque toutes les provinces qui formaient l'empire des Perses, et les victoires redoublées de Darius. Il paraît certain que l'intégrité de l'empire, à cette époque, ne fut maintenue que par la plus ferme et la plus infatigable activité.

Une fois affermi, le roi des Perses reprit les projets de conquête, et songea à mettre pour toujours l'Asie à l'abri des invasions des Scythes, qui tant de fois l'avaient traversée. Une expédition immense se prépara contre ces peuplades errantes, qui n'avaient qu'à conserver leurs mœurs pour lasser et ruiner les conquérants. Les curieux détails qu'Hérodote nous a laissés sur les mœurs des Scythes, nous montrent la plus frappante analogie entre ces hordes barbares et celles qui ont inondé, des siècles plus tard, l'Europe occidentale. Toujours à cheval, toujours en guerre les uns contre les autres, toujours prêts à des incursions rapides chez les peuples civilisés, les Scythes poussaient à l'excès le goût du sang et le mépris de la vie humaine. Ils adoraient une épée, fixée sur une pile de bois, et lui immolaient leurs captifs. D'immenses sacrifices humains honoraient les funérailles de leurs rois. Les tombeaux de ces chefs étaient entourés des cadavres de leurs serviteurs étranglés et empalés, avec leurs chevaux, sur des pieux fixés en terre. Le crâne del'ennemi vaincu devenait une coupe, et la peau humaine était employée à toutes sortes d'usages. Elle flottait à la bride du cheval, elle recouvrait les carquois, elle servait de selle au cavalier. Qu'on se figure ce que devait être, dans les riches provinces de l'Asie, l'invasion de pareils hommes, et l'on concevra pourquoi Darius voulut en rendre le retour impossible.

Il s'engage avec 700,000 hommes dans ces steppes immenses, où l'ennemi, fuyant devant lui, enlevait à l'armée persane et l'espérance de vaincre et le moyen de subsister. Il avait laissé derrière lui, à la garde des Ioniens, le pont de bateaux sur lequel il avait franchi le Danube; un serment les obligeait à le protéger pendant soixante jours contre les tentatives des Scythes. Ceux-ci ne manquèrent pas de venir persuader aux alliés de Darius de rompre le pont et d'assurer, par la complète destruction de l'armée persane, la liberté de l'Ionie. Miltiade, l'Athénien, fut de cet avis; mais Histiée de Milet rappela aux chefs ioniens qu'ils n'é-

taient maîtres dans leurs cités que par l'appui des Perses, et que la domination persane, en s'écroulant, les livrerait au parti démocratique. Ce curieux débat, qu'Hérodote nous a conservé, nous montre que les Perses avaient habilement attaché les chefs de l'Ionie à leur fortune, et en même temps, que les colonies grecques, conservant loin de leur métropole le génie national, inclinaient à la démocratie.

Darius repassa le Danube avec son armée décimée, et, s'embarquant à Sestos, laissa 80,000 hommes en Thrace. Les villes hellespontiques furent soumises par les lieutenants de Darius, et la conquête persane se prépara ainsi un passage pour le jour où elle tenterait de s'étendre, par la soumission de l'Europe, sur le monde ancien.

Mais, comme pour atteindre, avant cette lutte suprême, son plus grand développement et son plus haut point de splendeur, l'empire des Perses s'accrut encore par la guerre au nord de l'Afrique et au sud de l'Asie. Le gouverneur de l'Egypte intervint dans les troubles de la Cyrénaïque et mit le siége devant Barcé. La ville fut prise par trahison, et les habitants, transplantés dans la Bactriane, reçurent des terres et fondèrent une nouvelle cité. L'Inde fut d'abord reconnue par une expédition maritime que dirigeait un géographe grec, puis en partie ouverte par les armes et soumise à un tribut.

Tout se préparait ainsi pour la grande guerre dont la révolte de l'Ionie allait être le premier acte, et qui devait rompre, d'une façon si imprévue, le cours de la conquête persane. Grande guerre en vérité, malgré le peu d'étendue de son théâtre et le petit nombre de l'un des deux partis, parce qu'une force matérielle immense y fut, pour la première fois, vaincue par la discipline, par le dévouement au devoir et à la loi, par l'amour de la patrie et de la liberté, en un mot, par un ensemble d'idées et de vertus jusqu'alors inconnues dans le monde.

Mais avant d'aborder le récit de cette lutte héroïque, dont l'intérêt est éternel et qui semble terminée d'hier, voyons quels étaient à cette époque le gouvernement des Perses, leurs lois, leur religion et leurs mœurs; quelle était enfin cette civilisation déjà vieille qui allait tenter de s'imposer à l'Europe.

Le gouvernement des Perses était despotique; le roi était le maître absolu des biens et de la vie de ses sujets. « Les Perses, dit Hérodote, considèrent l'Asie entière comme leur propriété, comme le domaine du roi régnant et de ses successeurs. » Le pouvoir ne sortait pas de la tribu des Achéménides, et Darius, pour rendre son avénement à l'empire plus régulier encore, épousa deux filles de Cyrus. L'aîné des fils du roi devait hériter du trône; mais les intrigues de sérail l'emportèrent plus d'une fois sur la coutume. C'était, en effet, le sérail qui gouvernait le prince et l'empire; et les dangers pressants ou les entreprises les plus importantes décidaient seuls le roi à convoquer un conseil de satrapes et de généraux. Ce sérail était agité par des rivalités sanglantes; Hérodote et Plutarque nous ont conservé le récit des luttes et des cruautés des Amestris et des Parysatis. C'est au milieu de ces femmes et des eunuques, qui partageaient parfois leur influence, que vivait le prince, invisible à la foule et accessible seulement aux membres de son conseil privé, comme l'invisible Ormuzd lui-même entouré de ses génies. Tout homme qui voyait la face du roi se prosternait devant lui; et les sept conjurés eux-mêmes, qui avaient assisté Darius contre le mage, le saluent roi en se jetant à ses pieds. Toute administration, toute justice, toute grâce découlait de ce maître caché. Des courriers établis sur toutes les routes portaient rapidement ses ordres sacrés à l'extrémité de l'empire. Des secrétaires royaux, établis près des satrapes, lisaient ses lettres, et les ordres royaux pouvaient être exécutés contre le satrape lui-même, comme l'éprouva Oretès, tué par ses propres gardes. Des scribes accompagnaient partout le prince et enregistraient ses actions, pour l'enseignement de ses successeurs. Une police nombreuse et fidèle éclairait le roi sur l'état de son empire et sur la fidélité de ses serviteurs; et, du fond de sa délicieuse retraite, il était censé tout savoir et tout faire. Vers cette cour affluaient toutes les productions de l'empire, et une table magnifique réunissait les richesses des climats les plus différents, l'eau du Choaspe, qui passe à Suze, le vin de Chalybon en Syrie, le pain de l'Eolie, le sel d'Ammon. C'était un grand honneur que de recevoir des mets envoyés de la table du roi. Trois fois par an, cette immense troupe de gardes, de courtisans et d'eunuques se mettait en mouvement et accompagnait le roi de Babylone à Suze, de Suze à Ecbatane et d'Ecbatane à Babylone. Ces migrations périodiques faisaient jouir le prince et sa cour d'un printemps éternel.

Des impôts en nature et en argent alimentaient ce luxe. Ils étaient répartis sur l'immense étendue de l'empire, la Perse exceptée, et les divisions financières correspondaient aux divisions territoriales. Vingt satrapies, établies par Darius, comprenaient, outre l'empire des Perses en Asie, l'Egypte et la Cyrénaïque, une partie de la Thrace et des îles de la mer Egée [1]. Les

(1) Voici la liste de ces satrapies et l'état de leurs impôts : la 1re comprenait l'Ionie, la Magnésie, l'Éolie, la Carie, la Lycie, la Myliade, la Pamphylie, et payait 400 talents (2,200,000 fr.); la 2e comprenait la Mysie, la Lydie, les Pagoniens, les Cabaliens, les Hygenniens, et payait 500 talents (2,750,000 fr.); la 3e comprenait les Hellespontiens, les Phrygiens, les Thraces d'Asie, les Paphlagoniens et le pays des Leuco-Syriens, et payait 360 talents (1,980,000 fr.); la 4e comprenait la Cilicie, et payait 500 talents (2,750,000 fr.); la 5e comprenait la Syrie, la Phénicie, la Palestine, l'île de Cypre, et payait 350 talents (1,950,000 fr.); la 6e comprenait l'Égypte, Cyrène et Barcé, et payait 700 talents (3,850,000 fr.); la 7e comprenait les Sattagydes, les Gandariens, les Daciens et les Aponytes, et payait 170 talents (935,000 fr.); la 8e était la Suziane, et payait 300 talents (1,650,000 fr.); la 9e comprenait la Babylonie et l'Assyrie, et payait 1,000 talents (5,500,000

impôts en argent, payés par ces divers gouvernements, s'élevaient à 14,560 talents euboïques, environ 100 millions de notre monnaie. Les tributs en nature avaient une plus grande importance. La cour du roi, celle des satrapes, leur maison militaire, les troupes en garnison dans les villes ou en cantonnement dans les provinces, les envoyés du roi, devaient être nourris par les prestations des habitants. Les droits de pêche et d'irrigation, qui appartenaient au roi seul et qui étaient concédés à prix d'argent, étaient encore une source de revenus. Des présents volontaires étaient régulièrement offerts au roi par les populations, soit au jour de sa naissance, soit lorsqu'il traversait les provinces. Outre ces charges générales, plusieurs provinces envoyaient des tributs particuliers, selon la nature de leur commerce ou de leur climat. Les Ciliciens fournissaient par an 360 chevaux blancs; Babylone, cinq cents eunuques; les Ethiopiens, deux boisseaux d'or, deux cents troncs d'ébène, cinq jeunes esclaves et vingt défenses d'éléphants. Les Colchidiens envoyaient, tous les cinq ans, cent jeunes garçons et cent jeunes filles; les Arabes donnaient chaque année mille talents d'encens. Malgré le poids de ces impôts, qui firent surnommer Darius le Marchand, comme Cambyse avait été surnommé le Maître et Cyrus le Père, on peut dire que la régularité même de ces charges était un progrès sur l'état antérieur, et que l'Asie, bien qu'accablée d'impôts, comme il semble que ce soit toujours sa destinée, avait du moins cessé d'être au pillage.

Ces impôts étaient levés par les satrapes, que le roi nommait et révoquait au moindre soupçon. La réunion dans les mains des satrapes du pouvoir civil et du pouvoir militaire, que Cyrus avait d'abord prudemment séparés, l'étendue de leur gouvernement, l'éloignement du pouvoir central, l'éclat de leur cour et l'habitude du commandement, tout leur rendait la révolte tentante et facile en apparence. De là cette promptitude à soupçonner et à punir, de là ce secrétaire royal, surveillant perpétuel imposé au satrape, ces fréquentes inspections des envoyés royaux ou du roi lui-même, ces courriers toujours prêts à transmettre des nouvelles et des ordres. Tous ces moyens de surveillance et de répression n'empêchaient pas les révoltes, surtout lorsque l'imprudence des successeurs de Darius eut réuni dans la même main le gouvernement de plusieurs satrapies.

La justice semble avoir été rendue administrativement par les satrapes, au nom du roi, maître absolu de toute la population de l'empire. Il existait cependant parmi les Perses des coutumes passées en lois, et un tribunal chargé de les maintenir et de les interpréter. Nous voyons Cambyse consulter les juges royaux pour savoir si une loi permet aux Perses d'épouser leur sœur. Les juges répondirent qu'une telle loi n'existait pas, mais qu'ils en connaissaient une autre, qui permettait au roi de faire tout ce qu'il voulait. La volonté du prince était donc la loi suprême; et, en effet, nous trouvons d'innombrables exemples d'exécutions et de supplices arbitrairement ordonnés par les rois. Des juges royaux les accompagnaient cependant à la guerre. On les voit, à la suite de Cambyse, rendre des arrêts contre les Egyptiens de Memphis. Par un effet ordinaire du despotisme, qui a pour caractère de rendre l'administration équitable de la justice impossible, on n'avait d'autre garantie contre le pouvoir arbitraire de ces juges que le pouvoir arbitraire du roi : c'était lui qui corrigeait par des supplices l'iniquité de leurs jugements. Darius met en croix un juge injuste; et Cambyse, ayant fait écorcher vif un juge prévaricateur, revêt de sa peau un siége, où il fait asseoir le fils du coupable, pour rendre à son tour la justice. Mais que peuvent de pareilles leçons contre des excès qui sortent de la nature même des choses? C'est en vain que le despotisme semble ainsi chercher un remède contre lui-même. Où la volonté d'un maître est toute-puissante, on s'épuise en vain à faire une place au droit. La Grèce, en nous montrant pour la première fois dans le monde des citoyens jugés par leurs égaux, selon des lois égales pour tous, nous apprendra que le glorieux privilége de rendre la justice est inséparable de la liberté.

Une immense armée veillait à l'obéissance des provinces et à l'intégrité de l'empire. Des garnisons dans les grandes villes, des camps dans les contrées fertiles, obéissaient d'abord à des généraux particuliers, en rapport direct avec le roi, et plus tard, aux satrapes qui gouvernaient leur territoire. Cette armée était divisée en corps de dix mille hommes, subdivisés à leur tour par centaines et par dizaines d'hommes. Les généraux en chef étaient nommés par le roi et choisissaient leurs subordonnés : ces généraux étaient toujours de la tribu des Pasargades, l'ancienne tribu militaire de la Perse, et le plus souvent, de la famille même des Achéménides. Cette armée avait à sa tête un corps d'élite de dix mille hommes, auquel était confiée la garde du roi : on l'appelait le corps des Immortels; le nombre des soldats qui le composaient était immuable, et on les recrutait parmi l'élite de toute l'armée.

Mais l'empire était-il menacé d'une invasion, ou entreprenait-on une expédition lointaine, aussitôt cette armée devenait une agglomé-

fr.); la 10e comprenait la Médie, et payait 450 talents (2,475,000 fr.); la 11e, l'Hyrcanie, et payait 200 talents (1,100,000 fr.); la 12e, la Bactriane, et payait 360 talents (1,980,000 fr.); la 13e, l'Arménie et la Colchide, et payait 400 talents (2,200,000 fr.); la 14e, la Gédrosie, et payait 600 talents (3,500,000 fr.); la 15e, les Saces, et payait 250 talents (1,375,000 fr.); la 16e, les Sogdiens et les Ariens, et payait 300 talents (1,650,000 fr.); la 17e, les Parikaniens et les Éthiopiens asiatiques (peuple inconnu), et payait 400 talents (2,220,000fr.); la 18e, les Matianiens, Sapires et Alarodiens, et payait 200 talents (1,100,000 fr.); la 19e, le Pont, et payait 300 talents (1,650,000 fr.); la 20e, l'Inde-Persique, 360 talents d'or (environ 26 millions).

tion de tous les peuples soumis au grand roi. Un rendez-vous était fixé pour toutes les armées dispersées dans l'empire, et elles se dirigeaient lentement vers ce lieu de réunion, en poussant les populations devant elles. Cette multitude, ainsi amassée dans une province, y était organisée et armée avec mille peines et mille lenteurs. Quatre ans suffirent à peine aux préparatifs de Xerxès : c'était moins une expédition qu'une émigration, destinée à remplacer dans les pays conquis, les habitants que la politique des conquérants asiatiques aima toujours à transplanter loin de leur patrie. Puis, ces nations rassemblées se mettaient en mouvement, consumant tout sur leur passage, et les immenses magasins préparés pour elles, et les approvisionnements des flottes, qui côtoyaient le rivage, et les moissons encore sur pied, laissant derrière elles des champs dévastés et des cours d'eau desséchés. Un matériel énorme accompagnait et embarrassait l'armée; de longues files de bagages, des troupeaux, des troupes d'esclaves, entourant le sérail des grands, des meutes de chiens indiens, auraient fait croire au passage d'une immense caravane, si cette confusion prodigieuse des armes, des costumes et des langages les plus divers, si ces nuées de cavaliers, venus les uns des déserts de l'Afrique et les autres des steppes de l'Asie, si ces flottes, où se confondaient les vaisseaux de l'Egypte, de Tyr et de l'Ionie, n'eussent clairement indiqué que la main du grand roi avait arraché tous ces peuples à leur patrie, pour quelque gigantesque entreprise.

Mais cette puissance des Perses, qui soulevait ainsi l'Asie à la voix du chef de la tribu des Achéménides, d'où venait-elle? La force des armes et les chances de la guerre l'ont-elles seules fondée, ou a-t-elle une source plus élevée dans la supériorité réelle de cette race sur les populations asiatiques? Sa religion et ses mœurs ne peuvent-elles nous expliquer en partie l'accomplissement du songe prophétique où Astyage vit le cep de vigne, sorti de sa fille, couvrir l'Asie entière de ses rameaux?

La religion médo-persique est la plus pure des religions de l'Asie : l'ordre physique n'en est pas l'objet principal, comme en Égypte, comme en Chaldée et comme dans l'Asie occidentale. La nature n'y est point divinisée, elle n'est que l'image imparfaite d'une réalité plus pure. Ormuzd et Ahriman, qui se disputent l'empire du monde, étaient à l'origine bons et parfaits tous deux. Ahriman, déchu et devenu mauvais par sa faute, est maintenant en lutte avec Ormuzd; et cette lutte est la source inférieure et passagère du mal, qui ne peut ainsi remonter à Dieu lui-même. Ormuzd a six grands génies sous ses ordres, les Amschaspands, desquels découlent incessamment la vérité, la justice, la piété, la bonté, la richesse et l'immortalité. Au-dessous d'eux un nombre infini de bons génies, les Iseds, défend partout l'empire d'Ormuzd contre la guerre continuelle que lui font Ahriman et les génies du mal, ses serviteurs. Les chances diverses de cette guerre font l'histoire de ce monde; les succès du bien et du mal s'y balancent sans cesse, et de là vient qu'il n'y a rien dans le monde d'absolument bon ni d'absolument mauvais, et que l'homme ne connaît ni volupté parfaite ni malheur accompli; mais cette lutte n'est pas éternelle : la victoire d'Ormuzd en sera le terme, et l'enfer recevra Ahriman et ses génies. Mais cet enfer même, séjour de la défaite et de la haine, serait une limite posée à l'empire bienfaisant d'Ormuzd. Il faut donc qu'il disparaisse un jour, et qu'une réconciliation complète entre Ahriman et Ormuzd rende l'univers entier à la paix et au bonheur.

De tels dogmes n'admettaient point un culte grossier. « L'usage des Perses, dit Hérodote, n'est pas d'élever aux dieux des statues, des temples, des autels; ils traitent au contraire d'insensés ceux qui le font. » Ils adorent les éléments, l'eau et le feu, les astres, mais seulement comme les images de formes immatérielles et pures, correspondant à toutes les choses visibles : ce sont ces formes qu'on adore sous le nom de Férouer; et tout être a son Férouer hors de ce monde; c'est le Férouer de l'homme qui lui survit, et qui est doué d'immortalité; c'est à lui que s'adressent les cérémonies que toutes les religions ont instituées en l'honneur des morts. Ce culte est avant tout national; Ormuzd n'écoute pas les prières particulières et les vœux égoïstes. Il faut prier pour tout le peuple en même temps que pour soi-même, pour la race des Perses et pour son roi.

La morale de cette religion est d'une admirable simplicité. Il faut être serviteur d'Ormuzd contre Ahriman, et par conséquent faire le bien de toutes les manières et en toute occasion. C'est Ahriman qui attaque l'empire des Perses; qui le défend, combat pour Ormuzd. C'est Ahriman qui excite les révoltes, les trahisons contre le roi, et c'est par le secours d'Ormuzd qu'il en triomphe : « Ormuzd me porta son secours, » dit Darius dans la curieuse inscription de Bisoutoun. Enfin, c'est Ahriman qui cherche à corrompre la nature physique, et c'est Ormuzd qui à chaque instant la soutient et la répare. Défricher la terre, la cultiver, la défendre contre la sécheresse et la stérilité, c'est agrandir l'empire d'Ormuzd. L'agriculture est un acte religieux.

Cette religion ne pouvait longtemps se maintenir dans toute sa pureté. L'étendue de l'empire persan était pour elle un danger. Des influences et des concessions mutuelles devaient produire à la longue un regrettable mélange, d'autant plus que la religion des Perses n'était nullement exclusive, et que la politique des rois persans fut tolérante. L'Egypte et la Phénicie conservèrent librement leur culte, si opposé à celui de Zoroastre; les Juifs furent renvoyés dans leur patrie pour relever leur

temple, et plus d'un édit assura leur liberté religieuse; et si Xerxès renversa le temple de Bélus, c'est que la religion chaldéenne avait une grande importance politique et n'était nullement étrangère aux fréquents soulèvements de Babylone.

Aussi l'esprit des religions occidentales pénétra-t-il par degrés celle des Perses. Le Zend-Avesta ne put empêcher l'érection de plusieurs temples. Le culte impur de Mylitta vint se confondre avec celui de Mithras, qui représentait jadis l'amour pur et l'union des âmes. Xénophon, Ctésias, Strabon, Plutarque nous servent à marquer les progrès de cette corruption. Junon, Minerve, Jupiter, eurent leurs temples en Perse avant l'invasion d'Alexandre. Ce fut en vain que les Sassanides essayèrent de relever en même temps l'empire persan et la religion de Zoroastre, à laquelle l'islamisme vint plus tard porter le dernier coup. Elle n'a pourtant point disparu de la terre, et dans le nord-ouest de l'Hindoustan, quelques Guèbres, adorateurs du feu, conservent, au milieu des sectateurs de Mahomet, la religion des anciens maîtres de l'Asie.

Mais, tant qu'elle se soutint, cette religion si noble et si pure donna aux Perses, sur les peuples asiatiques, une supériorité morale dont ils avaient conscience. Rien n'est plus curieux que la scène où Hérodote nous montre Darius proposant aux Grecs et aux Indiens d'échanger leur coutume à l'égard des morts. Tous s'en défendent avec horreur, et le roi perse sourit du préjugé religieux, des deux côtés invincible. Cambyse, plus violent, montre ouvertement son mépris pour les superstitions étrangères. Il entre à Memphis dans le temple de Vulcain et raille le dieu sur sa laide figure. Il viole le sanctuaire des Cabires et fait jeter au feu leurs images. Enfin, lorsqu'il frappe le dieu Apis de son poignard, il dit aux prêtres : « Pauvres fous, vos dieux sont faits de chair et de sang, et le fer peut les blesser. Voilà une divinité bien digne des Egyptiens ! » En face de telles idoles, le conquérant s'enorgueillit à juste titre de n'adorer aucun dieu corporel, de ne rendre aucun culte à de vaines images.

C'est encore à la religion qu'il faut attribuer ce respect des Perses pour les fleuves, qu'ils avaient soin de ne souiller en aucune manière; ces honneurs rendus à la fécondité, ces présents envoyés par le roi aux Perses qui ont un grand nombre d'enfants. On se rappelle enfin le transport d'amour pieux qui saisit Xerxès à la vue d'un beau platane, et comment il le fit charger de colliers et de bracelets d'or. Coutumes et caprices, tout nous montre qu'ils voient dans la nature l'action toujours présente des puissances invisibles. Ils s'irritent contre elle, lorsque Ahriman la rend contraire à leurs desseins. Cyrus traite le fleuve du Gynde en ennemi, et jure qu'il le réduira à être passé à gué par une femme. Il tint parole, et l'on voit plus tard Xerxès châtier l'Hellespont, qui avait brisé ses vaisseaux. Nous trouvons encore, dans les mœurs des Perses, une certaine douceur et un certain penchant à la pitié, qu'on ne peut guère attribuer qu'à leurs croyances religieuses. La loi ordonnait de balancer les crimes de l'accusé avec ses mérites antérieurs, et de n'user de rigueur que dans le cas où sa vie n'offrait ni compensation, ni excuse. Cyrus est ému de pitié quand la ruine de Crésus est accomplie, et il l'épargne. Cambyse et les Perses qui l'entourent pleurent à la vue du roi d'Egypte prisonnier. Il faut lire dans Hérodote l'entretien de Xerxès et d'Artabane. En voyant l'Hellespont couvert de vaisseaux, le rivage rempli de soldats, Xerxès se félicite de son bonheur, et peu après, verse des larmes. Artabane l'interroge, il répond qu'il est ému de compassion, en pensant que de tant de milliers d'hommes il n'en restera pas un dans cent ans; et Artabane répond par des plaintes sur le misérable sort de l'homme, qui éprouve dans le cours de la vie mille choses plus tristes que la mort et qui souhaite plus d'une fois de mourir. Admirable entretien, qui serait pour nous plus précieux encore, si l'on ne pouvait soupçonner l'historien de l'avoir élevé et embelli.

La religion s'accordait enfin avec l'influence de la tradition et les nécessités de la politique pour entretenir chez les Perses cet amour de leur roi et cette passion de lui obéir, qui firent pendant un temps la force de l'empire, et qui maintinrent son unité contre tant de causes de dissolution. Représentant d'Ormuzd et héritier de Cyrus, le roi des Perses était à la fois l'élu du ciel et le vivant symbole de l'indépendance nationale. Qui a tiré les Perses de la servitude des Mèdes? Cyrus, premier roi et libérateur des Perses. Il a délivré leur race, l'a élevée par la guerre au-dessus de toutes les autres et l'a rendue maîtresse de la plus belle partie du monde. Royauté, indépendance, puissance militaire, tout cela ne faisait qu'un pour les Perses. Les Mèdes, vivant toujours parmi eux, éternisaient le souvenir de la servitude des Perses et de leur délivrance par le premier de leurs rois. La mémoire ne pouvait donc s'en effacer, ni s'en perdre la reconnaissance. Maintenir l'œuvre de Cyrus et de sa race est, pour les Achéménides et les Pasargades, le plus sacré des devoirs et le plus grand des intérêts. Chez les Perses, cette phrase qui revient si fréquemment : « Cyrus, qui nous a délivrés de l'esclavage des Mèdes, » a pour eux autant de sens et de portée qu'en ont pour les Juifs ces célèbres paroles : « Le Seigneur, qui nous a tirés de la servitude d'Egypte. » Elles expriment brièvement, et d'une manière consacrée, un ensemble de traditions et de devoirs.

De là, chez les rois persans, une exigence inouïe pour leur service, et chez ceux qui les entourent, un dévouement qui semble prendre à tâche de justifier cette exigence. Refuser quelque chose au roi, se défier de sa fortune,

sont des crimes sévèrement punis. Xerxès est traité magnifiquement par Pythius en Lydie. Son hôte avait cinq fils dans l'armée royale. Il prie le roi de lui laisser l'aîné comme le soutien de sa vieillesse : « Tu le garderas, » dit Xerxès, et il lui laisse le cadavre de son fils. Et longtemps auparavant, Darius, en marche contre les Scythes, avait été prié par Cebazus de lui laisser l'un de ses trois fils. Il les lui promit tous trois, et les lui laissa égorgés. L'entier dévouement du grand nombre fait ressembler la moindre réserve à une trahison. Qu'il s'adresse à la personne du roi ou à la royauté elle-même, au droit des héritiers de Cyrus ce dévouement est sans bornes. Prexaspe, sur l'ordre de Cambyse, a tué Smerdis. Le mage de ce nom, qui a usurpé le trône, fait monter Prexaspe sur une tour, pour dire au peuple que le roi régnant est bien le véritable Smerdis, du sang de Cyrus. Et Prexaspe, du haut de la tour, annonce au peuple que Smerdis est mort, maudit l'usurpateur et se jette en bas. Quelle instructive histoire que celle du dévouement de Zopyre! Cet homme, qui se mutile volontairement, qui se fait déchirer le corps à coup de fouets et va ainsi jouer le rôle de transfuge dans une ville assiégée, pour la rendre à son maître, est-il un courtisan qui se dévoue ou un fanatique qui s'immole? Jamais le dévouement politique ressembla-t-il de plus près au martyre religieux? Et chez Darius, quelle confiance dans son droit! comme il accepte avec sécurité de tels sacrifices! avec quelle tranquillité d'âme il oppose aux sorties de Zopyre des milliers d'hommes, que celui-ci doit tailler en pièces, pour assurer l'exécution du complot! L'Orient seul a pu voir de telles scènes, où un homme, adoré comme un dieu, voit d'un œil calme couler pour lui des flots de sang. Xerxès a dans le dévouement des siens une aussi tranquille confiance. Il fuyait en Asie, sur une barque surchargée, que la tempête mettait en péril et qu'il fallait alléger à tout prix. C'est à vous de montrer si vous aimez le roi, dit Xerxès. On se prosterne et on se jette à la mer. Entourée de tels serviteurs, la royauté dura aussi longtemps que l'empire; elle ne tomba qu'avec lui et par la main de l'étranger.

Mais tout devait tomber avec elle, et c'est la faiblesse de cet immense empire de n'avoir pas d'autre force que le dévouement à un seul homme. Cette adoration du despotisme pouvait bien donner à cet assemblage de nations une apparence d'unité; mais cette unité était factice et passagère, et d'ailleurs, comment aurait-elle remplacé la vie absente de ce grand corps? Le progrès y était impossible et par conséquent la décadence inévitable. Car le progrès n'est qu'une suite de changements réguliers, et quel changement peut-on concevoir dans une organisation dont le despotisme est le seul soutien et qui s'anéantirait avec lui? Que des assassinats, que des révolutions de sérail agitent le faîte de cette société, la masse n'en sera pas moins immuable. Ce sont les mêmes armées, les mêmes hommes, qui viennent attaquer les Grecs à Platée et qui les attendent auprès d'Arbèles. Cette civilisation ne peut se modifier que par la conquête. Aussi ne faut-il pas s'attendre à la voir conquérante à son tour, dans la lutte qu'elle va engager avec l'Europe. Sa victoire serait stérile, puisqu'elle a touché son terme et que sa nature est de ne pas changer. Il faut au contraire qu'elle fasse place à une autre, dont la mobilité féconde amènera des jours meilleurs, à travers ces alternatives de bien et de mal, de victoires et de revers, dont se compose l'histoire du monde. A côté de l'empire des Perses s'agite la Grèce, étroite arène pleine de mouvement et d'ambition, de dissensions intestines. C'est bien là ce tumulte que Cyrus, au milieu de ses conquêtes, eut le temps d'entrevoir et de mépriser; cette foule remuante, et, selon les paroles du roi de Perse, intriguant et mentant sur la place publique. C'est à cette foule, à cet amas divisé de petites nations, inquiètes rivales, qu'est échue la tâche de renverser les héritiers de Cyrus et de changer la face de l'Asie. Rien ne peut détourner le cours de ces grands évenements, et Xerxès pleurant sur son innombrable armée, dont rien ne devait rester un jour, pouvait verser sur son vaste empire, qui devait passer aussi, ses larmes prophétiques.

CIVILISATION ORIENTALE.

Avant de quitter l'Asie, qui jusqu'ici nous a exclusivement occupés, pour ne la plus considérer que dans ses rapports avec le reste du monde, il faut l'embrasser une dernière fois d'un coup d'œil et voir à quel état y est arrivé le genre humain. A l'Orient, la Chine, séparée des autres peuples par d'insurmontables barrières, reste enchaînée à ses traditions, et se retrouve, après les plus violentes révolutions intérieures, toujours semblable à elle-même. L'Inde, plus immuable encore, a déjà reçu avec indifférence le choc des conquérants égyptiens et des Perses, héritiers de la puissance égyptienne. L'Egypte elle-même, après avoir accompli ses transformations intérieures, et vu s'éteindre ou se disperser la caste qui faisait sa force, est tombée aux mains des étrangers, qui l'ensanglanteront de leurs luttes et dont la succession fera toute son histoire. Sur les bords du Jourdain a grandi et est tombé un petit peuple qui, après un éclat passager dû à sa religion nationale, a perdu son indépendance et même sa patrie. Il y fut rétabli plusieurs fois pour la perdre encore, et dans ces migrations continuelles, il a répandu dans l'Orient ses traditions et ses espérances. La rive orientale de la Méditerranée s'est couverte de cités florissantes, qui ont dispersé dans tout le monde ancien les richesses de l'Orient, et qui ont jeté sur la côte septentionale de l'Afrique les fondements d'un puissant empire. Elles ont été sou-

mises à leur tour par des conquérants presque inconnus, partis des bords du Tigre et de l'Euphrate, où s'élevaient les plus grandes cités de l'Asie. Là s'accumulèrent d'immenses richesses qu'un peuple nomade et guerrier vint ravir à son tour. Ces hordes, parties des montagnes de la Médie et croissant toujours en nombre et en puissance, fondent enfin le vaste empire qui fait obéir à un seul homme les habitants de la Haute-Egypte et les peuplades errantes autour du Pont. Tel est l'état de cette partie du monde à ce moment de l'histoire; tels sont les empires qu'elle a vus se détruire ou se fonder.

Elle a donc vu s'établir les premiers gouvernements qui eussent régi les sociétés humaines, et elle les a vus sortir, non pas de théories philosophiques ou de conventions arbitraires, mais de la nature même des choses et de la nécessité. Sur quelque peuple que nous jetions les yeux, le gouvernement est despotique. Aucun droit ne le limite, et aucun devoir ne le règle. Ici, il est exercé par des prêtres et là par des guerriers; nulle part il ne tient compte de la liberté et de la dignité humaine. La volonté d'un maître est la seule loi. Ce gouvernement étant le plus parfait, là où l'obéissance était le mieux établie, l'empire des Perses nous en a offert le meilleur modèle, et nous avons vu, en même temps, quelle en était l'incurable faiblesse. « Il règne en Asie, a dit Montesquieu, un esprit de servitude; on n'y verra jamais que l'héroïsme de la servitude. » Nous avons dit combien cet héroïsme, alors même qu'il semblait surpasser la nature humaine, était stérile pour les peuples; et il en faut donc conclure que si l'art de gouverner les hommes a pris naissance en Asie, comme tous les autres arts, il y est resté en enfance; et qu'à l'époque qui nous occupe, c'est à l'Europe qu'il appartient d'apprendre au monde comment on peut gouverner les hommes sans les avilir, et de nous montrer, pour la première fois, une société qui se donne librement des lois.

Nous n'avons vu en Orient aucune application de la justice aux rapports des hommes entre eux; nulle part un tribunal équitable, obéissant à des principes fixes et à des lois respectées. Ou, s'il existe quelque part un tribunal, la volonté despotique du maître prévaut à chaque instant contre des lois qui ne sont que l'expression de la coutume et non pas d'un droit reconnu de tous. Les exécutions arbitraires, les sentences violentes et précipitées, en un mot, cet ensemble d'iniquités qu'on appelle une justice sommaire, nous rappellent à chaque instant que nous sommes sur la terre classique de la servitude, et que tout s'y fait avec une terrible simplicité, parce que la vie de l'homme y est comptée pour peu de chose et le droit pour rien. Il faut donc encore que ce soit l'Europe qui apprenne au monde et le prix sacré de la vie humaine et le caractère inviolable du droit. Il faut aller chercher en Europe des tribunaux où l'accusé soit protégé, où ses égaux le jugent, où la loi que lui-même a faite lui soit appliquée avec une souveraine justice.

Les guerres en Asie ont un caractère imposant et terrible; des peuples s'y précipitent les uns contre les autres, des cités immenses y sont détruites; de vastes contrées changent de maîtres en un jour. Mais cette guerre est barbare; la destruction des villes, la transportation des peuples en sont les effets ordinaires; elle a tous les caractères d'un fléau, sans avoir ce qui, chez les peuples civilisés, en adoucit l'horreur : nous n'y voyons nulle part le triomphe de l'intelligence contre une force matérielle supérieure; nous n'y voyons nulle pitié pour les vaincus. Que sont les armées orientales, qui accomplissent de si grands changements dans l'état de l'Asie? Des agglomérations de peuples marchant sous les coups, n'importe pour quel maître. Quel est le satrape révolté qui ne trouve une armée et qui n'oppose des multitudes à des multitudes? Dans ces chocs de nations ainsi lancées les unes contre les autres, l'art militaire ne joue aucun rôle. Ce sont bien quelquefois des ruses guerrières, comme celle qui donna la victoire à Cyrus sur la cavalerie lydienne; mais ce sont le plus souvent de simples prodiges de la force brutale, des fleuves détournés, des montagnes coupées, la multitude des bras remplaçant le génie. Ainsi, malgré la grande place qu'elle tient dans l'histoire de l'Asie, la guerre y est encore en enfance. Tout ce qui lui donne quelque noblesse et quelque éclat en est encore absent. Ces foules confuses ne méritent pas le nom d'armée; ces rencontres tumultueuses ne sont pas des batailles. Gardons ces noms pour ces troupes d'hommes peu nombreux, animés de l'amour de la patrie et de la gloire, combattant avec ordre et sang-froid, pour des causes qu'ils comprennent. Attendons que l'Europe ait ennobli la guerre en y associant l'intelligence d'abord, et plus tard, bien plus tard il est vrai, l'humanité.

Des castes sacerdotales toutes-puissantes dans l'Inde et en Egypte, des temples magnifiques en Judée, à Babylone, des cérémonies terribles en Phénicie, des rites honteux chez les Chaldéens, partout une même adoration mêlée de terreur, des puissances invisibles, nous montrent assez que l'Orient est la mère patrie des religions. La pureté de la religion de Zoroastre, l'esprit simple et pratique de la morale de Confucius, et enfin la grandeur de la loi mosaïque nous obligent à mettre à part ces religions dans notre appréciation générale des cultes orientaux. Le brahmanisme et le bouddhisme, qui embrassent l'Inde entière et une partie de la Chine, le culte d'Isis et d'Osiris en Egypte, les cultes sensuels de la Phénicie et de la Babylonie représentent suffisamment le génie des religions orientales. Seules, les religions indiennes ne divinisent pas la nature et la déclarent au contraire vile et méprisable; mais l'homme est compris dans cet anathème, et, pour échapper à cette vie misérable, le néant est sa meilleure

espérance. Le rôle accablant, qu'un Dieu immatériel joue à l'égard de l'homme dans les religions indiennes, la nature physique le remplit dans les religions de l'Egypte et de l'Asie occidentale. En face d'Isis et d'Osiris, aux pieds de l'Hercule tyrien, du Baal et de la Vénus de Babylone, l'homme est aussi peu de chose qu'en face de l'essence infinie de Brahma : il n'est qu'une partie de la nature; il suit la destinée commune, il consacre par des cérémonies les événements réguliers de la nature physique, et le rôle qu'il s'y réserve est celui d'une parcelle de la matière, qui aurait conscience de sa destinée. Au printemps, une joie religieuse doit le remplir parce qu'une vie nouvelle anime la nature; et l'hiver amène pour l'homme, avec le deuil des campagnes, un pieux désespoir. Il célèbre perpétuellement l'hymen, sans cesse renouvelé, de la terre et du soleil; et les plus incroyables débauches s'associent à la religion, au nom de cette pieuse imitation des révolutions de la nature. De ce côté, l'Europe ne sera pas de beaucoup supérieure à l'Asie. Elle reçoit sa religion de l'Orient, et si elle l'embellit par l'art, elle semble impuissante à la régénérer par la morale. Il nous sera cependant permis de reconnaître dans la religion grecque le progrès qu'une imagination plus riche et plus douce aura fait faire aux croyances orientales. Dans le riant Olympe de la Grèce, les divinités nouvelles effaceront par le génie et par la beauté les sombres divinités pélasgiques. Enfin, les sacrifices humains, s'ils ne disparaissent pas tout à fait, deviendront des événements extraordinaires, et ne passeront dans la tradition des peuples qu'environnés d'une religieuse horreur; et nous verrons un Grec, vainqueur de Carthage, user du droit de la victoire, pour interdire à la colonie phénicienne les sacrifices humains, que lui avaient enseignés ses aïeux.

La famille est le premier lien qui unisse les hommes; elle est partout l'origine des sociétés; elle fut de plus en Orient le modèle des gouvernements. Le patriarche gouverna sa tribu comme sa famille, et plus tard des peuples entiers comme sa tribu. Si le despotisme s'établit dans le gouvernement, c'est qu'il était de temps immémorial en vigueur dans la famille. Le droit de vie et de mort, le pouvoir de vendre ses enfants comme esclaves, l'exercice intérieur du pouvoir judiciaire appartiennent au chef de famille. Né chez les peuples nomades, alors que la famille était un camp, ce droit illimité du père s'établit avec la tribu dans les cités. Mais c'est une loi de la nature, que les plus douces affections de la famille ne se développent que si une certaine liberté les favorise, et que l'obéissance trop absolue est inconciliable avec l'amour. L'Europe fera pénétrer jusque sous le toit domestique le pouvoir supérieur de la loi; elle réglera, au nom du droit public, les rapports du père et des enfants; elle protégera dans le fils le membre futur de la cité; souvent même, par un excès contraire aux mœurs orientales, elle nous montrera la loi se substituant tout à fait au pouvoir paternel, et la cité érigée en mère commune, remplaçant la famille.

Ce n'est pas seulement par le despotisme du père que la famille orientale est imparfaite, c'est par un abus plus grave, que le climat produisit, que la religion sanctionna, et qui, de nos jours encore, afflige cette partie du monde. La pluralité des femmes remonte, en Orient, à la plus haute antiquité. Nous la trouvons partout instituée ou permise; et tout ce que put faire la loi, dans les pays les plus éclairés, ce fut de limiter le nombre des femmes selon les ressources du chef de famille, et d'interdire la polygamie aux pauvres. L'influence de cette coutume est facile à reconnaître. L'homme et la femme y perdent tous deux quelque chose de leur dignité naturelle, et surtout cette élévation morale qui accompagne dans les sociétés modernes l'institution du mariage. Ils ignoreront toujours cet échange de pensées et d'affections, cette communauté de sentiments, cet ensemble de joies et de douleurs partagées, qui forment ce que les peuples modernes ont si bien appelé la vie de famille. Dans une société où règne la polygamie, la femme est sans influence, et l'isolement auquel elle est condamnée, la vie qu'elle mène dès son enfance et qu'elle doit mener toujours, la rendent telle qu'elle n'en mérite aucune. Enfin la réclusion des femmes fait à la société tout entière un tort irréparable. Que l'on considère quels progrès l'influence des femmes a fait faire chez les peuples modernes dans les lettres et dans les arts, et surtout dans ces innombrables détails qui forment les mœurs d'une nation, et l'on se figurera aisément ce que perd une société dont les femmes sont absentes. La férocité dans les mœurs, la cruauté dans la guerre, l'impureté dans la religion, l'absence complète d'élégance dans les arts, ne peuvent-elles pas être attribuées en partie à cette nullité complète de la femme dans tout l'Orient? Il faut avouer que l'Europe ne lui fera pas d'abord une part beaucoup plus grande. Le gynécée grec est une prison comme le sérail, mais un progrès immense est accompli en ce qu'une femme légitime y règne seule. Nous verrons d'ailleurs cette prison devenir de moins en moins rigoureuse, jusqu'à ce que le progrès des mœurs fasse tomber les dernières barrières, et que la femme, entrant au bras de son époux dans la société civile, y apporte les délicatesses jusque-là inconnues de son esprit, et les douces inspirations de son cœur.

La philosophie, les lettres, les sciences, les arts sont nés en Asie, comme les inséparables accompagnements de la civilisation commençante; mais, de ce côté surtout, l'Europe a tout à faire, et ce sera moins un progrès qu'un renouvellement. L'Inde et la Chine nous ont montré les philosophies les plus opposées et en même temps les plus imparfaites. Exclusivement pratique en Chine, elle écarte volontai-

rement les grandes questions, qui peuvent seules donner aux recherches philosophiques leur grandeur et leur attrait. Exclusivement spéculative dans l'Inde, elle se perd à la suite de la religion dans la contemplation de l'infini, et conseille comme elle d'aspirer au néant. En Egypte, la doctrine secrète de la caste sacerdotale mériterait peut-être le nom de philosophie, si elle nous était connue; mais alors même il est à croire qu'elle ne serait que la religion égyptienne épurée, qu'un culte moins grossier de la nature.

L'Europe recevra sa philosophie de l'Orient comme sa religion; mais, en la transformant par degrés, elle l'amènera à cette profondeur et à cet éclat où elle nous est montrée dans Aristote et dans Platon. Socrate, la ramenant sur la terre, en fera la science de l'homme, et dès cette époque la philosophie, unissant les études pratiques aux recherches les plus hautes, aura ce double caractère d'utilité et d'élévation qu'elle conservera dans les temps modernes.

L'astronomie en Chaldée, la géométrie en Egypte, se maintinrent sans progrès, telles que les avaient créées d'une part la superstition, et de l'autre la nécessité. Les arts industriels de la Chine, dans l'Inde, la confection des tissus, semblent être restés ce que les avaient vus la plus haute antiquité. Les fabriques phéniciennes conservaient leurs procédés secrets, et par là même se condamnaient à ne faire aucun progrès. L'empire des Perses n'avait aucune industrie particulière, et quant à la science, nous ne voyons autour des rois de Perse d'autres médecins, d'autres géographes et d'autres ingénieurs, que des Grecs exilés de leur patrie. C'est donc en Europe que commence véritablement à se développer cette importante partie de la civilisation. Ce développement s'accomplit longtemps avec une extrême lenteur; mais il suffit de jeter les yeux autour de nous, pour voir quelle en est la rapidité merveilleuse et ce que sont devenues, entre les mains des races européennes, la science et l'industrie.

La littérature, au contraire, subit, en passant d'Asie en Europe, un changement si rapide et si heureux, qu'elle produit à son début des chefs-d'œuvre, que l'avenir désespérera de surpasser. Nous ne connaissons de la littérature orientale que des monuments religieux, que des poëmes infinis, où se déroulent de mystérieuses légendes, en un mot, des œuvres plutôt faites pour lasser l'imagination par une majestueuse monotonie, que pour satisfaire l'esprit par l'image régulière du beau. L'homme avec ses passions et ses faiblesses est absent de ces grands tableaux, où la nature et les dieux remplissent tout l'espace. C'est l'homme, au contraire, ce sont les luttes de sa liberté contre le destin, ce sont ses victoires sur la nature qui feront l'intérêt et la grandeur de la littérature européenne. Cette grandeur et cet intérêt iront croissant, à mesure que, se dégageant davantage de l'influence orientale, cette littérature fera à la nature humaine une part plus large, aux luttes des passions un plus libre théâtre.

L'art suivra la même voie. Les temples souterrains de l'Inde, les pyramides d'Egypte, les palais entassés de Ninive et de Babylone, ressemblent plus à des œuvres de la nature et du temps, qu'à des produits de l'activité humaine. L'accablante majesté de ces monuments n'y rachète ni le lourd effet de l'ensemble, ni l'absence de vie dans les détails. Ce sont des chefs-d'œuvre de travail plutôt que des créations de l'art. Un peuple entier les a élevés de ses bras; nul artiste n'y a laissé son génie, ni son nom. La statuaire y est encore inséparable de l'architecture, et est comme elle inerte et massive. Ces héros attachés aux murailles de Persépolis, ces éléphants qui soutiennent les temples de l'Inde, ces sphinx qui veillent à la porte des sanctuaires de l'Egypte, sont des parties du monument et ne vivent pas par eux-mêmes. Ils ressemblent tous à ces dieux égyptiens, aux jambes serrées l'une contre l'autre, aux mains collées sur leurs genoux. L'Europe introduira dans l'architecture l'élégance, dans la sculpture la vie; elle créera la statuaire, en lui communiquant le mouvement; des dieux de marbre ou de bronze, animés et brillant d'une grâce divine, rendront l'art grec sans rival dans le monde.

Nous savons maintenant tout ce que l'Orient laisse à faire à l'Europe dans la politique, dans l'art et dans la religion. Nous avons vu que dans ces grandes choses, qui constituent la vie des peuples, le génie oriental était resté en arrière des besoins et des destinées du genre humain. L'homme n'est compté pour rien en Orient. La religion lui conseille le mépris de lui-même, la politique lui impose la servitude et prodigue sa vie, l'art même ne lui donne point de place et lui fait jouer un rôle inférieur dans ses productions. La civilisation nouvelle, que nous allons voir naître en Europe, forme avec le génie oriental le plus heureux contraste. Elle ouvre partout un libre champ à l'activité de l'homme. La politique semble avoir pour but unique d'assurer sa liberté et de le rendre meilleur. La religion lui donne des dieux à son image, et l'art se voue partout, soit qu'il parle à l'esprit, soit qu'il parle aux yeux, à la reproduction embellie de la forme et de l'intelligence humaines.

LIVRE DEUXIÈME.

LA GRÈCE

Jusqu'aux guerres médiques.

LA GRÈCE. — INVASIONS ET LÉGENDES. — CIVILISATION GRECQUE A L'ÉPOQUE DE LA GUERRE DE TROIE. — LES DORIENS. — SPARTE. — ATHÈNES. — ÉTATS SECONDAIRES. — COLONIES. — UNITÉ MORALE DES PEUPLES GRECS.

LA GRÈCE.

Cette civilisation grecque, où la libre activité de l'homme devait jouer un si grand rôle, prit naissance dans une contrée qui semble disposée avec art pour en faciliter les progrès et pour en défendre les conquêtes. Ce ne sont plus ici de vastes plaines, comme en Asie, de larges fleuves, ni d'infranchissables chaînes de montagnes. La Grèce n'est ni ouverte aux invasions, comme l'Asie-Mineure, ni séparée du reste du monde, comme la Chine. Veut-elle se répandre au dehors, des îles nombreuses lui rendent de tous côtés la navigation facile, d'innombrables ports l'invitent au commerce; et l'isthme de Corinthe et la vallée de Tempé permettent au voyageur d'aller, sans traverser la mer, du cap Ténare en Macédoine. Est-elle menacée d'une invasion et obligée de se fermer à l'étranger, ces passages étroits deviennent des barrières, où l'héroïsme d'un petit nombre d'hommes peut arrêter de grandes armées. La vallée de Tempé, bien défendue, devient infranchissable. Est-elle forcée, la Thessalie seule est envahie et les Thermopyles couvrent le cœur de la Grèce; après la chute des Thermopyles, il faut encore franchir, pour envahir le Péloponèse, cet isthme de Corinthe où d'étroits chemins serpentent entre la mer et les montagnes. Et cette mer elle-même, qui offre à l'ennemi autant de golfes et de détroits que la Grèce oppose de montagnes et de défilés, permet à une flotte peu nombreuse d'appuyer efficacement la défense des Thermopyles, de l'Attique et de l'isthme de Corinthe.

Si bien préparée par la nature pour vivre indépendante et pour protéger une civilisation originale, cette contrée privilégiée était en même temps comblée de tous les dons qui pouvaient rendre sa population capable de l'enrichir et de la défendre. Nous ne voyons en Grèce ni cette énervante douceur du climat qui prépare les peuples à la servitude, ni ces brusques contrastes de température qui préparent, sous un ciel rigoureux, des maîtres pauvres et guerriers aux riches nations, amollies par un ciel trop doux. La Grèce presque entière jouit d'un climat tempéré où la chaleur domine; mais les profondes vallées, le peu de largeur de la contrée et la mer toujours voisine, grâce aux sinuosités infinies du rivage, empêchent cette chaleur de devenir jamais accablante. Un ciel pur, une atmosphère lumineuse, un air sain et léger viendront en aide à la sagesse de l'hygiène antique, pour conserver à cette race d'élite sa vigueur et sa beauté primitives; et les élégantes créations de l'architecture grecque, au lieu d'être dégradées par les frimas et noircies par les brouillards, y resteront dorées par le soleil.

Cette douce égalité du climat, cette division multipliée du sol par la mer et par les montagnes favorisèrent, avec la diversité des cultures et la variété des coutumes, l'indépendance relative des peuples grecs et leur développement particulier. La Thessalie nourrissait un peuple de cavaliers, et fournissait à toute la Grèce d'excellents chevaux. La Messénie, le nord de l'Elide et de l'Eubée, donnaient d'abondantes récoltes de blés, et le dernier de ces pays était le grenier d'Athènes. La Béotie, plus fertile encore, communiqua à l'esprit de ses habitants une certaine lenteur, qui forme un frappant contraste avec l'ingénieuse activité de leurs voisins; mais cet appesantissement de l'esprit se distingue encore de l'énervement des peuples asiatiques, puisque les Béotiens ne devinrent pas impropres à la guerre et eurent même leur jour de gloire. La riante Arcadie nourrit dans ses prairies, coupées par d'innombrables ruisseaux, un peuple de pasteurs, unissant un certain esprit militaire à l'amour du gain. Et l'Attique, en partie stérile, en partie féconde, couverte d'oliviers, riche en carrières de marbre et en mines d'argent, presque entourée d'une mer semée d'îles, enveloppée d'une atmosphère plus pure qu'aucune autre et chantée par ses poëtes, où des cours d'eau d'une transparence limpide descendent de montagnes qui semblent découpées par un ingénieux ciseau, réunit dans un étroit espace tous les avantages et toutes les beautés de la Grèce.

Telle est au premier coup d'œil cette contrée, heureuse entre toutes, puisqu'elle peut à la fois se suffire et se défendre, et qu'une race intelligente va l'orner de ses travaux et de sa

gloire. Rien ne manque à la Grèce, ni le bois pour ses vaisseaux, ni le fer pour ses guerriers, ni le marbre pour ses artistes. Elle sillonnera de ses flottes la mer qui la sépare de l'Asie; elle couvrira l'Italie méridionale et la Sicilé de ses colonies; et elle élaborera dans son sein, au milieu des luttes intestines, la civilisation nouvelle, que ses armées porteront en Orient, et que viendront chercher de l'Occident d'autres armées, auxquelles rien ne résistera dans l'ancien monde.

INVASIONS ET LÉGENDES.

Quels seront les instruments de cette civilisation, dont nous venons d'examiner la patrie? Le théâtre nous est connu; quels acteurs vont y monter? D'où viennent-ils, et quelle civilisation les a déjà pénétrés au moment où va commencer pour nous leur histoire? Questions obscures, auxquelles on n'a jusqu'ici qu'imparfaitement répondu, et sur lesquelles il faut se contenter des vagues lumières qu'on peut tirer des légendes conservées dans la mémoire des peuples.

La race qui a laissé en Grèce les traces les plus antiques de son passage et de sa domination, est celle des Pélasges, race d'origine inconnue, qui, descendue du Nord dans la Grèce et dans l'Italie, fut partout persécutée et chassée par des tribus guerrières. De la Thrace et de la Macédoine, les Pélasges se répandirent dans toute la Grèce, jusqu'aux extrémités du Péloponèse. Des textes d'Hérodote attestent leur passage en Thessalie, en Attique, en Béotie. Des constructions gigantesques ont marqué leur séjour à Mycènes, à Argos et surtout à Tirynte. Ces amas de pierres énormes, que les races helléniques ne se souvinrent point d'avoir élevés et qu'ils attribuèrent à une génération de géants, indiquent que ces tribus pélasgiques avaient apporté de l'Orient ces mœurs laborieuses et patientes qui ont couvert de monuments semblables l'Inde et l'Egypte. Ils avaient apporté des mêmes contrées l'adoration des dieux et de ces divinités industrieuses et terribles qui se conservèrent, au second rang, dans la mythologie hellénique, et qui consacrèrent, par leur rôle inférieur dans l'Olympe nouveau, la défaite de leurs adorateurs.

Des colonies, venues par mer de l'Egypte et de la Phénicie, hâtèrent et modifièrent le développement de la civilisation grecque. L'Attique apprit de l'Égyptien Cécrops, vers l'an 1580 avant J-C., la culture de l'olivier et les arts utiles. En attribuant à Cécrops l'institution de ces coutumes, aussi antiques que les sociétés elles-mêmes, c'est-à-dire le mariage, les rites funéraires, la distribution de la justice, les Athéniens ne faisaient que reconnaître Cécrops comme le fondateur de leur société. Le Phénicien Cadmus apporta en Béotie l'alphabet de son pays, qu'adopta la Grèce, et fut le fondateur de Thèbes. La cité nouvelle ne devint pas tout d'abord prépondérante, et les Pélasges d'Orchomène lui firent longtemps payer tribut. Enfin, un autre Égyptien, Danaüs, débarqua dans le Péloponèse et s'empara de la cité pélasgique d'Argos. Une invasion de Thraces couvrit la Macédoine et la Piérie; c'est de cette race que sortit la poésie de la Grèce primitive, ces chantres obscurs des dieux, dont on refit plus tard les hymnes oubliés.

Tel était l'état de la Grèce, lorsque descendit du Nord une race guerrière qui comprenait, sous le nom d'Hellènes, les quatre tribus dont la Grèce devint définitivement l'apanage. Les Achéens, partis de la Thessalie, traversent la Béotie et l'Attique et s'établissent dans le Péloponèse. Ils enlèvent l'Argolide aux descendants de Danaüs et la Laconie aux anciens habitants. A l'époque de la guerre de Troie, cette race héroïque dominait toute la Grèce méridionale. Les grandes familles d'Agamennon et de Ménélas en sortirent. Une invasion postérieure devait déposséder et asservir leurs descendants. Les Ioniens, s'établissant dans l'Attique, relèguent les Pélasges au pied du mont Hymette et les asservissent. Ils finissent par les chasser entièrement du pays, et, restés avec les anciens habitants, ils forment cette aristocratie intelligente et sociable, que d'habiles législateurs confondront par degrés avec le peuple, dans la démocratie la plus brillante qu'ait connue l'ancien monde. Les Ioniens avaient encore peuplé l'Egialée, d'où les Achéens les expulsèrent. Cet accroissement subit de la population grecque faisait déborder les invasions les unes sur les autres. Les Eoliens fondent Iolchos, d'où partirent les Argonautes, et Phères dans le golfe Pasagéen. Corinthe, fondée par eux, donne son nom à l'isthme qui unit le Péloponèse à la Grèce du Nord, et Pylos leur donne un port en Messénie. C'est une race industrieuse autant que militaire, et représentée, dans les temps héroïques, par les Machaon, les Ulysse et les Nestor. Les Doriens restèrent dans les montagnes de la Dryopide, et leur invasion irrésistible fut plus tard le dernier grand mouvement de peuples qui eût agité la Grèce.

L'établissement des tribus helléniques avait asservi partout les anciens habitants; une aristocratie guerrière dominait les cités nouvelles; de l'activité de cette aristocratie sortirent des guerres intérieures et des expéditions aventureuses, que la tradition a gardées, au défaut de l'histoire, et qui ont valu à cette époque le nom de temps héroïques.

La lutte contre la nature, cette première histoire de toutes les sociétés humaines, l'établissement de l'ordre chez les tribus helléniques, par le châtiment de ceux qui abusaient de leur force, font le sujet ordinaire des légendes individuelles, où chaque cité se personnifia dans un héros. Minos civilisa la Crète et la rendit puissante sur la mer. Il détruisit la piraterie, qui infestait l'archipel, et prit ainsi sa place parmi les héros destructeurs des brigands,

Bellérophon et Persée, Hercule et Thésée. Les deux premiers sont de la race argienne, et leurs exploits appartiennent autant à l'Orient qu'à la Grèce. Mais Hercule, en qui se mêlent tant de légendes diverses, est tour à tour un héros thébain destructeur d'Orchomène, rivale de Thèbes; un vainqueur de la nature, qui vient à bout des bêtes féroces et des marais qui empoisonnent les peuples; et un vengeur de la justice, qui châtie par toute la terre les brigands, les oppresseurs du voyageur et de l'étranger. Qui ne voit, dans cette dernière partie de la légende, de quel prix étaient pour la Grèce primitive, naguère encore remuée par tant d'invasions, la sécurité des chemins et l'inviolabilité de l'hôte étranger, ces droits salutaires, que défend partout la massue d'Hercule? Thésée joue le même rôle, au nom d'Athènes, et il y joint celui de libérateur et de civilisateur de sa patrie. Il la délivre de la domination crétoise, et établit l'unité de l'Attique, par la suprématie d'Athènes et par l'abolition des gouvernements particuliers.

La première légende collective conserve le souvenir d'une expédition générale, accomplie vers l'an 1300 avant J-C. : c'est la conquête de la Toison d'or. Il est probable que les pirates colchidiens avaient pillé la Thessalie et qu'une flotte grecque alla reconquérir le butin. Cette expédition est le plus grand acte des tribus helléniques, avant la guerre de Troie. Toute la Grèce héroïque y est représentée. Hercule, Orphée, Lyncée, les Dioscures y jouent leur rôle, et la poésie grecque ne renoncera jamais à perpétuer, en les embellissant, leurs merveilleuses aventures. La guerre des Epigones, qui dura dix ans, nous montre une partie de la Grèce intervenant à Thèbes pour terminer la querelle des prétendants au trône. Il existait donc avant la guerre de Troie, entre les tribus helléniques, des rapports perpétuels, entretenus par des guerres et par des traités conclus sous la garantie de plusieurs peuples.

CIVILISATION GRECQUE A L'ÉPOQUE DE LA GUERRE DE TROIE.

La guerre de Troie donne à la Grèce un grand ébranlement et la lance pour la première fois contre l'Asie. Hérodote a très-bien vu dans cette guerre, encore mêlée de fables, mais certaine dans ses principaux événements et dans son issue, le premier acte de cette longue lutte entre la Grèce et l'Asie, qui aura pour terme l'expédition d'Alexandre. Onze cents vaisseaux jetèrent en Asie tous les guerriers de la Grèce. Dix ans de siége n'avaient pu réduire la puissante cité asiatique qu'une surprise nocturne livra aux assaillants. La grandeur terrible de ces guerres primitives, où le courage individuel jouait avec la force du corps le plus grand rôle, les terreurs superstitieuses de ces peuples, entraînés loin de leur patrie, vers des contrées qui leur paraissaient à l'extrémité du monde, l'impression durable qu'excita cette première victoire de la Grèce réunie, nous sont attestées par une œuvre admirable qui, gardée d'abord par la mémoire populaire, est venue jusqu'à nous sans que l'éclat nous en semble affaibli par les siècles. Déjà le contraste des mœurs grecques et des mœurs asiatiques commence à se faire sentir. Les armes orientales sont plus riches, les habitudes plus molles, l'esprit moins actif et moins entreprenant. La Grèce vit déjà de sa propre vie, elle a conscience d'elle-même et va exercer dans son sein cette activité militaire et intellectuelle dont la guerre de Troie fut le premier développement.

Quels étaient déjà, à cette époque, les caractères de la civilisation grecque? Quelles étaient les mœurs et les idées des vainqueurs de Troie? Que nous apprennent, sur l'organisation de leur famille et de leur société, sur leur religion et sur leurs arts, les deux poëmes pleins de vie où nous est racontée leur héroïque histoire?

Le mariage n'est plus, comme en Orient, une vente, où la femme est considérée comme une chose; un échange de présents entre les deux familles semble indiquer une certaine égalité entre les époux. La femme légitime, dans cette société où le fléau de la polygamie n'a point passé, a une dignité et une influence inconnues dans l'Orient. Pénélope est la compagne d'Ulysse. La noblesse de sa douleur, son autorité, sont les signes de la nouvelle destinée des femmes dans le monde européen. La femme d'Alcinoüs gouverne les affaires domestiques. Hélène, elle-même, après son retour à la vie de famille, viendra s'asseoir, libre et respectée, au foyer de son époux. Enfin Andromaque est la véritable compagne d'Hector, et semble digne de partager en tout sa fortune. Mais la femme est encore loin d'être l'égale de l'homme. Des esclaves favorites lui enlèvent fréquemment son influence, et l'esclavage, que le sort de la guerre peut faire tomber sur les plus nobles, l'avilit à chaque instant. Enfin le genre de désordre que les mœurs grecques ont de tout temps toléré, détourna des femmes ce qu'il y a de plus élevé dans l'amour; et, dès les temps héroïques, pour le guerrier et pour le sage, la femme était tombée au second rang.

La richesse de la famille est agricole et pastorale. Les bœufs sont une sorte de monnaie de convention, qui sert à évaluer la valeur des objets. Tel trépied, donné au vainqueur dans une lutte, vaut douze bœufs. Nous voyons les princes laboureurs et bergers : Iphitus et Ulysse, Anchise, qui est pasteur et chasseur. Le bouclier d'Achille nous montre un roi faisant la moisson; Nélée donne sa fille en mariage pour un troupeau; Andromaque soigne elle-même les chevaux d'Hector; et Nausicaa, à l'époque postérieure et plus civilisée que nous peint l'Odyssée, va laver à la fontaine le linge de la famille royale.

L'hôte fait presque partie de la famille; ce sont les dieux qui l'envoient : croyance tou-

chante et salutaire dans ce temps de brigandage et de communications difficiles. Vous allez repousser cet hôte ; prenez garde, c'est peut-être Jupiter lui-même. Combien de fois les dieux ne sont-ils pas venus ainsi éprouver les mortels ? Aussi l'hospitalité formait-elle un lien sacré, qui unissait, chez les tribus les plus lointaines, celui qui l'avait reçue à celui qui l'avait donnée. De là des devoirs de reconnaissance et d'amitié que rien ne pouvait effacer, et qui gardaient leur empire jusque dans les rencontres du champ de bataille. Glaucus et Diomède se reconnaissent au milieu de la mêlée, et échangent des armes qu'ils auraient horreur de souiller du sang d'un hôte. Ce n'est pas en vain qu'Hercule et Thésée ont parcouru la Grèce, en punissant les violateurs de l'hospitalité.

Pas de castes dans la société grecque ; mais, dès les plus anciens temps, l'esclavage avec le droit de vie et de mort pour sanction. La guerre était la cause la plus ordinaire de la servitude. L'ennemi épargné devenait esclave du vainqueur : c'est ainsi que Briséis était tombée au pouvoir d'Achille. Il n'y avait pas de ville prise sans esclaves, et les habitants faisaient parfois partie du butin. Hector prédit la servitude à sa femme et à son fils, et peint Andromaque allant chercher de l'eau à la fontaine, et filant dans la maison d'un Grec. L'enlèvement des enfants par les pirates, qui en faisaient un véritable commerce, alimentait déjà l'esclavage : c'est ainsi qu'Eumée, enlevé par des pirates, fut vendu à Ithaque. Cette coutume d'enlever leurs enfants aux habitants des côtes dura aussi longtemps que le monde ancien. La comédie grecque, et après elle la comédie romaine, fit de cet enlèvement le nœud le plus ordinaire de ses intrigues. Mais si la servitude était déjà enracinée dans la civilisation grecque, elle était du moins alors singulièrement adoucie par la simplicité des mœurs, et surtout par la vie champêtre et agricole, qui réunissait en de communs travaux le maître et l'esclave.

Les rois, qui gouvernaient ces tribus, n'étaient en réalité que les chefs des guerriers, et vivaient entourés d'égaux. La force du corps, le courage, la beauté font leur droit plus que ne fait la naissance ; et ils ne sont appuyés par le nom de leurs ancêtres que parce qu'ils n'ont pas dégénéré. Il n'y a donc, dans ces royautés primitives, aucune trace de la superstition orientale, rien qui puisse rendre le pouvoir de ces chefs de guerre redoutable à leur peuple et inébranlable dans l'avenir. Le grand nombre de ces rois était encore une garantie contre leur puissance. La petite île des Phéaciens en comptait treize, et à Ithaque, Ulysse avait, pour ainsi dire, des vassaux. Une guerre réunissait tous ces chefs sous l'autorité de l'un d'entre eux, librement choisi ; et, la cause de cette réunion passée, chacun reprenait son indépendance. Les guerriers formaient d'ailleurs autour de leurs chefs une sorte d'assemblée délibérante, dont l'avis était le plus souvent respecté. On voit dans l'Iliade les rois user souvent de persuasion et avoir recours à l'éloquent Ulysse. Ces rois remplissaient les fonctions sacerdotales, et n'avaient point à lutter contre l'influence d'une caste de prêtres ; ils sacrifiaient aux dieux pour tout le peuple, comme plus tard à Athènes l'archonte-roi ; ils rendaient la justice, et on leur payait des tributs et des amendes ; mais ils siégeaient entourés des vieillards, des anciens du peuple, qui prenaient part aux jugements. Les plus importants de leurs droits et les mieux établis étaient le commandement à la guerre, et la meilleure part du butin.

Cette guerre était cruelle ; c'était une grâce que d'y faire esclaves les vaincus, et que d'accepter une forte rançon. Les héros d'Homère tuent le plus souvent ceux qui les implorent, et s'exhortent les uns les autres à ne point se laisser fléchir. La coutume de se parer des dépouilles du vaincu et de venger la mort des siens par des massacres souillait ces guerres primitives. Ulysse, Achille mutilent leur ennemi mort, et ce dernier immole douze Troyens sur le tombeau de Patrocle. Mais déjà le génie grec s'adoucit, et la clémence a déjà une certaine beauté aux yeux des poëtes, puisque Homère en orne quelques-uns de ses héros, et nous montre Achille fléchi par les prières d'Hector.

La poésie était déjà une passion dans ces sociétés naissantes ; et, au milieu de ces rudes guerres, les plaisirs de l'esprit avaient leur place. Les guerriers, assis en cercle, écoutent avec une avidité pleine de patience les interminables récits des aèdes ou chanteurs. Des concours de musique et de poésie religieuses sont déjà institués dans les bourgades, qui appellent l'art naissant à leurs cérémonies. Ces poésies se chantaient avec l'accompagnement de la lyre, et il n'était pas de roi qui n'eût son chanteur. Agamemnon traite le sien avec honneur, et, en partant, lui confie sa femme et ses trésors. Cette poésie religieuse et héroïque a précédé Homère, qui trouva des règles établies et des types arrêtés. Les épithètes immuables, conservées aux personnages, même lorsqu'elles contredisent la situation particulière où ils se trouvent, indiquent des traditions déjà influentes et des caractères dessinés par la légende. Quant à la beauté de cette poésie primitive, il en faut juger par les créations immortelles de son plus illustre représentant. Certes il n'y eut pas beaucoup d'Homères, mais il ne fut pas seul poëte, et la naïveté grandiose de sa poésie ne put être un fait unique dans cet âge de légendes chantées.

L'art et les sciences étaient en enfance, mais la curiosité et l'admiration, que témoignent les poëtes pour les œuvres imparfaites des artistes et pour les récits fabuleux des voyageurs, nous rappellent que nous voyons à ses commencements la race la plus industrieuse et la plus inventive de l'antiquité. Des armes de bronze, des tissus de laine, des vases, des trépieds excitent l'admiration la plus vive dans l'Iliade ;

mais les personnages de l'Odyssée sont plus accoutumés au luxe et connaissent la plupart des douceurs et des travaux de la vie civilisée. Atlas, Calypso contemplent le ciel et étudient les astres; Ulysse, errant sur la mer, les consulte pour diriger sa course. Circé est une savante magicienne; et il y a mille secrets importants de la nature dans ce que chantent les trompeuses sirènes. Cette curiosité ingénieuse, dont le poëte nous offre tant d'exemples, s'associe pourtant à une naïve ignorance. Le monde est aux yeux d'Homère une surface plane, entourée du fleuve Océan. Les Ethiopiens sont à l'extrémité méridionale de la terre, et les Cimmériens, peuple mystérieux, en habitent le nord. Les Lyciens sont le peuple le plus reculé vers l'Orient, et l'île des Phéaciens et l'île de Calypso sont, à l'Occident, les bornes du monde. Selon, le poëte Mimnerme, le soleil traverse l'Océan dans une nacelle d'or forgée par Vulcain, et, arrivé chez les Ethiopiens, monte sur son char pour éclairer la terre.

Si les arts et les sciences tiennent peu de place dans les poëmes homériques, la religion grecque nous y est montrée en action avec une richesse et un éclat qui nous permettent d'étudier avec certitude cette partie si curieuse et si importante de la civilisation hellénique. La religion avait déjà subi deux changements et avait revêtu sa forme définitive. Les dieux sémitiques avaient été vaincus avec les Pélasges, et le symbolisme oriental d'Orphée et de son école avait déjà fait place à l'Olympe d'Hésiode et d'Homère. Des traces de la religion pélasgique se conservèrent dans ces mystères, que la tradition perpétua, en les renfermant dans un cercle étroit d'initiés. La religion orphique semble n'avoir connu et consacré que des formules d'adoration religieuse, que des symboles. La légende mythique en est absente; mais l'imagination grecque va la créer et la fixer dans des poëmes immortels qui, en l'absence d'une caste religieuse et de livres sacrés, feront véritablement loi en matière de dogme, et régleront pour le culte, aussi bien que pour la poésie, la place et le rôle de chacun des dieux.

« Ce sont Homère et Hésiode, dit Hérodote, qui ont fondé dans leurs vers la théogonie des Grecs, qui ont donné des surnoms à tous ces dieux (les dieux pélasgiques et étrangers), qui ont partagé entre eux l'invention des arts et distribué les honneurs, enfin qui ont décrit leurs figures. » Ce fut ainsi qu'aux mythes grossiers ou purement symboliques de l'Asie, à cette déesse, couverte de mamelles, difforme image de la fécondité de la nature, aux dieux abominables et repus de sang des peuples sémitiques, succéda un Olympe plein de grâce et de majesté. Les dieux terribles ou dissolus de l'Orient s'y retrouvent, mais adoucis ou embellis par la religion nouvelle. Junon, malgré les châtiments de Jupiter et son âme implacable, Vulcain, malgré sa chute de l'Olympe et ses infirmités, et Vénus l'Asiatique, malgré sa lâcheté et sa mollesse raillées par Dionée, et Mars lui-même, le dieu de la guerre aveugle et brutale, n'ont pu cependant passer de l'Orient en Grèce, sans se relever par quelque endroit, sans être doués, par l'imagination des poëtes, d'industrie merveilleuse, de force ou de sauvage beauté. Mais qu'ils sont déshérités à côté des nouveaux maîtres de l'Olympe: Jupiter, providence équitable, protecteur des rois justes et vengeur de l'hospitalité; Minerve, la courageuse et intelligente déesse, noble et belle au milieu du sang et des blessures; et enfin les véritables dieux de la Grèce, Diane et Apollon: Diane, la mâle chasseresse, la vierge indomptée qui donne une mort douce aux femmes; Apollon, le dieu de la lumière, de la poésie, de la santé, aux longs cheveux, à l'arc d'argent résonnant sur l'épaule, vainqueur de Python, père d'Esculape et des muses, type accompli de la beauté et de la jeunesse, du génie et de la victoire!

Il faut remarquer que, dans les dieux helléniques, la sainteté, la force et la beauté se confondent. Il en sera de même sur la terre, aux yeux des Grecs, pour le beau et pour le bon. Pour les adorateurs d'Apollon, l'homme accompli s'appelait d'un seul nom, qui exprimait l'union inséparable de la vertu et de la beauté. Cette dernière a, pour les Grecs, quelque chose de divin et de sacré. Elle sert d'insignes aux rois et aux héros. Achille et Patrocle étaient beaux; Agamemnon, dit Homère, avait une beauté digne d'un roi. En Elide, à Athènes, la beauté décidait du rang dans les fêtes religieuses. Les Spartiates mettaient au premier rang les plus beaux de leur jeunesse et, au moment du combat, ils sacrifiaient à l'amour. La vertu n'est pour les Grecs que la parure de l'âme; le vice est odieux, parce qu'il est laid et servile. C'est ce culte de la beauté, consacré par la religion et établi dans les mœurs, qui donne à la vertu et à l'héroïsme chez les Grecs cette grâce noble et douce, inconnue à la vertu romaine. Quelle dignité dans Aristide! quelle majesté dans Périclès! mais en tous deux quelle douceur! Le voulez-vous sentir? pensez à Caton.

Cette religion poétique avait pour sanction morale les menaces et les promesses d'une autre vie, mais trop vaguement indiquées pour garder une grande influence sur les âmes. L'intervention des Furies avait quelque chose de plus efficace et de plus terrible. Ces ministres de la justice divine, attachés dès cette vie à la poursuite des coupables, étaient revêtus de tous les attributs propres à porter au comble la terreur. Oreste, errant dans la Grèce, plein d'une indicible épouvante, est leur victime. Les âmes atteintes de cette sombre tristesse, de ces terreurs sans cause, de ce dégoût universel, qui est, parmi les hommes de tous les temps, une maladie aussi fréquente que terrible, étaient, aux yeux des Grecs, possédés par les Furies et ex-

piaient quelque crime inconnu. Ces divinités vengeresses maintenaient avant toute chose la sainteté du serment, et châtiaient cruellement les parjures. Dans toute société, où la justice n'a pas toute sa force et où les conventions humaines manquent d'une garantie toujours présente, le serment prend une importance extraordinaire et le parjure est le plus grand de tous les crimes, puisqu'il ébranle la société dans son fondement.

L'enfer d'Homère est entouré d'un nuage. Les ombres illustres, dont il est peuplé, ne sont par réellement les hommes dont elles conservent l'image. L'ombre d'Hercule est aux enfers, et Hercule lui-même est dans l'Olympe. Ces ombres, insaisissables et s'échappant comme une fumée légère, sont cependant actives et sensibles. Elles viennent boire dans la coupe d'Ulysse le sang, qui leur rend la parole; elles sont armées, elles chassent dans des prairies couvertes d'asphodèle, et elles témoignent par des plaintes amères le dégoût de la mort et l'amour de la vie. Jamais l'antiquité, et surtout la Grèce, n'envisagea la mort avec sang-froid ou avec espérance. Le mouvement, la lumière et la vie sont adorés par-dessus toutes choses, et la crainte d'échanger ces biens contre les promesses d'un avenir trop mystérieux, fait descendre aux prières les plus fermes héros. Tous demandent grâce dans Homère, comme Iphigénie demande, sur la scène grecque, à Agamemnon, à contempler encore le soleil et à jouir encore de la douceur de vivre.

La religion grecque ne voue au culte des dieux aucune caste, aucune famille. Cependant, les temples ont ordinairement leurs gardiens et leurs serviteurs héréditaires; mais tout le monde offre des sacrifices aux dieux, le père de famille pour les siens, le roi pour son peuple, le général pour son armée. L'esprit prophétique peut dévoiler aux hommes les secrets de l'avenir, soit par la bouche des inspirés, comme Cassandre, soit par l'aspect des entrailles des victimes, par le vol des oiseaux et par les songes; soit enfin par les oracles, où le dieu se fait entendre. L'oracle de Dodone est d'origine pélasgique; celui de Delphes est hellénique et dorien; celui de Trophonius en Béotie est le plus ancien de tous et le plus mystérieux.

Tels sont les caractères généraux de cette religion, reçue en partie de l'Orient, mais profondément modifiée par les poëtes et devenue une image fidèle des penchants et du génie de la Grèce, renouvelée par l'invasion hellénique.

LES DORIENS. — SPARTE.

Quatre-vingts ans environ après la guerre de Troie, un dernier mouvement de peuples dans le nord de la Grèce fut le prélude de la grande invasion qui fit encore une fois changer de maîtres la Grèce méridionale. Les anciens rois d'Argos et de Mycènes, qui prenaient le nom de descendants d'Hercule, avaient été chassés du Péloponèse, s'étaient réfugiés à Athènes, et de là, parmi les Doriens, établis en Thessalie. Alors, se prépara en commun l'invasion du Péloponèse. Elle échoua trois fois et ne réussit que par le secours d'un Etolien, Oxylos. Attirant l'attention des Pélopides sur l'isthme de Corinthe, tant de fois attaqué, les Doriens s'embarquent à Naupacte, envahissent l'Egialée, traversent l'Arcadie et prennent Lacédémone. Argos et la Messénie tombèrent bientôt entre leurs mains. Une partie des Achéens s'établit dans l'Egialée, après en avoir chassé les Ioniens; le plus grand nombre resta dans le Péloponèse, et ce peuple conquérant, devenu à son tour peuple conquis, fut partout opprimé par l'aristocratie des envahisseurs. Le gouvernement aristocratique devint, pour la race dorienne, une de ces nécessités politiques, qui ont toute la force d'une tradition immuable et qui subsistent autant que les nations elles-mêmes. Ce gouvernement trouva son expression la plus haute et la plus brillante dans la cité dorienne, par excellence, l'austère et l'exclusive république des Spartiates. Examinons rapidement sa constitution et son histoire.

Vallée étroite, entre deux montagnes, qui descendent jusqu'à la mer, la Laconie est une citadelle, admirablement disposée pour repousser l'invasion et pour servir de retraite à une peuplade à la fois guerrière et prudente, comme celle qui venait de s'établir sur les rives de l'Eurotas. Un climat rude et changeant, une terre qui oblige au travail, des mines de fer, qui fournissent des armes, tout semble préparé dans cette étroite enceinte, pour favoriser le développement et l'exercice du génie de Sparte.

Les tendances de ce génie, le rôle des envahisseurs et leur position à l'égard des anciens habitants du pays, leurs mœurs, leur vie politique ont formé un ensemble de dispositions législatives, qui semblent presque aussi anciennes que l'invasion elle-même, et auxquelles le grand nom de Lycurgue demeure attaché.

On ne pourrait, sans une grave erreur, se représenter Lycurgue comme un législateur théoricien, établissant, en vue du bien commun, des lois fondées sur la seule raison et appuyées de l'autorité des dieux. Il est certain que Lycurgue trouva établies à Sparte, et ne fit que confirmer par des lois prévoyantes et énergiques, des coutumes communes aux diverses branches de la race dorienne et que la Crète nous montre en pleine vigueur. Là aussi, nous trouvons une colonie dorienne établie au-dessus des anciens habitants qui, sous le nom de Périèques, répondent aux Laconiens de Sparte et qui ont au-dessous d'eux des esclaves publics, semblables aux Hilotes. Là aussi, la vie des citoyens est commune, la table publique; les enfants enlevés par l'État aux familles et élevés par troupes, sous la surveillance des vieillards; la patience et le courage enseignés comme les premières des vertus; une assemblée

politique des conquérants, un conseil d'anciens, et, pour diriger le pays, deux magistrats analogues aux éphores; en un mot, une législation, qui ferait croire à l'existence d'un autre Lycurgue, si elle ne sortait naturellement du fond même des mœurs doriennes.

Il est probable qu'au temps de Lycurgue, les mœurs spartiates, dégénérées, appelaient un réformateur; que le partage des terres, fait après la conquête, avait subi de graves modifications; que les anciens habitants avaient conquis, par une réaction naturelle, une certaine égalité avec les vainqueurs. La rigueur des lois de Lycurgue s'explique par la nécessité d'une réforme; mais pour fonder chez un peuple, qui ne les aurait pas trouvées dans ses propres mœurs, des lois toujours si dures et quelquefois si contraires à la nature humaine, la rigueur la plus inflexible et le génie le plus dominateur se fussent trouvés impuissants.

Il n'y a qu'un seul propriétaire du pays, pour Lycurgue: c'est la race dorienne, établie à Sparte, comme dans un camp. Les Laconiens sont ses fermiers, et cultivent, en payant une redevance, 30,000 parts de la terre commune; les Hilotes cultivent 9,000 parts, les meilleures du pays, qui forment la propriété particulière des Spartiates. Ces 9,000 parts sont inaliénables, afin que les conquérants ignorent toujours et la misère et l'inégalité des fortunes. L'aîné hérite de la terre spartiate, à laquelle est attaché le droit politique; le citoyen mort sans enfants mâles a pour héritier sa fille aînée. Cette oligarchie, si restreinte, ne pouvait se maintenir que par le plus inflexible despotisme et surtout par une supériorité constante de force et de courage. De là l'importance de l'éducation spartiate, garantie de la perpétuité de la domination dorienne; de là la défense d'entourer Sparte de murailles et l'ordre d'y vivre sous les armes, comme dans un camp; de là, enfin, la servitude rigoureuse des Hilotes.

Jamais ce qu'il y a dans l'esclavage de sacrilége et d'impossible n'apparut plus clairement que dans la série d'injustices inouïes et de cruautés sans nom, où la nécessité de maintenir tout un peuple dans une servitude éternelle entraîna la race dorienne. Des vêtements grossiers, des traitements sévères, des lois oppressives n'y peuvent suffire. La nature, qui ne connaît pas d'esclaves, fait naître parmi les Hilotes des hommes braves et intelligents, qui tôt ou tard peuvent revendiquer la liberté de leur race. La suppression de ces hommes, tantôt par des exécutions individuelles, tantôt par des massacres en masse, comme celui qui délivra Sparte de deux mille Hilotes, élite de la servitude, est la seule garantie, que la république ait trouvée contre l'affranchissement de ses esclaves. Joignez-y l'avilissement calculé des caractères, l'ivresse et les vices dégradants, encouragés dans cette race, qu'on veut dépouiller de la nature humaine.

Le gouvernement était composé de l'assemblée générale des Spartiates, d'un sénat de vieillards, élus par acclamation, de deux rois et de cinq éphores. L'assemblée générale se réunissait chaque mois, à la nouvelle lune, et délibérait sur les propositions, que lui présentaient les magistrats. Il ne faut jamais oublier que cette assemblée, exclusivement spartiate, gouvernait en dehors de toute la population, environ dix fois plus nombreuse que la race des conquérants. Le sénat, composé de trente membres, préparait les lois soumises à l'assemblée générale, jugeait les affaires criminelles et réunissait la plupart des pouvoirs resserrés plus tard entre les mains des éphores. Les rois, respectés comme descendants d'Hercule et comme représentants de la race dorienne, étaient, comme les rois d'Homère, de simples chefs militaires, investis de quelques fonctions civiles. Ils présidaient le sénat, sacrifiaient pour Sparte, envoyaient consulter Apollon Pythien, nommaient à l'étranger les proxènes chargés de protéger les Spartiates, mariaient les jeunes filles, qui héritaient d'un père mort sans enfant mâle, avaient une garde de cent hommes, la première place dans toutes les cérémonies publiques et une double part à la table commune. Un serment mensuel leur rappelait qu'ils n'étaient que les exécuteurs des lois. Le pouvoir des cinq éphores, nommés pour un an en assemblée générale, alla toujours s'augmentant. Ils eurent la garde du trésor, la surveillance de l'éducation et celle du gouvernement lui-même; ils eurent le droit d'arrêter les généraux et les rois, que deux éphores accompagnaient toujours à l'armée.

L'éducation toute militaire des enfants n'a d'autre but que de donner à l'Etat de bons soldats et des citoyens attachés à la tradition nationale. De même qu'on corrige la nature, lorsqu'un Hilote a l'âme et le corps d'un homme libre, de même on la réforme, lorsqu'il naît parmi les Spartiates un enfant faible ou mal constitué. Les vieillards prononcent son arrêt de mort, et nul n'échappe à leur examen. A sept ans, l'enfant, enlevé à sa famille, est enrégimenté dans une troupe d'enfants de son âge, et commence le rude apprentissage du soldat. L'adresse dans les exercices, la tempérance, la patience dans la douleur, voilà tout ce qu'on demande à son corps et à son intelligence. Quelques hymnes sacrés, et les récits des vieillards à la table commune remplissent seuls son esprit. Ni les lettres, ni les arts, ni l'industrie surtout n'approchent de lui; le travail manuel est le signe même de la servitude. A vingt ans, le jeune homme passe dans l'armée, il est citoyen à trente ans, et, vieillard à soixante, il est à son tour surveillant de la jeunesse et gardien respecté de la tradition. Telle était la vie d'un Spartiate, calme, régulière, uniquement appliquée à la défense de la cité et au maintien des mœurs antiques.

Le danger de cette aristocratie, qui ne vou-

lait ni s'étendre, ni se régénérer par un sang nouveau, était, comme l'avenir le devait montrer, de s'épuiser et de s'éteindre. Aussi la loi spartiate a-t-elle fait du mariage une institution exclusivement politique, où la nature humaine est sacrifiée aux besoins de l'Etat. Elevée, comme l'homme, dans de rudes exercices, afin que ses enfants soient un jour pleins de vigueur, la jeune fille est moins la compagne de son mari que l'épouse de la cité. Aussi les femmes spartiates témoignent-elles pour la patrie un amour tout viril, et qui étouffe chez elle jusqu'à la tendresse maternelle. Et la loi sévère, qui règle l'éducation des enfants, trouve dans l'indifférence des mères un puissant secours. Le célibat était flétri, comme un péril public. Des cérémonies annuelles imposaient un rôle ridicule à ceux qui refusaient de donner par le mariage des enfants à la république. Devenus vieux, ils étaient seuls, parmi les vieillards, traités sans respect : « Je ne me lève pas, dit un jour un Spartiate, devant qui n'a pas de fils pour se lever un jour devant moi. »

L'interdiction du commerce, du luxe, de l'entrée des étrangers devait maintenir au dedans la constitution de Sparte. Une armée presque invincible devait la défendre au dehors. On peut se figurer, en pensant à leur éducation, quelle régularité, quelle discipline, quel courage patient et tranquille les jeunes Spartiates devaient apporter dans les camps. Il leur était interdit de reculer, par les mœurs autant que par les lois. Celui qui avait fui sur le champ de bataille, était le plus souvent réduit à se tuer, par les humiliations dont il était abreuvé dans la cité, pour l'exemple de la jeunesse.

Ainsi organisée pour la guerre, dégagée de tout scrupule à l'égard des peuples étrangers, et plus tard avide de richesses et de commandement, comment Sparte n'a-t-elle pas joué un rôle plus important dans les destinées du monde? Ses mœurs et ses lois, que nous venons de considérer, nous expliquent la stérilité surprenante de tant d'efforts et de tant de victoires. Le génie même de Sparte était de ne rien accorder au hasard et de ne rien risquer; et de plus, elle était, par sa nature et par ses lois, obligée de s'isoler et incapable de s'assimiler les vaincus. La politique de Sparte est une série de précautions. Elle sort quelquefois pour faire du butin et pour renverser une puissance rivale, et aussitôt, effrayée de son succès, elle se replie dans son enceinte sacrée, infranchissable aux étrangers. Ses soldats sont intrépides; sa politique, dans tout le cours de son histoire, jalouse et craintive. La prudente cité renvoie Aristagoras, qui lui propose de s'aventurer en une expédition lointaine. Pendant la guerre médique, il fallut toutes les ruses de l'esprit athénien pour empêcher cette race inquiète de regagner sa retraite. Marathon n'avait pu l'en tirer. Les Mèdes chassés, Sparte se resserre, refuse son contingent, et, alarmée de voir fortifier Athènes, avoue naïvement qu'il faut abandonner l'Attique aux Perses et bien s'enfermer dans le Péloponèse. La Sicile demande du secours, on enverra un Spartiate. Agésilas, vainqueur en Asie, nous semblera toujours retenu, comme par une chaîne invisible, l'inquiétude de sa patrie. Ce peuple, ainsi en garde contre l'éloignement, ennemi des grandes guerres, prêt à traiter, après Pylos et Sphactérie, n'avait rien de grand à espérer de la fortune, parce qu'il ne lui abandonnait rien. Il n'avait pas l'âme d'un conquérant. Il pouvait bien se défendre, et le montra en de rudes épreuves; mais il n'était pas fait pour l'empire, ne pouvant le prendre par audace, ni le gagner par la sympathie des peuples. Au dedans de la cité tout était haine, oppression, inégalité terrible. On connaît la conspiration de Cinadon, et cet éclair soudain, qui nous montre quelle haine furieuse couvait dans ces milliers d'esclaves. Cet esprit tyrannique passait du dedans au dehors. Ces hommes, endurcis au gouvernement des Hilotes, n'étaient pas faits pour commander à la Grèce, éprise des arts et de la liberté. Sparte était donc, par ses mœurs, condamnée à la solitude. Un tremblement de terre, une défaite, ébranlent cette cité, fondée sur l'esclavage de tout un peuple. Enfin, elle était au dehors discréditée par sa politique insolemment injuste. « Plus qu'aucun des peuples que nous connaissons, dit un Grec, Sparte regarde l'agréable comme honnête, et l'utile comme juste. » C'est la parole d'un ennemi, mais c'est le jugement de la Grèce.

Remarquons encore que la dure vie des Spartiates, privés du luxe et des arts, les rendait au dehors avides de jouissances. Comme des gens affamés, qui rencontrent une table bien servie, ces hommes appauvris par les lois ne savaient plus, hors du pays, résister à la tentation de l'or. Chez leurs généraux, la corruption est presque traditionnelle. Pausanias donnera l'exemple; Léotychides, chez les Thraces, est surpris assis sur le sac d'argent pour lequel il avait trahi la république; Cléandridas, envahissant l'Attique, sera arrêté par l'or de Périclès; enfin, Gylippe, le vainqueur des Athéniens en Sicile, dérobera l'argent qu'il reçoit pour le trésor public. La nature, corrompue par la violence des lois, fit des premiers citoyens de Sparte des voleurs et des concussionnaires.

Et malgré toutes ces conséquences d'une législation tyrannique et immorale, on ne peut méconnaître dans cette fière cité dorienne une certaine grandeur. Il y avait dans ces hommes, entourés d'ennemis domestiques, une confiance admirable dans la supériorité soigneusement entretenue de leur nature. A Platée, chaque Spartiate combat entouré de sept Hilotes et ne pense qu'aux Perses. Ces Hilotes vivaient souvent en fermiers, et quelquefois à leur aise; Sparte abandonnait à ces esclaves les fruits de la terre et les corrompait par l'abondance. Ja-

mais l'amour du commandement ne produisit des effets plus rapprochés de ceux de la vertu; jamais le culte exclusif de la patrie et de la gloire, jamais l'orgueil du citoyen n'inspira, ailleurs qu'à Sparte, un tel esprit de sacrifice, une telle ardeur de dévouement.

Ainsi reconstituée par Lycurgue, Sparte se sentit animée d'une force nouvelle et la dépensa contre ses voisins. Elle compléta la soumission des Laconiens, attaqua inutilement Tégée, et, après des luttes héroïques, conquit la Messénie.

Des insultes faites aux jeunes filles, des troupeaux enlevés sur la frontière, des meurtres impunis, allumèrent cette guerre terrible qui devait anéantir l'un des deux peuples. La tradition a donné à cette lutte une sombre et poétique beauté. De grandes batailles indécises suspendent parfois la guerre, qui reprend bientôt plus acharnée et plus sanglante. Un héros, Aristodème, sacrifie sa fille, et a, sans cesse, l'esprit assiégé de menaçants présages. Enfin Ithôme succombe, après une longue défense, livrée aux Spartiates par la haine des dieux. Trente-neuf ans plus tard, la Messénie se réveille; Aristomène dirige la résistance. Jamais l'héroïque audace, la constance, le courage aventureux ne furent mieux personnifiés que dans le dernier héros de la Messénie. Des défaites nombreuses ne découragent pas Lacédémone, qu'anime et que soutient la voix de Tyrtée. Enfin Ira, la citadelle messénienne, est emportée pendant une nuit orageuse à la lueur des éclairs; et les Messéniens, qui ne peuvent fuir le pays, tombent au rang des Hilotes. Cette longue guerre et son issue nous montrent déjà et la constance de Sparte, serrée de près, et son impuissance à rendre la victoire féconde pour sa grandeur. Elle n'y a gagné que des esclaves, que d'irréconciliables ennemis.

En 620, quarante-huit ans après la dernière guerre de Messénie, Sparte attaque et soumet Tégée, qui la tint longtemps en échec. Elle arrache, en 547, à Argos, Tyrée, la Cynurie et la côte orientale de la Laconie. En 514, elle menace Argos de plus près encore; Cléomènes envahit plusieurs fois l'Attique; Egine et Cythère appartiennent aux Spartiates.

Cet accroissement de la puissance de Sparte lui donna le premier rang dans la Grèce; nous voyons tous les peuples rechercher sa protection ou son appui. Athènes, elle-même, lui demande des secours; mais cette suprématie est passagère, les guerres médiques devant élever au premier rang le peuple, qui représentera le mieux et qui défendra le plus glorieusement la patrie commune.

ATHÈNES.

L'Attique forme une sorte de triangle, dont la Béotie est la base au nord, et dont le promontoire de Sunium, qui s'avance dans la mer Egée, est le sommet au sud. A l'ouest, Mégare la sépare de l'isthme de Corinthe, et le golfe Saronique, où s'élèvent les îles d'Egine et de Salamine, du Péloponèse. A l'est, s'étend la mer d'Eubée. Formant l'extrémité méridionale de la Grèce du nord et rattachée au Péloponèse par l'isthme de Corinthe, l'Attique était le refuge naturel des peuples, que chassaient les invasions. Le sang athénien fut donc un mélange, où la plupart des races helléniques furent confondues, et dans cette succession de peuples, aucune des tribus fugitives ne se trouva assez forte pour asservir définitivement les autres.

Mais après que Thésée eut établi l'unité athénienne et que les quatre tribus de l'Attique, divisées en douze naucraries, furent administrées par les principaux propriétaires, une aristocratie ne tarda pas à se former. C'est elle qui, accrue et fortifiée par les Ioniens de l'Egialée, abolit la royauté, après la mort de Codrus, vers 1132. Elle devint, sous le nom d'archontat, une magistrature d'abord perpétuelle, puis décennale, d'abord concentrée en une seule main, puis démembrée en neuf archontats annuels, que se partageait l'aristocratie. Cette victoire définitive des nobles et des riches, Eupatrides ou Pédiens, habitant la plaine, était une défaite pour la classe pauvre des Hypéracriens, ou habitants des montagnes, et pour cette classe intermédiaire de commerçants appelés Paraliens, ou hommes du rivage. Les pauvres endettés furent bientôt, comme à Rome, menacés de la servitude et menacèrent à leur tour les Eupatrides d'une révolution. Alors paraît un législateur, aristocratique il est vrai, mais accablant tous les citoyens sous une loi également sévère. Les amendes, l'exil, et surtout la mort, étaient prodigués dans ce code qui resta le type des législations sanguinaires. Les tribunaux étaient composés d'Eupatrides.

La rigueur même des lois de Dracon, si contraires à la nature athénienne, les fit tomber en désuétude. La misère, des pauvres poussée à l'excès, l'anarchie unie à l'oppression, réduisaient l'Attique à cet état de discorde et d'épuisement, qui est partout si favorable à l'établissement du despotisme. La tentative de Cylon pour s'emparer de l'Acropole fut vue de bon œil par la foule et cruellement réprimée par l'aristocratie. Au milieu de ces querelles intestines, Athènes était resserrée par Mégare, qui s'emparait de Salamine. D'inutiles efforts pour reprendre cette île, dont la possession était indispensable à la sécurité des ports d'Athènes, avaient découragé le peuple athénien, qu'épuisaient ses dissensions. Une loi décida que Salamine serait abandonnée pour toujours. C'est au moment où le peuple désespérait de lui-même, que Solon parut et vint lui rendre, avec la conscience de ses destinées, la force de les accomplir.

Poëte et soldat, marchand et voyageur, Solon était de cette classe des Paraliens qui tenait le milieu entre les deux partis extrê-

mes. Il connaissait les maux et les besoins de sa patrie, et, pour en faire accepter le remède, il unissait, par une heureuse faveur de la nature, l'esprit qui séduit et qui charme au génie qui impose. Un sage, que les récits populaires faisaient vivre dans le commerce des dieux, le Crétois Epiménide, vint prêter à Solon l'appui de son autorité religieuse, et disposa le peuple à une obéissante confiance, par de mystérieuses cérémonies.

Une sorte d'abolition des dettes, par le changement du taux de l'intérêt et de la valeur des monnaies, une amnistie générale, furent les mesures exceptionnelles par lesquelles Solon délivra la république des difficultés les plus pressantes et prépara un accueil tranquille à ses lois, lorsque le peuple athénien l'eut investi de la puissance souveraine.

La population de l'Attique fut divisée en quatre classes. Un revenu de 500 médimnes de produits (environ 260 hectolitres de blé, valant au moins 430 francs) donnait droit à faire partie de la première classe et à remplir les grandes charges de l'Etat, telles que l'archontat ou le commandement en chef de l'armée. Les chevaliers, possédant 300 médimnes de revenus, formaient la seconde classe, fournissaient la cavalerie et remplissaient les charges secondaires. Les Zeugites, ou possesseurs d'un attelage de bœufs, valant de 150 à 200 médimnes, entraient dans la troisième classe et formaient l'infanterie, pesamment armée, le corps des hoplites. Dans la quatrième classe étaient confondus tous ceux, qui avaient moins de 150 médimnes. On tirait de cette classe les troupes légères et les matelots. Elle ne pouvait remplir aucune charge; mais, admise à l'assemblée générale et aux tribunaux, elle exerçait sa part de la souveraineté commune. Cette dernière classe était exempte de l'impôt, qui pesait sur les trois autres, en suivant la progression des fortunes.

Les archontes furent conservés par Solon et restèrent investis des fonctions que leur avait anciennement conférées l'aristocratie. L'archonte-éponyme donnait son nom à l'année, était le tuteur des veuves et des orphelins, et veillait au maintien de l'organisation des familles et des phratries. Le second remplissait, avec le titre d'archonte-roi, les fonctions religieuses; les causes d'homicides et de sacrilèges lui étaient réservées. Le troisième, l'archonte-polémarque avait le commandement en chef des armées et rendait la justice aux étrangers. Les six autres remplissaient, sous le nom de thesmothètes, les fonctions judiciaires; mais l'archontat, devenu sous Solon une simple magistrature, n'eut plus aucun pouvoir politique, si ce n'est celui de maintenir et de faire exécuter les lois. Ils prêtaient serment et rendaient des comptes.

Le pouvoir politique fut confié à trois corps : le sénat, l'assemblée du peuple et l'Aréopage, composé de quatre cents membres, élus parmi les trois premières classes et parmi les citoyens âgés au moins de trente ans. Le sénat était annuel et responsable : il surveillait l'administration, le trésor, et préparait des lois pour l'assemblée populaire. Douze commissions de sénateurs avaient tour à tour, pendant un mois, la présidence du sénat et de l'assemblée du peuple, et, entretenues au Prytanée aux frais de la république, pouvaient prendre, sous leur responsabilité, des résolutions rendues nécessaires par les événements.

Convoquée par les prytanes, l'assemblée du peuple possédait le plein exercice de la souveraineté : elle décidait à la majorité des voix la paix et la guerre, ratifiait les traités, acceptait ou rejetait les projets de loi du sénat, nommait les magistrats, conférait le droit de cité et les récompenses nationales. Dès l'âge de vingt ans, on pouvait prendre la parole dans l'assemblée; à cinquante ans, on pouvait la prendre hors de tour. Dix orateurs de l'Etat y défendaient plus particulièrement les intérêts de la république; le président de l'assemblée déférait au tribunal des héliastes les orateurs qui portaient atteinte à la constitution. Le peuple athénien ne vit d'abord dans ce gouvernement démocratique qu'une perte de temps, et qu'une obligation trop assujettissante. Une indemnité, des amendes, l'intervention des archers publics furent nécessaires, pour forcer le peuple à exercer sa souveraineté.

Les délits politiques étaient déférés au peuple lui-même, siégeant au tribunal des héliastes, composé de six mille jurés, âgés de trente ans au moins, et désignés chaque année par le sort. Divisés ordinairement en tribunaux de cinq cents membres, les héliastes jugeaient en commun les causes les plus importantes. Cette justice politique, toujours présente et incorruptible, à cause du nombre des juges et de leurs passions mêmes, était une sanction efficace de la souveraineté populaire.

L'Aréopage, antique tribunal, entouré de traditions religieuses et d'un respect entretenu par la solennité de sa procédure, se composait des archontes sortis de charge, et était nommé à vie. Il jugeait les causes criminelles, et fut chargé depuis Solon d'une sorte de surveillance générale et conservatrice de la religion et des mœurs. Il rendait la nuit, après des plaidoyers, d'où étaient sévèrement exclus l'art et la passion, des jugements sans appel : précautions nécessaires pour assurer une justice fixe et respectée, chez un peuple aussi léger, au milieu d'institutions si libérales.

L'organisation de la famille est réglée par les lois de Solon avec une discrétion et une sagesse bien éloignées du despotisme spartiate. La liberté du testament assurée au citoyen mort sans enfants, et pour ces derniers, l'égalité du partage, nous indiquent déjà que l'Etat respecte à tous les degrés l'indépendance du citoyen, et ne se mêle aux rapports de famille que pour y faire régner l'équité. L'enfant, li-

brement élevé par son père, contracte envers lui des devoirs dont l'Etat prescrit l'exécution. Ce n'est qu'à seize ans que la république appelle le jeune homme à l'éducation commune des gymnases publics ; à dix-huit ans, devenu civilement majeur, le jeune citoyen est appelé au service militaire de l'intérieur et des côtes. Investi à vingt ans de tous les droits politiques, il est en même temps assujetti à tous les devoirs du citoyen, et appartient à la patrie jusqu'à soixante ans. La condition des femmes, attentivement réglée par la loi, est aussi modeste, douce et retirée que celle des femmes spartiates était semblable à celle de l'homme, et éloignée de leur destination naturelle.

La loi fait plus que d'honorer le travail, elle le prescrit; elle fait plus que d'admettre l'étranger, elle le protége. Ceux qui s'établissent à Athènes, sous le nom de Métèques, choisissent des patrons, parmi les principaux citoyens. Une taxe personnelle, et quelques cérémonies publiques, leur rappelaient seules qu'Athènes n'était pas leur mère patrie.

L'esclavage se ressent à Athènes de la douceur des mœurs et de l'esprit éclairé de la loi. L'esclave maltraité est repris à son maître et vendu par autorité de justice; sa mort est vengée comme celle d'un homme libre. Nulle distinction extérieure, nulle apparence servile ne distingue l'esclave au dehors. Pour la première fois, l'esclave est un homme. Trois choses le séparent du citoyen : il ne peut porter d'armes, son témoignage n'est pas admis en justice, il peut être soumis à la torture ; mais l'affranchissement lui est d'un accès facile, et la servitude lui est rendue supportable. Aussi Athènes n'a-t-elle jamais connu les guerres serviles, elle qui employait tant d'esclaves aux travaux des mines, et qui comptait environ quatre esclaves pour un citoyen.

Dans cette république, où le citoyen était si indépendant et le pouvoir de l'Etat si peu étendu, de prévoyantes lois rendaient les citoyens solidaires, et punissaient celui qui refusait son secours, soit à un citoyen attaqué ou insulté, soit à la patrie déchirée par des dissensions. Enfin des dispositions prudentes permettaient d'améliorer la constitution sans la détruire, et prévenaient tout changement inconsidéré.

Le législateur s'éloigna d'Athènes, après avoir fait jurer aux magistrats l'observation de ses lois; et, revenant dans sa patrie après de longs voyages, il la trouva pleine de troubles. Les trois anciens partis des habitants de la plaine, de la montagne et du rivage, avaient repris leurs débats. Le représentant du parti populaire, Pisistrate, chassé plusieurs fois et plusieurs fois rappelé, finit par établir fortement son autorité. Des monuments publics, la prise de Sigée, la purification de Délos, l'établissement de la puissance maritime d'Athènes, la réunion et la publication des poëmes d'Homère, et enfin le maintien des lois de Solon, en tant qu'elles ne gênaient pas la dictature, rendirent le gouvernement de Pisistrate plus fécond pour la grandeur d'Athènes que funeste à la liberté. Ses successeurs furent chassés par une révolution inévitable. L'aristocratie athénienne, représentée par la famille des Alcméonides, renversa, grâce aux secours de Sparte, les fils de Pisistrate, déjà ébranlés par la tentative d'Harmodius et d'Aristogiton.

Clisthènes, chef du parti aristocratique, se garda de porter atteinte à la démocratie athénienne, et nous donne ainsi une preuve précieuse de la puissance, qu'avait déjà cette démocratie naissante. Il abolit les quatre tribus, conservées par Solon, et les remplaça par dix tribus, où tout le peuple fut confondu et où les étrangers eurent accès. Ces tribus n'ont plus des intérêts séparés et héréditaires; elles ne sont, proprement parler que des circonscriptions électorales. Elles étaient subdivisées en cent dèmes, portés plus tard, par l'accession de nouveaux citoyens, au nombre de cent soixante-quatorze. L'assemblée du peuple fut régulièrement convoquée quatre fois par mois. Le sénat compta désormais cinq cents membres, cinquante par tribus. Il siégea tous les jours, et une commission de cinquante membres remplit les fonctions de prytanes. Enfin l'ostracisme vint donner une garantie légale à la liberté du peuple athénien, tant de fois surpris par l'influence envahissante des grands citoyens.

Sparte, mécontente de voir la restauration aristocratique, qu'elle avait secondée, tourner au profit de la démocratie, parvint à chasser Clisthènes et ses partisans. Un gouvernement oligarchique fut établi et aussitôt renversé par le peuple. Sparte échoua encore dans une troisième tentative pour en finir avec cette démocratie athénienne, qui commençait sa longue carrière de gloire et de prospérité. La conquête et l'occupation de Chalcis, alliée de Sparte, fut le seul résultat de l'expédition lacédémonienne. En vain Sparte essaye de former une ligue contre Athènes, et de porter un dernier coup à ce gouvernement populaire, qui grandissait au milieu de tant d'attaques ; elle échoue encore une fois, ses alliés l'abandonnent, et la démocratie athénienne se développe désormais en liberté, pour l'exemple et pour le salut de la Grèce.

Tels furent les glorieux commencements de cette cité, qu'une situation heureuse, une race active, jalouse de sa liberté, hospitalière, accessible à l'enthousiasme et à la pitié, ont rendue la plus séduisante et, si j'ose ainsi parler, la plus moderne de l'antiquité. Nous ne considérons ici ni ses arts, ni sa littérature, ni ses mœurs élégantes, qui en faisaient, dans les temps anciens, la seconde patrie de tout homme civilisé. L'Athènes politique, qui seule nous a occupés jusqu'ici, nous frappera de plus en plus par deux caractères, qui se développent dans toute son histoire : l'esprit d'aventure et l'esprit sympathique et civilisateur. L'esprit d'aventure est le fond de la politique athénienne. Les

habiles le recouvrent de raisons plausibles, essayent de le diriger vers l'utile et le certain, d'en tirer un bon et sage parti; mais ils n'y réussissent qu'en suivant le courant; lui résistent-ils, ils perdent toute leur force. Athènes a grandi, a succombé, en cherchant les aventures, comme Sparte est restée semblable à elle-même, en les évitant. L'élévation d'Athènes et sa chute sont un enchaînement de coups de tête et de coups de fortune. Au commencement, tout lui réussira, parce qu'elle est jeune et pleine d'avenir. Elle secourra Aristagoras, et, vaincue, s'en tirera sans dommage; elle ira envahir l'Egypte, et, repoussée, n'en souffrira guère; elle prend Pylos par une heureuse imprudence et faillit ainsi terminer la guerre d'un coup. Mais, sérieusement engagée et compromise, elle ne pourra se déshabituer de tenter l'extraordinaire et ira en Sicile expier sa confiance excessive dans l'indulgence accoutumée de la fortune. Etrange marche des choses humaines! Athènes, se hasardant toujours, régnera longtemps avec une incomparable grandeur, et Sparte, ne se risquant jamais, sera souvent ébranlée et presque toujours à la merci d'un coup de main.

Le caractère sympathique d'Athènes, son amour de la démocratie, la liberté qu'elle portait partout avec ses armes la rendront, malgré ses fautes, chère à la Grèce et puissante par l'affection des peuples. A l'intérieur, sa constitution si populaire se forme par degrés, sous l'action constante d'une pensée libérale. L'aristocratie s'est confondue dans la cité, communicative et familière. Les barrières tombent une à une à la voix de Solon, de Clisthènes, d'Aristide, de Périclès, presque tous représentants d'une aristocratie intelligente, qui se familiarise avec la foule et qui lui tend la main. Citoyens, étrangers, esclaves même, tout se mêle volontiers; et l'inégalité, alors même qu'elle est établie par la loi, n'est pas prise au sérieux par les mœurs. Aussi Nicias pourra-t-il dire en Sicile, aux étrangers, qui veulent partager la défaite suprême de l'armée athénienne, ces nobles paroles, conservées par Thucydide : « Et vous, alliés, qui, sans être nés dans l'Attique, avez été regardés comme Athéniens, qui êtes respectés dans la Grèce et participez à notre domination, conservez votre allégresse guerrière. Notre empire est un bien dont vous jouissez librement avec nous, ne le trahissez pas aujourd'hui. » Il ne se trouva guère de transfuges dans cette armée, condamnée à périr. Que l'on compare cette fidélité courageuse à la haine implacable, que Sparte inspirait à ses sujets et qu'elle leur rendait en cruauté.

Mais cette démocratie brillante et généreuse porte en elle-même ses germes de destruction. Elle brille, mais par un excès d'audace, qui dépasse ses ressources et qui la fera périr d'épuisement. Elle sera toujours humaine et accessible; mais, par un excès de liberté qui, la relâchant sans cesse, finira par la dissoudre. Le gouvernement y deviendra impossible, parce que l'autorité y semblera odieuse sous toutes ses formes, même les plus naturelles et les plus sacrées. Les vieillards craindront d'y affecter la sagesse, et Nicias, parlant contre l'expédition de Sicile, se plaindra de ceux qui se parent des aimables défauts de la jeunesse, l'imprudence et l'ambition. Il est curieux et triste à la fois d'observer le discrédit dans lequel la démocratie, dont l'antiquité ignora toujours la règle et l'usage, est tombée chez les meilleurs esprits de la Grèce et de Rome. Pour peu que nous ayons de la sagesse, dit Alcibiade à Sparte, nous savons bien ce que c'est que la démocratie. On connaît le livre plein d'orgueil de Xénophon contre le gouvernement populaire. Que le dépit soit pour beaucoup dans ces plaintes des deux exilés, qui l'ignore? Mais quand Xénophon écrit : « Dans tout pays, les premiers citoyens sont ennemis de la démocratie, parce qu'ils ne sont ni emportés, ni injustes, et que le peuple est ignorant, turbulent et méchant, » il est certain qu'il exprime l'opinion de la plupart des grands esprits de la Grèce. Aristote et Platon ne tiennent pas un autre langage. Ce dégoût général avait sa cause dans l'inexpérience de la démocratie grecque, plutôt que dans un éloignement systématique pour le gouvernement populaire. Les comédies d'Aristophane nous expliqueront en partie cette lassitude et cette défiance : « Je te ferai inscrire au nombre des riches, » dit Cléon, menaçant un rival. Voilà, en un mot, quelle sera l'économie politique de la république athénienne et de la plupart des démocraties grecques. Dépouiller les riches au profit de l'Etat, était leur plus forte tentation et presque leur unique ressource, parce que le déplacement de la richesse paraît plus simple aux peuples ignorants que la création de la richesse; et ils se ruinent ainsi eux-mêmes, par d'inutiles et immorales spoliations. Quand ce système s'appliquera au dehors, quand les alliés d'Athènes verront le trésor de Délos payer ses fêtes et ses monuments, l'indignation sera grande et l'empire d'Athènes ébranlé.

L'excès de sa liberté intérieure et l'inexpérience de son administration ruineront donc cette ville si active, si libérale, si digne d'admiration et de sympathie. Alcibiade est l'image d'Athènes, lorsque, à demi corrompue et déjà enivrée, elle penche à son déclin. L'infidèle élève de Socrate, épris de la philosophie et des belles maximes, mais se gardant de les suivre, prodigue de son argent et de son courage, cherchant toutes les aventures de la guerre et de l'intrigue, et enfin, après une vie orageuse et féconde en surprises, tué, loin de la patrie, au milieu d'une débauche, est une vive et fidèle image des grandeurs et des faiblesses d'Athènes, de son esprit ardent et mobile, de son aventureux génie.

ÉTATS SECONDAIRES. — COLONIES.

L'histoire des Etats secondaires de la Grèce

n'est que l'image de celle des deux cités dominatrices, dont nous avons montré les brillants débuts. L'oligarchie ou la démocratie succèdent partout au gouvernement militaire des temps héroïques. Le plus souvent, les rois sont renversés par les plus puissants et les plus riches des citoyens, qui deviennent à leur tour maîtres de la cité. Mais cette aristocratie inexpérimentée est injuste et oppressive; sa domination est tantôt féconde et brillante, tantôt funeste et honteuse, selon le caractère de l'homme et le génie de la cité. Enfin le tyran lui-même se fait renverser, et l'aristocratie ou la démocratie reparaissent pour reprendre, avec plus d'expérience et de modération, le gouvernement définitif de la république.

L'Arcadie, divisée en un grand nombre de bourgades et fournissant déjà des mercenaires à la Grèce, n'a pour ainsi dire pas d'histoire. Ses deux villes importantes, Mantinée et Tégée, subissent l'influence, la première d'Argos, et la seconde de Sparte. L'Elide, au nord-ouest du Péloponèse, devra aux jeux Olympiques sa sûreté et son bien-être. L'Achaïe, au nord, vit séparée du reste de la Grèce; douze bourgades, démocratiquement gouvernées, y formaient une confédération paisible. La puissante ville d'Argos dominait l'Argolide et les îles voisines; elle avait eu, vers 750, un roi habile et actif, qui lui avait donné un instant de grandeur; elle était à la fois aristocratique et ennemie de Sparte, et ce rôle contradictoire amoindrit ses destinées. Egine, qui fut un temps maîtresse de la mer, avait glorieusement résisté à Athènes. Sicyone, après de longues discordes, avait vu le chef du parti populaire fonder une dynastie, qui la gouverna pendant un siècle avec éclat. Enfin, la riche Corinthe, avec ses ports sur les deux mers et le commerce de toute la Grèce entre ses mains, fut longtemps soumise à une aristocratie, formée de la seule famille des Bacchiades, investie de toutes les magistratures de la cité. L'élévation d'un tyran renversa cette famille et Cypsélus gouverna Corinthe avec une certaine grandeur. Il n'eut que deux successeurs, représentant comme lui le parti populaire, et, après eux, l'oligarchie reprit le gouvernement de Corinthe. Dans tous ces Etats soumis à l'influence dorienne, nous voyons une classe inférieure, contenue par la rigueur et par le mépris. A Argos, les Gymnésiens; à Epidaure, les Conipodes (laboureurs aux pieds poudreux); à Sicyone, les Catonacophores (hommes couverts d'une peau de chèvre). C'est de cette classe opprimée, que s'élèvent partout les révolutions; c'est elle que représentent et défendent les tyrans.

La Grèce centrale vit des luttes semblables. Mégare, au nord de l'isthme, subit la victoire des hommes à peaux de chèvre, des habitants de la campagne, vainqueurs de l'aristocratie urbaine. Elle disputa néanmoins Salamine à Athènes et répandit au loin ses colonies. La Béotie était couverte de cités rivales, qu'une fédération finit par réunir sous la suprématie de Thèbes, constituée aristocratiquement par un législateur corinthien. L'île d'Eubée était partagée entre Chalcis et Erétrie. D'excellents pâturages avaient enrichi dans cette île une aristocratie d'éleveurs de chevaux, les Hippobotes. La rivalité des deux villes suscita des guerres dans l'île et leur fit chercher au dehors de puissantes alliées, Milet et Samos. La Phocide était une fédération de petites républiques dans laquelle Delphes, puissante par son sanctuaire, n'avait pas voulu engager son indépendance, et Sparte la seconda, tout en y protégeant l'aristocratie. Delphes, affranchie par degrés de ses deux rivales Crissa et Cirrha, avait assuré, par la destruction de cette dernière et par la consécration de son territoire à Apollon, sa complète liberté, et vécut en paix, enrichie par la piété de tous les Etats de la Grèce. Au nord, vivaient les Messaliens, aristocratie de cavaliers; les Locriens ozoles, les Etoliens et les Acarnaniens, peuplades de pillards, qui forment une sorte d'intermédiaire entre la civilisation grecque et la barbarie.

Cette civilisation, qui s'est concentrée au sud et à l'orient de la Grèce, s'y est développée, comme nous venons de le voir, avec vigueur et diversité; mais elle n'a pu se contenir dans l'étroite enceinte de la Grèce, et, débordant de toutes parts, a couvert les côtes voisines de colonies sur lesquelles nous allons jeter les yeux.

Les invasions, les fléaux, l'exubérance de la population venaient en aide à l'esprit aventureux des Grecs, pour les pousser aux colonisations lointaines. Un peuple chassé ou proscrit, une classe opprimée, un parti vaincu, des aventuriers cherchant fortune partaient, emportant les dieux et les usages de la mère patrie. Vers 1120, les Eoliens, chassés par les Thessaliens, partirent d'Aulis et allèrent s'établir en Mysie. Vers 1040, une grande émigration des Ioniens de l'Egialée couvrit les Cyclades et la côte de l'Asie Mineure, au sud des Eoliens. Les plus importantes de leurs colonies, si riches et si brillantes, furent Milet, Ephèse, Colophon, Priène, Clazomènes et Phocée. Mélos, la Crète, Rhodes et le sud-ouest de l'Asie Mineure avaient déjà reçu des colons doriens. Mais ce fut au VIIIe et au VIIe siècle, que la pauvreté et les dissensions et aussi l'exubérance de la population couvrirent de colonies grecques le nord de la Grèce, la Sicile et le sud de l'Italie. Potidée, dans la Chalcidique, Corcyre, Leucade, Ambracie, Epidamne, sont des colonies de Corinthe. La Sicile, dans l'intervalle qui sépara la puissance de la Phénicie de celle de Carthage, offrit aux colonies grecques une conquête facile. Chalcis y fonda Naxos, Léontium et Catane; Mégare, Sélinonte, des Crétois, Géla; et Corinthe exila en 734 les fondateurs de la puissante Syracuse. Le sud de l'Italie fut atteint à son tour et devint la grande Grèce. Sybaris, Crotone, Métaponte sont d'origine achéenne; Tarente est

fondée par les Doriens de Sparte. Des Doriens vont encore fonder Cyrène sur la côte; enfin, aux extrémités de l'Europe, Zacynthe va créer Sagonte, et des Phocéens Marseille.

De toutes ces colonies, les villes asiatiques furent les plus florissantes. Elles couvrirent à leur tour de colonies les côtes éloignées. Milet fonde plus de quatre-vingts villes sur les rives de l'Hellespont et du Pont-Euxin. La décadence de la Phénicie, l'introduction en Egypte du commerce étranger, et enfin l'influence de la civilisation orientale développèrent dans la Grèce asiatique le commerce, les arts et la philosophie. La licence des mœurs et la mollesse vinrent à leur suite, et les voluptueuses cités de l'Ionie se préparèrent ainsi à la servitude. C'est des colonies asiatiques que reviennent vers la Grèce l'épopée, la poésie lyrique et élégiaque, la satire; c'est chez elles enfin que prend naissance la prose, la langue de l'histoire et de la philosophie. L'école ionienne et l'école d'Elée nous indiquent par leur nom que les colonies grecques de l'Asie Mineure et de la grande Grèce sont la patrie des premiers systèmes, par lesquels la philosophie grecque a commencé sa brillante et féconde carrière. A ces deux systèmes se rattachent les grands noms de Thalès et de Pythagore. L'influence de l'Orient y est encore toute-puissante, et ces deux écoles anéantissent ou Dieu dans le monde, ou le monde en Dieu.

Mais la prospérité des colonies grecques de l'Asie Mineure ne put les sauver de la domination de leurs puissants voisins. La Lydie les soumit d'abord, et les Perses, héritiers de la puissance lydienne, les asservirent tout à fait. Des émigrations et la destruction de plusieurs cités signalèrent l'accession des colonies ioniennes à l'empire du grand roi. Les îles voisines eurent le même sort. Lesbos se soumit à Cyrus, et Samos, alliée de Cambyse et brillante sous le règne de Polycrate, fut conquise après lui par le Perse Otanès. Les Perses devinrent encore les maîtres de Cyrène, déchirée par les discordes, et Cyrène, tributaire du grand roi, dût envoyer ses soldats contre la Grèce pour les guerres médiques. Cypre et la Lycie subirent aussi la conquête persane, et les habitants de Xanthe périrent tous les armes à la main. Les colonies de la Grande Grèce se déchirèrent les unes les autres; Sybaris et Crotone nous offrent le spectacle, auquel nous a déjà accoutumés l'Orient, des mœurs amollies, de grandes armées et des destructions sauvages. Sybaris, anéantie, laissa Crotone et Tarente sans force pour résister aux efforts menaçants des populations du centre de l'Italie. En Sicile, Syracuse avait hérité de la suprématie d'Agrigente et de Géla, et disputait dans de grandes batailles la Sicile aux Carthaginois. Marseille, pacifiquement gouvernée par une sage aristocratie, et éloignée de tous ces mouvements de peuples, était avec Syracuse la seule colonie grecque, qui ne fût pas asservie ou sur son déclin, pendant que la Grèce arrivait, par un mouvement contraire, à la plus brillante période de civilisation.

UNITÉ MORALE DES PEUPLES GRECS.

Malgré la diversité des gouvernements, les rivalités des villes et cette invincible antipathie contre l'établissement d'une seule domination sur toute la Grèce, cette civilisation n'en avait pas moins ses indices et ses garanties d'unité. C'est d'abord une certaine communauté de sentiments et d'idées, qui rend partout la servitude odieuse, la religion aimable et poétique, les mœurs douces et faciles, l'amour du beau répandu. Ce sont encore certaines traditions générales, qui établissent entre tous les peuples grecs une solidarité d'origine et d'intérêts et qui rendent chère à chacun d'eux l'indépendance commune. Ce sont enfin certaines coutumes, religieuses et politiques à la fois, tellement associées au génie du peuple grec et si fécondes en résultats importants, qu'on peut les considérer comme des institutions, destinées à maintenir l'unité dans la Grèce. Les amphictyonies, les oracles et surtout les jeux sacrés nous paraissent avoir ce caractère et méritent à ce point de vue toute notre attention.

Des associations pour la défense commune étaient fréquentes, dans l'ancienne histoire de la Grèce. Il y en avait à Oncheste, à Corinthe, dans l'île de Calaurie et ailleurs, toutes embrassant plusieurs villes, rendues solidaires par des cérémonies religieuses et par des engagements sacrés. Une seule s'éleva jusqu'à comprendre dans une association religieuse toute la Grèce. Elle tenait ses assemblées au printemps à Delphes et en automne aux Thermopyles. L'antiquité de cette amphictyonie est rendue évidente, par les noms des douze peuples qu'elle embrasse. Les Doriens y comptent encore pour un seul peuple et n'y sont, comme les Ioniens, que les égaux de peuplades, devenues bientôt obscures. Chacun de ces peuples avait deux voix pour les décisions, qui intéressaient les affaires communes. Ces députés étaient appelés Pylagores, et des magistrats, revêtus d'un caractère sacré et appelés Hiéromnémons, promulguaient et exécutaient leurs décrets. La puissance fort restreinte de cette amphictyonie s'appliquait surtout aux affaires religieuses. La vengeance d'une procession insultée, l'affranchissement et la protection des pieux voyageurs, que rançonnaient les voisins de Delphes, la consécration aux dieux d'un territoire conquis, sont ses actes les plus importants. Mais dans les grands dangers de la patrie commune, l'amphictyonie, sans prendre cependant la direction des affaires, parle, punit et récompense au nom de toute la Grèce. Après les guerres médiques, c'est elle qui distribua les honneurs ou les malédictions. Les villes, associées en amphictyonie, étaient encore tenues de se rappeler leur alliance religieuse, lorsqu'elles se faisaient la guerre. La

lutte ne devait pas être impitoyable, ni la victoire inflexible. La religion consacrait ici le droit des gens. Mais, par un terrible retour, l'amphictyonie, qui châtiait les infractions à ces obligations religieuses, était elle-même affranchie de tout ménagement. Au siége de Cirrha, les eaux, qui alimentaient la place furent empoisonnées par les amphictyons. Le caractère religieux de cette association et l'imparfaite représentation des peuples, si inégaux en force, qui formaient l'assemblée amphictyonique, expliquent suffisamment le peu d'influence politique, qu'une institution qui semblait d'abord devoir être si féconde, eut sur les destinées de la Grèce.

C'est encore au nom de la religion, que les oracles influaient, en une certaine mesure, sur les affaires de la Grèce. L'oracle de Delphes, toujours consulté pour les résolutions importantes, et par les particuliers et par les peuples, parla plus d'une fois au nom de la patrie commune. L'ambiguïté des réponses ne leur ôte pas leur caractère général d'utilité et de bon sens. Le Grec, qui venait l'interroger sur les cas de conscience, reçut plus d'une fois du sanctuaire de rudes leçons de morale; et la Grèce entière, le consultant dans ses crises solennelles, en reçut des paroles sensées, qui venaient appuyer de leur religieuse autorité les conseils de ses plus grands hommes. L'affluence des voyageurs à Delphes, l'intelligence élevée des prêtres et leurs relations souvent étroites avec les chefs des gouvernements helléniques, expliquent suffisamment les lumières et le patriotisme du dieu.

Mais ce qui maintenait peut-être le mieux l'unité des peuples grecs, c'étaient ces réunions périodiques, où ils goûtaient en commun tous les plaisirs des yeux et de l'esprit, où ils s'abandonnaient ensemble à l'enthousiasme et à l'amour de la gloire. Tous les quatre ans, dans la plaine de Cirrha, la Grèce entière assistait aux jeux Pythiques; elle se retrouvait l'année suivante en Elide, aux jeux Olympiques; et, tous les deux ans, les jeux Isthmiques à Corinthe et les jeux Néméens, dans l'Argolide, la réunissaient encore. En outre, chaque ville avait ses fêtes religieuses et ses jeux publics, où accouraient les peuples voisins. Les trêves sacrées, observées pendant la durée de ces jeux, permettaient aux peuples grecs, pacifiés un instant, de se revoir et souvent de se réconcilier. C'était là, qu'en présence des dieux helléniques et de la Grèce rassemblée, l'idée d'une patrie commune et le désir d'une pieuse concorde pouvaient le mieux reprendre leur empire.

Arriver le premier au but, tantôt à pied, tantôt à cheval, tantôt sur un char qui, habilement conduit, devait éviter tous les obstacles, et qui, souvent brisé, jetait le conducteur tout sanglant sur l'arène; renverser un adversaire dans une lutte corps à corps, le vaincre, soit dans le pugilat, soit dans le pancrace, où tous les moyens de combattre étaient permis; lancer au loin le disque, tels étaient les exercices, que suivait avec émotion l'assemblée et qui excitaient parmi les Grecs une émulation infatigable. Ce que la race grecque y gagnait en force et en beauté, on le voit assez par les admirables créations de la statuaire et par l'enthousiasme artistique, qu'excitait parmi les Grecs ce mélange de grâce et de vigueur, qu'une telle éducation du corps communiquait à la forme humaine. A la simple couronne d'olivier ou de laurier que l'assemblée donnait au vainqueur, s'ajoutaient les honneurs magnifiques que lui conférait la cité, des statues, des inscriptions, des priviléges, une gloire qui devenait celle de la ville tout entière. Puis venaient les poëtes lyriques, avec leurs hymnes richement payés et chantés par des chœurs, avec leurs louanges, toujours les mêmes et cependant toujours précieuses, comparant le vainqueur aux héros des temps passés et le rattachant par sa gloire à la race des dieux.

La race grecque, qui confondait dans sa religion et dans sa philosophie, comme dans ses arts, l'intelligence et la beauté, et qui adorait dans l'une l'image de l'autre, ne pouvait souffrir que, dans ces jeux splendides, les qualités du corps fussent seules honorées. Le génie y recevait son salaire et aussi le patriotisme. Thémistocle et Simonide y étaient salués par des acclamations unanimes. Des lectures publiques y enflammaient les jeunes esprits et associaient pour eux le travail de l'intelligence à l'idée de la gloire. Enfin, autour du temple de Jupiter à Olympie, des statues, envoyées de toutes les parties de la Grèce, attiraient les yeux et sollicitaient le génie par la contemplation de tant de chefs-d'œuvre.

Telle était la Grèce, lorsque l'Orient tenta de l'envahir et de l'absorber. Qui ne voit ce qu'y aurait perdu le genre humain, combien d'idées nouvelles, d'arts enchanteurs, de tentatives généreuses auraient été étouffés d'un seul coup; quelle civilisation brillante et riche d'avenir eût été brisée dans sa fleur? Déjà la Grèce a pris le caractère qu'elle conservera désormais aux yeux de la plus lointaine postérité. Sa religion est faite, sa poésie créée, sa politique fondée par les deux puissantes cités qui la dirigent et qui la représentent. Déjà elle a montré qu'elle respectait la dignité humaine, qu'elle avait le culte de la beauté, l'instinct de la justice, l'amour de la gloire, le goût de la recherche curieuse et de l'innovation féconde; elle a laissé voir qu'elle portait en elle-même les germes des productions les plus magnifiques, les éléments de la plus glorieuse histoire. Tant de richesses seraient-elles perdues? un espoir si légitime sera-t-il trompé? Gardons-nous de le craindre et ayons confiance dans la jeunesse de cette race intrépide, dans son invincible amour de l'indépendance. Ce qui mérite de vivre sait se défendre, et la Grèce a encore trop à faire dans ce monde pour disparaître par une mort prématurée.

LIVRE TROISIÈME.

LA GRÈCE

Depuis les guerres médiques jusqu'à la bataille de Mantinée.

LES GUERRES MÉDIQUES. — GRANDEUR D'ATHÈNES. — ARISTIDE. — CIMON. — PÉRICLÈS. — GUERRE DU PÉLOPONÈSE. — ALCIBIADE. — REVERS D'ATHÈNES. — LES DIX-MILLE. — AGÉSILAS. — POLITIQUE DES PERSES. — AFFAIBLISSEMENT DE SPARTE. — RÉSULTAT DE CES DISCORDES.

LES GUERRES MÉDIQUES.

C'est de l'Ionie que devait jaillir la première étincelle; là, en effet, se trouvaient en contact la Grèce et la Perse, un inquiet amour du changement d'un côté, et de l'autre un ombrageux despotisme. Histiée, tyran de Milet, esprit entreprenant et résolu, avait sauvé l'armée de Darius, en défendant le pont du Danube contre les attaques des Scythes et contre les conseils des Grecs. Comblé d'abord de faveurs, il excitait la défiance par son activité et par son influence sur l'Ionie. Appelé à la cour de Darius et retenu sous de vains prétextes, il laisse à son gendre Aristagoras le gouvernement de l'Ionie et ses projets de révolte. Une expédition malheureuse contre Naxos en fut le prétexte ou l'occasion. Toutes les forces de l'Ionie se trouvant réunies, pour cette guerre, dans la main d'Aristagoras, il fait arrêter les tyrans des cités grecques, leur rend la démocratie et leur promet l'indépendance. Lui-même court en Grèce demander du secours. Sparte, toujours défiante, repousse l'idée d'une guerre si lointaine; Athènes, toujours aventureuse, donne vingt vaisseaux à l'Ionie révoltée. Cinq trirèmes d'Erétrie se joignent à la flotte athénienne, on arrive à Ephèse, on prend Sardes par surprise, on la brûle par imprudence, et ainsi fut allumée, par la main des Grecs eux-mêmes, cette guerre terrible qui devait reporter l'incendie dans Athènes. La faible armée grecque dut bientôt s'embarquer, et les Ioniens, abandonnés à eux-mêmes, soulèvent les villes de l'Hellespont, la Carie et l'île de Cypre contre le grand roi. Mais des armées persanes soumettent la Carie, une flotte phénicienne emporte Cypre; Aristagoras et Histiée lui-même meurent dans d'obscures rencontres, et l'insurrection ionienne épuisée, réunissant une flotte de trois cent cinquante-trois vaisseaux, livre sa dernière bataille. La flotte grecque est écrasée par six cents vaisseaux perses; Milet est prise, ses habitants transportés, les villes de l'Hellespont saccagées ou incendiées; et Miltiade, fuyant de la Chersonèse, va raconter à Athènes le désastre de l'Ionie. La colère et la pitié du peuple athénien furent très-vives; un drame touchant sur la ruine de Milet porta l'émotion à son comble; et tandis que tous les cœurs à Athènes s'enflammaient à l'idée de venger la Grèce asiatique, le grand roi, irrité et humilié de l'audace des Grecs, qui étaient venus impunément livrer Sardes aux flammes, envoie une armée en Thrace et une flotte dans la mer Egée. La tempête détruit la flotte au mont Athos, une attaque nocturne des Thraces décime l'armée et en chasse les restes; et Darius, montrant qu'il avait résolu d'en finir avec les Grecs, envoie des ambassadeurs à Sparte et à Athènes demander la terre et l'eau. Pour toute réponse, on les jette dans un puits. Les guerres médiques sont commencées.

La Grèce avait déjà repris sa vie intérieure et Athènes était en guerre avec Egine, pendant que s'avançaient lentement contre les Grecs une armée de cinq cent mille hommes et une flotte de six cents vaisseaux. Erétrie et Athènes, d'où étaient partis ceux qui avaient brûlé Sardes, étaient particulièrement vouées à la destruction et à l'esclavage. Erétrie tomba sans résistance, et, livrée par trahison aux Perses, fut détruite et dépeuplée. Athènes livra bataille aux Perses, débarqués à ses portes dans la plaine de Marathon. Tout contribuait à rendre cette première rencontre solennelle, le petit nombre des Grecs (10,000 Athéniens et 1,000 Platéens), la présence dans l'armée des Mèdes du roi chassé, Hippias, que le grand roi ramenait dans Athènes avec la servitude. Des abatis d'arbres ôtèrent à la cavalerie des Perses son avantage, et, après un combat qui dura tout le jour, les barbares vaincus se rembarquèrent et s'enfuirent. Grande victoire, qui remplit Athènes de confiance en elle-même, qui la prépara à tout oser et à tout souffrir.

Miltiade, l'ancien gouverneur de la Chersonèse, le général des Athéniens à Marathon, voulut poursuivre sa victoire en assurant à Athènes la possession des Cyclades et la domination de la mer Egée. Il échoua devant Paros, et, mourant d'une blessure, fut condamné à une amende, que paya son fils.

Athènes ne resta pas sans guide, Thémistocle remplaça Miltiade; et c'est ici le lieu de remarquer que l'histoire d'Athènes est toujours celle d'un grand homme, qui la gouverne par la seule autorité du génie, aidé de la persuasion. Thémistocle, Cimon, Périclès, sont les trois grands noms de l'époque glorieuse que nous allons raconter. Chacun de ces grands hommes semble hériter de l'autre, et recevoir à son tour le gouvernement du peuple le plus libre qui fût au monde. C'est que chacun d'eux vient à son heure apporter aux affaires des vues et des ressources, qui s'accordent admirablement avec les besoins présents d'Athènes et avec le cours changeant de ses destinées. On ne peut dire d'aucun peuple qu'il fut mieux représenté ni mieux conduit par ses grands hommes; et cette harmonie salutaire entre les besoins de la république et le génie de ses premiers citoyens, donne à l'histoire d'Athènes un caractère unique de grandeur et de simplicité.

Né plein d'ambition, Thémistocle travailla en même temps à la rendre légitime et à la satisfaire. La politique fut sa première étude; il préférait, disait-il, à l'art de rendre une lyre harmonieuse, l'art plus sévère qui rend les Etats puissants et redoutés. La guerre médique le jeta dans l'armée, et déjà, par ses actions et par ses conseils, il se trouvait, à la mort de Miltiade, l'égal et le rival du sage Aristide. L'ostracisme trancha en faveur de Thémistocle une rivalité, qui pouvait devenir funeste à la république, et Aristide exilé laissa son émule à la tête du peuple athénien. Aussitôt, avec un admirable instinct de l'avenir, Thémistocle conseille aux vainqueurs de Marathon de s'assurer surtout de l'empire de la mer, et applique à la construction d'une flotte le revenu des mines d'argent de la république.

Il était temps, pour le salut de la Grèce, que la puissance maritime d'Athènes fût constituée. D'immenses préparatifs menaçaient de nouveau l'indépendance hellénique, et cette fois, l'Asie tout entière allait se précipiter sur la Grèce. Le successeur de Darius, Xerxès, mit quatre ans à former ses flottes et ses armées. Autour de lui se pressaient, l'excitant à la guerre, les exilés de tous les pays grecs, les rois dépossédés par les démocraties, en un mot, tout ce que la nouvelle vie de la Grèce avait rejeté de son sein. L'Egypte, révoltée à la mort de Darius et soumise à l'avénement de Xerxès, laissa l'empire entier uniquement occupé à préparer l'invasion. Près de trois millions d'hommes et plus de douze cents vaisseaux se trouvèrent enfin réunis. Xerxès, selon le système oriental, méditait moins encore une conquête qu'une transplantation de peuples. Il voulait renouveler la population de la Grèce, la dépeupler pour la coloniser de nouveau. A ce projet gigantesque correspondaient des ressources telles que l'exécution en semblait assurée. Pouvait-on tenir compte de quelques villes obstinées, lorsqu'on traînait derrière soi des millions d'hommes? Le mont Athos, périlleux à doubler par mer, fut percé par un grand canal; Sestos et Abydos, unis, par un pont jeté sur le détroit. Tout dans cette expédition prend un caractère d'étrangeté et de barbarie; ce sont bien là les travaux immenses des conquérants orientaux, c'est bien la civilisation de l'Europe qui court un danger de mort.

Les Grecs, réunis à l'isthme de Corinthe, délibéraient sur leur défense, abjuraient leurs inimitiés et cherchaient partout du secours; cependant, malgré leur stupeur, ils repoussaient les offres du tyran de Syracuse, qui demandait le commandement pour prix de son alliance. La Crète et Corcyre se tinrent à l'écart. La Thessalie dut se soumettre, et Thèbes, en acceptant la servitude au premier ordre, se couvrit d'une infamie, que la Grèce ne lui laissa jamais oublier. La pythie, d'accord avec Thémistocle, conseille aux Athéniens de se fier à leurs remparts de bois, à leurs vaisseaux. La flotte grecque se réunit dans l'Artémisium, entre la côte de Magnésie et celle de l'Eubée; tandis qu'une avant-garde d'environ 12,000 hommes va occuper les Thermopyles. Trois cents Spartiates faisaient la force de cette petite armée, et Léonidas, roi de Sparte, la commandait.

Les premières rencontres navales furent favorables aux Grecs, et les fréquentes tempêtes qui faisaient éprouver aux Perses des pertes énormes, semblaient combattre pour la Grèce; mais les victoires mêmes étaient funestes aux Grecs, parce qu'un seul vaisseau détruit était pour eux un malheur irréparable. Ils songeaient donc à se replier devant la flotte des Mèdes, lorsque arriva la terrible nouvelle que les Thermopyles étaient forcées et les Spartiates anéantis.

L'étroit passage, qui défendait l'entrée de la Grèce, venait d'être en effet le théâtre d'une scène sanglante, qu'Hérodote a décrite, et à laquelle nous craindrions d'ôter, en l'altérant, sa sublime simplicité : « Xerxès, dit Hérodote, envoya un cavalier reconnaître les Grecs, observer en quel nombre ils étaient et ce qu'ils faisaient. Il avait déjà entendu dire, en traversant la Thessalie, qu'un petit corps de troupes, dont les Lacédémoniens étaient la principale force, s'était réuni aux Thermopyles, et qu'un descendant d'Hercule, Léonidas, le commandait. L'espion de Xerxès s'étant avancé, observa et reconnut le camp, mais non pas toutes les troupes qui le composaient, car il ne pouvait voir celles qui étaient en dedans du mur que les Grecs venaient de relever dans la vue d'augmenter leurs moyens de défense. Il distingua donc seulement ceux qui étaient en dehors de ce mur sous les armes; et le hasard ayant voulu que dans ce moment les Lacédémoniens y fussent de garde, il vit les uns se livrer aux divers exercices du gymnase, et les autres occupés à peigner leur chevelure. Ce spectacle le frappa d'étonnement, et après avoir compté en quel nombre ils étaient et

ut examiné avec soin, il revint tranquillement sans être poursuivi, personne n'ayant ıigné faire attention à lui. A son retour il ɜndit compte en détail à Xerxès de ce qu'il ɜnait de voir.... Xerxès laissa passer quatre ›urs, espérant que les Grecs se retireraient; t le cinquième, comme ils ne s'éloignaient as, il les crut fous, et, s'irritant de ce qui lui emblait un excès d'impudence, il envoya ontre eux les Mèdes et les Cissiens, leur ordonnant de les faire tous prisonniers et de les ui amener vivants. Les Mèdes obéirent et attaquèrent les Grecs, mais ils furent repoussés t perdirent beaucoup de monde; d'autres succédèrent, et quoiqu'ils tinssent ferme plus ongtemps, malgré les pertes qu'ils éprouvaient, 'une de ces attaques fit connaître à tous ceux qui en étaient témoins, et au roi lui-même, qu'il y avait dans l'armée des Perses beaucoup d'hommes et peu de soldats. Le combat dura tout le jour.

« Les Mèdes, de plus en plus maltraités, étant ramenés en arrière, le corps des Perses, à qui le roi a donné le nom d'immortels, commandé par Hydarne, prit leur place, comme capable de terminer facilement la lutte. Mais quand ils eurent joint les Grecs, et que la mêlée fut engagée, ils n'en firent pas plus que n'avaient fait les Mèdes, et eurent le même sort. En combattant dans un défilé très-étroit, où la supériorité du nombre ne pouvait leur servir, ils avaient encore le désavantage des armes; leurs piques étaient plus courtes que celles des Grecs. De temps en temps, les Lacédémoniens tournaient le dos, comme s'ils allaient tous prendre la fuite; et les barbares, voyant ce mouvement, s'abandonnaient à leur poursuite, poussant de grands cris et frappant sur leurs armes; mais au moment où ils allaient atteindre les Lacédémoniens, ceux-ci, se retournant tout à coup, faisaient tête et jetaient sur place un nombre infini de Perses; les Spartiates n'éprouvèrent qu'une perte légère. Enfin les Perses prirent le parti de se retirer. On rapporte que le roi, témoin de ces combats, et tremblant pour le salut de son armée, s'élança trois fois de son trône. Cependant les barbares, persuadés qu'après tant d'attaques les Grecs, si peu nombreux, devaient être tous blessés et hors d'état de combattre, en tentèrent une nouvelle le jour suivant. Les Grecs, rangés par ordre de peuples, prirent part tour à tour à ces divers combats; et les Perses, n'ayant pas mieux réussi que le premier jour, rentrèrent dans leur camp. »

La trahison pouvait seule terminer cette lutte héroïque, pleine d'une majesté sereine, que l'historien grec a fait passer dans son récit. Un certain Ephialte, Mélien de nation, indiqua au grand roi un défilé qui permettait de tourner la position des Grecs. Les immortels s'y engagèrent pendant la nuit, et, au lever du jour, l'armée grecque, avertie de ce mouvement, comprit qu'elle était condamnée à périr; mais cette admirable défense devait finir par un dévouement suprême. Léonidas renvoie les alliés auxquels la retraite était encore possible. Il pouvait les suivre; une seule chose le retint, lui et les Spartiates, plus forte que l'amour de la vie: le respect de la loi, l'habitude héroïque de ne jamais reculer, cette tradition d'honneur militaire et de dévouement complet qui rendait Sparte invincible, lorsqu'il ne fallait que se défendre. Les Spartiates furent tués jusqu'au dernier, et Xerxès fit défiler son armée devant leurs cadavres. Jamais lutte plus grande et plus simple à la fois n'avait inauguré la défense d'un peuple libre; jamais les hautes destinées de la Grèce ne furent annoncées d'une façon plus glorieuse.

La Grèce était forcée; un corps de Perses marcha sur Delphes, l'armée s'avança contre Athènes. La généreuse cité était abandonnée par les Grecs, uniquement occupés du salut du Péloponèse. Les habitants durent l'abandonner eux-mêmes; Trèzène, Salamine, Egine reçurent les femmes et les enfants, et la flotte tous ceux qui étaient en état de combattre. L'armée des Perses entra donc dans Athènes, et avec elle le pillage et l'incendie.

Cependant la flotte grecque était incertaine et voulait reculer jusqu'à l'isthme de Corinthe. Le conseil des chefs avait même décidé la retraite, et rien ne l'eût empêchée, sans le génie persévérant de Thémistocle : ses prières, ses menaces, ses ruses enfin finirent par arrêter la flotte dans ce détroit de Salamine, où l'attendait la victoire. Les Grecs opposaient près de quatre cents vaisseaux à plus de mille. Ils devaient donc chercher, comme aux Thermopyles, un étroit champ de bataille, où le nombre ne pût accabler le courage. Le bras de mer qui sépare la côte d'Eleusis de celle de Salamine était heureusement choisi dans ce dessein. La flotte des Perses fut obligée de s'y entasser, pendant qu'une mer houleuse entre-choquait leurs vaisseaux. Le moindre désordre devenait parmi eux considérable, tandis que la flotte des Grecs évoluait librement et détruisait en détail cette foule confuse de navires. D'un côté l'audace et l'enthousiasme, un trouble inouï de l'autre, assurèrent la victoire aux Grecs; le peu de largeur du détroit, la difficulté de la fuite rendirent la défaite sanglante : plus de deux cents vaisseaux perses furent brisés ou coulés à fond; enfin un corps d'élite de l'armée persane, qui occupait l'île de Psyttalie, afin d'empêcher les Grecs vaincus de s'y réfugier, fut entièrement détruit par Aristide, qu'un exil immérité ne détournait pas de combattre pour Athènes et pour la Grèce.

Cette victoire décisive a, comme la défaite glorieuse des Thermopyles, un caractère héroïque. Les circonstances qui la précèdent et qui l'accompagnent ne laissent pas oublier, un seul instant, que la civilisation et la barbarie sont ici en présence, et que c'est la cause du genre humain qui se débat par les armes. D'un

côté des délibérations, des conseils, des discours, l'empire de la persuasion et de la persévérance sur des esprits libres, la vaillante légèreté de l'attaque, ce chant sacré entonné au début de l'action, ces dispositions intelligentes des chefs et ce courage religieux des soldats, tout nous rappelle que le libre génie de la Grèce se déploie ici dans toute sa force; de l'autre, cette confusion, cet entassement de vaisseaux inertes, ce roi qui regarde du rivage ceux qui vont mourir pour lui, cette insolente confiance avant le combat, et cette attente assurée de la victoire, cette fuite précipitée et cet abattement après la défaite, sont autant de symptômes des incurables faiblesses de l'Asie, heureusement vaincue dans cette grande lutte.

La flotte des Perses gagna l'Hellespont et l'armée de terre l'y rejoignit avec Xerxès, pressé de repasser en Asie. Trois cent mille hommes restèrent en Thessalie, sous le commandement de Mardonius. Les Grecs, cependant, châtiaient les défections et récompensaient les dévouements. Thémistocle fut comblé d'honneurs; la Grèce sentait qu'Athènes et lui l'avaient sauvée de ses propres incertitudes et presque malgré elle; mais la guerre, dont l'issue ne semblait pas douteuse, n'était pourtant pas terminée. Les Perses occupaient encore le sol hellénique; ils hivernaient en Thessalie.

Le printemps mit en mouvement toute la Grèce; mais Sparte ne se départit pas de sa lenteur accoutumée, elle qui devait tenir le premier rang, puisque l'infanterie allait désormais décider la guerre. Pendant que les Lacédémoniens célèbrent leurs fêtes religieuses, Athènes est une seconde fois envahie et des ruines sont entassées sur des ruines. De l'Attique dévastée, Mardonius alla en Béotie et s'établit dans un camp retranché, sur la rive gauche de l'Asopus. L'armée du Péloponèse ne tarda pas à passer l'isthme et se joignit à l'armée athénienne, débarquée de la flotte. Cent dix mille Grecs se trouvaient en face de trois cent mille Perses et d'environ cinquante mille Grecs, Thessaliens et Béotiens, traîtres à la cause commune. Les deux armées hésitèrent longtemps à engager la bataille; des escarmouches heureuses animaient les Grecs.

Après dix jours d'attente, l'armée grecque, privée d'eau et de vivres, fit un mouvement de retraite que les Perses, selon leur usage, prirent pour une fuite. Ils attaquèrent, à Platées, les Spartiates, qui attendaient immobiles que les sacrifices leur fussent favorables. Plus d'un Spartiate était tombé sans défense, quand à leur tour ils prirent l'offensive. Tout changea de face alors: Mardonius et l'élite de son armée détruite laissèrent les Spartiates pénétrer jusqu'au camp des Perses; mais cet obstacle les arrêta; les soldats de Lycurgue ne savaient pas plus enlever les retranchements que les construire. Ce furent les Athéniens qui, vainqueurs des Grecs auxiliaires, vinrent forcer le camp et livrer à l'épée des Grecs les débris de l'armée des barbares. La lutte fut ainsi terminée par un immense massacre. Une ligue fut conclue sur le champ de bataille entre les peuples vainqueurs, un autel fut élevé, et les dieux furent pris à témoin de leurs serments d'alliance contre les Perses. Un dixième du butin fut consacré aux dieux, des fêtes instituées pour rappeler de cinq en cinq ans la victoire, et les Platéens déclarés inviolables et sacrés. Tant de serments seront trop tôt oubliés.

Pendant que Mardonius succombait à Platées, les restes de la flotte des Perses étaient le même jour incendiés à Mycale, après une bataille gagnée sur la côte par les Grecs débarqués. Pendant ce combat, le bruit de la victoire de Platées s'était répandu dans les rangs des Grecs, comme par une révélation des dieux, qui avait contribué au succès de la journée. Enfin, le jour même de la bataille de Salamine, Gélon de Syracuse, avait encore une fois vaincu l'Asie en détruisant une immense armée carthaginoise. De telles victoires, remportées coup sur coup sur l'ennemi commun, semblaient l'effet d'une intervention divine et enivraient la race grecque du sentiment de sa force et de son brillant avenir.

En effet, ce rapprochement des Grecs et des barbares, qui nous instruit si bien de leur différence, fut aussi ce qui apprit à la Grèce à se connaître. Le contraste est partout et les moindres détails le font sentir. Quand les généraux de Darius attaquent Milet, « ils redoutent, s'ils ne la prennent, dit Hérodote, les châtiments du grand roi. » Et un historien grec, écrivant sur la tactique, dira cette simple parole : « Mettez des gardes autour du camp et soyez sans crainte, car les lois les surveillent. » La loi est en effet la reine de ce monde nouveau; c'est le fouet des chefs qui précipite les Perses sur les lances des Spartiates aux Thermopyles, et c'est la loi qui maintient ces derniers immobiles à leur rang. Aussi écrira-t-on sur leur tombeau : « Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. » Image frappante et inscription sublime, qui nous montrent toute l'Asie dans un scène et toute la Grèce dans un mot.

Le respect de la loi morale et du droit des gens est aussi mis en lumière chez les Grecs par les affreuses coutumes des barbares. A Platées, on conseille à Pausanias de mettre Mardonius en croix et de venger ainsi Léonidas mis en croix par Xerxès : « Votre avis pèche contre la raison, répond-il; car, après avoir élevé très-haut par vos louanges moi et ma patrie, vous nous rabaissez jusqu'à terre, en nous conseillant d'outrager un mort. Une telle conduite convient aux barbares et non pas aux Grecs. » Ces magnifiques paroles sont une déclaration faite par la Grèce en face de la barbarie; et combien ne pourrait-on pas recueillir

dans Hérodote de contrastes analogues ? Mais il nous a suffi de raconter cette guerre, dont l'intérêt ne saurait vieillir. Lorsqu'un grand peuple se peint ainsi sur ses champs de bataille et dans les moindres actions d'une grande lutte, mieux vaut le laisser se montrer lui-même tel qu'il est. Rien n'égale, ni ne remplace un tel tableau.

La Grèce peut se développer en liberté, le vieux monde oriental est désormais sans force contre l'Europe. Xerxès est rapproché de nous, pour ainsi dire, par la précision d'Hérodote; mais qu'on y regarde de près et ce conquérant qui, desséchant les fleuves, domptant la mer et coupant les montagnes, vient arracher un peuple à son pays et le remplacer par un autre, est l'héritier direct de ces hommes presque inconnus, qui parcouraient l'Orient à la tête de millions d'hommes, luttant contre la nature et transportant les populations. Pour la première fois, ce torrent trouve un obstacle et l'Asie est contenue, en attendant qu'elle soit envahie. La civilisation nouvelle n'avait pas d'avenir assuré, à côté de ce débordement toujours possible. La Grèce ne pouvait grandir sous cette menace d'une perpétuelle invasion. Elle manquait d'air et d'espace. Les guerres médiques l'affranchirent à jamais. Il faut les appeler de leur vrai nom, une délivrance. C'en est une preuve, que l'éternel souvenir des Grecs, que leur infatigable enthousiasme pour ces victoires libératrices. Chaque peuple a dans son histoire un grand fait, auquel il rattache tout son passé et tout son avenir, et dont la mémoire est un mot de ralliement, une promesse de salut. La fuite d'Egypte, disaient les Juifs; le renversement des Mèdes, disaient les Perses; les guerres médiques, dirent à leur tour les Grecs. On les rappellera à tout propos, pour en tirer des arguments, des prétentions politiques, des mouvements oratoires, des encouragements patriotiques dans les grandes crises, et plus tard, des regrets éternels. C'est au nom des services d'Athènes, à Salamine, que les ambassadeurs athéniens engageront Sparte à la patience, au moment de l'explosion de la guerre du Péloponèse. « Vainqueurs des Mèdes, nous devons commander aux Grecs, » diront les généraux athéniens à Mélos. Faut-il rappeler les perpétuelles allusions des orateurs et le beau mouvement de Démosthène ! Mais le plus remarquable peut-être de ces souvenirs, est celui d'Arrien qui, tant d'années après ces événements glorieux, voit dans la ruine de Thèbes, détruite par Alexandre, la punition divine de Thèbes la transfuge, passée aux Mèdes. Cet écho prolongé des guerres médiques dans l'avenir, montre assez qu'elles occupaient dans la pensée des Grecs une aussi grande place que dans l'histoire du monde.

GRANDEUR D'ATHÈNES. — ARISTIDE. — CIMON.

La Grèce entière avait vaincu les Perses, mais Athènes avait eu la plus belle part dans la lutte et dans la victoire. Son dévouement avait été plus complet, son sacrifice plus éclatant qu'aucun autre, et la cité victorieuse, deux fois détruite, n'était plus qu'un monceau de ruines. Il fallait la reconstruire et l'assurer contre un nouveau désastre. Elle fut rapidement entourée de murs; pendant que Sparte, soutenant qu'on ne devait laisser aucune ville fortifiée hors du Péloponèse, était jouée par l'habileté railleuse de Thémistocle. La cité reconstruite fut munie d'un port fortifié, que plus tard de longs murs rattachèrent à la ville. Elle appela dans son sein, par des lois plus libérales encore, les étrangers qui réparèrent ses pertes, et, par des immunités soigneusement garanties, des ouvriers qui l'enrichirent de leur industrie.

Pendant qu'Athènes se préparait ainsi à devenir le siége d'un puissant empire, Sparte laissait échapper par sa faute la suprématie, que semblait lui avoir accordée la Grèce. Ce fut malgré elle qu'Athènes fit rester en Asie les Ioniens, que Sparte voulait rappeler en Grèce; ce fut Athènes qui déclara grecques Chios, Lesbos, Samos et les îles de la mer Egée; qui prit le satrape du grand roi dans Sestos, et qui rapporta de l'Hellespont, comme un trophée, les chaînes du pont d'Abydos. La hauteur de Pausanias et bientôt sa trahison, la vénalité reconnue de Léotychides achevèrent le discrédit de Sparte parmi les alliés, à la fois humiliés et indignés. Tant d'orgueil et tant de corruption, unies à une prudence excessive, firent juger avec raison Sparte indigne de commander à la Grèce, que séduisaient au contraire toutes les qualités d'Athènes personnifiées dans Aristide. Ce grand homme de bien, investi de la confiance de tous, régla les conditions de la ligue que formèrent les Ioniens sous la direction d'Athènes. Quatre cent soixante talents (2,460,000 fr.), des contingents militaires furent mis chaque année à la disposition d'Athènes, chargée de poursuivre et de diriger la guerre.

Des réformes intérieures suivirent cet agrandissement politique de la cité. Tous les habitants d'Athènes avaient rempli les devoirs de citoyen pendant l'invasion; la justice, autant que la nécessité, poussa Aristide à leur en conférer tous les droits. Les charges, dont la dernière classe était écartée par les lois de Solon, devinrent accessibles à tous, mais tous furent désormais atteints par l'impôt. La démocratie athénienne ainsi constituée et la liberté de la Grèce assurée, nous voyons disparaître de la scène, sans savoir comment ils l'ont quittée, Aristide et Thémistocle, dont l'œuvre était accomplie, puisqu'ils laissaient leur patrie libre et florissante.

Cimon, fils de Miltiade, prit, après ces grands hommes, la direction des affaires. Il leur ressemblait peu. De grandes qualités militaires, peu de goût pour les arts, nulle éloquence, un

vif amour de la discipline, qui le faisait incliner vers Sparte, le rendaient éminemment propre à continuer la guerre contre les Perses, et à retarder la grande lutte intérieure, qui devait tôt ou tard l'interrompre. Sa première expédition fut importante pour la grandeur d'Athènes. Chassant les Perses de la Thrace, il emporta Eion et rendit sa patrie maîtresse des bouches du Strymon. L'île de Scyros cessa d'être un repaire de pirates et devint une terre athénienne. Enfin deux alliés, qui avaient refusé leur tribut, Carystos en Eubée et Naxos, furent réduits par la force et passèrent au rang de sujets.

La même année, Cimon détruit, à l'embouchure de l'Eurymédon, deux cents vaisseaux du grand roi, et couronne cette victoire navale par un heureux débarquement. Ces succès furent interrompus par la nécessité d'assurer aux Athéniens d'Eion la possession des mines d'or du mont Pangée, exploitées par les habitants de l'île de Thasos. Les Thasiens, serrés de près, imploraient Sparte, qui promettait son secours, lorsqu'un tremblement de terre bouleversa la Laconie tout entière et fit périr vingt mille de ses habitants. Les Messéniens révoltés recommencèrent aussitôt leur guerre d'indépendance, qui devait encore durer dix années. Sparte, ainsi occupée, laissa succomber Thasos, qui, dépouillée de ses mines, paya en outre les frais de la guerre et un tribut.

La fortune de Cimon était alors à son comble et celle d'Athènes devenait tous les jours plus brillante. Poursuivant seule la guerre contre les barbares, s'agrandrissant en Grèce et inspirant à Lacédémone une jalousie impuissante, elle avait vu, après la soumission de Carystos et de Naxos, les alliés se préparer eux-mêmes à une sujétion plus étroite, en demandant à remplacer par une augmentation de tribut leurs contingents d'hommes et de vaisseaux. Ce système, adopté avec empressement par Athènes, devait tôt ou tard lui donner l'empire de la Grèce.

Cependant la guerre de Messénie, indéfiniment prolongée, affaiblissait Sparte et inquiétait Cimon. Désireux de maintenir la force et l'unité de la Grèce contre les barbares, ami des lois et des mœurs de Lacédémone, et croyant ce contre-poids nécessaire à la grandeur athénienne, Cimon attendit à peine la demande de Sparte pour proposer au peuple athénien de la secourir. Le peuple y consentit à regret; et une armée athénienne, venant offrir ses services aux Spartiates, dut regagner l'Attique, après avoir essuyé de ces hommes, que l'adversité rendait plus farouches encore, le plus fier et le plus humiliant des refus. La popularité de Cimon en fut mortellement atteinte. Il l'avait déjà compromise par sa libéralité même, par la franchise de ses inclinations aristocratiques, par une protection ouvertement accordée à l'Aréopage, qui, devenu un foyer d'opposition contre le gouvernement populaire, était menacé de voir restreindre ses attributions et ses prérogatives. Cette marche constante du peuple athénien vers la démocratie, l'éloignait de plus en plus de Cimon, qui ne pouvait le guider dans cette voie. Ce dissentiment croissant se termina par une rupture définitive et par le bannissement de Cimon.

PÉRICLÈS.

Il n'avait pas quitté Athènes qu'il était déjà remplacé. Le fils de Xantippe, le vainqueur de Mycale, descendant de Clisthènes par sa mère, avait déjà séduit le peuple par son éloquence et par sa beauté. Avide de commandement, se sentant né pour l'empire, il avait associé, malgré l'éclat de sa naissance, sa destinée politique au triomphe de la démocratie. Il lui fut donné de gouverner, pendant de longues années, le plus inconstant des peuples, et d'attacher son nom à l'époque glorieuse où Athènes fit ses plus grandes actions et enfanta ses plus beaux chefs-d'œuvre. Cette brillante période de l'histoire du monde s'appelle encore aujourd'hui le siècle de Périclès.

La nouvelle politique d'Athènes fut inaugurée avec bonheur; mais l'événement montra bientôt qu'elle était prématurée. Faire à la fois la guerre à Sparte et aux barbares, assurer en même temps par les armes l'indépendance de la Grèce et la suprématie d'Athènes, était encore au-dessus des forces de la république. Mégare, devenue démocratique, se donne à Athènes, qui l'enferme dans ses longs murs et la défend contre Corinthe. Mais bientôt Sparte, Egine, Epidaure, viennent soutenir la cause dorienne contre la démocratie envahissante. Mégare fut défendue contre une invasion par les vieillards et les enfants d'Athènes, pendant qu'Egine était assiégée, qu'une flotte athénienne allait conquérir Chypre et qu'une autre flotte allait soutenir l'Egypte révoltée contre le grand roi. La défaite de Tanagre, où les Athéniens furent vaincus par l'infanterie de Sparte, n'arrêta pas l'ardeur d'Athènes. Egine succombe peu après, une armée béotienne est détruite à Œnophyta, une flotte athénienne va brûler Gythium sur la côte de Laconie, passe devant Corinthe et vient enlever Naupacte, où sont appelés les débris des Messéniens, chassés enfin d'Ithôme. Cette splendeur passagère finit par un désastre. Deux flottes athéniennes furent détruites en Egypte et deux expéditions, contre Tanagre et en Acarnanie, échouèrent. Ces malheurs relevèrent le parti aristocratique, ami de la paix, et firent rappeler Cimon. Une trêve, conclue avec les Doriens, permet à Cimon de tourner une fois encore Athènes contre les barbares. Il meurt au siége de Citium entre deux victoires, et avec lui finissent glorieusement les guerres médiques.

Le traité de Citium fut le legs de Cimon mou-

rant à sa patrie et à la Grèce. Le but de toute sa vie était atteint: les Grecs d'Asie étaient affranchis et les Grecs d'Europe n'avaient plus rien à craindre du côté de l'Orient. Les colonies grecques déclarées libres, l'engagement pris par le grand roi de laisser toujours au moins trois jours de marche entre leur territoire et ses armées, et d'interdire à ses vaisseaux de guerre l'entrée de la mer Egée, telles sont les conditions de ce traité et les garanties sérieuses dont la Grèce avait entouré son indépendance.

La fin des guerres médiques n'est pour la race grecque que le signal de la guerre intérieure. Entre tant de villes rivales, la paix était impossible; et, en même temps qu'elles déchiraient la Grèce par leurs querelles, elles étaient elles-mêmes déchirées par les factions. L'oracle de Delphes, qui représentait le droit de parler à toute la Grèce au nom des dieux, appartenait aux Delphiens, tout dévoués à Lacédémone. Les Phocidiens, alliés d'Athènes, s'en emparèrent. Sparte rétablit les Delphiens, Athènes rendit l'oracle à ses alliés; et cette guerre d'un an permit au parti aristocratique de la Béotie de se soulever contre Athènes. La défaite de Coronée affranchit les Béotiens. Mégare massacra sa garnison athénienne et ouvrit ses portes à une armée spartiate, pendant qu'Athènes était occupée à réprimer la révolte de l'Eubée. Quoique l'Eubée fût reconquise, et que le roi de Sparte, acheté par Périclès, eût opéré sa retraite, un traité désavantageux pour Athènes fut la conclusion de cette lutte, qui était le prélude de la guerre du Péloponèse. La trêve de trente ans faisait perdre à Athènes Mégare, Trézène, et les ports de l'Achaïe. Elle gardait, avec les îles de la mer Egée et la direction de la ligue formée contre les Perses, les éléments de sa puissance maritime et assez d'influence pour redevenir un jour prépondérante en Grèce.

C'est à partir de cette époque que Périclès, ayant fait exiler Thucydide, chef du parti aristocratique, devient le maître de la république. Il ne fut jamais que stratége, mais il dirigea tout et, jusqu'à sa mort, rien ne se fit que par ses conseils. Jamais la civilisation grecque ne fut personnifiée avec plus de force et avec plus d'éclat que dans ce grand homme. Elevé par les plus illustres philosophes et par les plus habiles artistes, formé au milieu de la société la plus brillante et la plus ingénieuse de la Grèce, Périclès est, pour ainsi dire, le chef-d'œuvre de son siècle et de son pays. Athènes s'admirait en lui; il est moins le chef de la cité qu'il n'en est l'âme, il la gouverne moins qu'il ne l'inspire.

Il était du parti démocratique, c'est-à-dire qu'il voulait maintenir l'égalité parmi ce petit nombre d'hommes, qui, sous le nom de peuple athénien, était en réalité l'aristocratie de la Grèce et du monde. Il voulait que ce peuple eût le gouvernement et la direction de la race hellénique; et il voulait en même temps qu'il fût digne d'un tel rôle, par l'éclat de son génie et de sa gloire, par la magnificence de ses monuments, par l'élévation de son caractère et par la grandeur de ses desseins. Il voulait que la Grèce fût moins conquise que gagnée et séduite par la splendeur athénienne, et que sa patrie devînt pour la Grèce, par le libre assentiment des peuples, ce que lui-même était pour sa patrie, une âme, la source intelligente de la pensée et de l'action.

Périclès n'eut aucun effort à faire pour changer définitivement en suprématie la direction de la ligue ionienne, accordée depuis les guerres médiques à Athènes. Ce furent les alliés eux-mêmes qui proposèrent de transporter de Délos à Athènes le trésor commun, que l'accroissement du nombre des alliés avait porté à un revenu de 600 talents. Les factions, qui étaient le fléau de toutes les cités grecques et qui y rendaient si difficile l'administration de la justice, facilitèrent une innovation, qui fit d'Athènes le tribunal commun de tous les alliés. Nulle condamnation capitale ne put être prononcée qu'en Attique; tout procès politique, tout débat entre les citoyens des deux villes furent désormais jugés par les Athéniens. On porta devant leur tribunal jusqu'aux procès civils importants. Si cette justice lointaine assurait aux alliés plus d'équité dans les arrêts, elle leur imposait de grands sacrifices, par l'inévitable lenteur de la procédure et par l'éloignement des juges. Quelques villes furent laissées en possession de leur justice particulière, Chios, Lesbos, Potidée et cette Samos, qui allait bientôt sentir tout le poids de la puissance athénienne.

Athènes avait le désir légitime d'être entourée de gouvernements à son image, et la démocratie l'avait partout pour alliée. L'aristocratie régnait à Samos; une guerre entre Samos et Milet donna au parti démocratique l'occasion de réclamer l'arbitrage d'Athènes. L'aristocratie refusa de l'accepter, et Périclès, arrivant à Samos avec quarante vaisseaux, mit le parti démocratique à la tête du gouvernement. A peine est-il hors de vue, que l'aristocratie livre aux Perses la garnison athénienne et, implorant le secours du Péloponèse, déclare la guerre à Athènes. Neuf mois d'une guerre acharnée réduisirent Samos à l'obéissance, malgré le secours des Perses, qui envoyèrent une flotte phénicienne appuyer les soixante-dix vaisseaux samiens. La ville prise fut démantelée, livra sa flotte, paya les frais de la guerre. Cette répression, rigoureuse sans être impitoyable, fut un salutaire exemple et affermit l'empire d'Athènes. Le Péloponèse s'était abstenu et avait reculé devant une guerre générale.

Athènes, sûre de sa domination, dépense sa force en pacifiques conquêtes; elle repeuple ses anciennes colonies, elle en fonde de nouvelles. L'Eubée, Naxos, Andros reçurent les citoyens pauvres d'Athènes, destinés à devenir de riches

colons. La Chersonèse fut repeuplée et fortifiée; Byzance, Sinope devinrent des colonies athéniennes; Amphipolis fut enfin fondée entre les deux bras du Strymon; et, à l'Occident, Sybaris se releva par les secours d'Athènes. Périclès essayait en même temps, mais en vain, de lier étroitement, pour l'avenir, ces colonies à la métropole, et de conserver à la république autant de citoyens qu'elle envoyait de colons: cet art admirable d'étendre une cité jusqu'à lui faire embrasser plusieurs nations sans l'affaiblir, devait rester inconnu à la Grèce, divisée en jalouses républiques. En même temps qu'Athènes semble s'accroître par ses colonies, elle se mutile elle-même, en chassant de son sein cinq mille habitants, qui, d'origine étrangère, s'étaient glissés dans les rangs des citoyens. Epuration funeste, qui maintenait une disproportion inouïe entre le nombre des Athéniens et l'étendue de leur empire.

Les contributions des alliés, le produit des mines et des domaines de l'Etat, affermés à des particuliers, les amendes et les confiscations, les droits de douanes, la taxe des étrangers, un impôt direct et une sorte de contribution de guerre pesant exclusivement sur les riches, fournissaient à la république de 40 à 60 millions par année : faible somme pour les besoins de ce grand empire. Une flotte magnifique d'environ trois cents vaisseaux, une armée considérable pour le petit nombre de la population, absorbaient une partie de ces ressources. L'indemnité allouée aux citoyens qui assistaient à l'assemblée ou qui siégeaient aux tribunaux, les secours accordés aux colons, des fêtes splendides et nombreuses, des spectacles, où la place des pauvres était payée par le trésor, enfin d'incomparables monuments consumaient le reste des revenus d'Athènes; et cependant telle fut l'économie du gouvernement et l'intelligente direction de tant de travaux, qu'avant le siége de Potidée la république avait en réserve près de 10,000 talents.

Le Parthénon, temple de Pallas, dont notre siècle admire encore les marbres mutilés; l'Odéon, théâtre réservé aux concours de musique; l'Erechthéion, le temple d'Eleusis, les Propylées, qui formèrent à l'Acropole une magnifique entrée, s'élevèrent sous la direction de l'immortel Phidias. Il plaça lui-même dans le Parthénon la statue de Minerve, protectrice d'Athènes : elle était d'ivoire et d'or, le temps l'a détruite et l'admiration de la Grèce l'a conservée. En même temps, l'achèvement des longs murs, la construction de l'arsenal et des bassins du Pirée rappelaient à Athènes qu'elle était, aussi bien que le sanctuaire des arts, le siége d'une grande puissance militaire.

Autour de Périclès se groupent les plus grands noms de la Grèce antique, ceux de Sophocle et d'Euripide, d'Aristophane, d'Anaxagore et de Socrate. Tout fleurit en même temps, le théâtre, la tribune, l'art, la philosophie. C'était dans le drame que l'intelligence humaine se déployait avec le plus de force et le plus d'éclat. La tragédie, sortie par degrés de la poésie lyrique, avait atteint sa perfection. Elle fut d'abord l'histoire des dieux plutôt que celle des hommes, et elle en garda toujours un caractère étrange et majestueux. Les héros y seront toujours au-dessus de l'humanité : des cothurnes les grandissent; un masque exprime, dans son immobilité frappante, une passion irrésistible et toujours la même : la voix en sort plus puissante et plus grave, et le rhythme, changeant selon la situation du personnage, s'éloigne le plus possible de la langue commune et du monde réel. Les théâtres sont des temples immenses; souvent des gradins circulaires, taillés dans une montagne, reçoivent tout un peuple auquel une vue magnifique a été ménagée. A Athènes c'est la mer, Egine et Salamine; en Sicile, tous les théâtres sont tournés vers l'Etna. Le théâtre est l'orgueil de la cité grecque; elle le fait à sa taille, toujours avec magnificence. Les grandes villes en ont de vastes et de splendides. Les petites îles de l'archipel ont de gracieux théâtres de marbre blanc.

Sur la scène agissaient les trois acteurs, qui se partageaient les rôles du drame. Au-dessous d'eux, dans l'orchestre, sorte de région intermédiaire entre le monde idéal de la scène et les spectateurs, évoluait le chœur, qui, donnant ses conseils aux personnages et à l'assemblée, jugeait sans cesse au point de vue humain les actions héroïques de la scène. Des traditions respectées maintenaient la dignité du théâtre. Les actions violentes se passaient au dehors et étaient racontées; de là, l'importance du rôle du héraut, du messager. Quelquefois, en vue d'un grand effet moral, cette loi était suspendue. La grandeur de Prométhée éclate mieux pendant son supplice. Quelle pitié inspire la folie d'Ajax, assis dans sa tente, au milieu des troupeaux égorgés !

Les grands poëtes qui remplirent tour à tour la scène athénienne de chefs-d'œuvre dont les débris ont semblé inimitables à la postérité, firent passer l'art, en moins de trois générations d'hommes, de sa naissance à sa perfection, et de la perfection à un commencement de décadence. La grandeur surhumaine des héros d'Eschyle, le rôle considérable laissé aux dieux, l'intervention continuelle et irrésistible de la fatalité, une exubérance prodigieuse d'images, ne nous permettent pas d'oublier que la tragédie n'est encore que la forme la plus vive et la plus frappante de la poésie lyrique. Mais avec Sophocle la mesure est introduite dans l'art, une certaine liberté entre en lutte avec les passions, une certaine réalité adoucit l'idéal, et l'action, sans cesser d'étonner l'esprit, intéresse et remue les cœurs. La mythologie, dans ses drames, est réconciliée avec la justice; la protection des dieux y est toujours représentée étendue sur Athènes, et tandis qu'Eschyle

mettait de préférence en lumière le côté terrible de la religion, Sophocle montre le plus souvent ce qu'elle a de bienfaisant et d'aimable. Enfin, un homme du peuple, qui avait essayé de l'éloquence et qui s'était nourri de philosophie, vint donner à la scène un caractère nouveau. Sa carrière fut orageuse, et ce ne fut qu'à la longue que ce genre, qui d'abord répugnait au peuple athénien, finit par l'enivrer. Introduire dans la légende les doutes et les subtilités de la philosophie, transformer en hommes les héros fabuleux de l'antiquité, développer les passions par des situations violentes et parfois forcées, compliquer l'action par des incidents nombreux, l'expliquer par des prologues et la dénouer par la subite intervention d'un dieu, telles sont les principales innovations d'Euripide. Au point de vue de l'art grec, il y a décadence; mais, au point de vue de l'art moderne, il y a un progrès. Les personnages sont enfin libres et livrés à leurs passions. Ils délibèrent, ils cèdent ou résistent, ils se font en partie leur destinée; aussi sont-ils du monde réel et font-ils partager au spectateur des passions et des douleurs inséparables de notre nature et bien faites pour l'émouvoir. Euripide est le plus pathétique des poëtes de l'antiquité.

La comédie, qui répond, elle aussi, à l'un des besoins de la nature humaine, et qui chez un peuple libre a tant de puissance, était maniée comme une arme de guerre par Cratinus, et, après la mort de Périclès, par Aristophane. Jamais peuple ne reçut de plus spirituelles et de plus vives leçons que celles de ces libres poëtes, et jamais peuple ne les écouta avec plus de complaisance. Véritables satires politiques, les comédies de cette époque ne touchaient guère aux mœurs privées que dans leurs rapports avec les affaires publiques, et ne s'attachaient pas à la peinture des caractères; mais l'art y tenait pourtant sa place, et les chœurs d'Aristophane resplendissent parfois de la plus brillante poésie.

Comme la poésie était la langue de l'art et de l'idéal, la prose était la langue de la politique et de la nécessité. Elle était l'instrument de l'éloquence, un moyen de gouvernement. Mais, en Grèce, tout ce qui est utile devient beau par une association inévitable; et, de même que tous les détails de l'architecture grecque sont à la fois des parties nécessaires de l'édifice et des ornements, de même la prose unit par degrés à l'idée l'image, à la clarté l'éclat. La démocratie athénienne était véritablement, comme l'a dit Cicéron, la patrie de l'éloquence. Elle y donnait le pouvoir; elle y était le signe aussi bien que l'instrument du génie politique. La grandeur d'Athènes se communique à l'éloquence de Périclès; et c'est parce qu'il avait conscience de l'élévation de son rôle et de la puissance de son esprit dominateur, que ce chef du parti démocratique eut en partage ce qu'il y a de plus aristocratique dans l'art de la parole, la mesure et la gravité. Il méritait son surnom d'Olympien, parce qu'il intervenait rarement dans les débats publics, qu'il avait, comme un dieu, des ministres qui prêtaient leur parole à sa pensée. Ne paraissant à la tribune que dans les occasions solennelles, il s'y montrait rempli, dans son geste aussi bien que dans sa parole, d'une incomparable majesté. L'effet de cette éloquence sobre et concise était imposant. Elle gravait la pensée dans l'esprit, le forçait à réfléchir : « C'est lui, dit Eupolis, qui laisse l'aiguillon dans la plaie. » Pendant que l'éloquence politique atteignait cette hauteur, se formait au barreau cette éloquence moins nerveuse, mais plus pure et plus délicate, qui fera donner par excellence, à ceux qui l'ont enseignée et pratiquée le nom d'orateurs attiques. Nous voyons dans Hérodote ce que l'histoire pouvait déjà faire pour l'instruction des peuples, et dans Thucydide, à quelle inimitable perfection elle allait atteindre.

La philosophie continuait sa marche lente et sûre. Déjà elle minait la religion grecque, et, par l'étude de la nature, si imparfaite qu'elle fût à cette époque, détrônait les anciens dieux. Au-dessus du nom d'Anaxagore lui-même, s'élève pourtant le nom de cet homme, que ses seuls disciples nous font connaître, et qui, invisible lui-même à nos yeux, a laissé comme une trace lumineuse dans l'histoire de l'esprit humain. Quels entretiens que ceux de Socrate, à en juger par les grands esprits qui se sont formés dans un tel commerce! Véritable créateur d'une philosophie nouvelle, rappelant l'homme à la contemplation de lui-même et à la pratique du bien, Socrate ne put cependant éviter de se montrer l'adversaire de la religion de son pays. L'unité de Dieu, empreinte dans son esprit, le détachait de l'Olympe comme l'étude de la nature en écartait Anaxagore, et sa tempérante sagesse fut impuissante à le cacher. Mais qu'importe la condamnation injuste de l'homme dont la parole fut si féconde qu'elle renouvela la philosophie antique, et si puissante qu'elle vint jusqu'à nous dans les écrits de ses disciples!

C'est au milieu de ce cortége de grands hommes que nous apparaît Périclès, respecté du peuple jusqu'à son dernier jour, malgré une disgrâce passagère, qui, sans pouvoir l'atteindre, frappa autour de lui ses amis, Phidias et Anaxagore, et cette femme de génie qui eut sur ce grand homme et sur son siècle une telle influence, que le nom d'Aspasie est devenu inséparable de celui de Périclès. Jamais Athènes ni la Grèce ne virent une telle douceur dans le gouvernement, tant de prospérité unie à tant de gloire. C'est dans ce moment unique de l'histoire du monde, c'est au milieu de ces chefs-d'œuvre de tout genre, de ces idées les plus élevées et les plus généreuses, en un mot, d'une civilisation portée à son comble, qu'éclate, comme un incendie dans un temple, la guerre du Péloponèse.

GUERRE DU PÉLOPONÈSE.

La différence de race et de gouvernement, une rivalité qui avait commencé avec l'histoire de la Grèce et que chaque jour rendait plus vive, des intérêts commerciaux opposés, l'or du grand roi appliqué à diviser les peuples grecs, furent les causes de cette lutte désastreuse; l'ambition d'Athènes, l'assujettissement de ses alliés en furent le prétexte; la guerre de Corcyre et de Corinthe et le siége de Potidée en fournirent l'occasion. L'éternelle guerre des pauvres contre les riches, qui déchirait la plupart des cités grecques, avait réduit Epidamne, colonie de Corcyre, à implorer le secours de sa métropole. Sur le refus de la florissante république, Epidamne eut recours à la métropole même de Corcyre, à Corinthe. Celle-ci intervint malgré Corcyre et la guerre fut allumée. Athènes, sollicitée par les deux partis, désira se ménager en cas de guerre la puissante marine de Corcyre, et par une alliance défensive strictement observée elle la préserva d'une destruction. Une autre colonie de Corinthe, Potidée, était alliée d'Athènes. Elle reçut l'ordre du peuple athénien de détruire une partie de ses murailles et justifia cette marque de défiance par une révolte. Athènes l'assiégea immédiatement avec vigueur. En même temps, Mégare, toujours hostile à Athènes, se vit fermer par un décret tous les ports des alliés du peuple athénien. La guerre s'allumait ainsi partout d'elle-même, lorsque les alliés des Lacédémoniens les décidèrent, en 432, à exiger d'Athènes des satisfactions telles, que cette demande équivalait à une déclaration de guerre. Athènes l'accepta, elle y était encouragée par la voix de Périclès.

Sparte avait pour elle tout le Péloponèse moins Argos, la Mégaride, la Locride, la Phocide, la Béotie, Ambracie, Leucade et Anactorium. Athènes avait pour sujets ou pour alliés Chios, Lesbos, Corcyre, Zacynthe, Cephallénie, les Cyclades, excepté Mélos et Théra; la Carie et l'Ionie, l'Hellespont et la Thrace, moins Chalcis et Potidée, Platées, Naupacte et les Acarnaniens.

Cette guerre, qui devait avilir par degrés le caractère des Grecs, commença par une trahison : ce fut l'attaque en pleine paix d'une ville déclarée inviolable par les traités, de Platées, que la défaite des Mèdes avait consacrée. Les Thébains y entrèrent de nuit et s'en déclarèrent les maîtres; mais, au point du jour, ils furent à leur tour surpris et massacrés. Plus tard, une armée du Péloponèse vint aider Thèbes à investir Platées. Déjà l'Attique avait été dévastée par une armée lacédémonienne, qui l'avait trouvée vide d'habitants et qui l'avait parcourue sans résistance. Périclès avait enfermé dans Athènes toute la population de l'Attique et livrait la campagne à l'ennemi. Le roi de Sparte dut se retirer après d'inutiles ravages, qu'une flotte athénienne alla à son tour exercer sur les côtes du Péloponèse. Ce genre de guerre, d'une simplicité sauvage, eût pu durer longtemps encore, si des événements importants n'étaient venus en changer le cours. La seconde invasion du roi de Sparte fut arrêtée par la peste qui désolait Athènes. La population de l'Attique, qui y était entassée, ajoutait à l'horreur du fléau. Ces morts innombrables et rapides, la terreur qu'elles inspirent aux uns, l'amour effréné de la vie et du plaisir dont elles transportent les autres, les affreux spectacles dont la cité fut remplie, portèrent à son comble la démoralisation du peuple athénien. Le génie de Périclès soutint seul la république. Il la forçait de vivre et d'agir. Il menait contre l'ennemi une flotte que le fléau dépeuplait. Il maintint sous les murs de Potidée un camp rempli de morts, et dans Athènes il supportait sans trouble l'égarement du peuple qui le condamnait à une amende, et la mort de ses enfants qui le laissait sans postérité. Pendant qu'Athènes se débattait contre la peste, Platées était serrée de près par les Péloponésiens, Potidée était prise, la flotte athénienne battait à Naupacte la flotte, supérieure en nombre, des alliés de Sparte; et une tentative hardie pour surprendre Athènes était heureusement déconcertée. Mais un irréparable malheur l'avait frappée : Périclès était mort, atteint par le fléau, emportant avec lui, non pas la bonne fortune de la république, mais une grande partie de sa sagesse, et surtout le secret de terminer heureusement pour Athènes cette guerre terrible, conduite désormais par le hasard et par les passions.

Néanmoins, Athènes soutint avec une constance admirable la peste, le ravage de son territoire et la révolte de ses alliés. Mitylène fut entraînée par son aristocratie dans l'alliance de Sparte, et, pendant qu'une flotte athénienne l'assiégeait, un soulèvement populaire la rendit à Athènes. Déjà le caractère grec, dégradé par l'acharnement inouï de cette guerre, s'accoutumait aux massacres. Un décret, que fit passer Cléon, chef du parti populaire et malheureusement héritier de l'influence de Périclès, condamnait à mort tous les habitants de Mitylène. Un bon mouvement du peuple fit rapporter à temps le décret; mais mille habitants, du parti de Sparte, n'en furent pas moins exécutés. Platées tomba, à son tour, au pouvoir des Péloponésiens. La moitié de la garnison s'enfuit par une nuit d'orage, le reste se rendit et fut condamné à mort par une commission militaire. La ville fut rasée, les femmes vendues, le territoire donné à Thèbes. On était loin du jour, où la Grèce délivrée s'unissait à cette place même par des sacrifices et par des serments. Enfin Corcyre, toujours déchirée par les mêmes factions, donna l'exemple du plus horrible massacre qu'eût vu la Grèce. L'aristocratie vaincue fut égorgée tout entière; pendant sept jours, cette ville fut remplie de meurtres et de trahisons. Deux ans après ce carnage, d'atroces vengeances s'exerçaient encore. Jamais plus révoltant spectacle ne montra mieux sur quelle

base fragile reposait la civilisation antique, et combien la barbarie y pouvait facilement reparaître.

Cependant, la guerre marchait au milieu de ces désastres, et elle semblait, par un coup du sort, toucher à son terme. Un hardi général athénien, Démosthène, qui venait de remporter une victoire en Acarnanie et que les précédentes campagnes avaient familiarisé avec les côtes du Péloponèse, eut l'heureuse idée de rétablir les Messéniens à Pylos, et d'allumer ainsi, aux portes de Sparte, une guerre terrible. L'entreprise eût manqué par la timidité des autres généraux, si les vents n'eussent jeté sur la côte la flotte athénienne. Pylos fut aussitôt fortifiée sans outils et presque sans matériaux : l'ardeur des soldats suppléait à tout. Sparte bloqua Pylos par terre et par mer, ne pouvant réussir à l'emporter. Une île qui barrait l'entrée de la rade reçut quatre cent vingt Spartiates, afin d'empêcher tout débarquement. Mais une flotte arriva d'Athènes, vainquit celle de Sparte et enveloppa l'île de Sphactérie. Lacédémone, déjà si pauvre en citoyens, se crut perdue et demanda la paix. Athènes, à son tour, fit des conditions inacceptables et réclama les villes que lui avait enlevées la trêve de trente ans. La guerre dut continuer, mais elle traînait en longueur, et, l'hiver approchant, fit craindre aux Athéniens que le fruit de cet heureux coup de main de Pylos ne fût perdu. Les généraux, accusés de lenteur, s'emportaient contre Cléon, jusqu'à le défier de faire mieux. Pris au mot, il l'osa entreprendre et réussit. Il n'avait demandé que vingt jours pour en finir, et avant ce terme il amena prisonniers, dans Athènes, deux cent quatre-vingt-douze Spartiates, restes de la garnison de Sphactérie.

L'activité d'Athènes vint en aide à sa bonne fortune; elle battit les Corinthiens sur leur isthme, ravagea l'Argolide et enleva Cythère, si nécessaire au commerce du Péloponèse. Sparte, déconcertée par ses revers, implorait plus vivement que jamais le secours des Perses. Athènes, pour son malheur, tenta de lui disputer la faveur du grand roi. Cependant, Brasidas portait la guerre en Thrace, où Athènes avait ses plus précieuses colonies, ses mines et ses bois de construction. Il traverse la Béotie et la Thessalie et assiége Amphipolis, que la lenteur du général athénien lui permit de prendre. Ce général fut exilé et écrivit dans la retraite une histoire immortelle de la guerre du Péloponèse. C'était Thucydide.

Athènes elle-même, fatiguée de la guerre, consentit à une trêve d'un an, en 423. Mais on ne put s'entendre, et la trêve fut rompue par de vifs engagements dans la Thrace. Brasidas était dans Amphipolis et Cléon devant ses murs. Les Spartiates firent une sortie et furent vainqueurs. Mais Brasidas et Cléon restèrent sur le champ de bataille et la mort de ces deux hommes énergiques rendit leurs espérances aux amis de la paix. Dix ans d'une guerre sans pitié avaient épuisé la Grèce. Nicias à Athènes et le roi Plistonax à Sparte ne demandaient qu'à terminer la lutte.

La lassitude générale les y aida, et en 421 fut conclue une paix de cinquante années. Thèbes gardait Platées, les Athéniens, Nisée, Anactorium et Solium : toutes les autres conquêtes de cette guerre étaient rendues de part et d'autre. Que cette guerre n'eût changé en rien la position des deux partis, c'était une marque suffisante qu'elle n'était que suspendue; car les causes qui avaient amené la lutte, subsistant toujours, devaient infailliblement la renouveler.

ALCIBIADE. — REVERS D'ATHÈNES.

Et Athènes n'y pouvait plus porter la même sagesse, parce que l'esprit le plus audacieux et le plus léger de cette race si légère s'y était emparé du gouvernement, par toutes ces séductions de la beauté, de la richesse, de l'élégance, auxquelles ne résista jamais Athènes. Le fils de Clinias, disciple inconstant et chéri de Socrate, véritable prince de la jeunesse athénienne, sorte de roi de la mode, jouait en même temps un rôle politique considérable, et par là fit la perte de sa patrie : c'est qu'il dirigea les affaires d'Athènes comme les siennes. Epris par-dessus tout de l'extraordinaire, de l'aventureux et de l'inconnu, Alcibiade prodigua la fortune et les forces d'Athènes pour un jour de gloire, comme un fou qui se prépare une longue misère pour un jour de plaisir. Nulle fixité dans cet esprit impétueux, nul scrupule dans cette conscience oublieuse. Il appartient tour à tour à Sparte, à Athènes, au grand roi, parce qu'il n'appartient réellement qu'à lui-même et n'aime que le plaisir. Il le poursuit partout, dans l'orgueil du gouvernement, dans l'attrait du danger, dans la volupté du changement de mœurs et de patrie : véritable sceptique des temps modernes, épicurien de génie, il était né pour l'ornement et pour la ruine de la cité qui eut le malheur de l'aimer et de le suivre.

Les conditions de la paix, mal remplies des deux côtés, devenaient autant d'occasions de rupture et de guerre. La Grèce ne cessa pas un instant d'être en armes : tantôt c'est la Chalcidique qui résiste à Athènes ; tantôt ce sont les Béotiens, alliés de Lacédémone, qui s'emparent d'une de ses colonies; enfin c'est Argos, nouvellement alliée à Athènes, qui attaque Epidaure. La paix, ainsi rompue par les deux partis, ne pouvait plus renaître que de la chute définitive de l'une des puissances rivales. Argos avait pris Orchomènes avec l'aide d'Athènes. La sanglante bataille de Mantinée, où l'infanterie spartiate rétablit sa réputation, arracha Argos de l'alliance d'Athènes, et termina la guerre de ce côté. Les Athéniens la reportèrent sur Mélos, île dorienne jusque-là indépendante. La ville fut prise, rasée et dé-

peuplée par un massacre, après un curieux dialogue que Thucydide a conservé ou supposé, et où le droit de la force est établi avec une hauteur et une violence dignes de cet âge de fer.

Mais le cours des événements et l'ambition d'Alcibiade vinrent tout à coup détourner la guerre de la Grèce, et lancer Athènes dans une aventureuse entreprise. L'imprudent jeune homme trouva d'ailleurs les esprits préparés à se laisser séduire. Quand Athènes secourut Corcyre, elle pensait déjà à la Sicile : dès 427 elle avait envoyé vingt vaisseaux au secours de Léontium, et en 422 elle avait formé une ligue des villes secondaires de la Sicile contre Syracuse, qui y assurait la suprématie de la race dorienne. Enfin, en 415, Sélinonte et Egeste implorèrent l'une contre l'autre, la première Syracuse, et la seconde Athènes. Ce fut alors que la question d'une guerre de Sicile fut définitivement posée devant le peuple athénien, et qu'Alcibiade la fit décider dans le sens le plus funeste à la république. Il n'eut point de peine à enivrer les Athéniens, à leur montrer, par delà la conquête de la Sicile, les perspectives lointaines de l'Afrique et de l'Italie; et cette vue même effrayait les sages, déjà convaincus que l'empire d'Athènes était trop vaste pour ses forces, et que sa propre puissance finirait par l'écraser.

Cent trente-quatre vaisseaux, montés par près de sept mille hommes, composaient la flotte athénienne. Le départ fut solennel, plein d'enthousiasme et de majesté; et cependant de funestes présages attristaient Athènes; les statues des dieux avaient été mutilées, et Alcibiade ne partait que sous le poids d'une accusation capitale. La flotte, conduite avec lenteur par Nicias, venait de prendre Catane, quand Alcibiade fut rappelé à Athènes pour y être jugé. Il s'exila, fut condamné à mort, et commença aussitôt à se venger de sa patrie; il pressait Sparte de secourir Syracuse, assiégée par Nicias, et lui conseillait de fortifier Décélie aux portes d'Athènes. La lenteur de Nicias faisait pressentir un désastre. Il laissa entrer dans Syracuse le Spartiate Gylippe avec des secours, et fut bientôt tellement pressé lui-même, qu'il écrivit au peuple athénien les lettres les plus décourageantes. L'énergique Athènes envoya aussitôt à Nicias d'imporants secours. Démosthènes, le hardi général qui avait pris Pylos, conduisit à Syracuse une flotte magnifique, montée par sept mille soldats. Syracuse se crut perdue; elle comptait sans les divisions des généraux, qui se firent battre au pied des murs. La prudence conseillait une prompte retraite; la crainte de reparaître vaincus devant le peuple athénien retint les généraux et perdit la république. Deux défaites navales rendirent la retraite par mer impossible, au moment où l'on en était venu à la souhaiter avec ardeur. La flotte est abandonnée dans le port de Syracuse, et les équipages viennent se joindre à l'armée démoralisée. Alors commençe une terrible retraite, que l'ennemi avait prévue, et dont il fait un long massacre. Partout des retranchements, des fossés, des embuscades arrêtent et décident l'armée athénienne, dont les débris se rendent et sont réduits en esclavage. Le récit pathétique de Thucydide montre à quel point l'imagination athénienne fut frappée de ce grand désastre.

Mais Athènes n'en fut troublée qu'un instant; elle donna plus de force à son gouvernement, mit la direction des affaires entre les mains de dix citoyens, et réunit toutes ses ressources pour la construction d'une flotte et pour l'organisation d'une armée. Une partie de ses colonies l'abandonnèrent; Alcibiade traita au nom de Sparte avec Tissapherne pour écraser Athènes sous les forces du grand roi, et l'Orient devint le théâtre de la guerre. Une nouvelle flotte de cent vaisseaux sortit des chantiers athéniens, retint Samos chancelante, reprit Lesbos et Clazomènes, et vainquit à Milet la flotte péloponésienne. La rupture d'Alcibiade avec Sparte vint en aide aux efforts d'Athènes pour prolonger la lutte qui avait un instant paru terminée. A ce retour d'Alcibiade vers sa patrie, répondit une révolution aristocratique qui, par intimidation plus encore que par violence, s'imposa au peuple athénien. Un conseil de quatre cents membres fut investi du gouvernement et du droit de convoquer l'assemblée du peuple, réduite elle-même à cinq cents citoyens. Les riches, que la guerre accablait, n'avaient fait ce vigoureux effort que pour arriver à la paix. Ils s'étaient servis d'Alcibiade, et, le reniant après le succès, le maintenaient en exil. Cependant l'armée athénienne, réunie à Samos, n'adhérait pas au nouveau gouvernement. Alcibiade s'en fit écouter, et devint, par l'acclamation des soldats, général de la flotte et de l'armée pour le rétablissement de la démocratie. Mais l'indigne faiblesse des quatre cents, les succès des Lacédémoniens, qui soulevaient l'Eubée et qui venaient menacer le port d'Athènes, suffirent pour que le gouvernement aristocratique tombât de lui-même. Aussitôt la guerre reprit avec vigueur. Les intrigues des satrapes persans, qui avaient ordre d'appuyer le plus faible et de balancer les succès, ne purent empêcher Athènes de battre les Péloponésiens dans trois batailles navales, à Lesbos, à Abydos et à Cyzique : cette dernière victoire fut si décisive que Sparte voulut traiter. Athènes, qui reprenait courage et qui avait tant de pertes à réparer, refusa et se perdit.

Cependant les succès des Athéniens continuèrent. Byzance fut reprise, et la flotte rétablit en Thrace la domination athénienne, tandis qu'une escadre levait 100 talents en Carie. Alcibiade, qui semblait avoir ramené la fortune à Athènes, rentra en triomphe dans sa patrie, et peu s'en fallut qu'on ne l'investît d'un pouvoir absolu. Il part, échoue dans quelques entreprises, perd l'appui des Perses qu'une nou-

velle situation intérieure rendait alliés de Sparte, éprouve à Notium une légère défaite, et est exilé de nouveau. Jamais fortune plus inconstante ne vint en aide à un plus mobile esprit. La guerre languit un instant après son départ ; mais, en 406, Callicratidas pressait avec cent quarante vaisseaux péloponésiens la flotte de la république, et Callicratidas fut vaincu et tué dans une grande bataille.

Pendant qu'Athènes condamne à mort les généraux vainqueurs aux Argynuses pour n'avoir pas recueilli les équipages des vaisseaux naufragés ni enseveli leurs morts, la flotte péloponésienne, refaite par l'or des Perses, était confiée à Lysandre, qui la conduisit vers l'Hellespont. Il était sous les murs de Lampsaque, en face d'Ægos-Potamos, lorsque cent quatre-vingts vaisseaux athéniens vinrent lui offrir la bataille : il la refusa pendant plusieurs jours, et inspira ainsi une telle confiance aux Athéniens qu'ils débarquaient, se dispersaient dans la campagne, et laissaient leur flotte vide en face de l'ennemi. Lysandre la surprit enfin dans cet état, tailla en pièces les Athéniens qui revenaient en désordre pour la défendre, et l'emmena prisonnière. Athènes venait de recevoir le dernier coup. Lysandre parcourt en vainqueur les colonies athéniennes, reçoit leur soumission, et vient ranger devant le Pirée sa flotte victorieuse, pendant que Pausanias assiégeait Athènes par terre avec une armée. Toute résistance était impossible, et cependant la famine put seule décider les Athéniens à se rendre. Trois mois de négociations ne purent leur faire obtenir aucune condition acceptable. Il fallut cependant en finir ; on imposa aux vaincus la destruction des remparts du Pirée et des longs murs, l'évacuation des villes conquises, la réduction de leur flotte à douze vaisseaux, le rappel des bannis, et l'acceptation, sous le nom d'alliance, de la suprématie de Lacédémone.

Athènes vaincue reçut donc elle-même ce gouvernement oligarchique, que ses armes avaient partout renversé. Trente citoyens, amis de Sparte et de la paix, furent investis du pouvoir et firent une guerre acharnée aux partisans de la démocratie. Ils frappaient au cœur l'Athènes de Périclès, fermaient ses écoles, restreignaient la féconde liberté de son théâtre et anéantissaient toute résistance par l'exil ou par la mort. Bientôt la Béotie fut pleine de bannis athéniens, et la rivalité commençante de Thèbes et de Sparte leur permit de préparer en liberté la délivrance de leur patrie. Thrasybule se met à leur tête et s'empare du fort de Phylé aux portes d'Athènes. Les massacres continuent à effrayer la cité et grossissent son armée. Il fut bientôt assez fort pour s'emparer du Pirée et pour s'y maintenir, pendant que le gouvernement passait dans la ville de main en main, et que Sparte hésitait à secourir une oligarchie devenue si odieuse. Elle fut enfin renversée, les lois de Solon rétablies, et une amnistie, accordée aux complices des trente tyrans et religieusement observée, rendit le calme à la malheureuse Athènes, pleine de sang et de ruines. Une population décimée, un trésor épuisé, une ville démantelée, d'affreux souvenirs et la perte irréparable des meilleurs citoyens d'Athènes, tels étaient les résultats de la guerre du Péloponèse et des révolutions intérieures, qui en avaient été la suite. Jamais la civilisation n'avait plus manifestement reculé que pendant ce délire de la Grèce, acharnée à se détruire.

La démocratie elle-même se souilla de jugements injustes. Elle enleva Socrate à sa patrie et à la Grèce. Le sage avait vieilli dans son enseignement populaire et journalier, accouchant les esprits, selon son expression pittoresque, fréquentant la jeunesse et exerçant sur elle la plus salutaire influence. Ce fut sa perte. Le peuple athénien était plein de haine contre les sophistes, qui, en altérant les notions du juste et de l'injuste, et en détruisant le sentiment religieux, avaient formé la génération sans mœurs et sans foi des Critias et des Alcibiade. Les maux de la patrie, dont la classe éclairée semblait particulièrement coupable, avaient amené dans le peuple, avec une vive ferveur religieuse, une défiance menaçante contre les sages, qui attaquaient les dieux et qui ruinaient les fondements de l'Etat. Socrate combattait les sophistes, affermissant la morale contre leur rhétorique et l'existence d'un Dieu unique contre leur philosophie. Mais, à le juger sur l'apparence, n'était-il pas lui-même un discuteur, un douteur, un séducteur de la jeunesse, un railleur de la religion, en un mot, un sophiste ? C'est ainsi que le pensa le peuple, qui ignore les distinctions d'école et qui s'en tient aux apparences. Socrate, condamné à boire la ciguë, mourut avec une héroïque sagesse; ses disciples, se répandant dans la Grèce, propagèrent ses idées et en tirèrent des systèmes divers, qui, jusqu'au christianisme, se partagèrent les esprits éclairés.

LES DIX MILLE. — AGÉSILAS.

Pendant que la domination de Lacédémone s'étendait sur la Grèce, s'accomplissaient en Orient des événements pleins d'intérêt et d'instruction pour les peuples grecs, et qui mettaient dans une parfaite lumière la faiblesse inouïe de l'empire des Perses. Livrés à des intrigues et à des révolutions de sérail, les Perses n'étaient intervenus en Grèce que par leur or, qui allait tour à tour donner aux deux partis les moyens de prolonger la guerre. Cette guerre, maintenant terminée, laissait sans ressource une multitude d'hommes dont elle faisait la vie, prêts à se vendre au plus offrant. L'époque des mercenaires est arrivée pour la Grèce. Mais cette force flottante fut d'abord employée à conquérir l'Asie. Darius Nothus, que le hasard des révolutions de palais avait

porté sur le trône, confia le gouvernement de l'Asie Mineure à son plus jeune fils, Cyrus. L'aîné de ses fils lui avait à peine succédé, sous le nom d'Artaxerxès II, que Cyrus engagea treize mille Grecs à sa solde et les mena, avec soixante-dix mille barbares, contre le grand roi. Une bataille, qui rappelle les guerres médiques par le nombre infini des combattants et par la lâcheté des troupes asiatiques, fut livrée près de Babylone, à Cunaxa. Tout fuyait devant les Grecs, et la victoire de Cyrus était assurée, lorsqu'il tomba mortellement frappé. La bataille, qui n'avait plus de cause, cessa d'elle-même, et les Grecs se trouvèrent seuls, en face d'une armée innombrable, au fond de cet immense empire.

Des attaques répétées, des ruses barbares, qui privèrent la petite armée grecque de ses généraux attirés dans un piége, ne purent ni l'entamer, ni lui faire perdre courage. Elle commença cette retraite immortelle, qui fut un véritable triomphe de l'intelligence et de la volonté sur la force brutale des multitudes et sur les obstacles de la nature. Xénophon, un Athénien, la dirigea et en fit l'admirable récit que nous pouvons lire encore. C'est le privilége d'un peuple intelligent et lettré d'intéresser le genre humain à tous les événements de sa vie. Combien de désastres plus sanglants, combien d'épreuves mille fois plus rudes ont passé sans bruit dans le monde, et oubliera-t-on jamais l'expédition de Sicile ou la retraite des Dix mille? L'héroïque armée, combattant à chaque pas, put enfin voir la mer et compter sur le retour. Elle s'embarqua en face de Byzance et se mit au service d'un roi thrace en guerre avec ses voisins. Ceux qui survécurent à tant d'épreuves allèrent se joindre à l'armée de Sparte, qui, devenue maîtresse de la Grèce, avait été entraînée, par le cours naturel des choses, à commencer la guerre contre le grand roi.

La dureté du gouvernement de Sparte ne réussissait qu'à demi à maintenir la Grèce sous sa dépendance. Les colonies d'Athènes retournèrent d'elles-mêmes à leurs anciennes lois. L'intervention de Sparte dans toutes les querelles intérieures de la Grèce, dans les discussions de limites, l'insolence des gouverneurs et des généraux de Sparte; et au dedans, la haine furieuse, que les Hilotes et les pauvres portaient à l'oligarchie de moins en moins nombreuse des Héraclides, menaçaient déjà l'empire lacédémonien d'une ruine prochaine, quand Sparte reprit la lutte de la Grèce contre l'Asie. Les Grecs asiatiques furent, comme toujours, le prétexte et l'occasion de la guerre. Ils avaient secondé Cyrus, et l'arrivée de Tissapherne, gendre du grand roi, leur annonçait des représailles. Ils implorèrent le secours de Sparte, qui leur envoya Thymbron avec une armée d'environ huit mille hommes, tirée de presque tous les peuples de la Grèce. Le désordre se mit dans cette armée, qui resta inactive, et Dercyllidas vint remplacer Thymbron. La guerre fut alors sérieusement commencée, les discordes des satrapes perses mises à profit, une partie de la Bithynie conquise, et la Chersonèse de Thrace fortifiée contre les continuelles invasions des barbares. Tissapherne rencontra en Carie l'armée de Dercyllidas. Le satrape avait lui aussi, dans son camp, des Grecs mercenaires, qui inspirèrent de vives craintes aux Grecs asiatiques. Une trêve fut conclue, et pendant qu'on discutait un traité, le commandement de l'armée d'Asie était donné par Sparte à Agésilas, qui partit du port d'Aulis, comme Agamemnon, avec une armée d'environ sept mille hommes et un conseil de trente Spartiates, parmi lesquels était Lysandre.

Après une incursion rapide et lucrative dans la Phrygie, Agésilas s'établit à Éphèse et en fit sa place de guerre. Il battit près de Sardes Tissapherne, qui fut disgracié et mis à mort. Le satrape qui remplaça Tissapherne traita pour son compte avec Agésilas, qui accepta de lui trente talents et envahit une autre satrapie. Ces satrapes, qui ne se regardaient pas comme solidaires, se renvoyaient ainsi la guerre, et Agésilas, ainsi admis à voir de près les faiblesses et les divisions de cet empire, conçut les plus hautes espérances. Il venait de réunir le commandement de la flotte à celui de l'armée, et allait reprendre vigoureusement la guerre, quand il reçut de Sparte, menacée par la Grèce, un ordre pressant de retour.

POLITIQUE DES PERSES. — AFFAIBLISSEMENT DE SPARTE.

Thèbes s'était révoltée la première contre la suprématie de Sparte; Corinthe, Argos, Athènes se liguèrent avec elle, et la guerre commença. Mais vingt-quatre mille alliés furent battus à Némée par treize mille Lacédémoniens. En même temps arrivait Agésilas, qui, culbutant les Thessaliens sur son passage, écrasa les alliés d'une nouvelle victoire à Coronée. L'or des Perses avait contribué à allumer cette guerre. Ils suivaient avec sagesse et persévérance leur politique, et, ne permettant jamais qu'une cité devînt définitivement la maîtresse de la Grèce, ils détournaient d'eux une guerre qui eût facilement détruit leur empire. Aussi l'unité de la Grèce sous une domination quelconque est-elle à chaque instant arrêtée: véritable toile de Pénélope, que la Perse ne laisse jamais achever.

Elle frappa Sparte d'un coup terrible en donnant à l'Athénien Conon une grande flotte phénicienne, avec laquelle il détruisit, près de Cnide, la flotte des Lacédémoniens. En même temps, Iphicrate l'Athénien, renouvelant la tactique et l'armement des mercenaires, que nous trouvons dès lors dans toutes les armées grecques, triompha dans une rencontre, dont l'effet moral fut important, de l'infanterie jus-

que-là invincible de Lacédémone. Sparte voulut traiter; Athènes s'y refusa et la flotte de Conon et de Pharnabaze, renversant sur les côtes et dans les îles la domination lacédémonienne, vint enfin ravager la Messénie. Conon, vainqueur, fit relever avec l'or du grand roi les murs d'Athènes, et aussitôt la république, se sentant renaître, envoya Thrasybule avec une flotte réduire Byzance, et força une partie de Lesbos à rentrer dans l'empire athénien. Mais en même temps, la république secourait Evagoras, roi de Cypre, révolté contre les Perses, et montrait ainsi quel usage dangereux elle saurait faire de sa puissance renouvelée. Sparte mit cette faute à profit pour exciter les craintes du grand roi et pour lui persuader d'imposer la paix à la Grèce. Le traité fut enfin conclu et Athènes forcée de l'accepter. Il porte le nom du négociateur Antalcidas. Il assure au roi des Perses la soumission des Grecs asiatiques, de Cypre et de Clazomène, à Athènes la possession de Lemnos, d'Imbros et de Scyros, et déclare indépendantes les unes des autres toutes les villes de la Grèce. Argos et Thèbes, qui refusaient d'obéir au traité, y furent contraintes par Sparte, et la Grèce entière fut un instant pacifiée.

La politique des Perses avait été couronnée d'un plein succès. Depuis les guerres médiques, elle s'était appliquée à entretenir la guerre entre les Grecs et à les empêcher d'arriver par cette guerre à l'unité. Alliée des vaincus, la Perse intervient toujours à temps pour rendre toute victoire stérile. Au moment où nous sommes, on peut dire qu'elle force la Grèce à recommencer son histoire. Après tant de guerres sanglantes, voilà de nouveau les cités grecques en présence, indépendantes, c'est-à-dire ennemies les unes des autres, et rien n'est fait depuis les guerres médiques. Il faut rendre hommage à la patiente habileté des Perses. Jamais on n'a mieux pratiqué cette partie importante de la politique, qui consiste à produire par l'intrigue ce qu'on est hors d'état de faire par la force.

La paix ne pouvait durer longtemps entre les Grecs, et les auteurs du traité d'Antalcidas le savaient mieux que personne. Sparte voulut démanteler Mantinée, qui lui faisait ombrage, et, sur le refus de cette ville, la rasa et dispersa ses habitants en quatre villages. En même temps elle relève Platées, l'éternelle ennemie de Thèbes; enfin elle intervient contre Olynthe, qui, croissant en puissance et en prospérité, menaçait de faire de la Chalcidique un seul Etat. Les Olynthiens furent réduits par un siége et contraints d'accepter, sous le nom d'alliance, la suprématie de Lacédémone.

Mais l'armée, qui avait été envoyée contre Olynthe, avait surpris en passant la citadelle de Thèbes, avec le secours du parti aristocratique. Ce hardi coup de main fut désavoué par Sparte, qui garda pourtant sa conquête. Le parti démocratique s'était réfugié à Athènes et travaillait à reconquérir sa patrie. Un jeune homme, riche, intelligent et courageux dirigeait l'entreprise. Il avait dans Thèbes un ami obscur et dévoué à la même cause. Leur amitié, déjà éprouvée sur les champs de bataille, se maintint jusqu'au bout et fit la grandeur passagère de leur patrie. Un complot se forma et enveloppa les maîtres de Thèbes, qui furent tués dans un festin. Pélopidas, à la tête des bannis, Epaminondas, à la tête de la jeunesse thébaine, reprirent la ville et assiégèrent la citadelle. Elle fut réduite par la famine, et Thèbes délivrée se sentit appelée à jouer un rôle nouveau dans la Grèce. Cléombrote fut envoyé contre les Thébains, qui, pour forcer Athènes à embrasser leur cause, engagèrent secrètement un lieutenant de Cléombrote à tenter un coup de main sur le Pirée. Le Spartiate tomba dans le piége, essaya de surprendre le Pirée, échoua et jeta Athènes malgré elle dans le parti des Thébains.

Athènes se relevait rapidement de ses désastres. Ses colonies lui étaient revenues d'elles-mêmes, et plus de soixante villes reformèrent l'ancienne confédération des alliés. Instruite par tant d'épreuves, Athènes adoucit encore sa suprématie, déjà si supportable. Les alliés votèrent eux-mêmes leur contribution et rentrèrent dans les propriétés qui avaient été livrées aux colons athéniens. Une ligue péloponésienne répondit à la ligue athénienne et thébaine, et la Grèce fut encore partagée en deux camps. Une promenade militaire d'Agésilas en Béotie ne produisit aucun effet. Sparte porta la guerre sur mer, et sa flotte fut battue à Naxos par Chabrias; tandis qu'en Béotie le bataillon sacré des Thébains s'essayait contre l'infanterie lacédémonienne, et en triomphait à Tégyre. Cependant Athènes, qui n'avait plus son ancienne vigueur, se fatiguait de la guerre; les intrigues du grand roi, qui avait besoin de mercenaires, contribuèrent puissamment à amener la paix. Elle fut conclue, en 371, entre Sparte et Athènes avec tous ses alliés, à l'exception des Thébains, qui ne voulaient pas renoncer à leur domination sur la Béotie.

Cléombrote envahit encore une fois leur territoire, avec une armée d'environ onze mille hommes. Six mille Thébains, sous la conduite d'Epaminondas, écrasèrent, à Leuctres, l'armée de Sparte, qui laissa parmi les morts quatre cents citoyens sur les sept cents qui restaient à la république. Une manœuvre nouvelle d'Epaminondas avait décidé cette bataille, qui anéantit l'influence de Sparte sur les affaires de la Grèce. Mantinée la brava aussitôt en relevant ses murailles, et pendant que Corinthe et Argos éprouvaient de sanglantes convulsions intérieures, l'Arcadie, composée jusqu'alors de bourgades dispersées, essaya de devenir une puissance politique et militaire par la fondation d'une capitale, Mégalopolis, et par l'organisation d'une armée.

Thèbes aida l'Arcadie dans cette entreprise,

et bientôt Epaminondas, avançant sur la Laconie, avec une armée d'environ soixante mille hommes, réunis de toutes les villes de la Grèce par une haine commune, força Sparte à ne plus songer qu'à se défendre. Sellasie fut brûlée; Sparte, entourée des feux de l'ennemi et menacée au dedans par ses sujets, se maintint pourtant inviolable par cette calme fermeté, que lui inspirait toujours un extrême péril. Quelques jours de résistance, un inutile assaut donné à Gythium, et le manque de vivres suffirent pour éloigner de Sparte la grande armée d'Epaminondas; mais il ne quitta la Laconie, qu'après avoir relevé, sur le mont Ithôme cette Messène, que tous les ennemis de Sparte tentaient de ressusciter contre elle. Puis il rentra en Béotie, malgré l'armée des Athéniens qu'avait inquiétés la grandeur soudaine de Thèbes. Celle-ci, l'année suivante, détruisit Orchomènes et en égorgea les habitants, excepté les femmes et les enfants qui furent vendus. La puissance dont elle usait si mal ne pouvait lui rester longtemps.

Athènes et Sparte, réunies contre Thèbes, devenue menaçante pour la Grèce entière, ne pouvaient lui résister avec avantage, ni lui fermer le Péloponèse, où les Arcadiens grandissaient chaque jour, lorsque les affaires du nord de la Grèce commencèrent pour la première fois à fixer l'attention des Grecs et à leur inspirer de vives inquiétudes. Les villes dispersées et divisées de la Thessalie avaient été réunies, par les intrigues et par le courage du fils de l'un des chefs du pays. Il ne manquait à ces contrées du nord, vastes et peuplées, que d'avoir un gouvernement et un chef, pour exercer, par le nombre seul de leurs troupes, une influence décisive sur le midi de la Grèce. Le moment de paraître sur la scène était arrivé pour ces peuples, après l'épuisement des brillantes républiques du midi. C'était du nord que devait venir à la Grèce cette unité qui paraissait impossible, et dont les Perses avaient si habilement jusqu'ici reculé le jour. Ce Jason, qui avait formé une grande armée; qui, jeune encore, était maître de tout le pays et se voyait déjà supplié par les Etats grecs d'intervenir dans leurs querelles, eût sans doute joué le rôle de Philippe de Macédoine, si une mort prématurée n'eût arrêté, ou plutôt retardé, l'accomplissement de ses desseins.

Les discordes du pays se réveillèrent après la mort de ce courageux jeune homme, et Thèbes fut appelée à intervenir contre le plus odieux des tyrans thessaliens, Alexandre de Phères. Pélopidas vint seul et suffit pour l'effrayer. De là, il alla régler, comme arbitre, les querelles des rois de Macédoine. A son retour, il fut jeté en prison par Alexandre de Phères. Epaminondas alla le délivrer avec une armée; mais, l'année suivante, Pélopidas revenant avec des troupes battit le tyran et fut tué au milieu de sa victoire. Alexandre de Phères n'en fut pas moins réduit par une armée victorieuse à reconnaître la suprématie thébaine.

Thèbes essayait en vain d'appuyer son empire sur l'alliance du grand roi. Elle ne fut secondée que mollement par les Perses, qu'inquiétait sa puissance et qui n'avaient rien à craindre du reste de la Grèce. L'Arcadie, qui avait en vain essayé de soutenir seule la guerre contre Sparte, fut détachée des Thébains, par une de ces trahisons, qui devenaient de plus en plus communes dans la Grèce. Epaminondas vint au milieu de l'Arcadie révoltée, la traversa rapidement et se jeta sur Sparte, qu'il faillit trouver sans défense; mais Agésilas sauva une une seconde fois la cité. Epaminondas se retirait, pendant que s'assemblaient en face de lui les troupes de presque toute la Grèce, inquiète des succès de Thèbes, et réunies pour la défense de Sparte. Il avait trente mille hommes contre vingt mille: le temps des grandes armées était venu pour la Grèce. Il écrasait déjà les alliés, par la même manœuvre qu'à Leuctres, lorsqu'il tomba mortellement frappé, laissant la bataille de Mantinée indécise, et emportant avec lui la puissance passagère de sa patrie.

La paix fut signée l'année suivante en 361. L'indépendance de Messène était reconnue; les autres Etats de la Grèce furent encore une fois déclarés libres; et les peuples grecs se retrouvèrent, après tant de sang répandu, plus faibles et plus divisés qu'avant la guerre.

RÉSULTAT DE CES DISCORDES.

Toutes ces luttes intérieures de la Grèce, soit que la rivalité des peuples les eût allumées, soit que l'or des Perses les eût alimentées et prolongées, avaient eu le même résultat déplorable. La Grèce y avait beaucoup perdu et l'état général du monde n'y avait rien gagné. Quand Athènes, resplendissante sous Périclès, est renversée par les efforts inouïs de Sparte, la civilisition a fait une perte irréparable et l'unité de la Grèce est aussi éloignée que jamais. Quand Sparte, qui envoyait Agésilas en Asie, est forcée de le rappeler pour sa défense, l'accomplissement des destinées de la Grèce et la conquête de l'Orient sont indéfiniment ajournés, et c'est encore une perte de temps pour le genre humain. Enfin, quand Sparte et Thèbes, acharnées à se détruire, se sont porté en même temps le coup mortel et tombent épuisées sur la Grèce en ruines, ce malheureux pays semble vide et stérile, la politique n'y a plus de centre, ni la civilisation d''instrument. La Grèce n'a donc fait, depuis les guerres médiques, que tourner dans le cercle infranchissable, où l'enchaînaient les intrigues des Perses et où l'agitaient ses passions. Rien ne fait prévoir à ce moment comment elle en pourra sortir; la puissance et la vie, qui se sont retirées d'elle, semblent passer aux barbares du nord; mais là, nulle lumière ne règle, ni ne

dirige une force aveugle ; et l'on ne peut dire si cette influence nouvelle, devenant toute-puissante sur la Grèce, sera un jour appelée à la détruire où à la régénérer.

Que l'inutilité des guerres intérieures qui ont achevé la Grèce ne nous rende pas injustes envers le courage de certains peuples et le génie de certains hommes, qui ont joué le principal rôle dans ces événements déplorables. L'héroïsme d'Athènes après le désastre de la Sicile, l'audace heureuse de Démosthène à Pylos, la constance d'Agésilas, défendant sa patrie ouverte de toutes parts et assiégée, la touchante amitié des deux seuls grands hommes que Thèbes ait vus naître, sont comme autant de consolations que l'historien rencontre, au milieu de nombreux sujets de tristesse et de pitié. Et alors même que l'on admire ce que la Grèce, déchirée et avilie, offre encore de grand et de beau, on ne peut s'empêcher de regretter amèrement la perte de tant de qualités vaillantes et leur usage infertile, et de plaindre cette race brillante et ingénieuse qui a ainsi prodigué contre elle-même toutes les forces de son intelligence et le plus pur de son sang.

LIVRE QUATRIÈME.

LA GRÈCE

Depuis la bataille de Mantinée jusqu'à la défaite de Pyrrhus en Italie.

DÉCADENCE DE LA GRÈCE. — PHILIPPE ET DÉMOSTHÈNE. — CHÉRONÉE. — ALEXANDRE. — LA GRÈCE ENVAHIT L'ASIE. — LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE. — CORRUPTION DE LA GRÈCE ET DE L'ORIENT.

DÉCADENCE DE LA GRÈCE.

Déchirée ainsi pendant tant d'années par des guerres intérieures, la Grèce ne peut cependant arriver par elle-même à l'unité, parce que toutes les cités qui la composent, depuis la puissante Athènes jusqu'à la plus petite ville de la Béotie, veulent avant tout rester indépendantes et ne peuvent se résigner à faire partie d'un grand empire. Elles y mettaient leur honneur, et par là même ne pouvaient renoncer à cette indépendance stérile, qu'après avoir été démoralisées par la défaite et qu'après être devenues incapables de faire de grandes choses. C'est en cet état que la Grèce tomba sous la main de Philippe, et, après avoir été entraînée comme une machine de guerre à la conquête de l'Asie, c'est en cet état qu'elle tomba de la main d'Alexandre. Il faut donc expliquer l'inévitable abaissement de la Grèce en disant qu'elle ne pouvait influer par l'action sur les destinées du monde sans devenir unie; et que, par une fatalité de ses mœurs et de son génie, elle ne pouvait arriver à l'unité qu'en passant par la servitude, c'est-à-dire en perdant toute force morale, toute grandeur et tout avenir.

La Grèce fut-elle donc inutile au monde? C'est ici qu'il faut admirer les lois mystérieuses qui règlent les destinées humaines, sans jamais permettre qu'aucun effort soit infécond pour l'avenir. Pour les arts et la philosophie, cette vive et ingénieuse nation a transformé les leçons qu'elle a reçues de l'Orient, et va les rendre à l'Occident épurées et agrandies. Le culte du beau sortira d'elle pour passer de main en main jusqu'à nous. En politique, la Grèce apporta dans le monde, avec les idées de liberté, de dignité morale et de justice politique, une ardeur admirable à poursuivre l'application de ces idées au gouvernement des sociétés. Mais elle les appliqua avec toute l'inexpérience de la jeunesse, avec les conséquences fatales de l'inexpérience. Dans ce beau pays, livré à toutes sortes d'épreuves, la tyrannie fut sans frein, l'oligarchie sans pitié, la démocratie sans règle. La Grèce fut épuisée par des excès de tout genre; mais toutes ses déceptions et toutes ses douleurs furent utiles à l'humanité. On profita de ses coûteuses expériences; elle donna des exemples à Aristote et fut l'école politique du genre humain.

Quand un peuple qui fut digne d'estime et d'admiration est proche de sa ruine, il nous laisse toujours voir comment il a mérité de succomber. C'est à la fois une sorte de justification que nous offre la fortune et une leçon que nous donne l'histoire. Si nous avions vu tomber la Grèce devant les Perses, la liberté naissante devant l'antique servitude, la scène nous fût devenue aussi inexplicable que si l'ordre des saisons eût été interverti et que l'hiver eût emporté toutes les fleurs avant la naissance des fruits. Mais, loin de là, la Grèce échappe aux barbares, a le temps de grandir en liberté, bien plus, de se corrompre, et de montrer aux yeux les plus favorables la justice et la nécessité de sa ruine. Les héros si purs des guerres médiques, ces hommes qui redoutaient de souiller leur victoire, sont devenus, après des années de guerres intestines, plus cruels et plus perfides que les barbares. La guerre était sans pitié comme sans foi. Des armées grecques, dans une ville grecque, tuaient tous les hommes en état de porter les armes et vendaient le reste. Mélos subit cette dépopulation par le fer et l'esclavage. Athènes, la douce Athènes, condamne à mort une de ses colonies; elle s'attendrit et rapporte le décret, mais il avait été rendu. Qui ne se rappelle la froide et horrible exécution des défenseurs de Platées? Mais un spectacle plus affreux que celui de la guerre est celui des vengeances politiques qui ensanglantaient toutes les cités de la Grèce. Dans ce conflit universel des pauvres et des riches, au sein de chaque cité, aucun parti ne triomphait sans un massacre. Cette sorte de jacquerie permanente n'a pas d'épisode plus repoussant que la révolution de Corcyre, immortalisée par Thucydide; et ces cruautés ne viennent pas tant de l'excitation de la guerre que de la corruption des esprits, du culte de la force, du mépris avoué du droit et de la justice. La politique avait ses sophistes, tout à fait dignes de ceux que réfutait Platon. Thucydide les met admirablement en scène au siége de Mélos: « Partons d'un principe, disent les Athéniens,

dont nous soyons tous convaincus : c'est que les affaires se règlent entre les hommes par la justice, quand la nécessité les oblige à s'y soumettre; mais que les plus forts font tout ce qui est en leur pouvoir et que c'est aux faibles à céder. » « Nous croyons, disent-ils encore, que les dieux, et nous savons bien clairement que les hommes, par la nécessité de la nature, dominent partout où ils ont la force. Ce n'est pas une loi que nous ayons faite; ce n'est pas nous qui les premiers l'ayons appliquée ; nous en profitons et nous la transmettrons pour toujours à l'avenir. » Superbe confiance de l'injustice, à laquelle l'histoire semble avoir trop longtemps donné raison. Quoi qu'il en soit, les Grecs parlaient un autre langage aux guerres médiques, et j'aime mieux l'inscription de Léonidas.

Des causes matérielles de ruine venaient se joindre, pour hâter la fin de la Grèce, à cette dégradation morale. L'appauvrissement des cités dépeuplées par la guerre, et en même temps l'habitude prise par une foule d'aventuriers de tous pays de vivre de leur solde, firent remplacer par degrés, dans la Grèce, les armées de citoyens par des armées de mercenaires; et ce n'était pas seulement dans leur pays que les Grecs exerçaient cette industrie funeste, ils allaient se vendre au grand roi et formaient l'élite de ses troupes. Les aventuriers qui allaient ainsi en Asie chercher fortune, y restaient le plus souvent, et la Grèce recevait seulement ceux que lui renvoyaient la misère et la débauche. Ces mercenaires devinrent les seuls soldats de la Grèce, si bien qu'il fallut tirer de leurs rangs les généraux. La guerre, n'étant plus un devoir, mais un métier pour ceux qui la faisaient, fut ainsi sujette à tous les dangers du commerce, commerce terrible où la vie des Etats était en jeu. La fraude, l'amour du gain, la trahison, si facile à ceux qui vendent leur sang, pouvaient d'un seul coup amener la chute et l'esclavage d'une cité. Il était à jamais passé le temps où la guerre et la politique, étroitement unies, étaient remises aux mains d'un seul homme ; où l'action suivait le conseil; où l'orateur, devenu général, conduisait ses concitoyens sur le champ de bataille pour y assurer, de leurs propres mains, l'exécution de leurs volontés. Il y a maintenant un abîme entre la guerre et la politique, entre le vote et l'action. L'intelligence d'Athènes est encore aussi vive, son cœur aussi généreux ; mais elle a, pour ainsi dire, perdu ses membres. Elle verra le roi barbare s'emparer pas à pas de la Grèce, elle voudra l'arrêter, et sa main retombera défaillante. Elle ressemble à ces mourants qui sentent et comprennent tout ce qui se fait autour d'eux, et à qui tout mouvement est impossible.

Mais, comme la Grèce était destinée à vivre éternellement par l'esprit, ni la perte de ses forces, ni l'avilissement de ses mœurs, ni la perversité de son jugement n'ont altéré la clarté de son intelligence. C'est au milieu de cette décadence de la politique et de la morale que brillent d'un incomparable éclat les deux plus beaux génies que la Grèce ait donnés au genre humain. Le disciple de Socrate, qui tira de la parole du maître tout un monde nouveau, qui porta dans les profondeurs de la métaphysique l'inspiration d'un poëte et la vue prophétique d'une âme à demi chrétienne, vécut au milieu des désastres de la Grèce et de son rapide abaissement. Et, au-dessus de Platon, l'esprit le plus vaste et le plus lumineux qui ait encore honoré la nature humaine, Aristote, qui fit de la philosophie une science, qui devança les temps modernes par la rigueur et par l'étendue de ses recherches, qui, sur la politique, sur la morale et sur l'éloquence, a dit le dernier mot du bon sens porté jusqu'au génie, cet homme, qui semble le produit sublime de la civilisation la plus complète et la plus heureuse, vécut dans la Grèce asservie et mourut au milieu des désordres qui suivirent la mort d'Alexandre. Enfin, l'éloquence, qui avait accompagné la Grèce à travers tous ses désastres, illustra ses funérailles par les exhortations les plus vives et par les consolations les plus nobles qui fussent jamais sorties de la bouche des hommes.

PHILIPPE ET DÉMOSTHÈNES.

C'est au nord de l'Epire et de la Thessalie, qu'entre le mont Rhodope et l'Olympe s'éleva lentement la puissance qui devait mettre fin du même coup aux divisions et à la liberté de la Grèce. Une population mélangée de Grecs et de barbares habitait cette contrée, dont les colonies grecques avaient depuis longtemps envahi les côtes. L'invasion des Perses entraîna les habitants de la Macédoine contre la Grèce du midi. Le roi des Macédoniens, Alexandre, joue, pendant cette guerre, à Athènes et à Platées un rôle de conciliation. Ses successeurs, toujours en lutte avec les barbares voisins et désireux de recouvrer la Chalcidique, s'appuyaient, selon l'intérêt du moment, sur Sparte ou sur Athènes, et suivirent ainsi, en changeant de politique, les événements de la guerre du Péloponèse. Nous trouvons à la fin de cette guerre, à la tête de la Macédoine, un roi intelligent et hardi, Archélaüs. Il fortifia ses frontières, forma une armée et affermit, par l'abaissement de sa noblesse, une royauté qui jusque-là ressemblait encore à celle d'Homère. Il adoucit les mœurs de cette aristocratie sauvage et attira près de lui quelques-uns des artistes et des poëtes de la Grèce. Cette civilisation naissante était étouffée par quarante ans d'anarchie, quand un jeune prince macédonien, que Pélopidas avait emmené à Thèbes en otage, se trouva maître du pays, à l'âge de vingt-trois ans.

Ce jeune homme, élevé à Thèbes, et renvoyé à cet âge au milieu d'une contrée barbare, allait être l'instrument de la révolution la plus im-

portante et la plus féconde. Il avait vu de près la Grèce, avec ses faiblesses incurables et chaque jour aggravées, et il avait entrevu, comme un magnifique avenir, la réunion de tous ces peuples impuissants et divisés sous son autorité souveraine. Il avait compris que l'empire de la Grèce, défendue par des mercenaires et vide de citoyens, appartenait à celui qui mettrait en ligne le plus de soldats exercés, et que le patriotisme n'avait plus aucun rôle à jouer dans cette lutte suprême. L'instinct et la passion de la ruse, la patience, l'art de séduire le rendaient éminemment propre à ces manœuvres corruptrices et menteuses, qui divisent l'ennemi et qui préparent la victoire. Ajoutez à ces dons précieux une indomptable ambition, assez forte pour ne reculer devant aucun péril, assez éclairée pour ne chercher que les luttes opportunes et pour ne s'agrandir qu'avec le succès. C'est parce que Philippe voyait toujours au delà de son action présente et qu'il espérait faire de grandes choses, qu'il en fit toujours à propos de si utiles, et qu'il les fit avec une si terrible activité. Il se donna tout entier aux intrigues, aux batailles, à la formation de son armée, à l'asservissement de la Grèce et aux vastes espérances. C'est avec une sorte de terreur que Démosthène l'a vu et l'a peint quelque part consumé de désirs toujours plus grands et emporté, comme par une force cachée, d'entreprise en entreprise : « Je voyais ce Philippe, votre adversaire, auquel il nous fallait disputer l'empire, un œil crevé, une épaule rompue, la main estropiée, la cuisse blessée, abandonner sans façon et sans marchander à la fortune tout ce qu'elle voudrait prendre de son corps, pourvu que le reste vécût puissant et honoré. » Qui ne voit que cette activité sans frein poursuit un but plus élevé que la soumission de la Grèce, et que ce grand homme, pressé d'en finir, avait peur de voir la vie faire tout à coup défaut à son ambition? Et lorsque l'on considère qu'il mourut au début de sa plus grande entreprise, après l'avoir rendue possible et prochaine, ne faut-il pas reconnaître qu'il y a des illusions salutaires, et qu'une ambition infinie, même déçue, n'est jamais inféconde?

Que pouvait la Grèce contre un tel génie soutenu d'un tel caractère? Il lui fallut délivrer son pays avant de l'agrandir. Les Thraces, les Illyriens, les Péoniens, qui pressaient de toutes parts la Macédoine, furent repoussés, et Philippe, affermi dans son autorité par ses victoires, prépara, par l'organisation de la phalange, la supériorité de l'armée macédonienne sur les armées de cités grecques. Une grande révolution politique est le plus souvent accompagnée d'une révolution dans l'art de la guerre. La phalange, où la valeur individuelle ne joue qu'un rôle secondaire et qui écrase par sa masse et par son poids les corps dispersés des armées ennemies, exprime fidèlement, jusque sur le champ de bataille, l'infériorité de la Grèce divisée en face de la puissance barbare, qui a pour elle le nombre des troupes et l'unité d'impulsion.

La prise d'Amphipolis était d'une nécessité absolue pour la Macédoine, qui s'assurait ainsi de l'embouchure et de la vallée du Strymon. Olynthe et Athènes restèrent témoins de cette conquête, grâce à l'habileté de Philippe, qui gagna Olynthe par le don d'une ville et Athènes par la promesse de lui livrer Amphipolis en échange de Pydna. Il prit Pydna et garda Amphipolis, donna Potidée aux Olynthiens, tout en s'efforçant de rester en paix avec Athènes, et exploita pour son compte les mines d'or du mont Pangée, qui achetèrent tant de trahisons. Pour Athènes, elle devenait de moins en moins capable d'arrêter les progrès de Philippe. Ses flottes, déchues de leur ancienne renommée, et montées par des mercenaires, étaient affrontées et battues par des peuples qui se risquaient sur la mer pour la première fois. Elle ne pouvait plus protéger contre les pirates le commerce de ses alliés et dépensait follement leurs tributs. Ils se révoltèrent enfin, et Athènes, exilant au milieu de cette guerre les meilleurs généraux, et menacée par le grand roi, laissa échapper encore une fois l'empire de cette confédération, qui s'était reformée d'elle-même, après les désastres de la guerre du Péloponèse. Tant d'impuissance et tant d'impéritie était pour la république autant de symptômes de mort.

Deux partis divisaient Athènes. Ceux qui avaient conscience de la fin prochaine de la Grèce et qui la voyaient dans l'avenir soumise à un roi barbare, désiraient qu'elle descendît sans secousse cette pente rapide et arrivât de concession en concession, sans catastrophe sanglante, à cette soumission inévitable. Mais les hommes éclairés, que la politique avait ainsi gagnés au parti de la paix, avaient compté sans cet instinct invincible qui fait aimer la vie aux Etats comme aux individus, et qui les force à se défendre jusqu'au bout contre la mort, si inévitable qu'elle soit. Les cités grecques, qui n'avaient vécu que d'indépendance et de rivalité, ne pouvaient tomber sans combat; et Athènes, moins que toute autre, parce que ses traditions la poussaient, aussi bien que son rang dans la Grèce, à finir glorieusement. Ce parti, qui entraîna le peuple athénien sur le champ de bataille où succomba la Grèce, eut pour chef et pour organe un homme infatigable, que le génie aidé de la plus opiniâtre volonté fit triompher d'innombrables obstacles, et dont la figure énergique et triste mérite une attention particulière.

Malgré son incontestable génie, malgré sa profonde intelligence des faiblesses et des nécessités de la démocratie, malgré la véhémence et la liberté de son éloquence, chez un peuple qui aimait, comme tous les peuples du monde, le familier sublime, on peut affirmer que Démosthène ne put jamais être qu'à demi populaire. Il n'y avait de grand en lui que

éloquence et la volonté. La dignité du caractère faisait défaut. Est-ce à dire que les hautes vertus fussent nécessaires dans Athènes pour la popularité d'un homme politique? Nullement. La vertu y était un titre, mais le contraire de la vertu y avait aussi son ascendant, lorsqu'on y joignait l'élégance. Pour Démosthène, qui devait un surnom ridicule à d'obscures débauches, et qui dévoua à un travail ingrat le reste de sa jeunesse, il n'avait ni les grâces du vice, ni la dignité de la vertu. Il n'était ni Aristide, ni Alcibiade. Il n'avait pas la légèreté facile d'un Cléon et de tant d'autres démagogues. C'était un homme de peine et de travail. Il n'avait pas cette insolence aimable et toujours heureuse de l'orateur populaire, qui se joue du peuple et de lui-même, et qui égaye la tribune; et il ne possédait pas davantage ce qui en était l'opposé, c'est-à-dire cette dignité naturelle, ce calme majestueux, qui faisaient de Périclès l'organe de la raison divine, une sorte d'intermédiaire entre Athènes et la destinée, entre le peuple et le génie de la république. Démosthène était à la fois violent et laborieux. Ses discours sentaient l'huile, et la sérénité en était absente. C'était de la véhémence préméditée, fruit de l'art autant que de l'inspiration. Enfin, le peuple l'avait vu s'élever, cet orateur, se dégager lentement de la médiocrité, acheter sa puissance par de longues veilles, et, pour ainsi dire, s'inoculer patiemment le génie. Il avait sifflé Démosthène et l'avait vu revenir un peu plus fort; il l'avait sifflé de nouveau et l'avait vu revenir tout-puissant. La foule a le tort de pardonner rarement de tels prodiges. Elle n'oublie jamais qu'on s'est instruit à son école, et ne voit plus, dans les plus grands talents, qu'un effet merveilleux de la patience et du temps. Or, la foule, par une éternelle injustice, donne plus volontiers son suffrage à la paresse du génie qu'à l'âpreté féconde du travail; elle ajoute sa partialité à la faveur du sort, et la gloire qui se donne est plus brillante à ses yeux que celle qu'il faut conquérir. La conduite de Démosthène, aussi hautaine que son éloquence, eût irrité souvent une démocratie moins soupçonneuse. Cette âme énergique, nourrie de combats, que la lutte et l'effort avaient seuls rendue féconde, ne se défit jamais de son impétuosité naturelle. Il appliquait aux difficultés de la politique cette violence qui l'avait si heureusement servi contre les difficultés de la nature; il traitait ses adversaires comme les obstacles qui l'empêchaient de devenir éloquent. Un jour, un complice de Philippe, Antiphon, traduit devant l'assemblée du peuple, est renvoyé absous. Démosthène lui arrache le bénéfice de la sentence populaire, le traduit devant l'Aréopage, et n'a de repos qu'après l'avoir fait condamner à mort. Quand une démocratie a-t-elle patiemment souffert qu'on la défendît d'elle-même et qu'on cassât ses jugements? Enfin, Démosthène était de l'aristocratie : aristocratie d'argent, il est vrai; mais il suffit de lire Aristophane pour sentir que cette aristocratie était la plus lourde à porter, quand on avait le malheur d'en être. Démosthène était riche, fils de riches, et s'en vantait avec une périlleuse intempérance. Dans le *Discours sur la couronne*, il oppose sa fortune à la pauvreté d'Eschine, avec un mépris et une dureté qui, pour être conformes aux coutumes antiques, n'en sont pas moins contraires à l'esprit athénien.

Qu'on ajoute à tant de causes d'impopularité l'inconstance naturelle du peuple, les sacrifices que réclamait de lui Démosthène, les dangers et les revers de sa politique, et l'on sera étonné de l'influence puissante et durable de ce grand homme. L'explication en est tout entière dans la force et dans la lucidité de ce merveilleux génie. Il accomplissait tous les jours ce prodige de l'éloquence qui consiste à élever tout un auditoire au-dessus de son intelligence ordinaire, à communiquer pour un instant à la foule la générosité d'une grande âme et la divination d'un esprit supérieur. Il rendait le peuple capable de sentir ce que sa politique avait de grand, de comprendre ce qu'elle avait de nécessaire. Il lui montrait dans cette politique la suite naturelle de la destinée d'Athènes; il identifiait son œuvre avec l'œuvre de cette puissance supérieure contre laquelle toute plainte est inutile et toute colère ridicule, avec l'œuvre de la nécessité.

Tel était l'adversaire que les partisans de l'indépendance de la Grèce opposaient à Philippe. Vivant à une autre époque, ce grand homme eût conservé et accru la puissance de sa patrie; venu à l'heure de son agonie, il ne put que lui sauver l'honneur. Qu'importaient à Philippe des discours et des desseins, que n'appuyait aucune force matérielle? Ce peuple, irrité par l'éloquent orateur, devait être en même temps retenu par le sentiment de sa faiblesse, et accepter avec joie le moindre prétexte honorable de s'abstenir et de se conserver. Il dépendait donc de Philippe d'avoir à son heure la paix ou la guerre, de reculer la lutte ou de la terminer d'un seul coup. Nous n'avons plus qu'à esquisser rapidement ce drame, dont nous avons maintenant l'explication et dont nous prévoyons le dénoûment.

CHÉRONÉE.

Philippe attendait patiemment l'occasion d'intervenir dans les affaires intérieures de la Grèce. Il prenait rang dans le monde grec en concourant aux jeux Olympiques, en confiant à Aristote l'éducation de son fils Alexandre. Enfin, il envahissait la Thessalie, déchirée par des guerres civiles, et pesait ainsi de plus près sur la Grèce. L'occasion d'y jouer un rôle actif lui fut offerte par la guerre sacrée de 357. Les Phocidiens, menacés par les prêtres de Delphes d'être dépossédés de leur territoire,

s'emparèrent du temple et de la ville. Ils avaient battu les Locriens et recevaient des secours d'argent de Lacédémone. Mais les amphictyons, soulevant contre les Phocidiens une ligue redoutable, les forcèrent à appeler sous leurs drapeaux les mercenaires de la Grèce et à les payer avec les trésors du temple. La guerre devint terrible, et les Phocidiens, qui l'emportaient, furent écrasés par une armée macédonienne. Maître de la Thessalie et vainqueur des Phocidiens, Philippe essaya de s'emparer des Thermopyles. Athènes le comprit et le fit reculer; elle appuya aussitôt les Phocidiens, auxquels Lacédémone envoya aussi des secours. Ceux-ci, vainqueurs des Thébains, se trouvèrent à leur tour assez forts pour aider Sparte à attaquer Mégalopolis, et à se défaire de la rivale que lui avait imposée Epaminondas. Cependant Philippe s'avançait contre Byzance et allait profiter des embarras de la Grèce, quand il fut arrêté dans sa marche, soit par quelque affaire intérieure, soit par les armements que l'éloquence de Démosthène avait enfin arrachés à l'indifférence du peuple athénien. L'inaction de Philippe rendit Athènes à son repos et fit retourner aux fêtes publiques les revenus qu'on consacrait à regret à la guerre. On crut avec joie tout terminé. Mais bientôt arrivèrent les ambassadeurs d'Olynthe, menacée par Philippe, qui lui enlevait une à une les villes de la Chalcidique. Démosthène décida le peuple à envoyer des flottes et des armées, qui vinrent assister à la prise d'Olynthe, livrée par trahison au roi de Macédoine, au riche propriétaire des mines d'or du mont Pangée.

Philippe, qui connaissait l'esprit grec, n'était jamais plus conciliant qu'après une victoire. Il reçut amicalement les ambassadeurs et ferma la bouche à Démosthène lui-même, pendant que son armée envahissait la Chersonèse. De nouveaux ambassadeurs arrivèrent pour conclure une paix générale. Il les occupa pendant près de deux mois par des délais et par des voyages, et finit par leur déclarer qu'il ne traiterait pas avec les Phocidiens. Le lendemain de leur départ, il se saisit des Thermopyles et termine la guerre sacrée. Les Phocidiens vaincus subirent des conditions dures et humiliantes. La destruction de leurs villes, leur dispersion dans des villages, l'exécution de leurs chefs, le payement annuel d'énormes indemnités leur furent imposés par les amphictyons, qui donnèrent au roi de Macédoine, avec la présidence des jeux Pythiques, les deux voix que la Phocide avait eues dans le conseil amphictyonique. C'était faire un Grec du plus puissant des barbares.

Réduite à reconnaître ce traité, Athènes prépara du moins le midi de la Grèce à résister aux envahissements du Macédonien, et Démosthène, qui sentait qu'une ligue de toute la Grèce était la seule chance de salut, haranguait toutes les cités; mais c'était la destinée de la Grèce de vivre au milieu de ses divisions et d'en mourir. Les tentatives de Philippe sur l'isthme de Corinthe, sur Mégare et sur Ambracie entretenaient les alarmes des Athéniens et l'activité de Démosthène.

Philippe formait une marine, colonisait la Thrace et menaçait toujours Byzance. Des négociations, des attaques peu importantes, et surtout des tentatives répétées pour liguer la Grèce contre Philippe, ralentissaient les progrès du roi de Macédoine. Enfin, en 341 il se décida à pousser sérieusement la guerre et attaqua Périnthe, voisine de Byzance. La ville se défendit avec courage, et Athènes la secourut avec ardeur. Sa flotte attaqua parmi les Macédoniens; son armée reprit l'Eubée et en chassa les soldats de Philippe. Celui-ci voulut effrayer Athènes à force de confiance en ses forces, et il divisa son armée pour assiéger en même temps Périnthe et Byzance. Cent vingt galères athéniennes furent équipées, et Phocion conduisit une armée dans Byzance; les anciens alliés d'Athènes, se sentant menacés dans un prochain avenir, envoyèrent aussi leurs secours à la ville assiégée. Philippe dut lever le siége, et, arrêté pour la première fois par les efforts communs des Grecs, il alla guerroyer contre les Scythes attendant que la fortune et les divisions de la Grèce ramenassent pour lui l'occasion perdue. Les Athéniens, proclamés les libérateurs de Byzance et félicités par toute la Grèce, voyaient déjà la lutte terminée et le barbare vaincu. Ils n'avaient pas longtemps à se réjouir et à espérer.

En effet, l'orage revint bientôt éclater sur la Grèce. Les Locriens d'Amphissa cultivèrent le territoire consacré au dieu de Delphes, et Eschine les dénonça au conseil amphictyonique. La main de Philippe avait sûrement soulevé cette affaire qui le ramenait sur la scène, et Démosthène accusait Eschine d'être vendu au roi de Macédoine. Philippe, nommé, par le conseil amphictyonique, général contre les Locriens, entra en Phocide, puis se détourna brusquement contre la Béotie et l'Attique.

Athènes, réveillée par ce coup de foudre, envoie Démosthène à Thèbes, que les ambassadeurs de Philippe pressaient déjà de s'allier au roi de Macédoine. L'éloquence de Démosthène emporta les Thébains, et le danger présent disparut à leurs yeux devant le devoir sacré de défendre avec Athènes la liberté de la Grèce. Admirable effet de l'éloquence, qui fit partager la gloire et le dévouement d'Athènes, dans cette lutte suprême, à cette même ville qui avait marché avec les Perses contre les héros de Salamine et de Platées. Les forces réunies de Thèbes et d'Athènes, accrues de quelques secours de Corinthe et de l'Achaïe, se trouvèrent à Chéronée en face de l'armée macédonienne. La bataille fut sanglante et décisive, et l'indépendance de la Grèce y suc-

ɔmba. Les Athéniens se préparèrent à résister ısqu'au bout; Démosthène fit l'éloge des ıorts et ranima la cité chancelante; mais ce ernier effort fut rendu inutile par la modéra-on de Philippe, qui délivra les prisonniers ıhéniens, et fit à la république les conditions ɜs plus douces. Pour Thèbes, plus sévère-ıent traitée, elle vit se relever Platées et Or-homènes, et reçut une garnison macédonienne. 'hilippe alla enfin dans le Péloponèse fortifier ontre Sparte Mégalopolis et Argos. La paix e la Grèce était ainsi assurée : cet équilibre ntre les grandes cités et leurs voisines, qui ıdis engendrait la guerre, devenait une ga-antie du repos général, lorsqu'on savait u'une puissance supérieure à toutes les autres tait décidée à le maintenir.

Ce que le vainqueur allait faire des forces e la Grèce pacifiée, on le savait déjà, et c'é-ait une consolation pour les vaincus. La Perse llait être envahie par une armée tirée de oute la Grèce et commandée par le roi de Macédoine. Une assemblée des députés de tous es peuples grecs avait déjà accepté l'entre-ırise et en avait réglé les conditions. Il y vait dans ces représailles des guerres médi-ues résolues par la Grèce, réunie pour la ıremière fois contre l'Asie, une certaine gran-eur qui ne put cependant faire oublier aux ırincipales cités le ressentiment de leur dé-ıite et le désir de l'indépendance. Démos-hène fut dès ce jour l'allié de la Perse contre 'hilippe, et la Perse, en tâchant de soulever ıthènes, resta fidèle à la politique qui l'avait i longtemps préservée.

Cependant Philippe mêlait à ses prépara-ifs de guerre des fêtes de famille, dont sa oyale hospitalité faisait des fêtes publiques ɔour tous ses partisans dans la Grèce. Les sa-rifices, les festins et les jeux étaient rendus ɔlus magnifiques encore par les hommages ɪue la Grèce adressait de toutes parts au futur ɔonquérant de la Perse. Des couronnes d'or ui furent apportées de la plupart des villes, et ıthènes témoignait par un décret de son ımour pour la vie du roi de Macédoine. Phi-ippe, jaloux de montrer sa confiance et sûr ɔeut-être de la protection des dieux, voulut nancher sans gardes au sacrifice, et fut mor-ıellement frappé par un noble macédonien. Lui qui dansait sur le champ de bataille de Chéronée, transporté de joie d'en avoir fini avec la Grèce, à peine a-t-il le temps de désirer l'Asie. Il n'avait que quarante-sept ans; mais sa mort ne peut changer le cours des choses, puisqu'il laisse à son fils ses ressources, sa pensée et une situation politique dont la con-quête de l'Asie est la suite inévitable. Qu'é-tait-il besoin pour cette conquête d'un si fin politique, dont la vie s'était usée à tromper des trompeurs, à lutter de ruse et de corrup-tion avec les meneurs des cités grecques? Mieux valait encore, pour balayer ces molles armées de l'Orient, l'impétuosité d'un jeune homme, la légère et brillante épée d'Alexan-dre.

ALEXANDRE. — LA GRÈCE ENVAHIT L'ASIE.

La mort de Philippe parut aux cités grec-ques le signal de leur affranchissement. Dé-mosthène, couronné de fleurs, l'annonce au peuple athénien et des ambassadeurs vont ex-citer partout la révolte. Partout les garnisons macédoniennes sont chassées, et les cités, re-prenant possession d'elles-mêmes, se disposent à la guerre. Leurs espérances n'avaient rien d'insensé. Avec Philippe pouvait être anéantie la grandeur passagère de la Macédoine; son successeur pouvait être incapable, des discordes pouvaient le rendre impuissant; mais la mort de Philippe fut vengée sur les complices du meurtrier; la noblesse macédonienne contenue par l'amour du peuple et de l'armée pour l'hé-ritier de Philippe; enfin ce jeune homme avait le génie de la guerre, une hardiesse irrésistible et une insatiable ambition.

Il était Grec par son éducation, par son amour des lettres et de la philosophie, à la-quelle l'avait initié Aristote, par sa passion pour les arts et par son culte pour la beauté; mais il y avait en lui quelque chose d'étranger et de supérieur au génie grec, qui convenait moins au roi de Macédoine qu'au maître prédestiné d'une partie du monde. Il ne mettait de bornes à aucun de ses désirs, à aucune de ses haines; et, dès ses premiers pas dans la vie, il fit tout avec grandeur. Il était pauvre et peu puissant, que déjà sa prodigalité était sans mesure, son audace sans frein, ses espérances infinies. Incapable de patience ou de ruse, ennemi avant tout du repos, ne se plaisant que dans les marches impétueuses, les expéditions loin-taines, les grandes batailles et les triomphes splendides, il reste, après tant de siècles, l'i-déal du conquérant, une sorte de dieu de la guerre.

Pour un tel homme la pacification de la Grèce fut un jeu. Il ne fait que paraître à la tête d'une puissante armée, reçoit les ambas-sadeurs de Thèbes et d'Athènes épouvantées, et se fait reconnaître par le conseil des am-phictyons et par l'assemblée des députés de la Grèce, réunis à Corinthe, comme héritier du commandement confié à Philippe pour la guerre contre les Perses. Les frontières de la Macédoine furent de nouveau assurées contre les mouvements des peuples barbares, par des incursions rapides qui présageaient à la Grèce les succès de la guerre d'Asie. Les Thraces, les Triballes, les Gètes furent successivement frappés, et les Illyriens venaient de l'être, quand la Grèce, espérant ne plus revoir le roi de Macédoine, se déclare libre de nouveau. Aussitôt Alexandre reparaît sous les murs de Thèbes, qui était le centre de l'insurrection. Les Thébains ne voulurent pas se rendre; une grande bataille perdue livra leur ville au vain-

queur, qui en fit un terrible exemple. Thèbes fut rasée, les habitants furent vendus, les fugitifs mis au ban de la Grèce, Orchomènes et Platées rebâties avec les ruines de la patrie d'Epaminondas. La Grèce se sentit définitivement soumise et accepta sa condition nouvelle. Athènes demanda et obtint la paix, après un mouvement de colère facilement apaisé. Libre de toute inquiétude, Alexandre se prépara par des fêtes et par des sacrifices à son aventureuse expédition.

Le dernier jour de l'empire des Perses était venu. Il n'avait jamais pu triompher d'une résistance sérieuse et ne pouvait lui-même en opposer aucune à un assaillant résolu. Cypre, l'Egypte, qui lui avaient depuis longtemps échappé, venaient d'être reconquises par Ochus, fils d'Artaxerxès, et les révoltes de la partie occidentale de l'empire avaient été étouffées. Mais ces succès étaient le fruit d'intrigues et de perfidies sans nombre, et la force des armes y était étrangère. A l'intérieur, une suite d'empoisonnements et d'assassinats avait porté sur le trône Darius Codoman, à l'époque même où la mort de Philippe mettait Alexandre à la tête des Grecs.

Les préparatifs étaient achevés au commencement de l'année 334, et la guerre commença. Trente mille hommes d'infanterie et environ cinq mille chevaux traversèrent le détroit d'Abydos et débarquèrent dans la Troade. Des Macédoniens, des Grecs et quelques troupes barbares de Triballes et d'Illyriens composaient cette armée à laquelle les Perses opposaient environ cent vingt mille hommes, réunis sur la rive du Granique. Alexandre communiquait aux débuts de cette entreprise une poétique grandeur; partout des sacrifices aux dieux, des honneurs rendus aux héros, des paroles de bon augure, pleines d'audace et d'espérance. Et la victoire les confirma bientôt; le Granique fut franchi en face de l'armée ennemie, les Perses taillés en pièces, et Alexandre, qui avait tenu à payer de sa personne et qui avait vaillamment joué sa vie, envoya aux Athéniens les dépouilles des vaincus avec une inscription qui associait la Grèce entière, excepté Lacédémone, à la première défaite des barbares.

La Phrygie tomba aussitôt au pouvoir d'Alexandre. L'établissement de la démocratie à Ephèse, la prise de Milet et la soumission de l'Ionie furent les résultats de cette première rencontre, où les Grecs mercenaires avaient seuls, parmi les troupes du grand roi, pu tenir tête un instant aux Macédoniens. La Carie fut envahie, mais Halicarnasse ne put être prise qu'après un long siége, et ne tomba qu'en ruines entre les mains du vainqueur. C'est qu'elle avait été défendue par le seul homme capable de protéger l'Asie contre les Grecs, par Memnon le Rhodien, soldat énergique, qui avait proposé aux généraux du grand roi d'abandonner à Alexandre un pays ravagé et de le laisser s'y consumer sans combat. Après la perte d'Halicarnasse, il s'embarqua, et allant attaquer les îles de la mer Egée, tenta de forcer les Grecs à revenir défendre leur patrie; mais une maladie l'emporta au siége de Mitylène et laissa Alexandre sans adversaire digne de lui.

Pendant qu'Alexandre se ménageait l'appui de l'Asie Mineure en donnant aux villes grecques des constitutions démocratiques, aux Orientaux une administration plus régulière et moins oppressive, l'armée des Perses se réunissait lentement dans la Comagène. Alexandre, qui avait gagné le satrape de Cilicie, prit possession de la province. Il séjournait à Tarse, quand un bain dans les eaux glacées du Cydnus faillit l'emporter au milieu de ses conquêtes. On ne peut imaginer quels grands changements pouvait amener dans les affaires humaines une cause si légère. Mais Alexandre fut sauvé, et il ne resta de cet événement que le souvenir de l'héroïsme avec lequel le malade, mis en défiance contre son médecin, porta d'une main à ses lèvres un breuvage qui pouvait être mortel, en lui tendant de l'autre la lettre qui l'accusait.

L'armée macédonienne rencontra enfin aux portes de Cilicie Darius lui-même, entouré d'une foule innombrable de barbares et d'environ trente mille Grecs mercenaires. La bataille fut livrée sur le bord du golfe d'Issus, entre la mer et les montagnes, dans un étroit espace où l'armée des Perses fut obligée de se presser en lignes profondes. La cavalerie barbare et les Grecs mercenaires opposèrent seuls une résistance sérieuse à la cavalerie thessalienne et à la phalange. Ces troupes d'élite une fois vaincues, la bataille devint un massacre. Darius fuyant laissa aux mains d'Alexandre son camp et sa famille. La ville de Damas se rendit aussitôt à Parménion, qui y trouva de précieux otages et d'immenses richesses. Les députés que la Grèce asservie envoyait à Darius tombèrent du même coup entre les mains d'Alexandre, qui dédaigna de punir des efforts dont la victoire venait de démontrer l'impuissance.

En véritable conquérant, Alexandre ne voulut pas s'enfoncer dans l'Asie avant d'avoir tout soumis derrière lui et isolé complétement le grand roi de la Grèce. Il parcourut donc la Phénicie, recevant sur sa route la soumission de toutes les villes. Tyr seule lui ferma ses portes et prépara une vigoureuse défense. Alexandre venait de recevoir de Darius des offres de paix et d'alliance et les avait repoussées avec hauteur, disant qu'il était maintenant le maître, et qu'on ne lui devait plus parler d'égal à égal. Il fallait qu'un acte de vigueur confirmât ces fières paroles. Tyr fut assiégée pendant sept mois, avec toutes les ressources de l'art et avec l'opiniâtreté de la vengeance. L'armée macédonienne y entra par la brèche; une partie des habitants fut massacrée, le reste vendu comme esclaves. La Palestine et l'E-

gypte offrirent peu d'obstacles au vainqueur de Tyr. Gaza seule résista et ne succomba qu'après un siége de quatre mois. Le satrape de l'Egypte livra la province à Alexandre, qui la parcourut pacifiquement. Partout il respectait les religions du peuple, sacrifiait aux dieux, adoucissait le gouvernement. Ce respect des cultes les plus divers était facile à l'intelligent élève d'Aristote; il était nécessaire au conquérant de l'Asie. Enfin, il ne quitta l'Egypte qu'après y avoir posé, pour la ruine de Tyr et pour la prospérité du commerce entre l'Europe et l'Asie, comme une trace éternelle de son passage, les fondements d'Alexandrie. Etablie près des bouches du Nil, sur l'emplacement du village de Racotis, la florissante cité devait réunir avec le commerce de l'Orient et de l'Occident les idées des deux mondes, et ce rapprochement devait être pour l'esprit humain d'une admirable fécondité. Séparant partout le gouvernement civil du commandement militaire, Alexandre confiait le premier aux habitants du pays, et le second à des Macédoniens. Il partit enfin, emportant du temple d'Ammon, qu'il était allé visiter, le titre de fils de Jupiter et la promesse de l'empire du monde.

Traversant rapidement la Phénicie, franchissant l'Euphrate et le Tigre, il se trouve une seconde fois, près d'Arbèles, en face de Darius et de plus d'un million d'hommes. Cette fois, les barbares avaient choisi et préparé leur champ de bataille, et dans cette plaine immense soigneusement nivelée, la victoire devait être plus facile ou la défaite plus meurtrière. Malgré les renforts qu'il avait reçus de la Grèce, Alexandre n'avait pas cinquante mille hommes. Mais l'audace et l'intelligence triomphèrent encore une fois du nombre. Tout fut détruit, malgré la belle résistance de la cavalerie du grand roi. Le butin fut immense, et Darius, dans sa fuite rapide, semait ses trésors derrière lui. Babylone, Suze et Persépolis se rendirent. Cette dernière ville fut pillée. A Suze, Alexandre trouva les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, enlevées pendant les guerres médiques, et les renvoya aux Athéniens. Pasargades, la ville sainte, où étaient couronnés les rois de Perse, se rendit et fut épargnée. Ecbatane fut atteinte à son tour, et Darius, qui s'y était arrêté un instant, fut vivement poursuivi. Il fut enfin égorgé par les compagnons de sa fuite, épouvantés de l'ardeur d'Alexandre. Le satrape Bessus, qui avait commis ce meurtre, voulut hériter de cet empire écroulé et se fortifia dans la Bactriane; mais les mercenaires grecs, qui avaient survécu à tant de défaites et qui n'étaient attachés qu'à la personne de Darius, vinrent se rendre à Alexandre, qui les incorpora dans son armée.

Cette armée, d'ailleurs, était sans cesse réduite par les congés qu'Alexandre accordait aux Macédoniens désireux de revoir la Grèce; elle était aussi agitée de complots contre la vie du roi. Cette vie précieuse était-elle en effet menacée, ou les généraux d'Alexandre, déjà rivaux les uns des autres, cherchaient-ils à s'entre-détruire? On l'ignore; mais Philotas, Parménion, son père et d'autres généraux payèrent de leur vie les soupçons du roi. La difficile conquête de la Bactriane et de la Sogdiane fit un instant diversion à ces troubles du camp macédonien. Bessus, livré à Alexandre, périt dans les supplices; le nouveau maître de l'Orient tenait à y confirmer la croyance à l'inviolabilité royale. Mais les habitants de ce pays montagneux résistaient énergiquement à la conquête, et il fallut pour les réduire deux années de siéges et de combats.

Cependant Alexandre n'en avait pas fini avec les difficultés de sa position à l'égard des siens. Il comprenait la nécessité de grandir avec sa fortune et d'être aux yeux des vaincus, par l'éclat de sa cour et par le respect de son entourage, tel qu'on devait se figurer le fils de Jupiter et le maître de l'Orient. Il réussit de ce côté, parce que ce nouveau rôle flattait ses instincts de luxe et de puissance, et parce que sa propre grandeur commençait à l'enivrer. Mais dans son camp même, à ses côtés, vivait l'esprit railleur et sensé de la Grèce. Ces hommes intrépides que Philippe lui avait donnés pour camarades d'enfance, et qui depuis avaient été les compagnons de sa vie militaire, lui montraient souvent qu'ils l'estimaient leur égal, avec d'autant plus d'âpreté qu'il paraissait trop l'oublier. Clitus périt dans un festin de la main même de son ancien ami, auquel il rappelait que, pour le fils d'un dieu, il s'était trouvé bien près de la mort au Granique lorsque le bras de Clitus l'avait sauvé. Cette transformation d'Alexandre en dieu, que l'Orient acceptait si aisément, parce qu'il avait toujours divinisé ses maîtres, était antipathique au génie grec, que la philosophie venait de rendre plus fier et moins crédule que jamais. Callisthène, disciple et neveu d'Aristote, se railla de l'apothéose et paya de son sang cette liberté. Avec ces hommes énergiques, disparut toute résistance à la nouvelle politique d'Alexandre.

Cette politique s'agrandissait avec le succès. L'Inde attirait Alexandre, autant par ce qu'elle avait de mystérieux et par les traditions qui y faisaient passer les plus anciens conquérants, que par ses richesses mal connues et grossies par la renommée. Un roi indien, maître du pays situé entre l'Indus et l'Hydaspe, l'appela contre un roi voisin. Alexandre se dirigea vers l'Inde avec une armée de 120,000 hommes. Soumettant sur son passage quelques peuplades barbares, il franchit l'Indus, arriva enfin sur les rives de l'Hydaspe et y rencontra Porus, l'ennemi de Taxile, qu'Alexandre venait secourir. Une grande bataille, où du côté de l'armée indienne les éléphants jouèrent le plus grand rôle, montra une fois de plus la supériorité militaire de l'Europe sur l'Orient. Le roi,

vaincu et prisonnier, garda toute sa majesté et par là gagna le cœur d'Alexandre, que tout ce qui est grand séduisait aisément. Il rendit à Porus son royaume et son pouvoir, s'assurant ainsi un allié fidèle et laissant à Taxile un puissant voisin. Deux villes furent fondées sur les rives du fleuve, et Alexandre, se préparant à le franchir, allait soumettre les Gangarides et les Prasiens.

Mais son armée fut effrayée de voir ainsi reculer indéfiniment le terme de tant de travaux. Cette ambition, que rien ne pouvait lasser ou contenter, et qui semblait les entraîner au delà des limites du monde, épouvanta les plus fidèles et les plus courageux des soldats d'Alexandre. Ils voulaient bien braver les plus lointains périls, mais c'était à condition de pouvoir un jour revenir les raconter dans leur patrie. Alexandre dut céder en frémissant à ce besoin de repos qui lui était étranger. Après trois jours de silence et de douleur, il apprit à ses troupes à demi révoltées la joyeuse nouvelle du retour. Des acclamations reconnaissantes saluèrent le conquérant attristé, qui sentait l'instrument de son génie lui faire défaut. Douze autels immenses, élevés sur les bords du fleuve pour marquer son passage, des sacrifices et des jeux retinrent encore quelques jours l'armée sur ce rivage dont Alexandre avait peine à s'arracher.

L'armée fut divisée en trois corps; l'un de ces corps descendait le fleuve sur la flotte et était conduit par Alexandre, les deux autres suivaient les deux rives du fleuve et soumettaient, en passant, les populations. Les Malliens, les Oxydraques opposèrent quelque résistance, et Alexandre, qui jouait inutilement sa vie, faillit périr en emportant d'assaut l'un de leurs forts. Enfin la flotte arriva au delta de l'Indus, qu'Alexandre couvrit de forts et de chantiers, pour en faire le point de départ d'expéditions nouvelles. Il se dispose à revenir par terre, pendant que Néarque doit côtoyer, avec la flotte, le rivage méridional de l'Asie, depuis l'Indus jusqu'au Tigre, et venir débarquer au fond du golfe Persique. Alexandre, qui songeait à ouvrir cette nouvelle voie au commerce de l'Inde et de la Perse, voulait qu'elle fût explorée et soigneusement reconnue.

Néarque s'embarqua et Alexandre s'engagea avec son armée dans les déserts de la Gédrosie, déjà funestes aux armées de Sémiramis et de Cyrus. La soif et la faim accablèrent les soldats, auxquels Alexandre donnait l'exemple de la patience. Deux mois de cette marche pénible conduisirent enfin l'armée en Carmanie, où les satrapes des provinces voisines avaient envoyé des vivres. Tout en se remettant de ses fatigues, l'armée se dirigeait sur Babylone. Alexandre s'occupait en route de sa grande entreprise du mélange des deux races et de l'assimilation des vaincus aux vainqueurs. Les gouverneurs coupables d'exactions ou de désobéissance furent sévèrement punis, car ils contrariaient directement les desseins d'Alexandre en lui rendant les populations hostiles. Il favorisait les mariages entre les Asiatiques et les Européens, et, donnant lui-même l'exemple, il épousa la fille aînée de Darius et marie la plus jeune à Ephestion. Ses officiers reçurent aussi de sa main des femmes asiatiques, et des récompenses encouragèrent les soldats à contracter de semblables unions. Il sentit en même temps le besoin de se créer une armée asiatique, et de ne pas faire peser plus longtemps sur ces vastes contrées le joug trop lourd et trop fragile à la fois de la domination étrangère. Mais, en cela encore, il ne put éviter de blesser les siens, qui regardaient l'inégalité comme un droit et comme un signe de la conquête. Les bienfaits furent impuissants à calmer cette jalousie puérile et ces ressentiments aveugles; il fallut des supplices. On se soumit alors, et Alexandre, reprenant sa libéralité ordinaire, combla de présents ses vieux soldats et, en renvoyant plus de 10,000 en Macédoine, les remplaça par une génération nouvelle, plus docile et plus propre à servir ses desseins.

La mort d'Ephestion, qu'il aimait avec cette ardeur démesurée qu'il portait en toute chose, venait de le frapper au cœur, et la magnificence inouïe de ses funérailles ne l'avait pas consolé lorsqu'il entra dans Babylone et y vit à ses pieds des députés de tous les peuples du monde ancien. La renommée du conquérant s'était étendue jusqu'à Carthage et jusqu'en Espagne. Son nom était déjà partout où lui-même songeait à porter son empire. En effet, d'immenses flottes se construisaient par ses ordres en Phénicie, dans la mer Caspienne; il faisait relever les côtes d'Arabie. On lui attribuait, avec raison, des projets gigantesques de voyage et de conquête. Il devait partir du golfe Persique, contourner l'Arabie et l'Afrique et revenir par les colonnes d'Hercule, en ne laissant aucun peuple en dehors de son empire et d'une civilisation qui serait commune à tous. Rien ne semblait trop grand pour remplir une vie qui avait ainsi commencé. Il s'était rendu le maître de la moitié du monde et il n'avait pas trente-trois ans. C'est au milieu de ses vastes espérances et des travaux qu'il avait déjà entrepris pour rendre à Babylone sa splendeur passée, que la fièvre le prit et l'enleva en dix jours.

Ainsi s'éteignit prématurément cette vie précieuse, qu'Alexandre avait tant de fois exposée et qu'il avait fini peut-être par croire inviolable, en la voyant si souvent respectée par la mort. Ce qu'il avait fait en si peu d'années force l'imagination à se perdre dans ce qu'il aurait pu faire. La civilisation grecque, enfermée dans une étroite presqu'île, avait été portée au fond de l'Asie et y avait laissé quelques traces durables. Des villes nouvelles avaient été fondées dans les pays les plus éloignés et y devenaient des foyers de lumière. L'une de ces Alexandries que le vainqueur laissait partout sur son passage, sera non-seulement

e lien de l'Orient et de l'Occident, mais le dernier sanctuaire de la civilisation antique. Ce sera l'éternel honneur de cet homme de guerre l'avoir senti ce que les relations commerciales pouvaient faire pour le progrès des idées et des mœurs, et d'avoir voulu, pour couronner tant de combats, assurer au monde, qu'il avait agité par les armes, l'abondance et la paix.

Qui l'empêcha d'accomplir ces desseins sublimes? Les faiblesses de la nature humaine et la brièveté de la vie. Que d'obstacles lui suscitait déjà l'inintelligence des siens, ou leur défaut de courage! Des trahisons, des complots avaient plusieurs fois menacé sa vie. Ses desseins étaient mal compris, ou blessaient des esprits faibles et prévenus. Il avait été arrêté par son armée lorsqu'il voulait franchir l'Hydaspe; elle se révoltait lorsqu'il voulait faire un seul peuple des vainqueurs et des vaincus, et cette poignée de Grecs mettait son honneur à opprimer l'Orient. Insurmontables difficultés, que le temps n'eût fait qu'accroître, parce qu'elles viennent de la nature humaine. Plus le conquérant eût gouverné de peuples et soumis de contrées, plus de faiblesses et plus de préjugés eussent entravé ses desseins. Telle est la condition du génie appliqué au gouvernement des hommes, que les instruments dont il lui faut se servir ne sont ni assez aveugles pour obéir sans résistance, ni assez intelligents pour se conformer librement à de hautes pensées. De là des luttes inévitables, dans lesquelles le temps et la foule ont toujours raison du génie.

Enfin, tandis que la vie la plus longue est toujours trop courte pour achever de grandes choses, Alexandre avait abrégé la sienne par des excès indignes de lui. Il l'avait dépensée en prodigue, à table aussi bien que sur les champs de bataille; et dans un climat qui rend périlleux les moindres désordres, il les avait poussés tous à leurs dernières limites. De là cette mort prématurée qui frappa du même coup le conquérant et son empire à demi formé. Des passions indomptables avaient usé ce corps, qui n'eût jamais dû être autre chose que le serviteur de cette admirable intelligence.

LES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

Les conquêtes d'Alexandre, devenu roi de l'Orient, portaient le dernier coup à la Grèce, tout en répandant au loin sa civilisation. Cette lumière s'est affaiblie en s'étendant; elle s'est presque retirée des foyers où elle était concentrée naguère. Alexandrie va disputer à Athènes la suprématie de l'intelligence; Ephèse et Smyrne seront les rivales heureuses de Corinthe, pour le commerce et pour les arts. Rhodes, Syracuse, deviendront la patrie de l'éloquence et de la science. C'est une dispersion générale de tout ce qui donnait à la Grèce un caractère unique entre toutes les nations. Elle ne devait plus être qu'une des provinces de l'immense empire d'Alexandre; encore était-elle la patrie du maître et il ne l'eût pas oublié. Mais, après cette mort subite, à quel rang tombait-elle dans le monde? Elle n'était plus qu'une partie de la dépouille du conquérant, et, à côté des riches provinces de l'Asie, elle n'était pas même la plus enviée. Ce n'est plus qu'à ce titre qu'elle nous occupe, et si nous continuons à rattacher les destinées du monde à la sienne, c'est en attendant qu'il se présente un grand peuple, digne de fixer à son tour l'attention de l'historien.

Après un instant de stupeur, commencèrent parmi les généraux et les soldats d'Alexandre les longues et sanglantes discordes où devaient inutilement s'user toutes les ressources préparées par le conquérant pour un avenir dont il se croyait le maître. L'armée était toujours fidèle à la mémoire d'Alexandre et voulait un roi de son sang. Mais, tandis que la cavalerie voulait qu'on réservât l'empire à l'enfant que Roxane portait dans son sein, l'infanterie voulait le donner au fils de Philippe et d'une Thessalienne, au frère presque fou d'Alexandre, à Arrhidée. Parmi les généraux, les plus ambitieux voulaient gouverner tout l'empire, sous le prétexte de le réserver à l'héritier du roi; les plus sages désiraient devenir rois indépendants des provinces dont l'administration leur était confiée, et étaient prêts à s'unir par des ligues contre celui d'entre eux qui menacerait de s'ériger en maître.

Perdiccas était alors le plus influent des généraux. Habile et résolu, il avait d'abord voulu réserver l'empire à l'enfant de Roxane; puis, cédant à la nécessité, il avait adopté le plan qui associait Arrhidée à l'empire. Il s'était rapidement emparé de ce faible esprit, et, brisant toute résistance par une audacieuse sévérité, il était de fait l'héritier d'Alexandre. Le gouvernement des provinces fut partagé entre trente-quatre généraux. Ptolémée, fils de Lagus, eut l'Egypte; Eumène, la Paphlagonie et la Cappadoce; Antigone, la Grande Phrygie; Antipater et Cratère, la Grèce et la Macédoine; noms encore obscurs, que les événements vont bientôt mettre en lumière. Perdiccas garda la direction suprême des affaires avec le commandement de la flotte et de l'armée.

Les discordes des généraux rendirent l'espoir à tous ceux qu'avait soumis ou contenus la main du conquérant. Des Grecs mercenaires, établis par Alexandre dans la haute Asie, se révoltèrent pour revoir la Grèce et furent exterminés. La Pisidie se souleva et fut durement châtiée; l'Arménie ébranlée fut ramenée à l'obéissance, et le roi de Cappadoce, révolté contre Eumène, fut puni de mort. Enfin la Grèce se souleva contre les généraux d'Alexandre. Malgré l'exil de Démosthène, qui se trouvait alors à Mégare, Athènes n'avait pu se résigner à sa condition nouvelle et brûlait de reprendre sa liberté. Elle envoya partout des députés, l'éloquence de Démosthène fit le reste, et une

ligue générale unit bientôt les peuples grecs contre la domination macédonienne. Sparte, l'Achaïe et l'Arcadie se tinrent seules à l'écart. La Béotie se prononça contre la Grèce. Athènes, qui était l'âme de la ligue, lui donna une armée de huit mille hommes, deux cents galères, et, ce qui valait encore mieux, un général de talent, Léosthènes. L'armée grecque battit les Béotiens et alla fermer les Thermopyles. Elle rencontra près de Lamia l'armée d'Antipater, inférieure en nombre, et remporta une victoire qui enivra la Grèce. Mais Léosthènes, qui fut tué au siége de Lamia, laissa une armée sans chef en face d'un ennemi auquel arrivaient de l'Asie de puissants secours. Antipater et Cratère accablèrent avec cinquante mille hommes l'armée grecque à Cranon et finirent la guerre d'un seul coup. Clitus détruisait en même temps la flotte athénienne. Il fallut traiter. L'établissement à Munychie d'une garnison macédonienne, le changement de la constitution, l'extradition des orateurs du parti de la guerre et parmi eux de Démosthène, qui, peu de jours auparavant, rentrait en triomphe dans sa patrie, firent chèrement payer à Athènes cette espérance d'un moment. Le cens imposé comme condition des droits politiques, donna le gouvernement à neuf mille citoyens auxquels l'aisance inspirait l'amour du repos, et que la présence d'une garnison macédonienne éloignait de toute velléité d'indépendance. Démosthène mourut empoisonné, dernier représentant d'une politique devenue impossible, mais qui avait eu à Chéronée son jour de gloire et de malheur.

Cependant continuait en Asie le double mouvement qui devait amener la fin de l'empire d'Alexandre. Perdiccas avait déjà laissé voir qu'il aspirait au pouvoir absolu, et déjà une ligue s'était formée contre lui. Il avait accusé Antigone devant l'armée de se refuser à lui obéir, et Antigone se vit aussitôt entouré de tous les généraux intéressés comme lui à maintenir leur indépendance. Perdiccas n'avait pour allié que le Thrace Eumène, sage et patient général qui, par son désintéressement même et par son dévouement à la famille d'Alexandre, se ménageait une haute fortune. Tandis qu'Eumène battait les ennemis de Perdiccas et le délivrait de Cratère, Perdiccas lui-même périssait au passage du Nil, de la main de ses soldats, après avoir par imprudence englouti dans le fleuve une partie de son armée. Le gouverneur de l'Egypte, auquel les soldats de Perdiccas offraient le commandement, n'eut garde d'accepter et préféra s'affermir dans son futur royaume. Le pouvoir suprême, refusé par plusieurs, tomba ainsi aux mains d'Antipater. Un nouvel arrangement donna la Babylonie à Séleucus, jusque-là sans gouvernement, et à Antigone une armée et la direction de la guerre contre Eumène. Antigone était occupé à poursuivre son insaisissable ennemi, quand la mort d'Antipater mit Polysperchon, désigné par le mourant, à la tête des affaires. Une ligue se forma aussitôt contre le nouveau chef du gouvernement. Cassandre, fils d'Antipater, se regardait comme détrôné par Polysperchon, et lui suscitait partout des ennemis. Il ne resta au régent que l'infatigable Eumène, qui venait d'échapper à Antigone et se montrait toujours attaché à sa politique de fidélité courageuse.

Pour arracher la Grèce à Cassandre, Polysperchon ne trouva rien de mieux que de lui rendre, par édit, la liberté politique au nom d'Arrhidée. La Grèce fut aussitôt en feu, et les bannis, se trouvant les maîtres de leurs cités, les souillaient de leurs vengeances. Athènes, redevenue démocratique, condamne à mort Phocion, qui n'avait commis d'autre crime que de pressentir trop clairement d'avance le sort de sa patrie, et de l'avoir en tout temps trop laissé voir. Mais le siége inutile de Mégalopolis, restée fidèle à Cassandre, la défaite de Clitus qui anéantit la flotte royale, furent pour Polysperchon d'irréparables échecs. Cassandre, de nouveau maître d'Athènes, la confia à un honnête homme, Démétrius de Phalère, qui, pendant onze ans, gouverna sagement ses concitoyens.

Cependant Eumène, revêtu en Asie du pouvoir royal, en usait contre Antigone avec autant de sagesse que de courage. Il se rendait tout dévoué le corps redoutable des argyraspides, formé des vétérans de l'armée macédonienne; il avait à sa disposition, grâce au nom, puissant encore, de la famille d'Alexandre, tout l'argent des trésors royaux. Il était maître de la Phénicie, quand Polysperchon, battu en Europe, le força de rétrograder dans la haute Asie. Il s'y maintint quelque temps, au milieu des discordes et des inimitiés des généraux, et battit une première fois Antigone, qui s'avançait avec l'appui de Séleucus. Une seconde bataille fut indécise, et enfin, au printemps de l'année 316, une troisième rencontre livra Eumène vaincu à Antigone, qui le fit périr. Ainsi mourut trop tôt cet homme de guerre qui avait fait ses preuves d'intelligence politique, et dont la prudence courageuse annonçait un brillant avenir.

La fidélité des Macédoniens envers la famille d'Alexandre se soutenait encore au milieu de tant de ruines. Polysperchon, se sentant presque vaincu, voulut s'attacher l'armée et le peuple en appelant à lui la mère d'Alexandre, Olympias : reçue avec respect par les troupes, cette femme ambitieuse se débarrassa d'Arrhidée, et fit périr les amis de Cassandre. Celui-ci, reprenant l'avantage, assiégea bientôt dans Pydna Olympias et sa cour. La ville fut prise, Olympias mise à mort, Roxane et son fils enfermés dans Amphipolis. Polysperchon, ne possédant plus que quelques villes, disparaît alors de la scène; et Cassandre, maître de la Grèce et de la Macédoine, s'allie avec Séleucus, Ptolémée et Lysimaque contre Antigone, dont la puissance incontestée en Asie est pour tous un

sujet d'inquiétude. La guerre se prolongea pendant quatre ans avec des chances diverses, et fut plutôt suspendue que terminée par le traité de 311, qui laissait les choses à peu près dans le même état qu'avant la lutte, si ce n'est que la Grèce était déclarée libre, condition qui ne fut pas remplie.

Aussi, quatre ans plus tard, la guerre recommence-t-elle, et Démétrius est-il envoyé par son père, Antigone, pour rendre la liberté à la Grèce. Mais dans l'intervalle les restes de la famille d'Alexandre ont été anéantis. Cassandre avait tué Roxane et son fils ; et Polysperchon, qui avait d'abord tenté de s'appuyer sur Barsine et sur le fils qu'elle avait d'Alexandre, finit par vendre ce jeune homme à Cassandre, qui s'en délivra aussitôt. Les généraux auxquels cette malheureuse famille avait jusqu'ici servi de prétexte, allaient désormais se disputer ouvertement l'empire. Démétrius vint droit à Athènes, s'en empara et la traita avec une douceur pleine de séduction. Il aimait Athènes, et il était fait pour être aimé de la nouvelle génération qui peuplait la patrie de Démosthène. Homme de luxe et de plaisir, goûtant les lettres et les arts, mais pour en faire les ornements de la débauche; brave et ambitieux, mais par caprice et sans dessein suivi; aspirant un instant au pouvoir suprême, et se trouvant heureux le lendemain d'être captif dans un beau parc oriental et d'y pouvoir mourir en roi fainéant, ce fils d'Antigone nous donne une juste idée, par ses mœurs et par son histoire, de l'état du monde à cette époque, du mauvais emploi qu'on y faisait des plus vastes ressources et des plus grands talents, de la démoralisation profonde, qu'avaient produite les désordres de tant de guerres civiles et les crimes de tant d'ambitieux. Reçu à bras ouverts dans Athènes, Démétrius livra à Ptolémée, qui menaçait de lui disputer la Grèce, une grande bataille navale, où se heurtèrent plus de trois cents vaisseaux. La défaite de Ptolémée fut complète et sanglante. Antigone se voyant déjà le maître de l'Orient et de l'Occident, prit le titre de roi, se déclarant ainsi le successeur d'Alexandre ; mais tous ses rivaux l'étaient au même titre, et Ptolémée, Séleucus, Lysimaque et Cassandre devinrent rois comme lui.

La guerre continua donc, et Démétrius s'attaquant avec raison au mieux affermi des ennemis de son père, voulut frapper Alexandrie, en lui enlevant l'île de Rhodes, intermédiaire indispensable au commerce déjà immense de la nouvelle cité. Démétrius, le preneur de villes, comme on l'avait déjà surnommé, s'acharna inutilement contre Rhodes, habilement défendue. Ce fut des deux côtés une merveille d'art et de constance; et Démétrius, désespérant de l'emporter, et ne pouvant empêcher la ville d'être secourue par Ptolémée, leva le siége, reconnaissant par traité l'indépendance de Rhodes, qui devenait l'alliée d'Antigone contre ses ennemis, excepté contre le roi d'Egypte. Démétrius revint dans la Grèce, dont il était sûr, et dans Athènes dont il était l'idole ; il battit aux Thermopyles Cassandre, devenu roi de Macédoine, et se fit déclarer, contre lui, généralissime des Grecs.

Cette élévation rapide d'Antigone et de Démétrius rapprocha encore une fois contre eux tous les héritiers d'Alexandre. Lysimaque et Séleucus, ayant opéré en Asie la jonction de leurs troupes, se trouvèrent en face d'Antigone, à Ipsus en Phrygie : chacune des deux armées s'élevait à près de quatre-vingt mille hommes. L'imprudence de Démétrius et la défection d'une partie des troupes amenèrent la défaite d'Antigone, qui mourut les armes à la main. Démétrius fuyant et repoussé d'Athènes même, se trouva tout à coup relevé par l'alliance imprévue de Séleucus, qui songeait déjà à écraser ses rivaux. Cette alliance, qui dura peu, lui avait cependant ramené la fortune, et il s'empara de sa chère Athènes, qu'il n'eut pas le courage de punir. Il envahissait le Péloponèse, quand Cassandre mourut, laissant des fils qui se disputaient son héritage. Démétrius accourut et, devenu roi de Macédoine et maître de presque toute la Grèce, il éleva plus haut ses espérances. Ses armements et ses levées trahirent bientôt ses desseins, et une ligne réunit contre lui Lysimaque, Séleucus, Ptolémée et le jeune roi d'Epire Pyrrhus, qui venait de lui disputer la Macédoine. Vaincu en Grèce, abandonné par ses soldats, il passa en Asie et fut enfermé par Séleucus dans un magnifique château, où il se rassasia de repos et de voluptés. Lysimaque chassant Pyrrhus de la Macédoine, se trouva en face de Séleucus aussi puissant et aussi ambitieux que lui. La guerre éclata aussitôt, et Lysimaque vaincu et tué à Cyropédion, laissa Séleucus, seul héritier de tant de généraux exterminés dans ces longues querelles; mais Séleucus, lui-même, laissant l'Asie à son fils Antiochus, et venant prendre possession de la Macédoine, fut assassiné avant d'y parvenir.

CORRUPTION DE LA GRÈCE ET DE L'ORIENT.

Tel était le triste résultat de tant d'efforts. La couronne d'Alexandre avait tenté les uns après les autres tous les compagnons de sa grande fortune, et avait été mortelle à tous ceux qui y avaient porté la main. Le seul Ptolémée, ferme dans l'unique dessein de régner en Egypte et d'y fonder une dynastie, avait toujours repoussé ce dangereux présent, et, se bornant à se bien défendre, il avait réussi à exécuter un plan dont il ne s'était jamais écarté. C'était le fils aîné du roi d'Egypte, Ptolémée Céraunos, déshérité par son père, qui venait de tuer Séleucus et de s'emparer de la Macédoine. Laissant l'Asie à Antiochus, il profita du caractère aventureux de Pyrrhus pour l'exciter à de lointaines conquêtes, et lui donna

des troupes qui vinrent en Italie se briser contre un peuple nouveau sur la scène du monde, et dont nous allons suivre attentivement les destinées.

Mais avant de quitter la Grèce et l'Asie, unies maintenant dans une décadence commune, voyons dans quel état nous laissons cette partie du monde pour n'y plus revenir qu'avec ses nouveaux conquérants. Nous avons vu la rapide destruction de l'œuvre inachevée d'Alexandre; il n'en resterait que des ruines, si la sagesse de Ptolémée n'avait préservé Alexandrie et ne l'avait préparée à jouer un rôle brillant dans l'histoire de l'esprit humain ; mais le reste du monde grec et oriental ne nous offre plus qu'impuissance et corruption; et tout ce qu'Alexandre y a tenté semble avoir tourné contre ses espérances.

Il avait voulu organiser, à côté des armées grecques, des armées orientales initiées à la discipline et aux vertus militaires des races européennes, et nous voyons après lui les armées grecques disparaître, confondues dans la foule des barbares, qui n'ont appris de la Grèce que l'art de se vendre au plus offrant. Une fois le corps des Argyraspides anéanti, il ne reste plus qu'une foule immense, servant indifféremment tous les rois, instruments inertes des ambitions les plus égoïstes et les plus étroites qui aient jamais agité le monde. Aussi, dans cette longue et sanglante histoire, ne voyons-nous pas une seule bataille où la défection d'une partie des troupes ne joue un grand rôle. Quel sentiment pouvait animer les multitudes qui se heurtaient aux champs d'Ipsus et de Cyropédion ? Jamais l'homme, dépravé par les guerres inutiles, ne versa son sang avec plus d'indifférence et avec moins de profit pour le genre humain. Dans cette foule sans nom, les Grecs ne se distinguaient que par une plus grande habitude des armes ; ils étaient meilleurs soldats, et se vendaient plus cher : on ne reconnaissait qu'à cette marque la postérité déchue des héros de Salamine et de Platées; mais l'Orient eut de tout temps une puissante et funeste influence, et l'abaissement continu des qualités militaires ne laissera bientôt plus à opposer aux nouvelles attaques venues de l'Occident, que des armées semblables en tout à celles que le grand roi envoyait contre Agésilas et contre Alexandre.

Le conquérant avait voulu relever les mœurs de l'Orient en les rapprochant des mœurs déjà si abaissées de la Grèce, et nous voyons après lui l'Orient et la Grèce confondues dans la plus complète corruption. Au faîte quelques hommes décident de tout, et conduits uniquement par l'ambition personnelle, prodiguent pour avancer d'un seul pas le meurtre, la trahison, le parjure. Au-dessous d'eux, les peuples qu'agitent leurs querelles, s'abîment de plus en plus dans une dépravation qui leur vient de leurs maîtres. Quelle époque plus favorable au crime, plus féconde en tentations que celle où d'innombrables révolutions militaires élèvent et renversent si rapidement les fortunes, donnant toujours le prix au cœur le plus perfide ou à la main la plus sanglante. Dans ces grandes villes qui changent tous les jours de maîtres, dans ces pays traversés par des invasions continuelles et inondés de mercenaires, quelle vertu pouvait résister à l'exemple ou à la violence.

Ce n'était pas la civilisation grecque qui avait purifié l'Orient, c'était la mollesse orientale qui tous les jours gagnait la Grèce. Les Grecs avaient porté dans le luxe et la débauche l'ardeur et l'esprit qu'ils mettaient à toute chose : les tables étaient devenues plus splendides, le foyer domestique plus souillé que jamais, l'éducation se faisait toute seule par les mauvais exemples; enfin le mélange de toutes les religions avait porté à son comble l'impiété des uns et la superstition des autres. Démétrius, à qui les Athéniens avaient donné pour demeure le temple de Minerve, y continua sa mauvaise vie; et, à son entrée dans Athènes, un hymne impie, chanté autour de lui par le peuple, l'avait déclaré supérieur à tous les dieux. Ainsi étaient tombés, comme autant d'illusions, à la mort du conquérant, ses plus nobles et ses plus utiles desseins : organisation des armées, fondation d'un empire, alliance des civilisations contraires, union des peuples et amélioration des mœurs, harmonie des religions ; toutes ces espérances avaient abouti à un long désastre, où semblaient s'être engloutis l'empire, les armées, les mœurs, les religions et la civilisation elle-même. Tels sont les cruels retours auxquels sont soumises les choses humaines ; tel est l'abîme qui s'ouvre tout d'un coup sous les fondements à peine jetés du plus majestueux édifice.

C'est dans cette torpeur, interrompue de temps à autre par des guerres sanglantes et infécondes, que les indignes héritiers de l'empire d'Alexandre verront s'avancer avec une force irrésistible le peuple encore inconnu, dont Pyrrhus est allé essayer à ses dépens la vigueur naissante.

LIVRE CINQUIÈME.

LES ROMAINS

Depuis la fondation de Rome jusqu'aux Gracques.

L'ITALIE. — ROME SOUS LES ROIS. — RÉPUBLIQUE ARISTOCRATIQUE. — LUTTES INTÉRIEURES. — CONQUÊTE DE L'ÉGALITÉ POLITIQUE. — CONQUÊTE DE L'ITALIE. — GÉNIE DE ROME. — CARTHAGE. — LES GUERRES PUNIQUES. — ANNIBAL. — CONQUÊTE DU MONDE ANCIEN. — GRANDEUR DE ROME.

L'ITALIE. — ROME SOUS LES ROIS.

C'est dans la longue presqu'île qui s'étend au pied des Alpes et que les Apennins traversent dans toute sa longueur, que s'est formée et accrue, par la réunion des races les plus diverses et par l'application d'une volonté persévérante, la grande cité dont nous allons raconter l'histoire. De l'Espagne, de la Gaule, de l'Illyrie et de la Grèce vinrent, à diverses époques, des émigrations nombreuses, qui, prenant possession des vallées et des cours d'eau dont ce pays est sillonné, formèrent autant de peuples distincts. Les Osques, population primitive de l'Italie, se divisaient en Sabelliens et en Latins. Tribu sauvage et guerrière, adorant le dieu Mars sous la forme d'une lance, sujets à de fréquentes famines, les Sabelliens vouaient parfois au dieu une génération qui allait conquérir une nouvelle patrie. Les Latins, qui se mêlaient volontiers aux colonies grecques, étaient laboureurs, adoraient Janus et Jupiter Latialis. Les Osques furent refoulés au centre de l'Italie par l'invasion des Pélasges, au nord et au midi. Cette race apportait en Italie, comme partout où elle a passé, l'industrie, l'écriture, le culte des dieux Cabires. Les Rhasènes, qui, dans le cours du XIe siècle, envahirent les plaines du Pô et y formèrent la puissante confédération des Etrusques, semblent être d'origine pélasgique. Le culte des Cabires, le nombre de leurs cités fixé à douze par la religion, le caractère sacerdotal de leur gouvernement, leurs lucumons, à la fois prêtres et rois, leurs constructions monumentales, leur science augurale et leurs rites immuables, tout fait reconnaître en eux une tribu de cette race mystérieuse, qui porta partout l'industrie et la religion, et qui fut partout opprimée. Ils occupèrent plus tard la Campanie et les îles voisines, et, devenus par leur commerce florissant les rivaux des Grecs et des Carthaginois, s'y amollirent dans une prospérité passagère. L'extrémité méridionale de l'Italie était couverte des colonies grecques, établies à diverses époques dans ce beau pays et depuis longtemps sans rapports réguliers avec la mère patrie. Au nord les tribus gauloises, d'abord maîtresses des rives du Pô, avaient été refoulées par les Etrusques, jusque sur les bords de l'Æsis et ne possédaient au delà que Ravenne et quelques villages isolés. C'est au milieu de cette mêlée de races et de civilisations différentes, que va naître et grandir la cité qui réunira toute l'Italie sous ses lois.

C'est d'une ville latine, Albe-la-Longue, que sortirent, 754 ans avant J.-C., les fondateurs de Rome. Sur les bords du Tibre, entre sept collines protectrices, à cinq lieues de la mer, fut tracée, selon les rites des Etrusques, l'enceinte sacrée de la ville nouvelle. Un pâtre, qui avait pour mère la fille d'un roi latin et à qui l'on donnait le dieu Mars pour père, était le chef de la troupe peu nombreuse qui fonda la cité et qui en forma l'aristocratie, du jour où accoururent de toutes parts les exilés et les malfaiteurs auxquels on offrait un asile. Pour devenir un peuple, il fallait que cette armée contractât des mariages ; mais les villes voisines refusaient de s'allier à cette foule d'aventuriers et de proscrits. Il fallut user de ruse et de violence, et l'enlèvement des Sabines alluma une guerre qui eût étouffé Rome à son berceau, si elle ne se fût terminée par la fusion des deux peuples dans la cité, et des deux aristocraties dans le sénat. Mais déjà commençait entre les principaux de la cité et le pouvoir d'un seul cette rivalité d'où sortent les républiques. Romulus, qui venait de battre quelques peuplades voisines, disparut au milieu d'un orage, et les grands qui l'avaient tué, dirent au peuple qu'il était devenu dieu. Avec Numa, que les traditions lui donnent pour successeur, semble régner dans Rome la civilisation plus avancée des Sabins. La religion fut alors réglée et devint le fondement des premières lois. Les flamines, les augures, les vestales, le collége des prêtres saliens furent institués vers cette époque, où Rome, occupée de son organisation intérieure, laissa en paix les peuples voisins. Avec Tullius, revint la guerre et se continua l'accroissement de la cité. Ce chef, d'origine latine, songea à étendre

sur les Latins la domination de la ville nouvelle. Il soumit Albe-la-Longue, qu'inquiétait sa redoutable colonie, et peu à près la mère patrie de Rome fut rasée et ses habitants vinrent occuper le mont Cœlius, comme les Sabins avaient reçu, après leur union avec Rome, le mont Capitolin. Après ce roi guerrier, la tradition donne pour chef à la cité un petit-fils de Numa, Ancus Martius, qui battit les Latins, étendit jusqu'à la mer le territoire de Rome et fonda le port d'Ostie. Un pont fut jeté sur le Tibre, et la construction d'une prison semble annoncer qu'une justice régulière avait commencé à protéger les habitants. Ces travaux étaient dus à l'influence d'un exilé de Tarquinie, Grec d'origine, Etrusque par les mœurs. Devenu le successeur d'Ancus, sous le nom de Tarquin, il introduisit à Rome les coutumes de l'Etrurie : les triomphes militaires, la prétexte, les chaises curules, les bulles d'or suspendues au cou, les faisceaux et les licteurs. Enfin, il construisit des égouts qui durent encore, ceignit la ville de murailles, commença le Capitole et nivela un cirque, où le peuple vit pour la première fois les jeux apportés de l'Etrurie. Cette assimilation si complète, l'exécution de ces immenses travaux peuvent être l'effet d'une conquête aussi bien que d'une opiniâtre imitation. Le sénat fut accru de cent sénateurs, et les chevaliers de trois centuries.

Les Sabins et les Latins avaient été battus pendant ce règne, qui laissa dans Rome d'ineffaçables traces. Un roi populaire, que des traditions différentes font sortir, les unes de l'esclavage, les autres des rangs des mercenaires étrusques, succéda à Tarquin l'Ancien, assassiné par des pasteurs. Il ajoute à la cité trois collines nouvelles, la partage en quartiers, y organise les impôts et les levées, fait des lois populaires et introduit Rome dans la confédération des villes latines. L'aristocratie le tua et Tarquin le Superbe prit sa place avec l'appui des principaux du sénat. Ce gouvernement énergique mit Rome à la tête de la confédération latine, par la guerre, fonda des colonies sur les terres des Volsques, et acheva les travaux de Tarquin l'Ancien ; mais ses excès le firent renverser. L'aristocratie et le peuple se trouvèrent unis contre Tarquin et ses fils en un jour de colère ; leur exil fut prononcé par le sénat, et le peuple assemblé par centuries nomma deux consuls qui, élus pour un an, réunirent en leurs mains tous les pouvoirs des rois. L'ordre fut maintenu dans la cité, les complots réprimés par des supplices, et les attaques des villes étrusques, armées pour la cause de Tarquin, vaillamment repoussées. Cependant il paraît certain que Porsenna se rendit maître de Rome et qu'après avoir désarmé les habitants, il fut chassé de la ville, soit par une insurrection, soit par les secours des Sabins. Enfin Tarquin, abandonné par l'Etrurie, parvint à soulever le Latium contre la puissance naissante du peuple romain. La bataille de Rhégille, où les Latins éprouvèrent une défaite sanglante, rendit la révolution définitive et assura l'existence de la république.

Quelle que soit l'incertitude des traditions sur ce premier âge de Rome, quelque obscurité qu'offre l'histoire de ses rois, on entrevoit les révolutions successives que Rome a traversées avant d'arriver à la pleine possession d'elle-même et à l'unité. Par des victoires ou par des défaites, par des usurpations ou par des traités, l'étroite cité de Romulus, s'ouvrit tour à tour aux Sabins, aux Albains et aux Etrusques. Ces derniers y ont exercé, depuis Tarquin l'Ancien, une grande et salutaire influence, qui ne cesse qu'avec le renversement de Tarquin le Superbe, ou plus tard encore, avec la défaite de Porsenna. Nous avons déjà vu avec quelle merveilleuse facilité s'élargit pour faire place à de nouveaux venus, cette ville qui finira par embrasser le monde. Le progrès régulier, qui lui a fait envahir une à une ses sept collines, est un emblème de cet accroissement continu que rien ne peut arrêter. Et déjà, dans les vagues traditions de ce premier âge, nous voyons l'aristocratie et le peuple chercher à maintenir au pouvoir le représentant de leurs intérêts contraires. Romulus, Ancus Martius, Servius Tullius sont chers à la foule, qui se trouve cependant d'accord avec les grands pour chasser le dernier roi et pour repousser l'étranger.

RÉPUBLIQUE ARISTOCRATIQUE. — LUTTES INTÉRIEURES.

Au moment où Rome se délivre de ses rois, elle a déjà une tradition nationale, une organisation politique, des institutions religieuses. Et ses rois n'ont pas tout fondé ; une partie de ces lois et de ces mœurs est antérieure à l'existence de Rome elle-même : c'est le patrimoine commun de tous les peuples latins ; une autre partie lui est venue de ces immigrations successives qui l'ont déjà tant agrandie ; et le reste est l'œuvre de ses rois législateurs. Dès les premiers jours, Rome renferma dans son sein deux populations, dont la condition politique était différente : l'une était investie du droit politique, l'autre ne comptait pas dans la cité. Les Ramnenses, compagnons de Romulus, nous semblent avoir d'abord formé seuls toute l'aristocratie ; avec les Sabins de Tatius paraissent les Titienses, et un chef étrusque y fit entrer ses compagnons sous le nom de Luceres : ces trois tribus, divisées chacune en dix curies et subdivisées en décuries, étaient composées de familles *gentes*, qui embrassaient, par la communauté des sacrifices et par la réciprocité des obligations, un grand nombre de citoyens. Au-dessous des patriciens qui formaient la *gens* et qui en faisaient partie par le sang, se rangeaient les clients, citoyens pauvres attachés chacun à un patron qui, remplissant envers lui les devoirs de père de famille, avait le droit

d'exiger de lui le respect et les services d'un fils. L'institution du patronage durera autant que la république; mais elle était dans toute sa force à cette époque, où le client était réellement un mineur en toute chose, et avait besoin d'une protection efficace et continuelle. L'assemblée des trente curies, convoquée tous les mois, nommait les magistrats et faisait les lois; mais les affaires importantes leur étaient seules soumises, et le sénat, composé des chefs de chaque *gens*, gouvernait avec le roi. Celui-ci, présenté par le sénat, et nommé par les curies, était le chef de la religion, de la justice et de la guerre. On pouvait appeler de ses jugements à l'assemblée curiate; mais il nommait les sénateurs, convoquait l'assemblée et levait l'impôt. Le sénat, qui comptait cent chefs de gens à l'origine, en reçut deux cents, après l'introduction des Sabins dans la cité, et fut porté à trois cents membres, sous Tarquin l'Ancien. Le chef des cavaliers, tribun des célères, pouvait, en l'absence du roi, convoquer l'assemblée. La religion eut dans Rome naissante une influence exclusivement politique, et subit elle-même des révolutions analogues à celles qui renouvelaient la cité. Aux vieilles divinités latines vinrent se joindre les dieux des Sabins; des dieux grecs entrèrent dans Rome avec Tarquin l'Ancien, et l'Etrurie fit pénétrer dans Rome, avec une grande partie de ses rites, avec sa science augurale, une superstition minutieuse et craintive qui s'empara du peuple et qui devint, dans les mains de la classe éclairée, un puissant moyen de gouvernement. La religion à Rome ne fut jamais menaçante pour l'indépendance de l'Etat, par cela même qu'elle ne fut jamais qu'un instrument, et ne servit qu'à seconder les desseins des chefs de la république. Rome n'eut jamais de caste religieuse. Le sacerdoce n'est qu'une magistrature et une magistrature élective. Le grand pontife qui surveille le culte et ses ministres, qui fixe le calendrier, les jours fastes et néfastes, et qui conserve les annales où s'inscrivent les événements remarquables de la vie du peuple romain, est lui-même contenu par une loi jalouse qui règle toutes ses actions et qui lui défend de sortir de la cité.

Dans les états aristocratiques qui ont conservé le pouvoir royal, c'est du roi que doivent venir au peuple toute liberté et toute garantie; à Rome ce furent les réformes de Servius Tullius qui ouvrirent la cité à cette foule, jusque-là exclue, sous le nom de plébéien, de la vie politique et du droit civil. A Rome, comme à Athènes, et comme dans toutes les cités aristocratiques, le classement des citoyens d'après leur fortune fut le premier progrès politique qui tendit à effacer l'aristocratie de naissance. Servius divisa le territoire romain en trente régions, vingt-six agricoles et quatre urbaines, et ordonna un dénombrement qui fit connaître la fortune des citoyens, le nombre de leurs esclaves, la valeur de leur domaine. La division de toute la population en six classes, subdivisées elles-mêmes en un nombre inégal de centuries, fut le résultat de ce grand travail. C'est par centuries que seront désormais comptés les suffrages du peuple assemblé; et comme la première classe, composée des citoyens les plus riches, compte à elle seule 98 centuries, tandis que les cinq autres classes n'en ont que 95, la révolution qui donne le pouvoir politique à la richesse est opérée de la façon la plus décisive et la plus simple. Pour changer de titre, le pouvoir ne changeait pas de mains, car les patriciens étaient en même temps les plus riches de la cité. Mais cette loi nouvelle, qui ne tenait pas compte de la naissance, et qui n'établissait entre les citoyens d'autre hiérarchie que la division mobile de la richesse, était une précieuse conquête sur l'aristocratie et le gage certain de nouveaux progrès. A cette nouvelle division du peuple romain correspondait une nouvelle organisation militaire. Chaque classe était partagée, d'après l'âge, en deux corps de troupes, dont l'un prenait rang dans l'armée active, tandis que l'autre était chargé de la défense de la cité. Chaque classe avait ses armes différentes, proportionnées à la fortune de ses membres, depuis l'armure complète de la première classe jusqu'aux frondes de la cinquième. La première classe comptait, en outre, dix-huit centuries de chevaliers qui formaient la cavalerie de l'armée. Telles étaient les grandes réformes qui rendirent la mémoire de Servius Tullius, si chère aux plébéiens.

L'organisation de Servius Tullius disparut un instant avec Tarquin le Superbe, qui courba le peuple et les grands sous un même despotisme. Quand l'aristocratie et le peuple réunis l'eurent chassé, les lois de Servius furent rétablies, et les deux consuls annuels furent investis des anciennes fonctions royales. Telle fut la première constitution de la république : elle était tout aristocratique. Les patriciens disposaient de la république par le consulat, le sénat et l'assemblée par curies. Nous avons vu que l'assemblée centuriate, qui donnait le pouvoir aux riches, le laissait par cela même aux patriciens; et d'ailleurs cette assemblée ne pouvait rien sans l'assentiment des corps exclusivement aristocratiques, du sénat et des curies. Le pouvoir judiciaire et l'exercice des fonctions religieuses étaient de précieux priviléges acquis aux patriciens. Que reste-t-il au peuple pour être compté pour quelque chose et pour prendre avec le temps rang dans la cité? Une seule chose, mais suffisante pour lui faire tout espérer, c'est qu'on ne peut se passer de lui; c'est que lui surtout porte le poids du travail et de la guerre, qui est, pour ainsi dire, le travail romain par excellence. Aussi ne sera-ce pas l'insurrection qui donnera au peuple romain la jouissance de ses droits; mais l'inaction, la retraite, *secessio*, comme on disait à Rome: mot terrible qui signifiait l'aban-

don de la république par ceux qui lui étaient le plus nécessaires, qui la faisaient vivre et qui la défendaient. L'intelligence politique des patriciens ne pouvait s'y tromper, et dès le lendemain de la révolution de 510, nous voyons des mesures populaires assurer la paix et l'union de la cité. Cent chevaliers, appelés au sénat, laissèrent dans l'ordre équestre des vides que vint combler l'élévation de quatre cents plébéiens au rang de chevaliers. Brutus fit encore partager au peuple le domaine royal, pendant que Valérius fit enlever au consul le droit de vie et de mort dans la cité pour ne le lui laisser qu'à l'armée. Mais la situation intérieure de la république rendait les conflits inévitables. La pauvreté des plébéiens, accrue par une guerre continuelle, les forçait de s'endetter, et la loi qui rendait le débiteur insolvable esclave du créancier, imposait aux patriciens un rôle odieux fait pour exaspérer le peuple. L'abolition des dettes fut inutilement demandée, et les plébéiens furent réduits à l'emploi de leur plus puissant moyen de résistance ; ils refusèrent de s'enrôler contre les Latins. Le sénat répondit à cette abstention menaçante par l'établissement de la dictature. Le dictateur, investi pour six mois du plus absolu pouvoir, avait autour de lui, dans la cité même, vingt-quatre licteurs portant les haches sur les faisceaux ; la moindre résistance était frappée d'un arrêt de mort sans appel. L'abdication du dictateur, après le rétablissement des affaires, abrégeait le plus souvent la durée légale de cette magistrature, que l'ascendant du sénat, les influences religieuses et l'extrême péril de la patrie firent accepter au peuple romain.

Le peuple s'enrôla et battit l'ennemi ; mais les promesses, trop souvent oubliées, de ses consuls et le retour inévitable des mêmes maux, le décidèrent à une démarche décisive. L'armée, abandonnant ses chefs, alla camper sur le mont Sacré, et le peuple se retira tout entier sur le mont Aventin. L'aristocratie sentit qu'il fallait céder pour le salut de la république. L'affranchissement des esclaves pour dettes et l'abolition des dettes insolvables furent accordés par le sénat, et l'institution de deux magistrats populaires inviolables, des tribuns investis du droit de suspendre par leur veto les sentences des consuls, fut une garantie mille fois plus précieuse que les conquêtes qu'elle avait pour but de conserver. Il faut remarquer, dans cette révolution pacifique et féconde, le lien qui unit en tout pays les droits civils aux droits politiques, et qui force les peuples à désirer les seconds parce qu'ils ne peuvent se passer des premiers. Le soin de leurs intérêts les conduit nécessairement à la revendication de leur liberté.

L'assemblée par centuries nommait les tribuns ; et les riches plébéiens parvinrent à faire arriver à la magistrature nouvelle des candidats populaires, Sicinius et Brutus. La république pacifiée reprit le cours de ses succès, et Spurius Cassius allia Rome aux Latins et aux Herniques, contre les Èques et les Volsques. Ce fut ce patricien, trois fois consul, qui proposa le partage au peuple d'une partie des terres conquises, l'affermement du reste et l'établissement d'une solde militaire avec le revenu du fermage. Ce coup, porté à l'aristocratie par un de ses membres, appela sur Cassius la vengeance des grands. Il fut rendu suspect au peuple, condamné au sortir de sa charge et mis à mort ; mais ses desseins lui survivent et agiteront la république jusqu'à son dernier jour.

Le sénat refusa d'exécuter les lois de Cassius, et les discordes de la cité, portées sur le champ de bataille, y empêchèrent plus d'une fois la victoire. On vit des légions se laisser battre par l'ennemi pour enlever un triomphe à leur consul. Que ne pouvait-on attendre de ce peuple héroïque, si opiniâtre et si dévoué dans sa résistance ? Aussi voyons-nous les tribuns conquérir, au milieu de luttes mal connues, le droit important d'accuser les consuls au sortir de charge. Ils accusèrent tour à tour plusieurs consuls, sans se laisser arrêter par les menaces des grands, ni même par le meurtre d'un de leurs collègues. Le tribunat de Volero et de Lætorius fut pour le peuple une suite de victoires. Les tribuns, nommés désormais par l'assemblée des tribus, et non plus par les centuries, seront les représentants du peuple entier, et non plus seulement des plus riches ; ils disposeront, par la nomination des édiles, de la police intérieure de la cité. Enfin l'assemblée par tribus, où la majorité plébéienne fera loi, aura part au gouvernement de la république. Des désordres sur la place publique ne firent qu'amener une nouvelle et solennelle confirmation de l'inviolabilité tribunitienne.

CONQUÊTE DE L'ÉGALITÉ POLITIQUE.

Mais l'aristocratie ne pouvait céder sans combats. Les magistratures, les commandements militaires, devenaient autant de postes retranchés qui servaient à la guerre civile. Appius, qui vengea sur ses légions décimées les défaites des patriciens, revint à Rome prévenir une sentence de mort par un suicide. Telles étaient les luttes acharnées, où semblait devoir s'anéantir le peuple romain, et qui le formaient, au contraire, en lui inspirant tous les jours le goût des conquêtes légales et une indomptable énergie politique ; mais la guerre languissait pendant ces divisions. Les Èques, les Volsques et les Véiens semblaient toujours sur le point d'en finir avec Rome et la réduisirent plusieurs fois à défendre ses murailles. Le patricien Coriolan, banni par les tribuns, faillit conquérir, avec une armée volsque, son ancienne patrie. Les dictatures succédaient aux dictatures, sans amener de grands changements dans les affaires, et les luttes intérieures ne s'apaisaient que pour un instant. Le pouvoir judiciaire était exclusivement aux mains des

patriciens, et l'absence d'une loi écrite livrait à l'arbitraire l'administration de la justice. Les plébéiens voulurent que le droit fût fixé par un code, et luttèrent onze années pour cette conquête. Cette loi, appelée *Terentilla*, du nom du tribun qui l'avait proposée, fut repoussée par le sénat avec la plus vive énergie. On s'attaquait par des exils, des amendes, des révoltes et des refus de service; on cherchait à se distraire et à s'adoucir par des concessions, comme celle qui porta les tribuns du peuple au nombre de dix, et qui leur donna le droit de convoquer le sénat : tout était inutile et rien ne pouvait lasser ou détourner de son but la persévérance populaire. Il fallut que le sénat envoyât trois commissaires étudier en Grèce ou dans le midi de l'Italie les lois qui devaient être le fondement de la nouvelle législation civile. La suspension de la constitution existante concentra tous les pouvoirs entre les mains d'une commission de dix patriciens, tous anciens consuls, chargés d'élaborer le nouveau code. Ils se partageaient le gouvernement, se succédant de jour en jour, et maintinrent dans la cité l'union et la paix. Une année leur suffit pour proposer à l'examen du peuple dix tables de lois, qui furent acceptées. Une nouvelle commission fut chargée d'achever le code; mais celle-ci, nommée sous l'influence d'Appius Claudius, qui affectait le rôle d'ennemi personnel de la démocratie, gouverna tyranniquement la cité, publia deux tables de lois injustes et refusa de déposer ses pouvoirs. Le sénat et le peuple, contenus par l'audace des décemvirs et par l'habitude d'obéir aux magistrats en titre, hésitèrent à renverser cette tyrannie nouvelle. Il fallut, comme pour les Tarquins, un crime contre la sûreté personnelle, une scène sanglante pour renverser les décemvirs, par le soulèvement simultané du peuple et de l'armée; mais les Douze-Tables, amendées et sanctionnées par l'assemblée, subsistèrent et formèrent la base du nouveau droit civil des Romains.

Le droit absolu du père de famille est maintenu, les obligations mutuelles des clients et des patrons confirmées. Le seul mariage reconnu par la loi est le mariage patricien, appelé *confarreatio*, parce que l'oblation d'un gâteau de fleur de farine en était le symbole. Il n'est pas question du divorce, que repoussait la sévérité de ces mœurs primitives et qui n'apparaît que cinq cent vingt ans après la fondation de Rome. Le génie pratique et positif des Romains est mis en lumière dans les dispositions nombreuses qui assurent le droit de propriété et qui en règlent l'exercice. Les limites des champs, la largeur des chemins, l'émondage des arbres qui gênent la propriété voisine, les formalités de la vente et des procès territoriaux, tout est prévu et déterminé avec l'attention minutieuse d'un peuple d'agriculteurs et de propriétaires. L'État peut toujours revendiquer son bien usurpé; une prescription de deux années suffit pour faire changer de mains une propriété particulière; mais nulle prescription n'existe pour l'étranger : contre lui le droit de revendiquer son bien est toujours acquis au citoyen romain. De là l'importance croissante de ce titre, si désiré par des peuples alliés ou vaincus. La protection garantie à la propriété territoriale par des lois sévères contre toute espèce d'attaque, va jusqu'à la cruauté pour assurer aux créanciers la rentrée de leur argent. L'esclavage et la mort menacent toujours le débiteur insolvable; mais une disposition protectrice fixe le taux de l'intérêt à 8 un tiers pour cent, et punit sévèrement l'usure. Enfin l'esclave pour dette, qui s'est libéré à temps, ne perd pas ses droits de citoyen. La justice est rendue plus régulière et plus sûre; la liberté présumée dans toutes les questions d'Etat; l'appel au peuple établi, et le droit de vie et de mort exclusivement remis aux assemblées centuriates. Les peines sont encore très-sévères contre tous les délits qui peuvent troubler la cité. L'interdiction du mariage entre patriciens et plébéiens semble perpétuer l'antagonisme des deux ordres; mais deux passages des Douze-Tables doivent à nos yeux dominer tout le reste, et leur donner leur caractère. En disant: «Qu'il n'y ait pas de privilége,» elles proclament l'égalité civile; en disant: « Ce que le peuple a ordonné en dernier lieu sera la loi, » elles consacrent à jamais la souveraineté du peuple légalement assemblé. Et voilà ce qui fait des Douze-Tables une des plus glorieuses conquêtes qu'un peuple ait jamais faites, à force de patience et de courage.

Aussi les succès des plébéiens deviennent-ils plus importants et plus rapides. Des garanties nouvelles sont accordées au peuple par les consuls et le sénat. Il fut défendu, sous peine de mort, de créer des magistratures sans appel. Les plébiscites n'eurent plus besoin que de la sanction des curies pour faire loi. L'inviolabilité des tribuns fut encore une fois confirmée, leur élection annuelle garantie, leur signature exigée pour la validité des sénatus-consultes; le droit de décerner le triomphe, de décider de la paix et de la guerre conféré dans l'application à l'assemblée populaire; enfin la loi *trebonia* interdit aux patriciens d'aspirer au tribunat. Les questeurs chargés de juger les causes criminelles et les questeurs du trésor, jusque-là nommés par les consuls, furent élus dans l'assemblée par centuries. Enfin la barrière que l'interdiction des mariages établissait entre les patriciens et les plébéiens, fut brisée après une retraite du peuple sur le mont Janicule. Le consulat lui-même allait être envahi, quand le sénat démembra la magistrature. Les censeurs héritèrent de la partie administrative des fonctions consulaires. Les recensements, la formation et le maintien des classes, la police de la ville, l'administration du domaine public leur furent confiés. Enfin, les tribuns militaires, magis-

trats nouveaux, n'ayant que six licteurs et point de chaise curule, furent investis des autres attributions du consulat. Les plébéiens, que la loi admettait à ces magistratures, en furent exclus par l'élection même pendant plus de quarante-quatre ans.

Les succès des Romains contre les Volsques et les Etrusques se poursuivaient au milieu de ces luttes intérieures, et les armes romaines avançaient déjà dans le Latium et dans l'Etrurie, de cette marche lente et sûre que rien ne pouvait arrêter. Après la prise d'Anxur, le sénat, qui méditait la conquête de Véies, se résolut enfin à l'importante innovation réclamée plusieurs fois par le peuple, à l'établissement d'une solde. L'armée put agir désormais avec la suite et la liberté nécessaires aux grandes opérations militaires. Rien ne la rappellera plus au foyer; rien ne l'arrachera du champ de bataille récemment conquis, des murs de la ville assiégée. On le vit bientôt au siége de Véies. L'acharnement des troupes fit succomber l'antique cité étrusque, malgré les divisions des tribuns militaires, les opportunes diversions des Volsques, les succès des Falisques et les rigueurs de l'hiver supportées sous la tente. Le vainqueur de Véies, Camille, fut exilé pour une fierté qui rappelait Coriolan. Il avait accru le territoire de Rome et l'avait par là même mise face à face avec de nouveaux ennemis. Aussi n'était-ce pas une vaine menace que cette prière adressée aux dieux, de faire repentir sa patrie de son exil.

Cette même année arrivèrent à Rome les ambassadeurs de Clusium. Les Gaulois assiégeaient cette ville; c'était une émigration sénonaise qui envahissait l'Italie centrale. Trois Fabius, envoyés à Clusium pour offrir aux Gaulois la médiation de Rome, ne purent résister à l'envie de combattre les barbares et se distinguèrent dans une sortie. Rome refusa de reculer, par une réparation, une lutte inévitable, et envoya une armée au-devant des Gaulois qui s'approchaient. La bataille de l'Allia, qui désorganisa les légions, laissa Rome découverte et les barbares y entrèrent deux jours après. La ville était déserte. Le Capitole bien défendu résista plus de sept mois et la famine seule réduisit les Romains à traiter. Mille livres d'or payèrent la rançon des restes de la république. Camille, nommé dictateur, inquiéta sans doute la retraite des Gaulois assez vivement pour que la tradition lui fasse anéantir l'armée des barbares.

Ce n'était qu'un orage, mais Rome incendiée avait perdu ses alliés et était menacée dans son existence. Le peuple voulait transporter la cité dans les murs encore debout de Véies. Les craintes religieuses, que l'aristocratie lui fit concevoir, eurent seules assez d'influence pour empêcher ce malheur. Quatre tribus nouvelles furent formées avec les habitants de Véies, Capène et Falérie pour combler les vides de la guerre. Des victoires répétées sur les Èques et les Volsques ne rendirent pas à Rome tous les sujets qu'elle avait perdus, mais arrêtèrent les défections, et en assurant son indépendance, lui donnèrent le loisir de s'appliquer à la réforme de ses institutions toujours en progrès, dans le sens de la justice et de l'égalité.

Licinius Stolon et Lucius Sextius attachèrent leur nom à ces dernières victoires politiques du peuple romain. Réélus pendant dix ans tribuns du peuple, ils présentèrent avec une infatigable persévérance trois propositions inséparables, qui expriment complétement les besoins et les désirs du peuple à cette époque. Le rétablissement des deux consulats dont l'un sera toujours plébéien; la fixation à cinq cents arpents du maximum des terres domaniales qu'il serait permis à un citoyen de posséder; le don de sept arpents à chaque citoyen pauvre; le payement d'une redevance annuelle au trésor pour la possession des terres appartenant à l'Etat; le remboursement des dettes en trois annuités égales, et la déduction des intérêts payés sur le capital prêté. Comme la religion était invoquée contre les réformateurs, ils demandent, par une quatrième loi, que la garde des livres sibyllins ne soit plus confiée à deux patriciens, mais à dix magistrats dont cinq seront plébéiens. Cette loi passa avant les autres, et la foule lassée se laissant aller, comme il arrive souvent aux peuples, à oublier un instant le rapport étroit des intérêts matériels et des droits politiques, ne demandait plus que le partage des terres et l'allégement des dettes. La persévérance des tribuns triompha de tout, les trois lois passèrent en 367, et Sextius fut le premier consul plébéien.

Mais le sénat, qui n'était jamais qu'à demi vaincu, avait démembré encore une fois le consulat, lui enlevant l'administration de la justice par l'établissement de la préture et la police de la ville, par la création de l'édilité curule. Les deux préteurs patriciens jugeaient l'un les citoyens, l'autre les étrangers. Ils appliquaient la loi et étaient entourés d'assesseurs, sorte de jurés, qui prononçaient sur la question de fait. A son entrée en fonctions, le préteur urbain publiait un édit qui confirmait ou modifiait la jurisprudence. De là le droit des préteurs qui fut plus tard réuni et rendu immuable dans l'Edit perpétuel. Le nombre des préteurs, successivement accru avec l'étendue de la république, fut porté à douze. La préture resta, jusqu'en 337, exclusivement réservée aux patriciens. C'était avec une grande sagesse et avec une incontestable apparence de justice que le sénat avait enlevé au consulat les fonctions judiciaires, le jour où les plébéiens, auxquels les formules du droit étaient inconnues, pouvaient devenir consuls.

Mais cette patiente résistance de l'aristocratie ne pouvait que reculer sa défaite, s l'on peut donner ce nom au complet établissement de l'égalité dans la cité romaine. Cette

œuvre, glorieuse pour le peuple et salutaire pour tous, s'accomplit et s'acheva sans violences, par la force de l'opiniâtreté romaine et par l'entraînement de la victoire. La préture une fois ouverte aux deux ordres, l'édilité curule fut à son tour rendue accessible aux plébéiens, puis la dictature, puis la censure et le proconsulat. L'un des deux censeurs dut nécessairement être plébéien, et les deux consuls purent l'être à la fois. Enfin, le collége des pontifes, composé de neuf membres, dut admettre cinq plébéiens.

Tel fut le terme de cette lutte courageuse qui, pendant trois cents ans, agita le Forum sans l'ensanglanter, et développa, par le plus noble exercice, les qualités fortes et fécondes du peuple romain: car les noms, que cette guerre pacifique a rendus immortels, ne doivent point nous faire oublier le principal acteur, celui qui soutint tout le poids de la lutte et dont la patience énergique a tout fait. Le peuple romain n'a eu de tels chefs que parce qu'il était digne d'eux, et qu'il leur prêtait le plus ferme appui. La gloire éternelle de ce peuple sera dans l'admirable instinct politique qui lui fit toujours associer à la défense de ses intérêts la revendication de ses droits, et qui réunit, contre l'oppression des nobles, l'ambition des riches aux griefs des pauvres. De là, dans les conquêtes du peuple romain, cette suite et cette unité. Les réformes économiques et l'extension des droits politiques y sont inséparables, malgré les efforts intelligents de l'aristocratie, pour séparer la foule de ses chefs. Mais nous verrons que cette victoire du peuple romain devait tromper en partie ses espérances; que la liberté et l'égalité politiques n'ont pas le merveilleux pouvoir d'éloigner d'une société nombreuse la misère et l'anarchie. L'abolition des dettes, le partage des terres, demandés par le peuple romain jusqu'à son dernier jour, et enfin la disparition de ce peuple consumé par la guerre et par la pauvreté, nous montreront qu'il est impossible de tout prévoir et de tout guérir, et que l'art de rendre les peuples libres ne donne pas encore le secret de les rendre heureux.

CONQUÊTE DE L'ITALIE.

La guerre remplit, avec les luttes politiques, toute la vie des Romains, et de ce côté aussi la république grandit tous les jours, grâce à l'emploi des mêmes forces et à l'application des mêmes facultés. Quelques batailles en finirent avec les Gaulois, dont les invasions menaçaient toujours l'Italie centrale; quelques victoires sur les Volsques, les Tarquiniens et les Aurunces affermirent la domination romaine dans l'Etrurie et dans le Latium, et ouvrirent aux légions le chemin de la Campanie. Les Samnites, devenus voisins des Romains par la prise de Sora, assiégeaient Téanum et menaçaient Capoue. Incapable de repousser ces rudes agresseurs, Capoue se déclara romaine et réclama la protection de la république. L'offre fut acceptée et la guerre des Samnites commença. Elle fut menée avec ardeur et eut d'abord une heureuse issue. Capoue fut délivrée, le Samnium envahi, les Samnites plusieurs fois vaincus; et Rome qui menaçait par tant de victoires l'indépendance de la Grande-Grèce, reçut les félicitations de Carthage.

Mais la révolte de l'armée romaine, qui occupait la Campanie et qui marcha sur Rome, interrompit la guerre. Ce mouvement, tout politique et appuyé par le peuple romain, n'est qu'un épisode de la grande lutte, dont nous avons énoncé les résultats. Le rôle important qu'y joue l'armée y laissa pourtant quelques traces : le droit fut acquis au légionnaire de rester sous les drapeaux, au tribun de ne pas être enrôlé comme centurion (le grade reste désormais attaché au citoyen); enfin la solde des chevaliers fut réduite et rapprochée de celle de l'infanterie.

Les luttes du Forum, ainsi transportées dans les camps, étaient pour la république un embarras plutôt qu'un danger; mais un péril plus sérieux la menaçait. Les peuples latins, qui servaient sous les drapeaux de Rome, vinrent lui demander l'égalité des droits, le partage du consulat et de la curie. C'était changer la domination romaine en une confédération latine; c'était l'anéantissement de l'individualité de Rome et de son grand avenir; elle le sentit et ne recula pas un instant devant cette guerre terrible, au fond de laquelle était une question de vie ou de mort. La lutte dura deux ans; des exemples inouïs de rigueur militaire et de dévouement patriotique étonnèrent les légions et les rendirent invincibles. Rome sentait qu'en présence d'ennemis, formés dans ses rangs à sa sévère discipline, il fallait pour vaincre qu'elle se surpassât elle-même et portât à leur dernier terme ses vertus militaires. La grande victoire de Véseris, la prise d'Antium et de Pedum récompensèrent tant d'héroïques efforts et mirent toutes les villes latines à la discrétion des Romains.

Rome pratiquait dès ce temps l'art difficile de rendre la victoire féconde. Sa conduite envers les Latins en est un admirable exemple. Elle les divise par la diversité infinie des conditions qu'elle leur accorde. Telle ville reçoit le droit de cité romaine, telle autre est sujette; ici des territoires sont enlevés à leur capitale, là s'établissent des colonies. Ainsi est rompue entre toutes ces villes la communauté d'intérêts, qui faisait leur force et le danger de Rome. Elles ont toutes plus à perdre les unes que les autres à une révolte et ne peuvent se fier à leurs voisines. Enfin toute entente leur est rendue impossible par des interdictions nombreuses. Les assemblées, les ligues, les mariages même et les acquisitions hors du territoire de la cité furent défendus aux peuples latins; et ces conditions les réduisirent à

n'être plus que d'utiles instruments de la grandeur romaine.

Les Samnites avaient soutenu Rome dans sa guerre contre les Latins, n'y voyant sans doute qu'une sorte de guerre civile et désireux de l'entretenir. Mais la soumission du Latium remit en présence Rome et les Samnites. Les Romains, secondés par les Apuliens, chassèrent les Samnites de la Campanie. C'est pendant cette campagne que Publilius Philo, qui tenait Naples assiégée, fut prorogé dans son commandement sous le titre de proconsul. C'est ainsi que les institutions romaines, s'accommodant toujours à la nécessité, s'élargissaient avec les opérations militaires de la république. La guerre, transportée dans l'Apennin, fut heureuse pour Rome. Deux victoires et un traité la suspendirent. Mais les Samnites reprirent bientôt les armes; le général romain, tombé dans un piége avec son armée, accepta d'humiliantes conditions et un traité désavantageux. Cet incident n'entrait pas dans les desseins du sénat; il n'en voulut pas tenir compte, refusa de ratifier le traité, qui avait sauvé l'armée romaine, et en livra les signataires à l'ennemi. Dès lors, Papirius Cursor commença contre les Samnites une guerre d'extermination, qui devait tôt ou tard les réduire. On reconnaissait encore, au temps de Tite-Live, les campements de Papirius, aux ravages dont le pays gardait des traces éternelles. En vain les Samnites se jetèrent-ils sur la Campanie et menacèrent-ils le Latium. Ils ne troublèrent pas les dévastateurs de leurs pays et trouvèrent devant eux de nouvelles armées. La révolte des Aurunces fut inutile aux Samnites. Rien n'arracha de l'Apennin les légions romaines, et eux-mêmes y furent bientôt renfermés.

Mais cette vigoureuse nation ne devait pas succomber sans des efforts désespérés. Ses désastres répétés firent enfin trembler ses voisins pour eux-mêmes et on voulut s'entendre pour la sauver. Soixante mille Etrusques viennent attaquer Sutrium. Ils sont détruits par Fabius. Les Ombriens sont écrasés en même temps; et dans le Samnium, les légions exterminent encore une grande armée, qui s'était engagée par des cérémonies religieuses et par des serments terribles à ne pas reculer. Les Marses, les Péligniens, les Èques, les Herniques se mêlèrent inutilement à cette lutte suprême. Ils furent vaincus, décimés, et tous ces habitants d'une contrée dévastée, vinrent aussi demander la paix. Ils l'obtinrent et Rome, sachant que la guerre n'était que suspendue, continua à s'entourer de colonies militaires.

Un dernier soulèvement réunit contre Rome les Sabins, les Samnites, les Ombriens et les Etrusques; et tous ces peuples, se sentant périr, appellent les Gaulois contre Rome. La réunion de toutes ces armées eût peut-être écrasé la république; mais les Etrusques, éloignés du centre de ralliement par Fabius, laissèrent les Gaulois et les Samnites en présence des Romains. Ce fut à Sentinum que se livra cette terrible bataille, où l'opiniâtreté romaine triompha du nombre et des pertes les plus sanglantes. Les Etrusques, vaincus de leur côté, venaient de traiter à part et abandonnaient les Samnites. Mais ceux-ci combattirent jusqu'à leur dernière heure. On les retrouve à Aquilonie, jurant encore de vaincre ou de mourir, et se faisant exterminer. On les retrouve en Campanie, sous Pontius Hérennius, qui avait imposé à Rome le traité honteux des Fourches-Candines et qui, cette fois, est vaincu, pris et mis à mort. Une année de ravages et de massacres fut encore nécessaire pour pacifier ce malheureux pays. Une colonie de vingt mille hommes, établie à Venouse, dut contenir les débris de ce peuple, qui avait couvert de ses morts tant de champs de bataille. Les Sabins furent enfin soumis et eurent le droit de cité sans le droit de suffrage. Les pauvres de Rome, envoyés partout en colonie, recueillirent le fruit de ces longues guerres.

Les Etrusques, soutenus par les Gaulois, essayèrent encore de s'affranchir. Ils assiégèrent Arretium et battirent un secours romain. Dolabella vint ravager le territoire gaulois, comme on avait dévasté le Samnium, par le fer et le feu, pendant que les Etrusques étaient exterminés par son collègue. Les Boïens et les débris de l'armée étrusque vinrent une dernière fois se faire écraser sur les bords du lac Vadimon. La paix fut le prix de tant d'efforts et de succès si extraordinaires. L'Italie était atterrée par la vigueur de ce peuple infatigable, par le talent de ses généraux, par la fermeté invincible de ses troupes, par l'habileté de sa politique et par la rigueur de ses vengeances.

L'Italie méridionale ne pouvait rester libre en face de ce peuple envahisseur. Des circonstances imprévues vinrent hâter cette conquête inévitable et l'imprudence du plus faible donna carrière à l'ambition du plus fort. Une escadre romaine, que le sénat avait ajoutée à la garnison de Thurium, fut attaquée et en partie détruite par les Grecs de Tarente. Thurium elle-même fut enlevée par eux. Le sénat envoya des députés, qui furent insultés par le peuple et chassés de la ville. Une armée est aussitôt dirigée contre Tarente. Mais les Tarentins appelèrent à leur défense ce roi d'Epire, que nous avons vu partir de Macédoine avec des mercenaires grecs, pour aller chercher fortune à l'occident. Il débarqua à Tarente avec vingt-cinq mille soldats et vingt éléphants. Il reconnut aussitôt qu'on l'avait abusé sur l'état de ce pays, frappé d'impuissance et de terreur, et qu'il avait en face de lui un redoutable adversaire. Le consul Lævinus venait au-devant de lui; les deux armées se rencontrèrent près d'Héraclée. La tactique grecque et les éléphants remportèrent un premier triomphe sur la discipline romaine; mais Pyrrhus, que

la fermeté des barbares avait étonné, compta treize mille des siens parmi les morts et fut effrayé de ce que lui coûtait la victoire. Cinéas fut envoyé au sénat avec des propositions de paix et des présents corrupteurs. Le souple ambassadeur revint tout surpris de l'intégrité des particuliers et de la fermeté de l'Etat. Ce n'était plus le monde de Philippe et d'Alexandre : ni l'or, ni les discours n'y pouvaient rien; au lendemain d'une défaite on ne respirait que la guerre. Une vive incursion de Pyrrhus jusque dans la campagne romaine ne détermina aucun mouvement contre Rome. Il dut se retirer pour n'être pas enfermé entre plusieurs armées. L'hiver suspendit la guerre; au printemps, Pyrrhus assiége Asculum, que vient défendre une armée romaine. Une nouvelle victoire, remportée sur les légions, le mit presque hors d'état de tenir la campagne. Il alla guerroyer en Sicile; puis, cédant aux prières des Italiens et à la tentation de s'essayer encore une fois contre Rome, il repasse en Italie et essuie à Bénévent une défaite qui mettait fin à la guerre. Son camp fut pris par les Romains et leur servit de modèle. L'aventurier repassa la mer et alla chercher en Grèce une fin misérable. Le temps des successeurs d'Alexandre était passé; le monde devait être désormais le théâtre d'entreprises plus sérieuses et de guerres plus fécondes. Son départ fut le signal de la soumission complète de l'Italie. Les dernières bandes samnites et ombriennes furent exterminées, Tarente livrée aux Romains, et la république, maîtresse de toute la Péninsule, songe déjà aux moyens d'en sortir.

Elle ne s'abusait pas sur ses forces et sur la grandeur de ses destinées. Après la soumission laborieuse de l'Italie, elle est complétement organisée, pour la politique et pour la guerre. Elle est arrivée à ce moment unique de son histoire, où toutes ses qualités sont dans leur force et toutes ses imperfections dans leur germe; elle nous apparaît dans la plénitude de la vie et de la santé, ayant conscience de sa vigueur, et animée de la plus légitime et de la plus irrésistible ambition. C'est dans cet état qu'il faut la considérer un instant, avant d'être entraîné à sa suite dans l'agitation de ses grandes entreprises.

GÉNIE DE ROME.

Rome a dans nos souvenirs quelque chose de si imposant, qu'on se la figurerait volontiers invincible de tout temps, toute-puissante dès l'origine. Elle grandit, au contraire, avec lenteur, comme tout ce qui doit avoir une longue durée. Elle devient plus forte et plus unie à mesure que le monde autour d'elle devient plus faible et plus divisé, rompant ainsi par degrés cet équilibre de forces qui, comme nous le voyons dans les temps modernes, contient chaque nation dans ses limites. Mais ce qu'il nous faut surtout remarquer, c'est qu'elle eut toujours assez de puissance pour détruire les ennemis qui devaient se trouver sur sa route, et pour accomplir heureusement les desseins que l'inflexible régularité de ses progrès la forçait d'entreprendre. En un mot, elle fut toujours en mesure de renverser chaque obstacle à son heure et d'élever régulièrement sa fortune. Cette supériorité constante prouve qu'il y avait en Rome certaines forces vives, indépendantes des chances de la guerre et des besoins du moment, et qui lui garantissaient la victoire dans toutes les entreprises vraiment nécessaires aux progrès de la grandeur romaine.

L'organisation de la famille est l'un de ces fondements inébranlables de la république. Nous ne voyons nulle part ailleurs ces terribles exemples, qui démontrèrent à Rome la force et l'étendue du pouvoir paternel. A Athènes, le père était l'ami de son fils et devenait bientôt son égal; la liberté venait au jeune homme avec la raison. Platon nous a peint, dans sa *République*, cette égalité du père et de ses enfants, conquise par l'envahissement de la démocratie, et la famille devenue aussi relâchée que la cité. A Rome rien de semblable; le père y fut toujours un maître : ni l'âge, ni la raison, ni les fonctions publiques, ni la gloire elle-même n'affranchissaient le fils de cette autorité souveraine. La mort seule émancipait la famille ou plutôt la faisait changer de maître. Il est inutile de rapporter les exemples sans nombre de cette autorité et les lois qui la confirmaient. C'est ainsi que, dans ce premier âge de Rome, sous le gouvernement de ce maître absolu, qui la représente dans la cité et dans les temples, qui réserve pour lui seul les droits politiques et les devoirs religieux, la famille romaine, attachée à la terre, la cultive avec une ardeur soumise et sans lever les yeux. Nulle révolte n'est à craindre. L'épouse obéissante, le fils, que rien ne peut enlever à l'autorité paternelle, donnent l'exemple du silence et du travail à ces esclaves qui sont destinés uniquement à augmenter la fortune du maître et qui en font eux-mêmes partie. Le citoyen romain était élevé à ses propres yeux par l'habitude de ce gouvernement domestique. Il y gagnait en force et en dignité. Il s'instruisait à commander pendant que ses fils s'instruisaient à obéir, et la vie du Romain se passait dans ce double apprentissage. C'est ainsi que s'exerçaient sur le théâtre resserré de la vie domestique les mâles qualités qui soumirent le monde. Enfin, l'autorité paternelle était un moyen efficace de perpétuer les traditions politiques et de leur conserver l'empire des esprits. C'était un tempérament opposé sans cesse à ce désir de changement et d'innovation, que chaque génération apporte avec elle. Les plus rigides pères de famille, comme Caton, furent les gardiens les plus obstinés des traditions et du vieil esprit de la république.

Ces traditions politiques avaient dans le sénat un représentant héréditaire, que ne pouvaient

troubler dans la rigueur de ses desseins, ni les mouvements du peuple, ni les extrémités, souvent terribles, de la guerre étrangère. La politique romaine a tant de suite et d'unité, est si patiente, si semblable à elle-même, qu'on dirait une même âme, dirigeant à travers les siècles les destinées de la république. Nous venons de voir comment Rome, ayant soumis les Latins après une guerre sanglante, les a divisés assez habilement pour rendre toute révolte impossible. Cent cinquante ans plus tard, ce sera le même traité qui divisera à jamais la Macédoine. Pour l'établissement du tribunat, pour le partage des magistratures, pour cette lente conquête de l'égalité civile et politique, il fallut chez le peuple romain une persévérance et une obstination merveilleuses, tant le sénat mit d'art à pousser la résistance à ses dernières limites et à céder à propos. Encore ne cédait-il jamais qu'à moitié et réparait-il en partie ses défaites.

Tout se tient si étroitement dans cette grande république, qu'un avantage en suppose un autre et qu'une force s'appuie sur une autre force. Le sénat n'aurait jamais pu faire cette longue et habile résistance, et encore moins gouverner les affaires extérieures de la république avec une politique si secrète, si profonde et si suivie, si le respect religieux de la loi et si la sagesse du peuple romain ne lui eussent garanti le calme de la cité. Et d'un autre côté combien ce respect de la loi ne fut-il pas entretenu et nourri dans l'âme du peuple par l'habitude de combattre et de triompher au nom de la loi, d'emporter légalement les plus grandes résistances. Le Forum fut agité pendant plusieurs siècles par des luttes fécondes et il ne fut sérieusement ensanglanté qu'après la dispersion du véritable peuple dans tout l'univers et par la main des esclaves qui l'avaient remplacé. On peut donc dire que l'affranchissement du peuple romain fut en même temps son éducation politique; ce fut en même temps qu'il conquit sa liberté et qu'il en devint digne.

Mais ce qui le rendit si patient et si fort dans cette conquête, c'est le caractère romain lui-même, où domine par-dessus tout le reste cette avidité insatiable qui, appliquée aux grandes choses, prend le nom d'ambition. Le mot *gain* (*questus*), qui exprime si bien, dans cette langue, la recherche et la conquête, est au dedans et au dehors le mot de ralliement de la république. Qu'il travaille à gagner, sur l'étranger par les armes, sur le parti contraire au sien par des lois envahissantes, sur son voisin par toutes les ruses de la chicane, le Romain est toujours possédé d'un irrésistible besoin de s'étendre, d'envahir, d'agrandir, par tous les moyens, soit la puissance de sa patrie, soit l'influence de sa famille, soit l'étendue de son domaine. Le sénat met en action, à l'étranger, les préceptes de Caton sur le gouvernement de la famille. Il faut conquérir à tout prix, et les moyens illicites ou cruels lui coûteront aussi peu qu'il en coûte à Caton de conseiller l'usure et la vente des esclaves vieux ou malades. Mais, pour voir dans toute sa force l'avidité romaine, il faut contempler les Romains eux-mêmes aux prises, et le choc des ambitions contraires; il faut se représenter ce Forum retentissant de querelles, champ ouvert aux luttes publiques et privées, arènes bruyantes où les jeunes gens apprenaient la chicane sous d'âpres plaideurs en cheveux blancs. La mort seule put arracher Caton de cette mêlée. Cet accusateur personnel de tout le monde fut lui-même accusé quarante-quatre fois de brigue et de concussion. Nulle vertu, nul bon sens n'arrêtaient, à Rome, un accusateur qui espérait avoir bon marché du droit ou du bien d'autrui. Aussi les relations privées prennent-elles, à Rome, un caractère de défiance, à cause de cette habileté intéressée dont chacun use et que tous redoutent. Polybe loue beaucoup Scipion d'avoir payé avant l'échéance une somme due : « Cette conduite, dit-il, serait partout honorable; elle était admirable à Rome, où personne ne donne volontiers quelque chose de son bien. » Aimer sa patrie, c'était mettre à son service cet esprit d'envahissement que chaque citoyen apportait dans ses relations privées; c'était faire pour elle, par les armes et par la politique, ce qu'on faisait pour soi par le droit et par l'intrigue. Des qualités brillantes et sérieuses se joindront au caractère romain; mais cette avidité et cette obstination en seront toujours le fond. Quand Rome aura des diplomates pleins de charme et de finesse, comme ce Titus Quintius Flamininus qui séduira les Grecs pour les asservir, nous verrons toutes ces ressources d'un esprit ingénieux tourner au profit de l'ambition du sénat. Qu'est-ce que Caton d'Utique et Brutus, sinon d'illustres exemples de cette âpreté romaine, mise au service de la vertu?

Pour appliquer aux affaires du dehors ce caractère énergique, pour exécuter les desseins du sénat, Rome avait en main, dès l'époque où nous sommes, le plus redoutable instrument de destruction qu'ait connu l'antiquité. Il est inutile de répéter ici tout ce qu'ont dit de la légion romaine Végèce, Bossuet et Montesquieu. D'ailleurs, l'esprit de l'armée, la sévérité de ses chefs, plus encore que sa disposition matérielle, en faisaient une puissance invincible. « L'excellence de la discipline, dit Polybe, fit le salut des Romains : il y va chez eux de la vie à quitter son poste. — La négligence dans la garde du camp, dit-il ailleurs, le vol dans le camp, la perte des armes dans la mêlée, sont punis de mort. » La rigueur de ces lois, maintenues par les inflexibles généraux de la république, donnait à cette armée, sûre d'elle-même, une grande aisance dans tous ses mouvements et une confiance salutaire en ses forces. Elle fait tout avec une sorte de tranquille régularité. Les traces des camps romains sont partout admirées; la manière d'établir ces camps, décrite par Polybe, n'est pas moins

digne d'admiration. La configuration du camp étant toujours la même, il suffisait que le tribun eût indiqué par un pieu la place de la tente consulaire, pour apprendre à chaque soldat l'endroit où devait se dresser sa tente. « Une armée romaine, dit Polybe, qui vient établir son camp, semble une armée qui rentre dans sa ville natale. » En exigeant seize ans de service, l'Etat avait toujours sous la main une réserve aguerrie, des officiers formés par la guerre. On s'étonne quelquefois de l'habileté militaire des consuls qui, élus par le peuple, semblent des personnages politiques, et rien de plus. Ce ne sont point, pourtant, des généraux improvisés qui ont fait de si grandes guerres. Les patriciens allaient, dès leur première jeunesse, servir à côté du général, lui formant une sorte d'escorte, et apprenant la guerre au milieu de la guerre elle-même. L'armée romaine comptait, en outre, un grand nombre de centurions vieillis au camp et attachés pour la vie au service. Ces officiers, à demi soldats, ne pouvant s'ouvrir aucune autre carrière, avaient l'armée pour patrie, en faisaient la force et en gardaient la tradition. Quand l'armée est en danger, c'est le dévouement obscur d'un centurion qui la sauve. C'est à eux que reviennent les missions périlleuses ; c'est enfin sur eux que repose le maintien de cette discipline rigoureuse qui fit le salut de la république.

Une bonne armée, lorsqu'il n'y a dans le gouvernement ni suite, ni fermeté, est une arme qui frappe au hasard. A Rome, au contraire, l'armée est, par expérience, convaincue de deux choses : que se rendre à l'ennemi, c'est perdre sa patrie et le nom de Romain, et qu'il vaut mieux mourir ; qu'il est permis d'être vaincu, mais qu'il faut réparer sa défaite, et qu'une victoire seule peut mettre fin à la guerre. Cette constante coutume de Rome, de ne point racheter ses prisonniers et de ne jamais traiter avec un ennemi vainqueur, donnait à ses armées une force et une patience admirables, en les persuadant de la nécessité absolue de terminer par des victoires toutes les entreprises de la république. « Telle est, dit Polybe, l'antique et singulière coutume des Romains, de se montrer dans l'adversité aussi hautains et opiniâtres que modérés dans la bonne fortune. » Polybe dit ailleurs sur cette hauteur de la république dans les moments de crise : « Jamais les Romains, en public ou en particulier, ne sont plus redoutables que menacés d'un grand danger. » Mot vraiment admirable en ce qu'il montre le rapport du citoyen et de sa république, soutenus tous deux par la même opiniâtreté. Ce n'est pas tout que de rendre ses armées invincibles ; il faut, pour épargner le temps et le sang de la patrie, inspirer à ses ennemis une terreur telle qu'ils soient toujours tentés de se soumettre avant le combat. C'est ce que Rome a voulu faire en poussant à ses dernières limites le droit de la victoire tel que le concevait l'antiquité, si cruelle pour les vaincus. « Le massacre dans les villes prises d'assaut, dit Polybe, est un usage que les Romains ont adopté pour inspirer la terreur. Aussi voit-on, dans les villes prises par eux, non-seulement des hommes égorgés, mais des chiens coupés en deux et des membres d'animaux épars. » Plus loin, Polybe donne sur ces massacres d'affreux détails qui montrent qu'ils ne venaient point de l'emportement des soldats, mais d'un ordre calculé, émané de la république elle-même. On conçoit que tout pliât devant de telles armées, si habituées à la guerre, si soumises à la discipline, pleines de confiance en elles-mêmes, et portant devant elles une terreur que de sanglants exemples accroissaient tous les jours.

CARTHAGE. — LES GUERRES PUNIQUES.

Contre qui allaient s'exercer, hors de l'Italie, ces diverses forces de la république romaine? Quelle tâche allait s'offrir naturellement à l'habileté de son sénat et à la puissance de ses armées? La Sicile, dont la conquête de l'Italie méridionale avait rapproché Rome, était disputée à ses habitants par les envahissements de Carthage. Jamais les Grecs, souvent vainqueurs, n'avaient pu chasser de la Sicile ces nombreuses armées de mercenaires que l'argent carthaginois recomposait après chaque défaite. Cette riche fille de la Phénicie, plus hardie que sa mère patrie, s'agrandissait à la fois par le commerce et par la guerre ; mais la guerre n'était pour elle qu'un commerce comme un autre, que ses mercenaires exerçaient à ses frais et à son profit, et dont répondaient ses généraux, toujours menacés du dernier supplice en cas de revers. Carthage, ne guerroyant que pour son commerce, ne voyait dans sa domination qu'un moyen d'exploiter les vaincus. En Afrique même, son empire était haï, et les villes voyaient un libérateur dans tout conquérant étranger. Aussi, quelques-uns des principaux citoyens comprenaient-ils que toute conquête nouvelle ne faisait qu'accroître les embarras de Carthage, en la forçant d'augmenter une armée qui était à la fois une charge onéreuse et un danger public. Ils formaient le parti de la paix, que dirigeait la puissante famille des Hannon. Mais d'autres familles, celle des Barca, par exemple, vivaient de la guerre et lui devaient leur éclat et leur influence. De là deux partis, qui divisaient ce gouvernement oligarchique, où les hommes d'argent étaient les maîtres. Deux suffètes annuels étaient les premiers magistrats de la cité ; mais le sénat, et, au-dessus du sénat, un conseil de cent membres, exerçaient en réalité le pouvoir. C'était dans ce conseil que se décidaient la paix et la guerre, comme des opérations commerciales, où Carthage ne portait ni entêtement, ni fol orgueil, mais les calculs toujours calmes de la prudence et de l'intérêt. Aussi devait-elle mal

connaître ses adversaires, compter à tort sur leur réserve ou sur leur découragement, et se trouver en défaut devant un Etat qui aimait mieux être anéanti que de reculer. Dans Carthage régnait la corruption de l'antique Phénicie, ses cultes dissolus et cruels, et tous les désordres des grandes cités commerçantes de l'Orient. C'était donc encore une fois, malgré le changement du théâtre de la guerre, la lutte de l'Europe et de l'Asie, la grande querelle déjà vidée une fois par la marine phénicienne et par la flotte des Grecs dans les eaux de Salamine, par Alexandre sous les murs de Tyr. L'issue en sera la même et la civilisation ne reculera pas.

Ce fut en Sicile que Carthage rencontra chez les Mamertins l'influence romaine et que fut frappé le premier coup d'une guerre d'extermination. Rejetés sur Messine par Hiéron et par les Carthaginois, les Mamertins rappelèrent à Rome leur origine italienne et implorèrent son secours. Rome accepta le grand rôle qui lui était offert et entra résolûment dans une guerre dont nul ne pouvait prévoir la fin. Le consul Appius passe à l'improviste en Sicile, bat Hiéron et les Carthaginois, et soumet, l'année suivante, une grande partie de l'île. Hiéron, comme s'il eût senti dès ce début toute la force de Rome, se déclara aussitôt son allié et lui resta toujours fidèle. Agrigente fut prise en 262. Mais il fallait une flotte à la république pour conserver la Sicile et pour défendre l'Italie. Une quinquérème échouée servit de modèle, et bientôt Rome eut cent vingt vaisseaux. A peine sortie du port, sa flotte perd dix-sept vaisseaux à Lipari. Ces vaisseaux mal construits, ces équipages mal habiles avaient peine à tenir contre les Carthaginois. Le corbeau de Duilius leur vint en aide, et, rendant l'abordage facile, fit de ces rencontres maritimes des combats de terre, où le soldat romain retrouvait sa force. Duilius fut vainqueur à Myles. Mais Amilcar, malgré les progrès des armes romaines, ne pouvait être arraché de la Sicile. La république, sagement hardie, voulut terminer la guerre d'un seul coup et envoya Régulus en Afrique. Carthage tenta d'arrêter l'expédition. Trois cent cinquante vaisseaux carthaginois rencontrèrent, à la hauteur d'Ecnome, les trois cent trente vaisseaux des Romains. Près de trois cent mille hommes combattirent sur ce champ de bataille flottant, et les Romains sortirent vainqueurs de cette horrible mêlée. L'armée, débarquée en Afrique, envahit ce pays ouvert et ces villes démantelées avec si peu de peine, que le sénat rappela une partie des troupes et réduisit à quinze mille hommes l'armée d'invasion. Carthage, refoulée dans ses murailles, demandait la paix, et Régulus, sûr du succès, faisait des conditions inacceptables, lorsque Xantippe, un mercenaire, un de ces Grecs tacticiens qui couraient alors le monde, apprit aux Carthaginois à battre les Romains, et les écrasa sous la cavalerie et les éléphants. Régulus fut pris et son armée anéantie. En même temps, deux cent soixante-dix vaisseaux romains furent détruits par la tempête. Ce désastre rendit Agrigente à Carthage. La république infatigable équipe une flotte nouvelle, et cent cinquante vaisseaux périssent encore dans les flots. Epuisés d'hommes et d'argent, dégoûtés de la mer, qui dévorait toutes leurs flottes, les Romains n'osent plus rien entreprendre et se tiennent sur la défensive. Heureusement, une brillante sortie du consul Métellus délivre Panorme assiégée par Asdrubal, et rend leur ardeur aux Romains. Ils assiégent l'inexpugnable Lilybée, qui devait retenir neuf ans les légions sous ses murs. Une nouvelle défaite navale et la perte d'un nombre infini de vaisseaux décidèrent les Romains à s'en tenir au siége de Drepane et de Lilybée, et à l'occupation de Panorme et d'Eryx. Cette situation se prolongea jusqu'en 241. Un coup du sort la dénoua. Une flotte carthaginoise, chargée de vivres pour Amilcar, fut rencontrée aux îles Ægates par une flotte romaine armée en guerre et commandée par Lutatius Catulus. La complète destruction de sa flotte détermina Carthage à traiter. Elle avait perdu cinq cents galères dans cette guerre interminable, qui suspendait tout commerce et qui faisait périr la ville de langueur et d'épuisement. Elle s'engagea à payer à Rome trois mille talents en dix ans, à respecter les alliés des Romains, à évacuer la Sicile et les îles voisines. Rome avait encore une fois montré ce qu'elle pouvait et ce que lui réservait l'avenir. La cité qui avait enfanté d'inépuisables troupes contre les Samnites et les Latins, qui avait refusé de traiter avec Pyrrhus vainqueur, venait de créer, dans cette première lutte contre Carthage, une marine qu'elle avait soutenue à force de patience et de dévouement contre les victoires de l'ennemi et contre les fureurs de la tempête. Carthage, à qui les Grecs n'avaient jamais pu arracher la Sicile, dut céder à cette opiniâtreté romaine, dont elle allait faire bientôt une nouvelle et plus terrible épreuve.

Cependant les deux républiques, s'affermissant sur leur territoire et s'étendant toutes deux vers le nord, semblaient chercher à s'embrasser pour une lutte suprême. Carthage eut, tout d'abord, à se défaire de son armée, qui menaçait de la piller et de la détruire. Cette foule confuse, qui parlait toutes les langues, était d'accord pour imposer à Carthage, presque assiégée, une énorme rançon, qui ne l'eût sans doute pas sauvée. Mais les habitants du pays, menacés d'une dévastation complète, prirent parti pour Carthage; la cavalerie numide entoura l'armée révoltée, et, après deux ans d'une guerre affreuse, les mercenaires furent exterminés. Cette armée détruite, il fallut en refaire une autre à prix d'or pour conquérir l'Espagne et se frayer un chemin vers l'Italie. Telles étaient la fécondité de Carthage et son inépuisable richesse, qu'elle fit ces miracles,

tout en payant à Rome les frais de la guerre. Mais quelle leçon que le spectacle de cette république marchande, défendue par des mercenaires et assiégée par son armée! Etrange situation que celle de cette ville, riche et craintive entre toutes, forcée de prendre pour sa défense l'écume des nations, tous les aventuriers de l'ancien monde!

Rome mettait à profit les embarras de sa rivale. Elle désarma la Sicile, y régla le gouvernement et les tributs, y établit un préteur maître absolu du pays, sans appel au peuple romain. Elle divisait les principales cités de la Sicile par cette inégalité de priviléges qu'elle apportait partout avec la conquête. Enfin elle profitait d'une révolte de mercenaires en Sardaigne pour s'emparer de cette île et pour y joindre la Corse. Les deux îles furent gouvernées par un préteur; mais il fallut huit années pour soumettre les habitants de ce pays montagneux et boisé.

Rome déployait en même temps, pour s'assurer du nord de l'Italie, toute l'étendue de ses ressources. La Gaule cisalpine était menacée de recevoir des colonies romaines. Sinigaglia fut fondée par une loi de Flaminius. Les Boiens et les Insubriens appelèrent à leur secours contre ces envahissements les Gessates, qui habitaient la Gaule Transalpine, et les barbares réunis marchèrent sur Rome. Leur torrent se répandit sur l'Italie, entraînant tout sur son passage; mais on vit alors comment la puissance romaine s'était formée au milieu de tant de guerres. Tandis que Carthage était embarrassée des débris de ses troupes, Rome trouve en Italie sept cent soixante-dix mille soldats prêts à la défendre. Les Gaulois battent un préteur à Clusium et Emilius vient leur fermer le chemin de Rome. Au lieu d'attaquer cette armée, les barbares prennent la résolution de se défaire de leur butin et de revenir l'année suivante. Ils se retiraient lentement, suivis par Emilius, quand, par une de ces rencontres si fréquentes dans l'histoire militaire, un consul revenant de Sardaigne leur ferme le chemin de leur patrie. La bataille dura tout un jour. Quarante mille Gaulois furent tués, et l'Italie délivrée de tout péril. L'occasion était propice pour en finir avec ces vieux ennemis de Rome. Cornélius Scipion et Marcellus attaquent dans leur pays les Boiens et les Insubriens. Accablés par des forces régulières, décimés par une guerre d'extermination comme Rome savait les faire, il leur fallut se soumettre et se voir patiemment enfermer dans un réseau de colonies. Plaisance, Modène, Crémone sont de cette époque. La Ligurie et l'Istrie furent peu après soumises. L'Illyrie, sous la reine Teutha et sous le roi Démétrius, fut accablée presque sans résistance et reconnut la domination romaine. Ainsi d'un côté, Rome touchait à la Grèce, prête à s'élancer sur l'Orient, et de l'autre, elle touchait aux Alpes, prête à recevoir Carthage. Celle-ci s'avançait rapidement en Espagne, et en 219, mettait à la tête de ses armées cet Annibal qui va balancer un instant la fortune de Rome et les destinées du monde.

ANNIBAL.

C'était plutôt l'armée qui avait choisi pour chef le fils d'Asdrubal, l'héritier de cette famille des Barca à laquelle l'armée était plus dévouée qu'à Carthage. Depuis trois ans, ce hardi général combattait au milieu des mercenaires espagnols et africains qu'animaient son intelligence et son courage. L'Espagne était imparfaitement soumise. Annibal écrasa quelques peuplades remuantes et la pacifia jusqu'à l'Ebre, que les traités de Carthage avec Rome lui interdisaient de franchir. Il le franchit cependant, et vint avec cent cinquante mille hommes assiéger Sagonte, qui résista huit mois et qui annonça par sa ruine la grande guerre suspendue sur l'Italie. Les négociations avaient échoué et Rome se préparait à une invasion de l'Espagne et à une descente en Afrique.

Cependant Annibal partait de Carthagène pour cette aventureuse expédition qui devait être une des plus belles pages de l'histoire militaire du genre humain. Traverser la Gaule, franchir les Alpes, entraîner sur Rome ses ennemis de la Cisalpine et ses sujets de l'Italie, tel était le plan d'Annibal. Comment devait-il user de cette grande victoire? on l'ignore; ce hardi génie avait formé quelque vaste dessein sur sa patrie et sur le monde; il avait promis à ses mercenaires de les faire citoyens de Carthage, et lui-même devait un jour en sortir vaincu et exilé, emportant avec lui son ambition trompée et le secret de ses espérances.

Rome s'attendait à l'invasion de l'Italie; mais la rapidité d'Annibal la surprit, et tandis que la flotte de Scipion, chargé de l'arrêter en Gaule, entrait dans Marseille, le général carthaginois, après avoir laissé en Espagne des forces suffisantes pour y entretenir la guerre, traversait le Rhône avec soixante mille hommes et trente-sept éléphants. Le passage des Alpes, couvertes de neige et défendues par les barbares, fut la première victoire d'Annibal. Elle lui coûta la moitié de son armée, mais il lui en restait l'élite. Il enleva Turin d'assaut, souleva la Gaule cisalpine et eut bientôt derrière lui près de quatre-vingt mille hommes dont vingt mille seulement avaient franchi les Alpes. Rome inquiète avait rappelé Scipion de la Gaule, et Sempronius de la Sicile. Scipion arriva le premier, et fut le premier vaincu sur les rives du Tésin. Sempronius, amenant de nouvelles troupes, passa les eaux glacées de la Trébie, se fit envelopper et perdit trente mille hommes. Ces deux victoires ne laissaient plus devant Annibal d'autre obstacle que l'Apennin à franchir. Il voulut tenter aussitôt le passage, sachant que Rome, envoyant des troupes au frère de Scipion, Cnéius, et une flotte dans la Méditerranée, le séparait de l'Espagne et de Carthage. Il se

voyait déjà réduit à lui-même et pressé d'en finir; mais l'hiver fut plus fort que lui : l'Apennin ne pouvait être franchi qu'au printemps, et il fallut hiverner dans la Cisalpine, au milieu de ces populations mobiles déjà fatiguées de leur allié, et de ces mercenaires impatients, déjà irrités de la lenteur de leur général. Le génie d'Annibal sut tout contenir en attendant le moment de tout renverser.

Le printemps lui rouvrit l'Apennin, et il se dirigea vers Arretium à travers les vastes marais de l'Arno. Quatre jours et trois nuits d'une marche forcée dans la vase décimèrent encore cette armée, déjà si éprouvée. Elle fut sauvée par la fermeté des Numides et par la constance d'Annibal, qui perdit un œil par les veilles et par l'humidité des nuits. Le consul Flaminius l'attendait sous les murs d'Arretium. Déjà s'était élevé dans Rome un dissentiment, qui dura autant que la guerre, entre le peuple et le sénat; le premier voulant toujours en finir par une bataille, et le second craignant de perdre en un jour l'Italie et résolu à user l'ennemi par une résistance ferme et prudente. L'opinion du peuple venait de l'emporter par l'élection de Flaminius. Une bataille immédiate en était la conséquence. Elle fut livrée, malgré les auspices, entre des collines qu'occupait Annibal et le lac de Trasimène. La valeur des Romains fut inutile; ils laissèrent quinze mille morts et autant de prisonniers. Mais rien ne s'ébranlait en Italie. Les colonies romaines étaient toujours imprenables, les alliés toujours fidèles. Plus Annibal pénétrait dans ce grand corps, organisé par le génie du sénat, plus il en sentait la force et la vitalité.

Cependant le patricien Fabius, nommé prodictateur, laissait ravager autour de lui le Samnium et la Campanie et promenait son armée de camp retranché en camp retranché. Le peuple s'émut encore et voulut égaler le lieutenant de Fabius au dictateur. Minutius reçut une partie de l'armée, se fit battre, fut sauvé par Fabius, et donna ainsi raison au système du sénat. On continua donc de le suivre jusqu'à ce que l'impatience du peuple l'emportât encore une fois par l'élection de Terentius Varron; mais il eut pour collègue un élève de Fabius, Paulus Emilius, qui, voyant Annibal privé de toute relation avec Carthage et presque abandonné par les Gaulois, regardait comme une folie de l'attaquer. Mais Varron était, comme Flaminius, obligé de chercher bataille; il essuya dans la plaine de Cannes la défaite la plus sanglante qui eût encore affligé les armes romaines. Quatre-vingt mille hommes furent enveloppés par cinquante mille, rompus par l'admirable cavalerie des Numides et presque exterminés. A peine dix mille hommes échappèrent-ils; le consul Paul Emile, deux questeurs, vingt et un tribuns militaires et quatre-vingts sénateurs furent enlevés en un jour à la patrie. Jamais désastre plus complet ne fut plus héroïquement supporté. L'extrême nécessité eut pour effet naturel de porter à son comble la constance et l'énergie romaines. De nouvelles troupes furent levées, des esclaves équipés avec les armes des temples et des trophées; tandis que le sénat, voulant maintenir jusqu'au bout la sainteté de la loi militaire et la majesté du peuple romain, refusait de racheter les soldats qui s'étaient rendus à Annibal, et envoyait servir en Sicile, sans solde, les débris de l'armée, échappés par par la fuite au massacre de Cannes. C'est ainsi que l'âme inflexible du sénat exalta les courages et fit le salut de la république.

Cependant Annibal ne gagnait par tant de victoires que le droit de ne pas sortir de l'Italie, mais nullement les moyens de la conquérir : elle se défendait toute seule par son organisation municipale, par son aversion pour les barbares gaulois et africains, par les résistances locales, presque toujours heureuses. Annibal, toujours séparé de la mer, ne put emporter Naples, ni recevoir les secours de Carthage; mais l'ancienne rivale de Rome, Capoue, lui ouvrit ses portes. Il y laissa se refaire et s'y amollir cette armée qui était venue chercher en Italie le butin et le plaisir, et qui jusque-là n'avait fait que souffrir et combattre; mais Annibal n'était pas fait pour attendre les événements; il voulait et savait les préparer.

Il comptait sur l'Espagne. Son frère devait suivre sa route et venir le rejoindre. De Capoue il faisait révolter la Sicile, attaquer la Sardaigne, et poussait Philippe de Macédoine à envahir l'Illyrie. Mais Rome oppose partout les armées aux armées, les intrigues aux intrigues; elle contient Asdrubal en Espagne, chasse Philippe d'Illyrie, met le siége devant Syracuse, et en même temps entoure Annibal d'un cercle de légions qui va toujours se resserrant sur lui : il s'en échappa plusieurs fois sans pouvoir l'entamer, et tous ses efforts échouèrent pour faire lever le siége de Capoue, dont le sénat voulait faire un exemple. La prise de Tarente, les défaites des deux consuls, la mort des deux Scipion, vaincus en Espagne; enfin une marche audacieuse qui conduisit Annibal sous les murs de Rome, rien ne put arracher les légions du camp retranché qui entourait Capoue. Annibal, manœuvrant avec génie au milieu des troupes romaines, vint s'enfermer dans le Brutium et abandonna Capoue à son sort. L'exécution des amis d'Annibal, l'incarcération des principaux citoyens, tout le peuple vendu comme esclave, apprirent aux villes de l'Italie ce qu'il en coûtait de trahir un instant la cause de Rome. Syracuse, que le géomètre Archimède avait défendue par ses machines, avec la passion d'un artiste qui fait une grande expérience, avait enfin succombé devant l'opiniâtreté de Marcellus. En Espagne, Publius Cornélius Scipion était venu prendre à vingt-quatre ans le lourd fardeau de cette guerre, et débutait par une victoire en enlevant d'assaut l'inexpugnable Carthagène. Un

habile mélange de douceur et de sévérité lui conciliait les Espagnols. C'est ainsi que Rome se relevait partout, rajeunissant, pour ainsi dire, au milieu de la guerre et des défaites. Mais un grand danger la menaçait : Asdrubal venait d'échapper à Scipion et avait franchi les Alpes. Une armée romaine, sous Livius Salinator, fut chargée de l'arrêter; Claudius Néron devait contenir Annibal. Ce dernier, ne recevant aucune nouvelle de son frère, se retranche à Canusium. Claudius prend la résolution hardie de laisser son camp presque vide devant Annibal, et d'aller se joindre à Livius pour accabler Asdrubal. Vingt jours après son départ il rentre dans son camp, et fait jeter dans celui d'Annibal la tête de son frère, qui avait été vaincu et tué sur les bords du Métaure, avec cinquante mille des siens.

L'heureuse audace de Claudius Néron avait sauvé Rome; elle ne pouvait éloigner d'Italie Annibal, qui, retranché dans le Brutium, s'y maintint invincible pendant cinq années. Scipion, qui avait chassé Carthage de toute l'Espagne, excepté de Gadès, allait délivrer l'Italie. Il voulait passer en Afrique; il y avait des alliés. Un roi numide lui assurait l'appui de cette cavalerie admirable, jusqu'alors si funeste aux Romains. Le sénat reculait devant l'expédition; le peuple la voulut, et Scipion, nommé consul, débarqua en Afrique. Une armée de cinquante mille hommes fut brûlée dans son camp en une nuit, et Scipion, enlevant les villes du littoral, réduisit Carthage à rappeler Annibal. Le grand général quitta l'Italie et vint livrer à Zama sa dernière bataille. Il avait tenté de conclure avec Scipion une paix qui l'eût laissé invincible et maître de sa patrie. Scipion dut refuser, et il fallut combattre. Dans cette sanglante mêlée on vit, par la belle défense des vieux soldats d'Annibal, tout ce que peuvent l'habitude de la guerre et le mépris de la vie. Ces lignes impénétrables reçurent sans s'émouvoir le choc des premiers rangs mis en fuite et l'attaque des Romains. La cavalerie numide put seule, en les enveloppant, décider la bataille. Ajoutons, pour expliquer cette grande défaite, que les légions de Zama avaient fait les guerres d'Espagne et d'Italie, et qu'Annibal n'avait plus affaire aux nouvelles levées de Cannes et de Trasimène. De nombreux passages de Polybe prouvent, avec la dernière évidence, que l'emploi de nouvelles recrues contre les troupes aguerries d'Annibal avait fait une partie de sa force pendant le cours de cette terrible guerre.

Carthage vaincue, mais non encore accablée, garda, par le traité qui suivit la bataille, son indépendance et ses possessions d'Afrique; mais son empire commercial et militaire fut détruit sans retour. Elle dut livrer sa flotte, ses prisonniers, ses transfuges, ses éléphants, s'engager à ne plus lever de mercenaires, et à ne plus faire la guerre sans la permission de Rome; et en même temps Rome établissait à ses portes un redoutable adversaire. Massinissa, roi des Numides et allié des Romains, n'avait pas d'autre tâche que celle d'empêcher Carthage de renaître; et il sut parfaitement la remplir.

Ainsi s'était terminée cette grande lutte qui avait failli livrer à Carthage l'empire de l'Occident; mais elle s'était brisée contre l'opiniâtreté romaine, contre la puissante organisation de l'Italie, contre les ressources de cette république infatigable qui avait plusieurs fois recréé ses armées, et contre la politique, ferme autant qu'habile, de ce sénat dans lequel l'ambition intelligente semble personnifiée. Que vont entreprendre les forces de cette république, nourrie et accrue par la guerre? Quelle nouvelle tâche le monde ancien peut-il offrir à sa dévorante activité?

CONQUÊTE DU MONDE ANCIEN.

A l'Occident, achever Carthage, soumettre l'Espagne, en finir avec la Cisalpine, attaquer les Gaules, sont des travaux dignes de Rome, mais qui vont lui coûter, si elle veut les accomplir, de grands efforts et le plus pur de son sang. De ce côté, en effet, règnent la pauvreté et son compagnon ordinaire, le courage. L'antique indépendance de ces peuples à demi barbares ne sera pas facilement anéantie. En Corse et en Espagne elle luttera jusqu'à la dernière heure de Rome, et elle lui survivra. Mais l'Orient attire les regards du sénat par ses divisions, par sa faiblesse tant de fois éprouvée, par son climat délicieux, par ses immenses richesses. Ces vastes contrées, si mal défendues, sont ouvertes aux vainqueurs d'Annibal: leur conquête aisée et lucrative est pour eux une récompense et un délassement.

De l'Indus à la mer Egée s'étend, sous le nom de royaume des Séleucides, une agglomération de peuples façonnés à la servitude et indifférents au changement de maîtres. Attachés au sol, sujets de tel ou tel prince par le hasard de la naissance ou de la conquête, ils se donnent, se reprennent et s'échangent avec une inconcevable facilité. Au-dessus de cette foule à laquelle Rome n'aurait affaire qu'après la conquête pour la perception des impôts, s'agitait une cour corrompue et incapable, composée d'aventuriers venus de l'Europe, appuyée sur des mercenaires grecs et macédoniens, étrangère aux populations, occupée de ses intrigues et de ses plaisirs, et ignorante des affaires de l'Occident au point de ne pas redouter les Romains. En Egypte florissait Alexandrie, mais en elle s'était concentrée toute la vie du royaume des Ptolémées. Plus attentifs aux progrès de la république, les Ptolémées avaient depuis longtemps recherché son alliance, sans prévoir que cette alliance, devenant tous les jours plus étroite, se changerait en assujettissement; et si jamais ils étaient tentés de la rompre et d'assurer leur indépendance, sur quelle force pourraient ils s'ap-

puyer? Toujours sur des mercenaires, sur des Grecs et des Macédoniens, seuls adversaires de Rome dans tout le monde oriental, comme pour montrer que c'était bien partout l'héritage de la Grèce que Rome allait recueillir. La Grèce elle-même, qui fournissait à l'Orient ses défenseurs, était hors d'état de se défendre. Ses antiques divisions, subsistant toujours, ne laissaient en face de la puissance romaine que d'imperceptibles adversaires. Qui pouvait arrêter Rome en Grèce? Etait-ce Athènes, devenue déjà uniquement une ville de voluptueux et de lettrés? Etait-ce Thèbes, où une sorte d'orgie perpétuelle et nationale absorbait la fortune publique? Etait-ce Corinthe, qui ne vivait plus que pour les arts et les plaisirs? ou la ligue achéenne, qui essayait en vain de s'étendre? ou Sparte, qui essayait en vain de se réformer, et qui versait son sang dans des révolutions inutiles? ou les Etoliens, qui avaient exclusivement appliqué au pillage un reste d'énergie militaire? Seule, la Macédoine, entourée par la mer et par les montagnes, avait gardé quelque force et le goût de l'indépendance; mais, pour son malheur, elle voulait régner en Grèce et influer sur l'Asie, se faisant partout des ennemis que la politique romaine saura exciter à propos. Tel était l'état du monde oriental; il était fait pour tenter l'ambition de la république.

Les causes de guerre n'auraient jamais manqué, alors même que le roi de Macédoine n'eût pas donné au sénat, par son alliance avec Annibal, une juste raison de l'attaquer. Et cependant, quand la guerre contre Philippe fut proposée aux centuries, elle fut rejetée à l'unanimité des voix. Un peuple entier ne peut entrer dans les desseins de ses chefs, ni comprendre les nécessités de la politique; il aspire au repos, même lorsque sa destinée est de ne jamais l'atteindre. Ce fut en agissant sur les passions du peuple romain, en faisant appel à son orgueil, blessé par Philippe, qu'on le gagna au parti de la guerre. Elle languit pendant deux ans, jusqu'à ce qu'elle fût confiée à un habile général, qui était en même temps le plus rusé des diplomates, à Titus Quintus Flamininus. Il chassa Philippe de l'Epire, ménagea les populations sur son passage, les traversant en libérateur; enleva au roi de Macédoine la Phocide et l'Eubée, gagna l'alliance des Béotiens et des Achéens, et, allant enfin chercher Philippe en Thessalie, le battit dans les plaines de Cynoscéphales, où les aspérités du terrain rendirent la phalange inutile. Il dut renoncer par traité à toute possession hors de la Macédoine, livrer sa flotte, licencier son armée, payer cinq cents talents, promettre un tribut annuel pour dix ans, renoncer au droit de faire la guerre sans l'autorisation de la république, et lui livrer, avec d'autres otages, son fils Démétrius. La Macédoine, ainsi accablée et réduite à l'impuissance, ne pouvait plus menacer l'indépendance de la Grèce. Celle-ci en ressentit une joie folle, que Flamininus porta jusqu'au délire en proclamant, aux jeux isthmiques, que le peuple romain déclarait libres les Grecs d'Europe et d'Asie. Et il partit sans laisser un soldat à ce malheureux pays, qui se croyait libre parce qu'on avait abattu le seul Etat qui pût le défendre, et qu'on l'abandonnait pour un tel à sa faiblesse et à ses divisions.

A peine les Romains ont-ils quitté la Grèce qu'Antiochus songe à l'envahir. Annibal était auprès de lui, et mettait au service d'un ennemi naturel des Romains sa puissante intelligence; mais ses conseils échouaient auprès de ce prince incapable, livré à des flatteurs et ignorant de sa faiblesse; cependant il eût pu faire de grandes choses avec le secours de cet Annibal qui avait relevé Carthage mourante au point d'effrayer les Romains, et qui avait tant fait pour sa patrie que le sénat avait demandé sa tête. Mais Annibal fut moins écouté que les Etoliens qui, accusant Rome d'ingratitude et soulevés contre elle, offraient à Antiochus leur secours pour la conquête de la Grèce. Les deux alliés se trompèrent mutuellement par de folles promesses, et se trouvèrent, après la réunion de leurs forces, incapables de résister un instant aux Romains. Chassé sans combat des Thermopyles, Antiochus s'enfuit jusqu'en Asie, où Lucius Scipion ne tarda pas à le suivre avec une armée. La bataille, livrée à Magnésie, ne fut pour les légions qu'un jeu sanglant, malgré l'infériorité du nombre. Antiochus fut obligé par traité, de brûler sa flotte, de livrer ses éléphants, de renoncer à l'Asie Mineure, de payer un énorme tribut. Eumène, allié du sénat, reçut une grande partie de ses dépouilles; et les Romains, après avoir ainsi établi près d'Antiochus un voisin puissant et hostile, détruit en Phrygie les Galates, seul peuple de l'Asie capable de faire sérieusement la guerre, et imposé aux Etoliens l'obéissance et un tribut, abandonnèrent l'Orient et la Grèce, sans y rien garder, mais après y avoir paru en maîtres et pris un rôle que rien ne leur peut plus enlever.

Ces guerres, si faciles et si rapides, n'étaient pas une occupation assez sérieuse pour employer toute l'activité de la république. Elle s'appliquait en même temps à la conquête laborieuse de l'Espagne et de la Cisalpine. Ces populations intraitables, qu'il était plus aisé d'exterminer que de réduire, fatiguaient les armées et dégoûtaient les généraux. C'était pour eux une disgrâce que d'aller soutenir en Espagne cette lutte obscure et continuelle, où l'on trouvait, au lieu d'une grande bataille et d'une victoire glorieuse, un combat de tous les jours. Aussi les généraux romains veulent-ils en finir à tout prix, et donnent-ils à cette guerre un caractère particulier de perfidie et de cruauté. Caton y porta son activité impitoyable et y démantela plus de quatre cents villes. Paul-Emile fit un massacre des Lusitaniens. Les Celtibériens, décimés par une série de batailles et par une longue dévastation, furent pacifiés

et adoucis par le sage gouvernement du père des Gracques, Sempronius Gracchus.

La Cisalpine avait continué la guerre punique après la défaite d'Annibal. Plaisance brûlée par les Gaulois, Crémone menacée, attirèrent encore de ce côté les légions. Une sanglante victoire sauva Crémone; mais la guerre se ralluma bientôt et occupa en même temps deux consuls et trois armées. Les Boïens furent enfin réduits à se rendre par les victoires et par les dévastations des généraux de la république; mais ils aimèrent mieux abandonner leur pays que de le partager avec les colonies romaines. Ils allèrent s'établir sur les bords du Danube, et les colons romains vinrent les remplacer. Les Ligures, qui résistaient encore, furent transportés, par ordre du sénat, dans le Samnium, dépeuplé par les premières guerres de Rome, et leur territoire livré à des colonies. L'Istrie fut de nouveau soumise. Enfin, la Corse et la Sardaigne, toujours indociles, furent presque dépeuplées par le fer et par l'esclavage. C'est ainsi que s'achevait la conquête difficile et sanglante des peuples libres de l'Occident.

Rome, qui employait de ce côté toute sa force et ses moyens de répression les plus terribles, ne tarda pas à être rappelée en Orient par le cours des événements autant que par les desseins de sa politique. Philippe, instruit par sa défaite, préparait la guerre avec lenteur et prudence; Philopœmen travaillait à étendre sur tout le Péloponèse la ligue achéenne; et Annibal, devenu l'hôte du roi de Bithynie, Prusias, y poursuivait l'œuvre de toute sa vie, en essayant de liguer l'Asie contre Rome. Le sénat voulut accabler en même temps ses trois adversaires. Il intervint entre Philippe et les Thraces, envoya des commissaires qui confrontèrent le roi avec ses accusateurs, jugèrent contre lui, et lui rappelèrent, par cette humiliation publique, qu'il était vaincu et devait être docile. Flamininus, en traversant la Grèce, y détruisit, par ses intrigues, la ligue achéenne, et Philopœmen, qui voulait y maintenir Sparte malgré elle, fut pris par ses ennemis et condamné à mort; enfin, Flamininus vint demander à Prusias qu'Annibal lui fût livré, et ce grand homme, qu'avait rendu impuissant une destinée plus forte que son génie, s'empoisonna, laissant maîtresse du monde cette république qu'il avait failli anéantir. Philippe restait seul en face de Rome, relisant chaque jour son traité honteux et se ménageant des alliés pour une lutte prochaine; il reprenait le plan d'Annibal, et songeait à réunir contre Rome les barbares du Danube, la Grèce et les rois de l'Orient. Au milieu de ces vastes desseins, il mourut, léguant à son fils Persée son ressentiment et ses espérances.

Celui-ci travailla six années à compléter les préparatifs de son père, se rendit cher aux Macédoniens, conserva ses alliés et s'en fit de nouveaux, la Thessalie, l'Epire, l'Illyrie, les Thraces, Rhodes, les Grecs d'Asie, les rois de Syrie et de Bithynie, et Carthage elle-même, qui reçut pendant la nuit ses ambassadeurs. C'était bien une coalition formée contre Rome par tous les Etats qu'elle avait à demi détruits ou menacés. Mais la terreur même qui unit contre elle tant d'ennemis les rend peu redoutables : tous, en effet, voudraient l'avoir vaincue et se soucient peu de l'attaquer; ils soutiennent Persée de leurs vœux, tremblants de se compromettre, prêts à l'applaudir s'il l'emporte, prêts à féliciter Rome s'il est vaincu. Contre tant d'ennemis, Rome envoie cinq mille hommes, qui détachent la Grèce de Persée, mais qui ne peuvent forcer la Macédoine. Ce fut la tâche du consul Marcius, qui vint hiverner dans la Piérie. Cependant la résistance, jusqu'ici heureuse, de Persée, encouragea ses alliés; le roi d'Illyrie s'était déclaré pour lui. Paul-Emile fut envoyé en Macédoine avec une puissante armée. Le peuple romain voulait en finir avec Persée, et, du même coup, avec tous ses alliés indécis. La phalange, réorganisée par Persée, inspirait aux Romains quelque inquiétude; aussi agirent-ils comme dans un pressant danger : ils fortifièrent la discipline et augmentèrent les exercices, déjà si laborieux, de leurs soldats. Ce fut dans une vaste plaine, près de Pydna, que se livra cette grande bataille où l'élan irrésistible de la phalange troubla un instant les légions. Elles parvinrent cependant à rompre ce corps redoutable, et, en y pénétrant, le détruisirent. L'armée macédonienne resta presque entière sur le champ de bataille; les enfants de Persée furent livrés à Paul-Emile, et leur père vint se rendre. Le roi d'Illyrie avait déjà été vaincu et fait prisonnier. La Macédoine fut divisée en quatre provinces déclarées indépendantes, et à qui toute relation, tout mariage hors de leurs limites furent interdits. Trois divisions du même genre assurèrent l'obéissance de l'Illyrie. La défection de l'Epire fut cruellement punie; les soixante-dix villes du pays furent rasées, les 150000 habitants vendus comme esclaves; et Paul-Emile revint à Rome conduire au Capitole le plus splendide triomphe qu'eût encore vu le peuple romain. Le butin et les tributs imposés par le vainqueur permirent au sénat d'affranchir les citoyens de l'impôt de la capitation. Ce fut pour les Romains le signe de leur souveraineté et de leur universelle domination.

La chute de Persée répandit la terreur dans tout l'ancien monde, parce qu'on sentit que Rome n'avait plus rien à craindre et pouvait tout oser. Le sénat était entouré de rois suppliants. Eumène, les Rhodiens, qui avaient paru douter un instant de la fortune de Rome, se crurent arrivés à leur dernier jour. On s'en tint pour eux aux avertissements sévères. Prusias vient se déclarer l'affranchi du peuple romain; Massinissa envoie son fils rappeler au sénat qu'il n'est que l'usufruitier de son royaume, et que le peuple romain en est le propriétaire. Celui-ci use avec hauteur de sa

victoire. Antiochus de Syrie conquérait l'Egypte et assiégeait Alexandrie ; Popilius Lænas vient lui ordonner de se retirer, et trace sur le sable, autour du roi, un cercle dont il lui défend de sortir avant d'avoir répondu à la sommation du sénat. En Grèce, tous les amis de Persée, tous les amis de la liberté grecque furent mis à mort ou transportés à Rome. Le sénat des Etoliens fut massacré. Mille Achéens furent internés en Italie, et y seraient morts si, après dix-sept ans d'exil, Caton n'eût obtenu pour eux le droit d'aller « se faire enterrer dans leur patrie. »

Ils n'y revinrent que pour assister à son dernier jour. Un aventurier, qui se disait le fils de Persée, avait soulevé la Macédoine, battu un préteur et envahi la Thessalie. Cette courte insurrection, qui se termina bientôt par la défaite de l'aventurier et qui devait amener la réduction de la Macédoine en province romaine, n'était pas encore étouffée, que Sparte fut excitée par les intrigues de Rome à se séparer de la ligue achéenne. Les Achéens voulurent la réduire ; mais un décret du sénat déclara détachées de la ligue, Corinthe, Sparte, Argos et Orchomène. La Grèce ne pouvait périr sans un dernier combat. Ce fut devant Corinthe que se livra cette nouvelle bataille de Chéronée, où les habitants de la Béotie et de Chalcis vinrent seuls combattre et succomber avec la ligue achéenne. Le vainqueur de Leucopétra, le consul Mummius, pilla cette riche Corinthe, remplie de chefs-d'œuvre. Par une singulière rencontre, ce fut un citoyen de la vieille Rome, un barbare, qui porta le dernier coup à la Grèce. Il ignorait le prix de sa conquête et donnait mille preuves d'une grossièreté naïve. Il avertissait les entrepreneurs chargés de transporter à Rome les chefs-d'œuvre de l'art hellénique, qu'il leur faudrait remplacer ceux qu'ils auraient brisés ; et il croyait douée de quelque vertu magique une toile dont le roi de Pergame offrait cent talents. Mais il avait vaincu à Leucopétra et réduisit la Grèce en province romaine : c'est ainsi que se trouvaient en présence, dans cette lutte suprême, l'esprit romain dans sa force inculte et féconde, et l'esprit grec dans sa grâce délicate et impuissante.

Ayant ainsi changé pour l'Orient sa suprématie en domination directe et absolue, Rome ne pouvait laisser l'Occident dans cet état incomplet de dépendance, qui permettait à Carthage de renaître, à l'Espagne de s'agiter. Carthage avait été livrée comme une proie au roi des Numides, à cet infatigable Massinissa qui, frappant tous les jours un ennemi enchaîné, enlevant les unes après les autres les possessions de Carthage en Afrique, allait bientôt la réduire à ses murailles. Celle-ci demandait en vain au sénat la permission de se défendre. Des commissaires romains vinrent assister à une bataille où Massinissa détruisit une armée carthaginoise. Ils avaient ordre d'imposer la paix aux Carthaginois vainqueurs ou de la Massinissa poursuivre la guerre contre thage vaincue. Mais l'impatience des Rom ne put permettre à Carthage de vivre longtemps. Le sénat jugea cette mort lente et voulut en finir d'un seul coup. T était encore la force de cette grande cité. fallut user, pour la détruire, de prudenc de ruse. On la menace avant de l'attaque on lui fait livrer, pour obtenir la paix, otages, ses armes, ses machines de guerre ses vaisseaux, et quand on croit l'avoir m hors d'état de résister, on lui signifie que c'e destruction qu'on lui demande, et qu'une n velle Carthage, bâtie au milieu des ter doit remplacer la grande ville qui dom jadis la Méditerranée. Un peuple qui a eu jours de gloire ne se résigne pas à périr défense de Carthage fut héroïque. Elle bat plusieurs fois l'armée romaine, se crée armes, une flotte, des soldats, et le com Scipion, qui la prit en ruines et pleine morts, fut lui-même effrayé de sa victo Il ne resta rien de Carthage, pas un mon ment, pas un livre, pas d'autre histoire celle de sa défaite, racontée par ses ennem Cette civilisation disparut ainsi en un jo sans laisser d'autre trace que le souvenir sa glant de sa destruction.

Ce fut le même général qui ruina Numance Depuis la pacification de l'Espagne par Sem pronius Gracchus, des soulèvements continuels avaient témoigné de l'indomptable énergie de ces peuples, que l'extermination même ne soumettait que pour un temps, chaque génération apportant avec elle la haine de l'étranger. Les Celtibériens et les Lusitaniens exerçaient tour à tour la patience romaine. Galba voulut s défaire en un jour de ces derniers ; il fit la paix avec eux, leur offrit des terres, les y dispersa et en tua trente mille. Deux ans plus tard, un pâtre lusitanien se jeta dans les montagnes, et, par une guerre d'embuscades interminable et meurtrière, tint neuf ans en échec les armes romaines. Il fut enfin assassiné, et ce peuple en partie détruit, en partie transplanté, laissa quelque repos aux Romains. Mais la résistance se concentra vers le nord, à Numance, et dans ce pays difficile, où les armées romaines ne paraissent que pour être battues, se réunissent tous les débris des populations guerrières de la Péninsule. La fatigue de cette guerre était à son comble à Rome. Généraux et soldats redoutaient également de servir en Espagne ; il fallut que le sénat chargeât Scipion Emilien, le destructeur de Carthage, d'anéantir Numance. Il entoura d'immenses travaux cette malheureuse cité qui ne demandait qu'à combattre, et, sans sortir de son camp, il réduisit les défenseurs de Numance à se dévorer les uns les autres. Tout périt, excepté cinquante hommes réservés pour le triomphe. La même année, le sénat se prétendit l'héritier du roi de Pergame, Attale ; et après une résistance

facilement étouffée, ce royaume fut acquis à la république et forma la province d'Asie.

C'était la neuvième province qui entrait dans l'empire des Romains : il embrassait la Sicile, la Corse et la Sardaigne ; la Cisalpine ; la Macédoine et la Thessalie ; l'Illyrie et l'Epire ; l'Achaie, qui comprenait la Grèce et les îles ; l'Asie, l'Afrique, l'Espagne ultérieure et l'Espagne citérieure. L'Italie, affranchie de l'impôt foncier, ne formait pas une province ; elle était jusqu'au Rubicon, malgré sa diversité de droits et de priviléges, comme une ceinture inviolable de la cité. En dehors de cet empire, il ne restait que des peuples alliés et soumis à l'influence romaine et des peuples barbares ou inconnus, entièrement séparés de la civilisation dont nous racontons l'histoire. Rome n'avait donc hors de son empire aucune puissance à redouter. De l'Océan à l'Euphrate, des Alpes à l'Atlas, s'étend le gouvernement ou l'influence incontestée de cette ville fondée, il y a quelques siècles, sur les bords incultes du Tibre, par une bande de pâtres et d'exilés.

GRANDEUR DE ROME.

Un proconsul ou un préteur, désigné par le sort, gouvernait chaque province et réunissait en ses mains tous les pouvoirs ; mais un questeur, qui rendait des comptes au sénat, lui était adjoint pour l'administration des finances. Ce gouvernement, d'une simplicité despotique, était tempéré par le droit qu'avaient les sujets des provinces d'accuser leur gouverneur à Rome. Les citoyens romains établis dans les provinces étaient aussi justiciables du préteur, mais avec le droit d'appeler aux tribuns de ses jugements. Les lois particulières des villes, leurs différents priviléges et même l'indépendance de quelques-unes, telles qu'Athènes et Sparte, étaient soigneusement respectés. Quelques autres avaient le droit de cité latine, premier pas vers la cité romaine. Enfin, rien n'était négligé pour établir entre les vaincus ces différents degrés dans l'obéissance qui ont pour effet de l'alléger et de la garantir. Les propriétés des anciens gouvernements devenaient celles du peuple romain, qui en affermait une grande partie avec redevance au trésor. Ces fermes, l'impôt foncier, les droits de douane, l'impôt sur les mines et sur les salines, et enfin la capitation, formaient le revenu que Rome tirait de ses provinces. Elles étaient en outre chargées de l'entretien des troupes, toujours peu nombreuses, qui y maintenaient l'ordre et la sûreté publique, en même temps que l'autorité du peuple romain.

Cette administration était un progrès réel sur celle des rois que Rome avait vaincus et dépossédés. Ces gouvernements, à la fois violents et faibles, n'assuraient aucun bien-être aux populations et n'étaient capables d'aucun progrès. Mille fois plus tyranniques que les préteurs, et de plus irresponsables, ces rois et leur cour d'aventuriers avides ne voyaient, dans un pouvoir sans contrôle, qu'un instrument de pillage et de volupté. Si absolu que soit le gouvernement de Rome, il a une règle et un but. Il ne considère pas les peuples comme des troupeaux, il leur reconnaît certains droits, leur offre certaines garanties et les prépare lentement à devenir membres de la grande cité. Toutes ces populations, qui s'agitaient au hasard sous des princes imbéciles et cruels, ont désormais une part obscure il est vrai, mais régulière, dans l'histoire du monde. Elles remplissent un rôle, elles ont une destinée, elles sont associées aux changements et aux progrès du peuple infatigable qui les a conquises. Enfin, et c'est pour elles un bienfait inestimable, elles jouissent d'une paix assurée, elles ne sont plus troublées par les vaines querelles de leurs maîtres ; elles se livrent, sous une domination inébranlable, au commerce et au travail. C'est ainsi que, malgré les abus qui ne tarderont pas à corrompre l'administration des préteurs, la conquête romaine a été pour les peuples de l'ancien monde une heureuse impulsion vers un sort meilleur.

Comment cette conquête du monde s'est accomplie en si peu de temps, nous l'avons vu avec l'étonnement mêlé d'admiration qu'inspire un tel spectacle. Ce qui a dû attirer surtout notre attention dans cette histoire, c'est la régularité imposante des progrès de la république, et des entreprises toujours opportunes du sénat romain. Quoi de plus naturel et de plus nécessaire, après la soumission de l'Italie, que d'étendre sur la Sicile l'influence romaine ? et lorsque Rome y a rencontré Carthage, ne fallait-il pas périr ou l'accabler ? Ce que la première guerre punique a exigé de la part de Rome d'efforts persévérants, nous l'avons montré ; ce que la seconde a fait déployer aux Romains d'audace, de ressources et d'héroïque constance excite encore, après tant de siècles, la plus légitime admiration. A peine échappée à la mort, Rome dut recueillir par les armes l'héritage de la cité vaincue, et commencer la soumission laborieuse des indociles habitants de la Corse et de l'Espagne. De ce côté, que d'efforts, que de patience, depuis la prise de Carthagène jusqu'à la destruction de Numance ? Et en même temps, Rome pouvait-elle laisser impuni l'allié d'Annibal, le roi de Macédoine ? Ne fallait-il pas prévenir d'inévitables ligues, aller au-devant d'un péril certain ? Mais avec quel art Rome sait varier ses moyens de combattre et de vaincre ! A l'occident le fer et le feu domptent les Espagnols ; à l'orient, la diplomatie romaine divise les peuples rivaux et les rois amollis. Les armées romaines ne viennent qu'au dernier moment consacrer, par de rapides victoires, l'œuvre de la politique. Après la chute de Philippe, tout s'incline devant Rome ; après la défaite d'Antiochus, tout chancelle ; après la ruine de Persée, tout s'écroule. Ce sont des rois suppliants, des peu-

ples décimés, partout une flatterie mêlée de terreur; tandis que Rome, poursuivant le cours régulier de ses progrès, déclare la Grèce une de ses provinces et fait disparaître Carthage. Telle est la suite d'événements inévitables qui conduit Rome, une fois attirée hors de l'Italie, jusqu'à l'Océan et jusqu'à l'Euphrate. Jamais on ne vit d'accord plus complet entre le génie d'un peuple et les nécessités de sa situation.

Jamais on ne vit, non plus, un plus grand nombre de grands hommes mis au service de l'ambition d'un grand peuple. Tant de capitaines habiles, tant d'hommes d'Etat pleins de sagesse, réunis dans la même cité, la feraient croire privilégiée entre toutes, si l'on ne remarquait qu'on ne connaissait alors qu'une seule carrière où le génie pût se déployer et trouver sa récompense. Ni la science, ni l'industrie n'existaient pour les hommes libres. Les fonctions publiques, conduisait seules à la puissance et à la renommée, attiraient toutes les intelligences, et les appliquaient exclusivement à la politique et à la guerre. C'est ainsi que le nombre des grands hommes accordés à chaque nation et dispersés par les mœurs modernes en diverses carrières, se trouvait à Rome réuni sur un même point, et qu'ils travaillaient tous ensemble à l'agrandissement de la république. De là, pour l'Etat, une force incalculable; de là, dans les conseils et dans les armées du peuple romain, une continuelle succession de grands talents et d'utiles services.

A l'intérieur, la constitution romaine n'avait fait que s'affermir, dans l'union qu'entretenaient la guerre et les dangers publics. Le tribunat, tous les jours plus prudent et plus respecté, était devenu la première magistrature de la cité, et, jusqu'à présent, cette force irrésistible n'avait été que salutaire à la république. De sages lois, des accusations nombreuses et justifiées, une surveillance active sur l'administration des provinces, la fondation d'un grand nombre de colonies, l'extension du droit de suffrage à quelques cités de l'Italie, avaient assuré au tribunat la reconnaissance du peuple et la considération de l'aristocratie. son côté, le sénat paraissait jaloux de la aux assemblées populaires la direction des faires intérieures de la république, ne se servant que la tâche glorieuse de l'agr par les traités et par les victoires. Plein scrupules et semblant redouter d'envah droits du peuple, le sénat avait fini par ins au peuple un respect religieux pour ses d C'était entre ces deux pouvoirs une sorte mulation généreuse dont la nature hum est rarement capable. On se renvoyait mu lement des élections à faire, des décisi prendre; on ne semblait respirer que la jus et la concorde.

Et cependant, c'est dans cette répub que vont éclater les plus grands désordre que vont s'engager des luttes sanglantes. lude de la servitude. La guerre civile va r dans Rome, et n'en sortira que pour fai tour du monde, que pour se vider dans plaines de l'Espagne et de la Thessalie. C qu'il y a eu de tout temps, à Rome, d'ann intérêts pour le peuple que la conquête droits politiques; c'est que ces intérêts, m connus ou impossibles à satisfaire, ont enfi de grands maux qui vont produire à leur t de longs désastres. C'est encore que les mœurs qui ont fait les lois et qui leur ont communiq leur force, peuvent les détruire en leur com muniquant leur corruption; c'est enfin que splendeur des nations n'a qu'un temps, et que la puissance en apparence la plus inébran lable doit succomber par quelque endroit. Cet de Rome sera détruite par des causes qui conservé pour nous plus d'intérêt encore, et plus d'instruction que le tableau de ses grand des guerres et de sa merveilleuse politique Les peuples modernes, de plus en plus tourné vers la paix, n'ont pas à apprendre comme on conquiert le monde; mais ils ont toujours à apprendre comment on peut atténuer les maladies intérieures d'une grande nation et reculer les déchirements de la guerre civile.

LIVRE SIXIÈME.

LES ROMAINS

Depuis les Gracques jusqu'à l'établissement de l'empire.

ÉTAT DU PEUPLE ROMAIN. — LES RÉFORMATEURS. — CATON. — LES GRACQUES. — MARIUS. — GUERRE SOCIALE. — SYLLA ET L'ARMÉE. — POMPÉE. — CÉSAR. — OCTAVE. — FIN DE LA RÉPUBLIQUE.

ÉTAT DU PEUPLE ROMAIN.

L'abolition des dettes, le partage des terres conquises, tels étaient les vœux du peuple romain lorsqu'il soutenait contre le sénat les principaux plébéiens, désireux d'arriver à la vie politique. Mais la victoire du peuple avait été incomplète; ou plutôt elle était illusoire, puisque des droits plus étendus ne l'avaient pas conduit à une condition meilleure, et qu'il n'avait fait que réunir, après tant d'efforts, la toute-puissance à l'extrême pauvreté. D'ailleurs, cette classe moyenne, énergique et laborieuse, qui avait fait la force des premiers tribuns et conquis l'égalité, n'avait pas joui longtemps de son triomphe. La guerre l'avait dispersée et décimée; l'envahissement continuel des grandes propriétés sur les petites l'avait chassée des campagnes, et, revenue dans Rome, elle avait grossi cette foule misérable qui vivait aux dépens du trésor public. Il n'y avait donc plus en présence, au Forum, qu'une aristocratie formée, sans distinction de naissance, des plus riches citoyens de la république, et une multitude affamée, composée des débris de la classe moyenne et de ce nombre considérable d'esclaves que la guerre envoyait sans cesse à Rome et que l'affranchissement introduisait dans la cité.

Quelles étaient ces deux nouvelles classes de citoyens qui avaient remplacé l'ancien peuple et l'ancienne aristocratie? Et, puisque les luttes des premiers siècles allaient renaître, sous d'autres formes et avec de nouveaux acteurs, quels devaient en être le caractère et l'issue? L'amour de la domination n'était plus, chez cette aristocratie nouvelle, un effet de l'orgueil, un préjugé de naissance, mais simplement un calcul. On voulait être tout puissant pour accroître impunément sa fortune par de mauvais moyens. On voulait se réserver la disposition des provinces, afin de s'y enrichir par des concussions; on voulait se réserver le droit de juger les magistrats, afin de s'assurer l'impunité par l'échange mutuel d'une coupable indulgence. Aussi la composition des tribunaux sera-t-elle la grande affaire de ce temps, parce que chacun n'y veut laisser siéger que ses complices. Qu'attendre d'une société où l'administration de la justice est devenue une garantie pour la fraude, un moyen de salut pour les malfaiteurs?

Si l'amour du gain est la passion la plus vive de cette aristocratie corrompue, c'est que l'argent représente pour elle le plaisir qu'on commençait à rechercher avec cette ardeur frénétique qui devait faire des derniers temps de la république une longue ivresse. Avec la littérature de la Grèce, Rome a reçu les mœurs de l'Orient, et c'est une incroyable émulation de voluptés qui consume rapidement tant de richesses mal acquises. Le caractère romain portera de ce côté toutes ses ressources; cette même patience, cette même force, cette même activité insatiable qui ont fait la conquête du monde, s'appliqueront désormais à la recherche des plaisirs et à l'accroissement de la corruption publique. Cette corruption prendra dans Rome un caractère de cruauté inconnu à l'Orient et à la Grèce. Le goût du sang s'y mêlera au goût du plaisir; et depuis le cirque, où tout le peuple est assemblé, jusqu'à la table, où le traitant enrichi réunit ses amis, le spectacle le plus recherché et le plus applaudi sera celui de la douleur humaine.

Pour être plus pauvre, le peuple de Rome n'était guère moins corrompu. L'introduction continuelle des esclaves dans la cité communiquait sans cesse à la foule les vices de la servitude. Les affranchis initiaient les pauvres aux joies dont ils étaient privés, et portaient au comble parmi eux ce désir jaloux du bien-être qu'éveille toujours, dans les grandes cités, la disproportion des fortunes. L'amour de l'argent est un stimulant utile chez un peuple intelligent et laborieux; mais dans une république où l'industrie est aux mains des esclaves, où il n'existe pour le pauvre aucun moyen honnête de s'enrichir, le goût du gain devient le plus actif instrument de corruption qui ait jamais détruit une société. A l'époque où nous sommes arrivés, le citoyen pauvre vend sa voix au Forum, et s'il attache encore quelque importance au droit de suffrage, c'est qu'il n'a pas d'autre gagne-pain. Mais lorsque sa voix aura perdu toute influence, il ne lui restera

plus qu'à se vendre lui-même, qu'à offrir ses services aux ambitieux de toute origine, qu'à bouleverser l'Etat pour vivre un jour. Cependant si ce peuple est prêt à tous les excès, il lui manquera toujours la force de les commettre. Il n'a point passé par les armées, il compte une foule d'esclaves habitués à craindre les coups, une foule de captifs qui ont fui devant les légions; en un mot, il n'est pas redoutable. Il peut servir de prétexte aux ambitieux; mais il n'apporte aucun secours à ses chefs et les laissera succomber sans les défendre, qu'ils soient ou non d'honnêtes gens, qu'ils aient réellement pitié de cette foule misérable, ou qu'ils ne pensent qu'à s'en servir comme d'un vil instrument, qu'ils s'appellent les Gracques ou Catilina.

D'où peuvent donc revenir à cette société l'ordre et la paix qu'elle a perdus? Ce n'est pas de l'aristocratie, qui est puissante par ce désordre et qui n'a rien à craindre d'une multitude aussi lâche qu'envieuse. Ce n'est pas de ce peuple, qui n'est agité que par des passions mauvaises et qui ne triompherait de l'aristocratie que pour la dépasser en excès et en injustices. Il faut que l'ordre vienne du dehors, de la seule partie du peuple romain qui ait conservé quelque vertu et quelque force, des légions. Mais il faut que leur intervention dans les affaires publiques soit justifiée et que l'intérêt du peuple en paraisse la seule cause. Il faut encore qu'elle soit dirigée par un homme supérieur, qui la tempère et qui la règle, qui fasse tourner ce grand mouvement au profit de la république et d'une meilleure administration du monde. Ces circonstances ne peuvent se trouver réunies dès le premier jour. Et avant que cette pensée, longtemps réputée sacrilége, de faire intervenir l'armée dans les débats intérieurs, soit mise à exécution, il faut que plusieurs efforts aient été inutilement tentés pour faire sortir de la république elle-même un remède efficace à ses maux. Plusieurs hommes de cœur vont s'épuiser dans cette tâche ingrate, essayer de réformer les mœurs des grands, et de rendre au peuple, avec le bien-être, le sentiment à jamais perdu de sa dignité. Nous allons retracer rapidement ces tentatives, qui achèveront d'épuiser la république, avant de la livrer à ceux qui doivent prolonger sa vie en renouvelant ses institutions.

LES RÉFORMATEURS. — CATON. — LES GRACQUES.

Caton fut le premier de ces réformateurs. Ce modèle accompli du citoyen, ce ferme et sage général, ce magistrat intègre dévoua sa vie à la réforme des mœurs et au maintien des anciennes lois. Il fit une guerre acharnée à la famille illustre qui représentait l'esprit nouveau, aux Scipions, qui repoussaient avec une superbe arrogance tout semblant d'égalité, toute dépendance envers une foule qu'ils se savaient le droit de mépriser. Et, en effet, le contrôle du peuple et ses jugements n'étaient plus que d'insultantes fictions, lorsque ce peuple était composé, selon la parole énergique de Scipion, des captifs qu'il avait ramenés enchaînés en Italie. C'était encore une fiction que cette loi Oppia qui limitait la dépense des femmes dans leur parure, et qui fut abrogée, malgré l'éloquente invective de Caton. La censure de l'énergique réformateur fut une suite d'efforts aussi vains pour arrêter, par un ensemble de mesures sévères, la décadence des mœurs. Des lois contre la brigue, contre l'accumulation des fortunes dans les mains des femmes, contre le luxe de la table, l'expulsion des rhéteurs et des sophistes grecs, témoignèrent à la fois de la perspicacité de Caton à découvrir les causes du mal, et de son impuissance à les détruire. Il reste aussi de cette lutte courageuse le souvenir de l'inflexible activité du réformateur, de son acharnement à poursuivre les coupables, à épurer le sénat, à confondre ses accusateurs. Il voulait ramener les temps anciens de la république, et par ses passions, comme par ses vertus, il en était la vivante image. En même temps que lui et après lui quelques citoyens illustres essayaient de réformer la république par des moyens plus doux et surtout par leur exemple. Conciliant dans leurs mœurs ce qui divisait la cité, ils alliaient à l'antique intégrité le goût des lettres grecques et la douceur des temps nouveaux. Mais l'incurable abaissement du peuple les rejeta bientôt dans le parti aristocratique, et les Gracques trouveront en eux leurs plus fermes adversaires.

Au moment où les Gracques arrivèrent au pouvoir pour y prendre en main la cause des pauvres, Rome venait de réprimer énergiquement la première révolte de la classe misérable, sur laquelle portait tout le poids de la civilisation antique. L'esclavage n'a jamais donné le loisir à ceux qui asservissent leurs semblables, qu'au prix de la sécurité perdue. Rome avait poussé la servitude à ses dernières limites, tant par le nombre effrayant des esclaves que par la dureté inouïe des maîtres. Traité comme un véritable instrument de travail, vendu ou abandonné lorsque la vieillesse ou la maladie l'ont brisé, l'esclave romain ne diffère de la bête de somme que par un sentiment plus vif de ses souffrances. Tandis que l'esclave corrompu des villes arrive par ses vices mêmes à l'affranchissement et quelquefois à la fortune, l'esclave laborieux des campagnes sert d'engrais au champ qu'a fécondé son travail. Ce fut à Enna, en Sicile, que les quatre cents esclaves d'un riche citoyen se soulevèrent et entraînèrent après eux plus de soixante mille hommes échappés de la chaîne. Ils battirent quelques préteurs et se trouvèrent bientôt deux cent mille. Des ravages inouïs montrèrent bientôt que la victoire de ces malheureux eût été un fléau pour le monde, parce qu'après tout ils valaient moins que leurs maîtres. Rome n'eut qu'à s'occuper sérieusement

de cette guerre pour la terminer. Tout ce qui résista fut tué; tout ce qui se rendit, périt dans les supplices.

Ce fut cette année même que Tibérius Gracchus, fils du pacificateur de l'Espagne, fut élevé au tribunat. Dans cette famille, privée de bonne heure de son chef, la mère avait tout fait et le génie de ses fils fut en partie son œuvre. Cette femme supérieure mit dans l'éducation de ses enfants tous ses soins et tout son orgueil; elle avait réussi. Jeune encore, Tibérius s'était attiré, par sa conduite à l'armée, la considération publique, et par ses idées de réforme les sympathies du peuple. L'impression profonde que fit en lui le contraste de la campagne déserte et de la ville populeuse et affamée, décida de sa vie. Il avait entrevu en même temps le mal qui tuait la république et le moyen de la sauver. Porté au tribunat par le peuple, il s'entoura de sages conseillers et d'habiles légistes et proposa une loi agraire, semblable à celle que Licinius Stolon avait jadis inutilement arrachée à l'aristocratie : « Que personne ne possède plus de cinq cents arpents de terres conquises; que personne n'envoie aux pâturages publics plus de cent têtes de gros bétail ou plus de cinq cents têtes de petit; que chacun ait sur ses terres un certain nombre d'ouvriers de condition libre. » Créer de nouveaux propriétaires, restreindre les pâturages et restaurer l'agriculture, faire vivre en Italie par le travail la population libre que le concurrence des esclaves renvoyait sans ressources à Rome, tel était le but de ces mesures intelligentes et salutaires, mais inexécutables dans l'état actuel de la république. Tibérius connaissait son temps et avait adouci sa loi pour en assurer le succès. « Les détenteurs des terres publiques garderont deux cent cinquante arpents pour chacun de leurs enfants mâles, et recevront une indemnité pour les dépenses faites par eux sur le fond qui leur sera ôté. Ce que l'Etat aura ainsi recouvré sera distribué aux citoyens pauvres par des triumvirs qu'on changera tous les ans. Ces lots inaliénables ne devront au trésor aucune redevance. » On comprend ce que cette loi, même adoucie, soulevait de résistance et d'objections. Ces terres, usurpées par les grands, étaient devenues par transmission, par vente ou par échange, de véritables propriétés, garanties par le droit commun. La recherche devait en être difficile; l'expropriation laborieuse, alors même qu'on s'y serait prêté de bonne foi. Que serait-ce, au milieu des luttes soulevées par l'intérêt personnel et par l'esprit de parti? Enfin, cette réforme n'avait pas de base, en ce qu'elle supposait un peuple désireux et capable d'aller cultiver des terres et vivre de son travail, tandis que cette foule aimait mieux Rome avec toutes ses misères, que l'indépendance au prix du labeur et de l'honnêteté. L'éloquence de Tibérius ne pouvait rien contre cette situation désespérée de la république. Les riches gagnèrent son collègue Octavius, qui opposa son veto à la loi agraire. L'indignation égara Tibérius, qui, en supprimant les adoucissements de sa loi, la changea en déclaration de guerre. Octavius persista, et Tibérius suspendit à son tour, par son veto, les fonctions de tous les magistrats et la vie de la république. C'est ainsi que dès le début toute tentative de réforme amenait une révolution. Tibérius fit voter par le peuple la déposition de son collègue, et la loi passa. Le sénat n'en arrêta pas l'exécution, sachant qu'elle rencontrerait des difficultés insurmontables. Nommé commissaire avec son frère et son beau-père, Tibérius s'épuisait à les vaincre, et entretenait, par le partage des trésors d'Attale aux nouveaux colons, sa popularité languissante. Le temps de son tribunat venait d'expirer, il en brigua un second. La résistance des riches amena une collision sur la place publique; le bruit courut que Tibérius voulait se faire proclamer roi; le sénat feignit de s'en émouvoir, et Scipion Nasica sortit, malgré le consul, pour aller combattre le tyran. Quelques hommes résolus, suivis de leurs esclaves, suffirent pour mettre en fuite la foule qui représentait le peuple romain, et pour tuer Tibérius; mais la révolution ne mourait pas avec lui.

Le sénat respecta l'inexécutable loi de Tibérius, tout en condamnant les partisans du tribun à la mort ou à l'exil. Le tribunat de Carbon fut pour l'aristocratie un nouveau sujet d'inquiétude; il fit adopter le scrutin secret pour le vote des lois, mesure efficace pour assurer la paix de la place publique et le règne de la majorité. Il proposa une autre loi qui permettait aux tribuns d'être continués dans leur charge, légitimant ainsi la tentative qui avait coûté la vie à Tibérius; mais Scipion Emilien fit rejeter cette proposition. Ce grand citoyen, qui sentait aussi vivement que les réformateurs les dangers de la république, voyait plus clairement qu'eux combien le peuple était incapable de la sauver. Il témoignait ouvertement le mépris que lui inspirait cette multitude; il lui préférait les Italiens et songeait à les introduire dans la cité. Il périt d'une mort violente; mais les tribuns héritèrent de sa pensée et unirent désormais la cause du peuple de Rome à celle de l'Italie.

Tibérius avait un frère qui s'annonça bientôt comme son vengeur. Ce jeune homme, plein d'ardeur et d'ambition, d'une éloquence plus touchante et plus enflammée que celle de son frère, apportait de plus que lui dans la lutte une popularité toute faite, un nom déjà consacré par une mort glorieuse. Sa première loi contre ceux qui avaient banni des citoyens sans jugement jeta dans l'exil les persécuteurs des partisans de Tibérius. Une série de lois vint ensuite, qui confirmaient et développaient la pensée de son frère. Des distributions de blé à prix réduit, la gratuité des fournitures faites au soldat, l'établissement d'une sorte d'octroi sur les importations de luxe; des colonies et des travaux publics pour per-

mettre aux pauvres d'attendre la lente exécution de la loi agraire, portèrent à leur comble la popularité du tribun et les appréhensions de l'aristocratie. Ce n'était pour Caïus que le commencement de son œuvre : il fit changer le mode du vote dans les assemblées par centuries; l'ordre dans lequel leurs voix étaient recueillies fut désormais fixé par le sort. Il confirma encore par une loi l'inviolabilité du citoyen romain, et transféra les jugements aux chevaliers, cherchant ainsi à les opposer au sénat pour les rattacher au peuple. Enfin, il demanda, pour ceux qui jouissaient du droit latin, le droit de cité; pour l'Italie entière, le droit de suffrage. Devenu ainsi le protecteur de tous les opprimés, Caïus voulut étendre sur tout le monde romain son influence réparatrice et confondre tous les intérêts dans une cause commune. Il protégeait les provinciaux contre les exactions; il sauvait du pillage des publicains l'Espagne et l'Asie; il faisait changer le mode de distribution des provinces; il voulait relever Capoue, Tarente, Carthage elle-même; en un mot, il voulait changer le génie de la république, la rendre en tout humaine et équitable, la sauver en l'épurant.

Mais il faut quelque chose de plus que la volonté d'un réformateur pour accomplir une révolution. Caïus, entouré de magistrats, d'artistes, d'ambassadeurs, avait une cour; mais il n'avait d'autre appui que la foule confuse qui avait laissé tuer son frère : c'était un roi sans armée. Et, cependant, telle était la prudence habituelle du sénat, qu'il voulut avant tout détruire une popularité qu'il pouvait braver. Un tribun fut suborné pour dépasser Caïus en propositions populaires et pour le faire paraître rétrograde à son tour. Ce grossier stratagème eut prise sur ce peuple indigne d'un tel défenseur. La popularité de Caïus était déjà chancelante; une absence de trois mois, employée à fonder une colonie à Carthage, suffit pour le faire oublier. A son retour, il ne put même pas obtenir un troisième tribunat. Le consul Opimius annonça hautement l'abrogation des lois de Caïus et occupa le Capitole avec des forces régulières. Caïus se retrancha sur l'Aventin. Abandonné comme son frère, il périt comme lui, pour un peuple incapable de le comprendre et de le soutenir; mais il laissa le grand souvenir d'une haute intelligence appuyée sur un noble cœur, et vaincue avec gloire dans une lutte inégale.

MARIUS. — GUERRE SOCIALE

C'est la faiblesse ordinaire des partis de croire terminées par la mort d'un homme des révolutions qui naissent de l'état des choses. La noblesse se crut délivrée de tout danger, et, après une courte tentative de réforme, les désordres de l'administration reprirent leur cours. Ils furent portés à leur comble pendant la guerre de Jugurtha, que nous allons rapidement retracer, et où nous verrons s'élever un successeur des Gracques plus redoutable qu'eux, puisqu'il poursuivra le même dessein avec moins d'intelligence et moins d'honnêteté.

Le royaume des Numides n'avait plus pour Rome aucune raison de subsister comme Etat indépendant après la ruine de Carthage. Cette ruine même l'avait accru : l'agriculture et le commerce commençaient à l'enrichir et à le rendre digne de tenter l'ambition des Romains. L'occasion de s'en emparer ne se fit pas longtemps attendre. Le fils de Massinissa, Micipsa, avait élevé avec ses enfants l'un de ses neveux, Jugurtha. Il servit quelque temps devant Numance, et les Romains estimaient son courage; les Numides adoraient en lui les qualités de leur race, un mélange redoutable de ruse et d'audace, une infatigable souplesse de corps et d'esprit. Micipsa, qui le craignait pour ses fils, lui légua le tiers du royaume. Jugurtha ne tarda pas à se défaire de l'un des fils de Micipsa, et il assiégeait l'autre quand les Romains intervinrent dans le débat. Deux ambassades du sénat se firent acheter et laissèrent Jugurtha terminer la guerre par la mort de son rival. L'indignation fut vive à Rome, et une armée fut envoyée en Afrique. Calpurnius Pison, qui la commandait, se fait acheter à son tour et revient sans avoir rien fait. Le peuple s'émut de cette corruption qui réduisait les armes romaines à l'impuissance, et, par le conseil des tribuns, Jugurtha, qui prétendait rester en paix avec la république, fut sommé de venir se justifier au Forum. Il vint à Rome, parut devant le peuple, protégé par un tribun vendu, et, dans Rome même, fit assassiner un descendant de Massinissa, qui demandait au sénat le trône de Numidie; puis il quitta Rome, après s'être joué en face du peuple romain. Un nouveau général fut envoyé, et cette fois, la corruption ou l'ineptie alla si loin que l'armée romaine passa sous le joug. Il fallut en finir, et le sénat chargea de la guerre un général probe et habile, Cécilius Métellus. Le rétablissement de la discipline dans l'armée, une guerre méthodique, qui faisait tomber les unes après les autres les places fortes du pays, réduisirent Jugurtha à demander la paix. Après lui avoir fait livrer ses trésors, ses éléphants, ses armes, Métellus demanda au Numide de se livrer lui-même. C'était la politique dont on avait usé avec Carthage : elle eut ici le même effet, et poussa Jugurtha à faire une résistance désespérée. Métellus poursuivait la guerre avec une cruauté furieuse, quand il apprit qu'un de ses lieutenants venait d'être nommé consul et chargé par le peuple romain du gouvernement de la Numidie.

Ce lieutenant était Marius. Citoyen d'Arpinum, client de Métellus, amené par lui à Rome et, grâce à lui, nommé tribun, il avait déjà montré dans cette charge l'âpreté de son caractère et la tendance de sa politique. Réconcilié avec son protecteur, qu'il avait failli faire jeter

en prison, emmené par lui comme lieutenant en Numidie, il était venu à Rome, au temps des comices, accuser son général et demander au peuple son héritage. C'est qu'il se sentait né pour être chef de parti et pour agiter la république; c'est qu'il haïssait dans la noblesse la supériorité de l'éducation et de la fortune, et qu'il était poussé dans le parti populaire par ses rancunes autant que par son ambition. Le nouveau consul fit entrer dans l'armée, par une importante innovation, les prolétaires de Rome, les pauvres, qui n'étaient pas admis, avant lui, au service des légions. Mais la classe moyenne avait disparu, et il fallait cependant recruter l'armée. Ce que seront ces nouveaux soldats, qui n'ont que le camp pour patrie, on le devine : uniquement attachés au drapeau, au service du général, ils n'ont pas les scrupules des citoyens qui composaient les anciennes armées, ils sont prêts à seconder les révolutions, en attendant le jour où ils en feront eux-mêmes. Ce fut avec cette armée, contenue et fortifiée par une discipline terrible, et, en même temps, gagnée à son chef par une libéralité sans bornes, que Marius vint terminer la guerre de Numidie. Il avait Sylla pour questeur; lui-même avait servi avec Scipion Emilien. C'est ainsi que la fortune se plaisait à mêler dans les camps ces grands hommes qui se retrouvaient, plus tard, face à face dans les troubles de la cité.

Marius trouvait unis contre Rome Jugurtha et le roi de Mauritanie, Bocchus. Il poussa la guerre avec vigueur, prit des villes, des forteresses réputées imprenables, et réduisit Jugurtha aux dernières extrémités. Le roi des Maures, effrayé de sa situation et craignant la vengeance des Romains, n'eut pas besoin d'être vivement pressé pour livrer son allié Jugurtha au questeur de Marius. Le Numide vaincu parut à Rome, au triomphe de Marius, et mourut de faim en prison.

Une invasion qui menaçait l'Italie prolongea l'influence du vainqueur de l'Afrique, en rendant son secours nécessaire à la république. Des peuples qui habitaient le bord de la mer Baltique, les Cimbres et les Teutons, s'ébranlèrent vers le midi, vinrent dévaster l'Illyrie et, tournant les Alpes par l'Helvétie, se répandirent dans la Gaule. Parvenus aux bords du Rhin, ils retrouvèrent l'empire romain, dont ils avaient déjà rencontré les frontières du côté de la Macédoine. Ils demandèrent des terres au gouverneur de la province, qui passa le Rhin et fut vaincu. Son successeur Cassius essuya une défaite plus grave encore ; mais les barbares s'arrêtèrent dans leur invasion et laissèrent le consul Cépion châtier leurs alliés de Tolosa. L'année suivante, Cépion partagea le commandement avec son collègue Manlius, et les deux armées romaines furent exterminées dans leurs camps. De plus de cent mille hommes, dix seulement échappèrent, et parmi eux le jeune Sertorius, déjà distingué par le courage et par la ruse. Ce désastre ouvrait l'Italie aux barbares, mais ils se détournèrent vers les Pyrénées et se répandirent en Espagne.

Ce fut dans cette situation que Marius, nommé quatre ans de suite consul, vint prendre la direction de cette guerre. D'immenses travaux, le maintien d'une discipline rigoureuse, d'heureuses modifications dans l'ordonnance des troupes, et par-dessus tout l'énergie presque sauvage du nouveau général, raffermirent les légions qu'avaient démoralisées tant de défaites. Quand les Ambrons et les Teutons, détachés des Cimbres, vinrent offrir la bataille à Marius, campé près d'Aix, il refusa de combattre, et, habituant son armée à la vue des barbares, il la força d'endurer longtemps d'irritants outrages. Enfin le manque d'eau fit sortir les Romains de leurs retranchements. La bataille, engagée avec fureur, se termina par un massacre; tout fut tué; les femmes, qui suivaient les barbares, se défendirent jusqu'à la mort, et le champ de bataille, engraissé d'un nombre infini de cadavres, rappelle encore, par son nom de Pourrières, cette extermination de tout un peuple. Les Cimbres, qui avaient refoulé Catulus au delà du Pô, furent à leur tour anéantis dans les plaines de Verceil par les armées de Catulus et de Marius réunies. Cette prodigieuse effusion de sang sauvait Rome et donnait à l'ambition de Marius de nouveaux titres et un nouvel élan.

Ce n'étaient pas les attaques du dehors que la république avait le plus à redouter : elle portait en elle-même ses causes de destruction, et au-dessous d'elle s'agitait de nouveau cette foule d'esclaves, alternativement soulevée par des cruautés et comprimée par des supplices. Les complots succédaient aux complots; et, dans ce monde servile, aigri par tant de souffrances, le moindre mouvement mettait tout en feu. En Campanie, un homme perdu de dettes arma ses esclaves pour résister à ses créanciers; il fut vaincu, mais la révolte gagna la Sicile, qu'une guerre semblable avait déjà inondée de sang. Salvius, puis Athénion, dirigèrent la résistance, livrèrent des batailles, battirent des préteurs, et ne furent vaincus que par un consul. Le petit nombre de captifs que l'on avait réservés pour les jeux du Cirque se déroba au supplice par une mort volontaire; et il ne resta de ce grand soulèvement que des lois plus oppressives encore, comme si l'exagération de l'injustice pouvait guérir les maux dont l'injustice est la cause.

A Rome, la place publique était ensanglantée par les indignes héritiers des Gracques, les Saturninus et les Glaucia. Soutenus par les ressentiments des Italiens qu'irritait l'ingratitude de Rome, les tribuns eurent un instant de pouvoir, dont ils usèrent pour ressusciter les lois des Gracques sur les distributions de blés et de terres, demandant, pour chacun des vétérans de Marius, cent arpents de terres, et pour Marius lui-même le droit de faire trois citoyens dans chaque colonie. La duplicité de

Marius, qui soutenait tour à tour le sénat, les Italiens et le peuple, révoltait tout le monde. Cet esprit inculte identifiait la ruse avec la politique, et prenait la fourberie pour l'habileté. Abandonné un instant par les Italiens, qu'éloignaient périodiquement de la ville les travaux de la campagne, Saturninus fut assiégé dans le Capitole par Marius lui-même, pris et mis à mort avec les siens. Odieux à tous les partis, et ramené par les dégoûts de la politique au désir de la guerre, Marius alla voyager en Asie, où Mithridate menaçait déjà les Romains.

Les indignes violences de Saturninus n'avaient fait qu'accroître les difficultés de la situation; l'honnête fermeté de Livius Drusus ne put réussir à les surmonter. Il voulait rendre au sénat les jugements, mais introduire trois cents chevaliers dans le sénat, blessant ainsi à la fois chevaliers et sénateurs. Il voulait donner aux pauvres des terres en Italie, et aux Italiens le droit de cité: ce qui menaçait à la fois les pauvres dans la valeur vénale de leurs suffrages, et les Italiens dans la propriété de leurs terres. La résistance que ces lois réparatrices soulevaient de toutes parts montre mieux que tout le reste que ces intérêts contraires ne pouvaient être conciliés par la légalité. Drusus fut mortellement frappé dans la foule par une main inconnue. Tous ces réformateurs pacifiques mouraient d'une mort violente; et la guerre civile, à laquelle conduisaient fatalement leurs plus sages tentatives, les dévorait les premiers.

La patience des alliés était à bout. Opprimés dans leurs cités par les plus humbles des magistrats de Rome, insultés, frappés de verges pour les causes les plus futiles, ils voyaient leur honneur et leur vie à la merci des citoyens romains, eux qui remplissaient les armées et qui avaient tant fait pour la grandeur de la république. Comme les anciens plébéiens, ils supportaient des charges et n'avaient point de garanties. Sans cesse ils tentaient d'entrer dans la cité, d'acquérir, à force de patience et de ruse, ce titre de citoyen qui résumait tous les droits nécessaires à la sûreté et à la dignité de la vie. Ils venaient habiter dans Rome et essayaient d'y faire oublier leur origine. Mais toutes les fois qu'un de leurs défenseurs succombait, une loi de vengeance chassait les Italiens de la cité. Et d'ailleurs, ces tribuns, qui leur promettaient le droit de cité, leur imposaient en retour d'énormes sacrifices. Il fallait recevoir à titre de colons les pauvres de Rome, faire un domaine à ceux qui vivaient de la vente de leurs votes et que l'extension du droit de suffrage allait ruiner. Ils comprirent enfin l'inutilité de leurs ruses et de leurs prières et revendiquèrent leur droit par l'épée. Rome, réduite à conquérir l'Italie, put se croire un instant revenue aux premiers siècles de son histoire; mais d'imprenables colonies se maintenaient fidèles et menaçantes au milieu de l'insurrection générale, et la fortune ordinaire de Rome la fit triompher de ceux-là mêmes auxquels elle avait dû si souvent la victoire.

Les Etrusques, qui craignaient par-dessus tout les colons envoyés de Rome; les Ombriens, que Marius avait favorisés, les Latins et les Gaulois restèrent fidèles à la république. Mais les races les plus belliqueuses de l'Italie, les Marruccins, les Vestins, les Péligniens, les Lucaniens, les Apuliens, tous les débris de l'ancienne race samnite, et, à la tête de la ligue, les Marses, si estimés dans les armées romaines, échangèrent des otages et envoyèrent au sénat une députation qui ne fut pas même entendue. Les alliés s'étaient donné une capitale, Corfinium, un sénat de cinq cents membres, douze préteurs et deux consuls, qui, se partageant une armée de plus de cent mille hommes, devaient attaquer Rome au nord et au midi. Le Marse Pompédius Silo était le chef du soulèvement; il devait entraîner les Ombriens et les Etrusques, et marcher sur Rome par la Sabine; son collègue devait envahir le Latium. Rome leur opposa des forces considérables, sous le commandement des consuls Jules César et P. Rutilius, et la guerre commença. Asculum avait éclaté avant l'heure et massacré tous les Romains qui se trouvaient dans ses murs. La guerre fut d'abord favorable aux révoltés. Les consuls et leurs lieutenants éprouvèrent coup sur coup des défaites; plusieurs villes furent prises; les alliés restés fidèles furent ébranlés; et Rome inquiète, armant jusqu'aux affranchis, reçut parmi ses défenseurs des Numides et des Gaulois.

La mort d'un consul et d'un proconsul, suivie de revers nombreux, fit donner à Marius le commandement de toute l'armée. Il aimait mieux temporiser que combattre. Son origine italienne, l'appui qu'il avait toujours prêté aux Italiens, rendaient sa position difficile. Il la trouva bientôt insupportable et se démit du commandement, laissant à Sylla l'occasion de faire de grandes choses. Pendant que Cnéius Pompée prenait Asculum en flammes, pendant que Sylla emportait Herculanum et Pompeï et battait le Samnite Cluentius, Rome divisait à propos ses ennemis en conférant par la loi Julia le droit de cité à tous les alliés demeurés fidèles, en leur accordant soixante jours pour venir se faire inscrire par le préteur. La guerre était concentrée dans l'Apennin. Pompédius Silo, abandonné par son peuple que la loi Julia avait pacifié, appela les esclaves à la liberté, et, transférant à Bovianum, puis à Æsernia, le centre de l'insurrection, était décidé à lutter jusqu'à la mort. Cet homme énergique fut tué dans l'Apulie, et il ne resta plus de cette guerre qu'un petit nombre de villes révoltées et de bandes errantes. Toute l'Italie, à l'exception des Samnites et des Lucaniens, s'était volontairement soumise et avait reçu le droit de cité.

Huit ou dix nouvelles tribus avaient été formées avec les nouveaux citoyens; mais

votant après les dernières tribus de Rome, qui déjà avaient peu d'influence, les tribus nouvelles étaient comptées pour rien. De là, de nouveaux griefs. Les alliés voulaient être répartis dans les anciennes tribus, et on leur répondait avec raison qu'ils auraient alors la majorité et gouverneraient à eux seuls la république. Ce résultat, qui ne révolte en rien la justice, telle qu'elle est conçue de nos jours, semblait odieux et sacrilége au peuple romain.

Marius appuyait les demandes des nouveaux citoyens, parce qu'il comptait sur leurs voix pour se faire donner le commandement de l'armée d'Asie contre Mithridate. Cette guerre lucrative et facile était, pour l'heureux général qui en serait chargé, une source certaine de gloire et de fortune. Sylla, nommé consul, y prétendait aussi, et Marius, pour l'emporter, eut recours à la violence. Un tribun perdu de dettes envahit le Forum, tua le fils du consul, conduisit Sylla prisonnier chez Marius et fit voter au peuple la répartition des Italiens dans les anciennes tribus. Le premier vote de cette nouvelle assemblée chargea Marius de la guerre contre Mithridate. Mais Sylla, que Marius avait laissé partir, était allé haranguer six légions campées devant Nole, et les dirigeait sur Rome. Les partisans de Marius n'osèrent résister; lui-même s'enfuit. Sylla, maître de Rome, fit abroger les lois de Sulpicius et ôta aux plébicistes leur caractère obligatoire, puis laissa le peuple voter en toute liberté; si bien que Cinna, partisan de Marius, fut nommé consul. Pour Sylla, il ne s'en inquiéta nullement et, s'éloignant avec ses légions, il alla faire la guerre à Mithridate.

SYLLA ET L'ARMÉE.

C'est une nouvelle époque dans l'histoire de Rome. Nous voyons, pour la première fois, un homme politique porté au pouvoir par les assemblées et renversé par les légions. Nous en voyons un autre qui laisse, sans inquiétude, Rome au pouvoir de ses ennemis, parce qu'il a hors de Rome une armée sous ses ordres, et qu'il espère la ramener victorieuse. Tout cela ne nous montre-t-il pas que le siége du pouvoir est changé et que ce n'est plus au Forum, mais dans les camps, que les ambitieux doivent désormais se préparer à gouverner le monde romain? Pour ne l'avoir pas compris à temps, Marius est vaincu; il recueillait les voix sur la place publique, pendant que Sylla haranguait les légions devant Nole. Image frappante, qui nous montre, avec la cause de la défaite de Marius, l'esprit des temps nouveaux. Quant à la rivalité de ces deux hommes, elle vient de la différence de leurs idées plus encore que du choc de leur ambition. Marius, partisan du peuple, des Italiens, des chevaliers même contre le sénat, représente les intérêts qui finiront par l'emporter et par réformer les institutions; mais il les représente avec les faiblesses d'un esprit étroit et inculte, d'un caractère mobile et cruel. Pour Sylla, il défend le sénat, les institutions antiques, le gouvernement de l'ancienne aristocratie. Chez lui aussi le caractère fait défaut, et il poursuit plutôt la satisfaction de ses passions que le succès de ses idées. Mais eût-il réuni toutes les qualités d'un réformateur, qu'il eût échoué dans une œuvre contraire à l'esprit de son siècle. Marius, plus intelligent et maître de lui-même, eût pu jouer le rôle de César; Sylla, vertueux, n'eût jamais été qu'un Brutus; mais tous deux avaient un fonds dominant d'ambition aveugle et de passions vulgaires, et déchirèrent inutilement leur patrie.

Pendant que Sylla faisait la guerre à Mithridate, Rome achevait de lui échapper. Le nouveau consul Cinna demanda, comme Sulpicius, la répartition des Italiens dans les anciennes tribus et le rappel de Marius, qui errait en Afrique. Une bataille livrée dans la cité donna l'avantage aux anciens citoyens. Cinna, déposé et chassé, réunit quelques troupes et fut rejoint par Marius en Etrurie. L'exilé, devenu sombre et menaçant, poussa vivement la guerre; bientôt Ostie fut prise et Rome serrée de près. Après un engagement indécis près de la porte Cœline, la ville fut livrée et inondée aussitôt du sang des nobles. L'Italie elle-même fut ensanglantée par de nombreuses vengeances. Ce brusque revirement laissait à découvert les partisans de Sylla. Marius, nommé consul sans élection, était dévoré d'inquiétudes. Les légions de Sylla, victorieuses en Asie, lui semblaient aux portes de Rome. Il se jeta dans la débauche, et la fièvre l'enleva en peu de jours. Cinna garda le consulat deux années et se nomma lui-même des collègues. La dictature était entrée dans Rome pour n'en plus sortir.

Peu importait à Sylla l'état dans lequel il reverrait Rome, s'il était vainqueur en Asie. Il avait trouvé ce pays en feu et inondé de sang romain. Cette riche province avait été pillée par ses gouverneurs et par ces compagnies de chevaliers romains auxquelles la république affermait les impôts. La levée de ces impôts était accompagnée d'exactions inouïes et d'odieuses cruautés. Le moindre délai accroissait l'impôt d'un énorme intérêt, quarante-huit pour cent. La saisie des biens et la vente des personnes, terme inévitable de toutes les poursuites, désolaient et dépeuplaient les provinces. Cette Asie corrompue, incapable de se défendre elle-même, appela à son secours l'Asie barbare, les tribus vagabondes et guerrières que l'habile roi de Pont avait réunies sous son influence. Cet ambitieux, plein de patience, avait élevé en Asie par des alliances, par des ruses, par des guerres obscures, une puissance redoutable qui l'enhardit à tenir tête à Rome elle-même. Il avait détrôné deux fois le roi que le sénat avait donné à la Cappadoce, envahi la Phrygie, et ne céda une dernière fois aux menaces de

la république que pour se mieux préparer à la guerre. Il l'avait enfin déclarée en envahissant la province d'Asie, en forçant l'entrée du Pont-Euxin, en faisant massacrer en un jour, par les populations révoltées, tout ce que l'Asie contenait de Romains. Aussitôt il envoya en Grèce cent cinquante mille hommes qui firent révolter l'Attique, la Béotie et le Péloponèse, tandis qu'une autre armée prenait par le nord le chemin de la Macédoine et de l'Italie. Mais lui-même, restant en Asie, fut mal servi par ses lieutenants, qui allèrent hiverner dans Athènes.

Ce fut par le siége d'Athènes que Sylla commença la guerre. Le siége dura neuf mois, malgré l'horrible famine qui pressait les assiégés. La ville fut enfin emportée par surprise, et, pour la première fois, Athènes ne fut pas épargnée par un ennemi vainqueur. Le sang des habitants ruissela dans les rues. Les railleries que les Athéniens lui lançaient du haut des murs, aussi bien que la longueur du siége, avaient exaspéré Sylla. Le lieutenant de Mithridate, Archélaüs, évacua le Pirée, et occupa bientôt la Béotie avec cent vingt mille hommes. Quarante mille Romains écrasèrent à Chéronée cette multitude; dix mille barbares à peine échappèrent. Mais bientôt Dorylaüs amena en Béotie quatre-vingt mille hommes, qui furent encore vaincus à Orchomène. Il était temps que Sylla terminât la guerre, car le collègue de Cinna, Valérius Flaccus, passait l'Adriatique avec une armée; mais l'anarchie était alors partout. Cette armée laissa tuer le consul et accepta pour chef Fimbria, qui mena vigoureusement la guerre. Il prit Pergame et aurait pris Mithridate, si Lucullus, partisan de Sylla, ne l'eût laissé échapper. Le roi de Pont comprit que les Romains ne videraient leurs querelles qu'après sa défaite, et aima mieux traiter avec Sylla qu'avec l'inflexible ami de Marius. Sylla imposa au vaincu des conditions acceptables, pressé qu'il était d'en finir avec Fimbria et de revenir à Rome. Mithridate rendit ses conquêtes, livra sa flotte, les prisonniers, les transfuges, et paya deux mille talents. Sylla, vainqueur, n'eut qu'à se montrer au camp de Fimbria, pour que cette armée se joignît à la sienne; Fimbria se perça de son épée.

Sylla revint en Italie avec ses légions. La noblesse était pour lui, tandis que les Italiens soutenaient, contre l'homme qui avait terminé la guerre sociale, le jeune Marius et les consuls Carbon et Cinna. Mais les vétérans de Sylla n'avaient qu'à paraître pour défaire les nouvelles levées des consuls; ce qu'il y avait en Italie de vieilles troupes passait sans peine à Sylla, par cet entraînement naturel qui livre les armées aux généraux vainqueurs. Une victoire près de Sacriport ouvrit Rome à Sylla, qui ne fit que la traverser pour aller battre Carbon en Étrurie. Ce dernier, vaincu, s'embarqua pour l'Afrique; Sertorius alla soulever l'Espagne; et les partisans de Marius ayant ainsi abandonné l'Italie, la guerre simplifiée continua entre l'aristocratie romaine, représentée par Sylla, et les Italiens, conduits par un Samnite, Pontius Télésinus. Ce hardi général marcha sur Rome avec cinquante mille hommes. Il venait anéantir « le repaire des loups ravisseurs de l'Italie. » Mais une bataille sanglante, qui dura un jour et une nuit, assura une seconde fois la domination de Rome et l'obéissance des alliés.

Sylla était un réformateur. Il avait son idéal, sa constitution à établir, et il voulait lui faire place en écrasant d'avance tout ce qui pouvait en menacer l'existence. Il était atteint de cette folie qui pousse à tout détruire pour tout refaire, à décimer une génération d'hommes pour assurer le repos de la postérité. « Qu'aucun de mes ennemis n'espère de pardon, » avait dit Sylla au Forum; et l'effet suivit bientôt la menace. Rome n'avait pas encore vu de si longues et de si cruelles vengeances; le sang des huit mille prisonniers de la bataille livrée sous ses murs fut le premier versé, et bientôt vint s'y mêler celui d'un nombre infini de citoyens. Pour mettre un peu d'ordre dans ce massacre, Sylla fit publier chaque jour des listes de proscrits; et, comme toujours, les intérêts et les haines des particuliers y firent inscrire plus de noms encore que la raison d'Etat. Dans l'Italie, des peuples entiers furent exterminés ou vendus; et quand Sylla crut avoir effacé tous les obstacles et préparé à son œuvre de réforme un long et paisible avenir, il éleva de sa main sanglante le plus fragile des édifices.

Sylla voulut concentrer le pouvoir dans les mains du sénat, et employa pour y arriver le moyen le plus simple en apparence, en brisant tout ce qui était pour l'autorité du sénat un obstacle ou un contre-poids. Les comices par tribus n'eurent plus que le droit d'élire les tribuns et les édiles; les comices par centuries ne purent voter que sur les lois proposées par le sénat. La censure, qui avait plusieurs fois épuré la curie, fut supprimée. Le veto des tribuns fut restreint aux affaires civiles; leur initiative leur fut ôtée. Accepter le tribunat, c'était renoncer pour l'avenir à toute autre charge. Les tribunaux furent formés exclusivement de sénateurs; huit préteurs, au lieu de quatre, les présidèrent. Mais cette assemblée elle-même, au profit de laquelle on renversait tous les pouvoirs, dut recevoir une foule de membres nouveaux et obscurs, des chevaliers enrichis, des soldats parvenus. Cette contradiction était une leçon pour le réformateur, forcé de créer une aristocratie factice pour lui donner le gouvernement. Sylla ne négligea rien pour assurer son œuvre contre l'effort des ambitieux; il enchaîna de mille manières ceux qui voulaient s'avancer dans les charges publiques, établissant entre elles un ordre, un intervalle, instituant contre les crimes d'Etat cette terrible loi de majesté qui fit, plus tard, répandre tant

de sang : elle prévoyait et punissait les violences de la place publique, et surtout les menées séditieuses des généraux. C'est le châtiment de ceux qui ont violé les lois pour arriver au pouvoir, que d'avoir à leur tour une confiance puérile dans l'efficacité des lois, et de s'imaginer qu'ils retiendront leurs imitateurs par des liens qu'eux-mêmes ont si facilement brisés.

Il faut encore remarquer les vains efforts de ces hommes pour rétablir par des lois les mœurs et la religion qu'ils ont détruites par leur exemple. Sylla vécut entouré des hommes les plus corrompus de son siècle, et il fit des lois protectrices de la sainteté des mariages, des règlements contre le luxe des festins. Il interdit le luxe des funérailles, et les siennes furent les plus magnifiques qu'on eût encore vues dans Rome. Lui, qui n'avait jamais adoré que lui-même, et qui avait dans sa fortune une confiance superstitieuse, il voulut rendre à la religion son empire sur les esprits, rebâtit le Capitole, augmenta le nombre des pontifes et des augures, et enlevant leur élection au peuple, leur conféra le droit de se compléter par cooptation. Il se donna enfin le plaisir d'abdiquer la dictature, et de paraître en simple citoyen sur le Forum. Dix mille esclaves devenus par lui citoyens, cent vingt mille vétérans enrichis des dépouilles des Italiens, le couvraient de leur reconnaissance contre la haine publique. Mais la débauche fit bientôt tomber en pourriture le corps de ce réformateur des mœurs. Il mourut rongé de vermine, et quelques années plus tard, il ne restait plus de lui que le souvenir d'une tentative insensée qui avait coûté bien cher à sa patrie.

POMPÉE.

Ce fut du gouvernement lui-même que vint la première attaque contre la constitution de Sylla. Le consul Lépidus voulut rétablir la puissance tribunitienne et relever la cause des Italiens. Il ne put rien pendant son consulat; mais, proconsul en Narbonnaise et appuyé par le gouvernement de la Cisalpine, il souleva le nord de l'Italie et marcha sur Rome. Les vétérans de Sylla étouffèrent une révolution qui menaçait leurs nouvelles propriétés. Lépidus, plusieurs fois vaincu, alla mourir en Sardaigne. Pompée, dont la fortune naissante avait inquiété Sylla, et que la mort du dictateur faisait chef d'un grand parti, pacifia la Cisalpine. Une guerre plus sérieuse l'appela bientôt hors de l'Italie. Au retour de Sylla, Sertorius était parti pour l'Espagne. Chassé une première fois de la Péninsule, il y était rentré plus fort. Le hardi et rusé soldat qui s'était distingué dans la guerre des Cimbres en pénétrant déguisé dans le camp des barbares, déploya, dans cette lutte contre des forces supérieures, une merveilleuse souplesse d'esprit, un mélange habile de prudence et d'audace. Il eut l'art d'intéresser les Espagnols à sa cause, et, sans cesser de leur parler en maître, il se fit passer pour un libérateur. Il tint longtemps Métellus en échec, se jouant de sa grande armée et la détruisant en détail. Il battit les secours qui arrivaient au lieutenant de Sylla, tandis que lui-même recevait Perpenna, accompagné d'une armée italienne et des débris du parti de Marius. Maître à peu près de toute l'Espagne, il songea bientôt à menacer Rome, souleva l'Aquitaine et fit occuper les Alpes. Ce fut alors que Pompée fut envoyé contre Sertorius. Il reçut de rudes leçons, et eût été complétement détruit sans le secours de Métellus. Rejeté en Gaule, il laissa Sertorius disposer de l'Espagne. Celui-ci y avait établi un sénat romain composé d'exilés; n'y ayant pas admis d'Espagnols, il s'aliéna par degrés les habitants du pays. Bientôt se formèrent des complots; il les réprima durement, se laissa entraîner à des rigueurs impolitiques, et eût sans doute succombé dans cette lutte contre tout un peuple, si Perpenna ne l'eût assassiné pour hériter de ce pouvoir chancelant. Le meurtrier ne put résister longtemps à Pompée, se rendit, et fut mis à mort. Pompée employa une année à pacifier l'Espagne, qui avait repris goût à l'indépendance, et repassa en Italie. Il trouva sur son chemin les débris d'une armée d'esclaves qui tentaient de s'enfuir en Gaule, et les extermina. Cette heureuse rencontre lui permit de s'attribuer la fin de cette guerre terrible que plus de cent mille esclaves venaient de soutenir avec avantage contre les deux consuls de la république. Un aveugle désir de pillage et de vengeance perdit ces malheureux, que Spartacus, en les conduisant en Gaule, eût rendus à la liberté.

L'heureux général qui recueillait l'héritage de Sylla et qui semblait le continuateur de sa politique allait être forcé, par les circonstances et par l'opinion, à porter lui-même la main sur les institutions du dictateur. Une loi proposée par Pompée, appuyée par Crassus et par César, rendit au tribunat ses anciennes prérogatives. Bientôt, la scandaleuse affaire de Verrès força les sénateurs de céder à l'indignation publique et d'accepter une loi qui leur fit partager les jugements avec les chevaliers et avec les tribuns du trésor élus par le peuple. La plus grande part de cette victoire de l'ordre équestre sur le sénat revenait à un chevalier, originaire d'Arpinum, à Tullius Cicéron. Ce brillant élève des Grecs avait déployé contre Verrès, accusé d'avoir pillé la Sicile, toutes les ressources de sa souple et abondante éloquence. Il effraya Verrès, qui se condamna lui-même à l'exil, et il fit rejaillir sur le sénat, qui avait assuré l'impunité à tant de coupables, l'indignation qu'excitait l'accusé. De là, entre les sénateurs et les chevaliers, ce partage des jugements qui ne pouvait sauver les provinces du pillage, mais qui assurait plutôt aux coupables des deux ordres l'appui d'une partie des juges. Un tri-

bunal de sénateurs pouvait absoudre le gouverneur qui avait pillé une province, mais condamner les chevaliers qui avaient changé la levée des impôts en exactions odieuses. Un tribunal de chevaliers pouvait, au contraire, condamner le premier et absoudre les seconds. Quant à un tribunal mixte, il était à craindre que, par une concession mutuelle, il ne condamnât plus personne. Aussi les désordres de l'administration provinciale ne pouvaient-ils aller qu'en croissant, jusqu'à ce qu'un pouvoir supérieur au sénat et aux chevaliers et désintéressé dans la question vînt la contrôler avec rigueur et efficacité.

Le peuple, auquel Pompée avait rendu le tribunat, les chevaliers qu'il avait replacés dans les tribunaux, furent d'accord pour seconder ses vues ambitieuses et pour lui donner l'occasion de faire de grandes choses. On lui confia toutes les forces et toutes les richesses de la république pour anéantir les pirates dont l'audace singulière, et jusqu'alors impunie, était une véritable insulte à la majesté du peuple romain. Rome n'avait pas remplacé les marines militaires qu'elle avait détruites, et la mer était devenue le refuge de tous les proscrits et de tous les malfaiteurs du monde ancien. Leurs flottes nombreuses et bien équipées interceptaient les convois de blés qui nourrissaient Rome, les vaisseaux marchands venant de l'Asie ; ils enlevaient sur les côtes des hommes libres qu'ils vendaient comme esclaves, pillaient dans leurs fréquentes descentes les ports mal défendus, les maisons de campagne, les temples des dieux. Ils avaient partout des ports, des arsenaux, des tours d'observation ; c'était une véritable puissance militaire, organisée au sein de l'empire romain, et ne pouvant être détruite que par un vigoureux effort. Pompée, investi d'un pouvoir sans exemple, put réunir assez de forces pour envelopper la mer d'un réseau de flottes et pour en finir, en trois mois, avec un ennemi si redouté. Il usa de sa victoire avec clémence et rendit son nom cher aux vaincus, soit qu'il obéît seulement à la douceur de son caractère, soit qu'il songeât à se ménager des alliés pour un prochain avenir.

La vie de Pompée fut longtemps un enchaînement d'heureuses rencontres et de faciles victoires. Mithridate avait attendu la mort de Sylla pour reprendre ses vastes projets contre la république. Il s'était allié avec le roi d'Arménie, Tigrane, avait envahi la Bithynie, battu un général romain, et n'avait été arrêté que par l'arrivée du proconsul de Cilicie, Lucullus. Enfermé entre la ville de Cyzique et l'armée romaine, Mithridate s'enfuit sur sa flotte et abandonna ses troupes, que Lucullus détruisit. Le roi fugitif dut bientôt quitter le Pont, envahi par le proconsul ; il se réfugia en Arménie, à la cour de son allié. Un ambassadeur romain vint aussitôt demander qu'on lui livrât Mithridate. Tigrane refusa et resta confondu en voyant Lucullus venir attaquer, avec moins de douze mille hommes, deux cent cinquante mille barbares. Cette bataille fut un massacre. Tigranocerte, emportée d'assaut, fut livrée au pillage. Une seconde bataille devant Artaxarta laissa Tigrane sans défense ; mais l'armée de Lucullus, rassasiée de butin et fatiguée de victoires, le força de revenir sur ses pas. Il avait emporté Nisibe, quand il apprit que Pompée venait lui enlever l'honneur de terminer la guerre. Lucullus, qui avait vu de près les misères de l'Asie et la cause des premiers succès de Mithridate, avait voulu protéger les habitants contre les pillages des publicains. Il avait réduit l'intérêt de l'argent à douze pour cent, interdit la vente des contribuables endettés envers le trésor. Les chevaliers l'en punirent en lui donnant Pompée pour successeur.

L'heureux héritier de tant de victoires fut reçu à genoux par Tigrane ; mais, fidèle à l'ancienne politique de Rome, il ne renversa pas le roi d'Arménie, et, tout en le dépouillant, lui laissa quelques forces afin de ne pas délivrer le roi des Parthes du seul rival qui le pût contenir. Mithridate fuyait toujours. Pompée, sans le poursuivre, organisa le Pont en province, établit en Syrie et en Phénicie la domination romaine, véritable bienfait pour ces pays déchirés de guerres intestines ; puis, passant dans la Judée, que les guerres civiles venaient aussi d'épuiser, il prit d'assaut le temple de Jérusalem et confia le pays à Hyrcan, qui dut payer tribut à la république. Pendant ces faciles succès, un fils de Mithridate soulevait contre lui l'armée, que le vieux roi voulait conduire en Italie, et forçait son père à s'empoisonner. Pompée, maître absolu de l'Asie, y organisa les possessions du peuple romain, le Pont, la Cilicie, la Syrie et la Phénicie. Il distribua le reste à des alliés de Rome, et acheva de ce côté, selon l'expression de Plutarque, le pompeux ouvrage de l'empire romain.

Par un étrange contraste, Rome se dissout en même temps qu'elle recule les frontières de son empire, et nous voyons ses plus vastes conquêtes militaires correspondre à sa décadence la plus rapide. C'est pendant que Pompée dispose de l'Orient au nom de la république, qu'elle faillit être frappée au cœur par la plus méprisable des conspirations. Les vétérans de Sylla n'avaient pas joui longtemps des dépouilles de l'Italie ; la plupart étaient déjà pauvres et n'espéraient que dans une révolution. Mais leurs chefs avaient été ruinés encore plus vite ; pressés par leurs créanciers, ils songeaient tous, selon l'énergique parole de Catilina, « à éteindre sous les ruines l'incendie qui dévorait leur maison. » Le véritable but de ce complot était de remplacer des richesses mal acquises, trop vite dissipées. Les auteurs et les complices du crime sortaient pour la plupart de la jeune noblesse ; ils prétendaient se ratta-

cher au parti populaire contre la domination des chevaliers, contre l'oppression des publicains. Leur chef était le plus décrié des Romains. On voit en Catilina comment une civilisation corrompue peut appliquer au mal les plus précieuses qualités d'une riche nature. L'énergie de l'âme, la patience et la force du corps, la séduction de l'esprit, la constance dans l'amitié, étaient devenues, chez ce conspirateur, autant d'armes dangereuses tournées contre sa patrie. On n'a jamais connu ses projets politiques, si toutefois il songeait à tirer de sa victoire quelque chose de plus que des vengeances et des voluptés. L'assassinat des deux consuls, le soulèvement de l'Italie, et en même temps une insurrection dans Rome, étaient les voies qu'il avait choisies pour arriver au gouvernement, dont on l'écartait par tous les moyens légaux. Cicéron était alors consul. Devenu, par l'absence de Pompée, le véritable chef du parti des chevaliers, il se sentait fort de leur appui et était décidé à vaincre Catilina et au besoin à l'attaquer le premier. Déjà des rassemblements armés inquiétaient l'Italie et l'on s'attendait à un mouvement dans Rome. Catilina, qui tenait à le diriger lui-même, s'obstinait à rester dans la cité, à venir au sénat. Il en fut enfin chassé par l'éloquente invective du consul, qui l'accabla de révélations et de menaces, et il alla se mettre à la tête des bandes révoltées de l'Etrurie. Avant d'en finir avec cette armée qui grossissait chaque jour, le consul eut le bonheur de trouver des preuves suffisantes pour frapper les complices que Catilina avait laissés dans Rome. Des lettres, adressées par les conjurés aux députés des Allobroges, furent livrées par ceux-ci à Cicéron, qui fit condamner à mort, par le sénat, Lentulus, Céthégus et quelques autres. Ils furent exécutés le même jour. L'appui des chevaliers et l'imminence du danger avaient décidé le consul à cette énergique mesure, malgré la loi Sempronia qui permettait à tout citoyen de prévenir la mort par un exil volontaire. Cicéron expiera plus tard cette salutaire violation de la loi; mais on ne considéra d'abord que la délivrance de la patrie, menacée de mort; et Cicéron, qui aimait la gloire, fut enivré par les applaudissements de ceux qu'il avait sauvés. L'armée de Catilina fut détruite; lui-même périt en combattant.

Revenant vainqueur au milieu de ces désordres, Pompée eût pu jouer le rôle de Sylla, s'il eût assez compté sur l'attachement de son armée et s'il eût osé s'en servir; mais il avait toujours espéré devenir légalement le maître de la république, et il faut dire à sa gloire qu'il y eût réussi s'il n'eût pas rencontré sur sa route un de ces hommes devant qui tout doit plier. A peine eut-il licencié ses légions et fut-il rentré dans Rome, qu'il put s'apercevoir qu'on le comptait pour rien. Il se retrouvait en face de Lucullus, qui lui reprochait de lui avoir dérobé le fruit de ses victoires, et qui demandait la discussion des actes par lesquels Pompée avait souverainement disposé, en Asie, des peuples et des territoires. On lui refusait des terres pour ses vétérans; on ne lui permettait le triomphe qu'après Lucullus et Métellus Creticus, le vainqueur des pirates. Enfin, le parti aristocratique ne négligeait rien pour faire durement expier à Pompée l'appui qu'il avait prêté aux chevaliers contre la constitution de Sylla. Un personnage respecté encourageait l'aristocratie dans ces rigueurs imprudentes: c'était l'austère Caton, en qui l'amour des mœurs antiques était nourri et fortifié par le culte exclusif du devoir et de la loi morale, tel que le commandait la sévère doctrine des stoïciens. Cette grande âme, qui eût été la gloire et l'ornement d'une république accomplie, poussait le sénat à sa perte en se refusant, comme à des crimes, à toutes ces transactions qui font vivre et durer, au milieu des ambitions contraires, les sociétés corrompues. En repoussant Pompée, en refusant d'accepter son appui en échange d'honneurs qu'on eût pu lui voir porter sans les croire déchus, le parti aristocratique le rejetait malgré lui-même parmi les ennemis du gouvernement et faisait de lui l'allié des ambitieux. En effet, Pompée entra dès ce jour dans une étroite association avec deux hommes qui, par des moyens bien différents, avaient su se créer dans Rome une puissante et durable influence.

D'immenses richesses, sans cesse accrues par des spéculations heureuses, avaient fait de Crassus un homme important dans l'Etat. Lui-même semblait ne compter que sur sa fortune pour établir et étendre son influence. Il prêtait aux ambitieux embarrassés et se faisait des créatures. Une armée d'esclaves, d'affranchis et de clients, rendait son appui précieux pour ces jours d'élections où le candidat élu était celui qui restait maître de la place publique. On l'accusait de favoriser le parti populaire; l'aristocratie l'avait même ouvertement soupçonné d'avoir été complice de Catilina. Il semble étrange que le plus riche des Romains se soit associé à des gens qui risquaient tout parce qu'ils n'avaient rien à perdre; mais peut-être était-ce sa fortune même qui lui avait fait rechercher l'amitié des conjurés, afin que leur succès ne causât point sa ruine. Quoi qu'il en soit, Crassus, compromis du côté des grands, était devenu leur adversaire, et se fit avec empressement l'allié de Pompée contre l'aristocratie.

CÉSAR.

Tous deux s'associèrent un homme qui allait devenir leur maître, et dont l'ambition n'avait d'égal que son génie. Des mœurs dissolues, des dettes énormes, le mépris de la vie et l'amour effréné du plaisir, étaient des caractères communs à Jules César et à la jeunesse élégante de son temps; mais ce qu'il avait pour lui seul, c'était une activité merveilleuse qui lui permet-

tait de faire face à tout; une audace et une fierté qui avaient imposé aux pirates eux-mêmes et qui étaient l'indice d'un grand avenir; cet orgueil aristocratique qui lui faisait répudier sa femme parce qu'elle avait été soupçonnée et ne devait pas l'être; et, en même temps, ce goût de la popularité qui le poussait à relever au Capitole les trophées de Marius, à s'endetter pour donner au peuple des jeux magnifiques, à défendre au péril de sa vie les complices de Catilina, à soutenir le tribun Rullus, qui voulait ressusciter les lois agraires; c'était, enfin, cet instinct politique qui était la lumière de son ambition et qui le guidait à travers tant d'écueils; qui lui enseignait l'art de se rendre à la fois cher au peuple et à la jeune noblesse, à Crassus, à Pompée, à tant d'autres, qui le serviront en croyant se servir de lui; qui lui fera demander, pour prix de son alliance, un gouvernement que d'autres auraient craint comme un exil, mais où il voyait une grande armée à commander, une guerre laborieuse à entreprendre.

Le premier effet de l'association de ces trois hommes fut de porter César au consulat. A peine élu, il propose une loi agraire : les terres du domaine public devaient être affermées aux pauvres, et, si elles ne suffisaient pas, l'argent rapporté d'Asie par Pompée devait être employé à en acheter pour les nouveaux colons. Rien ne put empêcher cette loi de passer, ni l'opposition courageuse de Caton, chassé plusieurs fois de la tribune, ni celle du collègue de César, le consul Bibulus, qui, déclarant fériés tous les jours de l'année, essayait vainement de suspendre les affaires publiques. Tout en paraissant agir dans l'intérêt commun de l'association, César savait bien que le peuple devait reporter sur lui seul toute sa reconnaissance; il s'attacha encore les chevaliers en faisant résilier le bail qui leur avait affermé à trop haut prix les impôts d'Asie. Enfin, à la fin de son consulat, il se fit donner par le peuple, avec le consentement des alliés, le gouvernement de la Gaule cisalpine et de l'Illyrie pour cinq ans, avec trois légions. Le sénat, se reconnaissant vaincu, y joignit la Gaule transalpine et une quatrième légion. Avant son départ pour l'armée, César eut le temps de voir le tribun Clodius, élu par son influence, éloigner de Rome Cicéron et Caton, seuls appuis de l'aristocratie menacée. Caton fut chargé par le peuple de missions lointaines, et Cicéron fut condamné à l'exil pour avoir violé la loi Sempronia et mis à mort des citoyens romains. Pompée et Crassus restaient maîtres de Rome, pendant que César, plus habile, allait se rendre maître d'une armée.

La conquête des Gaules fut la rude école où César, tout en se formant pour l'avenir une armée invincible, apprit à soutenir toutes les chances de la guerre, à risquer à propos sa vie, à ne se laisser rebuter par aucun obstacle. Ces populations mobiles et guerrières, qu'il décima pendant neuf années, ne purent décourager par leur résistance acharnée, par leurs complots continuels, par leurs soudaines révoltes, l'infatigable général, qui courait sans cesse des Alpes à la Manche, du Rhin à l'Océan, en renversant tout devant lui. L'habileté avec laquelle César profita des divisions de ce malheureux pays, où l'influence des druides luttait contre celle des guerriers, où les peuples, jaloux les uns des autres, ne s'unissaient que pour un instant contre l'étranger, est digne du politique qui avait si adroitement fait tourner les divisions de sa patrie et les rivalités des ambitieux au profit de sa grande fortune. On reconnaît dans le passage du Rhin, dans l'invasion de la Grande-Bretagne, dans l'attaque hardie qui dégagea le camp de Q. Cicéron, dans ce siége d'Alesia où César, pressant une ville et pressé lui-même par une grande armée, écrasa la Gaule entière d'un seul coup, l'audacieux génie qui sait se hasarder à propos avec l'espérance héroïque de terminer glorieusement les plus aventureuses entreprises. Et cette douceur envers la Gaule définitivement soumise, ces ménagements inaccoutumés qui gagnent les vaincus jusqu'à les faire servir dans l'armée du vainqueur, ne sont-ils pas le digne couronnement de cette guerre laborieuse où César a justifié son ambition et montré ses titres au gouvernement de l'ancien monde?

Pendant que César s'élevait ainsi dans l'opinion, le seul homme qui pût devenir son rival usait ses forces dans les luttes sans gloire du Forum. Clodius, qui n'était d'abord que l'instrument de Pompée, était devenu si incommode et si odieux, que Pompée, uni contre lui à l'aristocratie, fit rappeler Cicéron. Aux bandes de Clodius celui-ci opposa les gladiateurs de Milon, et l'histoire intérieure de Rome ne fut plus qu'une suite de luttes à main armée, sans but et sans résultat. Lorsque l'association eut été renouvelée, pendant un hiver que César vint passer à Lucques, Crassus voulut, à l'exemple du conquérant des Gaules, accroître son influence par la guerre. Il se fit donner la Syrie pour province, et tâcha de traiter les Parthes comme César traitait les Gaulois. Il avait les rois voisins pour alliés, une belle armée; mais il lui manquait le génie, que rien ne remplace. Il fit faute sur faute, rendit les offres de ses alliés inutiles, choisit pour combattre un pays désavantageux, présenta ses légions aux traits d'une cavalerie insaisissable, et, se livrant lui-même à l'ennemi, qui lui offrait de traiter, termina par une mort sans gloire une guerre stérile et meurtrière. Il laissait Pompée et César en présence; il n'avait d'ailleurs aucun rôle à jouer dans cette lutte suprême et n'eût fait qu'embarrasser la scène où allaient se débattre ces grands intérêts.

Rome continuait à être ensanglantée par les plus misérables querelles. L'aristocratie, fatiguée de ces désordres et effrayée de la puissance croissante de César, résolut de rattacher

Pompée à ses intérêts, et de remettre en ses mains la république. C'est ainsi que la situation devenait chaque jour plus claire et que, par cela seul qu'il était le rival du représentant de l'aristocratie, César allait devenir l'allié du peuple, l'héritier des Gracques et de Marius. Pompée, nommé seul consul avec l'appui de Caton, et débarrassé de Clodius, tué par Milon, put rétablir un peu d'ordre dans Rome, et aussitôt, pensant que la lutte entre César et lui était inévitable et prochaine, il fit élever au consulat un ennemi du conquérant des Gaules, Marcellus. Celui-ci, avant même que les pouvoirs de César fussent expirés, proposa au sénat son rappel ; mais le tribun Curion, gagné par César, demanda qu'appliquant la même mesure à Pompée, on lui ôtât son proconsulat et ses légions. Le sénat se contenta de demander à chaque proconsul une légion pour la Syrie. César, à qui Pompée avait confié pour la guerre des Gaules une de ses légions, dut en envoyer deux. Marcellus les garda dans Capoue et continua à demander au sénat le rappel de César. Le sénat finit par l'accorder. Les tribuns, qui s'y étaient inutilement opposés, s'enfuirent au camp de César, comme s'ils mettaient sous sa protection leur inviolabilité menacée. César était prêt à envahir l'Italie, pendant que Pompée, chargé par le consul de la défendre, cherchait quelles troupes il opposerait à ces légions redoutables qui avaient passé neuf ans sous la tente et exterminé plus d'un million d'hommes.

César n'eût qu'à franchir le Rubicon pour être maître de l'Italie. Pompée, le sénat, les magistrats, tout ce qui représentait la république s'enfuit à Dyrrachium, pendant que César, prodiguant sur sa route les promesses de clémence, renvoyant ses bagages à l'un de ses lieutenants qui l'abandonnait pour Pompée, entrait dans Rome, y reconstituait un sénat, et s'emparait du trésor public. Les meilleures troupes du parti de Pompée étaient ses légions d'Espagne. César voulut aller combattre « cette armée sans général avant de vaincre ce général sans armée. » Et cependant, lorsqu'avec de grandes fatigues et d'habiles manœuvres César eut réduit cette armée à poser les armes sans combat, lorsqu'après avoir reçu sur son chemin la soumission de Marseille il fut rentré vainqueur en Italie, il apprit que Pompée avait réuni une armée plus nombreuse que la sienne. Avant de passer en Epire, César se fit nommer dictateur, et, ne gardant ce pouvoir que pendant onze jours, prit quelques mesures populaires qui faisaient prévoir quel serait, après le succès, l'esprit de son gouvernement. Il fit déduire du capital des dettes les intérêts payés par le débiteur ; il rappela les exilés ; il leva l'incapacité politique dont les enfants des proscrits étaient frappés par une loi de Sylla ; il accorda le droit de cité à la Cisalpine. Soulagement du peuple, rétablissement de la concorde par des mesures conciliatrices, extension du droit de cité parmi les sujets de Rome, tels étaient les premiers actes de César victorieux, indices d'une politique nouvelle.

Nommé consul par les comices, César alla en Epire livrer à Pompée une dernière bataille. Il traversa l'Adriatique avec ses troupes, échappant aux flottes pompéiennes, qui l'eussent certainement détruit à la première rencontre. Arrivé à Dyrrachium, il enferma de tranchées et assiégea, avec une audacieuse opiniâtreté, une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne et approvisionnée par la mer. Là encore, il échappa, comme par miracle, aux conséquences de cette téméraire entreprise. La patience admirable de ses troupes leur fit supporter avec fermeté la famine et les vives attaques de l'ennemi. Il leva enfin ce siége périlleux et passa en Thessalie. Pompée, devenu maître de ses mouvements, pouvait reprendre l'Italie et l'Espagne, recevoir les secours qui lui arrivaient de toutes parts, former de nouvelles légions de citoyens et d'alliés ; mais son camp était l'image de la république expirante ; l'anarchie y était à son comble ; la jeune noblesse, impatiente d'en finir et de retourner à Rome, pleine d'un superbe mépris pour César, demandait une bataille et se disputait déjà les dignités des vaincus. C'était une question que de savoir qui serait grand pontife après César. Pompée fut forcé d'attaquer son adversaire, malgré de sinistres pressentiments. Sa cavalerie magnifique, qui devait envelopper les légions, tourna bride devant l'élite de l'infanterie de César. Les jeunes nobles qui la composaient, se sentant frappés au visage, laissèrent à découvert par leur fuite l'infanterie de Pompée, qui fut taillée en pièces. Lui-même, fuyant son camp pris d'assaut, gagna l'Egypte et fut tué par l'ordre du jeune roi, au moment où il allait toucher le rivage, laissant César sans adversaire. C'est ainsi que devint maître du monde, par les efforts d'une volonté persévérante et par l'enchaînement de circonstances heureuses, ce grand homme de guerre, qui, s'il eût rencontré dans l'Adriatique la flotte pompéienne ou dans les champs de Pharsale une cavalerie plus ferme, eût sans doute fini comme Catilina.

Le vainqueur de Pharsale partit pour l'Egypte presque seul, poursuivant Pompée, dont il ignorait la mort. Il l'apprit avec douleur, et se mêlant avec autorité aux affaires intérieures de l'Egypte, déclara que Cléopâtre, sœur du roi, régnerait conjointement avec lui. Assiégé dans le palais d'Alexandrie par la populace et par une armée, César dompta la ville avec quatre mille hommes, reçut bientôt quelques secours, emporta le camp des Egyptiens, et remplaça par Cléopâtre, associée au plus jeune de ses frères, le roi d'Egypte mort en fuyant. Ayant terminé brillamment cette périlleuse aventure, César perdit trois mois en Egypte auprès de Cléopâtre, puis alla battre en Asie le fils de Mithridate, qui avait profité

de la guerre civile pour sortir de ses frontières. Cette campagne fut un jeu pour César, et la racontant en trois mots : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu, » il montra le peu d'importance de ces guerres orientales qui avaient valu à Pompée le surnom de Grand.

De retour à Rome, il rétablit dans la cité l'ordre que n'avait pas su maintenir son lieutenant Antoine, apaisa d'un seul mot une révolte militaire, humiliant du nom de *citoyens* des soldats dont l'armée était devenue la seule patrie, et partit pour l'Afrique, où le beau-père de Pompée, Scipion, avait réuni les débris de Pharsale. Les Numides, alliés des pompéiens, affamaient l'armée de César; mais, comme à Pharsale, la noblesse voulut précipiter la bataille et se fit tailler en pièces. L'Afrique se soumit tout entière ; Caton, retiré dans Utique, voyant tout le monde découragé autour de lui et la république anéantie, et redoutant comme une insulte le pardon de César, se tua pour y échapper.

César revint à Rome en maître et en réformateur. Il triompha de la Gaule, de l'Egypte, de Pharnace et de Juba, évitant le souvenir des guerres civiles. Il inaugura un gouvernement régulier, s'appuyant sur le sénat renouvelé, rappelant les bannis, pardonnant aux vaincus, donnant des terres à ses vétérans, contenant l'armée victorieuse par une sévère discipline, cherchant à repeupler l'Italie, et réformant l'administration des provinces. Un dernier mouvement du parti aristocratique força ce grand homme, qui se livrait déjà tout entier aux réformes politiques, à jouer encore sa vie sur les champs de bataille. Les fils de Pompée, Cnéus et Sextus, avaient soulevé l'Espagne. Une sanglante victoire, sous les murs de Munda, acheva définitivement l'œuvre de Pharsale, et laissa César maître incontesté du monde romain.

Un nouveau triomphe, des honneurs sans exemple décernés par le sénat et acceptés par César, portèrent à leur comble la gloire du destructeur de la république et le ressentiment des vaincus. Il réunit dans ses mains tous les pouvoirs, dictateur, consul, impérator ou chef de l'armée, tribun, prince du sénat, grand pontife. Il pouvait légalement tout faire; ni les magistrats inférieurs, dont il avait multiplié le nombre, ni le sénat, qu'il avait rempli d'hommes nouveaux et d'étrangers, ne pouvaient lui faire obstacle. Il n'appartient qu'aux âmes médiocres de désirer le pouvoir pour le pouvoir lui-même. Ce grand génie n'y voyait que l'instrument des plus vastes et des plus généreuses entreprises. La soumission de l'Asie barbare, l'établissement universel de la domination romaine, la formation d'un grand empire traversé par des routes immenses, l'extension du droit de cité à l'élite de chaque nation, la rédaction d'un code, la fondation d'une bibliothèque universelle, l'agrandissement de Rome, devenue en réalité la capitale du monde : tels étaient les desseins sublimes qui remplissaient la pensée de César, pendant qu'autour de lui on complotait sa mort et la restauration de la république. Le 15 mars de l'année 44, il fut assassiné au milieu du sénat, emportant avec lui ses grandes espérances. Il n'avait pu rien fonder; mais il avait détruit sans retour l'ancien ordre de choses, et indiqué ce qui devait le remplacer.

OCTAVE.

Les meurtriers de César, l'envieux Cassius et Brutus, l'austère neveu de Caton, se trouvèrent debout sur des ruines. Toutefois, il y eut dans le parti aristocratique un mouvement d'espoir et d'enthousiasme. Tout en ratifiant les actes de César, le sénat s'associa hautement à l'action des conjurés, mais il permit imprudement au consul de faire à César des funérailles publiques. Bien qu'Antoine fût un politique peu habile, il comprit quel parti on pouvait tirer de la concession du sénat. De pompeuses funérailles, la lecture du testament de César, de ses libéralités envers le peuple romain et envers les meurtriers eux-mêmes, l'exposition du corps du dictateur percé de vingt-quatre coups de poignard, et, par dessus tout, l'éloquence familière et enflammée d'Antoine eurent bientôt communiqué au peuple une sorte d'ivresse furieuse. La curie fut incendiée, les conjurés, menacés de mort, durent quitter Rome pendant qu'Antoine, paraissant déplorer le désordre et vouloir tout apaiser, fit rappeler Sextus, fils de Pompée, remis à la tête de la flotte, et demanda au sénat, pour rétablir l'ordre, quelques troupes, avec lesquelles il se trouva bientôt maître de la cité. Il n'en fallut pas davantage pour mettre son incapacité en lumière. Dépositaire du testament de César, il abusa du sénatus-consulte qui ratifiait les actes du dictateur, pour vendre, au nom de César, les honneurs, les emplois et les provinces. Il amassa ainsi de l'argent, garda celui que César avait légué au peuple, et, fatigué de l'opposition du sénat qui reprenait courage, il partit avec quelques légions pour chasser de la Cisalpine Décimus Brutus, qui s'était enfermé dans Modène.

Le sénat trouva l'occasion favorable pour se défaire de ce grossier soldat qui aspirait à remplacer César, et, songeant à l'accabler sous les murs de Modène, jeta les yeux sur un jeune homme de vingt ans, d'apparence modeste et timide, neveu et fils adoptif de César, venu à Rome pour réclamer l'héritage du dictateur, et qui n'avait montré jusqu'alors qu'une prévenance excessive envers Cicéron et qu'un vif éloignement pour Antoine. On adjoignit ce jeune homme aux deux consuls chargés d'aller délivrer Décimus Brutus, et on se servit de son nom pour rallier contre Antoine les vétérans de César. Cicéron, heureux d'avoir trouvé dans Octave un docile instrument de l'aristo-

tratie, poursuivait Antoine d'éloquentes invectives, pendant qu'il était battu sous les murs de Modène. Les deux consuls étaient morts de leurs blessures et laissaient Octave à la tête des légions. Le sénat ne s'en inquiétait guère; il faisait honneur à Cicéron et à Décimus Brutus de la victoire, et chargeait ce dernier de poursuivre Antoine. Quant à Octave, Cicéron conseillait de l'accabler d'honneurs et d'écarter de la scène cet enfant, que son nom pouvait rendre redoutable, malgré sa médiocrité.

C'était pourtant cet enfant qui se jouait du sénat et de Cicéron. Il n'avait cherché dans l'appui des ennemis de son père que le moyen d'être mis légalement à la tête d'une armée, sûr que le grand nom qu'il portait ferait le reste, et décidé à prendre le pouvoir par la force ouverte, le jour même où il pourrait se passer de ruse. Ce jour était venu. Il voulait briguer le consulat, et le sénat voulait le séparer de son armée. Octave n'hésita pas à marcher sur Rome avec huit légions, et vint se faire nommer consul au Forum. L'aristocratie se retira comme au retour de César, et Octave, maître de la ville et d'une armée, chercha comment il deviendrait maître de l'empire.

Antoine, fuyant loin de Modène, s'était retrouvé à la tête d'une armée. Il avait une certaine popularité militaire qui attirait à lui les troupes des provinces voisines. Lépide, un lieutenant de César, que les conjurés avaient failli tuer avec lui, se joignit à Antoine. Les gouverneurs de l'Espagne et de la Gaule cisalpine se donnèrent encore à lui et portèrent son armée à vingt-trois légions. Octave eût beaucoup risqué à vouloir avant l'heure écraser de tels rivaux. Il était jeune et pouvait attendre; il songea à se servir d'eux, comme César s'était servi de Crassus et de Pompée. D'une entrevue qui réunit, près de Bologne, Octave, Antoine et Lépide, sortit un nouveau gouvernement, celui des « Triumvirs, chargés de reconstituer la république. » La puissance consulaire pour cinq ans, le droit de nommer à toutes les charges et de faire des décrets leur étaient conférés par eux-mêmes. Cinq mille drachmes par tête et une part dans les terres de dix-huit villes d'Italie furent promises aux troupes, que les triumvirs allaient conduire en Orient contre Brutus et Cassius, devenus les derniers défenseurs de la république.

Mais avant de quitter l'Italie, que devait garder Lépide, les triumvirs voulurent en finir avec l'aristocratie et ne laisser derrière eux aucun homme qui, attaché à l'ancienne liberté, fût un obstacle au régime nouveau. Ce système des proscriptions publiques, inauguré par Sylla, fut remis en vigueur; mais cette fois l'aristocratie, épuisée de sang, ne devait plus se relever. Plus de trois cents sénateurs et de deux mille chevaliers furent mis à mort. La liberté était promise aux esclaves et de l'argent aux hommes libres qui dénonceraient ou qui tueraient des proscrits. La froide cruauté des triumvirs, qui se sacrifièrent mutuellement leurs proches et leurs amis, la lâcheté des fils qui livrèrent leurs pères, les meurtres sans nombre que la haine et la cupidité ajoutèrent à ceux qu'ordonnait la politique, la mort inutile de Cicéron et de tant d'autres citoyens illustres, rendent à jamais odieux le souvenir de ces sanglantes journées. La corruption et l'égoïsme de la société romaine furent mis au grand jour, et l'on vit clairement que, si chaque ambitieux depuis un siècle la menaçait du despotisme, c'est qu'elle méritait de le subir.

Si le parti aristocratique était anéanti dans Rome, il était maître de l'Orient. Brutus en Macédoine, Cassius en Syrie, avaient réuni toutes les forces de la république et des alliés pour cette lutte suprême. Ils se trouvèrent à Philippes à la tête de quatre-vingt mille fantassins et de vingt mille cavaliers. L'armée des triumvirs, à peu près égale en nombre, s'établit devant eux. Mais la grande flotte pompéienne, qui interceptait les convois de l'armée césarienne, assurait la victoire aux républicains, s'ils étaient plus patients qu'à Pharsale. La tristesse de Brutus, fatigué de cette guerre et dégoûté de la vie, eut le même effet que l'orgueilleuse confiance de l'entourage de Pompée. Une première bataille fut livrée, et pendant que Brutus était vainqueur d'un côté, Crassus, vaincu de l'autre, croyait tout perdu et se faisait tuer par un affranchi. Brutus, avide de repos, n'attendait qu'une seconde défaite pour se délivrer de la vie. Il fut vaincu et se tua près du champ de bataille. Le neveu de Caton finissait comme son oncle, et, avec lui, succombait une seconde fois la république. Cette chute, qui était la dernière, accabla tout ce qui restait d'illustre dans le parti aristocratique. Octave, qui n'avait pris aucune part au combat, fut impitoyable après la victoire. Ce n'est pas que la cruauté lui fût naturelle; mais il redoutait, par dessus tout, d'avoir à risquer de nouveau contre ces âmes inflexibles l'héritage de César.

Pendant qu'Antoine traversait la Grèce, foulait l'Asie et amassait de l'argent que dissipait aussitôt la débauche, Octave s'était chargé d'organiser l'Italie et de distribuer aux vétérans les terres qu'on leur avait promises avant l'expédition. Cette tâche, qui devait le rendre cher aux soldats, était pleine de difficultés et de périls. Le mécontentement des Italiens, dépouillés au profit des légions, suscita une guerre que Fulvie, femme d'Antoine, tenta de rendre funeste à Octave. Mais ce dernier, s'étant assuré par des promesses et par de l'argent de la fidélité de ses vétérans, battit les révoltés, les enferma dans Pérouse, incendia la ville et y noya l'insurrection dans des flots de sang. Antoine s'émut à peine de la victoire de son rival; il avait fait une rencontre qui devait décider de sa vie. Il avait appelé à

son tribunal, en Cilicie, la jeune reine d'Egypte, qui avait fourni des secours à Cassius. La femme séduisante que César avait aimée n'eut qu'à paraître pour s'attacher à jamais Antoine. Il oublia tout, son armée, son rival, ses projets, pour se jeter, avec cette dangereuse compagne, dans une vie de plaisirs qui devait le conduire enivré jusqu'à son dernier jour. Il vint cependant en Italie et fit avec Octave un nouveau partage du monde romain. Il eut l'Orient jusqu'à l'Adriatique, et fut chargé de réduire les Parthes. Octave eut l'Occident et laissa l'Afrique à Lépide. Sextus Pompée, dont la flotte affamait Rome, fut reçu dans l'alliance des triumvirs et garda, avec l'empire de la mer, les îles de la Méditerranée et l'Achaïe. Les populations, avides de repos, acceptèrent avec des transports de joie cette paix universelle qui, laissant tout en question, ne pouvait durer qu'un instant.

En effet, un an ne s'était pas écoulé que les ports d'Italie se remplissaient d'escadres nouvellement construites, sous les ordres de l'actif Agrippa. Octave ne pouvait laisser à Sextus l'empire de la mer, et celui-ci, se croyant invincible, trouvait déjà la paix trop longue. Antoine donna pour cette guerre à Octave cent vingt vaisseaux en échange de deux légions, et partit pour la Syrie. La trahison de l'affranchi Ménas et la victoire navale de Myles, due à l'énergie d'Agrippa, laissèrent sans ressources Sextus Pompée, qui alla mourir obscurément en Asie. La bonne fortune d'Octave lui donna en même temps l'occasion de se débarrasser de Lépide. Il s'était vu en Sicile à la tête de vingt légions, et s'était imaginé qu'il pouvait disputer l'empire à Octave : ce dernier n'eut qu'à paraître pour que Lépide, abandonné par ses troupes, vînt lui demander la vie. Elle lui fut accordée, et il vécut vingt-trois ans obscur et tranquille.

Octave, resté seul en face d'Antoine, comprit qu'il était temps de rendre son gouvernement cher à l'Italie, et de se préparer, pour une lutte inévitable, l'appui de ce grand nombre d'hommes qui ne demandaient plus au chef de l'Etat que le repos sous une bonne administration. Refusant tous les honneurs extraordinaires, n'acceptant que l'inviolabilité tribunitienne, il remit l'ordre en Italie, la paix dans la cité, déclarant les luttes politiques terminées et le temps de la concorde venu. Il était secondé dans cette tâche par Mécène, l'affable et ingénieux chevalier, aussi utile à Octave dans la paix qu'Agrippa lui fut indispensable dans la guerre.

Cependant, Antoine qui avait épousé une sœur d'Octave, la laissait à Tarente et courait rejoindre Cléopâtre. Il semblait ne plus rechercher que l'argent et le plaisir; il ajoutait des provinces romaines au royaume de la reine d'Egypte, blessant ce qui restait aux Romains d'orgueil national, et fournissant pour l'avenir des prétextes de guerre à Octave. Il se décida enfin à marcher contre les Parthes, qu'il s'était chargé de réduire; et quoiqu'il eût évité les principales fautes de Crassus, il faillit essuyer le même désastre. Après le siége inutile d'une place de guerre, après quelques victoires sans résultat sur un ennemi presque insaisissable, Antoine dut opérer sa retraite. Le sort de Crassus lui semblait réservé; mais il retrouva dans cet extrême péril les qualités brillantes qui avaient fait sa fortune militaire. A force de constance et d'activité, il ramena ses troupes en Arménie; puis, retombant aussitôt dans sa folie et sacrifiant la vie des siens à ses passions misérables, il fit périr huit mille hommes par des marches forcées dont le but unique était de revoir plus tôt Cléopâtre. L'année suivante il triompha dans Alexandrie, donna le titre de roi avec des provinces romaines aux fils de Cléopâtre, devint par son costume et par ses mœurs un roi égyptien, dépouilla la Grèce et l'Orient pour orner Alexandrie, et se rendit de plus en plus étranger au peuple romain.

Octave n'avait qu'à laisser faire son rival pour devenir maître du monde; mais, en habile politique, il n'accorda rien à la fortune et mit en lumière, par sa sage conduite, les folies d'Antoine. Agrippa, revêtu de l'édilité, embellit Rome par d'utiles travaux, gagna le peuple par des spectacles et par des largesses, pendant que les peuplades remuantes du nord de la Grèce et de l'Italie étaient réduites à l'obéissance et à la paix, pendant que l'empire s'agrandissait en Afrique de l'héritage du dernier roi de Numidie.

De mutuels reproches annoncèrent entre les deux rivaux l'inévitable rupture. Du côté d'Antoine, les préparatifs militaires, commencés avec ardeur, furent bientôt ralentis par des fêtes brillantes et dispendieuses. Seize légions et une flotte immense étaient déjà réunies à Éphèse, pendant qu'Octave, avec une admirable intelligence des affaires, s'occupait exclusivement de mettre de son côté la légalité et l'opinion. Un ami d'Antoine vint à propos livrer à Octave le testament scandaleux et ridicule qui nommait Césarion, fils de César et de Cléopâtre, héritier du dictateur, et qui confirmait les dons faits aux fils de la reine d'Égypte, aux dépens de l'empire romain. Ce fut à cette reine d'Egypte qu'Octave, soigneux de garder jusqu'au bout les apparences, fit déclarer la guerre par le sénat. Il en fut chargé en qualité de consul, partit avec deux cent cinquante vaisseaux, et débarqua, près d'Actium, une armée de cent mille hommes. L'armée d'Antoine était un peu plus forte en nombre, il avait cinq cents vaisseaux; mais la flotte de son rival avait vaincu celle de Sextus Pompée. Cependant Antoine résolut de livrer une bataille navale. Cléopâtre l'y avait engagé, et ce fut elle qui décida, par la fuite précipitée de ses vaisseaux, la victoire d'Octave. Antoine, voyant fuir Cléopâtre, abandonna la mêlée pour la suivre et se retira dans

Alexandrie. Son armée, laissée à elle-même, se rendit à Octave, qui lui prodigua les congés et les récompenses.

Antoine n'inspirait plus aucune crainte. Abandonné de tous les rois d'Orient, ses alliés, plongé dans une sorte de délire, ne redoutant que la perte de Cléopâtre, demandant la vie à Octave qui avançait sans répondre, cet homme de guerre, qui avait eu ses jours de gloire, n'était plus qu'un objet de pitié. Et cette femme même qu'il avait préférée à l'empire du monde le trahissait pour le vainqueur d'Actium : elle espérait séduire Octave, pleine de confiance dans le charme fatal qui avait entraîné César et perdu Antoine. Octave ne décourageait pas cette espérance et la faisait froidement tourner au profit de sa victoire. La flotte égyptienne passa de son côté, Péluse lui fut livrée ; les derniers soldats d'Antoine l'abandonnèrent. Cléopâtre enfin, pour se défaire de lui, lui fit porter la nouvelle de sa mort, sûre qu'il ne voudrait pas lui survivre. Antoine se frappa de son épée, et Cléopâtre, après une entrevue avec Octave, ne put se dérober que par une mort volontaire à l'humiliation du triomphe.

FIN DE LA RÉPUBLIQUE.

La victoire d'Actium ferme l'ère des guerres civiles et des agitations politiques, et déjà Antoine et Octave ressemblent plutôt à des prétendants qui se disputent le trône impérial qu'à des chefs de parti. C'est dans les champs de Philippes que se termine réellement cette lutte terrible où, depuis les Gracques jusqu'à Brutus, la république épuisa dans d'inutiles essais de réformes intérieures ce qui lui restait de forces et de sang. Les tentatives de restauration démocratique qui coûtèrent la vie aux Gracques ont échoué, parce qu'il n'existait plus de peuple romain, et qu'ils n'avaient derrière eux qu'une foule sans nom. L'introduction des Italiens dans la cité, vainement tentée par Livius Drusus, inutilement accomplie par la guerre sociale, était un remède impuissant, puisqu'il détruisait la suprématie de Rome sans relever l'Italie. Ce n'était pas l'extension de droits politiques, dont l'usage était d'ailleurs impossible, qui pouvait tirer l'Italie de la détresse où l'avaient plongée l'extinction de la population libre et l'envahissement des grandes propriétés. L'incapacité furieuse de Marius, l'orgueilleux aveuglement de Sylla, inondèrent de sang la république sans laisser aucune trace ; et au-dessous de Pompée, enflé d'une vaine grandeur, de Cicéron, échauffé d'un impuissant patriotisme, nous voyons encore s'agiter dans le vice et dans la misère la tourbe qu'essaye de soulever Catilina. C'est alors que s'élève au milieu d'eux l'homme supérieur qui fait, comme Sylla, de l'armée un instrument de domination et de réforme ; mais qui, comprenant mieux que lui l'impossibilité d'un gouvernement aristocratique, et mieux que les Gracques l'impossibilité d'un gouvernement populaire, tire la politique de l'enceinte de cette cité stérile et vide de citoyens, pour embrasser le monde romain tout entier dans les vastes combinaisons où se plaisait son génie. Lorsque sa mort imprévue laisse à d'autres le soin de faire en plusieurs siècles ce qui devait remplir cette vie glorieuse, nous voyons l'aristocratie romaine faire un dernier effort et succomber avec quelque grandeur dans les plaines de Philippes ; et, en même temps, le peu de génie de ceux qui la renversent à jamais, la force irrésistible qu'Octave tire du nom de César et des circonstances, nous montrent combien cette chute de l'ancienne république était inévitable et nécessaire, et quelle puissance secrète a sans cesse ramené par la main des hommes les plus divers les mêmes événements. Que de ressources dépensées dans cette grande lutte, que de sang versé, que d'efforts déploient des âmes héroïques, qui, en d'autres temps, eussent donné à leur patrie la gloire et la prospérité ! C'est que, dans l'agonie d'un grand empire, le désordre et la douleur sortent du jeu de ces mêmes forces qui y maintenaient jadis la vigueur et la santé. Mais oserons-nous appeler agonie cette transformation nécessaire accomplie au milieu du silence respectueux des peuples vaincus, toujours soumis à leur maître, alors même qu'il se déchire de ses propres mains ?

LIVRE SEPTIÈME.

L'EMPIRE ROMAIN

Depuis Auguste jusqu'à Constantin.

L'EMPIRE. — AUGUSTE. — SES SUCCESSEURS. — VESPASIEN. — TRAJAN. — LES ANTONINS. — ANARCHIE MILITAIRE. — INVASIONS. — DIOCLÉTIEN. — CONSTANTIN.

L'EMPIRE.

Que l'établissement de l'empire fut un bienfait pour le monde ancien, tout le prouve; les condamnations nombreuses, prononcées par les empereurs contre les gouverneurs avides ou tyranniques, nous montrent quelle fut sur ce point leur sollicitude, et leur popularité dans les provinces nous atteste la reconnaissance des peuples vaincus envers leur tout-puissant protecteur. Mais, pour être mieux administrées que sous la république, les vastes contrées soumises à la domination romaine n'en sont pas plus fécondes en événements ou en leçons dignes d'être recueillis par l'histoire. Elles forment toujours le fond du tableau, et, bien qu'asservie à un maître absolu, Rome est encore longtemps le point le plus lumineux du monde ancien. Sa servitude est aussi intéressante et instructive pour nous que le fut sa liberté, parce qu'elle y conserve son intelligence et ses passions, parce que l'histoire et la philosophie y trouvent encore d'éloquents interprètes; en un mot, parce que l'esprit humain ne cesse pas d'y vivre et d'y agir, et communique à tout ce qui s'y passe le mouvement et la lumière.

En effet, si le monde ancien a vu alléger sa dépendance, n'est-ce pas au prix de la servitude imposée à l'élite de la race romaine, aux débris de l'aristocratie? Entre les provinces et la populace de Rome d'une part, et le prince de l'autre, s'établit une sorte de convention tacite, qui assure, par l'oppression de la classe riche et éclairée, le repos de la foule et le pouvoir absolu de l'empereur. C'est sous ce double joug que devront vivre les descendants des Brutus, des Gracques et des Catons, déshérités des travaux politiques et des nobles occupations qui faisaient la gloire et la vie de leurs aïeux. L'aristocratie romaine, déchue du gouvernement du monde et subissant le despotisme aux applaudissements de la plèbe, n'offre-t-elle pas un des spectacles les plus tristes et les plus attachants de l'histoire? Certes, il faut regretter que Tacite n'ait vu que Rome dans le monde et que le reste lui ait semblé indigne d'attention. Mais, cependant, lorsqu'on a constaté que l'administration des provinces est plus régulière et que leur reconnaissance affermit le gouvernement impérial, que reste-t-il à dire? tandis qu'à Rome la scène mobile est toujours animée par des passions violentes, par des douleurs vivement senties. On a eu raison de nommer Tacite un grand peintre; mais il faut dire que l'intérêt de l'histoire est d'accord avec cet amour de l'art qui l'a guidé dans le choix de ses tableaux. Il a peint ce qui méritait surtout de l'être; et si nous devons reconnaître la nécessité du despotisme impérial et son effet salutaire sur le monde ancien, nous n'en devons pas moins une pitié sympathique à l'intelligence opprimée par le nombre, à ces âmes élevées qui ne purent s'accommoder à la servitude et qui souffrirent noblement de se voir enlever, avec le gouvernement des hommes et avec les luttes de l'ambition, la dignité de la vie et la liberté de la pensée.

Quelle force rendit toujours inutiles les efforts de l'aristocratie pour s'affranchir et pour reconquérir le gouvernement? Ce fut cette même force irrésistible qui l'en avait fait déchoir, et qui l'avait fait tomber, par une série de défaites, sous la main d'un maître. Il n'est pas de gouvernement plus durable que ceux qui ont pour raison d'être l'impossibilité d'en fonder un autre. Nous avons montré que l'état du monde romain rendait le despotisme inévitable; cet état se maintint et ne permit pas de le renverser; et c'en est une preuve remarquable, que l'aristocratie, dans ses complots, songeait toujours à remplacer l'empereur plutôt qu'à détruire l'empire. On veut substituer un honnête homme à un fou, Pison ou Sénèque à Néron; mais on n'espère pas apprendre au peuple et à l'armée à se passer d'un maître, ou, si on l'espère un instant, on reçoit de rudes leçons de la foule, et l'on s'aperçoit que c'est pour faire place à Claude que l'on a tué Caligula.

Outre cet appui, qui lui venait du fond même des choses, l'établissement du despotisme fut favorisé par plusieurs circonstances heureuses. Ce fut d'abord l'anéantissement, par les guerres et par les proscriptions, de la partie la plus énergique de l'aristocratie romaine. Le plus grand nombre de ceux qui ne pouvaient vivre

sans la liberté étaient morts avec elle. Ceux qui avaient traversé tant d'épreuves, désespéraient de la nature humaine et aspiraient au repos. La douceur du gouvernement d'Auguste leur allégea la douleur de mourir vaincus et domptés.

Mais une génération nouvelle ne devait pas tarder à paraître, qui, ne connaissant la république que par les grands souvenirs dont elle avait rempli le monde, devait regretter le brillant avenir offert jadis à l'ambitieuse activité de la jeunesse. Plusieurs sentirent alors aussi vivement le poids de l'oisiveté que l'humiliation de la servitude, et ce fut contre eux que les empereurs eurent à défendre leur pouvoir et leur vie. S'ils furent toujours vaincus, c'est qu'ils attaquaient inutilement un mal nécessaire; c'est ensuite qu'ils furent toujours en petit nombre.

En effet, le despotisme a pour lui, même parmi la classe éclairée qu'il opprime, ceux qui sentent plus vivement les besoins du corps que ceux de l'esprit et qui préfèrent le repos à la liberté, tout en sentant la honte de la servitude. Ceux-là étaient nombreux à Rome, où la corruption des mœurs, toujours croissante, avait rendu l'art de mener une vie sensuelle et tranquille, la seule occupation de beaucoup d'esprits cultivés. Les hommes que ce mal avait atteints ne demandaient au pouvoir que la sûreté pour leurs biens et pour leur vie et lui abandonnaient tout le reste. Cette disposition générale d'une grande partie de la noblesse était l'une des bases du gouvernement.

Si les richesses des peuples vaincus avaient contribué à efféminer les cœurs, les littératures étrangères, introduites dans la langue latine par des imitations admirables, avaient bâté l'amollissement des esprits. Les vers de Catulle et de son école avaient initié les Romains aux plaisirs délicats et frivoles où se complaisent les sociétés oisives. La littérature et la galanterie allaient hériter de la politique; lorsque s'éloignent les occupations sérieuses arrivent les passe-temps. Ils commencent par consoler et finissent par plaire, si bien que les esprits abaissés deviennent incapables d'autre chose et bientôt indifférents à tout le reste. Des raisons plus nobles conduisaient les sages à cette même indifférence si propice au despotisme : c'était la philosophie, telle que Lucrèce l'avait enseignée à Rome dans des vers sublimes; c'était cette contemplation désintéressée de la nature, qui en fait accepter sans murmure tous les mouvements nécessaires, et qui ne laisse subsister dans l'âme pacifiée qu'une curiosité dédaigneuse et tranquille. Le disciple de Lucrèce voit des mêmes yeux les catastrophes politiques et ces tempêtes irrésistibles que le poëte a dépeintes balayant, comme la poussière, les flottes chargées de légions. Le goût de la contemplation, la paix de l'âme, l'indifférence, ces qualités stériles, si opposées à l'ancien génie de Rome, étaient devenues, par l'effet des déceptions nombreuses, aussi bien que par les conseils de la philosophie, le dernier mot de la sagesse humaine.

AUGUSTE. — SES SUCCESSEURS.

Octave semblait né pour faire passer sans secousse cette société de l'anarchie au despotisme. Cette prudence qui l'a porté si haut ne l'abandonne pas après la victoire; il mourra en jouant toujours son rôle de pacificateur désintéressé, qui se sacrifie pour le bien de tous, jusqu'à gouverner malgré lui la république. Il repoussera tous les honneurs excessifs, les titres compromettants de roi et de maître. Il veut la réalité du pouvoir absolu et en redoute l'apparence. Il ne devient tout-puissant qu'en prenant une à une et pour lui seul toutes les magistratures de la république; et encore, une fois que le titre d'*imperator* lui eut donné le commandement suprême des armées, il sembla s'inquiéter peu du reste et attendit que les occasions, que les prières réitérées du sénat et du peuple vinssent le faire tour à tour préfet des mœurs, prince du sénat, proconsul, tribun à vie, consul à vie, grand pontife. Il pouvait alors légalement tout faire. Il est une preuve vivante de la vérité de ce principe moderne, que la séparation des pouvoirs est la première loi des gouvernements libres. Il lui suffit pour fonder le despotisme d'être à la fois chef du sénat, chef de l'armée, gouverneur des provinces, chef de la religion, et, ce qui est l'essence même de la tyrannie, représentant unique et suprême du peuple romain. Il légua à ses successeurs tous ces titres réunis et le pouvoir illimité qu'ils expriment.

Il épura plusieurs fois le sénat, en éleva le cens et lui laissa le gouvernement d'une partie des provinces, se réservant celles qui formaient les frontières de l'empire et que gardaient les légions. Maître de l'armée et de la cité, il se plut à entretenir les coutumes du gouvernement républicain et à respecter les apparences de la liberté. Il votait comme sénateur et comme citoyen, déposait comme témoin, briguait les charges électives pour ses amis, soit que ce fût un jeu, soit qu'il voulût conserver quelque force et quelque vie à ces institutions expirantes. Au fond, rien ne se faisait sans son ordre, à Rome ou dans les provinces. Tribun perpétuel dans la ville, proconsul perpétuel au dehors, il était le centre auquel tout venait aboutir, jugeait en dernier ressort de tous les conflits. L'administration plus concentrée exigea des ressources nouvelles; il rétablit un impôt sur les citoyens, d'après leur fortune, créa l'impôt du centième sur les ventes aux enchères, du vingtième sur les héritages et du cinquantième sur le prix des esclaves. Et cependant le régime municipal de l'Italie, l'habitude des provinces de se suffire à elles-mêmes, la soumission des peuples vaincus et la grandeur du nom romain permettaient au gou-

vernement impérial d'administrer et de défendre cette immense étendue de territoire avec trois cent mille hommes, quatre flottes et trois ou quatre cents millions.

Auguste parcourut lui-même la Gaule et l'Espagne. Il assura la soumission des Gaulois, en leur distribuant inégalement, selon la vieille politique romaine, le titre d'alliés, de colons, de citoyens latins ou romains ; en changeant leurs circonscriptions territoriales, élevées au nombre de soixante ; en sillonnant la Gaule de grandes voies militaires, et enfin en portant au druidisme de mortelles atteintes, par l'interdiction des sacrifices humains et par la promesse du droit de cité à tous les déserteurs de l'antique religion gauloise. Il passa ensuite en Espagne, donna à l'Espagne citérieure le nom de Tarraconaise, et divisa l'ultérieure en Lusitanie et en Bétique ; il enveloppa ces trois provinces de colonies et les fit entrer ainsi dans le mouvement général de la civilisation romaine. De l'Espagne, il donna un roi aux Maures et réduisit en provinces la Galatie et la Lycaonie. Deux ans plus tard il parcourait l'Asie, réorganisant les provinces, réformant le système de l'impôt, faisant commencer le cadastre général de l'empire, traçant des routes immenses, embellissant les grandes cités, disposant tout en vue d'une paix éternelle et d'une inébranlable prospérité.

La guerre elle-même, lorsque Auguste fut obligé de maintenir l'intégrité de l'empire, n'eut jamais pour but que l'ordre et la paix. Ce fut avec autant de joie que d'orgueil qu'il vit les Parthes céder à la seule approche d'une armée romaine, et rendre sans combat les drapeaux de Crassus. L'Arabie et la province d'Afrique furent glorieusement pacifiées par leurs gouverneurs, et des routes nouvelles ouvertes au commerce furent encore le prix de ces victoires. Une attaque générale des Germains contre les frontières romaines fut réprimée par la seule présence d'Auguste, pendant qu'Agrippa maintenait l'Orient en paix. Ce fut le dernier service de ce compagnon désintéressé d'Octave. Il mourut en peu de jours, après avoir pris sans faste une part laborieuse à l'établissement de l'empire et à la pacification du monde. Les deux beaux-fils d'Auguste, Drusus et Tibère, accablèrent les Germains et les Pannoniens par de continuelles victoires. Un accident fit périr Drusus, laissant à Tibère, avec le soin de terminer la guerre, le droit de concevoir de hautes espérances. Il eut à prévenir les effets d'un grand désastre. Trois légions romaines, dispersées par l'imprudence de Varus dans le pays des Chérusques, furent exterminées par les barbares. Le soulèvement n'alla pas plus loin, grâce aux sages mesures de Tibère ; mais l'esprit de l'empereur fut vivement frappé de la triste issue de tant d'expéditions heureuses.

Il voyait d'ailleurs tous les jours la solitude se faire autour de lui, et la fortune semblait ne l'avoir élevé si haut que pour l'éprouver plus douloureusement par la mort ou par les désordres des siens. Bientôt il ne se vit plus d'autre héritier que Tibère, et, malgré sa répugnance, il l'adopta, en lui ordonnant d'adopter lui-même son neveu Germanicus. Ayant ainsi réglé implicitement l'ordre de ses successeurs, il mourut à soixante-seize ans, triste et seul, accablé d'un pouvoir laborieusement conquis. Esprit sage, sans nulle grandeur, âme timide et patiente, il ne fut que l'instrument de la destinée, et ne dut son élévation prodigieuse qu'à l'accord constant de son ambition avec l'intérêt du genre humain. Il fut trop méprisé d'abord de la génération qu'il venait chasser du pouvoir, et trop admiré plus tard de celle dont il affermit le repos. Reconnaissons cependant qu'il n'était plus le même et que le succès l'avait rendu meilleur. Il devint aussi avare de sang qu'il en avait été prodigue. Le proscripteur du triumvirat accabla Cinna de sa clémence. Le meurtrier de Cicéron fut le protecteur et l'ami d'Horace et de Virgile. La passion de la paix, le goût du pardon, l'amour des lettres lui vinrent avec la prospérité. Les vices du chef de parti disparurent et firent place aux nobles qualités qui convenaient au chef de l'empire.

L'homme actif et pénétrant qui héritait du pouvoir refusa, comme Auguste, tout honneur excessif, toute flatterie dangereuse. Son avénement avait été signalé par des révoltes militaires en Pannonie et sur le Rhin. Ce n'étaient que des demandes d'argent déguisées, accompagnement désormais inévitable de tout changement de maître. En Pannonie, une crainte superstitieuse désarma les révoltés ; sur le Rhin, ils furent déconcertés par l'héroïque fermeté de Germanicus, qui menaçait de se tuer si on persistait à le faire empereur. Les légions, encore émues, furent lancées sur les Germains par cet intrépide jeune homme, qui, pénétrant avec elles jusqu'au théâtre de la défaite de Varus, donna la sépulture aux restes de cette armée anéantie. Une année d'expéditions continuelles et une grande victoire sur les bords du Weser avaient épuisé la vigueur des barbares, quand Germanicus fut rappelé par Tibère et envoyé peu après dans les provinces d'Orient, troublées par les mouvements des Parthes, par les déchirements de la Comagène et de la Cilicie. Germanicus rétablit partout la paix, alla visiter l'Egypte sans l'autorisation de Tibère, repassa en Asie et mourut subitement à Antioche. Le gouverneur de Syrie, Pison, fut accusé par les amis du prince de l'avoir empoisonné, et l'opinion publique accusa Tibère d'avoir ordonné le crime. Pison se tua dans sa maison, après s'être inutilement défendu devant l'empereur impassible, et son secret mourut avec lui.

Le gouvernement de Tibère ne cessa pas d'être juste et sage, et sa prospérité se soutint encore. Drusus, envoyé sur le Rhin, n'eut qu'à rester spectateur des guerres civiles des

Germains, entretenues par la politique romaine. Des soulèvements partiels en Belgique, dans la Gaule, en Afrique, ne servirent qu'à montrer la difficulté d'ébranler ce vaste empire, et à l'intérieur l'aristocratie était contenue sans effusion de sang. Mais bientôt les menées de Séjan furent l'origine de désordres et de rigueurs sans fin. Simple chevalier, élevé par la faveur du prince qui ne pouvait se fier qu'à sa créature, Séjan voulut travailler pour lui-même, et, en détruisant la famille de l'empereur, se frayer un chemin vers l'empire. Il se fit aimer de la femme de Drusus, qui, pour lui plaire, empoisonna son mari, et il eut l'art de tourner les soupçons du prince contre l'aristocratie et contre les débris de la famille de Germanicus. Les amis de sa veuve, Agrippine, furent frappés de mort ou d'exil. Elle-même, reléguée dans l'île de Pandataria, y mourut de faim. De ses trois fils l'un fut tué et le second mis en prison; le plus jeune échappa. L'aristocratie compta bientôt d'illustres victimes : Sabinus espionné et dénoncé par des préteurs, Crémutius Cordus, condamné pour avoir écrit au point de vue républicain l'histoire des guerres civiles. Pendant que ce noble sang coulait dans Rome, Tibère, retiré dans l'île délicieuse de Caprée, se consumait en d'indignes débauches.

Séjan se vit maître de Rome et crut pouvoir imposer son alliance à Tibère. Il demanda la main de la veuve de Drusus, et, accueilli par un refus, conspira contre l'empereur. Tibère en eut bientôt la preuve, le livra au sénat et se défit de lui par la main de ses ennemis mortels. La chute de Séjan entraîna tout son parti; on se vengea de ses rigueurs sur les siens, sur ses amis. Déjà recommençaient dans Rome, sous une nouvelle forme, les vastes proscriptions des derniers temps de la république.

Cependant, de sa retraite de Caprée, Tibère maintenait l'ordre dans l'empire et en assurait l'intégrité. Le roi des Parthes fut renversé et remplacé par Vitellius. A Rome, la populace, entretenue par des largesses et par des jeux, était sévèrement réprimée dans ses moindres écarts et apprenait à ne plus jouer aucun rôle dans l'Etat. Tibère mourut, tranquille et redouté, à soixante-dix-huit ans. Il avait cinquante-six ans lorsqu'il devint empereur; et cette longue vieillesse fut aussi active et aussi utilement remplie que l'avaient été, sous Auguste, sa jeunesse et sa maturité.

Le gouvernement de Caïus Caligula ne fut qu'un orage. Ce fils de Germanicus avait d'abord justifié l'amour du peuple : les prisonniers délivrés, les dénonciations brûlées, la suspension de cette terrible loi de lèse-majesté qui avait fait répandre tant de sang, avaient déjà rempli les honnêtes gens d'espérance, lorsqu'une courte maladie, altérant la raison de l'empereur, montra une fois de plus quels fléaux le despotisme tient toujours suspendus sur la tête des peuples. Cette raison malade communique à tout l'empire son trouble et sa confusion. Des travaux insensés épuisent les épargnes accumulées de Tibère, des proscriptions sans cause déciment la noblesse, les confiscations appauvrissent les provinces, et l'armée vient, à la suite de ce fou tout-puissant, faire la guerre à des ennemis supposés, sur les rives du Rhin et sur les côtes de l'Océan. Chéréas, tribun des prétoriens, tua l'empereur et mit fin à cette comédie sanglante. Le sénat rétablit la république; elle dura trois jours, et disparut aussitôt que les soldats eurent salué empereur Claude, oncle de Caligula. Le *donativum* fut accordé aux troupes, et Chéréas paya de sa vie l'exemple dangereux qu'il avait donné.

Le nouvel empereur avait cinquante ans. Maladif et timide, il avait été négligé par les siens et oublié par Rome. Les lettres, et surtout l'érudition, lui avaient fait passer doucement une vie obscure, quand le hasard, en l'appelant à l'empire, donna le gouvernement du monde à son entourage, à ses affranchis et à sa femme. Il rétablit la censure par amour de l'antiquité, étendit le droit de cité, et obtint, pour la noblesse gauloise, le droit d'aspirer aux magistratures de la république. Au dehors, les guerres inévitables furent conduites avec sagesse et fermeté. La Bretagne, dont l'indépendance était pour la Gaule une cause de trouble, fut en grande partie conquise. La Germanie fut menacée et contenue; mais Claude ne permit pas à Corbulon d'engager sérieusement une guerre incertaine, et les légions furent occupées à creuser des mines et des canaux. Les Parthes, toujours remuants, reçurent encore un roi de la main de l'empereur; la Lycie, la Thrace et la Judée furent réduites en provinces romaines, et la Mauritanie conquise vint reculer encore les frontières de l'empire.

Par un contraste qui deviendra de plus en plus ordinaire, ce gouvernement, sage et redouté au dehors, était au dedans avili et sanguinaire. Les complots de l'aristocratie ne servirent qu'à provoquer de terribles représailles qui enlevèrent à la noblesse trente-cinq sénateurs et trois cents chevaliers. Les désordres inouïs de Messaline, femme de l'empereur, rendirent sa mort nécessaire, et, en la remplaçant par Agrippine, fille de Germanicus, les affranchis se donnèrent une maîtresse hautaine qui travailla aussitôt à faire son fils empereur pour régner un jour sous son nom. Le fils de Messaline, Britannicus, fut écarté de son père, Claude lui-même empoisonné, et Néron, proclamé par les soldats, leur paya libéralement son élection.

Ce petit-fils de Germanicus tua son frère, sa mère, ses précepteurs, l'élite de la noblesse romaine. Tant de sang répandu lui a donné, dans l'histoire de ce temps, un caractère particulier de cruauté; et cependant une incurable faiblesse était le fond de sa nature : la peur et l'entraînement des circonstances étaient la

cause de tous ses crimes. La première partie de sa vie fut remplie par sa lutte contre Agrippine, qui ne voulait voir dans son fils que le premier de ses sujets; il dut passer la seconde à se défendre contre les tentatives désespérées de l'aristocratie romaine. Cinq années de calme et de sagesse précédèrent ces luttes sanglantes. L'élève de Sénèque se montrait plein de douceur et d'humanité; il diminuait les impôts, secourait les pauvres, avait horreur du sang; mais quand la débauche l'eut enveloppé, quand il eut goûté, avec tout l'emportement de la jeunesse, les priviléges du pouvoir absolu, et lorsque, en même temps, il se vit menacé par sa mère d'une éternelle dépendance, il fut prêt à tout pour conserver sa puissance et ses plaisirs. Son esprit craintif prit au sérieux les récriminations d'Agrippine et cette vaine menace de lui donner Britannicus pour successeur. La peur exaspère les âmes faibles; Néron, n'osant encore s'attaquer à sa mère elle-même et voulant la désarmer, empoisonna Britannicus. Agrippine n'en fut que plus irritée; elle feignit encore de conspirer, redoubla d'emportements et de menaces, et détermina son fils épouvanté à se délivrer d'elle par un parricide.

Les maîtres de Néron l'avaient soutenu dans cette lutte terrible, et furent surpris de se trouver à leur tour importuns et suspects. Burrhus mourut, Sénèque fut écarté, et Néron, abandonné, non pas à lui-même, car il fut gouverné toute sa vie, mais à l'affranchi Tigellinus, se jeta dans tous les excès. La dignité impériale fut avilie de mille manières, sur les théâtres de l'Italie et de la Grèce, où Néron forçait le peuple à écouter son chant; dans les rues, où le chef de l'empire, déguisé, dévalisait et frappait les passants. Le besoin d'argent amena les condamnations injustes et les confiscations illégales; bientôt les conspirations leur répondirent. Celle qui tendait à porter Calpurnius Pison à l'empire enveloppa toute l'aristocratie; les chefs de l'armée, les principaux du sénat la dirigeaient presque ouvertement. Elle se découvrit, et aussitôt Rome fut noyée dans le sang. Le nombre effrayant des complices qui se dénonçaient les uns les autres, la trahison de ses plus sûrs amis, l'héroïque constance de quelques conjurés et leurs menaces, portèrent au comble la terreur de Néron. C'est à partir de ce jour qu'il devint véritablement cruel et versa le sang par orgueil et par plaisir.

Au dehors, l'empire se soutenait toujours par la seule force des armées romaines et par l'intelligence des généraux. Les Germains, les Bretons et les Parthes étaient sans cesse contenus ou réprimés. Le meilleur général de l'époque, l'actif et sévère Corbulon, devint bientôt suspect à l'empereur; il reçut l'ordre de se tuer et l'exécuta. Les armées étaient mécontentes; jalouses surtout des prétoriens de Rome, elles secondèrent de grand cœur l'ambition de leurs généraux; mais chaque armée voulait faire un empereur, et les légions ne s'apaisèrent qu'après s'être déchirées pendant deux années au milieu des populations indifférentes et soumises.

Le proconsul de la Tarraconaise, Galba, fut le premier proclamé. Un *donativum* promis en son nom aux prétoriens suffit pour renverser Néron, qui se tua pour échapper au supplice. Mais, à peine entré dans Rome, Galba fut odieux au peuple et à l'armée. Sévère et avare pour les soldats, facile et prodigue pour d'indignes favoris, il eut à peine le temps de présenter aux prétoriens le successeur qu'il s'était désigné et que ceux-ci refusèrent de reconnaître. Un compagnon de Néron, un brillant débauché, plein de courage et d'activité, s'était fait aimer des troupes et était cher au peuple, qui conservait une sorte de culte pour Néron. Il n'eut qu'à se montrer pour emporter l'empire. Galba mourut misérablement, déchiré par les soldats, et la plupart de ses amis furent massacrés. Le peuple de Rome prit plaisir, comme à un spectacle, à cette lutte sanglante, et, après avoir encouragé les deux partis, se mêla au vainqueur pour avoir sa part du meurtre et du pillage.

A peine Othon eut-il le temps de montrer qu'il avait quelque sagesse; il était encore occupé à calmer les troupes enivrées de leur facile victoire, qu'un nouvel empereur, proclamé à Cologne par les légions du Rhin, entrait en Italie. Les victoires de l'armée d'Othon ne furent pas assez décisives pour arrêter l'ennemi, et une grande défaite qu'il essuya entre Vérone et Crémone lui ôta le désir de continuer la lutte et même l'amour de la vie. Il se tua malgré les supplications des siens, et mourut avec une certaine noblesse pour rendre la paix au monde.

VESPASIEN. — TRAJAN. — LES ANTONINS.

Cela n'était déjà plus en son pouvoir. L'empire entier s'ébranlait pour se donner un nouveau maître. Vitellius ne fit que passer; son règne de huit mois fut une orgie, et la plus vile de toutes; il dévora deux cents millions en festins. L'Orient entier se souleva pour élever au pouvoir un habile et entreprenant général, déjà proclamé à Alexandrie, Vespasien. Il était alors occupé au siége de Jérusalem révoltée, et laissa cette guerre à son fils pour parcourir l'Orient, en ralliant les légions obéissantes. Cependant ses partisans, tour à tour vainqueurs et vaincus dans Rome, finirent par l'emporter et le défirent de Vitellius. Il se trouva maître du monde, et il s'en montra digne.

Il était d'humble origine. Petit-fils d'un centurion, fils d'un publicain dont l'Asie avait honoré publiquement la rare intégrité, il était lui-même honnête homme et bon soldat. L'Orient, qui l'avait proclamé, ne l'avait pas corrompu; il s'était montré en Syrie, comme naguère en Bretagne, attaché à son devoir, gardien sévère, et pourtant aimé, de la discipline.

Ces grandes qualités s'appliquèrent au gouvernement de l'empire.

Vespasien trouva la Gaule en feu : un Batave l'avait soulevée pour assurer l'indépendance de sa patrie, et pour en détourner les forces de la république. Les légions entourées de peuples révoltés, incertaines, démoralisées par les guerres civiles, avaient cédé devant l'insurrection. Quelques-unes même avaient traité avec les révoltés, et prêté serment au nouvel empire gaulois. Il fallut qu'une partie de l'armée d'Orient vînt rétablir l'ordre et effacer la honte des légions de la Gaule. Les Bataves vaincus furent obligés de traiter; ils restèrent les alliés de l'empire et durent fournir des soldats à l'armée romaine. En même temps, à l'autre extrémité du monde romain, était étouffée dans le sang et sous les ruines l'insurrection du peuple juif. Agités sans cesse par les prédictions de leurs prophètes, comptant devenir les maîtres du monde et incapables d'être gouvernés, ils avaient lassé les Romains par des révoltes continuelles et meurtrières : celle-ci leur fut fatale. Titus emporta d'assaut leur ville affamée et la rasa. Onze cent mille Juifs périrent dans cette guerre; ce qui survécut se dispersa dans l'empire.

Vespasien continua le règne d'Auguste. Il renouvela le sénat, répara les désordres de l'administration, combla les vides du trésor et, ce qui était plus difficile que tout le reste, maintint la discipline dans les armées. Econome, et faisant pourtant toutes les dépenses nécessaires, sévère, jamais injuste, il ne souilla son nom d'aucun meurtre inutile; aussi n'eut-il qu'un complot à réprimer, et il mourut regretté de tous. Il s'estimait assez pour n'être ni jaloux, ni effrayé de la gloire d'autrui. Il respecta Céréalis, le vainqueur des Bataves, Agricola, le pacificateur de la Bretagne. Il aimait leur activité guerrière, lui qui dit adieu à la vie par cette belle parole : « Un empereur doit mourir debout. »

Le règne trop court de Titus fut une époque de prospérité pour le monde romain. Cette âme généreuse était éprise du bien, et se plaisait à le faire avec grandeur. Le soulagement des infortunes publiques et privées lui parut le plus beau privilége de la toute-puissance. Il mourut après avoir donné pendant vingt-sept mois un exemple immortel du bien qu'une nature d'élite peut tirer du despotisme même, si fatal aux âmes vulgaires.

Ce fut un terrible contraste que le règne de son frère; les commencements en furent heureux. Les provinces étaient protégées, les délateurs éloignés, Rome tranquille et embellie par de grands travaux. Ce furent, comme toujours, la peur des conspirations et le besoin d'argent qui rendirent le gouvernement prodigue de sang. Les délateurs reparurent, et avec eux tous les fléaux. Agricola fut rappelé de la Bretagne, qu'il gouvernait et civilisait avec trop de gloire; tandis que Domitien allait chercher en Germanie, comme Caligula, des simulacres de bataille, et revenait triompher à Rome. Les Daces forcèrent cependant le Danube, envahirent la Mœsie, et il fallut leur acheter la paix. La révolte du gouverneur de la haute Germanie fut comprimée, mais rendit encore plus sanguinaire un gouvernement déjà insupportable. La famille même de l'empereur, qui n'était pas à l'abri des soupçons et des supplices, finit par l'assassiner aux acclamations du sénat. Le peuple et l'armée, qui jugeaient les princes par leur libéralité et par leur amour des jeux, auraient vengé Domitien, si le *donativum* du nouvel empereur n'eût calmé cette lie de la société romaine.

Un honnête homme, Coccéius Nerva, avait été choisi par le sénat pour réparer les maux que Domitien avait répandus sur l'empire. Le rappel des bannis, l'exil des délateurs, l'allégement des impôts, les magistratures données aux bons citoyens, la fondation de colonies pour les pauvres, l'adoption par l'Etat des enfants abandonnés ramenèrent un peu d'ordre et de sécurité dans cette société si éprouvée par le sort; mais ce digne vieillard avait la main trop faible pour contenir la plèbe et l'armée, toujours ennemies des bons empereurs. Il laissa tuer les meurtriers de Domitien, mais il ménagea à l'empire un maître aussi énergique que sage, en adoptant pour successeur Trajan, qui commandait l'armée du Rhin.

Ce grand homme de guerre apportait des camps l'amour de la discipline, des goûts simples, la haine des intrigues de cour, des délations et des rapines, une vigueur d'esprit qui le poussait aux vastes entreprises, une sagesse pratique qui l'éloignait des tentatives trop ambitieuses, les mâles qualités du chef suprême d'un grand empire militaire. C'était Vespasien avec plus de noblesse, plus de douceur et un plus vif amour de la gloire. Il rappelait Auguste par son respect pour le sénat, par son éloignement pour les formes du pouvoir absolu, par sa simplicité familière. Les provinces et l'Italie furent traitées à l'égal de Rome, leur approvisionnement rendu plus régulier et plus facile, leur population augmentée par de sages mesures, les taxes levées avec moins de rigueur, et les citoyens dispensés de léguer une partie de leur fortune au prince pour assurer le reste à leurs enfants. De grandes voies militaires sillonnèrent l'empire; l'une d'elles unissait les Gaules au Pont-Euxin.

Ces travaux pacifiques s'accomplirent au milieu de guerres difficiles et glorieuses. Les Daces, qui avaient inquiété les derniers empereurs, furent plusieurs fois envahis et vaincus; leur pays fut réduit en province; des colonies, des voies militaires en assurèrent l'obéissance et en hâtèrent la civilisation. A l'Orient, les éternels ennemis des Romains, les Parthes, furent attaqués de toutes parts et réduits à jurer la paix. L'Arménie fut enlevée à leurs incursions perpétuelles, en devenant une pro-

vince romaine. Un second mouvement des Parthes ne servit qu'à faire entrer Trajan en maître dans Ctésiphon, Suze et Séleucie, et qu'à faire réduire en provinces romaines la Syrie et une partie de la Mésopotamie. L'Arabie elle-même fut envahie et en partie soumise ; mais ces conquêtes étaient trop rapides pour être définitives, et ce fut au milieu d'une révolte universelle que Trajan mourut à Sélinonte. Le fruit de ses victoires allait échapper à l'empire, mais il avait vaillamment refoulé vers sa source le flot toujours menaçant des barbares, et jeté sur les armes romaines un dernier et vif éclat.

Un prince pacifique lui succéda, comme lui d'origine espagnole, comme lui ami des provinces et gardien vigilant de l'administration. Adrien apaisa de son mieux le soulèvement des vaincus, garda la Dacie, mais laissa l'Arménie se donner un roi. En Bretagne, sur le Rhin, des fortifications s'élevèrent pour défendre un empire déjà trop vaste, et qui redoutait de s'agrandir. Les Juifs se firent encore une fois écraser sous ce règne : ils étaient soulevés à la mort de Trajan, et lorsque Adrien voulut leur ôter, avec le libre exercice de leur culte, une cause perpétuelle d'insurrection, ils aimèrent mieux se laisser exterminer. Près de six cent mille Juifs périrent, et l'approche de Jérusalem fut interdite aux débris de cette nation malheureuse.

Adrien eut moins de respect que ses prédécesseurs pour les formes républicaines, et opéra dans l'administration d'utiles changements. Une sorte de ministère fut formé des préfets du prétoire, investis de fonctions civiles et militaires. Les affaires administratives furent expédiées dans quatre chancelleries surveillées par l'empereur, et un conseil de jurisconsultes, formé par le prince, remplaça le sénat, par des empiétements successifs. La jurisprudence, où se trouvaient mêlés des sénatus-consultes, des édits du prince et des lois républicaines, fut fixée dans un code qui reçut le nom d'Edit perpétuel et qui eut force de loi. Déjà les empereurs tournaient de ce côté leur sollicitude, comme s'ils pressentaient qu'une législation admirable était le plus glorieux héritage que Rome dût laisser au genre humain. Pendant onze années, Adrien parcourut son vaste empire, laissant partout sur son passage des villes nouvelles, des monuments ou de sages réformes. Malgré les soupçons et les rigueurs qui attristèrent ses derniers jours, il faut compter ce règne parmi ceux qui firent le bonheur du monde ancien.

Un sage lui succéda, qui donna vingt-trois ans de paix et de prospérité à l'empire, et qui mérita le surnom de Père du genre humain. Les lois se ressentaient de la générosité du prince et des sentiments nouveaux qui pénétraient alors le monde. Les orphelines étaient recueillies et élevées sous la protection de l'impératrice; des chaires fondées et entretenues pour l'enseignement des lettres, les villes secourues libéralement lorsqu'elles étaient frappées de quelque fléau. La paix profonde des peuples n'était point troublée par des agressions passagères en Afrique et sur le Danube; et Antonin, sentant tout le poids du grand empire qu'il rendait heureux et tranquille, refusa d'y admettre des peuples barbares qui venaient demander une place dans cette alliance pacifique d'environ cent millions d'hommes. Mais cette longue prospérité avait ses périls; elle ne laissait plus à opposer aux attaques à venir des barbares que des légions amollies et que des peuples désarmés.

A cet homme de bien succéda un philosophe qui continua glorieusement ce beau règne. Marc Aurèle était un stoïcien, mais un stoïcien digne des temps nouveaux, plein de sollicitude pour le bonheur des peuples, d'une sagesse humaine et bienfaisante. Les pauvres ensevelis aux frais de l'Etat, un préteur chargé de la tutelle de leurs enfants, le droit de cité rendu plus accessible, tels furent les premiers bienfaits de ce règne immortel.

Marc Aurèle étendit aux provinces, par l'Edit provincial, les avantages que l'Edit perpétuel avait assurés aux Romains. Il avait pour maxime que la justice consistait surtout dans l'égalité devant la loi; les différences que la politique avait mises entre les peuples, ou que la fortune mettait entre les hommes, n'étaient point reconnues par cette grande âme, que l'amour du genre humain pouvait seul remplir. Il considérait ses sujets comme ses frères; il disait que l'univers était sa maison.

La vie de ce grand homme eût été malheureuse, si la philosophie ne l'eût consolé des désordres de sa famille et des maux renaissants de l'empire. Il avait partagé le pouvoir avec Lucius Vérus, son gendre, et ne put tirer de ce débauché aucun service. Ce fut Avidius Cassius qui repoussa glorieusement les incursions des Parthes et qui prit Ctésiphon et Séleucie, pendant que Lucius Vérus avilissait à Antioche la dignité impériale. La Germanie s'ébranla à son tour, et Marc Aurèle attristé défendit opiniâtrément les bords du Danube. L'invasion vint dépeupler les environs d'Aquilée et ne fut arrêtée que par les divisions des vainqueurs. Une seconde irruption des peuples germains affligea l'empire, que les fléaux de toute nature avaient épuisé d'hommes et d'argent. La patience courageuse de Marc Aurèle força les barbares à la retraite et leur arracha la paix. La révolte d'Avidius Cassius venait d'appeler l'empereur en Syrie et s'était apaisée d'elle-même, lorsque la Germanie, intérieurement troublée par des invasions venues de l'Orient, déborda encore une fois sur l'empire. Marc Aurèle vint consumer dans cette lutte ingrate les restes de sa vie; il mourut au milieu de cette guerre et laissa à son fils le soin de la terminer. La noble tristesse qu'inspiraient à ce grand homme les maux de son siècle, la gran-

deur pleine de simplicité avec laquelle il accepta le lourd fardeau du gouvernement du monde, l'amour viril qu'il portait au genre humain, ont marqué d'une ineffaçable empreinte les belles pages qu'il écrivait sous la tente pendant les longues veilles de la guerre de Germanie.

Grâce à l'adoption qui avait élevé à l'empire une suite d'hommes de bien, les peuples n'avaient reçu depuis Nerva du pouvoir absolu que des bienfaits. L'hérédité donna pour successeur à Marc Aurèle un fou sanguinaire. Commode se hâta d'acheter la paix aux barbares, à force de concessions, pour jouir à sa manière de la toute-puissance. Quelques généraux de Marc Aurèle maintinrent l'ordre sur les frontières de l'empire, pendant que Commode, aiguillonné par le besoin d'argent et par d'incessantes conspirations, remplissait Rome de funérailles. Il n'était pas encore rassasié de sang et de voluptés lorsque les siens, effrayés pour eux-mêmes et se sachant menacés, délivrèrent la cité de ce fléau. Avec lui finissait tristement l'époque glorieuse des Antonins, et avec son successeur commence un siècle d'anarchie militaire, qui achèvera l'épuisement de ce grand empire.

ANARCHIE MILITAIRE. — INVASIONS.

Jusqu'à cette époque, l'empire avait eu un gouvernement régulier qui, par ses traditions administratives et militaires, avait donné l'ordre et une certaine prospérité matérielle à une immense étendue de territoire. L'établissement de l'égalité entre les vainqueurs et les vaincus, la défense des frontières contre la barbarie de plus en plus menaçante, le perfectionnement de la législation approchant de plus en plus de l'équité naturelle et de l'unité, l'extension de la civilisation romaine et l'union des peuples rendues plus facile par le percement de routes immenses et par l'activité d'un vaste et continuel commerce entre les provinces les plus lointaines, telle était, malgré des désordres passagers, l'œuvre bienfaisante des deux siècles qui avaient suivi la chute de l'ancienne république. La civilisation romaine résumant, par la fusion des langues, des mœurs et des doctrines, toutes celles qui l'avaient précédée dans le monde, est arrivée avec les Antonins à son dernier développement. Elle a donné le gouvernement des hommes à de grands capitaines et à des sages accomplis; puis elle semble disparaître avant d'être définitivement remplacée, et les désastres qui suivent ne sont qu'un long interrègne entre la civilisation antique qui expire et la civilisation nouvelle qui va devenir, en fait et en droit, la maîtresse du monde.

Voyons rapidement par quelles épreuves passa l'empire romain jusqu'à l'avénement légal de la nouvelle doctrine. Les empereurs avaient longtemps régné comme les représentants du peuple et de l'armée; le peuple, qui n'existait plus, n'embarrassa jamais leur gouvernement; mais l'armée, toujours employée à contenir les barbares, fut de tout temps redoutable à ses chefs et ne leur donnait son appui qu'en échange d'une perpétuelle indulgence et de gratifications répétées. Quelquefois un empereur, sorti des légions, les contenait par l'habitude du commandement ou par l'attachement respectueux qu'inspirent parfois les vertus militaires aux armées les plus indociles. Mais le temps était venu où les armées voulaient régner pour elles-mêmes et exercer une sorte de gouvernement direct sur la population de l'empire. Le successeur de Commode, Pertinax, eut à peine le temps de montrer qu'il aimait la discipline, et fut tué par les soldats. Une enchère fut ouverte dans le camp des prétoriens aux hommes qui aspiraient à l'empire. Un vieillard, Didius Julianus, l'acquit, au prix de six mille drachmes par soldat. Mais les légions, usant partout du même privilége, firent des empereurs en Bretagne, en Illyrie. L'Africain Septime Sévère, proclamé dans cette dernière province, était le plus voisin de Rome : il l'emporta, et le sénat le reconnut.

Il fallait toujours se servir d'une armée pour réprimer les autres; aussi Sévère ne put-il châtier les prétoriens qu'en usant d'une extrême indulgence pour ses légions d'Illyrie, qui lui extorquèrent à leur tour des gratifications onéreuses. Le nouvel empereur apaisa un de ses deux rivaux par le titre de césar, pendant qu'il battait et faisait tuer le moins redoutable. Il tâcha ensuite d'assassiner l'autre, que soutenait secrètement l'aristocratie; et, n'ayant pu y réussir, il le vainquit en Gaule et le réduisit à se tuer. Rome fut inondée du sang des amis du vaincu. Le sénat fut décimé. Le despotisme militaire le plus absolu pesa sur tout l'empire. Un jurisconsulte illustre, Papinien, rendit cette tyrannie bienfaisante et éclairée, et imposa aux gouverneurs de provinces la justice et l'économie en même temps que l'obéissance. L'appui de l'armée était la seule base de ce gouvernement; aussi fut-elle comblée de priviléges par l'empereur, qui d'ailleurs marchait toujours à la tête des légions, et se faisait gloire de n'être que le premier des soldats. Il voulut achever la soumission de la Bretagne, et s'avança dans l'Ecosse. Il y mourut, au milieu des fatigues d'une guerre acharnée et des dégoûts que lui donnaient les conspirations de son fils.

Ce fils, surnommé Caracalla, partagea le pouvoir avec son frère, puis le tua de sa main, et fit périr après lui plus de vingt mille personnes. Il parcourut l'empire et massacra par trahison la suite du roi des Parthes, appelé à une entrevue pacifique. Il mourut lui-même en Mésopotamie, assassiné par un centurion. Le désir d'étendre à toutes les provinces l'impôt sur les successions lui avait fait donner à tout l'empire le droit de cité.

« Contentez les soldats, avait dit Septime Sévère à ses fils, et ne vous inquiétez pas du reste. » Mais mécontenter une soldatesque exigeante était bien facile, et le pouvoir ne fit que passer, par des meurtres successifs, à Macrin, préfet du prétoire, à Elagabale, dont le luxe et la débauche surpassèrent tout ce que Rome avait vu jusqu'alors ; et enfin à Alexandre Sévère, homme honnête et intelligent, qui ne put cependant arrêter les pillages et les massacres de l'armée et qui fut lui-même égorgé par ses soldats pendant une campagne sur le Rhin.

L'anarchie alla toujours croissant ; les barbares en profitèrent, et les légions, proclamant et tuant tous les jours des empereurs, résistaient avec des chances diverses à cette invasion perpétuelle. Les Goths, qui habitaient autrefois les bords de la Vistule, s'étaient rapprochés des frontières de l'empire, et débordaient sans cesse dans la Mœsie, dans la Dacie et dans la Thrace. De leur côté, les Perses ravageaient la Syrie, et les empereurs, qui ne faisaient que passer au pouvoir, ne pouvaient arrêter cette dissolution prochaine. Des noms jusqu'alors inconnus aux Romains se révélaient par d'audacieuses incursions jusqu'au cœur de l'empire. C'étaient les Alemans qui franchissaient le Rhin, les Goths qui traversaient la Grèce, les Hérules qui sillonnaient la mer Egée, les Francs qui ravageaient la Gaule et qui s'essayaient contre les légions ; et ces barbares eux-mêmes prenaient parti dans la guerre universelle que se faisaient les empereurs proclamés par chaque armée. Ce désordre inouï fut enfin arrêté par l'élévation au pouvoir d'un Pannonien d'humble origine, d'un rare talent militaire et d'une énergique activité. Aurélien mérita le surnom de restaurateur de l'empire.

A l'orient, à l'occident, les barbares envahissaient les provinces. Aurélien arrêta, par une victoire sur le Métaure, le flot des Alemans qui inondait l'Italie. Mais il fut obligé d'abandonner aux Goths par traité la Dacie, dont les habitants furent transportés en Mœsie. En Orient, une femme de génie s'était créé, pendant l'anarchie militaire, un vaste empire qui embrassait la Syrie, l'Egypte et une partie de l'Asie Mineure. Zénobie fut deux fois vaincue et vit prendre d'assaut sa capitale, Palmyre. L'Orient fut ainsi pacifié. Les légions d'Occident avaient fait empereur malgré lui leur général, Tétricus, qui abandonna son armée sur le champ de bataille pour se rendre à Aurélien. Un magnifique triomphe annonça la pacification de tout l'empire, et l'on vit, pour la première fois à Rome, les vaincus épargnés. Tétricus fut fait gouverneur de province ; Zénobie vécut tranquille en Italie. Aurélien ne fut pas heureux dans ses essais de réforme : celle des monnaies excita dans Rome une sédition qui enleva sept mille hommes à l'armée. Il allait attaquer les Perses, lorsqu'il fut assassiné près de Byzance.

L'armée demanda un empereur au sénat et accepta de lui un prince de soixante-quinze ans, le riche Tacite. Il mourut bientôt et fut remplacé par son frère, qui régna trois mois. Probus leur succéda. C'était un homme de guerre, qui chassa les Alemans de la Gaule envahie, les poursuivit jusqu'au Necker, leur arracha la paix et enrôla leur jeunesse dans les légions. Il renversa en Gaule deux prétendants à l'empire, rétablit l'ordre en Illyrie, en Thrace, en Asie Mineure, en Egypte, et imposa la paix aux Perses, effrayés de ces rapides victoires. Il vainquit encore un prétendant dans Alexandrie, et, après un splendide triomphe, partit de Rome pour attaquer les Perses. L'armée, fatiguée d'une guerre continuelle et d'une sévère discipline, l'assassina. Probus n'avait résisté à la première grande invasion des barbares qu'en transigeant avec les envahisseurs. Il les recevait dans ses armées, leur donnait des terres ; il avait établi des Germains dans la Bretagne, en Thrace cent mille Bastarnes, des Francs sur le Pont-Euxin. Il accomplissait ainsi pacifiquement ce que l'invasion faisait elle-même, au prix de plus grandes douleurs : il renouvelait la population de l'empire.

Le préfet des Gaules, Carus, fut fait empereur et nomma ses fils césars. Il périt au milieu d'une guerre heureuse contre les Perses. Ses fils, qui lui succédèrent, moururent tous deux assassinés : Numérien par son beau-père, Carin par son armée. Un Dalmate d'obscure origine, Dioclétien, sortit empereur de cette mêlée. Son courage intelligent l'avait élevé par degrés à cette haute fortune. Il voulut rendre impossible le retour des désordres dont il avait été témoin pendant sa vie militaire. Il voulut arracher le pouvoir aux armées et fonder, sur le respect des peuples soigneusement entretenu, un gouvernement durable, et il réussit dans cette difficile entreprise.

DIOCLÉTIEN. — CONSTANTIN.

Jusqu'à ce jour, les généraux proclamés empereurs ne détrônaient que leurs égaux, des chefs d'armée comme eux, investis pour un temps du pouvoir, mais gardant les mœurs familières des camps ou de l'ancienne cité romaine. Vespasien, Probus étaient toute leur vie des soldats parvenus ; les Antonins étaient des citoyens comme Auguste. De là, la facilité des usurpations ; le renversement d'un général ou d'un citoyen par un autre n'offrait rien d'extraordinaire et ne blessait en rien l'opinion. Le despotisme, qui s'appuie sur la force, n'est qu'une guerre éternelle entre les ambitieux qui s'en disputent l'exercice, à moins qu'un préjugé puissant et durable n'en fasse le privilége d'un seul homme, d'une seule famille, à l'exclusion de tout autre. Il faut qu'il existe entre le souverain et le reste des hommes un si grand intervalle, que l'imagination popu-

laire croie impossible de le franchir et considère l'usurpation comme une sorte de sacrilége. Mais ce préjugé salutaire, qui donne la paix intérieure aux antiques monarchies, n'existait pas dans cet empire militaire, où le pouvoir était chaque jour le prix de la révolte heureuse. Il fallait donc l'imprimer dans les esprits, le créer, pour ainsi dire, par un ensemble de mesures propres à frapper l'imagination des peuples. Et pour produire cet effet, quoi de plus efficace que ces formules respectueuses, que ces cérémonies imposantes qui assimilent le maître à un dieu, et qui voilent peu à peu la misère de l'homme sous la majesté du commandement et sous la pompe soutenue des apparences?

Dioclétien le comprit, et nul n'osait reconnaître le soldat fait empereur sous les murs de Chalcédoine, dans le personnage sacré et presque invisible dont on n'approchait qu'à genoux. Un luxe inouï vint en aide à l'illusion, et une hiérarchie nombreuse de serviteurs, tous honorés selon leur rang, paraissait élever celui qui en occupait le faîte. Mais ces gouvernements qu'une majesté factice environne n'en deviennent guère plus inébranlables, et le danger change de nature plutôt qu'il ne s'éloigne. Ce ne seront plus les révolutions militaires qui élèveront les usurpateurs, ce seront les révolutions de palais, moins bruyantes peut-être, mais plus funestes encore; car les empereurs élevés par l'intrigue domestique ne vaudront pas ceux qui devaient leur fortune à leurs talents militaires et à l'amour des soldats.

La révolte des Bagaudes, en Gaule, les incursions des Alemans et la tentative d'usurpation du général chargé de réprimer la piraterie des Saxons et des Francs, firent bientôt sentir à Dioclétien qu'il ne pouvait seul porter le fardeau de l'empire. Il prit pour collègue son ancien compagnon, Maximien, et lui donna le nom d'Auguste; six ans plus tard il nomma césars Constance Chlore et Galère, et leur confia une partie de l'empire à défendre : à Galère, la Thrace et la ligne du Danube; à Constance, la Gaule, la Bretagne, l'Espagne et la Mauritanie. Maximien gouvernait l'Italie, l'Afrique et les îles; et Dioclétien lui-même, gardant l'autorité suprême, se chargea de l'Orient.

Ce partage du pouvoir était nécessaire; un seul homme ne pouvait protéger également ce vaste empire et repousser tant d'invasions simultanées. Ce fut souvent pour être mieux défendues que les provinces proclamèrent des empereurs, et Dioclétien, en se choisissant ainsi des lieutenants, allégeait sa tâche sans exposer son pouvoir. Il désigna encore trois césars d'avance, disposant ainsi de l'avenir et ôtant le plus lointain espoir aux ambitieux.

L'organisation de l'empire, commencée par Dioclétien, achevée par son successeur, est le premier exemple de cette unité d'administration et de cette hiérarchie de fonctionnaires qui sont entrées dans les mœurs politiques des peuples modernes. Quatre grandes divisions administratives furent créées sous le nom de préfectures du prétoire, subdivisées elles-mêmes en treize diocèses et renfermant en tout cent dix-neuf provinces. La préfecture des Gaules comprenait la Bretagne, les Gaules et l'Espagne. L'Italie, l'Illyrie et l'Afrique formaient la préfecture d'Italie. La préfecture d'Illyrie avait pour diocèse la Dacie et la Macédoine; la préfecture d'Orient embrassait dans ses six diocèses, outre les provinces asiatiques de l'empire, l'Egypte et la Thrace. Des magistrats purement civils administraient à divers degrés ces circonscriptions, et correspondaient avec les ministres de l'empereur, qui réunissaient toutes les affaires dans leurs mains. L'armée, indépendante de l'administration civile, obéissait exclusivement à un ministre de la guerre et ne pouvait plus devenir un instrument de révolte; mais cette armée, composée de barbares ou du rebut de la population de l'empire, n'était plus un instrument de défense.

Cette immense administration ne pouvait être entretenue que par d'accablants impôts, et dès ce jour commença, entre le trésor public insatiable et l'empire appauvri, cette lutte douloureuse où la population finira par succomber et disparaître. De tous ces impôts, celui que payait la terre était le plus lourd. On le percevait en nature et en espèces, à la fin de chaque année, d'après un cadastre qui ne changeait que tous les quinze ans, quels que fussent les malheurs et les pertes éprouvés dans l'intervalle. La cité, répondant pour ses habitants, les riches pour les pauvres, la misère devait monter par degrés jusqu'aux plus hautes fortunes. L'impôt du quarantième sur les marchandises transportées, du centième sur la vente des denrées, du vingtième sur la vente des esclaves et sur les héritages; un impôt sur les prises d'eau, sur les patentes; une capitation sur les prolétaires, le don forcé de couronnes d'or offerte par les villes à l'empereur, le revenu des mines, des carrières et des fabriques de l'Etat, l'affermement de ses propriétés, venaient encore se verser dans le trésor public sans le remplir. Les frais de levée de ces innombrables impôts en absorbaient une partie, et le système qui rendait les notables ou curiales responsables de l'impôt de leur cité, tarissait dans sa source la richesse publique, et réduisait les contribuables à des ruses sans nombre que la loi s'efforçait en vain de prévenir.

Des titres pompeux couvraient cette incurable misère. De l'empereur jusqu'au dernier des fonctionnaires descendait une série de dénominations nobiliaires, hiérarchiquement distribuées, non transmissibles, attachées à la personne et à la fonction. Le nom de *maître* et de *seigneur* était réservé au prince; sa famille était *nobilissime;* les ministres, les préfets du prétoire étaient *illustres;* les gouverneurs

de provinces, les généraux, les magistrats municipaux des cités étaient *clarissimes* ou *perfectissimes*, ou *excellents*, ou *honorés*. Tout ce qui touchait à l'empereur était *sacré*, son palais, sa chambre, son trésor, ses volontés, et tout fonctionnaire avait sa part de cette majesté divine. Ces noms et ces usages entrèrent bientôt dans les mœurs, passèrent aux barbares et pénétrèrent ainsi dans le monde moderne.

Dioclétien et ses collègues inaugurèrent par quelques guerres heureuses la nouvelle organisation de l'empire. Pendant que Maximien écrasait les paysans gaulois révoltés, Dioclétien faisait à la fois la guerre à l'Afrique soulevée et à des prétendants à l'empire. Galère battit les Perses et leur arracha cinq provinces au delà du Tigre. Constance pacifia la Bretagne et chassa les Alemans de la Gaule. Les divisions des peuples barbares, entretenues par l'empereur, donnèrent enfin quelque repos au monde romain. Mais Dioclétien, fatigué de luttes perpétuelles, voulut mourir en paix et abdiqua. Maximien, son collègue, dut l'imiter; Galère et Constance Chlore furent aug à leur tour et deux nouveaux césars fu nommés. Constance mourut peu après, et fils Constantin entra sur la scène. En m temps, de nouveaux prétendants s'élevèr l'empire eut six maîtres à la fois. Consta finit par l'emporter et n'eut plus bientôt q rival, Licinius, auquel il abandonna l'Or et qu'il renversa après une paix de neuf nées.

L'empire se retrouva ainsi dans les mains seul homme, qui donna une sanction éclat à la grande révolution morale qui s'accom sait depuis trois siècles au sein du m romain. Les nouvelles doctrines qui av envahi l'empire avaient plus contribué q armes à l'élévation de Constantin; elles av créé de nouveaux intérêts dont il s'étai claré le protecteur, et, en échange, elles avaient donné la victoire. Quelle est cette nouvelle dont l'influence est devenue décis D'où vient-elle? Comment s'est-elle orga et établie au milieu de l'ancien monde?

LIVRE HUITIÈME.

LE CHRISTIANISME

Jusqu'à son avénement sous Constantin, et l'Empire jusqu'à la mort de Théodose.

LE CHRISTIANISME. — PERSÉCUTIONS. — FORCE DE L'ÉGLISE. — HÉRÉSIES. — L'ARIANISME. — DÉCADENCE POLITIQUE ET MILITAIRE DE L'EMPIRE.

LE CHRISTIANISME.

Le monde n'a pas encore vu de société sans religion. Chez tous les peuples, des croyances respectées du plus grand nombre ont donné aux prescriptions de la morale une origine surnaturelle, et une sanction divine à l'accomplissement du devoir. Nous n'avons jusqu'ici considéré ces croyances diverses qu'au point de vue de leur influence sur les institutions et sur les mœurs des peuples qu'elles gouvernent, et nous ne nous écarterons pas de cette méthode. Nous avons vu comment les religions orientales s'accommodaient à l'inertie des peuples, comment la religion hellénique fut avant tout une source d'inspirations pour l'art, et comment la religion romaine fut exclusivement l'auxiliaire et presque la servante de la politique. Il faut maintenant considérer une religion autrement puissante sur les esprits des hommes, et qui depuis dix-huit siècles a exercé sur les affaires humaines une irrésistible influence. Retraçons d'abord son humble début dans cette société qu'elle devait conquérir, et montrons par quelle suite d'événements elle a pris une part si considérable à la plus grande révolution qui eût encore renouvelé la face du monde.

La civilisation moderne n'a pas anéanti la civilisation antique ; elle l'a développée et la developpe tous les jours. Pour les arts et pour les lettres, elle a reçu les leçons de la Grèce, et Rome lui a enseigné la jurisprudence et l'administration ; mais sa religion lui vient d'ailleurs. Elle est sortie de ce faible peuple dont nous avons déjà esquissé la malheureuse histoire ; qui est arrivé de servitude en servitude et de révolte en révolte à sa ruine complète et à une dispersion éternelle, et qui n'a ainsi fatigué tous les maîtres du monde ancien par une énergie indomptable, que parce qu'il portait en lui le germe du monde nouveau. Qu'on se représente en effet cette race toujours opprimée et jamais soumise, gardant partout ses traditions et ses croyances, soit qu'elle serve en Egypte, soit qu'elle souffre sous les conquérants orientaux, soit qu'elle essaye vainement de secouer le joug inébranlable de la domination romaine. Elle est jalouse de son indépendance, hostile à l'étranger, toujours agitée à l'intérieur par son culte, par ses révolutions religieuses, par ses prophètes. Si elle change de gouvernement, c'est son Dieu qui l'ordonne ; si elle tombe en servitude, c'est ce Dieu qui la châtie ; si elle s'affranchit, c'est Dieu qui lui pardonne et qui la relève. Ses rois sont tous des élus ou des maudits ; ils chantent le Seigneur ou ils le blasphèment et sont renversés par les prêtres. Ainsi, tandis que le monde ancien dépense son activité féconde dans les arts, dans la politique et dans la guerre, la religion est l'unique affaire du peuple juif et elle le consume. Quand Titus emportera Jérusalem, c'est sur des Juifs, encore armés les uns contre les autres par des discordes religieuses, que tomberont les débris du temple. C'est de ce foyer toujours ardent, mais longtemps contenu dans un étroit espace, que va s'échapper le christianisme, pour se répandre sur le monde ancien expirant, comme un feu qui épure et qui ranime.

Pour concevoir la grandeur salutaire du rôle de la religion nouvelle, il faut considérer l'état dans lequel elle a trouvé le genre humain. Un amour effréné pour la vie, un étroit attachement aux choses de la terre, étaient le fond de la civilisation antique. Depuis les orgies de Babylone jusqu'aux fêtes prodigieuses des empereurs romains, tout ce que le monde ancien renferma d'âmes vulgaires vécut dans la débauche ; et le renversement de la république romaine y poussa, comme dans un asile, de nobles âmes faites pour des temps meilleurs. Mais que furent après tout les meilleurs temps du monde ancien, sinon le triomphe d'une politique toujours injuste, et d'une guerre toujours impitoyable ? Nous avons vu comment cette ambition romaine, si féconde en prodiges, n'était que la forme la plus élevée de l'avarice particulière à cette race envahissante, et comment elle se tourna facilement en une soif insatiable de richesses et de voluptés. Malgré les vues supérieures de quelques âmes généreuses, l'antiquité fut une longue mêlée où l'on se disputait par les armes les biens de la

terre, où le plus fort avait pour récompense le pouvoir et le butin, où l'esclavage attendait le plus faible. Et comme cette tyrannie des uns et cette servitude des autres n'avaient d'autre justification que le succès du plus fort, de continuelles révoltes ébranlaient cette société mal assise; et depuis les Hilotes, qui pillaient Sparte à demi renversée par un volcan, jusqu'aux esclaves d'Italie, qui essayaient d'écraser Rome déjà pressée par tant d'adversaires, le monde ancien vécut sous la menace de la plus légitime et de la plus impitoyable des vengeances. L'établissement de l'empire, en mettant toute la force, qui était déjà du côté d'un seul peuple, dans les mains d'un seul homme, apaisa cette mêlée; mais, quoique les nations, moins opprimées, l'eussent appelé du beau nom de *paix romaine*, l'empire était moins le commencement de la paix que la suspension de la guerre. La misère s'accroissant avec les impôts, l'esclavage subsistant toujours quoique adouci, et, par-dessus tout, le progrès inouï de la corruption des mœurs, étaient des plaies toujours ouvertes, que l'antiquité n'avait pas le moyen de guérir. La philosophie antique était pleine de charme et de consolation pour les sages; mais le stoïcisme n'était pas fait pour se répandre, et l'épicurisme mal compris avait sa part dans la dépravation publique. La religion avait eu ses beaux jours, soit qu'elle fût associée en Grèce à l'hospitalité, à la bonne foi, à l'amour de la patrie et de la liberté; soit qu'elle vînt à Rome en aide au patriotisme du sénat, inclinant le peuple au respect des lois par une crainte religieuse, ou le soutenant par une foi invincible dans les grandes destinées de la république; mais la religion n'avait pas survécu à la sagesse des philosophes ou aux railleries des beaux esprits. Depuis Socrate jusqu'à Lucien, tous l'avaient détruite et nul ne l'avait remplacée. Il en restait un amas de superstitions incohérentes qui exprimaient à leur manière la confusion de tous les peuples et qui servaient de prétexte à la débauche. Cette religion expirante se fût ranimée qu'elle n'eût apporté aucun secours au genre humain. Elle avait pour fondement la fatalité; au-dessus des dieux planait l'aveugle fortune. Elle était l'œuvre des plus forts, et ne pouvait affermir aucune société, puisqu'elle ignorait l'art salutaire de consoler les misérables et d'apaiser les vaincus. C'est autour de ce monde dégénéré, épuisant ses dernières forces dans l'orgie, que frémissaient les barbares impatients de l'envahir, comme les eaux du lac Fucin, artificiellement suspendues, grondaient sur la tête des convives de Claude.

Il n'est pas besoin d'une longue étude pour reconnaître que le christianisme apportait aux hommes des doctrines directement opposées aux mœurs qui perdaient le monde ancien. L'amour des choses de la terre avait à la fois endurci et corrompu les âmes; le mépris du monde et l'indifférence au plaisir sont pour le chrétien les commencements de la vertu. L'inégalité n'avait d'autre sanction que le droit du plus fort; s'y soumettre était faiblesse et lâcheté. Pour le chrétien, l'inégalité ici-bas est un dessein de Dieu; elle est adoucie par l'attente d'un monde meilleur : c'est une épreuve et l'endurer est un mérite. La revendication violente du droit individuel ensanglantait le monde; le chrétien renonce à ses droits, il s'en remet à la volonté de Dieu, il se résigne; et plus on lui donne l'occasion de le faire, plus on opprime cet esclave volontaire, plus on lui élargit le chemin du ciel. Bien plus, il rendra le bien pour le mal, doublant ses mérites avec un héroïque bon sens. En un mot, partout où le destin antique abandonnait les hommes à la lutte de leurs passions contraires, à l'oppressif enivrement de la victoire ou au désespoir menaçant de la défaite, un Dieu plein de justice et de bonté, aimant par-dessus tout le dédain des biens du monde, ordonnant la douceur envers tous, récompensant magnifiquement la patience, contient et apaise les forts, soutient et console les faibles, et offre à tous les hommes, en échange des joies funestes auxquelles ils renoncent ou des vives douleurs qu'ils endurent, l'espérance d'une éternité bienheureuse. C'est ainsi que le christianisme changeait le but de la vie humaine, détournait l'activité des âmes vers la pratique des vertus pacifiques, et tenait sans cesse les yeux des hommes élevés vers le ciel, pour les détacher plus sûrement de la terre.

Le christianisme eût peut-être rendu le monde immobile en le pacifiant, sans l'admirable fécondité de sa doctrine sur l'égalité morale des hommes devant Dieu. Ils sont égaux en misère, puisqu'ils héritent tous de l'imperfection du père du genre humain; ils sont égaux en dignité, puisqu'ils ont tous part au sanglant sacrifice du Rédempteur de l'espèce humaine. Le lien sacré de la charité les unit en une famille dont tous les membres sont solidaires. Ils doivent s'éclairer, se secourir, marcher ensemble dans la bonne voie. Malheur à qui donne de mauvais exemples! malheur même à qui laisse ses frères à leur propre faiblesse. Tous, selon une expression sublime, ils ont charge d'âmes. Ils répondent aussi des corps; l'antique humanité va disparaître; la vie humaine, si prodiguée jusqu'alors, prend un nouveau prix; la législation adoucie protégera l'esclave, assurera le sort de l'orphelin; nul n'est plus méprisable dans cette foule qu'il a plu à Dieu de racheter d'un seul coup.

Aussi l'âme humaine est-elle la plus précieuse des conquêtes, le travail des conversions le plus saint des ministères. De là, parmi les croyants, cette ardeur de prosélytisme, cet amour de l'apostolat qui forme un si vif contraste avec la sagesse contenue et contente d'elle-même des maîtres de la philosophie antique. Rien n'effraye le chrétien qui veut gagner une âme à Dieu, ni le danger de la per-

sécution, ni les fatigues, ni les insultes, ni le supplice plus grand encore de se heurter contre l'ignorance et la sottise. Au contraire, comme la charité qui s'adresse au corps recherche les plus profondes misères, celle qui veut sauver l'âme cherche de préférence les humbles intelligences, les cœurs rebelles, les esprits étroits et violents. La doctrine nouvelle descend à ceux qui semblent au-dessous de ses enseignements; elle conquiert ceux qui se croient au-dessus de ses atteintes; elle ne désespère d'aucun homme, s'annonce à ses persécuteurs et les éblouit, renouvelant sans cesse le miracle de Paul arrêté sur le chemin de Damas. Cette mâle ardeur de la charité chrétienne fit équilibre à la doctrine du détachement et de la résignation, et, en assurant la vie et la fécondité de la religion nouvelle, la rendit plus conforme au génie des peuples de l'Occident.

Il fallait, en effet, un nouvel aliment aux jeunes populations qui allaient remplacer les races appauvries de l'ancien monde; il fallait qu'à leur entrée sur la scène s'offrît un objet capables d'émouvoir leur imagination, digne d'occuper leur impatiente activité. Accepter la religion nouvelle, la défendre, la répandre par la prédication et par les armes, et fonder des nationalités animées de son génie, telle fut la longue tâche qui accueillit les conquérants du monde ancien, et qu'ils accomplirent, à travers mille obstacles, pendant cette période de l'histoire du genre humain qui reçut le nom de moyen âge. Ainsi fut en partie détournée la catastrophe qui menaçait le grand empire, et, bien que son unité fût brisée et son nom effacé de la terre, c'est lui qui, renouvelé par une révolution opportune, a conquis ses envahisseurs. En effet, ce qu'il y avait en lui de durable et d'utile, ses lois, son administration, sa hiérarchie, passa par degrés aux barbares, avec les institutions chrétiennes et ses lettres mêmes, que la religion nouvelle avait, pour un temps, traitées en ennemies, reparurent plus tard avec un incomparable éclat et renouèrent les traditions de l'esprit humain.

PERSÉCUTIONS. — FORCE DE L'ÉGLISE.

Cette révolution intérieure, qui commence par le supplice du fondateur du christianisme dans Jérusalem et qui se termine par le triomphe de la doctrine nouvelle avec Constantin, est le plus glorieux exemple de l'impuissance de la force brutale contre le progrès d'une idée, et des ressources infinies de la volonté humaine soutenue par une foi inébranlable. Cette prodigieuse effusion de sang, ces sacrifices volontaires qui, d'un bout de l'empire à l'autre, ont prêché la religion nouvelle avec une muette et irrésistible éloquence, sont les titres de noblesse de l'Eglise chrétienne, et elle les a conservés avec un religieux respect. Ce fut sous Néron que les chrétiens furent persécutés pour la première fois; on les confondait encore avec les Juifs, sans cesse révoltés et traités en ennemis du genre humain. Après la destruction de Jérusalem, les chrétiens se dispersèrent de plus en plus dans l'empire, et Domitien les persécuta de nouveau. Trajan défendit de les rechercher, mais permit de les punir; et ainsi commencèrent les persécutions individuelles qui, sous Adrien, Antonin et Marc Aurèle, enlevèrent à l'Eglise d'illustres apôtres. La lutte fut rendue plus vive par le progrès même de la religion nouvelle. Les Gaules virent de nombreux supplices sous Septime Sévère, et avec Décius commença la plus terrible persécution qui eût encore affligé l'Eglise; elle se poursuivit après lui avec moins de rigueur jusqu'à Dioclétien, et se réveilla tout à coup avec une violence inouïe qui se soutint neuf années. Ce fut presque au sortir de ce sanglant baptême que le christianisme, adopté par Constantin, reçut de lui la liberté et le pouvoir.

Que les premiers chrétiens aient été persécutés par les Juifs, rien n'est plus facile à expliquer, l'intolérance en matière de religion étant le fondement même de la loi juive; mais que les Romains aient voulu noyer le christianisme dans le sang et l'aient opprimé pendant trois siècles, c'est ce qu'on ne peut comprendre si l'on ne considère combien le christianisme était éloigné de toutes les religions que la politique romaine protégeait avec une égale indifférence. Les religions antiques avaient ce caractère commun, de ne pas s'exclure les unes les autres. Les formes diverses de cette universelle adoration de la nature n'avaient rien d'inconciliable, et le nombre des dieux pouvait être accru sans blesser personne. La religion chrétienne, au contraire, excluait toutes les autres; elle était avant tout une négation, et les croyances élevées qu'elle mettait à la place des mythes populaires semblaient des abstractions vaines. Quand le catéchumène chrétien avait brisé dans un temple la statue d'un dieu, l'autel restait vide. Aussi ce n'étaient pas tant les sectateurs d'une religion nouvelle qu'on poursuivait sous le nom de chrétiens, que les ennemis de toutes les religions, que des athées. Le christianisme ne semblait à personne un culte qui pût prendre place parmi les autres; c'était une doctrine, et une doctrine agressive, qui réclamait ouvertement la destruction des temples, le silence des oracles, l'abolition des cérémonies; qui ne demandait pas tant à être soufferte qu'à conquérir; qui avait moins besoin de liberté que de domination. Cette noble ardeur du christianisme naissant éclatait de toutes parts et provoquait la guerre: guerre héroïque, puisque, d'un côté, on ne s'attaquait qu'aux idées et au culte, et que, de l'autre, on frappait des hommes sans défense. Les chrétiens n'eussent pas recherché le martyre, que la persécution les eût atteints à cause des mille occasions où il leur fallait, sans autre alternative, renier secrètement leur foi ou la publier hautement. La politique romaine avait si étroitement uni les

cérémonies du culte aux actes de la vie publique, qu'en devenant chrétien un citoyen romain ne pouvait plus passer un seul jour sans donner des marques de sa nouvelle croyance. Pouvait-il considérer comme de vaines formules les rites innombrables que lui imposaient la loi et la coutume? Pour une religion naissante, accepter de pareilles transactions, c'était périr. En s'y refusant, le christianisme montra ses titres à la conquête du monde; mais nous avons vu quels flots de sang a coûté cette glorieuse exigence de la foi chrétienne.

Elles furent salutaires à plus d'un titre, ces persécutions terribles, et aucune de ces grandes douleurs ne fut perdue pour le genre humain. Les âmes s'y retrempèrent par l'exercice journalier des plus difficiles vertus, et dans ce monde dégradé refleurirent tout à coup l'enthousiasme et le dévouement. On vit reparaître, agrandis et multipliés, ces prodiges qu'enfantait jadis l'amour de la patrie et de la liberté. Le spectacle imposant des martyres rappela aux hommes qu'il existait des biens plus précieux que la vie, et qu'il était beau de se sacrifier à son devoir. La loi morale fut rétablie par des exemples frappants et populaires, et ainsi fut secouée la torpeur mortelle des esprits. Combien ces temps d'épreuves virent-ils de sacrifices, de séparations cruelles, de douleurs domestiques! quel contagieux héroïsme parcourut alors le monde! et quelle vivante preuve de l'égalité chrétienne fut donnée par des martyrs de rangs si divers librement confondus! Les riches et les pauvres, les hommes libres et les esclaves couraient ensemble à la mort; et les femmes, expiant longuement, par la virginité et par le martyre, les désordres séculaires du monde païen, conquirent dès lors leur droit au rang nouveau qui leur était assigné dans la société chrétienne. Les tribunaux des préteurs devinrent par le fait autant de chaires évangéliques, et ce fut à cette sanglante école que se fit l'éducation du monde nouveau.

Ce que l'Eglise gagna de force aux persécutions, son histoire le prouve. L'issue glorieuse de cette longue lutte fortifia singulièrement sa foi en elle-même et la mit au-dessus de tous les périls à venir. Elle les considéra dès lors comme des épreuves salutaires et se tint assurée de les vaincre. Chacun des membres de ce grand corps s'habitua à ne jamais désespérer du succès, et cette armée si éprouvée se regarda comme invincible. Comme c'était par une résistance opiniâtre que l'Eglise avait vaincu ses persécuteurs, la résistance resta toujours son moyen favori de combattre; et sur ce point son histoire était d'accord avec sa doctrine. L'ancienne Rome avait eu pour tradition de tout oser, la tradition de la Rome nouvelle fut de tout souffrir. Elle avait appris pour toujours à user la force de ses ennemis par une patience inflexible. C'est ainsi que la persécution l'avait fait entrer dans ses voies et lui avait donné le secret de ses victoires.

Son organisation s'était développée au [illegible] de la guerre. La distinction s'était établie [illegible] les prêtres et les fidèles, entre les *clercs* [illegible] *laïques*. L'élection était admise pour le [illegible] des *évêques*, qui nommaient à leur tour prêtres chargés de les assister dans la direc[illegible] de leur église. Ce corps épiscopal, com[illegible] d'hommes éminents et dévoués, élevés par [illegible]pinion publique, et souvent malgré eux, à [illegible] dignité laborieuse, était l'âme du peuple [illegible]tien, et son influence s'étendait bien au [illegible] des affaires de la religion. L'unité de l'E[illegible] était maintenue par une correspondance [illegible] entre les évêques et la prééminence reco[illegible] des siéges institués par les apôtres eux-[illegible]mes. L'influence toujours croissante du [illegible] de Rome conduisait par degrés l'Eglise à [illegible] complète unité. Enfin l'usage des *conciles* [illegible] devinrent fréquents à la fin du deuxième si[illegible] et qui réunissaient les évêques pour la déc[illegible] des sujets importants, établissait une vér[illegible] représentation de la société chrétienne, des[illegible] à fixer et à maintenir les principes de la re[illegible] nouvelle.

Les sacrements rappelaient sans cesse [illegible] chrétiens qu'ils étaient membres d'une mê[illegible] famille, et que l'Eglise s'associait à tous [illegible] actes importants de leur vie. Le *baptême* [illegible] le signe de leur entrée dans la société chrétienne. La *confirmation* les affermissait co[illegible] les dangers dont l'Eglise était menacée, et [illegible] préparait à lutter courageusement pour son s[illegible]lut. La *communion* les unissait tous en Dieu [illegible] rappelait en même temps le sacrifice sanglan[illegible] qui avait racheté le genre humain. Le chrétien qui avait failli était rattaché à l'Eglise par [illegible] *pénitence*, expiation publique de la faute co[illegible]mise, gage de réconciliation avec Dieu et av[illegible] la société chrétienne. Le *mariage* était devenu dans la religion nouvelle, une action sainte, un sacrement. C'était une révolution dans la famille antique. La femme n'était plus l'inférieure de l'homme, mais sa compagne; elle ne pouvait plus être opprimée, ni chassée par celui qui l'avait acceptée pour épouse devant Dieu. Le chrétien qui sortait de ce monde recevait le viatique, l'*extrême-onction*, et l'Eglise, qui l'avait accueilli à sa naissance, venait l'affermir et le consoler devant la mort. Enfin, celui qui entrait dans l'Eglise dirigeante et qui sortait des rangs de ses frères, pour devenir à la fois leur serviteur et leur guide, était investi, par le sacrement de l'*ordre*, d'un nouveau caractère, et la solennité imposante qui le préparait à l'accomplissement de ses devoirs lui en apprenait l'étendue. C'est ainsi que la vie du chrétien était tout entière enveloppée dans la religion, et que l'Eglise le guidait pas à pas d'un bout à l'autre de sa carrière.

HÉRÉSIES. — L'ARIANISME.

La persécution ne fut pas le seul danger que la religion nouvelle eut à vaincre, et l'hérésie

exerça peut-être plus encore la sagesse de ses docteurs et la fidélité de ses disciples. Par cela seul qu'elle réveillait l'esprit humain et le ramenait aux grandes questions qui l'ont toujours inquiété, l'Eglise provoquait la contradiction et le doute qui en semblent à jamais inséparables. De nombreuses doctrines s'opposèrent à la sienne, offrant des solutions différentes aux obscurs problèmes que la religion nouvelle avait à la fois proposés de nouveau et résolus. Les hérésies ne devant nous occuper, comme le christianisme lui-même, qu'en raison de leur influence sur les affaires générales du monde, nous ne ferons que mentionner celles qui n'ont agité que l'intérieur de l'Eglise. Ce furent d'abord les tentatives du judaïsme pour conserver dans le sein du christianisme même ses traditions et ses coutumes. La circoncision, l'époque de la Pâque furent les sujets de ces luttes que l'Eglise apaisa facilement. Ce fut encore d'une question de discipline que sortirent les hérésies de Fortunat et de Novatien; on ne s'accordait pas sur l'expiation à imposer aux chrétiens qui avaient faibli devant la persécution. Un passage mal compris de l'Apocalypse engendra l'erreur peu dangereuse des millénaires qui pensaient que Jésus-Christ reviendrait pendant mille ans régner dans Jérusalem.

Mais le mouvement philosophique provoqué par l'apparition du christianisme, enfanta les hérésies qui menacèrent le plus sérieusement le règne et l'existence même de l'Eglise. L'hérésie des gnostiques fut un système complet qui séduisit de hautes intelligences. La négation des traditions chrétiennes et de l'histoire sacrée en était le commencement; l'introduction dans la religion des dogmes les plus profonds du panthéisme oriental en était le terme. L'éternité de la matière, l'existence de deux principes, une hiérarchie d'essences invisibles, tels étaient les points principaux de la doctrine nouvelle. La connaissance parfaite était la première des vertus et conduisait au souverain bien. L'Asie, l'Egypte, l'Italie même furent couvertes des nombreuses sectes des gnostiques. C'était l'hérésie des savants et des sages; elle borna ses ravages à l'aristocratie de la société chrétienne.

La divinité de Jésus-Christ répugnait à plus d'un chrétien et surtout à ceux qui, voulant modifier ou compléter sa doctrine, se voyaient opposer l'infaillibilité d'un Dieu. Tertullien lui-même avait été séduit par les opinions de Montan, qui, développées bientôt par Manès, entrèrent dans le vaste système mystique connu sous le nom de manichéisme. La croyance antique de l'opposition du bien et du mal, la lutte de deux principes contraires dans le monde et de deux âmes ennemies dans l'homme, tels étaient les dogmes de la religion nouvelle. Ses pratiques consistaient dans une suite de purifications; la hiérarchie de ses ministres avait pour chef un représentant de l'Esprit-Saint. Sorti de la Perse, le manichéisme conquit rapidement l'Orient et se répandit en Occident.

Le christianisme devait triompher de toutes ces hérésies qui, malgré leurs analogies partielles avec la religion chrétienne, lui étaient au fond opposées et tendaient à conserver ce que l'Eglise venait détruire. En effet, le panthéisme qui était la source cachée des antiques religions, était le principe de ces hérésies philosophiques; et, en dépit de l'esprit élevé de leurs chefs, elles conduisaient leurs sectateurs à ce sensualisme grossier que le christianisme voulait effacer de la terre. Toutes anéantissaient la personnalité divine, et les traditions si simples et si frappantes sur lesquelles reposait, dans le christianisme, le système des peines et des récompenses. Elles mettaient à la place de ces enseignements populaires des théories subtiles et profondes, d'autant plus impuissantes pour entraîner au bien des esprits sans culture, qu'elles étaient plus séduisantes pour des esprits cultivés. C'étaient donc moins des religions nouvelles qui s'opposaient au christianisme que les systèmes philosophiques de l'antiquité rajeunis par une forme religieuse, et essayant de vaincre l'Eglise sur son champ de bataille, c'est-à-dire de la remplacer dans la foi des peuples. Tel est le sens de ces grandes luttes que le christianisme a soutenues avec avantage contre les puissantes hérésies des premiers siècles de notre ère. L'œuvre même que l'Eglise chrétienne venait accomplir en ce monde y était profondément engagée, et les succès de l'Eglise contre les doctrines qui menaçaient sa vie furent autant de victoires pour la morale, autant de progrès pour la civilisation.

La plus longue et la plus vive de ces luttes prit naissance dans Alexandrie, ce dernier asile de la philosophie antique. Un prêtre, Arius, nia la divinité du Christ, et, modifiant bientôt cette opinion trop ouvertement contraire à la croyance générale de l'Eglise, il reconnut au Christ une existence éternelle et une substance analogue à celle de Dieu. L'arianisme séduisit les plus grands esprits; les évêques de Nicomédie et de Césarée l'adoptèrent et le répandirent. En présence de cette dangereuse division de l'Eglise chrétienne, Constantin, son protecteur, résolut de lui faire établir par elle-même, dans une déclaration solennelle, les bases désormais inébranlables de sa foi. Une réunion générale des évêques chrétiens fut convoquée en 325 à Nicée, en Bithynie, pour prononcer son jugement sur la doctrine d'Arius. Trois cent dix-huit évêques répondirent à l'appel de l'empereur. L'arianisme comptait, dans cette auguste assemblée, vingt-deux défenseurs; Arius lui-même était présent. Ce fut de ce grand concile que sortit la profession de foi qui est restée jusqu'à ce jour celle de l'Eglise catholique : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout-puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, *engendré du Père*

et consubstantiel au Père; par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre ; qui pour notre salut est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux et viendra juger les vivants et les morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : il y a eu un temps où il n'était pas ou qui *prétendent que le Fils de Dieu est d'une autre substance,* la sainte Eglise leur dit anathème. » Tel est cet immuable symbole, si complet dans sa simplicité concise. Toutes les affirmations qui y sont contenues sont autant de condamnations contre l'arianisme et contre les hérésies antérieures. La personnalité divine, la création, la divinité de Jésus-Christ, la rédemption de l'espèce humaine et sa responsabilité morale, ces bases de la foi chrétienne, y sont établies avec l'autorité que donnaient à cette grande assemblée le nombre et la dignité de ses membres, la conscience de sa mission et le sentiment du péril qui menaçait l'Eglise. Des questions secondaires, mais non pas sans importance, furent encore résolues par ce concile. Les conditions de l'entrée et de l'avancement dans les ordres sacrés furent réglées ; le mariage défendu à l'avenir aux prêtres, l'usure sévèrement interdite. La juridiction de certains évêques fut étendue sur plusieurs provinces, et l'évêque de Rome fit un pas de plus vers la suprématie. L'excommunication fut réglée et ses abus prévenus par le contrôle annuel des évêques réunis de chaque province. Les pénitences publiques, les prières, le rôle des femmes dans l'Eglise, furent encore l'objet de plusieurs décisions de cette laborieuse assemblée. Elle fut un éclatant témoignage des rapides progrès qu'avait accomplis le christianisme dans le monde ancien, de la sagesse élevée de ses docteurs, de la force toujours renaissante de sa discipline. On comprit dès lors quelles ressources infinies l'Eglise en péril pouvait trouver dans cette représentation générale du peuple chrétien.

Constantin sanctionna par des édits les décisions du concile. Arius fut banni et avec lui deux évêques, qui persistèrent à refuser leur adhésion au symbole de Nicée. La destruction des livres ariens fut ordonnée et les hérétiques frappés d'une amende. Mais ces sévères mesures furent loin d'apaiser les esprits, et d'ailleurs elles ne se soutinrent pas longtemps. Constantin, fléchi par sa cour, rappela les évêques exilés, et l'Eglise éprouva, dès ces premières épreuves, à quels dangers l'exposait le mobile appui du pouvoir politique. L'arianisme refleurit partout; Athanase, le défenseur infatigable de l'Eglise, en était comme assiégé dans Alexandrie. La lutte s'obscurcit en s'envenimant; la subtilité grecque multiplia bientôt les professions de foi contraires, et l'on combattait dans les ténèbres lorsque Constantin, abusé par les ennemis d'Athanase, l'exila à Trèves. Un concile arien est aussitôt assemblé à Constantinople, et la mobilité de l'empereur m tait déjà en danger l'Eglise; mais la mort bite d'Arius, dans laquelle les chrétiens vir un châtiment céleste, découragea les chefs l'hérésie, effraya l'empereur lui-même, et s pendit la lutte, jusqu'à la mort de Constant

L'arianisme est loin d'être vaincu. Il tr blera encore longtemps l'Eglise et l'empire prendra sa part à l'œuvre glorieuse de la version des barbares et ressuscitera parmi les luttes dans lesquelles il a jeté les Grecs Constantinople et d'Alexandrie. Mais guerre si longue et si variée fut aussi utile l'Eglise que la rigueur des empereurs rom lui avait été salutaire. L'hérésie développe arrêta ses dogmes, comme la persécution a formé ses mœurs et fondé sa discipline. Cer l'Eglise n'a pas à regretter les dissidences ont provoqué le magnifique spectacle offert monde chrétien par le concile de Nicée, m contradictions qui l'ont obligée à exprimer foi dans le symbole inébranlable, où elle re définitivement fixée.

DÉCADENCE POLITIQUE ET MILITAIRE DE L'EMPIR

La fondation de Constantinople fut, com l'adoption du christianisme, une heureuse r volution dans l'empire et en prolongea la d rée. L'admirable emplacement de la nouve capitale suffit pour la défendre contre les b bares, lorsque l'empire n'eut plus ni génér ni soldats; et, pendant que Rome était comme effacée de la terre, les débris de la civilisation antique, conservés dans Constantinople pour un meilleur avenir, subsistaient assez longtemps pour être recueillis par l'Occident régénéré. La nouvelle ville, déclarée en 330 capitale de l'empire, fut enrichie des dépouilles de l'Italie. La présence du prince et de la cour y attira ce qui restait à Rome de l'ancienne aristocratie, et le voisinage de l'Orient y accrut encore cette pompe et ce luxe dont Dioclétien avait fait des moyens de gouvernement.

Mais, en même temps, s'accrurent, par une conséquence naturelle, les charges de cette population appauvrie, pliant déjà sous le faix de l'impôt. Le triomphe de l'Eglise les augmenta encore par les immunités et par les dotations accordées au clergé. Le nombre des propriétaires libres diminua de plus en plus, tandis que croissait au-dessous d'eux le nombre des colons attachés à la glèbe, fermiers vendus avec le fonds qu'ils cultivent, mais à condition de n'en être point séparés; exempts du service militaire et des plus lourdes charges, mais indifférents à toutes les révolutions de l'empire et ne redoutant la conquête que si le pillage l'accompagne.

L'organisation administrative de Dioclétien fut continuée dans le même esprit de défiance contre l'usurpation et contre les révolutions militaires. L'autorité du préfet du prétoire fut encore amoindrie; l'armée, de plus en plus

dispersée et avilie par des mesures qui faisaient de l'état militaire une peine afflictive et infamante. Mais les plus importantes innovations de Constantin furent les concessions légales par lesquelles il agrandit l'influence de l'Eglise, au détriment de l'ancienne législation. L'arbitrage des évêques eut force juridique; ils pourvurent aux tutelles et aux curatelles. Le droit des pères sur leurs enfants fut limité selon l'esprit de la religion nouvelle; le mariage rendu plus difficile à rompre, le célibat autorisé, la vie des esclaves assurée contre leurs maîtres, et une forme religieuse d'affranchissement introduite dans la loi.

Mais la sagesse de l'empereur ne pouvait que ralentir la décadence de cet empire incomplétement régénéré. On ne faisait rien pour le sauver qui ne fût en même temps capable de le perdre. Abaisser l'armée était nécessaire, mais l'invasion n'en était que plus menaçante. Conserver les formes orientales de la monarchie de Dioclétien, favoriser par des immunités la religion et les lettres étaient de sages mesures; mais c'était en même temps frapper l'empire au cœur en le chargeant de nouveaux impôts. N'était-il pas nécessaire que le prince secondât les progrès de l'Eglise et provoquât ses décisions sur les grandes questions de la religion nouvelle? mais n'était-ce pas en même temps donner l'importance de révolutions politiques aux luttes renaissantes de l'Eglise et de l'hérésie, et faire de la subtilité des esprits difficiles une source inépuisable de dangers pour l'Etat? Enfin le despotisme même, qui était le dernier asile de cette société mourante, pouvait à tout instant la déchirer. Constantin lui-même versa le sang de sa famille, et les révolutions du palais seront aussi funestes que les soulèvements des armées.

A peine Constantin venait-il d'expirer que ses fils, mécontents de la part qu'il leur avait assignée, se disputaient l'empire les armes à la main. La famille impériale fut décimée par la soldatesque, et, après la mort de ses deux frères et la défaite de plusieurs usurpateurs, Constance se trouva, en 353, seul maître de l'empire. Les complots renaissants de ses compétiteurs lui firent sentir le besoin d'un allié fidèle. Il rappela d'Athènes son jeune parent Julien, lui donna sa sœur en mariage et lui confia la Gaule, ébranlée par une récente révolte et envahie par les Germains.

Arraché à ses études favorites et jeté tout à coup au milieu des troubles et des malheurs de son temps, Julien se montra digne des épreuves auxquelles l'appelait la destinée. Il délivra la Gaule, franchit le Rhin, arracha aux Francs leurs captifs et leur butin, et, administrant sagement le pays, s'attacha pour toujours ces populations malheureuses. La jalousie de Constance s'éveilla bientôt; se préparant lui-même à une guerre en Orient, il demanda des troupes à Julien, et celles-ci aimèrent mieux faire leur général empereur que de l'abandonner. La guerre allait décider de son élévation à l'empire, lorsque Constance, mourant en Cilicie, désigna lui-même pour successeur le dernier reste du sang de Constantin.

Julien était né chrétien, mais le spectacle des déchirements de l'Eglise, la subtilité des discussions dogmatiques, et par-dessus tout l'influence toute-puissante sur son esprit de cette philosophie nouvelle qui cherchait à régénérer le paganisme en l'interprétant, firent de lui le plus ardent ennemi de la religion chrétienne. Ce fut la grande erreur de son règne; il attacha son nom à la plus vaine des entreprises, et déploya inutilement contre les inévitables progrès du christianisme toutes les ressources de son intelligence et de son caractère. N'oublions pas cependant qu'il n'usa jamais de violence, et que cette lutte, où il se sentait vaincu, ne l'aigrit jamais jusqu'à le rendre persécuteur. Bien qu'il partageât les faiblesses de son temps et crût à la magie, il était au fond et surtout philosophe. Il aimait la controverse, souffrait la contradiction et, insulté par les chrétiens d'Antioche, leur répondit par une satire. Il avait raffermi l'empire à l'Occident, il voulut en assurer les frontières orientales et franchit le Tigre avec une armée. Il eut le sort de Crassus, et périt sans avoir été vaincu. S'il avait agité vainement l'empire par ses efforts contre le christianisme, il eut du moins l'honneur de l'avoir protégé contre les barbares et de mourir en le défendant.

Le nouvel empereur Jovien, élu par l'armée, conclut avec les Perses un humiliant traité qui leur cédait les cinq provinces au delà du Tigre. Ce fut le seul acte de ce règne de huit mois, et le tribun des gardes, Valentinien, fut proclamé par les légions. C'était un Pannonien, dur soldat, fait pour gouverner pendant cette malheureuse époque. Il confia l'Orient à son frère Valens et alla lui-même délivrer l'Occident.

Telle était l'inévitable nécessité de l'invasion, qu'elle était devenue comme l'état naturel de l'empire, et que les efforts les plus énergiques n'aboutissaient qu'à la suspendre un instant. La Gaule, la Bretagne étaient couvertes de barbares; un chef maure possédait l'Afrique soulevée. Valentinien et ses lieutenants firent face à tant de dangers. La Gaule et la Bretagne furent délivrées, la Germanie envahie, l'Afrique soumise. Mais Valentinien mourut en 375 et eut ses deux fils pour successeurs. En même temps, l'Orient, sous Valens, était désolé par l'arianisme et par les barbares. Les Perses avaient été un instant repoussés, mais une invasion plus formidable que toutes les précédentes écrasa l'empereur avec son armée et faillit emporter Constantinople. Les innombrables peuplades des Goths, réunies depuis longtemps en un puissant empire qui s'étendait de la Baltique à la mer Noire, furent refoulées par les Alains, que les Huns chassaient devant eux. Admis comme suppliants

dans la Thrace, et bientôt soulevés par la famine et par les exactions, les Goths exterminèrent à Andrinople l'armée d'Orient.

Alors fut élevé à l'empire le fils d'un des lieutenants de Valentinien, Théodose. Un habile mélange de force et de ruse, de patience et de courage, triompha des vainqueurs inexpérimentés d'Andrinople. Ils furent en partie établis dans la Thrace, en partie introduits dans l'armée impériale et cessèrent pour un temps de menacer l'empire. Théodose en devint bientôt le seul maître par les insurrections militaires, qui emportèrent les gouverneurs de l'Occident. Après la défaite du Franc Arbogast et du rhéteur Eugène, que le barbare avait fait empereur d'Occident, Théodose, définitivement affermi, tenta de réformer l'empire. Le paganisme et l'hérésie furent attaqués par des lois sévères. Arbogast avait favorisé les païens et c'était l'Eglise qui avait vaincu dans la plaine d'Aquilée. L'empereur lui-même donna un grand exemple de soumission aux lois de l'Eglise lorsque, après le châtiment cruel infligé à Thessalonique, il obéit à la voix de saint Ambroise, et expia par une pénitence publique l'outrage sanglant qu'il avait fait à la charité chrétienne.

Il mourut en 395, et l'empire fut partagé entre ses deux fils. Arcadius eut l'Orient, et Honorius l'Occident. L'invasion, jusqu'ici partielle et temporaire, va devenir générale et permanente, et renouveler définitivement la population du monde ancien.

Hors d'état de résister aux barbares, l'empire en était déjà rempli. Admis dans l'armée, ils y avaient déjà porté l'indiscipline, et gardiens des frontières, ils étaient tout prêts à les ouvrir aux nouveaux venus. Mais leur courage naturel formera longtemps un contraste avec les troupes sorties du sein de l'empire, et ce sera à leur fidélité capricieuse que la société romaine devra ses dernières victoires.

Au milieu de cette dissolution de l'empire, nous distinguons ce que le monde nouveau gardera de ses mœurs et de ses idées. Ces colons, déjà inséparables du fonds qu'ils cultivent, passeront sans secousse du colonat au servage, et le droit de la victoire ne fera que confirmer et qu'organiser ce qu'avaient déjà produit la mauvaise répartition de l'impôt et la ruineuse iniquité des lois. Ces armées qui campent aux frontières s'attachent de plus en plus à la terre, et le soldat, recevant au lieu de solde une propriété héréditaire, cultivée par des colons et exempte d'impôts, qui porte le nom de bénéfice, a déjà, comme les futurs possesseurs de fiefs, une certaine indépendance et une certaine autorité. Ces municipalités, se gouvernant elles-mêmes, conserveront à l'abri de leurs murs, pour un meilleur avenir, les traditions politiques et administratives de l'antiquité. Enfin, l'Eglise continue de vivre et de s'agrandir au milieu de luttes acharnées. Les combats innombrables qu'elle livre aux grandes hérésies et à leur sectes multipliées, la fortifient, et lui confirment dans l'opinion des peuples le rôle de gardienne de la vraie foi et d'héritière légitime de la parole du Christ.

Le monde ancien sera donc moins anéanti que transformé. Ce qu'il y a en lui d'inutile à l'avenir disparaîtra sans retour, et le reste sera développé par ces races nouvelles qui apportent à l'ancienne société ce qui lui manque, c'est-à-dire cette ardeur juvénile, cette confiante audace, cette aptitude au changement et au progrès dont les civilisations avancées perdent le privilége et dont la barbarie n'est que la forme inculte et passagère.

LIVRE NEUVIÈME.

LES BARBARES

Jusqu'à l'avénement des Capétiens et l'établissement de la féodalité.

LES BARBARES. — LA GERMANIE. — ALARIC. — ATTILA. — LES FRANCS. — AUSTRASIE ET NEUSTRIE. — THÉODORIC. — LES LOMBARDS. — LES SAXONS. — LE BAS-EMPIRE. — LES PERSES. — MAHOMET. — LE CORAN. — CONQUÊTES MUSULMANES. — CHARLEMAGNE. — DISSOLUTION DE SON EMPIRE. — HUGUES CAPET. — TERME DE L'INVASION. — FÉODALITÉ.

LES BARBARES. — LA GERMANIE.

Les temps marqués pour l'avénement du centre et du nord de l'Europe à la civilisation étaient venus, et l'invasion allait accomplir ce que l'empire en décadence n'avait pu que commencer. La civilisation grecque n'avait cultivé et défendu contre la barbarie que le sud oriental de l'Europe; les Romains avaient porté par les armes jusqu'au Rhin et au Danube les limites du monde civilisé; mais l'épuisement de leur grand empire avait arrêté leur conquête bienfaisante, et ils cessèrent même d'être capables de résister à ce mouvement continuel qui poussait les peuples barbares au sud et à l'occident de l'Europe.

C'était des peuples nomades de l'Asie que partait ce mouvement qui, se communiquant de proche en proche, jetait sans cesse contre les frontières romaines les peuples soulevés de la Germanie. Réduits eux-mêmes à errer sans cesse dans ces vastes contrées que la nature n'avait point fortifiées comme la Grèce et l'Italie, ayant des mœurs conformes à leur situation précaire, ces peuples n'avaient pu développer leur heureux naturel et leur enfance semblait devoir durer toujours. Il fallait que la civilisation, qu'ils ne pouvaient créer, vînt les conquérir, et c'est au milieu de cette tâche qu'une lente agonie vint entraver l'empire romain; mais du jour où il cessa d'avancer, il cessa de pouvoir se défendre, et les barbares, pressés par des invasions de plus en plus nombreuses, furent ainsi entraînés par la force même des choses à venir chercher à sa source, pour la ranimer un jour, cette civilisation expirante. Nous verrons comment ils la propagèrent à leur tour et comment, reprenant cette tâche où l'empire l'avait laissée, ils conquirent leur ancienne patrie et en firent le rempart de l'Europe civilisée. Mais contemplons d'abord leur débordement sur le monde ancien et leur établissement difficile dans les contrées que leur passage aura plusieurs fois dévastées. Des souffrances inouïes accompagnèrent cette grande révolution, et une fatalité terrible pesa sur les générations qui en virent le commencement et les sanglantes alternatives. Pour nous, qui en avons recueilli les fruits, il faut en avoir sans cesse l'issue devant les yeux, pour ne pas désespérer de la race humaine.

De tous les barbares, les Germains étaient ceux qui depuis le plus longtemps menaçaient l'empire. Aussi lui étaient-ils les mieux connus, et l'érudition moderne a confirmé le beau livre de Tacite. L'autorité appartenait chez eux aux plus nobles et aux plus braves et était contenue dans d'étroites limites par les assemblées générales : « Les affaires peu importantes, dit Tacite, sont réglées par les chefs, les autres par la nation, de manière toutefois que dans celles-ci même, dont la décision appartient au peuple, la discussion est réservée aux chefs. Hormis des cas extraordinaires et pressants, ils s'assemblent à des jours fixes, au commencement de la nouvelle et de la pleine lune, temps qu'ils jugent le plus favorable pour traiter les affaires. Lorsque l'assemblée est suffisamment nombreuse, ils prennent place tout armés. Les prêtres, qui ont seuls le droit de réprimer le désordre, imposent silence. Ensuite le roi ou le chef prend la parole, et selon son âge, sa naissance, sa réputation militaire, son éloquence, il est écouté, et la persuasion est la seule source de l'autorité. Si on désapprouve son avis, un murmure général l'annonce; l'applaudissement consiste dans le choc des armes, et c'est pour eux le plus flatteur de tous. Ces assemblées jugent aussi les accusés en matières criminelles. Chaque faute a son châtiment particulier : on pend aux arbres les traîtres et les transfuges; les lâches et les débauchés sont jetés dans un marais et y sont enfoncés sous une claie. Il y a pour des fautes plus légères des amendes de chevaux et de bétail, partagées entre le chef, la communauté et l'offensé ou sa famille. Soit qu'ils vaquent à leurs affaires ou aux affaires publiques, ils sont toujours armés; mais personne ne peut porter les armes avant que le peuple ne l'en ait jugé capable. C'est dans l'assemblée qu'un des chefs, ou le père ou un parent donnent au jeune homme le bouclier et

la framée; c'est leur robe virile. Une très-haute naissance ou des services signalés des pères donnent la dignité de chef à des enfants même. Quant aux jeunes gens ordinaires, ils s'attachent aux plus vaillants et aux plus éprouvés d'entre eux, et il n'y a aucune honte à devenir ainsi les compagnons d'un autre; il y a même dans cette suite des grades que le chef confère, et on cherche avec une vive émulation, les compagnons à prendre le premier rang après leur chef, les chefs à s'attacher la suite la plus nombreuse et la plus brave. Cet entourage de jeunes gens d'élite est leur honneur, leur pouvoir, leur ornement dans la paix, leur force dans la guerre; et cette gloire se répand chez les peuples voisins : des ambassades, des présents en sont la suite, et la seule renommée d'un tel chef suffit le plus souvent pour terminer la guerre. Dans l'action, il est honteux pour le chef de le céder en valeur, et pour les siens de ne pas l'égaler. Mais le pire déshonneur est de l'abandonner mort sur le champ de bataille. Le défendre, le couvrir de leur corps, rapporter leurs belles actions à sa gloire, voilà le premier de leurs serments. Les chefs combattent pour la victoire, les compagnons pour le chef. »

Tacite ne soupçonnait pas que ces mœurs seraient le fond d'une civilisation nouvelle et pénétreraient, transformées par la conquête et par la religion, jusqu'à l'endroit même où il écrivait ces admirables pages. C'est une heureuse nouveauté que ce mélange d'une indépendance personnelle, si vivace et si complète, et d'un dévouement si absolu pour le chef qui doit donner l'exemple à ses compagnons en respectant leur liberté. Il est entouré d'une sorte de hiérarchie que la valeur a fixée et qui, subsistant après la conquête, deviendra le fondement d'une organisation politique. Tout homme libre est guerrier; il reçoit solennellement ses armes et s'attache à quelque chef, comme feront un jour les chevaliers. Les liens de la tribu sont moins forts que ceux de la famille, dont tous les membres sont solidaires. « C'est une obligation d'épouser les haines et les amitiés d'un père ou d'un parent; mais la vengeance n'est pas implacable. On rachète jusqu'à l'homicide, moyennant tant de bœufs ou de brebis, et la famille entière accepte cette réparation. » L'esclavage est chez ces peuples enfants ce que l'a rendu chez les Romains la dissolution de la société, une sorte de colonat : « Les esclaves ne sont pas, comme chez nous, attachés dans la maison à différents emplois déterminés. Chacun a sa demeure, son foyer où il est le maître; il ne doit à son seigneur qu'une redevance en blé, en troupeaux, en vêtements, comme un fermier; sa servitude ne va pas plus loin. » En effet, cette race guerrière ne demande qu'à être affranchie des travaux réguliers et paisibles, qu'à se livrer en liberté à la guerre et au plaisir : « Quand ils ne sont point en guerre, ils passent le temps à chasser, mais le plus souvent à ne rien faire, aimant par-dessus tout le lit et la table. On voit alors les plus braves et les plus belliqueux, dans une oisiveté complète, abandonner le soin de la famille, de la maison, des terres, aux femmes, aux vieillards, aux personnes les plus faibles, tandis qu'ils végètent. Ils passent les nuits et les jours entiers à boire, ce qui ne déshonore personne. » C'est ainsi que le servage assurera par le travail les loisirs de la féodalité, jusqu'à ce qu'un jour ce travail même affranchisse ceux qu'il aura longtemps accablés.

Le rôle de la femme est chez ces barbares plus noble que chez tous les peuples de l'antiquité; elle est véritablement la compagne de l'homme, et même lui est, en certaines choses, supérieure. « Les liens du mariage sont sacrés parmi eux, et rien dans leurs mœurs n'est plus louable : c'est la seule nation barbare où l'on n'ait qu'une femme, hormis un petit nombre de chefs qui, pour relever l'éclat de leur noblesse, s'environnent d'un cortége d'épouses. La femme n'apporte pas de dot au mari, c'est le mari qui en apporte à la femme. Le père et la mère, ainsi que les proches, assistent à l'entrevue et reçoivent les présents : ces présents ne sont point de ces parures superflues qui flattent la vanité des nouvelles épouses; ce sont des bœufs, un cheval harnaché, un bouclier, une épée, une framée. Le mariage est ainsi conclu; et, de son côté, la femme donne au mari quelques armes : c'est là leur lien le plus fort, c'est le symbole mystérieux de leur union, ce sont leurs dieux d'hyménée. De peur que la femme ne croie les idées de carnage et les hasards de la guerre étrangers à son sexe, on l'avertit par ces cérémonies mêmes, qui consacrent son mariage, qu'elle vient partager les travaux et les périls; que c'est son sort dans la paix, son sort dans le combat, d'endurer et d'oser autant que son époux. Voilà ce que lui apprennent ces bœufs attelés, ce cheval tout équipé, ces armes qu'on lui donne : qu'il faut vivre, qu'il faut mourir comme son époux; qu'on lui confie à elle un dépôt sacré pour le transmettre dignement à ses enfants, de qui le recevront ses brus pour le transmettre à leur tour à ses petits-fils. » Aussi les Romains étaient-ils accoutumés à rencontrer sur les champs de bataille les femmes excitant et soutenant les guerriers. « Ils ont près d'eux tout ce qu'ils aiment; ils entendent les cris de leurs femmes et de leurs enfants; ils redoutent le plus leur témoignage; leurs louanges les flattent le plus. Ils portent leurs blessures à leurs mères et à leurs femmes, et elles ne craignent point de les compter et de les juger. Elles portent des vivres aux combattants et les viennent exhorter. On se souvient d'avoir vu des armées en déroute ralliées par les femmes, ne se lassant pas de supplier, d'opposer leur sein aux fuyards, de leur montrer imminente cette captivité qu'ils craignent plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Aussi, pour enchaîner

leur fidélité, on exige toujours l'envoi parmi les otages de quelques femmes nobles; ils vont jusqu'à penser que les femmes ont un caractère sacré et une sorte d'inspiration prophétique; ils ne négligent jamais leurs conseils et recourent volontiers à leurs oracles. Nous avons vu, sous Vespasien, Velléda regardée par la plupart d'entre eux comme une sorte de divinité, comme jadis Aurinia et plusieurs autres, auxquelles on rendait une sorte de culte, sans adulation, sans les élever au rang des dieux. » C'est ainsi que les mœurs des peuples barbares étaient prêtes à venir en aide au christianisme pour élever la condition des femmes, et que dans la nouvelle société, comme dans l'ancienne, tout conspirait à déterminer ce progrès qui est la source de tant d'autres.

L'adoration d'Ertha, de la terre, était le fond de la religion originelle de ces peuples; mais les dogmes scandinaves avaient plus tard pénétré jusqu'à eux par l'invasion des adorateurs d'Odin : c'était encore l'adoration des forces de la nature, mais revêtue d'une mythologie poétique et guerrière. Thor était le plus puissant dieu de cet olympe; Odin, qui siégeait à sa droite, était le dieu de la destruction et de la guerre; et Freya, semblable à la Vénus païenne, était la déesse de l'amour et de la fécondité. Le culte d'Odin, qui répondait le mieux aux passions de ces peuples, s'était le plus répandu dans la Germanie. Une autre vie attendait les hommes : elle était misérable pour ceux qui sortaient naturellement de la vie, délicieuse pour ceux qui mouraient par le fer. La bravoure était donc seule récompensée, et c'était par une éternelle alternative de combats et de festins dans le palais d'Odin, dans le Walhalla, où se retrouvaient armés tous les braves. Aussi ensevelissait-on avec le guerrier son cheval et son armure. Religion légendaire avant tout, culte indéterminé, sans caste sacerdotale pour le maintenir, abandonné aux chefs militaires, qui entraîneront tout leur peuple, si leur intérêt demande un changement de religion. Les conversions se feront toujours en masse, mais les abjurations de même; et des tribus entières quitteront et reprendront, selon l'occasion, le catholicisme, le paganisme et l'hérésie.

Une tribu germanique, les Scandinaves, se distingua dans ses invasions maritimes par une férocité particulière. L'âpreté de leur climat, la stérilité de leur territoire les forçaient à dépenser en incursions aventureuses l'excédant de leur population. On égorgeait parmi eux les vieillards, et la jeunesse, consacrée quelquefois à une émigration générale, comme dans l'antique Italie, se lançait sur l'Océan dans des barques légères couvertes de peaux. La famine, l'enivrement d'un continuel danger, leur mélange avec des proscrits de toutes les races les rendaient prodigues de sang. Un de leurs rois tira son nom de ce qu'il défendit de jeter les enfants sur la pointe des lances.

ALARIC. — ATTILA.

Les Goths n'entrèrent point tout à fait barbares dans l'empire : ils étaient déjà chrétiens. Ils ne furent guère cruels que par représailles. On sait que les exactions des ministres impériaux les poussèrent à la guerre et au pillage. Mais, après leur victoire d'Andrinople, ils se laissèrent disperser, acheter, enrôler par Théodose, et ils défendirent l'empire contre les Huns et contre Arbogast. Lorsque le monde romain fut partagé, Arcadius eut à Constantinople un Aquitain pour ministre; Rufin et Honorius, un Vandale, Stilicon. L'Aquitain lança les Goths contre le Vandale, et Alaric les conduisit en Grèce. Ils passèrent, selon leur coutume, ravageant les campagnes et laissant derrière eux les villes, échappèrent à Stilicon, qui les avait cernés en Arcadie, et, passant en Italie, assiégèrent Honorius dans Asti; mais Stilicon les surprit à Pollentia, et les dispersa après un grand carnage. Honorius voulut s'attacher Alaric et les restes de son armée; il le nomma son général, le chargea de conquérir l'Illyrie pour l'empire d'Occident, et alla triompher à Rome.

Mais dès que les autres tribus germaniques virent l'Italie forcée, elles s'ébranlèrent et entraînant tous les peuples sur leur passage, pénétrèrent jusqu'à Florence. Des Goths, des Burgundes, des Alains, des Vandales composaient cette grande armée, que Stilicon enveloppa dans les rochers de Fésules, et réduisit à se rendre. Le chef de l'invasion, Radagaise, eut la tête tranchée. Les Goths étaient simples et confiants; à Florence, comme à Pollentia, une tactique élémentaire avait triomphé de leur nombre.

La défaite de Florence détourna sur la Gaule le reste des envahisseurs. Le dernier jour de l'année 406, les Germains passèrent sur le corps des Francs Ripuaires, confédérés pour la défense du Rhin, et envahirent la Gaule, qui fut dévastée jusqu'à ce que les Burgundes se fussent établis sur les bords du Rhin, et jusqu'à ce que les Suèves, les Alains et les Vandales eussent franchi les Pyrénées.

Arrêtés au fond de l'Adriatique, Alaric et ses Goths furent rappelés sur Rome par la folie d'Honorius, qui fit tuer Stilicon et se crut assez fort pour chasser les barbares d'Italie. Rome fut prise et saccagée, et le sénat donna le titre de maître de la milice à Alaric, qui aimait, comme tous les barbares, les titres et les dignités du grand empire. Il allait passer en Sicile, lorsqu'il mourut subitement à Cozenza; laissant à la tête des siens son frère Ataulf, que la civilisation romaine, vue de plus près, avait gagné. « J'ai cru longtemps, dit-il, que nous étions destinés à renverser l'empire romain; je comprends maintenant que ce que nous avons de mieux à faire est de le soutenir. » Ces barbares étaient de bonne foi et se sentaient inférieurs au monde romain. Sido-

nius Apollinaire nous représente le conquérant devenu client du romain vaincu, et lui faisant sa cour en mauvais latin. Ataulf épousa la sœur d'Honorius, Placidie, et passait en Espagne pour en chasser les barbares, lorsqu'il mourut assassiné. Wallia continua cette guerre, détruisit les Alains et enferma dans la Bétique les Vandales, qui s'élancèrent de là sur l'Afrique.

Le gouverneur les y appelait lui-même, pour l'appuyer dans sa révolte contre l'empereur; mais, épouvanté à la vue de ses nouveaux alliés, il les combattit en vain. L'Afrique fut soumise; le fils d'Honorius, Valentinien, l'abandonna par traité, et le chef des Vandales, Genséric, devint le fondateur d'un royaume éphémère. Il fut le roi de la Méditerranée et brava Constantinople; mais la molle corruption des Romains ne tarda pas à gagner et à énerver les conquérants.

Les Huns arrivaient à leur tour sur l'empire, derrière les peuples qu'ils avaient ébranlés. C'étaient de petits hommes sur de petits chevaux, trapus, d'une horrible figure, les yeux écartés, point de barbe, les plus effrayants des barbares et aussi les plus impitoyables, incapables de civilisation. Ces rapides cavaliers soulevèrent sur leur passage les tribus germaniques qui n'avaient pas encore pris part à l'invasion; elles se mirent à leur suite, pillant et égorgeant comme eux. La fierté de ces hordes était sans bornes. Attila, de son village de bois, faisait dire à l'empereur : « Votre maître Attila vous ordonne de lui envoyer un éléphant et un lit d'or. » Cette fierté n'était pas sans grandeur. Il accabla de son mépris les ambassadeurs de Théodore, envoyés pour l'assassiner.

L'Orient ravagé et soixante villes détruites, Attila arrive sur l'Occident et se trouve en face des barbares, qui ont déjà conquis le pays. et qui le défendent. Romains, Visigoths, Saxons, Burgundes, Francs Ripuaires, Saliens, viennent ensemble au-devant des nouveaux envahisseurs, et la grande bataille de Châlons sauva l'Europe occidentale. Les Huns retombent, comme un torrent, sur l'Italie. Tout le nord est ravagé, les villes sont brûlées et Rome va périr, lorsque le pape Léon vient au-devant du barbare et le décide à se retirer. Le roi des Huns alla mourir sur les bords du Danube, et son peuple, déjà dévoré par ces courses sanglantes à travers l'Europe et l'Asie, acheva de se disperser.

Rome n'avait échappé que pour un moment à l'invasion. Genséric et ses Vandales la visitèrent, et elle fut pillée et ensanglantée pendant quatorze jours. Une succession d'empereurs sans pouvoir, créés par les barbares ou par le sénat, maintenaient l'existence nominale de l'empire d'Occident; mais Romulus Augustule, le dernier de ces fantômes, fut chassé en 476, par Odoacre qui, proclamé roi d'Italie par les barbares confédérés, renvoya les ornements impériaux à l'empereur de Constantinople, en lui demandant le titre de patrice. Ainsi finit l'empire d'Occident, après quatre-vingt et un ans d'existence, depuis le partage du monde romain. Ainsi est justifiée la sagesse du fondateur de Constantinople, qui se soutient imprenable au milieu des courants de la barbarie qui renversent tout autour d'elle.

LES FRANCS. — AUSTRASIE ET NEUSTRIE.

Jusqu'ici rien de durable n'était sorti de ce grand mouvement; mais nous allons voir s'élever à l'Occident une puissance nouvelle qui arrêtera de ce côté l'invasion, et à laquelle l'appui de l'Eglise ouvrira un glorieux avenir. L'empire avait depuis longtemps, sur la frontière rhénane de la Gaule, des tribus franques pour alliées et pour mercenaires. Un Franc, Arbogast, avait été tout-puissant sous Valentinien II, et, cent ans avant Clovis, il avait régné sous le nom du rhéteur Eugène. C'est avec les armes des Goths que Théodose avait renversé Arbogast, et sous Honorius, les Goths s'étaient établis définitivement dans le midi de la Gaule. Ils étaient gagnés par la civilisation romaine et sectateurs ardents de l'arianisme. Les Goths du midi et les Francs du nord s'étaient trouvés un moment réunis, sous Aétius, contre l'invasion d'Attila. Les Huns et les peuples qu'ils traînaient après eux une fois repoussés, ce rapprochement passager avait cessé. La Gaule méridionale supportait impatiemment les Goths. Leur administration était aussi écrasante que celle de l'empire, et leur arianisme les rendait odieux à l'Eglise, puissante sur l'esprit des populations et redoutant moins les païens que les hérétiques.

Ce fut cette disposition de l'Eglise qui fit la fortune des Francs. Toujours alliés de l'empire, ils avaient pris pour chef un comte romain, Ægidius, à la place de Childéric qu'ils avaient chassé pour ses désordres; mais il fut rappelé à la mort d'Ægidius, et son fils, Clovis, battit à Soissons Syagrius, le fils du comte romain. Ce fut le commencement de l'indépendance des Francs. L'empereur de Constantinople aimait encore mieux voir la Gaule entre leurs mains, que livrée à de nouveaux envahisseurs; il envoya à Clovis les insignes du consulat. Clovis n'était encore qu'à la tête des Francs de Tournai quand les Suèves attaquèrent la Gaule. Il les arrêta par une victoire à Tolbiac, avec l'aide de toutes les tribus franques; et, embrassant le culte de sa femme Clotilde, se fit catholique avec trois mille des siens. Aussitôt les évêques catholiques du royaume arien des Burgundes lui écrivirent. « Quand tu triomphes, disait Avitus, c'est nous qui remportons la victoire. » Les Goths furent effrayés et leur roi essaya de gagner Clovis, qui, assemblant ses compagnons, leur dit : « Il me déplaît que ces Goths, qui sont ariens, possèdent une partie de la Gaule. Allons avec l'aide de Dieu,

et quand nous les aurons vaincus, nous mettrons leur terre sous notre domination; car elle est très-bonne. » Il battit les ariens à Vouillé et les dépossèda. Les Burgundes auraient éprouvé le même sort; mais leur roi paya tribut et s'abaissa devant les évêques. Du Rhin jusqu'à la Narbonnaise tout était soumis à Clovis. Avant sa mort, il eut le temps de réunir, par des meurtres, toutes les tribus franques sous son autorité. Quatre princes de sa famille furent assassinés, et en mourant il craignait encore de laisser survivre quelqu'un des siens.

Ses quatre fils furent tous rois, selon la coutume des barbares. L'un d'entre eux mourut bientôt, et les trois autres restèrent maîtres de l'héritage de Clovis. Ce n'était pas la terre que l'on partageait, mais l'armée et le butin. Les guerriers allaient d'un chef à l'autre, selon son courage et son esprit d'aventure. Quand Théodebert attaqua l'Italie, il avait derrière lui tous les Francs. Les races qui voulaient résister à la Germanie se fédérèrent avec eux; les Thuringiens, qui leur résistèrent, furent écrasés. Sigismond, roi de Bourgogne, fut vaincu et jeté dans un puits. Le plus remarquable de ces rois francs fut Théodebert, fils de Thierry, chef des Francs de l'Est, des Austrasiens, de cette France germanique qui restait barbare et se recrutait sans cesse. C'était le moment où les Goths et les Grecs se disputaient l'Italie. Théodebert passe les Alpes; les Goths viennent au-devant de lui; il les écrase. Les Grecs rassurés viennent à leur tour, et sont taillés en pièces. La Lombardie, incendiée et ravagée, lassa bientôt ses nouveaux maîtres, qui revinrent chargés de butin. Une nouvelle armée passa les Alpes et fut exterminée. Avec Théodebert s'arrêtent les succès des Francs en Italie. Les Lombards l'envahirent et la leur fermèrent pour longtemps. Leur confédération s'affaiblit par la retraite des Saxons, qui restèrent de plus en plus Germains et ennemis de cette influence romaine qui gagnait déjà si rapidement les Francs de la Neustrie. Leur royauté tendait, malgré l'effort de l'aristocratie guerrière, à s'élever sur le modèle du pouvoir impérial. Sous Théodebert, un ministre romain avait tenté d'organiser un impôt; il fut massacré par les Francs. Mais les Francs austrasiens, restés en contact avec la Germanie, étaient rebelles à cette civilisation hâtive qui avait épuisé les Goths et les Vandales, et qui énerva bientôt la race des mérovingiens. Ils repoussèrent énergiquement et l'organisation romaine et cette extension du pouvoir royal qui en était la suite. Aussi est-ce par la victoire de leur belliqueuse aristocratie et par leur invasion réparatrice que se terminera la lutte que nous allons rapidement raconter.

A la mort de Clotaire, qui avait réuni un moment les tribus franques, la Neustrie sous Chilpéric et l'Austrasie sous Sigebert se trouvent en présence. Deux femmes attachèrent leur nom à cette lutte sanglante : Frédégonde, femme de Chilpéric, et Brunehaut, femme de Sigebert. A la fin de la troisième guerre, Sigebert vainqueur est assassiné, et de la minorité de son fils sort la puissante tutelle des *maires du palais*, véritables représentants de l'aristocratie austrasienne. Mais Brunehaut, fille des Goths, avait apporté chez les Austrasiens les traditions romaines, et tentait, comme Chilpéric en Neustrie, d'organiser le pouvoir et l'impôt. Des complots les arrêtèrent, et, dans le traité même où les rois francs essayaient de s'associer contre les grands, l'hérédité des terres reçues des chefs francs à titre de bénéfices était consacrée. C'est l'aristocratie qui triomphe au traité d'Andelot. La domination de Thierry et de Brunehaut l'accabla un instant. Cette noblesse violente ne pouvait être civilisée que par la violence, et la violence la révoltait. Le clergé, où l'élément barbare s'était introduit, était d'accord avec l'aristocratie contre Brunehaut, qui fut attaquée, vaincue, abandonnée des siens et attachée à la queue d'un cheval sauvage qui la mit en pièces. C'était la barbarie germanique qui reprenait sa course, écrasant ses précoces réformateurs. Clotaire II est le roi de l'aristocratie. Le concile de Paris, où nous voyons les évêques et les nobles décréter, dans une constitution perpétuelle, l'abolition des impôts essayés par les rois francs, la restitution des biens enlevés par eux aux nobles et aux évêques, la confirmation de leurs priviléges, l'extension de la juridiction ecclésiastique et de nouvelles garanties accordées à l'indépendance individuelle, ne sont que les suites du mouvement qui a renversé Brunehaut. Réunie tout entière sous Dagobert, l'aristocratie franque arrêta les Venèdes et garda son indépendance. Mais Dagobert fut surtout le roi des évêques; il les enrichit, fonda l'abbaye de Saint-Denis et lui donna d'immenses possessions. La Bretagne échappa aux Francs, et le duc Judicaël, qui se déclara indépendant, reçut les présents de Dagobert.

La lutte de la Neustrie contre l'Austrasie reprit son cours à sa mort. Des deux côtés, les maires du palais la dirigèrent; mais ils représentaient les mêmes tendances opposées que les anciens rois. La Neustrie fut encore une fois vaincue, Ebroin renversé par Wulfoald l'Austrasien et par l'évêque Saint-Léger. Le roi d'Austrasie, Childéric, prit pour lui cette victoire et voulut agir en maître envers l'aristocratie; il fut tué aussitôt. Ebroin, redevenu libre, relève la Neustrie, fait un roi, soudoie une armée gallo-romaine, bat l'aristocratie neustrienne et la dépouille. L'Austrasie répondit à ces succès en déposant son roi Dagobert et en attaquant la Neustrie sous le commandement de Martin et de Pépin d'Héristal. Ce furent encore la France germanique et l'aristocratie qui gagnèrent la bataille de Testry.

L'hérédité des bénéfices et l'indépendance individuelle, que l'influence romaine avait me-

nacées, semblèrent assurées aux vainqueurs. Pépin d'Héristal laissa l'aristocratie toute-puissante et le titre de maire du palais dans sa famille. La Neustrie, alliée aux Frisons, se soulève encore contre ses envahisseurs; elle est vaincue par le fils de Pépin, Charles; elle se relève et s'allie aux Aquitains, ennemis naturels de l'invasion germanique; elle est une seconde fois écrasée à Soissons.

Une nouvelle force est venue aux Francs de la Germanie : c'est une seconde conquête de la Gaule qu'accomplit l'Austrasie sous le fils de Pépin. Les Bavarois, les Frisons, les Saxons sont contenus avec vigueur; la Bourgogne, que la Neustrie énervée laissait échapper, est reconquise; la Provence est envahie; l'Aquitaine n'est laissée à ses ducs que comme un fief relevant de Charles et de sa famille; enfin une nouvelle invasion venue de l'Afrique et de l'Espagne est arrêtée par les Francs dans les plaines de Tours; c'est Charles *Martel*, comme le surnomma l'enthousiasme des siens, qui a fermé la Gaule à ces conquérants rapides qui l'eussent trouvée ouverte avant la victoire et l'invasion de la vigoureuse Austrasie.

Une dynastie nouvelle va donner son nom à cette période glorieuse de l'histoire des Francs : le fils de Charles Martel sera sacré par le pape Etienne, et l'aristocratie, sacrée avec lui, achèvera la conquête de la Gaule; et après lui viendra le premier grand homme que la race germanique ait donné à l'humanité, montrant ainsi que son heure était venue et qu'elle se chargeait désormais de poursuivre à l'Occident l'œuvre de la civilisation.

La nouvelle dynastie resserrera cette alliance avec l'Eglise qui a fait la force de Clovis et la fortune des premiers Francs. Dès lors va commencer ce long échange de services qui unira étroitement les intérêts des Francs et ceux de l'Eglise.

Elle préfère, et avec raison, ces rois barbares, qui sentent sa supériorité et qui la servent, à ces empereurs grecs qui la protégeaient et l'opprimaient tour à tour, qui parfois soutenaient contre elle l'hérésie. L'Eglise est ici dans son véritable rôle. Elle s'appuie sur la jeune race que lui a envoyée la Germanie, et, malgré le fréquent réveil des mœurs barbares, avec lesquelles elle doit souvent transiger, elle fera de cette race, active et perfectible entre toutes, l'instrument de ses salutaires conquêtes.

THÉODORIC. — LES LOMBARDS. — LES SAXONS.

En effet, jusqu'à cette époque, les peuples barbares dont nous allons esquisser l'histoire lui avaient échappé par l'hérésie. C'étaient des Goths ariens qui avaient possédé l'Espagne et l'Italie, sous la direction du plus civilisé des barbares, Théodoric. Zénon l'Isaurien l'avait élevé à la cour de Constantinople et l'avait envoyé avec son peuple, redevenu dangereux pour l'Orient, conquérir l'Italie. L'Hérule Odoacre la possédait alors, avec une armée composée de toutes les races barbares, qui résista vigoureusement aux envahisseurs. Elle fut pourtant vaincue, et Odoacre tué par trahison. La Sicile, la Rhétie, la Narbonnaise, la Provence, l'Illyrie, la Pannonie et la Norique furent ajoutées à la conquête de Théodoric, et bientôt la minorité d'Amalaric, son petit-fils, mit sous son autorité les Visigoths d'Espagne. Les Bavarois lui payèrent tribut; la plupart des rois barbares s'unirent à lui par des alliances; un grand empire barbare semblait s'être fondé au midi de l'Europe.

C'était plutôt une glorieuse et impuissante restauration de l'empire romain. Théodoric aimait ardemment la civilisation romaine et s'entoura de tous les beaux esprits de l'Italie. Arien, il était plein de douceur pour les catholiques, protégeait les immunités des Eglises et la libre élection des papes; il donnait à sa fille un précepteur de grec et de latin, confiait aux Romains les emplois civils et ne leur fermait que l'armée. L'Italie se remplit de rhéteurs et d'artistes. Les barbares demandaient à Théodoric des secrétaires, des musiciens et des lettrés, au lieu d'en faire venir de Constantinople. Mais ce mouvement des esprits amena parmi les vaincus des illusions fatales. Ils conspirèrent contre l'arianisme et contre la domination étrangère. Le barbare menacé se réveilla; il sévit cruellement et mit à mort son entourage littéraire : les Boèce, les Symmaque. Il s'en repentit bientôt et mourut peu de temps après eux.

Les Goths s'étaient civilisés, mais cette civilisation hâtive les avait corrompus. Le petit-fils de Théodoric lui avait succédé, mais sa mère, Amalasonte, gouverna sous son nom et toujours à la romaine. A la mort de cet enfant, on lui associa son cousin Théodat, un philosophe platonicien, qui la fit tuer. Justinien, qui relevait alors l'empire d'Orient, vit le moment arrivé de reprendre l'Italie aux barbares, qu'elle avait énervés. Bélisaire l'envahit avec une armée d'Alains et de Huns. Rappelé plusieurs fois malgré ses succès, il ne put en achever la conquête. Ce fut Narsès qui en expulsa définitivement les barbares et qui la gouverna quinze ans avec habileté. Mais il fut disgracié à son tour, et, insulté par l'impératrice Sophie, il appela les Lombards dans l'empire.

Venus des bords de l'Oder, appelés par Justinien dans la Pannonie, braves et peu nombreux, les Lombards envahirent l'Italie, en occupant surtout les montagnes et en laissant aux Grecs les villes de la côte, qui devinrent bientôt indépendantes. Ils s'établirent à Milan, à Spolète dans les monts Ombriens, à Bénévent dans les montagnes du Samnium, à Pavie dans la vallée du Pô. Ils avaient vaincu l'arrière-garde des Goths, les Gépides, qui leur disputaient l'Italie. Ils gardèrent deux cents ans le nord de la Péninsule, pesant sur le midi,

mais hors d'état de l'envahir. Ennemis de la papauté, ils seront détruits par l'épée des défenseurs de l'Eglise, des Francs de Charlemagne.

Ce fut à l'époque de Clovis et de Théodoric que la Grande-Bretagne, abandonnée par les Romains depuis l'apparition d'Attila dans les Gaules, fut envahie par une tribu germanique. Les Romains n'avaient occupé que le midi de l'île et l'avaient avec peine défendue contre les incursions continuelles des montagnards du Nord, des Pictes et des Scots. Les populations du midi, Locriens et Cambriens, se trouvèrent sans défense après leur départ, et implorèrent inutilement des secours de la Gaule. L'épouvante que leur inspiraient les habitants du Nord décida le chef qu'ils s'étaient donné à faire venir des aventuriers germains. Les Saxons arrivèrent et reçurent l'île de Thanet sur la côte de Kent, pour prix de leurs services. Mais ce fut un passage ouvert à toutes les peuplades saxonnes. Les Bretons luttèrent en vain contre l'immigration continuelle de leurs anciens alliés, et de 455 à 584, sept royaumes furent fondés en Angleterre par les Saxons, les Jutes et les Angles. L'ancienne population fut en partie refoulée dans le pays de Galles, en partie soumise aux conquérants, surtout dans le comté de Kent. La célèbre légende d'Arthur, le héros gaélique qui arrêta longtemps les Saxons, est un souvenir de cette grande invasion, qui fit entrer l'Angleterre dans la famille des peuples germaniques.

LE BAS-EMPIRE. — LES PERSES.

Avant d'abandonner complétement à son oisive corruption ce débris de l'empire romain qui reste debout dans Constantinople, il nous faut considérer un instant le dernier effort que fit un prince actif et ambitieux pour arracher l'Europe aux barbares, et l'entreprise plus heureuse qui attacha son nom au code complet de l'antique législation. Les misérables princes qui avaient succédé à Théodose manquèrent, pour soutenir et pour relever l'empire, tantôt de force et tantôt de volonté. Sous leur gouvernement, les barbares épuisèrent le trésor, et les querelles religieuses ensanglantèrent Constantinople. Après la mort d'Anastase, une dynastie nouvelle parvint à l'empire avec Justin, qui avait été prêtre et soldat. Son neveu Justinien lui succéda, et aussitôt commença la guerre contre les Perses, qui menaçaient toujours la frontière orientale. Bélisaire en fut chargé, et malgré sa tactique, Justinien acheta chèrement une paix qui dura huit années. La guerre, ranimée par Khosroès, laissa les Grecs maîtres de la Colchide et acquit la liberté de conscience aux chrétiens de la Perse, mais l'empire n'en paya pas moins tribut. Les barbares amollis de l'Afrique étaient pour les Grecs des ennemis moins redoutables que les Perses; pour arracher l'Afrique aux Vandales, il suffit de le vouloir. Une faible armée battit les barbares, et leur roi alla mourir en Galatie. Ce fut le conquérant de l'Afrique, Bélisaire, qui attaqua les Goths d'Italie, mais ce fut l'eunuque Narsès qui chassa la race abâtardie de Théodoric. Enfin en Espagne, Valence et la Bétique orientale furent conquises, et l'empire grec fut un instant maître de la Méditerranée. Il repoussait en même temps les Bulgares, venus du Nord jusque sous les murs de Constantinople. Bélisaire les rejeta derrière le Danube. Quatre-vingts forteresses s'élevèrent le long du fleuve; la Dacie, l'Epire, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace furent semées de châteaux forts. Le mur d'Anastase qui, de la Propontide au Pont-Euxin, fermait l'empire aux barbares, fut relevé et la frontière de l'Euphrate fortifiée. Enfin Constantinople fut embellie par d'immenses travaux, et Justinien, élevant la basilique de Sainte-Sophie, prépara leur temple aux futurs destructeurs de l'empire d'Orient. Mais la principale gloire de ce règne fut la compilation de la jurisprudence romaine, faite par dix-sept jurisconsultes que dirigeait Tribonien. Tous les codes antérieurs, tous les traités de jurisprudence, toutes les sentences rendues, tous les édits impériaux servirent d'éléments à ce grand travail, d'où sortirent le *Code Justinien*, les *Institutes* et les *Pandectes*. Les lois rendues par Justinien jusqu'à sa mort formèrent le recueil des *Novelles*. Les armées de l'empire n'avaient fait sur les barbares, déjà corrompus, que d'éphémères conquêtes; mais ce glorieux testament de la législation romaine fera la conquête de la barbarie elle-même, et servira d'instrument aux fondateurs des royautés modernes contre l'anarchie féodale.

La guerre la plus sérieuse de celles qu'avait soutenues Justinien, celle qui occupera le plus ses successeurs, c'est la défense de la frontière orientale contre les Perses. Le plus grand danger de l'empire est dans le fanatisme conquérant de ces peuples qui tentent sans cesse contre l'Europe une invasion religieuse, et qui, depuis longtemps, auraient réussi s'ils n'avaient rencontré une ardeur religieuse contraire et aussi forte dans les chrétiens de ces villes de l'Euphrate qui soutinrent contre eux des siéges terribles. Alexandre avait plutôt traversé l'empire des Perses qu'il ne l'avait conquis. Ses successeurs avaient bientôt vu la Bactriane leur échapper, puis les Parthes, qui plus tard résistèrent si vaillamment à la conquête romaine et battirent Crassus et Antoine : ces Parthes étaient jusqu'à un certain point hellénisés; mais deux siècles après Jésus-Christ, une révolution intérieure avait élevé la dynastie des Sassanides et rétabli parmi eux le parsisme de Cyrus et de Zoroastre. Ils étaient aussitôt devenus redoutables à l'empire. Fanatiques, s'égorgeant entre eux pour des querelles religieuses, mais haïssant surtout les chrétiens, ennemis des images et des églises comme Xerxès l'était des temples, ils faillirent pré-

venir les Turcs dans la destruction de l'empire d'Orient. Justinien, et après lui Héraclius, les arrêtèrent.

Les trois successeurs de Justinien continuèrent avec peine à défendre l'empire, qui fut arraché au dernier d'entre eux, et au plus honnête, par l'élu de la soldatesque, Phocas : cet homme ne sut que piller et tuer. Héraclius, fils de l'exarque d'Afrique, le détrôna. Les Perses s'élancèrent alors et vinrent camper en face de Constantinople, où ils restèrent dix ans maîtres de la Syrie, de la Palestine et de l'Egypte. En même temps les Avares ravageaient l'empire, depuis l'Istrie jusqu'aux murs de Thrace, et réduisaient Constantinople à ses murailles. Les chrétiens firent un suprême effort, les églises donnèrent leurs richesses; Héraclius put lever des troupes, opposer barbares à barbares, gagna une bataille à Issus, et détruisit Ormia, la patrie de Zoroastre. Obligés de se défendre dans leur pays, les Perses laissèrent l'empire en repos. Bientôt les discordes s'élevèrent parmi eux, Khosroès fut tué, et la Perse fut inondée de sang. Ainsi fut prolongée la vie languissante de l'empire d'Orient. Jamais on ne vit d'agitation plus stérile : sous Justinien, les rivalités des cochers du cirque et de leurs partisans avaient failli le renverser du trône. Après Héraclius, l'empire passa de main en main par le meurtre, subsistant par la seule force des choses, et offrant le triste spectacle d'une civilisation à laquelle les circonstances extérieures permettent de se survivre à elle-même.

Ceux qui devaient lui porter le dernier coup faisaient déjà des progrès rapides. Héraclius et Khosroès avaient reçu des lettres étranges d'un Arabe qui les sommait d'embrasser une religion nouvelle. Quelle était cette voix qui s'élevait du fond de l'Arabie ? Quel nouvel acteur va se mêler à cet immense mouvement de peuples en armes qui rendent si longues et si sanglantes les funérailles de l'empire romain ?

MAHOMET. — LE CORAN. — CONQUÊTES MUSULMANES.

La vaste Péninsule arabique qui, entre la mer Rouge et le golfe Persique, s'avance dans la mer des Indes, était occupée au VIe siècle par trois peuples de race arabe : c'étaient au sud les Sabéens, que les Perses avaient convertis par les armes; au nord, les Nabatéens, souvent mêlés aux guerres de la Perse et de l'empire ; et au centre, dans l'Hedjaz, les tribus indépendantes des Ismaélites. Chez ces peuples s'allient étrangement le goût du pillage et la pratique de l'hospitalité. Leurs guerres étaient continuelles : les tribus sous leurs *émirs*, les familles sous leurs *sheicks*, luttaient fréquemment pour la domination ou pour le butin. Il y avait parmi eux beaucoup de Juifs, des chrétiens hérétiques fuyant la persécution des empereurs; mais l'idolâtrie les dominait, et la Caaba de la Mecque, centre de la relig dans la Péninsule arabique, contenait trois c soixante idoles, des hommes, des aigles, lions, des antilopes, des palmiers. Ce tem était sous la garde d'une famille, les Coréis tes, qui seront les adversaires naturels de la ligion nouvelle. Malgré la grossièreté de culte, l'esprit de ces peuples s'était dévelo par le commerce et par la guerre. Ce mêm même de religions diverses avait amené sorte d'indifférence. Un scepticisme sensuel gnait dans leur poésie. Une religion nou soulèvera parmi eux plus de mépris que colère.

Cependant le temps d'une révolution gieuse était venu. Du mélange de ces vont naître la négation de l'idolâtrie et l'a mation énergique et exclusive de l'unité vine; c'est de la tribu même des Coréisch que sort le réformateur. Il descendait de Haschem que ses libéralités, pendant une mine, avaient rendu célèbre. Mahomet a perdu de bonne heure son père, et, n'ay qu'une part modique d'héritage, se livra commerce, escorta les caravanes, se distin dans les combats du désert et épousa à vin cinq ans une riche veuve dont il avait ge fortune. Il fut libre alors de se livrer à ces ditations qui devaient renouveler une partie monde. Il avait quarante ans lorsqu'il dé dans un festin, à ses parents réunis, qu'il v lait fonder une religion, la répandre, et manda qui voulait être son lieutenant, son *sir*, et partager son fardeau. Un enfant de q torze ans se lève : c'était Ali, le cousin du p phète : « Je serai ton visir, dit-il; et si qu qu'un te résiste, je lui briserai les dents, je arracherai les yeux, et je lui fendrai le ventre. « Quand on viendrait à moi, dit Mahom l'oncle d'Ali, le soleil dans une main et la lu dans l'autre, on ne me ferait pas reculer. » en effet, ni lui, ni les siens ne reculèrent.

Les doctrines de Mahomet devinrent publ ques ; il afficha des vers dans la Caaba, et plus grand poëte d'alors déchira les siens apr les avoir lus. La poésie entraînante des pr dications de Mahomet, la pureté et l'élévation de sa langue ravirent les Arabes et firent succès de sa doctrine, si supérieure au cu décrié des idoles. Tout le monde les lisait, l'un de ceux qui couraient tuer Mahomet l surprend dans les mains de sa propre sœur, l lit et se fait le disciple du prophète. L'isl misme avait son saint Paul : c'était l'impétueux Omar, qui communiqua une ardeur guerrière à la religion nouvelle. Cependant les Coréischites ne pouvaient la laisser triompher sans combat. Ils vouèrent le prophète à la mort, et il dut fuir pour leur échapper. Yatreb, jalouse de la Mecque, l'accueille volontiers, et la rivalité des deux villes contribua plus que la foi aux succès militaires du prophète. En effet, l'Arabie avait peine à s'ébranler pour une guerre religieuse, et Mahomet faisait plus d'admira-

teurs que de fanatiques : il n'avait que trois cents hommes lorsqu'il attaqua les caravanes de la Mecque et battit les Coréischites à Béder. Ses disciples avaient plié, et le prophète s'était élancé de son trône de bois pour rétablir le combat. Les Juifs s'unirent aux Coréischites pour mettre fin à ce mouvement religieux qui menaçait de les atteindre; ils furent vaincus et exterminés dans Khaïbar, qui était leur centre en Arabie. Une trève fut conclue avec les Coréischites, et la liberté de venir en pèlerinage à la Mecque, accordée au prophète et à ses partisans, qui croissaient en nombre avec le succès. Il avait écrit à Khosroès et à Héraclius pour les sommer d'embrasser la religion nouvelle. Héraclius lui avait envoyé des présents; Khosroès avait déchiré ses lettres : « Ainsi sera déchiré son royaume, » dit le prophète, et l'événement confirma sa parole. Cependant les Grecs de Syrie, qui avaient égorgé ses envoyés, furent écrasés dans une grande bataille par son lieutenant. Les Coréischites ayant rompu la trève, furent enfin définitivement vaincus. La Mecque, conquise par Mahomet, vit toutes les idoles tomber en poussière. L'unité de l'Arabie fut dès lors inévitable; des ambassades vinrent de tous côtés reconnaître la suprématie politique et religieuse du prophète. Partout se répandaient les musulmans, détruisant les temples, les idoles, les adversaires de Mahomet et ses rivaux; car des prophètes essayaient de s'élever à son exemple. Il se sentit lui-même près de sa fin, et s'étant fait transporter à Médine, où il avait prêché tant de fois, appuyé, comme à son ordinaire, sur un tronc de palmier, il demanda à la foule s'il avait frappé injustement, outragé ou dépouillé quelqu'un; et une vieille femme ayant réclamé trois drachmes, il les lui fit donner en la remerciant de les lui avoir demandées plutôt dans ce monde que dans l'autre. Ce fut la dernière de ses prédications, et ce fut peut-être la plus éloquente que cette vivante leçon sur la responsabilité de l'homme et sur la justice de Dieu.

Quelle religion laissait-il au monde? L'affirmation de l'unité et de la personnalité divines contre les religions panthéistes de l'Asie et contre l'idolâtrie de sa race. Il n'y a d'autre dieu que Dieu : voilà l'islamisme. Aucun symbole qui puisse altérer l'unité divine; point de médiateur, point de mystères, pas d'autre intermédiaire qu'une série de prophètes qui n'ont rien au-dessus de l'humanité, et dont Mahomet est le dernier. Il ne fera pas de miracles, il répond à ceux qui lui en demandent : « Louange à Dieu! suis-je donc autre chose qu'un homme et un apôtre? » Ce Dieu, ennemi avant tout de l'idolâtrie, dont l'unité est toute la perfection, se rapproche de celui des Juifs; mais il ne se renferme point dans son temple, dans son peuple choisi; au contraire, il faut qu'on le répande, qu'il vole avec l'impétueuse cavalerie de ses sectateurs, de l'Arabie en Espagne, en France, à Tours, où le christianisme, cette religion du Dieu fait homme, qui est une idolâtrie aux yeux des musulmans, l'arrêtera par une sanglante victoire.

Le livre unique de la religion nouvelle est le Coran, réunion des prédications du prophète, recueillies, mais non classées par ses disciples. Toute la religion y est contenue, son dogme de l'unité de Dieu, sa morale, son culte. L'âme est immortelle; la vie future est le redressement des désordres de ce monde; un enfer brûlant, un paradis voluptueux, attendent les méchants et les bons; mais la volupté la plus grande sera celle de l'esprit, et c'est le paradis chrétien que Mahomet promet aux sages en disant : « Le plus favorisé de Dieu sera celui qui verra sa face soir et matin, félicité qui surpassera tous les plaisirs des sens, comme l'Océan l'emporte sur une perle de rosée. » La morale du Coran est celle de tous les temps et de tous les lieux; elle défend le mal et prescrit le bien. Le culte y est réglé; des jeûnes, des prières, une trève sacrée de quatre mois entre les fidèles, le pèlerinage à la Mecque, restée le centre de la religion nouvelle; la circoncision, les ablutions, l'abstinence du vin, sont les principales prescriptions du livre saint. La guerre contre les idolâtres et l'éloignement des infidèles sont les premiers des devoirs. La religion reste conquérante sans devenir persécutrice. Mais tout en élevant la condition des femmes, en leur permettant d'hériter, et en faisant de l'époux un protecteur, le nouveau culte laisse subsister la polygamie; et tout en prescrivant aux croyants l'active pratique du bien, il établit au-dessus de tous les efforts des hommes le dogme de la fatalité et le précepte de la résignation : ainsi furent conservés dans la religion de Mahomet le fatalisme et la polygamie, ces deux fléaux de la civilisation orientale. L'union du pouvoir politique et du pouvoir religieux, inévitable dans cette religion de conquérants, est encore une cause de ruine, toutes les querelles religieuses devenant des guerres civiles, et la décadence de la religion amenant fatalement celle de l'État. Mais ces dangers ne se manifestèrent qu'avec le temps, et le premier élan de cette race brillante fut irrésistible.

Six ans après la mort du prophète, l'Arabie était entièrement unie dans la religion nouvelle, la Syrie conquise après deux grandes victoires, et Jérusalem avait vu entrer dans ses murs le calife Omar, sur son chameau au poil roux, portant attachés à la selle un sac de blé, un sac de dattes et une outre pleine d'eau. Quatre ans plus tard, la Perse, affaiblie déjà par deux défaites, tombait sans retour à la grande bataille de Nehavend. Les villes s'écroulèrent incendiées, les rois s'enfuirent, et le royaume déchiré de Khosroës fut gagné à l'islamisme. L'Egypte venait d'être conquise en une année, et Alexandrie soutint inutilement un siége de quatorze mois. L'hérésie des eutichiens avait favorisé les conquérants, mais la victoire les

avait déjà divisés. Ce fut la tradition spiritualiste du mahométisme qui fut frappée de mort avec l'austère Ali, et les Ommiades établissant à Damas le siége de leur dynastie, favorisèrent la dissolution de la doctrine et des mœurs. Mais des sectes se formèrent pour conserver l'énergique austérité de l'islamisme, et résistèrent aux Ommiades, qui s'affermirent par de sanglantes victoires. La conquête reprit son cours, elle visita l'ancienne Sogdiane et les bords de l'Indus. Constantinople fut deux fois assiégée par d'immenses armées, mais le feu grégeois arrêta de ce côté l'invasion. Constantinople restait donc encore debout, mais seule et dépouillée des débris de son empire. L'Afrique lui fut enlevée; Akbah poussa son cheval dans les flots de l'Atlantique : « Dieu, dit-il, si ma course n'était pas arrêtée, j'irais prêcher aux peuples inconnus de l'Occident l'unité de ton nom, et frapper les nations qui adorent d'autres dieux que toi. » Une insurrection des Maures accabla le conquérant; mais ses successeurs emportèrent Carthage, écrasèrent un dernier soulèvement et restèrent maîtres de l'Afrique. Ils échouèrent devant Ceuta, repoussés par les Goths qu'ils allaient bientôt déposséder. Une trahison leur ouvrit l'Espagne et ils l'envahirent. La destinée des Goths était d'être partout consumés par une civilisation trop rapide. Ils avaient cessé d'être ariens, et leur clergé les gouvernait par des conciles. Leur aristocratie était turbulente contre les rois sans être forte contre l'étranger. C'est un noble, le comte Julien, qui appelle les Arabes contre le roi Roderic. La victoire de Xérès leur livra l'Espagne; et les Goths chrétiens, retirés dans la montagneuse Asturie, y attendirent l'épuisement de leurs vainqueurs. La Septimanie fut à son tour envahie par eux, et la Gaule allait l'être, lorsqu'ils se brisèrent à Tours contre les Francs régénérés. Là s'arrêta la course merveilleuse des conquérants sortis de l'Arabie. Des rives de l'Indus aux Pyrénées tout est tombé devant eux. La civilisation germanique, entamée dans l'Espagne, où elle faiblissait déjà, leur a seule opposé une barrière insurmontable dans le pays où elle allait se développer avec cette lenteur régulière qui est le signe et le gage d'un long avenir.

L'immense empire des Arabes ne pouvait rester longtemps uni après l'impulsion de la conquête. Les querelles religieuses vinrent en aide à l'ambition politique pour renverser les dynasties des califes et pour démembrer leur domination. Une famille alliée d'Ali voulut rétablir la pureté de la doctrine, détruite par la corruption des Ommiades. Une guerre terrible qui finit par des assassinats éleva la dynastie des Abassides. Mais l'Espagne, conquise par les Arabes syriens de Damas, appela un descendant des Ommiades, et le califat de Cordoue fut fondé. Les Abassides fondèrent Bagdad et y régnèrent. Le despotisme, qui semble naturel à ces contrées, s'y releva, et avec lui un luxe éblouissant. Haroun-al-Raschid est le plus grand de ces princes. Il fit la guerre aux Grecs, mais sans repousser leur civilisation, et la littérature arabe lui doit ses plus rapides progrès. Mais bientôt ses conquérants s'amollirent. Une soldatesque soudoyée devint maîtresse du gouvernement, et des meurtres sans nombre en furent la suite. L'Afrique se détacha du khalifat de Bagdad, et l'Asie se remplit de principautés indépendantes, où régnaient les chefs révoltés des mercenaires. Enfin une peuplade venue du Nord et introduite dans la Perse orientale, les Turcomans, se révolta et fit de son chef, l'esclave Seldjouck, le fondateur d'une dynastie. Son petit-fils dépossédа le calife de Bagdad et devint maître de l'Orient. L'Afrique, devenue indépendante, eut aussi ses califes. Ils prétendaient descendre d'Ali et de Fatime et régnaient au Caire. Les fatimites, chefs religieux et politiques, furent, comme les califes de Bagdad, des despotes. Leur cour splendide était un centre scientifique et littéraire. Enfin le califat de Cordoue eut aussi sa splendeur éphémère. Le tribut était léger, le gouvernement équitable, nulle persécution. Mais, tranquille et florissante à l'intérieur, l'Espagne arabe était chaque jour resserrée par le lent et inévitable progrès de l'Espagne chrétienne. La race germanique, un instant refoulée, allait peser de tout son poids sur cette avant-garde aventureuse de la civilisation musulmane. L'amollissement des conquérants devait venir en aide à cet effort continuel. Après Almanzor, le califat de Cordoue se dissout comme celui de Bagdad, et l'Espagne est divisée en une foule de principautés indépendantes.

L'éclat que jeta en Asie et en Europe la civilisation passagère de cette race ingénieuse ne sera jamais oublié. L'Europe ne peut être ingrate envers ces esprits cultivés qui l'ont précédée dans toutes les branches de l'activité intellectuelle. L'astronomie, les sciences mathématiques, la philosophie, la médecine, l'architecture et tous les arts industriels qui entretiennent le luxe, excitèrent parmi ces conquérants rendus au repos la plus vive émulation. Tous les germes que contenait ce brillant génie de la race arabe, qui avant Mahomet avait déjà épuisé la poésie, furent rapidement développés, trop rapidement, sans doute, pour que leur fécondité fût durable. Et cependant qui oubliera les grands noms d'Avicenne et d'Averroès? Mais cette civilisation devait périr, parce qu'elle n'avait pas de racines. Sous cette brillante élite de guerriers, de savants et d'artistes, languissait immobile une foule ignorante, avilie par une perpétuelle obéissance et qui ne prenait de la religion musulmane que les éléments destructeurs de toute civilisation, la polygamie et le fatalisme. C'est un signe remarquable de ce contraste entre la foule et ses maîtres, que l'industrie si ingénieuse des Arabes se borne aux objets de luxe, aux belles

armes, aux riches harnais, aux moelleux tissus. Ce luxe même énerve les disciples enivrés du prophète; leur prospérité trop rapide les consume; ils ne sont pas faits pour conquérir l'Europe, ni même pour y rester.

CHARLEMAGNE.

Elle appartient à la race germanique, dont les Francs dirigent alors les destinées. Le fils du vainqueur de Tours, sacré par le pape Etienne, resserre encore l'alliance des Francs et de l'Eglise. Il passe les Alpes, arrache aux Lombards, ennemis de la papauté, la Pentapole et l'exarchat de Ravenne, pour les donner aux successeurs de saint Pierre, fondant ainsi la puissance temporelle des papes. Il commence contre les Saxons les longues guerres qui devaient ouvrir la Germanie à la civilisation chrétienne; au Midi il chasse les Arabes de la Septimanie et soumet l'Aquitaine. Il avait en quelque sorte dessiné le plan des grandes guerres de Charlemagne.

La mort de Carloman, son frère, laissa Charles seul chef des Francs. Son règne d'un demi-siècle se consuma dans la fondation d'un grand empire germanique, qui devait disparaître avec son fondateur; mais les guerres qui remplirent cette vie active étendirent les limites du monde civilisé; il étouffa l'idolâtrie dans son foyer; s'il ne réunit que pour un instant les différents peuples germaniques, il les fit tous participer à une nouvelle vie; et lorsqu'ils se séparèrent, ils étaient capables de se soutenir et de se développer. Il était bien l'empereur d'Occident lorsque, reprenant l'œuvre interrompue de Marc Aurèle et de Julien, il avançait de campement en campement vers le cœur de la Germanie. Il se croyait encore l'héritier de l'empire lorsque, établissant au sein des races barbares l'unité passagère de son gouvernement, il ressuscitait, avec les formes de l'administration romaine, les lettres oubliées et présidait son *Ecole du palais*. Cette partie de son œuvre est éphémère, mais non pas inféconde, et si son empire s'écroule, le monde féodal sortira de ses débris. Enfin le caractère de l'homme répond à la grandeur des entreprises; il a la passion de l'ordre, le génie de l'organisation, l'instinct de l'avenir; il a mérité que le nom de Grand devînt inséparable de son nom.

La guerre commença en même temps contre les Lombards et les Saxons. Cinq ans suffirent pour anéantir l'indépendance des Lombards, si menaçante pour la papauté. Des officiers francs prirent partout la place des ducs lombards, et Charlemagne s'appela désormais *roi des Francs et des Lombards*. Trente-trois ans d'une guerre acharnée furent nécessaires pour écraser les Saxons. C'était la Germanie barbare qui, concentrée aux embouchures de l'Elbe et du Wéser, repoussait énergiquement le christianisme et la civilisation romaine. Les Saxons avaient massacré les apôtres envoyés de Rome, et ceux-ci les avaient dévoués à l'épée de Charlemagne. Toujours vaincus, jamais soumis, ils n'attendaient que l'éloignement de l'armée franque pour attaquer les garnisons qu'elle laissait dans le pays et pour recouvrer leur indépendance. C'était à chaque campagne des abjurations en masse, des conversions forcées, et le lendemain des apostasies et des révoltes. Des massacres, des transplantations de tribus, la fondation de huit évêchés, l'établissement de tribunaux francs, et l'institution de pénalités terribles contre la plus légère indocilité religieuse, comprimèrent enfin ces malheureuses populations, sacrifiées aux progrès de l'Europe centrale. La destinée de la race saxonne est étrange. Ici elle succombe pour la défense de l'idolâtrie barbare contre le christianisme; dans l'Angleterre qu'elle a conquise, elle défendra la civilisation chrétienne contre les pirates du nord, et, après la lutte la plus longue et la plus variée, elle succombera devant de nouveaux envahisseurs, auxquels elle sera dévouée par l'Eglise elle-même.

Les Bavarois exercèrent, moins que les Saxons, les armes de Charlemagne. Ayant pris part, en 787, à une ligue générale contre l'empire des Francs, ils furent réduits et leur pays devint un comté. Les Avares étaient entrés dans cette ligue. C'était une tribu asiatique, qui avait inutilement menacé Constantinople, et dont le camp, établi en Pannonie, était rempli de butin. Ils résistèrent vaillamment aux Francs, et leurs discordes finirent seules par les livrer à Charlemagne. Ce qui resta de leur race se soumit au christianisme et au tribut. L'Asie fut encore vaincue dans l'Espagne, où les émirs révoltés de Saragosse et d'Aragon appelèrent les Francs. L'attaque de Charlemagne fut heureuse; mais les indociles populations des Pyrénées ensanglantèrent son retour, et le *Chant de Roland* conserva la poétique tradition de cette bataille funeste à l'arrière-garde des Francs. La Septimanie fut envahie par les Arabes, et ce ne fut qu'après vingt ans de guerre, en 812, que les Francs, ayant repassé les Pyrénées, s'établirent dans le bassin de l'Ebre. L'empire de Charlemagne s'étend alors de l'embouchure de l'Elbe au golfe de Gascogne, de l'océan Atlantique jusqu'à la Theiss. Tous les peuples germaniques y sont contenus, excepté les Saxons de la Grande-Bretagne et les pirates du Nord. Le mouvement qui a suivi l'invasion semble avoir trouvé son terme, et l'unité de la race qui a hérité de l'empire romain semble fondée.

Le titre d'empereur, que prit Charlemagne, était le symbole de cette restauration de l'empire d'Occident. Aux fêtes de Noël de l'année 800, le pape Léon posa sur sa tête la couronne impériale; c'était l'Eglise qui couronnait les Francs: ils avaient vaincu pour elle à l'Est et au Midi, ils avaient fondé la puissance temporelle de la papauté, ils avaient repris et

achevé l'œuvre de Clovis, allié des évêques contre les Goths; mais leur vaste empire était éphémère, et Charlemagne sentait lui-même la nécessité de prévenir par des partages d'inévitables divisions. Il fit sacrer Pépin et Louis, ses fils, rois d'Italie et d'Aquitaine, et partagea l'empire entre eux et leur frère Charles. Deux de ses fils moururent; un nouveau partage donna l'Italie et la Bavière à Bernard, fils de Pépin, et Louis eut le reste avec le titre d'empereur. Ce restaurateur de l'empire romain tenait à être reconnu par Constantinople, et ceux-ci l'appelèrent roi comme ils avaient fait Clovis consul, se prêtant volontiers à ce goût respectueux des barbares pour les titres honorifiques de la société qu'ils avaient renversée.

C'était l'administration de cette société que Charlemagne tentait de reconstruire. Les provinces de son empire furent confiées à des gouverneurs, *ducs, comtes, viguiers, centeniers, échevins,* chargés de la levée des troupes, de l'administration nationale de la justice et de la perception des impôts. Charlemagne voulait faire du service militaire une fonction et une sorte d'impôt; c'était la propriété de la terre qui entraînait l'obligation de servir. Celui qui possédait douze arpents de terre entrait dans l'armée; les possesseurs de biens meubles se réunissaient pour fournir des soldats; le clergé propriétaire devait envoyer les siens. Des assemblées provinciales, réunies trois fois par an, devaient rendre la justice. Les impôts se composaient des tributs des peuples conquis et des contributions en nature qu'on exigeait des propriétaires pour l'entretien de l'armée. Les assemblées des Francs n'avaient plus leur ancienne influence. L'empereur les consultait sur ses lois; il les réunissait autour de lui, y appelant les évêques, les propriétaires et les hommes libres de toutes les parties de l'empire; et il rendait d'après leur avis ces *Capitulaires,* qui sont un curieux mélange de lois romaines, de lois germaniques et de minutieux détails d'administration; mais la loi, cet élément de toute société nouvelle, resta, comme sous les Mérovingiens, personnelle et non territoriale, chaque homme suivant celle de sa race, comme dans la Gaule conquise par les Francs : grave symptôme de l'absence de cette unité sociale qui est le fondement de l'unité politique et qui n'a pas d'expression plus claire qu'une loi commune et égale pour tous. C'est encore un présage de la dissolution de cet empire, que la nécessité de cette administration voyageuse qui essaye en vain de contrôler efficacement l'administration locale.

Les envoyés royaux, *missi dominici,* parcouraient sans cesse ce territoire immense, y répandant les capitulaires, les faisant exécuter, surveillant les évêques et les gouverneurs, inspectant le domaine royal et revenant rendre un compte fidèle à l'empereur, qui veillait par eux sur tout l'empire. C'était la seule forme sous laquelle pût s'exercer son gouvernement monarchique, au milieu de cette confusion de peuples soumis à des lois diverses, et dans ces vastes contrées incultes, mal peuplées, où tout pouvoir local tendait, par une pente naturelle qui sera bientôt invincible, à l'indépendance et à l'isolement. La volonté constamment tendue d'un seul homme soutenait seule cette fiction d'un empire régulièrement organisé avec des éléments barbares, et cet homme même paraissait par son costume et par ses mœurs ce qu'il était en réalité, le chef germain de l'Austrasie, l'héritier des vainqueurs de Testry.

Mais il veut faire hériter son Austrasie de toutes les gloires de l'empire romain, dont le nom est resté si grand parmi les barbares. Aix-la-Chapelle devient une magnifique capitale; les monuments qui s'y élèvent s'enrichissent des dépouilles de l'Italie. Un moine d'Angleterre, Alcuin, est chargé par lui de ranimer les lettres en Occident. Curieuse et impuissante tentative, qui ne put faire dépasser à ce mouvement littéraire les portes du palais de l'empereur. La grammaire, l'astronomie, la théologie furent effleurées par le roi germain et par sa cour; il ne resta de tant d'efforts que l'introduction de la musique romaine dans les églises de la Gaule et que la fondation d'une école de médecine à Salerne.

Les Francs Austrasiens, les compagnons de Charles Martel et de Pépin, sont aussi peu accessibles à la littérature que préparés à devenir des administrateurs capables et fidèles. La royauté qui se fait romaine, qui organise le gouvernement et l'impôt, les trouvera aussi rebelles que sous les Mérovingiens. On ne détourne point le cours naturel des choses, et les lois barbares importées de la Germanie et implantées dans la Gaule conduisaient inévitablement à cette indépendance personnelle et à cette possession souveraine de la terre qui sont les fondements de la féodalité. En faisant des conquêtes, Charlemagne a ouvert à la féodalité un plus grand théâtre, il lui a donné l'espace et l'isolement qui sont un des plus puissants auxiliaires. En soumettant des peuples vaincus à l'administration de ses compagnons d'armes, il a établi la féodalité sur son territoire, il lui a conquis des vassaux façonnés à l'obéissance. Il n'aura donc fait que préparer à la société féodale les principales conditions de son établissement et de son existence, et nous allons voir ses successeurs vaincus dans leur inutile résistance contre ce nouvel ordre de choses. Lui-même, il sera vaincu dans l'histoire et dans la poésie, et c'est une curieuse étude que de voir Charlemagne, si grand dans la *Chanson de Roland,* subir les effets de la victoire de la féodalité et devenir un personnage secondaire et sacrifié dans les poëmes postérieurs, les *Quatre fils Aymon, Gérard de Viane.* Mais, jusqu'à sa dernière heure, tout fut obéissant et tranquille, et sa volonté recula par delà sa mort, un désordre qu'il put prévoir. C'est ainsi qu'il voyait errer autour des côtes

de son empire, menacé d'une fin prochaine, les légers vaisseaux des pirates du Nord.

DISSOLUTION DE SON EMPIRE. — HUGUES CAPET.

Cet empire, que soutenait à peine un si ferme génie, tombe dans les mains désarmées d'un saint, Louis le Débonnaire. Il s'associa ses fils dès le commencement de son règne: Pépin fut roi d'Aquitaine et d'une partie de la Bourgogne; Louis gouverna la Bavière et les marches d'Allemagne; Lothaire fut associé à l'empereur. Bernard, roi d'Italie, avait inutilement tenté de détruire ce partage, qui laissait subsister, sous l'autorité de l'empereur, une certaine unité, lorsque Louis le Débonnaire y porta lui-même atteinte, pour faire un royaume à Charles le Chauve, fils de la belle Judith, qu'il avait épousée en secondes noces et qui gouvernait ce faible esprit. Une révolte générale éclata. Les trois fils aînés eurent derrière eux tous les peuples de l'empire, qui ne cherchaient que les occasions d'en détruire l'unité. L'empereur fut pris par ses fils; mais, rétabli bientôt par l'assemblée de Nimègue où les Germains étaient plus nombreux que les Francs, il osa davantage et enleva l'Aquitaine à Pépin pour la donner au fils de Judith. Une nouvelle révolte, appuyée par le pape, l'abattit de nouveau et le jeta tonsuré dans un cloître, après une pénitence publique, où il se reconnut coupable en pleurant. Mais l'on s'émut en faveur de ce père humilié par ses fils, de cet empereur insulté, acceptant si chrétiennement les sacriléges outrages de ses fils. Louis le Débonnaire se retrouva empereur sans combat et reprit sa folle entreprise. Il dépouilla encore ses fils aînés pour le fils de Judith. Les enfants de Pépin furent, à sa mort, privés de son héritage en faveur de Charles le Chauve. Louis le Germanique était réduit à la Bavière, tandis que Lothaire, chef de toutes les révoltes, était le plus favorisé d'après les conseils de Judith, qui songeait à faire de lui le protecteur de son fils. Une ligne fut tracée du nord au midi, suivant le cours du Rhône et de la Meuse, divisant le Jura. Charles était maître à l'occident de cette ligne, Lothaire à l'orient. Mais déjà les Aquitains proclamaient le fils de Pépin, et Louis de Bavière armait les Germains contre l'empereur. Il mourut accablé sous cette grande affaire du partage de l'empire, après l'avoir compliquée par ses faiblesses.

Le roi du midi, Lothaire, devenu empereur, veut soutenir l'unité de l'empire contre la Germanie et la Neustrie, qui aspiraient à l'indépendance. Une bataille générale fut livrée à Fontanet et acheva, en même temps que le démembrement de l'empire, la ruine de cette classe, déjà épuisée par tant de guerres d'hommes libres, qui subsistait entre les leudes et les serfs et qui alimentait les armées. Les vainqueurs, Charles le Chauve et Louis le Germanique, confirmèrent leur alliance par un serment prononcé en langue romane et en langue tudesque, premier signe de la séparation des deux grands peuples dont le traité de Verdun va fonder la nationalité.

Le consentement de Lothaire permit de conclure cet important traité, qui mit fin à l'empire de Charlemagne et en même temps à la confusion des races conquérantes. Lothaire eut, avec le titre d'empereur, un royaume qui servait de limites aux deux autres et qui était voué à une destruction certaine. Il s'étendait du duché de Bénévent, en Italie, jusqu'à la mer du Nord, en longeant les rives du Rhône, de la Saône et de l'Escaut. Louis le Germanique eut tout le pays qui s'étendait à l'est du Rhin; Charles le Chauve eut l'occident. C'est le traité de Verdun qui fait des contrées, jusqu'ici occupées et confondues par l'invasion germanique, une France et une Allemagne.

Cette France est bien faible; au dehors les assauts des pirates, au dedans la lutte de la féodalité qui se fonde, contre la royauté carlovingienne, qui tente de maintenir et de restaurer l'œuvre croulante de Charlemagne : tels sont les tristes commencements de son indépendance. L'hérédité des bénéfices, sans cesse confirmée et contestée sans cesse, l'hérédité des offices, prétention nouvelle sortie de l'administration impériale, vont être définitivement conquises par l'aristocratie franque sur les descendants énervés des Héristal.

Charles le Chauve, qui pensait à rétablir l'unité de l'empire, ne pouvait pas même défendre le débris qui lui en était échu. Les ducs de Bretagne se firent rois et lui arrachèrent la reconnaissance de leur titre. Il fut battu en Septimanie, et ne put après de longs débats imposer à l'Aquitaine qu'une soumission nominale en la laissant à ses puissants voisins, les marquis de Toulouse, de Gothie et d'Auvergne. La mort de Lothaire, et après lui de ses fils, l'appel d'une diète de comtes et d'évêques offrant à Charles le Chauve et à Louis le Germanique la couronne impériale et celle d'Italie, furent autant d'occasions dont Charles le Chauve voulut profiter pour relever l'empire carlovingien; mais il mourut, vaincu sans combat, n'ayant pu obliger les seigneurs, déjà indépendants, à s'associer à ses entreprises, et hors d'état de leur imposer le service militaire.

La cause de la féodalité était en effet gagnée, et l'hérédité des bénéfices avait été consacrée par le roi en même temps que l'hérédité des offices dans le capitulaire de Kiersy-sur-Oise, en 877. L'usage de la *recommandation*, par laquelle les propriétaires libres, incapables de protéger leur propriété, se mettaient sous la dépendance et sous la sauvegarde du seigneur le plus puissant du voisinage, ne laissa plus subsister en France que des gouvernements locaux de plus en plus séparés de l'autorité royale. En même temps, les événements ve-

naient en aide aux coutumes et aux traités pour rendre l'avénement du régime nouveau plus facile encore, en le rendant plus nécessaire. Par les continuelles incursions des Normands, l'habitation des villes devint peu sûre, et celle de la campagne découverte impossible. Il fallut venir chercher un abri autour des châteaux forts, qui seuls pouvaient arrêter l'ennemi. La population se dissémina donc en petits groupes, ayant chacun pour protecteur le seigneur indépendant, qui devenait de plus en plus leur maître : et ainsi s'accrurent cette difficulté des communications, cet isolement des localités, qui sont à la fois les causes de l'établissement de la société féodale et les gages de son long avenir. Qui ne voit déjà cependant que l'absence des conditions de toute société civilisée en est la seule base, et que tout ce qui tend à multiplier les rapports des hommes entre eux, à augmenter les richesses et l'importance des villes, à garantir la sécurité du territoire, tendra invinciblement à la destruction de ce régime? L'histoire de son origine nous apprend donc d'avance celle de ses destinées.

Les trois successeurs de Charles le Chauve luttèrent inutilement contre les ennemis qui avaient usé la vie de leur père, les Normands et la féodalité. Sous eux, Boson se fit sacrer roi de Provence. Ils ne laissaient d'autre héritier que Charles le Gros, dernier reste du sang de Charlemagne. Il prit la couronne et se trouva par héritage maître nominal de tout l'empire, moins la Provence. Mais il ne pouvait repousser les Normands et leur offrait à prix d'argent d'aller ravager la vallée de l'Yonne au lieu des rives de la Seine. Il fut déposé par les Germains, et l'empire de Charlemagne fut démembré pour la dernière fois. Sept royaumes subsistaient sur ses ruines : Italie, Germanie, Lorraine, France, Navarre, Bourgogne-Cisjurane ou Provence, et Bourgogne-Transjurane. La Bourgogne et l'Aquitaine étaient de fait indépendantes. Chaque nation choisit ses souverains. En Germanie, ce fut Arnulf ; en France, Eudes, duc de France. C'était l'avénement légal de la féodalité. Eudes était le fils de ce Robert le Fort à qui Charles le Chauve avait donné le pays qui s'étend entre la Seine et la Loire à défendre contre les Normands. Il était mort en les combattant, glorieux représentant de cette féodalité naissante qui héritait, pour ainsi dire, par droit de déshérence, du pays abandonné, et qui achetait de son sang le droit d'en rester la maîtresse.

Mais l'avénement des ducs de France à la royauté était prématuré. Il restait un fils posthume de Louis le Bègue, Charles le Simple, dernier et triste rejeton de la branche carlovingienne. A la mort d'Eudes, Charles le Simple, déjà proclamé à Reims et soutenu par l'Allemagne, devint roi de France : ce fut pour y établir définitivement ces pirates du Nord qui se trouvèrent maîtres du pays qu'ils avaient si longtemps ravagé, et appelés à réparer les ruines qu'ils avaient faites. Leur chef, Ro accepta la fille du roi en mariage, et le qui prit le nom de Normandie en duché. fit chrétien, et ses compagnons, dont le no ne fit plus que s'accroître, apportèrent dan Etat naissant leur industrieuse activité. ce prit entreprenant et dominateur qui deva venir un jour le génie particulier d'une gr nation. En même temps, la féodalité pers à se couronner elle-même dans la maison France. Robert se fit sacrer à Reims; et a lui Raoul, duc de Bourgogne, détrône Ch le Simple, l'emprisonne et règne jusqu'en Ce fut sous son règne que les incursions h des Madgyares asiatiques jusqu'au centre France, montrèrent que l'Allemagne n'éta encore une barrière assez sûre pour pro le libre développement de l'Europe occide et que l'œuvre commencée par Charlem n'était pas encore accomplie.

A la mort de Raoul, il plut au *duc de Fr* Hugues le Grand, de faire roi le fils ex Charles le Simple, Louis d'Outremer; ma fut pour faire de lui son jouet. Ce Carlovin tour à tour chassé et rétabli, mourut hu dans son impuissance. Lothaire lui succéda l'appui du duc de France lui prêta quelque gueur pour résister à Othon de Germanie voulait relever l'empire. Ce fut la féodalité fr çaise qui l'arrêta sous le nom de Lothaire, résultat de cette victoire fut l'accroissement la maison de France, qui reçut du roi l'Aq taine et la Bourgogne. Le plus grand fief pays allait devenir l'apanage de la royauté. fils de Lothaire, Louis V, ne régna qu'un an mourut sans enfants. Hugues Capet devint de France.

Il n'était que le premier des seigneurs indépendants de ce pays qui s'étendait des Pyrénées à la Meuse. Il n'était pas redoutable pour se égaux, il était puissant au même titre qu'eux son duché faisait sa force. Qu'ajoutait à son influence ce titre de roi, si avili dans les derniers Carlovingiens? C'était un souvenir, une tradition. Mais ce souvenir, attaché à la ferme existence d'une maison féodale, devenait une espérance ; cette vague autorité n'en est que plus propre à s'agrandir ; si rien ne lui est clairement accordé, elle peut prétendre à tout. C'est le jour même de son avénement que la féodalité voit sortir de son sein l'obscur pouvoir qui, avec l'aide du temps et des circonstances, doit la détruire et lui succéder.

TERME DE L'INVASION. — FÉODALITÉ.

Quel changement s'est accompli en Europe depuis le jour où l'empire romain, hors d'état de s'y agrandir et de s'y défendre, a dû céder à l'effort continuel des races barbares qui pesaient sur ses frontières? Elles l'ont envahi et ont fait de la Gaule, de l'Italie et de l'Espagne, le théâtre de leur éducation laborieuse. La race germanique est maîtresse du midi et de l'occi-

lent de l'Europe; c'est en vain qu'un nouvel orage venu de l'orient menace de tout confondre et de livrer l'héritage de l'antiquité à la race sauvage qui suivait Attila et qui entraînait derrière elle la vieille Germanie. La victoire des Champs-Catalauniques laisse l'Occident à ses premiers envahisseurs et prévient les longs délais dont l'avénement de cette partie du monde à une civilisation nouvelle était menacé. Mais dans cette Neustrie, berceau d'une grande nation adoptée par l'Eglise, comme dans l'Italie arienne, comme dans l'Espagne convertie, comme dans l'Afrique où s'énervent les Vandales, le passé semble devoir étouffer l'avenir, par une initiation trop rapide à la civilisation antique, ou plutôt aux formes destructives de sa décadence. En effet, pour supporter sans faiblir les avantages matériels d'une société civilisée, la nature humaine a besoin d'une longue culture. Il faut que l'activité de plus en plus éveillée des âmes fasse équilibre au bien-être et aux passions énervantes qui assiégent les sens, et c'est ainsi que les peuples mûrs endurent, sans s'avilir, une civilisation qu'ils ont faite ou qu'ils ont régulièrement développée. Mais les peuples jeunes sont livrés sans défense à la dangereuse influence des sociétés vieillies. Il sort de ce contact prématuré un déplorable mélange de vigueur et de corruption. Nous voyons dans la Gaule neustrienne les vices des Romains dégénérés ranimés par la séve du sang barbare.

Mais tandis que cette précoce décadence perdait les envahisseurs de l'Afrique, de l'Espagne et de l'Italie, la race franque, opportunément renouvelée par la Germanie barbare, y échappe avec gloire, achève la soumission de la Gaule, et, en réunissant pour la guerre les races germaniques dans un vaste empire, leur communique cette vie nouvelle et cette force secrète qui, aux époques déterminées par le cours des choses, transforment les peuplades en nations.

Pendant que les races nouvelles prennent à l'occident possession de leur demeure, l'empire d'Orient les protége en essayant lui-même de subsister. C'est pour l'Occident tout entier qu'il repousse les Perses; les victoires des empereurs de Constantinople contiennent cette Asie menaçante, qui, sous d'autres noms et pour une autre croyance, envahira l'Europe par l'Espagne et ne sera arrêtée que dans les plaines de Tours.

Quand une religion nouvelle, sortie de l'Arabie, éclate sur le monde, quand elle déchire le royaume belliqueux de Khosroès, c'est pour le remplacer, c'est pour attaquer comme lui, et avec plus de succès, l'Occident et le christianisme. Nous avons vu s'étendre avec une rapidité prodigieuse cette religion dévorante, et de son sein sortir la plus brillante des civilisations et en même temps la plus fragile. L'Egypte, l'Afrique, l'Espagne conquises par des cavaliers intrépides et pleins de foi, sont divisées par la discorde et gouvernées par les plus sensuels et les plus despotiques des princes, qui ne recherchent et ne protégent les occupations de l'esprit, que comme les plus délicates des voluptés. Au-dessous d'eux s'agitent une soldatesque inepte et sanguinaire, un peuple misérable que le despotisme avilit et prépare, par l'habitude d'une résignation fataliste, à toute espèce de servitude.

Par un frappant contraste, c'est dans le même temps que l'Europe centrale, réunie sous la main du chef des Francs, entre dans le mouvement de la civilisation. Une partie de l'œuvre de Charlemagne est durable, c'est l'introduction de la Germanie dans la société civilisée, c'est la fondation de deux grands peuples. Mais sa tentative pour substituer un gouvernement central et régulier à cet isolement et à cette indépendance d'où la féodalité devait sortir est impuissante; et nous voyons, au contraire, tous ses efforts pour arrêter ce grand mouvement tendre à le rendre plus facile et plus inévitable.

C'est que ce nouvel ordre de choses était en germe dans l'établissement des barbares sur le sol après la conquête, et dans les mœurs qu'ils y apportaient de leur ancienne patrie. Nous voyons, en effet, les envahisseurs de l'empire romain se partager les terres des vaincus. Ils n'en prennent que le tiers en Italie, les deux tiers au midi de la Gaule et en Espagne, tout en Angleterre, et ces propriétés, tirées au sort, sont pour chacun des vainqueurs le signe de sa conquête et le gage de la supériorité de sa race sur le peuple dépossédé. Les dons des rois à leurs compagnons d'armes ne sont plus des armes et des chevaux, comme dans les forêts de la Germanie, ce sont des terres qui viennent accroître encore, avec l'importance de la propriété, le désir naturel des pères de la transmettre intacte à leurs enfants. On poursuivait avant Charlemagne l'hérédité des bénéfices, elle sera conquise à sa mort, et en y joignant les offices, qui vont devenir héréditaires, il pose le double fondement de la société féodale. Ses Capitulaires n'anéantiront pas cette diversité de lois, qui distingue sur le même territoire les vainqueurs et les vaincus; et ses guerres anéantiront, aussi bien que les discordes qu'il lègue à ses fils, cette classe intermédiaire d'hommes libres qui, ne pouvant prétendre à se faire une souveraineté et désirant garder son indépendance, eût ralenti l'établissement de la féodalité. Les choses ne font donc que reprendre, à sa mort, leur cours un moment interrompu; il emporte avec lui et avec l'autorité royale cette abstraction de l'Etat, que les rois de Neustrie avaient déjà empruntée à la société romaine, et qui fut deux fois vaincue par l'aristocratie, encore incapable de la comprendre et de l'accepter.

Mais le nom de la royauté a survécu et il est tombé entre des mains puissantes, qui ne le laisseront pas périr. Cette royauté devenue

féodale peut subsister au milieu de ses rivaux, et c'est assez pour s'élever peu à peu sur leur tête. Qu'elle traverse ce nouvel ordre de choses, où elle est pour un temps impuissante, et un jour viendra où elle pourra dire qu'elle a non-seulement vécu, mais grandi, et qu'elle a relevé avec elle cette idée abstraite de l'Etat et du pouvoir central, qui est le principal élément de la civilisation moderne.

On peut donc considérer comme le terme du mouvement confus de l'invasion l'époque où s'organise la féodalité victorieuse, autour de ce pouvoir qui a si peu de force et tant d'avenir. Les barbares sont fixés au sol et le rendront inaccessible à de nouveaux conquérants. C'est par mer que se font les dernières invasions, auxquelles la terre est de plus en plus fermée, et elles ne servent qu'à rendre le retour de pareils événements impossible. C'est, en effet, un remarquable spectacle que de voir les Normands s'établir si rapidement dans la France du nord et entrer, avec une facilité si heureuse dans le mouvement féodal. Rien n'indique mieux peut-être que le terme de tant d'agitations sanglantes est atteint, que les temps d'organisation sont venus. Non que la société soit pacifiée; au contraire, une guerre intérieure la consume et l'époque où le sang humain sera versé d'une main moins prodigue est loin de nous. Mais ce mouvement a une règle et un but. Il emporte la société d'une organisation à une autre, au lieu d'en renouveler les acteurs ou de la faire sortir par secousses du chaos. Il y aura des saint Louis et des Philippe-Auguste; nous ne verrons plus d'Alaric ni d'Attila.

Avant d'étudier, dans la féodalité, la première forme régulière de la société moderne, il nous faut considérer en elle-même la puissance qui a pris une si grande part à ses premiers progrès et qui a traversé avec elle, en se fortifiant tous les jours, ce long temps de troubles et d'épreuves. Nous avons vu l'Eglise choisir Clovis pour défenseur et ouvrir ses bras aux Francs. Elle les a élevés à une religion nouvelle et, à leur tour, ils l'ont adoptée, soutenue, délivrée de ses oppresseurs; ils lui ont ouvert un chemin par l'épée au cœur de l'idolâtrie barbare, qu'elle a détruite par la victoire et par l'autorité, comme elle avait vaincu l'idolâtrie civilisée par l'humilité et la patience. Les commencements et les vicissitudes de cette conquête de la barbarie par l'Eglise, son alliance avec les rois barbares et les suites de cette alliance, tels sont les importants objets qui doivent arrêter notre attention et qui nous montreront une fois de plus que le gouvernement du monde appartient à l'intelligence et que le mouvement des idées est la raison dernière de la succession des événements.

LIVRE DIXIÈME.

L'ÉGLISE

Et les barbares jusqu'au schisme d'Orient.

CONQUÊTES DE L'ÉGLISE. — ORDRES MONASTIQUES. — GRÉGOIRE LE GRAND. — AUGUSTIN. — COLOMBAN. — BONIFACE. — AFFRANCHISSEMENT DE LA PAPAUTÉ.

CONQUÊTES DE L'ÉGLISE. — ORDRES MONASTIQUES.

Si l'on considère, à l'époque où la papauté gouverna l'Occident, quelle est l'influence prodigieuse de l'Eglise sur les idées et sur les actions des hommes, et comment le siége de Rome est devenu le centre du mouvement intellectuel et politique de l'Europe, on est tenté de penser que l'antique domination de Rome sur le monde civilisé n'a fait que changer de forme, et que, par la prédication d'une doctrine nouvelle, elle a conquis à la civilisation les peuples barbares qu'elle n'avait pu vaincre par l'épée. Au milieu de l'anarchie générale, l'Eglise est un grand corps organisé pour la conquête et pour la domination. Rome est sa capitale; les édits des derniers empereurs, l'usage constant du *pallium* envoyé par le pape aux évêques comme le signe de leur investiture, une correspondance continuelle, des décisions nombreuses respectueusement acceptées, ont établi de bonne heure la suprématie de l'évêque de Rome et ont fait de lui une sorte d'évêque général de la chrétienté. De ce centre de l'empire chrétien rayonnent les missionnaires : ils partent pour reculer les limites de l'empire, comme les généraux envoyés par le peuple romain; mais ils ne reviennent pas triompher comme eux; au contraire, leur nouvelle conquête devient leur royaume, et ils l'organisent d'après des règles immuables qui y établissent à jamais la domination de l'Eglise.

Le pays conquis est partagé en *diocèses* confiés à un évêque; il le subdivise à son tour entre les prêtres qui l'assistent et qui lui restent soumis. Mais lui-même a un autre supérieur que le pape : c'est un évêque qui doit, comme le pape, à l'importance de son siége, une certaine autorité. La cité qu'il gouverne était le centre de la province, la *métropole;* les évêques s'y réunissaient pour maintenir cette unité d'action qui est l'âme de l'Eglise, et il présidait cette assemblée; de là une véritable influence : il est *archevêque* et ses collègues deviennent ses *suffragants*. Il les surveille et les redresse; mais le pape reste le maître, et tous lui doivent une égale obéissance. Cette armée a sa juridiction comme sa discipline. Les chrétiens des premiers temps ne voulaient pas porter devant les magistrats païens les débats de l'Eglise naissante. La juridiction temporelle des évêques, reconnue par eux, le fut plus tard par les empereurs. Quand le christianisme eut gagné la société tout entière, les chrétiens laïques reparurent devant les tribunaux, mais non pas l'Eglise, qui garda sa juridiction particulière et, par suite, son indépendance. Sa jurisprudence et ses lois étaient bien supérieures à celles des barbares, et son exemple contribua autant que ses préceptes à transformer par degrés la grossière justice des barbares, à y introduire la preuve écrite, à en exclure ces épreuves absurdes et sanglantes qui prouvaient la simplicité des juges et non pas l'innocence de l'accusé.

Si l'Eglise attaquait l'idolâtrie, elle se défendait contre les hérésies, et c'était la partie la plus laborieuse de sa tâche. Partout où le christianisme éveillait les esprits et les attirait vers les redoutables questions que résolvent ses dogmes, il suscitait, en même temps que la foi, le doute et la controverse. L'Occident, à peine éclairé, avait enfanté une hérésie nouvelle, celle de Pélage, qui mettait la liberté de l'homme au-dessus de la grâce divine, et soutenait que la volonté humaine était par elle-même capable de faire le bien. Cette opinion, empreinte du génie de l'Occident, tendait à détruire les rapports de dépendance que l'Eglise catholique avait établis et multipliés entre l'homme et Dieu. L'humilité chrétienne, qui a pour fondement la croyance au néant de la force de l'homme et à la corruption originelle de sa volonté, était compromise. Le concile d'Ephèse, en 431, condamna cette hérésie, déjà frappée par le synode de Carthage, mais accueillie avec faveur par la Gaule et la Grande-Bretagne, et prête à gagner l'Orient par l'Afrique. L'Orient était toujours le terrain le plus propice pour l'hérésie : elle y croissait et multipliait sous tous les noms : c'était le manichéisme renaissant sous les persécutions; c'était Nestorius et sa doctrine sur la mère de Jésus-Christ, qu'il refusait d'appeler la mère de Dieu. Ephèse, Alexandrie étaient ensanglantées par les débats que soulevait cette opi-

nion, et surtout par les luttes acharnées de quelques hommes qui recouvraient de la subtilité de ces querelles la violence de leur ambition. L'école d'Edesse, où venaient se former les missionnaires de l'Asie, était nestorienne, et par elle l'Assyrie et la Perse furent conquises à l'hérésie; elle domina encore l'école syriaque de Nisibe et gagna par elle l'Arabie, l'Inde, la Tartarie et la Chine. L'hérésie d'Eutychès sur l'incarnation vint se joindre à celle de Nestorius pour arracher l'Orient à l'orthodoxie; un concile à Ephèse l'avait sanctionnée; mais le concile de Chalcédoine, présidé par les légats du pape, la condamna. Cependant toutes ces querelles n'agitaient que l'Orient, qui semblait éternellement voué aux hérésies, et que d'ailleurs l'islamisme allait arracher à l'Eglise. C'était pour elle un danger plus menaçant que de voir l'arianisme dominer les plus éclairés de ces barbares sur lesquels elle comptait pour la régénération du monde. Les Goths d'Espagne et d'Italie, les Vandales d'Afrique, les Goths et les Bourguignons du midi de la France étaient ariens, c'est-à-dire invinciblement séparés de l'Eglise catholique; car, s'il est facile de faire échanger à un peuple de grossières croyances pour une religion supérieure, il est presque impossible de persuader à un peuple récemment converti qu'il faut l'être encore, à un peuple déjà chrétien qu'il faut épurer sa foi. Pour les races à peine échappées à l'idolâtrie, les hérésies sont des nuances; il leur suffit d'être ou de se croire chrétiennes.

Opprimée en Afrique, l'Eglise orthodoxe était libre parmi les ariens de l'Europe, et ceux-ci espéraient vivre en paix avec elle parce qu'ils ne la persécutaient pas; mais une liberté impuissante ne suffisait pas à l'Eglise : il fallait qu'elle fût conquérante et dominatrice; elle ne voulait pas être tolérée, mais obéie. Ce fut alors qu'elle jeta les yeux sur cette race germanique qui venait d'envahir le nord de la Gaule et qui essayait de s'y agrandir; elle l'arrêta, pour ainsi dire, au passage pour la faire catholique, et lui livra la Gaule pour y régner par sa victoire. Le baptême de Clovis fut le sceau de cette alliance, et ses successeurs la confirmèrent. La défaite des Goths et des Bourguignons, et plus tard la ruine des Lombards et la conversion de la Germanie, furent les suites heureuses de l'entrée des Francs dans l'Eglise de Rome. Appuyée naguère encore sur ces empereurs romains qui l'avaient élevée au pouvoir, l'Eglise se félicita de les avoir remplacées, après leur chute, par des alliés plus constants et plus dociles; elle tenta de leur donner la même puissance, puisque cette puissance devenait la sienne, et de là ces efforts persévérants de l'Eglise pour relever dans la personne des rois francs l'autorité des empereurs. Elle veut fonder parmi les barbares une monarchie romaine, forte au dedans pour imposer aux conquérants les lois et l'influence bienfaisante de la religion, forte au dehors pour la répandre par la guerre. Elle ne réussit pas à relever le pouvoir impérial, et, loin d'arrêter le mouvement qui emportait le monde barbare vers la féodalité, elle dut le suivre et entrer dans cette nouvelle organisation de la société germanique; mais elle réussit à s'étendre avec l'aide des Francs et à conquérir, tantôt par leurs armes, tantôt par la parole de ses missionnaires, la Grande-Bretagne et la Germanie.

Ce ne fut pas seulement en lui donnant dans le monde un instrument de conquête que l'invasion des Francs fut heureuse pour l'Eglise. Elle remplit la Gaule de trouble et fit des évêques les défenseurs naturels des cités. La société civilisée du pays se resserra autour d'eux; on leur obéit parce que les barbares les respectaient; ils devinrent des intermédiaires entre les vainqueurs et les vaincus, et on leur tint compte des maux qu'ils avaient parfois su détourner. Si l'on considère encore que le clergé était l'asile de l'élite de la société romaine, qu'au milieu de la barbarie envahissante ils avaient gardé quelque culture, et que ce peu de lumière était sans cesse entretenu par des relations avec l'Orient ou l'Italie, on comprendra que, malgré les fréquentes saillies de l'esprit barbare plutôt contenu qu'éclairé, l'Eglise avait, entre ces populations opprimées et ces conquérants à demi dociles, un beau rôle à remplir, une situation élevée à défendre et à conserver.

L'introduction dans l'Occident de la vie monastique vint en aide à l'Eglise pour agir sur l'esprit des peuples qu'elle gouvernait, et pour s'établir chez ceux qu'elle voulait soumettre. Dans l'Orient, la coutume de se retirer de la vie commune pour se livrer sans trouble à la méditation, est aussi ancienne que la religion elle-même. Le bouddhisme avait dispersé dans les forêts de l'Inde de nombreux solitaires adonnés à une vie contemplative et attendant, dans une extatique espérance, le jour qui les affranchirait du monde et de la vie. Des monastères s'établirent aussi dans des lieux écartés ou sur de hautes montagnes, et un grand nombre d'hommes y passèrent leur vie à méditer les vérités de la religion, et à en pratiquer les devoirs. Lorsque le christianisme eut apporté dans l'Europe orientale ces idées du détachement du monde et du mépris de la vie qui engagent insensiblement à chercher la solitude; lorsque la corruption des mœurs païennes, unie aux persécutions, rendit périlleuse pour le chrétien le séjour des grandes villes; lorsque enfin les troubles de l'invasion donnèrent un nouvel attrait à l'isolement et à la pauvreté, alors se répandirent en Syrie, en Egypte, en Afrique de nombreux solitaires, qui poussaient aux dernières extrémités les austères vertus du christianisme. Bientôt les monastères sortirent naturellement de la vie cénobitique, et la ferveur des âmes, surexcitée par le malheur des temps, en fit naître rapidement dans l'Italie et dans la Gaule. Milan,

Vérone, Aquilée eurent alors leurs monastères, et en Gaule ceux de Lerins, de Saint-Victor, de Marmoutiers s'ouvrirent aux nombreux chrétiens qu'y conduisait un légitime dégoût de l'état du monde.

Mais c'est le propre de l'Occident de communiquer aux institutions qu'il reçoit, comme à celles qu'il a créées, cet esprit de vie et cette activité féconde qui sont les marques distinctives de son génie. Ce ne fut donc pas pour une contemplation oisive que les chrétiens d'Occident se réunirent dans la retraite. En quittant la société, ils n'en repoussèrent que les maux inutiles et que les agitations vaines; ils en gardèrent le premier devoir, l'obligation du travail. Un homme vint alors qui consacra, par une règle sévère et intelligente, cette heureuse transformation de la vie monastique. Au commencement du VIe siècle, saint Benoît de Nursia inaugura, dans un monastère du mont Cassin, la nouvelle discipline qui devint celle de l'Europe tout entière. Le travail des mains et le travail de l'esprit se partagèrent, heure par heure, la vie des moines, et firent de leur solitude un instrument de civilisation. L'agriculture et la copie des manuscrits occupèrent désormais une foule d'hommes dont la société régénérée n'oubliera jamais les services.

Comme autrefois, la colonie romaine venait de la capitale assurer la soumission des vaincus et faire rayonner autour d'elle les mœurs et les lois de la grande république, ainsi vit-on, dans cette nouvelle conquête de l'Europe, des monastères s'établir sur les pas des armées chrétiennes ou des missionnaires de l'Eglise, et reculer sans cesse autour d'eux, par le défrichement des forêts et par la prédication de l'Evangile, les limites matérielles et morales du monde civilisé.

GRÉGOIRE LE GRAND. — AUGUSTIN. — COLOMBAN. — BONIFACE.

Ce fut avec ces armes, puissantes dans leur diversité, que Grégoire le Grand attaqua de tous côtés l'idolâtrie. L'Angleterre fut la première de ces conquêtes, et le tableau qu'on nous en a laissé suffit pour nous faire concevoir comment s'accomplit en général l'introduction des races barbares dans le christianisme. Dès le IVe siècle, le catholicisme avait gagné l'Irlande, et dans le courant du VIe siècle, les disciples de saint Patrick la couvrirent de monastères, d'où sortirent des missionnaires pour le continent. Cependant, le pays de Galles était chrétien et l'Ecosse devenait chrétienne, que les Anglo-Saxons gardaient encore l'idolâtrie de leurs pères. Grégoire le Grand avait vu sur les marchés de Rome des esclaves enlevés à leur pays; la beauté de cette race l'émut d'admiration et de pitié. Il leur envoya quarante missionnaires sous la conduite du moine Augustin. Ceux-ci passèrent en Angleterre avec l'aide des rois francs, desquels le pape avait réclamé la protection. Ils débarquèrent dans l'île de Thanet, passage de tous les conquérants du pays, et furent reçus dans le Kent par un roi saxon dont la femme était chrétienne. Le rôle des femmes fut très-actif dans la conversion des barbares, et l'Eglise leur doit une grande part de ses progrès. Ce que Clotilde avait fait pour Clovis, la femme du roi Ethelbert le fit pour son époux, et nous pourrions compter de nombreux exemples de ces victoires domestiques qui soumettaient un peuple en gagnant un roi.

Augustin devint évêque du pays de Kent et y affermit, en se faisant donner des terres, la domination de l'Eglise. Il reçut du pape, avec le pallium, les instructions les plus sages et les plus habiles, bien propres à nous montrer avec quel art l'Eglise détachait peu à peu les peuples de l'idolâtrie : « Vous direz à Augustin qu'après de mûres et de sages réflexions sur l'affaire du peuple anglais, j'ai arrêté dans mon esprit plusieurs points importants : en premier lieu, il faut se garder de détruire les temples des idoles; il ne faut détruire que les idoles, puis faire de l'eau bénite, en arroser les temples, y construire des autels, et y placer des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu; car tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de dévotion, elle sera plus disposée à s'y rendre, par un penchant d'habitude, pour adorer le vrai Dieu. Secondement, on dit que les hommes de cette nation ont coutume d'immoler des bœufs en sacrifice; il faut que cet usage soit tourné pour eux en solennité chrétienne, et que le jour de la dédicace des temples changés en églises, ainsi qu'aux fêtes des saints dont les reliques y seront placées, on leur laisse construire, comme par le passé, des cabanes de feuillage autour de ces mêmes églises; qu'ils s'y rassemblent, qu'ils y amènent leurs animaux, qui alors seront tués par eux, non plus comme offrandes au diable, mais pour des banquets chrétiens, au nom et en l'honneur de Dieu, à qui ils rendront grâce après s'être rassasiés. C'est en réservant aux hommes quelque chose pour la joie extérieure que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures. » De nombreux détails se joignent à ces instructions générales et attestent, aussi bien que les usages traditionnels de l'Eglise envers les peuples qu'elle tente de convertir, l'intelligente élévation de l'esprit qui les a dictés.

Augustin essaya d'amener à reconnaître la suprématie de Rome et à entrer dans le mouvement général du catholicisme les églises du pays de Galles, où s'était conservée, avec quelques rites particuliers, une habitude générale d'indépendance. Il ne put réussir; le sang des moines de Bangor fut inutilement versé, et il fallut un siècle à ses successeurs pour étendre l'empire de Rome sur l'Eglise celtique. Dans

le pays même où Augustin avait inauguré le christianisme, d'inévitables réactions l'exposèrent à périr. L'habileté des missionnaires à profiter des moindres circonstances favorables finit par triompher de tous les obstacles. Le Northumberland fut attaqué et conquis à son tour par un évêque romain, Paulin, que le pape avait sacré d'avance archevêque d'York. Une femme chrétienne fut donnée à Edwin, roi du pays, et aida l'évêque à le soumettre. Il fut converti et convoqua le conseil des principaux magistrats et guerriers de la nation, pour donner un avis sur la religion nouvelle. C'est dans ce conseil que fut prononcé ce discours que les chroniques ont conservé et qui nous montre, au sein de la vie agitée de ces rudes guerriers, cette vague inquiétude sur la vie à venir et ce désir de la connaître, qui sont les voies les plus sûres de la religion pour s'insinuer dans le cœur de l'homme. « Roi, dit un guerrier, tu te souviens peut-être d'une chose qui arrive parfois dans les jours d'hiver, lorsque tu es assis à table avec tes capitaines et tes hommes d'armes, qu'un bon feu est allumé, que ta salle est bien chaude, mais qu'il pleut, neige et vente au dehors. Vient un petit oiseau qui traverse la salle à tire d'aile, entrant par une porte, sortant par l'autre : l'instant de ce trajet est pour lui plein de douceur, il ne sent plus la pluie ni l'orage ; mais cet instant est rapide ; l'oiseau a fui en un clin d'œil, et de l'hiver il repasse dans l'hiver. Telle me semble la vie des hommes sur cette terre, et son cours d'un moment, comparé à la longueur du temps qui la précède et qui la suit. Ce temps est ténébreux et incommode pour nous. Il nous tourmente par l'impossibilité de le connaître ; si donc la nouvelle doctrine peut nous en apprendre quelque chose d'un peu certain, elle mérite que nous la suivions. » Tel fut, dans sa poétique naïveté, cet appel adressé par les hommes du nord au christianisme, contre cette douloureuse ignorance qui est partout l'apanage et le tourment de l'esprit humain.

Les Anglo-Saxons de l'est, jusque-là flottants entre l'idolâtrie et le christianisme, furent décidément convertis par l'influence du Northumberland devenu chrétien. Le Wessex entra définitivement dans l'Eglise. Le pays de Mercie y fut entraîné par une femme qui convertit le roi et par lui le royaume. Enfin vers la fin du VIIe siècle le Sussex devint catholique.

L'Angleterre convertie et l'Irlande devenue l'*Ile des Saints*, étendirent sur le continent l'influence chrétienne, purifiant la Gaule des restes de l'idolâtrie et attaquant la Germanie. Saint Colomban vint du couvent de Bangor fonder les monastères de Luxeuil et de Fontaine. L'Helvétie germanique fut ouverte par ses disciples à l'Evangile, lorsque lui-même eut été chassé de Luxeuil, pour avoir repris avec la liberté chrétienne les désordres de Brunehaut et du roi d'Austrasie. Ils fondèrent l'abbaye de Saint-Gall et deux autres qui devinrent les villes de Zurich et de Lucerne. Les missionnaires anglo-saxons commencèrent la conversion de la Frise. Un Northumbrien, Willebord, apôtre infatigable, fonda l'évêché d'Utrecht, convertit les Saxons de l'embouchure de l'Elbe et mourut, épuisé par quarante ans d'un glorieux apostolat. Son disciple Winfrid poursuivit ses conquêtes ; il fit entrer les Hessois et les Thuringiens dans l'Eglise. Grégoire II le nomma évêque de Germanie, et l'appela Boniface. Grégoire III lui conféra le pouvoir d'ériger des évêchés parmi les peuples convertis. Il fonda ceux de Saltzbourg, de Frisingue, de Passau et de Ratisbonne, et, devenu lui-même évêque métropolitain de Mayence, dirigea de ce siége les efforts de ses disciples. Mais il ne put se résigner au repos, et, exposant de nouveau sa vieillesse, s'enfonça dans la Frise païenne. Il mourut assassiné sur les bords du Zuidersée, martyr de l'Evangile et de la civilisation.

AFFRANCHISSEMENT DE LA PAPAUTÉ.

Les derniers Mérovingiens avaient prêté leur appui aux convertisseurs de l'Angleterre. Les premiers Carlovingiens protégèrent ceux de la Germanie, et le plus grand de leur race acheva l'œuvre de la prédication par la guerre. S'ils aidèrent l'Eglise à s'étendre, ils contribuèrent à l'organiser, et ce fut grâce à eux que la papauté assura sa liberté, qui était son premier pas vers la toute-puissance. Allié aux rois de l'Occident, le siége de Rome ne trouvait plus dans ses relations avec l'empire de Constantinople qu'une marque inutile de dépendance. Lorsque Léon l'Isaurien, soutenant les iconoclastes, voulut faire exécuter en Italie son édit pour la destruction des images, le pape saisit avec joie l'occasion et déclara l'indépendance de l'Eglise dans une lettre énergique où il menace l'empire d'Orient de la belliqueuse piété des barbares. L'événement confirma ses paroles : le préfet de Rome fut chassé par les habitants, qui reconnurent le pape pour souverain.

Mais les barbares mêmes menacèrent aussitôt la papauté d'une oppression plus réelle et plus voisine que celle des empereurs. Les Lombards ariens avaient envahi l'exarchat de Ravenne et pouvaient emporter Rome. Le pape appela les Francs, ses alliés naturels ; c'était le moment où les Héristal allaient renverser les Mérovingiens. L'Eglise les y aida, et, sacrant Pépin, éleva son protecteur. Le roi franc passa deux fois les Alpes, battit les Lombards, leur arracha l'exarchat et le donna au saint-siége. Le clergé des Gaules, admis par Pépin aux assemblées nationales, travailla de nouveau à relever, avec les formes de l'administration romaine, un empire d'Occident.

Le règne de Charlemagne fut l'éphémère ac-

complissement de cette pensée de l'Eglise. Elle trouva en lui un protecteur, et, ce qui était inévitable, un réformateur. L'épiscopat, où le nombre des barbares s'accroissait tous les jours, tendait naturellement, comme l'aristocratie elle-même, à la féodalité, et fut arrêté dans cette voie par Charlemagne. Il voulut organiser l'Eglise comme le reste de son empire, nomma des évêques, régla l'enseignement ecclésiastique et la prédication, et faillit troubler la chrétienté en faisant proscrire le culte des images par le concile de Francfort. Il se laissa ramener à l'orthodoxie par le pape Adrien; mais il avait montré à l'Eglise, une fois de plus, que la protection des puissances temporelles n'est jamais sans péril. Son fils Louis secondait, dans le midi de la Gaule, ce mouvement réformateur. Saint Benoît d'Aniane y avait rétabli dans toute sa vigueur la règle bénédictine. La mort de Charlemagne vint bientôt rendre au clergé sa complète indépendance, et la conduite de Louis le Débonnaire laissa la papauté s'élever par degrés au-dessus du pouvoir qui l'avait affranchie et dominée.

Ce pouvoir était d'ailleurs diminué tous les jours par l'envahissement de l'aristocratie et de l'épiscopat. Pendant que les Eglises tendaient à vivre dans l'isolement et que les évêques prenaient leur rang dans la féodalité naissante, la papauté, qui voulait enfin revendiquer pour elle-même cet empire de l'Occident, qu'elle avait en vain tenté de reconstituer par la main des Francs, continuait à s'affranchir de l'Orient et à marcher, à travers mille obstacles, à une complète suprématie sur les Eglises presque émancipées. A cette époque de respect pour la tradition, ce fut un coup de foudre pour les partisans de l'indépendance épiscopale que l'apparition de ces actes des premiers papes qui établissaient clairement leur supériorité absolue sur les évêques, en matière de foi et de discipline. Ce recueil était une longue supposition d'actes imaginaires, et le nom de *Fausses Décrétales* lui est définitivement resté. Mais la critique n'existait pas alors, et cet audacieux mensonge, s'imposant aux esprits, fut l'origine d'une grande révolution. Tandis que l'Occident paraissait se soumettre à ces titres accablants, l'Eglise d'Orient se révolta ouvertement, se déclara indépendante de celle de Rome, et même souveraine en droit, depuis que l'empire était transféré à Constantinople. C'était oublier que l'invasion avait changé, avec l'équilibre du monde ancien, le centre de la civilisation. Le patriarche de Constantinople fut déclaré hérétique et le schisme commença.

Mais le temps de la domination n'était point venu pour la papauté. Elle n'est encore qu'indépendante, et cette indépendance est précaire; elle a, comme toute l'Eglise, à la mort de Charlemagne, hérité de cette liberté mobile et toujours exposée qui est l'élément du monde féodal. Evêque, abbé, chacun s'isole et devient maître d'une parcelle de l'Eglise. Les désordres croissent avec l'indépendance individuelle, et les esprits éclairés essayent en vain d'y porter remède. Il faudra que la papauté lutte elle-même contre la féodalité, s'en affranchisse avant de la soumettre; qu'elle s'élève enfin à cette monarchie universelle qui sera inaugurée par un grand homme, après une lutte remplie de vicissitudes.

Nous avons vu le christianisme conquérir la barbarie, quelquefois par la violence, plus souvent par la persuasion : l'Europe ne peut oublier les noms glorieux des Grégoire le Grand, des Colomban et des Boniface. Partout l'influence de l'Eglise a été salutaire. Elle a donné aux Visigoths d'Espagne, ramenés à l'orthodoxie, des lois humaines; et en souffrant parfois de la contagion des mœurs barbares, elle les a, en général, rendues meilleures. Enfin elle a tenté avec les rois francs la vaste restauration d'un empire régulier, et s'est associée avec intelligence aux efforts, malheureusement inutiles, du plus grand des barbares, pour hâter le terme de la barbarie et pour avancer l'heure de la civilisation de l'Occident.

LIVRE ONZIÈME.

LA FÉODALITÉ

Et son développement jusqu'à la fin des Croisades.

LE SYSTÈME FÉODAL. — FÉODALITÉ ALLEMANDE. — FÉODALITÉ FRANÇAISE. — LA FÉODALITÉ NORMANDE EN ANGLETERRE. — LA FÉODALITÉ NORMANDE EN ITALIE. — LA CHEVALERIE. — LA PREMIÈRE CROISADE. — LES DERNIÈRES CROISADES. — RÉSULTAT DES CROISADES.

LE SYSTÈME FÉODAL.

Le démembrement définitif de l'empire de Charlemagne inaugura la féodalité. Cette nouvelle forme de la société barbare s'étendit sur toute l'Europe; mais elle n'eut pas en tout pays le même empire et la même durée. Elle naquit du génie même de la race germanique combiné avec les circonstances; mais ces circonstances étaient diverses et ne favorisaient pas également partout le développement naturel de ce génie. Dans cette France qui se servait de la langue romane au traité de Verdun, l'ancienne population, mêlée à la race conquérante et y perpétuant avec l'esprit municipal les traditions romaines, élèvera par degrés la royauté française contre la féodalité barbare, et fera de ce régime une longue guerre dont l'issue n'est pas douteuse. Si les restes du monde ancien sont un obstacle au développement de la féodalité, elle trouve, au contraire, un secours dans l'opposition de deux races qui demeurent divisées après la conquête. La Normandie en est un exemple, et l'Angleterre, qu'un seul jour soumet pour des siècles au régime féodal, un plus frappant encore; mais la féodalité ne peut trouver nulle part un terrain plus propice que dans cette vaste Allemagne où nulle influence romaine, nul débris de l'antique société, ne viennent troubler le développement naturel du génie germanique. Elle s'est séparée de la France à demi romaine, et si elle a conservé debout le trône de Charlemagne, il sera rempli par le premier des seigneurs. Cet empereur n'est pas l'ennemi de la féodalité : il la représente avec splendeur, il travaille à l'étendre, il combat pour elle lorsqu'il change en fiefs les siéges des évêques, lorsqu'il veut faire un fief du siége même de saint Pierre.

Mais qu'il soit plus ou moins affermi chez les divers peuples de l'Europe, le régime féodal la couvre et la gouverne, et cette domination est un fait général qui confond pour un temps l'histoire de la féodalité avec celle de la civilisation. Quelle est donc cette première forme régulière de la société barbare? quels rapports nouveaux établit-elle entre les hommes, et quelle en sera l'influence sur leurs mœurs et sur leurs idées?

L'absorption de la propriété des hommes libres, des *alleux*, dans les possessions conditionnelles accordées par les rois, les *bénéfices*; la transformation de ces bénéfices en propriétés pleines et entières, comme étaient les alleux; l'adjonction à cette propriété d'un pouvoir politique et inaliénable par l'hérédité des *offices*; et enfin l'indissoluble union du droit de propriété et de la suzeraineté politique consacrée par l'usage et exprimée dans cette formule: « Point de terre sans seigneur et point de seigneur sans terre, » telle est l'histoire de l'établissement du système féodal. Nous avons vu les circonstances qui, après avoir facilité cette grande transformation, l'ont rendue définitive.

La terre, c'est l'homme : telle est la *maxime* fondamentale de ce système. Les relations des hommes entre eux sont donc uniquement déterminées par l'importance et par l'origine de leurs propriétés. La propriété universelle et fictive du roi domine toutes les autres; il les donne aux seigneurs, il les *inféode*, et ceux-ci les inféodent à leurs *vassaux*, qui les tiennent à certaines conditions dont l'accomplissement est garanti par la cérémonie de l'*hommage*. La tête découverte, sans épée ni éperons, le vassal, à genoux devant son seigneur et les mains dans ses mains, jure d'être son homme et de le servir loyalement en considération de la terre qu'il tient de lui et dont il reçoit l'*investiture*. Dès lors, il est seigneur sur sa terre et peut, à son tour, en investir des vassaux. Telle est cette grande hiérarchie des maîtres de la terre, qui s'étend depuis celui qui en est le souverain nominal jusqu'au serf qui la cultive.

Le vassal doit à son seigneur le service de l'*ost*, le service militaire; il doit venir à son appel avec un certain nombre d'hommes proportionné à l'importance du fief. La durée de ce service est inégale, mais toujours limitée : soixante, quarante, vingt jours, tel est ordinairement ce court espace de temps, qui ne permet pas les grandes guerres. Il doit le service du *plaids*, ou l'assistance au seigneur dans sa cour de justice. Les possesseurs de fiefs sont

jugés par leurs *pairs*, comme autrefois les hommes libres par l'assemblée des hommes libres. Si le seigneur refuse justice au vassal, il en appelle au seigneur de son seigneur, et c'est ainsi que la royauté peut être appelée à intervenir dans les querelles des grands vassaux, et, plus tard, dans celles des seigneurs et des communes. Le vassal doit à son seigneur certains impôts : les *aides*, ou assistance pécuniaire au seigneur qui marie sa fille, qui arme son fils chevalier ou qui est mis à rançon par l'ennemi; les *reliefs*, sorte de droit de mutation auquel est soumis envers le seigneur le fief qui change de maître immédiat par héritage ou par aliénation. Le seigneur peut encore reprendre son fief par droit de *déshérence*, si le vassal meurt sans héritier, ou par *confiscation*, s'il a violé les obligations qu'il a contractées en faisant hommage, s'il a *forfait*. Le droit de *garde* assure au seigneur l'administration et le revenu du fief pendant la minorité du vassal. Il a aussi le droit de *mariage* sur les filles mineures du vassal décédé, et si l'héritière du fief refuse l'époux présenté par le seigneur, elle lui doit une somme d'argent. La possession d'un fief entraîne des droits aussi importants que ces divers devoirs : le droit de *guerre privée*, dont les formalités sont réglées par la coutume, sortes de duels entre les fiefs; le droit de rendre la justice *haute*, *basse* ou *moyenne*, selon le privilége du fief. La première donnait seule le droit de punir de mort. Chaque fief avait, d'ailleurs, ses lois particulières. En devenant territoriale, la législation s'est anéantie; il n'y a plus que des *coutumes*. Le droit de battre monnaie est encore un des attributs du seigneur féodal.

Cette organisation avait enlacé la société dans un vaste réseau de droits et de devoirs. Le nom de fief s'appliquait à toute chose susceptible d'être possédée. Quand le fils de Guillaume le Conquérant veut repasser la mer, un homme se présente qui lui dit que son père tenait en fief le droit de gouverner le vaisseau du roi. Mais le fief par excellence, c'est la terre. Avoir une terre ou tenir la terre d'un autre en étant son homme, voilà les seules manières d'exister dans ce monde attaché au sol. Suzerain, vassal, vilain ou serf, il faut que tous aient un étroit rapport avec une localité quelconque. Est-il de bon lieu? de quel lieu est-il? voilà la question que fait la société féodale à chacun de ses membres, et malheur à qui n'y peut répondre! Si, dans un an et un jour, celui qui habite un autre lieu que celui de sa naissance ne s'est pas reconnu un seigneur, il paye une amende : c'est un *aubain;* s'il meurt sans laisser quatre deniers au baron du lieu, tout est au baron : c'est une *aubaine*. C'est saint Louis qui permit le premier à l'aubain de garantir son héritage par ce legs volontaire. En Flandre, l'aubain devient serf du fief où il s'établit.

Serfs, vilains, tels sont ceux qui soutiennent de leur travail ce grand édifice, groupés en villages autour du château féodal, protégés et gouvernés par celui qui l'habite avec ses chevaliers et ses hommes d'armes. Le vilain cultive sa part du fief, paye la taille et la redevance à son seigneur et est soumis à sa juridiction; mais c'est un fermier dont le loyer est fixé, qu'on ne peut arracher à la terre ni punir arbitrairement. Le serf appartient corps et biens au seigneur, qui ne répond de lui qu'à Dieu; mais, plus heureux que l'esclave antique, il a une famille, un foyer, et pour maître un homme qui ne le croit pas d'une espèce inférieure à la sienne, qui voit sur lui une trace du sang de Jésus-Christ, et qui, le retrouvant quelquefois sous l'habit du prêtre, est obligé de le respecter.

Ainsi se groupèrent les unes à côté des autres ces petites sociétés, formant par leur ensemble une nation, mais séparées par d'infranchissables limites. Chaque seigneur est maître dans son fief, chaque vassal dans sa terre, et cette indépendance presque absolue est la plus vive jouissance de cette race énergique qui en a reçu l'amour avec le sang. D'ailleurs, l'isolement rend cette liberté facile; les communications sont rares, les grands événements ébranlent seuls par leur contre-coup ces parties si divisées, et l'effet en est passager. La vie du seigneur féodal se passe donc le plus souvent dans l'exercice paisible et incontesté de la toute-puissance. L'isolement resserre le faisceau de cette famille attachée à un château, et le besoin d'aimer s'ajoute, pour vivifier cette affection concentrée, à la nécessité d'être unis. L'orgueil féodal sera sans bornes : n'avoir de maîtres qu'éloignés, ne se voir point d'égal et être entouré de sujets, c'en est assez pour enfler jusqu'à la démence le cœur humain.

Mais cette réunion de sujets que le château féodal couvre de son ombre, s'animera peu à peu contre ses maîtres d'une haine inextinguible. Est-il besoin d'en chercher les causes et ne sont-elles pas dans la nature humaine? Si avilie, si abaissée qu'on la suppose par l'habitude ou par la crainte, elle ne se sent jamais faite pour une obéissance servile et pour un travail infructueux. Dans de grands états modernes, la seule idée qu'elles ne jouissent pas des fruits de leur travail a plus d'une fois soulevé, malgré l'égalité devant la loi et malgré le salaire, les classes inférieures de la nation. Quelle force devait acquérir ce sentiment de la justice naturelle blessée, dans ce monde féodal, où une seule famille, occupée de guerres ou de plaisirs, était maîtresse des cultivateurs du sol et jouissait du produit. Ce que le travail venait de créer allait directement de la ferme laborieuse au château oisif. L'indignation, qu'accumulait dans les âmes la simplicité terrible de cette économie politique, devait éclater un jour en sanglantes représailles. Si, dans nos sociétés civilisées, la nature humaine, indépendante en elle-même, se plie difficilement aux justes exigences de la loi, elle a toujours souf-

fert impatiemment l'arbitraire. Qu'est-ce donc lorsque l'arbitraire, personnifié en un seul homme, est toujours présent à celui qu'il opprime; quand la main de l'homme s'étend visible et toute-puissante sur son semblable et qu'au ressentiment de la spoliation s'ajoute à tout moment la haine du pouvoir absolu? Un voisin pour maître, nul recours contre lui, en faut-il davantage pour soulever l'âme humaine? Qu'on ajoute les inévitables excès de la toute-puissance dans cet âge de fer, et parmi cette aristocratie de soldats, les caprices des âmes cruelles, certaines coutumes abominables, qui s'attaquent au cœur même de l'homme, et l'on comprendra comment le régime féodal a laissé dans l'esprit des peuples un si lugubre et si durable souvenir. La jacquerie en est sortie comme une production naturelle, et, bien qu'effacé de la terre, ce régime émeut encore l'imagination des fils de ceux qui l'ont supporté.

Deux choses devaient le détruire sans retour, le progrès de l'industrie dans les villes et les agrandissements du pouvoir royal. Pouvoir fictif, spirituel en quelque sorte, et par là même, plus capable de s'agrandir. Au milieu de cette organisation matérielle de la société féodale, la royauté s'appuie sur ce principe, qui lui fera recueillir une à une les dépouilles de la féodalité. « Tout ce qui n'est pas local relève du pouvoir central. » C'est ainsi que la royauté protégera les aubains, et plus tard les communes, en un mot tout ce qui peut se mettre en dehors du régime féodal; et, comme dans ce régime, ni l'industrie, ni la loi, ni la famille, ni la patrie ne pouvaient vivre, il devait un jour se trouver lui-même en dehors de l'humanité.

Mais il exercera longtemps la patience des peuples et c'est lui qui leur apprendra l'incomparable vertu de la résignation chrétienne. C'est aux douleurs sans remède du plus grand nombre que nous devons le développement de la puissance merveilleuse du christianisme pour les adoucir, par la ferme espérance d'un monde meilleur et, plus encore peut-être, par l'indifférence pour les choses du monde et par le mépris de la vie. C'est à ces humbles soutiens de la société féodale, dont l'Eglise était le seul asile, alors même qu'elle appuyait leurs maîtres, que l'image de Jésus-Christ, accablé par les puissants du monde, dut apparaître radieuse. Il fut patient, se réjouit de son humilité, de son indigence, de ses épreuves terribles; qui ne serait heureux de souffrir comme lui, et dans la mesure des forces humaines, d'imiter sa patience? Imiter le Christ, voilà la maxime et l'idéal de ce temps de douleur et de foi. L'*Imitation de Jésus-Christ* est le produit sublime de l'union monstrueuse du christianisme et de la féodalité.

FÉODALITÉ ALLEMANDE. — FÉODALITÉ FRANÇAISE.

Ce système eut pourtant son âge de gloire. Il constitua l'Allemagne moderne, et, achevant l'œuvre de Charlemagne, assura, contre les mouvements des Slaves et des tribus asiatiques, les limites, tous les jours plus étendues, de l'Europe civilisée. Le premier roi de l'Allemagne, après le démembrement définitif de l'empire carlovingien, est un descendant de Charlemagne, Arnulph. Il se prétend le suzerain de toutes les royautés nouvelles, sorties des débris de l'empire. Les rois de France, de Bourgogne, d'Arles et d'Italie lui prêtent hommage. Il donne le royaume de Lorraine à son fils, qui ne peut s'y maintenir. Lui-même prit la couronne impériale en Italie. Il continua les guerres de Charlemagne, repoussant les Normands, convertissant la Bohême et résistant aux Hongrois, plus menaçants de jour en jour. Son fils, Louis l'Enfant, fut le dernier Carlovingien de Germanie. Après lui l'Allemagne austrasienne, la Franconie et l'Allemagne, restée barbare, la Saxe, se disputent le droit d'élire un empereur. Donnera-t-on l'empire au nord ou au midi de l'Allemagne? au Saxon Othon ou au Franconien Conrad? Les Hongrois menaçaient le Midi et le Franconien fut nommé. La Lorraine ne voulait ni de l'un ni de l'autre et se donnait à la France; Conrad lui enleva l'Alsace, mais le duc de Saxe, à qui il voulait enlever la Thuringe, le battit à Ehresbourg. Ce fut pourtant ce Saxon que Conrad mourant désigna pour son successeur. Henri l'Oiseleur, fils d'Othon, est élu. Il arrête les Hongrois et les Slaves; il est vainqueur à Mersebourg; il fonde contre les envahisseurs de l'empire les margraviats de Brandebourg, de la Misnie, du Sleswig, les places fortes de Quedlimbourg, de Meissen, de Mersebourg. C'est un Saxon qui hérite de la couronne du conquérant de la Saxe et qui défend après lui la civilisation.

Son fils Othon lui succède. Le Midi veut encore rejeter la domination des hommes du Nord, et est vaincu. La Lorraine, liguée avec le roi de France, est soumise; les slaves de Bohême sont frappés d'un tribut et Othon va chercher en Italie la couronne impériale. Ce malheureux pays était déchiré par les discordes d'une foule de principautés indépendantes; ce sont des seigneurs féodaux, le duc de Frioul, le marquis d'Ivrée, le duc de Spolète, les ducs de Bénévent, de Salerne et de Capoue; des princes ecclésiastiques, le pape, l'archevêque de Milan, les évêques de Pavie, de Vérone et de Turin; enfin des villes libres, Venise, Gênes, Gaëte, Amalfi. Le trône d'Italie était resté vide depuis la mort de Béranger Ier. Béranger II voulait disposer de la main de sa veuve pour assurer son usurpation. Celle-ci appela Othon qui, tranquille du côté de l'Allemagne, n'avait pas besoin de ce prétexte pour ressaisir avec la couronne impériale, le gouvernement de l'Italie et de la papauté. Il réussit sans peine dans ce pays divisé, épouse Adélaïde et reçoit l'hommage de Béranger. L'invasion des Hongrois le rappelle en Allemagne. Il va les cher-

cher aux portes d'Augsbourg. Une grande bataille, où il parut entouré de toutes les reliques de l'Allemagne, refoula les Hongrois dans le pays où ils restèrent fixés et fit d'Othon, dans l'enthousiasme de la chrétienté sauvée, un autre Charles Martel. Il repasse les Alpes, et se fait proclamer à Milan roi d'Italie, à Rome empereur. L'héritier de Charlemagne confirma les donations faites au saint-siége et voulut, comme Charlemagne, dominer la papauté. C'était tâche facile; elle n'avait jamais été plus abaissée que dans les derniers désordres de l'Italie féodale. Il obligea les Romains à n'élire de pape qu'en présence de ses envoyés. C'était les nommer lui-même. Maître absolu de la tiare pontificale, il dépose Jean XII qui ne reconquiert son siége que pour mourir assassiné. Il exile Benoît V avant qu'il ne soit sacré, nomme Jean XIII et le rétablit aussitôt que les Romains l'ont renversé. Ses successeurs usèrent de la même toute-puissance, et la papauté, introduite à un rang inférieur dans la hiérarchie féodale, devait se traîner ainsi dans la servitude, jusqu'à ce que le moine Hildebrand vint l'affranchir. Ce nouveau Charlemagne eut comme le premier des rapports avec l'Orient. Il obtint pour son fils Othon la main de la princesse Théophanie, qui apportait dans la maison de Saxe les droits méconnus de l'empire grec sur l'Italie méridionale. Il mourut tout-puissant et le nom de Grand lui resta, en mémoire de cette glorieuse restauration de l'empire carlovingien.

A sa mort, la Bavière se révolta; son fils Othon II la soumit et réunit la Lorraine à l'empire; il tenta d'y joindre l'Italie grecque et revint mourir à Rome sans avoir réussi. Il garda le nom de Sanguinaire pour avoir massacré les consuls de Rome. Il y avait dans cette ville une tendance continuelle à délivrer la papauté du joug impérial et à en faire un instrument d'indépendance. Othon III continua l'œuvre de ses aïeux, imposant à Rome des papes vassaux de l'empire et les maintenant par la force. Jean XVI avait eu à se défendre contre la faction républicaine de Crescentius; Grégoire V, pape dévoué à l'empereur, fut chassé par elle; Othon vint le rétablir, pendit Crescentius, épousa sa veuve et mourut empoisonné. Henri II, duc de Bavière, arrière petit-fils de Henri l'Oiseleur, lui succède. Le siége pontifical est de plus en plus abaissé; des papes et des anti-papes, sont chassés tour à tour par les Romains et par les Allemands, tandis que la féodalité laïque du nord de l'Italie, qui inquiétait l'empereur et qui avait proclamé roi le marquis d'Ivrée, voit s'élever tous les jours l'aristocratie épiscopale, que les Allemands fortifient à la fois contre elle et contre la papauté.

La mort de Henri II fit tomber la couronne impériale dans la maison de Franconie, mais l'agrandissement de la puissance germanique n'en fut pas un instant interrompu; l'opposition au pouvoir central passa du midi au nord, sans que ce pouvoir perdît rien de son énergie pour repousser les barbares ou pour dominer le saint-siége. Conrad le Salique franchit l'Elbe, réprima les Lutizes et leur imposa le christianisme, fit reconnaître sa suzeraineté au roi de Pologne et fit prisonnier le roi de Bohême, allié des ennemis de l'empire. En 1033, par le traité de Bâle imposé au roi d'Arles, il joignit à l'empire la Bourgogne helvétique. Cette année même, un pape de douze ans, Benoît IX, luttait dans Rome contre deux anti-papes. Tous trois se firent acheter leur abdication au profit de Grégoire VI. Tel était l'état du saint-siége, tandis qu'au nord de l'Italie Conrad, soigneux gardien des intérêts de l'empire, intervenait en faveur des vassaux et des cités opprimés par l'aristocratie ecclésiastique. Il rétablit l'équilibre par cet édit de 1037 qui, déclarant les fiefs héréditaires, irrévocables et relevant tous immédiatement de l'empire, constitua en Italie la féodalité la plus divisée qui fut jamais. Henri III jouit en paix du fruit des travaux accumulés de ses prédécesseurs. Tranquille en Allemagne, influent en Hongrie, tout-puissant en Italie, il nomme les évêques et les papes. Clément II, Damase II, Léon IX furent élevés par ses mains. Le trône de saint Pierre n'est plus qu'un fief de ce vaste empire qui embrasse les deux tiers de la monarchie de Charlemagne.

Cette situation devait changer pour l'honneur de l'Eglise et pour l'avantage de la civilisation chrétienne. C'est de cette partie de l'Eglise restée jusqu'ici en dehors du monde et de la société féodale, des monastères, que viendra l'impulsion puissante qui doit ranimer la papauté et la remettre à la tête du mouvement général de l'Europe. Mais la prépondérance de la féodalité n'est encore menacée par personne. Nous venons de la voir victorieuse en Italie; nous allons suivre ses progrès et ses conquêtes en France, en Angleterre, et dans les Deux-Siciles, et sa glorieuse expansion dans la chevalerie et dans les croisades.

Tandis que la féodalité allemande travaille à l'asservissement de l'Eglise, la nouvelle dynastie qui inaugure en France le régime féodal, est amie de l'Eglise et soumise à la papauté. Hugues Capet était le protecteur du pouvoir ecclésiastique. Son premier acte est de rétablir la liberté des élections dans les abbayes qui dépendent de lui. Un Carlovingien tente de reconquérir le trône; mais le clergé l'excommunie; quoique soutenu par le Nord et par le Midi contre la France centrale que représente la dynastie nouvelle, Charles de Lorraine échoue et meurt prisonnier dans la tour d'Orléans. L'esprit indépendant de l'Aquitaine ne cherchait qu'un prétexte de séparation et de liberté; elle avait jadis repoussé les Carlovingiens, maintenant elle soutient Charles de Lorraine contre la maison de France, et après lui ses enfants. La Bretagne maintient aussi son indépendance.

L'an 1000 approchait; partout se multipliaient les légendes, les prophéties, les miracles; partout se répandait l'attente de la fin prochaine du monde. Tout favorisait cette croyance, et le vaste désordre qui régnait en Europe, et ces guerres locales qui la ravageaient, et l'abaissement de l'Eglise, et les épidémies terribles qui épouvantaient les populations décimées. Les esprits sont partout troublés; les troupes d'Othon l'abandonnent effrayées par des prodiges; les chroniques nous montrent les monastères pleins d'apparitions et de mystérieuses terreurs, les églises assiégées d'innombrables pèlerins, les malades venant mourir sur les reliques des saints, et une famine générale s'étendant sur ces peuples désolés. La crainte du jugement de Dieu, si proche et si redoutable fit réparer bien des injustices et entraîna les plus fermes à de pieuses faiblesses. On vit de superbes pécheurs se réconcilier avec le ciel; les donations aux églises et aux couvents furent innombrables et aussi les affranchissements; la terreur réveillait la conscience humaine et lui rappelait l'iniquité de la servitude. Les grands de la terre aspiraient à se décharger du gouvernement des hommes et à travailler en toute hâte à leur salut. Guillaume Longue-Epée de Normandie voulut s'enfermer à Jumièges; l'abbé le renvoya gouverner son duché et protéger l'Eglise. Il fallut l'intervention du pape pour empêcher Hugues de Bourgogne de se faire moine, et l'empereur Henri II, réfugié dans le couvent de Verdun, n'en fut tiré que par la pieuse ruse de l'abbé, qui, ayant reçu son serment d'obéissance, lui ordonna, en vertu de son serment, de retourner au gouvernement de ses peuples. Telles étaient les terreurs des hommes de ce temps; telle était la vivacité de leur foi, entretenue par les malheurs mêmes qui affligeaient alors l'humanité.

Cependant l'époque fatale se passa sans catastrophe sous le règne d'un saint, le roi Robert. C'était le plus doux et le plus pieux des hommes; « lettré, dit une chronique, philosophe et surtout excellent musicien. Il avait coutume de venir à Saint-Denis, revêtu de ses habits royaux et la couronne en tête, il y dirigeait le chœur à matines, à la messe et à vêpres, et il chantait avec les moines. Aussi, comme il assiégeait certain château le jour de la fête de saint Hippolyte, pour qui il avait une dévotion particulière, il quitta le siége pour venir à l'église Saint-Denis diriger le chœur pendant la messe; et, tandis qu'il chantait, les murailles du château assiégé tombèrent subitement et l'armée du roi en prit possession, ce qu'il attribua aux mérites de saint Hippolyte. » Cependant il encourut les censures de l'Eglise en épousant Berthe, sa parente, veuve du comte de Blois et de Chartres. L'excommunication éloignait de lui amis et serviteurs; il se résigna à épouser Constance, fille du comte de Toulouse, véritable Xantippe de ce Socrate chrétien. Belle, impérieuse, mobile, elle éprouva l'inaltérable patience du saint et redoubla ses mérites. Rien ne nous peint mieux les mœurs de ce temps que ces scènes familières où le roi se dépouille pour les pauvres, en cachant à Constance ses étranges aumônes. Tantôt il s'enferme avec un mendiant pour travailler avec lui à démonter l'argent dont sa femme avait orné sa lance; tantôt il dit à un pauvre qui dérobait la frange de son manteau: « Laisse le reste pour un autre. » Naïve charité, qui s'étendait jusqu'aux âmes. C'est lui qui faisait jurer ceux dont il recevait le serment sur une riche châsse, vide de reliques, afin d'éviter les parjures. Telle était la royauté sous le second des Capétiens.

L'an 1000 passa comme les autres, et les peuples semblèrent renaître, des églises s'élevèrent de toutes parts; les miracles, les apparitions continuèrent, mais ce fut pour consoler et raffermir les esprits. Les pèlerinages deviennent plus lointains; Jérusalem en est souvent le terme, et un siècle avant les croisades, un pape français, Gerbert, écrit sur la terre sainte asservie une lettre entraînante. Mais la féodalité avait à s'établir fortement en Europe, avant de tenter de grandes entreprises. Autour de la maison de France, la maison de Blois et de Champagne, celle d'Anjou, celle de Normandie devenaient tous les jours plus puissantes. Le roi Robert se sentit trop faible pour soutenir l'Italie qui l'appelait contre l'empereur Conrad. L'aide des Normands, qui pensaient bien conquérir pour eux-mêmes, donna la Bourgogne à la maison de France. Mais la Champagne, qui empiétait sur le royaume d'Arles et qui menaçait la Lorraine, repoussait bien loin l'autorité des Capétiens. La maison d'Anjou s'était agrandie sous cet énergique et bizarre Foulques Nerra, qui réprima si durement la révolte de son fils, qui dévastait les églises, brûlait sa femme et mêlait aux plus grands crimes de lointains pèlerinages qui finirent par le tuer de fatigue. Sous son fils, cette maison prit Tours; elle battit celle de Champagne, et, arrivant un jour au trône d'Angleterre, elle deviendra la plus redoutable pour la maison de France. L'Aquitaine était en dehors de ces mouvements intérieurs et gardait son indépendance, tandis que les ducs de Normandie soutenaient les Capétiens avec l'espoir de les remplacer.

Les successeurs de Robert étaient étouffés au milieu de ces puissances rivales. Henri Ier n'intervenait que comme auxiliaire dans leurs querelles. Il épousa Anne de Russie, qui descendait par sa mère des empereurs de Constantinople. La France n'en recueillit aucun avantage, mais de là vint le nom de Philippe pour plusieurs de ses rois. Le règne de Philippe Ier dura soixante ans, et de grandes choses furent accomplies autour de ce roi immobile. La conquête de l'Angleterre et des Deux-Siciles par les Normands, la première croisade, la lutte du sacerdoce et de l'empire ébranlèrent et renou-

velèrent l'Europe, sans que la maison de France y fût pour rien. L'enlèvement de Bertrade, femme du duc d'Anjou, fut le seul acte de ce règne, et fit excommunier Philippe au grand concile de Clermont; ce fut là toute la part qu'il prit à ce mouvement général de la chrétienté.

LA FÉODALITÉ NORMANDE EN ANGLETERRE.

Ce furent ses vassaux de Normandie qui, portant la féodalité en Angleterre, la rattachèrent à l'Europe, dont elle était à peu près séparée, malgré sa conversion, depuis le départ des Romains. Sous Egbert le Grand, qui avait servi dans les armées de Charlemagne, les sept royaumes saxons furent réunis en un seul. La force que donna aux Saxons cette nouvelle unité suffit à peine pour repousser les continuelles attaques des pirates danois ou norvégiens. Après lui, le nord de l'Angleterre appartint aux nouveaux envahisseurs. Lettré, initié sur le continent aux traditions romaines, montrant à la fois un grand penchant au despotisme et un grand mépris pour sa race, le roi Alfred se trouva sans force contre l'effort continuel des Scandinaves, et leur abandonna son trône et son pays. Mais la race saxonne, retrempée par l'oppression, rappela son roi fugitif, repoussa au nord les envahisseurs et les contint au delà de la Lea et de la voie romaine qui allait de Douvres à Chester. Cette servitude passagère parut régénérer les Saxons. La division du pays en comtés et en petites communautés, solidaires des délits de leurs membres, l'administration de la justice par une sorte de jury, l'établissement d'une assemblée générale siégeant deux fois l'an, et la rédaction d'un code de lois, assurèrent la sécurité intérieure du pays et lui permirent de veiller à son indépendance. Cette prospérité se soutint sous Edouard l'Ancien et sous Athelstan, qui rétablit l'intégrité de l'ancienne domination saxonne. Mais rien ne pouvait mettre un terme aux assauts répétés des pirates scandinaves. Cette race énergique, ennemie du christianisme, méprisant par-dessus tout les barbares convertis, attirée par les riches rançons que lui payaient les rois du pays, irritée plutôt qu'effrayée des complots et des massacres qu'on organisait contre elle, revenait sans cesse sur ses flottes nombreuses chercher fortune en Angleterre. Elle finit par s'y établir, et, à la mort du roi Edouard, le Danois Knut devint maître de tout le pays. Mais la civilisation saxonne gagna bientôt les conquérants. Leur roi épousa la veuve du roi saxon et gouverna comme Alfred le Grand; il fut ami du saint-siége et lui paya tribut. A sa mort, le nord et le midi de l'Angleterre furent un instant divisés entre ses deux fils. Celui dont la mère était Saxonne et qui gouvernait le sud du pays, devint maître, par la mort de son frère, de tout l'héritage paternel. L'influence saxonne reprit toute sa force, et ce fut un Saxon, Edouard le Confesseur, qui succéda au fils de Knut le Danois. Mais ce roi saxon était Normand par sa mère, et c'était en Normandie que s'était écoulée son enfance. De là des liaisons qui précipitèrent les destinées du pays.

En effet, située à l'extrémité occidentale de l'Europe, l'Angleterre avait été jusqu'alors comme assiégée par les influences contraires de la civilisation romaine et chrétienne et de la barbarie scandinave. Chrétiens, et cependant séparés de Rome; à demi civilisés, mais étrangers à la féodalité guerrière du continent et incapables de défendre leur pays, les Saxons n'appartenaient en réalité ni à l'un, ni à l'autre système, et devaient passer, selon le sort des combats, de l'indépendance politique et religieuse à l'organisation féodale et à l'unité catholique, des Danois aux Normands. L'Eglise, qui supportait le poids de la féodalité, devenait habile à en recueillir les avantages. Puissante sur l'esprit des peuples, elle avait sur les affaires de ce monde une influence indirecte, mais efficace, par l'opinion manifestée de son premier pasteur. Ce devint donc une coutume dans la société féodale de l'invoquer en toute occasion et de rechercher son alliance. Dès lors le chemin de l'Eglise fut tracé; elle n'eut qu'à prendre part aux luttes du monde féodal, en apportant son appui au parti qui servirait le mieux sa domination. De là un perpétuel échange de secours et de services. Il n'était pas de promesses qu'un seigneur féodal ne fît à l'Eglise, point de privilèges qu'il ne fût prêt à lui accorder, pour lui arracher contre ses ennemis ces excommunications, alors si puissantes, qui ébranlaient l'âme des peuples et qui leur faisaient tomber les armes des mains. Libre de toute passion, n'ayant jamais conclu d'alliance indissoluble, toujours prêt à tirer parti de toutes les victoires, le saint-siége pouvait élever, par les mains les plus diverses et par les unions les plus opposées, la fortune de l'Eglise; et au moment même où les Normands allaient lui donner l'occasion d'appliquer cette politique sûre et féconde, le grand esprit du moine Hildebrand commençait à inspirer la papauté et à la guider vers la domination de l'Europe.

Attirés par Edouard le Confesseur, investis des plus hautes dignités du pays, les Normands excitèrent bientôt les alarmes de la race saxonne, qui avait tant de raisons de se défier des étrangers. Un grand parti se forma contre eux. Un pâtre saxon, élevé par des circonstances extraordinaires à la plus haute fortune, et en qui se personnifiait l'indépendance du pays, Godwin, dont les conseils étaient imposés au roi par l'opinion, finit par prévaloir et par chasser les Normands. Par une fatalité bien étrange, ce fut son fils qui leur livra l'Angleterre. Guillaume le Bâtard était alors duc de Normandie. Il était fils du duc Robert et de la fille d'un tanneur de Falaise, que le duc avait aimée. L'aventureuse avidité de sa race était excitée

en lui par l'exemple de la prodigieuse fortune de ces chevaliers normands qui avaient arraché l'Italie méridionale aux Grecs, aux Arabes et aux Lombards, et qui venaient de fonder le royaume des Deux-Siciles. La Normandie ne pouvait guère gagner du côté de la France féodale, où chaque coin de cette terre divisée était bien occupé et bien défendu. Mais l'Angleterre était une autre Sicile, ouverte à l'invasion, à peine échappée aux Danois, déjà connue aux Normands amis d'Edouard le Confesseur, et enfin, ce qui la livrait à qui voudrait s'en emparer, odieuse au saint-siége à qui elle refusait le tribut du denier de saint Pierre. Il ne fallait donc qu'un prétexte. Le duc normand n'était pas en peine de le trouver; son pays était déjà la patrie favorite des hommes de loi et des procès éternels. Ce fut une véritable action en recouvrement d'héritage qu'il intenta au successeur d'Edouard, et la conquête violente de l'Angleterre ne fut qu'une saisie.

Harald, fils de Godwin, avait été jeté par une tempête sur les terres du comté de Ponthieu; il se fit réclamer par le duc de Normandie, qui l'accueillit avec amitié, l'arma chevalier et l'emmena combattre avec lui les Bretons. Lorsqu'il eut ainsi enlacé son hôte, il lui déclara que le roi Edouard, au temps de son séjour en Normandie, avait promis, à lui Guillaume, de lui laisser après sa mort la couronne d'Angleterre. Le duc priait donc Harald de l'aider, à la mort d'Edouard, à recouvrer cet héritage, et lui en fit faire le serment, qu'Harald n'osa refuser. Il le prêta volontiers, jurant sur une relique qui lui parut de peu d'importance. Mais une fois le serment prononcé, Guillaume fit lever le drap sur lequel reposait cette relique, et Harald vit avec terreur une grande cuve pleine de toutes les reliques de la Normandie. Ruse naïve, mais cependant efficace, et qui fait revivre à nos yeux cet âge étrange de perfidie et de crédulité.

Harald retourne en Angleterre, et, à la mort d'Edouard, est élu roi par les Saxons, que le sang de Godwin rassurait contre l'étranger. Alors commencent les sommations de Guillaume, calmes et précises. Harald se refusa à tout accommodement au nom de son peuple. Guillaume comptait sur cette résistance, et en appela aussitôt à Rome, promettant de rendre au saint-siége sa suprématie sur l'Eglise saxonne et le tribut du denier de saint Pierre. L'Angleterre fut adjugée par le pape au Normand; il reçut, avec un étendard béni, un cheveu de saint Pierre enchâssé dans un diamant. Ce fut une sorte de croisade. Des aventuriers de tout pays accoururent à Saint-Valery, où se rassemblait cette armée de laquelle devait sortir l'aristocratie de l'Angleterre féodale.

Les Bretons inquiétaient alors la Normandie, et les sujets de Guillaume le dissuadaient de se charger à la fois de tant de guerres; mais la mort du duc de Bretagne, si opportune qu'il parut être empoisonné par Guillaume, délivra la Normandie d'inquiétude, et tous les yeux furent tournés vers l'Angleterre : elle devait tomber d'un seul coup. Guillaume débarqua sans obstacles, pendant que Harald était allé dans le Nord, où il écrasa les Danois qui le menaçaient d'une invasion. Il revient en toute hâte et retranche son armée, quatre fois moins forte que l'armée normande : celle-ci passa en prières la nuit qui précéda la bataille; les Saxons buvaient et chantaient; leurs grandes haches, vigoureusement maniées, les rendirent invincibles tant qu'ils restèrent dans leurs retranchements; une fuite simulée les en fit sortir, les livra sans défense à la pesante cavalerie normande, et l'Angleterre fut perdue pour leur race. Harald et ses frères avaient péri dans le combat. L'étendard saxon fut arraché et remplacé par celui du pape; c'était l'Eglise qui prenait possession de l'Angleterre.

C'était aussi la féodalité : elle arrivait tout armée, tout organisée sur la flotte normande, et Guillaume passa sa vie à la constituer. Pendant que le clergé saxon était dépouillé et remplacé par les clercs venus de Normandie, pendant que le légiste Lanfranc s'asseyait sur le siége de Cantorbéry, devenu une primatie toute-puissante sur les évêchés de l'Angleterre, pendant que les moines, livrés à des abbés normands, étaient soumis par la famine et par l'ignorance obligatoire, les chefs et les soldats de l'armée conquérante entraient en possession des terres et des habitations des vaincus. Ils épousaient leurs veuves et recueillaient leur héritage; tous étaient pourvus selon leurs grades et leurs services, et les moindres d'entre eux se trouvaient portés tout à coup à un rang élevé par l'abaissement général de la race saxonne.

Ni les révoltes des Gallois, ni les troubles de Londres, ni les démêlés qui rappelèrent plusieurs fois Guillaume sur le continent, ni l'appui des Danois prêté aux Saxons du Nord révoltés, ni la formation d'un camp de refuge où l'élite de la race vaincue continuait la résistance, rien enfin ne put sérieusement ébranler le roi qu'avait couronné la conquête. Mêlant les fausses promesses aux rigueurs opportunes, il triompha de tout, et tout lui servit de prétexte pour étendre et pour enraciner la domination des vainqueurs. Il avançait dans le pays, partageant méthodiquement les terres à ses compagnons, et tenant un compte exact de tout ce qu'il donnait. Toute résistance commune était devenue impossible; la lutte se continua par les meurtres et par les pillages locaux des Saxons dépossédés, errants dans le pays; bientôt même, en déclarant les habitants des cantons tous responsables de la vie des conquérants, le roi normand rendit ces dernières représailles impossibles.

Quand la spoliation fut complète, un vaste cadastre, établi en six années, la régularisa et la rendit éternelle. Cette enquête générale se

fonda sur la déclaration obligatoire de tous les propriétaires, à qui l'on demandait l'origine et la valeur de leur propriété. Les empiétements des conquérants les uns sur les autres, ou sur le domaine royal, furent réprimés. Nul autre titre à la possession de la terre ne fut reconnu que la donation royale et toute propriété légale data de la conquête. Ainsi fut rédigé ce grand livre que les Saxons appelèrent *Doom's-day book*, ou Livre du jugement dernier, parce qu'il consacrait leur expropriation définitive. Ainsi fut constituée d'un seul coup, par la possession incontestée de la terre, la féodalité anglaise, composée des lieutenants et des soldats du roi, aussi disciplinée que celle du continent était indisciplinable, rattachée au suzerain par un serment direct à tous les degrés, et n'offrant aucun rival dangereux à une royauté qui possédait la plus large part du territoire. Seule imposable, privée de toute garantie, livrée à tous les genres d'oppression, la race saxonne portera longtemps tout le poids de cette formidable puissance, que ses possessions continentales vont élever si haut; mais quand les traces de la conquête seront effacées, quand de grandes guerres auront uni sur les mêmes champs de bataille l'aristocratie normande et le peuple saxon; enfin quand cette féodalité, effrayée du despotisme royal, s'appuiera pour le tempérer sur la race qu'elle a jadis vaincue, alors sera fondée, par la communauté d'intérêts et de garanties, une des plus grandes nations qui aient jamais pris part au gouvernement du monde.

LA FÉODALITÉ NORMANDE EN ITALIE.

Cette race normande que le saint-siége avait lancée sur l'Angleterre était déjà l'appui de l'Eglise en Italie. Le midi de cette malheureuse contrée, séparé de la puissance germanique par les Etats de l'Eglise, avait été morcelé entre quelques principautés lombardes, quelques villes libres, et les misérables restes de la domination grecque. Maîtres de la Sicile et de Malte, les Sarrasins désolaient les côtes de l'Italie et mettaient les ports à rançon. Ce fut en 1006 que quarante chevaliers normands, revenant de Palestine, se trouvèrent à Salerne en même temps que les Sarrasins. Ils encouragèrent les habitants, et, se mettant à leur tête, rejetèrent les pirates à la mer. Des aventuriers normands vinrent bientôt les rejoindre, et les possessions grecques furent attaquées avec l'aide de l'empereur Henri II, qui reçut l'hommage des nouveaux conquérants; mais l'Allemagne était trop loin pour leur être d'un grand secours, et ce secours même était un danger. Abandonnés à eux-mêmes, les Normands s'emparèrent d'Aversa, près de Naples, et en firent le rendez-vous de tous les aventuriers de leur race. Les deux fils aînés de Tancrède de Hauteville leur arrivèrent, et tous se mirent au service d'un gouverneur grec qui voulait arracher la Sicile aux Sarrasins. Les Sarrasins furent battus. La Sicile était presque entièrement soumise, lorsque les Normands, frustrés de leur part du butin, repassèrent la mer, envahirent la Pouille, battirent une grande armée grecque, et en trois ans soumirent le pays, sauf quatre villes maritimes. Aussitôt l'organisation féodale commença : douze comtés furent créés; la ville de Melfi resta le siége des comtes confédérés; Guillaume Bras-de-Fer, l'un des deux fils de Tancrède, exerça une sorte de suprématie sur ses compagnons. Il était mort lorsque les Grecs, songeant à recouvrer l'Italie méridionale, s'allièrent au pape Léon IX, et préludèrent par des assassinats à l'expulsion des Normands; mais ce pape vit son armée de mercenaires mise en pleine déroute par cette race belliqueuse, et concevant dès lors l'idée de l'attacher au saint-siége, accepta l'hommage des Normands, leur donnant l'investiture de tout ce qu'ils avaient pris et de tout ce qu'ils pourraient prendre.

Leur conquête allait rapidement s'agrandir. L'aîné des fils du second mariage de Tancrède de Hauteville, Robert, arrivé en Italie avec quelques aventuriers, se fit proclamer comte d'Apulie, au détriment des fils de ses frères aînés. Ce héros de la conquête normande joignait à l'esprit rusé de sa race le plus brillant courage et une force de corps singulière : c'était un parfait chevalier dans l'action, et dans l'intrigue un redoutable diplomate. On l'avait surnommé Guiscard ou l'Avisé, et il mérita son surnom en gagnant le pape Nicolas II, à qui les Grecs avaient persuadé d'excommunier le Normand. Ce même pape le reconnut duc d'Apulie par la grâce de Dieu et de saint Pierre, et futur duc des deux Calabres et de la Sicile. De son côté, Robert devint l'allié du saint-siége et le tributaire de l'Eglise. Il acheva laborieusement la conquête du midi de l'Italie, et y forma cet Etat qui devint le royaume de Naples : il se composait des provinces grecques, de la Calabre et de la Pouille, de la principauté lombarde de Salerne, de la florissante république d'Amalfi, et de plusieurs parties du duché de Bénévent. Les Normands d'Aversa soumirent et conservèrent Capoue. En même temps Robert Guiscard s'affermissait par des sentences rigoureuses contre l'esprit indépendant des grands vassaux de la première conquête.

La soumission de la Sicile fut l'œuvre de son plus jeune frère, Roger. Aventurier comme ses aînés, plus pauvre encore, et vivant de brigandage, il fut mis, par les succès de Robert Guiscard, en état de tenter plus noblement la fortune. La Sicile était au pouvoir des Sarrasins; les secours de l'Afrique les aidaient à repousser l'invasion, et ils soutinrent pendant trente années l'effort des aventuriers normands, qui ignoraient l'art des siéges, et qui ne savaient vaincre qu'en rase campagne. Palerme leur résista cinq mois, mais sa capitulation fut celle de la Sicile entière. Les quelques villes qui ré-

sistaient encore tombèrent en peu d'années, et Roger, devenu grand comte de Sicile, montra des qualités inattendues pour le gouvernement. Les vaincus gardèrent leur liberté religieuse, et, tournant habilement la grande question qui agitait déjà l'Europe féodale, Roger obtint du pape pour lui et pour ses descendants le titre de légat du saint-siége en Sicile, et par suite le droit d'investir les évêques.

Cependant Robert Guiscard ne pouvait rester paisible maître de l'Italie méridionale; il entreprit de poursuivre en Orient les Grecs qu'il en avait chassés. Profitant des révolutions de palais qui agitaient alors Constantinople, il suscita un prétendant à l'empire et réunit avec peine, parmi les populations diverses de son État, une armée de trente mille hommes, dont treize cents Normands faisaient toute la force. Une tempête avait presque ruiné l'expédition, et un échec prolongé devant Durazzo achevait de la dissoudre, lorsque l'empereur Alexis vint offrir à Robert, avec la bataille, un moyen assuré de salut. Par une étrange rencontre, la force de l'innombrable armée grecque consistait uniquement dans ce corps de Saxons au service de l'empereur qu'on appelait la garde Varangienne. La lance normande et la hache saxonne, qui s'étaient récemment mesurées dans les plaines d'Hastings, se retrouvaient en présence sous les murs de Durazzo. La fortune fut encore une fois contraire à cette race malheureuse, et Robert Guiscard fut sauvé par une complète victoire. Durazzo tomba et Constantinople fut menacée. Une diversion la délivra du Normand. La lutte de l'empire allemand contre la papauté était commencée et Henri IV assiégeait Rome. Le pape appelait ses alliés naturels, et Robert, laissant son armée à son fils Bohémond, s'embarqua seul pour l'Italie. Il travaillait à réprimer les révoltes de ses barons, tandis que le pape était resserré par les Allemands dans le château Saint-Ange. Robert partit pourtant avec son armée; son approche suffit pour chasser l'empereur de Rome. Mais le parti impérial souleva la ville contre les Normands. Alors commencèrent des scènes de massacre, de pillage et d'incendie, qui rendirent impossible au pape et à ses barbares alliés, parmi lesquels était un corps nombreux de Sarrasins, le séjour de Rome. A peine de retour dans ses Etats, Robert reprend ses desseins contre l'empire grec, que son fils Bohémond avait abandonné. Il avait battu la puissante marine des Vénitiens alliés aux Grecs et son armée allait traverser l'Archipel, lorsqu'il mourut à Céphalonie. A soixante et dix ans il mourait, dans la plus haute fortune, après cette vie active et aventureuse dont cette étrange époque nous offre seule des exemples.

Son fils Bohémond fut écarté par sa belle-mère, et Roger Bursa fut l'obscur héritier du grand Robert. Guillaume, son fils, lui succéda et mourut bientôt. Alors paraît Roger, le grand comte de Sicile. Il débarque à Salerne, se fait reconnaître héritier de son frère et proclame de la Pouille. Le pape lui dispute l'Italie méri nale comme fief du saint-siége. Fidèle traditions de sa race, il bat les troupes du et, devenant son allié, obtient de lui l'inve ture. Un anti-pape, Anaclet, le fit roi couronné à Palerme. Mais la chute d'A faillit l'entraîner. Innocent II l'excom l'empereur d'Allemagne, les Pisans s contre le Normand, qui fut chassé d'I tandis qu'on nommait un nouveau duc Pouille. Les querelles renaissantes de l'em de la papauté, la mort d'Anaclet, rou l'Italie à Roger. Innocent entreprit de chasser lui-même et s'avança jusqu'à San mano avec une armée. Le Normand le le fit du même coup son prisonnier et son et, comme Léon IX, Innocent II consa domination normande, qui devait être e l'appui de la papauté. L'investiture de l fut confirmée, et le nouveau roi; naguère nemi du pape, alla purifier ses armes dan croisade contre les Sarrasins d'Afrique.

C'est ainsi que fut définitivement fon royaume des Deux-Siciles, brillante cre de la féodalité conquérante et surtout de aventureux héroïsme qui avait trouvé son pression et sa règle dans les lois de la che rie. C'est encore la chevalerie, personnifi quelques personnages restés célèbres, qui le même temps, dispute pied à pied l'Es aux musulmans. Grâce à cet esprit chevale que qui faisait d'une guerre continuelle le rigoureux des devoirs et le plus noble des sirs, les petites principautés chrétiennes, resserrées au IXe siècle dans le nord de l'Espa et presque écrasées au Xe par la grandeur ex mère du califat de Cordoue, se sont agran au XIe, et étendues, vers la fin de ce siècle, jusqu'au cœur de la Péninsule. Unis au saint-siége par l'adoption du rituel romain, les chrétiens du nord de l'Espagne avaient repris ce marche lente et sûre vers le midi, qui devait tôt ou tard rejeter en Afrique les maîtres dégénérés du pays. Un seigneur de la maison France s'était emparé de Porto-Calle, à l'embouchure du Douro, et sa conquête devint comté de Portugal. Le roi d'Aragon emporta Saragosse, et le Cid Rodrigue de *Bivar*, s'emparant de Valence après une suite de victoires, unit si étroitement le souvenir de l'affranchissement de l'Espagne à la gloire de la chevalerie, que l'honneur de l'expulsion des Maures resta tout entier, dans la tradition populaire, à ce type impérissable du parfait chevalier.

LA CHEVALERIE.

La chevalerie est une chose nouvelle dans le monde. A quoi s'engage ce jeune homme qui, après un jour de jeûne et une nuit de prières, est armé chevalier par son seigneur et par les dames? Que signifient cette cérémonie mi-

ıtaire et religieuse, ces symboles réunis du ourage et de la piété, cette présence de la emme, appelée comme témoin et comme juge? Pourquoi préside-t-elle ces combats simulés, es tournois, devenus aussi honorables que es luttes des gladiateurs étaient honteuses? Que veulent dire ces couleurs sur les armes des ombattants, ces hommages des vaincus, cette énérosité mutuelle, ces égards décorés du eau nom de courtoisie?

C'est que le mélange des mœurs barbares et de l'esprit chrétien a tout changé, jusqu'à la guerre, jusqu'à l'amour, jusqu'aux formes de ces rencontres meurtrières où la vie d'un homme dépend de la mort d'un autre. L'antiquité n'a jamais vu dans la guerre que cette terrible alternative; elle n'a senti que l'impérieux besoin de la victoire. La guerre antique eut bien aussi son premier âge, elle fut héroïque, mais sans être jamais chevaleresque. Au temps même où les armées faisaient cercle autour de deux combattants, jamais le vaincu ne rougit de demander la vie, ni le vainqueur de la refuser. La prière, la fuite, la ruse ne sont blâmées que si elles sont inutiles, et les dieux en donnent l'exemple. Lorsque naissent dans le monde ancien la politique et la grande guerre, l'héroïsme individuel disparaît et la cruauté subsiste. Marius sourit lorsque les barbares l'appellent au combat singulier; la mort ou l'esclavage attend le vaincu; il se tue, comme Cléopâtre, pour échapper au triomphe, ou il le subit, comme Persée et Jugurtha.

Si la guerre n'a rien de généreux, l'amour n'a rien d'élevé, et surtout nul rapport n'existe entre la guerre et l'amour. Loin de pousser aux grandes actions, l'amour antique leur fait obstacle. C'est une faiblesse de l'homme ou un arrêt fatal de la destinée. L'amour énerve les héros, fait tomber les rois, dissout les empires; les plus nobles attachements sont périlleux pour le courage; Andromaque retient Hector près de mourir pour Troie. Le héros antique craint l'amour et en rougit autant que le chevalier s'en pare et s'en honore.

Les mœurs germaniques et le christianisme ont agrandi de ce côté la nature humaine. Le goût de l'indépendance individuelle, l'habitude d'agir isolément et de compter sur soi-même, l'émulation, conduisirent les barbares à considérer le courage personnel, la loyauté guerrière, comme les premières des vertus. L'organisation féodale donna encore un nouveau prix à la fidélité, et en même temps un nouvel attrait à l'indépendance. On en veut la réalité, on en veut aussi l'apparence; elle est facile à offenser, prompte à repousser l'offense, et, devenue ainsi inquiète, susceptible, elle se confond avec ce sentiment de l'honneur qui est dans l'ordre moral ce que le sentiment de notre conservation est dans l'ordre physique. L'homme semble alors doué d'un sens nouveau; certaines choses qui ne blessaient pas ses aïeux lui sont insupportables, une injure, une menace, un soupçon, un regard. On ne lèverait plus impunément le bâton sur Thémistocle; l'antique invective disparaît de l'éloquence. Si l'homme s'est découvert un nouveau droit au respect d'autrui, il a conçu en même temps de nouveaux devoirs, des obligations jusqu'alors inconnues envers lui-même et envers les autres; la ruse lui répugne, la cruauté le soulève, la générosité lui devient naturelle; il met une certaine fierté à ne pas user du droit de la guerre; la protection du plus faible, le pardon après la victoire, une loyauté scrupuleuse, flattent son orgueil, le relèvent à ses propres yeux; sa conscience devient plus exigeante en en même temps que son âme devient plus superbe.

Ce qu'il y a de plus actif dans le christianisme, la charité, s'introduit dans les sentiments chevaleresques et devient une vertu militante. La défense des opprimés aura ses apôtres errants par le monde, des redresseurs de torts, dont le but est de porter partout la force au secours de la justice. De là, les liens innombrables de la religion et de la chevalerie : cette égale aspiration vers la pureté, cette similitude entre l'écu sans tache et la conscience sans reproche, ces réceptions et ces dégradations solennelles, cette exaltation mystique qui porte en même temps les âmes à des actions héroïques et à des actions déraisonnables, cette confiance dans le triomphe de la justice et dans le jugement de Dieu, qui fait tenter l'impossible et qui fera renouveler à l'Europe chevaleresque et guerrière ces entreprises à la fois insensées et sublimes, où des apôtres peuvent réussir, où doivent échouer et s'anéantir des armées.

Mais l'œuvre importante de la chevalerie est d'avoir élevé d'un degré le rang des femmes. Le christianisme leur avait déjà donné dans la famille un rôle nouveau et les avait faites, devant Dieu, les égales de leurs époux. La chevalerie leur donne un rôle nouveau dans le monde, et leur confère dans les mœurs une douce et bienfaisante supériorité. Le grand changement que le christianisme avait opéré dans le mariage, la chevalerie le porta dans le sentiment de l'amour. Elle l'unit étroitement au sentiment de l'honneur, à la bravoure, à la passion de la gloire, et en fit ainsi l'auxiliaire des grandes actions. Mais en même temps l'amour se transforme et s'épure jusqu'à devenir une vertu. L'esprit de sacrifice, d'humilité même, en fait le fond et communique à ce sentiment des délicatesses jusqu'alors inconnues. C'est un culte plutôt qu'une passion; un culte qui a ses rites, ses formules, son fanatisme et ses martyrs. Des devoirs nombreux en découlent, qui tous tendent à adoucir les mœurs, à développer l'esprit, à épurer les passions, à élever l'influence des femmes, à la répandre dans les moindres détails de la vie. Une poésie nouvelle naîtra de ce culte, et les effets en seront aussi durables qu'étendus. La galan-

terie, la politesse survivront à la ruine de la chevalerie, et la guerre, devenue chez les peuples modernes toujours loyale et clémente et parfois généreuse, a gardé quelque chose du tournois.

L'amour chevaleresque a surtout ce caractère tout chrétien, de se défier des sens et de les combattre. La pureté en est l'âme et lui donne un charme nouveau pour l'imagination, en lui permettant d'échauffer les cœurs sans les corrompre. On a ingénieusement rapproché sur ce point les pratiques de la chevalerie des théories de Platon, et, malgré des différences réelles, elles ont cette tendance commune d'ériger l'amour en une pure et puissante excitation à la vertu. Aussi rien ne fut plus aisé que de donner à l'amour chevaleresque un divin objet, et dans les ordres de chevalerie, dont la mère de Dieu fut la dame, on vit cet amour fécond en dévouement, entièrement purifié, sans avoir au fond changé de caractère.

Ce fut donc un noble idéal que celui de la chevalerie, que ce monde où le mouvement et la vie devaient s'associer aux plus mystiques sentiments du christianisme, où les passions humaines devaient s'ennoblir et s'épurer, sans cesser d'être actives. Que cet idéal ne fût jamais atteint, l'histoire suffit pour le montrer; mas le désir de l'atteindre fut la source de biens nombreux dont nous jouissons encore. La chevalerie ne pouvait ni s'établir en paix, ni durer longtemps. La politique du monde moderne, de plus en plus tendue vers l'ordre civil, vers la discipline, vers l'organisation régulière des Etats, devait la combattre et l'étouffer. La guerre même, en se transformant, lui devint aussi mortelle que la politique. Crécy, Poitiers, et bien d'autres champs de bataille virent ses brillantes funérailles. Louis XI l'accabla avec Charles le Téméraire, Charles-Quint la vainquit avec François Ier; chaque progrès de l'Europe fut pour elle une défaite; elle était la fleur de la féodalité et devait disparaître avant sa tige.

LA PREMIÈRE CROISADE.

Mais elle eut ses jours de puissance et de gloire, et fut l'instrument du christianisme pour mettre l'Europe armée au service de l'Eglise. Tandis que la féodalité lutte contre le pouvoir des papes, la chevalerie est entraînée par ses maximes généreuses à défendre Jésus-Christ opprimé. La croisade, qui n'était pour les multitudes qu'un immense acte de foi, était au début, pour l'aristocratie, une brillante action chevaleresque. Le redressement d'une grande iniquité, la délivrance d'un tombeau, la défense des pèlerins désarmés, le châtiment des oppresseurs du Christ et des siens, tels sont les nobles attraits qui entraînent à l'Orient l'élite des sociétés nouvelles. L'histoire des croisades est l'histoire même de la chevalerie. Nous n'avons pas vu jusqu'ici une guerre désintéressée, le sang répandu pour une idée, une foule d'hommes allant chercher loin de leur patrie et de leurs intérêts un périlleux devoir à remplir. Quand Rome envahit l'Asie, la sagesse intéressée du sénat a prévu et dirigé les coups; quand l'Europe moderne attaque l'Inde et la Chine, nos commerçants ont calculé l'avantage de la guerre; le bien-être des nations l'a ordonné. Ici rien de semblable; une croyance a tout fait, un mouvement d'enthousiasme précipite les armées. C'est un moment unique dans l'histoire du monde; c'est un interrègne rempli par la foi entre les desseins de la politique et les calculs de l'industrie.

Née six siècles après celle de Jésus-Christ, la religion de Mahomet était déjà défaillante, tandis que le christianisme, plein de jeunesse et de vigueur, était l'âme de l'Europe. Vers le XIe siècle, ce n'étaient plus les Arabes qui possédaient la terre sainte, et d'ailleurs ils ne repoussaient pas les voyageurs chrétiens. Adoucis par leurs rapports avec l'empire grec, ils accueillaient sans trop d'exactions les innombrables pèlerins qui accomplissaient ce voyage à Jérusalem, où le moyen âge tout entier voyait un gage assuré de salut. Mais les Turcs avaient partout renversé la domination arabe. Cinq empires étaient sortis de leur invasion, et la moins civilisée de leurs tribus avait pénétré jusqu'à Jérusalem. Ce fut alors que l'accès du tombeau de Jésus-Christ devint presque impossible et dut être payé des derniers outrages. Déjà le calife fatimite Hakem, qui se proclamait l'incarnation de la Divinité, avait imposé les plus dures épreuves aux pèlerins. Le sultan Malek-Shah dépassa encore ses exigences et les plus tristes récits allèrent entretenir l'indignation de la chrétienté. En même temps, un dernier transport de fanatisme agitait les populations musulmanes; ce n'était plus l'impulsion de la conquête religieuse, mais un ardent mysticisme, une soif inextinguible des plaisirs sensuels offerts aux croyants, un goût contagieux pour l'extase, et, par-dessus tout, un dévouement aveugle et sanguinaire aux chefs de sectes, qui agissaient en représentants de la Divinité et en dispensateurs des voluptés de l'autre vie. Ce fut contre ce dernier effort de la foi musulmane que vint se heurter l'enthousiasme religieux des croisades.

Elles devaient inévitablement sortir de ce perpétuel froissement entre les deux religions dont Jérusalem était le théâtre. Nulle pénitence n'était plus fréquemment imposée que le pèlerinage en terre sainte. Chaque province, chaque ville avait ses pèlerins, et parfois ses martyrs. C'est en vain que les Pisans avaient eu l'idée d'apporter par mer de la terre prise à Jérusalem, et de détourner à leur profit, vers le Campo-Santo, le courant des pèlerinages. La ville sainte restait le but des âmes pieuses, et le désir de la reprendre aux infidèles était devenu le rêve habituel des chrétiens. Au milieu de cette grande lutte entre l'Eglise et la

féodalité, dont nous raconterons l'histoire, Grégoire VII avait pensé à faire dériver sur les infidèles cette ardeur guerrière et chevaleresque qui menaçait la vie de l'Eglise. Silvestre II avait déjà exprimé le même désir, et mille autre voix l'avaient répandu dans l'Europe chrétienne. La tendance des âmes était générale; une impulsion devait suffire pour tout précipiter.

Elle ne se fit pas attendre. Un homme, simple et grossier, un ermite de Picardie, du nom de Pierre, alla en terre sainte et revint indigné de l'asservissement des pèlerins. Le moment était favorable; l'esprit d'aventure était partout, l'audace heureuse des Normands avait excité une émulation générale. Le pape Urbain II convoqua un concile à Plaisance, un second à Clermont; Pierre l'Ermite y parla et la croisade fut résolue par acclamation. Cette profonde secousse descendit jusqu'aux derniers rangs du peuple, surtout en France. Ce fut seulement en ce pays que la population tout entière s'ébranla, qu'un transport irrésistible de foi courageuse fit devancer aux masses l'ordre des chefs, et les lança à l'aventure sur le chemin de Jérusalem. Hommes, femmes, enfants partirent; ni vivres, ni argent, quelques armes à peine; pour chefs, des hommes ignorants et pleins de foi, Pierre l'Ermite, Gauthier sans Avoir; pour guides, une oie et une chèvre; une confiance inouïe en Dieu et en la justice de sa cause animait cette multitude; elle se souvenait des Hébreux en marche pour la terre promise et attendait à chaque pas un miracle. Triste et touchant spectacle, qui nous donne, mieux que tout le reste, une juste idée de cette époque, de la ferveur naïve de ces âmes, de la vivacité de leurs impressions, et de la plénitude de leur foi.

La force des choses rendit stérile tant d'enthousiasme. On vécut de pillage et on s'aliéna les populations tranquilles. Cette foi même avait ses défauts et ses périls. Les juifs des bords du Rhin furent égorgés par la croisade populaire, pour qui la Passion du Christ était un fait tout récent, un crime qui criait vengeance. Quelques milliers d'Allemands grossirent cette foule, qui dévastait tout sur son chemin, et qui ne put traverser la Hongrie qu'en se faisant décimer par une population moins civilisée encore. L'empire d'Orient reçut avec inquiétude les restes de cette expédition malheureuse, et les embarqua en toute hâte pour l'Asie, où les Turcs les anéantirent. Ainsi se termina la croisade populaire, la plus désintéressée et la moins sage de toutes. L'Europe féodale s'émut à son tour.

Le concile de Plaisance n'ébranla pas l'Italie, où les Normands seuls prirent une part active aux croisades; mais la France, que ne refroidissaient pas, comme l'Italie, le commerce, les lumières et les traditions de l'antiquité, se souleva tout entière après le concile de Clermont. Les envoyés de l'empereur Alexis avaient parlé après Pierre l'Ermite et avaient éveillé, par de riches peintures, les désirs des chevaliers. Pour plusieurs, l'Orient était le théâtre où devaient se renouveler les fructueuses expéditions des Normands. Aucun roi ne prit part à cette croisade, qui resta exclusivement féodale. Le plus puissant des chefs était Raymond, comte de Toulouse, plus politique qu'enthousiaste et suspect à ses compagnons. Robert Courte-Heuse, de Normandie, le comte de Vermandois, étaient de sang royal et avaient fait leurs preuves d'ambition. Godefroy de Bouillon avait pris une part aux guerres de l'empire contre le saint-siége. Il était entré dans Rome avec le drapeau de l'empereur et un pieux repentir, autant que son ardeur chevaleresque l'avait jeté dans la croisade. D'une force et d'une valeur singulières, d'une piété fervente, il était le modèle de cette chevalerie que le saint-siége, menacé dans son indépendance, voyait avec joie s'élancer sur l'Orient. Un digne fils de Robert l'Avisé, Bohémond, auquel son père n'avait laissé que la principauté de Tarente, alla chercher fortune avec la croisade et y représentait le caractère normand; tandis que son neveu, Tancrède, était le plus brave et le plus désintéressé des chevaliers. Malgré ce mélange de passions religieuses et de désirs mondains, cette grande armée chevaleresque était animée d'un sincère héroïsme et prête à tout supporter pour le Christ. Elle montra dans de dures épreuves qu'elle avait gardé quelque chose de la confiante ferveur des premiers croisés.

Les Grecs ne virent pas arriver sans terreur cette nombreuse armée, lorsqu'elle eut traversé l'Allemagne. Les souvenirs désastreux de la croisade populaire pesaient sur celle des chevaliers. Ceux-ci, inquiets de la défiance des Grecs, voyaient des empoisonnements dans les effets de l'intempérance et du changement de climat. Ce fut un curieux spectacle que le rapprochement de la rude fierté féodale et de la vaine pompe byzantine. La guerre faillit en sortir, et l'empereur se hâta de se délivrer de ses alliés. Il paya en riches présents la rançon de Constantinople, et eut l'habileté d'amener les croisés à lui faire hommage de leurs futures conquêtes.

Nicée s'offrit la première à l'invasion. Elle allait succomber, lorsque des Grecs entrés dans la place persuadèrent aux habitants d'échapper aux barbares d'Occident en arborant l'étendard de l'empire. Les croisés levèrent le siége en murmurant, et s'enfoncèrent dans l'Asie Mineure. Attaqués sans cesse par les Turcs, ils remportaient contre eux des victoires inutiles. La légère cavalerie musulmane ne pouvait entamer les rangs cuirassés des chrétiens, ni ceux-ci poursuivre les escadrons rapides, qui enlevaient, avec les vivres, les éclaireurs et les valets d'armée. Les croisés arrivèrent devant Antioche épuisés de fatigues et de privations. Cette multitude inhabile passa un long

temps devant la place, fut de nouveau affamée et tardivement sauvée par les ruses de Bohémond, qui se fit livrer Antioche et qui prétendit la garder. Les croisés, réduits de plus de moitié, ne jouirent pas longtemps du repos et de l'abondance. Assiégés à leur tour, sans vivres, sans chevaux, ils voyaient, du haut des murs, l'innombrable cavalerie des Turcs tourbillonner autour de la ville. Ils semblaient perdus; leur foi les sauva. Un Marseillais, Pierre Barthelémy, vit un saint en songe, et apprit de lui que la lance qui avait percé le flanc de Jésus-Christ sur la croix était enfouie dans l'église d'Antioche. On fit une fouille sous l'autel, un fer de lance en fut tiré, et l'enthousiasme rendit à cette foule émue sa première vigueur. On consomme en un jour tout ce qui restait dans la ville; on en sort, on s'élance sur les assiégeants, troublés de l'impétuosité inattendue de cette armée qui semblait mourante. La victoire fut décisive. Les croisés firent honneur à une intervention surnaturelle de ce miracle de la foi, et l'on racontait que des troupes d'anges avaient combattu, mêlées aux rangs des chrétiens. L'armée délivrée partit pour Jérusalem; mais le monde féodal portait partout avec lui ses passions et ses discordes. Les chefs se disputaient les villes et le butin; les pauvres de l'armée démolirent quelques villes pour le salut de la croisade. L'égoïsme de quelques-uns était vaincu par la foi du grand nombre.

On arriva enfin au terme de ce long pèlerinage. De tant d'hommes partis pleins d'espérance, trente mille à peine purent saluer avec enthousiasme Jérusalem et ses environs solitaires et désolés. Des sables, des rochers, quelques oliviers sur des collines, une affreuse sécheresse, une ville fortifiée et pleine d'ennemis, voilà ce que cette foule fervente était venue chercher du fond de l'Occident. La piété triompha de tout : des tours roulantes furent construites et portèrent les croisés au faîte des remparts. La ville fut emportée d'assaut le vendredi saint et inondée de sang. Juifs, musulmans, tout fut tué; les chevaux avaient, dans la mosquée, du sang jusqu'au poitrail, et le carnage ne fut suspendu que le temps d'aller s'agenouiller, avec des torrents de larmes, au tombeau du Christ. Ils le pleuraient et le vengeaient en même temps; il leur semblait tomber tout à coup dans la Jérusalem d'Hérode et de Pilate. Ainsi s'était conservée dans l'Europe féodale la foi naïve et irritable de l'Europe barbare, l'ardeur de Clovis s'écriant, lorsqu'il entendait le récit de la Passion : « Que n'étais-je là avec mes Francs! »

Godefroy fut élu roi de Jérusalem; il refusa ce titre, prit le nom de défenseur et de baron du Saint-Sépulcre, et étendit l'organisation féodale sur ce petit royaume. Quelques conquêtes l'agrandirent sans en rendre l'existence plus assurée. L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et celui des Templiers furent fondés pour la défense de ce faible Etat chrétien, perdu au milieu de l'Asie. Si la croisade n'avait eu d'autre fruit que cette éphémère conquête, tant de sang eût été inutilement versé pour l'humanité; mais c'est dans le rapprochement de l'Europe et de l'Asie, c'est dans l'union plus étroite de la société européenne, c'est dans le secours qu'elles apportèrent aux progrès des communes et de la royauté qu'il faut voir les utiles résultats des croisades; c'est par ces effets indirects et durables qu'il faut juger ce grand mouvement des peuples germaniques.

LES DERNIÈRES CROISADES.

Les croisades qui suivirent ce premier élan du peuple et des chevaliers furent plutôt des expéditions politiques conduites par les rois que des actes de foi déterminés par l'enthousiasme de la foule. Cinquante ans après la prise de Jérusalem, l'empereur Conrad et Louis le Jeune entreprirent une croisade; saint Bernard la prêcha. Eloquent, impérieux, influent sur l'Eglise et dans la chrétienté, représentant illustre de cette réaction monastique dont nous apprécierons bientôt la grandeur, saint Bernard offrait avec l'obscur promoteur de la première croisade un frappant contraste. Les chefs étaient aussi plus élevés; mais les âmes étaient moins pures, les motifs plus humains. Il y avait au fond de l'Asie un état féodal à sauver, un comté d'Edesse, un duché d'Antioche, un marquisat de Tyr. Il y avait des fautes à racheter : pour le roi de France, l'incendie meurtrier d'une église à Vitry-le-Français. Conrad partit le premier avec les Allemands; Louis VII le suivit avec son armée; tous deux traversèrent l'empire grec. Les Allemands furent égarés par les Grecs et détruits dans les défilés du Taurus. Les Français s'engagèrent dans le désert et y périrent. Ce fut en pèlerins que les deux plus grands rois de la chrétienté visitèrent Jérusalem, et Louis ne revit la France que grâce aux Normands de Sicile, qui le tirèrent des mains des pirates grecs.

Le royaume de Jérusalem allait disparaître. Le sultan de Syrie, Noureddin, avait eu son meilleur général pour successeur. Saladin s'empara de l'Egypte, enveloppa les chrétiens, les soumit à un tribut et prit Jérusalem. L'Occident fut réveillé par cette injure. C'était encore le moment d'un triomphe pour l'Eglise. Le pape Alexandre III venait d'accabler, après une longue lutte, le plus grand souverain de la chrétienté, Frédéric Barberousse. Le saint-siége détourna encore une fois contre l'Orient l'inquiète féodalité qui menaçait de l'engloutir. Deux autres rois se croisèrent, Philippe-Auguste et Richard Cœur de lion, le plus avide, le plus cruel, mais aussi le plus brave successeur de ces rois normands qui écrasaient les Saxons d'Angleterre. Ce dur guerrier devait laisser en terre sainte un long et terrible souvenir. « Est-ce que tu vois le roi Richard ? »

diront longtemps après lui les musulmans aux chevaux qui bronchent.

Les Allemands partirent encore les premiers, et toujours par terre. Frédéric, plus habile et plus ferme que ses prédécesseurs, triompha des difficultés de la route et de la malveillance rusée des Grecs; il battit les Turcs, arriva heureusement en Cilicie, et périt pour s'être jeté, baigné de sueur, dans un torrent glacé. Son armée se dispersa; c'est à peine si cinq mille hommes parvinrent avec son fils devant Saint-Jean-d'Acre. L'importance de cette place, la clef de l'Orient, avait frappé les deux partis. Philippe-Auguste et après lui Richard arrivèrent, et la ville se trouva investie par trois armées.

La discorde était dans le camp chrétien. A l'anarchie féodale s'était jointe la rivalité des deux rois, que Tancrède de Sicile, menacé de se voir dépouillé par Richard, avait allumée pour son salut. La hauteur du roi d'Angleterre était odieuse à ses alliés; le duc de Souabe était parvenu à forcer un rempart et y planta sa bannière; Richard la fit jeter dans un fossé. Mais sa brillante bravoure était la force de l'armée chrétienne : les neuf batailles livrées par Saladin sous les murs de Saint-Jean-d'Acre furent autant de triomphes pour Richard, admiré des deux armées. Le roi de France, mécontent de son rôle secondaire et plein de desseins ambitieux contre le roi d'Angleterre, partit après la prise de Saint-Jean-d'Acre. Richard continua quelque temps cette guerre stérile, et, en comprenant l'inutilité, ne voulut point cependant revenir sans avoir vu Jérusalem; il pénétra avec quelques cavaliers jusqu'à la ville sainte et se voila la tête en l'apercevant. Il obtint cependant que l'entrée en serait accordée aux pèlerins, et revint tristement en Europe, où la captivité l'attendait.

Sous le nom de croisade s'accomplit ensuite cette singulière expédition qui mit un comte de Flandre sur le trône de Constantinople. Prêchée par Foulque, curé de Neuilly, conduite surtout par la noblesse de Flandre et de Champagne, mêlée d'un grand nombre d'aventuriers, cette croisade n'avait besoin que d'une occasion pour changer de but. Il fallut demander à Venise des vaisseaux et les payer lorsqu'on les eut obtenus. Tout l'or des croisés n'y put suffire : ils offrirent leur épée et allèrent prendre Zara pour la république vénitienne. Un prince grec vint alors au camp des croisés, et, se plaignant de l'usurpation de son oncle, acheta leur secours pour remonter sur le trône de Constantinople. Les Vénitiens les poussèrent à cette entreprise qui ouvrait un champ nouveau à leur commerce, et le marché fut conclu. Ce fut un étrange spectacle que l'arrivée de cette flotte immense partie pour combattre les musulmans et venant assiéger les chrétiens de Constantinople. Les Occidentaux furent épouvantés de la grandeur de cette cité magnifique, de la brillante et nombreuse armée qui les attendait rangée en bataille; mais cette armée immobile les laissa paisiblement débarquer, et, à leur approche, tourna bride et s'enfuit. La ville, imprenable par ses seuls remparts, fut livrée par les amis des Vénitiens; l'empereur, rétabli par les croisés, dépouilla pour eux ses sujets sans satisfaire ses alliés. Un soulèvement le renversa; un nouveau prince fut soutenu par les Grecs contre les croisés; mais ceux-ci redevinrent bientôt les maîtres; la ville fut pillée, incendiée; d'inestimables richesses, échappées aux barbares, périrent par les mains des croisés, et l'empire lui-même fut partagé comme un butin. Dandolo, doge de Venise, l'aventurier Boniface de Montferrat, et Baudouin, comte de Flandre, prétendaient au trône; ce dernier l'emporta et devint empereur de Romanie. Une partie de Constantinople, l'Archipel, les côtes du Bosphore, furent donnés aux Vénitiens, seigneurs d'un quart et demi de l'empire; Montferrat fut roi de Thessalonique, Villehardoin duc de Thrace, d'autres ducs d'Athènes, d'Achaïe. La féodalité s'étendit sur toutes les parties de ce nouvel empire, qui, assiégé par les barbares et par les Grecs de Nicée, ne devait durer que cinquante-sept ans.

La quatrième croisade n'avait été qu'un roman de chevalerie, la cinquième faillit aboutir à une résurrection du royaume de Jérusalem. Jean de Brienne et ses compagnons, aidés par le roi de Hongrie, prirent Damiette, et, menaçant l'Egypte, arrachèrent aux musulmans des propositions favorables que repoussa le légat du pape. Le Nil déborda peu après et chassa les chrétiens. Cependant le grand mouvement de l'invasion des Mogols poussa bientôt vers l'Egypte des hordes tartares, qui effrayèrent le sultan Malek-Kamel et lui firent accepter les conditions que lui imposait Frédéric II, parti pour une sixième croisade. Le royaume de Jérusalem fut un instant rétabli, mais les musulmans devinrent les alliés des Tartares, reprirent Jérusalem, et l'état de l'Egypte était bien changé lorsque Louis IX de France s'embarqua pour une nouvelle croisade. La piété du prince avait tout fait; ni le peuple, ni le clergé, n'avaient pris part à ce mouvement, et la féodalité française n'avait fait qu'y suivre son roi.

L'armée chrétienne était imposante et la conquête sembla d'abord irrésistible. Damiette fut emportée d'assaut au milieu des flammes et devint le point de départ de la croisade. Mais le climat, la débauche, les privations, l'indiscipline et, par-dessus tout, les hésitations des chefs détruisirent l'expédition victorieuse. La retraite elle-même devint impossible; ce qui avait échappé à la peste et à l'ennemi fut fait prisonnier. La restitution de Damiette, l'immense rançon payée pour le roi, la perte d'une magnifique armée, tels furent les résultats de cette entreprise que les sages du temps avaient condamnée. Une dernière croisade fut

encore tentée par le même homme et avec le même peuple. Louis IX mourut à Tunis, avec une résignation héroïque; et la France, qui avait marché la première aux croisades, eut la gloire de les terminer.

RÉSULTAT DES CROISADES.

Tel est le rapide tableau de ces guerres saintes qui excitèrent si vivement l'imagination de nos aïeux. Elles ont duré deux siècles, presque sans intervalle, car des expéditions continuelles de pèlerins armés ont rempli ce long espace, et les plus importantes par le nombre des hommes ou par le rang des chefs ont seules été recueillies par la postérité. Que d'hommes, que de richesses consumés dans ces entreprises, et combien tant de sacrifices paraîtront stériles, si l'on ne considère que leur effet immédiat! La fondation de deux royautés éphémères, dont il ne restera pas vestige, l'établissement de quelques ordres de chevalerie, qui, les uns à Chypre, les autres à Rhodes, continuent obscurément la croisade, tandis qu'un autre va civiliser les rives de la Vistule et reculer de ce côté les limites de l'Europe chrétienne: voilà donc tout ce qu'a produit un si long et si douloureux effort. Quant à l'ennemi des croisés, il est plus fort qu'avant la lutte; l'Europe, qui allait le chercher en Asie, sera elle-même de plus en plus menacée. Les Turcs seront l'effroi de l'Europe du moyen âge; ils emporteront Constantinople, on les verra sous les murs de Vienne; leur marine sera longtemps sans rivale, et les descendants des croisés iront souvent ramer sur les galères des pirates de Tunis et d'Alger.

Le grand mouvement des croisades semble donc inutile; mais sa grandeur même fut féconde et cette agitation universelle fut en elle-même un bienfait. L'Europe fut sillonnée par les armées, l'Asie abordée, parcourue; les chevaliers français rapportèrent dans leurs petites cités le souvenir de Constantinople, les impressions de l'Orient; tant de notions acquises par un si grand nombre d'hommes devinrent bientôt générales, et comme si l'Europe entière eût fait ce long voyage, l'intelligence commune en fut agrandie. C'est l'honneur et le privilége de notre espèce, que l'homme ne puisse se rapprocher de l'homme sans profit pour le genre humain. Que ce soit le glaive en main et avec le désir de s'entre-détruire, peu importe! C'est déjà beaucoup que de se connaître, et l'on est conduit tôt ou tard à s'entr'aider. La guerre est le premier rapport naturel entre les peuples qui s'ignorent; le commerce vient ensuite, les marchands suivent les soldats, les intérêts s'unissent, et un jour succède à l'antique hostilité le sentiment supérieur de l'unité de la race humaine. Le conflit prolongé des croisades a dissipé entre les races rivales l'ignorance, pire que la haine. Les héros se sont connus, Saladin et Richard se sont estimés l'un l'autre; l'homme de l'Occident a retrouvé sous un ciel lointain, ses passions, ses faiblesses et aussi ses vertus.

Quant à l'Europe elle-même, tandis qu'elle semblait faire diversion à son progrès intérieur, elle l'a continué à son insu. En face d'une religion hostile se réveilla ce sentiment de l'égalité chrétienne, que la société féodale tendait à étouffer. Rois, chevaliers, valets d'armée se sentirent tous chrétiens devant l'infidèle, et l'intervalle qui séparait le serf de son maître parut un instant comblé. L'unité religieuse de tous les peuples issus de l'invasion germanique frappa les esprits; et, portant les regards au delà des étroites enceintes où la féodalité renfermait les hommes, chaque croisé se sentit citoyen d'une plus grande patrie, qui portait ces deux noms alors synonymes, l'Eglise et l'Europe.

Enfin, si l'on considère quelle devait être, à cette époque, l'œuvre principale de la civilisation européenne et si l'on reconnaît que la lente destruction de la féodalité était le progrès le plus désirable, il est impossible de ne pas voir la part importante qu'ont prise les croisades à ce travail salutaire. C'était l'Eglise qui avait la première attaqué, pour son salut, le pouvoir envahissant de la féodalité, et les croisades furent autant de victoires pour l'Eglise, qui y trouvait à la fois un témoignage glorieux de son influence et un gage assuré de son repos. La royauté, à son tour, devait attaquer le système féodal, dans l'intérêt supérieur de l'unité de gouvernement et de la fondation des nationalités; les croisades donnèrent à la royauté l'habitude du commandement, l'occasion de jouer un grand rôle et de graves antécédents d'autorité. L'obéissance militaire tend à se confondre avec la fidélité féodale; le roi devient général sans cesser d'être suzerain. Enfin, la royauté devait trouver un puissant appui contre l'anarchie féodale dans ces associations qui, sous le nom de *communes*, tendaient à garantir aux habitants des villes la sûreté pour leurs personnes et pour leurs biens. L'accroissement en nombre et en richesse de cette classe d'hommes, qui ne voulaient être ni serfs, ni seigneurs, était mortel à la féodalité; les croisades forcèrent l'aristocratie à traiter avec ces ennemis naturels, à leur vendre à prix d'argent des droits inconciliables avec la société féodale.

En résumé, on voit que des croisades mêmes est sorti le remède que réclamait l'état de choses qui les avait produites. L'ardeur religieuse, poussée jusqu'au désir d'exterminer les dissidents, la féodalité, avide de s'étendre et d'enchaîner un plus grand nombre d'hommes, la chevalerie se tournant peu à peu en goût des aventures et en amour du butin, ont dirigé les croisades; et celles ci énervent les haines religieuses, dissolvent la chevalerie et avancent la fin de la féodalité: il semble donc que le plus salutaire effet des croisades ait été d'en détruire les causes.

LIVRE DOUZIÈME.

LA FÉODALITÉ

Attaquée par les papes, les communes, les légistes et la royauté.

LES ADVERSAIRES DE LA FÉODALITÉ. — QUERELLE DES INVESTITURES. — GRÉGOIRE VII. — AFFAIBLISSEMENT DE L'EMPIRE ET DE LA PAPAUTÉ. — LES COMMUNES. — LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES. — MOUVEMENT COMMUNAL EN ESPAGNE, EN ALLEMAGNE, EN SUISSE, EN ANGLETERRE, EN FRANCE. — LA ROYAUTÉ FRANÇAISE. — PHILIPPE-AUGUSTE. — LOUIS IX. — PHILIPPE LE BEL. — LUTTE DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE. — ÉTIENNE MARCEL. — JEANNE D'ARC. — LOUIS XI. — HENRI VII. — FERDINAND LE CATHOLIQUE. — JEAN II. — CHUTE DE CONSTANTINOPLE. — FIN DU MOYEN AGE.

LES ADVERSAIRES DE LA FÉODALITÉ.

L'histoire héroïque de la féodalité nous a seule occupés jusqu'ici. Nous l'avons suivie dans son établissement et dans ses conquêtes. En Italie, en Angleterre, en Espagne, en Orient même, nous l'avons vue porter au loin avec ses armes, ses institutions et son génie. Depuis les fiefs des barons normands en Angleterre, jusqu'aux fiefs éphémères du royaume de Jérusalem, l'organisation féodale avait accompagné partout la civilisation germanique. Nous allons maintenant la voir combattue par cette civilisation même, et, devenue trop étroite avec le temps, rompue de tous côtés par l'expansion naturelle et irrésistible de la société européenne, dont elle avait protégé les premiers développements. C'est qu'elle les avait en même temps bornés dans d'étroites limites et qu'elle commençait à leur faire obstacle. Aussi n'est-il pas besoin pour la détruire d'une entente générale ou d'un dessein déterminé. Pour briser ces liens multipliés, il suffit de cette croissance politique des peuples, qui s'accomplit avec l'inflexible régularité d'une loi de la nature.

Les institutions politiques, sorties de l'intelligence de l'homme et soutenues par sa volonté, semblent prendre quelque chose de ses passions. Il y a des institutions ambitieuses, comme il y a des hommes avides et des races conquérantes. Prenant possession de la société européenne, la féodalité ne voulut rien laisser hors de son empire; un élan naturel la portait à marquer toute propriété de son empreinte, à comprendre tout pouvoir dans sa hiérarchie. Tout étant fief, la possession de la terre, le gouvernement des hommes, l'administration de la justice, pourquoi la religion eût-elle échappé à la loi commune? Dans le monde féodal, chacun est lié à son voisin par la suprématie ou par la dépendance; le saint-siége sera-t-il fief de l'empire ou l'empire fief du saint-siége? Telle était la question inévitable qui devait s'élever entre les vicaires de Jésus-Christ et les héritiers de Charlemagne, entre l'Eglise et la féodalité. Elle semblait préjugée par l'entrée des évêques dans le système féodal, où leur possession territoriale avait fixé leur rang; elle semblait enfin résolue par la victoire des empereurs, qui élevaient et maintenaient leurs créatures à la papauté. Mais cette victoire ne pouvait être définitive, ni même durable, sans arrêter la civilisation. S'il est vrai que la féodalité ne pouvait rien laisser hors de son système, ni reculer sans être menacée de mort, il n'était pas moins impossible que le chef spirituel des chrétiens se résignât toujours à une sujétion humiliante, que cet amour de la domination universelle, dont l'Eglise elle-même était silencieusement animée, ne lui fît avant tout désirer l'indépendance, et qu'à son premier appel les peuples, pleins de foi, ne se montrassent jaloux de la liberté de leur premier pasteur. Il suffisait donc, pour amener cette grande lutte, d'une occasion favorable et d'un homme énergique; et, en laissant à part les caprices humains, il était inévitable qu'un jour l'Eglise voulût être libre, pour devenir dominante, et que ce jour-là même la féodalité fût en péril.

Elle n'était pas seulement menacée par les intérêts spirituels de l'Eglise et des peuples, les intérêts matériels du plus grand nombre lui étaient naturellement opposés, et de ce côté encore l'attendaient une guerre et des défaites. Que le système féodal fût solidement établi sur ces faibles groupes de populations rurales, séparés du reste du monde et hors d'état de résister à la spoliation et à la servitude, il est aisé de le comprendre; mais les villes où les hommes sont réunis en plus grand nombre, où le travail est plus actif et plus varié, où les intérêts s'accroissent par une production continuelle et s'enlacent par des relations fréquentes, n'étaient point faites pour supporter longtemps un gouvernement qui ressemblait à une

conquête, des impôts qui tenaient du pillage. Sans qu'on pût encore prévoir sa grandeur future, l'industrie avait changé de caractère depuis la chute du monde ancien. En passant dans des mains libres, elle était devenue plus active, elle se répandait par le commerce et aimait déjà la sécurité; en même temps qu'elle éveillait le goût du bien-être, elle faisait sentir le besoin de ces garanties élémentaires sans lesquelles la propriété et l'industrie, si humble que soit l'une et si prudente que soit l'autre, sont à la merci du hasard. Les hommes à qui ces garanties étaient nécessaires devaient s'entendre un jour pour les acheter ou pour les conquérir. Payée ou vaincue, la féodalité trouvait un obstacle, reconnaissait une limite, et son développement était arrêté. Bien plus, ces intérêts, plus forts et plus nombreux avec le temps, devaient sans cesse avancer cette limite et presser à leur tour la féodalité dans leur multiple enceinte, jusqu'à ce qu'elle fût étouffée et anéantie. Rien ne peut empêcher les conséquences de cette solidarité glorieuse et féconde qui fait naître la liberté de l'industrie. Ni la ruse, ni la force n'entravent ce grand mouvement, qui ne cesse pas lorsqu'il change de forme. Quand les communes disparaîtront de la scène, c'est que la royauté aura pris leur rôle, c'est que leurs intérêts seront devenus ceux de la patrie.

Patrie, royauté, mots synonymes dans l'histoire de la destruction du système féodal. Au centre, un pouvoir, vague à l'origine, longtemps abstrait et idéal, mais vivant de cette idée que tout ce qui échappe aux pouvoirs locaux relève du pouvoir central, aspire à s'enrichir des dépouilles de la féodalité; tandis que dans chacune des circonscriptions féodales on désire échanger l'oppression toujours présente contre un maître éloigné qui semble un protecteur. Tel est l'intérêt commun qui renversera la féodalité sous un commun effort, dont la royauté aura la direction, l'honneur et le profit.

Elle sera puissamment secondée par les circonstances, par les guerres terribles qui éveilleront le sentiment de l'unité nationale, par les sanglantes défaites qui décimeront l'aristocratie féodale, par les innovations militaires, qui donneront à la discipline et au grand nombre un avantage assuré sur tous les champs de bataille. Mais elle sera surtout secourue par la résurrection du droit, par ces habiles légistes qui, nourris des traditions de l'empire romain, opposeront à la coutume féodale les prescriptions supérieures des anciens jurisconsultes. Si ces codes immortels sont dictés par la raison en tout ce qui règle les rapports des hommes entre eux, ils ont le despotisme pour principe en tout ce qui touche l'exercice du souverain pouvoir. Ce fut donc un double avantage pour la royauté que de paraître s'inspirer d'une justice supérieure, tout en trouvant, dans cette justice même, ses titres à l'indépendance et à l'autorité.

Considérons maintenant à part ces luttes diverses, dont le but est le même et qui auront une même issue. Arrêtons-nous d'abord à la première de toutes, à celle qui avait devancé les croisades et qu'elles ont à peine suspendue. C'est un étrange spectacle que de voir la féodalité minée à l'intérieur au moment même où elle débordait au dehors et s'emportait dans les guerres lointaines. C'était au nom de la religion qu'elle attaquait les infidèles, et c'était l'Eglise qui lui portait le premier coup.

Mais d'où venait à l'Eglise cette force nouvelle? Sujette de l'empereur, comment fut-elle amenée à lui résister et bientôt à le vaincre? Entrés à leur rang dans le système féodal, investis par l'empereur de leur titre comme de leurs biens, les évêques, en lui restant fidèles, cédaient à leur intérêt et à leur penchant aussi bien qu'à la nécessité. Pour le pape, investi lui-même de la chaire de saint Pierre, et choisi par l'empereur parmi les plus dévoués des évêques, il semblait, moins que tout autre, capable de défection et de résistance. Mais une partie de l'Eglise était restée en dehors de la hiérarchie féodale et gardait en silence le dépôt de sa liberté. C'étaient ces monastères florissants et nombreux, asiles préférés des nobles esprits de ce temps, qui allaient y chercher, avec la libre possession d'eux-mêmes, l'oubli des désordres de la chrétienté. Pouvaient-ils cependant détourner tout à fait leurs regards de ce monde et voir, sans une indignation généreuse, la corruption de l'Eglise féodale et l'asservissement des vicaires du Christ? Comment ne pas être tenté de rentrer dans l'Eglise militante et de la régénérer? L'espoir était permis à ceux qui sentaient s'agiter, au-dessous du pape et des évêques, des populations pleines de foi, dominées par l'antique ascendant du saint-siége et prêtes à le soutenir dans la revendication de son indépendance.

Il suffisait donc, pour soulever la lutte, d'une union entre l'esprit des monastères et le prestige de la papauté. Ces deux forces, que leur séparation rendait impuissantes, se trouvèrent un jour confondues dans la main d'un grand homme qui gouverna l'Eglise sous le nom de cinq papes, avant de faire éclater aux yeux de tous son courage et son génie. Ce fut en passant au monastère de Cluny pour se rendre à Rome, qu'un de ces papes nommés par l'empereur dans un synode allemand, rencontra celui qui devait changer les destinées de l'Eglise. L'évêque de Toul, devenu Léon IX par la volonté de Henri III, emmène à Rome le moine Hildebrand, le futur vainqueur de Henri IV. Aussitôt se fait sentir dans les actes de la papauté l'influence d'un mâle caractère, que contient encore une sage prudence. Léon IX se fait élire de nouveau par le peuple de Rome, et fait supporter par l'empereur cet acte inattendu d'indépendance à force de prévenances

et d'opportuns services. Ce fut encore Hildebrand qui ménagea au saint-siége, vaincu par les Normands, l'alliance si profitable de ses vainqueurs. Il se préparait ainsi des secours contre l'Allemagne et tournait la féodalité contre elle-même.

Léon IX mourut, laissant au moine qu'il avait fait cardinal le soin de lui trouver un successeur. Sûr de son influence sur l'esprit du pape futur, Hildebrand proposa un évêque dévoué à l'empereur, et Henri III nomma Victor II. Parcourant alors l'Eglise, sous le titre de légat, le moine de Cluny en sonda toutes les plaies. Il voulut connaître par lui-même toutes les infirmités de l'épiscopat : la plus triste de toutes était cette coutume d'acheter, comme un troupeau, le gouvernement des âmes. Il poursuivit, convainquit et déposa les auteurs de ces marchés honteux, qui avaient reçu le nom de simonie et qui révoltaient l'instinct moral des peuples. On s'habitua dès lors à voir dans ce légat clairvoyant et inflexible le réformateur prédestiné de l'Eglise. Cependant le pape et l'empereur moururent presque en même temps, et Hildebrand, se passant du choix de l'empereur enfant, fit élire par le peuple de Rome Etienne IX, allié par le sang aux souverains de la Toscane, qui couvrait au Nord les Etats du saint-siége. Le nouveau pape ne régna que huit mois et fut remplacé, du consentement de l'impératrice régente, par l'évêque de Florence, qui devint Nicolas II. Hildebrand pensa que l'heure était venue d'affranchir à jamais du choix de l'empereur ce trône pontifical où il songeait à monter bientôt lui-même. Un concile, convoqué par Nicolas, remit l'élection des papes au collége des cardinaux, l'enlevant ainsi à l'empereur et au peuple de Rome. La mort du pape mit aussitôt le nouveau système à l'épreuve, et tandis que les cardinaux nommaient Alexandre II, un synode allemand, maintenant les droits de l'empire, élevait Honorius II à la papauté. Déjà le saint-siége était disputé par les armes lorsqu'on résolut d'en appeler à un concile. Alexandre II fut confirmé, et Hildebrand, fait par lui chancelier du saint-siége, eut douze ans de plus pour se préparer à l'œuvre laborieuse du gouvernement direct, ou plutôt de l'affranchissement de l'Eglise. Cette admirable patience du moine de Cluny, élevant cinq évêques au saint-siége avant d'y monter lui-même, est l'indice d'une fermeté invincible dans l'accomplissement de desseins si longtemps mûris, et d'une foi héroïque dans une destinée si longtemps attendue.

Désigné, aux funérailles mêmes d'Alexandre II, par l'enthousiasme du peuple, confirmé par les cardinaux, Hildebrand, devenu Grégoire VII, dut soumettre à la ratification de l'empereur une élection que Rome seule avait faite. Le jeune prince, qui avait déjà pu sentir dans les accusations d'Alexandre II mourant l'impérieuse inspiration du nouveau pape, ne céda qu'à regret. Les troubles de sa minorité, une lutte continuelle contre les Saxons, occupèrent Henri IV, pendant que Grégoire VII commençait sans obstacle l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie.

Il n'avait voulu affranchir l'Eglise que pour la faire à son tour maîtresse du monde. L'investiture impériale, qui opprimait et avilissait le pape et les évêques, devait disparaître et faire place à une investiture tout opposée, qui élèverait les rois sur le trône par la main du pontife, et ferait de tous les souverains temporels les ministres du saint-siége. Rome serait l'âme de tous les gouvernements de l'Europe, exécuteurs dociles d'une immuable et infaillible pensée. Ainsi s'évanouissait dans le vaste esprit d'Hildebrand l'anarchie tumultueuse qui affligeait alors la chrétienté ; ainsi s'organisait devant ses yeux, ravis d'un tel rêve, sur les ruines du monde féodal, une grande famille chrétienne qui, pour être confiée à des maîtres divers, n'en serait pas moins étroitement unie par une foi commune, par l'inspiration unique et toute-puissante du Père de tous les peuples. Plus de désordres dans l'Eglise, affranchie de toute influence temporelle; plus de désordres dans le monde, soumis à la pacifique direction de l'Eglise. Tel était l'idéal que le moine de Cluny allait poursuivre avec toutes les forces de la papauté, et qu'avec l'aide de Dieu il ne désespérait pas d'atteindre.

Mais il voulait rendre l'Eglise digne de ce rôle, qui semblait au-dessus de la sagesse et de la force humaines, et songea dès lors à la mettre elle-même, par ses mœurs, en dehors et au-dessus de l'humanité. Il fut aidé dans cette tâche difficile par la tradition même de l'Eglise qui conseillait aux prêtres le célibat plutôt que le mariage. Allant droit au but, il interdit le mariage aux prêtres, faisant de l'Eglise un vaste monastère, et changeant ce qui était proposé comme une vertu supérieure en une règle obligatoire. Désormais libre de tout lien, sans famille, sans autre mobile que l'amour de Dieu et des hommes, n'ayant plus dans le monde d'autres intérêts que ceux de la religion, d'autres peines, ni d'autres plaisirs que les revers ou les victoires de la foi chrétienne, le prêtre était contraint, par la nature même de l'âme humaine, de tourner vers le service de l'Eglise toutes les passions et toute l'activité morale qu'absorbaient auparavant les plus douces, mais aussi les plus exigeantes des affections. Cette grande révolution fut accomplie par la volonté inflexible du réformateur, soutenu par la foi des peuples; au prix de quelles douleurs, ceux-là seuls le surent qui furent brisés dans cette lutte et qui échangèrent pour la solitude les saintes joies du foyer domestique.

C'était une révolution plus étonnante encore que ce renvoi de l'investiture, comme signe de dépendance, à ceux-là mêmes qui l'avaient imposée à l'Eglise. Ces souverains qui investis-

saient les évêques par la crosse et par l'anneau, changeant les ministres du saint-siege en vassaux de la féodalité, apprirent, par des déclarations réitérées et solennelles, qu'ils étaient eux-mêmes vassaux du saint-siége, et que tous individuellement, aussi bien que les évêques, ils relevaient du souverain pontife. Les actes répondaient aux paroles : depuis le Danemark jusqu'à la Sardaigne, les peuples et les rois étaient sommés de reconnaître la suzeraineté papale et de lui payer tribut. Seuls, les Normands purent refuser tout hommage, protégés en Angleterre par leur éloignement et leur indépendance ; en Italie, par leur alliance indispensable à la papauté.

Cependant Henri, vaincu et un moment ébranlé par les Saxons, raffermi par l'enthousiasme de ses peuples à la diète de Thorn, puis vaincu de nouveau, était trop en péril pour rien refuser au saint-siége. Grégoire suspendait les évêques allemands qui résistaient aux nouvelles prétentions de Rome, frappait les rebelles jusqu'à la cour de l'empereur, et gouvernait l'Eglise de l'empire comme si la toute-puissance papale était définitivement reconnue. Mais bientôt la victoire rendit à Henri le sentiment de son indépendance, et, changeant de conduite, il soutint tous ceux qu'attaquait le saint-siége. La guerre était commencée, et Grégoire VII en donna l'irrévocable signal en citant l'empereur à comparaître devant lui, pour expliquer sa désobéissance. Ce fut alors que, la veille de Noël, éclata dans Rome cette conspiration de Censio, qui menaça un instant la vie du pontife, et qui mit en lumière la vive affection du peuple romain pour le pape en danger. Délivré à Rome par l'insurrection populaire, Grégoire VII était déposé au delà des monts, à Worms, par un synode d'évêques allemands : frappant contraste qui montrait le saint-siége ébranlé par l'aristocratie épiscopale, en même temps que soutenu par la foi des peuples !

Ce fut à cette foi populaire, véritable force de la papauté, que Grégoire VII fit aussitôt appel en excommuniant solennellement l'empereur qui l'avait déposé et remplacé. L'anathème, prononcé au Vatican en présence de la mère elle-même de Henri, eut un long écho en Allemagne. En même temps, la Toscane passait aux mains de Mathilde, la grande comtesse, fidèle alliée du saint-siége et animée pour Grégoire d'un religieux dévouement auquel les adversités du pontife ménageaient de glorieuses épreuves. Déjà Henri voyait s'étendre autour de lui l'isolement dont la main du pape avait voulu le frapper : on désertait ses drapeaux, on redoutait sa présence ; de terribles récits, des miracles fréquents, des morts subites et vengeresses effrayaient et échauffaient l'imagination populaire ; enfin Grégoire somma les Allemands de remplacer un empereur réprouvé par l'Eglise ; une diète s'assembla à Tribur et déclara que Henri, dépouillé de son autorité, mais encore empereur de nom, devrait avoir obtenu dans un délai déterminé l'absolution du pape sous peine d'avoir un successeur. Hildebrand voyait donc enfin reconnu solennellement par les peuples sa suzeraineté sur les rois, son droit à donner et à reprendre les couronnes.

L'humiliation de Henri IV fut aussi profonde que sa chute. On peut à peine imaginer à quel point l'abaissa la main victorieuse du moine de Cluny. La permission même de venir se jeter aux pieds du pape lui fut longtemps refusée ; chaque pas vers le pontife dut être payé par quelque expiation nouvelle : pendant quatre jours, l'héritier de ceux qui naguère créaient les papes attendit en vêtements de pénitent, les pieds nus sur la neige durcie, que la porte de la forteresse de Canossa s'ouvrît devant lui pour l'admettre aux pieds de ce juge qu'aucun abaissement ne semblait pouvoir satisfaire. Henri souffrit tout avec une patience apparente, et jura une obéissance entière et absolue aux décrets du saint-siége. La réconciliation même du pénitent et de l'Eglise fut une dernière humiliation pour le chef du monde féodal : Grégoire, rompant devant lui le pain consacré devenu le corps du Christ, en prit une partie et, invoquant le ciel en témoignage de la justice de ses actes, supplia Dieu de le frapper de mort s'il était coupable ; et, communiant, il tendait l'autre partie du pain sacré à l'empereur et l'engageait à tenter la même épreuve : Henri refusa en tremblant. Scène imposante qui nous instruit mieux que tout le reste des idées de ce temps, de la confiance sublime de Grégoire et de la raison dernière de son triomphe. Le secret de sa victoire n'est-il pas tout entier dans cette foi universelle et absolue qui ne transportait pas seulement le pape et les peuples, mais qui faisait encore courber la tête au plus fier ennemi de la papauté ?

Une de ces réactions inévitables dont les affaires humaines offrent tant d'exemples rendit presque aussitôt à l'empereur trop abaissé l'affection de ses peuples. A peine sorti de Canossa, Henri trouva la Lombardie indignée de l'excès de son humiliation et prête à le soutenir contre le saint-siége. Il reprit courage et se vengea sur les légats et sur les partisans de Grégoire des rudes épreuves qui avaient profané en lui la majesté de l'empire. La diète de Forcheim avait remplacé Henri par Rodolphe de Souabe, et les légats du saint-siége avaient ratifié l'élection ; mais l'Allemagne méridionale, l'Italie et tous les ennemis de la papauté donnaient à l'empereur déposé un formidable appui contre son compétiteur. Aussi Grégoire, craignant d'enchaîner irrévocablement la cause de l'Eglise à l'un des deux partis, refusait-il à la diète une approbation définitive, sommant les deux rivaux de se soumettre à l'Eglise, ne se prononçant pour personne et attendant pour faire un choix que la question fût tranchée par l'épée. La victoire de Rodolphe à Fladenheim parut décisive, et Grégoire, excom-

muniant solennellement Henri, investit le vainqueur de l'empire. Il s'était trop hâté : l'excommunication lui fut renvoyée par les évêques allemands réunis à Brixen, et un nouveau pape fut élu dans ce synode sous le nom de Clément III. Une nouvelle bataille fut livrée sur les bords de l'Elster. Ce fut pour Henri une seconde défaite: mais la mort de Rodolphe, tué dans la mêlée, valait mieux qu'une victoire. Le même jour, près de Mantoue, était vaincue par les troupes impériales la fidèle Mathilde, qui naguère avait cédé authentiquement ses Etats à Grégoire et au saint-siége. Henri passa les Alpes et marcha sur Rome.

L'extrême péril rendait à Hildebrand sa grandeur naturelle, en l'arrachant aux calculs de la politique; la confiance héroïque qui l'animait passait à ses défenseurs et devenait le plus sûr rempart de la ville assiégée. Elle résista trois ans à l'empereur, qui ne mettait d'autre condition à la paix que son couronnement par les mains de Grégoire. Il était trop tard : Hildebrand ne pouvait détruire par une telle faiblesse l'œuvre entière de sa vie. Du sein de sa capitale assiégée, il confirmait l'anathème et revendiquait ses droits sur toutes les couronnes de la chrétienté. Rome fut enfin livrée, et, pendant que Grégoire se préparait à soutenir un nouveau siége dans le château Saint-Ange, Clément III couronnait et consacrait Henri IV à Saint-Jean-de-Latran. Ce fut dans cette extrémité que l'alliance normande, si sagement ménagée par Grégoire, lui apporta d'inespérés secours : Robert Guiscart, revenant de guerroyer contre les Grecs, surprit l'armée impériale, la chassa de Rome et la rejeta en Toscane, où Mathilde la poursuivit à son tour et lui fit repasser les monts.

Mais il semblait nécessaire à la gloire d'Hildebrand de mourir dans la défaite et dans l'infortune, afin de conserver jusqu'au bout l'admirable sérénité de sa foi. Ses alliés traitèrent Rome en ville prise d'assaut; une lutte de plusieurs jours ensanglanta les rues; le pillage et la débauche accompagnèrent le massacre, et Grégoire dut quitter avec les Normands cette ville exaspérée qui payait si cher les débats de l'Eglise et de l'empire et les vastes desseins d'Hildebrand. Ce fut à Salerne que s'éteignit cette vie laborieuse consumée par l'ardent et continuel exercice de l'intelligence et de la volonté, commencée dans la paix féconde du cloître, vouée à la conquête et à l'organisation de l'Europe chrétienne, terminée au milieu même de cette grande lutte qui couvrait de sang et de ruines l'Allemagne et l'Italie. « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi je meurs dans l'exil : » telles sont les dernières paroles du plus grand homme qui ait gouverné l'Eglise. Il y a laissé des traces ineffaçables de son passage; il l'a fortifiée et pénétrée de sa pensée : sa place est grande dans l'histoire même du genre humain.

AFFAIBLISSEMENT DE L'EMPIRE ET DE LA PAPAUTÉ.

Vingt ans plus tard, Henri, vaincu par ses fils, que l'habileté de la cour de Rome avait armés contre lui, mourait dans la plus profonde misère, cherchant une place de chantre pour vivre. Le fils rebelle qui l'avait détrôné le poursuivit jusque dans son tombeau au nom de l'Eglise, et fit attendre cinq ans à ses restes exhumés l'absolution pontificale. C'était le successeur de Grégoire, Urbain II, qui avait ébranlé Henri IV par la révolte de son fils aîné; Pascal II l'avait renversé par la victoire de son second fils, couronné sous le nom de Henri V. Mais cet empereur parricide n'en fut pas moins entraîné par la force des choses à reprendre contre le saint-siége les prétentions de son père. Couronné et excommunié tour à tour, maître de la personne de Pascal et lui arrachant des concessions honteuses, excommunié de nouveau par Calixte II, auquel il avait en vain opposé un antipape, Henri V, au moment d'en appeler encore une fois à la guerre, fut contraint, par la lassitude universelle et par le vœu de l'Allemagne, de terminer par une transaction cette grande querelle. Ce fut à Worms que fut conclu ce concordat qui, renfermant l'Eglise et l'Etat chacun dans sa sphère, n'eût satisfait ni Grégoire VII ni Henri IV, mais qui suffisait aux partisans les plus éclairés du saint-siége et de l'Empire. « Je vous accorde, disait le pape Calixte II, que les élections des évêques et des abbés du royaume teutonique se fassent en votre présence sans violence ni simonie, en sorte que, s'il arrive quelque difficulté, vous donniez votre consentement et votre protection à la plus saine partie, suivant le jugement du métropolitain et des coprovinciaux. L'élu recevra de vous les régales par le sceptre, excepté ce qui appartient à l'Eglise romaine, et vous en fera les devoirs qu'il doit faire de droit. » — « Je vous remets, disait l'empereur, toute investiture par l'anneau et par la crosse, et j'accorde dans toutes les églises de mon royaume et de mon empire les élections canoniques et les consécrations libres. » L'empereur renonçait donc à l'investiture des fonctions épiscopales; il gardait l'investiture des biens féodaux attachés à ces fonctions : sage compromis qui eût pu maintenir la paix entre les deux puissances si, au fond de ces débats religieux, ne s'était cachée la question toujours vivante de l'indépendance de l'Italie et de la domination allemande au delà des monts. Secondaire sous Grégoire VII, elle devenait la principale après le concordat de Worms, et la lutte du saint-siége et de l'Empire doit renaître aussi ardente et compliquée d'intérêts nouveaux.

Avec Henri V s'éteint la maison de Franconie. Lothaire de Saxe ne fit que passer sur le trône impérial, et, s'abaissant à l'excès devant le pape Innocent II, recevant de lui la couronne et acceptant en fiefs les biens de Ma-

thilde, il blessa l'Allemagne et prépara une réaction contre la papauté. Conrad de Hohenstaufen porte l'empire dans la maison de Souabe, l'arrachant à celle de Saxe, malgré Henri le Superbe. C'est dans cette lutte que prirent naissance ces noms de Guelfes et de Gibelins qui s'étendirent bientôt jusqu'à signifier, le premier tous les ennemis, et le second tous les amis de l'empereur et de l'empire. Conrad III prit part à la croisade et mourut à son retour ; mais son règne, paisible en Allemagne, fut signalé en Italie par la tentative des habitants de Rome pour ressusciter l'antique république romaine.

Un mouvement général vers l'indépendance, et en même temps vers la division, emportait alors l'Italie. La féodalité lombarde, frappée par les empereurs allemands eux-mêmes, avait disparu, et les villes italiennes, qui avaient toujours gardé, au milieu du monde barbare, leur administration municipale, rendues tout à fait à elles-mêmes par l'affaiblissement de l'empire et par les défaites de la féodalité, devenaient tous les jours plus libres et plus florissantes. Ces démocraties urbaines étendirent leur autorité sur les territoires voisins de leurs murs, dépossédant la noblesse rurale, l'attirant dans la ville, lui donnant part au gouvernement de la cité, et accroissant ainsi la force et l'éclat de leurs petites républiques. L'industrie, le commerce, la liberté vivifiaient ces villes brillantes, civilisées avant le reste de l'Europe et auxquelles semblait assuré un grand avenir ; mais l'antiquité, qui leur avait légué ce qui faisait leur force, les avait aussi pénétrées d'une mortelle influence, de ce génie de rivalité locale et de guerre éternelle qui était l'âme de la cité antique et qui entraîna l'Italie déchirée jusqu'à la servitude. Milan combattait Lodi, Gènes haïssait Venise, Florence brûlait Sienne, défendue en vain par Lucques. C'est ainsi que chacune de ces républiques se créait une ennemie voisine, et, à peine libre, voulait avoir des sujets. Rome à peine affranchie fera la guerre à Tibur.

Ce fut Arnaud de Brescia qui porta dans la ville des papes l'esprit d'indépendance de l'Italie du nord, accru de la chaleur de son propre esprit. Disciple d'Abailard, ayant déjà essayé dans les questions de dogme la liberté de son jugement, Arnaud souleva bientôt des questions plus redoutables, demandant à l'Eglise où étaient les titres de son pouvoir temporel, pourquoi les évêques, héritiers des apôtres, étaient de riches seigneurs féodaux ; pourquoi le vicaire de Jésus-Christ, « dont le royaume n'est pas de ce monde, » était un souverain temporel et absolu. L'influence politique du saint-siége était plus menacée par Arnaud que par les empereurs allemands. Il ne proposait pas comme eux à l'Eglise d'entrer, au second rang, dans le monde féodal ; l'Evangile à la main, il la sommait d'en sortir, et de laisser aux peuples le droit de se gouverner. Brescia chassa son évêque à la voix d'Arnaud ; mais elle le rétablit sur l'ordre d'un concile. Le réformateur était à Zurich, lorsque Rome imita, contre le pape lui-même, l'exemple de Brescia. Séparant du pouvoir spirituel le pouvoir temporel et en reprenant l'exercice, le peuple de Rome établit au Capitole un sénat de cinquante-six membres, et chassa Innocent II qui protestait contre cette révolution. Arnaud, qui en était l'âme, arriva bientôt à Rome. Il organisait la nouvelle république sur le plan de l'ancienne et lui cherchait partout des appuis. Le pape Lucien II, qui voulut reconquérir par l'épée son pouvoir temporel, fut blessé mortellement en montant à l'assaut du Capitole. Son successeur, Eugène III, errait découragé en Italie, et recevait de saint Bernard lui-même le conseil de régner sur l'Eglise et de se passer des Romains. Adrien IV, réduit à s'appuyer sur un adversaire contre un autre, opposa enfin l'empereur d'Allemagne aux Romains, avec l'arrière-pensée d'opposer plus tard les Romains à l'empereur. A son appel, Frédéric Ier passa les monts ; grâce aux divisions infinies des républiques, une moitié de l'Italie l'appelait contre l'autre. Il arriva près de Rome, laissant derrière lui des traces sanglantes, des villes brûlées et rasées. Les ambassadeurs du pape et ceux de la république romaine se rencontrèrent dans son camp. On entendit, dans cette curieuse entrevue, les trois partis se reprocher mutuellement l'obscurité de leur origine ou la vanité de leurs prétentions. L'empereur dit aux Romains, qui prétendent l'investir de l'empire, que les Allemands l'ont conquis depuis longtemps et ont hérité de leurs droits ; au pape, qui rappelait l'humble condition des rois francs avant Charlemagne, il demande ironiquement ce que possédait l'Eglise au temps de Constantin. Cependant Frédéric avait déjà résolu la perte des Romains. Les cendres d'Arnaud de Brescia, brûlé vif, furent jetées au vent, et l'empereur, conduisant le pape à Rome et reçu par une insurrection, s'y maintint par un massacre. Ainsi fut noyée dans le sang cette tentative d'indépendance ; Rome reste sous la souveraineté temporelle des papes. Le saint-siége va de nouveau être attaqué, comme par Henri IV, au nom du droit royal, avant d'être ébranlé de nouveau, comme par Arnaud de Brescia, au nom du droit populaire.

A peine rétabli par les armes impériales, Adrien IV, réconcilié avec les Romains, reprend la lutte héréditaire de la papauté contre l'empire. Une lettre, où il parlait de la couronne comme d'un bénéfice conféré par lui à l'empereur, souleva la noblesse allemande, et les plus humbles assurances de paix suffirent à peine à détourner du saint-siége l'orage qui menaçait de nouveau l'Italie. Milan avait relevé la tête après le départ des Allemands, et appelait l'Italie du nord à l'indépendance. Assiégée et vaincue, malgré une héroïque résistance, elle avait dû céder et voir relever à ses

portes des cités rivales alliées de l'empire, pendant que Frédéric, présidant la diète de Roncaglia, était salué par les légistes de Bologne comme l'héritier légal des empereurs romains, comme la source unique du droit et de la loi. Les cités lombardes, perdant une à une toutes les libertés, se révoltèrent encore une fois. Crème fut brûlée, Milan démolie par les mains de Lodi, de Pavie et de Crémone, auxquelles l'empereur l'avait livrée. Telles étaient les discordes de l'Italie, tel était l'appui qu'y trouvait l'étranger contre elle-même.

La mort d'Adrien IV avait déjà compliqué la lutte, en laissant le saint-siége assiégé par deux compétiteurs, Alexandre III, qu'avaient élu les cardinaux, et Victor III, qu'avaient suscité les partisans de l'empire. Ce dernier mourut bientôt; un nouvel antipape, Pascal III, fut choisi par l'empereur et le couronna dans Rome, pendant qu'il était excommunié par Alexandre, réfugié à Bénévent; mais l'Italie du nord, encore brûlante, se souleva pour fermer le retour aux Allemands. Milan rebâtie et sa ligue renouée leur rendirent la retraite difficile. Cette guerre, prolongée par les troubles de l'Allemagne, devint assez douteuse pour réduire l'empereur à traiter avec Alexandre. La défaite de Legnano, où la ligue lombarde mit en pièces l'armée impériale, hâta la conclusion de la paix. Une trêve la précéda, et Frédéric Barberousse parut en pénitent devant Alexandre III, comme Henri IV devant Grégoire VII. La paix de Constance vint enfin assurer l'indépendance italienne. Les républiques lombardes jouirent de tous les droits régaliens qu'elles avaient conquis, et purent former des ligues pour maintenir leurs libertés. L'investiture des consuls par l'empereur et l'institution d'un juge impérial pour les causes importantes, furent les seules traces durables de la domination étrangère. Un moment de concorde semblait avoir sauvé l'Italie. Une ligue guelfe de dix-sept villes, dirigée par Milan, paraissait devoir protéger son indépendance; mais n'était-ce pas un présage aussi bien qu'un souvenir de leurs discordes, que la nécessité, reconnue par toutes ces républiques, d'appeler à la plus haute magistrature de la cité, sous le nom de podestat, non pas un de leurs citoyens, mais toujours un étranger, seul capable d'être impartial, et de ne point faire de son autorité l'instrument d'une faction?

Pendant que Frédéric Barberousse, consolé, par sa puissance en Allemagne et par sa suzeraineté sur le Danemark et sur la Pologne, de ses revers en Italie, allait expier, dans une croisade, sa lutte sacrilége contre le pape, et trouvait dans les eaux du Cydnus une mort inattendue, son fils Henri VI, qu'il avait marié à l'héritière du roi de Sicile, se préparait à faire valoir ses droits sur le royaume de Naples. Il y employa tout son règne et fit peser sur les Normands vaincus une avide et cruelle domination. L'Italie du nord était frappée indirectement par cette victoire, et déjà le pape, se sentant menacé, excommuniait le vainqueur. Mais la Sicile exaspérée se souleva de nouveau, et Henri, s'épuisant à combattre une haine qu'avivaient les supplices, mourut entouré de bourreaux.

Son fils fut cet illustre Frédéric II qui porta sur le trône impérial une ambition égale à celle de ses pères, et, de plus qu'eux, la souplesse et les ressources d'un esprit vif et ingénieux cultivé par une éducation tout italienne à la cour même du pape Innocent III. Ces deux futurs adversaires, réunis un instant par le hasard, avaient des intérêts bien opposés. Le pape ne pouvait, à aucun prix, laisser dans les mêmes mains le royaume de Naples et l'empire qui l'enfermaient de tous côtés dans la domination allemande. Partisan du Guelfe Othon contre son jeune hôte, il le couronna sous la condition qu'il laisserait au saint-siége le royaume de Naples et l'héritage de Mathilde. Othon promit, et, aussitôt qu'il fut couronné, rompit toutes ses promesses. Innocent III l'excommunie et porte Frédéric II à l'empire. Il ne se doutait pas qu'il renversait Othon au profit d'un ennemi autrement redoutable pour le saint-siége. Il mourut avant l'explosion, puissant en Europe, ayant exercé un contrôle suprême sur le gouvernement et sur la conduite privée de plusieurs rois, et ayant rempli un instant, non sans éclat, le grand rôle que Grégoire VII avait revendiqué pour la papauté.

Honorius III couronna le jeune empereur, espérant l'envoyer en terre sainte. Mais Frédéric, confiant l'Allemagne à son fils, s'attachait à l'Italie, retenait la Sicile et Naples malgré ses promesses solennelles, faisait la guerre aux Sarrasins, puis traitait avec eux, se ménageant des alliés sans scrupules pour ses luttes futures contre la papauté. Lucera devint une ville orientale où Frédéric, entouré de musulmans, se plaisait à oublier l'Allemagne et l'Eglise. Honorius mourut en le sommant de partir pour la croisade.

Un vieillard énergique et plein de foi, Grégoire IX, succéda à Honorius, excommunia Frédéric II et parut le contraindre à exécuter cette croisade, toujours éludée. L'empereur partit pour Jérusalem et revint en toute hâte lorsqu'il apprit comment le pape et l'Italie usaient de son absence. La ligue lombarde s'était déclarée contre lui; Grégoire IX avait lancé un aventurier dans le royaume de Naples, et poussait à la révolte le fils de l'empereur. Frédéric II rentra dans le royaume de Naples avec une armée de Sarrasins, le reconquit, pacifia l'Italie du nord, força le pape à la paix, se fit absoudre et vint reprendre sa vie accoutumée, à laquelle l'arracha de nouveau la révolte de son fils. Frédéric le vainquit, l'enferma, le remplaça par son frère, écrasa, près de Corte-Nuova, la ligue lombarde, toujours alliée des ennemis de l'empereur, établit en Sardaigne son fils Enzo, et ressuscita sur l'Italie et sur

le saint-siége toutes les prétentions de l'empire. En même temps, il chassait de Sicile les ordres religieux des Dominicains et des Franciscains, patiente milice de la papauté, qui travaillait à gagner au saint-siége l'esprit des populations. Grégoire IX l'excommunie de nouveau et convoque un concile à Saint-Jean-de-Latran; mais la flotte génoise, qui portait le concile, est enlevée à la Melloria par la flotte impériale, et le concile prisonnier est conduit à Amalfi. Grégoire mourut au milieu de ces revers.

Après deux ans de démêlés entre les cardinaux, Innocent IV fut élu. Cet ancien ami de Frédéric II devait lui porter les plus terribles coups. Le nouveau pape, dès ses premiers débats avec l'empereur, sentit qu'il fallait quitter Rome pour exercer librement toute la puissance de la papauté, dont le seul appui était l'opinion de l'Europe. Il convoque un concile à Lyon ; il excite, contre cet empereur incrédule, ami des infidèles, ennemi perpétuel de l'Eglise, l'indignation des chrétiens ; Frédéric est solennellement excommunié et déposé. La lutte fut terrible. L'Europe entière était soulevée à la voix du pontife qui armait contre l'empereur ses propres courtisans. Les ordres religieux parcouraient l'Allemagne et l'Italie, enflammant les esprits contre l'empereur. Tant d'ennemis l'accablèrent, malgré son énergie surexcitée par la haine. Après de vaines tentatives d'accommodement, il fit un dernier effort, lançant sur l'Italie de nouvelles armées sarrasines, essayant d'organiser contre le saint-siége une sorte de croisade musulmane; mais il mourut épuisé de fatigue et surtout de fureur, et sa mort fut pour la papauté le commencement de la victoire. Ses fils luttaient encore ; Manfred et ses Sarrasins tinrent en échec Innocent IV et son successeur. Le pape Urbain IV appela enfin contre les Allemands le duc d'Anjou, et lui offrit de reprendre, au midi de l'Italie et en Sicile, le rôle des Normands avec leur héritage. Lié au saint-siége par les plus solennelles promesses, Charles d'Anjou débarqua en Italie, vainquit et tua Manfred dans une sanglante bataille. Un petit-fils de Frédéric II, Conradin, seul héritier de sa maison, vient tenter un dernier effort en Italie pour la cause de ses pères et pour la domination de l'Allemagne. Il est vaincu et pris à Tagliacozzo. Après un jugement dérisoire, il meurt sur l'échafaud, emportant avec lui le nom de sa race éteinte et la fortune de l'empire en Italie, cette « caverne du lion, » comme l'appellera, en l'abandonnant, le premier des Habsbourg.

Ainsi se dénouait sur l'échafaud de Conradin cette longue querelle religieuse et politique qui avait usé tant de grands hommes, depuis Grégoire VII jusqu'à Frédéric II. L'empire est vaincu après tant de vicissitudes. L'héritier de Grégoire VII a tranché la tête de l'héritier de Henri IV, et la couronne impériale paraît brisée du même coup. Un long interrègne va livrer l'Allemagne aux brigandages des descendants dégénérés de la féodalité vaincue. « Autrefois les tournois occupaient notre noblesse, maintenant ce sont les vols de bœufs et de moutons. » C'est au milieu de cette dissolution de l'empire et de cet abaissement de la féodalité que se développeront par la liberté municipale, que se défendront par des ligues commerciales et politiques, ces associations bourgeoises dont nous allons suivre les destinées par toute l'Europe.

Etait-ce la papauté qui héritait de l'autorité impériale, et la question de suprematie, posée au commencement de la lutte, est-elle tranchée en faveur du saint-siége? On le croirait au langage dominateur des pontifes délivrés de l'Allemagne. Mais ne trouvent-ils pas bientôt leurs alliés de la maison d'Anjou aussi menaçants que les empereurs? N'éprouvent-ils pas cruellement la différence qui sépare leurs prétentions de leurs forces? Ils ont vaincu le chef du monde féodal, et voici que se dressent devant eux de plus audacieux adversaires. La royauté moderne à peine constituée, et les légistes qui l'instruisent à se défendre, vont déclarer au saint-siége une guerre nouvelle et mille fois plus redoutable. Ceux-là ne mêlent plus les prières aux menaces, les pénitences publiques aux violences. Ils plaident contre la papauté, la citent à leur tribunal, la condamnent et la frappent; ils viennent souffleter sur la joue de Boniface VIII les prétentions de Grégoire VII.

Dans l'Italie du nord, échappée à la main des Allemands, ce sont les républiques italiennes qui profitent de cette victoire. Elles se développent, s'agitent sous des lois diverses, communiquant leur mouvement à l'Italie, et envoyant à Rome un successeur hardi d'Arnaud de Brescia. C'est donc pour faire place à un nouvel ordre de choses et à des débats nouveaux, c'est pour laisser l'Europe aux communes, à la royauté, aux légistes, aux éléments divers du monde moderne, que les deux grandes puissances du moyen âge, l'empire et le saint-siége, se sont longuement combattues et mutuellement affaiblies.

LES COMMUNES.

Lorsque l'on considère l'état de l'Europe au moment où le régime féodal est le plus pesant et paraît le mieux affermi, l'injustice même d'un tel ordre de choses est un présage suffisant de sa ruine. Quelle en sera l'occasion? D'où viendra la résistance? Ce ne sera pas des campagnes, et les premiers asservis seront les derniers délivrés. De vaines tentatives, comme celle de la Normandie au xe siècle, ne font que rendre plus lourde une servitude trop secondée par la dispersion des laboureurs, par l'impossibilité de résister en plaine à la cavalerie féodale, et enfin par cette résignation héréditaire que les travaux rustiques entretiennent parmi les hommes attachés à la glèbe.

Mais qu'on suppose ces mêmes hommes réunis dans des cités, occupés non plus de la culture du sol, mais de commerce et d'industrie, adonnés à ces transactions journalières où l'esprit, tenu en éveil, s'habitue à craindre la perte et à chercher le gain, où l'amour naturel de ce qu'on possède est accru par les efforts que ce bien a coûtés; qu'on se figure le seigneur féodal voulant maintenir sur ce théâtre nouveau ses ruineux priviléges, ses spoliations arbitraires, inquiétant la cité, lui rendant impossible cette sécurité sans laquelle nul commerce ne saurait vivre; qu'on se représente, en même temps, dans quelques-unes de ces villes les souvenirs encore vivants de la municipalité romaine, dans chacune d'elles le goût et le besoin de l'indépendance, la tentation et les moyens de se défendre, ces maisons si aisées à changer en forteresses, ces rues étroites où une chaîne tendue et quelques amas de pierres peuvent exterminer les héros des croisades; et l'on comprendra comment les villes européennes, pressées dans le système féodal, de jour en jour plus florissantes, et par cela même plus gênées dans leur prison, attaquèrent avec succès un ordre de choses inconciliable avec leur existence.

Il ne sera pas nécessaire qu'une entente, alors impossible, réunisse contre la féodalité les efforts de la bourgeoisie dispersée dans les villes. Les mêmes maux et les mêmes besoins amèneront partout des événements semblables. Les circonstances seules seront diverses, selon la nature du pays et le caractère des habitants. Mais partout une guerre, plus ou moins longue, entre le seigneur et la cité, sera terminée ou suspendue par un traité de paix qui, sous le nom de charte, réglera les droits des deux partis. Tantôt ces chartes seront conquises par des transactions pacifiques, achetées à prix d'argent à un suzerain ruiné; tantôt elles seront trop chèrement payées et scellées d'un sang généreux; ici elles seront respectées et assureront à la ville affranchie des siècles de paix et d'abondance; là on se verra enlever par la force ou par la ruse le fruit de tant de sacrifices: ainsi sera infiniment variée cette universelle agitation, dont la tendance est pourtant unique et qui accompagne par toute l'Europe la naissance de la bourgeoisie moderne.

Les discordes de l'oppresseur seront en tout pays une bonne fortune pour l'opprimé. L'anarchie même de ce système féodal, que les communes venaient détruire, sera une cause efficace de leurs succès. Dans ces guerres continuelles que la féodalité se livre à elle-même, chacun se sent disposé à soutenir les ennemis de son adversaire. A ce titre, les communes peuvent compter sur l'appui des ennemis de leur seigneur, heureux de lui susciter des embarras dans son domaine. C'est ainsi que s'explique, et non pas par des vues supérieures et désintéressées, l'assistance qu'en plusieurs pays les communes ont reçue des rois, ennemis naturels des grands vassaux. C'était un secours propice pour un pouvoir qui voulait s'élever au-dessus de tous ses rivaux, que ces divisions locales, que ces discordes intestines qui minaient intérieurement la grande féodalité. Mais la victoire de ce pouvoir central une fois assurée, les communes, devenues inutiles à ses desseins, trouveront dans leur ancien allié, devenu leur maître, un nouvel et plus puissant adversaire.

Bien que destinées ainsi à disparaître dans le mouvement de la civilisation, les communes n'en auront pas moins rempli leur double tâche, l'affaiblissement de la féodalité et la création de cette classe moyenne à laquelle était réservé dans l'avenir le gouvernement de l'Europe. Mais elle n'était pas alors préparée à ce grand rôle; la formation des nationalités, un long apprentissage sous la royauté, lui étaient encore nécessaires, et le mouvement communal ne fit que constater son existence et l'introduire sur la scène du monde. Elle n'avait encore aucune idée de son avenir, elle songeait moins à conquérir qu'à se défendre; elle ne revendiquait pas des droits qu'elle ignorait encore, mais plutôt des allégements de servitude dont elle sentait vivement le besoin. C'était pour son salut qu'elle faisait acte de souveraineté et qu'elle se gouvernait elle-même; elle semblait s'en excuser, et ses prétentions étaient toujours au-dessous de ses actes. Commerçante et non encore lettrée, avide de sécurité et non pas de liberté ou de pouvoir, trop heureuse de s'affranchir de maux intolérables, elle ne demandait qu'à vivre, et elle vécut. Le temps et les événements devaient faire le reste.

La commune ne fut donc que la première forme de l'existence de la classe moyenne, et une forme transitoire, convenable pour le temps, mais devenant rapidement un obstacle à de nouveaux progrès. En effet, la formation des peuples et des Etats modernes devait détruire un système dont la division était l'âme. A la tyrannie locale du seigneur, la bourgeoisie naissante avait opposé l'indépendance locale de la commune, et l'isolement d'un système s'était reflété dans l'autre. Partout où elles furent assez florissantes pour devenir jalouses les unes des autres, et assez fortes pour se menacer, les communes se firent la guerre, et leur rivalité n'eût pas été moins funeste que les luttes intestines de la féodalité. Enfin, la commune elle-même, semblable en plusieurs points à la république antique, ne tardait pas à être déchirée par cette guerre des pauvres contre les riches, de la foule contre les principaux de la cité, qui était la plaie du monde ancien et qui, dans le monde moderne, ne pouvait être prévenue que par l'intervention supérieure d'un pouvoir central. Aussi suffit-il de jeter les yeux sur la contrée où, grâce à plusieurs circonstances favorables, la vie communale put atteindre son

plus complet développement, pour reconnaître les progrès de ce double fléau et pour voir les plus brillantes cités de cette époque s'acharner mutuellement à se détruire, tandis qu'elles sont au dedans déchirées par les factions.

LES RÉPUBLIQUES ITALIENNES.

L'établissement dans l'intérieur des villes d'une partie de la noblesse barbare, l'existence non interrompue d'une administration municipale, la lutte prolongée du saint-siége et de l'empire, et les souvenirs de l'antiquité ravivés par l'ardeur des imaginations, donnèrent aux communes du nord de l'Italie une force et un éclat qu'elles payèrent de leur repos et plus tard de leur liberté. Mais le premier âge de leur indépendance fut glorieux et prospère; elles inauguraient en Italie le règne de la loi au milieu d'une guerre impitoyable et d'une anarchie effrénée. Leur agitation n'était pas encore déréglée et entretenait leur vigueur sans menacer leur existence. Elles embrassaient un territoire étendu, pouvaient lever de nombreuses armées, soutenir de longs siéges, accomplir d'importants travaux. Leur première constitution était le plus souvent une image de celle de Rome. La souveraineté résidait dans l'assemblée générale des citoyens; un conseil peu nombreux dirigeait la politique et les affaires de la cité; des consuls, dont le nombre variait selon la coutume des villes, étaient chargés de la guerre, de l'administration de la justice et du maintien de l'ordre public.

L'ennemi de ces villes libres, c'était l'étranger, ses armées au dehors et ses partisans au dedans. Mais elles n'avaient pas à lutter, comme dans le reste de l'Europe, contre une féodalité puissante et capable de les asservir. Elles devaient, au contraire, une grande partie de leur force à l'introduction de la noblesse dans leur gouvernement; elles avaient leurs patriciens intéressés à l'existence et à la splendeur de la cité. Mais, par cela même, l'anarchie féodale fut introduite dans leurs murs. Ce fut dans la ville même que les grandes familles se firent la guerre, et leurs querelles devenaient celles de la république entière. Aussi l'administration de la justice était-elle difficile et le plus souvent sanglante. L'instinct féodal, qui poussait à trancher tout débat par l'épée, et le principe communal, qui ordonnait de résoudre toute contestation par un jugement, se trouvaient chaque jour en présence et prenaient la cité pour champ de bataille. De là cette coutume, étrange au premier abord, mais trop bien justifiée, de confier à un magistrat pris en dehors de la république la tâche, impossible pour un citoyen, de défendre avec impartialité l'ordre et les lois. Ces podestats, imposés d'abord par les empereurs allemands dans un intérêt de domination, puis maintenus par les villes affranchies dans l'intérêt de la paix publique, étaient annuels et responsables. Dans quelques villes, comme à Florence et à Milan, ils n'étaient investis que de ce pouvoir judiciaire énervé dans les mains d'un citoyen; ailleurs on les investit de tous les pouvoirs : frappant symptôme de la tendance qui entraînait ces villes à se livrer au gouvernement d'un seul, et qui, avec le temps, changea les républiques italiennes en principautés !

Aux rivalités héréditaires de la noblesse se joignirent bientôt, plus ardentes et plus funestes, les luttes politiques entre les classes, la guerre éternelle du peuple et des grands. Dans plusieurs villes, les magistratures n'étaient accessibles qu'à la noblesse, mais les nobles y étaient portés par l'élection populaire. De là deux ambitions opposées : les nobles voulant s'affranchir de l'élection, le peuple voulant étendre sur tous les citoyens la liberté de son choix. La question n'était résolue par les armes que pour renaître avec les forces du parti vaincu. Les palais fortifiés de la noblesse emportés d'assaut par les corporations d'artisans, la ville reprise ou la campagne dévastée par les bannis, donnaient à la Lombardie quelque ressemblance avec la Grèce antique, où chaque cité comptait ses exilés pour ses ennemis les plus redoutables. Les noms de Guelfes et de Gibelins ne servaient plus qu'à couvrir ces sanglantes querelles entre les classes et entre les familles, que suspendait à peine la médiation intéressée des papes et des empereurs, et dont les incidents dramatiques laissèrent à la postérité tant de souvenirs touchants et terribles, que le génie dramatique de l'Italie a plus tard consacrés.

Le despotisme est la conséquence nécessaire et l'inévitable châtiment de l'anarchie, par cela même que les peuples aiment mieux vivre esclaves que de rester en danger de mort; et les partis politiques eux-mêmes, par un emportement semblable à celui qui pousse l'homme au suicide, préfèrent souvent tomber, avec tout l'Etat, sous la main d'un maître, plutôt que de voir leurs rivaux gouverner en paix la république. Ferrare se livra la première à la maison d'Este. Milan passa des mains de la famille des Torriani, qui représentait le parti populaire, à celles des Visconti, chefs de la noblesse. D'ailleurs, comme sous la plupart des gouvernements absolus, le principe de la souveraineté populaire était volontiers reconnu et consacré par des confirmations réitérées de la maison régnante. La liberté seule avait péri au milieu des factions, et, comme pour montrer qu'elles n'en étaient plus dignes, ces cités ne tenaient plus qu'à prouver par leurs suffrages que leur servitude était volontaire.

Ces souverains, sortis de la sédition et de la guerre civile, aspirèrent bientôt à prendre rang parmi les rois de l'Europe, et y réussirent. Les Gonzague de Mantoue, les Este de Ferrare, les Scala de Vérone, les Carrara de Padoue fondèrent de véritables dynasties : la

première traversa le moyen âge et une partie des temps modernes; mais la suprématie de Milan donna le premier rang à ses maîtres. Arbitres de la Lombardie, ils s'allièrent par le sang à la maison de France et obtinrent de l'empereur l'érection de Milan en duché.

Les cités de Toscane, alliées des papes contre les Hohenstaufen, déchirées par les luttes des guelfes et des gibelins, furent enfin affranchies, ou plutôt livrées au parti guelfe, par la victoire de Charles d'Anjou. La noblesse était gibeline, et la victoire des guelfes fut celle de la démocratie. Florence en éprouva toutes les conséquences, tantôt glorieuses et tantôt funestes, agitée par d'incessantes révolutions et y puisant sans cesse une vigueur nouvelle. Nous la voyons d'abord fortement organisée en corps de métiers ayant chacun leurs conseils, leurs consuls, leur bannière, et hiérarchiquement classés en arts majeurs et en arts mineurs, selon leur importance et leur dignité. La jalousie soupçonneuse de la démocratie florentine ne permit pas aux principaux citoyens d'accaparer les magistratures, et l'excès contraire fut consacré par l'institution étrange d'une sorte de loterie, où le sort désignait les magistrats parmi les noms de tous les citoyens, destinés à exercer tôt ou tard des fonctions publiques. La noblesse gibeline, maintenue en dehors du gouvernement, en troublait sans cesse l'exercice, et l'administration de la justice devenait impossible, bien que le pouvoir judiciaire eût été, selon l'usage des républiques italiennes, confié à un podestat étranger. La création d'un gonfalonier, armé d'une force suffisante pour exécuter les lois, la réforme de ces lois elles-mêmes, rendues inégales contre la noblesse, étendant sur toute une famille la responsabilité du crime d'un noble, permettant la condamnation de l'accusé patricien sans preuve manifeste et sur la simple notoriété publique, assurèrent le repos de la cité par l'oppression d'une classe de citoyens. A la place de cette aristocratie déchue s'élevait une noblesse nouvelle qui inquiéta le peuple, dont elle était pourtant sortie. Une réaction populaire soumit un instant Florence à un prince étranger, au duc d'Athènes, et fit connaître à cette noble cité ce mal honteux de la servitude qui énervait déjà la Lombardie. Une insurrection renversa facilement le tyran, mais au profit de l'oligarchie guelfe, plus défiante et plus dure que jamais. Elle éloignait du gouvernement les chefs du parti populaire par un anoblissement forcé qui équivalait à la perte des droits civiques. Aussi une nouvelle révolution ébranla Florence. Cette fois ce fut la dernière classe du peuple, une foule d'hommes vivant de leur travail, mais sans art déterminé, et exclus des corporations, qui tentèrent la conquête du gouvernement et qui réussirent. Mais toute victoire démagogique conduit directement ou indirectement au despotisme. Ici, les vainqueurs eux-mêmes donnèrent à un des leurs, Michel di Lando, le soin de reconstituer la cité. A leur insu, ils se donnaient un maître, qui les contint avec force et prudence. Bientôt le pouvoir fut reconquis par cette aristocratie guelfe que tant d'épreuves avaient instruite et qui usa sagement de sa victoire. Telles étaient les agitations de Florence, qui, sans cesse ébranlée, restait cependant florissante et s'agrandissait de la ruine de Pise.

Cette cité déchue avait eu ses jours de puissance et de prospérité. Ses flottes nombreuses, sa population de marins, lui avaient assuré, outre le commerce du Levant, des possessions importantes dans la Méditerranée. Enrichie des revenus de la Sardaigne, de la Corse et de l'Elbe, et de son vaste trafic, elle avait donné aux cités italiennes l'exemple de cette magnificence dans les monuments publics, qui est restée le seul vestige de leur splendeur passée. Mais Pise avait une rivale, maritime comme elle, voulant, elle aussi, devenir l'unique intermédiaire entre l'Occident et l'Orient, et prête à disputer par les armes l'empire de la Méditerranée. Il fallait que Gênes ou Pise succombât. Après une lutte acharnée, Pise reçut à la Melloria le dernier coup. Elle ne fit plus que languir, perdit une à une toutes ses conquêtes et tomba épuisée entre les mains de Florence.

Gênes ne sortait victorieuse de cette guerre que pour en soutenir de nouvelles. Les croisades avaient développé sa marine et affermi sa fortune. L'alliance des Grecs de Constantinople, l'appui qu'elle leur prêta contre l'usurpation des Latins, lui assurèrent dans le Levant une position supérieure à celle de ses rivales. Elle régnait à Constantinople, y possédait le faubourg de Pera, et y maintenait son influence par la force lorsqu'elle était menacée. Mais Venise l'inquiéta, comme elle-même avait inquiété Pise. Une longue suite de guerres, où les deux républiques déployèrent des ressources inattendues et une persévérance invincible, fut terminée par la paix de Turin, où Venise, qui avait failli périr, retrouva la vie et le gage d'un florissant avenir, où Gênes, qui avait semblé triompher, fit le premier pas vers sa ruine. Elle avait eu, comme toutes les cités italiennes, ses révolutions intérieures, ses consuls, ses podestats étrangers, ses brusques revirements de la démocratie à l'oligarchie, et parut enfin s'arrêter au gouvernement d'un duc ou doge, qui, créé par un mouvement populaire, exclut l'ancienne noblesse du pouvoir politique, et le partagea avec une noblesse nouvelle sortie du sein du peuple. Les ardentes rivalités de cette aristocratie plébéienne et de fréquents appels à l'étranger firent enfin tomber Gênes sous le protectorat du roi de France.

L'indépendance de Venise fut plus durable, mais elle la paya de sa liberté. C'est à Venise qu'on vit régner l'oligarchie la moins nombreuse et la plus puissante qui ait jamais dirigé avec un absolu pouvoir les affaires d'une

nation : elle avait pourtant commencé par un gouvernement démocratique. Son doge la gouvernait avec l'assentiment de l'assemblée générale des citoyens. Mais le pouvoir s'était tous les jours concentré davantage ; un conseil de quatre cents citoyens, d'abord élus, puis prorogés, et bientôt héréditairement confirmés dans leurs fonctions, remplaça le contrôle passager de l'assemblée générale par une surveillance continuelle et assidue. Plus tard, soixante membres sortent de ce conseil pour être associés plus étroitement encore au gouvernement du doge; six conseillers lui sont plus particulièrement adjoints, ou plutôt imposés. Enfin l'oligarchie se resserrant de plus en plus, on en vint à créer ce conseil des Dix dont le despotisme soupçonneux embrassait dans une active et mystérieuse surveillance le doge, l'aristocratie, le peuple et tout l'Etat. Cette dictature permanente était annuellement confirmée; tous y voyaient le salut de la république, une nécessité de gouvernement, supérieure à tous les penchants de la nature humaine. Les doges n'étaient que les exécuteurs respectés des desseins de cette oligarchie, qui d'ailleurs dirigeait avec une certaine grandeur les destinées de Venise. Le sort de Marino Falieri, qui expia sur l'échafaud une velléité d'indépendance, fut pour les doges une mémorable et sanglante leçon sur les limites et sur les conditions de leur autorité. Venise prospéra donc à l'abri des discordes intérieures, enrichie par son commerce avec le Levant, sortant plus puissante et plus hardie des entreprises les plus aventureuses, ayant partagé avec les Latins la conquête éphémère de l'empire grec, alliée aux musulmans qui faisaient sa fortune, opposée aux croisades qui troublaient son commerce, ne souffrant point d'égale en Italie ; bien des événements interrompront cette prospérité sans la détruire, jusqu'au jour où des découvertes imprévues et influentes sur l'état général du monde viendront changer la route du commerce européen et déshériter Venise de son monopole en Orient.

Ce fut au commencement du xve siècle qu'elle étendit sa domination dans la Lombardie, sur les ruines du duché de Milan, que ne pouvaient maintenir dans son intégrité les descendants dégénérés des Visconti. Le seul homme qui arrêtât les progrès de Venise, le tacticien Carmagnola, fut jeté, par l'ingratitude de Milan, à la tête des armées vénitiennes, et étendit jusqu'aux rives de l'Adda les possessions de la république. Venise était faite pour jouer un grand rôle dans l'Italie du nord. Le changement qui s'était opéré dans les mœurs militaires des cités italiennes, exemptant leurs citoyens du service et achetant des mercenaires, était favorable aux succès de la riche république, qui pouvait rassembler un grand nombre de soldats et les bien choisir. A partir de cette époque, les populations urbaines, qui avaient tenu tête à la féodalité allemande, disparurent des champs de bataille. Des condottière prirent leur place, bien armés, expérimentés, soldats de profession, venus de tous pays, et vendant indifféremment à toutes les causes le secours de leur habileté. Leur intervention changea la physionomie de la guerre; la ruse y joua un plus grand rôle; elle devint moins sanglante, grâce à la perfection des armes défensives, à l'absence de toute passion politique, et surtout à la cupidité des combattants, qui désiraient moins la mort de leur adversaire que sa rançon. Mais en même temps disparut des cités italiennes leur ancienne énergie guerrière; les aventuriers qu'elles payaient pour les défendre pouvaient impunément les opprimer, et prendre par la force l'argent qu'ils dédaignaient de gagner par leurs services. C'est au milieu de cette décadence militaire et de cette agitation stérile que les puissances du Nord surprendront l'Italie.

Mais nous ne pouvons la quitter sans jeter les yeux sur Rome, qu'avait gouvernée quelque temps, non sans grandeur, un successeur d'Arnaud de Brescia. Cette fois, cependant, c'était moins contre la papauté, alors absente et opprimée à Avignon, que contre la noblesse romaine, turbulente et tyrannique, qu'avait éclaté le mouvement auquel Rienzi laissa son nom. Mais telle était la tendance naturelle de l'Italie, que la même impulsion d'où naissaient, en d'autres pays, des communes et des chartes, y créait fatalement des républiques et des dictatures. Rienzi, sous le nom de tribun, disposa de Rome avec un pouvoir absolu et y ramena la paix, mettant fin, par de sévères exemples, aux brigandages de la noblesse. Un gouvernement régulier et sage était alors une si grande merveille, que Rienzi devint aussitôt célèbre en Italie et en Europe. La papauté elle-même n'attaqua pas le réformateur. Ses propres fautes le renversèrent. Exilé de Rome, il y revint quelques années plus tard, avec l'appui du saint-siége, accompagné d'un légat, et essaya de nouveau son influence. Elle était anéantie, et il fut tué dans une sédition. Plusieurs fois, après lui, les Romains tentèrent de se protéger eux-mêmes par une organisation communale contre une aristocratie que la papauté ne savait ni gouverner ni punir ; mais ces essais furent infructueux, et ils passèrent tour à tour du despotisme à l'anarchie. Nous voyons donc l'Italie déchirée en républiques rivales par ce même mouvement qui, dans le reste de l'Europe, sera un pas vers l'unité nationale. L'esprit de liberté, qui crée ailleurs des communes où se formeront des peuples, enfante en Italie des Etats indépendants et divisés dont il ne restera que des ruines.

MOUVEMENT COMMUNAL EN ESPAGNE, EN ALLEMAGNE, EN SUISSE, EN ANGLETERRE, EN FRANCE.

En Espagne, au contraire, c'est de l'esprit national, formé de bonne heure et vivifié par

une lutte incessante contre les Maures, que naissent les communes, simples garanties de la conquête chrétienne, que tous les habitants étaient également intéressés à maintenir et à étendre. Bien qu'il y eût une aristocratie parmi ces chrétiens, dont les ancêtres avaient été refoulés au Nord par l'invasion musulmane, la communauté de religion et de périls entretenait en face de l'étranger toujours présent une juste égalité. Une ville conquise sur les Maures devenait, par la force des choses, une commune chrétienne. Des habitants y étaient établis, sous la seule condition de la défendre. Ils n'avaient pas à revendiquer ou à acheter leur liberté, qui se confondait avec le sentiment de l'indépendance nationale et avec la nécessité de la guerre. Leurs chartes, ou fueros, réglaient leurs rapports avec la royauté. Ils recevaient, avec la possession d'une ville et d'un territoire ordinairement étendu, le droit d'élire leurs magistrats, de se rendre la justice, et de décider leurs affaires dans une assemblée générale. L'impôt et le service militaire étaient leurs seules obligations envers la royauté, et un gouverneur royal était chargé de recevoir l'argent et de commander les troupes : c'étaient là toutes ses fonctions, et la jalouse surveillance de la commune lui défendait d'aspirer plus haut. L'égalité primitive des habitants de ces cités fut bientôt altérée par la guerre; les plus riches étaient cavaliers, et ainsi se forma une sorte d'aristocratie politique, que d'ailleurs la loi civile ne distinguait pas du reste des citoyens.

La chute des Hohenstaufen et les faibles commencements des Habsbourg favorisèrent singulièrement en Allemagne les progrès de ces riches cités, dont les unes dépendaient immédiatement de l'empire, tandis que les autres relevaient du duc ou du comte le plus voisin de leurs murs. Quoi qu'en apparence ce ne fût qu'un changement de maître, il y avait entre la dépendance immédiate de l'empire et l'obéissance à un seigneur voisin toute la différence qui sépare la liberté de la servitude. L'ambition légitime des villes allemandes les poussait donc à se rapprocher de l'empereur et à s'affranchir des grands vassaux. Ce mouvement vers la liberté communale fut secondé par les circonstances, et, vers le milieu du XIVe siècle, les villes libres et immédiates, comptées parmi les grands vassaux de l'empire, avaient leur voix à la diète de Francfort. Cette liberté, à peine fondée, tendait à dépasser les murs de la cité, et faisait, avec l'appui tacite de l'empereur, de continuelles conquêtes sur la servitude féodale. L'exemple séduisant de l'indépendance urbaine entraînait les populations rurales à déserter leurs villages, et le territoire extérieur de la cité se peuplait de serfs fugitifs, inutilement réclamés par leurs maîtres. Les faubourgs des cités allemandes n'ont pas d'autre origine. Bientôt les conquêtes de la ville affranchie s'étendirent plus loin encore. Le droit de bourgeoisie, devenu mobile, comme l'antique droit de cité des Romains, alla délivrer des serfs jusque sur le territoire des seigneurs, contraints par la guerre de respecter ces usurpations glorieuses de la liberté communale.

Le sentiment d'un danger commun fit sortir la féodalité de son naturel et faillit la guérir de l'anarchie. On vit se former des associations de seigneurs contre les ligues menaçantes des cités libres. Celles-ci, en effet, n'avaient pas tardé à sentir que leur salut était au prix de la concorde, et des traités bien observés les rendirent solidaires. Elles ne cherchaient dans ces ligues qu'une garantie de leurs droits, et elles y trouvèrent une puissance nouvelle et le fondement d'une merveilleuse prospérité commerciale. Les ligues des villes du Rhin et de la Souabe imposèrent le repos à la noblesse; et la ligue hanséatique, accrue et fortifiée tous les jours, devint la protectrice armée du commerce européen. Plus de quatre-vingts cités importantes composaient cette association de marchands, qui avait à sa tête Lubeck, Cologne, Brunswick et Dantzick, et qui étendait ses comptoirs au nord et à l'est de l'Europe, depuis Londres jusqu'à Novogorod la Grande. La Hanse était partout respectée, parce qu'elle était partout nécessaire et que, étant l'unique agent des échanges indispensables entre les peuples, elle pouvait frapper un Etat ou une cité d'une sorte d'excommunication commerciale justement redoutée. C'est ainsi que l'industrie et le commerce créaient d'eux-mêmes l'ordre et la liberté, qui sont les premières conditions de leur existence.

Un pays âpre et montagneux, fait pour l'indépendance, la mâle habitude du travail et de la pauvreté, écartèrent de la Suisse l'oppression féodale et firent de ses habitants un peuple libre à l'époque où les autres nations de l'Europe n'avaient pas encore conscience de leur unité. A vrai dire, cettte ancienne province du royaume d'Arles, puis de l'empire germanique, avait toujours joui d'une certaine indépendance, et ce fut le jour même où la féodalité tenta d'y exercer un pouvoir réel et effectif qu'elle fut définitivement vaincue et chassée. Le dernier des Hohenstaufen avait élevé Fribourg et Zurich au rang de villes impériales. La maison de Habsbourg, arrivant à l'empire, ne renonça pas à son influence sur la Suisse et songea, au contraire, à l'augmenter. Les continuelles interventions d'Albert d'Autriche dans les démêlés intérieurs des Suisses, son protectorat étendu, au nom de quelques couvents, sur les vallées jusqu'alors indépendantes de Schwitz et d'Underwald, avaient déjà préparé ce pays à entrer définitivement dans le régime féodal de l'empire. Un dernier pas restait à faire, et la Suisse était asservie. Des baillis impériaux vinrent juger et opprimer par des vexations journalières cette population simple et rude, habituée à se gouverner elle-même. L'effet

d'un tel régime ne se fit pas attendre. Trois hommes de cœur dont l'histoire a gardé les noms, Stauffacher de Schwitz, Furst d'Uri, Melchtal d'Underwald, s'unirent par un serment pour la délivrance de leur pays; leurs cantons, soulevés par eux, chassèrent sans peine l'étranger. La mort d'Albert prévint sa vengeance, et sept ans se passèrent avant que la maison d'Autriche, occupée en Allemagne, pût tenter contre la Suisse une guerre sérieuse. Le duc Léopold l'entreprit, et la bataille de Morgarten, où ce petit peuple affranchi remporta sa première victoire, fut une défaite pour la féodalité tout entière. L'unité de la Suisse y fut fondée : aux trois cantons vainqueurs se joignit bientôt Lucerne, plus tard Zurich, Glaris, Zug et Berne. La noblesse locale se ressentit bientôt de l'échec de la féodalité étrangère; elle dut se laisser absorber dans le système des cantons et chercher une protection dans les lois mêmes de cette démocratie naissante. Avant d'être reconnue par des traités, l'indépendance de la Suisse dut encore être consacrée par le sang de ses plus nobles citoyens. La bataille de Sempach fut le dernier effort de la féodalité allemande, vaincue par l'enthousiasme de la liberté. Les chevaliers avaient mis pied à terre et leurs lances serrées s'avançaient irrésistibles, lorsqu'un soldat d'Underwald, Winkelried, se jetant devant l'ennemi, embrassa autant de lances que ses bras purent en contenir, et, les dirigeant contre sa poitrine, ouvrit à droite et à gauche un passage à ses concitoyens. C'est ainsi que s'annonçaient à l'Europe ces nouvelles armées, composées d'hommes libres, qui devaient renouveler le système de la guerre et que la féodalité retrouvera, pour sa ruine, dans les plaines de Granson et de Morat.

La liberté communale, qui coûtait tant de sang à l'Europe continentale pour n'atteindre, en plusieurs pays, qu'une existence incomplète ou passagère, était fondée en Angleterre par un heureux concours de circonstances et prenait place d'une façon durable dans le droit public de la nation. Les villes saxonnes jouissaient, avant la conquête, d'une indépendance reconnue dans leurs murs et n'étaient pas sans influence au dehors. Tout germe de liberté parut étouffé par la victoire de la féodalité normande; mais ce ne fut qu'une apparence, et la destinée de l'Angleterre l'emporta bientôt. Les villes anglaises retrouvèrent par degrés leur prospérité commerciale, gage certain de leur liberté future. Elles dépendaient bien d'un seigneur qui pouvait leur imposer arbitrairement des impôts; mais la sanction de la volonté royale fut bientôt nécessaire à ces exactions. Un nouveau progrès fit abolir ces contributions irrégulières et les remplaça par une rente annuelle, sorte de fermage payé par les bourgeois pour rester maîtres de leur ville. La royauté normande seconda leur affranchissement; Henri Ier donna aux habitants de Londres le droit d'élire leur shérif et de se rendre la justice sans intervention étrangère. L'ancienne *guild* saxonne, qui assurait à tous ses membres la sûreté pour leur vie et pour leurs biens, se perpétua dans ces corporations de marchands qui ne pouvaient donner des garanties au commerce sans créer en même temps des droits pour les citoyens. Les successeurs d'Henri vendirent, accordèrent ou reconnurent des chartes nombreuses qui portèrent la liberté partout où le négoce avait déjà porté la richesse. Le commerce des ports du sud avec la France, celui des ports de l'est et du nord avec les Flandres et la Norvège, conduisaient ces villes à l'indépendance par la prospérité. De cette liberté intérieure des cités à une influence réelle sur les affaires du pays, il n'y avait qu'un pas, et, pour le faire, la bourgeoisie anglaise eut le bonheur de trouver un appui dans l'aristocratie, qui cherchait elle-même des alliés contre les progrès menaçants de la royauté normande. Déjà le chancelier de Richard Ier, régent du royaume pendant la croisade, avait été déposé par la noblesse, soulevée contre ses abus d'autorité. Le règne de Jean, à la fois tyrannique et faible, offrit à l'Angleterre une précieuse occasion d'établir légalement ses libertés. La Grande Charte ne fut pas seulement une conquête de la noblesse, ce fut une victoire nationale. Les priviléges des cités furent garantis contre la tyrannie aussi soigneusement que les biens de l'aristocratie furent protégés contre les extorsions royales; la personne et la propriété de tous les Anglais furent reconnues inviolables et assurées contre l'emprisonnement arbitraire et contre la spoliation. Dès son premier pas, le génie pratique de l'Angleterre avait entrevu dans la liberté individuelle la plus indispensable et la plus ferme garantie de la liberté publique. Les villes anglaises, qui avaient pris une si grande part à la révolution, en recueillirent le fruit. Le maire de Londres fut compté parmi les trente-cinq barons chargés de veiller à l'exécution de la Grande Charte, et, au milieu du XIIIe siècle, les députés des communes prenaient place au parlement. L'union de la noblesse et de la bourgeoisie de l'Angleterre, également intéressées à mettre des limites à l'autorité royale, et instruites, dès l'origine de ces luttes fécondes, à se considérer comme solidaires, décida en faveur de la liberté les destinées de ce grand peuple. L'habitude des conquêtes légales, le soin continuel de défendre dans le droit de chacun le bien de tous, le goût de ces résistances individuelles qui rendent le despotisme impossible en le condamnant à une lutte de chaque jour, prirent racine dans ce pays, et donnèrent à ses institutions et à ses mœurs un caractère particulier d'indépendance et de dignité que les vicissitudes politiques peuvent bien obscurcir un instant, mais qui ne saurait périr qu'avec la nation même dont il est devenu le génie.

Le mouvement communal de la France nous offre un tout autre caractère. Nous n'y voyons

nulle part une alliance de la noblesse et des cités contre les envahissements du pouvoir royal, mais plutôt une ligue des villes et de la royauté formée contre la noblesse dans des intentions opposées. Les communes veulent conquérir leur liberté, la royauté veut étendre sur le pays tout entier un pouvoir absolu. Ces deux ambitions contraires rencontrent le même obstacle, et la force des choses les réunit contre leur commun adversaire : accord passager, que le succès doit détruire au profit du plus fort. Le mouvement communal ne peut donc aboutir, en France, ni à l'indépendance individuelle des cités, comme en Italie, ni à l'établissement des libertés publiques, comme en Angleterre, mais seulement à l'abaissement de la féodalité et à l'élévation du pouvoir royal. C'est à ce titre qu'il joue un grand rôle dans l'histoire de ce pays, simple auxiliaire d'un mouvement plus général et plus irrésistible, dans lequel il sera lui-même enveloppé. N'oublions pas cependant que cette victoire de la royauté absolue, secondée par les communes, n'est pas définitive ; que, considérée de plus haut, elle devient elle-même secondaire, puisqu'elle n'a d'autre effet que d'assurer au tiers état l'ordre et le loisir qui lui étaient nécessaires pour devenir capable de revendiquer à son tour la direction des affaires publiques.

L'établissement du pouvoir absolu et la formation de l'unité nationale, telle sera, jusqu'à la mort de Louis XI, la tendance générale des événements si divers et si nombreux qui remplissent l'histoire de la France pendant la seconde moitié du moyen âge. La lutte des communes contre la féodalité est le premier de ces événements et le progrès de l'autorité royale en est le fruit, c'est l'âge des Louis le Gros, des Philippe-Auguste et des saint Louis. Le second de ces événements est la longue lutte de l'Angleterre contre la France : l'affaiblissement de l'aristocratie décimée et humiliée, l'ascendant de la royauté devenue un symbole d'indépendance, et par-dessus tout, l'éveil du sentiment national et l'intervention inattendue du peuple lui-même dans cette guerre féodale, sont les précieuses compensations de cette épreuve douloureuse et prolongée. Le règne de Louis XI est le glorieux achèvement de ce long ouvrage. Il détruit cette féodalité que les apanages royaux avaient animée d'une seconde existence, il fonde définitivement la monarchie moderne et l'unité de la nation. Un mouvement semblable s'opère chez la plupart des peuples de l'Europe ; la fin du moyen âge est venue, et la renaissance est l'aurore d'une société nouvelle. Telle est la marche de la civilisation européenne pendant cette période agitée et sanglante, dont nous allons retracer rapidement les principales vicissitudes.

La révolution communale n'est pas amenée dans toute la France par les mêmes causes ni accomplie par les mêmes moyens. Les restes du régime municipal des Romains n'avaient jamais entièrement disparu des cités méridionales, et, pour un grand nombre de ces villes, le nom de commune ne fit que recouvrir une ancienne indépendance. D'autres villes durent leur existence et la possession de quelques garanties à la féodalité elle-même, qui avait besoin de leur travail et qui comprenait la nécessité de ne le point troubler. Le seigneur, désireux d'accroître la population et la richesse de quelque village voisin de son château, y ouvrait une sorte d'asile, offrant à tous ceux qui voudraient s'y établir des terres et des maisons moyennant une redevance, et une protection loyale pour leur travail et leur industrie. Mais la dépendance de ces cités était consacrée par leur institution même, et c'est au prix du sang versé qu'était le plus souvent achetée la pleine indépendance des communes proprement dites. Celles-là se fondaient par les armes et se constituaient par des traités, comme celle du Mans, au XIe siècle, comme celle de Cambrai après un siècle de guerre, comme les villes de Noyon, Beauvais, Saint-Quentin ; comme cette héroïque commune de Laon, qui maintint, par des insurrections renouvelées, une charte chèrement payée et sans cesse menacée par la mauvaise foi du seigneur. Amiens, Soissons, Reims, Sens, Vezelay s'affranchirent aussi par les armes, au commencement du XIIe siècle. Il n'y avait point de ligue entre ces villes, ni de secrète intelligence ; elles ne s'assistaient les unes les autres que par l'exemple et par la contagion de cet esprit d'indépendance qui annonçait au monde féodal la naissance de la bourgeoisie française.

L'organisation intérieure des communes était diverse, selon leur origine. Mais leurs libertés, plus ou moins restreintes, avaient toutes ce caractère commun d'être exclusivement défensives. Elles ne viennent pas de la revendication d'un droit, mais d'un besoin impérieux de protection. Ce sont autant de remparts élevés, selon l'occasion et la nécessité, contre telle ou telle oppression particulière. Faut-il s'étonner si les garanties qu'on demande au nom de la nécessité coïncident avec celles qu'on peut réclamer au nom du droit ? N'avons-nous pas souvent remarqué qu'une vive et saine impression de l'utile pouvait conduire la foule au désir de la liberté aussi sûrement que la notion du juste y guide les sages ? Les voies du progrès sont aussi diverses pour les sociétés humaines que leurs degrés de culture et que les exigences variées de leur intérêt. Les communes françaises demandaient individuellement au XIIe siècle, pour vivre, ce que la nation entière devait réclamer au XVIIIe pour se gouverner.

La commune était une association de défense ; le nom de jurés, embrassant tous les membres qui la composaient, rappelait sans cesse à chacun d'eux la protection qu'il devait à tous et que tous lui assuraient à lui-même. La commune élit ses magistrats, dont les noms seuls variaient selon les lieux, et qui étaient partout

chargés de l'administration judiciaire, militaire et financière de la cité. Un conseil municipal les assistait; ils étaient surveillés par une assemblée plus nombreuse, qui votait l'impôt et en réglait l'emploi. La ville entière était convoquée par la cloche, véritable symbole de la liberté communale, qui pouvait être enlevé à la cité avec son indépendance. Les armes de la commune étaient apposées aux actes publics et rappelaient ordinairement par leurs emblèmes soit la nature de son industrie, soit un événement glorieux de son histoire.

L'exemption de taxes seigneuriales et du service militaire exigé jadis par le seigneur étaient les plus précieux priviléges de ces communes, parce qu'ils éloignaient d'elles les plus redoutées de leurs servitudes. C'étaient cependant ces priviléges qui rendaient leur existence inconciliable avec les progrès lents mais certains du pouvoir central. Plus la royauté deviendra puissante et ambitieuse, plus elle aura besoin d'argent et de soldats; et les libertés communales, qui pouvaient bien arrêter les seigneurs, seront trop faibles contre un pouvoir accru tous les jours par la ruine de ses adversaires. Ces barrières protectrices de la cité tomberont donc bientôt; mais au profit de qui, sinon de la France? N'est-ce pas elle qui demandera, par la bouche du roi, de l'or et des armes pour faire la guerre à la féodalité ou à l'étranger? Les communes succombent en foule au XIVe siècle; mais la classe qui les a fondées et qui a grandi à l'ombre de leurs murs n'en devient que plus vivace et plus nombreuse; non-seulement elle a donné au roi les secours qu'elle refusait au seigneur, mais elle lui a donné des serviteurs et des ministres, que la royauté ne pouvait demander à l'aristocratie, et qui lui étaient pourtant nécessaires. La guerre, commencée ouvertement par les communes, se continuera donc indirectement au nom du roi et au profit de l'unité nationale. La bourgeoisie, qui avait la première mis une limite au despotisme féodal, se composait de commerçants et d'artisans; elle s'élève avec le temps, elle compte à sa tête des jurisconsultes, des magistrats, des savants; elle sera l'élite de la nation le jour où elle prendra en main le gouvernement de la France.

LA ROYAUTÉ FRANÇAISE. — PHILIPPE-AUGUSTE. — LOUIS IX. — PHILIPPE LE BEL.

Mais ce jour est encore éloigné, et elle n'est qu'un instrument de guerre aux mains de la royauté. Louis le Gros, qui confirma huit chartes communales chez ses vassaux, n'en accorda aucune dans son domaine, où il veilla lui-même à la répression du brigandage féodal. Il protégeait les routes contre les comtes de Corbeil et de Mantes, contre les sires de Montmorency et de Coucy. S'il intervint contre les bourgeois de Laon qui avaient tué leur seigneur, seize ans plus tard il secondait leur nouvelle tentative d'affranchissement et ratifiait leur charte. Il prévit le péril dont la couronne de France était menacée par la réunion dans les mêmes mains de la Normandie et de l'Angleterre. Ayant vainement tenté d'assurer la Normandie à son protégé Guillaume Cliton, qu'il essaya, inutilement encore, d'établir comte de Flandre, il tourna ses vues vers le midi, protégea l'évêque de Clermont contre le comte d'Auvergne, et donna pour femme à son fils Eléonore d'Aquitaine, dont l'héritage devait être réuni à la couronne de France. Cet actif représentant de la royauté, qui s'appliquait sans cesse à l'affermir et à l'étendre, eut pour successeur un homme violent et faible qui fit la guerre au pape, puis expia cette révolte par une croisade malheureuse, laissant d'ailleurs le royaume entre les mains habiles de Suger. Mais la faute irréparable de Louis VII fut son divorce avec Eléonore d'Aquitaine. Elle épousa Henri Plantagenet, héritier de la maison d'Anjou, prétendant à la couronne d'Angleterre. Deux ans plus tard, Henri était roi d'Angleterre, père du duc de Bretagne, comte d'Anjou et duc d'Aquitaine. Les deux tiers de la France appartenaient à ce vassal des Capétiens, plus puissant que ses maîtres. Tels étaient les jeux de ce système féodal, qui tour à tour apportait à la France d'immenses territoires et menaçait de l'anéantir.

Philippe-Auguste, héritant à quatorze ans du trône, répara en partie tant de fautes. Il acquit à la couronne les comtés d'Amiens, de Vermandois et de Valois. La croisade ne le détourna pas de ses desseins pour l'agrandissement de sa maison. Il fit la guerre à Richard absent et prisonnier, puis à Jean Sans-Terre, et enleva définitivement la Normandie aux Anglais. Les provinces anglaises du midi se soulevèrent et se donnèrent au roi de France. L'Allemagne embrassa la cause de l'Angleterre et l'empereur Othon marcha contre Philippe-Auguste. La bataille de Bouvines, où les milices communales combattirent vaillamment la féodalité allemande, fut la première manifestation de cette unité nationale que les Capétiens avaient la mission de fonder. Elle excita en France un universel enthousiasme et donna à la royauté un nouveau prestige.

Elle recueillit indirectement la gloire de l'aventureuse expédition de ces chevaliers français qui, partis pour une croisade, allèrent prendre Constantinople et y fonder un empire latin. Ce fut encore au profit de son influence politique que s'acheva cette affreuse guerre religieuse, où périt, avec l'hérésie des albigeois, l'indocilité héréditaire du midi de la France. Albi, Toulouse, Béziers, Carcassonne étaient les foyers d'une civilisation hâtive, brillante et corrompue. Le luxe, l'élégance, la facilité des mœurs et de la vie s'y alliaient à des doctrines religieuses, mal connues et accusées de manichéisme. Le ressentiment de la papauté contre l'hérésie se joignit, pour la ruine de ces popu-

tions condamnées, à la jalousie de la féodalité du nord contre les richesses et la culture d'esprit de la chevalerie méridionale. L'inquisition, établie par Innocent III pour la poursuite et pour la répression de l'hérésie, était impuissante; une croisade fut plus efficace. Une foule de seigneurs féodaux et de vaillants aventuriers se jetèrent sur ce malheureux pays. Les habitants furent partout vaincus et massacrés par milliers. Simon de Monfort fut investi de cette triste conquête. Son fils, la répudiant, l'offrit au roi de France, mais Philippe-Auguste refusa ce que son successeur devait accepter. Il avait reçu lui-même du pape Innocent III une de ces grandes et salutaires leçons que l'Eglise aimait à donner en exemple à la chrétienté. Marié avec Ingeburge de Danemark, Philippe l'avait répudiée le lendemain pour épouser Agnès de Méranie. Les évêques de France avaient approuvé cette atteinte funeste à la sainteté du mariage; Innocent III condamna l'indulgence des évêques et la faute du roi. L'interdit jeté sur le royaume força Philippe-Auguste à céder en frémissant. Mais il sut à son tour défendre, avec l'appui des grands vassaux, l'autorité royale contre les prétentions temporelles du pape, lorsque Innocent III voulut couvrir Jean Sans-Terre, parjure envers la nation anglaise, de la protection de l'Eglise. Après Louis VIII, qui ne fit qu'achever au midi l'œuvre de Philippe-Auguste et qui mourut jeune, la couronne échut à un enfant de neuf ans qui devait être saint Louis.

Un vain effort de la féodalité, pour regagner sa puissance entamée par les progrès du pouvoir central, inaugura ce règne, qui devait porter si haut la royauté dans l'esprit des peuples. L'habileté de la mère de Louis IX, Blanche de Castille, et l'appui de l'Eglise, déjouèrent ces tentatives et livrèrent intacts au jeune roi l'héritage et les espérances de ses prédécesseurs.

Les limites du domaine royal ne cessèrent pas de s'étendre; la possession complète du midi fut assurée à la couronne par des traités et par des mariages; les comtés de Blois, de Chartres et de Sancerre lui furent cédés par Thibault de Champagne, devenu roi de Navarre. Sans ambition immodérée, mais aussi sans faiblesse, Louis IX fit tourner au profit du prestige de la royauté sa loyauté chevaleresque et la fermeté de son caractère. Il réclama et obtint de Frédéric II la liberté des évêques français, enlevés avec le concile à la Melloria; mais il refusait hautement pour son frère la couronne de Frédéric, offerte par le pape à la maison de France, et restreignait dans le royaume la juridiction envahissante des tribunaux ecclésiastiques. Vainqueur des Anglais et de ses barons soulevés à Taillebourg et à Saintes, il laisse à l'Angleterre le duché de Guyenne, une partie de la Saintonge et la Gascogne, par scrupule de conscience, satisfait de garder légitimement le reste des conquêtes faites sur les Anglais. Une croisade malheureuse interrompit ce beau règne sans en compromettre les fruits. Louis IX reprit à son retour ce grand travail d'administration intérieure qui consacrait par l'usage et par la loi toutes les victoires de la royauté sur le système féodal.

Les Etablissements de saint Louis, ses actes, ses paroles nous le montrent sans cesse appliqué à revendiquer pour la couronne les droits de souveraineté que les grands vassaux tenaient de leurs aïeux. Ce qu'il ne peut reprendre, il l'affaiblit en le partageant. Il ne pouvait enlever à la féodalité le droit de guerre, sur lequel elle reposait tout entière, mais il en gêne l'exercice par la trêve obligatoire de quarante jours, cette quarantaine-le-roi, pendant laquelle il se réservait d'intervenir dans le débat. Il ne peut ravir à la féodalité le droit de rendre la justice, mais il l'annule en élevant en face de la justice féodale une justice royale plus équitable et plus douce; en interdisant dans ses domaines le duel judiciaire, remplacé par des preuves orales ou écrites; en multipliant les cas royaux, où l'appel était de droit et venait soustraire la cause au tribunal du seigneur, pour la porter à cette cour du roi qui devint le parlement. Les barons, qui y siégeaient d'abord, renonçèrent d'eux-mêmes à une tâche que rendait impossible la modification de la jurisprudence royale. Il fallait désormais pour appliquer le droit romain, qui se substituait peu à peu au droit féodal, du travail et de la patience. C'était la place du tiers état, des légistes, qui ressuscitaient au profit de la royauté les maximes despotiques du Code impérial, et qui étaient prêts à les appliquer à tous les adversaires de l'autorité royale, quels qu'ils fussent, depuis le dernier des barons jusqu'au premier des évêques, jusqu'au pape lui-même. Des commissaires royaux allèrent dans les provinces rendre réelle et constante l'intervention salutaire du pouvoir central. La monnaie royale dut circuler dans toute la France et soutint contre la monnaie féodale, renfermée dans une province, une concurrence avantageuse et profitable à l'unité du royaume. La liberté communale eut le sort de l'anarchie féodale: elle ne fut pas détruite, mais entamée et restreinte; le maire de la commune fut choisi par le roi, sur quatre candidats présentés par les habitants et il dut venir tous les ans à Paris, rendre compte de son administration financière. Même politique à l'égard de la cour de Rome: son influence n'est pas détruite, mais limitée par la pragmatique sanction, qui réserve aux églises et aux abbayes la liberté des élections canoniques et qui, sans interdire les impôts que le saint-siége levait en France, les restreint aux nécessités urgentes et les soumet à l'approbation préalable du roi.

Saint Louis continua donc, sans violence, mais avec une persévérante fermeté, l'œuvre héréditaire de la royauté capétienne. Il imita ses prédécesseurs, ses successeurs l'imiteront, et

pourtant il ne ressemble à aucun d'eux; cet amour de la justice et du devoir, ces scrupules délicats de conscience, cette piété ferme et tranquille, ne devaient paraître ni avant lui ni après lui sur le trône, et communiquent à son caractère une noble et touchante originalité. Il ne faut pas juger les services que de tels hommes rendent à la cause qu'ils ont soutenue, par leurs seules actions, par leurs conquêtes matérielles et effectives; ce qu'ils ont été vaut mieux encore que ce qu'ils ont fait; ils jettent dans la balance, comme un poids invisible et pourtant efficace, la sainteté de leur vie et la glorieuse pureté de leur mémoire.

C'est dans ce noble caractère que le monde féodal, près de se dissoudre, jette un dernier éclat. Saint Louis est le héros du christianisme et de la chevalerie; en lui semble atteint l'idéal que le moyen âge a cherché. Mais jetons les yeux sur tout ce qui l'entoure, et nous sentirons qu'il est le dernier représentant d'une société qui va disparaître. Il fait seul les dernières croisades, y traînant la France malgré elle, réchauffant en vain l'enthousiasme de ce Joinville qui « aime mieux faire trente péchés mortels que d'avoir la lèpre. » Autour de lui, circule la lettre de change des Juifs, qui vont jouer un si grand rôle dans la fiscalité naissante. Les industries s'étendent et menacent la féodalité d'une ruine plus prochaine; les écoles se multiplient et avec elles les hérésies; l'Université de Paris est déjà célèbre par la hardiesse de ses docteurs. La théologie et la scolastique n'étaient plus les seules occupations des esprits; Albert le Grand, Roger Bacon sondent avec une inquiète curiosité les mystères de la nature, et cherchent à la soumettre à l'empire de l'homme. La langue française, se dégageant du latin, répand, non plus des poëmes chevaleresques, mais des allégories piquantes ou de vives satires, comme *le roman de la Rose* et *le roman du Renard*. La foi, de plus en plus menacée, prend d'énergiques mesures de défense; le saint-siége a ses milices en dehors de l'Eglise séculière et des couvents. Il disperse en Europe les ordres mendiants, qui doivent agir directement sur les peuples; il institue l'inquisition qui doit les contenir par la terreur; il commence dans le sang des Albigeois cette longue lutte contre l'hérésie qui doit renaître sous les persécutions et changer de formes, sans jamais devenir moins redoutable. Et saint Louis lui-même, jeté dans cet âge de transition, en a gardé à son insu tous les contrastes. Il est le modèle des chevaliers, et le protecteur des légistes; il fait les croisades et il substitue les arrêts du droit romain au jugement de Dieu; il persécute dans son royaume les hérétiques, perce la langue avec un fer rouge au blasphémateur, et il conteste au saint-siége son contrôle sur la conduite des rois, et il élève contre les papes les libertés de l'Eglise gallicane. Il poursuit avec une respectueuse piété l'indépendance du pouvoir temporel, et avec une loyauté irréprochable l'extension du pouvoir royal : tant de vertus chrétiennes et chevaleresques servent à rendre plus aisée la tâche de Philippe le Bel et de Louis XI.

C'est entre ces deux règnes, remplis et séparés par tant d'épreuves douloureuses, qu'il faut placer la destruction définitive du monde féodal, et la formation de la royauté moderne. Le fils de saint Louis réunit à la couronne la Champagne et la Brie, éleva des prétentions sur l'Espagne et assura par un mariage la couronne de Navarre à son fils, qui fut Philippe le Bel. Agrandissement du domaine royal par la guerre, abaissement de la noblesse, humiliation de la papauté, établissement d'impôts réguliers, avénement de la bourgeoisie aux états généraux, tout concourt à rendre le gouvernement plus fort et la nation plus unie. Les légistes sont les soldats de la royauté; elle les emploie contre les grands vassaux; ils précèdent les armées et vont saisir, au nom de Philippe le Bel, les fiefs français du roi d'Angleterre. La Flandre, qui avait pris parti pour Edouard et que ses intérêts liaient étroitement à l'Angleterre, est saisie à son tour. Ses riches cités, florissantes jusqu'alors dans une liberté presque républicaine, vont avoir à défendre leur opulence contre la royauté française, à qui l'argent manquait d'autant plus qu'elle devenait plus puissante, et qui sentait vivement, avant de pouvoir le satisfaire par des moyens réguliers, ce premier besoin des gouvernements modernes. Les exactions traditionnelles que supportaient les juifs, l'altération des monnaies étaient d'insuffisantes ressources. Les richesses du clergé tentèrent le roi. Ses immunités, consacrées par l'usage, furent violées par l'impôt. Boniface VIII, qui occupait alors le trône pontifical, se fit illusion sur les forces du saint-siége, et opposa au roi de France les menaces après les prières. Des mesures plus rigoureuses furent les seuls effets de son intervention. Son légat fut jeté en prison, et mis en jugement par les légistes. Pierre Flotte, Nogaret, Plasian, tenaient tête au successeur de saint Pierre, et affirmaient l'indépendance absolue des couronnes contre les prétentions pontificales. A la convocation d'un concile à Rome, Philippe le Bel répondit par la convocation des états généraux à Paris. Le clergé, la noblesse, associés pour la première fois au tiers état, adressent au pape leurs remontrances, et assurent au roi le secours, déjà important, de l'opinion publique. Cependant Boniface proclamait à Rome, avec autant de hauteur que Grégoire VII, l'absolue souveraineté du saint-siége sur les peuples et sur les rois. Le glaive temporel n'était, disait-il, que l'auxiliaire du glaive spirituel et ne devait être porté par les rois que pour le service de l'Eglise. La conséquence naturelle de ces maximes était l'excommunication du roi de France, et sa déposition au profit de l'em-

pereur d'Allemagne ; mais depuis l'humiliation de Henri IV la face du monde avait changé. Les légistes, qui en devenaient les maîtres, poursuivirent juridiquement le pape, et l'un d'eux se chargea de l'appréhender au corps. Surpris à Anagni, souffleté par Colonna, qui accompagnait le légiste, arrêté pendant trois jours, Boniface VIII ne fut délivré par le peuple d'Anagni que pour mourir fou, écrasé sous cette grande ruine de la puissance pontificale, comme le sera un jour Charles le Téméraire sous les débris de la féodalité.

Cette autre puissance du moyen âge était frappée, elle aussi, tous les jours, et les causes les plus diverses annonçaient sa destruction. La révolte des villes flamandes, qui pouvait affaiblir la royauté française, porte à la chevalerie un coup terrible par cette bataille de Courtrai où les milices communales de la Flandre attendirent de pied ferme la cavalerie féodale, la massacrèrent et, ce qui fut plus grave encore, la virent tourner le dos et fuir à toute bride. La victoire de Mons-en-Puelle, qui rendit une partie de la Flandre au roi de France, coûta aussi cher à la féodalité qu'une défaite, par les moyens dont Philippe le Bel se servit pour l'acheter. Vente de la liberté à beaucoup de serfs, de titres de noblesse à plusieurs bourgeois, impôts levés sur les nobles, tel fut le prix de la revanche de Courtrai. Ce fut encore un monument du moyen âge qui disparut avec l'ordre des templiers : vaste affiliation qui possédait en Europe des biens immenses et dont les forces, inutiles à la chrétienté depuis la fin des croisades, étaient à bon droit redoutées des gouvernements nouveaux. En France, leurs richesses tentèrent le roi, leurs mœurs lui donnèrent prise. Un pape qui était la créature de Philippe le Bel, qui lui devait son élection et qui lui était lié par de secrètes promesses, sacrifia cette milice religieuse, dont le saint-siége eût pu se faire un appui. Arrêtés subitement tous ensemble, déclarés dignes de mort par les états généraux, condamnés au feu par les conciles provinciaux, les templiers virent brûler à petit feu l'élite de leur ordre, qui fut solennellement dissous par Clément V. Leurs biens furent confisqués par toute l'Europe, et le trésor de Philippe le Bel en fut quelque temps rempli ; mais les insatiables besoins de cette administration nouvelle ne laissaient aucun repos au roi ni à la nation. Impôts de toute nature, aides, tailles consenties ou refusées n'y pouvaient suffire. L'altération des monnaies royales, devenues les seules légales dans le royaume, ruinait le peuple sans enrichir le roi. Tant de maux n'étaient rien encore au prix de ceux que devait coûter à la France l'établissement de l'unité nationale et d'un gouvernement régulier.

Les trois fils de Philippe le Bel ne firent que passer sur le trône. Une courte réaction féodale causa la mort des conseillers du roi, Enguerrand de Marigny, Raoul de Presles. Mais les résultats de l'inquiète activité de Philippe le Bel ne furent point perdus, et lorsqu'à l'extinction de sa race son neveu Philippe de Valois fut appelé au trône, à l'exclusion d'Edouard III d'Angleterre, neveu de Philippe le Bel par les femmes, la France, fortifiée et étendue par ses rois, semblait en état de soutenir glorieusement contre le prétendant anglais l'application de cette vague et traditionnelle coutume qu'on appela la loi salique, et qui avait déjà porté sur le trône le second des fils de Philippe le Bel, à l'exclusion de la fille de son frère aîné. Philippe V lui-même n'ayant laissé que des filles, la loi salique, qu'il avait proclamée à son profit, fut appliquée à sa famille et lui donna pour successeur Charles IV, le dernier des Capétiens.

Maîtresse de l'Irlande, du pays de Galles, menaçant l'indépendance de l'Ecosse, habituée à dominer une partie de la France, pacifiée et unie par l'observation de la Grande-Charte, trouvant, dans ce précoce usage de la liberté, une ardeur et des forces qui manquaient encore aux sociétés féodales du continent, l'Angleterre va infliger à la France de cruelles leçons et lui faire acheter bien cher la conscience d'elle-même et ses premiers mouvements de patriotisme. Il faut, avant que la France véritable s'émeuve et se soulève, que la féodalité, qui s'agite au-dessus d'elle et qui jusqu'alors la représente, soit renversée par l'étranger et le laisse arriver jusqu'au peuple. Un long temps et de grandes douleurs sont nécessaires pour ébranler ces masses, immobiles depuis la première croisade, devenues sourdes à la voix de l'Eglise, et ne connaissant pas encore celle de la patrie.

LUTTE DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE. — ÉTIENNE MARCEL. — JEANNE D'ARC.

Les prétentions d'Edouard III à la couronne de France ne l'empêchèrent pas de rendre hommage pour la Guyenne à Philippe de Valois, qu'une récente victoire, remportée à Cassel sur cette Flandre indomptable et toujours dangereuse pour ses maîtres, avait rempli d'une confiance imprudente. Un brasseur de Gand, Arteweld, gouvernait les villes flamandes par le seul ascendant de sa popularité. Partisan d'Edouard, il prouvait sans peine aux Flamands que l'Angleterre, dont les laines leur étaient indispensables, était leur alliée naturelle. Pour les en convaincre, Edouard n'eut qu'à défendre l'exportation des laines anglaises en Flandre, et le pays, frappé dans son industrie, se souleva aussitôt contre la France pour s'unir aux Anglais. La guerre était déclarée, et les prétentions hautement proclamées du roi d'Angleterre semblaient annoncer que la soumission complète de l'un des deux adversaires pouvait seule en être le terme. Mais aucune de ces deux grandes nations ne pouvait périr,

et cette lutte terrible ne fera que rendre leur individualité plus distincte et mieux assurée.

La défaite navale de l'Ecluse n'enleva à la France qu'une flotte mercenaire louée au roi par les Castillans et les Génois ; la Bretagne, disputée entre deux prétendants qu'appuyaient l'un contre l'autre les deux partis, pouvait être gagnée ou perdue sans décider le sort de la guerre ; mais l'invasion de la Normandie par Edouard rendait une grande bataille inévitable. L'armée anglaise, poursuivie par les Français de moitié plus nombreux, les attendit à Crécy et les tailla en pièces. Les archers des communes anglaises avaient une part glorieuse dans cette victoire ; les canons, qui paraissaient pour la première fois sur les champs de bataille, causèrent aux Français plus de surprise que de dommage ; mais les véritables causes de leur défaite sont ces habitudes chevaleresques qui excluaient des armées féodales la prudence et le sang-froid, ces éléments de la guerre moderne. Une poursuite acharnée, la chaleur et la pluie accablent l'armée française ; mais Philippe de Valois et ses barons ne peuvent ni reculer ni même attendre. Les archers génois plient et se retirent lentement, la cavalerie féodale leur passe sur le corps pour arriver aux Anglais. La plus haute noblesse de France resta couchée dans la plaine de Crécy, et Calais, après une résistance opiniâtre, fut réduite à se rendre au roi d'Angleterre, n'échappant à un massacre que par le dévouement héroïque d'Eustache de Saint-Pierre et de cinq autres citoyens. Battue en Bretagne, battue chez ses alliés d'Ecosse, la France s'agrandissait lentement au milieu de tant de revers, par la force des choses, et le vaincu de Crécy la laissait, en mourant, maîtresse de Montpellier et du Viennois, qui devint le Dauphiné.

Avec le roi Jean devaient s'accroître les maux de la France. Homme d'un autre âge, irritant les siens par ses violences et par ses meurtres précipités, sans être plus heureux dans la défense du royaume, il fut enlevé lui-même par le désastre de Poitiers et alla mourir prisonnier en Angleterre. Là encore la noblesse française avait succombé devant l'usage des qualités militaires qui lui manquaient. Huit mille Anglais, imprudemment engagés en Guyenne et acculés à Poitiers, défirent, à force de sang-froid et d'habileté, les cinquante mille hommes du roi de France. Ainsi fut décimée pour la seconde fois la féodalité.

La bourgeoisie tenta de prendre sa place. Le gouvernement semblait lui revenir par droit de déshérence. Le roi était captif, le dauphin impuissant, la noblesse abattue. D'ailleurs les états généraux, convoqués par le roi Jean avant la défaite de Poitiers, avaient déjà essayé leurs forces et réclamé des garanties. En votant des troupes et de l'argent, ils avaient demandé à en surveiller l'emploi et à prendre part à la direction de la guerre. Mais il manquait à la France et au tiers état cet intelligent appui de la noblesse qui avait déjà conduit l'Angleterre si près de la liberté. Les seigneurs, menacés par les états de supporter leur part de l'impôt, entravaient des desseins que la guerre avait bientôt violemment suspendus. Mais les états généraux, revenant en 1356, trouvèrent l'occasion plus favorable. Deux hommes supérieurs, Robert le Coq et Etienne Marcel, dirigeaient, l'un le clergé, l'autre le tiers état. Ils avaient trouvé dans Charles le Mauvais, roi de Navarre, un ambitieux allié qui pouvait devenir un prétendant à la couronne et acheter le royaume par des concessions à la bourgeoisie. Lorsque les états eurent demandé le jugement des officiers du roi, l'établissement d'un conseil de quatre prélats, douze seigneurs et douze bourgeois, chargé de partager avec le dauphin le gouvernement, le tiers état de toute la France accueillit avec joie de telles tentatives et l'espoir d'un si grand progrès. Après une vaine résistance, le dauphin retrouva devant lui, en 1357, les états généraux plus éclairés et plus pressants que jamais. Maîtres de Paris par l'appui de la population, ils instituèrent un conseil de trente-six membres, et des commissaires provinciaux qui devaient assurer l'action des états sur le gouvernement. Une ordonnance de réformation est imposée au dauphin : c'était une charte qui réglait l'intervention de la nation dans ses affaires et qui limitait l'autorité royale. Plus d'impôts, hormis ceux que voteraient les états et dont ils régleraient l'emploi ; plus d'arbitraire dans la justice, plus de vente des offices judiciaires, plus de falsification dans les monnaies, inviolabilité assurée aux membres des états : telles étaient les principales garanties que réclamait, dès le XIVe siècle, la partie la plus éclairée de la nation et qu'elle crut un instant avoir à jamais conquises.

Cette illusion ne dura guère ; ni le peuple, ni la royauté, ni la noblesse ne sentaient le besoin de ces grandes réformes, et la minorité courageuse qui voulait épargner à la France un trop long apprentissage, était isolée au milieu de la nation et incapable de l'entraîner. La révolution bourgeoise fut vaincue à Paris et mortellement frappée avec Etienne Marcel, qui s'était lui-même couvert du sang des conseillers du dauphin. En même temps était écrasée, dans les campagnes, cette insurrection populaire qui ressuscita, au milieu de la France féodale, les scènes affreuses des guerres serviles de l'antiquité. La bourgeoisie avait lutté pour la liberté, les paysans ne s'étaient soulevés que pour la vengeance. La peste, la famine, les maux infinis et journaliers de la guerre, les souvenirs accumulés d'une oppression séculaire avaient rempli de fureur ces âmes incultes, naguère si patientes. Ce fut un débordement de représailles, telles que peut seule les produire la plus longue et la plus cruelle iniquité. Les vengeances inouïes dont la Cham-

pagne et la Picardie furent le théâtre nous montrent jusqu'à quel point la servitude peut dépraver et envenimer la nature humaine. La *jacquerie* apprit à la société féodale, comme les guerres serviles l'avaient révélé à la société antique, qu'en voulant réduire l'homme à l'état de bête de somme, on ne fait de lui qu'une bête fauve. Les *jacques*, défaits et décimés, rentrèrent dans leur silencieux esclavage, et la fureur populaire, étouffée dans le sang, ne se réveillera plus que contre l'étranger.

L'Anglais profita de tant de maux pour faire une nouvelle invasion lorsque le traité inacceptable, conclu par le roi Jean, prisonnier, eut été rejeté par le patriotisme des états généraux. La France était pourtant hors d'état de se défendre, et cela même la sauva. Des promenades militaires dans un pays dévasté, dépeuplé par la famine et les épidémies, mirent, sans combat, l'armée anglaise hors d'état de tenir la campagne. Ce fut la profonde misère de la France qui vainquit le roi d'Angleterre et lui arracha ce traité de Brétigny, qui laissait la couronne aux Valois en donnant la moitié de la France aux Anglais. Edouard devint le souverain direct du Poitou, de l'Aunis, de l'Angoumois, de la Saintonge, du Limousin, du Périgord, du Quercy, du Rouergue, de l'Agenois, du Bigorre. Il gardait au nord Ponthieu, Calais et Guines, et devait recevoir, pour la rançon du roi Jean, trois millions d'écus d'or.

La France reçut ce traité comme une délivrance inespérée. Elle s'épuisait en vain cependant pour payer la rançon du roi, qui retourna mourir en Angleterre, non sans avoir élevé contre sa maison de nouveaux dangers, et contre l'unité du pays de nouveaux obstacles. La maison de Bourgogne s'était éteinte, et ce grand fief faisait retour à la couronne. Jean le donna en apanage à son quatrième fils, Philippe le Hardi, dont la postérité devait être si funeste à la France. La paix ne l'avait délivrée que de l'Angleterre, mais elle portait en elle-même ses causes de destruction. Aux restes dispersés de la jacquerie s'étaient joints les innombrables aventuriers que la guerre avait nourris jusqu'alors et qui vécurent de pillage. Leurs bandes nombreuses et disciplinées occupaient des provinces entières et mêlaient les contributions forcées à la rapine. Plusieurs seigneurs furent vaincus et tués par ces brigands en bataille rangée. Tel était l'héritage que recevait de Jean le jeune dauphin, devenu Charles V.

Rompu aux intrigues par sa lutte contre les états généraux, nullement guerrier, dégoûté des batailles par tant de cruelles expériences, instruit à la patience et à la ruse, Charles le Sage était l'homme le plus propre à tirer la France de cet abîme. Opposant un aventurier à ceux qui désolaient les provinces, il lança sur eux Duguesclin, qui les battit pour les gagner; après une vaine tentative sur la Bretagne, il entraîna en Castille, à la défense du parti français, plus de trente mille pillards, auxquels le roi travailla aussitôt à fermer le retour. A peine la France fut-elle maîtresse d'elle-même qu'elle retrouva des forces contre l'Angleterre. Mais cette fois nul désastre n'était à craindre; les places fortifiées pouvaient défier l'ennemi, et on lui livrait la campagne, trop misérable pour nourrir une grande armée. Les provinces que le traité de Brétigny avait déclarées anglaises désiraient retourner à la maison de France. La Rochelle chassa les Anglais de ses murs; la Bretagne se donna au parti français; mais, trop pressé de la réunir à la couronne, Charles V la vit, avant de mourir, échapper à son influence et rappeler les Anglais. Il avait néanmoins ressuscité la France, remis un peu d'ordre dans l'administration et dans les impôts, et montré, en nommant Duguesclin connétable, que le choix du roi pouvait imposer un chef militaire à la plus haute noblesse. Enfin, il avait entrevu dans le système des apanages un péril pour la couronne et pour la France : il avait substitué, pour les princes du sang royal, les titres et les revenus à ces funestes donations territoriales, qui faisaient renaître la féodalité de ses ruines et qui reculaient indéfiniment l'unité du pays. Ce règne réparateur sembla pourtant n'avoir préparé la France qu'à une chute plus profonde encore.

Pendant que l'Angleterre continuait sa marche lente et sûre vers la liberté politique, et qu'elle était agitée par les premiers symptômes de sa liberté religieuse, pendant que le parlement déclarait l'Angleterre libre de tout tribut envers le saint-siége et que l'hérésie de Wiclef préparait les voies à la révolte de Watt-Tyler, la France était livrée, durant la minorité de Charles VI, aux pillages et aux rivalités des quatre oncles du jeune roi. Avec la misère du pays, renaît l'esprit d'indépendance de la bourgeoisie et l'esprit de destruction de la foule. Les collecteurs d'impôts sont massacrés à Paris; Rouen se donne un drapier pour roi, et les communes de Flandre, toujours à la tête des mouvements démocratiques du moyen âge, battent leur comte en bataille rangée et le chassent du pays. Un Arteweld était à la tête de cette révolution que la France étouffa. Plus heureuse qu'à Courtrai, la féodalité remporta à Rosebecq une victoire décisive qui frappa du même coup la bourgeoisie française. Des exécutions nombreuses assurèrent la soumission des grandes villes, et la royauté se retrouva encore une fois maîtresse du pays. Mais elle allait succomber à une de ces épreuves qui sont l'inévitable fléau du pouvoir héréditaire, par lequel le malheur d'une famille devient une calamité nationale.

Des entreprises gigantesques et follement conduites contre l'Angleterre et contre l'Allemagne n'avaient servi qu'à montrer les grandes ressources que le moindre repos rendait à la France, lorsque Charles VI, ayant résolu de gouverner par lui-même et commençant à raffermir contre les grands vassaux l'autorité

royale, fut subitement frappé de folie. La France entière semble aussitôt entraînée dans son vertige. Des ligues de seigneurs se forment pour se disputer par des assassinats et par des batailles la possession de Paris et la direction du gouvernement. Sous les noms d'Armagnacs et de Bourguignons, luttaient le midi de la France contre le nord, l'esprit aristocratique et la haine des Anglais contre une tendance démocratique favorable au roi d'Angleterre. Le parti bourguignon, appuyé sur la Flandre, sur l'Université, sur le peuple de Paris, domina quelque temps la France et rendit l'ordonnance cabochienne, où les réformes tant de fois réclamées par le tiers état, étaient garanties. Mais le parti armagnac devint maître à son tour, mit un terme à ce mouvement démocratique qui entraînait le nord de la France, et, donnant un libre cours à la haine du midi contre les Anglais, refusa de reconnaître Henri IV pour roi et provoqua l'invasion de son fils Henri V. Après les troubles intérieurs qui venaient de l'agiter, l'Angleterre avait hâte, elle aussi, de tourner contre l'étranger son activité renaissante. La lutte est donc ranimée; la France, en péril de mort, ne sera plus sauvée que par l'intervention du peuple et de l'héroïne sortie de son sein.

Mais pour arriver jusqu'à lui, l'Anglais doit rencontrer de nouveau sur son chemin la noblesse, qui, pour la troisième fois, se montre incapable de défendre le pays. C'est à Azincourt que s'accomplit cette sanglante répétition de Crécy et de Poitiers, qui livre la France au parti bourguignon et au roi d'Angleterre. Le premier redevint maître de Paris et l'inonda du sang des Armagnacs vaincus; le second prit Rouen, malgré la résistance héroïque de la bourgeoisie, dirigée par Alain Blanchard, que Henri V fit périr sur l'échafaud. La prise de Pontoise mettait les Anglais sur le chemin de Paris; un crime absurde les rendit maîtres de la France. Le dauphin, sous prétexte de venger son oncle Louis d'Orléans, tué douze ans auparavant à Paris, assassina au pont de Montereau Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne. Aussitôt, le parti bourguignon et les habitants de Paris se donnent au roi d'Angleterre, et le traité de Troyes le proclame héritier de Charles VI. La Normandie devait être rendue à la France; la Bourgogne recevait une promesse secrète d'indépendance. Les deux royaumes de France et d'Angleterre devaient avoir le même roi Henri V, mais en gardant leur administration et leurs priviléges distincts. Le dauphin, exclu du trône, était banni par le traité, et le roi d'Angleterre était chargé du gouvernement du royaume, en attendant que la mort de Charles VI le lui livrât comme un héritage. Tout le monde accédait à ce traité, destructeur de l'indépendance de la France. Charles VI le signa; la reine signa cette proscription de son fils; les états généraux reconnurent Henri V pour héritier du trône, et le parlement poursuivit juridiquement le dauphin. Royauté, noblesse, légistes ont donc abandonné sans retour la France aux Anglais; mais la bourgeoisie, qui a défendu Calais et Rouen, le peuple, qui jusqu'alors s'était tû, n'ont pas signé cette déchéance de la nation.

Les deux rois moururent bientôt; leurs fils restèrent en présence. Henri VI, encore enfant, fut proclamé à Paris roi de France, d'Angleterre, Charles VII, réfugié en Auvergne, fut proclamé roi de France par quelques seigneurs attachés à sa mauvaise fortune, et jeté derrière la Loire, ayant perdu au nord les soutiens de sa cause, appuyé encore par les Armagnacs, que les défaites de Crevant et de Verneuil avaient décimés, sans énergie, sans leurs et sans ambition, résigné en apparence à la chute de sa race, Charles VII semblait perdu, et avec lui l'indépendance nationale. Le roi de Bourges, comme on l'appelait par mépris, voyait ses défenseurs eux-mêmes prêts de se combattre. Ses alliés écossais excitaient la jalousie des Armagnacs; lui-même haïssait le connétable Richemont, qui se retira en Bretagne. Et pendant que Charles, hors d'état de secourir Orléans assiégé, voyait s'ébranler avec indifférence ce dernier rempart de la nationalité française, le duc de Bourgogne arrachait à Jacqueline de Hainaut son vaste héritage, et ressuscitait les quatre comtés de Hollande, de Frise, de Zélande et de Hainaut. La maison de France semblait avoir disparu de la scène pour faire place à des puissances nouvelles.

Son salut et celui du pays furent l'œuvre sublime et mystérieuse d'une jeune fille du peuple, d'une paysanne de Lorraine, que la foi et le dévouement, ces sources sacrées du patriotisme, élevèrent au-dessus de l'humanité. Attendre avec certitude une victoire impossible aux yeux de tous, communiquer aux incrédules les plus railleurs, aux ignorants les plus grossiers cette confiance inexplicable, pourtant justifiée, faire passer son âme dans tout un peuple, le relever, l'entraîner, lui donner la victoire après la résurrection, et le laisser à jamais pénétré du sentiment de sa vie commune et de son avenir; accomplir de grandes choses sans emphase, sans ruses, sans aucun appel à la superstition, par le seul exemple du courage et de la foi; porter dans le conseil une sagesse pleine de candeur, dans la mêlée une touchante audace, une pitié féminine, une horreur jusque-là inconnue pour l'effusion du sang français; poursuivre la délivrance du royaume jusqu'à la mort et la regarder en face, pendant une longue torture, sous sa forme la plus affreuse; lutter contre la douleur de l'abandon, contre la trahison des princes et la haine de l'Eglise, avec une héroïque douceur; confondre avec une simplicité virginale et rustique les sophismes des évêques et les subtilités des légistes; faire de son martyre un acte de foi dans la justice de sa cause et dans la divinité de sa mission; fonder

sur son bûcher l'indépendance et l'unité de la patrie : telle fut la destinée de Jeanne d'Arc, la plus glorieuse et la plus pure qui fût encore échue à une créature humaine. Son enfance, ses visions, ses longs combats, son supplice, cette légende patriotique et populaire est devenue, sous la plume des grands écrivains, une histoire touchante et terrible que nul n'ose plus raconter; mais tous la savent, tous les Français se souviennent, comme l'a dit un éminent historien, « que la patrie chez eux est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour eux. »

Orléans délivré, Troyes prise d'assaut, le roi sacré à Reims et affermi ainsi dans l'opinion du peuple, furent les premiers services rendus par Jeanne d'Arc à la France; mais le martyre héroïque qui jeta sur la cause anglaise une sorte de malédiction et sur celle de la France un religieux prestige fut le plus grand de tous. Le traité d'Arras, qui détachait le duc de Bourgogne des Anglais, en fut le fruit, et Paris suivit, en se ralliant à Charles VII, l'exemple du parti bourguignon. Une trêve conclue avec les Anglais permit au roi de rétablir l'ordre dans le royaume; il envoya se faire tuer en Suisse et en Lorraine les bandes armées qui désolaient le pays. La guerre, reprise avec ardeur contre l'Angleterre, se termina bientôt sans traité : Calais resta la seule possession des Anglais sur le continent.

LOUIS XI. — HENRI VII. — FERDINAND LE CATHOLIQUE. — JEAN II.

L'heureuse fin de la guerre de cent ans rendit la France à son progrès intérieur, et la royauté, plus forte qu'avant cette longue épreuve, continua ses conquêtes sur la féodalité et sur l'Eglise. Indépendante en fait de la papauté depuis que Philippe le Bel avait réduit le saint-siége en servitude, elle établit légalement cette indépendance par la pragmatique sanction de Bourges, qui proclamait l'autorité des conciles généraux supérieure à celle des papes, maintenait aux églises et aux chapitres la liberté de leurs élections, enlevait à la cour de Rome les revenus divers qu'elle tirait de la France, et interdisait les appels au pape, même dans les causes ecclésiastiques. La féodalité fut frappée plus directement encore par la création d'une armée permanente. Les milices féodales et les bandes d'aventuriers mercenaires avaient été jusque-là les seules forces militaires de la France. Le vote des états d'Orléans qui mirent dans la main du roi une armée régulière soldée par une taille perpétuelle, l'ordonnance royale qui créa plus tard les francs-archers, premier élément de l'infanterie nationale, accomplissaient dans l'état politique de la France une véritable révolution. Mise en possession d'une force militaire permanente et disciplinée, la royauté pouvait se passer de la noblesse et la contenir avec le secours direct et irrésistible du peuple armé. Un si grand changement ne pouvait s'opérer sans combat; mais la révolte des seigneurs, qu'on appela *praguerie* par allusion aux luttes religieuses qui déchiraient alors l'Allemagne, fut écrasée par le roi, bien que le dauphin eût été entraîné dans le parti des grands vassaux. Cet héritier du trône, complice inattendu d'une insurrection féodale, révolté contre son père, chassé par lui du Dauphiné, hôte du duc de Bourgogne, n'était autre que Louis XI, le fondateur de la royauté moderne.

Cette royauté s'était créée à elle-même des maisons rivales, par cette coutume des apanages qui faisait sortir du sang royal une nouvelle féodalité. Les maisons de Bourgogne, de Bretagne et d'Anjou pouvaient tenir tête à la maison de France; celles de Bourbon, d'Orléans et d'Alençon étaient aussi des branches détachées de la tige royale; les maisons de Foix, d'Albret, d'Armagnac et une foule d'autres qui suivaient le mouvement de la grande féodalité, pouvaient, par leur accord, mettre le trône et la France en péril. Charles VII, entouré de bourgeois, Jouvenel, Jacques Cœur, le créateur de l'administration financière du pays, les frères Bureau, organisateurs de l'artillerie royale, avait mérité son surnom de *bien servi*, et bravé plus d'une fois la féodalité. Un l'Esparre décapité, un d'Alençon emprisonné, un d'Armagnac exilé, un bâtard de Bourbon jeté à la rivière, avaient éprouvé jusqu'où pouvait frapper la justice du roi. Il était réservé à Louis XI de rendre cette toute-puissance royale et cette égalité dans l'obéissance permanentes dans le pays.

Avant de dominer son siècle par la ruse, cet homme si judicieux commit plus d'une imprudence, et acheta cher une expérience bientôt redoutable. Ce grand duel entre le trône et la noblesse commença comme une mesquine vengeance du dauphin contre les conseillers de son père. L'impôt augmenté, l'Université de Paris forcée au silence, la juridiction des parlements restreinte, la pragmatique sanction abolie et une menace d'impôt suspendue sur l'Eglise, de nombreuses exigences annonçant à la noblesse un maître inquiet et avide, réunirent tout le monde contre le jeune roi, qui ne s'était ménagé l'appui de personne et avait alarmé les intérêts les plus opposés. La ligue féodale, qui prit le nom trompeur de Ligue du bien public, menaçait d'emporter la royauté; deux choses la rendirent impuissante : les divisions de cette féodalité, dont l'anarchie était l'âme, et la mauvaise foi du roi qui, ne se croyant tenu à rien envers des vassaux révoltés, ne se fit aucun scrupule de les acheter, l'un après l'autre, par de vaines promesses. Ainsi se trouvaient déjà en présence cette impéritie mêlée de violence d'une part, et cette politique déloyale de l'autre, qui vont se disputer le pays jusqu'à la victoire définitive de l'intelligence sur la force, de

l'unité idéale de la France et de son gouvernement sur la division anarchique de la terre et du pouvoir.

Ce traité dérisoire de Conflans, qui ôtait la Normandie à la couronne et annulait toutes les conquêtes politiques du pouvoir royal, fut violé en détail par le roi, et, sur les menaces du roi d'Angleterre, allié des ducs de Bretagne et de Bourgogne, désavoué solennellement par les états généraux réunis à Tours. Une nouvelle imprudence de Louis XI faillit tout perdre. Confiant dans son habileté personnelle, il alla lui-même négocier à Péronne avec Charles le Téméraire, pendant que ses émissaires étaient partis pour soulever la Flandre, toujours avide d'indépendance et devenue aussi menaçante pour les ducs de Bourgogne qu'elle l'était jadis pour la maison de France. La révolte de Liége qui tua son évêque exaspéra Charles le Téméraire et mit le roi en danger de mort. Il s'en tira par de nouvelles promesses, confirma par serments le traité de Conflans, et fut contraint de suivre à Liége le duc de Bourgogne, qui venait noyer la révolte dans le sang. Ce fut une profonde humiliation pour Louis XI que d'assister en captif au massacre de ses alliés, mais ce fut aussi pour lui une salutaire et mémorable leçon. Il revint irrité, mais patient et plus sage que jamais, tandis que le duc de Bourgogne sentit croître cette confiance orgueilleuse qui lui était naturelle et qui fera la fortune de son adversaire.

Une assemblée de notables délia le roi des serments faits à Péronne, mais une nouvelle ligue menaçait de mettre un terme aux entreprises et aux parjures renouvelés du roi. Déjà il avait dû frapper des traîtres autour de lui : le cardinal La Balue et l'évêque de Verdun avaient été jetés dans des cages de fer. De nouvelles trahisons se préparaient; le connétable de Saint-Pol était vendu aux ennemis du roi; le frère de Louis XI, duc de Guyenne, tenait un des premiers rangs dans la coalition, que dirigeaient, avec le duc de Bourgogne, les rois d'Angleterre et d'Aragon. La mort subite du duc de Guyenne, si avantageuse au roi son frère qu'on ne put s'empêcher d'y voir un crime, et cette anarchie qui ruinait toutes les ligues féodales, sauvèrent encore une fois la royauté. Le duc de Bretagne, attaqué par Louis XI dans sa province, laissa Charles le Téméraire envahir seul la Picardie et échouer devant Beauvais, intrépidement défendu par les femmes. Les deux ducs avaient traité avec le roi de France, lorsqu'à son tour débarqua trop tard le roi d'Angleterre. Sans allié sur le continent, sans vivres, fatigué des plaintes de son armée, Edouard IV reçut de l'argent de Louis XI et repassa la mer. Ainsi furent dissipées tant de menaces et fut rompue la courte alliance des ennemis du roi.

Le plus redoutable de tous allait se perdre lui-même dans l'ampleur de ses desseins. La prodigieuse fortune de cette maison de Bourgogne, qui s'agrandissait entre l'Allemagne et la France, enivrait Charles le Téméraire, maître en espérance d'un vaste royaume où viendraient se confondre la Lorraine, la Provence, le Dauphiné et la Suisse. Louis XI avait entrevu dans ces chimères la ruine du duc et la fortune de la France. Il laissa donc à Charles le Téméraire tout le loisir de s'engager dans ces aventures et de s'y perdre, spectateur curieux et intéressé de cette lutte d'une ambition déréglée contre la force des choses et contre l'intérêt général de l'Europe. Charles conquit la Lorraine et bientôt rencontra l'Allemagne, qui le tint en échec une année entière au siége de Neuss. Arrêté de ce côté, il se retourna furieux contre les Suisses, ennemis heureux jusqu'alors des armées féodales. Louis XI était à Lyon, jouissant de son péril et espérant tout de la bouillante imprudence du duc de Bourgogne. Il se jeta sur Granson, prit la ville et le château, et noya la garnison, qui s'était rendue sous promesse de la vie. Mais l'armée des Suisses arrivait, et la bataille s'engagea dans une plaine étroite où la cavalerie féodale ne put tourner l'infanterie des cantons. Epuisées par des charges inutiles, surprises par un nouveau corps d'armée sorti des montagnes, les troupes de Charles le Téméraire se débandèrent et s'enfuirent. Il laissait sur le champ de bataille peu de morts, mais sa tente, son trésor, ses insignes même, devenus le jouet des paysans. C'en était fait de son prestige, de ses desseins et de son royaume.

Des secours lui arrivèrent, et la colère qui le dévorait fit place à l'espérance; il vint assiéger Morat, qui tint mieux que Granson, tandis que se réunissait l'armée des Suisses. On y voyait le jeune duc René, dépouillé de sa Lorraine. Le duc de Bourgogne fut aussi imprudent qu'à Granson; mais ce nouveau désastre effaça le premier. Enfermée entre des montagnes, les ennemis et un lac, l'armée bourguignonne y fut jetée par les Suisses, égorgée et noyée en même temps. Charles le Téméraire semble dès lors pris de vertige : il menace encore, parle d'une grande armée qu'il va lever, de ses conquêtes qu'il va refaire; mais il se sent perdu, et c'est dans un abattement aussi profond que sa chute qu'il attend, sous les murs de Nancy, l'armée du duc René qui vient revendiquer son héritage. Charles retrouvait encore devant lui les Suisses, les Allemands, tous ses ennemis poussés par la main du roi de France; il se jeta dans la mêlée avec une poignée d'hommes et se fit tuer; ses plus chers confidents l'avaient trahi comme la fortune.

Avec lui tombait le dernier obstacle qui s'opposait à l'unité de la France sous l'autorité royale. La maison d'Alençon avait déjà succombé; son chef était mort en prison. Le comte d'Armagnac fut tué à Lectoure, sa femme grosse empoisonnée; le chef de la maison de Nemours fut décapité, ainsi que Charles d'Albret et ce connétable de Saint-Pol qui avait

trompé tour à tour tous les partis. Le Maine, l'Anjou et la Provence revinrent à la couronne par héritage. La Bourgogne et la Picardie furent saisies par Louis XI à la mort de son ennemi. Il avait espéré un instant ravir l'immense héritage de Charles le Téméraire en mariant le dauphin à Marie de Bourgogne; mais celle-ci épousa Maximilien d'Autriche et prépara ainsi la grandeur de Charles-Quint. Défait par les Allemands à Guinegate, Louis XI n'en acquiert pas moins l'Artois et la Franche-Comté. La France centrale fut ainsi enfermée dans un cercle protecteur de provinces. Le règne laborieux de Louis XI avait accru et organisé ce grand corps, maintenant capable de se mouvoir et d'agir au dehors. L'ordre intérieur était affermi, et la bourgeoisie accoutumée, aussi bien que la noblesse, à plier sans murmure sous la main du roi. La fille aînée de Louis XI, Anne de Beaujeu, régente pendant la minorité du jeune roi, se montra digne de son père : les états, convoqués par elle, défendirent la couronne contre une réaction aristocratique; mais Anne de Beaujeu les renvoya lorsqu'ils montrèrent des velléités d'indépendance. Le duc d'Orléans, qui prit les armes pour lui enlever la régence, fut battu et pris à Saint-Aubin-du-Cormier. Le dernier des grands vassaux, le duc de Bretagne, avait figuré dans cette guerre; il meurt peu après, ne laissant qu'une fille; Anne de Beaujeu lui fait, malgré elle, épouser Charles VIII, et constitue définitivement, par cette acquisition de la Bretagne, l'unité du royaume. La France du moyen âge a disparu.

Une révolution semblable s'est opérée en Angleterre par des moyens bien différents. Trente ans de guerre civile, l'épuisement de la haute aristocratie décimée par ses discordes, et la lassitude de la nation, donnèrent à la royauté l'ascendant qu'elle ne pouvait conquérir par elle-même et qui, d'ailleurs, ne devait ralentir que pour un temps la marche de ce grand peuple vers la liberté politique. La guerre des deux Roses eut pour effet de faire disparaître en Angleterre la féodalité, qui pouvait diviser la nation, et non pas l'aristocratie, qui devait contenir la royauté. Les *faiseurs de rois*, comme on appelait les Warwick, ces grandes maisons qui menaçaient le repos et l'unité de l'Angleterre, seront abaissées par ces longues guerres sans que toute influence politique soit enlevée à cette noblesse intelligente et énergique qui doit diriger avec tant de gloire les destinées de son pays.

La dynastie de Lancastre, qui avait la rose rouge pour emblème, fut menacée et bientôt renversée du trône par la maison d'York, qui prit la rose blanche pour drapeau. Richard d'York prend la place de Henri VI, que défend en vain le courage de sa femme, l'aventureuse persévérance de Marguerite d'Anjou. Le fils de Richard, Edouard IV, régna cinq ans en paix; mais une sanglante tragédie s'accomplit à sa mort et semble jeter une malédiction sur sa race. Il laissait deux fils que leur oncle Glocester fit étouffer pour régner à leur place. Le meurtrier ne jouit que deux ans de son crime : un rejeton des Lancastre, Henri Tudor de Richemont, vint du fond de la Bretagne le précipiter du trône. La bataille de Bosworth, où périt Glocester, fut la victoire définitive de la maison de Tudor, qui devait régner cent dix-huit ans. Le nouveau roi l'affermit par son mariage avec une fille d'Edouard IV, dernière héritière de la maison d'York.

Malgré les vaines tentatives des partisans de la rose blanche, Henri VII mourut roi, laissant la royauté seule debout au milieu de tant de ruines. Le cinquième des terres du royaume était devenu, par confiscation, domaine de la couronne; des impôts de toutes sortes, une juridiction arbitraire, éprouvèrent sans les lasser la patience du parlement et la docilité du pays. De grands bienfaits compensaient ces inconvénients d'un pouvoir trop étendu. L'abolition du droit de maintenance enleva aux grands seigneurs toute force armée; en revanche, la concession du droit d'aliéner leur fortune, jusqu'alors substituée intacte de mâle en mâle, leur offrit le moyen de se ruiner, et le roi les y invitait par la splendeur de sa cour. Il donna sa fille au roi d'Ecosse, Jacques IV, qui avait été choisi par la noblesse de ce malheureux pays, déchiré par la guerre civile, et ne cédant qu'avec peine à l'influence voisine de la civilisation anglaise, qui devait pourtant l'envahir et l'absorber.

L'unité politique ne fut pas en Espagne, comme en Angleterre, le fruit de la guerre civile, mais la conséquence naturelle de cette unité religieuse qui était l'âme de la nation. La conquête laborieuse de la Péninsule, lentement arrachée aux musulmans, confondit à jamais, dans l'esprit de ce peuple, la cause de la religion et celle de la patrie. La domination de l'une devint le symbole de l'indépendance de l'autre; et l'inquisition continua, sous une autre forme, cette guerre sainte, à laquelle l'Espagne semblait exclusivement dévouée. Ainsi se trouva formé, par les événements et la nécessité, le caractère ineffaçable du peuple espagnol. Avant qu'il eût conscience de lui-même, une mission lui fut imposée par les circonstances et il ne lui sera plus permis de s'y soustraire. Il fut soumis pour toujours à l'une de ces influences supérieures et perpétuelles que les peuples subissent parfois sans les comprendre, et dont l'histoire peut seule rendre raison : impulsion primitive, aussi irrésistible que le génie d'une race et que l'action d'un climat.

Nous avons vu comment l'égalité chrétienne, entretenue par les communs périls, était devenue sans peine une égalité politique, à mesure que les conquérants prenaient possession du pays. Ce peuple qui n'avait pas connu le servage, cette bourgeoisie militaire à qui la victoire sur l'étranger donnait en même temps des

priviléges et une patrie, ces nobles qui ne voyaient dans leurs rois que des compagnons d'armes, devaient rendre difficile l'établissement de ce despotisme royal auquel l'Espagne était insensiblement amenée par ses tendances religieuses aussi bien que par le mouvement général de l'Europe. La liberté s'était déjà vigoureusement développée dans ce pays, sous la seule forme défensive qu'elle pouvait prendre au moyen âge, sous les noms de coutumes et de priviléges. La Castille et l'Aragon avaient leurs cortès, sortes d'états généraux, où le clergé, la noblesse et les députés des villes venaient voter l'impôt et surveiller le gouvernement. L'Aragon avait les priviléges les plus étendus et s'en montrait le plus jaloux. C'est la noblesse de ce pays qui prêtait, au couronnement de ses rois, ce serment resté célèbre : « Nous qui, séparés, sommes autant que vous, et qui, réunis, pouvons davantage, nous vous faisons notre roi, à condition que vous garderez nos priviléges, sinon, non. » Des ordres militaires qui donnaient à la noblesse la force de l'association, une alliance entre les villes pour réprimer le brigandage, cette Sainte-Hermandad qui avait ses tribunaux et sa police, étaient autant d'éléments de résistance que la royauté avait à vaincre pour devenir prépondérante, comme dans le reste de l'Europe occidentale. Elle devint capable de cette tâche lorsque, après de longs désordres, l'héritière de Castille, Isabelle, épousa Ferdinand, fils aîné du roi d'Aragon, décidant, par la réunion de ces deux couronnes, l'unité de l'Espagne et l'expulsion définitive de l'étranger.

Le terme de la domination musulmane en Espagne était venu. Tout le monde en pressentait la chute, et les fils des conquérants eux-mêmes. Lentement refoulés vers le sud, réduits enfin aux murs de Grenade, les Maures, attaqués dans ce dernier refuge par Isabelle et Ferdinand, s'y défendirent avec un héroïsme qui retarda leur inévitable ruine. La persévérance des chrétiens qui, sur l'emplacement de leur camp brûlé, élevaient une ville en témoignage de leur résolution immuable, l'emporta sur la constance des assiégés. Ils se rendirent en recevant, pour la sûreté de leurs biens et pour la liberté de leur culte, des garanties que l'ardeur religieuse de l'Espagne devait rendre illusoires. L'inquisition, appliquée à l'extirpation de l'hérésie et secondée par les passions populaires, continua la lutte après la victoire. La tolérance traditionnelle des musulmans et leur bonne foi commerciale avaient attiré en Espagne un grand nombre de ces Juifs que l'Europe féodale persécutait ou dépouillait sans scrupule. La défaite de l'islamisme les livra, en même temps que les vaincus, à la haine du peuple et à l'impitoyable politique de l'inquisition, qui avait reçu de Ferdinand une vie nouvelle. L'expulsion des juifs, l'interdiction de leur culte aux Maures, ne pouvaient suffire à un tribunal qui étendait sa juridiction sur le fond même de la conscience humaine. Les conversions apparentes ne le contentaient pas : la torture arracha des aveux mortels; une procédure secrète livra au bûcher d'innombrables victimes. Le goût de ces affreux supplices, les délations et la terreur portèrent à l'intelligence et au caractère de la nation de profondes atteintes; une fois entrée dans la voie de ces persécutions sanglantes, l'Espagne se mit en dehors du mouvement général de la civilisation européenne.

Le pouvoir royal fit les mêmes progrès que l'unité religieuse. Ferdinand devint le grand maître des ordres militaires de la noblesse, fit tourner la Sainte-Hermandad au profit de son influence et s'en servit comme d'une arme contre l'aristocratie. Les trésors du nouveau monde, le mariage de Jeanne la Folle, fille de Ferdinand et d'Isabelle, à Philippe le Beau, fils de Maximilien d'Autriche et de Marie de Bourgogne, et petit-fils de Charles le Téméraire, la réunion sur une seule tête de toutes ces couronnes, surmontées bientôt de la couronne impériale, vont donner à l'Espagne une puissance passagère et trompeuse, dont la source n'est pas en elle-même, et qui, s'écroulant par le seul cours des choses, la laissera plus épuisée que jamais. Le gouvernement impérieux du cardinal Ximénès, régent du royaume après la mort de Ferdinand, la victoire du jeune roi, Charles Ier, sur la bourgeoisie, soulevée pour le maintien de ses priviléges, assurent pour longtemps l'obéissance du peuple espagnol, qui va devenir l'instrument de la grandeur de Charles-Quint, et qui succombera, avec Philippe II, dans une lutte inégale contre l'esprit nouveau de l'Europe.

Le Portugal avait vu la féodalité vaincue, comme en France et en Espagne, par les progrès de la royauté. Mais sur ce théâtre étroit se déployèrent peut-être plus d'énergie et plus d'habileté politique que dans le reste de l'Europe. Jean II annonça hautement ses réformes, enleva leurs priviléges aux seigneurs et les soumit à la loi commune. L'échafaud et le poignard le délivrèrent de toute résistance, et la royauté se trouva en un seul règne définitivement affermie. Elle tourna au dehors l'activité de ce peuple intelligent et laborieux, auquel les découvertes maritimes ouvrirent bientôt une vaste carrière.

CHUTE DE CONSTANTINOPLE. — FIN DU MOYEN AGE.

Pendant que s'accomplissaient ainsi en Europe la destruction du système féodal et l'organisation de ces grands peuples auxquels étaient remises les destinées de la civilisation moderne, s'écroulait le dernier vestige du monde ancien, cet empire d'Orient, qui survécut assez longtemps à la civilisation dont il était sorti pour voir l'invasion des barbares se constituer et produire une société nouvelle. La quatrième croisade faillit anéantir l'empire grec ; un der-

nier élan de l'invasion musulmane l'emporta. Le XIIIe siècle avait vu l'Asie agitée par de grands mouvements de peuples, analogues à ceux qui avaient causé au IVe siècle l'inondation de l'Europe. Les Tartares Mongols s'étaient ébranlés comme les Huns, entraînant tout sur leur passage. Sous leur grand chef Tchinghis-Khan, leurs tribus nomades avaient asservi la Russie naissante, et traversé le Danube. Ce flot d'hommes s'écoula de lui-même; la Russie seule paya tribut aux fils du grand chef et ne fut délivrée que par Iwan III. Moins rapides que la course des Mongols, les progrès des Turcs furent plus durables. Leur empire, fondé dans l'Asie Mineure, sur les débris de celui des Seldjoucides, s'étendit avec une régularité menaçante pour l'empire grec. Un fanatisme ardent, de brillantes qualités militaires, l'institution des janissaires, jeunes chrétiens, nés ou faits prisonniers, élevés dans l'habitude des armes et dans l'exaltation religieuse, le génie des premiers sultans, emportèrent tous les obstacles. Andrinople et la plus grande partie de l'empire grec furent conquises; une croisade féodale, venue au-devant des envahisseurs, fut exterminée à Nicopolis; les Turcs allaient entreprendre l'œuvre plus difficile de la prise de Constantinople, lorsqu'une résurrection passagère de l'empire mongol arrêta leurs progrès. Leur sultan, Bajazet, fut vaincu et pris par Tamerlan. Mais avec le vainqueur périt la domination mongole, comme celle des Huns avait disparu avec Attila. Les Turcs, plus forts qu'avant cette courte tempête, écrasèrent les Hongrois, fidèles défenseurs de la chrétienté, et reprirent leur marche vers Constantinople. Mahomet II eut la gloire de les y conduire et d'établir définitivement en Europe le siége de l'empire ottoman. L'admirable situation de Constantinople, la force de ses murailles, le courage d'un seul homme, l'empereur Constantin Paléologue, tinrent longtemps les Turcs en échec, malgré l'insouciante lâcheté des habitants. L'ardente persévérance du sultan, son artillerie redoutable, sa flotte, transportée par terre dans le port même de la ville, triomphèrent de la difficulté des lieux. Constantinople fut prise d'assaut, et le dernier héritier de l'empire grec mourut les armes à la main. L'Europe ignorait encore l'importance de cette perte et n'en ressentit que faiblement la honte; elle va plutôt en profiter, grâce à la dispersion de ces Grecs cultivés, qui portent partout avec eux le goût des lettres et de la philosophie: héritage fécond de l'antiquité, conservé heureusement à l'abri des murs de Constantinople, et ravi aux barbares pour être un jour livré à leur postérité. L'élan de la conquête turque dépassa bientôt Constantinople. La vallée du Danube fut conquise, la Perse attaquée par le grand Sélim, qui soumit la Syrie, l'Egypte, et rendit Alger tributaire. Son successeur sera Soliman le Magnifique, l'un des arbitres de l'Europe, l'allié recherché par le roi de France.

Quelle distance nous sépare des croisades, et quels changements se sont accomplis dans l'état politique et dans l'esprit des peuples! L'Angleterre, la France, l'Espagne, arrivées à l'unité intérieure, vont jouer le plus grand rôle dans les débats nouveaux que le génie de l'Europe va soulever, et qui prendront l'Allemagne et l'Italie pour champs de bataille. L'ordre Teutonique, dernier vestige des croisades, est déjà affaibli par la Pologne et disparaîtra bientôt pour faire place à une monarchie nouvelle. La Suède, qui avait reçu du Danemark la civilisation et le christianisme, et que l'union de Calmar tenait encore en tutelle, s'est émancipée pour vivre de sa vie, et viendra jeter à son tour son épée dans la balance où seront pesées les destinées religieuses et politiques de l'Europe centrale. La royauté moderne, arbitre suprême des sociétés, les conduisant lentement à l'égalité civile, et gardienne de leur unité politique, est en pleine vigueur en France, en Espagne et en Portugal. La liberté, qui a rempli cette époque de ses longs combats contre l'ordre féodal, a triomphé en Suisse, régné en Italie, fleuri dans les villes libres d'Allemagne, agité l'Espagne et la France; elle semble sommeiller en Angleterre; mais elle y a jeté des fondements indestructibles et s'y est préparé un glorieux avenir. Une révolution religieuse va lui venir en aide. Que de signes précurseurs l'ont annoncée! C'est ce grand schisme qui, après la captivité des papes à Avignon, divisa pendant soixante-dix ans la chrétienté, ébranlant les bases du saint-siége et soulevant de dangereuses questions de prééminence entre les conciles et la papauté. Ce sont ces doctrines gallicanes sur l'indépendance de l'Eglise dont Gerson s'est fait l'éloquent interprète; c'est la prédication de Wicleff nivelant la société au nom de l'Evangile; c'est le bûcher encore fumant où Jean Huss, vengé par de sanglantes représailles, expia ses attaques contre la hiérarchie de l'Eglise et le pouvoir temporel du saint-siége; c'est enfin l'aurore de cette renaissance littéraire qu'un pape va favoriser de tout son pouvoir et qui doit renouer les traditions philosophiques du genre humain.

Le moyen âge a donc péri parce que la civilisation moderne a brisé son enveloppe. L'histoire du genre humain nous offre le même spectacle que celle de la nature : sous la plante desséchée paraît la tige d'une plante nouvelle; une chose n'est détruite que parce qu'elle est remplacée. Mais, si réguliers que soient ces grands changements dans l'état de l'humanité, ils ne peuvent s'accomplir sans de grandes douleurs. A la lutte continuelle de l'avenir et du passé se joint l'infinie variété des passions humaines, et la marche du monde, sans pouvoir être suspendue, en est pourtant cruellement troublée. L'établissement de l'ordre social du moyen âge coûta bien des maux à l'Europe; la destruction de cet ordre fut payée plus cher encore. Nous venons de traverser l'âge de fer

de la civilisation moderne. Dans quel état la querelle des investitures, les discordes des républiques ont-elles laissé l'Italie? L'unité des peuples occidentaux est fondée, mais à quel prix? En Angleterre, la guerre inexpiable des deux roses; en France, cent ans de meurtres, de pillage, de famine, d'affreuses insurrections noyées dans le sang. La bourgeoisie combat, à Paris et en Flandre, pour une liberté impossible; les jacques, dans les campagnes, pour d'atroces et vaines vengeances. C'est un repos que le règne sanglant de Louis XI; c'est pour le bien public que Ferdinand et Jean de Portugal sont cruels, que l'héroïque Juan de Padilla meurt sur l'échafaud. Que de sang coûtent à l'Europe les premiers ébranlements de l'Eglise et même ses victoires! Le fer et le feu ont effacé les albigeois de la terre, les hussites ont vengé cruellement le martyre de leur chef; en Espagne s'étend sur les Maures, sur les Juifs, sur les chrétiens eux-mêmes, le brûlant réseau de l'inquisition. Est-ce l'enfer, est-ce l'Europe enfantant la civilisation moderne, que le grand poëte de cet âge a voulu peindre dans ces vers terribles : « Les soupirs, les pleurs, les plaintes profondes qui s'élevaient dans cette nuit sans étoiles, m'arrachèrent des larmes; la confusion des langues, les horribles imprécations, les paroles de douleur, les accents de rage, les cris perçants, les gémissements étouffés, le choc des mains ennemies, se mêlaient tumultueusement dans cette sombre atmosphère, comme les tourbillons de sable emportés par les vents. »

LIVRE TREIZIÈME.

LA RENAISSANCE,

Les découvertes industrielles et maritimes, les guerres d'Italie.

LA POUDRE A CANON. — L'IMPRIMERIE. — VASCO DE GAMA. — CHRISTOPHE COLOMB. — LES GUERRES D'ITALIE. — CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier. — LA RENAISSANCE.

LA POUDRE A CANON. — L'IMPRIMERIE.

Jusqu'ici nous n'avons vu la civilisation grandir et s'étendre que de deux manières : par les révolutions religieuses ou politiques et par la guerre. C'est Alexandre qui soumet l'Asie à l'influence du génie grec ; c'est le peuple romain qui conquiert l'égalité civile et politique, et qui la répand dans le monde ancien ; c'est le christianisme qui en renouvelle la face et qui pénètre en Germanie avec les armées de Charlemagne et les missionnaires de Rome. Une révolution morale propagée par la parole et par l'épée, telle est jusqu'ici la forme du progrès. Cette forme ne sera pas détruite ; la renaissance, la réformation, la révolution d'Angleterre en donnent la preuve ; mais à côté de ces anciennes voies ouvertes à la civilisation s'en découvre une nouvelle, plus large, plus sûre peut-être, et plus rapide : c'est la science appliquée à l'industrie, c'est l'accroissement de la puissance de l'homme sur la nature.

Plus d'une expérience nous a démontré qu'une nouvelle application de la science peut produire, en quelques années, plus de changements dans l'état des sociétés et dans les relations des hommes, que n'en opéraient en plusieurs siècles la violence ou la persuasion. Une seule machine, en rapprochant, de nos jours, les nations et en confondant leurs intérêts, a porté à la guerre un coup plus mortel que tous les conseils de la philosophie. Les découvertes qui ont secondé les efforts des hommes pour sortir du moyen âge ont eu ce même caractère de grandeur et d'universelle efficacité ; elles sont assez récentes pour que leur effet nous soit visible, et nous ne sommes pas réduits, sur ce point, à des conjectures, comme sur ces grandes inventions primitives de la charrue et de la navigation, qui sont restées de mystérieuses légendes dans la vie transformée du genre humain. Depuis ces révolutions importantes, antérieures à l'histoire, la guerre et la politique occupèrent exclusivement l'enfance des peuples et remplirent la place que devaient un jour revendiquer la science et l'industrie. Mais dès la fin du xve siècle se firent les premiers pas dans cette voie nouvelle, et la destruction du moyen âge fut consommée du même coup.

L'habileté de Louis XI fit beaucoup pour ruiner le système féodal ; l'artillerie fit davantage, elle en rendit le retour à jamais impossible. Arme sociale par excellence, symbole et garantie de la force collective, elle devint, une fois que, sortie des tâtonnements de sa longue enfance, elle eut passé les Alpes avec Charles VIII, le plus puissant instrument de l'unité nationale en Europe. Ses commencements avaient été faibles et presque inaperçus, comme son origine était obscure. Les Chinois connaissaient la poudre ; Roger Bacon passa en Europe pour l'avoir trouvée ; les Arabes en appliquèrent la force au lancement des projectiles. Le canon fit, à Crécy, une apparition peu remarquée ; les archers des communes anglaises eurent plus de part que lui à la victoire. Les frères Bureau organisèrent l'artillerie de Charles VII ; Louis XI la mit entre les mains d'un maître général, et, quand Charles VIII envahit l'Italie, il y traînait cent quarante pièces de canon. La royauté avait trouvé son arme : la lance du seigneur est vaincue, la cuirasse inutile, le château un refuge peu sûr pour l'anarchie féodale, les murs des cités impuissants à garantir les libertés bourgeoises. Qui a du canon, sinon le roi? Bientôt l'arquebuse, encore informe et lourde, deviendra cet instrument maniable, commode et terrible à la fois, qui donne à l'homme seul plus de précision dans ses coups et aux hommes réunis plus de puissance que le canon. Le fusil est l'arme nationale et populaire ; par lui sera décidée en Europe la supériorité de l'infanterie, le règne des nations armées, l'avénement de l'égalité sur les champs de bataille. Enfin il s'allége et se raccourcit pour devenir une arme individuelle et privée, un instrument de défense personnelle, l'arme favorite des guerres de religion en France et de la révolution d'Angleterre. « J'ai un bon cheval, de bons pistolets et une bonne cause, » dit un membre du parlement.

En général, l'usage militaire de la poudre fut aussi favorable à l'adoucissement des mœurs qu'aux progrès de la politique. Dès lors devinrent plus rares ces luttes corps à corps, ces étreintes sanglantes qui endurcissent la nature humaine et qui ont contribué à dépraver l'antiquité. Les batailles furent plus courtes,

plus décisives, et surtout, les défaites moins meurtrières. Un ennemi désarmé semble définitivement soumis. La simplicité des armes antiques le rendait, au contraire, toujours redoutable au vainqueur, qui se préservait par le meurtre ou par l'esclavage. Enfin la guerre, compliquée désormais par l'intervention variée de tant d'instruments de destruction, et par les calculs que leur emploi réclame, se rapprocha de plus en plus de la science et, par cela même, éleva les cœurs en cultivant les esprits. Le génie militaire, qui a pour but la défense d'une nation et la ruine des autres, se distingue à peine, par ses études et par ses travaux, du génie civil, dont la prospérité universelle est l'unique objet.

Mais tandis que l'esprit humain, appliqué à une chose mauvaise en elle-même, ne peut qu'atténuer un fléau, cette même force créatrice peut faire d'un bien précieux et rare un bien inestimable et commun, du privilége de quelques-uns le patrimoine de tous. La pensée multipliée et répandue, la vie de l'esprit rendue accessible à tous les hommes, le moyen donné aux intelligences et aux volontés de se comprendre et de s'unir, en un mot, la création d'une sorte de conscience universelle émue en même temps des mêmes idées et docile aux mêmes impulsions, tels sont les bienfaits de l'imprimerie. Ils furent immédiats et ils durent encore, agrandis chaque jour; ils envahirent soudainement l'Europe, ils embrassent maintenant toute la terre, où se continue partout, à toute heure et dans toutes les langues, l'éternel entretien du genre humain dispersé. Il suffit de jeter les yeux autour de nous, de considérer le rôle que remplit l'imprimerie dans nos affaires, et de compter tout ce qui nous manquerait si elle n'existait pas, pour comprendre qu'elle a reculé les bornes de notre nature, ajoutant à la parole de l'homme plus de puissance que le télescope n'en ajoute à sa vue ou le levier à son bras, lui donnant pour seules limites, dans l'espace et dans le temps, l'étendue du monde et la durée de l'espèce humaine. Les inventeurs ont senti l'importance de leur découverte; une sorte d'enthousiasme religieux se mêle à la persévérance de Gutenberg, au dévouement des Alde d'Italie et des Estienne de France, des patients propagateurs de l'art typographique. La première tâche de l'imprimerie devait être de sauver les débris de l'antiquité, de mettre en sûreté ce précieux héritage, diminué par le temps et par les barbares, conservé en partie dans les monastères, en partie à Constantinople. C'est au milieu du XVe siecle que Gutenberg, associé à Faust et à Schœffer, constitue et perfectionne son art, et, dès le commencement du XVIe, les auteurs anciens sont publiés et vendus en grand nombre. Cette diffusion des œuvres antiques suscita et nourrit le grand mouvement de la renaissance, qui, à son tour, vint alimenter la nouvelle industrie. Elle eut bientôt, en tout pays, la réforme à propager ou à combattre, et, unie dès lors à toutes les agitations de l'esprit humain, elle participe à sa dévorante activité.

VASCO DE GAMA. — CHRISTOPHE COLOMB.

En même temps que la civilisation européenne est armée de nouveaux moyens de progrès et de conquêtes, s'ouvre devant elle un monde nouveau. L'unité monarchique du Portugal lui assurait ce repos intérieur qui force les peuples à tourner au dehors leurs inquiétudes et leurs désirs. Resserrés du côté de la terre par le développement de l'Espagne, attirés par l'Océan, les Portugais se firent navigateurs et fondateurs de colonies. Venise, Alexandrie, Constantinople s'enrichissaient par le commerce de la Méditerranée et de l'Orient; ce fut vers l'Orient que les Portugais jetèrent les yeux. L'Afrique, dont le nord seul était connu, ne pouvait se prolonger à l'infini vers le sud, et ce même Océan qui baignait les côtes du Portugal, devait remonter, en tournant l'Afrique, jusqu'à la mer Rouge et jusqu'à l'Inde. A l'impulsion donnée par les rois se joignit bientôt l'enthousiasme religieux et patriotique de la nation; chaque année, la côte occidentale de l'Afrique était explorée plus avant; Madère, les Açores, les îles du cap Vert sont successivement découvertes; l'équateur est franchi, des établissements portugais sont fondés au Congo; enfin Barthélemy Diaz atteint l'extrémité méridionale de l'Afrique et entrevoit cette route des Indes que Vasco de Gama doit parcourir.

Ce fut onze ans plus tard que partirent, au milieu des bénédictions des prêtres et des acclamations du peuple, les trois petits navires qui tournèrent le cap de Bonne-Espérance et qui abordèrent sur la côte de Malabar. Le chemin était tracé : Cabral suivit Vasco de Gama et fonda à Calicut la première des colonies européennes. Une tempête, le jetant à l'occident, lui fit découvrir le Brésil. La découverte du nouveau monde avait déjà suscité, entre les Portugais et les Espagnols, une rivalité que termina l'arbitrage du pape. Une ligne droite fut tracée perpendiculaire à l'équateur et passant par les Açores. Tout ce qui se trouvait à l'orient de cette ligne était donné au Portugal; l'Espagne était investie de tout ce qui se trouvait à l'occident. Albuquerque étendit et affermit cet empire oriental assigné à sa patrie. Il prit Socotora, s'empara d'Ormuz, montrant une pile de boulets et de grenades aux envoyés du schah de Perse, qui réclamait un tribut. En vain Venise, unie au soudan d'Egypte, lutta contre l'accroissement ruineux pour elle des colonies portugaises. Goa, Malacca, Ceylan, furent occupées par les Portugais, et leur donnèrent la mer du Bengale. L'alliance du roi de Siam et de Pégu, leur commerce avec la Chine et le Japon semblaient assurer aux Portugais une longue et paisible prospérité; mais la fai-

blesse relative de la métropole, le développement maritime de l'Espagne et de la Hollande devaient enlever au Portugal un si vaste empire, en ne lui laissant guère que la gloire de l'avoir fondé.

Il ne reste à l'Espagne elle-même qu'un souvenir de la plus grande découverte qu'un homme ait pu faire, et des possessions les plus immenses qui aient pu enrichir une nation. Un Génois, qui avait pris part aux entreprises des Portugais, et qui avait cherché avec eux la route des Indes par le sud de l'Afrique, fut bientôt frappé de la grande et simple idée du prolongement du continent indien vers l'occident de l'Europe. Il ne put se résoudre à croire que la mer occupât seule cette immense étendue du globe et qu'en naviguant à l'occident on ne rencontrât pas bientôt la terre. Si grande que fût son espérance, elle était au-dessous de la réalité. Ce n'était pas le continent asiatique qu'il devait rencontrer à l'occident, mais une vaste presqu'île, jetée entre l'Europe et l'Asie, et séparée de cette dernière par un nouvel océan. Ce n'était pas l'Inde qu'il devait retrouver, c'était l'Amérique qu'il devait découvrir; ce n'était pas une route commerciale qu'il allait frayer à l'Europe, c'était un monde nouveau qu'il allait livrer à la civilisation et faire rentrer dans la grande famille humaine. La gloire de Colomb ne fut pas seulement d'avoir trouvé plus qu'il ne cherchait, et créé, comme on l'a dit, la moitié du monde. Sa gloire la plus haute, indépendante de l'événement, est dans sa foi et dans sa persévérance. Rempli de son idée, la portant de cour en cour, renvoyé du sénat de Gênes au roi de Portugal, puis au roi de Castille, qui le laisse partir pour l'Angleterre; soutenu huit ans, par une religieuse confiance, contre les refus des souverains et contre les objections des savants, Colomb a mérité par là d'attacher son nom à cette extension inattendue de l'ancien monde. Quelle épreuve lui a manqué? Fut-il au monde une angoisse pareille à la sienne, lorsqu'à son premier voyage, ses matelots révoltés le sommaient de revenir et l'arrachaient à sa découverte au moment de l'atteindre? N'éprouva-t-il pas les derniers effets de l'ingratitude humaine, lui qui revint de son second voyage les fers aux pieds et aux mains, et qui, au quatrième, faillit périr de misère sur les côtes de la Jamaïque, après s'être vu fermer les ports qu'il avait découverts? Il eut, en échange de tant de maux, la paix de la conscience, des consolations religieuses, des visions et des extases, et, par-dessus tout, ce moment d'une joie ineffable, la plus vive et la plus profonde que puisse ressentir le cœur d'un homme, lorsque, dans la nuit du 11 octobre 1492, le cri de *terre* s'éleva de l'un de ses petits navires pour signaler le nouveau monde et pour donner raison à son génie.

Bientôt succèdent à Colomb les explorateurs et les conquérants; l'isthme de Panama est traversé et le grand Océan reconnu; le Mexique est découvert et livré à un aventurier, Fernand Cortez. Cinq cents soldats, seize chevaux et dix canons soumirent ce vaste pays, organisé cependant pour une meilleure résistance; mais l'effet terrible des armes à feu et la terreur superstitieuse des armées mexicaines décidèrent la victoire des Espagnols. Ce fut un frappant exemple de la puissance de la civilisation et de la prodigieuse différence qu'elle peut mettre entre la force relative des peuples. En appelant les Espagnols des dieux, les Mexicains rendaient hommage à cette merveilleuse transformation de la nature humaine, élevée ainsi au-dessus d'elle-même et investie d'attributs nouveaux. La conquête du Pérou ne fut qu'un massacre. Pizarre et deux autres aventuriers l'envahirent avec deux cents hommes et quelques chevaux. Mais la rivalité des conquérants, enivrés de sang et de pillage, retarda longtemps l'établissement de la colonie espagnole et l'administration régulière du pays. L'ordre fut enfin porté dans ces vastes conquêtes par la main vigoureuse de Charles-Quint. Elles furent divisées en deux gouvernements, celui de Mexico et celui de Lima. Des vice-rois, assistés d'un conseil ou audience, les administraient sous la surveillance suprême d'un conseil des Indes qui siégeait à Madrid. Le christianisme avait dans ce monde nouveau une tâche immense à accomplir. Le premier effort des missionnaires fut d'arrêter l'anéantissement de cette population qui disparaissait sous le poids du travail et des cruautés inutiles. Enchaînée dans les mines, décimée par les sanglants caprices des aventuriers, cette race malheureuse ne fut qu'imparfaitement préservée par la généreuse ardeur de Las Casas et de ses successeurs apostoliques. Bientôt les conquérants eux-mêmes furent soumis, par l'héritier de Charles-Quint, au joug terrible de l'inquisition.

Les conséquences de ces découvertes et de l'établissement de ces colonies furent importantes et durables. Elles ouvrirent une nouvelle carrière à l'activité de l'Europe, en même temps qu'elles ouvraient de nouveaux continents à la civilisation. Les esprits subirent l'influence de cet élargissement de l'ancien monde; la patrie, l'Europe même ne limitèrent plus les espérances et les ambitions des hommes; un instinct de voyage, un désir de changement se répandirent parmi les peuples, de moins en moins attachés à la glèbe. La marine, ce puissant instrument de civilisation, se développa chez tous les peuples occidentaux aussi rapidement que leur commerce, et l'on put voir dès lors comment la Méditerranée serait un jour déshéritée au profit de l'Océan, comment à Venise succéderaient un jour la Hollande et l'Angleterre.

Ces résultats étaient encore éloignés; le plus immédiat fut la prépondérance de l'Espagne, devenue menaçante pour l'indépendance européenne, enrichie par les métaux

précieux du nouveau monde, agrandie par ses victoires sur la France, qui s'était imprudemment engagée dans la conquête de l'Italie. Depuis le jour où Louis XII l'appelle au partage du royaume de Naples jusqu'à la signature du traité de Cateau-Cambrésis, l'Espagne ne cesse d'accroître, à travers les chances de la guerre, l'influence de ses armes et de sa politique. Mais, au milieu même de ce progrès rapide, la renaissance, à laquelle elle reste étrangère, la réforme, dont elle se déclare l'ennemie et qu'elle ne peut arrêter en Allemagne, lui annoncent et lui préparent, par les mains de la France et de l'Angleterre, la plus prompte et la plus complète des décadences.

GUERRES D'ITALIE. — CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier.

Si l'Italie, destinée à servir de théâtre à cette longue lutte, n'était pas assez forte pour repousser ses envahisseurs, elle était assez amollie pour les corrompre. Une grande prospérité matérielle, d'immenses richesses, des mœurs faciles et brillantes, l'indifférence politique et la servitude sous une foule de petits princes, avaient énervé cette race si énergique au moyen âge. La débauche, les assassinats, les empoisonnements étaient passés en habitude, et jouaient un grand rôle dans les affaires politiques de la Péninsule. Les plus habiles maîtres en ce genre étaient le pape Alexandre VI et son fils César Borgia, le triste héros de Machiavel. Ils avaient exterminé ou terrifié la remuante noblesse des Etats de l'Eglise; alliés à Venise et à Louis le More de Milan, ils menaçaient d'enlever à la maison d'Aragon ce royaume de Naples auquel prétendait la maison de France, héritière des droits de la maison d'Anjou. A l'appel de Louis le More, Charles VIII, qui rêvait, au delà de la conquête du royaume de Naples, celle de Constantinople, passa les Alpes avec une formidable armée, et traversa comme un torrent l'Italie, habituée à la guerre inoffensive des condottière et épouvantée de la sanglante impétuosité des Français.

Les Florentins sont chassés de Pise, les Médicis, de Florence; le pape, réfugié dans le château Saint-Ange, livre en otage son fils et un frère du sultan, qui devait servir aux desseins de Charles VIII sur l'Orient, mais qu'Alexandre VI avait empoisonné en le livrant. Naples tombe sans résistance aux mains des Français; le jeune Ferdinand II, trahi par le peuple et par l'armée, se réfugie à Ischia, et Charles VIII est couronné roi de Naples, empereur d'Orient et roi de Jérusalem. Cette conquête rapide n'avait rien de durable; l'annonce d'une ligue formée entre toutes les puissances italiennes, soutenue par le roi d'Espagne et par l'empereur, suffit pour contraindre les Français à la retraite. Ils laissent à Naples dix mille hommes, qui bientôt sont forcés de les suivre, franchissent les Apennins et se trouvent à Fornoue en face de quarante mille hommes que la ligue avait rassemblés. Une seule charge les dispersa et l'armée rentra en France, ne rapportant que de brillants souvenirs de cette stérile et romanesque expédition.

Si le successeur de Charles VIII, Louis XII, ne pensait plus à conquérir l'Orient, il avait sur l'Italie des prétentions plus sérieuses et plus étendues. Il voulait à la fois reprendre le royaume de Naples et revendiquer le Milanais, comme héritier, par sa grand'mère, de la maison des Visconti. Allié à Venise, il s'empara sans peine du Milanais et s'y affermit en jetant Louis le More en prison. L'amitié des Borgia lui permettait de traverser sans combat l'Italie pour conquérir le royaume de Naples. Il aima mieux se l'assurer par un traité secret avec les Espagnols. Ces alliés de Frédéric, roi de Naples, s'engagent à le trahir et à partager le royaume avec le roi de France. Les Espagnols tinrent la première partie de leur promesse et violèrent la seconde. Les batailles de Cerignola et du Garigliano livrèrent le royaume de Naples à l'Espagne et en chassèrent les Français.

L'absurde traité de Blois, qui, pour garantir à la France la possession du Milanais, promettait la Bretagne et la Bourgogne, avec la main de la fille du roi, à l'héritier de l'Espagne et de l'Autriche, au futur rival de François Ier, fut annulé par les états généraux et n'eut aucune influence sur le cours des événements. Avec Jules II, une politique nouvelle était inaugurée par le saint-siége. Ce pape énergique et intelligent espérait réunir l'Italie contre les étrangers et devenir le fondateur de son indépendance. Il redoutait la puissance de Venise, jusqu'alors alliée des Français, et eut l'habileté de former contre elle une ligue qui l'abattit par les mains de la France elle même. Le pape, l'empereur, le roi d'Espagne et le roi de France se liguent à Cambrai contre Venise, et c'est une armée française qui détruit, à la bataille d'Aignadel, les forces de la république, que le pape avait préalablement frappée d'interdit.

Il lui accorde l'absolution aussitôt qu'elle n'est plus à craindre et s'unit à elle contre les Français. Ce vaillant pontife profite, pour pousser vivement la guerre, des religieuses hésitations de Louis XII. Il canonne la Mirandole et y entre par la brèche. Il allait cependant être battu, lorsque Louis XII, mêlant mal à propos un débat spirituel à cette lutte politique, tenta de déposer Jules II. Ce fut le salut du pape; une sainte ligue est formée entre les récents ennemis de Venise, mais celle-ci y est entrée à la place du roi de France, qui devient l'ennemi commun. Les Suisses et Henri VIII, roi d'Angleterre, prennent part à la lutte, et la France est menacée sur ses frontières aussi bien qu'en Italie. Louis XII résista d'abord sans désavantage. Un héros de vingt-deux ans, Gaston de Foix, étonna l'Italie par la sûreté de ses manœuvres et par l'impétuosité de ses

attaques. Il chasse les Suisses d'Italie, dégage Bologne pressée par les Espagnols, emporte Brescia d'assaut et l'inonde de sang, bat les Espagnols à Ravenne, et meurt trop tôt pour la France en chargeant presque seul cette redoutable infanterie. Cette mort perdit tout : les Suisses écrasent l'armée française à Novare et prennent son artillerie; au nord, les Français sont battus par les Anglais, à Guinegate; vingt mille Suisses marchaient sur Dijon; il fallut traiter, payer les Suisses, renoncer au Milanais, s'allier à Henri VIII, dont la sœur épousa Louis XII. La France n'avait perdu que de vaines conquêtes; la guerre, qui s'était faite le plus souvent hors de ses frontières, n'avait pas atteint sa prospérité naissante : depuis l'avénement de Charles VIII, elle vivait et travaillait en paix sous la protection de l'autorité royale; le nom de Père du peuple, donné à Louis XII, n'est autre chose qu'un témoignage de cette sécurité intérieure et de la reconnaissance des populations pour un si grand bienfait.

C'est alors que paraissent sur la scène les deux hommes, si opposés de caractère et de génie, qui doivent recouvrir de leur rivalité personnelle l'inévitable lutte de la France et de l'Espagne. Le plus pacifique des rois de France ne pouvait se laisser, sans combat, entourer par les immenses possessions de la maison d'Autriche, réunies à la monarchie espagnole entre les mains de Charles-Quint et accrues de la couronne impériale. Qu'était-ce donc lorsqu'un roi chevalier montait sur le trône de France, lorsqu'à Louis XII succédait François Ier ! Ce règne, tour à tour si brillant et si sombre, fut inauguré par une victoire. L'armée française, trompant les Suisses qui gardaient les passages des Alpes, franchit des défilés jusque-là impraticables, et débouche dans le Milanais par le col de l'Argentière. Trente mille Suisses vinrent au-devant d'elle à Marignan. Ils se jetèrent intrépidement sur l'artillerie du roi, sans être arrêtés par les charges réitérées de la cavalerie française. La bataille, interrompue par la nuit, recommença le lendemain et fut terminée à l'avantage des Français par l'arrivée de leurs alliés de Venise. Les Suisses, déjà ébranlés, se retirèrent lentement. Le véritable fruit de ce combat de géants, comme l'appelait Trivulce, fut la conclusion avec la Suisse d'une paix perpétuelle qui permettait au vainqueur d'enrôler les vaincus, et qui assurait au roi de France le secours de cette admirable infanterie. L'Italie semblait livrée aux Français. Le pape Léon X, qui venait de succéder à Jules II et qui devait assister au démembrement de l'Eglise, rendit Parme et Plaisance au roi de France, et conclut avec lui ce célèbre concordat qui confirmait et étendait l'indépendance de l'Eglise gallicane et limitait aux seules Annates les revenus que le saint-siége pouvait tirer de la France. Quant au royaume de Naples, première occasion des guerres d'Italie, le traité de Noyon le laissa aux Espagnols, en échange de vaines promesses.

La mort de l'empereur d'Allemagne, Maximilien, mit en présence les deux rivaux. Tous deux poursuivirent les électeurs de leur argent et de leurs intrigues; tous deux, trop puissants pour n'être pas redoutés des princes allemands, eussent échoué, si Frédéric le Sage, électeur de Saxe, n'eût refusé l'empire et désigné lui-même dans Charles-Quint le défenseur nécessaire à l'Allemagne contre les Turcs. C'était mettre en péril l'indépendance de l'Europe pour assurer celle de l'Allemagne. Jamais souverain ne parut plus près de cette chimère tant poursuivie de la monarchie universelle que ce jeune prince, maître du nouveau monde et des plus riches pays de l'Europe. Son habileté, si supérieure à l'héroïque imprudence de son unique adversaire, semble lui assurer le succès; mais tant de justes raisons d'espérer seront confondues par la force des choses et par des événements imprévus plus puissants que la sagesse humaine.

Charles-Quint avait pour lui le pape et le roi d'Angleterre, que François Ier s'était en vain efforcé d'attirer dans son parti. La Navarre, que l'Espagne retenait malgré les engagements pris à Noyon, fut envahie par les Français, mais trop tard pour seconder la révolte des communes espagnoles, étouffée dans le sang de Juan de Padilla. Battus en même temps dans le Luxembourg, les Français le sont encore dans le Milanais, à l'attaque inutile et sanglante de la Bicoque. L'avénement au trône pontifical d'Adrien VI, ancien précepteur de Charles-Quint, la trahison du connétable de Bourbon, que les injustices du roi firent passer à l'empereur et qui tenta de lui conquérir la Provence, les revers de Bonnivet en Italie, mirent la France dans le plus extrême péril. Elle parut frappée d'un coup mortel à la bataille de Pavie.

Ce fut une défaite féodale, analogue à celles de Crécy et d'Azincourt. Le point d'honneur, qui empêche le roi de prendre une position plus forte, l'imprudence chevaleresque, qui le pousse à rendre son artillerie inutile, en se jetant au devant d'elle pour charger l'ennemi, étaient dignes d'un autre âge, sinon d'un meilleur sort. Le roi de France fut pris l'épée à la main. « De toutes choses, écrivit-il à sa mère, il ne m'est demeuré que la vie et l'honneur. »

Il ne se doutait pas qu'il gagnait par sa défaite l'appui de l'Europe, et que cette tendance de tous à secourir le plus faible pour se préserver du plus fort, qui devait plus tard donner naissance à un système régulier d'équilibre européen, allait agir en faveur du roi vaincu. Pendant que, dans sa prison de Madrid, il signait ce traité désastreux qui livrait la Bourgogne aux impériaux et qui abandonnait toutes les prétentions de la France, les puissances italiennes se liguaient avec le roi d'Angleterre

pour mettre un obstacle à l'ambition trop heureuse de Charles-Quint.

Celui-ci se vengea cruellement de la mauvaise foi du roi de France, qui avait fait annuler à son retour le traité de Madrid, et de la révolte de l'Italie, qui aspirait à l'indépendance. Il abandonna ce malheureux pays au connétable de Bourbon, que suivait ou plutôt qu'entraînait une armée d'aventuriers. Dans cet âge de transition, où la guerre avait cessé d'être féodale sans que les armées modernes fussent encore régulièrement organisées, le manque de solde suffisait pour changer les troupes en bandes indisciplinables, avides de meurtre et de pillage. Cette foule d'hommes armés, qui se précipitait avec le connétable de Bourbon sur l'Italie, était semblable aux grandes compagnies qui avaient dévasté si longtemps la France, et aux armées irrégulières qui vont désoler l'Allemagne. Le fanatisme religieux, excité par la réforme, se mêlait au goût du sang et du butin. On parlait d'étrangler le pape aussi bien que de piller Rome. Cette ville, remplie par Léon X des chefs-d'œuvre de l'art italien, fut prise d'assaut en une heure et livrée pendant dix mois à la plus affreuse dévastation. Le connétable de Bourbon avait été tué en se jetant un des premiers dans la place, et ainsi s'était terminée une vie agitée, à laquelle l'éclat, sinon l'honneur, n'avait pas manqué.

Ce brigandage, toléré par l'empereur, rendit à la cause de François Ier l'opinion de l'Europe. Il intervient en Italie, trop tard pour la sauver, assez tôt pour la reprendre, si son imprudence naturelle n'avait encore une fois ruiné de justes espérances. Pendant que Lautrec, maître du Milanais, vient assiéger Naples par terre, le Génois Doria la bloquait par mer au nom de la France. François Ier alarma ce puissant amiral par le dessein avoué de ruiner Gênes au profit de Savone. Doria passe au parti de l'empereur, Naples est sauvée, Lautrec réduit à capituler et l'Italie définitivement perdue pour la France. Le traité de Cambrai la livra sans réserve à l'Espagne, et le roi de France parut s'estimer heureux de voir Charles-Quint abandonner toute prétention sur la Bourgogne.

La paix était nécessaire à l'Europe, menacée par les Turcs qui avaient envahi la Hongrie et qui assiégeaient Vienne. L'Allemagne chrétienne s'unit, malgré ses divisions religieuses, contre le sultan, et le contraignit de reculer. Telle était déjà cependant la prédominance des intérêts politiques sur les passions religieuses, que le roi de France avait noué des relations avec Soliman et comptait sur ce redoutable allié pour abaisser Charles-Quint. La conquête de Rhodes, une flotte nombreuse et aguerrie, l'établissement des ports militaires de Tunis et d'Alger donnaient aux Turcs l'empire de la Méditerranée et y rendaient impossible le commerce européen. La marine génoise parvint à forcer la Goulette à l'entrée du golfe de Tunis, et vingt mille captifs chrétiens, triste témoignage de la puissance maritime des Ottomans, furent délivrés par Charles-Quint. Ce bienfait ne fut pas payé trop cher, quelques années plus tard, par l'échec complet de l'empereur dans une tentative semblable contre Alger. Malte, cédée par lui aux chevaliers de Rhodes, chassés de leur île par les Turcs, devint la seule et faible protection offerte au commerce chrétien dans la Méditerranée.

Pendant que Charles-Quint jouait le rôle de défenseur de la chrétienté, son rival cherchait ses alliés en dehors de l'Europe chrétienne et en dehors de l'Eglise. Les capitulations de la France avec Soliman assuraient au commerce français la sûreté dans le Levant, et déclaraient le roi protecteur des lieux saints, tandis que par un traité secret le sultan s'engageait à attaquer Naples. En même temps une alliance se négociait entre le roi de France et les protestants d'Allemagne. La guerre rallumée commença par l'invasion de la Savoie, à laquelle répondirent les menaces furieuses de Charles-Quint, suivies bientôt de l'envahissement de la Provence par soixante mille impériaux sous les ordres de l'empereur lui-même.

A ces troupes aguerries, François Ier ne pouvait opposer que de nouvelles levées, ces légions provinciales qu'il avait tirées de son royaume pour substituer une infanterie nationale aux mercenaires étrangers. On résolut de chasser l'ennemi de la Provence par la misère, au défaut de la force. Les places furent démantelées, les villages abandonnés, le pays dévasté. L'armée espagnole erra quelque temps dans cette solitude, et bientôt, épuisée par les privations et les épidémies, commença une pénible retraite. Le pape, au nom de l'Europe, de nouveau menacée par les Turcs, intercéda pour la paix; on conclut à Nice une trêve de dix ans.

Les embarras de l'empereur lui rendaient nécessaire la neutralité du roi de France. L'Espagne semblait agitée d'un nouveau désir de liberté; les Pays-Bas s'ébranlaient, et Gand soulevée s'offrait à François Ier : celui-ci, montrant tour à tour la plus insigne mauvaise foi et la plus téméraire confiance, se laissa séduire par les avances de Charles-Quint et l'engagea à passer par la France pour soumettre les Flamands. Gand une fois soumise, la guerre se rallume entre les deux rivaux : Nice est bombardée par la flotte turque et par la flotte française réunies. La bataille de Cérisoles, où l'infanterie française décida la victoire, fut une glorieuse revanche de Pavie. Mais Henri VIII, allié de l'empereur, assiégeait Boulogne; Charles-Quint envahissait la Champagne. On traita, et l'on se retrouva au même point qu'avant la guerre, si ce n'est que Henri VIII exigea deux millions pour la remise de Boulogne.

Il était réservé aux héritiers de François Ier et de Charles-Quint de terminer cette longue lutte à laquelle la France n'avait jusqu'à pré-

sent rien gagné ni rien perdu, tandis que croissait régulièrement la puissance espagnole. Le protestantisme allemand la tenait seul en échec et épuisait les forces de Charles-Quint. Le nouveau roi de France, Henri II, chercha de ce côté ses alliés et, avec l'assentiment de l'Allemagne, s'empara de Metz, de Tou et de Verdun, ou, comme on disait alors, des Trois-Evêchés. Charles-Quint irrité se jeta sur Metz, où le duc de Guise, déjà le favori du roi et populaire en France, se maintint courageusement et fit lever le siége. Une nouvelle défaite à Renty, et par-dessus tout la victoire du protestantisme, consacrée par la paix d'Augsbourg, achevèrent de dégoûter des affaires et du monde cet homme jusque-là infatigable qui avait porté si haut la fortune de l'Espagne et la gloire de son nom. Charles-Quint alla chercher dans un cloître ce repos qu'il désirait d'autant plus ardemment qu'il ne l'avait jamais connu, et qui devait bientôt peser à l'inquiète activité de son génie.

Bien qu'il laissât la couronne impériale à son frère Ferdinand, son fils Philippe II, qui héritait des couronnes d'Italie, d'Espagne et des Pays-Bas et des trésors du nouveau monde, était le véritable représentant de la puissance et des idées de Charles-Quint. Il devait reprendre, avec moins de génie, mais avec une opiniâtreté plus profonde et plus sombre, la double tâche de la monarchie espagnole, l'abaissement de la maison de France et la destruction de l'hérésie. Nous verrons bientôt comment il remplit ce grand rôle, et comment fut stérile tant de persévérance unie à tant de ressources.

L'Italie, soulevée par le pape Paul IV, tenta de mettre à profit, pour sa liberté, l'avénement d'un nouveau prince; mais le duc d'Albe, repoussant le duc de Guise et venant camper aux portes de Rome, apprit aux Italiens qu'ils n'avaient fait que changer de maître. En même temps l'armée française fut écrasée à Saint-Quentin par cinquante mille Espagnols, et l'on vit en quelles mains vigoureuses était tombée l'épée de Charles-Quint. Un second coup frappé à Gravelines décida la paix; mais une attaque hardie du duc de Guise avait enlevé Calais au roi d'Angleterre, fermant ainsi ce port toujours ouvert à l'invasion anglaise, et délivrant la France de la présence injurieuse et menaçante de l'étranger. La paix conclue à Cateau-Cambrésis laissait à la France cette précieuse et légitime conquête en lui retirant toutes les autres, sauf les Trois-Evêchés. Si la France sortait de ces longues guerres avec ses frontières plus fortes et mieux gardées, et si Calais repris valait mieux que les vaines conquêtes espérées en Italie, elle n'en était pas moins presque cernée par les vastes possessions de l'Espagne; elle retrouvait aux Pyrénées, aux Alpes et en Flandre la puissance espagnole, et l'empereur d'Allemagne était un frère de Charles-Quint. La paix d'Augsbourg était le seul échec, et la jeune ardeur du protestantisme le seul péril que la grande fortune de cette maison eût à regretter ou à craindre.

Depuis Charles VIII, la royauté française, toujours engagée dans la guerre, avait pris de plus en plus cette habitude du commandement et cette complète liberté d'action qui la distinguaient déjà de la royauté anglaise. Plus d'états généraux : des assemblées de notables suffisent pour soutenir, dans les grandes occasions, l'autorité royale; plus de fiefs hors de la couronne, excepté la maison de Navarre : des héritages et des confiscations ont fait disparaître les derniers vestiges territoriaux de la féodalité; aux besoins d'argent plus pressants de la royauté plus puissante répondaient la vente des charges judiciaires, de nouveaux impôts et la première dette publique, sous le nom de rentes perpétuelles sur l'Hôtel-de-Ville. Enfin, la France a rapporté des guerres d'Italie, avec des mœurs plus polies et plus relâchées, le goût des arts et la curiosité de l'esprit : elle a aussi sa renaissance.

LA RENAISSANCE.

Ce grand mouvement intellectuel qui précéda et accompagna la réforme sembla d'abord renfermé dans les limites de l'antiquité classique restaurée, approfondie et imitée. En Italie, la recherche des manuscrits, les traductions nombreuses et les vastes collections occupèrent tous les esprits distingués du siècle, sous la protection des princes. La bibliothèque du Vatican, fondée par Nicolas V, la bibliothèque Médicéo-Laurentienne, devinrent le centre de ce grand travail auquel les presses des Alde prêtèrent un puissant appui. Les textes restaurés par les Valla, les César Scaliger, les Vettori, en Italie; en France, par les Budé, les frères Pithou, les Casaubon; répandus, avec l'étude des langues anciennes, par Agricola en Allemagne, par Linacre en Angleterre, allèrent ouvrir une carrière nouvelle à l'intelligence de l'Europe. L'étude et l'imitation de ces monuments précieux devaient précéder l'inspiration originale. Platon trouve deux admirateurs et deux interprètes, Marcile Ficin en Italie, Ramus en France. Un manuscrit de ce Tite-Live qui nourrit le mâle génie de Machiavel, était payé au poids de l'or par le cicéronien Bembo. Les poëmes latins des Sannazar et des Vida disputaient aux poëtes italiens l'attention et la faveur des lettrés. Pic de la Mirandole promenait en Europe son universelle érudition. Reuchlin éveillait l'Allemagne et l'initiait à l'antiquité. En France, c'était le roi François Ier qui, par la fondation de l'imprimerie royale et par celle du collége de France, donnait en même temps aux esprits un aliment et une impulsion.

Cette résurrection universelle de la littérature des anciens, accueillie partout avec enthousiasme, eut sur le génie de l'Europe une influence décisive qu'on a célébrée et déplorée

tour à tour, mais qu'il est aussi impossible de nier qu'il est vain d'espérer la détruire. Lorsqu'on voit partout, et surtout dans l'Eglise, déserter les écrits des Pères pour ceux des philosophes de l'antiquité, la poésie sacrée pour celle de la Grèce et de Rome, le droit coutumier et féodal pour la jurisprudence romaine, on craint que les fruits de la révolution chrétienne ne soient perdus sans retour pour l'Europe et qu'elle soit rejetée dans les voies de l'antiquité. Mais c'est mal connaître la nature humaine que de croire qu'elle puisse ainsi revenir à un état antérieur et se dérober à la pénétrante influence d'une longue habitude. Les traditions chrétiennes ne furent pas anéanties : elles cessèrent de posséder exclusivement les âmes. Elles avaient renouvelé le monde ancien ; la victoire leur était désormais assurée, mais elles ne furent plus la règle unique et absolue du monde nouveau. Nous voyons dans Bossuet et dans Fénelon un admirable mélange du génie chrétien et du sentiment de l'antiquité. Disons donc simplement qu'après quinze siècles d'entière domination, l'influence chrétienne était désormais assez profonde et assez ineffaçable pour que les trésors de l'antiquité fussent rendus sans péril au monde moderne, pour que les traditions du genre humain fussent renouées sans que le présent disparût sous le passé. Toutes les grandes révolutions ont dû commencer par des exclusions absolues, pour finir par des transactions équitables.

Quant à ceux qui accusent cette résurrection de l'antiquité d'avoir relevé dans le monde les idées de guerre et de conquête, d'avoir substitué l'idéal des républiques oppressives du monde ancien à l'idéal plus doux de la civilisation chrétienne, et d'avoir ainsi retardé l'avénement de l'industrie et de la liberté, ils ne voient pas qu'ils imputent à une vaine imitation littéraire et politique des maux trop grands pour sortir d'une si faible cause, et qui n'ont, en réalité, d'autre source que le fond même de la nature humaine. Si l'on considère, en effet, l'état de l'Europe au moment où la passion de l'antiquité s'empara des esprits, l'on reconnaîtra qu'elle était déjà remplie des agitations qu'on attribue à cette passion nouvelle ; que, depuis l'invasion des barbares jusqu'à la rivalité de la France et de l'Espagne en Italie ; que depuis la révolte des serfs de Normandie jusqu'à la lutte glorieuse et stérile des communes de Castille contre Charles-Quint, la guerre civile et étrangère, l'ambition publique et privée, ont tenu autant de place dans la vie des peuples chrétiens que dans les pires moments de la civilisation antique. Ce n'est pas l'imitation de l'antiquité qui a fait désirer aux papes la suprématie universelle, aux rois le pouvoir absolu, aux peuples la liberté politique ; ce n'est pas la renaissance qui a créé des Grégoire VII, des Louis XI et des Etienne Marcel ; l'inquisition n'est pas son œuvre. Mais la nature humaine, placée, à plusieurs siècles de distance, dans des situations analogues, produit des actes qu'on peut comparer sans avoir le droit de faire sortir les seconds de l'imitation des premiers. En comptant les passions que la renaissance a excitées, n'oublions pas celles dont elle a détourné ou atténué la violence, et alors disparaîtra cette accusation contradictoire, qui rend les chefs-d'œuvre de nos aïeux responsables de nos folies.

Bien que Machiavel se soit inspiré de Tite-Live, ce n'est pas l'antiquité qui a fourni des théories et des exemples pour ce sombre chef-d'œuvre du *Prince*, où sont immortalisés, pour l'exemple des hommes d'Etat, les plus perfides et les plus cruels de ceux auxquels était échue la rude tâche d'en finir avec le moyen âge. Si la politique de Bodin est celle d'Aristote, si sa morale est celle de Platon, ce n'est pas à l'antiquité qu'il doit les superstitions singulières qui dominaient ce ferme esprit et qui font de ses œuvres un si bizarre mélange de haute raison et de chimères ridicules. L'inoffensive utopie de Thomas Morus est aussi bien un souvenir de l'antiquité qu'une de ces rêveries inévitables où le triste spectacle du monde rejette l'imagination humaine, et qui viennent attester par intervalles la tendance intime de notre nature vers la paix et l'harmonie. L'histoire, simple récit dans les chroniques du moyen âge, animée par le vif naturel de Joinville, par la passion chevaleresque de Froissart, s'enrichit, avec Commines, de leçons de politique et de morale ; elle se ressentira bientôt de l'influence antique ; les discours des grands personnages et les portraits composés avec art y introduiront l'éloquence et l'esprit, souvent aux dépens de la vérité. L'inclination des jurisconsultes pour le droit romain devint plus vive à mesure qu'il fut mieux connu. L'Italien Alciat, Cujas, Pierre Pithou, éclaircirent et commentèrent les textes qui sont encore les fondements de cette science du droit, que Dumoulin constitua, et qu'allaient illustrer les l'Hôpital, les Harlay et les De Thou.

La verve licencieuse et satirique des fabliaux du moyen âge, des contes de Boccace et de la reine de Navarre, de la comédie de Machiavel, coule à pleins bords dans le poëme antichevaleresque de l'Arioste, cet ancêtre ingénieux de Cervantes, et dans le chef-d'œuvre déréglé de Rabelais. C'est au-dessus de tous les satiriques de son temps et parmi les premiers de tous les âges qu'il faut placer l'immortel curé de Meudon. C'est rabaisser son œuvre inimitable que d'y chercher, comme on le fait trop souvent, une suite d'allusions directes, une série de personnalités. Ce libre et puissant railleur était un philosophe ; au delà des personnages, il peignait son siècle, et au delà de son siècle la nature humaine. Rien n'est trop grand pour prendre place sous cette large satire, et les individus s'y perdent comme des atomes. Cet idéal de l'intelligence raisonnable, cet idéal de l'égoïste bonhomie, cet idéal de la

cruauté et de la guerre injuste, de la médecine mercenaire, de la chicane audacieuse, ne convient à personne, et la taille matérielle de Pantagruel est, à vrai dire, la mesure morale de tous ces personnages. Tout en eux est abondant, démesuré, gigantesque; chacun d'eux est une classe d'hommes, une grande fraction de l'humanité. Conservons donc à cette épopée son rang et son caractère, et admirons-y cette étrange ampleur de l'esprit humain, qui lui fait, quand il veut, embrasser tout un monde. Rabelais craignait le bûcher; le sort de Dolet et de tant d'autres lui faisait horreur; et pourtant ne fait-il pas tout ce qu'il faut pour être brûlé? et, si nous ignorions sa fin, ne croirions-nous pas qu'elle fut violente? Ne nous trompons point sur cette apparente contradiction d'une crainte légitime et d'une extrême audace. Quiconque a lu son livre sent qu'il n'était pas le maître de ne pas l'écrire; que ce fleuve de satire rompait ses digues, et qu'en dépit de ses terreurs, il lui fallait ouvrir un passage au rapide courant de sa pensée.

Le sensualisme de Rabelais s'épurant dans un esprit plus délicat et devenant un épicurisme ingénieux, ces invectives bouffonnes faisant place au doute spirituel et railleur, un langage inimitable, donnent aux écrits de Montaigne une des premières places parmi les monuments les plus durables et les plus originaux de l'esprit français. L'antiquité est sa demeure habituelle; il en tire d'innombrables exemples; il trouve un tableau varié de la vie humaine dans ce Plutarque, auquel Amyot doit ajouter, en l'interprétant, l'empreinte charmante, et cependant trompeuse, de sa souplesse et de sa naïveté. La poésie épique, trop ornée par le Tasse, et son merveilleux emprunté aux deux religions, restent bien loin de la grandeur que le Dante a reçue de sa foi et de ses passions. En France, la poésie, brillant par intervalle, est le plus souvent étouffée sous les expressions et sous les images antiques dont Ronsard et son école ont espéré l'enrichir.

Mais le véritable représentant de la renaissance est cet homme actif et universel, plein de passion, sous une apparente indifférence, hardi avec mesure, dangereusement spirituel, qui réunit à l'enthousiasme des lettres antiques le goût du changement et du progrès, qui donna des espérances à Luther, et qui, en les trompant par amour pour la vie, n'en méritait pas moins sa reconnaissance, pour avoir ébranlé ce qu'on voulait détruire. Ce génie d'Erasme, qui semble reparaître dans le monde à divers intervalles, qui s'était déjà appelé Lucien, et qui devait s'appeler Voltaire, est plutôt destiné à préparer les grands changements qu'à les accomplir.

Un des signes les plus remarquables des nouvelles tendances de l'esprit humain est cette curiosité, maladive avant d'être féconde, qu'on porte dans l'étude de la nature et dans la recherche des forces cachées de la matière. Chimérique avec les Georges Vinctus, les Agrippa, les Paracelse, la science trouvera bientôt sa voie et aura sur les esprits, aussi bien que sur l'état matériel du monde, une décisive influence. La connaissance du corps humain et l'art de le guérir rendent immortels les noms de Vésale et d'Ambroise Paré. Enfin, Copernic lègue aux hommes, en mourant, une vérité physique dont on devait bientôt entrevoir les conséquences. La terre, réputée jusqu'à lui le centre du monde, devient après lui un des satellites du soleil et prend son rang parmi les planètes. L'importance indirecte d'un telle découverte est infinie. Un aspect nouveau de l'univers est un nouvel horizon ouvert à l'esprit humain. Tout change de face lorsque le point de vue est changé.

La grandeur de cette époque devient accablante pour la pensée, lorsqu'on voit se joindre à des progrès si divers et si nombreux l'éclatante floraison des arts, lorsque Michel-Ange, poëte, sculpteur, peintre, ingénieur, architecte, élève la coupole de Saint-Pierre et le mausolée de Jules II; lorsqu'à l'art des Cimabue, des Giotto, viennent se substituer la divine perfection de Raphaël, la composition savante de Léonard de Vinci, la grâce du Corrége, la vie et la chaleur du Giorgione et du Titien. Benvenuto Cellini porte en France son ciseau délicat, et le Primatice son élégant pinceau. Pierre Lescot commence le Louvre, Philibert de l'Orme les Tuileries; Germain Pilon et Jean Goujon, Jean Cousin, peintre et scupteur, honorent avec eux les premiers pas de l'art français. L'Allemagne a son peintre, Albert Durer.

Et lorsqu'on se représente tant de découvertes importantes et tant de beautés délicates accomplies ou développées au milieu de ce vaste incendie de la réforme qui a déjà troublé la fin des guerres d'Italie et qui va envelopper toute l'Europe, comment ne pas admirer la force et le génie de cette génération vigoureuse dont les pères étaient attachés à la glèbe et qui, à peine affranchie, déploie de tous côtés dans l'art, dans la religion, dans la politique et dans la guerre, une activité jusqu'alors inconnue, et devenue, après elle, l'état normal du genre humain?

LIVRE QUATORZIÈME.

LA RÉFORME

Depuis Luther jusqu'au traité de Westphalie.

LA RÉFORME. — LUTHER. — LA RÉFORME LUTHÉRIENNE EN ALLEMAGNE, EN SUÈDE, EN DANEMARK. — LE CALVINISME EN SUISSE, AUX PAYS-BAS, EN ÉCOSSE, EN FRANCE. — L'ÉGLISE ANGLICANE. — RÉFORME INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE ROMAINE. — ÉLISABETH ET PHILIPPE II. — GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, AUX PAYS-BAS. — LA SAINT BARTHÉLEMY. — LA GRANDE ARMADA. — LA LIGUE ET HENRI IV. — L'ÉDIT DE NANTES. — GUERRE DE TRENTE ANS. — PAIX DE WESTPHALIE. — RÉVOLUTION D'ANGLETERRE. — LES STUARTS ET LE PARLEMENT. — STRAFFORD ET HAMPDEN. — LE LONG PARLEMENT. — CROMWELL ET L'ARMÉE. — FIN DES GUERRES DE RELIGION.

LA RÉFORME. — LUTHER.

L'aspect varié et les phases diverses de cette grande révolution qui arracha à l'Eglise catholique la moitié de l'Europe, les rivalités et les contradictions des réformateurs, leur despotisme même en matière de foi, et leur aversion pour le libre arbitre, ne doivent pas nous faire oublier un instant que la réforme inaugure dans le monde chrétien l'indépendance de la raison individuelle, et y prépare l'avénement de la liberté politique. Le fait, l'exemple même sont ici plus forts que toutes les théories. En vain Luther jette l'anathème sur les anabaptistes; en vain Calvin brûle Servet et Henri VIII Lambert Simnel: ils ont eux-mêmes usé, devant leurs comtemporains, de la liberté qu'ils refusent aux autres; ils ont invoqué la raison des peuples avant de réclamer leur foi. C'est ainsi que le protestantisme témoigne, par des divisions infinies, de sa nature et de sa libre origine. Bossuet avait le droit d'infliger le nom d'*Histoire des variations* à son histoire; mais ces variations sont sa loi et la forme mobile de sa vie. Immuable d'un côté, puisqu'il prend l'Ecriture sainte pour fondement, il est de l'autre éternellement variable, puisqu'il l'interprète à l'aide de la raison humaine, et qu'il en doit suivre les progrès et les vicissitudes.

A ce fait primitif, qui détermina, en dépit des réformateurs, la destinée de la réforme, se joignirent plusieurs circonstances qui contribuèrent à en faire partout l'espérance, l'auxiliaire ou la garantie de la liberté politique. Ne fallut-il pas revendiquer, contre l'Europe catholique, la liberté de conscience qui en enveloppe tant d'autres? Une minorité qui ne peut user de l'oppression et qui la redoute, en devient nécessairement l'adversaire. Aux édits des souverains on opposa les droits de la parole évangélique, on prêcha jusque sur le bûcher. A la guerre on répondit par la guerre, et l'Espagne fut mortellement blessée. C'est ainsi que de ces longues luttes sortit invincible et universel, contre l'inconséquence des protestants eux-mêmes, ce principe nouveau de la liberté de conscience, introduit à jamais dans le droit public des nations modernes. Enfin la manière même dont la réforme divisa l'Europe lui imposa des destinées libérales. Elle dut lutter contre le plus despotique des gouvernements européens, contre la monarchie espagnole, et s'appuyer sur des peuples libres par nature et par nécessité, sur la Suisse, sur les Pays-Bas, sur l'Angleterre. Elle régna sur les races germaniques dont le génie indépendant, et favorable surtout à la liberté individuelle, s'associa étroitement à son propre génie; et elle lutta contre les peuples de race latine, en qui le goût d'un pouvoir central supérieur aux individus, de l'unité de gouvernement et de croyance, semble un héritage du génie organisateur et despotique de l'empire romain.

Des causes nombreuses et diverses assignées à la réforme, aucune n'a été plus unanimement reconnue que la corruption croissante de l'Eglise romaine. Les plaintes prophétiques de saint Bernard, avaient devancé les justes prières des Gerson et des Pierre d'Ailly, et ces témoignages illustres devaient recevoir une consécration de la bouche même du plus grand adversaire du protestantisme, de Bossuet. Tous avaient demandé à l'Eglise une réforme intérieure et volontaire, qui eût garanti la paix et l'unité du monde chrétien. Quel terrible avertissement que le grand schisme, où s'était posée, sans pouvoir être résolue, cette question fondamentale de l'autorité des conciles sur les papes, ou de la supériorité des papes sur les conciles! Accorder avec l'intérêt général de l'Eglise cette domination absolue d'une volonté unique et sans contrôle, était le problème qui déjouait les efforts des plus grands esprits de ce temps, et que la réforme devait violemment trancher pour la moitié de l'Europe. L'indigne

aractère de quelques pontifes, les crimes des Borgia, ajoutaient à la difficulté du problème out en rendant plus urgente la nécessité de e résoudre. Un pape guerrier et politique, omme Jules II, pouvait rendre de grands ser-ices à l'Italie; mais l'Europe chrétienne ne econnaissait pas, dans ce soldat courageux et ans ce diplomate habile, son premier pas-eur. Les bienfaits de Léon X, sa protection clairée, son goût délicat et surtout sa pas-ion pour le beau, le rendirent cher, à juste itre, à tous les lettrés et à tous les artistes de 'Europe civilisée; mais n'était-ce pas le même omme qui, pour rassembler un argent, d'ail-eurs si noblement employé, dispersait en Eu-ope les vendeurs d'indulgences, et encoura-eait un trafic dont un esprit plus religieux eût révu et repoussé le scandale?

La renaissance ne jouait donc dans la ré-orme qu'un rôle indirect : elle ne mettait 'Eglise en danger qu'en lui faisant oublier son aractère et sa mission, mais elle conduisait lutôt les hommes à l'indifférence religieuse u'à la passion réformatrice, elle faisait des Erasme et non pas des Luther. La force de la éforme fut au contraire dans cet esprit religieux les peuples dont les hommes qui gouvernent e monde oublient trop souvent l'importance, et qui produit par intervalles des mouvements aussi inattendus qu'irrésistibles. Léon X et l'Eglise lettrée ne se doutaient pas que Rome, embellie par tant de chefs-d'œuvre, parût aux hommes du Nord « une nouvelle Babylone; » et l'aimable protecteur de Raphaël, le spirituel correspondant d'Erasme ne pouvait voir autre chose « qu'une querelle de moines » dans ce débat où le peuple allemand mettait déjà toute son âme, où l'Europe entière allait être enveloppée.

Des mouvements semblables avaient déjà ébranlé l'Eglise. Jean Huss, brûlé par le concile de Constance pour une tentative de réforme, avait été vengé par la guerre et par des victoires. Wicleff, qui avait soulevé l'Angleterre, méritait son surnom d'*étoile du matin de la réforme*. Enfin, diverses hérésies, conservées par la tradition ou suscitées par de mystiques interprétations de l'Ecriture, comme celles des albigeois et des Lollards, avaient ensanglanté le midi et le nord de l'Europe. Mais ces mouvements, le plus souvent anarchiques et populaires, devaient échouer, parce qu'ils alarmaient plus d'intérêts qu'ils n'excitaient de sympathies. La réforme, au contraire, a réussi, parce qu'elle donnait à la passion changeante et passagère l'appui solide et durable de l'intérêt. C'est une illusion souvent fatale aux réformateurs que d'attribuer à une idée trop de puissance, en dédaignant de l'associer à quelque intérêt général, à quelque utilité comprise et désirée par tous. Jamais les principaux plébéiens de Rome n'eussent persuadé au peuple de lutter, avec une si ferme patience, pour l'égalité politique, si l'espérance de l'abolition de l'usure et de la loi agraire n'eût mis l'intérêt privé du parti du droit public. Ce que la vente des biens nationaux a donné de durable et d'invincible à la révolution française, la sécularisation des biens ecclésiastiques l'a donné à la réforme. Plus d'un prince qui l'eût écrasée a combattu pour elle; une génération a suffi pour rendre inébranlable la révolution territoriale, et par suite la révolution religieuse.

L'occasion de la réforme ne paraît pas répondre à l'importance de ses causes et à l'étendue de ses effets. Une décision énergique du pape contre le scandaleux trafic des indulgences, ou un concile sagement réformateur aurait suffi pour étouffer le débat à sa naissance ou pour en reculer l'explosion; mais l'indifférence de Léon X et l'absurde polémique des défenseurs de la vente des indulgences nourrirent et grandirent la discussion, qui embrassa bientôt des questions plus hautes et des intérêts plus généraux que le commerce du dominicain Tetzel et que les théories de ses apologistes.

C'était le fils d'un mineur d'Eisleben, étudiant, puis docteur à l'université de Wittemberg, qui devait engager cette grande lutte et la conduire à son terme. Il avait étudié le droit, la philosophie, la musique, s'était fait moine en un jour de ferveur et plongé dans l'étude des saintes Ecritures. L'âme ardente de Martin Luther devait l'emporter au delà de son premier dessein; son éloquence naturelle, tour à tour élevée et familière, sa façon vive et populaire de traiter les plus hautes questions et de les rendre claires aux esprits simples, son goût pour l'invective et surtout l'emploi nouveau, en pareille matière, de cette vigoureuse langue allemande, qui fit sous sa main tant de progrès, tout en lui servit à propager ses doctrines et à lui gagner des partisans, plus rapidement qu'il ne l'eût lui-même espéré et voulu. L'imprimerie multipliait et répandait ses écrits jusque dans les plus humbles villages de l'Allemagne. Même captif, il prêchait toujours et partout; aussi eut-il le droit de dire : « C'est la parole qui, pendant que je dormais tranquillement et que je buvais ma bière avec mon cher Mélanchthon, a tellement ébranlé la papauté que jamais prince ni empereur n'en a fait autant.»

Il était d'abord bien loin d'y songer; nul moins que lui ne pressentit son rôle : « Qui a vu cela dans les étoiles? » disait-il en parlant de sa vie. L'abus des indulgences lui fit mettre en question les indulgences elles-mêmes, puis le droit du pape en cette matière, puis ses droits de toute sorte, certains sacrements et certaines croyances : le culte des saints, le purgatoire, la confession auriculaire, la transsubstantation dans le sacrement de l'eucharistie, le célibat des prêtres et les vœux monastiques. Faisant chaque jour un pas vers une complète indépendance, il niait l'autorité du pape, pour reconnaître celle des conciles; puis celle des conciles, pour s'en remettre aux

Pères de l'Eglise, et enfin, supprimant tout intermédiaire entre l'homme et la parole sacrée, il ne reconnut plus d'autre autorité que celle des saintes Ecritures interprétées par la raison individuelle. Mais Luther ne semblait affranchir l'homme du jugement de ses semblables que pour l'abaisser plus profondément sous la main de Dieu. Cette grande question, si longtemps débattue, entre la grâce divine et le libre arbitre, fut résolue par lui contre la liberté de l'homme, et nul ne fut plus capable de bien que par le choix antérieur et supérieur à toute volonté humaine de la miséricorde divine. C'est ainsi que, dans ce vigoureux esprit, le fond de mysticisme, auquel nul génie allemand n'échappe, tenait pourtant sa place et témoignait de son existence par cette absorption de l'individualité humaine dans l'infini, qui semble moins encore un souvenir de saint Augustin qu'un pressentiment de la philosophie germanique. Si Luther ne marcha que par degrés vers cette séparation absolue de l'Eglise, on sait qu'il ne s'avança dans cette voie qu'avec une hésitation douloureuse et que chaque pas fut, pour sa conscience, une épreuve nouvelle. Il a lui-même laissé plus d'une trace éloquente de ses doutes et de ses angoisses, qu'à l'exemple des premiers chrétiens il attribuait au démon, son perpétuel antagoniste, l'ennemi de son repos intérieur, et, en même temps, la victime préférée de ses invectives les plus libres et de ses railleries les plus piquantes. Il se sentait, comme tous les hommes, tour à tour hardi et timide, plein d'espoir et découragé. Ce fut dans un de ses jours de foi et de résolution qu'il rompit à jamais avec l'Eglise, en brûlant solennellement, à Wittemberg, la bulle du pape qui condamnait l'hérésie naissante. La guerre est désormais déclarée, et de ce jour, 15 juin 1520, commence l'histoire politique et militaire de la religion nouvelle.

LA RÉFORME LUTHÉRIENNE EN ALLEMAGNE, EN SUÈDE, EN DANEMARK.

Charles-Quint semblait chargé d'étouffer la réforme en étant investi de l'empire. Il cita le réformateur à la diète de Worms et lui donna un sauf-conduit, que le souvenir de Jean Huss rendait nécessaire et cependant peu certain. Luther se rendit à Worms, presque en triomphe, entouré d'amis et de partisans. Il refusa de se rétracter, fut mis au ban de l'empire et, à son départ, enlevé par son protecteur, l'électeur de Saxe, qui lui donna pour asile le château de Wartbourg en Thuringe. L'activité de Luther redoubla dans la retraite, et ses pamphlets inondèrent l'Europe. La réforme, qui faisait chaque jour des progrès rapides dans le peuple, s'assurait en même temps contre les retours de l'opinion par la sécularisation des biens ecclésiastiques. La Saxe, Hesse-Cassel, le Meklembourg, la Poméranie sécularisèrent les domaines de l'Eglise. Le grand maître de l'ordre Teutonique devint duc héréditaire de Prusse, sous la suzeraineté de la Pologne.

Aux envahissements des princes, qui faisaient de la réforme un moyen de conquête, répondit le soulèvement des paysans, qui voulurent en faire un instrument de liberté. La Souabe, la Thuringe, la Franconie furent couvertes de bandes armées, révoltées, au nom de l'Evangile, contre la féodalité allemande, la plus pesante de l'Europe, parce qu'elle était la plus indépendante et la moins menacée. Tel est le sort des mouvements populaires, qu'une jacquerie semble en être le terme inévitable, si juste qu'en soit la cause, si légitime qu'en soit le but. Les douze articles de la réclamation des paysans sont une accusation terrible contre un ordre social où de telles demandes étaient séditieuses; mais les sauvages proclamations de Münzer, les sanglants excès de l'insurrection montraient assez qu'il fallait choisir entre la défaite des paysans et le retour de l'Allemagne à la barbarie. Luther jeta inutilement dans cette mêlée ses plus éloquentes paroles, rappelant les princes à la justice naturelle et le peuple à la résignation chrétienne. Il finit par se tourner entièrement contre les révoltés, qui, menaçant la réforme aussi bien que la société féodale, détruisaient les images et les livres, proclamaient, en s'appelant anabaptistes, la nécessité d'un second baptême, et imposaient à tous l'égalité de l'ignorance et de la misère. Ils furent enfin taillés en pièces par la noblesse rassemblée, qui abusa comme eux de la victoire et qui les fit retomber décimés dans leur servitude.

Mais les vainqueurs des paysans durent songer eux-mêmes à se défendre. La noblesse catholique s'était confédérée à Ratisbonne et à Dessau, et les princes réformés avaient fondé, à Torgau, ligue contre ligue. La lutte fut longtemps pacifique et adoucie par des concessions mutuelles. Si la diète de Spire avait interdit la propagation de la réforme, les protestants, comme s'appelèrent dès lors ceux qui avaient protesté contre la décision de la diète, purent cependant publier, l'année suivante, cette célèbre Confession d'Augsbourg qui devint le symbole de la réforme luthérienne, et leur ligue, resserrée à Smalkalde, fut suivie de la paix de Nuremberg, où l'empereur confirmait aux princes protestants le libre exercice de leur culte et la possession tranquille des biens sécularisés.

Le secret de cette tolérance était la rapide invasion des Turcs, que Soliman le Magnifique avait lancés au delà de Vienne, assiégée inutilement pendant vingt jours par son immense armée; puis la Hongrie envahie de nouveau, la Méditerranée en proie aux pirates de Tunis et d'Alger, enfin, les attaques renouvelées du roi de France avaient tenu l'empereur en échec, pendant que se poursuivaient en Allemagne les progrès du protestantisme et en même temps ses discordes. L'anabaptisme s'était re-

levé en Westphalie, plus aveugle et plus furieux que jamais ; ce n'était plus contre la société féodale et contre la tendance aristocratique de la réforme que se soulevaient les fanatiques, dont Munster devint le centre et le tailleur Jean de Leyde le chef et le prophète. Le christianisme disparaissait avec la société ; la polygamie, le règne despotique d'un inspiré auquel le royaume du monde était promis, des scènes étranges d'exaltation religieuse et de débauche publique donnèrent à cette insurrection un caractère particulier, contraire au génie de l'Europe et plus conforme au mysticisme sensuel de l'Orient. Cette secte, condamnée à périr, se défendit avec fureur dans Munster, et, pressée par la famine, vécut de chair humaine plutôt que de s'avouer vaincue et que de renoncer à la domination universelle. La ville fut enfin emportée d'assaut, et ce sombre délire fut étouffé dans le sang.

Mais Charles-Quint, délivré par un traité de toute inquiétude du côté de la France, jugea le moment venu d'en finir avec la réforme et, en même temps, avec l'indépendance de l'Allemagne, dont il pouvait armer une moitié contre l'autre. Les premiers actes du concile de Trente et les menaces indiscrètes du pape avertirent les protestants de se préparer à la lutte. Quatre-vingt mille hommes se rassemblèrent sous le drapeau de la réforme ; mais, abandonnés par la France, les protestants furent, en outre, trahis par le jeune Maurice de Saxe, qui seconda activement Charles-Quint. Les confédérés furent battus par l'empereur à Muhlberg, et leurs chefs, l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse, tombèrent au pouvoir de Charles-Quint. Luther était mort à temps pour ne point voir cette première lutte et ce grand revers.

L'imprudence orgueilleuse du vainqueur fit la fortune des vaincus. La dureté de Charles-Quint, qui traînait après lui ses deux vénérables prisonniers, ses projets de tyrannie, dénoncés par des mesures rigoureuses contre le duc de Prusse et par des menaces contre les possesseurs des biens sécularisés, sa faveur pour les étrangers espagnols et italiens qui envahissaient l'Allemagne, et surtout cet *intérim* où, s'érigeant en théologien, il prétendait concilier les deux partis, rendirent sa victoire infructueuse. L'Allemagne se trouva unie contre lui et communiqua toute sa force à ce jeune Maurice de Saxe, qui, allié de l'empereur, devint tout à coup le représentant du mécontentement public. S'alliant secrètement au roi de France Henri II, feignant d'aller soumettre Magdebourg et se joignant aux révoltés, il marcha rapidement sur Inspruck et faillit y faire Charles-Quint prisonnier. En même temps, la France s'emparait des Trois-Evêchés. L'empereur s'avoua vaincu. La convention de Passau, qui assurait aux protestants la liberté de conscience, ne fit que précéder la paix d'Augsbourg, qui proclamait leur égalité avec les catholiques, et qui tranchait le véritable nœud de la guerre, en déclarant définitive la sécularisation des biens ecclésiastiques. Mais elle était interdite pour l'avenir, et c'était une question nouvelle à résoudre par les armes.

L'Allemagne respira cependant et crut avoir payé son tribut à la révolution religieuse, qui allait maintenant agiter le reste de l'Europe. La réforme de Luther avait eu Charles-Quint à combattre et l'avait vaincu. Celle de Calvin aura Philippe II pour adversaire et remportera contre lui une victoire plus difficile et plus sanglante ; elle traînera Marie Stuart sur l'échafaud et renversera plus tard sa race du trône d'Angleterre. Mais, avant de raconter ces longues luttes et les grands changements que la nécessité de combattre le protestantisme amena dans la discipline et dans le génie de l'Eglise romaine, suivons dans le nord de l'Europe les destinées de la réforme luthérienne, et voyons comment elle s'unit étroitement, en Suède et en Danemark, au génie national et à l'amour de l'indépendance.

L'affranchissement de la Suède et sa conversion luthérienne furent une seule et même révolution accomplie par un seul homme. Elle était retombée sous la domination du Danemark, et l'union de Calmar rétablie l'asservissait à Christian II. Ce ne pouvait être que pour un temps : l'œuvre du Danemark en Suède était terminée depuis le jour où ce pays, gagné au christianisme et à la civilisation, s'était senti capable de vivre libre et avait revendiqué sa liberté. Christian II rendait cette dépendance stérile plus lourde encore par ses rigueurs contre la noblesse suédoise, décimée sur les échafauds. Une partie du clergé appuyait la tyrannie étrangère ; une commission ecclésiastique avait prononcé d'odieuses condamnations. Un jeune descendant des anciens rois de la Suède, retenu en prison par Christian, fut le libérateur de sa patrie. Il parut parmi les mineurs de la Dalécarlie, vécut quelque temps parmi eux, leur révéla, aux fêtes de Noël, sa naissance et ses desseins, et les entraîna contre les Danois. Cette race vigoureuse eut bientôt refoulé l'étranger et l'assiégea dans Stockholm. Cependant le Danemark était agité par les réformes de Christian, qui, protecteur zélé des paysans danois, comptait sur leur appui pour dompter sa noblesse et pour fonder le pouvoir absolu. Il échoua, fut déposé par l'aristocratie danoise, et Gustave Wasa, entrant dans Stockholm, fut proclamé roi de Suède.

C'était l'avénement de la réforme. Le clergé suédois était vaincu avec Christian. Les prédications, favorisées par Gustave, de deux luthériens, Olaüs et Laurent Petri, avaient peu d'influence sur un peuple encore illettré. La sécularisation des biens ecclésiastiques fit davantage : en Suède, comme en Allemagne, ce fut l'arme la plus redoutable de la révolution religieuse. A l'exemple de Gustave Wasa, les grandes familles réclamèrent les biens que

leurs ancêtres avaient concédés à l'Eglise et la réduisirent ainsi à ses revenus; ses dîmes même et sa juridiction lui furent enlevées par Gustave, et bientôt les états généraux de Westeras le déclarèrent dispensateur des dignités ecclésiastiques et possesseur des biens du clergé. Un an plus tard, au concile d'OErebro, furent arrêtés les dogmes et la liturgie de la religion nationale. C'était la réforme luthérienne qui prenait possession de la Suède. La hiérarchie épiscopale était maintenue, et on laissait au peuple suédois des cérémonies dont la pompe lui était chère et sans péril pour son indépendance religieuse. Dès lors, la destinée de la Suède fut irrévocablement fixée. Au dedans, la réforme devient le fondement de ses institutions, la règle de ses progrès, et surtout l'actif instrument de l'instruction populaire; au dehors, la réforme est la loi de sa politique, et son rôle est tout tracé dans les sanglantes querelles de l'Europe centrale.

La réforme monta sur le trône de Danemark avec Frédéric Ier, duc de Holstein, que la noblesse avait appelé à l'héritage de Christian II. L'aristocratie danoise et le luthéranisme devinrent en même temps les maîtres du pays; la défaite du pouvoir absolu emporta la domination de l'Eglise romaine. Les états d'Odensée consacrèrent cette révolution politique et religieuse, ordonnèrent la propagation de la réforme luthérienne, interdirent les vœux monastiques, le célibat des prêtres et tout rapport avec le saint-siége. Mais la mort de Frédéric fut le signal d'une réaction violente où le Danemark lui-même faillit périr. Les évêques danois voulurent exclure le fils aîné de Frédéric du trône et faire roi son plus jeune fils, par qui l'on espérait reconquérir le Danemark au catholicisme. Lubeck intervint dans le débat et lança sur le Danemark, au nom de Christian II, un terrible aventurier, le comte Christophe d'Oldenbourg. La guerre du comte resta célèbre en Danemark par les maux affreux qu'elle causa; mais elle eut du moins cet avantage, de rallier tout le monde au fils aîné de Frédéric, à Christian III. Les évêques furent déclarés déchus et remplacés par des surintendants chargés de la propagation de la religion évangélique; leurs biens furent sécularisés, et la noblesse, affermie dans ses priviléges, n'eut plus à craindre aucune réaction politique ou religieuse. La Norvége et l'Islande, soumises au Danemark, furent entraînées dans son changement.

LE CALVINISME EN SUISSE, AUX PAYS-BAS, EN ÉCOSSE, EN FRANCE.—L'ÉGLISE ANGLICANE.

Pendant que la réforme luthérienne séparait ainsi le nord de l'Europe de l'Eglise romaine, sans porter une atteinte bien profonde au culte et à la hiérarchie catholiques, une réforme plus austère et plus complète sortait de la Suisse pour envahir les Pays-Bas et l'Ecosse, et pour livrer en France un long combat à la domination de l'Eglise. Le libre arbitre, déjà mortellement blessé par Luther, est anéanti par Calvin, qui ne veut pas imposer cette limite à la toute-puissance divine. Une prédestination éternelle au salut, indépendante de la volonté et des efforts de l'homme, décide uniquement de sa destinée. L'Eucharistie de l'Eglise romaine, déjà modifiée par Luther, n'est plus, après Calvin, qu'un pur symbole. La hiérarchie épiscopale est détruite; l'égalité des ministres du culte entre eux et avec les fidèles qui les ont choisis est proclamée. Le calvinisme est une démocratie organisée, pour ainsi dire, en municipalités religieuses. A la rigueur des dogmes, à la simplicité sévère du culte, répondit dans les mœurs une austérité singulière, une gravité mêlée de tristesse. L'esprit religieux, moins concentré dans le culte et dans les cérémonies, s'était emparé de la vie tout entière, répandu sur toutes les pensées et sur toutes les actions.

Déjà le curé Zwingle, propagateur de la religion évangélique et, en plusieurs points, prédécesseur de Calvin, avait agité la Suisse allemande, et était mort en combattant pour sa réforme à la tête de son troupeau, lorsque l'auteur proscrit de l'*Institution chrétienne* vint de Nérac à Genève et s'y empara des esprits. Là encore l'indépendance politique accompagna la réforme religieuse. Genève s'affranchit des ducs de Savoie en devenant protestante; mais ce fut pour tomber sous la domination absolue de Calvin, qui, tour à tour chassé et rappelé par les habitants, se trouva enfin le maître, et fit de cette grande cité un sanctuaire et une forteresse. L'admirable situation de Genève assurait la sécurité du réformateur, et le calvinisme européen avait trouvé sa capitale. De Genève partirent les prédicateurs qui devaient conquérir l'Occident à la nouvelle doctrine, dont Calvin voulut maintenir à tout prix l'intégrité : car il n'échappa point à la contradiction des réformateurs, usant de son libre jugement et en refusant l'usage aux autres hommes, protestant contre les bûchers du roi de France et brûlant Michel Servet.

Les persécutions de Charles-Quint, son inquisition couverte du sang de plus de trente mille personnes, avaient effacé des Pays-Bas la réforme luthérienne et l'anabaptisme venus de l'Allemagne; mais le calvinisme y prit racine, et l'héritier de Charles-Quint usera sans effet toutes ses forces à le détruire; il ne fera que rendre plus étroitement unies aux Pays-Bas que partout ailleurs en Europe, la cause de l'indépendance nationale et celle de la liberté religieuse.

En Ecosse, les efforts désespérés d'une reine de la maison de Guise et du cardinal Beaton rendirent inévitable et sanglante la victoire du calvinisme. Il s'organisa sous la direction de Jean Knox, qui apportait de Genève toute la rigueur de Calvin, mais qui ne put exercer comme lui un absolu pouvoir. L'aristocratie

écossaise ne pouvait se gouverner comme la bourgeoisie génevoise. Il fallut renoncer à lui reprendre les biens ecclésiastiques, dont la sécularisation était d'ailleurs pour le culte nouveau le plus ferme des remparts ; mais ce fut en Écosse que l'organisation démocratique du calvinisme reçut son plus complet développement. Égaux entre eux, les ministres écossais ne sont revêtus d'aucun caractère sacré qui les distingue profondément des fidèles. Bientôt nous verrons d'autres sectes calvinistes appeler indistinctement tout chrétien inspiré à l'exercice passager du saint ministère. Le grand rôle des presbytériens et des indépendants, pendant la révolution d'Angleterre, nous fera voir comment à cette revendication d'une complète égalité religieuse s'associa celle de l'égalité politique.

En Suisse, aux Pays-Bas, en Écosse, la réforme calviniste conquérait des populations dévouées, un durable empire ; en France, elle n'obtint qu'un champ de bataille. La lutte religieuse y devint dès le début une guerre civile, et la guerre ne la termina pas d'une manière décisive. Le catholicisme prévalut au dedans et resta la religion de l'État ; mais la réforme ne fut pas anéantie, et au dehors la politique de la France fut liée aux intérêts protestants. Cette situation contradictoire domine la conduite de François Ier, qui brûle les protestants à Paris et s'allie à ceux d'Allemagne ; elle s'impose à Richelieu, qui fait le siége de la Rochelle et s'allie à Gustave Adolphe. La résistance intérieure de la France au protestantisme fut déterminée par plusieurs causes, plus puissantes que la volonté des individus et que l'énergie envahissante de la nouvelle doctrine.

La royauté, déjà investie par les concordats de la libre disposition des bénéfices et des dignités ecclésiastiques, et sûre de son empire sur le clergé, n'avait nul besoin d'accroître son influence sur la religion et sur ses ministres. Si la réforme ne pouvait, de ce côté, rien ajouter à son pouvoir, elle le diminuait de l'autre et en menaçait l'excessive étendue par la revendication de la liberté de conscience, par le réveil de l'esprit aristocratique, et surtout par cette libre sévérité de la réforme, qui empruntait, pour reprocher au souverain ses désordres ou ses abus d'autorité, la voix indépendante et fière des Anne Dubourg, des Coligny, des d'Aubigné. La royauté était donc naturellement du parti de l'Église romaine, et la politique de François Ier et de Henri II lui était imposée par son intérêt et par ses passions. Si elle parut plus tard dévier de cette politique et favoriser la réforme, ce ne fut qu'un accident dont l'arrogante ambition des Guises était la cause : elle redoutait d'ailleurs également les chefs de l'autre parti, et, préoccupée uniquement de sauver son pouvoir, elle les frappa tour à tour pour le défendre, vengeant sur le duc de Guise l'assassinat de Coligny.

La noblesse elle-même se divisa en deux camps : une partie embrassa la réforme par les mêmes raisons que partout ailleurs, sans qu'il faille méconnaître la foi sincère de plus d'un converti. La grande majorité du peuple, qui, protégé par le pouvoir royal, n'avait jamais souffert, comme en Allemagne ou dans les Pays-Bas, de la domination ou des exactions du saint-siége, et qui cédait à son insu au penchant des races latines pour l'unité de croyance et de gouvernement, resta sincèrement catholique, apporta une force immense à la cause du saint-siége et à l'influence de l'Espagne, et, mêlant la fureur démocratique à la passion religieuse, combattit en même temps le protestantisme et la féodalité.

Mais la cause la moins bruyante et pourtant la plus efficace de l'échec de la réforme française, fut la formation de ce tiers parti qui ne pouvait exister qu'en France, qui, dès le commencement de la lutte, voulut la rendre inutile, et qui, sans avoir combattu, finit par remporter la victoire. Qu'il se trouvât au XVIe siècle un parti comme celui auquel on donna le nom de *politique*, réclamant la liberté de conscience en un temps où chacun se croyait obligé de contraindre ses semblables à embrasser sa foi, distinguant l'unité nationale de l'unité religieuse, et sacrifiant la seconde au maintien de la première, condamnant l'un des deux partis sans prendre rang dans l'autre, écrivant la *satire Ménippée* et applaudissant à la conversion de Henri IV, c'est ce qui était impossible partout ailleurs que dans la patrie de Montaigne. Faible à ses débuts, ce parti alla croissant tous les jours, et devint maître des affaires publiques ; il s'appliquait à distinguer dans la réforme l'indépendance politique de la liberté religieuse, pour sacrifier la première au pouvoir royal et pour conserver la seconde aux consciences ; il se réjouit de la prise de la Rochelle, il gémit de la révocation de l'édit de Nantes, et parvint ainsi jusqu'à la révolution française, où il consacra la liberté des cultes et leur égalité devant la loi.

Mais, en attendant la victoire tardive de ce parti, la France va devenir le champ de bataille du calvinisme et de l'Eglise romaine. Elle nous offrira le plus triste et aussi le plus curieux des spectacles. Le luxe et la licence, apportés par les guerres d'Italie, l'extrême relâchement des mœurs, les désordres sanglants dont une cour italienne donnait l'exemple, firent un étrange contraste avec l'austérité des calvinistes et la rigidité de leurs maximes. Le mélange bizarre des passions religieuses et des plus odieux excès, l'indignité des acteurs et la grandeur du débat, quelques caractères héroïques, tant d'autres méprisables, l'aveuglement sanguinaire de la foule et, plus tard, son courageux dévouement, éveillent dans l'âme les sentiments les plus contraires, et la laissent indécise entre le dégoût et l'admiration.

L'Angleterre eut sa réforme particulière, et, bien qu'elle la dût aussi payer de son sang, sa

destinée fut rapidement et irrévocablement fixée. Elle fut en Europe le centre politique du protestantisme et en devint, pour ainsi dire, le saint-siége. Le vieil esprit d'indépendance, qui avait toujours rendu l'Angleterre indocile aux exigences de Rome, ne suffit pas pour l'en détacher et pour la jeter dans la réforme. La fortune eut une grande part à cette révolution, et ce changement, qui semblait inévitable, arriva comme un coup du sort. Henri VIII avait écrit un livre contre la réforme de Luther; un juste refus du pape, qui ne pouvait se prêter à d'indignes caprices, le décida tout à coup à se faire réformateur à son tour. Déclaré chef de l'Eglise anglicane par le parlement, qui supprima les couvents et attribua leurs biens à la couronne, il interdit à l'Eglise d'Angleterre tout rapport avec le saint-siége, et maintint, par les mêmes supplices, sa suprématie religieuse, que niaient les catholiques, et les principaux articles de l'ancienne foi, qu'attaquaient les protestants. Ce despotisme en matière de religion envahit bientôt la politique, et les libertés de l'Angleterre, de plus en plus opprimées par cette papauté nouvelle, sommeillèrent jusqu'à la chute des Stuarts; mais cette religion officielle elle-même, qu'Henri VIII imposait à ses sujets, fut modifiée sous son successeur, Edouard VI, et se rapprocha du calvinisme sans porter atteinte à cette hiérarchie épiscopale que l'Eglise d'Angleterre garda toujours comme un héritage du catholicisme, et qui sera plus tard si violemment attaquée. Le règne de Marie la Sanglante, qui épousa Philippe II et qui, pendant cinq ans, couvrit l'Angleterre d'échafauds et de bûchers, ne réussit qu'à y rendre la réforme invincible et l'Espagne odieuse. Elle laissa à sa sœur, la grande Elisabeth, qui donna, par le bill des trente-neuf articles, sa forme définitive à l'anglicanisme, une nation unie dans sa foi et dans ses passions, et disposée à soutenir énergiquement en Europe la cause des réformés.

C'est qu'en effet cette cause est la même, malgré les nombreuses différences qui séparent dans les dogmes, dans le culte et dans la discipline, les communions protestantes. Luthériens, calvinistes, anglicans, ont le même ennemi à combattre, le saint-siége. Ils ont tous un même adversaire, la puissance espagnole, vouée tout entière, naguère en Allemagne et dans les Pays-Bas, et bientôt en France, à la destruction de la nouvelle doctrine. Enfin, quelles que soit la modération des uns et l'audace des autres, quelle que soit l'intolérance de tous, ils réclament en commun la même liberté, celle de choisir leur culte et de régler leur foi, indépendamment de la tradition et de l'autorité; ils sont tous, quels que soient les noms divers qu'ils aient acceptés pour se distinguer les uns des autres, des protestants. C'est à ce titre qu'ils confondront leurs intérêts et leurs passions, qu'ils oublieront non-seulement les divisions de leurs sectes, mais les distinctions et les haines héréditaires des nationalités, que l'Allemagne et les Pays-Bas, que l'Angleterre et la France protestante se tendront la main, tandis que la France catholique appellera les soldats de l'Espagne. Telle est l'union redoutable qui menace d'arracher à l'Eglise romaine le reste de l'Europe, pendant qu'elle songe à reconquérir ce qu'elle en a perdu. Voyons comment, de son côté, elle s'est préparée à cette grande lutte et a réuni ses forces pour un suprême effort.

RÉFORME INTÉRIEURE DE L'ÉGLISE ROMAINE.

On ne vit jamais dans le monde de changement plus complet que celui qui rendit à l'Eglise romaine cette vigueur que la renaissance avait énervée et qui semblait à jamais perdue. C'est alors, au contraire, qu'elle accroît ses forces, qu'elle les concentre, qu'elle leur donne une direction nouvelle, et que, non contente d'arrêter les progrès de la réforme, elle la menace dans ses propres foyers. L'âge des Jules II et des Léon X est passé; le goût des lettres et la passion des arts ne viennent plus détourner les papes de l'œuvre laborieuse de la restauration du catholicisme; moins indulgents pour le génie, ils ne ferment plus les yeux sur les épreuves que l'esprit d'examen prépare à la foi des peuples; ils se souviendront toujours qu'Erasme a précédé Luther. Un concile œcuménique condamnera sans retour les doctrines protestantes; une inquisition nouvelle leur fera partout une guerre sanglante; un ordre religieux, dont l'organisation puissante est jusqu'ici sans exemple, enveloppera l'Europe d'un souple et indestructible réseau. Mais il faut se garder de confondre ces grandes entreprises de la papauté avec celles qui ont rendu Grégoire VII immortel. Il n'est plus question de revendiquer hautement le gouvernement temporel de la chrétienté, et l'on se garde, au contraire, d'inquiéter, par des prétentions intempestives, la jalouse autorité des rois. L'empire spirituel de l'Europe est le seul qu'on songe à ressaisir, et l'on aspire plutôt à gouverner la conscience des princes que leur royaume. On ne prétend plus affranchir l'Italie, lutter contre la puissance impériale, et encore moins disposer des couronnes. Au contraire, de même que Grégoire VII s'appuyait sur la foi des peuples pour assurer contre les rois l'indépendance et la domination du saint-siége, il faudra désormais s'appuyer sur le pouvoir des rois pour assurer, contre la réforme et contre l'esprit d'examen, la foi des peuples catholiques. Ce grand changement dans la direction des efforts de l'Eglise romaine s'accomplit avec autant de discrétion que de sagesse. On ne renonça pas hautement à la politique des Grégoire VII et des Innocent III; mais on l'abandonna sans bruit, pour adopter celle que l'état nouveau de l'Europe imposait au saint-siége, et qui exigeait d'ailleurs autant

de persévérance et peut-être plus de génie. C'est ce système qui armera Philippe II contre l'Angleterre, Ferdinand II contre les protestants d'Allemagne, et qui, plus tard, dominant la France par la conscience de Louis XIV, en chassera les réformés.

Ce fut par les mains de Paul III que commença la réforme intérieure de l'Eglise. Quelques-uns des abus qui avaient servi de texte aux attaques de Luther, disparurent. L'administration ecclésiastique fut simplifiée et épurée. Mais les efforts de la papauté étaient contrariés de ce côté par la force de la coutume et par la vivace opposition des intérêts particuliers. Ils furent plus heureux pour la création d'une inquisition nouvelle et de nouveaux ordres religieux. Ces inquisiteurs poursuivirent non-seulement l'hérésie, mais les études qui pouvaient la favoriser. Les académies italiennes furent pour la plupart dissoutes, les livres dangereux pour la foi interdits par la congrégation de l'Index; la confiscation et la mort, prodiguées par l'impitoyable tribunal, combattirent, par une terreur croissante, les progrès de la réforme et lui fermèrent le midi de l'Europe.

Pour l'attaquer dans ses foyers, pour lui disputer les contrées qu'elle commençait à ravir au saint-siége, furent réorganisés ou institués ces ordres religieux qui jouèrent, à divers degrés, un si grand rôle dans les agitations de l'Europe. Les camaldules et les franciscains se réformèrent, les capucins parurent, les barnabites et les théatins furent fondés. Recevant les aumônes, mais ne mendiant pas à domicile, comme faisaient quelques ordres du moyen âge, prêchant, soignant les malades, les théatins se mêlèrent ainsi aux affaires du monde et firent tourner au profit des progrès de l'Eglise romaine leurs talents, leur activité et leurs vertus.

Mais le premier de tous ces ordres, par la puissance de son organisation, par le nombre et les talents de ses membres, par l'habileté de sa politique, par l'étendue de ses entreprises et par la grandeur de ses travaux, est sans contredit cette corporation célèbre qui, sous le nom de compagnie de Jésus, força, par ses missionnaires, les impénétrables empires de l'Asie orientale, en fonda de nouveaux dans l'Amérique, et, travaillant à reconstituer l'Eglise romaine aussi bien qu'à l'étendre, combattit partout pour elle en Europe, suscitant des armées en Allemagne, des ligues en France, des complots en Angleterre, cherchant avant tout le succès, mais ne reculant pas devant le martyre, usant avec un égal bonheur de la paix et de la guerre, du tumulte et du silence, des tentatives hardies et des trames cachées, des vertus des hommes et de leurs vices, de l'ascendant de l'éducation première et des derniers troubles de la conscience, de l'innocence des uns et des remords des autres, partout présente et partout active, une dans sa pensée, multiple et infiniment variée dans son action. Telle fut, dans ses rapports avec le monde, la grande société religieuse et politique qui naquit de la mystique exaltation d'un seul homme, Ignace de Loyola, et qui se développa, en se fortifiant, par la sagesse exercée des hommes éminents qu'elle reçut dans son sein. Elle portait en elle-même le parfait modèle de ce gouvernement théocratique qu'elle rêvait pour les nations chrétiennes. Jamais, parmi les hommes, l'obéissance absolue et la rigoureuse discipline ne furent poussées aussi loin; jamais la puissance surprenante que peut donner à une seule volonté le concours soumis d'un grand nombre d'intelligences, ne fut mieux mise en lumière. Depuis le père provincial, chef de l'une de ces divisions par lesquelles la société se partageait le monde, jusqu'au plus humble des scolastiques, chargé de s'emparer de l'âme des enfants, une pensée unique anime tous ces esprits et meut tous ces corps : celle du général, qui, fixé à Rome, sachant tout et pouvant tout, se décide et agit avec une connaissance parfaite et une suprême autorité. Nulle fonction n'est immuable dans la société ni attachée à la personne; tel commande aujourd'hui qui obéira demain au dernier rang. L'intérêt général de la société et de l'Eglise romaine est le seul maître auquel tous appartiennent, et le chef de l'ordre n'en est que le tout-puissant interprète. C'est à ce titre qu'il dispose souverainement des diverses facultés de ceux qui se donnent à lui, leur assignant leur tâche, la leur retirant pour la leur rendre, se substituant à leur volonté anéantie et les faisant mouvoir. Ils sont pour lui, selon les constitutions de l'ordre, le bâton qui suit la main de celui qui le porte, le cadavre qui garde la position qu'on lui donne.

C'est ainsi qu'à la division infinie du protestantisme, l'Eglise romaine, s'abandonnant à son génie et appliquant sans restriction son principe, opposa cette redoutable unité. La création d'Ignace de Loyola et du pape Paul III devait traverser bien des épreuves et y puiser des forces nouvelles. Ses ennemis, s'en croyant parfois délivrés, furent épouvantés de la voir renaître, après s'être un instant dissimulée. Cette vitalité intérieure s'annonça, dès le début, par la rapidité extraordinaire des progrès de la société nouvelle. Lorsqu'elle perdit son mystique fondateur, elle n'avait que seize ans d'existence, et déjà cinquante-quatre provinces, cent colléges, plus de mille membres, dispersés de la France au Japon, attestaient la vigueur de ses premiers pas et annonçaient la grandeur de ses destinées. Les efforts de la réforme, la jalousie du clergé séculier, la haine de la magistrature, l'ombrageux absolutisme des gouvernements, la colère bruyante des peuples, s'épuiseront sans succès contre un adversaire insaisissable, et ébranleront parfois, sans le détruire, ce vaste monument de l'obéissance et de la foi.

L'inquisition établie, les ordres religieux,

créés ou réformés, étaient des armes dirigées contre le protestantisme; le concile de Trente ne fut qu'une déclaration de guerre. Il n'est plus question d'y chercher, comme naguère au colloque de Ratisbonne, un moyen de concilier les nouvelles doctrines avec la tradition de l'Eglise romaine. Ce n'est plus ici la place des esprits pacifiques, de ce cardinal Contarini qui admettait les idées protestantes sur la grâce et qui souhaitait ardemment un compromis entre le saint-siége et la réforme. Le concile de Trente ne fit que confirmer rigoureusement, sous l'inspiration énergique de l'inquisiteur général Caraffa et du jésuite Lainez, les points de la doctrine catholique qu'avaient discutés ou niés les réformateurs. L'anathème fut irrévocablement jeté sur tous ceux qui soutiendraient avec les protestants, soit les doctrines de Luther et de Calvin sur la grâce, soit le droit individuel d'interpréter les livres saints, soit l'inutilité d'un ou de plusieurs sacrements. Si l'on n'hésita pas un instant à condamner sur tous les points la réforme, l'on évita prudemment de trancher les questions insolubles qui avaient déjà divisé l'Eglise sur son organisation intérieure. La suprématie des conciles sur les papes ou des papes sur les conciles, l'institution divine ou papale des évêques ne furent un instant discutées que pour être laissées indécises, au nom de la paix de l'Eglise. Cette sage modération n'empêcha pas plusieurs décisions du concile d'être déclarées nulles en France, comme contraires aux libertés de l'Eglise gallicane et aux divers concordats. Ce fut surtout dans les dernières sessions de ce concile, souvent interrompu par les événements politiques, que Pie IV obtint plusieurs décrets favorables à l'absolue domination du saint-siége sur l'Eglise et à l'infaillibilité papale, sur les questions de foi et de discipline.

Les Pie V, les Grégoire XIII, les Sixte-Quint continuèrent, avec une énergie croissante, le grand travail de la restauration du catholicisme et de l'élévation de la papauté. La réforme du calendrier, l'ordre rétabli dans le gouvernement temporel du saint-siége et la sécurité dans ses domaines, et surtout la fondation par les jésuites de ce collége germanique où venaient se former pour les luttes religieuses les prêtres destinés à l'Allemagne, accrurent l'influence de l'Eglise romaine et furent autant de signes de sa ferme résolution de reconquérir l'Europe au catholicisme.

ÉLISABETH ET PHILIPPE II.

Elle avait pour elle la puissance et la sombre énergie de Philippe II; contre elle, l'habileté courageuse d'Elisabeth et l'enthousiaste union de tous les protestants de l'Europe. Maître du nouveau monde et d'immenses richesses, dominant l'Italie, la Flandre, les Pays-Bas, influent en France par son mariage avec la fille de Henri II et par son étroite alliance avec le parti catholique, tout-puissant en Portugal et en faisant une province de son royaume; roi dans la Castille, habituée par Charles-Quint à l'obéissance, et profitant d'une occasion favorable pour détruire sans retour les libertés de l'Aragon; redoutable sur la mer et arrachant aux Turcs la domination de la Méditerranée, servi par les plus grands généraux du siècle, Philippe II joignait à tant de ressources l'art difficile de s'en bien servir, exécutant avec une ardeur et une persévérance merveilleuses des desseins lentement conçus, ne reculant devant aucun moyen pour réussir, dégagé de tout scrupule, ne connaissant d'autre règle de conduite que l'intérêt du catholicisme uni aux intérêts de son pouvoir, d'autre devoir que d'agrandir la domination de l'Eglise et sa propre autorité. Il a succombé pour avoir commencé à la fois plusieurs entreprises dont une seule eût suffi à remplir sa vie, épuisant ses forces en Espagne, aux Pays-Bas, en France et contre l'Angleterre, faisant écouler de toutes parts son or et le sang de ses sujets. Mais il ne pouvait échapper à cette nécessité de son rôle: il lui fallait s'étendre autant que son multiple adversaire, le combattre partout et toujours, se jeter en tous lieux au-devant du courant qui avait déjà emporté tant de digues; et, en même temps, son propre royaume était rongé par le fléau qu'il voulait imposer à l'Europe. L'exclusive ardeur des passions religieuses y étouffait tous ces autres mobiles de l'activité humaine qui font la richesse et la grandeur des Etats. Plus d'industrie: les trésors du nouveau monde ne font que passer par l'Espagne appauvrie, qui achète tout et qui n'a rien à vendre. D'immenses troupeaux, cette dernière richesse des contrées mal cultivées, la parcourent périodiquement et y rendent l'agriculture plus difficile encore. Et tandis que l'injuste expulsion des Maures, réduits à choisir entre la conversion, la fuite, la mort ou l'esclavage, enlève à l'Espagne les plus industrieux de ses habitants, elle est couverte de stériles monastères dont la porte est assiégée de mendiants; c'est sur cette population décimée que l'état ecclésiastique prélève encore un impôt de près d'un million d'hommes. La puissance de Philippe II, déjà surchargée par les immenses entreprises du dehors, repose donc, au dedans, sur une base fragile, et l'Espagne, s'affaissant soudain sur elle-même, ne sera jamais tombée plus bas qu'après ce règne éclatant et funeste.

Le règne d'Elisabeth, au contraire, ne compte pas seulement parmi les jours les plus glorieux de son pays, mais parmi les plus féconds pour sa prospérité intérieure et pour son influence future en Europe. La puissance presque absolue des Tudor, l'oubli apparent des vieilles libertés de l'Angleterre, l'obéissance des parlements, la hauteur impérieuse d'Elisabeth, ne doivent pas nous faire illusion sur l'état moral de la nation anglaise et sur la cause de cette surprenante docilité. Le despotisme d'Elisa-

beth n'était pas soutenu, comme celui de Philippe II, par la force des armes ou par une tradition servile; l'enthousiasme populaire en était la seule base; la conscience d'un grand danger et d'un devoir difficile inclinait à une soumission dévouée les âmes les plus libres. C'était une sorte de dictature consentie. La force ne manquait pas pour s'en affranchir; mais qui eût voulu porter ce coup mortel à l'Angleterre et à la réforme? Des milices nationales, des contributions volontaires étaient les plus grandes ressources du gouvernement d'Elisabeth, et elles ne lui firent jamais défaut. Lorsqu'elle demandait au lord-maire de Londres quinze vaisseaux et cinq mille hommes pour repousser l'invasion espagnole, la cité lui offrait spontanément dix mille hommes et trente vaisseaux. Cette toute-puissance de la royauté anglaise était si étroitement liée à la situation de l'Europe et à l'état moral de la nation, que les successeurs d'Elisabeth seront châtiés moins pour avoir voulu agrandir son pouvoir que pour s'être obstinés à le conserver en dehors des circonstances qui l'avaient rendu supportable au peuple anglais. Ils tombèrent pour avoir fait hors de propos ce que le salut du pays avait demandé à Elisabeth. Les exemples qu'ils citeront pour autoriser leur despotisme seront exacts, et cependant sans valeur pour des temps nouveaux. Il leur manquera, de plus, cet art incomparable d'imposer et de plaire que possédait Elisabeth, et qui, ornant en elle le commandement absolu, ennoblissait l'obéissance. Nul ne saura comme elle s'arrêter à de justes bornes, céder à propos en paraissant commander encore, changer des plaintes prêtes à s'échapper en acclamations de reconnaissance, et mêler, dans l'habile exercice d'un pouvoir dangereux par sa grandeur même, un instinct féminin à une fermeté virile. Enfin, quel souverain vit son trône entouré de plus de gloires diverses et laissa un nom mieux accompagné de noms illustres? Les Cecil, les Raleigh, les Essex soutenaient ce grand règne dans la politique et dans la guerre; Bacon élevait en l'honneur de la raison humaine son impérissable monument; Shakspeare mêlait au poétique éloge de sa souveraine ces créations imposantes qui devaient étonner et ravir la postérité.

Ce fut en Ecosse que se rencontrèrent d'abord les influences rivales d'Elisabeth et de Philippe II. Le calvinisme y régnait sans partage, établi par la persévérance de Jean Knox et affermi par l'adhésion énergique de la féodalité écossaise. Un *covenant* avait resserré l'union des seigneurs pour la défense de la réforme, et l'appui d'Elisabeth les avait délivrés de la présence des troupes françaises, qui inquiétaient les réformateurs. Adopté par un vote solennel du parlement écossais, organisé par le Livre de la discipline, qui confiait le culte à de simples ministres élus par les fidèles, imposé par l'éducation aux générations futures, le calvinisme presbytérien était maître du présent et de l'avenir du pays. Il pouvait défier les plus habiles et les plus vigoureux adversaires; il défit, en se jouant, les tentatives de l'infortunée Marie Stuart, exposée, puis abandonnée par la France catholique et par le roi d'Espagne. Nièce des Guises, chefs du parti catholique en France, veuve à dix-huit ans de François II, qui avait laissé les Guises et sa femme sévir contre les protestants, Marie Stuart venait régner contre son gré dans ce pays sauvage dont la religion lui était odieuse, dont les mœurs sévères, endurcies par le calvinisme, effrayaient la jeune reine, élevée à la cour de France, et lui présageaient l'impopularité. Un cœur changeant, des passions vives, un caractère tour à tour faible et emporté, la rendaient peu propre au grand rôle que lui avait destiné le parti catholique de l'Europe. Elle n'était pas faite pour le relever en Ecosse, pour lui ouvrir l'Angleterre, dont on lui faisait imprudemment revendiquer la couronne; la sienne était déjà trop pesante pour sa tête. Elle était femme avant tout, et, tandis qu'Elisabeth, jalouse de sa liberté, dédaignait l'amour et le mariage, Marie Stuart se livrait sans réserve à son besoin d'obéir en aimant. Elle épouse le beau Darnley et bientôt s'en dégoûte; elle aime Rizzio et le voit tuer sous ses yeux; elle aime Bothwell et lui permet d'assassiner son mari; elle épouse, trois mois après le meurtre, cet homme grossier, et semble se plaire à sa brutale tyrannie. Mais l'Ecosse protestante était en armes; Bothwell et Marie furent vaincus sans peine, et la cause catholique entraînée dans leur ruine. Elisabeth, dont la main avait entretenu l'agitation, nomma un tuteur au fils de Marie Stuart et devint la véritable reine d'Ecosse, tandis que Marie sortait de son royaume en fugitive et se réfugiait imprudemment dans les États de sa rivale. Elle avait perdu l'Ecosse, qu'on espérait rendre par elle à l'Eglise romaine, et n'entrait dans cette Angleterre, qu'elle devait conquérir, que pour y trouver une prison et plus tard un échafaud. De ce côté, Philippe II et les Guises étaient définitivement vaincus.

GUERRES DE RELIGION EN FRANCE, AUX PAYS-BAS. — LA SAINT-BARTHÉLEMY. — LA GRANDE ARMADA.

Deux ans plus tard, ils semblaient vaincus en France par la paix de Saint-Germain, la plus favorable qu'eût encore conquise le parti protestant. C'est un spectacle instructif que de voir les réformés français, presque toujours vaincus sur les champs de bataille depuis le commencement des guerres de religion, obtenir, dans leurs traités, des conditions qu'on croirait imposées par la victoire. On peut trouver à cette contradiction apparente plusieurs causes : la facilité avec laquelle les protestants réparaient leurs défaites, et l'affluence d'une vaillante jeunesse dans leurs armées; la prudence du gouvernement, qui désirait les vaincre sans jamais les accabler et qui craignait de

se trouver seul en face des Guises; enfin l'opportune intervention des politiques, qui profitaient de la lassitude des deux partis pour leur conseiller la tolérance, et qui cherchaient, dans l'équitable rédaction des traités, la meilleure garantie de leur durée. C'est ainsi que la sagesse des uns et que l'intérêt des autres, atténuant les dangers de la lutte et les conséquences des batailles, conduisaient peu à peu la France vers la liberté de conscience et vers la paix. Mais au moment même où l'on croit toucher ce terme en signant le traité de Saint-Germain, la foi populaire, sur laquelle ne peuvent agir ni les conseils de l'équité, ni les calculs de l'intérêt, va rompre de nouveau toutes les digues, reculant de vingt années le triomphe des politiques et le repos de la patrie.

Dès son entrée en France, la réforme avait été accueillie par la persécution. Celle de François Ier fut cruelle; elle s'étendit sur une secte plus ancienne que la réforme et qui, renfermée dans d'étroites limites, ne menaçait en aucune façon l'unité du royaume. Une population inoffensive, les Vaudois, groupée dans deux petites villes, Mérindol et Cabrières, et dans une trentaine de villages au pied des Alpes, avait conservé quelques opinions hérétiques du moyen âge et inclinait vers le calvinisme. Le parlement d'Aix, sur l'ordre du roi, condamna ce peuple comme un seul homme; le président d'Oppède et l'avocat général Guérin furent chargés de l'exécution. Trois mille personnes, surprises par l'invasion inopinée de ces bourreaux, furent égorgées ou brûlées dans leurs maisons; six cent soixante furent réservées pour les galères; le reste mourut de faim dans les montagnes, et le pays incendié devint un désert.

Les Vaudois étaient anéantis; mais les protestants de France, plus difficiles à vaincre, multipliaient sous la persécution de Henri II et des Guises. En vain des arrêts sanglants contre les calvinistes et d'odieuses récompenses offertes à leurs délateurs menaçaient la religion nouvelle; elle s'étendit au milieu des supplices, portant à deux mille le nombre de ses églises, gagnant le clergé lui-même et prenant place au parlement. Henri II vint en personne y écouter une discussion sur ses édits contre les réformés. L'honnêteté courageuse de Dufaur et d'Anne Dubourg ne fut pas intimidée par la présence du roi. Ils s'élevèrent contre ces persécutions si peu chrétiennes, et le second, opposant au crime imaginaire de protestantisme les crimes plus réels de parjure et de débauche, parut ainsi désigner hautement le triste souverain qui prétendait à l'honneur de défendre l'Eglise romaine. Dubourg fut arrêté et brûlé vif en place de Grève.

Sous François II, un coup de main faillit livrer le pouvoir aux réformés. Le prince de Condé, l'amiral Coligny et un grand nombre de gentilshommes protestants préparèrent l'enlèvement du roi, qu'on espérait surprendre à Amboise. Mais l'entreprise fut prévenue et déjouée; les protestants conjurés furent égorgés isolément sur les chemins; quelques-uns, réservés pour une exécution solennelle, furent décapités devant le roi et la cour. L'avénement de Charles IX et la sagesse de sa mère suspendirent un instant les vengeances.

Catherine de Médicis était une vivante image de cette politique italienne qui rendait alors la cour de France aussi immorale dans ses moyens de gouvernement que déréglée dans ses mœurs. Mais sa passion pour le pouvoir, si vive qu'elle fût, ne la fit jamais sortir de cette modération, patiente et perfide à la fois, sur laquelle elle comptait presque aveuglément pour dénouer les situations les plus difficiles. Uniquement préoccupée de conserver à ses fils le gouvernement de la France, et à elle-même le gouvernement de ses fils, elle faillit plusieurs fois tout perdre par l'excès de son habileté. Elle avait, au plus degré, cette faiblesse des adroits politiques qui les amène à trop compter sur les combinaisons profondes, sur les moyens détournés, sur les effets logiques du calcul et de la ruse, et qui leur fait oublier la perpétuelle mobilité des esprits, l'aveuglement de la plupart des hommes sur leur intérêt, les emportements des peuples, en un mot, le grand rôle que jouent l'ignorance et la passion dans les affaires humaines.

Elle redoutait les Guises, enflés par leur récente victoire, et s'appuya contre eux sur le vénérable chancelier l'Hôpital, qui, égaré en ce temps de guerre civile et de mutuelle intolérance, souffrait de tous les coups portés par les deux partis, soit à l'unité nationale, soit aux droits de la conscience. L'édit de Saint-Germain est l'effort sincère et inutile de cet homme de bien pour assurer aux protestants la liberté de leur culte et pour leur interdire les assemblées politiques et les levées militaires. Telle était l'ardeur des esprits, qu'il suffisait de ne plus incliner d'un côté pour être emporté de l'autre. Les états d'Orléans, et surtout ceux de Pontoise, avaient émis des vœux qui faisaient passer la France de l'Eglise romaine au calvinisme, de la monarchie absolue à une monarchie tempérée par des états périodiques. Enfin une sorte de concile national, le colloque de Poissy, avait mis le catholicisme en question devant les évêques et devant le légat de la cour de Rome. Mais l'indignation de ces derniers rompit la conférence, et l'édit de Saint-Germain ou de janvier, en exaltant les espérances des protestants, parut aux chefs du parti catholique et au peuple de Paris une déclaration de guerre.

Elle était déjà partout commencée, et le sang coulait dans toutes les villes où les deux cultes se trouvaient en présence. A Vassy, les gens du duc de Guise massacrèrent les protestants, qui chantaient leurs psaumes dans une grange. La guerre, s'étendant par toute la France, fut impitoyable; la cruauté et la perfidie, qui semblaient naturelles aux hommes de ce siècle,

rendirent plus sanglante encore l'exaltation inséparable des discordes civiles. Au-dessous de Montluc, qui rouait et pendait les protestants, et du baron des Adrets, qui forçait les prisonniers catholiques à se jeter du haut d'une tour sur la pointe des lances, combien de fanatiques suivaient leur exemple sans atteindre à leur célébrité !

Chaque parti appelle l'étranger sans scrupule. Les Guises recevaient les conseils et les secours du roi d'Espagne; les Anglais occupaient le Havre au nom des réformés. Rouen, emporté par les catholiques, fut pillé huit jours, pendant que les protestants attaquaient Paris, défendu par les Espagnols. Une bataille décisive fut livrée à Rennes; les protestants y furent vaincus et Catherine de Médicis voulut terminer la guerre par des amnisties et des édits de tolérance. Mais les catholiques cédaient à l'entraînement de la victoire et à l'ascendant du duc de Guise. Il vint assiéger Orléans, et l'eût prit, si un protestant, renouvelant les actes de fanatisme qui sauvaient jadis Israël, ne l'eût tué par trahison dans son camp. Les deux partis ainsi affaiblis, l'un par une défaite et l'autre par un meurtre, laissèrent Catherine de Médicis conclure la paix à Amboise avec le prince de Condé. Le Havre fut tiré des mains des Anglais, et l'Hôpital reprenant, pendant cette courte trêve, ses utiles réformes, améliora par l'ordonnance de Moulins l'organisation de l'Eglise de France et l'administration de la justice.

La fréquente violation de la paix d'Amboise, le revirement de Catherine de Médicis qui semblait s'unir à Philippe II pour la ruine du calvinisme, et surtout la force rendue aux deux partis par une année de repos, amenèrent une lutte nouvelle. La bataille indécise de Saint-Denis, l'arrivée dans l'armée protestante de secours venus de l'Allemagne, forcèrent les catholiques à laisser confirmer la paix d'Amboise par celle de Lonjumeau. Mais l'état de la France et celui de l'Europe, en ce moment soulevée par les passions religieuses, rendaient tout accommodement impossible. L'Hôpital dut céder au temps et se retirer du gouvernement. La ruse et la violence devinrent après lui les seules règles de la politique de la cour. La vigueur sanguinaire de Philippe II et du duc d'Albe excita l'émulation de Catherine de Médicis et des chefs du parti catholique. On voulut frapper à la tête le parti protestant, surprendre Condé, Coligny, Jeanne d'Albret. Le coup de main fut manqué, la guerre rallumée, et La Rochelle fut choisie par les réformés pour leur place forte, pendant qu'un édit de Catherine de Médicis exilait les ministres de la religion protestante et en interdisait l'exercice sous peine de mort.

La bataille de Jarnac sembla d'abord écraser les protestants. Le prince de Condé, blessé la veille et se jetant tout sanglant dans la mêlée, y trouva la mort, et la conduite du parti échut à Coligny, qui devait en illustrer les malheurs. Des secours lui arrivèrent de l'Allemagne; l'armée catholique, accrue par des Espagnols et des Italiens, surprit les protestants à Moncontour et les accabla. Mais l'armée de Coligny se reforma en quelques jours, battit les catholiques à Arnay-le-Duc et marcha sur Paris. On l'arrêta par la paix de Saint-Germain. Un brusque changement semblait avoir jeté Catherine de Médicis et le jeune roi Charles IX dans le parti protestant. On lui accordait, outre le libre exercice du culte et l'égale admission à tous les emplois, quatre places fortes livrées à des garnisons protestantes, et la main de la sœur du roi pour le jeune Henri de Navarre. Vainqueur au dedans, le protestantisme allait diriger au dehors la politique de la France, et, pour achever partout l'humiliation de Philippe II, une armée française, commandée par Coligny, devait secourir contre lui les protestants des Pays-Bas.

Ces riches contrées, les plus industrieuses et les plus commerçantes de l'Europe, étaient alors livrées en proie à l'inintelligente cruauté de Philippe II. Charles-Quint avait déjà tâché d'y exterminer le protestantisme, mais il avait habilement ménagé l'ambition politique des nobles et les intérêts matériels des populations. Les impôts de Philippe II, ses garnisons, ses évêchés dotés par le pays, son despotisme mis au service des décrets du concile de Trente, les injures qu'il fit souffrir à la noblesse et les fardeaux dont le peuple fut accablé, déterminèrent contre lui et contre sa sœur, Marguerite de Parme, régente des Pays-Bas, le mécontentement unanime et énergiquement exprimé de toutes les classes de la nation. L'association des seigneurs qui avaient signé le compromis de Bréda pour la défense des libertés du pays, fut assez redoutable pour imposer à Marguerite de Parme le renvoi du cardinal Granvelle, exécuteur trop docile des desseins du roi d'Espagne; mais elle ne fut pas assez forte pour contenir la fureur populaire, et le pillage des églises, la destruction des images rendirent toute transaction impossible entre Philippe II et ses sujets rebelles. Bien que la noblesse flamande se fût hautement séparée de ces désordres, le roi d'Espagne comptait l'en punir et haïssait en elle le goût de la liberté politique aussi bien que le penchant à l'hérésie. Lorsque le duc d'Albe entra en Flandre à la tête d'une puissante armée, les rebelles, déjà condamnés par l'inquisition, étaient voués à une mort certaine. Cent mille personnes abandonnèrent un pays qui allait être couvert d'échafauds; le prince d'Orange se retira pour organiser la résistance et devint le dernier espoir des opprimés. Un conseil des troubles, justement surnommé le conseil de sang, poursuivit et fit exécuter plus de dix-huit mille personnes; le peuple et la plus haute noblesse payèrent également tribut à la vengeance du roi d'Espagne. Le comte de Horn et le comte d'Egmont montèrent sur l'échafaud.

Mais l'excès de l'oppression devait en hâter le terme. La spoliation, par des amendes et par l'impôt, se joignit à tant de meurtres juridiques pour entretenir et pour accroître l'exaspération populaire, tandis que les Gueux, comme se surnommaient eux-mêmes les vaillants compagnons du prince d'Orange, prenaient pied sur la côte par la prise de Briel, et menaçaient d'arracher les provinces du nord au roi d'Espagne et à l'Eglise romaine.

Cet homme impitoyable, qui ne pouvait souffrir le protestantisme à l'extrémité de ses Etats, pouvait encore moins tolérer l'islamisme au cœur de son royaume. La capitulation de Grenade, qui avait assuré aux Maures la liberté de conscience, avait été plusieurs fois violée par les rois et par l'inquisition; mais Philippe II en effaça jusqu'au souvenir: non content de leur imposer la foi catholique, il poursuivit jusque dans leurs usages, leurs costumes et leurs noms, les traces de la religion de leurs pères. Traités en ennemis, soumis à des lois d'exception, désarmés, les Maures se soulevèrent et combattirent avec un courage désespéré des troupes invincibles. Ils furent en partie massacrés, en partie transportés dans la Castille, et, au-dessus de dix ans, tous ceux qui survécurent devinrent esclaves. C'est ainsi que, par un étrange contre-coup, les discordes de la chrétienté retombaient sur les anciens conquérants de l'Espagne, et que la révolte des protestants faisait couler le sang des Maures.

Mais la France allait être à son tour, comme les Pays-Bas, inondée du sang des réformés. La réaction catholique prit en ce pays une forme plus odieuse que partout ailleurs: celle d'une trahison et d'un massacre. La paix de Saint-Germain était trop avantageuse aux protestants vaincus pour qu'on ne l'eût pas soupçonnée, après l'événement, d'être un piége. Rien ne prouve cependant que le retour du gouvernement à la politique protestante n'ait pas été sincère. Mais la crainte des Guises, qui avait déterminé ce changement, fit place à des craintes nouvelles. Catherine de Médicis fut effrayée de l'ascendant que prenait Coligny sur l'âme bizarre et changeante de Charles IX. Elle fut inquiétée plus encore et avec raison de l'attitude menaçante de la population parisienne, de l'impopularité de l'aristocratie protestante, accourue de toutes parts à Paris pour les fêtes du mariage du roi de Navarre avec la sœur du roi de France. Catherine résolut de se mettre à la tête d'un mouvement qui devenait inévitable, et de sauver la couronne de son fils par les passions qui semblaient devoir la perdre. L'espoir de faire disparaître dans la lutte les chefs du parti catholique aussi bien que ceux du parti protestant la confirma dans un projet où elle voyait la délivrance du trône et la pacification de la France. Elle n'eut pas de peine à faire entrer le jeune roi dans ses vues et à tourner contre les protestants cette fureur maladive qui faisait de lui l'aveugle et redoutable instrument de la politique de sa mère. Le 22 août, Coligny, sortant du Louvre, fut blessé à la main par un assassin aux gages du duc de Guise; dans la nuit du 24 août, le massacre général des protestants commença. C'était le jour de la Saint-Barthélemy.

Si le souvenir de cette journée ne peut s'effacer de la mémoire des hommes, c'est que jamais un crime public n'a été aussi solennellement préparé, aussi cruellement accompli, aussi impudemment justifié. Ce conseil des chefs de l'Etat organisant dans la cité l'assassinat et le pillage; ce jeune roi rassurant, par des embrassements hypocrites, ceux qu'il a désignés pour le meurtre; ce peuple ivre de sang, cette cour qui va en grande pompe voir à Montfaucon ce qui reste du corps de Coligny; le massacre ranimé à Paris par un miracle, propagé dans toute la France par les ordres exprès du roi, officiellement applaudi par le roi d'Espagne et par la cour de Rome; ce mélange repoussant de ferveur religieuse et de rage sanguinaire, de crédulité ridicule et d'impitoyable politique, tout contribue à donner à la Saint-Barthélemy la première place parmi les événements à la fois les plus déplorables et les plus instructifs qu'ait causés en Europe la lutte du protestantisme et de l'Eglise romaine.

En France, en Espagne, dans la Méditerranée, où la flotte turque venait d'être anéantie à la bataille de Lépante par les flottes combinées de Venise et de l'Espagne, la cause catholique semblait avoir triomphé. Mais aux Pays-Bas, les excès du duc d'Albe et de ses successeurs compromettaient sa victoire. Les provinces wallonnes, trop opprimées, s'unirent, malgré la différence de leurs intérêts et de leur religion, aux provinces bataves contre la domination espagnole. Cependant le vainqueur de Lépante, don Juan d'Autriche, profitant habilement des discordes religieuses qui rendaient cette ligue précaire, en prépara la rupture. Alexandre Farnèse l'accomplit, et les provinces wallonnes, abjurant l'union de Gand, qui avait confondu leur cause avec celle des provinces bataves, se soumirent au roi Philippe II par le traité de Maestricht. Mais la partie la plus intelligente et la plus active de la population alla dans les provinces du nord chercher une laborieuse indépendance. Réunies en faisceau par l'union d'Utrecht, ces provinces s'étaient constituées en république, après avoir en vain demandé des secours et un souverain aux principaux Etats de l'Europe. Les Provinces-Unies prirent pour chef, sous le nom de stathouder, leur libérateur, Guillaume d'Orange. Leur indépendance, désormais assurée, sera consacrée par l'adhésion de toute l'Europe et de l'Espagne elle-même aux traités de Wesphalie. Mais le prince d'Orange dut sceller de son sang le premier acte d'émancipation de la Hollande. Un fanatique, armé par le gouvernement espagnol, l'assassina.

Ces sanglantes perfidies semblaient introduites, par la fureur des passions religieuses, dans le droit public des nations. La France et l'Angleterre allaient en offrir d'aussi grands exemples. La saint Barthélemy avait été le signal de la guerre civile. Le parti calviniste reprit les armes et arracha au gouvernement de nouveaux traités. Charles IX était mort, l'imagination frappée de son crime. Henri III, plus occupé de ses plaisirs que de la lutte des deux religions, secondait plutôt les pacifiques desseins du parti politique que la haine impérieuse et pressante des catholiques et de leurs chefs. L'inutilité du massacre avait indigné plutôt qu'instruit ceux qui avaient eu recours à ce triste remède. Les continuelles variations du gouvernement, l'inconstance égoïste de sa politique leur apprirent à ne plus compter que sur eux-mêmes. De cette légitime défiance, des intrigues du roi d'Espagne et de la cour de Rome, de l'ambition des Guises, de la foi exaltée du peuple sortit la ligue, bizarre et redoutable assemblage de passions diverses et d'intérêts opposés.

L'objet principal et avoué de la ligue était le maintien et la défense de la religion catholique. La guerre était déclarée, sans acception de personne, aux ennemis de l'Eglise romaine, et l'obéissance promise, sans restriction, au chef que la ligue se serait donné. Cette place, Henri III voulut la prendre, moins pour la remplir que pour en écarter ses adversaires. Mais Henri de Guise fut le véritable chef de la ligue et, à vrai dire, elle ne vit dans le roi qu'un ennemi déguisé. Accrue par les efforts du clergé et du roi d'Espagne, en majorité aux états de Blois, elle réduisait le roi aux dernières extrémités, lui ordonnant de déclarer la guerre aux protestants et lui refusant des subsides. La mort du frère du roi, héritier de la couronne, donna tout à coup au fanatisme de la ligue et à l'ambition des Guises un objet déterminé. Pouvait-on laisser arriver au trône, en vertu de l'hérédité, le chef du parti protestant, ce Henri de Navarre, dont la mère avait peut-être été empoisonnée par Catherine de Médicis, qui était devenu la veille de la Saint-Barthélemy le beau-frère de Charles IX, qui dans la nuit du 24 août avait eu à choisir entre la mort et l'abjuration; qui, maître maintenant d'une armée et d'un grand parti, venait à Coutras de battre les catholiques et d'affecter une clémence royale envers les vaincus? Entre un changement de dynastie et un changement de religion le peuple ne devait pas hésiter et Henri de Guise était déjà désigné aux catholiques comme le successeur des Valois.

Les efforts de Henri III pour ressaisir le pouvoir faillirent le faire passer sans retour aux mains de son rival. L'entrée de Paris lui était interdite; il y entre aux acclamations de tout le peuple et vient braver le roi au Louvre. La garde suisse essaye en vain de contenir cette population turbulente, et son petit nombre se perd au milieu du soulèvement de la grande cité. Les barricades s'élèvent de toutes parts; le Louvre est assiégé; le roi s'en échappe avec peine et, confirmant la victoire du duc de Guise afin d'en marquer la limite, le nomme généralissime des armées du royaume. Les états généraux, convoqués à Blois, virent en présence le sujet et le souverain dont les rôles étaient intervertis et augmentèrent encore pour Henri III l'humiliation de sa défaite. Mais tout changea de face en un seul jour. Le roi, poussé à bout par la terreur et la colère, fit assassiner son rival; et, malgré la nouvelle force que ce crime, promptement puni, sembla un instant donner à la ligue, un coup mortel venait d'être porté à la cause de l'Eglise romaine et du roi d'Espagne.

Cette cause qui venait de perdre en France son principal défenseur avait reçu au dehors une double blessure. La mort de Marie Stuart l'avait ruinée en Angleterre; la défaite de la grande Armada l'avait atteinte plus profondément encore. La reine d'Ecosse, détrônée et captive, avait trouvé dans ses malheurs mêmes de nouvelles armes contre la reine d'Angleterre et contre le protestantisme. Les longues souffrances de Marie Stuart, la solitude, l'idée toujours présente d'une mort inévitable, avaient élevé son cœur et épuré sa pensée. Elle avait compris et accepté, non sans noblesse, ce nouveau rôle et cette attente prolongée du martyre. Toujours belle et touchante, recevant du malheur et de la résignation des grâces nouvelles, elle exercait sur tous les catholiques d'Angleterre une sorte de fascination à laquelle échappaient à peine ses ennemis et ses gardiens. Plus d'une conspiration se forma, inspirée par l'amour et par la piété; la vie d'Elisabeth fut plus que jamais menacée. Mais cette vie précieuse semblait à toute l'Angleterre protestante étroitement liée au salut de la nation. Les menées du roi d'Espagne, le dévouement des catholiques anglais à l'Eglise romaine, les doctrines jésuitiques, qui rendaient incertaine la vie de tous les souverains protestants, les complots découverts des William Allen et des Persons, les tentatives meurtrières de Babington et de ses complices jetaient dans les âmes une terreur qui se changea facilement en colère. La mort de Marie Stuart fut résolue. Son jugement par une commission ne fut qu'une vaine formalité, destinée à couvrir un acte de guerre religieuse. Elle fut condamnée à mort et la sentence, confirmée par le parlement, fut exécutée deux mois après. Une dignité courageuse, une douceur chrétienne ennoblirent ses derniers moments et purifièrent sa mémoire. Avec elle disparurent les complots et les espérances des catholiques anglais.

Mais cette mort ranima dans l'Europe catholique la haine de l'Angleterre, et Philippe II se chargea de la venger. Un immense armement épuisa les trésors de l'Espagne et menaça l'existence de l'Angleterre. Cent trente-cinq

vaisseaux sortirent du Tage, portant huit mille matelots et dix-neuf mille soldats. Une flotte de transport s'organisait en Flandre et trente-deux mille hommes, embarqués avec le prince de Parme, y attendaient l'armement qui devait protéger leur passage. L'Angleterre fut saisie à la fois d'épouvante et de fureur. On s'enrôla de toutes parts ; la nation offrit à la reine tout son or et tout son sang ; l'Europe attendait avec anxiété l'issue de cette lutte désespérée. Mais le sol anglais était déjà inaccessible à un ennemi et déjà s'était formée, par de longues croisières et par d'heureuses expéditions contre les colonies espagnoles, cette puissante marine qui devint dès lors le rempart mobile et indestructible de l'Angleterre. Les amiraux, qui avaient désolé les côtes du Chili et du Pérou, ne pouvaient laisser découvertes celles de leur patrie; les hardis corsaires, qui avaient tant de fois poursuivi les galions espagnols, chargés de l'or américain, ne devaient pas laisser atteindre l'Angleterre par des vaisseaux chargés de soldats. Le vent et les flots furent du parti d'Elisabeth ; ils aidèrent les brûlots anglais à troubler cette grande flotte et à la disperser jusque sur les côtes de l'Ecosse et de l'Irlande. Les ports d'Espagne, qui avaient envoyé l'*invincible Armada*, n'en revirent que les débris. Bientôt même, l'entrée du Tage était forcée et Cadix saccagé par les flottes enhardies de l'Angleterre.

LA LIGUE ET HENRI IV. — L'ÉDIT DE NANTES.

La lutte des deux religions était de ce côté terminée à l'avantage de la réforme. La France où, après tant de guerres et de crimes inutiles, les forces des deux partis se balançaient encore, ne pouvait être pacifiée que par une transaction ; mais le parti des politiques et le roi de Navarre, qui en devint le représentant, ne pouvaient triompher que par l'épuisement de la nation. Cette bienfaisante lassitude qui devait rendre à l'intelligence et à la justice le gouvernement du pays, nul ne la ressentait encore. La mort du duc de Guise avait enflammé tous les esprits, et, bien qu'affaiblie par cette perte irréparable, la ligue semblait maîtresse de la France : Paris en était le siége, et l'exaltation religieuse du peuple le préparait à tout souffrir pour la cause de l'Eglise romaine. L'alliance du roi de Navarre avec Henri III unissait l'autorité royale au parti protestant, et la rendait ainsi odieuse à la nation. Lorsque les deux rois campèrent avec quarante mille hommes sous les murs de Paris, la royauté fut poursuivie du même anathème que le protestantisme.

Cette situation politique qui jetait la ligue et l'Eglise dans une sorte d'opposition démocratique contre le pouvoir royal, devint plus claire et plus influente encore, lorsque la mort de Henri III, assassiné par un moine, fit du roi de Navarre l'héritier légitime du trône. En même temps que l'image de Jacques Clément était offerte dans les églises à l'adoration des fidèles, on proclamait hautement le droit de la nation à repousser un roi hérétique et à se choisir un souverain dont la religion fût conforme à celle de la majorité de ses sujets. L'impérieuse nécessité de sauver en France la cause catholique fit violence au génie monarchique de l'Eglise romaine, et lui fit adopter et propager, sur la souveraineté populaire et sur les rapports des peuples avec leurs rois, des doctrines directement contraires à celles qu'elle proclama si hautement un siècle plus tard, et desquelles elle ne s'est jamais départie. On vit alors le plus bizarre mélange d'idées théocratiques et de théories révolutionnaires qui eût jamais confondu la raison humaine : exemple curieux et salutaire de ce que devient la logique lorsqu'on l'appelle au service des passions et qu'il lui faut justifier des actions contradictoires. Le droit des souverains, invoqué en Espagne, en Autriche, dans les Pays-Bas, contre l'hérésie des sujets, fait place en France au droit des peuples, invoqué contre l'hérésie du souverain. L'obéissance est ordonnée d'un côté, la révolte de l'autre, avec une diversité de tactique, que l'état de guerre où se trouvait l'Europe explique sans l'excuser.

Mais une réunion de circonstances favorables à la pacification de la France rendit ce suprême effort inutile. La ligue n'avait pas de chef; Mayenne, qui combattait en son nom, n'y était pas populaire; il l'énervait en voulant la contenir; la passion lui manquait aussi bien que le génie. L'intervention de l'Espagne, sa direction et ses secours compromirent la ligue aux yeux d'un grand nombre d'hommes qui, las des querelles religieuses, s'apercevaient enfin de l'abaissement de leur patrie. L'Europe catholique elle-même, effrayée de l'ambition et des entreprises renouvelées de l'Espagne, souhaitait la victoire du roi de Navarre, et le pape devait voir sans déplaisir l'échec de son impérieux défenseur. Enfin l'héritier de Henri III était un homme supérieur, en qui le bon sens et la vivacité de l'esprit allaient jusqu'au génie, qui, loin d'exciter, comme les derniers des Valois, la haine et le mépris, rendait en lui tout aimable, jusqu'à ses vices, savait choisir et s'attacher les hommes, couvrait d'une bonhomie populaire une incomparable finesse, et montrait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles un amour véritable de la France, un désir sincère de lui rendre avec la paix son rang parmi les nations.

Il lui fallut d'abord opérer, dans son camp même, cette union qu'il apportait à la France. Il promit aux catholiques le maintien de la religion de l'Etat, aux protestants la liberté de leur culte. Abandonné des sectateurs fervents des deux partis, forcé de lever le siége de Paris, il suppléa au nombre des troupes par le courage, par l'activité qu'il inspirait aux siens. Resserré en Normandie entre l'armée de la ligue et la mer, il tient en échec, près d'Arques,

ses adversaires dix fois plus nombreux. L'année suivante, il les bat à Ivry et vient bloquer Paris, dont aucune armée ne l'écartait. Cette grande population, irritée par ses revers, excitée chaque jour par des cérémonies religieuses, par des prédications ardentes, par la présence d'un légat du saint siége, se défendit avec un acharnement qui, au milieu d'une affreuse famine, devint bientôt de l'héroïsme. Enfin le prince de Parme et les Espagnols, venus des Pays-Bas, forcèrent Henri IV de lever le siége pendant que Paris recevait des vivres; mais la division y était entrée et y préparait la paix. Le parti le plus énergique de la ligue fut réprimé par Mayenne, qui devint à la fois odieux au peuple et suspect au roi d'Espagne : celui-ci forcé de se prononcer aux états généraux, convoqués à Paris, demanda la couronne pour sa fille Isabelle. La nation, effrayée de cet abaissement dont elle n'avait pas encore eu conscience, se tourna du côté de Henri IV, qui leva tout obstacle à son avénement au trône, en se faisant catholique. Paris lui fut ouvert; les chefs de la ligue se rendirent l'un après l'autre à celui que l'absolution du pape avait couronné. Trois ans plus tard le roi d'Espagne, ruiné par de si longs sacrifices, hors d'état de troubler plus longtemps la France, et vaincu dans la courte guerre qui suivit l'avénement du roi converti, signa la paix de Vervins.

L'édit de Nantes donna en même temps à la paix intérieure de la France un fondement solide, en assurant à la religion catholique sa suprématie officielle, à la religion protestante sa liberté nécessaire. L'égale admission des protestants et des catholiques à toutes les charges, la possession garantie de plusieurs places de sûreté, le libre exercice du culte dans les châteaux et dans un certain nombre de villes, l'établissement d'une chambre protestante au parlement de Paris et de chambres mi-parties à Castres, Bordeaux et Grenoble, le droit de se réunir par députés pour traiter avec le gouvernement des intérêts de la religion protestante, furent autant de mesures sages et conciliatrices que les esprits éclairés avaient entrevues dès le commencement de la lutte comme les garanties de la paix, mais que l'épuisement d'une longue guerre pouvait seul rendre acceptables aux deux partis. Et cependant l'amour de la paix n'était pas si universel qu'il ne se trouvât des deux côtés des âmes ardentes pour accuser Henri IV, tantôt d'avoir trahi les protestants, tantôt de leur avoir livré la France. Il était en même temps exposé au poignard des Châtel et aux éloquentes invectives d'Agrippa d'Aubigné. Mais la grande majorité des Français aimait avec reconnaissance un chef sous lequel on commençait à goûter des biens depuis si longtemps perdus. On se rejetait avec ardeur dans les travaux de la paix; on pouvait prévoir la venue de cette prospérité rapide qui, chez les nations jeunes et vigoureuses, suit presque toujours, à peu d'intervalle, les grandes calamités; et le nom du roi et celui de son ministre Sully devaient rester glorieusement attachés à cette renaissance de la patrie.

On verra plus tard ce qu'ils firent pour la France, dont la grandeur va bientôt inquiéter l'Europe; mais il faut suivre d'abord en Allemagne et en Angleterre le cours de cette longue lutte religieuse qui, en France, vient de se terminer par une transaction. Si le protestantisme n'y est pas devenu la religion de l'Etat, la politique étrangère y est devenue exclusivement protestante. La destruction de la puissance espagnole, l'abaissement de la maison d'Autriche, ne peuvent s'accomplir que par l'union de la France et de tous les protestants de l'Europe. Henri IV avait adopté cette politique; sa mort inattendue n'en changea point la direction : le grand homme qui hérita de son pouvoir et de ses desseins était un prêtre, et cependant nous le verrons appuyer en Europe la cause protestante, identique aux intérêts de la France.

C'est que l'Europe est déjà bien loin de la ferveur religieuse qui faisait oublier à tous, pendant la première époque de la lutte, la grandeur et même le salut de leur pays. La rivalité des nations succède par degrés à celle des Eglises, et l'intérêt politique produit des alliances qu'eût naguère rendues impossibles l'antipathie religieuse. Les deux grands événements qui terminent cette période, la guerre de trente ans et la révolution d'Angleterre, sont des luttes politiques où la passion religieuse devient tantôt un prétexte, tantôt un puissant auxiliaire, sans jamais jouer le rôle principal, sans pouvoir rendre raison du cours des choses. La destruction du pouvoir impérial et l'abaissement de l'Autriche par les mains de la France sont, en Allemagne, les résultats de la lutte; en Angleterre, l'établissement définitif du régime constitutionnel et de la prépondérance de la chambre des communes dans le gouvernement du pays est le véritable but de la révolution et en sera le prix. Néanmoins, ces deux événements, antérieurs aux traités de Westphalie et encore empreints d'exaltation religieuse, doivent être regardés comme les derniers ébranlements que communique à l'Europe l'établissement de la réforme.

GUERRE DE TRENTE ANS. — PAIX DE WESTPHALIE.

Nous avons vu comment l'Eglise romaine résolut de reconquérir l'Europe centrale au catholicisme. En France, elle avait dû s'appuyer sur un peuple révolté, en Angleterre, sur une minorité factieuse. En France, elle avait dû terminer par une transaction une lutte inégale; en Angleterre, elle semblait entièrement et à jamais vaincue; mais elle disposait, en Allemagne, d'une force puissante et régulière, et pouvait y espérer la victoire. Le dévouement de la maison d'Autriche, et par celle-ci toutes

les ressources du pouvoir impérial lui appartenaient sans retour. Elèves dociles des jésuites, les successeurs de Charles-Quint favorisaient les efforts de cet ordre infatigable qui, reprenant peu à peu, dans la Styrie, dans la Bavière et dans la Bohême, les conquêtes de la réforme, la menaçait dans toute l'Allemagne. Déjà, enhardis par l'appui de l'Espagne et de l'Empire, ils avaient chassé de son siége l'archevêque de Cologne, qui, devenu calviniste, prétendait conserver son évêché malgré la clause du réservat ecclésiastique. Ils avaient chassé les protestants d'Aix-la-Chapelle, enlevé à Donawerth son titre de ville libre et impériale, obtenu la mise sous le séquestre de la succession de Clèves et de Juliers, à laquelle prétendaient des princes protestants. Le roi de France allait envahir ce pays et donner à la cause protestante une supériorité décisive : un fanatique l'assassina.

Privés de ce puissant secours, qui eût terminé la lutte à son origine, les protestants de l'Allemagne n'en étaient pas moins en état de défendre contre les armes de l'Autriche et contre l'habileté de la cour de Rome l'ordre politique sorti de la réforme. Cet ordre reposait, en effet, sur un fondement inébranlable, sur la grande révolution territoriale qu'avait accomplie en Allemagne la sécularisation des biens ecclésiastiques. Etroitement unie aux intérêts nouveaux qui en étaient sortis, la réforme pouvait défier les ardentes attaques. Une spoliation générale était pour les princes protestants la conséquence immédiate d'une défaite; ils avaient à défendre dans la réforme et leur religion et l'unique garantie de leurs biens. Ennemis de l'Espagne et de la maison d'Autriche, ils pouvaient compter tôt ou tard sur l'appui de la France, qu'eût affaiblie et menacée leur défaite. Enfin, dans ce grand débat où l'existence de la réforme était remise en doute, les protestants de l'Allemagne avaient le droit de compter sur l'appui de leurs frères du nord. Ceux-ci avaient reçu la réforme luthérienne du centre de l'Europe et ne pouvaient la laisser étouffer dans son berceau. La mère patrie de leur religion doit espérer leur secours. Aussi, malgré les vicissitudes d'une longue guerre et malgré ses défaites, la réforme sera sauvée en Allemagne, comme elle le fut en France, parce que ses ressources se renouvellent comme ses alliés se succèdent, et que, toujours vaincue, elle reparaît toujours sur le champ de bataille.

L'histoire de la guerre de trente ans n'est autre chose que le tableau de la succession de ces alliés, qui viennent tour à tour soutenir la réforme allemande contre les victoires renouvelées et jamais décisives de l'Autriche et de l'Eglise romaine. L'empereur Mathias vit commencer la lutte par le soulèvement des protestants de la Bohême; mais ce fut son fils adoptif, Ferdinand II, qui devait y jouer le plus grand rôle. Il était, avant d'arriver à l'empire, le plus actif des chefs de la ligue catholique qui s'était formée contre l'union des princes protestants. Détruisant les temples, brûlant les bibles, il était prêt à risquer sa couronne et sa vie pour anéantir en Allemagne le protestantisme. Son premier adversaire fut l'électeur palatin Frédéric, choisi pour chef par la Bohême révoltée. Prince médiocre, calviniste et, à ce titre, abandonné par les princes luthériens, Frédéric fut vaincu, chassé de la Bohême et dépouillé du Palatinat, qui fut laissé en partie aux troupes espagnoles et en partie au catholique Maximilien de Bavière. Les luthériens, qui avaient abandonné Frédéric, sentirent bientôt qu'ils s'étaient trahis eux-mêmes : les exils, les spoliations désolèrent la Bohême et effrayèrent l'Allemagne protestante. Elle comprit enfin l'importance de la lutte qui s'était engagée, par l'usage que l'Autriche faisait de sa victoire.

Le nord commençait à s'émouvoir. Le roi de Danemark, Christian IV, descendit en Allemagne au secours des réformés. Contre ce nouvel ennemi, Ferdinand chercha de nouveaux défenseurs. C'était, jusqu'alors, au nom de la ligue catholique et avec son armée qu'il avait combattu les protestants. L'influence de la Bavière, de Maximilien et de son général Tilly, dominait la ligue, et Ferdinand, qui voulait assurer en même temps en Allemagne la victoire du catholicisme et la domination de sa maison, voulut avoir une armée qui ne relevât que de lui seul. Alors parut le plus grand des aventuriers de ce siècle, le comte de Waldstein, esprit audacieux et bizarre, plein d'une étrange confiance dans sa fortune, doué de toutes les qualités militaires, mais comptant plus encore sur son heureuse étoile, aimant la guerre pour la guerre et adoré des soldats; redoutable à son maître, mais trahi sans cesse par la superstitieuse naïveté de son ambition. Il a bientôt autour de lui une grande armée; il bat Christian IV à Lutter, menace Stralsund et arrache au Danemark une paix humiliante qui livre à l'empereur les protestants de l'Allemagne.

Aussitôt la réforme est frappée au cœur par un édit de restitution. Tous les biens sécularisés depuis la convention de Passau devaient être enlevés aux protestants. L'empereur les livrait aux jésuites, à ses favoris, à sa famille. L'indépendance féodale de l'Allemagne était menacée aussi bien que la réforme. Dans les mains de Ferdinand, le parti impérial tendait à devenir une autorité monarchique et absolue, comme celle des rois d'Espagne et de France. C'était attaquer le génie même de l'Allemagne, c'était ajouter à la tâche, déjà si difficile, de la ramener à une seule religion, la tâche chimérique de la soumettre à un seul gouvernement. De telles fautes ne pouvaient rester impunies en face du plus grand politique de ce siècle, de l'homme de génie qui préparait alors la France à dominer l'Europe, et qui avait une conscience si claire de ses intérêts et de sa destinée. Richelieu n'eut pas de peine à exciter

contre Waldstein les soupçons de l'empereur, et, lorsque avec ce brillant aventurier eut disparu la meilleure partie de l'armée impériale, le roi de Suède, Gustave-Adolphe, poussé par la main de Richelieu, fondit sur l'Allemagne.

Le premier élan de cet héroïque jeune homme et de sa petite armée fut irrésistible. Une confiance religieuse, une discipline admirable la rendaient bien supérieure aux bandes de Tilly, plus redoutées des populations que de l'ennemi. Gustave délivre complétement le nord de l'Allemagne, bat Tilly à Leipsick, le tue au passage du Lech, et réduit l'empereur à implorer le retour de Waldstein. L'extrême péril fait subir à Ferdinand les humiliantes conditions de son ancien général. A peine a-t-il reparu dans son camp, qu'une grande armée l'entoure; il vient camper en face de Gustave-Adolphe, et lui livre une sanglante bataille à Lutzen. Le jeune roi tomba mortellement frappé au commencement de l'action, laissant aux siens la victoire. La guerre languit alors, et Waldstein, immobile, semblait l'abandonner pour de plus grands desseins. Agissant déjà en maître, ne cachant pas une ambition dont il croyait le succès inévitable, il paya de sa vie cette aveugle foi dans sa fortune. Ferdinand le fit assassiner. La guerre fut reprise avec une nouvelle vigueur contre les Suédois et contre leurs alliés de l'Allemagne. La victoire de Nordlingue désarma la Saxe et laissa la Suède seule contre l'empereur. La cause protestante semblait pour la troisième fois perdue; mais trop d'intérêts nombreux et importants étaient enveloppés dans sa défaite pour qu'elle fût irréparable. La France, qui la soutenait depuis longtemps par ses intrigues, vint la relever par ses armes. Richelieu accomplit le dernier dessein de Henri IV.

L'activité de ce grand ministre n'était plus détournée par les troubles de la France du soin de ses intérêts en Europe. Les protestants, vaincus au siége de la Rochelle, ne formaient plus un Etat dans l'Etat, et, l'œuvre de l'édit de Nantes ainsi complétée, ils jouissaient d'une liberté religieuse qui ne menaçait en rien l'unité de la France. Les grands, abaissés par la main du cardinal, cédaient de plus en plus au prestige de la majesté royale, et le désir de la faveur du roi remplaçait par degrés le goût de l'indépendance. C'est ainsi que la royauté, avilie sous les Valois, populaire avec Henri IV, recevait de Richelieu un caractère nouveau de grandeur et d'autorité, et se préparait à devenir, avec Louis XIV, une sorte d'émanation de la puissance divine. Sa tâche intérieure accomplie, Richelieu voulut jouer un rôle actif dans les débats de l'Allemagne, sauver les intérêts protestants, qui étaient en même temps ceux de la France, et sa mort n'empêcha pas ses desseins de s'accomplir.

Pendant que Bernard de Weimar, soutenu par les subsides de la France, soumettait pour elle l'Alsace, la marine hollandaise détruisait, à la bataille des Dunes, la marine espagnole; en Italie, les victoires de Casal et de Turin, dans l'Artois, la prise d'Arras, attestaient la vigueur nouvelle des armées françaises, qui allaient anéantir les vieilles troupes de l'Espagne et hériter de leur prestige. Cette monarchie espagnole, naguère si menaçante pour la liberté de l'Europe, s'écroulait de toutes parts. Le Portugal lui était enlevé, et la famille de Bragance y fondait une dynastie. La Catalogne soulevée appelait les Français, qui s'emparaient de Perpignan et du Roussillon, et qui devaient garder leurs conquêtes. Du côté de l'Allemagne, l'impétuosité française s'était personnifiée en un jeune héros qui, à vingt-trois ans, détruisit à Rocroi l'infanterie espagnole. Cette terrible bataille n'était que le premier pas du grand Condé. Les négociations trop lentes qui, depuis plusieurs années, préparaient les traités de Westphalie, furent précipitées par ses victoires. L'armée bavaroise, battue dans ses retranchements à Fribourg par une heureuse audace, est accablée à Nordlingue et laisse son général sur le champ de bataille. Un dernier coup est frappé sur l'Espagne dans les plaines de Lens, et les traités de Westphalie sont signés. Ainsi s'annonçait à l'Europe, par l'audace des entreprises, par la rapidité des succès, par la juvénile ardeur des troupes et de leurs chefs, cette supériorité de la France qui, succédant à celle de l'Espagne, doit exciter à son tour la jalousie de l'Europe et y succomber.

La paix de Westphalie est le terme et le résultat du grand mouvement que la réforme a imprimé à l'Europe. Les changements qu'elle a produits dans l'état des peuples sont consacrés par les traités d'Osnabruck et de Munster. Elle a arraché les Provinces-Unies à la domination espagnole, et leur indépendance est reconnue, une nouvelle nation est fondée. Elle a appelé la Suède dans les débats religieux de l'Europe centrale, et lui fait une place en Allemagne, en lui donnant, avec une partie de la Poméranie et les évêchés de Brême et de Verden, trois voix aux diètes de l'empire. La Suisse, qui de Genève a envoyé le calvinisme en Ecosse, en France et aux Pays-Bas, voit son indépendance de fait reconnue en droit. La France, qui a sauvé en Allemagne la cause protestante, reçoit l'Alsace, les Trois-Evêchés, Philipsbourg, Pignerol, et sort si puissante de la lutte, qu'elle menace à son tour l'équilibre européen. L'électeur de Brandebourg, la Saxe, le Mecklembourg, Hesse-Cassel sont agrandis, comme la Suède et comme la France, au prix de nouvelles sécularisations. Le Palatinat, perdu par Frédéric V, après la première période de la guerre de trente ans, est rendu à son fils par la victoire tardive de sa cause.

L'Espagne et l'Autriche, qui se sont vouées à la destruction de la réforme, sont définitivement abaissées. L'Espagne a perdu le Portugal, les Pays-Bas, le Roussillon, et le traité des

Pyrénées va bientôt rendre ses pertes irrévocables. Son armée est détruite, et la France, qu'elle disputait à Henri IV, hérite de sa supériorité militaire sur le continent. Sa marine est anéantie, et les descendants des Gueux, les fils des rebelles des Pays-Bas, héritent de sa suprématie maritime. Voilà ce qui reste de la grandeur de Charles-Quint et de l'ambition de Philippe II. L'Autriche a perdu sa domination sur l'Allemagne et entraîné le pouvoir impérial dans sa ruine. Elle subit la confirmation de la paix d'Augsbourg, l'extension de cette paix aux calvinistes, l'entrée des protestants, en nombre égal avec les catholiques, dans la chambre impériale et dans le conseil aulique; il lui faut reconnaître la souveraineté individuelle des Etats allemands, et la nécessité de leur contrôle pour tous les actes d'intérêt général. Voilà le fruit des efforts de la maison d'Autriche pour établir en Allemagne, avec sa domination, l'unité religieuse et politique.

Avec ces importants traités se termine en Europe la lutte des deux religions; ce n'est pas qu'elles doivent vivre en paix: en France, en Angleterre, elles se feront encore longtemps la guerre; mais leur débat n'enveloppera plus l'Europe, et sera sans influence sur l'état général des nations. La scène appartient désormais aux intérêts politiques des peuples, à la lutte de tous contre l'ambition d'un seul, au maintien laborieux de l'indépendance universelle des Etats, sans cesse menacée et sans cesse raffermie. L'histoire générale de l'Europe n'est plus que l'histoire des vicissitudes de ce système qu'on a justement appelé l'équilibre européen.

RÉVOLUTION D'ANGLETERRE. — LES STUARTS ET LE PARLEMENT.

Tandis que se dénouait en Allemagne le sanglant débat des deux religions, et que les traités de Westphalie renouvelaient la face de l'Europe centrale, l'Angleterre était agitée par cette grande révolution politique et religieuse qui devait établir en ce pays la monarchie constitutionnelle et la prépondérance de la chambre des communes, et dont le résultat provisoire était l'abolition de la royauté et la fondadation d'un gouvernement militaire. Ce grand événement n'eut alors aucune influence sur l'Europe, et l'Europe n'y prit aucune part. Ce fut dans le champ clos des Iles britanniques que se débattirent ces importantes questions, qui devaient plus tard intéresser le genre humain tout entier, mais qu'à cette époque la seule Angleterre était digne de comprendre et d'agiter. Un théâtre resserré, des vues claires et précises, des actes froidement énergiques et légalement hardis, d'antiques traditions appelées au secours de prétentions nouvelles, l'absence de vagues théories, un bon sens toujours présent, échauffé et jamais obscurci par l'enthousiasme, une dignité soutenue, donnent à cette révolution un caractère particulier de sagesse pratique et de justice rigoureuse et en expliquent la fécondité. La grandeur que la nation anglaise en a reçue, lorsque après une réaction passagère elle en a recueilli les bienfaits impérissables, semble une récompense méritée de sa conduite aussi bien qu'une conséquence nécessaire de sa victoire; et les descendants de la génération qui a deux fois vaincu les Stuarts, ont pu dire avec vérité par la bouche de leur plus éminent historien: « Pour l'autorité qu'a gardée la loi parmi nous, pour la sûreté de nos biens, pour la paix de nos rues, pour le bonheur de nos foyers, nous devons notre reconnaissance d'abord à celui qui élève et qui abaisse les nations, et ensuite au long parlement, à la convention de 1688 et à Guillaume d'Orange. »

Elisabeth laissait en mourant, au fils de Marie Stuart, l'Irlande, si longtemps indocile, définitivement soumise à la domination anglaise, et le nouveau roi unissait, en montant sur le trône, la couronne d'Ecosse à celle d'Angleterre. L'Eglise anglicane, à laquelle un si grand rôle était réservé dans la révolution prochaine, voyait en même temps reculer les limites du royaume et s'accroître le nombre de ses ennemis. En effet, la ferveur catholique de l'Irlande, accrue par le voisinage du protestantisme, offrait un secours toujours présent aux ennemis de l'Eglise anglicane, soit qu'elle fût attaquée du dehors, soit qu'elle fût menacée et trahie par son chef légal, par le roi d'Angleterre. Elle rencontrait en Ecosse, pour des motifs opposés, une haine aussi vive et peut-être plus dangereuse. L'Ecosse presbytérienne voyait dans l'institution des évêques un funeste héritage de l'Eglise romaine, dans les cérémonies et dans les ornements conservés par Henri VIII, des restes d'idolâtrie, et confondait dans une aversion commune le papisme et l'Eglise anglicane. Pour l'Ecosse et pour l'Irlande, également enflammées par des croyances contraires, la question religieuse dominait toutes les autres et devait être dans la révolution la seule règle de leurs mouvements.

En Angleterre, la passion politique se partageait avec la passion religieuse le gouvernement des esprits. Le pouvoir absolu d'Elisabeth n'avait été qu'un fait et n'avait d'autre base que le consentement intéressé de la nation. Les antiques libertés de l'Angleterre subsistaient en droit, et si les nécessités de la lutte européenne, que soutenait la réforme, les avaient pour un temps suspendues, elles n'en existaient pas moins, prêtes à devenir d'infranchissables obstacles contre un despotisme auquel se refuserait l'Angleterre. Loin de sacrifier ces libertés, la classe éclairée sentait plutôt un besoin nouveau de les étendre; les dernières années du règne d'Elisabeth avaient élevé les âmes, et le dévouement docile qu'elle inspirait n'était point un acheminement vers la servitude. En même temps, de nouvelles garanties étaient nécessaires à une prospérité nouvelle: si les inté-

rêts de la nation avaient de plus en plus besoin de la protection de la loi, ils étaient devenus assez puissants pour protéger la loi à leur tour et pour imposer de plus étroites limites à l'arbitraire du pouvoir royal.

Cette sécurité extérieure, qui rendait la nation moins disposée à obéir à ses rois, ranimait aussi les divisions religieuses que le danger avait un instant effacées. Lorsque la réforme semblait vaincue en France et était menacée en Angleterre, lorsqu'on croyait sans cesse voir aborder les flottes du roi d'Espagne, l'Eglise anglicane et les ennemis de la hiérarchie épiscopale, dévoués au salut de la même cause, avaient remis leurs débats à des temps plus heureux. Avec la victoire était revenue à l'Eglise établie le goût de la domination intérieure et le désir ardent de l'unité religieuse. Les nonconformistes, plus vivement persécutés, étaient bien loin de cette exaltation patriotique qui leur faisait naguère crier Vive la reine, jusque sur l'échafaud. La secte puritaine se distinguait entre toutes par l'opiniâtreté de ses croyances, par la dureté de son génie. La persécution n'était point faite pour l'effrayer ni pour l'adoucir. Elle y puisait de nouvelles forces et se nourrissait de ses ressentiments. Plus attachée à la Bible qu'à l'Evangile, voyant dans les souffrances du peuple juif sa propre histoire, et dans l'invincible résistance de ce petit peuple aux plus puissants oppresseurs une leçon prophétique, la secte puritaine opposait à ses ennemis une haine vigoureuse et la certitude enthousiaste d'une victoire prochaine. Le roi, chef et protecteur de l'Eglise anglicane, semblait aux puritains un de ces despotes asiatiques que maudissaient les prophètes et que combattaient les héros d'Israël. La défense de leur foi se confondait ainsi, pour eux, avec la défense des libertés de l'Angleterre; mais ces libertés elles-mêmes seraient en péril le jour où elles feraient obstacle à la domination de leur foi. La révolution devait donc trouver, dans cette secte intolérante et courageuse, son plus ferme et, en même temps, son plus dangereux appui.

Les prétentions si opposées du premier des Stuarts et de la nation, de l'Eglise établie et des non-conformistes, rendaient cette révolution inévitable. C'était au moment où le parlement, décidé à maintenir ses anciens priviléges, en désirait de nouveaux, que le roi, résolu de son côté à exercer de fait le pouvoir absolu des Tudor, prétendait l'établir en droit pour lui et pour ses successeurs. Le jour même où l'Angleterre veut faire un pas de plus vers le gouvernement parlementaire, Jacques Ier veut fonder une monarchie absolue à l'image de celles du continent. Le parlement veut développer le droit constitutionnel et y accommoder la royauté; le roi veut enseigner au parlement la théorie du droit divin et en imposer les conséquences à la nation. Les docteurs de cette théorie nouvelle, et qu'au moyen âge le saint-siége eût réprouvée, puisqu'elle affranchissait les rois de son contrôle, révélaient aux peuples l'institution divine de la monarchie absolue et déclaraient sacrilége toute limite imposée à une autorité venue d'en haut; nul contrat ne pouvait engager un roi envers son peuple; ses concessions étaient révocables, ses parjures ne relevaient que de sa conscience, toute loi pouvait changer à son gré, sauf la loi mystérieuse et sacrée qui interdisait à la nation la résistance à ses ordres, et qui lui défendait à lui-même l'abandon d'une partie quelconque de sa souveraineté. L'Eglise anglicane, en adoptant cette théorie, se l'était appliquée à elle-même, et, contrairement à l'opinion de ses anciens docteurs, déclarait la hiérarchie épiscopale d'institution divine aussi bien que la royauté, au moment où les puritains la proclamaient sacrilége et entachée d'idolâtrie. C'est ainsi qu'un abîme s'était ouvert entre les idées de la nation et les desseins de son gouvernement, entre les croyances des dissidents et les théories de l'Eglise anglicane; c'est ainsi que, toute transaction devenant impossible entre des opinions et des intérêts si contraires, la victoire violente de l'un des deux partis était la seule issue ouverte à ce grand débat.

En livrant ce douteux combat au génie national, la royauté anglaise s'abusait sur ses forces et sur sa propre destinée. Des institutions vivantes encore et empreintes de l'esprit de liberté qui avait distingué l'Angleterre au moyen âge, entouraient cette monarchie et lui fermaient le chemin qui mène au pouvoir absolu; en revanche, elle n'avait qu'un pas à faire pour devenir une monarchie constitutionnelle et pour achever l'œuvre du passé. Sa résistance pouvait retarder et ensanglanter ce grand changement, mais non pas le prévenir, et encore moins le remplacer par un changement contraire. Qu'on suppose au premier des Stuarts la conscience de l'avenir et une âme digne de cette haute intelligence, et l'on verra qu'il pouvait aisément jouer le rôle d'un Guillaume d'Orange, et, d'un seul mot, épargner quatre-vingts années d'épreuves douloureuses à sa patrie; mais tel n'est pas le cours ordinaire des choses humaines, et le progrès des nations ne s'accomplit point par les chemins les plus faciles. Succédant à des rois absolus en fait, se croyant le droit et le devoir de l'être, entourés d'exemples heureux de despotisme, les Stuarts ne pouvaient comprendre ni le génie du peuple anglais, ni le nouveau rôle réservé à un pouvoir dont l'origine leur semblait surhumaine, dont la libre possession leur paraissait inaliénable et imprescriptible.

S'ils connaissaient mal le caractère particulier de la nation anglaise, ils connaissaient plus mal encore la nature humaine: ils ignoraient que les actions des hommes se règlent plutôt sur leurs intérêts et sur leurs passions que sur leurs idées; ils ne s'attendaient pas à voir les défenseurs les plus ardents de la théorie du

droit divin, porter les premiers la main sur la couronne, le jour où les libertés indispensables à la vie d'une nation seraient menacées. Ils comptaient sur l'obéissance religieuse de l'Eglise anglicane, sur sa haine contre les nonconformistes, et ne se doutaient pas que, le jour où leurs tendances catholiques alarmeraient l'Angleterre, ils trouveraient le protestantisme tout entier soulevé et réuni contre eux. Ils ne voyaient pas enfin combien d'entraves arrêteraient l'exercice pratique du pouvoir absolu chez une nation où la liberté individuelle, ce fondement de toutes les autres, avait été si souvent et si scrupuleusement garantie; où l'amour de la loi, même aveugle, était la passion dominante; où le goût salutaire de la résistance individuelle et légale faisait de chaque citoyen un ennemi à vaincre avant qu'une mesure arbitraire pût devenir générale; en un mot, ils ne devaient découvrir qu'en s'y brisant, les écueils innombrables qui entouraient les vieilles libertés de l'Angleterre, et qui leur assuraient un asile où leur développement devait être aussi régulier et aussi irrésistible que celui des œuvres de la nature.

Mais un seul de ces obstacles suffira pour rendre impossible l'asservissement de l'Angleterre. Les Stuarts, qui voulaient y introduire la monarchie absolue du continent, n'ignoraient pas qu'une armée permanente était sur le continent le soutien et la condition indispensable de cette sorte de gouvernement. L'Angleterre n'avait pas d'armée; les milices nationales ne pouvaient servir d'instrument à la royauté pour l'oppression du pays; le gouvernement disposait de la force nécessaire pour exécuter les lois; il ne pouvait trouver nulle part une force suffisante pour les enfreindre. Une armée permanente, payée par la couronne, habituée à l'obéissance passive, n'ayant d'autre patrie que son camp, et d'autre chef que le souverain: voilà ce qui manquait aux Stuarts pour faire des rois d'Angleterre les égaux des rois de France et des rois d'Espagne. Ils le sentirent, et la première de leurs tentatives fut la formation d'une telle armée. Tous les actes illégaux qui firent éclater la révolution sortirent de ce premier dessein, qui était la condition du succès des autres, et qui, en échouant, les emporta tous.

L'incapacité de Jacques Ier, ses ridicules faiblesses avilissaient en lui cette royauté pour laquelle il réclamait le pouvoir absolu. Le discrédit du personnage enveloppa bientôt ses prétentions singulières, et ses théories souffrirent de sa conduite. Livré aux plus indignes favoris, irritant le parlement par le vain étalage de ses maximes despotiques, remplaçant les subsides qui lui étaient refusés par une sorte de pillage, vendant les charges et recherchant les confiscations, Jacques rendit la révolution plus inévitable encore, en faisant épouser à son fils une princesse catholique, Henriette de France. Une reine catholique était un sujet d'alarme pour la nation à laquelle les docteurs rappelaient le grand rôle des femmes dans toutes les conquêtes de l'Eglise de Rome. D'ailleurs le parti catholique venait de prouver, par un terrible exemple, qu'il ne reculerait devant aucun moyen pour rendre l'Angleterre au saint-siége. Dix ans après l'avénement de Jacques, avait été découvert, au moment même de l'exécution, le plus étrange complot qu'eût jamais imaginé la passion religieuse. Trente-six barils de poudre, disposés au-dessous de la chambre des lords, devaient anéantir à la séance royale les deux chambres et le roi. L'assassinat du prince d'Orange et de Henri III, les complots qui avaient troublé la vie d'Elisabeth, ceux qui menaçaient alors même la vie de Henri IV et qui devaient bientôt l'abréger, avaient déjà persuadé l'Angleterre qu'elle devait s'attendre à tout d'un parti qui se croyait tout permis. Cette sanguinaire folie avait porté au comble la défiance et la colère publiques. Le mariage du jeune prince n'était pas fait pour changer les sentiments que la conspiration des poudres avait inspirés à la nation.

Avec plus d'intelligence et plus d'honnêteté que son père, Charles Ier apportait au gouvernement la même prétention au pouvoir absolu et une ferme résolution d'y parvenir. Il acceptait comme un devoir cette tâche difficile, et, ce qui fit sa perte, il ne recula devant aucun moyen pour l'accomplir. C'est un étrange spectacle que de voir cet homme de mœurs pures et, dans les choses ordinaires de la vie, fidèle à l'honneur, s'abaisser volontairement aux plus humiliants mensonges, et pratiquer, avec une candide satisfaction de conscience, la doctrine immorale qui justifie les mauvais moyens par une bonne fin. La correspondance de Charles, tombée à la bataille de Naseby entre les mains des vainqueurs, lue publiquement à Londres et reconnue authentique par les partisans eux-mêmes du roi, est une preuve singulière et durable de cette aberration d'un honnête esprit. Si cette mauvaise foi, consciencieuse pour ainsi dire, fut le plus grand des malheurs de Charles, l'influence de sa femme fut pour lui presque aussi funeste. Le penchant naturel de Henriette de France à protéger les catholiques anglais, son entourage, les vains propos qu'elle excitait autour d'elle par d'imprudentes espérances, parurent à la nation autant de marques d'un dessein arrêté contre la religion aussi bien que contre les libertés de l'Angleterre.

Celles-ci couraient en effet le plus pressant danger; le vote des subsides était l'arme du parlement contre les prétentions de la royauté: la dissolution était le seul recours de la royauté contre le parlement. Le refus de voter les droits de douane pour plus d'une année, la mise en accusation de Buckingham, resté le favori de la couronne, amenèrent deux dissolutions consécutives. Une tentative mal habile, sinon déloyale, pour secourir les protestants de la Rochelle, n'avait fait qu'accroître le mécontente-

ment public, lorsqu'un troisième parlement fut convoqué. Cette fois, Charles résolut d'acheter les subsides du parlement par des concessions simulées. Le *bill des droits* qui maintenait aux communes le droit exclusif de voter l'impôt, qui interdisait l'établissement de tribunaux exceptionnels, et qui entourait d'un nouveau rempart le bien le plus précieux des nations civilisées, la liberté individuelle, fut sanctionné par le roi, qui reçut les subsides et qui viola presque aussitôt sa parole. Le parlement fut dissous, et les plus éminents de ses membres furent jetés en prison.

STRAFFORD ET HAMPDEN.

Alors commença l'application pratique du gouvernement absolu ; tentative énergique et persévérante qui sembla réussir, et qui, déjouée par l'inflexible résolution de quelques hommes supérieurs, devint une des plus instructives leçons de l'histoire. Etouffer par une répression vigoureuse et vigilante les passions politiques et religieuses qui agitaient l'élite du pays, et en même temps chercher, dans le développement des intérêts matériels de la nation, un recours contre l'ardeur des esprits ; isoler les chefs de l'opposition libérale en détournant vers d'autres objets l'attention de la foule, en la séduisant par l'appât du repos intérieur et de la prospérité commerciale ; la rendre indifférente à la ruine des libertés publiques et à la défaite de leurs défenseurs : tel fut le plan du roi et du ministre entreprenant qui venait d'apporter à la couronne le secours de son talent et l'ardeur de ses passions. Ne pouvant se passer du mouvement des grandes affaires et des luttes de la politique, croyant le parlement à jamais vaincu, et voyant, dans l'exécution des desseins du roi, un grand rôle à prendre, sir Wentworth, naguère chef de l'opposition et devenu comte de Strafford, se chargea d'asservir l'Angleterre, et commença contre les libertés de son pays une lutte qui devait le conduire à l'échafaud.

Il fut moins secondé qu'embarrassé dans ce grand combat par un homme médiocre, l'archevêque Laud, qui devait amener l'Angleterre à l'unité religieuse pendant qu'on la réduirait à la servitude politique. Deux tribunaux exceptionnels, la chambre étoilée pour les affaires politiques, et la haute commission pour les affaires religieuses, reçurent la mission de châtier toute résistance et d'éviter, par leur intervention, les défaites légales auxquelles, dans ce pays ami de la loi, un gouvernement arbitraire était chaque jour exposé. Tout semblait ainsi prévu, et le succès du plan de Strafford paraissait assuré. En effet, l'on put impunément frapper les chefs de l'opposition libérale et religieuse : le pilori, les mutilations, les amendes énormes, vengèrent la cour et l'Eglise établie des plus grands citoyens de l'Angleterre. Les puritains émigrèrent en foule, allant chercher la liberté dans le nouveau monde ; on interdit ces exils volontaires au moment où Pym, Hampden et Cromwell allaient abandonner leur patrie. Leur découragement était légitime ; le peuple devenait indifférent à la cause de ses anciens chefs ; la prospérité matérielle du pays semblait l'arrêt de mort de sa liberté. Nul ne voyait d'où pouvait naître un obstacle au despotisme.

Cet obstacle devait venir du caractère national lui-même, personnifié en un homme de bien dont l'antiquité eût admiré la tranquille et courageuse vertu. La qualité la plus rare, même chez les nations libres, et sans laquelle pourtant toute liberté est précaire, c'est le goût de la résistance individuelle et légale ; c'est l'amour, non des luttes armées, mais des luttes judiciaires, où la défaite du bon droit est, aussi bien que la victoire, un enseignement pour le pays ; c'est une ferme et calme résolution d'user incessamment contre un pouvoir arbitraire de ce que, malgré lui, il a laissé subsister de la loi. Entre le soulèvement armé, qui souvent compromet la cause qu'on prétend défendre, et l'obéissance servile, se place cet usage hardi et patient de la loi qui est, contre le pouvoir absolu, la seule arme digne des peuples civilisés. C'est aussi la plus redoutable, puisqu'elle contraint le pouvoir à subir des défaites quotidiennes ou à détruire ouvertement ce droit commun qui, chez les nations modernes, survit toujours à la perte de la liberté. Un homme entreprenant seul cette lutte inégale, refusant un modique impôt non par esprit de révolte, mais par crainte de se rendre complice d'une flagrante illégalité, plaidant, devant un tribunal corrompu, la cause de la loi enveloppée dans la sienne, acceptant avec une satisfaction tranquille la ruine et la prison, et arrachant à ses juges, comme une victoire, les arrêts illégaux qui devaient éclairer son pays, tel est le spectacle qu'au XVIIe siècle l'Angleterre offrait à l'Europe, telle est la conduite qui a donné au nom de Hampden, devenu le symbole du courage civil et de l'amour éclairé du droit, la plus pure et la plus durable des renommées.

Cet impôt illégal que la chambre de l'échiquier, en condamnant Hampden, avait reconnu au roi le droit de lever sans le consentement du parlement, portait le nom de taxe des vaisseaux. Tel était, même sous ce gouvernement despotique, l'empire des traditions, que le nom d'un impôt levé dans un pressant danger par les anciens rois de l'Angleterre pour l'équipement d'une flotte, avait servi à recouvrir la taxe dont Strafford avait besoin pour l'établissement d'une armée permanente. Et c'étaient les vingt shillings qu'on lui demandait pour cet impôt que Hampden avait refusés, aux applaudissements de la nation. Le roi et son ministre étaient donc enfermés dans un cercle infranchissable : pour fonder la monarchie absolue il fallait une armée permanente ; pour organiser cette armée, il fallait des taxes illégales, et la

levée de ces taxes supposait l'établissement préalable du pouvoir absolu.

Pendant que les tribunaux étaient occupés de la lutte légale de la nation contre son gouvernement, et que des amendes énormes étaient infligées par des juges prévaricateurs, le zèle intempérant de Laud précipitait le dénoûment du débat politique, en soulevant une guerre religieuse. Se croyant maître de l'Ecosse, il voulut imposer aux Ecossais une liturgie nouvelle plus voisine encore du catholicisme que cette liturgie anglicane déjà entachée d'idolâtrie aux yeux des presbytériens. Le jour où fut inauguré à Edimbourg ce changement dans le culte national, l'Ecosse entière se souleva. Une sorte de ligue, pour la défense des libertés politiques et religieuses du pays, sous le nom de Covenant, unit tous les Ecossais contre le despotisme qui leur venait de l'Angleterre. Réduire l'Ecosse par les armes était difficile, et l'armée qu'on réunit en toute hâte était plus redoutable pour le roi que pour les presbytériens. Le parlement, dernière ressource du roi, fut enfin convoqué; mais il rencontra encore de ce côté l'immuable résolution d'assurer les libertés publiques avant d'accorder aucun subside. Il reprit donc ses projets militaires et marcha contre les Ecossais. L'Angleterre était vaincue s'il revenait vainqueur. Mais son armée, qui partageait tous les sentiments de la nation, refusa de combattre les défenseurs des libertés communes aux deux pays. Découragé, mais résolu d'épuiser tous les moyens d'échapper à la convocation d'un nouveau parlement, Charles tenta de réunir, sous le nom de grand conseil, une assemblée de lords qu'il espérait trouver plus docile que la chambre des communes; mais rien ne put décider les lords à encourir, devant la nation, la responsabilité d'une réunion illégale usurpant le rôle du parlement. L'Angleterre était de nouveau sauvée par cette crainte individuelle de l'illégalité, et par cette certitude d'en être un jour personnellement responsable, qui peuvent seules empêcher le pouvoir arbitraire de trouver des complices et qui sont les seuls fondements d'une constitution durable.

Se retrouvant, après tant d'essais infructueux de despotisme, en face de la nation, et forcé de faire appel à son jugement, Charles Ier eût été éclairé, en ce moment décisif, sur la destinée de l'Angleterre, s'il eût jamais pu l'être; il eût gardé sa couronne et fondé le gouvernement constitutionnel avec l'appui de la nation, s'il ne se fût cru encore capable de la tromper et de l'asservir, s'il n'eût mis dans la ruse l'espoir que l'emploi de la force avait déçu.

LE LONG-PARLEMENT. — CROMWELL ET L'ARMÉE.

Le long-parlement dut commencer par assurer, avant tout, son existence, et par élever contre le retour du gouvernement absolu une infranchissable barrière. Le parlement sera désormais convoqué tous les trois ans par le roi, ou, à son défaut, par les magistrats chargés des élections. L'assemblée actuellement réunie ne pourra être dissoute qu'avec son propre assentiment. Ainsi maîtresse du présent et de l'avenir, la chambre des communes rétablit l'ordre légal dans le royaume, anéantit les tribunaux exceptionnels, et, proclamant hautement le salutaire principe de la responsabilité personnelle de tous les agents du pouvoir, intenta des poursuites judiciaires à tous les auteurs ou complices d'actes illégaux; le nom de *délinquants* leur était donné, et la plus humble complicité dans les mesures arbitraires de onze années de despotisme ne mettait personne à l'abri de la loi. Quant aux chefs des délinquants, l'archevêque Laud, primat d'Angleterre, et Strafford, lord-lieutenant d'Irlande, attendaient leur jugement; le garde des sceaux était en fuite.

Le caractère impérieux de Strafford, l'ostentation de son injustice, avaient éveillé des haines qui ne pouvaient s'apaiser que par sa mort. On voulut verser son sang, et, comme la cruelle illégalité de ses actes ne pouvait entraîner la peine capitale, la chambre des communes l'accusa, devant la chambre des lords, de haute trahison. Mais, par un effet naturel du malheur et de l'orgueil blessé, Strafford retrouva, devant ses accusateurs et devant une mort inévitable, toutes les qualités d'une grande âme. Sa défense, noble autant qu'habile, détruisit l'accusation capitale intentée contre lui par les communes. Celles-ci ne laissèrent pas s'achever un procès qui pouvait sauver le coupable; elles le condamnèrent par une loi, et le bill d'*attainder*, qui était l'arrêt de mort de l'accusé, fut soumis à la sanction royale. Le respect humain faisait seul hésiter le roi à livrer son ministre à la haine publique, qu'il espérait apaiser par ce grand sacrifice. Strafford eut l'accablante générosité d'écrire au roi de se réconcilier à ce prix avec son peuple. Charles accepta ce dévouement avec une promptitude qui étonna Strafford lui-même, et qui lui fit venir aux lèvres les belles paroles de l'Ecriture sur l'inconstance des princes de ce monde et sur le danger de mettre en eux sa confiance. Le condamné monta sur l'échafaud; mais, malgré les craintes de tous les délinquants du royaume, il y monta seul, et le parlement, se croyant assez vengé, revint aux grandes questions qu'il était appelé à résoudre.

Jusque-là, l'union de tous ses membres ne s'était pas un instant démentie. Les amis du pouvoir royal s'étaient montrés les plus empressés à rétablir l'ordre légal dans le royaume et à châtier Strafford; mais leur concours devait manquer au parti nouveau, qui demandait pour le parlement une intervention plus large et plus déterminée dans le gouvernement du pays. Les chefs eux-mêmes de ce parti avaient plutôt l'instinct du gouvernement constitutionnel, qui devait plus tard sortir de la révolu-

tion, qu'une connaissance pratique des moyens de l'établir et de l'exercer. Convaincus seulement que le contrôle du parlement sur les affaires publiques devait être continuel et efficace, que son influence devait pénétrer jusqu'aux derniers degrés de l'administration du pays et dominer les conseils de la couronne, ils ne pouvaient découvrir ce mécanisme simple et admirable à la fois qui, dans les temps modernes, assure au parlement la direction des affaires, en laissant à la couronne son importance et sa dignité. Eussent-ils connu ce système, on eût pu les accuser d'imprudence s'ils l'eussent alors accepté. En effet, un tel gouvernement, dont la bonne foi et le respect scrupuleux de l'opinion publique sont la loi suprême, suppose dans le roi, aussi bien que dans le parlement, une conscience claire de son rôle, une volonté sincère de le remplir. Il était insensé de réclamer ou d'attendre de Charles Ier la loyauté et la sagesse docile d'un souverain constitutionnel. Il fallait donc ou se résoudre à être trompé et à combattre tous les jours, ou exercer directement sur l'administration du pays ce pouvoir que des moyens indirects ne pouvaient alors assurer au parlement. De là ces exigences nouvelles de la chambre des communes; de là ces traités, trop sévères en apparence, qu'elle offrira plusieurs fois et inutilement, pendant la guerre civile, à la signature du roi.

Une terrible catastrophe hâta cette guerre inévitable et acheva d'enflammer les esprits. L'Irlande, toujours indocile à la domination anglaise, se souleva d'un bout à l'autre, et quarante mille protestants, surpris par cette explosion soudaine, furent massacrés. Le roi crut répondre aux soupçons de la chambre en lui demandant des troupes pour soumettre les catholiques révoltés. L'on se garda d'accorder au roi des ressources dont on redoutait plus que jamais l'usage. On vota, en revanche, des subsides à l'armée écossaise et l'organisation de la milice, dont le parlement devait nommer les chefs. Le roi reçut en même temps une sévère remontrance sur tous les actes de son gouvernement depuis le commencement de son règne.

Charles vit dans cet acte une déclaration de guerre, et y répondit par une tentative qui devait le rendre absolu ou le précipiter du trône. Il résolut de venir en personne arrêter au parlement les chefs de l'opposition. Si l'inviolabilité légale des membres du parlement faisait de ce complot un acte de guerre civile, l'importance même de cet acte promettait au succès de grandes conséquences pour l'établissement du pouvoir absolu. Mais le roi oubliait qu'il n'avait pas d'armée permanente, et, lorsque le président de la chambre des communes eut respectueusement refusé de livrer les cinq membres proscrits, le roi voyant déjà la milice courir aux armes, et craignant de se voir pris dans son propre piége, quitta Londres pour commencer la guerre contre le parlement.

Il pouvait l'emporter par un heureux coup de main; mais, si la guerre se prolongeait, sa défaite était certaine. En effet, si le roi était entouré de la majorité de la noblesse, exercée aux armes et formant une cavalerie redoutable, le parlement était défendu par la majorité de la nation, par toutes les grandes villes, par une population énergique que la guerre devait instruire à la guerre, et de laquelle sortira une armée redoutable, trop puissante même pour la liberté du pays.

Les négociations qui précédèrent et accompagnèrent la guerre civile étaient d'avance frappées de stérilité par la défiance du parlement et par l'aveuglement du roi. Les deux premières batailles d'Edge-Hill et de Worcester l'abusaient sur ses forces, tandis que Cromwell, Hampden, Ludlow et d'autres chefs habiles, organisaient cette armée célèbre qui réunit à un degré jusqu'alors inconnu l'enthousiasme et la discipline. Après la victoire de Newbury, le parlement, instruit de l'alliance du roi avec les montagnards du nord de l'Ecosse, se lia par un covenant solennel aux Ecossais des basses terres et tint de côté les royalistes en échec. Charles, réduit à s'appuyer sur les rebelles de l'Irlande, porta ainsi au comble l'indignation de l'Angleterre, et les passions religieuses donnèrent à la lutte un caractère nouveau d'animosité. Le simulacre de parlement que le roi avait établi à Oxford ne put ni se faire reconnaître par le parlement véritable, ni s'entendre avec Charles, qui le trouva lui-même séditieux et fut obligé de le dissoudre. Pendant que sa situation politique devenait ainsi plus difficile, la défaite de Marston-Moor, où la cavalerie de Cromwell défit la cavalerie royale, lui apprenait qu'il n'avait plus rien à espérer de la guerre.

C'est qu'en effet la guerre même avait donné naissance à de nouvelles passions et fait la fortune d'un parti nouveau. Les héros de Marston-Moor, les saints, les côtes-de-fer, comme s'appelaient les cavaliers de Cromwell, ne ressemblaient en rien aux soldats qui avaient commencé la guerre au nom de l'ordre légal du royaume et des droits du parlement. La plus austère des sectes puritaines, celle des indépendants, ne prêtait à la cause parlementaire le puissant secours de son enthousiasme et de son courage opiniâtre qu'à la condition d'entraîner la révolution au delà de ses justes bornes, jusqu'à l'abolition de la royauté et de l'Eglise anglicane. Les presbytériens, qui dominaient le parlement, étaient effrayés des théories égalitaires et de l'intolérante dévotion de ces utiles alliés. Mais la force échappait aux presbytériens: leurs généraux, Essex et Waller, étaient vaincus, et de l'Ecosse, Montrose et ses Irlandais menaçaient déjà l'Angleterre. Ce furent encore les indépendants et Cromwell qui, à Newbury, rétablirent par des prodiges de valeur les affaires compromises par la mollesse des presbytériens.

Ceux-ci sentirent que leur rôle était terminé,

et le bill du renoncement à soi-même, qui interdisait aux membres du parlement les commandements militaires, livra l'armée aux chefs des indépendants. Le vainqueur de Newbury, excepté nominativement de la règle commune, s'adjoignit Fairfax, et, sous ces deux grands hommes de guerre, l'armée devint la maîtresse absolue du pays. Sa première tâche fut d'en finir avec le roi. La bataille de Naseby fut décisive: elle anéantit les dernières ressources militaire de la cause royale; elle anéantit aussi les dernières espérances du parti presbytérien, qui, jusque-là, ne désespérait pas de traiter avec le roi et de rétablir avec lui les libertés publiques, déjà menacées par la toute-puissance des indépendants. Il fallut renoncer à ce dessein lorsque la correspondance de Charles, saisie sur le champ de bataille, lue à Londres et reconnue authentique par ses amis attristés, ne laissa plus aucun doute sur sa persévérante mauvaise foi, sur ses alliances avec les catholiques, sur l'incroyable aveuglement qui lui faisait espérer et poursuivre encore l'établissement du pouvoir absolu. De ce jour, où le gouvernement du roi devenait impossible, celui des indépendants et de l'armée devenait inévitable.

Cette domination de l'armée s'établit presque sans combat, et devait durer seize années, jusqu'à ce que la nation, lassée du despotisme militaire, rappelât les Stuarts, pour leur redemander la liberté. Cette armée qui, après avoir purgé le parlement, finit bientôt par prendre sa place et par gouverner l'Angleterre sous le nom redouté de son chef, ne ressemblait en rien aux armées mercenaires qui, sur le continent, servaient de base aux monarchies absolues. Formée par des enrôlements volontaires, composée d'hommes qu'une ardente piété ou qu'une indignation patriotique avait jetés dans les rangs, enthousiaste et disciplinée, elle avait les qualités et les défauts du fanatisme, et aucun excès honteux ne déshonora son pouvoir. Elle porta loin la gloire de l'Angleterre, établit à jamais sa domination en Ecosse et en Irlande; sur le continent, elle étonna Turenne par ce tranquille héroïsme qui lui faisait accepter la bataille comme une fête religieuse. Et lorsque le retour de l'Angleterre au gouvernement constitutionnel eut fait rentrer cette armée dans la vie civile, on reconnut partout, à la régularité de leur vie laborieuse, les anciens soldats de Cromwell.

Celui qui avait livré Strafford à ses ennemis fut vendu aux siens pour quatre cent mille livres sterling par les hommes auxquels il avait demandé un asile. Celui qui avait signé l'arrêt de mort de son ministre et de son ami eut la même fin malheureuse, et se trouva, par la victoire de l'armée sur le parlement, à la merci de ses vainqueurs. Il ne pouvait attendre aucune pitié des passions qu'il avait soulevées. Des politiques plus habiles l'auraient épargné; ils n'auraient pas accru les forces de la royauté en lui donnant pour représentant un jeune homme innocent encore et intéressant par son infortune, au lieu d'un prince discrédité par ses fautes et incapable de les réparer. Mais l'exaltation religieuse, qui avait servi à le vaincre, demanda impérieusement son supplice. Sa condamnation fut illégale, comme l'avait été celle de Hampden et de tant d'autres pendant les onze années qui avaient précédé la guerre civile. Sa contenance devant la mort fut ferme et vraiment royale: elle ennoblit sa mémoire, elle émut la nation, donna une force nouvelle à ses partisans, prépara le rétablissement de sa dynastie; et l'effet naturel de son supplice fut plus efficace pour le succès de sa cause que toutes les ruses dont il avait chargé sa conscience et entaché son nom. Mais ce retour de la nation vers la monarchie et vers la liberté se fera encore longtemps attendre. Il faut que cette armée invincible achève l'union des trois royaumes et soutienne son chef au pouvoir pendant qu'il fonde en Europe la grandeur de l'Angleterre et force les rois absolus du continent à se disputer son alliance. Il faut qu'enlevé lui-même aux siens par une mort prématurée, il laisse divisée l'armée dont il était l'âme, et donne ainsi à la nation anglaise le moyen de redevenir maîtresse d'elle-même. Celle-ci, reprenant aussitôt sa marche vers ce gouvernement constitutionnel qui était le terme véritable de cette grande révolution, et que doivent encore reculer des réactions passagères, l'atteindra enfin et s'en assurera pour toujours le bienfait, au prix d'un changement de dynastie.

FIN DES GUERRES DE RELIGION.

Nous retrouverons alors l'Angleterre influente en Europe et déjà sur les voies de cette prospérité qui étonne aujourd'hui le monde; mais nous devons d'abord considérer les luttes qui vont sortir, dans l'Europe centrale, du nouveau système politique inauguré par les traités de Westphalie. Alliances, guerres, intrigues diplomatiques n'ont plus qu'un seul mobile et qu'une seule loi, l'intérêt des souverains et l'agrandissement de la nation qu'ils représentent. Les passions religieuses ne gouvernent plus les actes extérieurs des peuples; les passions politiques ne les gouvernent pas encore. Les événements qui, de 1648 à 1789, agitent l'Europe et qui la mettent parfois en feu, sont aussi mobiles et aussi variés que l'intérêt qui les décide, mais ils lassent plutôt l'esprit qu'ils ne l'émeuvent. Quelques hommes sont grands et quelques actes héroïques, mais aucune idée généreuse n'anime ces mouvements des peuples, instruments aveugles de l'ambition politique de leurs gouvernements. La guerre, que n'échauffe plus aucun fanatisme, n'en semble que plus triste, bien qu'elle soit plus clémente et que les armées vident, à côté des populations indifférentes, les querelles des rois. Elle n'est plus, selon la dure parole d'un théologien de ce siècle, qu'un « arrêt de mort porté par

un prince contre les sujets d'un autre prince, qui se refuse aux volontés du premier. » Ainsi conçue, elle fait regretter les mêlées, plus sanglantes pourtant, où les hommes du seizième siècle combattaient pour leur foi ou pour leur liberté.

Ces luttes religieuses, qu'est venu terminer en Allemagne l'intérêt politique, ont changé la face de l'Europe au profit des idées nouvelles. Lorsque la réforme a éclaté dans le monde, la maison d'Autriche y était prépondérante; nous en avons vu l'irrévocable abaissement. L'Espagne, s'enfonçant tous les jours dans l'abîme, prouve à l'Europe que la victoire de Philippe II eût été fatale à la civilisation moderne. Le despotisme y est sans frein, la misère et l'oisiveté sans bornes. Charles-Quint y avait détruit, avec les *communeros* de Castille, la vigueur nationale, et Philippe II y avait étouffé, avec les *fueros* d'Aragon, tout espoir de régénération. Lorsque, dans un auto-da-fé qui dura tout un jour, eurent été brûlés à Saragosse les hommes qui avaient pensé mettre une limite au pouvoir absolu, l'Espagne n'eut plus d'autre avenir que celui de cette dynastie condamnée qui touchait déjà à la décrépitude. L'Allemagne, après les vaines tentatives de Charles-Quint et de Ferdinand II, est restée en possession de la liberté religieuse et n'a plus à redouter l'Autriche, qui la défendra de l'ambition de la France. Celle-ci, fortifiée plutôt qu'opprimée par le despotisme d'un grand roi héritier de deux grands hommes, va prodiguer sous Louis XIV les forces amassées par Henri IV et Richelieu, et sa défaite, nécessaire à l'indépendance de l'Europe, sera l'une des plus difficiles victoires du système d'équilibre. Au-dessus d'elle, la Hollande, sortie tout armée du calvinisme, l'Angleterre, se reposant un moment entre les deux phases de sa révolution constitutionnelle, et les jeunes colonies américaines, qu'ont vivifiées les émigrations religieuses, attestent, par leur prospérité, l'industrieux génie de leurs habitants. Qu'il reste peu de traces dans cette Europe, ainsi transformée par la réforme, de celle où combattaient Léon X et Luther, François Ier et Charles-Quint!

LIVRE QUINZIÈME.

LE SYSTÈME D'ÉQUILIBRE

Depuis la paix de Westphalie jusqu'à la révolution.

LE SYSTÈME D'ÉQUILIBRE. — PUISSANCE DE LA FRANCE. — HENRI IV. — RICHELIEU. — LA FRONDE. — MAZARIN. — LOUIS XIV. — COLBERT. — LOUVOIS. — PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE. — PAIX DE NIMÈGUE. — RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES. — CHUTE DES STUARTS. — PAIX DE RYSWICK. — LA SUCCESSION D'ESPAGNE. — TRAITÉS DE RADSTADT ET D'UTRECHT. — LA SUCCESSION DE POLOGNE. — LA SUCCESSION D'AUTRICHE. — GUERRE DE SEPT ANS. — PAIX DE PARIS ET D'HUBERTSBOURG. — PUISSANCE DE L'ANGLETERRE. — LA RUSSIE. — LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

LE SYSTÈME D'ÉQUILIBRE. — PUISSANCE DE LA FRANCE.

Des traités de Westphalie à la révolution française, l'histoire de l'Europe nous offre deux spectacles bien différents, selon qu'on s'attache aux événements de la politique et de la guerre, ou qu'on suit de préférence les mouvements généraux de la pensée. Le premier de ces tableaux, bien qu'il s'impose d'abord à l'esprit par une bruyante et fausse grandeur, n'est guère qu'une suite d'actes injustes, dont l'ambition est la seule cause : jeu sanglant, où les fautes des souverains sont expiées par les douleurs des peuples, où la carte de l'Europe est sans cesse modifiée sans profit pour le genre humain. Nous voyons, au contraire, dans le second de ces deux tableaux, le plus régulier et le plus fécond des progrès s'accomplir dans toute l'Europe civilisée, sous l'impulsion de la pensée française ; partout pénètrent des idées de justice, de tolérance et d'humanité, des vues nouvelles sur le gouvernement des peuples et sur l'avenir du monde ; et dans ces conquêtes de l'intelligence aucune victoire n'est stérile, aucun succès incertain : les vainqueurs n'ont rien à craindre, et les vaincus ne se relèvent pas.

Ces deux ordres de faits ne diffèrent pas seulement par leur nature et par leurs résultats, ils se développent parallèlement, sans avoir l'un sur l'autre aucune influence, et présentent souvent les plus frappants contrastes. L'Europe, liguée contre l'ambition de la France, se soumet volontiers à l'ascendant de son génie littéraire ; les ennemis de Louis XIV admirent avec envie la politesse de sa cour et la gloire des grands noms qui environnent le sien. Lorsque dans le siècle suivant l'Europe est mise en feu par des guerres intéressées, et que des ligues, nouées et dénouées sans cesse, arment toutes les nations les unes contre les autres, une même pensée anime ces souverains rivaux, et aux actions les plus injustes se joignent les théories les plus généreuses. Enfin, dans le temps même où la puissance de la France est le plus abaissée, où ses armées sont battues, son gouvernement méprisé, son influence politique anéantie, elle règne sans contestation sur tous les esprits éclairés de l'ancien et du nouveau monde, elle est leur seconde patrie, et la réunion de ses savants et de ses philosophes est partout reconnue comme une sorte de représentation de l'intelligence humaine.

Nous considérerons donc séparément les deux aspects opposés de l'histoire de ce temps, à la fois si glorieux et si triste ; et, avant de retracer les progrès intellectuels de l'Europe, nous suivrons rapidement les phases diverses de cette politique intéressée, dont la révolution française viendra brusquement changer le principe et le but. Au début de ces longues luttes nous rencontrons la France, héritière de la puissance de la maison d'Autriche, et justement redoutée de l'Europe. Au terme, nous la voyons abaissée à son tour, tandis que des puissances, jusque-là secondaires ou même inconnues, réclament leur place et prennent leur rang en Europe et dans le monde. Comment la France, que les guerres religieuses ont jetée épuisée et impuissante entre les mains de Henri IV, est-elle devenue, dans la main de Louis XIV, un si redoutable instrument de domination et de conquête ? c'est ce qu'on ne pourrait comprendre si on ne la voyait s'élever par degrés sous le gouvernement d'une succession de grands hommes.

L'unité de loi et de gouvernement, l'établissement d'une administration puissante et régulière, l'organisation d'une grande armée, étaient à la fois dans les desseins de la royauté et dans les tendances du génie national. Des institutions et des mœurs du moyen âge l'Angleterre passe, par une révolution, au régime constitutionnel ; tandis que la France, par l'incapacité et les défaites de sa noblesse, par la docilité de son peuple, par l'habileté supérieure de son gouvernement, est conduite, en moins

de trois règnes, d'une anarchie sans mesure à un despotisme sans règle. Mais cette concentration du pouvoir et cet accroissement excessif de la royauté furent des bienfaits avant de devenir des périls; et la nation devait être longtemps enorgueillie et reconnaissante de sa nouvelle grandeur avant de comprendre qu'elle l'avait trop chèrement payée.

HENRI IV. — RICHELIEU.

Henri IV semblait la tirer d'un abîme : les Espagnols et les Allemands au cœur du royaume, les gouverneurs habitués à l'indépendance et au pillage, les ressources de l'Etat presque nulles, le pays dévasté par le brigandage des guerres civiles, tel était le triste héritage que les Valois laissaient aux Bourbons. Mais la France portait en elle-même son salut; elle avait déjà montré, après la guerre de cent ans, cette vitalité intérieure qui parfois semble languir, et qui, réveillée par les grands désastres, fait naturellement succéder à l'extrême misère une soudaine prospérité. Le véritable mérite de Henri IV et de Sully fut de seconder ce mouvement réparateur et d'écarter, d'une main habile et vigoureuse, tout ce qui pouvait faire obstacle à cette convalescence régulière du pays. L'oppression de l'agriculture, gênée par mille entraves, la dilapidation des finances, la turbulence des grands, étaient les plaies qu'il fallait au plus tôt guérir, et qui appelèrent avant tout leur attention. Au delà de ces réformes indispensables, tous deux entrevoyaient de vastes entreprises dont la prospérité de la France était la condition première : Sully, la formation d'un trésor et d'une grande armée; Henri IV, l'exécution d'un projet imposant et chimérique, dont une guerre générale était le commencement, dont la paix universelle était la fin glorieuse et bienfaisante.

Sully, qui voyait surtout dans l'agriculture l'école et la pépinière de l'armée, la protégea contre l'inintelligence et l'avidité de l'administration. Le desséchement des marais, la conservation et l'aménagement des forêts, la libre exportation des grains, la défense faite aux collecteurs de la taille de saisir les bestiaux et les instruments de labourage, furent à la fois des bienfaits et des actes de sagesse. Mais l'industrie, qui aime la paix, et qui est inutile à la guerre, fut maltraitée par Sully et mollement défendue par Henri IV. L'exportation de l'or et de l'argent, la fabrication des objets de luxe, qui devaient un jour illustrer et enrichir l'industrie française, furent prohibées. Les cinquante mille mûriers plantés par le roi dans le Midi, les fabriques de satin et de tapis établies par lui dans ses domaines, ses traités de commerce avec la Hollande et le renouvellement des anciennes capitulations avec la Turquie, étaient de faibles compensations aux entraves que le ministre opposa à l'essor nouveau de l'industrie nationale.

Mais le roi et le ministre étaient d'accord pour mettre un terme aux ruineux désordres de l'administration financière du royaume. Une dette de trois cent trente millions écrasait l'Etat; et l'impôt, mal réglé et irrégulièrement perçu, accablait le peuple sans remplir le trésor. Le système des fermes établissait entre l'Etat et les contribuables une foule d'intermédiaires qui arrêtaient au passage les trois quarts du revenu public : cent cinquante millions sur deux cents. A ce pillage organisé se joignaient les exactions particulières des officiers de l'armée et de l'administration, qui, ne pouvant déroger jusqu'à payer les impôts, se croyaient le droit d'en lever pour leur propre compte. A la vraie noblesse, exempte d'impôt, se mêlait une fausse noblesse qui cherchait à échapper par brevets aux lourdes charges du tiers état. La monarchie ne pouvait détruire tous ces abus, dont le plus grand nombre, inhérents à la forme du gouvernement, devaient subsister jusqu'à la révolution française; mais il suffisait d'une volonté ferme et intelligente pour alléger le fardeau du peuple tout en accroissant les ressources de l'Etat. Sully, nommé surintendant des finances, réserva exclusivement aux ordonnances royales enregistrées en parlement le pouvoir d'exiger un impôt, cassa les baux des fermiers et les adjugea à un prix quatre ou cinq fois plus élevé, supprima une foule de brevets de noblesse, rendit plus efficace le contrôle de la cour des comptes, et, tout en réduisant l'impôt de la taille et en libérant l'Etat de sa dette, put mettre, en moins de douze ans, trente millions d'économie à la disposition du roi.

Les intérêts lésés par ces justes réformes, les passions mal éteintes de la guerre civile, et surtout cette inquiétude déréglée de la noblesse française, impuissante à se réunir pour fonder la liberté du pays, mais aspirant toujours, par des révoltes et des conspirations, à une funeste indépendance, remplirent les dernières années de Henri IV de trouble et de regrets. Il avait enlevé, par une courte guerre, la Bresse et le Bugey au duc de Savoie, toujours allié de l'Espagne contre l'influence française en Italie. Le duc vaincu chercha un appui dans le mécontentement de la noblesse française, et le duc de Biron, le plus puissant des seigneurs du Midi, ne se fit nul scrupule de négocier avec l'ennemi du royaume. Les avertissements de Henri IV, un pardon peu mérité, ne purent l'arrêter dans cette mauvaise voie. Il y entraîna le duc de Bouillon et le comte d'Auvergne. Le roi, poussé à bout, l'attira par ruse à Paris, le fit condamner par le parlement, et, se refusant aux plus vives prières, lui fit trancher la tête. Premier exemple de cette répression rigoureuse qui éteindra la dernière ardeur de la féodalité et qui remplira, d'une noblesse docile jusqu'à l'abaissement, les antichambres de Louis XIV. Le comte d'Auvergne, complice gracié de Biron, le comte d'Entragues, dont la sœur avait à venger l'injurieux aban-

don du roi, les ducs d'Epernon et de Bouillon formèrent une conspiration nouvelle qui se termina par l'emprisonnement ou l'exil des conjurés, et par la prise de Sedan, toujours ouverte aux ennemis de la France.

C'était au milieu de ces misérables intrigues que le grand esprit de Henri IV, fortifié par les hasards de sa vie et s'élevant avec sa fortune, concevait pour l'Europe une organisation nouvelle, dont la justice eût garanti la durée. L'Europe, divisée en quinze Etats conservant leur religion et leurs lois particulières, devait former une république fédérative dont toutes les affaires générales eussent été soumises à une diète élue par les Etats confédérés. L'expulsion des Turcs et des Russes, peuples barbares campés en Europe, était décidée. Elisabeth adhérait à ce plan qui sauvegardait les intérêts du protestantisme et qui abaissait l'Autriche et l'Espagne. Sully l'approuvait par les mêmes raisons et le croyait praticable. Le grand homme qui l'avait conçu n'avait fait que suivre un juste pressentiment de l'avenir; il périt au moment de l'entreprendre, mais les traités de Westphalie et l'adhésion implicite de l'Europe au système d'équilibre ne furent que l'accomplissement d'une partie de ses espérances.

Il paya de son sang la paix qu'il avait rendue à la France. Les deux partis auxquels il avait fait poser les armes ne pouvaient lui pardonner, l'un son abjuration, l'autre sa tolérance. Un catholique l'avait déjà blessé à la bouche d'un coup de poignard : « Vous n'avez renoncé Dieu que des lèvres, lui dit Agrippa d'Aubigné, et il vous a frappé aux lèvres; si vous le renoncez du cœur, il vous frappera au cœur. » Les projets politiques de Henri IV menaçaient l'Eglise romaine d'une dernière et inébranlable confirmation de la liberté religieuse. Le roi sentait lui-même qu'il était dangereux pour sa vie de porter en sa tête la destinée de l'Europe. « Leur dernière ressource est dans ma mort, » disait-il. Le 14 mai 1610, il fut poignardé dans sa voiture par Ravaillac, qui donna jusqu'au supplice pour unique raison, « que le roi était huguenot et déterminé à faire la guerre au pape. »

Si le royaume eût passé sans secousse des mains de Henri IV aux mains de Richelieu, quatorze années de troubles et de pillage eussent été épargnées à la France; mais ce furent pourtant ces méprisables et funestes agitations qui élevèrent au pouvoir l'évêque de Luçon, et qui donnèrent au premier des Bourbons un successeur digne de lui. Avec la régente Marie de Médicis et son ministre Concini, la royauté devint le jouet de la noblesse et lui livra les épargnes de Henri IV et de Sully. Les Condé, les d'Epernon, les Bouillon, les Longueville et bien d'autres chefs de l'aristocratie prirent les armes dans l'unique intention de forcer le trésor royal, et les posèrent, lorsqu'au traité de Sainte-Menehould, on leur eut partagé l'argent de la France. Cinq mois après, les états généraux étaient réunis, et tandis que le tiers état reproduisait ces demandes uniformes qui, depuis Etienne Marcel, tendaient à limiter le pouvoir absolu, à réformer les bases de l'impôt et à en surveiller l'emploi, la noblesse se déclarait insultée par l'expression d'un magistrat qui avait appelé le tiers état le frère cadet des deux premiers ordres. Ainsi se manifestaient, pour la dernière fois avant 1789, d'une part ces tendances libérales et intelligentes du tiers état, de l'autre l'incapacité et l'aveugle orgueil de cette noblesse à laquelle Richelieu va porter le dernier coup. Elle ne sortit des états généraux que pour reprendre les armes, et, par le traité de Loudun, enleva encore six millions au gouvernement. Concini, qui avait enfin montré quelque vigueur, fut abandonné à ses ennemis, tué par le capitaine des gardes, et remplacé par de Luynes dans la faveur du jeune roi.

Le nouveau ministre eut d'abord à lutter contre la reine mère qui soutenait la noblesse révoltée et qui, elle aussi, se fit acheter son repos. Les protestants, qui s'étaient tenus en dehors de ces agitations intéressées, s'émurent à leur tour lorsque de Luynes, réunissant le Béarn à la couronne, y rétablit le catholicisme et rendit au clergé les biens sécularisés. Une grande assemblée protestante, siégeant à La Rochelle, organisa la résistance et indiqua, comme le but de cette guerre nouvelle, l'établissement d'une sorte de république protestante analogue à celle des Provinces-Unies. Mais le temps des luttes religieuses était passé, et la nation, lassée de ces désordres, confondait la tentative républicaine du protestantisme avec les soulèvements anarchiques de l'aristocratie. Cependant, la guerre fut énergiquement conduite par La Force et par le sage Duplessis-Mornay. Montauban força l'armée royale à lever le siége après trois mois d'efforts inutiles; mais l'inégalité des forces, la terreur qu'inspiraient les cruautés de l'armée royale qui massacra, dans Negrepelisse, les femmes et les enfants, et surtout la défection des nobles qui se vendirent à la cour, réduisirent les protestants à subir la paix de Montpellier. Les assemblées leur furent défendues, leurs places furent démantelées, sauf Montauban et La Rochelle, qui restèrent inviolables. D'ailleurs, les garanties les plus nécessaires stipulées par l'édit de Nantes furent confirmées. Telles étaient les épreuves qu'avait imposées à la France le regrettable interrègne qui sépara le gouvernement de Henri IV de l'administration de Richelieu.

Ce fut la reine mère, jusqu'alors funeste aux intérêts du royaume, qui, en appelant Richelieu au conseil, donna enfin un maître au jeune roi, à la France et à elle-même. La vigueur de ses premiers conseils annonça l'étendue de son esprit aussi bien que la fermeté de son caractère. L'Europe fut surprise de voir ce prêtre se déclarer, dès son entrée aux affaires, le continuateur de la politique protestante de Henri IV,

chasser de la Valteline les troupes de l'Espagne et du pape, et remettre ce pays catholique sous la domination des Grisons protestants. Ce même homme, indifférent aux passions religieuses, uniquement préoccupé de l'affermissement du pouvoir royal et de la grandeur de la France, devait enlever aux protestants français cette indépendance politique et cette force militaire qui jusqu'alors avaient tenu la royauté en échec et mis obstacle à l'unité de la nation. Maître de l'esprit du roi et par lui du royaume, il ne lui laissa d'autre tâche ni d'autre gloire que celle de comprendre ses desseins et de sanctionner ses volontés.

Emporté d'abord comme Louis XI, dont il suivit, sur plus d'un point, les idées et les maximes, par l'ardeur de son esprit et par le nombre de ses entreprises, il sut s'arrêter à temps, reculer même, pour assurer son succès et pour diviser ses adversaires. Il attaquait l'Espagne : il l'apaise pour accabler à loisir les protestants français attachés à leur indépendance. Menacé dans son pouvoir et dans sa vie par des intrigues de cour, il donne un moment de relâche aux protestants pour vaincre ces nouveaux ennemis et pour garantir de ce côté sa liberté. Lorsque l'emprisonnement d'Ornano, l'exécution de Chalais, l'humiliation de la reine et de l'inepte Gaston, frère du roi, eurent suffisamment vengé et affermi le grand ministre, lorsque le bannissement d'une foule de nobles et le supplice d'un Montmorency qui avait bravé l'édit sur les duels, eurent montré à tout le royaume que nul n'était au-dessus de la loi commune et que le gouvernement ne reculait devant aucune rigueur, Richelieu, cherchant sa force au cœur même de la nation, convoqua une assemblée de notables qui, composée de magistrats et de bourgeois, n'avait en vue que la puissance royale et le bien de l'Etat. Il n'eut pas de peine à s'y faire comprendre et y fut soutenu dans toutes ses réformes. On réduisit les dépenses de la maison du roi, on supprima des charges inutiles comme celles de connétable et de grand amiral, dont Richelieu s'attribua les fonctions. On régla le nombre des troupes, leur solde, leur discipline ; on réorganisa la marine, et le système de protection industrielle et commerciale, alors nécessaire, vint en aide à l'activité nationale. Ainsi secondé par la meilleure partie de la nation, Richelieu se tourna de nouveau contre les protestants, décidé cette fois à ne leur plus laisser que la liberté de conscience et de leur en ôter les garanties matérielles, trop contraires à l'unité de la France. L'habileté de sa politique, la mollesse de l'Angleterre alors trahie par Charles Ier, auquel Richelieu avait marié Henriette de France, et surtout cette persévérance invincible dont la digue qui ferma le port de La Rochelle fut l'imposant témoignage, triomphèrent d'une résistance héroïque qui enleva l'élite du parti protestant. Désormais vaincus et privés de toute force politique et militaire, les protestants français n'avaient, après tout, rien perdu, puisqu'ils conservaient cette liberté religieuse dont tout le reste n'était que le rempart. Mais si la parole royale, dès lors leur seule garantie, était un jour violée, si la royauté abandonnait la sage politique de Henri IV et de Richelieu, il ne leur restait plus d'autre alternative qu'une soumission complète ou un volontaire exil.

Fidèle à sa double politique, Richelieu soutient en même temps au dehors les intérêts protestants contre la maison d'Autriche. En Italie, il chasse les Espagnols des duchés de Mantoue et de Montferrat ; en Allemagne, il lance Gustave-Adolphe contre l'empereur et le parti catholique, que ses propres intrigues avaient désarmés. Pendant que se préparait ainsi, par les mains de Richelieu, la paix de Westphalie, il poursuivait au dedans une lutte, à la fois misérable et sanglante, contre l'aristocratie conjurée, rencontrant moins d'obstacles dans toute l'Europe que dans « les six pieds carrés du cabinet du roi. » Tour à tour vaincu et vainqueur dans cette célèbre journée des dupes, où se joua le sort de la France, il se débarrassa de la reine mère, réduite à fuir à Bruxelles, de la reine, reléguée au Val-de-Grâce, de Gaston, chassé de la cour et de la France, du maréchal de Marillac, condamné à mort et exécuté. Renonçant à gagner l'esprit du roi, la faction aristocratique n'eut plus d'autre ressource que de le contraindre, et se jeta dans une révolte ouverte secondée par l'étranger. L'appui de la Lorraine et de l'Espagne fut inutile pour le succès d'un parti odieux à la nation. Les états de Languedoc, animés par ce désir d'indépendance provinciale que la royauté combattait partout, se compromirent dans la rébellion sans la rendre plus redoutable. Défait à Castelnaudary, Gaston se déshonora de nouveau par de honteux abaissements et par l'abandon de ses amis. Le duc de Montmorency, pris dans le combat, mourut sur l'échafaud. Le duc de Lorraine, qui renouait des intrigues contre Richelieu, fut attaqué, chassé de son duché. Le cardinal, délivré de ses adversaires, s'engagea plus vivement dans la guerre de trente ans, faisant succéder Bernard de Saxe à Gustave-Adolphe, emporté au milieu de ses victoires, soutenant la Catalogne et le Portugal révoltés, occupant l'Alsace. Mais la noblesse ne pouvait se résigner à sa défaite, et Richelieu devait la combattre jusqu'à la mort. Sedan était devenu un foyer de complots, un point d'appui pour l'Autriche et pour l'Espagne. A la cour même, Cinq-Mars, lié par des traités secrets avec l'Espagne, travaillait à la ruine du cardinal et se croyait près de réussir. Richelieu mourant accabla ses ennemis, qui étaient en même temps ceux de la France. Sedan fut pris ; Cinq-Mars monta sur l'échafaud, entraînant avec lui son ami de Thou ; et Richelieu, maître jusqu'à sa dernière heure de l'esprit du roi, lui léguant Mazarin comme l'héritier de sa pensée, mourut plein

d'assurance, confiant dans la justice de ses actes, et déclarant qu'il n'avait eu pour ennemis que ceux de l'Etat.

Bien que ses passions se soient toujours trouvées d'accord avec ses calculs, et que la plupart de ses actes de rigueur ressemblent à des vengeances, il avait le droit de déclarer sa cause identique à celle de la France, et le jugement de ce grand homme sur lui-même est à juste titre confirmé par la postérité. En laissant de côté ses vues, à la fois grandes et raisonnables, sur la politique extérieure de la France et sur l'avenir de ce pays en Europe, on peut dire que si ce mot d'Etat, qu'il avait toujours sur les lèvres, a cessé d'être une abstraction pour devenir désormais le symbole de l'unité française, et le nom de cette puissance commune devant laquelle s'abaissent tous les intérêts particuliers, c'est grâce à la suite de ses desseins, à la fermeté de sa conduite, à la rigueur de son gouvernement, à sa noble confiance dans sa fortune. C'est un grand spectacle que de le voir, appuyé sur son seul génie, dominer un prince souvent impatient de l'obéissance, écraser une noblesse toujours rebelle et souvent perfide, imposer à la nation même de grands sacrifices dont elle ne peut comprendre le but, faire mouvoir l'Europe à son gré, et renverser de près ou de loin tous les obstacles. Rarement on vit mieux ce que peut la volonté humaine éclairée par une intelligence supérieure, même lorsqu'au dehors tout lui fait défaut et qu'elle doit tirer d'elle-même toute sa force. Après le passage de ce tout-puissant ministre, la France a une armée dont les premiers pas vont illustrer le nouveau règne, une marine qui tiendra tête à la Hollande et à l'Angleterre, des finances qui feront face à de grandes guerres et à de folles prodigalités, des intendants qui représentent dans les provinces l'autorité centrale et qui deviennent, contre les gouverneurs ineptes ou indociles, les agents directs de la royauté; enfin cette royauté, au nom de laquelle Richelieu accabla toutes les résistances, a reçu de ses victoires un nouveau prestige; elle s'élève encore dans l'esprit du peuple, qu'elle séduit par l'image d'une force supérieure à toutes les autres et protectrice des petits contre les grands, inspirant à la fois une juste reconnaissance et une admiration superstitieuse. Aussi ne sortira-t-elle que plus puissante encore des agitations qui suivent la mort de Richelieu et qui précèdent l'inflexible gouvernement de Louis XIV. Ce moment de relâche, rendu presque nécessaire par le règne despotique qui vient de finir, ne fait qu'attester l'impuissance de la nation à se gouverner elle-même, et la conduit, avide d'obéissance et de repos, vers un nouveau maître, qui ne trouvera plus dans le peuple que des soldats, dans la noblesse que des courtisans.

LA FRONDE. — MAZARIN.

Qu'est-ce en effet que la Fronde, sinon la démonstration animée de la faiblesse de l'esprit politique en France au XVIIe siècle, une justification anticipée du gouvernement absolu de Louis XIV? Autant cette génération est admirable sur le champ de bataille, où elle achève par les victoires de Rocroy, de Nordlingen et de Lens, l'œuvre de Richelieu, et précipite les négociations d'où sort, avec la paix de Westphalie, la suprématie de la France, autant elle est impuissante et ridicule au parlement et dans cette lutte puérile que rend plus misérable encore le spectacle contemporain de la grande révolution d'Angleterre. Quelques-uns des chefs de la Fronde avaient sans doute des idées justes et généreuses, et l'on ne peut nier que les vingt-sept articles rédigés par le parlement, la cour des aides et la chambre des comptes, ne fussent de sages limites opposées au pouvoir absolu. L'arbitraire y est combattu en matière d'impôt et de justice; la liberté individuelle elle-même y est entourée de certaines garanties; mais cette révolution manquait de base; la nation était étrangement représentée par le parlement, par un corps judiciaire dont les charges étaient vénales, et qui eût cumulé avec l'administration régulière de la justice les droits et les fonctions que peuvent seuls exercer et remplir, chez les peuples libres, les députés élus par le pays. Ces prétentions de la magistrature s'érigeant en assemblée nationale, ne pouvaient être soutenues que mollement par la bourgeoisie; et si la noblesse parut les prendre à cœur, ce ne fut jamais pour elle qu'un mot d'ordre contre la régente et contre son inséparable ministre, contre ce Mazarin sur qui on espérait se venger d'avoir obéi à Richelieu. Cet homme, aussi patient qu'habile, sûr du cœur d'Anne d'Autriche et confiant dans l'incapacité de ses adversaires, était digne, par son intelligence politique et par sa tranquille persévérance, du grand ministre qui l'avait désigné comme son successeur; mais sa déplorable administration financière donna un prétexte à la noblesse avide d'argent et de trouble, à la magistrature ambitieuse et humiliée de sa nullité dans l'Etat. Des femmes, entretenant cette guerre sans issue, en augmentèrent le ridicule; le peuple de Paris, maître de la cité et combattant sans passion contre les troupes royales, acceptait gaîment ses défaites journalières, raillant sans aigreur ses ennemis et surtout ses chefs. Le coadjuteur de Gondi, spirituel émule de César, le grave Turenne, un instant rebelle, le grand Condé, qui n'aida la cour à se défaire de la faction des *importants* que pour susciter celle des *petits-maîtres*, ne sortirent de la Fronde qu'amoindris dans l'opinion publique; en revanche, le ministre que tant de sarcasmes ont poursuivi et qui a été deux fois chassé de France, nous paraît, à l'issue de la Fronde, tout-puissant et respecté, et signe aux pieds des Pyrénées le glorieux complément des traités de Westphalie.

Accablant l'Espagne, qui avait abusé de la Fronde et que l'épée de Condé défendait mal contre Turenne, il promit à la république anglaise une partie de ses dépouilles, et les soldats de Cromwell vinrent aider la France à prendre Dunkerque, tandis que sa flotte s'emparait de la Jamaïque. L'habileté diplomatique de Mazarin fit le reste : il intervint dans l'élection de l'empereur et lui fit imposer la condition de ne point secourir l'Espagne. En même temps, la ligue du Rhin enlevait à l'Espagne toute influence en Allemagne et assurait le succès de la France. Il fallut céder. Les célèbres conférences de l'île des Faisans, entre Mazarin et Louis de Haro, amenèrent enfin la conclusion de cette paix, qui contenait en germe la grandeur de Louis XIV. Peu s'en fallut qu'un caprice du jeune roi ne la fît rompre. Il aimait la nièce de son ministre et refusait la main de l'infante Marie-Thérèse, qui, malgré de vaines renonciations, apportait au roi de France les plus vastes espérances sur la monarchie espagnole. La conduite de Mazarin, dans cette affaire, fut digne de sa haute intelligence, et il enseigna noblement à son royal élève à mettre l'intérêt du pays au-dessus des penchants de son cœur. Le Roussillon, la Cerdagne, l'Artois, étaient cédés à la France avec une partie du Hainaut et les principales places du Luxembourg. La Lorraine resta occupée par les troupes françaises. Condé ne fut rétabli dans ses biens et dans ses dignités qu'avec toutes les réserves nécessaires pour sauvegarder la majesté du roi de France.

Pendant que le centre de l'Europe était ainsi pacifié par l'abaissement de l'Espagne au profit de la France, le Nord, un moment troublé, retrouvait aussi le repos dans un traité qui abaissait la Pologne et la Suède au profit de la puissance naissante du duché de Brandebourg. L'abdication de la reine Christine avait élevé au trône son cousin Charles-Gustave, qui, avec l'appui de l'électeur de Brandebourg, porta un coup mortel aux Polonais. Mais tout le Nord se trouva aussitôt réuni contre la Suède, et le système d'équilibre prévalut contre sa courte supériorité. L'électeur de Brandebourg, qui avait tenu le premier rang dans cette guerre contre son récent allié, en recueillit les fruits. Le traité d'Oliva l'affranchit de la Pologne et lui laissa en toute souveraineté cette Prusse qui allait hériter de l'influence de la Suède en Allemagne, sans être encore un obstacle à l'ambition de la France. La Pologne est ruinée, sans que la Russie compte encore pour quelque chose en Europe. Tout semble donc s'abaisser pour relever davantage la grandeur de la France et de son roi.

C'est encore une victoire pour Louis XIV que la restauration des Stuarts; non qu'il y eût alors la moindre solidarité entre les monarchies absolues de l'Europe, ou que le roi de France s'intéressât à la défaite de la révolution d'Angleterre : il ne s'était fait nul scrupule de traiter avec Cromwell, et, pour la France de Richelieu et de Mazarin, l'exemple incompris de la liberté anglaise n'était pas à craindre. Mais l'Angleterre, soumise à Cromwell, tranquille au dedans et libre de porter au dehors ses grandes ressources et son actif génie, était d'un grand poids dans les affaires de l'Europe; elle eût bientôt balancé la puissance française et maintenu le système d'équilibre contre l'ambition du roi. Au contraire, lorsqu'à la mort de Cromwell, la nation, lassée du gouvernement militaire, profita des discordes de l'armée pour s'en affranchir et pour rétablir la monarchie constitutionnelle, on pouvait prévoir une lutte inévitable entre les héritiers de Charles Ier et les descendants de Pym et de Hampden. Un aveugle désir d'absolutisme d'une part, un invincible besoin de liberté de l'autre, devaient nécessairement se livrer la guerre; et tant que l'Angleterre ne serait pas ou complétement asservie ou entièrement libre, il était certain qu'au dehors elle serait impuissante. La France ne pouvait donc avoir d'autre politique que de prolonger des discordes nécessaires à sa grandeur. Louis XIV y consacra toute son habileté et une grande partie de sa fortune, soutenant tour à tour de son or et de ses conseils le roi, lorsque la nation semblait près de conquérir sa liberté, et les chefs du parti national lorsque le roi semblait près d'atteindre la toute-puissance. Là était le secret de l'annulation de l'Angleterre en Europe et de la domination de la France; là était le nœud que Guillaume d'Orange trancha d'un seul coup, frappant Louis XIV au cœur par la chute des Stuarts, relevant le même jour en Angleterre la monarchie constitutionnelle, en Europe, le système d'équilibre. Mais, jusqu'à cette révolution libératrice, l'avidité de Charles II, toujours vendu et toujours à vendre, le fanatisme crédule et la rare ineptie de Jacques II seront les liens étroits par lesquels Louis XIV contiendra et dirigera l'Angleterre, n'ayant en face de lui d'autre adversaire vraiment redoutable que cette énergique et patiente Hollande, maîtresse de la mer, et devenue, par l'abaissement de l'Angleterre sous les Stuarts, le dernier asile de la réforme et de la liberté.

De même qu'au dehors tout conspirait à élever la situation de la France, au dedans tout s'accordait à augmenter les ressources et la liberté d'action de son gouvernement. Le parlement, mortellement blessé par sa défaite récente, est averti par le jeune roi lui-même de l'humilité de ses attributions, et instruit à garder sur tous les actes de la royauté un respectueux silence. Un an après la victoire de Mazarin sur la Fronde, de nouveaux édits bursaux, rendus nécessaires par la guerre d'Espagne, étaient soumis à l'enregistrement du parlement. Oubliant que cet enregistrement traditionnel n'était plus qu'une vaine formalité, le parlement résolut de délibérer avant d'obéir; mais, au jour fixé pour la discussion, il vit

entrer dans la salle de ses séances le jeune roi, en costume de chasse et le fouet à la main, et entendit en silence ces hautaines paroles : « Messieurs, chacun sait les malheurs qu'ont produits les assemblées du parlement; je veux les prévenir désormais. J'ordonne donc qu'on cesse celles qui sont commencées sur les édits que j'ai fait enregistrer. Monsieur le premier président, je vous défends de souffrir ces assemblées, et à pas un de vous de les demander. » Ce coup d'État, qui, en Angleterre, avait été le commencement de la révolution, fut en France l'inauguration de l'obéissance. Cette assemblée de magistrats ayant payé leurs charges ne ressemblait en rien à l'assemblée élue qui vainquit Charles Ier, et la nation française, habituée à se plaire aux actes de vigueur et à s'y soumettre, différait plus encore de cette nation anglaise difficile à éblouir et plus éprise de la légalité que de l'audace.

La nation et le parlement étant ainsi amenés à l'obéissance, la noblesse combattant, non plus pour son indépendance, mais pour mériter la faveur royale, qui allait profiter de cette soumission générale et diriger les forces réunies de la France? Etait-ce quelque grand ministre, héritier de Richelieu et de Mazarin? Serait-ce le jeune roi lui-même? On le sut dès le jour où mourut, comblé de richesses et d'honneurs, le signataire de la paix des Pyrénées. « Je veux gouverner par moi-même, » dit Louis XIV; et à ceux qui lui demandaient à qui l'on devrait désormais s'adresser pour l'expédition des affaires, il répondit : « A moi. » Ce fut, en effet, en sa personne que vécut la France, représentée, pendant tout ce règne, par l'activité de son roi. Sa volonté dirigea tout, et tout se fit par ses mains. Sa destinée fut celle de tous : la nation fut agrandie par sa sagesse et accablée par ses fautes.

LOUIS XIV. — COLBERT. — LOUVOIS.

La royauté, parvenue à ce point de puissance et d'éclat, avait besoin de Louis XIV; et cet homme, véritablement né pour commander, en était la naturelle et vivante image. Il avait conscience de son pouvoir absolu; il était persuadé de son droit. Il se croyait investi par Dieu même du gouvernement de la France, des biens et de la vie de ses sujets. Cette pleine et tranquille assurance passait dans ses actions et dans ses discours, et les pénétrait d'une imposante majesté. Toujours roi, à toute heure et dans les moindres choses, il ne fit jamais rien qui ne fût digne du maître de vingt-cinq millions d'hommes; jetant sa canne par la fenêtre pour n'en point frapper un gentilhomme, supportant avec une égale dignité la joie, la colère, la douleur physique même, et échappant, par cette inaltérable majesté, aux faiblesses de la nature humaine, il fut parfois odieux sans jamais être ridicule. Il n'avait ni la grâce chevaleresque de François Ier, ni la séduisante familiarité de Henri IV, et cependant nul ne l'abordait sans émotion, et un mot de lui transportait ou accablait les plus sages esprits. Saint-Simon tremblait au moment de lui parler; et Racine mourut, mortellement frappé d'une seule parole.

Et cet homme, si puissant, si confiant en lui-même, entouré de tant de flatteries, fut longtemps maître de son esprit et accessible aux bons conseils. Il sut s'appuyer sur la sagesse d'autrui et prêter sa puissance à des idées qu'il n'avait pas conçues. Elevé par Mazarin dans une ignorance périlleuse pour l'Etat, il se soumit, sans le montrer, à l'expérience des habiles et fut plus d'une fois leur ministre sans jamais cesser d'être leur maître. Il dut avant tout se délivrer des serviteurs peu fidèles qui avaient jusque-là trompé le gouvernement et appauvri le trésor. Il frappa le surintendant des finances avec cette rigueur soudaine et impitoyable qui devait inspirer, pour le reste de son règne, une terreur salutaire à tous les instruments de son autorité. Le châtiment de quelques subalternes avait annoncé aux plus clairvoyants la chute du surintendant des finances, qui usait avec une royale prodigalité d'immenses richesses mal acquises, et qui insultait de plus d'une façon à la majesté royale. Arrêté par surprise, livré à une commission composée de ses ennemis, Fouquet fut condamné au bannissement pour concussion, et le jeune roi, aggravant la peine, le tint en prison jusqu'à sa mort. Sa charge disparut avec lui; un conseil des finances fut établi sous la direction d'un contrôleur général.

Ce contrôleur général, qui avait contribué à la perte de Fouquet, et qui, pendant vingt-deux ans, gouverna avec une pleine puissance, avec une rigoureuse intégrité et avec une intelligence supérieure les finances de l'Etat, était le grand Colbert. Fils d'un drapier de Reims, sorti d'un comptoir, poussant jusqu'à la grandeur la passion de la règle et de l'économie, joignant aux sérieuses qualités de la bourgeoisie cette ambition qui était interdite à son ordre et qui fut en lui si utile à la France, il étendit bientôt ses attributions, y faisant entrer la marine, le commerce, les arts, l'administration générale, touchant même à la justice et à la guerre, envahissant tout pour tout régénérer.

Des moyens despotiques, tels que le temps les réclamait, rétablirent les finances, livrées au pillage. Quatre-vingt-quatre millions étaient payés par la France, le trésor en recevait à peine trente-deux; les impôts arbitraires et locaux, que Sully avait proscrits, épuisaient de nouveau les provinces. Des dettes, créées pour vivre au jour le jour, dévoraient les revenus de l'Etat. Colbert remboursa huit millions de rentes sur l'hôtel de ville, acquises à vil prix, poursuivit les concussionnaires et leur arracha d'énormes amendes, renouvela les baux des fermes à un taux plus avantageux

pour l'Etat, et fit surveiller activement la perception de ces impôts. Ménageant l'agriculture et le tiers état, il diminua la taille, augmentant les impôts indirects, à la fois moins onéreux et plus productifs. Il usait sobrement des ressources créées par son génie, et compléta, par l'économie dans les dépenses, l'œuvre salutaire qu'avait commencée la régularité dans le revenu : économie intelligente pourtant, et cédant à propos aux besoins de l'honneur du pays. On connaît ces belles paroles au roi : « Il faut épargner cinq sols aux choses non nécessaires, et jeter les millions quand il est question de votre gloire; un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable, et, lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais ma femme et mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir. »

L'industrie et le commerce français sentent encore aujourd'hui l'impulsion que leur communiqua la main puissante de Colbert. S'il négligea l'agriculture, dont la noblesse surtout recueillait les fruits, il fit tout pour la fabrication et pour l'échange des produits, source de richesses et gage d'un grand avenir pour la bourgeoisie : les draperies de Sedan, d'Abbeville et de Louviers devinrent prospères et célèbres; les fabriques de toile et de papier enrichirent leurs possesseurs. Mais les industries qui alimentent le luxe et qui réclament le goût devinrent alors particulièrement florissantes, et la France fut de ce côté sans rivale en Europe. De Saint-Gobain sortaient des glaces supérieures à celles de Venise; des Gobelins, des tapisseries plus éclatantes et plus durables que les chefs-d'œuvre de la Flandre; les soies brochées d'or et d'argent de Lyon et de Nîmes, l'acier et le maroquin français, les ciselures de l'orfévrerie, l'ébénisterie et la mosaïque, furent bientôt préférés à tout ce que produisaient en ce genre l'Europe et l'Asie. Dans l'industrie, comme en tout le reste, la nation ne fit que suivre la direction du gouvernement, vécut sous sa protection, subsista de ses encouragements, se soumit à ses exigences et prospéra par ses conseils. L'importation des produits de l'industrie étrangère presque interdite, l'exportation favorisée, des subventions accordées aux manufactures, des récompenses aux producteurs, des conseils de prud'hommes, une foule de règlements minutieux sur les corporations industrielles, sur le travail, sur les tarifs, vinrent tour à tour favoriser et gêner l'industrie française, qui sentait en même temps les avantages et les dangers de cette puissante et universelle intervention du gouvernement, mais qui, après tout, en reçut de grands bienfaits, et était alors hors d'état de s'en passer. Des entrepôts, des routes nouvelles, ce magnifique canal du Midi qui joignit la Méditerranée à l'Océan, l'établissement de quatre grandes compagnies commerciales subventionnées par le roi, des traités conclus avec la Porte, des relations nouées avec tout l'Orient, des colonies relevées ou fondées aux Antilles, au Canada, au Malabar, à Madagascar, à Cayenne; un édit qui autorisa la noblesse à commercer sans déroger, et surtout la réorganisation de la marine militaire et marchande, la création de Rochefort et de Cette, Toulon et Brest agrandis, les chantiers de l'Etat couverts de vaisseaux, et l'institution de cette inscription maritime qui, de nos jours, recrute encore la flotte, tant d'efforts énergiques et heureux communiquèrent au commerce français une activité jusqu'alors inconnue, et assurent au nom de Colbert, outre une grande place dans l'histoire particulière de la France, le respect et la reconnaissance de tous les hommes qui comprennent l'influence du commerce et de l'industrie sur les progrès généraux du genre humain.

En même temps que ce grand administrateur s'appliquait aux travaux qui rendent la paix féconde, Louvois organisait cette force indispensable qui doit assurer le maintien de la paix ou le succès de la guerre. L'armée était à l'intérieur le fondement du pouvoir absolu, au dehors l'instrument de la domination de la France. Si Louis XIV put à la fois, vers la fin de son règne, comprimer le désespoir du peuple et la résistance religieuse des protestants, tout en soutenant l'effort de l'Europe coalisée, il le dut à Louvois : c'est lui qui, supprimant les grandes charges militaires, donna au seul ministre de la guerre la direction suprême de l'armée, qui assura, en créant les inspecteurs généraux et les commissaires des guerres, la discipline et la subsistance des troupes; qui établit les magasins et les hôpitaux militaires, qui organisa le train des équipages, des corps d'ingénieurs et de mineurs, des haras, des écoles de cadets pour l'instruction militaire de la jeune noblesse; qui créa, avec l'ordre du tableau, des règles justes et nécessaires pour l'avancement des officiers, faisant ainsi passer les services avant la naissance et la faveur; qui sépara l'armée de la population par l'uniforme, signe de l'unité nationale et de l'obéissance exclusive au roi; qui enfin mit entre les mains du soldat l'arme française par excellence, la baïonnette, destinée à enlever un jour de si rapides victoires.

Qu'on ajoute à ces ressources intérieures de la France, aux richesses créées par cette industrie prospère, à cette armée alors sans rivale dans le monde, des généraux comme Turenne et Condé, une diplomatie intelligente et habile, docile au roi, et servant partout, sous sa direction continuelle, les intérêts de la France; qu'on se figure l'éclat incomparable des lettres françaises à cette époque, où la vigueur du génie national, contenue et formée par le goût le plus pur, enfantait tant de chefs-d'œuvre, où la chaire avait Bossuet, le théâtre Corneille, Racine et Molière; qu'on se représente cette cour, devenue un foyer du

lumière, un modèle de politesse et de grâce, la patrie des arts et du goût; qu'on tienne compte du génie dominateur du souverain, de la confiance de la nation dans sa puissance et dans sa fortune, de l'esprit militaire du peuple, de la passion de tous pour la gloire, et l'on comprendra comment, au milieu de l'Europe abaissée, divisée et privée de l'Angleterre, alors comme absente du monde, la France put aspirer à une domination universelle et quelque temps s'y maintenir.

PAIX D'AIX-LA-CHAPELLE — PAIX DE NIMÈGUE. — RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.

Pendant que Louis XIV inaugurait partout avec grandeur ce nouveau rôle de la France, forçait la cour de Madrid à reconnaître la préséance des ambassadeurs français, le pape à faire des excuses au duc de Créquy offensé et à châtier ses plus chers serviteurs; pendant qu'il délivrait la Méditerranée des corsaires barbaresques et faisait paraître le drapeau français à cette bataille de Saint-Gothard qui ferma l'Allemagne aux Turcs, il vit avec joie Charles II engager son royaume dans une guerre contre la Hollande, et affaiblir ainsi, au profit de la France, les deux grandes puissances maritimes de l'Europe. L'année même où l'Angleterre, indignée de cette guerre inutile et désavantageuse, contraignait Charles II à signer le traité de Bréda, Louis XIV, ayant vainement tenté de conquérir diplomatiquement les Pays-Bas, qui, par la mort de Philippe IV, revenaient à la reine de France Marie-Thérèse en vertu du droit de dévolution, envoya trente-cinq mille hommes prendre possession de ce douteux héritage. La Flandre fut à jamais conquise en moins de deux mois, et la Franche-Comté, dont les gouverneurs étaient gagnés d'avance, fut livrée sans combat. Mais le nord de l'Europe s'émut, et la crainte de l'ambition française dominant toutes les passions politiques et religieuses, on vit les trois puissances protestantes du nord, la Hollande, l'Angleterre et la Suède, conclure à La Haye une triple alliance qui arrêta Louis XIV et qui couvrit l'Espagne. Le traité d'Aix-la-Chapelle fut le fruit de cette ligue. Le roi de France garda la Flandre et rendit la Franche-Comté démantelée.

C'était l'initiative de la Hollande qui avait arrêté Louis XIV, et l'orgueil du roi en fut doublement blessé. Déjà fier d'avoir si aisément agrandi la France, il ne pardonnait pas à ce peuple de marchands de lui avoir arraché la moitié de sa conquête, et moins encore de s'en vanter hautement; enfin, il haïssait les Hollandais à cause de leur religion et de leur liberté, et mettait déjà ses passions personnelles au niveau des intérêts de la France. La diplomatie fraya aux armées françaises un chemin facile en rompant la triple alliance. La Suède en fut d'abord détachée, puis l'Angleterre, par ce traité secret, et pourtant célèbre, que Charles II conclut à Douvres avec Louis XIV, par l'entremise de sa sœur Henriette, devenue duchesse d'Orléans. Le roi d'Angleterre se vendit expressément au roi de France, s'engageant, pour trois millions par an, à faire la guerre à la Hollande malgré l'Angleterre, à professer la religion catholique lorsque Louis XIV le jugerait convenable, et à recevoir les secours du roi de France pour détruire en Angleterre le parlement et la réforme. Cette trahison inouïe, aujourd'hui publique, fut tenue secrète, même longtemps après la chute des Stuarts. La guerre de Hollande, dont le succès était ainsi préparé, fut d'abord un continuel triomphe. Les flottes réunies de l'Angleterre et de la France livrent à la flotte hollandaise une grande bataille indécise pendant que cent vingt mille Français passent le Rhin, s'emparent sans combat de toutes les places de la Hollande, et arrivent à quelques lieues d'Amsterdam. Mais la république ne pouvait ainsi périr sans résistance : le peuple se souleva, massacra les De Witt, qui avaient fait inutilement à Louis XIV les propositions de paix les plus humiliantes et qui en avaient reçu de Louvois de dérisoires. Le parti de la guerre prit le dessus, et sauva la Hollande par la main du prince d'Orange, que son génie infatigable, aidé par les circonstances, devait rendre un jour l'arbitre de l'Europe.

Son premier acte fut de rompre les digues qui défendent la Hollande contre l'Océan, et d'en chasser l'ennemi par une immense inondation. Pendant que les Français reculent, une coalition générale s'organise pour maintenir l'équilibre européen menacé, et contraint la France à lâcher prise pour se protéger elle-même. Le roi d'Angleterre est forcé par le parlement de faire la paix avec la Hollande; l'électeur de Brandebourg, la diète et l'empereur, l'Espagne, sont réunis contre la France; la Suède seule, qu'inquiétait déjà la puissance du Brandebourg, reste l'alliée de Louis XIV. L'admirable habileté de Turenne, qui, avec peu de troupes, arrêtait toute l'Allemagne, et qui mourut au milieu de ses savantes manœuvres; la fureur guerrière de Condé, qui, à Senef, voulait encore combattre après un affreux carnage; les trois victoires navales où Duquesne enlevait à l'Espagne et à la Hollande l'élite de leur marine, tuait Ruyter et donnait à la France l'empire de la Méditerranée, tant d'efforts si glorieux pour la nation n'en furent pas moins impuissants à satisfaire, malgré toute l'Europe, les passions et l'ambition du roi. Les ressources financières du pays étaient épuisées, Charles II était contraint par le parlement à déclarer la guerre à Louis XIV, et la Hollande avait reconquis tout son territoire, excepté Maëstricht. Elle traita la première avec la France, et bientôt ses alliés l'imitèrent. Les négociations poursuivies à Nimègue rétablirent l'intégrité de la Hollande, donnèrent à l'empereur

Fribourg en échange de Philipsbourg, et achevèrent la spoliation de l'Espagne, qui céda au roi de France la Franche-Comté et plusieurs villes des Pays-Bas. Le Danemark et le Brandebourg, qui voulaient conserver leurs conquêtes sur la Suède, furent obligés par le roi à une complète restitution.

Ainsi, grâce à la vigueur des armées françaises et au talent des Vauban, des Turenne, des Duquesne et des Condé, cette guerre injuste et impolitique, déclarée à la Hollande et arrêtée par l'unanime opposition de l'Europe, n'avait pas cependant été fatale à la France, et lui avait assuré, au contraire, la possession de la Flandre et de la Franche-Comté. Elle sort donc plus puissante encore d'une lutte inégale, et paraît récompensée de ses fautes. Mais l'issue trop heureuse de ce grand débat eût inspiré à un esprit sage des craintes salutaires et une modération scrupuleuse; il eût senti que l'Europe ne pouvait rester que malgré elle soumise à l'ascendant de la France; qu'il fallait rendre cette suprématie bienfaisante et légère, ôter tout prétexte à la jalousie naturelle des peuples, et faire supporter à l'Europe, à force de justice et de prudence, le spectacle pénible d'une si prodigieuse fortune.

Tout au contraire, Louis XIV en fut enivré, et sembla rechercher les moyens de se précipiter, avec la France, du haut de cette grandeur, en contraignant l'Europe à se délivrer de lui. La France devait à son unité et à la toute-puissance de son gouvernement cette force militaire qui avait triomphé de tous les obstacles; mais elle allait bientôt payer cher cette domination absolue d'un seul homme qui ne la sauvait dans la guerre que pour la ruiner dans la paix. Dépenses exorbitantes, orgueil intolérable, mœurs scandaleuses, projets insensés, tout se réunit bientôt pour mettre en péril le roi et le royaume, l'Etat et son unique représentant. Une gloire éclatante et alors sans rivale, les flatteries les plus ingénieuses et les plus séduisantes qui eussent jamais entouré un souverain, l'ivresse même du plaisir facile et continuel, ébranlèrent par degrés cette raison sur laquelle reposait, sans autre appui, la fortune de la France.

Le mépris du droit des gens semblait à Louis XIV un signe d'indépendance souveraine, et il donna, par l'établissement des chambres de réunion, la mesure de son audace et de son dédain pour l'opinion de l'Europe. Les conquêtes faites par la France dans les dernières guerres lui avaient été cédées par les traités « avec leurs dépendances. » Ce terme vague suffit au roi de France pour prétendre à tous les fiefs qui avaient jadis relevé des domaines devenus français. Les parlements de Metz, de Brisach et de Besançon rendirent des arrêts sans appel, qui réunissaient à la France un grand nombre de villes enlevées à l'électeur de Trèves, à l'électeur palatin, à l'évêque de Spire, au roi de Suède. La plus importante de ces villes, la place de Strasbourg, fut occupée par surprise, en exécution d'un arrêt du parlement de Brisach. Vauban la rendit imprenable. Guillaume excitait en vain toute l'Europe contre ces violences de Louis XIV; on était partout effrayé de la puissance de la France, de sa grande armée plus forte qu'avant la guerre, de sa flotte accrue par Colbert. Il fallait de nouvelles et de plus grandes fautes pour vaincre cette appréhension de l'Europe: Louis XIV ne devait pas les faire attendre.

Le bombardement d'Alger et de Tripoli était justifié par les pirateries des Barbaresques; mais la destruction de Gènes, mise en poudre pour avoir préféré le protectorat de l'Espagne à celui du roi de France, augmenta le ressentiment encore contenu de l'Europe. La double humiliation du pape, effrayé de voir Louis XIV soutenir contre lui les prétentions de Bossuet et les quatre articles qui constituaient l'Eglise gallicane en dehors de l'influence ultramontaine, et violenté en même temps jusque dans Rome par les troupes françaises pour le maintien de ce funeste droit d'asile dont jouissaient les hôtels des ambassadeurs, jeta le saint-siége lui-même dans l'alliance de la Hollande calviniste contre le despotisme du roi de France. En même temps, cédant aux déplorables conseils d'une femme froidement ambitieuse et aveuglée par une piété cruelle, il commença contre les protestants français cette lutte impitoyable où il fut vainqueur en apparence et en réalité vaincu, qui n'extermina pas le protestantisme en France, mais qui propagea dans toute l'Europe l'horreur de son gouvernement; qui ne fut pas avantageuse à l'Eglise, et qui porta un coup mortel à l'industrie qu'avait créée Colbert. La révocation de l'édit de Nantes fut pour les protestants une épreuve, pour la France un désastre.

Madame de Maintenon régnait alors sur son esprit et sur la France. Petite-fille du fier Agrippa d'Aubigné, qui reprochait son abjuration à Henri IV, introduite elle-même par force dans cette Eglise dont elle était devenue le soutien et l'instrument, veuve de l'infirme Scarron, et portée par son habileté merveilleuse au pied du trône, où elle se crut plusieurs fois sur le point de monter, mariée secrètement au roi, qui ne fit plus rien que par ses conseils, elle persuada à cet homme vieillissant et repentant de ses désordres, que l'expiation la plus facile et la plus agréable à Dieu serait de ramener la France à l'unité religieuse. Le gouvernement, mû par une seule volonté, se mit à l'œuvre; on n'employa d'abord que l'argent et la ruse. Une caisse des conversions fut établie, et un converti, Pélisson, fut chargé de ce commerce. Mille vexations poussaient indirectement les réformés dans l'Eglise catholique, comme dans un asile; mais ces moyens, trop lents au gré du pouvoir, firent bientôt place à la violence ouverte, et alors commença la plus honteuse

et la plus dure des persécutions. On dérobait aux réformés leurs enfants pour les élever dans la religion catholique; on déclarait leurs mariages nuls, afin de les réduire par la douleur de ne pouvoir légitimer leurs enfants. « Tenez ferme sur les mariages, » écrivait Bossuet lui-même à un des persécuteurs. Enfin les troupes du roi, logées chez les protestants, furent chargées de hâter les conversions. La potence, les galères, le sabre des dragons de Louvois étouffaient toute résistance. On crut la réforme anéantie, et l'édit qui révoqua l'édit de Nantes semblait ne constater qu'un fait accompli. L'interdiction du culte public, l'expulsion des ministres, la démolition des temples et des écoles réformés, vinrent proclamer et confirmer la victoire. La torture et les supplices grossissaient tous les jours les listes de conversion que les gouverneurs et les évêques envoyaient au roi. Mais l'on s'aperçut bientôt que l'élite des protestants français échappait à la persécution et quittait le royaume. En vain les frontières étaient-elles gardées, en vain la peine de mort était-elle infligée aux fugitifs, plus de deux cent mille protestants allèrent porter aux ennemis de la France les secrets de notre industrie, le secours de leur ressentiment et de leur courage. Louis XIV les rencontra partout, sur les flottes de ses ennemis et sur tous les champs de bataille; ils firent la force de la Prusse, ils accrurent la prospérité de l'Angleterre, contribuèrent à en chasser les Stuarts, combattirent à côté de Guillaume d'Orange par la plume et par l'épée, tandis qu'en France leurs coreligionnaires tenaient tête aux maréchaux de Louis XIV et occupaient ses armées.

Cet acte combla la mesure et poussa à bout la timide patience de l'Europe. Guillaume ne rencontra plus d'obstacle et put former contre la France une coalition redoutable. A Augsbourg s'allièrent contre Louis XIV l'Espagne et la Suède, l'empereur et les princes allemands, la Hollande, le duc de Savoie, les princes d'Italie et le pape lui-même. L'Angleterre seule, trahie par les Stuarts, manquait à la ligue européenne; il était réservé à Guillaume d'Orange de l'y faire entrer et d'opposer au roi de France les forces réunies de toute l'Europe.

CHUTE DES STUARTS. — PAIX DE RYSWICK.

Si la seconde révolution, qui chassa définitivement les Stuarts et qui assura pour toujours à l'Angleterre la tranquille possession du gouvernement parlementaire, ne coûta pas une goutte de sang à la nation, ce bienfait est dû surtout à la vénalité de Charles II et au fanatisme de son successeur. On a vu comment le premier se mit, par le traité de Douvres, à la solde du roi de France, et lui vendit, pour satisfaire à son luxe et à ses débauches sans avoir recours au parlement, l'honneur et les intérêts de l'Angleterre. Le second ne changea rien à cette étrange politique, et, à son avènement au trône, apprit, avec des larmes de reconnaissance, que la pension de son frère lui serait annuellement payée. Dunkerque et Mardick vendus à la France, l'Angleterre annulée en Europe, la Hollande livrée à Louis XIV, tels avaient été les résultats de cette trahison, à laquelle l'expulsion de cette dynastie pouvait seule mettre un terme.

Mais ces honteux marchés restaient ignorés de la nation, et des fautes plus éclatantes précipitèrent les Stuarts du trône, que la volonté publique avait relevé. Ramenés après le despotisme de l'armée pour rétablir en Angleterre le règne des lois, ils n'avaient travaillé qu'à substituer une tyrannie à une autre, sans donner en échange de la légalité violée cette grandeur politique et militaire qui avait un instant consolé la nation d'obéir à Cromwell. Soutenus par l'Eglise anglicane, que la domination puritaine des républicains avait aigrie jusqu'à lui faire ériger en dogme le droit divin de la royauté et le devoir de l'obéissance absolue pour les peuples, ils eurent l'art de réduire cette Eglise et ces docteurs de la monarchie absolue à la triste alternative de chasser le roi ou de sanctionner la destruction du protestantisme. Entourés enfin par une aristocratie que les niveleurs avaient humiliée jusqu'à la rendre amie de la toute-puissance royale, ils trouvèrent moyen de la contraindre à s'unir aux ennemis de la monarchie, sous peine de se voir imposer, avec l'apostasie religieuse, la servitude et la ruine. Salués enfin à leur débarquement en Angleterre par une population enthousiaste, fatiguée de la république, avide de voir un roi, et attachée par l'attrait d'une longue infortune à cette famille éprouvée sur l'échafaud, dans les prisons et dans l'exil, ils surent bientôt se rendre odieux aux plus humbles par l'abaissement du pays devant la France, par le scandale de leurs mœurs, par la pompe ridicule d'une dévotion impopulaire, par leur cruauté, par des persécutions atroces qui descendaient jusqu'au dernier rang et qui remplirent de traditions sanglantes les plus pauvres demeures. Ainsi ébranlée de toutes parts, et particulièrement haïe de ses anciens auxiliaires, cette dynastie tomba au premier choc aux applaudissements de l'Angleterre protestante et libérale.

Si elle ne fut pas renversée plus tôt, il faut en chercher la raison dans les fautes de ses adversaires, et surtout dans cet admirable instinct de la légalité qui balançait les plus justes ressentiments de la nation, et qui faisait considérer une révolution comme la dernière et la plus périlleuse des extrémités. C'est à la fois un grand spectacle et une utile leçon que de voir les Stuarts soutenus seulement par ce respect des lois qu'ils voulaient anéantir, et raffermis, en dépit d'eux-mêmes, toutes les fois que leurs ennemis impatients y portaient atteinte. Lorsque Charles II favorisait illégalement les catholiques, nommait son frère, le duc d'York, grand amiral, et le faisait siéger au conseil, la

nation, fortifiant les whigs de son assentiment et de ses votes, les aidait à imposer au roi ce *bill du test* qui fermait les fonctions publiques aux dissidents, et qui arrachait au duc d'York sa démission. Lorsqu'au contraire les whigs, emportés par la victoire, profitent de la terreur qu'inspire à l'Angleterre une prétendue conspiration des catholiques, pour frapper des innocents et pour voter un bill d'exclusion qui déclarait le duc d'York, en qualité de catholique, inhabile à succéder à la couronne, la nation, effrayée de ces actes illégaux, se tourna du côté des tories et rendit quelque force au gouvernement. Une conspiration protestante, pour hâter la chute des Stuarts et pour porter au trône le jeune duc de Montmouth, ennemi populaire des catholiques, indigna la nation et permit à Charles II d'abuser jusqu'à sa mort de la toute-puissance. Le plus vénal, le plus incrédule et le plus débauché des hommes qui eût jamais porté une couronne, mourut vengé de tous ses ennemis, couvert du sang de Russell et de Sydney, maître absolu de l'Angleterre, la bravant à sa dernière heure, se déclarant catholique à l'article de la mort, et laissant le pouvoir à ce frère redouté des protestants, à ce duc d'York qui avait ouvertement déclaré la guerre à la religion et aux libertés du pays.

Cette bataille, perdue d'avance, fut aveuglément livrée par cet homme bizarre, tour à tour audacieux jusqu'à la folie et hypocrite jusqu'à la bassesse, cruel et ridicule, destiné à perdre en peu de temps sa cause et sa couronne. Cependant la loi soutint trois années Jacques II malgré lui-même; et lorsqu'il eut poussé à bout les plus patients de ses sujets, l'Angleterre le renversa moins qu'elle ne le laissa tomber. Ce fut pour lui une bonne fortune que d'être attaqué à son avénement par l'insurrection d'un prétendant, par ce duc de Monmouth qui, vaincu à Sedgemoor, monta sur l'échafaud. Mais les affreuses cruautés qui suivirent la victoire de Jacques lui en dérobèrent le fruit. L'Angleterre vit avec horreur le juge Jeffryes accomplir, dans les comtés du sud-ouest, cette célèbre *tournée sanglante* où les injures du tribunal venaient se joindre à l'inique rigueur des condamnations. La mort, bien que prodiguée, n'était pas le seul supplice. De nombreux accusés étaient embarqués pour les colonies et vendus comme esclaves. Les courtisans du roi se disputaient comme une faveur le produit de ces cargaisons, et la reine elle-même demanda sa part de cet ignoble gain.

Mais la ferme volonté d'imposer le catholicisme à l'Angleterre était l'écueil inévitable de ce gouvernement insensé. Chef légal de l'Eglise anglicane et affilié à l'ordre des jésuites, professant avec ostentation la religion romaine, voulant introduire dans les universités elles-mêmes des membres et des chefs de son choix et de son Eglise; exagérant contre les sectes puritaines la rigueur des lois qui protégeaient l'orthodoxie anglicane, et les violant ouvertement en faveur des catholiques; revendiquant le droit de les violer, et inventant, au profit de la couronne, cet étrange *droit de dispense* qui rendait les lois inutiles et la puissance royale illimitée; chassant de l'armée et des fonctions publiques tous les protestants, et préparant une révolution catholique en face de l'Angleterre et de l'Europe, Jacques II effrayait de sa folie Louis XIV lui-même, qui lui conseillait la prudence, et le pape, qui était tenté de l'excommunier. Désespérant enfin d'accabler d'un seul coup le protestantisme, il résolut de le diviser, de réunir contre l'Eglise anglicane les sectes puritaines aux catholiques, et le persécuteur sanguinaire des puritains proclama tout à coup la tolérance universelle : ruse grossière qui ne trompa personne et qui confondit, dans une indignation patriotique, le ressentiment des puritains et les craintes de l'Eglise anglicane. L'Europe entière voyait Jacques II chanceler; pour lui, opiniâtre et tranquille, entouré d'apostats qui devaient le trahir au premier signe, touchant à sa chute et sûr de sa victoire, il attendit jusqu'au dernier moment qu'un événement miraculeux établît en Angleterre le catholicisme et la monarchie absolue.

Il était temps qu'il fût renversé. Sous ces deux indignes souverains, l'Angleterre n'avait pas seulement perdu son rang, elle avait compromis son avenir. Charles II avait donné l'exemple d'une corruption jusqu'alors inconnue, et qui, de sa cour, descendait dans la société anglaise. La littérature, et surtout le théâtre de cette époque, offrent le scandaleux témoignage de cette générale et croissante immoralité. Les œuvres alors applaudies sur la scène ne pourraient aujourd'hui se produire au jour, et des actions, alors de mode, attireraient aujourd'hui sur leurs auteurs le mépris public et la sévérité de la loi. La vénalité du roi avait de nombreux imitateurs, et l'argent de Louis XIV, souillant plus d'une main illustre, se glissait dans tous les partis. Avec Jacques II, la corruption n'était pas moindre; il y avait ajouté la cruauté et l'hypocrisie. Sur la scène, des allusions meurtrières et la demande de nouveaux supplices se mêlaient aux propos licencieux. Les consciences étaient à vendre, et le célèbre Dryden donnait l'exemple. Les forces matérielles de l'Angleterre s'abaissaient avec sa dignité morale. L'armée, sans cesse épurée par le roi, était désorganisée, avilie à ses propres yeux, et un scandaleux avancement y récompensait l'apostasie. La marine, que Cromwell avait rendue si redoutable, était désarmée par les concussions, par le pillage des grades, livrés au plus offrant ou au mieux protégé. Des capitaines qui n'avaient jamais vu la mer commandaient les meilleurs vaisseaux de la flotte. Leurs appointements étant irrégulièrement payés, ils faisaient le cabotage entre les ports anglais, et changeaient, à leur profit, en marine de commerce la marine de l'Etat. L'ar-

rivée de Guillaume d'Orange arracha enfin l'Angleterre à ces humiliations et à ces dangers.

Il était appelé par le parti libéral et par les protestants; il était appuyé par l'Europe, impatiente de s'unir à l'Angleterre contre Louis XIV; il était secondé par l'empereur et par le pape lui-même; les états généraux de la Hollande voyaient dans son entreprise le salut du protestantisme et la ruine du roi de France. Gendre de Jacques II et sûr de l'affection dévouée de sa femme, il eût peut-être attendu en paix la mort de son beau-père, si la naissance d'un héritier n'eût détruit ses espérances. Sans hésiter davantage, il passa la mer avec quinze mille hommes, pendant que l'armée de Louis XIV, pour frapper au cœur la ligue d'Augsbourg, attaquait l'Allemagne. La marche de Guillaume d'Orange fut un triomphe; Jacques II, trahi par tout le monde et surtout par sa famille, jeta le sceau de l'État dans la Tamise et s'enfuit. Une convention, formée des deux chambres, déclara le trône vacant, et y appela Guillaume d'Orange et la princesse Marie.

Si cette révolution, pure de sang et complétée par la signature de la Déclaration des droits, assura au peuple anglais la jouissance des libertés constitutionnelles et à l'aristocratie la direction des affaires, elle mit en péril la suprématie de la France et porta un coup mortel à l'orgueil de Louis XIV. Sachant que l'avénement de son irréconciliable ennemi au trône d'Angleterre était une déclaration de guerre, il n'hésita pas à la devancer, en reconnaissant solennellement Jacques II comme seul roi et en se déclarant le défenseur du droit absolu des souverains, violé par Guillaume d'Orange. La guerre était déjà commencée en Allemagne contre la ligue d'Augsbourg; Louis XIV résolut de la porter dans cette Irlande catholique, attachée aux Stuarts et soulevée contre le nouveau roi d'Angleterre. Tourville battit la flotte anglaise et jeta en Irlande Jacques II, qui perdit, par ineptie et lâcheté, la bataille de la Boyne et s'enfuit aussitôt en France. Une nouvelle descente est préparée par Louis XIV; mais cette fois, la bataille de la Hogue, perdue malgré l'admirable courage de Tourville, ferma l'Angleterre aux Français. En Allemagne, les généraux du roi et leurs vaillantes armées soutenaient contre toute l'Europe centrale une lutte glorieuse et sans issue, suffisant à la tâche difficile de couvrir la France sans pouvoir accabler une coalition universelle. Les belles victoires de Fleurus, de Steinkerque et de Neerwinden, qui illustrèrent le duc de Luxembourg, Catinat, vainqueur à Staffarde et à la Marsaille, rendirent pourtant plus efficaces les efforts de la diplomatie pour conquérir une paix dont la France épuisée avait besoin. Dissolvant la ligue qui, réunie, eût poussé trop loin ses exigences, la diplomatie française amena le duc de Savoie à une paix séparée par des concessions avantageuses. On lui rendit tous ses États, en y ajoutant Pignerol; sa fille épousa le duc de Bourgogne, fils aîné du dauphin, et il fut traité en roi par la France. Déjà le pape Innocent XII, héritier de la politique de ses prédécesseurs, avait été détaché de la ligue par le désaveu des quatre articles qui consacraient les libertés de l'Eglise gallicane. Les autres puissances traitèrent à leur tour. La France rendit à l'empereur et à l'empire tout ce qu'elle avait envahi depuis le traité de Nimègue, sauf Strasbourg, et restitua son duché au duc de Lorraine. Un mois avant ce traité, Louis XIV, faisant la paix avec l'Espagne, les Provinces-Unies et l'Angleterre, leur restituait tout ce qu'il avait pris depuis le traité de Nimègue, et, ce qui coûta le plus à son orgueil, en donnant à la guerre son sens véritable et à ses prétentions un éclatant démenti, il reconnut solennellement Guillaume III comme roi d'Angleterre, tendant la main à la révolution et abandonnant Jacques II.

La paix de Ryswick était donc plutôt pour la France un échec moral qu'un affaiblissement matériel. Sauf la reconnaissance de Guillaume III, elle n'avait reculé que jusqu'au traité de Nimègue et pouvait s'y maintenir avec honneur; elle avait résisté glorieusement à toute l'Europe, qui avait pu l'arrêter dans ses envahissements, mais qui n'avait pu triompher de sa défense. Cependant, cette guerre injuste devait amener une expiation prochaine. La France, qui venait d'y prodiguer ses trésors et son sang, allait se trouver épuisée au moment où s'ouvrait devant l'Europe inquiète et avide la succession d'Espagne.

LA SUCCESSION D'ESPAGNE.—TRAITÉS DE RADSTADT ET D'UTRECHT.

Cette nation malheureuse expiait alors, par un abaissement sans égal dans l'histoire, son intolérance religieuse, son incapacité pour le gouvernement des peuples, la perte de ses franchises provinciales et son asservissement intérieur, et par-dessus tout, cette guerre funeste où elle s'était engagée, à la suite de ses rois, contre la civilisation moderne et contre la liberté des esprits. L'inhabileté de son administration, l'inquisition, qu'elle traînait partout avec elle, rendaient inutiles ses grandes qualités militaires et sa tranquille fermeté sur le champ de bataille. Détestée par les peuples faibles, qu'elle avait conquis sans les gagner, chassée par les peuples énergiques qui secouaient sa mortelle influence, l'Espagne avait bientôt perdu jusqu'à sa force militaire et jusqu'à ses richesses. La grande Armada n'avait pu être remplacée, et l'Espagne en était venue à emprunter des vaisseaux génois. A Rocroy, à Lens, aux Dunes, avait été anéantie son armée; maîtresse des mines de l'Amérique, elle n'avait ni argent ni crédit. Ses possessions en Europe et au delà des mers étaient démembrées par la France, par l'Angleterre et par la Hollande.

Elle-même tombait en ruines. L'expulsion des Juifs avait affaibli son commerce; celle des Maures avait détruit son agriculture; la monarchie absolue et, depuis Philippe II, sans limites, avait anéanti l'énergie nationale; les couvents avaient absorbé à la fois ses richesses et sa population. Elle avait eu vingt millions d'habitants, elle n'en avait plus que six. L'abaissement de l'intelligence publique accompagnait la misère. Décimée par les bûchers et vivant sous une menace continuelle de mort, la classe éclairée disparaissait tous les jours et en silence; et les mêmes causes qui avaient arrêté la fécondité de la terre, avaient étendu partout la stérilité de la pensée. Comme la nation, la dynastie s'éteignait dans l'impuissance. « Charles-Quint, dit avec vérité un grand historien, avait été général et roi; Philippe II n'avait été que roi; Philippe III et Philippe IV avaient à peine été rois; Charles II ne fut pas même homme. » Tel était l'état où l'Espagne et ses maîtres avaient été réduits en voulant arrêter le grand mouvement qui avait vivifié l'Europe, et qui, en ce temps même, élevait encore d'un degré l'Angleterre.

D'après le droit monarchique, qui fait passer les nations de main en main par héritage, sans que leur consentement soit nécessaire, et qui dispose d'elles, selon la juste remarque de Fénelon, « comme d'un pré ou d'une vigne, » l'Espagne devait appartenir, à la mort de Charles II, soit au dauphin de France, comme au petit-fils de Philippe IV, soit à l'empereur d'Autriche ou à son fils l'archiduc Charles, comme petit-fils de Philippe III, soit enfin au prince de Bavière, arrière-petit-fils de Philippe IV. La France semblait destinée à recueillir cet héritage; tout l'y engageait : cette longue rivalité avec l'Espagne, qui avait failli mettre sur le trône de France la fille de Philippe II, et qui paraissait devoir se terminer par une conquête indirecte, par l'établissement d'un prince français sur le trône espagnol; les prétentions antérieures du roi, qui avait déjà revendiqué une partie de cet héritage; l'intérêt suprême de la France, qui ne pouvait laisser la maison d'Autriche s'étendre de nouveau au delà des Alpes et des Pyrénées. Mais, par une suite d'entreprises ambitieuses et chèrement payées, la France arrivait épuisée d'avance au commencement de ce grand débat. Les hommes illustres qui jusqu'alors avaient accompli les grandes choses de ce règne, ou qui en avaient réparé les fautes, avaient disparu dans la mort ou dans la retraite. Turenne, Condé, Luxembourg, Duquesne et Tourville avaient des successeurs, sans être remplacés. Louvois l'avait emporté sur Colbert, madame de Maintenon et Chamillart sur Louvois. Les finances et l'armée étaient appauvries; une lutte entre toute l'Europe effraya Louis XIV. Il eut recours au plus puissant de ses ennemis pour faire face aux autres, et tenta de partager ce qu'il ne pouvait conquérir.

A la Haye, fut signé entre Louis XIV, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies, un traité de partage qui donnait au prince de Bavière la couronne, les Indes, les Pays-Bas et la Sardaigne; au dauphin de France, les royaumes de Naples et de Sicile; à l'Autriche et à l'archiduc Charles, le Milanais. Ce démembrement n'inquiétait personne : l'Espagne diminuée n'agrandissait ainsi aucune des deux grandes familles qui pouvaient menacer l'indépendance de l'Europe; mais Charles II fut indigné de ce partage, et réserva par testament au prince de Bavière l'intégrité de la monarchie espagnole. Avec ce jeune prince, qui mourut tout à coup, empoisonné peut-être, disparut l'espoir de régler pacifiquement cette succession prochaine pour laquelle la France et l'Autriche restaient seules en présence.

Cependant Louis XIV tenta d'éviter la lutte par un nouveau traité de partage, garanti par les mêmes alliés. Conclu à Londres, ce traité accordait à l'archiduc Charles la couronne, les Indes, les Pays-Bas et la Sardaigne; mais à la part du dauphin de France eussent été ajoutés le Bar et la Lorraine. Le duc de Lorraine devait recevoir, en échange de son duché, le Milanais. Ni l'empereur, ni Charles II n'acceptèrent ces conditions nouvelles. L'empereur tenait à posséder le Milanais, Charles II à empêcher le démembrement de la monarchie. Il se résolut alors à choisir un héritier dans l'une des deux familles rivales. Son penchant le portait vers l'Autriche, l'intérêt de l'Espagne et les vœux de la noblesse vers la France, plus capable de défendre l'Espagne, si elle lui était laissée, et certaine de la démembrer si elle passait en d'autres mains. Un dernier testament de Charles II déclara le duc d'Anjou, deuxième fils du dauphin de France, roi d'Espagne.

Ce fut pour Louis XIV une grande épreuve. S'en tenir au traité de partage et l'exécuter, avec l'appui de la Hollande et de l'Angleterre, semblait facile. Accepter le testament, c'était accepter la guerre contre toute l'Europe. Après avoir écouté dans son conseil les deux avis contraires et pesé trois jours cette décision redoutable, il dit à son petit-fils devant l'ambassadeur d'Espagne : « Monsieur, le roi d'Espagne vous a fait roi. Les grands vous demandent, les peuples vous souhaitent, et moi j'y consens. Songez seulement que vous êtes prince de France. » Puis il dit à la cour : « Messieurs, voilà le roi d'Espagne; » et quelque temps après, embrassant son petit-fils près de partir : « Il n'y a plus de Pyrénées. »

Ce fut pour l'Europe une déclaration de guerre, et cependant tous hésitaient à la commencer. L'empereur seul était décidé, tandis que l'Angleterre et la Hollande cherchaient à concilier le maintien de l'équilibre en Europe avec celui de la paix; mais, avec son impétuosité naturelle, Louis XIV sembla pressé d'augmenter le nombre de ses ennemis, et de

se trouver seul contre tous. Trois atteintes furent portées à la fois à la sûreté de l'Europe et à l'honneur de l'Angleterre. Des lettres patentes confirment au duc d'Anjou, devenu Philippe V, ses droits à la couronne de France et menacent ainsi l'Europe de la réunion des deux monarchies. Les Hollandais sont surpris par l'occupation des Pays-Bas, leur barrière contre la France. L'Angleterre est insultée par l'inutile et déloyale déclaration de Louis XIV, qui, malgré le traité de Ryswick, reconnaît, au lit de mort de Jacques II, son fils Jacques III comme roi d'Angleterre.

Une ligue était déjà signée à la Haye entre l'Angleterre, l'empereur, les Provinces-Unies, les électeurs de Bandebourg et de Hanovre, pour ne laisser au nouveau roi d'Espagne que la Péninsule, pour donner les places de la barrière aux Hollandais, les Pays-Bas, les Deux-Siciles et le Milanais à l'empereur, à l'Angleterre le droit de garnison dans Nieuport et dans Ostende. De telles conditions n'étaient acceptables que pour un vaincu. Louis XIV, après avoir déterminé l'attaque de la ligue par ses dernières imprudences, dut se préparer à couvrir, avec les seules forces de la France, ses frontières et l'Espagne désarmée, contre toute l'Europe que dirigeaient contre lui trois hommes énergiques, unis par une passion commune : le général de l'empereur, le prince Eugène de Savoie ; le duc de Marlboroug, général de l'Angleterre, chef du parti whig alors au pouvoir, maître de l'esprit de la reine Anne par l'influence de sa femme, ayant commencé sa fortune par la faveur de Jacques II, et l'ayant portée au comble par son adhésion au parti de Guillaume d'Orange ; et enfin le grand pensionnaire de Hollande, Heinsius, auquel le roi Guillaume avait légué, en mourant, le gouvernement de sa patrie, sa haine contre Louis XIV, et la mission de soulever contre lui l'Europe.

A tant d'ennemis, si forts par leur union, par leurs richesses et par leurs troupes, Louis XIV ne pouvait opposer que des traditions de gloire et de succès, qui suffirent d'abord à préserver la France et à maintenir la guerre hors de son territoire ; mais, avec la défaite de Hochstedt, avec la défection du roi de Portugal et du duc de Savoie, qui accédèrent à la ligue, commencèrent les désastres et s'accrut l'épuisement de la France. La défaite de Ramillies chassa les Français des Pays-Bas, celle de Turin leur enleva l'Italie ; en Espagne, l'archiduc Charles entre dans Madrid abandonnée par Philippe V. Vaincue à Oudenarde, vaincue à Malplaquet, malgré d'héroïques efforts, l'armée ne couvrait plus la France, que les fautes répétées de ses généraux ouvraient à l'ennemi, qu'une affreuse famine et qu'un hiver rigoureux remplissaient de souffrances et de séditions, tandis que, dans le palais de Louis XIV, se mêlaient au cruel sentiment de tant de désastres, des morts inattendues et funestes qui menaçaient le roi de survivre au dernier de ses héritiers ; mais l'excès de ces maux rendit à son esprit toute sa rectitude, sans rien lui faire perdre de sa dignité. Il avait déjà eu recours aux plus grands sacrifices pour arracher la paix aux ennemis de la France.

La dépossession de Philippe V était le préliminaire de toute négociation. L'Espagne donnée à l'archiduc Charles, la reine Anne reconnue, le prétendant chassé, Dunkerque détruit, la Hollande séparée de la France par une barrière enlevée au territoire français, le duc de Savoie agrandi et récompensé de sa défection, telles étaient les conditions qu'imposaient les alliés et qu'accepta Louis XIV. Mais bientôt on voulut davantage : l'abandon de Strasbourg, de Brisach et de Landau, la démolition des forteresses qui couvraient la frontière française du côté de l'Allemagne, une coopération active au renversement de Philippe V. C'était déjà trop exiger de Louis XIV et de la France ; et pourtant, lorsque de nouveaux revers eurent abaissé le roi jusqu'à ces dernières concessions, on demanda plus encore. Il devait en revenir à la paix des Pyrénées et se charger seul de détrôner son petit-fils. Il refusa et offrit un million par mois aux alliés pour cette guerre civile, qu'il consentait à payer, mais qu'il ne pouvait se résoudre à faire lui-même. On rejeta cette humble demande, et Louis XIV n'eut plus d'espoir que dans un suprême effort de la France. Telle était l'humiliation où avait été réduit par l'excès même de sa grandeur l'homme qui, jusqu'alors, avait si fièrement imposé ses volontés à l'Europe.

Deux choses sauvèrent alors la France : son propre héroïsme porté au comble par une lettre patriotique du roi à la nation, et son prodigieux abaissement, qui altérait déjà, en faveur de l'Autriche, l'équilibre européen. L'Angleterre, qui, depuis l'avénement de Guillaume, était devenue la protectrice de cet équilibre, et qui semblait justifier la belle devise de son roi : « Je maintiendrai, » sentit la première que l'œuvre du traité de Westphalie allait être détruite et l'Autriche rendue trop redoutable. Aussi, tandis que Louis XIV donnait son argenterie pour la solde des troupes, et que la noblesse et les grandes villes imitaient son exemple, s'opérait en Angleterre un changement de politique plus efficace encore pour le salut de la France. Les esprits étaient déjà portés à la paix lorsqu'un dernier événement en démontra la nécessité pressante. L'avénement de l'archiduc Charles à l'empire ne permettait plus de lui donner l'Espagne, si l'on ne voulait imposer à l'Europe un nouveau Charles-Quint. La chute du parti whig, qui, porté au pouvoir avec Guillaume d'Orange, dirigeait la guerre contre la France, et l'avénement au ministère du parti tory, annoncèrent au roi, et bientôt à l'Europe, que cette lutte acharnée avait rempli son objet et atteint son terme.

La France n'était déjà plus à craindre, et

l'Angleterre, par la paix qu'elle conclut avec Louis XIV, ne lui laissa que la puissance nécessaire pour balancer celle de la maison d'Autriche. Les négociations ouvertes à Londres amenèrent entre l'Angleterre et la France un traité séparé, et, par suite, la dissolution de la ligue. La victoire populaire de Denain, fin glorieuse et compensation insuffisante de si longs désastres, précipita la conclusion de la paix entre le roi de France et l'Europe, à l'exception de l'Autriche. Le traité d'Utrecht établit en principe la séparation des couronnes de France et d'Espagne. La Hollande mit garnison dans la plupart des places fortes des Pays-Bas, nécessaires à la formation de sa barrière. Le duc de Savoie reçoit, avec la Sicile et une partie du Milanais, le titre de roi, et ferme ainsi l'Italie à la France; l'électeur de Brandebourg reçoit la haute Gueldre et devient roi de Prusse; l'Angleterre garde Gibraltar et Minorque, enlevés à l'Espagne, la baie d'Hudson, l'Acadie, l'île de Saint-Christophe, Terre-Neuve, enlevées à la France. La légitimité de la reine Anne et de sa succession protestante est reconnue par le roi, le prétendant renvoyé; on comblera le port de Dunkerque, si menaçant, en temps de guerre, pour l'embouchure de la Tamise. Bientôt l'empereur, qui seul continuait la guerre, fut contraint par les succès de Villars à confirmer, par les traités de Radstadt et de Bade, ce traité d'Utrecht qui l'agrandissait aux dépens de l'Espagne, et qui lui donnait la suzeraineté des Pays-Bas, Naples, la Sardaigne, le Milanais et les présides de la Toscane.

La fondation des royaumes de Prusse et de Savoie, qui contiennent, en Allemagne et en Italie, la puissance de la maison d'Autriche; l'agrandissement de cette maison, qui peut désormais faire obstacle à l'ambition de la France; la limitation de cette dernière puissance, renfermée dans de justes bornes; l'élévation de l'Angleterre, dès lors influente en Europe, et en maintenant à son profit l'équilibre, tels furent les grands résultats de cette guerre de la succession d'Espagne qui remplit les premières années du XVIIIe siècle, et qui agita si douloureusement la vieillesse de Louis XIV. Malgré la grandeur de ses pertes, ce fut une victoire pour la France que le maintien d'une dynastie française au delà des Pyrénées; malgré la profondeur de sa chute, ce fut un espoir de régénération pour l'Espagne que l'avénement d'une race nouvelle qui semblait pleine de vie, et qui apportait avec elle l'étroite amitié de la France.

Mais une réaction inévitable devait bientôt changer, au dedans et au dehors, la politique de Louis XIV, et le roi mourant employa le reste de sa vie à rendre, par de continuels excès de pouvoir, un relâchement général plus nécessaire et plus certain. Livré à l'influence des jésuites, ennemi naturel de l'opposition religieuse, ne pouvant souffrir en aucune chose l'indépendance, il intervint, avec toute la violence de son caractère et tout le poids du pouvoir absolu, dans le débat religieux qui séparait alors en deux camps l'Eglise de France. La dévotion aisée dont les jésuites avaient opposé l'attrait aux progrès du protestantisme et de l'incrédulité, avait bientôt suscité, parmi les catholiques sincères, les plus vifs scrupules. Lorsque Jansénius, exagérant le principe de la grâce, en tira pour la morale chrétienne de nouveaux motifs de sévérité et pour la vie de rigoureuses pratiques, il donna le signal d'une réaction qui entraîna les catholiques les plus fervents et les plus éclairés. Condamnés pour leurs théories sur la grâce par le saint-siége, mais soutenus par l'opinion dans leur défense de la morale chrétienne, les jansénistes, qui comptaient dans leurs rangs quelques-uns des plus grands esprits de ce siècle, avaient accru leur influence par la pieuse austérité de leur conduite, par l'attrait de l'opposition religieuse, seule forme alors tolérable de l'opposition politique, et surtout par cette polémique ingénieuse et éloquente dont les *Provinciales* ont donné le parfait modèle, et dont elles conserveront à jamais le souvenir. Les malheurs du règne avaient augmenté le crédit de cette secte, que Louis XIV haïssait comme les Stuarts détestaient les puritains. Aussi, lorsque les jésuites eurent obtenu du pape cette célèbre bulle *Unigenitus* qui condamnait le livre janséniste du Père Quesnel, approuvé par une partie de l'Eglise de France, la puissance royale fut mise tout entière au service des partisans de la bulle et en accabla les adversaires. La destruction de Port-Royal, ce foyer révéré du jansénisme, avait déjà inauguré la persécution; les exils et les emprisonnements la continuèrent et frappèrent plus de trente mille personnes. Et en même temps, ce roi qui défendait par tant de rigueurs l'orthodoxie catholique, conférait par édit à ses deux fils illégitimes, le duc du Maine et le comte de Toulouse, le rang de princes du sang et d'héritiers éventuels de la couronne : dernière injure à l'opinion publique, dernier et inutile abus d'une volonté souveraine qui espérait se survivre à elle-même et triompher de la mort. Louis XIV souffrit avec grandeur cette épreuve suprême, et, avouant à l'enfant qui allait porter sa couronne qu'il avait « trop aimé la guerre et les grandes dépenses, » il lui recommanda de « soulager ses peuples. » Cet enfant était Louis XV.

De la mort de Louis XIV à la révolution française, le maintien de l'équilibre dans l'Europe centrale est surtout l'œuvre de l'Angleterre et tourne au profit de sa grandeur, tandis qu'à l'Orient s'élève, par l'affaiblissement de la Suède et de la Turquie et par l'anéantissement de la Pologne, la récente et redoutable puissance de la Russie, et qu'à l'Occident, au delà des mers, se prépare et s'établit avec éclat la féconde liberté de l'Amérique. Conduisons donc d'abord jusqu'à leur terme les

agitations des peuples de l'Europe centrale, appliqués sans cesse à troubler le système d'équilibre par des efforts individuels, pour le rétablir bientôt par une action commune; et nous considérerons ensuite l'élévation simultanée de ces deux puissances nouvelles, si différentes par leur génie et par leur destinée, qui grandissent à l'orient et à l'occident de la vieille Europe.

LA SUCCESSION DE POLOGNE. — LA SUCCESSION D'AUTRICHE.

Les vastes et impraticables projets d'Albéroni ébranlèrent bientôt l'ordre établi par le traité d'Utrecht. Ce paysan italien, qu'une merveilleuse souplesse d'esprit et qu'une ambition sans scrupule avaient rendu, par une suite de flatteries et d'intrigues, le maître de Philippe V et de l'Espagne, voulut restituer à la monarchie ses possessions italiennes, au roi la régence en France et ses droits éventuels à la couronne. Une guerre avec les Turcs devait lier les mains à l'empereur; une tentative du prétendant devait réduire le roi d'Angleterre à l'inaction; une conspiration devait renverser le duc d'Orléans. Mais le prince auquel le parlement français, cassant le testament de Louis XIV, avait confié, sous le nom de régence, le plein exercice du pouvoir royal, ne pouvait se laisser facilement dépouiller d'un titre qui ne laissait entre le trône et lui que la vie d'un enfant; bien qu'il n'eût jamais la pensée d'un crime, il fit de grands sacrifices pour se préparer l'appui éventuel du roi d'Angleterre. L'ambassadeur anglais, lord Stairs, était tout-puissant à la cour de France; et le premier ministre du régent, l'ignoble abbé Dubois, était à ses gages. Aussi, tandis que la victoire du prince Eugène sur les Turcs laissait à l'empereur sa liberté d'action contre l'Espagne, une triple alliance, conclue entre l'Angleterre, la France et la Hollande, garantissait contre elle le maintien du traité d'Utrecht. Bientôt l'empereur y accéda; on lui assura la possession de Naples, de Milan et des Pays-Bas; on lui donna la Sicile en échange de la Sardaigne, concédée au duc de Savoie; on réservait à un fils de Philippe V les duchés de Parme et de Toscane. Albéroni répondit par un débarquement en Sicile; mais l'amiral anglais battit et détruisit la flotte espagnole. La France, où venait d'échouer la ridicule conspiration du duc du Maine et de Cellamare, prit alors part à la guerre et envoya contre le petit-fils de Louis XIV ce maréchal de Berwick qui l'avait porté sur le trône. La chute d'Albéroni fut la conséquence et la fin de cette guerre civile entre la France et l'Espagne. Philippe V, délivré de son ministre, accepta les conditions de la quadruple alliance et retomba dans son inertie, tandis que la France, agitée par les ruineuses expériences de Law sur la fortune publique, avilie sous le gouvernement de Dubois, devenu archevêque de Cambrai par le vœu du roi d'Angleterre, fait cardinal de l'Eglise romaine après avoir forcé le parlement à enregistrer la bulle *Unigenitus*, se décomposait pour se régénérer.

Cependant les intérêts de l'Autriche et de l'Espagne en Italie n'étaient point réglés de manière à terminer la lutte, et la moindre atteinte portée à la paix de l'Europe devait remettre en présence l'empereur et Philippe V. La guerre de la succession de Pologne leur donna l'occasion de reprendre les armes. Après la mort de Dubois et du duc d'Orléans, le court ministère du duc de Bourbon n'avait abouti qu'à faire rompre le projet de mariage du jeune Louis XV avec l'infante d'Espagne, et qu'à donner pour beau-père au roi de France un roi détrôné, Stanislas Leczinski, que la Suède avait fait roi de Pologne et que la Russie avait chassé. Tandis que le cardinal de Fleury, devenu premier ministre, s'efforce, au congrès de Cambrai, de terminer le différend de l'empereur et du roi d'Espagne, les deux adversaires s'unirent inopinément contre les puissances médiatrices. Philippe V était blessé du renvoi de sa fille; Charles VI sacrifiait tout pour obtenir de l'Espagne la reconnaissance de cette pragmatique sanction par laquelle il voulait assurer son héritage à ses filles, à défaut d'héritiers mâles. Une guerre européenne allait éclater; mais le congrès de Soissons et l'intervention de la France et de l'Angleterre, qui reconnurent la pragmatique sanction si chère à Charles VI, le décidèrent à laisser l'infant don Carlos régner sur les duchés de Parme et de Plaisance. Deux ans après ce traité, la guerre de la succession de Pologne détruisait ce précaire arrangement. A la mort du protégé de la Russie, le roi Auguste II, les Polonais avaient élu Stanislas, et malgré la répugnance du cardinal Fleury, il fallut soutenir contre les Russes le beau-père du roi de France; mais le secours dérisoire envoyé à la Pologne perdit la cause de Stanislas. Quinze cents Français se firent glorieusement tuer, et Stanislas revint en France, une seconde fois détrôné. Mais contre l'Autriche, engagée dans la cause de la Russie, le cardinal Fleury fit quelques efforts plus énergiques et plus heureux. Les revers du prince Eugène et la prise de Philipsbourg, l'occupation du Milanais par l'armée française et la victoire des Espagnols à Bitonto, les armements des Turcs qui menaçaient la Hongrie, réduisirent l'Autriche à traiter. Les négociations ouvertes à Vienne amenèrent la conclusion d'une paix avantageuse pour la France et pour l'Espagne, bien que le trône de Pologne fût laissé au protégé de la Russie. Les duchés de Lorraine et de Bar, donnés en dédommagement au roi Stanislas, devaient revenir à sa mort au roi de France, et cette précieuse acquisition, qui avait si peu coûté, eût été le digne prix d'une grande guerre. Le duc de Lorraine, que dépossédait Stanislas, fut déclaré héritier du duché de Toscane. Le roi de

Sardaigne reçut les pays de Tortone et de Novare dans le Milanais. Les duchés de Parme et de Plaisance furent rendus à l'empereur par l'Espagne; mais don Carlos devenait roi de Naples et de Sicile, et cet article important qui donnait à la maison de Bourbon le midi de l'Italie, mettait fin à cette longue lutte de l'Autriche et de l'Espagne, qu'avait inaugurée l'acceptation par Louis XIV du testament de Charles II. L'empereur se consolait de ses pertes en voyant enfin cette pragmatique sanction, qui assurait son héritage à sa fille Marie-Thérèse, reconnue et garantie par toute l'Europe.

L'instabilité des nombreux arrangements qui depuis la mort de Louis XIV avaient exercé la diplomatie européenne, aurait dû lui ouvrir les yeux sur le peu de valeur des titres qu'il laissait à sa fille. Il mourut au milieu d'une guerre, prélude de l'ébranlement général qu'allait amener sa mort. L'Angleterre, gouvernée et énervée par le ministère corrupteur de Walpole, n'en saisit pas moins avec ardeur l'occasion d'achever la marine espagnole par une guerre injuste. L'Espagne essayait de réprimer la contrebande anglaise en Amérique, et, sous le nom de liberté du commerce, l'Angleterre revendiquait déjà la domination maritime du monde. La guerre était commencée, lorsque la nouvelle de la mort de Charles VI souleva dans toute l'Europe des ennemis de sa pragmatique sanction et des prétendants à son héritage. L'électeur de Bavière, Charles-Albert, le réclamait tout entier avec la couronne impériale. Malgré les conseils de Fleury qui montrait l'Angleterre prête à prendre le parti de l'Autriche, moins encore pour maintenir le système d'équilibre que pour détruire la marine de la France et enlever ses colonies, la cour résolut d'embrasser la cause de l'électeur de Bavière, et d'en finir avec la maison d'Autriche.

Mais un nouvel acteur intervint brusquement dans ce débat. C'était le souverain de cet ancien électorat de Brandebourg, dont les traités et la guerre avaient fait un royaume, qui avait fermé l'Allemagne à la Suède, qui avait hérité de son rôle et qui allait se faire à force ouverte une place importante en Europe. Investie par l'empereur Sigismond, au commencement du XVe siècle, du margraviat de Brandebourg, la maison de Hohenzollern avait, au XVIe siècle, fondé sa fortune en embrassant la réforme et en sécularisant la Prusse. Pendant le siècle suivant, elle s'affranchit de la suprématie de la Pologne, s'agrandit aux dépends de la Suède, s'entoure de protestants français fuyant la persécution de Louis XIV. Au commencement du XVIIIe siècle, elle prend le titre de roi, et, au traité d'Utrecht, le fait reconnaître par toute l'Europe; elle reçoit de nouveaux agrandissements et se prépare, en amassant de l'argent et en fortifiant son armée, à disputer à l'Autriche la domination de l'Allemagne. L'année même où Charles II mourut, Frédéric II monta sur le trône.

A une ambition sans scrupule, à de ridicules prétentions littéraires, Frédéric II joignait les plus grandes et les plus rares qualités politiques et militaires. Habile tacticien, ferme et prudent général, passionné pour la discipline et pouvant montrer à l'Europe l'armée la mieux organisée et la plus expérimentée qu'on eût vue depuis Charles-Quint, il devait étonner, par ses rapides manœuvres et par son imperturbable habileté, les plus sages et les plus présomptueux généraux de son siècle, se jouant tour à tour de la lenteur autrichienne et de la légèreté française. Pendant que le cardinal Fleury résistait encore au parti de la guerre, le roi de Prusse se jetait sur la Silésie, y battait l'armée de Marie-Thérèse et s'y établissait pour toujours. Ce coup de main décida les ennemis de la pragmatique sanction à hâter leurs envahissements; toute l'Europe, excepté l'Angleterre, la Hollande et la Russie, s'entendait pour le démembrement de l'Autriche. Les Français et les Bavarois envahirent la Bohême; Charles-Albert se fit couronner empereur d'Allemagne à Francfort. Marie-Thérèse, chassée de ville en ville, n'était plus défendue que par le dévouement de la Hongrie, dont elle avait excité les passions chevaleresques. Les fautes de ses ennemis, l'incapacité de Charles-Albert et, par dessus-tout, l'excès de son propre abaissement, qui força l'Angleterre à se déclarer pour elle, la tirèrent de cet extrême péril. Le premier service que l'Angleterre lui rendit fut de détacher de la coalition le roi de Prusse, auquel le traité de Breslau abandonna la Silésie.

Walpole était tombé du ministère, et le parti qui l'avait remplacé résolut de faire tourner cette guerre européenne au profit de la grandeur anglaise et de l'abaissement de la France et de l'Espagne. Le roi de Sardaigne, le roi de Naples, la Saxe, furent contraints de se retirer de la ligue; la France, soutenant seule tout le poids de la guerre, fut menacée d'une invasion. La ligue de Worms tendait à enlever l'Alsace et la Lorraine à Louis XV et la Silésie à Frédéric. La France décida le roi de Prusse à reprendre les armes et envahit les Pays-Bas. Pendant qu'une maladie de Louis XV arrêtait les progrès de l'armée française, Frédéric se jeta sur la Bohême et força ainsi les Autrichiens à évacuer l'Alsace. Mais Charles-Albert mourut, et son fils fit la paix avec Marie-Thérèse, abandonnant toute prétention sur l'Autriche pour recouvrer la Bavière. La France, à laquelle on refusait la paix, ne combattait plus que pour la conquérir. Aux Pays-Bas, l'armée française assiégeait Tournay que vint secourir une grande armée anglaise, mêlée de Hollandais et d'Hanovriens. La sanglante bataille de Fontenoy, gagnée par les Français, au moment où on la croyait perdue, fit honneur à l'armée française sans avancer la fin de la

guerre. En même temps, la bataille de Bassignano chassait les Autrichiens de la Lombardie et la livrait aux Espagnols. Mais ces victoires n'empêchèrent pas le roi de Prusse, las de soutenir seul la guerre en Allemagne, d'acheter la paix en reconnaissant comme empereur l'époux de Marie-Thérèse, François Ier. Tous les princes allemands accédèrent au traité de Dresde, qui isolait complétement la France, réduite à continuer une guerre dont on ne voyait ni l'objet, ni le terme.

Mais l'Angleterre ne pouvait renoncer à cette lutte tant qu'elle n'aurait pas détruit la marine de la France et enlevé les Indes à son influence. De ce côté, La Bourdonnais et Dupleix soutenaient avec courage une lutte inégale. On résolut alors de frapper l'Angleterre au cœur, en reprenant les projets de Louis XIV et en la rendant aux Stuarts, qui seraient devenus, comme avant la révolution, les mercenaires de la France. On voulut secourir le jeune Charles-Edouard qui, jetant un dernier éclat sur sa maison, avait soulevé l'Ecosse et battu une armée anglaise. Mais il était déjà trop tard : les secours de la France furent interceptés, Charles-Edouard vaincu à Culloden et réduit à une fuite aventureuse, tandis que l'Angleterre châtiait avec rigueur les fauteurs d'une entreprise qui avait menacé, pour la dernière fois, sa religion et ses libertés.

La guerre continuait cependant, avec avantage pour les Français dans les Pays-Bas, et pour l'Autriche en Italie. Les premiers gagnaient la bataille de Raucoux, les seconds gagnaient celle de Plaisance. La Hollande, qui se refusait à la paix, fut envahie par les Français; le stathoudérat, aboli depuis la mort de Guillaume-d'Orange, y fut rétabli, et l'influence anglaise y devint plus puissante que jamais. La Russie se joignit à la coalition contre la France. Mais la victoire de Lawfeld, la prise de Berg-op-Zoom et l'investissement de Maëstricht décidèrent enfin l'Europe à faire la paix. Elle fut signée à Aix-la-Chapelle, et Louis XV, bien que vainqueur à la fin de la guerre, y sacrifia honteusement les intérêts de la France, restituant toutes ses conquêtes, chassant Charles-Edouard du royaume, reconnaissant de nouveau la pragmatique sanction en Allemagne et la dynastie protestante en Angleterre. Celle-ci rendit ses conquêtes coloniales, mais la destruction des marines française et espagnole était le prix suffisant des longs et coûteux efforts qui avaient ranimé et prolongé la guerre. L'infant d'Espagne fut investi des duchés de Parme, de Plaisance et de Guastella, résultat dérisoire des victoires franco-espagnoles en Italie.

GUERRE DE SEPT ANS. — PAIX DE PARIS ET D'HUBERTSBOURG. — PUISSANCE DE L'ANGLETERRE.

Malgré les conditions désavantageuses du traité d'Aix-la-Chapelle, malgré la dissolution des mœurs publiques et la scandaleuse indifférence de son gouvernement, la France, réorganisant sa marine, s'agrandissant en Amérique et s'affermissant dans les Indes, alarma bientôt la jalouse ambition de l'Angleterre. L'homme énergique qui allait la gouverner alors, avec le concours dévoué du parlement, n'avait d'autre passion que la grandeur de sa patrie, d'autre maxime que son intérêt politique et commercial. L'immoral et puissant génie de William Pitt ne reculait devant aucun moyen d'affaiblir la France et de l'entraîner désarmée dans une guerre générale; il n'avait pour adversaires que les plus incapables des hommes et les plus méprisables des femmes, les serviteurs de Louis XV et l'entourage de madame de Pompadour. D'un côté, l'habileté politique la plus profonde était soutenue par le contrôle de la classe éclairée de l'Angleterre; de l'autre, l'ineptie et la corruption toutes-puissantes décidaient despotiquement du sort de la France. L'issue de la lutte ne semblait pas douteuse; et cependant la France la soutint quelque temps avec honneur, lorsque l'Angleterre l'eut commencée par une injustifiable perfidie.

Tandis que quelques démêlés en Amérique occupent l'attention de la France qui tentait en vain de prouver à l'Angleterre l'évidence de ses droits, sortent de tous les ports anglais des croisières qui, en pleine paix, enlèvent à la France trois cents vaisseaux de commerce et plus de douze mille matelots. Cette cruelle déclaration de guerre n'empêcha pas la marine française de battre l'amiral Byng dans la Méditerranée et de débarquer, dans l'île de Minorque, des troupes qui emportèrent d'assaut les fortifications anglaises. L'Angleterre se crut au moment de perdre sa domination maritime; on résolut de forcer la flotte à la victoire par de terribles exemples, et l'amiral Byng fut fusillé. Inaugurée par des succès, cette guerre pouvait donner à la France l'empire de la mer, si le continent pacifié lui laissait sa liberté d'action. L'Angleterre le comprit, et ses efforts pour soulever une guerre continentale furent secondés par la prodigieuse ineptie du gouvernement français.

Déjà l'Espagne, aussi misérablement gouvernée que la France, s'était déclarée neutre dans une guerre qui seule pouvait relever sa marine et lui rendre quelque vie. Mais il était réservé à la France de travailler elle-même à sa ruine, en déclarant la guerre à son allié naturel, en s'unissant à l'Autriche pour l'abaissement de la Prusse. Cette folie fut l'œuvre de madame de Pompadour, blessée des sarcasmes de Frédéric et honteusement flattée par Marie-Thérèse : tels étaient les intérêts et les passions qui gouvernaient la France, tandis que William Pitt dirigeait l'Angleterre. La Russie, la Suède et la Saxe s'unirent à l'Autriche et à la France contre Frédéric qui semblait perdu, mais que devaient sauver son admirable armée, l'appui de l'Angleterre intéressée à sa victoire, et son

génie militaire, excité et agrandi par l'extrême péril. Déjà, avant que ses ennemis ne fussent prêts à l'attaquer, il s'était jeté sur la Saxe, avait battu les Autrichiens et enrôlé les troupes saxonnes dans son armée. La France, se déclarant contre lui, soudoya la moitié de l'Allemagne pour une cause qui n'était pas la sienne, et défendait en même temps ses côtes contre l'Angleterre. Cependant le roi de Prusse déconcertait ses ennemis par la rapide hardiesse de ses manœuvres et retardait le triomphe du nombre. Vainqueur à Prague, il fut vaincu à Kollin et privé des troupes hanovriennes et anglaises qui, battues par les Français à Hastenbeck, convinrent à Closter-Severn de déposer les armes. Frédéric, laissé seul en face de quatre armées et n'ayant plus, comme il le pensait, qu'à mourir en roi, fut relevé par l'incapacité de ses adversaires autant que par son génie.

La noblesse française donna sa mesure à Rosbach, cette honteuse bataille où Soubise perdit, par sa faute, trois mille hommes tués, sept mille prisonniers, son artillerie, et ce camp qui fut trouvé rempli de cuisiniers et de perroquets. La bataille de Leuthen, où trente-six mille Prussiens battirent soixante-dix mille Autrichiens, termina l'admirable campagne du roi de Prusse et lui rendit la Silésie. Les secours de Pitt, qui rompit la convention de Closter-Severn et qui opposa une armée aux Français, permirent bientôt à Frédéric de faire face aux Autrichiens et aux Russes. Pendant que l'incapacité et parfois la lâcheté de ses chefs attirent sur l'armée française les défaites redoublées de Winden, de Crevelt et de Willighausen, Frédéric soutient seul, avec des chances variées et une habileté incomparable, l'effort de l'Allemagne, de la Russie et de la Suède. Vainqueur des Russes à Zorndorf, surpris par les Autrichiens à Bautzen, il retrouva l'année suivante, à Kunersdorf, cette armée russe dont il connaissait déjà la froide fermeté sous le feu, et que cette fois il ne put rompre. La victoire de Liegnitz et la sanglante mêlée de Torgau épuisèrent l'armée de Frédéric, qui allait chercher à marche forcée ces glorieuses rencontres et qui souffrait plus encore de la fatigue que de l'ennemi.

Tandis que le duc de Choiseul, successeur du cardinal de Bernis, continuait la politique de madame de Pompadour et s'engageait à entretenir cent mille hommes en Allemagne pour détruire l'allié naturel de la France et pour rendre la Silésie à la maison d'Autriche, l'Angleterre, conduite par une immuable pensée, achevait la ruine des colonies françaises et de cette marine qui un instant avait fait face à la sienne. Le Sénégal avait été conquis sans résistance. Le marquis de Montcalm défendait héroïquement le Canada contre des forces supérieures; il ne put sauver Louisbourg, prise et rasée par les Anglais. Il se fit noblement tuer devant Québec, et, l'année suivante, la capitulation de Montréal chassa les Français du Canada. Dans l'Inde, les Anglais avaient emporté et détruit Chandernagor, lorsque le comte de Lally vint relever un instant la fortune de la France. Mais l'indiscipline de ses troupes et les trahisons de ses officiers le perdirent. Il échoua devant Madras et laissa succomber Pondichéry. Cette dernière possession des Français dans les Indes fut incendiée, et tandis que Lally mourait injustement sur l'échafaud, l'Angleterre hérita de cet empire indien que Law avait désigné à l'ambition de la France, que Dupleix et La Bourdonnais avaient fondé, que faisait passer en d'autres mains la politique insensée du gouvernement français.

La destruction de la marine de la France correspondit à la perte de ses colonies. Une flotte française, envoyée au secours du Canada, fut rejetée dans la Charente; Cherbourg fut pillé et son port détruit par les Anglais. Une descente projetée en Angleterre aboutit au plus honteux échec. L'escadre qui devait venir de Toulon dans la Manche fut détruite à Lagos; celle de Brest, réunie aux escadres de Rochefort et de Lorient, fut perdue par la lâcheté de l'amiral Conflans qui se fit battre en fuyant devant l'ennemi. Un corsaire français, le brave Thurot, soutint seul l'honneur de son pavillon, fit une descente hardie en Irlande, et, atteint au retour par des forces supérieures, se défendit jusqu'à la mort. L'argent manquait pour la marine comme pour tous les services publics; le trésor, livré aux créatures de madame de Pompadour, suffisait à peine à payer les pensions des courtisans et les débauches inouïes du roi.

Choiseul conclut enfin une alliance qui aurait dû précéder la guerre et qui pouvait du moins en hâter le terme. Il ramena l'Espagne, gouvernée alors par Charles III avec plus d'intelligence que par ses prédécesseurs, dans l'amitié de la France, et fit entrer dans une alliance commune tous les princes de la maison de Bourbon. Ce fut le pacte de famille. Les rois de France et d'Espagne, le roi des Deux-Siciles, le duc de Parme et de Plaisance s'unissaient étroitement et s'engageaient à ne s'allier séparément à aucune puissance européenne. La tardive entrée de l'Espagne dans l'alliance française lui valut aussitôt la perte de ses colonies, mais engagea en même temps l'Angleterre, satisfaite des résultats de la lutte, à écouter des propositions de paix. D'un autre côté, l'avénement de Pierre III donnait à Frédéric l'alliance de la Russie, qu'il avait eue jusqu'alors à combattre. Deux traités furent enfin conclus et pacifièrent toute l'Europe. Le traité de Paris fut un désastre pour la France. Elle rendait ce qu'elle occupait encore en Allemagne; elle cédait la Louisiane à l'Espagne en échange de la Floride que celle-ci donnait à l'Angleterre; elle ne recouvrait Chandernagor et Pondichéry qu'à la condition de n'y établir ni remparts ni garnison; elle s'engageait de nouveau à dé-

molir Dunkerque et rendait Minorque à l'Angleterre. Celle-ci reçut de la France l'Acadie, le Canada, le cap Breton, le golfe et le fleuve Saint-Laurent, la Grenade, Saint-Vincent, la Dominique, Tabago, le Sénégal excepté Gorée, et la rive gauche du Mississipi. Le traité d'Hubertsbourg confirma au roi de Prusse la tranquille possession de cette Silésie qui lui avait coûté si cher, et qu'avec l'aide de l'Angleterre et de son génie il avait défendue contre toute l'Europe centrale.

Telle fut l'issue de cette guerre de Sept ans, heureuse pour l'Angleterre et la Prusse, peu coûteuse pour l'Autriche qui n'y avait vu confirmer qu'une perte déjà irréparable, indifférente à la Russie qui n'en avait fait qu'une école pour son armée, mais fatale surtout à la France, qui avait laissé ses colonies, sa marine, ses finances et son honneur militaire enveloppés dans l'abaissement de sa noblesse. Elle seule avait montré sur le champ de bataille une suite de généraux ineptes ou lâches, les de Mortagne, les de Maillebois, les Soubise, et sur mer un Conflans. La France de Louis XIV avait disparu ; celle de la révolution n'existait pas encore. Le dévouement isolé d'un d'Assas et l'aventureux héroïsme d'un Thurot rachetaient mal tant de honte ; et le ministre même qui a signé le traité de Paris sera bientôt jugé trop intelligent et trop fier pour être le serviteur de Louis XV, lorsque la France, descendant encore d'un degré, aura passé, des mains de madame de Pompadour, dans les mains plus viles encore de la comtesse Dubarry.

L'Angleterre, où un patriotisme exigeant jusqu'à l'injustice faisait accuser les signataires du traité de Paris d'avoir sacrifié les intérêts du pays, avait cependant été portée, par la guerre de Sept ans, au comble de sa puissance coloniale et de sa domination maritime. Au début de cette guerre elle rencontrait partout la France, aux Indes, en Amérique et sur l'Océan; au terme elle n'a plus de rivale ; la flotte qui a battu l'amiral Byng est anéantie, Chandernagor est en ruines, Montréal est une ville anglaise. Déjà la compagnie des Indes, s'étendant tous les jours par la politique et par la guerre, gagnant ou renversant les princes indigènes, était prête à disputer le Bengale à Hayder-Ali, à détruire avec Tippo-Saïb le dernier défenseur de ces populations destinées à la servitude, et le dernier espoir des ennemis de l'Angleterre. En Amérique, tout avait réussi à l'Angleterre, et, de ce côté, les fautes des Stuarts lui avaient été profitables. Boston, la Barbade, Rhode-Island, Maryland, avaient été peuplés par les dissidents persécutés, population honnête et courageuse qui portait partout avec elle la liberté, l'ordre et le travail. La Virginie était prospère, lorsque Cromwell conquit la Jamaïque qui languissait sous l'énervante domination de l'Espagne. Le traité de Breda avait enlevé à la Hollande le territoire de New-York et de New-Jersey. Une compagnie aristocratique occupe la Caroline. La secte laborieuse et pacifique de Guillaume Penn défriche la Pensylvanie. On a vu tout ce que les revers de la France avaient ajouté à ce vaste empire, où le libre et industrieux génie de la race saxonne, contenu et réglé par les croyances religieuses, allait rapidement créer une prospérité dont l'Angleterre et bientôt le monde entier devaient recueillir les fruits.

Mais, avant de suivre jusqu'à leur affranchissement ces colonies, destinées à devenir la plus puissante république qui eût jamais existé, il faut considérer au nord et à l'orient de l'Europe les progrès aussi rapides du plus grand empire despotique qui eût encore menacé l'indépendance des nations, et qui semblait s'élever en face de l'Amérique comme pour balancer, par l'extension de la servitude, les progrès de la liberté.

LA RUSSIE.

Au xve siècle, le grand-duché de Moscou, entouré de populations nomades ou de villes indépendantes, comme Novogorod, tributaire des Mongols, s'affranchit de cette domination et commença lentement à s'étendre, en absorbant ses voisins. Les Ivan prirent Casan et Astrakan, rejetèrent les Tartares en Crimée et tentèrent inutilement d'atteindre la mer Baltique. La Pologne et la Suède, unies contre les progrès des Moscovites, profitèrent de l'extinction de la famille des Ivan pour susciter des compétiteurs à ses héritiers et pour travailler au démembrement de cette puissance naissante. Mais les faux Démétrius échouèrent et, avec eux, la cause du catholicisme, qu'on voulait substituer à la religion grecque. Un mouvement national porta au pouvoir cette maison de Romanow, qui créa la Russie moderne et qui la gouverne encore.

La Suède au nord, la Pologne à l'ouest, la Turquie au sud, enfermaient la Russie loin de la mer et de l'Europe civilisée. Donner à la Russie une issue sur la Baltique et sur la mer Noire, lui ouvrir, par la ruine de la Pologne, le chemin de l'Occident, et, en même temps, l'armer des ressources de la civilisation et de la pratique des arts utiles, la fortifier par l'établissement d'un pouvoir absolu, chargé de l'éducation d'un peuple barbare, telles étaient les premières conditions de la grandeur de la Russie, telle fut la tâche persévéramment accomplie par Pierre le Grand et Catherine II. Cette marche de la Russie lui était tracée d'avance par sa situation géographique, par la nécessité de ses progrès, par l'ignorance et la pauvreté de ses peuples ; et la gloire des deux souverains qui l'entraînèrent dans cette voie fut moins de l'avoir entrevue que de l'avoir fermement suivie. Le premier fut toujours un barbare; la seconde fut la femme la plus corrompue de son siècle; tous deux firent sans noblesse de grandes choses; c'est par eux que la Russie devint

toute-puissante au nord de l'Europe et partout redoutable.

Ils eurent pour alliés contre la Suède la chevaleresque imprudence de son roi; contre la Turquie, la mollesse de son gouvernement et la fatale rapidité de sa décadence; contre la Pologne, son incurable esprit de discorde et l'aveugle avidité de ses voisins. La Suède fut frappée la première et, pour ainsi dire, de sa propre main; elle ne se releva jamais de l'héroïque folie de Charles XII. Puissante après la paix de Westphalie, elle avait réuni contre elle tous ses voisins et n'était pas en état de soutenir la situation trop avantageuse que l'heureuse issue de la guerre de Trente ans lui avait faite. Il semblait que ce fût la destinée de ce peuple, brave et peu nombreux, que de faire un instant illusion à l'Europe par une impétuosité souvent heureuse, pour retomber au rang que lui assignent ses faibles ressources. Elle était l'ennemie naturelle de la Russie, et la Pologne et le Danemark, loin de comprendre qu'elle était leur meilleur rempart contre les Russes, s'unirent à Pierre le Grand pour l'abaisser. Le roi de dix-huit ans qui succédait à Charles XI courut au-devant de ses adversaires, força le Danemark à la paix, en menaçant de brûler Copenhague; écrasa une armée russe à Narva avec une poignée d'hommes, battit sur la Dwina les Saxons qu'avait envoyés le roi de Pologne, et, s'attachant à détruire cet allié de la Russie, lui arracha, par une suite de victoires, une abdication en faveur de Stanislas Leczinski. Cependant, Pierre le Grand s'emparait de l'Ingrie et de la Carélie, et attirait ainsi en Russie les armes de Charles XII, qui devait perdre dans ces vastes solitudes son armée et son royaume; voulant s'unir aux Cosaques révoltés, il s'enfonça dans l'Ukraine et n'en put sortir. Manquant de tout, privé de ses renforts et de ses vivres, qu'avait interceptés Pierre le Grand, il vint glorieusement succomber devant Pultawa, et passa en Turquie avec moins de cinq cents hommes, seul reste de son armée. Pendant qu'Auguste II est rétabli en Pologne, que les Danois envahissent la Scanie, Charles XII, gagnant trop tard un allié qui eût changé le sort de la lutte, décide les Turcs à faire la guerre à Pierre le Grand. Celui-ci, cerné sur la rive du Pruth, échappa par une paix onéreuse à une ruine complète. Indigné de l'aveugle faiblesse de la Turquie, en guerre avec ses hôtes, Charles XII revint enfin à Stralsund et vit la Suède dépouillée de toutes ses possessions extérieures, réduite à elle-même et dépeuplée. Mortellement blessée par cette chute, sa grande âme se réfugia dans les chimères : il voulait envahir l'Angleterre, détrôner la maison de Hanovre, modifier avec Albéroni la carte de l'Europe. Une balle perdue mit fin à ces entreprises et lui donna le repos; il avait couvert son nom de gloire et détruit l'avenir de sa patrie. La paix de Neustadt en consomma la ruine. Rédigée d'après les exigences de Pierre le Grand, elle livra pour toujours à la Russie la Livonie, l'Esthonie, l'Ingrie, la Carélie, une partie du pays de Viborg et de la Finlande. La Baltique était ouverte à la Russie, et Pierre le Grand avait pu voir la flotte qu'il avait créée remporter ses premières victoires. Déjà la possession d'Azoff, conquise et trop tôt perdue, lui avait un instant ouvert la mer Noire; mais, de ce côté, c'était à Catherine qu'il était réservé d'étendre et d'affermir l'empire de la Russie.

Pour ses réformes intérieures, plus importantes encore que ses conquêtes, Pierre le Grand trouva dans le caractère de son peuple à la fois un obstacle et un appui. Ces barbares repoussaient la civilisation et ne pouvaient guère y être amenés que par la contrainte; mais leur nature soumise, leur imagination profondément religieuse, une longue habitude, les avaient façonnés à l'obéissance, et de la main de leur chef ils acceptèrent la civilisation comme une nouvelle forme de la servitude. On sait par quelles violences Pierre ouvrait à des idées nouvelles ces intelligences endurcies. Il leur imposait comme des lois les coutumes de la vie civilisée, les réunions, les fêtes, les soins du corps. Il écrasait avec une fureur barbare tout ce qui retardait l'éducation de son peuple, se couvrant lui-même du sang des Strelitz révoltés qui faisaient obstacle à sa toute-puissance, se débarrassant de son fils Alexis qui contrariait ses réformes, accablant de coups les plus illustres de ses ministres pour les déshabituer du vol, abolissant le patriarcat et s'emparant de la religion, ménageant à ses successeurs le pouvoir le plus absolu et le plus minutieusement despotique, concentrant dans la volonté du souverain toute la vie de cette nation au berceau. En même temps il l'armait, pour la guerre et pour la conquête, des redoutables moyens d'action qu'il avait empruntés à la civilisation de l'Occident, et qui devinrent irrésistibles entre les mains d'une population si nombreuse et si docile. Le génie et l'artillerie furent importés en Russie par des étrangers; la marine y fut créée par Pierre le Grand lui-même, qui était allé apprendre sur les chantiers de Saardam à construire un vaisseau. Il laissait dans ce pays sauvage des routes, des canaux, des manufactures; il laissait Saint-Pétersbourg, chef-d'œuvre de sa volonté, élevé, malgré la nature, au fond du golfe de Finlande, pour prendre possession de la Baltique et pour donner à la Russie une capitale européenne. Il n'avait rien oublié de ce qui pouvait faire entrer son vaste empire dans la civilisation moderne, et il avait mis en péril cette civilisation même en donnant à une race encore barbare une force prématurée.

Une paysanne de Livonie, captive, et ayant passé de mains en mains jusqu'à Pierre le Grand, l'avait soutenu de son courage et de sa présence d'esprit sur les bords du Pruth, où les Turcs faillirent venger Charles XII. Femme de

Pierre le Grand, elle fut son héritière et régna sous le nom de Catherine Ire. Les trois souverains qui lui succédèrent furent dominés par les étrangers, et continuèrent pourtant la politique de Pierre le Grand en intervenant dans les discussions de la Pologne et en faisant la guerre à la Turquie. Elisabeth, proclamée par le régiment des gardes, rendit aux Russes leur influence et envoya l'armée s'instruire aux sanglantes leçons du grand Frédéric. Son successeur, admirateur du roi de Prusse, allait le soutenir contre l'Europe, lorsqu'il fut renversé par une de ces révolutions de palais qui sont l'apanage du despotisme oriental. Il avait une femme ambitieuse et corrompue à qui la liberté ne suffisait pas sans le pouvoir, et qui l'étrangla pour lui succéder.

Des mœurs dépravées et cruelles, un culte affecté pour la civilisation de l'Occident, et en même temps d'habiles ménagements pour la barbarie de son peuple, une claire intelligence des intérêts de la Russie, une volonté virile et persévérante, ont attaché au nom de Catherine II autant de gloire que de scandale. Elle reprit l'œuvre de Pierre le Grand, faisant un pas de plus vers Constantinople et portant le dernier coup à la Pologne. Cette malheureuse nation, incapable de liberté ou d'obéissance, et qui, par sa constitution insensée, s'était ménagé une guerre civile à la mort de chacun de ses rois, allait enfin expier la mobilité de son esprit et le vice incurable de sa constitution. Déjà elle avait plus d'une fois subi les protégés de la Russie : à la mort d'Auguste III, Catherine lui imposa l'un de ses favoris, Stanislas Poniatowski. Les Polonais se soulevaient en vain pour réformer une constitution que la Prusse et la Russie s'étaient engagées à maintenir ; Catherine, sous prétexte de protéger les sectes dissidentes contre des lois exclusives, réussit à exciter une dernière lutte dans laquelle devait succomber la Pologne. La Turquie, défendant son alliée naturelle, voit sa flotte brûlée, son armée cernée, et perd Azoff à la paix de Kaïdnarji. En même temps, la Pologne vaincue était à la merci de Catherine, qui trouva dans l'inepte avidité de l'Allemagne le moyen d'abaisser sans une guerre douteuse la dernière barrière qui séparât la Russie de l'Occident. La Prusse et l'Autriche se partagèrent avec la Russie la plus grande partie du territoire et de la population de la Pologne : tout le pays qui s'étend de la Dwina au Dniéper échut à la Russie; la Pologne prussienne, sauf Dantzick et Thorn, la Poméranie, jusqu'à la Netz, sont livrées à la Prusse; l'Autriche garda la Gallicie et la Ludomirie. Le reste de la Pologne était destiné au même sort, et bientôt les patriotes polonais, succombant deux fois pour la cause la plus juste et la plus désespérée, allaient jeter eux-mêmes dans cet abîme les débris de leur pays, tandis que la Turquie, provoquée par de nouveaux envahissements, allait être affaiblie par des défaites nouvelles.

Ainsi s'étendait vers le midi et vers l'occident de l'Europe l'empire que Pierre le Grand avait lui-même étendu vers le nord, et qui signalait son entrée dans la politique européenne par la plus odieuse iniquité qu'eût encore vue le monde civilisé. Au dehors, la ruse et la violence sont les formes de son progrès; au dedans, une servitude absolue rend seule raison de l'ordre matériel; le meurtre ensanglante le trône et la débauche l'avilit, sans que la superstition populaire, sur laquelle repose ce prodigieux despotisme, en soit un instant ébranlée. Jetons les yeux sur le nouveau monde, où, cette année même, quatre mois après le premier partage de la Pologne, les habitants de Boston inaugurent leur résistance au roi d'Angleterre, et nous verrons les éléments d'une grandeur bien différente, fondée sur des idées et sur des mœurs bien opposées, et destinée à confondre ses progrès avec ceux du genre humain.

LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

C'est le principe de la liberté religieuse qui a créé et vivifié les Etats-Unis d'Amérique, un siècle et demi avant qu'ils n'obtinssent de leur métropole et de l'Europe la reconnaissance de leur liberté politique. De hardis voyageurs, comme les Cabot, les Cartier, les Champlain, des aventuriers, comme Ferdinand de Soto, avaient plutôt exploré que colonisé l'Amérique du nord; le calvinisme français et le fanatisme espagnol, se rencontrant dans la Floride, n'y avaient laissé que de sanglants souvenirs; le brillant Walter Raleigh n'avait fait que paraître dans la Virginie; John Smith, le plus entreprenant aventurier de son siècle, y avait enfin établi la race saxonne, après mille épreuves; mais, composée du rebut de l'Angleterre, la colonie languit longtemps dans le désordre et dans la pauvreté; et les véritables ancêtres de l'Union américaine sont plutôt ces héroïques pèlerins qui, allant chercher dans le nouveau monde la liberté de conscience, signèrent à bord du Mayflower le pacte social qui garantissait leur concorde et leur obéissance aux lois. Cent personnes avaient débarqué dans le Massachussets, sur ce rocher de New-Plymouth dont les fragments sont encore conservés avec respect dans plusieurs villes des Etats-Unis, et moins de vingt années après l'arrivée du Mayflower, plus de vingt mille colons étaient passés sur ces côtes, éloignant les tribus indiennes et fondant de nouveaux Etats.

La guerre exerça, aussi bien que la colonisation, l'activité de la race saxonne. L'expulsion ou la destruction des Indiens étaient les moindres de ses travaux. Les Français du Canada, les Hollandais du Connecticut, durent reculer devant l'énergie des colons de la Nouvelle-Angleterre. Chaque guerre européenne était pour l'Amérique anglaise une occasion d'envahissements et une source de prospérité.

La Pensylvanie avait reçu de Guillaume Penn la plus sage et la plus industrieuse des populations; l'Etat de Maryland était prospère et délivré des discordes qui avaient troublé ses commencements; les deux Carolines et la Géorgie faisaient de rapides progrès; mais l'esclavage des noirs s'y était déjà implanté. La guerre de Sept ans ouvrit à la race saxonne un nouvel avenir : elle se délivra des Français au nord et à l'ouest, et des Espagnols au midi.

Actives et prospères, livrées à elles-mêmes, ne recevant de la mère patrie que d'insignifiants secours et ne réclamant aucune protection, développant sans entraves les heureux instincts de la race qui les avait peuplées, les colonies anglaises de l'Amérique du nord offraient déjà à l'Europe un grand et beau spectacle, qu'une injuste agression, noblement repoussée, allait rendre plus animé et plus instructif encore. Ces treize provinces et les trois millions d'habitants qui les cultivaient semblèrent aux ministres anglais propres à augmenter les revenus de la couronne, et le despotisme de la métropole s'y fit pour la première fois sentir sous la forme de taxes arbitraires. Abandonnés plusieurs fois par les hommes d'Etat anglais, que les vives protestations des colonies avertissaient d'un grand péril, ces projets d'impôts furent enfin repris et exécutés avec vigueur par lord North. L'impôt sur le thé, maintenu malgré tous les efforts des colons en Amérique et du parti whig en Angleterre, souleva bientôt à Boston une résistance ouverte, qu'on voulut comprimer par la force et qui devint une insurrection. L'imprudent ministre attaquait les sentiments les plus vivaces et les plus profonds de la race anglaise en voulant imposer aux colonies des taxes qu'elles n'avaient point votées; il renouvelait, au delà de l'Océan, la grande lutte où Hampden avait fait reculer la royauté, et Pitt eut le droit de dire au parlement : « L'esprit qui résiste à nos taxes en Amérique est le même esprit qui fit soulever toute l'Angleterre contre les Stuarts. Whigs, les Anglo-Américains sont nos frères, leur cause est la nôtre. »

Cependant l'Amérique marchait vers une complète indépendance, avec ce mélange de force et de sagesse, de grandeur et de simplicité qui fait de cette révolution l'une des plus belles pages de l'histoire du monde. Un congrès, formé à Philadelphie par le suffrage des colons, publiait une Déclaration des droits qui établissait les principes généraux de la liberté politique, revendiquée par les Américains, sans porter atteinte à la souveraineté de l'Angleterre. Une requête respectueuse, adressée au roi, fut repoussée, et la résistance armée devint la seule ressource des colonies. Pendant que Washington assiége Boston et que des milices américaines battent les troupes anglaises à Lexington, les négociations continuaient avec la métropole, et le second congrès de Philadelphie reconnaissait encore l'autorité du roi. Il fallut de nouveaux efforts du ministère anglais, le débarquement de nouvelles forces militaires, une plus grande effusion de sang et d'importants succès pour décider les colonies à déclarer leur indépendance. Elle fut enfin proclamée le 4 juillet 1776 : les treize provinces de l'Amérique du nord, érigées en Etats libres et indépendants, formèrent cette république des Etats-Unis qui compte aujourd'hui trente et un Etats, et qui semble devoir s'accroître encore.

De nobles caractères et de grands talents honoraient déjà la république naissante : John Adams, Jefferson, Franklin, le sage du siècle, et Washington, moins grand par son calme héroïsme dans une guerre inégale que par sa conscience pure et son amour éclairé de la liberté. Cependant les milices inhabiles des Etats-Unis avaient peine à tenir tête à des troupes régulières, et les succès étaient mêlés de cruels revers. Mais déjà la sympathie de l'Europe civilisée venait en aide à l'Amérique. Des Allemands, des Polonais, eux-mêmes sans patrie, combattaient pour l'indépendance américaine; et la jeune noblesse française, déjà pénétrée des nouvelles idées qui devaient bientôt ébranler l'Europe, allait dans le nouveau monde s'essayer avec Lafayette à la défense et à la pratique de la liberté. L'indignation des Whigs était portée au comble par l'acharnement de lord North, qui n'avait pas rougi de soulever les Indiens contre les descendants de ses compatriotes, et d'associer « la massue et le scalpel du sauvage aux armes de l'Angleterre. » Les Américains, réduits à une défense difficile, eurent recours de leur côté aux ennemis de la puissance anglaise; leur succès à Saragota, où ils forcèrent le général Burgoyne, cerné par leurs milices, à déposer les armes avec quinze mille hommes, fut pour eux plus fécond qu'une grande victoire : il leur donna l'appui déclaré de la France.

Le traité d'alliance conclu entre la France et les Etats-Unis décida le gouvernement anglais à prévenir par un accommodement une perte inévitable. Le bill conciliatoire fut cependant inutile; et la flotte française, déjà relevée des désastres de la guerre de Sept ans, soutint honorablement, près des îles d'Ouessant, une première rencontre avec la marine de l'Angleterre. Cependant, tandis que le gouvernement anglais essayait de détourner dans une guerre continentale les forces de la France, la diplomatie française entraînait l'Espagne à se déclarer contre l'Angleterre et à faire le siége de Gibraltar.

La guerre maritime continuait avec des chances diverses, et les corsaires américains venaient insulter les côtes de l'Angleterre; en même temps six mille Français et dix millions étaient mis à la disposition de Washington. Irrité de son impuissance, importuné par des émeutes, le gouvernement anglais vit la Hollande se joindre contre lui à la France et à l'Espagne, et soutenir avec toute

l'Europe le principe de la neutralité armée. La marine anglaise usait depuis un siècle du droit excessif de visiter les vaisseaux des puissances neutres, et de les confisquer, s'ils portaient des munitions de guerre ou des bois de construction. Cette haute police des mers dégénérait en tyrannie, et la Russie, inspirée par la France, publia une déclaration de principes qui affranchissait la marine des puissances neutres de toute visite, et les ports de tout blocus, que n'appuierait pas une force navale suffisante pour le maintenir. L'Europe accueillit tout entière cette déclaration de la Russie. L'adhésion de la Hollande à ces principes lui coûta d'abord une partie de sa marine et de ses colonies; mais la marine française remporta plusieurs victoires dans les Indes, et si elle fut défaite à Saintes, elle avait glorieusement contribué à cette capitulation d'York-Town qui ne laissa plus aux Anglais que trois villes sur le continent américain. La paix de Versailles mit fin à cette lutte inégale de l'Angleterre contre toutes les marines secondaires réunies. Elle reconnut l'indépendance des Etats-Unis; elle ne garda des colonies de la Hollande que Négapatam. Elle rendit à la France Karikal, Chandernagor et Pondichéry, le Sénégal et Tabago, et renonça aux articles de la paix d'Utrecht qui défendaient de relever Dunkerque; elle rendit à l'Espagne Minorque et la Floride, mais elle garda ce rocher de Gibraltar contre lequel s'étaient épuisées la marine et l'armée de l'Espagne, et qui livrait à l'Angleterre l'entrée de la Méditerranée.

Les Etats-Unis prirent ainsi place dans le monde avec l'aveu de leur ancienne métropole. Les principes proclamés à l'origine de cette grande lutte, le rôle actif qu'y joua la classe éclairée de la France, semblent placer l'affranchissement de l'Amérique parmi les événements de la période suivante de l'histoire du genre humain, et en faire la première conquête de la révolution; mais la politique européenne n'en fut nullement troublée, et il est aisé de voir que, pour les gouvernements de France, d'Espagne, de Hollande et de Russie, cet événement ne fut considéré que comme une heureuse occasion de rétablir l'équilibre entre la puissance redoutable de l'Angleterre et le reste de l'Europe. Le triomphe de la neutralité armée et l'affaiblissement de la domination anglaise, par la perte d'une vaste et florissante colonie, telles furent aux yeux des gouvernements de l'Europe les seuls résultats de cette guerre, dont ils ne pouvaient comprendre encore les principes et la portée.

Mais, pour un spectateur attentif, l'affranchissement de l'Amérique et la fondation des Etats-Unis ne sont pas une défaite pour l'Angleterre. Elle avait implanté dans l'Amérique du nord sa civilisation et son génie; et si elle n'avait pu réduire ses colonies rebelles, c'est qu'elle y avait rencontré les fortes qualités de son sang et la vigueur féconde de sa race. Le monopole qu'elle avait songé, dans un moment d'erreur, à imposer à ses colonies, ne lui eût apporté qu'un douteux et périlleux bénéfice, et le génie commercial des temps modernes l'eût même obligée d'y renoncer; mais c'est un plus solide avantage et une gloire plus durable que d'avoir fondé, au delà de l'Océan, une nouvelle Angleterre où elle retrouve, avec sa langue, sa religion et ses mœurs, ses tendances industrielles et libérales, où elle peut se reconnaître et s'admirer. « Il me semble, disait naguère l'un des plus grands hommes d'Etat de l'Angleterre, qu'en voulant que, partout où les Anglais pourraient s'établir, ils jouissent de la liberté anglaise et des institutions nationales, nos ancêtres ont agi avec autant de sagesse que de justice. Ils ont ainsi rendu ceux qui partaient pour ces possessions lointaines, capables de jeter les fondements de républiques dont l'Angleterre aura toujours le droit d'être fière. » Et, ne se dérobant pas à la conclusion pratique de ces généreuses paroles, l'orateur ajoutait, aux applaudissements de la chambre des communes tout entière : « Je prévois, comme bien d'autres, que quelques-unes de nos colonies peuvent grandir en population et en richesses au point de nous dire : « Nous « sommes maintenant assez fortes pour ne plus « dépendre de l'Angleterre. Ce lien nous est de- « venu trop lourd; le temps est venu pour nous « de revendiquer notre indépendance, en restant « les amies et les alliées du peuple anglais. » Je ne pense pas que ce jour soit déjà près de nous; mais, cependant, rendons nos colonies, autant que nous le pourrons, capables de se gouverner elles-mêmes; donnons-leur les moyens de diriger leurs propres affaires; qu'elles grandissent en richesses et en population, et, quoi qu'il arrive, nous, chefs de ce grand empire, nous aurons la consolation de dire que nous aurons contribué à la prospérité du monde. »

Cette guerre pour l'affranchissement de l'Amérique est le dernier ébranlement politique qui ait précédé la révolution. Avec elle se termine l'époque où le maintien du système d'équilibre décide souverainement des guerres et des alliances. Depuis l'apaisement des luttes religieuses, nous avons vu successivement toutes les puissances de l'Europe se liguer et se combattre en vue de leur intérêt et du maintien de leur indépendance. A l'abaissement de la maison d'Espagne, succède la limitation de la France, envahissante à son tour, puis l'affaiblissement de l'Autriche et l'élévation de la Prusse, qui est bientôt contenue dans de justes bornes, et enfin une ligue pour arrêter, par la perte de ses colonies révoltées, les progrès menaçants de l'Angleterre. En même temps s'est étendu de tous côtés l'empire russe, abaissant la Suède et la Turquie et anéantissant la Pologne. En même temps aussi s'est fondé en Amérique, par une heureuse compensation, un empire

plus vaste encore, l'espoir et l'appui de la civilisation moderne.

Le principe du maintien de l'équilibre entre les divers Etats de l'Europe n'était pas destiné à disparaître brusquement de la politique européenne; mais, de même que la passion religieuse du siècle précédent avait conservé, durant l'époque que nous venons de parcourir, une influence secondaire et subordonnée à celle du système d'équilibre, ce système sera dominé à son tour par de nouveaux principes et par de nouveaux intérêts, sans cesser d'avoir une certaine influence sur des événements dont il ne rendra plus seul raison. La révolution est, depuis 1789, ce que la réforme était au XVIe siècle, le centre de toutes les agitations de l'Europe, et le nœud de la politique générale des Etats. Nous nous arrêterons au début de cette nouvelle période de l'histoire du genre humain, mais seulement après avoir vu par quel mouvement des esprits a été précédé ce grand mouvement des peuples.

LIVRE SEIZIÈME.

MOUVEMENT DES ESPRITS

Depuis la réforme jusqu'à la révolution.

CARACTÈRE PHILOSOPHIQUE DE LA RÉVOLUTION. — ÉTAT DES CHOSES, ÉTAT DES ESPRITS. — MONARCHIE ABSOLUE. — CONFUSION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT. — PRINCIPES DE LA SOUVERAINETÉ NATIONALE ET DE LA LIBERTÉ DES CULTES. — DÉFENSEURS DIVERS DE CES PRINCIPES. — CHUTE DES JÉSUITES. — JUSTICE ET ADMINISTRATION. — IMPÔTS. — DROITS FÉODAUX. — INDUSTRIE. — LES ÉCONOMISTES. — ÉCHEC DE TURGOT. — PROGRÈS ET TENDANCES DE LA BOURGEOISIE FRANÇAISE.

CARACTÈRE PHILOSOPHIQUE DE LA RÉVOLUTION.

C'est à l'occident de l'Europe que s'est accompli pacifiquement, sous l'agitation extérieure de la politique et de la guerre, le grand travail intellectuel d'où sont sorties les lois, les mœurs, les tendances de la société contemporaine. Si l'Allemagne fut le berceau de la réforme, l'Angleterre en fut la citadelle, et, dans cette vaste entreprise, elles semblèrent s'être partagé les rôles; mais la France, chargée d'une double tâche, prépara la révolution et devait elle-même l'accomplir. Elle lui prêta tour à tour, pour se répandre dans l'Europe et dans le monde, la séduction de son génie, l'entraînement de ses exemples, la puissance de ses armes et la fécondité de son sang. Elle en fut la patrie et en resta le foyer; elle en proclama tous les principes et en souffrit tous les excès; son histoire est désormais confondue avec celle du grand mouvement qu'elle a communiqué au genre humain.

Deux choses distinguent profondément la révolution qui a éclaté en 1789 de tous les événements auxquels l'histoire a laissé le même nom : la généralité de ses principes et l'universalité de son action. Le poids de telle ou telle oppression particulière avait jusqu'alors soulevé les peuples; ils protestaient contre un maître trop dur, soit au nom de leur bien-être, soit au nom de la coutume de leurs aïeux ou de certains droits achetés à prix d'argent. Nous avons vu à quel humble langage s'alliait la résistance vigoureuse des communes au moyen âge, et de quelles prétentions timides étaient recouverts les actes les plus énergiques. L'imposant spectacle de la révolution d'Angleterre ne doit pas nous faire oublier qu'elle est l'œuvre du caractère national et des traditions, plutôt que de l'ambition des esprits. On se souleva contre les empiétements des Stuarts, contraires aux lois; en France, ce fut contre le pouvoir absolu, contraire à la dignité humaine. D'un côté, on réclamait les priviléges que tout Anglais acquiert en naissant, comme un héritage de ses pères; de l'autre, on proclamait inaliénables et imprescriptibles des droits qui sont moins encore l'apanage de la nature de l'homme que l'idéal poursuivi par sa pensée. L'histoire des institutions passées de l'Angleterre rend raison de sa liberté, qui en était le terme naturel; l'histoire des institutions passées de la France est la contre-partie de son avenir. Si l'on s'attache à la succession de ses changements politiques, on est arrêté par un abîme lorsque, à la fin du XVIIIe siècle, les excès de la servitude font place aux excès de la liberté. Veut-on que tout s'explique? qu'on suive les progrès de sa pensée, détachée de la réalité jusqu'au moment où elle fait brusquement invasion dans son histoire.

C'est la gloire singulière de la révolution, qu'elle soit ainsi inexplicable si l'on ne consulte que les annales politiques du peuple qui l'a faite, si on ne lui cherche des ancêtres légitimes parmi les plus grands génies qui ont honoré la civilisation moderne. Elle revendique, à titre de causes éloignées, tous les efforts qui ont été tentés pour élever et agrandir la raison humaine, pour ajouter à ses forces et à son indépendance, pour accroître à la fois son désir et ses moyens de connaître. Lorsque Bacon démontre l'impuissance de la méthode scolastique, qui, tournant toujours sur elle-même, épuise les déductions sans pouvoir jamais augmenter le nombre des principes, il prépare l'esprit à s'interroger lui-même, et le délivre d'un héritage qui ne servait qu'à l'appauvrir; lorsqu'il applique l'induction à l'étude de la nature et propose la connaissance de ses lois comme le prix d'une longue et vaste observation de ses phénomènes, il ouvre le chemin où la science moderne s'est engagée d'un pas si sûr et si rapide; lorsque enfin il montre dans l'avenir cette perfection que ses contemporains s'obstinaient à voir dans le passé, lorsqu'il met la sagesse des neveux au-dessus de celle de leurs ancêtres, et oppose à l'énervante idée de

la décadence l'active persuasion du progrès, on peut dire qu'il anticipe sur les siècles par l'audace salutaire de ses espérances. Descartes fit plus encore, moins par ses admirables découvertes que par ses principes et son exemple. Certes, l'application de l'algèbre à la géométrie est d'une inépuisable fécondité, et cette affirmation, hardie à cette époque, que l'univers n'est qu'une vaste machine et que les lois du mouvement suffisent pour en rendre raison, est un éternel monument de son génie. Mais la gloire de Descartes est ailleurs; elle brille davantage lorsque, soldat philosophe, il ne cherche dans la guerre que l'étude des passions humaines et des lois de la mécanique, et surtout lorsque, isolé volontairement du monde entier, « fermant les yeux et se bouchant les oreilles » pour ne contempler que la lumière intérieure de sa pensée, il fonde la liberté dans l'ordre intellectuel. Tout homme qui se sert librement de sa pensée et qui, pour convaincre ses semblables, en appelle à l'évidence, est élève de Descartes; et elles relèvent de lui, en quelque sorte, les grandes assemblées qui, à la fin du XVIIIe siècle, cherchaient, pour donner des lois aux nations, non pas ce qu'on avait fait, mais ce qu'on devait faire; non pas ce que conseillaient la coutume et la tradition, mais ce qu'exigeaient la raison et la justice.

En France, Bossuet, Malebranche; en Allemagne, Leibnitz; en Hollande, Spinosa, recueillirent la parole de Descartes et développèrent en des sens opposés sa doctrine. Bossuet, Malebranche et Leibnitz allièrent de profondes convictions religieuses aux conceptions de la métaphysique; mais, avec Spinosa, la liberté cartésienne aboutit à son dernier terme, et tout fut ébranlé. L'audace tranquille et dogmatique de ce penseur, qui ne put souffrir que la solitude et la pauvreté, et qui ne vécut que par l'intelligence, l'emporta plus loin dans l'avenir que ses successeurs eux-mêmes; son étude critique des livres saints devança les travaux du siècle suivant et les laissa bien loin derrière elle, et il éleva de ses mains ce grand monument de l'*Ethique*, cet « antique asile » où Gœthe aimera un jour à reposer et à perdre sa pensée.

Mais la philosophie quitta bientôt ces régions supérieures où elle n'entraînait qu'un petit nombre d'intelligences, et devint populaire par l'entremise de plusieurs esprits plus clairs que profonds, plus ingénieux qu'inventeurs; elle changea en même temps de tendances et de méthode, et ce fut au profit d'une nouvelle doctrine qu'elle étendit ses conquêtes et qu'elle agit efficacement sur les esprits. Le spiritualisme élevé de Descartes et de ses disciples fait place à des théories qui, accordant beaucoup aux sens et leur réservant le privilége exclusif de former et de remplir l'intelligence de l'homme, rendaient plus difficile l'accord des recherches philosophiques et des croyances religieuses. Aussi cette nouvelle école fut-elle l'alliée naturelle du grand parti qui lutta, au XVIIIe siècle, d'abord contre l'Eglise, et plus tard contre le pouvoir absolu. Le sage Locke, comme l'appelaient les philosophes, avait lui-même été engagé dans le mouvement national qui chassa d'Angleterre le dernier des Stuarts; sa *Lettre sur la tolérance*, son *Essai sur le gouvernement civil*, avaient déjà indiqué, en politique et en religion, les tendances de sa philosophie. Hume alla plus loin que lui et enveloppa dans son scepticisme, outre les notions métaphysiques, ce principe des causes finales qui est le fondement même des religions. L'élégante clarté de Condillac fit la fortune de son système, et le *Traité des sensations* parut à ses contemporains le dernier mot de la science. Allié discret et réservé du parti des philosophes, il ne prit au mouvement du siècle qu'une part indirecte par les exagérations de ses disciples. La doctrine des sensations devint la base de tous les systèmes; elle est le premier axiome de la décourageante théorie d'Helvétius; elle s'allie aux espérances infinies de Condorcet.

ÉTAT DES CHOSES, ÉTAT DES ESPRITS.—MONARCHIE ABSOLUE.—CONFUSION DE L'ÉGLISE ET DE L'ÉTAT.

Les théories philosophiques qui dominèrent les esprits au XVIIIe siècle avaient donc, en général, la doctrine des sensations pour principe et le matérialisme pour conclusion dernière; et cependant, loin de conduire ceux qu'elle avait séduits à cette apologie du despotisme que Hobbes avait donné pour conséquence à des théories analogues, la philosophie du XVIIIe siècle s'unit dans les âmes au vif amour de la justice et au besoin du progrès. C'est qu'elle ne fut, à vrai dire, qu'un instrument de la pensée, qu'une forme de la liberté intellectuelle, qu'une arme de guerre contre des abus que les systèmes antérieurs avaient laissés vivre en paix. Le cartésianisme n'avait rompu ni avec l'Eglise ni avec le pouvoir absolu. A ces titres, il était suspect aux hommes du XVIIIe siècle. Le système des sensations, au contraire, leur venait d'Angleterre comme un symbole de liberté, comme le premier élan de la pensée indépendante. On y trouvait d'ailleurs d'innombrables ressources pour la lutte qu'on avait engagée et qu'on voulait soutenir, et l'on ne voyait pas que les coups, portant au delà du but, blessaient mortellement cette raison même qu'on voulait affranchir. C'était encore une bonne fortune pour cette philosophie attachée à la terre, que son penchant irrésistible à favoriser les progrès des sciences physiques, l'étude curieuse de la nature et l'amélioration matérielle du monde. Il lui suffisait, pour remplir son rôle, d'être une philosophie et de ne contrarier directement aucune des grandes inclinations du siècle. Si elle abaissait l'homme au niveau des autres créatures, elle abaissait sans distinction tous les hommes et donnait des arguments aux amis de

l'égalité; si elle enlevait à l'homme les hautes idées qui lui donnent accès dans le monde invisible, elle le délivrait d'autant plus des fausses idées qui s'opposaient en ce monde à son indépendance; si enfin elle accordait trop aux passions de l'homme, elle pardonnait beaucoup à ses faiblesses, elle était indulgente pour ses fautes, tolérante pour ses erreurs, ardente amie de l'humanité. Ainsi se dissipe l'apparente contradiction qui sépare ces théories de leurs conséquences pratiques. Ce fut en leur nom et par leur appui que furent propagées les idées généreuses dont elles ne semblaient pas la source naturelle. Elles augmentèrent par degrés cette prodigieuse différence entre l'état des choses et l'état des esprits qui précipita la révolution, qui en rendit les excès inévitables et qui en exagéra l'ambition réformatrice.

Si les hommes du XVIIIe siècle, si Louis XV lui-même prévoyaient la révolution, et la prévoyaient terrible, c'est en effet qu'ils avaient tous conscience de l'impossibilité d'une transaction pacifique entre le vœu des intelligences et la réalité. Fut-il jamais dans le monde un plus étrange contraste? Montesquieu sous le gouvernement du cardinal Dubois; Voltaire corrigé par les laquais d'un Rohan; des miracles à la porte de l'Académie des sciences; des serfs sur la frontière de la patrie de Rousseau! Le nombre et l'importance des réformes nécessaires, inévitables, la force et l'union des intérêts opposés à ces réformes, la redoutable ignorance d'une population moins accablée que corrompue par la servitude, annonçaient déjà combien seraient payée cher la régénération de la France; mais le plus fatal présage était sans contredit cette absence absolue d'institutions antérieures, susceptibles d'un développement régulier. Nulle prise ne s'offrait aux réformateurs; rien ne semblait possible qu'une vaste et complète destruction. On a dit, avec raison, à l'honneur de la législation civile de la France moderne, que tout homme capable de bien raisonner, appliquant les principes généraux de la justice aux cas particuliers de la vie civilisée, ne pouvait éviter de se rencontrer, presque en toute chose, avec les prescriptions de la loi. On peut dire, avec la même vérité rigoureuse, que pour avoir une idée vraie des édits et des coutumes innombrables qui tenaient lieu de lois à la France, il suffit de se demander quelles sont les dispositions les plus propres à violer le droit naturel, à organiser l'anarchie, à entraver le développement des facultés de l'homme, de ses penchants les plus légitimes, à gêner le travail individuel, et à retarder la prospérité de la nation. Au faîte de la société, nous voyons le pouvoir absolu dans des mains impures, l'Eglise et l'Etat confondus; la justice dans des mains vénales; sous le nom de législation, une bizarre complication d'iniquités; la misère entretenue par les lois et châtiée comme un crime. Considérons donc rapidement ces diverses parties de la société française, et sachons sur chacune d'elles ce qu'on pense à côté de ce qui est. Et comme la France était à cette époque, à l'exception de l'Angleterre et de l'Amérique, le pays du monde où le désordre était le plus supportable et l'absurdité des lois le mieux tempérée par les mœurs, qui pourrait se refuser à comprendre la nécessité rigoureuse et l'inestimable bienfait du grand mouvement qui devait emporter cette société et la remplacer par la nôtre? Qui ne pressent, en même temps, que cette multitude, aigrie par un asservissement séculaire, abusera de sa victoire, et n'apprendra que bien lentement l'usage de la liberté? Qui ne prévoit aussi que l'impossibilité de trouver pour l'avenir de la France aucun fondement dans son passé, précipitera les esprits au delà du monde réel et, en les détournant violemment de ce qui existe, les entraînera jusqu'à ce qui ne peut pas être? C'est ainsi que découleront de la même source les biens et les maux de la révolution, sa grandeur et ses misères.

« Tant que je vivrai, disait un jour Louis XV à madame de Pompadour, je ferai ce que je voudrai; mais mon successeur n'a qu'à se bien tenir. » Expression fidèle du principe de la monarchie absolue, et juste pressentiment de sa ruine. Cette toute-puissance, émanée de Dieu selon Bossuet, cette libre disposition de la vie et des biens de vingt-cinq millions d'hommes, que Louis XIV avait explicitement transmise comme un héritage à son successeur, n'étaient pas de vaines théories; l'application en était continuelle; la société n'avait pas d'autre base; l'affaiblir, c'était tout renverser. Par les acquits au comptant, le roi était maître de la fortune publique; par les lettres de cachet, de la liberté des citoyens, et par le jugement des commissions spéciales, de leur vie. L'éloignement de la capitale, l'exil du royaume, étaient imposés par une seule parole : un seul homme, sujet à toutes les misères de l'homme, supportait et revendiquait cette accablante autorité. On avait essayé de lui donner des limites, et l'on avait tenté de tempérer le pouvoir absolu par lui-même en lui opposant ses propres actes, en communiquant à sa volonté passée une sorte d'immutabilité qui pût s'opposer à ses caprices à venir. Vains efforts : les édits perpétuels étaient rapportés par d'autres édits perpétuels, Henri IV était corrigé par Louis XIV. Les états généraux n'avaient jamais été qu'une ressource financière, et les plus nobles esprits n'avaient pu en faire un instrument politique. Les deux ordres privilégiés servaient à la cour d'appui contre le troisième, et rejetaient sur lui tout le poids des charges publiques; et d'ailleurs les trois ordres se fussent trouvés unanimes dans leurs vœux, qu'il n'existait ni précédents ni moyens pour en assurer l'accomplissement. Si la forme des rapports de la couronne et des états généraux était humiliante pour la nation, ces formes étaient raisonnables

et correspondaient à une réelle servitude, et le moindre mouvement vers l'indépendance n'était que le signal de leur dissolution. La coutume imposait aux édits du roi l'enregistrement du parlement: étrange contrôle qui érigeait une cour judiciaire en représentation nationale. La vénalité des charges, l'éloignement du peuple pour des magistrats chargés d'appliquer des lois impitoyables, garantissaient à la couronne l'impuissance de cette assemblée et le néant de son opposition; et cependant cette opposition était prévue et annulée d'avance. Si le roi venait en personne ordonner l'enregistrement des volontés, cette séance, appelée *lit de justice,* rendait toute résistance ultérieure illégale et séditieuse, et l'emprisonnement ou l'éloignement de Paris suffisait pour en avoir raison. Exilés dans quelque petite ville, séparés de leurs affaires et de leurs plaisirs, les conseillers revenaient bientôt dociles, prêts à tout, endurant sans murmurer les exigences de la couronne et les railleries des courtisans : c'est que la France n'était, à vrai dire, qu'une monarchie militaire, et que le roi y était plutôt général d'une armée que chef d'une nation. Au XVIIIe siècle, la théorie d'une conquête du territoire par les Francs et de l'assujettissement légitime des vaincus avait encore cours dans les écoles et s'y mêlait avec le dogme du droit divin pour servir de base à la législation féodale. L'inégalité et le pouvoir absolu s'appuyaient sur le même principe, et ne pouvaient être frappés que du même coup.

La réforme, à son début, loin d'affaiblir le pouvoir temporel, lui avait d'abord emprunté sa force en Allemagne et en Angleterre, faisant volontairement contraste avec ces prétentions politiques du saint-siége qui, au moyen âge, avaient alarmé la royauté. Mais les événements sont plus forts que la volonté des hommes et que les calculs des sages. Lorsque la réforme en France et aux Pays-Bas se heurta contre le pouvoir absolu, lorsqu'en Angleterre même elle se vit menacée en même temps que les libertés publiques et par les mêmes hommes, alors elle se trouva unie par la force même des choses aux intérêts et aux idées qui partageaient sa fortune. En révoquant l'édit de Nantes, Louis XIV avait frappé en même temps les ennemis déclarés de sa foi et les ennemis secrets de son despotisme. Après ces grandes épreuves qui laissèrent dans tous les esprits un si vif souvenir, le protestantisme fut désormais, et sans retour, engagé à la défense ou à la conquête de la liberté politique. Par un mouvement contraire, et cependant aussi irrésistible, l'Eglise romaine qui, au moyen âge, par la parole de ses docteurs et par l'effort déclaré de ses papes, mettait des bornes à la puissance royale et s'appuyait sur la foi populaire; qui, même au XVIe siècle, reconnaissait à la France le droit de disposer d'elle-même, et la poussait à en user contre Henri IV; cette Eglise était devenue le plus ferme appui du pouvoir absolu : les événements l'y avaient amenée; ses principes et sa discipline ne l'en éloignaient pas. Philippe II, Ferdinand d'Autriche, les Stuarts, Louis XIV avaient uni sa cause à celle de leur autorité sans bornes; et l'ordre des jésuites avait porté aux dernières extrémités la doctrine du pouvoir d'un seul et de l'obéissance de tous. Au XVIIe siècle, et pendant la plus grande partie du XVIIIe, le pouvoir absolu eut pour lui l'unanimité de l'Eglise, la voix autorisée de Bossuet, l'éloquence persuasive de Massillon, bien qu'on gardât, devant les rois eux-mêmes, la supériorité morale et l'inoffensive liberté de la chaire chrétienne. Les doubles attaques de la philosophie ne firent que resserrer l'alliance de la monarchie et de l'Eglise; et toûtes les circonstances s'accordèrent ainsi à préparer de loin l'antagonisme de l'Eglise et de la révolution.

En effet, deux choses étaient également menacées par la philosophie du XVIIIe siècle : le pouvoir absolu, et ce qu'on appela plus tard la confusion de l'Eglise et de l'Etat. Cette confusion était une des lois, ou plutôt une des traditions fondamentales de la monarchie française. Le roi très-chrétien, fils aîné de l'Eglise, jurait à son sacre d'exterminer les hérétiques, et les affaires religieuses dans l'enceinte des justices féodales étaient réservées comme cas royaux. C'était en vertu de cette confusion des rôles que Vanini avait été brûlé à Toulouse en 1619, que La Barre périt dans les tortures à Abbeville en 1765, et que tant d'autres victimes plus obscures avaient expié par la main de l'Etat les offenses adressées à l'Eglise. De son côté, l'Eglise achetait cet appui par la perte de son indépendance. Entre le pape et le roi, les évêques acceptaient pour maître le plus proche et le plus puissant, et Louis XIV ne leur permit jamais d'hésiter. La magistrature, dépositaire du pouvoir royal, avait souvent affligé l'Eglise par ses jugements et par sa bizarre intervention dans les affaires ecclésiastiques. On vit au XVIIIe siècle des prêtres, entourés de soldats, porter, malgré eux, les sacrements aux mourants et leur donner, malgré eux, la sépulture. Cependant malgré ce mélange d'avantages et d'inconvénients, inhérent d'ailleurs à toute chose humaine, l'Eglise catholique restait attachée à cette confusion des pouvoirs, et en supportait volontiers les périls.

PRINCIPES DE LA SOUVERAINETÉ NATIONALE ET DE LA LIBERTÉ DES CULTES. — DÉFENSEURS DIVERS DE CES PRINCIPES. — CHUTE DES JÉSUITES.

Pour le philosophe, pour le moraliste, la philosophie du XVIIIe siècle a produit des résultats innombrables et doit être considérée sous tous les aspects. Mais l'historien doit s'attacher particulièrement aux conséquences pratiques de cette philosophie et aux changements matériels qu'elle a introduits dans les lois. Or, c'est elle qui au dogme du pouvoir absolu a

substitué ce principe, qui depuis soixante ans est la base du droit public des Français : la souveraineté réside dans la nation ; c'est elle qui à cette confusion de l'Eglise et de l'Etat en apparence inévitable, et dont les pays protestants donnaient eux-mêmes l'exemple, a substitué ce principe : la loi protége également tous les cultes. Souveraineté nationale, égalité des cultes devant la loi, telles sont les deux principales conquêtes de la philosophie du XVIIIe siècle. Voyons rapidement par quels hommes elles furent faites et à l'aide de quel génie.

Dès le XVIe siècle, le pouvoir absolu rencontra en France d'autres adversaires que ceux qu'inspiraient les passions religieuses. La Boétie attaqua en elle-même cette autorité d'un seul homme sur plusieurs millions de ses semblables, et le *Contre-un* fut à la fois un souvenir de l'antiquité et un pressentiment de l'avenir. Mais lorsqu'après l'inutile agitation de la Fronde, la monarchie absolue fut devenue le symbole de l'unité du pays et l'instrument de sa grandeur, elle s'empara des esprits comme de tout le reste, et au milieu de l'adulation universelle, l'opposition dut se voiler sous l'allégorie ou s'abaisser à la prière. Ce sont les timides conseils de Racine et de Vauban; c'est la fine satire de Fénelon, qui se plaît à opposer Salente, heureuse et humainement gouvernée, au royaume dévasté du grand roi. Mais le siècle nouveau devait être inauguré par d'immortelles hardiesses. En 1721 paraissent les *Lettres persanes*, la plus brillante et la plus profonde des satires, n'attaquant de front aucun des abus qui pesaient sur le monde, les effleurant tous d'une marque légère et pourtant ineffaçable. L'auteur des *Lettres persanes* alla passer deux ans en Angleterre, et à son retour écrivit l'*Esprit des lois*. Le génie, l'esprit, le bon sens, se mêlent et se tempèrent dans cette vaste revue des institutions politiques ; l'ingénieuse vivacité de la pensée et la mâle élégance du style y servent d'armes à l'expérience et à la raison. Ce que l'Angleterre n'avait trouvé que pour elle-même, Montesquieu l'enseigne au genre humain. Attaché à la réalité, il tient compte et du génie varié des peuples et de l'influence du climat; nul n'accorde moins à la liberté humaine et ne se défie plus soigneusement de l'impossible; et c'est la plus décisive condamnation de ce siècle qu'un tel livre semblât une utopie.

La lumineuse modération de Montesquieu perdait sans retour la cause de la monarchie absolue parmi les hommes éclairés; mais elle ne descendait pas jusqu'à la multitude. Un grand écrivain a eu raison de dire qu'il avait flétri le despotisme d'un opprobre aussi durable que la raison humaine, mais son œuvre était plutôt le code d'une révolution à son terme que le moyen d'en hâter la venue. Il fut donné à un autre d'émouvoir profondément la nation, d'ouvrir une carrière sans bornes aux plus vagues espérances, de porter partout, avec des écrits qu'on ne pouvait point ne pas lire, le dégoût du présent et la volonté impatiente d'atteindre un meilleur avenir. Grand écrivain en guerre avec la littérature, esprit religieux en guerre avec l'Eglise, réformateur ennemi des réformateurs, Jean-Jacques Rousseau fut, par les contrastes de sa vie, par les contradictions de ses œuvres et surtout par cet ardent esprit d'indépendance qui lui rendait importun le souvenir même des bienfaits, une image fidèle des épreuves de la révolution commençante, de ses actes contraires à ses maximes, de ses défiances, de son ingratitude, de ses illusions et de ses malheurs. Une forme admirable, une chaleur généreuse, l'attrait de la vie, un air imposant de vérité et de pleine certitude, lui donnèrent, plus qu'à tout autre, l'empire des esprits. Il s'ouvrait plus d'un chemin vers les âmes. Celui que le *Discours sur l'inégalité des conditions* n'avait point convaincu, maudissait le préjugé de la naissance qui séparait Saint-Preux de Julie ; celui que le *Contrat social* n'avait point détaché de la société féodale, s'apercevait en terminant l'*Emile* qu'elle n'avait pas de place pour l'élève de Rousseau, qu'il était formé pour un monde moins éloigné de la justice naturelle, moins ennemi de l'égalité. L'influence indirecte des encyclopédistes avait sa part dans le discrédit du pouvoir absolu. Les ménagements souvent exagérés de Voltaire et de son école ne cachaient pas aux esprits clairvoyants les conséquences libérales de cette philosophie railleuse, qui anéantissait l'origine surnaturelle de la monarchie en attaquant celle des religions, et qui se plaisait à signaler partout l'alliance bizarre de l'orgueil et des misères de l'homme. Nous verrons bientôt que les principes de la nouvelle école des économistes ne pouvaient s'allier qu'à la liberté politique. Enfin, la monarchie absolue plaidait contre elle-même par le caractère abaissé de ses représentants. C'était une institution condamnée que celle qui faisait d'un Louis XV le souverain arbitre de l'honneur de la France. Saint-Simon et un petit nombre d'hommes connaissaient seuls le large tribut que le grand roi payait aux faiblesses de notre nature. Mais les vices du régent et le prodigieux déshonneur de Louis XV étaient descendus jusqu'aux derniers rangs du peuple, et Damiens en était sorti.

Cependant ce mouvement politique des esprits, qui devait aboutir à la reconnaissance et à l'application du principe de la souveraineté nationale, n'occupait qu'une place secondaire à côté de la grande lutte religieuse, de laquelle devait sortir la séparation légale de l'Eglise et de l'Etat. La confusion de ces deux pouvoirs était partout, dans la justice, dans l'administration, dans les lois civiles; mais nulle part elle n'avait plus de puissance ni plus de danger que dans la conscience même du souverain. Louis XIV, qui en même temps bravait le saint-siége, nommant malgré lui des évêques, et croyait expier ses propres fautes par la persécution des protes-

tants, avait donné de cette confusion le plus éclatant et le plus funeste exemple. L'âme dépravée de Louis XV était pourtant dominée par la même pensée. Il disait lui-même à Choiseul que les fautes de sa conduite particulière seraient rachetées par les services que sa politique générale rendait à la religion; et Choiseul affirme qu'il ne se laissa entraîner dans la guerre de Sept ans qu'en la considérant comme une lutte méritoire contre une nation protestante et contre un prince ouvertement impie. C'est de ce côté que se porta tout l'effort de la philosophie du XVIIIe siècle, et, malgré les excès inséparables d'une aussi grande querelle, cet effort fut fécond.

L'Angleterre avait subi la première cet affaiblissement des croyances religieuses qui est devenu, par les imperfections de la nature humaine, une sorte de condition préalable de la tolérance. Une conviction ardente n'a jamais été unie, chez aucun peuple, au respect d'une conviction contraire. On a bien vu quelques hommes très-éclairés sincèrement attachés à une opinion religieuse, comprendre pourtant qu'une opinion opposée puisse exister et la souffrir sans amertume. Mais ces exceptions n'ont fait que confirmer la règle. Jamais le catholicisme de l'Espagne, ni le luthéranisme de la Suède, ni le puritanisme de l'Ecosse n'ont pu tolérer librement la contradiction; et ce ne fut jamais sans une certaine justice que, parmi ces populations convaincues, tout partisan de la tolérance était accusé d'incrédulité. Si l'indifférence religieuse n'est pas le seul chemin qui conduise à la tolérance, si un esprit élevé peut y être amené par une victoire de la raison sur ses passions et par la pratique sincère des vertus évangéliques, il n'en est pas moins certain que c'est la voie la plus large et celle que suit le plus grand nombre. Dès la fin du XVIIe siècle, l'Angleterre y était engagée, et de l'autre côté du détroit, Fénelon avait entendu et signalé ce vague murmure de l'incrédulité commençante. Ce que la poésie de Pope, ce que l'esprit de Bolingbroke avaient ébranlé fut bientôt exposé aux attaques plus hardies des Tindal, des Toland, des Collins et d'ardents controversistes, écoutés volontiers chez une nation habituée aux discussions religieuses. Mais l'humeur caustique et la vigueur grossière de Swift, sa vive intelligence et son mépris éloquent des misères humaines se perpétuèrent dans des satires aussi durables que celles de Rabelais, plus populaires et plus efficaces. Si le *Conte du tonneau* attaque toutes les sectes chrétiennes, Gulliver attaque en se jouant la civilisation même et ne laisse rien subsister de ce qui a quelque empire sur l'esprit des hommes.

C'est ce grand courant d'incrédulité et d'audacieuse polémique que traversa Voltaire avant de devenir en France le chef suprême de l'armée philosophique. Si son nom domina tous ceux de ce siècle et devint le symbole de l'esprit même qui animait toute une génération, c'est qu'il réunit l'infinie variété des formes à l'unité constante de la pensée et la plus rare souplesse d'esprit, à la volonté la plus persévérante. Certes, il n'était pas le premier en France qui eût des doutes en matière de religion, ni même le premier qui osât les manifester. Rabelais avait déjà tissu sa transparente et joyeuse satire. Montaigne avait douté de tout et l'avait laissé voir. Mais le premier était d'autant plus respectueux envers les croyances religieuses, qu'il était plus irrévérencieux envers les gens d'Eglise; et le scepticisme tempéré du second effleurait toute chose sans s'attaquer opiniâtrément à aucune. Voltaire devait donner le premier exemple de cette passion de l'incrédulité, et de ce prosélytisme antichrétien, que le siècle précédent n'eût pu supporter, ni même comprendre. Ce doute que l'on fuyait naguère comme une tentation et comme un péril, que l'on cachait comme une faute, il va l'afficher, s'en parer même et le propager de toutes ses forces. Il ne craint point d'effrayer les esprits, ni même de n'être point écouté. Il sait quel désir de ne plus croire et quelle tentation de railler se cachaient sous les dehors hypocrites qu'imposaient à la cour la pénitence de Louis XIV et la volonté de madame de Maintenon. La disparition de toute contrainte a enlevé toute retenue. Voltaire a trouvé son auditoire prêt à le suivre partout, prêt au besoin à le devancer. Que ce temps est éloigné de celui où Pascal, atteint par le doute, s'en défendait comme d'une maladie inhérente à notre nature, s'imposait durement silence, se consumait dans une muette douleur et menaçait expressément son esprit de l'émousser et de l'amoindrir s'il refusait de croire! Qu'il y a loin des troubles amers du plus grand défenseur de l'Eglise, à la libre et tranquille incrédulité de son plus grand adversaire!

Remplissant avec un égal bonheur tous les rôles, poëte et historien de la philosophie sur le théâtre et dans ses livres, ambassadeur de la philosophie auprès de Frédéric II, seconde par cette foule d'écrivains qu'il excite et qu'il retient tour à tour, ne dédaignant aucun appui, ne se refusant aucune vengeance, redouté, flatté, servi par les plus fières intelligences, Voltaire n'employa tant de ressources, tant d'activité, tant de gloire, tant de bonnes et de mauvaises passions qu'à affaiblir la domination de l'Eglise sur les esprits des hommes et sur les affaires du monde. Il tourna contre elle toutes les idées alors répandues dans la classe éclairée, tous les besoins nouveaux qui agitaient les cœurs. Il ne cessait de la montrer comme une adversaire aux rois qui ne voulaient relever que d'eux-mêmes, aux peuples qui désiraient la liberté, aux amis de la science, aux amis de l'humanité. Il abusait contre elle des erreurs ou des leçons de l'histoire; les prétentions que l'Eglise n'avait plus lui servaient à combattre celles qu'elle avait encore, et,

parce qu'elle avait voulu gouverner les nations, il lui défendait de diriger les âmes. A l'exemple des docteurs anglicans qui, au XVIIe siècle, avaient traduit et popularisé, contre les tentatives de Jacques II et de l'Eglise romaine, les plus ridicules produits de l'exaltation espagnole et italienne, il évoquait les plus anciennes légendes de l'Eglise et toutes les naïves traditions du moyen âge, faisant tourner la foi immodérée du passé au profit de l'incrédulité illimitée du présent. Mais une vérité devait se dégager du milieu de tant d'injustices et leur survivre : c'est le droit sans cesse revendiqué par Voltaire, dénié alors, aujourd'hui reconnu par le monde, de choisir librement sa croyance et de n'être contraint, sur un tel sujet, par aucune puissance humaine. Il répandit en France et en Europe, il laissa, comme un glorieux héritage commun à toutes les nations et particulièrement cher à son pays, cette horreur de la persécution et ce profond respect de la liberté de conscience, qui sont désormais l'apanage et la marque distinctive de tous les peuples civilisés.

Tandis que, malgré la sagesse de d'Alembert, l'école de Voltaire exagérait les excès mêmes du maître, que le matérialisme d'Helvétius et de d'Holbach effrayait les esprits, et que le panthéisme éloquent de Diderot échauffait les cœurs, l'Eglise trouvait dans J.-J. Rousseau un adversaire plus redoutable que Voltaire lui-même, parce qu'il était plus honnête. Si l'influence politique de Rousseau fut quelque temps puissante, son influence en matière de religion fut plus étendue et surtout plus durable. La profession de foi du vicaire savoyard dans l'*Emile* séduisit plus d'esprits que le *Contrat social* n'en avait convaincu, et lorsqu'au mandement de l'archevêque de Paris eut répondu la *Lettre à M. de Beaumont*, toutes les attaques des philosophes s'effacèrent devant cette pressante argumentation, revêtue d'une incomparable éloquence. Ceux que Voltaire n'avait point touchés et qu'épouvantaient ses disciples, étaient sans défense contre les enseignements paternels du vieux pasteur, contre la persuasive fermeté de Julie mourante. L'esprit religieux, le mysticisme même et les douces émotions de la piété s'alliaient ainsi à la négation formelle des dogmes de la religion positive et à un invincible éloignement pour l'Eglise. Plus sincère et en même temps plus étroite que l'école de Voltaire, incapable surtout de tout accommodement et de toute transaction politique, l'école de Rousseau était destinée à remplir, dans la lutte qui se préparait, le rôle le plus actif et à la pousser aux dernières extrémités. Les innombrables disciples de ces deux écoles en répandirent les idées dans toutes les parties des connaissances humaines, et les défenseurs de l'Eglise, abusés par l'accord de tant d'adversaires si opposés en tout ce qui ne touchait point la religion, purent croire à une vaste conjuration contre cette foi catholique qui était en même temps assaillie de toutes parts et privée, par la chute de la compagnie de Jésus, de son plus ferme appui.

Cette chute surprit l'Europe et surtout ceux qui la désiraient le plus. C'est en vain qu'on a cherché, dans l'ébranlement donné à l'ordre des jésuites, la main des philosophes. Ils y applaudirent l'œuvre des rois et des aristocraties de l'Europe et non pas leur propre ouvrage. Ils blâmèrent même les injustes rigueurs qui accompagnèrent cette grande mesure et qui lui donnèrent parfois les dehors d'une vengeance. Ils ne comprirent ni les ressentiments de Pombal, ni sa politique, et sa cruauté leur fit horreur. Elevé au milieu de la florissante liberté de l'Angleterre, Pombal prit en pitié l'état du Portugal et en haine les dominateurs de son pays. Mais ni sa haine, ni les affronts qui l'envenimèrent ne furent capables d'aveugler ce ferme et clairvoyant esprit. Maître du roi Joseph Ier, faible intelligence que dominait la terreur, appuyé sur l'Eglise nationale, jalouse de la puissante compagnie qui gouvernait l'Eglise, Pombal ne dédaigna pas l'emploi des armes déloyales et cruelles que réprouvait l'esprit de son siècle. Tout lui parut permis, les conspirations imaginaires, les abus d'autorité, et, contre ses ennemis vaincus, les absurdes condamnations de l'inquisition. Il brava, avec un égal sang-froid, la colère du pape Clément XIII et les railleries des philosophes ; il travailla sans relâche à faire dater, de l'expulsion des jésuites, la nouvelle prospérité du Portugal. Des passions plus générales et des ressentiments plus légitimes les chassèrent de la France, qui, à la fin du dernier siècle, avait tant souffert de leur domination. Les protestants, les jansénistes virent avec joie s'accomplir la ruine de leurs anciens persécuteurs. Le parlement saisit avec ardeur l'occasion de les détruire, le ministre Choiseul le laissa faire, et le roi ne put l'en empêcher. Le commerce de cette compagnie, qui enveloppait l'ancien et le nouveau monde, était à la fois sa plus riche ressource et son plus grand péril. Une faillite, un procès, une enquête, la livrèrent au parlement, qui lui demanda compte de ses doctrines en même temps que de ses affaires. La force de l'opinion vint bientôt se joindre à l'âpre ressentiment des magistrats et permit de frapper le dernier coup. L'ordre fut sécularisé, sa constitution abolie, ses biens vendus, et, par un de ces justes retours dont l'histoire offre tant d'exemples, on vit les instigateurs de l'édit de Nantes menacés de persécution et devenus familiers avec la fuite, la misère et l'exil. Charles III et son ministre d'Aranda en Espagne, Tanucci à Naples, la cour de Parme, imitèrent, avec une rigueur inégale, la conduite de la cour de France, et Clément XIII mourut en se refusant avec larmes aux obsessions de tous ces princes qui exigeaient la suppression de l'ordre par un bref du saint-siége. Maîtres de lui choisir un successeur, les gouverne-

ments catholiques ne prêtèrent leur appui au prêtre Ganganelli qu'après des engagements évasifs que le nouveau pape eût bien voulu oublier; mais l'exigence pressante des souverains l'emporta sur cette volonté débile, et le bref qui abolit l'ordre des jésuites fut enfin signé le 21 juillet 1773. Une mort étrange et prématurée convainquit ses contemporains qu'il n'avait pas impunément désarmé l'Eglise.

Ce n'était pas assez pour le saint-siége de s'être coupé la main droite, selon l'énergique expression de Ganganelli, et d'avoir vu l'Eglise ébranlée par le Portugal, la France, l'Espagne et l'Italie, il fallut encore voir l'Autriche, cette constante ennemie de la réforme, revendiquer son indépendance politique et religieuse, et inscrire la tolérance parmi ses lois. L'édit inattendu du fils de Marie-Thérèse accorda la liberté de conscience aux dissidents, et apporta de nombreux obstacles à la domination, jusqu'alors exclusive, de l'Eglise romaine. Remplaçant un excès par un autre, Joseph II intervint lui-même dans les affaires du clergé catholique et lui fit expier, par de minutieuses exigences, la longue protection dont il avait joui. A la suppression de plusieurs monastères, à l'interdiction des donations ecclésiastiques, il ajouta tant de réformes secondaires sur les détails mêmes du culte, que Frédéric II l'appelait volontiers *mon frère le sacristain*. Ses tentatives politiques, inspirées par les idées les plus généreuses, n'échappèrent point au même reproche d'exagération minutieuse. Aux pays si divers par le génie et par les mœurs qui composaient l'empire autrichien, il voulut imposer la même organisation et les mêmes réformes. Si ce goût trop vif pour la règle et l'unité lui fit tenter l'impossible, il n'en porta pas moins une atteinte salutaire aux plus graves abus du régime féodal, à la dîme, à la corvée, aux entraves innombrables qui arrêtaient le développement de l'industrie. En Allemagne, comme en Espagne et en Italie, des réformes politiques et industrielles accompagnaient et suivaient le mouvement religieux.

JUSTICE ET ADMINISTRATION. — IMPÔTS. — DROITS FÉODAUX. — INDUSTRIE.

Cependant les principes de la souveraineté nationale et de la liberté de conscience n'étaient pas les seuls que la révolution dût proclamer et répandre dans le monde. La France devait la première appliquer des idées nouvelles à la justice et à l'administration, parties importantes de la vie des peuples, dont le temps et les préjugés avaient fait de dangereux instruments de servitude et qu'il fallait transformer en garanties salutaires. Par l'évocation des affaires au grand conseil, le roi était le maître d'interrompre le cours de la justice; par les lettres d'abolition, de rémission et de pardon, d'en arrêter les effets. Si l'ordonnance de 1670 a limité les cas où ces lettres pourraient être accordées, la magistrature n'a d'autre recours contre des abus, en pareille matière, que le vain usage des remontrances. Cette célèbre ordonnance, qui semblait une réforme, a plutôt éclairé que modifié le chaos des anciennes lois. La juridiction royale, qu'on essaye d'y étendre aux dépens de celle des seigneurs, rencontre et respecte sans cesse quelque obstacle dans les coutumes locales et dans les priviléges féodaux; et ce pouvoir judiciaire que le roi s'attribue est lui-même étrangement dispersé parmi des magistratures de genres et de noms divers, qui ont chacune leur procédure particulière. Les baillis et sénéchaux les juges prévôts, les prévôts des maréchaux étaient sans cesse exposés au danger d'empiéter les uns sur les autres. Au-dessous de la justice royale s'étendait sur le sol de la France la juridiction variée des seigneurs. Le haut justicier connaît des affaires criminelles et civiles et peut condamner à mort et autres peines afflictives; le moyen justicier connaît des affaires civiles et de certaines matières criminelles passibles d'une amende limitée; le bas justicier se borne aux moindres délits. Chacun de ces seigneurs nomme ses juges et ses officiers de justice. Le haut justicier entretient ses fourches patibulaires, où le nombre des piliers est réglé par ses titres nobiliaires et par les coutumes locales. Les cas royaux, dont l'accroissement était proportionné aux progrès de la couronne, enlevaient à cette justice tout ce qui intéressait gravement la paix du royaume et l'autorité du roi. Le reste était abandonné à l'anarchique application des soixante coutumes et des trois cents législations qui se partageaient la France. Mais, d'un bout à l'autre du royaume, régnaient sans contestation des principes destructeurs de toute justice, que les ordonnances de Colbert avaient respectés, et que les édits postérieurs avaient développés dans leurs diverses applications. L'inégalité devant la loi, qui était le premier de ces principes, subsistait jusque sur l'échafaud, où le noble périssait par la hache, où le roturier était pendu. Le secret de la procédure, le droit de défense facultativement accordé ou refusé, l'absence de confrontation entre l'accusé et ses accusateurs, la rigueur aveugle des peines, n'étaient que de légers abus à côté de la sanglante absurdité de la question, salut du coupable robuste, fatale surtout à l'innocent. Les procès instruits contre le cadavre ou la mémoire d'un défunt; l'infamie d'une condamnation rendue héréditaire dans une famille par une sorte d'application du dogme du péché originel; l'usage de soustraire aux tribunaux, par des lettres de cachet et par des emprisonnements arbitraires, les coupables dont le déshonneur eût rejailli sur une noble maison, réunissaient, dans l'administration de la justice, les plus odieux excès d'autorité aux marques de la plus ridicule impuissance. Au-dessus de ces abus s'élevait celui qui était la garantie de tous les autres, cette vénalité des offices judiciaires dont la suite naturelle était la corrup-

tion et l'avilissement du juge, qui achetait à prix d'argent le droit de disposer des biens et de la vie des hommes et, qui, se vendant à son tour, s'exposait aux immortelles réclamations d'un Beaumarchais.

Mais quel contraste entre cet état de choses et le vœu de l'opinion ! La patrie des juges de Calas et de La Barre est celle de Montesquieu et de Voltaire ! et c'est en face de ces législations iniques et absurdes que se propageait cette belle maxime de Beccaria, qui en était l'expresse condamnation : « Pour qu'une peine quelconque ne soit pas un acte de violence d'un seul ou de plusieurs contre un citoyen, elle doit être publique, prompte, nécessaire, la plus légère qu'il est possible, eu égard aux circonstances, proportionnée au délit, dictée par les lois. » La société, que l'ancien système avait la prétention de venger, ne doit que se défendre en conciliant, autant qu'elle le peut, l'intérêt du coupable avec celui de sa propre sûreté. L'accusé ne doit pas être réputé coupable avant sa condamnation, et c'est un meurtrier sophisme que d'exiger de lui des preuves de son innocence au lieu de fournir des preuves de son crime. La justice de l'expiation et la nécessité de l'exemple doivent concourir à la détermination de la peine, égale pour tous les hommes, variée en proportion de toutes les fautes. On ne devait donc pas voir le banqueroutier frauduleux condamné à la peine de mort et ses complices aux galères perpétuelles, comme le portait la déclaration du 11 janvier 1716. La contrebande et la mendicité ne devaient pas être châtiées comme le meurtre et le brigandage. Les actes, et non les opinions, étaient sujets de la loi, et la loi elle-même, prévoyante et inflexible, ne devait plus laisser de place aux caprices des hommes.

Il suffisait donc de déclarer que la justice naturelle et l'intérêt social étaient les seules sources légitimes de la loi, pour renverser une législation léguée par la coutume, et accrue au jour le jour, selon les besoins passagers d'un système d'aveugle répression. En traduisant le beau livre de Beccaria, Morellet ne fit que rendre son bien à la France, qui avait trouvé à Naples cet interprète reconnaissant de ses idées. « Je dois tout aux livres français, écrivait Beccaria ; ils ont développé dans mon âme des sentiments d'humanité, étouffés par huit années d'une éducation fanatique. » Si la France et ses disciples à l'étranger avaient trouvé et exprimé tout ce que les institutions judiciaires pouvaient tirer de la philosophie et de l'idée de justice logiquement développée, elle devait emprunter à l'histoire et à l'exemple de l'Angleterre l'antique institution du jury. L'admirable bon sens de la race anglo-saxonne avait, sur ce sujet, devancé les conclusions de la philosophie et le vœu de l'opinion. Le juge, chargé seulement de l'application de la loi, laisse aux concitoyens de l'accusé, choisis par le sort, le soin de décider de son innocence ou de son crime. Un débat public entre l'accusé et ses accusateurs précède et éclaire le verdict que rendent, avec une pleine indépendance, des hommes libres et désintéressés, pouvant avoir un jour à réclamer, eux aussi, la justice tutélaire de leurs concitoyens. Telle est, dans son auguste simplicité, cette grande institution dont les progrès, associés désormais à ceux de la civilisation moderne, ne sont arrêtés que lorsque cette civilisation même est en péril.

Ainsi éclairée par les travaux des philosophes et par l'exemple d'un grand peuple, la société française ne supportait qu'impatiemment le lourd héritage de son passé. Elle maudissait et raillait tour à tour les abus qu'elle n'osait pas détruire. C'est ainsi que Quesnay, à qui l'on demandait la raison de sa timidité devant le roi, disait en souriant : « Je pense qu'il peut d'un mot me faire couper la tête, et cela m'intimide. » Si cette formidable toute-puissance n'était pas dangereuse pour la vie des sujets sous un roi comme Louis XV, elle s'attaquait à leur dignité et à leur honneur. Un homme, qui inspirait aux philosophes plus d'éloignement que le bourreau, dirigeait, chaque jour à la poste, la violation du secret des lettres, et venait, une fois par semaine, lire au roi les résultats les plus intéressants de son travail. C'est ainsi qu'un service public était transformé en un piége tendu aux secrets des familles, et qu'on érigeait en privilége de la couronne un crime que les lois modernes préviennent et châtient, qu'un gouvernement moderne ne pourrait souffrir sans encourir le mépris universel.

Si la classe éclairée sentait plus vivement les inconvénients du pouvoir absolu, elle n'en supportait point le poids, qui accablait surtout la classe inférieure de la population, le paysan taillable et corvéable à merci, l'artisan enfermé dans des corporations qui lui vendaient et qui pouvaient lui refuser le droit de vivre de son travail. Que penser d'une société où l'impôt était considéré comme une flétrissure, où l'on s'en exemptait en prouvant sa noblesse, en obtenant ce qu'on appelait, d'un nom injurieux pour la grande majorité du peuple, un arrêt de réhabilitation ? La publicité de l'impôt est aujourd'hui un principe de droit public ; le secret de l'impôt était alors une maxime d'Etat. Le prélèvement direct de l'impôt par l'Etat est prescrit par l'intérêt public et par le bon sens ; sur huit branches de revenus, cinq étaient adjugées à des fermiers généraux dont la fonction consistait à diminuer au passage la fortune publique. C'était déjà une importante réforme que de les avoir contraints à partager avec l'Etat les quatre premiers millions de leurs bénéfices. La variété des lois se trouvait reproduite dans la variété de l'impôt demandé, sous des formes diverses, aux pays d'Etat, aux pays d'élection et aux pays conquis. A la taille, signe de roture, s'ajoutaient la capitation et l'impôt du vingtième, payés quelque

temps par tout le monde, et rejetés bientôt sur le peuple par des exemptions innombrables. Les impôts indirects, que l'art des gouvernements modernes s'épuise à rendre supportables, étaient grossièrement oppressifs. C'étaient les aides qui rendaient le commerce du vin presque impossible, qui réglaient la consommation de chaque famille et qui multipliaient les visites domiciliaires. C'étaient les douanes et les péages féodaux qui morcelaient la France en autant de nations qu'elle avait de provinces, et qui transformaient la circulation des denrées en un aventureux voyage rempli d'incidents onéreux. C'était enfin ce prodigieux impôt du sel qui en faisait payer douze fois la valeur, et qui envoyait chaque année environ cinq cents hommes aux galères : véritable abrégé de toutes les injustices et de toutes les misères de ce temps. L'inégalité en était le premier fléau. Le prix du sel variait d'une province à l'autre de 40 sols à 62 livres le quintal. Aussi la contrebande prenait les proportions d'une guerre civile, et un tribunal spécial, les juges du grenier à sel, frappait les vaincus. Cette onéreuse consommation était imposée à chaque famille, contrainte d'acheter au grenier du roi les sept livres du *sel du devoir*. En revanche, le roi accordait aux plus riches courtisans leur provision de sel exempte de taxe, et c'était un honneur que de recevoir un *franc-salé*.

Aux charges imposées par la couronne s'ajoutaient pour la population des campagnes les droits oppressifs du seigneur, dans leur infinie variété. Ici, l'on est tenu de moudre sa farine, de cuire son pain, de presser son raisin, au four, au moulin, au pressoir du seigneur; là, il faut de plus vendre la viande à sa boucherie, et lui laisser les pieds et la langue des animaux abattus. Il a le droit d'interdire la vente du vin dans tout son fief, même aux aubergistes et cabaretiers, pendant le temps nécessaire à l'écoulement de sa propre récolte. Il a seul le droit de chasse et de pêche; seul le droit d'avoir une garenne et un colombier. Il a le droit d'entretenir, par le maintien de son privilége, l'anarchie des poids et mesures. Il succède aux bâtards décédés *ab intestat*. Il lève, en vertu du droit féodal, divers impôts que la coutume modifie partout, sans les refuser nulle part. Il a seul le droit d'avoir un château et de le surmonter d'une girouette carrée, image de la bannière féodale. Il perçoit, pour l'entretien de ce château, un droit *de sauvement*, en retour de l'asile chimérique qu'il doit aux habitants menacés d'une invasion. Il lève la taille à quatre cas, réduite à deux par le progrès des temps : celui du mariage de sa fille aînée ou de sa nomination dans l'ordre du Saint-Esprit. Il a enfin le droit d'exiger toutes les corvées qui ne mettent pas en danger la vie du paysan. Et c'était un aggravement de ces servitudes que leur perpétuelle variété. Dans le Clermontois, par exemple, en vertu d'un ancien titre de la famille de Condé, le droit de moulin banal s'étendait jusqu'à interdire au sujet l'achat de farines moulues ailleurs qu'au moulin dont il était bannier. Même variété dans les droits honorifiques. Ici, le curé doit encenser trois fois le seigneur, trois fois sa femme et une fois chacun de ses enfants; ailleurs, une fois le seigneur, une fois sa femme, une fois tous les enfants ensemble. Des procès continuels attestèrent, jusqu'à la révolution, l'importance et la vitalité de ces innombrables priviléges, dont les avocats et les légistes n'apportaient pas d'autre justification qu'un certain droit de conquête imprescriptible, et qu'une ineffaçable division de la nation en vainqueurs et en vaincus.

Deux de ces droits étaient seuls tombés en désuétude, à la fin du XVIIIe siècle, par la connivence des cours souveraines, qui refusaient de les soutenir : c'était le droit de *forfuyance*, qui attachait l'habitant au fief du seigneur, et ce droit de mariage qui blessait plus directement encore la dignité humaine. Tel était l'état de la France féodale; telle était l'anarchie civile et financière qui avait subsisté jusqu'à ce jour, sous l'apparente unité de la monarchie absolue.

L'industrie languissait dans une égale servitude; les corporations, les jurandes, les maîtrises, protection salutaire de l'industrie naissante, étaient devenues, avec le temps, d'odieuses entraves. L'inégalité, la vénalité des offices, l'oppression arbitraire se retrouvaient dans le monde industriel comme dans le reste de la société française. Les maîtres y formaient une sorte de caste héréditaire, d'un accès difficile et surtout onéreux. L'apprenti, soumis à de nombreuses taxes d'ancienne origine, devait en outre sept ans de travail à son maître, avant de s'élever au rang de compagnon salarié. La maîtrise, autrefois le prix du chef-d'œuvre de l'ouvrier, s'achetait comme tout le reste, et l'argent dispensait de l'épreuve. Cette maîtrise même n'avait de valeur que dans la ville où elle était conférée, et l'industrie avait, comme le commerce, ses frontières intérieures. Tout y était matière à privilége, jusqu'au droit de mendier à la porte des églises. Les économistes, en voulant introduire dans le travail la liberté, qui n'existait nulle part, anticipaient à leur insu sur les résultats d'une révolution qui devait l'introduire partout.

LES ÉCONOMISTES. — ÉCHEC DE TURGOT.

Cette science nouvelle de l'économie politique, fruit tardif de la civilisation moderne, était née en France de quelques esprits inventeurs, animés de l'amour du bien public et d'un juste pressentiment de l'avenir. L'antiquité et la plus grande partie des temps modernes, occupés surtout du mouvement extérieur du monde et des formes les plus apparentes de la vie des peuples, n'avaient pas étudié et

avaient à peine entrevu les lois cachées et pourtant régulières qui président à la formation et à la distribution des richesses. Le travail et l'échange des biens qu'il produit sont des actes aussi anciens que l'existence même du genre humain et indispensables à sa vie; mais on peut dire que, jusqu'à la naissance de l'économie politique, ces actes furent accomplis sans qu'on eût conscience de leur importance, de leurs effets et surtout des heureuses modifications qu'y pouvaient apporter la science et la volonté de l'homme. Il était réservé au XVIIIe siècle et à la France de reconnaître et de proclamer l'influence que ces actes, mieux dirigés et devenus l'objet d'une science régulière, devaient exercer sur l'état du monde, et surtout quel rôle salutaire la liberté était appelée à remplir dans les transactions industrielles jusque-là chargées d'entraves.

La dégradation du travail physique, regardé par l'antiquité comme l'attribut de la servitude, en avait détourné l'attention des grands esprits, qui en eussent peut-être découvert l'importance et pénétré les lois. Quelques vues heureuses de Platon sur l'utilité de la division du travail, quelques remarques justes de Xénophon et d'Aristote sur l'usage de la monnaie, voilà tout ce qu'ont laissé les anciens sur une science qui occupe aujourd'hui tant d'esprits éclairés et laborieux. La féodalité, nourrie de spoliation et de rapines, la monarchie du moyen âge, cherchant ses ressources les plus nécessaires dans les confiscations et dans l'altération des monnaies, ne pouvaient avoir sur les lois économiques de notions plus sages ni plus généreuses que les préjugés de l'antiquité. Les vœux de Bodin au XVIe siècle, remis de nos jours en lumière par des recherches intéressantes et judicieuses, la sollicitude de Sully pour l'agriculture et de Colbert pour l'industrie, les mémoires où Boisguilbert, Vauban et quelques autres peignaient la détresse et les besoins du pays, furent plutôt autant de symptômes de l'étendue du mal que des remèdes capables de le guérir. La grande et vive intelligence de Law avait entrevu et fait comprendre à tous les ressources immenses qu'on pouvait tirer du crédit, et, à vrai dire, il ouvrit cette mine où s'alimente, sans jamais l'épuiser, l'activité prodigieuse de la société moderne. Voltaire a dit avec justice et avec la vivacité de son bon sens : « Le gros de la nation était d'une ignorance si profonde qu'il n'y avait guère de ministre ni de juge qui sût ce que c'était que des actions, des primes, le change, un dividende; il a fallu qu'un Ecossais, nommé Jean Law, soit venu en France et ait bouleversé toute l'économie de notre gouvernement pour nous instruire. Il osa, dans le plus horrible dérangement de nos finances, dans la disette la plus générale, établir une banque et une compagnie des Indes. C'était l'émétique à des malades; nous en prîmes trop, et nous eûmes des convulsions. Mais, enfin, des débris de son système il nous resta une compagnie des Indes avec 50 millions de fonds. Qu'eût-ce été si nous n'eussions pris de la drogue que la dose qu'il fallait ! »

L'erreur de Law, mortelle à son système, était une idée fausse sur la monnaie, qu'il avait considérée comme une valeur arbitraire et variable au gré des gouvernements. Ce fut la première leçon que reçut l'économie politique naissante, et, se gardant d'une erreur semblable, elle ne voulut reconnaître la richesse que sous sa forme la plus naturelle et la plus frappante, dans ce produit de la terre cultivée sur lequel repose l'existence même du genre humain. Au commencement de la seconde moitié du XVIIIe siècle, Quesnay et ses disciples constatent que toutes les avances de l'agriculture une fois couvertes, il reste un produit véritablement créé par la fécondité de la terre et du travail de l'homme. Ce *produit net*, comme ils l'appelèrent, est la richesse par excellence, le fondement et la règle de toutes les autres. Ceux qui possèdent le sol forment la classe propriétaire; ceux qui créent cette richesse forment la classe *productive;* ceux qui la transforment, l'échangent et s'en nourrissent, forment les classes *stériles*, dont les services sont nécessaires à la société sans être réellement productifs. C'est le produit net qui doit supporter l'impôt en échange de cette protection générale et constante que réclame le travail dont il est sorti. L'impôt, ainsi établi sur un motif de justice et considéré comme le salaire de l'Etat protecteur du travail, n'était pas, ainsi que Voltaire l'a présenté dans sa spirituelle et légère satire de *l'Homme aux quarante écus*, une atteinte à la propriété, une revendication d'une partie du produit net au nom de l'Etat. Bien au contraire, cette difficile question de la propriété, effleurée jusque-là par les philosophes, est pour la première fois résolue par les économistes, qui fondent le droit du propriétaire sur le travail par lequel il a fait passer dans la terre la vertu de son activité et comme une partie de lui-même. Pour les illustres fondateurs de l'économie politique, en qui le génie philosophique de la France élevait et dirigeait l'observation des phénomènes, il n'y avait rien d'arbitraire ni de hasardeux dans la science nouvelle qu'ils annonçaient avec une certaine pompe à leur génération. La production et la distribution de la richesse reposaient, à leurs yeux, sur des lois immuables et éternelles qu'ils espéraient découvrir et qu'ils se défendaient d'inventer. Le mot de *physiocratie* signifiait pour eux l'ensemble de ces lois nécessaires, ou, comme disait Mercier de la Rivière, cet *ordre naturel et essentiel des sociétés*, dont l'économie politique ne devait être que la recherche et l'application. De là cette élévation et cette profondeur qui se mêlaient aux plus arides calculs, dans les écrits de Dupont de Nemours et de Quesnay, auquel Adam Smith, qui l'avait souvent entretenu et qui était en Angleterre l'organe de la science nou-

velle, avait voulu dédier le grand ouvrage qui a fondé sa gloire.

Malgré la faveur trop exclusive des physiocrates envers le travail agricole, et ce mot malheureux de classe *stérile* qui embrassait toutes les autres formes de l'activité humaine, ils arrivaient dans la pratique à des conclusions aussi équitables et aussi fécondes que s'ils eussent possédé la pleine et entière vérité. Les charges dont l'industrie et le commerce étaient grevés, et qui en doublaient les frais, étant prélevées sur le produit net, leur semblaient une atteinte à la richesse publique. L'immunité des transactions était pour eux un accroissement du produit net. C'était donc en voulant étendre sur tous les actes de la production et de l'échange l'influence salutaire de la liberté qu'ils étaient conduits à se briser contre l'assemblage despotique des anciennes institutions de la France.

Il semble en effet, lorsqu'on entend les vœux des Quesnay, des Mirabeau, des Mercier de la Rivière, des Dupont de Nemours pour la liberté du travail agricole, lorsqu'on voit Gournay, Turgot et leurs disciples s'attacher à la liberté du commerce et de l'industrie, et revendiquer pour tous le droit de travailler et d'échanger librement les fruits de leur travail, qu'ils s'épuisent dans une contradiction insoluble, voulant faire sa part à la liberté et ne pouvant même accomplir cette œuvre restreinte qu'à l'aide de la toute-puissance royale et de mesures despotiques. De même que Law, voulant donner à la France les ressources inépuisables du crédit et ne pouvant se passer de la confiance publique, sans laquelle le crédit ne peut exister, en était pourtant réduit à abuser du pouvoir absolu et à violenter ceux qu'il fallait séduire, de même les économistes, réduits à imposer leurs libertés partielles à des privilégiés encore debout et appuyés sur l'ordre social tout entier, essayèrent en vain de se servir du despotisme contre lui-même, et durent laisser intacte à la révolution une tâche qui ne pouvait point se diviser.

Le ministère de Turgot en fut la preuve : ce fut une grande leçon pour les réformateurs que l'échec de cet homme de bien, encouragé en vain par les applaudissements de Voltaire et par les bonnes intentions de Louis XVI. Chaque pas vers une réforme est arrêté par l'intérêt tout-puissant du privilége. Demande-t-il l'abolition des maîtrises et des jurandes, il faut vaincre par un lit de justice l'opposition du parlement; veut-il abolir les corvées, il est accusé d'attenter à la propriété et d'ébranler l'ordre social; conseille-t-il au roi d'omettre à son sacre l'absurde serment d'exterminer les hérétiques, il persécute la religion. Enfin lorsqu'il proclame la liberté du commerce des grains, il en est réduit à la violence, et c'est en vain qu'il s'y résigne; il est vaincu par les sociétaires du pacte de famine. Louis XV avait trempé dans ces infâmes manœuvres d'agiotage sur les blés et d'accaparement des grains qui affamaient les populations et qui enrichissaient leurs auteurs. La liberté du commerce des grains favorisait ces accaparements meurtriers et était par là décréditée; mais l'interdiction de ce libre commerce était un remède dérisoire contre un fléau où le roi lui-même cherchait des bénéfices. Si l'honnête Louis XVI était incapable de tels crimes, il n'avait ni l'intelligence nécessaire pour les comprendre, ni la fermeté nécessaire pour les réprimer. Des bandes soudoyées interrompirent la libre circulation des grains et provoquèrent une disette; et tandis que Turgot voulait châtier les coupables et maintenir la liberté du commerce, le roi promettait, du haut de son balcon, à la populace ameutée de faire baisser le prix du pain. Lorsque Turgot eut succombé devant ces difficultés insurmontables, lorsque Necker eut à son tour expié par sa chute la tentative de rendre publiques les recettes et les dépenses de l'Etat et d'y porter l'ordre avec la lumière, on comprit que la nation pouvait seule essayer de se guérir, et que la loi seule prévaudrait contre cette oppressive anarchie protégée par la complicité d'un Louis XV, tolérée par l'aveugle bonté d'un Louis XVI, soutenue par l'alliance des privilégiés de la cour et des parlements.

PROGRÈS ET TENDANCES DE LA BOURGEOISIE FRANÇAISE.

Heureusement pour le salut de la France et pour le succès de la révolution, entre les privilégiés résolus de se défendre et cette population ignorante et presque barbare qui servait d'instrument à ses oppresseurs et qui aidait à renverser les Turgot, existait une classe nombreuse que le commerce avait élevée, que la philosophie avait éclairée, qu'une injuste inégalité et que d'imprudents mépris avaient persuadée de la nécessité de s'affranchir, à mesure qu'elle devenait plus capable de s'emparer du gouvernement. Si la grandeur de la bourgeoisie française n'a éclaté que dans le XIXe siècle par les services actifs qu'elle a rendus à la civilisation, il est cependant facile de suivre ses progrès dans son histoire, et de trouver dans son passé l'explication de sa fortune présente. A peine dégagée des luttes du moyen âge, à peine en possession des garanties les plus indispensables à son existence et à son travail, elle avait apporté à la couronne, contre l'anarchie féodale, le secours le plus efficace et le plus persévérant : amie de Henri IV, appui de Richelieu et, après une tentative prématurée d'affranchissement, instrument de Louis XIV. Ce règne de vile bourgeoisie, comme l'appela Saint-Simon, fut l'école des futurs administrateurs de la France. Leur intelligence et leur probité étaient présentées à la noblesse par La Bruyère comme un contraste et comme une leçon. Elle paya son tribut de

ridicules à Molière ; mais la bonhomie d'Orgon, de Georges Dandin et du Bourgeois gentilhomme, joue le beau rôle à côté des Sottenville, des don Juan et de l'escroc qui tire parti de la naïve ambition de M. Jourdain. Si le XVIIIe siècle fut si favorable aux progrès de la bourgeoisie et la laissa au seuil du gouvernement de la France, c'est qu'elle adopta les idées nouvelles, non pas comme une partie de la noblesse avec une arrière-pensée d'égoïsme et de désordre, mais avec une sincérité généreuse qu'elle conserva jusqu'aux plus cruelles épreuves de la révolution. La splendeur littéraire du siècle, cette puissance de la philosophie qui fit rayonner jusqu'en Autriche et en Espagne, jusque dans la jeune Amérique la pensée de la France, étaient son œuvre. Le fils du notaire Arouet, le fils du coutelier Diderot, Rousseau, le fils de l'horloger génevois, étaient sortis de son sein ; et si d'Alembert avait pour mère une grande dame, elle l'avait abandonné dans la rue, où une femme du peuple avait recueilli et adopté l'un des plus fermes et plus habiles précurseurs du nouvel ordre de choses.

Nous avons vu quelles étaient sur le gouvernement, sur la justice, sur les relations de l'Eglise et de l'Etat, sur le régime féodal, les idées que la classe éclairée devait porter au pouvoir. Elle devait y porter aussi ce goût des sciences physiques et naturelles et cette ardeur pour le progrès général de toutes les branches de l'activité humaine qui avaient honoré le XVIIIe siècle, et qui, au siècle suivant, devaient enfanter tant de merveilles. En Descartes, en Pascal avaient vécu associées la science et la philosophie. Réunissant, comme eux, dans le désir sans limites d'atteindre la vérité sous toutes les formes, les plus nobles curiosités qui puissent agiter l'esprit humain, Leibnitz et Newton avaient cherché Dieu dans la science. Le XVIIIe siècle conservant, dans un autre esprit, ces traditions fécondes, faisait de la science un moyen et presque une condition de l'affranchissement des âmes. Voltaire propagea les idées de Newton au profit de ses idées. L'alliance de la philosophie et de la science fut enfin consommée dans l'*Encyclopédie*, au temps même où l'électricité allait commencer la série de ses prodiges, où la chimie allait naître et rendre raison de la matière. Mais, au milieu des représentants nombreux de l'union des idées nouvelles et de la science, s'étaient distingués quelques hommes qui eurent à la fois la passion de cette union et le don de la rendre populaire. La *Pluralité des mondes* de Fontenelle avait depuis longtemps donné, sous une forme légère, le plus heureux exemple du grand changement que produit dans l'intelligence humaine un aspect nouveau de l'univers. Avec les bornes du monde reculent celles de l'esprit humain, et dans une intelligence remplie de ces grands objets, la mesure de toutes choses a d'un seul coup changé. La *Théorie de la terre* et l'*Histoire naturelle* de Buffon recouvrirent les idées nouvelles de la majesté et de la variété de la nature, et les descriptions de Bernardin de Saint-Pierre voilaient avec splendeur les timides contradictions de sa pensée. Déjà, dans ces œuvres, et bientôt dans tous les écrits de l'école philosophique, brille cette *philanthropie*, cet amour de l'humanité pour elle-même, qui franchit les barrières dont s'entourent les sectes et les nations. Déjà Rousseau et son école tous les jours plus nombreuse avaient enseigné ces vertus de l'*honnête homme*, qui allaient bientôt se confondre avec les devoirs du citoyen. Passions ignorées des âges précédents et devenues communes, idées nouvelles exprimées par des mots nouveaux ou détournés de leur sens, tout annonçait la transformation de la société et la grande épreuve qui attendait, à la fin du XVIIIe siècle, la civilisation sortie de l'invasion des barbares et des débris de l'antiquité. Nous nous arrêtons au seuil de l'histoire inachevée de cette époque, qui est celle où nous vivons, et dont l'histoire des siècles antérieurs n'est que la longue introduction.

FIN.

APPENDICES.

LIVRE PREMIER.

FRAGMENT DU LUN-YOU. — FRAGMENT DU MENG-TSEU. — FRAGMENT DE LA LÉGENDE DE PURNA. — FRAGMENT DE LA LÉGENDE DE SAMGHA RAKCHITA. — FRAGMENT DE LA LÉGENDE D'AÇOKA. — DE LA RELIGION ET DES MOEURS DES ÉGYPTIENS. — SAMUEL ET SAUL. — TRANSPLANTATION DES PŒONIENS. CRÉSUS ET SOLON. — PSAMMÉNITE ET CAMBYSE. — AMASIS ET POLYCRATE.

Les quatre livres classiques des Chinois sont les plus anciens et les plus instructifs monuments où l'on puisse chercher des notions fidèles sur leurs idées et sur leurs mœurs. Nous empruntons à la traduction de M. G. Pauthier un chapitre du troisième de ces livres classiques, le LUN-YOU, que le traducteur a ingénieusement et justement comparé aux *Entretiens mémorables de Xénophon sur Socrate.* La vie et les maximes du grand Khoung-Tseu y sont partout mises en lumière, et le chapitre qu'on va lire nous semble le plus complet et le plus curieux de ces nombreux portraits :

FRAGMENT DU LUN-YOU.

Chapitre X, composé de 17 articles.

1. KHOUNG-TSEU, lorsqu'il résidait encore dans son village, était extrêmement sincère et droit ; mais il avait tant de modestie, qu'il paraissait dépourvu de la faculté de parler.

Lorsqu'il se trouva dans le temple des ancêtres et à la cour de son souverain, il parla clairement et distinctement; et tout ce qu'il dit portait l'empreinte de la réflexion et de la maturité.

2. A la cour, il parla aux officiers inférieurs avec fermeté et droiture; aux officiers supérieurs, avec une franchise polie.

Lorsque le prince était présent, il conservait une attitude respectueuse et digne.

3. Lorsque le prince le mandait à sa cour et le chargeait de recevoir les hôtes [1], son attitude changeait soudain. Sa démarche était grave et mesurée, comme s'il avait eu des entraves aux pieds.

S'il venait à saluer les personnes qui se trouvaient auprès de lui, soit à droite, soit à gauche, sa robe, devant et derrière, tombait toujours droite et bien disposée.

Son pas était accéléré en introduisant les hôtes, et il tenait les bras étendus comme les ailes d'un oiseau.

Quand l'hôte était parti, il se faisait un devoir d'aller rendre compte (au prince) de sa mission en lui disant : « L'hôte n'est plus en votre présence. »

4. Lorsqu'il entrait sous la porte du palais, il inclinait le corps, comme si la porte n'avait pas été assez grande pour le laisser passer.

Il ne s'arrêtait point en passant sous la porte, et dans sa marche il ne foulait point le seuil de ses pieds.

En passant devant le trône, sa contenance changeait tout à coup ; sa démarche était grave et mesurée, comme s'il avait eu des entraves. Ses paroles semblaient aussi embarrassées que ses pieds.

Prenant sa robe avec les deux mains, il montait ainsi dans la salle du palais, le corps incliné, et retenait son haleine comme s'il n'eût pas osé respirer.

En sortant, après avoir fait un pas, il se relâchait peu à peu de sa contenance grave et respectueuse, et prenait un air riant ; et quand il atteignait le bas de l'escalier, laissant retomber sa robe, il étendait de nouveau les bras comme les ailes d'un oiseau ; et en repassant devant le trône, sa contenance changeait de nouveau, et sa démarche était grave et mesurée, comme s'il avait eu des entraves aux pieds.

5. En recevant la marque distinctive de sa dignité (comme envoyé de son prince), il inclina profondément le corps, comme s'il n'avait pu la supporter. Ensuite il l'éleva en haut avec les deux mains, comme s'il avait voulu la présenter à quelqu'un, et la baissa jusqu'à terre, comme pour la remettre à un autre ; présentant dans sa contenance et son attitude l'apparence de la crainte, et dans sa démarche tantôt lente, tantôt rapide, comme les différents mouvements de son âme.

En offrant les présents royaux selon l'usage, il avait une contenance grave et affable ; en offrant les autres présents, son air avait encore quelque chose de plus affable et de plus prévenant.

6. Le Philosophe ne portait point de vêtements avec des parements pourpre ou bleu foncé.

Il ne faisait point ses habillements ordinaires d'étoffe rouge ou violette.

Dans la saison chaude, il portait une robe d'étoffe de chanvre fine ou grossière, sous laquelle il en mettait toujours une autre pour faire ressortir la première.

(1) Les princes ou grands vassaux qui gouvernent le royaume. (TCHOU-HI.) (*Note du traducteur.*)

Ses vêtements noirs (d'hiver) étaient fourrés de peaux d'agneaux ; ses vêtements blancs, de peaux de daims; ses vêtements jaunes, de peaux de renards.

La robe qu'il portait chez lui eut pendant longtemps la manche droite plus courte que l'autre.

Son vêtement de nuit ou de repos était toujours une fois et demie aussi long que son corps.

Il portait dans sa maison des vêtements épais faits de poils de renards.

Excepté dans les temps de deuil, aucun motif ne l'empêchait de porter attaché à ses vêtements tout ce qui était d'usage.

S'il ne portait pas le vêtement propre aux sacrifices et aux cérémonies, nommé *weichang*, sa robe était toujours un peu ouverte sur le côté.

Il n'allait pas faire de visites de condoléance avec une robe garnie de peaux d'agneaux et un bonnet noir.

Le premier de chaque lune, il mettait ses habits de cour, et se rendait au palais (pour présenter ses devoirs au prince).

7. Dans les jours d'abstinence, il se couvrait constamment d'une robe blanche de lin.

Dans ces mêmes jours d'abstinence, il se faisait toujours un devoir de changer sa manière de vivre; il se faisait aussi un devoir de changer le lieu où il avait l'habitude de reposer.

8. Quant à la nourriture, il ne rejetait pas le riz cuit à l'eau, ni les viandes de bœuf ou de poisson découpées en petits morceaux.

Il ne mangeait jamais de mets corrompus par la chaleur, de poisson aussi, et des autres viandes déjà entrées en putréfaction. Si la couleur en était altérée, il n'en mangeait pas; si l'odeur en était mauvaise, il n'en mangeait pas; s'ils avaient perdu leur saveur, il n'en mangeait pas; si ce n'étaient pas des produits de la saison, il n'en mangeait pas.

La viande qui n'était pas coupée en lignes droites, il ne la mangeait pas; si un mets n'avait pas la sauce qui lui convenait, il n'en mangeait pas.

Quand même il aurait eu beaucoup de viande à son repas, il faisait en sorte de n'en prendre jamais une quantité qui excédât celle de son pain ou de son riz. Il n'y avait que pour sa boisson qu'il n'était pas réglé ; mais il n'en prenait jamais une quantité qui pût porter le trouble dans son esprit.

Si le vin était acheté sur un marché public, il n'en buvait pas; si on lui présentait de la viande sèche achetée sur les marchés, il n'en mangeait pas.

Il ne s'abstenait pas de gingembre dans ses aliments.

Il ne mangeait jamais beaucoup.

Quand on offrait les sacrifices et les oblations dans les palais du prince, il ne retenait pas pour lui, même pour une nuit, la viande qu'il avait reçue. Quand il y offrait lui-même les oblations de viande à ses ancêtres, il ne passait pas trois jours sans la servir; si les trois jours étaient passés, on ne la mangeait plus.

En mangeant, il n'entretenait point de conversation; en prenant son repos au lit, il ne parlait point.

Quand même il n'eût pris que très-peu d'aliments et des plus communs, soit des végétaux, ou du bouillon, il en offrait toujours une petite quantité comme oblation ou libation ; et il faisait cette cérémonie avec le respect et la gravité convenables.

9. Si la natte sur laquelle il devait s'asseoir n'était pas étendue régulièrement, il ne s'asseyait pas dessus.

10. Quand des habitants de son village l'invitaient à un festin, il ne sortait de table que lorsque les vieillards qui portaient des bâtons étaient eux-mêmes sortis.

Quand les habitants de son village faisaient la cérémonie nommée *nó*, pour chasser les esprits malins, il se revêtait de sa robe de cour, et allait s'asseoir parmi les assistants, du côté oriental de la salle.

11. Quand il envoyait quelqu'un prendre des informations dans d'autres Etats, il lui faisait deux fois la révérence, et l'accompagnait jusqu'à une certaine distance.

Kang-tseu lui ayant envoyé un certain médicament, il le reçut avec un témoignage de reconnaissance ; mais il dit : « Khikou ne connaît pas assez ce médicament, il n'ose pas le goûter. »

12. Son écurie ayant été incendiée, le Philosophe, de retour de la cour, dit : « Le feu a-t-il atteint quelque personne ? je ne m'inquiète pas des chevaux. »

13. Lorsque le prince lui envoyait en présent des aliments [1], il se faisait aussitôt un devoir de les placer régulièrement sur sa table et de les goûter. Lorsque le prince lui envoyait un présent de chair crue, il la faisait toujours cuire, et il l'offrait ensuite (aux mânes de ses ancêtres). Si le prince lui envoyait en présent un animal vivant, il se faisait un devoir de le nourrir et de l'entretenir avec soin. S'il était invité par le prince à dîner à ses côtés, lorsque celui-ci se disposait à faire une oblation, le Philosophe en goûtait d'abord.

S'il était malade, et que le prince allât le voir, il se faisait mettre la tête à l'orient, se revêtait de ses habits de cour et se ceignait de sa plus belle ceinture.

Lorsque le prince le mandait près de lui, sans attendre son attelage, qui le suivait, il s'y rendait à pied.

14. Lorsqu'il entrait dans le grand temple des ancêtres, il s'informait minutieusement de chaque chose.

15. Si quelqu'un de ses amis venait à mourir n'ayant personne pour lui rendre les devoirs

(1) Cet usage s'est maintenu en Chine jusqu'à nos jours. Voyez les diverses relations d'ambassades européennes à la cour de l'empereur de la Chine. (*Note du traducteur.*)

funèbres, il disait : « Le soin de ses funérailles m'appartient. »

Recevait-il des présents de ses amis, quoique ce fussent des chars et des chevaux, s'il n'y avait pas de viande qu'il pût offrir comme oblation à ses ancêtres, il ne les remerciait par aucune marque de politesse.

16. Quand il se livrait au sommeil, il ne prenait pas la position d'un homme mort, et, lorsqu'il était dans sa maison, il se dépouillait de sa gravité habituelle.

Si quelqu'un lui faisait une visite pendant qu'il portait des habits de deuil, quand même c'eût été une personne de sa connaissance particulière, il ne manquait jamais de changer de contenance et de prendre un air convenable; s'il rencontrait quelqu'un en bonnet de cérémonie ou qui fût aveugle, quoique lui-même ne portât que ses vêtements ordinaires, il ne manquait jamais de lui témoigner de la déférence et du respect.

Quand il rencontrait une personne portant des vêtements de deuil, il la saluait en descendant de son attelage; il agissait de même lorsqu'il rencontrait les personnes qui portaient les tablettes sur lesquelles étaient inscrits les noms des citoyens.

Si l'on avait préparé pour le recevoir un festin splendide, il ne manquait jamais de changer de contenance et de se lever de table pour s'en aller.

Quand le tonnerre se faisait entendre tout à coup ou que se levaient des vents violents, il ne manquait jamais de changer de contenance (de prendre un air de crainte respectueux envers le ciel).

17. Quand il montait sur son char, il se tenait debout ayant les rênes en main.

Quand il se tenait au milieu, il ne regardait point en arrière, ni ne parlait sans un motif grave; il ne montrait rien du bout du doigt.

18. Il disait : « Lorsque l'oiseau aperçoit le visage du chasseur, il se dérobe à ses regards et il va se reposer dans un lieu sûr. »

Il disait encore : « Que le faisan qui habite au sommet de la colline sait bien choisir son temps (pour prendre sa nourriture) ! » *Tseu-lou*, ayant vu le faisan, voulut le prendre; mais celui-ci poussa trois cris, et s'envola.

Disciple de Khoung-tseu, plus ardent que son maître et enclin à la satire, Meng-tseu, qui a laissé son nom au quatrième des livres classiques, nous donne, dans le premier de ces chapitres, une intéressante et parfois éloquente leçon de politique chinoise. Il est impossible de peindre de plus fortes couleurs les maux inhérents à cette civilisation imparfaite et les causes ordinaires de ses révolutions.

FRAGMENT DU MENG-TSEU.

Chapitre premier (composé de 7 articles).

1. MENG-TSEU alla visiter le roi *Liang-hoeï-wang* (roi de l'Etat de *Weï*[1]).

Le roi lui dit : Sage vénérable, puisque vous n'avez pas jugé que la distance de mille *li* (cent lieues) fût trop longue pour vous rendre à ma cour, sans doute que vous m'apportez de quoi enrichir mon royaume?

MENG-TSEU répondit avec respect : Roi ! qu'est-il besoin de parler de gains ou de profits? j'apporte avec moi l'humanité, la justice, et voilà tout.

Si le roi dit : Comment ferai-je pour enrichir mon royaume? les grands dignitaires diront : Comment ferons-nous pour enrichir nos familles? Les lettrés et les hommes du peuple diront : Comment ferons-nous pour nous enrichir nous-mêmes? Si les supérieurs et les inférieurs se disputent ainsi à qui obtiendra le plus de richesses, le royaume se trouvera en danger. Dans un royaume de dix mille chars de guerre, celui qui détrône ou tue son prince doit être le chef d'une famille de mille chars de guerre[2]. Dans un royaume de mille chars de guerre, celui qui détrône ou tue son prince doit être le chef d'une famille de cent chars de guerre[3]. De dix mille prendre mille, et de mille prendre cent, ce n'est pas prendre une petite portion[4]. Si on place en second lieu la justice, et en premier lieu le gain ou le profit, tant que les (supérieurs) ne seront pas renversés et dépouillés, (les inférieurs) ne seront pas satisfaits.

Il n'est jamais arrivé que celui qui possède véritablement la vertu de l'humanité abandonnât ses parents (ses père et mère); il n'est jamais arrivé que l'homme juste et équitable fît peu de cas de son prince.

Roi, parlons en effet de l'humanité et de la justice; rien que de cela. A quoi bon parler de gains et de profits?

2. MENG-TSEU étant allé voir un autre jour *Liang-hoeï-wang*, le roi, qui était occupé sur son étang à considérer les oies sauvages et les cerfs, lui dit : Le sage ne se plaît-il pas aussi à ce spectacle?

MENG-TSEU lui répondit respectueusement : Il faut être parvenu à la possession de la sagesse pour se réjouir de ce spectacle. Si l'on ne possède pas encore la sagesse, quoique l'on possède ces choses, on ne doit pas s'en faire un amusement.

Le *Livre des Vers* dit :

« Il commence (*Wen-wang*) par esquisser le

(1) Petit Etat de la Chine à l'époque de MENG-TSEU, et dont la capitale se nommait *Ta-liang*; de son vivant, ce roi se nommait *Weï-yng*; après sa mort, on le nomma *Liang-hoeï-wang*, *roi bienfaisant* de la ville de *Liang*. (*Note du traducteur.*)

(2) Un grand vassal, possédant un fief de mille *li* ou cent lieues carrées. (*Commentaire.*) (*Id.*)

(3) Un *ta-fou*, ou grand dignitaire. (*Id.*)

(4) C'est prendre le dixième, qui était alors la proportion habituelle de l'impôt public. (*Id.*)

plan de la tour de l'Intelligence (observatoire);

« Il l'esquisse, il en trace le plan et on l'exécute;

« La foule du peuple, en s'occupant de ces travaux,

« Ne met pas une journée entière à l'achever.

« En commençant de tracer le plan [*Wou-wang*] défendait de se hâter;

« Et cependant le peuple accourait à l'œuvre comme un fils.

« Lorsque le roi (*Wou-wang*) se tenait dans le parc de l'Intelligence,

« Il aimait à voir les cerfs et les biches se reposer en liberté, s'enfuir à son approche;

« Il aimait à voir ces cerfs et ces biches éclatants de force et de santé,

« Et les oiseaux blancs, dont les ailes étaient resplendissantes.

« Lorsque le roi se tenait près de l'étang de l'Intelligence,

« Il se plaisait à voir la multitude des poissons, dont il était plein, bondir sous ses yeux. »

Wen-wang se servit des bras du peuple pour construire sa tour et pour creuser son étang; et cependant le peuple était joyeux et content de son roi. Il appela sa tour *la tour de l'Intelligence* (parce qu'elle avait été construite en moins d'un jour)[1]; et il appela son étang *l'étang de l'Intelligence* (pour la même raison). Le peuple se réjouissait de ce que son roi avait des cerfs, des biches, des poissons de toutes sortes. Les hommes de l'antiquité n'avaient de joie qu'avec le peuple, que lorsque le peuple se réjouissait avec eux; c'est pourquoi ils pouvaient véritablement se réjouir.

Le *Tchang-tchi*[2] dit : Quand ce soleil périra-t-il? Nous voulons périr avec lui. Si le peuple désire périr avec lui, quoique le roi ait une tour, un étang, des oiseaux et des bêtes fauves, comment pourrait-il se réjouir seul?

3. *Liang-hoei-wang* dit : Moi qui ai si peu de capacité dans l'administration du royaume, j'épuise cependant à cela toutes les facultés de mon intelligence. Si la partie de mon Etat située dans l'enceinte formée par le fleuve *Hoang-ho* vient à souffrir de la famine, alors j'en transporte les populations valides à l'orient du fleuve, et je fais passer des grains de ce côté dans la partie qui entoure le fleuve. Si la partie de mon Etat située à l'orient du fleuve vient à souffrir de la famine, j'agis de même. J'ai examiné l'administration des royaumes voisins; il n'y a aucun (prince) qui, comme votre pauvre serviteur, emploie toutes les facultés de son intelligence à soulager son peuple). Les populations des royaumes voisins, cependant, ne diminuent pas, et les sujets de votre pauvre serviteur n'augmentent pas. Pourquoi cela?

Meng-tseu répondit respectueusement : Roi, vous aimez la guerre; permettez-moi d'emprunter une comparaison à l'art militaire : Lorsque, au son du tambour, le combat s'engage, que les lances et les sabres se sont mêlés, abandonnant leurs boucliers et traînant leurs armes, les uns fuient; un certain nombre d'entre eux font cent pas et s'arrêtent, et un certain nombre d'autres font cinquante pas et s'arrêtent : si ceux qui n'ont fui que de cinquante pas se moquent de ceux qui ont fui de cent, qu'en penserez-vous?

[Le roi] dit : Il ne leur est pas permis de railler les autres; ils n'ont fait que fuir moins de cent pas. C'est également fuir. [Meng-tseu] dit : Roi, si vous savez cela, alors n'espérez pas de voir la population de votre royaume s'accroître de celle des royaumes voisins.

Si vous n'intervenez point dans les affaires des laboureurs en les enlevant, par des corvées forcées, aux travaux de chaque saison, les récoltes dépasseront la consommation. Si des filets à tissu serré ne sont pas jetés dans les étangs et les viviers, les poissons de diverses sortes ne pourront pas être consommés. Si vous ne portez la hache dans les forêts que dans les temps convenables, il y aura toujours du bois en abondance. Ayant plus de poissons qu'il n'en pourra être consommé, et plus de bois qu'il n'en sera employé, il résultera de là que le peuple aura de quoi nourrir les vivants et offrir des sacrifices aux morts : alors il ne murmurera point. Voilà le point fondamental d'un bon gouvernement.

Faites planter des mûriers dans les champs d'une famille qui cultive cinq arpents de terre, et les personnes âgées pourront se couvrir de vêtements de soie. Faites que l'on ne néglige pas d'élever des poules, des chiens[1] et des pourceaux de toute espèce, et les personnes âgées de soixante et dix ans pourront se nourrir de viande. N'enlevez pas, dans les saisons qui exigent des travaux assidus, les bras des familles qui cultivent cent arpents de terre, et ces familles nombreuses ne seront pas exposées aux horreurs de la faim. Veillez attentivement à ce que les enseignements des écoles et des colléges propagent les devoirs de la piété filiale et le respect équitable des jeunes gens pour les vieillards, alors on ne verra pas des hommes à cheveux blancs traîner ou porter de pesants fardeaux sur les grands chemins. Si les septuagénaires portent des vêtements de soie et mangent de la viande, et si les jeunes gens à cheveux noirs ne souffrent ni du froid ni de la faim, toutes les choses seront prospères. Il n'y a pas encore eu de prince qui, après avoir agi ainsi, n'ait pas régné sur le peuple.

Mais, au lieu de cela, vos chiens et vos pourceaux dévorent la nourriture du peuple, et vous ne savez pas y remédier. Le peuple meurt de faim sur les routes et les grands chemins, et vous ne savez pas ouvrir les greniers publics. Quand vous voyez des hommes morts de faim, vous dites : *Ce n'est pas ma faute,*

(1) *Commentaire.*
(2) Chapitre du *Chou-king.*

(1) Il y a en Chine des chiens que l'on mange; l'on peut en voir au Jardin des Plantes de Paris. (*Note du traducteur.*)

c'est celle de la stérilité de la terre. Cela diffère-t-il d'un homme qui, ayant percé un autre homme de son glaive, dirait : *Ce n'est pas moi, c'est mon épée!* Ne rejetez pas la faute sur les intempéries des saisons, et les populations de l'empire viendront à vous pour recevoir des soulagements à leurs misères.

4. *Liang-hoei-wang* dit : Moi, homme de peu de vertu, je désire sincèrement suivre vos leçons.

Meng-tseu ajouta avec respect : Tuer un homme avec un bâton ou avec une épée, trouvez-vous à cela quelque différence?

Le roi dit : Il n'y a aucune différence. — Le tuer avec une épée ou avec un mauvais gouvernement, y trouvez-vous de la différence?

Le roi dit : Je n'y trouve aucune différence. [Meng-tseu] ajouta : Vos cuisines regorgent de viande, et vos écuries sont pleines de chevaux engraissés; mais le visage décharné du peuple montre la pâleur de la faim, et les campagnes sont couvertes des cadavres de personnes mortes de misère. Agir ainsi, c'est exciter des bêtes féroces à dévorer les hommes.

Les bêtes féroces se dévorent entre elles et sont en horreur aux hommes. Vous devez gouverner et vous conduire dans l'administration de l'Etat comme étant le père et la mère du peuple. Si vous ne vous dispensez pas d'exciter les bêtes féroces à dévorer les hommes, comment pourriez-vous être considéré comme le père et la mère du peuple?

Tchoung-ni dit : Les premiers qui façonnèrent des statues ou mannequins de bois (pour les funérailles) ne furent-ils pas privés de postérité? — Le Philosophe disait cela, parce qu'ils avaient fait des hommes à leur image, et qu'ils les avaient employés (dans les sacrifices). Qu'aurait-il dit de ceux qui agissent de manière à faire mourir le peuple de faim et de misère?

5. *Liang-hoei-wang* dit : Le royaume de *Tçin* [1] n'avait pas d'égal en puissance dans tout l'empire. Sage vénérable, c'est ce que vous savez fort bien. Lorsqu'il tomba en partage à ma chétive personne, aussitôt à l'orient je fus défait par le roi de *Thsi*, et mon fils aîné périt. A l'occident, j'ai perdu dans une guerre, contre le roi de *Thsin*, sept cents *li* de territoire. Au midi, j'ai reçu un affront du roi de *Thsou*. Moi, homme de peu de vertu, je rougis de ces défaites. Je voudrais, pour l'honneur de ceux qui sont morts, effacer en une seule fois toutes ces ignominies. Que dois-je faire pour cela?

Meng-tseu répondit respectueusement : Avec un territoire de cent *li* d'étendue (10 lieues), on peut cependant parvenir à régner en souverain.

Roi, si votre gouvernement est humain et bienfaisant pour le peuple, si vous diminuez les peines et les supplices, si vous allégez les impôts et les tributs de toute nature, les laboureurs sillonneront plus profondément la terre, et arracheront la zizanie de leurs champs. Ceux qui sont jeunes et forts, dans leurs jours de loisir cultiveront en eux les vertus de la piété filiale, de la déférence envers leurs frères aînés, de la droiture et de la sincérité. A l'intérieur, ils s'emploieront à servir leurs parents; au dehors, ils s'emploieront à servir les vieillards et leurs supérieurs. Vous pourrez alors parvenir à leur faire saisir leurs bâtons pour frapper les durs boucliers et les armes aiguës des hommes de *Thsin* et de *Thsou*.

Les rois de ces Etats dérobent à leurs peuples le temps le plus précieux, en les empêchant de labourer leur terre et d'arracher l'ivraie de leurs champs, afin de pouvoir nourrir leurs pères et leurs mères. Leurs pères et leurs mères souffrent du froid et de la faim; leurs frères, leurs femmes et leurs enfants sont séparés l'un de l'autre et dispersés de tous côtés (pour chercher leur nourriture).

Ces rois ont précipité leurs peuples dans un abîme de misère en leur faisant souffrir toutes sortes de tyrannies. Prince, si vous marchez pour les combattre, quel est celui d'entre eux qui s'opposerait à vos desseins?

C'est pourquoi il est dit : « Celui qui est humain n'a pas d'ennemis. » Roi, je vous en prie, plus de retard.

6. Mèng-tseu alla visiter *Liang-siang-wang* (fils du roi précédent).

En sortant de son audience, il tint ce langage à quelques personnes : En le considérant de loin, je ne lui ai pas trouvé de ressemblance avec un prince; en l'approchant de près, je n'ai rien vu en lui qui inspirât le respect. Tout en l'abordant, il m'a demandé : Comment faut-il s'y prendre pour consolider l'empire? Je lui ai répondu avec respect : On lui donne de la stabilité par l'unité. — Qui pourra lui donner cette unité?

J'ai répondu avec respect : Celui qui ne trouve pas de plaisir à tuer les hommes peut lui donner cette unité.

— Qui sont ceux qui viendront se rendre à lui? J'ai répondu avec respect : Dans tout l'empire, il n'est personne qui ne vienne se soumettre à lui. Roi, connaissez-vous ces champs de blé en herbe? Si, dans l'intervalle de sept ou huit lunes, il survient une sécheresse, alors ces blés se dessèchent. Mais si dans l'espace immense du ciel se forment d'épais nuages, et que la pluie tombe avec abondance, alors les tiges de blé, reprenant de la vigueur, se redressent. Qui pourrait les empêcher de se redresser ainsi? Maintenant ceux qui, dans tout ce grand empire, sont constitués les *pasteurs des hommes* [1], il n'en est pas un qui ne se plaise à faire tuer les hommes. S'il s'en trou-

(1) Une partie du royaume de *Wei* appartenait autrefois au royaume de *Tçin*. (*Note du traducteur.*)

(1) *Jin-mou.* « Ce sont les princes qui nourrissent et entretiennent les peuples. » (*Comm.*) Cette expression se trouve aussi dans Homère. (*Note du traducteur.*)

vait parmi eux un seul qui n'aimât pas à faire tuer les hommes, alors toutes les populations de l'empire tendraient vers lui leurs bras, et n'espéreraient plus qu'en lui. Ce que je dis est la vérité. Les populations viendront se réfugier sous son aile, semblables à des torrents qui se précipitent dans les vallées. Lorsqu'elles se précipiteront comme un torrent, qui pourra leur résister?

7. *Siouan-wang*, roi de *Thsi*, interrogea Meng-tseu en disant : Pourrais-je obtenir de vous d'entendre le récit des actions de *Houan*, prince de *Thsi*, et de *Wen*, prince de *Tçin?*

Meng-tseu répondit avec respect : De tous les disciples de *Tchoung-ni*, aucun n'a raconté les faits et gestes de *Hoan* et de *Wen*. C'est pourquoi ils n'ont pas été transmis aux générations qui les ont suivis ; et votre serviteur n'en a jamais entendu le récit. Si vous ne cessez de me presser de questions semblables, quand nous occuperons-nous de l'art de gouverner un empire?

[Le roi] dit : Quelles règles faut-il suivre pour bien gouverner.

[Meng-tseu] dit : Aimez, chérissez le peuple, et vous ne rencontrerez aucun obstacle pour bien gouverner?

Le roi ajouta : Dites-moi si ma chétive personne est capable d'aimer et de chérir le peuple?

— Vous en êtes capable, répliqua Meng-tseu.

— D'où savez-vous que j'en suis capable? [Meng-tseu] dit : Votre serviteur a entendu dire *à Hou-hé* [1] ces paroles : « Le roi était assis dans la salle d'audience ; des hommes qui conduisaient un bœuf lié par des cordes, vinrent à passer au bas de la salle. Le roi les ayant vus, leur dit : Où menez-vous ce bœuf? Ils lui répondirent respectueusement : Nous allons nous servir [de son sang] pour arroser une cloche. Le roi dit : Lâchez-le ; je ne puis supporter de voir sa frayeur et son agitation, comme celle d'un innocent qu'on mène au lieu du supplice. Ils répondirent avec respect : Si nous agissons ainsi, nous renoncerons donc à arroser la cloche de son sang? [Le roi] reprit : Comment pourriez-vous y renoncer? remplacez-le par un mouton. » Je ne sais pas si cela s'est passé ainsi.

Le roi dit : Cela s'est passé ainsi.

Meng-tseu dit : Cette compassion du cœur suffit pour régner. Les cent familles (qui forment le peuple chinois) ont toutes considéré le roi, dans cette occasion, comme mû par des sentiments d'avarice ; mais votre serviteur savait d'une manière certaine que le roi était mû par un sentiment de compassion.

Le roi dit : Assurément. Dans la réalité, j'ai donné lieu au peuple de me croire mû par des sentiments d'avarice. Cependant, quoique le royaume de *Thsi* soit resserré dans d'étroites limites, comment aurais-je sauvé un bœuf par avarice? seulement, je n'ai pu supporter de voir sa frayeur et son agitation, comme celle d'un innocent qu'on mène au lieu du supplice. C'est pourquoi je l'ai fait remplacer par un mouton.

Meng-tseu dit : Prince, ne soyez pas surpris de ce que les cent familles ont regardé le roi comme ayant été mû, dans cette occasion, par des sentiments d'avarice. Vous aviez fait remplacer une grande victime par une petite ; comment le peuple aurait-il deviné le motif de votre action? Roi, si vous avez eu compassion seulement d'un être innocent que l'on menait au lieu du supplice, alors pourquoi entre le bœuf et le mouton avez-vous fait un choix? Le roi répondit en souriant : C'est cependant la vérité ; mais quelle était ma pensée? Je ne l'ai pas épargné à cause de sa valeur, mais je l'ai échangé contre un mouton. Toutefois, le peuple a eu raison de m'accuser d'avarice.

Meng-tseu dit : Rien en cela ne doit vous blesser ; car c'est l'humanité qui vous a inspiré ce détour. Lorsque vous aviez le bœuf sous vos yeux, vous n'aviez pas encore vu le mouton. Quand l'homme supérieur a vu les animaux vivants, il ne peut supporter de les voir mourir ; quand il a entendu leurs cris d'agonie, il ne peut supporter de manger leur chair. C'est pourquoi l'homme supérieur place son abattoir et sa cuisine dans des lieux éloignés.

Le roi, satisfait de cette explication, dit : On lit dans le *Livre des Vers :*

« Un autre homme avait une pensée ;

« Moi, je l'ai devinée, et lui ai donné sa mesure [1]. »

Maître, vous avez exprimé ma pensée. J'avais fait cette action ; mais en y réfléchissant à plusieurs reprises, et en cherchant les motifs qui m'avaient fait agir comme j'ai agi, je n'avais pu parvenir à m'en rendre compte intérieurement. Maître, en m'expliquant ces motifs, j'ai senti renaître en mon cœur de grands mouvements de compassion. Mais ces mouvements du cœur, quels rapports ont-ils avec l'art de régner?

Meng-tseu dit : S'il se trouvait un homme qui dît au roi : Mes forces sont suffisantes pour soulever un poids de trois mille livres, mais non pour soulever une plume ; ma vue peut discerner le mouvement de croissance de l'extrémité des poils d'automne de certains animaux, mais elle ne peut discerner une voiture chargée de bois qui suit la grande route ; roi, auriez-vous foi en ses paroles? Le roi dit : Aucunement. — Maintenant vos bienfaits ont pu atteindre jusqu'à un animal, mais vos bonnes œuvres n'arrivent pas jusqu'aux populations. Quelle en est la cause? Ainsi donc, si l'homme ne soulève pas une plume, c'est parce qu'il ne fait pas usage de ses forces ; s'il ne voit pas la voiture chargée de bois, c'est qu'il ne fait pas usage de sa fa-

(1) L'un des ministres du roi. (*Note du traducteur.*)

(1) Ode *Khiao-yen*, section *Siao-ya*. (*Note du traduct.*)

culté de voir; si les populations ne reçoivent pas de vous des bienfaits, c'est que vous ne faites pas usage de votre faculté bienfaisante. C'est pourquoi, si un roi ne gouverne pas comme il doit gouverner (en comblant le peuple de bienfaits [1]), c'est parce qu'il ne le *fait* pas, et non parce qu'il ne le *peut* pas.

Le roi dit : En quoi diffèrent les apparences du mauvais gouvernement par *mauvais vouloir* ou par *impuissance?*

Meng-tseu dit : Si l'on conseillait à un homme de prendre sous son bras la montagne *Taï-chan* pour la transporter dans l'Océan septentrional, et que cet homme dît : *Je ne le puis*, on le croirait, parce qu'il dirait la vérité; mais si on lui ordonnait de rompre un jeune rameau d'arbre, et qu'il dît encore : *Je ne le puis*, alors il y aurait de sa part *mauvais vouloir* et non *impuissance*. De même, le roi qui ne gouverne pas bien comme il devrait le faire, n'est pas à comparer à l'espèce d'homme essayant de prendre la montagne *Taï-chan* sous son bras pour la transporter dans l'Océan septentrional, mais à l'espèce d'homme disant ne pouvoir rompre le jeune rameau d'arbre.

Si la piété filiale que j'ai pour un parent, et l'amitié fraternelle que j'éprouve pour mes frères, inspirent aux autres hommes les mêmes sentiments; si la tendresse toute paternelle avec laquelle je traite mes enfants inspire aux autres hommes le même sentiment, je pourrai verser aussi facilement mes bienfaits dans l'empire que dans ma main.

Le *Livre des Vers* dit :

« Je me comporte comme je le dois envers ma femme,

« Ensuite envers mes frères aîné et cadets;

« Afin de gouverner convenablement mon Etat, qui n'est qu'une famille [2]. »

Cela veut dire qu'il faut cultiver ces sentiments d'humanité dans son cœur, et les appliquer aux personnes désignées, et que cela suffit. C'est pourquoi, celui qui met en action, qui produit au dehors ces bons sentiments, peut embrasser dans sa tendre affection les populations comprises entre les quatre mers; celui qui ne réalise pas ces bons sentiments, qui ne leur fait produire aucun effet, ne peut pas même entourer de ses soins et de son affection sa femme et ses enfants. Ce qui rendait les hommes des anciens temps si supérieurs aux hommes de nos jours, n'était pas autre chose; ils suivaient l'ordre de la nature dans l'application de leurs bienfaits; et voilà tout. Maintenant que vos bienfaits ont pu atteindre les animaux, vos bonnes œuvres ne s'étendront-elles pas jusqu'aux populations, et celles-ci en seront-elles seules privées?

Quand on a placé des objets dans la balance, on connaît ceux qui sont lourds et ceux qui sont légers. Quand on a mesuré des objets, on connaît ceux qui sont longs et ceux qui sont courts. Toutes les choses ont en général ce caractère; mais le cœur de l'homme est la chose la plus importante de toutes. Roi, je vous en prie, mesurez-le (c'est-à-dire, tâchez d'en déterminer les véritables sentiments).

O roi! quand vous faites briller aux yeux les armes aiguës et les durs boucliers, que vous exposez au danger les chefs et leurs soldats, et que vous vous attirez ainsi les ressentiments de tous les grands vassaux, vous en réjouissez-vous dans votre cœur?

Le roi dit : Aucunement. Comment me réjouirais-je de pareilles choses? Tout ce que je cherche, en agissant ainsi, c'est d'arriver à ce qui fait le plus grand objet de mes désirs.

Meng-tseu dit : Pourrais-je parvenir à connaître le plus grand des vœux du roi? Le roi sourit, et ne répondit pas.

[Meng-tseu] ajouta : Serait-ce que les mets de vos festins ne sont pas assez copieux et assez splendides pour satisfaire votre bouche, et vos vêtements assez légers et assez chauds pour couvrir vos membres? ou bien serait-ce que les couleurs les plus variées des fleurs ne suffisent point pour charmer vos regards, et que les sons et les chants les plus harmonieux ne suffisent point pour ravir vos oreilles? ou enfin, les officiers du palais ne suffisent-ils plus à exécuter vos ordres en votre présence? La foule des serviteurs du roi est assez grande pour pouvoir lui procurer toutes ces jouissances; et le roi, cependant, n'est-il pas affecté de ces choses?

Le roi dit : Aucunement. Je ne suis point affecté de ces choses.

Meng-tseu dit : S'il en est ainsi, alors je puis connaître le grand but des désirs du roi. Il veut agrandir les terres de son domaine, pour faire venir à sa cour les rois de *Thsin* et de *Thsou*, commander à tout l'empire du milieu, et pacifier les barbares des quatre régions. Mais agir comme il le fait, pour parvenir à ce qu'il désire, c'est comme si l'on montait sur un arbre pour y chercher des poissons.

Le roi dit : La difficulté serait-elle donc aussi grande?

Meng-tseu dit : Elle est encore plus grande et plus dangereuse. En montant sur un arbre pour y chercher des poissons, quoiqu'il soit sûr que l'on ne puisse y en trouver, il n'en résulte aucune conséquence fâcheuse; mais en agissant comme vous agissez pour obtenir ce que vous désirez de tous vos vœux, vous épuisez en vain toutes les forces de votre intelligence dans ce but unique; il s'ensuivra nécessairement une foule de calamités.

[Le roi] dit : Pourrais-je savoir quelles sont ces calamités?

[Meng-tseu] dit : Si les hommes de *Tseou* [1] et ceux de *Thsou* entrent en guerre, alors, ô

(1) *Commentaire.*

(2) Ode *Sse-tchaï*, section *Ta-ya*. (*Note du traducteur.*)

(1) Le royaume de *Tseou* était petit; celui de *Thsou* était grand. (*Commentaire.*) (*Note du traducteur.*)

roi! lesquels, selon vous, resteront vainqueurs?

Le roi dit : Les hommes de *Thsou* seront les vainqueurs.

— S'il en est ainsi alors, un petit royaume ne pourra certainement en subjuguer un grand. Un petit nombre de combattants ne pourra certainement pas résister à un grand nombre; les faibles ne pourront certainement pas résister aux forts. Le territoire situé dans l'intérieur des mers (l'empire de la Chine tout entier) comprend neuf régions de mille *li* chacune. Le royaume de *Thsi* (celui de son interlocuteur), en réunissant toutes ses possessions, n'a qu'une seule de ces neuf portions de l'empire. Si avec (les forces réunies) d'une seule de ces régions, il veut se soumettre les huit autres, en quoi différera-t-il du royaume de *Tseou* qui attaquerait celui de *Thsou?* Or, il vous faut réfléchir de nouveau sur le grand objet de vos vœux.

Maintenant, ô roi! si vous faites que, dans toutes les parties de votre administration publique, se manifeste l'action d'un bon gouvernement, si vous répandez au loin les bienfaits de l'humanité, il en résultera que tous ceux qui dans l'empire occupent des emplois publics voudront venir résider à la cour du roi; que tous les laboureurs voudront venir labourer les champs du roi; que tous les marchands voudront venir apporter leurs marchandises sur les marchés du roi; que tous les voyageurs et les étrangers voudront voyager sur les chemins du roi; que toutes les populations de l'empire, qui détestent la tyrannie de leurs princes, voudront accourir à la hâte près du roi pour l'instruire de leurs souffrances. S'il en était ainsi, qui pourrait les retenir?

Le roi dit : Moi, homme de peu de capacité, je ne puis parvenir à ces résultats par un gouvernement si parfait; je désire que vous, maître, vous aidiez ma volonté (en me conduisant dans la bonne voie)[1]; que vous m'éclairiez par vos instructions. Quoique je ne sois pas doué de beaucoup de perspicacité, je vous prie, cependant, d'essayer cette entreprise.

[Meng-tseu] dit : Manquer des choses[2] constamment nécessaires à la vie, et cependant conserver toujours une âme égale et vertueuse, cela n'est qu'en la puissance des hommes dont l'intelligence cultivée s'est élevée au-dessus du vulgaire. Quant au commun du peuple, alors qu'il manque des choses constamment nécessaires à la vie, par cette raison, il manque d'une âme constamment égale et vertueuse; s'il manque d'une âme constamment égale et vertueuse, violation de la justice, dépravation du cœur, licence du vice, excès de la débauche; il n'est rien qu'il ne soit capable de faire. S'il arrive à ce point de tomber dans le crime (en se révoltant contre les lois)[3], on exerce des poursuites contre lui, et on lui fait subir des supplices. C'est prendre le peuple dans des filets. Comment, s'il existait un homme véritablement doué de la vertu de l'humanité, occupant le trône, pourrait-il commettre cette action criminelle de prendre ainsi le peuple dans des filets?

C'est pourquoi un prince éclairé, en constituant comme il convient la propriété privée du peuple[1], obtient pour résultat nécessaire, en premier lieu, que les enfants aient de quoi servir leurs père et mère; en second lieu, que les pères aient de quoi entretenir leurs femmes et leurs enfants; que le peuple puisse se nourrir toute la vie des productions des années abondantes, et que, dans les années de calamités, il soit préservé de la famine et de la mort. Ensuite il pourra instruire le peuple, et le conduire dans le chemin de la vertu. C'est ainsi que le peuple suivra cette voie avec facilité.

Aujourd'hui, la constitution de la propriété privée du peuple est telle, qu'en considérant la première chose de toutes, les enfants n'ont pas de quoi servir leurs père et mère, et qu'en considérant la seconde, les pères n'ont pas de quoi entretenir leurs femmes et leurs enfants; qu'avec les années d'abondance, le peuple souffre jusqu'à la fin de sa vie la peine et la misère, et que, dans les années de calamités, il n'est pas préservé de la famine et de la mort. Dans de telles extrémités, le peuple ne pense qu'à éviter la mort en craignant de manquer du nécessaire. Comment aurait-il le temps de s'occuper des doctrines morales pour se conduire selon les principes de l'équité et de la justice?

O roi, si vous désirez pratiquer ces principes, pourquoi ne ramenez-vous pas votre esprit sur ce qui en est la base fondamentale (la constitution de la propriété privée[2])?

Faites planter des mûriers dans les champs d'une famille qui cultive cinq arpents de terre, et les personnes âgées de cinquante ans pourront porter des vêtements de soie; faites que l'on ne néglige pas d'élever des poules, des pourceaux de différentes espèces, et les personnes âgées de soixante et dix ans pourront se nourrir de viande. N'enlevez pas, dans les temps qui exigent des travaux assidus, les bras des familles qui cultivent cent arpents de terre, et ces familles nombreuses ne seront pas exposées aux souffrances de la faim. Veillez attentivement à ce que les enseignements des écoles et des colléges propagent les devoirs de la piété filiale et le respect équitable des jeunes gens pour les vieillards, alors on ne verra pas des hommes à cheveux blancs traîner ou porter de pesants fardeaux sur les grandes routes. Si les septuagénaires portent des vêtements de soie et mangent de la viande, et si les jeunes gens à cheveux noirs ne souffrent ni du froid

(1) *Commentaire.*

(2) *Tchan*, patrimoine quelconque en terres ou en maisons; moyens d'existence. (*Note du traducteur.*)

(3) *Commentaire.*

(1) Le texte porte : *Tchi min tchi tchan* : CONSTITUENDO POPULI REM-FAMILIAREM. La *Glose* ajoute : *Tchan, chi tien tchan*, CETTE PROPRIÉTÉ PRIVÉE EST UNE PROPRIÉTÉ EN CHAMPS CULTIVABLES. (*Note du traducteur.*)

(2) *Commentaire chinois.*

ni de la faim, toutes les choses seront prospères. Il n'y a pas encore eu de prince qui, après avoir agi ainsi, n'ait pas régné sur tout l'empire.

C'est dans les admirables travaux de M. Burnouf sur le Buddhisme qu'il faut chercher le sens véritable de cette grande révolution religieuse. Les légendes que M. Burnouf a traduites dans l'*Introduction à l'histoire du Buddhisme indien* sont les plus vivantes et les plus instructives leçons qu'on puisse écouter sur cet important sujet; elles font revivre à nos yeux ce monde naguère si peu connu et si digne de l'être, plein de tableaux que la naissance du christianisme semblait avoir pour la première fois mis sous les yeux des hommes. La force de la propagande buddhique, la nature de ses enseignements, la mise en pratique de ses doctrines ne nous paraissent nulle part éclairées d'une plus vive lumière que dans le passage suivant de la légende de Pûrna (*Introduction à l'histoire du Buddhisme*, page 248).

FRAGMENT DE LA LÉGENDE DE PURNA.

Des marchands de Çrâvasti ayant rassemblé une cargaison, vinrent un jour à Çurpâraka. Quand ils se furent délassés des fatigues du voyage, ils se rendirent au lieu où se trouvait Pûrna, le chef des marchands, et y étant arrivés, ils lui dirent : Chef des marchands, embarquons-nous sur le grand Océan. Pûrna leur dit : Avez-vous jamais vu, seigneurs, ou avez-vous jamais entendu citer un homme qui, après être revenu six fois du grand Océan, en ramenant son vaisseau sain et sauf, se soit embarqué une septième fois? — C'est pour toi, Pûrna, reprirent-ils, que nous sommes venus d'un pays éloigné. Si tu ne t'embarques pas, toi seul en es responsable.

Pûrna fit alors cette réflexion : Je n'ai aucun besoin de richesses pour moi; cependant je m'embarquerai dans l'intérêt de ces gens-là. Il partit donc avec eux sur le grand Océan. Ces marchands, la nuit et à l'aurore, lisaient à haute voix les hymnes, les prières qui conduisent à l'autre rive, les textes qui découvrent la vérité, les stances des Sthaviras, celles qui sont relatives aux diverses sciences, celles des solitaires, ainsi que les Sûtras renfermant les sections relatives aux intérêts temporels. Pûrna, qui les entendait, leur dit : Seigneurs, quelles sont ces belles poésies que vous chantez? — Ce ne sont pas des poésies, chef des marchands, ce sont les propres paroles du Buddha. Pûrna, qui n'avait jamais entendu prononcer jusqu'alors ce nom de Buddha, sentit ses poils se hérisser sur tout son corps, et il demanda plein de respect : Seigneurs, quel est celui que vous nommez Buddha? Les marchands répondirent : Le Çramana Gâutama, issu de la famille des Çâkyas, qui, après avoir rasé ses cheveux et sa barbe, après avoir revêtu des vêtements de couleur jaune, a quitté sa maison avec une foi parfaite pour entrer dans la vie religieuse, et qui est parvenu à l'état suprême de Buddha parfaitement accompli; c'est là, ô chef des marchands, celui que l'on appelle le Buddha. — Dans quel endroit, seigneurs, se trouve-t-il maintenant? — A Çrâvasti, chef des marchands, dans le bois de Djétavana, dans le jardin d'Anâthapindika.

Pûrna, ayant gravé ces paroles en son cœur, navigua sur le grand Océan avec ces hommes de Çrâvasti, et revint en ramenant son vaisseau sain et sauf. Son frère, Bhavila, fit alors cette réflexion : Pûrna est fatigué de voyager sur le grand Océan, il faut qu'il se marie. Il lui dit donc : Dis-moi, mon frère, de quel homme riche ou de quel chef de marchands demanderai-je pour toi la fille? — Je ne désire pas les plaisirs des sens, reprit Pûrna; mais si tu me donnes ton autorisation, j'embrasserai la vie religieuse. — Comment! reprit Bhavila, quand il n'y avait rien dans la maison, tu n'as pas songé à embrasser la vie religieuse; pourquoi y entrerais-tu aujourd'hui que nous sommes riches? — Cela ne me convenait pas alors, dit Pûrna; maintenant cela me paraît bien. Bhavila, voyant par là que sa résolution était inébranlable, lui donna son autorisation. Pûrna lui dit alors : Mon frère, le grand Océan a beaucoup de misères et peu de douceurs; beaucoup s'y embarquent, mais peu en reviennent; ne t'y embarque jamais sous aucun prétexte. Tu as de grandes richesses, qui ont été gagnées honnêtement; mais la fortune de tes frères est du bien injustement acquis. S'ils viennent jamais à te dire : Viens ensemble, il faut leur répondre : Non.

Après lui avoir donné ces conseils, il prit un serviteur et partit pour Çrâvasti. Quand il y fut arrivé, il s'arrêta dans le jardin, et envoya son messager vers Anâthapindika, le maître de maison. Le messager s'étant présenté devant le maître, lui dit : Pûrna, le chef des marchands, est dans le jardin, désireux de voir le maître de maison. Anâthapindika fit cette réflexion : C'est sans doute que, fatigué de ses expéditions maritimes, il fait maintenant des voyages de terre. Puis il demanda au messager : Combien est considérable la cargaison qu'il a apportée? — Il s'agit bien de marchandises! Il est venu seul avec moi, qui suis son serviteur. Anâthapindika fit alors cette réflexion : Il ne serait pas bien à moi de ne pas recevoir dans ma maison avec les honneurs de l'hospitalité un homme de cette importance. Pûrna fut donc introduit avec une grande pompe; on le parfuma, on lui donna le bain, on lui offrit un repas. Pendant qu'ils s'entretenaient d'agréables propos, Anâthapindika fit à Pûrna la question suivante : Chef des marchands, quel est l'objet de ton voyage? — J'ai désiré subitement, ô maître de maison, embrasser la vie religieuse sous la discipline de la loi qui est bien renommée; je désire l'investiture et le rang de religieux. Alors Anâthapindika, le maître de maison, redressant la partie

supérieure de son corps, étendant le bras droit, prononça ces paroles avec l'accent de la joie : Ah Buddha ! ah la loi ! ah l'assemblée ! que votre renommée est bien répandue, pour qu'aujourd'hui un homme de cette importance, abandonnant la foule nombreuse de ses amis et de ses gens, ainsi que ses riches magasins, désire embrasser la vie religieuse sous la discipline de la loi bien renommée, et demande l'investiture et le rang de religieux ! Puis Anâthapindika, le maître de maison, prenant avec lui Pûrna, se rendit au lieu où se trouvait Bhagavat.

Or, en ce moment, Bhagavat, assis en présence d'une assemblée formée de plusieurs centaines de religieux, enseignait la loi. Il aperçut Anâthapindika, le maître de maison, qui s'avançait avec le présent qu'il lui destinait; et quand il l'eut vu, il s'adressa de nouveau en ces termes aux religieux : Voici, ô religieux, Anâthapindika, le maître de maison, qui s'avance avec un présent. Il n'y a pas pour le Tathâgata de présent aussi agréable que celui qu'on lui fait en lui amenant un homme à convertir. Ensuite Anâthapindika, le maître de maison, ayant salué, en les touchant de la tête, les pieds de Bhagavat, se plaça de côté avec Pûrna, le chef des marchands, puis, de l'endroit où il était, il s'adressa ainsi à Bhagavat : Voici Pûrna, le chef des marchands, qui désire embrasser la vie religieuse, sous la discipline de la loi bien renommée, et qui demande l'investiture et le rang de religieux. Veuillez bien, par compassion pour lui, ô Bhagavat, l'admettre et le recevoir comme religieux. Bhagavat accueillit par son silence les paroles d'Anâthapindika, le maître de maison.

Puis il s'adressa ainsi à Pûrna, le chef des marchands : Approche, ô religieux, embrasse la vie religieuse. Bhagavat n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que Pûrna se trouva rasé, revêtu du manteau religieux, et que, muni du pot aux aumônes et du vase dont l'extrémité est en bec d'oiseau, ayant une barbe et une chevelure de sept jours, il parut avec l'extérieur décent d'un religieux qui aurait reçu l'investiture depuis cent ans. Approche, lui dit de nouveau le Tathâgata ; et Pûrna, rasé, couvert du manteau religieux, sentant les vérités porter le calme dans tous ses sens, se tint debout, puis s'assit avec la permission du Buddha.

Au bout de quelque temps, le respectable Pûrna se rendit à l'endroit où se trouvait Bhagavat, et, quand il y fut arrivé, ayant salué, en les touchant de la tête, les pieds du bienheureux, il se tint de côté et s'adressa à lui en ces termes : Que Bhagavat consente à m'enseigner la loi en abrégé, pour qu'après l'avoir entendue ainsi de la bouche de Bhagavat, je puisse vivre seul, retiré dans un lieu désert, à l'abri de toute distraction, attentif, appliqué et l'esprit recueilli. Lorsque j'aurai vécu retiré dans la solitude, à l'abri de toute distraction, attentif, appliqué et l'esprit recueilli, puissé-je, après avoir reconnu immédiatement par moi-même, après avoir vu face à face ce but suprême de la vie religieuse, qui est que les fils de famille rasent leur chevelure et leur barbe, et, revêtant des vêtements de couleur jaune, quittent la maison avec une foi parfaite et embrassent la vie de mendiants, puissé-je, dis-je, après avoir reçu l'investiture, faire embrasser aux autres la vie religieuse ! La naissance est anéantie pour moi ; j'ai rempli les devoirs de la vie religieuse, j'ai accompli ce que j'avais à faire, je ne connais pas d'autre état que celui où je me trouve.

Cela dit, Bhagavat parla ainsi au respectable Pûrna : Bien, bien, Pûrna; il est bon que tu aies dit comme tu viens de le faire : que Bhagavat consente à m'enseigner la loi en abrégé, jusqu'à : je ne connais pas d'autre état que celui où je me trouve. Ecoute donc, ô Pûrna, et grave bien et complétement dans ton esprit ce que je vais dire. Il existe, ô Pûrna, des formes faites pour être perçues par la vue, formes qui sont désirées, recherchées, aimées, qui sont ravissantes, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, à la vue de ces formes, en est satisfait, s'il les recherche, s'il ressent de l'inclination pour elles, s'il s'y complaît, alors le résultat de ces divers mouvements est qu'il a du plaisir. Dès que le plaisir existe, aussitôt paraît avec le plaisir la satisfaction du cœur ; dès qu'avec le plaisir paraît la satisfaction du cœur, aussitôt paraît la passion; quand avec le plaisir existe la passion, aussitôt paraît avec eux la jouissance. Le religieux, ô Pûrna, qui ressent le plaisir, la passion, la jouissance, est dit très-éloigné du Nirvâna. Il existe, ô Pûrna, des sons faits pour être perçus par l'ouïe, des odeurs faites pour être perçues par l'odorat, des saveurs faites pour être perçues par le goût, des touchers faits pour être perçus par le corps, des lois (ou des conditions) faites pour être perçues par le manas (le cœur ou organe interne), tous attributs qui sont désirés, recherchés, aimés, qui sont ravissants, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, en voyant ces attributs, en est satisfait (et ainsi de suite comme ci-dessus), il est très-éloigné du Nirvâna. D'autre part, ô Pûrna, il existe des formes faites pour être perçues par la vue, formes qui sont désirées, recherchées, aimées, qui sont ravissantes, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, à la vue de ces formes, n'en est pas satisfait, s'il ne les recherche pas, s'il ne se sent pas d'inclination pour elles, s'il ne s'y complaît pas, alors le résultat est qu'il n'a pas de plaisir. Quand le plaisir n'existe pas, alors n'existe ni le contentement ni la satisfaction du cœur; quand il n'existe ni contentement ni satisfaction du cœur, la passion n'existe pas; quand il n'existe pas de passion, la jouissance n'existe pas; quand la jouissance n'existe pas, le religieux, ô Pûrna, qui ne ressent ni plaisir, ni passion,

ni jouissance, est dit très-rapproché du Nirvâna. Il existe, ô Pûrna, des sons faits pour être perçus par l'ouïe, des odeurs faites pour l'être par l'odorat, des saveurs faites pour l'être par le goût, des touchers faits pour l'être par le corps, des lois faites pour l'être par le manas, tous attributs qui sont désirés, recherchés, aimés, qui sont ravissants, qui font naître la passion, qui excitent les désirs. Si un religieux, en voyant ces attributs, n'en est pas satisfait (et ainsi de suite comme ci-dessus), il est dit très-rapproché du Nirvâna.

Par cette exposition, ô Pûrna, je viens de t'instruire d'une manière abrégée. Où veux-tu maintenant habiter? où veux-tu fixer ton séjour? — Par cette exposition, seigneur, répondit Pûrna, Bhagavat vient de m'instruire d'une manière abrégée. Je désire habiter, je désire fixer mon séjour dans le pays des Çrônâparantakas. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta, ils sont emportés, cruels, colères, furieux, insolents. Lorsque les hommes du Çrônâparânta, ô Pûrna, t'adresseront en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, quand ils se mettront en colère contre toi et qu'ils t'injurieront, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, s'ils se mettent en colère contre moi et qu'ils m'injurient, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui m'adressent en face des paroles méchantes, grossières et insolentes, qui se mettent en colère contre moi et qui m'injurient, mais qui ne me frappent ni de la main, ni à coups de pierres. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc., comme ci-dessus, jusqu'à) ils sont insolents. Si les hommes du Çrônâparânta te frappent de la main ou à coups de pierres, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me frappent de la main ou à coups de pierres, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent de la main ou à coups de pierres, mais qui ne me frappent ni du bâton ni de l'épée. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc., comme ci-dessus, jusqu'à) ils sont insolents. Si les hommes du Çrônâparânta te frappent du bâton ou de l'épée, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me frappent du bâton ou de l'épée, voici ce que je penserai de cela : ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui me frappent du bâton ou de l'épée, mais qui ne me privent pas complétement de la vie. — Ils sont violents, ô Pûrna, les hommes du Çrônâparânta (etc., comme ci-dessus, jusqu'à) ils sont insolents. Si les hommes du Çrônâparânta te privent complétement de la vie, que penseras-tu de cela? — Si les hommes du Çrônâparânta, ô seigneur, me privent complétement de la vie, voici ce que je penserai de cela : il y a des auditeurs de Bhagavat qui, à cause de ce corps rempli d'ordures, sont tourmentés, couverts de confusion, méprisés, frappés à coups d'épée, qui prennent du poison, qui meurent du supplice de la corde, qui sont jetés dans des précipices. Ce sont certainement des hommes bons que les Çrônâparântakas, ce sont des hommes doux, eux qui me délivrent avec si peu de douleurs de ce corps rempli d'ordures. — Bien, bien, Pûrna; tu peux, avec la perfection de patience dont tu es doué, oui, tu peux habiter, fixer ton séjour dans le pays des Çrônâparântakas. Va, Pûrna; délivré, délivre; arrivé à l'autre rive, fais-y arriver les autres; consolé, console; parvenu au Nirvâna complet, fais-y arriver les autres.

Ensuite le respectable Pûrna, ayant accueilli avec assentiment et plaisir les paroles de Bhagavat, salua ses pieds en les touchant de la tête, et quitta le lieu où il se trouvait; puis, quand la nuit fut à sa fin, Pûrna, s'étant habillé au commencement du jour et ayant pris son vase et son manteau, entra dans Çrâvasti pour recueillir des aumônes. Quand il eut parcouru Çrâvasti dans ce dessein, il fit son repas, puis ensuite il cessa de manger et de recueillir des aumônes dans son vase. Ayant alors rangé ce qu'il possédait, son lit et son siége, et ayant pris son vase à aumônes, avec son vêtement, il se dirigea vers le pays des Çrônâparântakas et finit par y arriver. S'étant habillé au commencement du jour et ayant pris son vase, il entra dans Çrônâparânta pour recueillir des aumônes.

Or, un chasseur, tenant son arc à la main, sortait en ce moment pour aller chasser l'antilope. Il vit Pûrna et fit cette réflexion : C'est un objet de mauvais augure que ce Çramana rasé que je viens de voir. Puis, ayant ainsi réfléchi, il banda son arc de toute sa force et courut vers l'endroit où se trouvait Pûrna. Dès que le respectable Pûrna le vit, il rejeta son vêtement supérieur et lui dit : Toi dont le visage annonce la bonté, je viens pour accomplir ce difficile sacrifice; frappe ici. Et il récita cette stance :

« Cette fin pour laquelle les oiseaux traversent les airs, pour laquelle les animaux sauvages tombent dans les piéges, pour laquelle les hommes périssent incessamment dans les combats, frappés par la flèche ou par la lance; pour laquelle les malheureux poissons affamés dévorent l'hameçon de fer; cette fin, c'est pour elle qu'au milieu de cette foule de péchés que produit le ventre, je suis venu ici de bien loin. »

Le chasseur, en entendant ces paroles, fit cette réflexion : Voilà un mendiant doué d'une grande perfection de patience; pourquoi le tuerais-je? Cette pensée lui inspira des sentiments de bienveillance. C'est pourquoi Pûrna lui enseigna la loi; il lui apprit les formules de

refuge et les préceptes de l'enseignement; et il forma encore cinq cents autres novices de l'un et de l'autre sexe; il fit élever cinq cents vihâras, et y plaça par centaines des lits, des siéges, des tapis, des coussins ornés de figures et des piédestaux carrés. Enfin, au bout de trois mois, le chasseur vit face à face la collection qui renferme les trois sciences, et il devint un arhat. Alors, recevant le nom de « celui qui est affranchi des passions des trois mondes, » il devint de ceux que les dêvas, accompagnés d'Indra et d'Upêndra, respectent, honorent et saluent.

La doctrine buddhique sur le châtiment des fautes commises en ce monde, l'opinion qu'il existe sur la terre même des enfers expiatoires pour les méchants, ont laissé des traces curieuses dans le passage suivant de la légende de Samgha rakchita. (*Introduction à l'histoire du buddhisme*, page 319.)

FRAGMENT DE LA LÉGENDE DE SAMGHA RAKCHITA.

....Cependant le respectable Samgha rakchita fut frappé le matin par les rayons du soleil, qui venait de se lever, et, s'étant réveillé, il ne vit plus personne. Les marchands sont partis (se dit-il en lui-même); puis, prenant un chemin étroit, il se mit aussi en route. Il parvint dans une forêt de Çalas, où il vit un vihâra qui était muni de plates-formes et de siéges élevés, de balustrades, de fenêtres faites de treillage, d'œils-de-bœuf; et il y aperçut des religieux convenablement vêtus, paisibles, et dans des postures calmes et décentes. L'ârya se dirigea vers eux, et aussitôt ils lui dirent : Sois le bienvenu, respectable Samgha rakchita. Ils lui fournirent ensuite les moyens de se délasser, et, quand il fut reposé, ils le firent entrer dans le vihâra. Là il vit un beau siége et un beau lit qui lui étaient destinés, et des aliments purement préparés qui étaient servis. N'as-tu pas soif, n'as-tu pas faim, Samgha rakchita? lui dirent les religieux. J'ai faim et soif, répondit l'ârya. — Mange donc, respectable Samgha rakchita. — Je mangerai au milieu de l'assemblée, reprit l'ârya. — Mange, Samgha rakchita, dirent les religieux, (sans cela) il y aura châtiment. Il mangea donc, et, quand il eut pris son repas, il se retira à l'écart et s'y assit. Au bout de quelque temps, le son de la plaque de métal qu'on frappe pour (appeler) les religieux s'étant fait entendre, chacun d'eux, tenant son vase à la main, vint s'asseoir à son rang. Et aussitôt le vihâra s'évanouit; à la place des vases parurent des marteaux de fer, et, avec ces marteaux, les religieux se brisaient le crâne les uns aux autres en poussant des cris de douleur. Cela dura jusqu'au moment où vint le soir. Ensuite le vihâra reparut de nouveau, et, avec lui, les religieux calmes et dans des postures décentes. Le respectable Samgha rakchita se présenta devant eux et leur dit : Qui êtes-vous donc, respectables religieux, et par suite de quelle action êtes-vous nés ici? — Respectable Samgha rakchita, répondirent-ils, les hommes du Djambudvîpa sont difficiles à persuader; tu ne vas pas nous croire. — Je suis témoin oculaire, répondit-il, pourquoi ne vous croirais-je pas? — Nous étions, ô respectable Samgha rakchita, des auditeurs de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli. Un combat s'éleva un jour entre nous au moment où nous nous réunissions pour le repas. Parce que nous nous sommes livré alors un combat, nous sommes nés ici, dans des enfers qui se renouvellent chaque jour. Il est établi que, quand la mort nous aura fait sortir de ce monde, il nous faudra renaître dans les régions infernales. C'est pourquoi, ô Samgha rakchita, il est bon que, lorsque tu seras retourné dans le Djambudvîpa, tu annonces à ceux qui remplissent avec toi les devoirs de la vie religieuse : Ne vous livrez pas de combats au milieu de l'assemblée, de peur que vous n'éprouviez des douleurs et un désespoir semblable à celui auquel sont condamnés les auditeurs de Kâçyapa.

. . . . . .

....Samgha rakchita quitta ces religieux et parvint à un troisième vihâra, qui était muni de plates-formes et de siéges élevés, de balustrades, de fenêtres faites de treillage, d'œils-de-bœuf, et dans lequel les choses se passèrent comme dans les deux autres. Quand le respectable Samgha rakchita eut mangé, il se retira à l'écart et s'assit. Au moment où le son de la plaque de métal que l'on frappe pour (appeler) les religieux se fit entendre, le vihâra prit feu, parut enflammé, devint la proie des flammes et fut consumé. Et les religieux, poussant des cris de douleur, furent dévorés par les flammes jusqu'à ce que vînt le soir. Ensuite le vihâra reparut de nouveau, et, avec lui, les religieux paisibles et dans des postures calmes et décentes. Le respectable Samgha rakchita se présenta devant eux et leur dit : Qui êtes-vous donc, respectables religieux, et par suite de quelle action êtes-vous nés ici? Respectable Samgha rakchita, répondirent-ils, les hommes du Djambudvîpa sont difficiles à persuader; tu ne nous croiras pas. — Je suis témoin oculaire, répondit-il, pourquoi ne vous croirais-je pas? — Nous étions, respectable Samgha rakchita, des auditeurs de Kâçyapa, le Buddha parfaitement accompli. Comme nous avions une mauvaise conduite, nous fûmes chassés par les religieux qui en avaient une bonne. Nous allâmes nous établir dans un vihâra désert. Là vint un jour un religieux qui avait une conduite morale; nous conçûmes alors cette idée : si ce religieux reste avec nous, il suffira à lui seul pour nous attirer des aumônes. Le religieux resta donc dans notre vihâra. La présence de ce religieux attira de nouveau dans le monastère un grand nombre de religieux doués d'une conduite morale. Ces nouveaux venus nous chassèrent encore de ce lieu; égarés par le res-

sentiment, nous rassemblâmes du bois, du gazon et de la bouse de vache desséchée, et nous mîmes le feu au vihâra. Là furent brûlés un grand nombre de personnes, tant parmi les étudiants que parmi les maîtres. Et nous, pour avoir fait périr ces gens-là par le feu, nous sommes nés ici dans des enfers qui se renouvellent chaque jour. Il est établi que, lorsque la mort nous aura fait sortir de ce monde, il nous faudra renaître dans les régions infernales. C'est pourquoi, respectable Samgha rakchita, il est bon que, quand tu seras retourné dans le Djambudvîpa, tu annonces à ceux qui remplissent avec toi les devoirs de la vie religieuse : Ne concevez pas contre ceux qui remplissent avec vous les devoirs religieux des pensées de méchanceté, de peur que vous n'éprouviez des douleurs et un désespoir semblable à celui auquel sont condamnés les brâhmanes de Kâçyapa.

Nous avons déjà cité la résignation surhumaine de Kûnala, injustement privé de la vue. L'explication que le narrateur de la légende donne à ce malheur injuste, n'est pas moins digne d'attention. Cet enchaînement d'existences fatales, ce retour infini de souffrances qui ne peut être interrompu que par une sainte vie dont le prix sera l'anéantissement complet ou le Nirvâna, sont ici exprimés avec la plus heureuse clarté. (*Introduction à l'histoire du buddhisme*, page 413.)

FRAGMENT DE LA LÉGENDE D'AÇÔKA.

Açôka, dont le cœur était déchiré par le chagrin, continua ainsi : Qui donc a privé mon fils de ses yeux? qui donc a résolu de renoncer (pour prix de ce crime) à la vie, ce bien si cher? La colère descend dans mon cœur, dévoré par le feu du chagrin; dis-moi vite, ô mon fils, sur qui je dois faire tomber le châtiment. Enfin le roi apprit que ce crime était l'œuvre de Tichya rakchitâ. Aussitôt, ayant fait appeler la reine, il lui dit :

Comment, cruelle, ne rentres-tu pas sous terre? Je ferai tomber ta tête sous le glaive ou sous la hache. Je renonce à toi, femme couverte de crimes, femme injuste, de même que le sage renonce à la fortune.

Puis, la regardant avec un visage enflammé par le feu de la colère, il ajouta : Pourquoi ne lui briserais-je pas les membres, après lui avoir arraché les yeux avec mes ongles aigus? pourquoi ne la dresserais-je pas vivante sur le poteau? pourquoi ne lui abattrais-je pas le nez?

Pourquoi ne lui couperais-je pas la langue avec un rasoir ou ne la ferais-je pas mourir par le poison? Tels étaient les supplices dont la menaçait le roi des hommes.

Le magnanime Kunâla, plein de compassion, ayant entendu ces paroles, dit à son père : Il ne serait pas honorable pour toi de mettre à mort Tichya rakchitâ; agis conformément à l'honneur, et ne tue pas une femme.

Il n'y a pas, en effet, de récompense supérieure à celle de la bienveillance; la patience, seigneur, a été célébrée par le Sugata. Puis, se jetant de nouveau à ses pieds, le prince fit entendre à son père ces paroles véridiques :

O roi, je n'éprouve aucune douleur, et, malgré ce traitement cruel, je ne ressens pas le feu de la colère; mon cœur n'a que de la bienveillance pour ma mère, qui a donné l'ordre de m'arracher les yeux.

Puissent, au nom de la vérité de ces paroles, mes yeux redevenir tels qu'ils étaient auparavant. A peine eut-il prononcé ces paroles, que ses yeux reparurent avec leur premier éclat.

Cependant le roi Açôka, irrité contre Tichya rakchitâ, la fit jeter dans un lieu de tortures où elle mourut par le feu, et il fit massacrer les habitants de Takchaçila.

Les religieux (auxquels on racontait cette légende), qui concevaient quelques doutes, interrogèrent ainsi le respectable sthavira Upagupta, qui tranche tous les doutes : Quelle action avait donc commise Kunâla, pour que les yeux lui eussent été arrachés? Le sthavira répondit : Ecoutez, respectables personnages : jadis, dans le temps passé, il y avait à Bénarès un certain chasseur qui allait dans l'Himavat et y tuait des animaux sauvages. Un jour qu'il s'était rendu dans la montagne, il y surprit, au fond d'une caverne, cinq cents gazelles qui s'y trouvaient rassemblées, et il les prit toutes dans un filet. Il fit alors cette réflexion : Si je les tue, je serai embarrassé de toute cette viande. C'est pourquoi il creva les yeux aux cinq cents gazelles. Ces animaux, privés de la vue, étaient incapables de s'échapper. C'est ainsi qu'il creva les yeux à plusieurs centaines de gazelles.

Que pensez-vous de cela, ô religieux? Ce chasseur, c'était Kunala lui-même. Parce qu'alors il creva les yeux à plusieurs centaines de gazelles, il a souffert pour prix de cette action les douleurs de l'enfer pendant plusieurs centaines de mille d'années; puis, pour achever d'expier le reste de sa faute, il a eu les yeux arrachés pendant cinq cents existences en qualité d'homme. Mais quelle action avait-il faite pour mériter de renaître dans une famille élevée, d'avoir un extérieur agréable et de connaître les vérités? Ecoutez, respectables personnages :

Jadis, dans le temps passé, quand la vie des hommes était de quarante-quatre mille ans, il parut dans le monde un buddha parfait, nommé Krakutchhanda. Quand il eut rempli complétement tous les devoirs d'un buddha, il entra dans le domaine du Nirvâna, où il ne reste rien des éléments de l'existence. Un roi nommé Açôka fit construire pour lui un stûpa fait de quatre sortes de pierres précieuses. Mais, après la mort d'Açoka, son trône fut occupé par un souverain qui n'avait pas la foi; les pierres précieuses furent dérobées par des voleurs qui ne laissèrent que la terre et le bois. Le peuple

qui s'était réuni dans cet endroit, voyant le stûpa détruit, se mit à fondre en larmes. Or, le fils d'un chef d'artisans se trouvait en ce moment-là (parmi le peuple). Ce jeune homme demanda : Pourquoi pleure-t-on? — Le stûpa de Krakutchhanda le buddha, lui répondit la foule, était fait de quatre sortes de pierres précieuses; le voilà maintenant détruit. Le jeune homme (le fit relever). Il y avait en outre en cet endroit une statue du buddha parfait Krakutchhanda, qui était de grandeur naturelle; elle avait été détruite. Le jeune homme la rétablit également et prononça cette prière : Puissé-je me rendre agréable à un maître pareil à Krakutchhanda! puissé-je ne pas lui être désagréable!

Que pensez-vous de cela, respectables personnages? Ce fils du chef d'artisans, c'était Kunâla lui-même; c'est lui qui, dans ce temps-là, fit relever le stûpa de Krakutchhanda, et c'est en récompense de cette action qu'il est né dans une famille illustre. Parce qu'il rétablit la statue du buddha, il obtint comme récompense de cette bonne œuvre de renaître avec un extérieur agréable; parce qu'il prononça la prière rapportée plus haut, il eut l'avantage de plaire à un maître semblable à Çakyamuni le buddha parfait, et il ne lui déplut pas, et il connut les vérités.

Le deuxième livre d'Hérodote est ce que l'antiquité nous a laissé de plus complet et de plus certain sur cette civilisation égyptienne, dont la grandeur a si vivement frappé les Grecs, et qui est encore si digne d'étude. Les recherches postérieures, les beaux travaux des savants français attachés à l'expédition d'Egypte, n'ont fait que confirmer le récit de cet immortel observateur qui, depuis la Scythie jusqu'à l'Egypte, a étudié les mœurs et les monuments des peuples anciens et en a transmis le tableau à la postérité. Il n'affirme que ce qu'il sait, et il en sait plus qu'il n'en découvre. Trop souvent arrêté par des scrupules religieux, il laisse volontairement dans l'ombre plus d'une particularité importante de ces sociétés primitives, où la religion joue un si grand rôle. Nous empruntons à la traduction de Larcher un fragment étendu, bien que trop court encore, de ce deuxième livre de l'histoire d'Hérodote :

DE LA RELIGION ET DES MŒURS DES ÉGYPTIENS.

65. Entre autres pratiques religieuses, les Egyptiens observent scrupuleusement celles-ci. Quoique leur pays touche à la Lybie, on y voit cependant peu d'animaux; et ceux qu'on y rencontre, sauvages ou domestiques, on les regarde comme sacrés. Si je voulais dire pourquoi ils les ont consacrés, je m'engagerais dans un discours sur la religion et les choses divines; or, j'évite surtout d'en parler, et le peu que j'en ai dit jusqu'ici, je ne l'ai fait que parce que je m'y suis trouvé forcé. La loi leur ordonne de nourrir les bêtes, et parmi eux il y a un certain nombre de personnes, tant hommes que femmes, destinées à prendre soin de chaque espèce en particulier. C'est un emploi honorable : le fils y succède à son père. Ceux qui demeurent dans les villes s'acquittent des vœux qu'ils leur ont faits. Voici de quelle manière : lorsqu'ils adressent leur prière au dieu auquel chaque animal est consacré, et qu'ils rasent la tête de leurs enfants, ou tout entière, ou à moitié, ou seulement le tiers, ils mettent ces cheveux dans un des bassins d'une balance et de l'argent dans l'autre. Quand l'argent a fait pencher la balance, ils le donnent à la femme qui prend soin de ces animaux : elle en achète des poissons qu'elle coupe par morceaux, et dont elle les nourrit. Si l'on tue quelqu'un de ces animaux à dessein prémédité, on est puni de mort; si on l'a fait involontairement, on paye l'amende qu'il plaît aux prêtres d'imposer; mais si l'on tue, même sans le vouloir, un ibis ou un épervier, on ne peut éviter le dernier supplice.

66. Quoique le nombre des animaux domestiques soit très-grand, il y en aurait encore plus s'il n'arrivait des accidents aux chats. . . . . Lorsqu'il survient un incendie, il arrive à ces animaux quelque chose qui tient du prodige. Les Egyptiens, rangés par intervalles, négligent de l'éteindre, pour veiller à la sûreté de ces animaux; mais les chats se glissent entre les hommes, ou, sautant par-dessus, se jettent dans les flammes. Lorsque cela arrive, les Egyptiens en témoignent une grande douleur. Si, dans quelque maison, il meurt un chat de mort naturelle, quiconque l'habite se rase les sourcils seulement; mais quand il meurt un chien, on se rase la tête et le corps tout entier.

67. On porte dans des maisons sacrées les chats qui viennent à mourir; et après qu'on les a embaumés, on les enterre à Bubastis. A l'égard des chiens, chacun leur donne la sépulture dans sa ville, et les arrange dans des caisses sacrées. On rend les mêmes honneurs aux ichneumons. On transporte à Buto les musaraignes et les éperviers, et les ibis à Hermopolis; mais les ours, qui sont rares en Egypte, et les loups qui n'y sont guère plus grands que des renards, on les enterre dans le lieu même où on les trouve morts.

68. Passons au crocodile et à ses qualités naturelles. Il ne mange point pendant les quatre mois naturels de l'hiver. Quoiqu'il ait quatre pieds, il est néanmoins amphibie. Il pond ses œufs sur terre, et les y fait éclore. Il passe dans des lieux secs la plus grande partie du jour, et la nuit entière dans le fleuve; car l'eau en est plus chaude que l'air et la rosée. De tous les animaux que nous connaissons, il n'y en a pas qui devienne si grand, après avoir été si petit. Ses œufs ne sont guère plus gros que ceux des oies, et l'animal qui en sort est proportionné à l'œuf; mais insensiblement il croît,

et parvient à dix-sept coudées et même davantage. Il a les yeux de cochon, les dents saillantes et d'une grandeur proportionnée à celle du corps. C'est le seul animal qui n'ait point de langue; il ne remue point la mâchoire inférieure, et c'est le seul aussi qui approche la mâchoire supérieure de l'inférieure. Il a les griffes très-fortes; et sa peau est tellement couverte d'écailles sur le dos, qu'elle est impénétrable. Le crocodile ne voit point dans l'eau; mais à l'air il a la vue très-perçante. Comme il vit dans l'eau, il a le dedans de la gueule plein de sangsues. Toutes les bêtes, tous les oiseaux le fuient; il n'est en paix qu'avec le trochilus, à cause des services qu'il en reçoit. Lorsque le crocodile se repose sur terre au sortir de l'eau, il a coutume de se tourner presque toujours vers le côté d'où souffle le zéphir, et de tenir la gueule ouverte: le trochilus, entrant alors dans sa gueule, y mange les sangsues; et le crocodile prend tant de plaisir à se sentir soulagé, qu'il ne lui fait point de mal.

69. Une partie des Egyptiens regardent les crocodiles comme des animaux sacrés; mais d'autres leur font la guerre. Ceux qui habitent aux environs de Thèbes et du lac Mœris ont pour eux beaucoup de vénération. Les uns et les autres en choisissent un qu'ils élèvent et qu'ils habituent à se laisser toucher avec la main. On lui met des pendants d'oreilles d'or ou de pierre factice, et on lui attache aux pieds de devant de petites chaînes ou bracelets. On le nourrit avec la chair des victimes, et on lui donne d'autres aliments prescrits. Tant qu'il vit, on en prend le plus grand soin; quand il meurt, on l'embaume et on le met dans une caisse sacrée. Ceux d'Eléphantine et des environs ne regardent point les crocodiles comme sacrés, et même ils ne se font aucun scrupule d'en manger. Ces animaux s'appellent *champses*. Les Ioniens leur ont donné le nom de crocodiles, parce qu'ils leur ont trouvé de la ressemblance avec ces crocodiles ou lézards que chez eux on rencontre dans les haies.

70. Il y a différentes manières de les prendre. Je ne parlerai que de celle qui paraît mériter le plus d'être rapportée : on attache une partie du dos d'un porc à un hameçon qu'on laisse aller au milieu du fleuve, afin d'amorcer le crocodile; on se place sur le bord de la rivière, et l'on prend un cochon de lait en vie, qu'on bat pour le faire crier. Le crocodile s'approche du côté où il entend ces cris, et, rencontrant en son chemin le morceau de porc, il l'avale. Le pêcheur le tire à lui, et la première chose qu'il fait après l'avoir mis à terre, c'est de lui couvrir les yeux de boue. Par ce moyen il en vient facilement à bout; autrement il aurait beaucoup de peine.

71. Les hippopotames qu'on trouve dans le nôme Paprémite sont sacrés; mais, dans le reste de l'Egypte, on n'a pas pour eux les mêmes égards. Voici quelle en est la nature et la forme : cet animal est quadrupède; il a les pieds fourchus, la corne du pied comme le bœuf, le museau plat et retroussé, les dents saillantes, la crinière, la queue et le hennissement du cheval; il est de la grandeur des plus hauts bœufs; son cuir est si épais et si dur que, lorsqu'il est sec, on en fait des javelots.

72. Le Nil produit aussi des loutres. Les Egyptiens les regardent comme sacrées; ils ont la même opinion du poisson qu'on appelle *lépidote* et de l'anguille. Ces poissons sont consacrés au Nil. Parmi les oiseaux, le cravan est sacré.

73. On range aussi dans la même classe un oiseau qu'on appelle phénix. Je ne l'ai vu qu'en peinture; on le voit rarement, et, si l'on en croit les Héliopolitains, il ne se montre dans leur pays que tous les cinq cents ans, lorsque son père vient à mourir. S'il ressemble à son portrait, ses ailes sont en partie dorées et en partie rouges, et il est entièrement conforme à l'aigle quant à la figure et à la description détaillée. On en rapporte une particularité qui me paraît incroyable : il part, disent les Egyptiens, de l'Arabie, se rend au temple du Soleil avec le corps de son père, qu'il porte enveloppé dans de la myrrhe, et lui donne la sépulture dans ce temple. Voici de quelle manière : il fait avec de la myrrhe une masse en forme d'œuf, du poids qu'il se croit capable de porter, la soulève et essaye si elle n'est pas trop pesante; ensuite, lorsqu'il a fini ses essais, il creuse cet œuf, y introduit son père, puis il bouche l'ouverture avec de la myrrhe; cet œuf est alors du même poids que lorsque la masse était entière. Lorsqu'il l'a, dis-je, refermé, il le porte en Egypte dans le temple du Soleil.

74. On voit dans les environs de Thèbes une espèce de serpents sacrés qui ne font jamais de mal aux hommes : ces serpents sont fort petits et portent deux cornes au haut de la tête. Quand ils meurent, on les enterre dans le temple de Jupiter, auquel, dit-on, ils sont consacrés.

75. Il y a dans l'Arabie, assez près de la ville de Buto, un lieu où je me rendis pour m'informer des serpents ailés. Je vis à mon arrivée une quantité d'os et d'épines du dos de ces serpents; il y en avait des tas épars de tous les côtés, de grands, de moyens et de petits. Le lieu où sont ces os amoncelés se trouve à l'endroit où une gorge resserrée entre des montagnes débouche dans une vaste plaine qui touche à celle de l'Egypte. On dit que ces serpents ailés volent d'Arabie en Egypte dès le commencement du printemps; mais que les ibis, allant à leur rencontre à l'endroit où ce défilé aboutit à la plaine, les empêchent de passer et les tuent. Les Arabes assurent que c'est en reconnaissance de ce service que les Egyptiens ont une grande vénération pour l'ibis, et les Egyptiens conviennent eux-mêmes que c'est la raison pour laquelle ils honorent ces oiseaux.

76. Il y a deux espèces d'ibis. Ceux de la première espèce sont de la grandeur du crex; leur plumage est extrêmement noir; ils ont les cuisses comme celles des grues et le bec recourbé; ils combattent contre les serpents. Ceux de la seconde espèce sont plus communs, et l'on en rencontre souvent; ils ont une partie de la tête et toute la gorge sans plumes; leur plumage est blanc, excepté celui de la tête, du cou et de l'extrémité des ailes et de la queue, qui est très-noir. Quant aux cuisses et au bec, ils les ont de même que l'autre espèce. Le serpent volant ressemble, pour la figure, aux serpents aquatiques; ses ailes ne sont point garnies de plumes; elles sont entièrement semblables à celles de la chauve-souris. En voilà assez sur les animaux sacrés.

77. Parmi les Egyptiens que j'ai connus, ceux qui habitent aux environs de cette partie de l'Egypte où l'on sème des grains, sont sans contredit les plus habiles et ceux qui de tous les hommes cultivent le plus leur mémoire. Voici quel est leur régime : ils se purgent tous les mois pendant trois jours consécutifs, et ils ont grand soin d'entretenir et de conserver leur santé par des vomitifs et des lavements, persuadés que toutes nos maladies viennent des aliments que nous prenons. D'ailleurs, après les Lybiens, il n'y a point d'hommes si sains et d'un meilleur tempérament que les Egyptiens. Je crois qu'il faut attribuer cet avantage aux saisons, qui ne varient jamais en ce pays; car ce sont les variations dans l'air, et surtout celles des saisons, qui occasionnent les maladies. Leur pain s'appelle *cyllestis;* ils le font avec de l'épeautre. Comme ils n'ont point de vignes dans leur pays, ils boivent de la bière. Ils vivent de poissons crus, séchés au soleil ou mis dans la saumure; ils mangent crus pareillement les cailles, les canards, et quelques petits oiseaux qu'ils ont eu soin de saler auparavant; enfin, à l'exception des oiseaux et des poissons sacrés, ils se nourrissent de toutes les autres espèces qu'ils ont chez eux, et les mangent ou rôties ou bouillies.

78. Aux festins qui se font chez les riches, on porte, après le repas, autour de la salle, un cercueil avec une figure en bois si bien travaillée et si bien peinte qu'elle représente parfaitement un mort; elle n'a qu'une coudée ou deux au plus. On la montre à tous les convives tour à tour, en leur disant : Jetez les yeux sur cet homme; vous lui ressemblerez après votre mort; buvez donc maintenant et vous divertissez.

79. Contents des chansons qu'ils tiennent de leurs pères, ils n'y en ajoutent point d'autres. Il y en a plusieurs dont l'institution est louable, et surtout celle qui se chante en Phénicie, en Cypre et ailleurs. Elle a différents noms chez les différents peuples. On convient généralement que c'est la même que les Grecs appellent *Linus,* et qu'ils ont coutume de chanter. Entre mille choses qui m'étonnent en Egypte, je ne puis concevoir où les Egyptiens ont pris cette chanson du *Linus;* je crois qu'ils l'ont chantée de tout temps. Elle s'appelle en égyptien *Manéros.* Ils disaient que Manéros était fils unique de leur premier roi; qu'ayant été enlevé par une mort prématurée, ils chantèrent en son honneur ces airs lugubres, et que cette chanson était la première et la seule qu'ils eussent dans les commencements.

80. Il n'y a parmi les Grecs que les Lacédémoniens qui s'accordent avec les Egyptiens dans le respect que les jeunes gens ont pour les vieillards. Si un jeune homme rencontre un vieillard, il lui cède le pas et se détourne; et si un vieillard survient dans un endroit où se trouve un jeune homme, celui-ci se lève. Les autres Grecs n'ont point cet usage. Lorsque les Egyptiens se rencontrent, au lieu de se saluer de paroles, ils se font une profonde révérence en baissant la main jusqu'aux genoux.

81. Leurs habits sont de lin, avec des franges autour des jambes; ils les appellent *calasiris;* et par-dessus ils s'enveloppent d'une espèce de manteau de laine blanche; mais ils ne portent pas dans les temples cet habit de laine, et on ne les ensevelit pas, non plus, avec cet habit; les lois de la religion le défendent. Cela est conforme aux cérémonies orphiques, que l'on appelle aussi bachiques, et qui sont les mêmes que les égyptiennes et les pythagoriques. En effet, il n'est pas permis d'ensevelir dans un vêtement de laine quiconque a participé à ces mystères. La raison que l'on en donne est empruntée de la religion.

82. Entre autres choses qu'ont inventées les Egyptiens, ils ont imaginé à quel dieu chaque mois et chaque jour du mois sont consacrés; ce sont eux qui, en observant le jour de la naissance de quelqu'un, lui ont prédit le sort qui l'attendait, ce qu'il deviendrait et le genre de mort dont il devait mourir. Les poëtes grecs ont fait usage de cette science; mais les Egyptiens ont inventé plus de prodiges que tout le reste des hommes. Lorsqu'il en survient un, ils le mettent par écrit et observent de quel événement il sera suivi; si, dans la suite, il arrive quelque chose qui ait avec ce prodige la moindre ressemblance, ils se persuadent que l'issue en sera la même.

83. Personne en Egypte n'exerce la divination; elle n'est attribuée qu'à certains dieux. On voit en ce pays des oracles d'Hercule, d'Apollon, de Minerve, de Diane, de Mars, de Jupiter; mais on a plus de vénération pour celui de Latone en la ville de Buto que pour tout autre. Ces sortes de divinations n'ont pas les mêmes règles; elles diffèrent les unes des autres.

84. La médecine est si sagement distribuée en Egypte qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, non de plusieurs. Tout y est plein de médecins; les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-ci pour les dents, ceux-là pour les maux de ventre et des

parties voisines; d'autres enfin pour les maladies internes.

85. Le deuil et les funérailles se font de cette manière : quand il meurt un homme de considération, toutes les femmes de la maison se couvrent de boue la tête et même le visage; elles laissent le mort à la maison, se découvrent le sein, et, ayant attaché leur habillement avec une ceinture, elles se frappent la poitrine et parcourent la ville accompagnées de leurs parents. D'un autre côté, les hommes attachent de même leur habit et se frappent la poitrine. Après cette cérémonie, on porte le corps à l'endroit où on les embaume.

86. Il y a en Egypte certaines personnes que la loi a chargées des embaumements et qui en font profession. Quand on leur apporte un corps, ils montrent aux porteurs des modèles de morts en bois, peints au naturel. Le plus recherché représente, à ce qu'ils disent, celui dont je me fais scrupule de dire ici le nom (Adonis); ils en font voir un second qui est inférieur au premier et qui ne coûte pas si cher; ils en montrent encore un troisième qui est au plus bas prix; ils demandent ensuite suivant lequel de ces trois modèles on souhaite que le mort soit embaumé. Après qu'on est convenu du prix, les parents se retirent, les embaumeurs travaillent chez eux, et voici comment ils procèdent à l'embaumement le plus précieux.

D'abord ils tirent la cervelle par les narines, en partie avec un ferrement recourbé, en partie par le moyen des drogues qu'ils introduisent dans la tête; ils font ensuite une incision dans le flanc avec une pierre d'Ethiopie tranchante; ils tirent par cette ouverture les intestins, les nettoient et les passent au vin de palmier; ils les passent encore dans des aromates broyés; ensuite ils remplissent le ventre de myrrhe pure broyée, de cannelle et d'autres parfums, l'encens excepté, puis ils le recousent. Lorsque cela est fini, ils salent le corps en le couvrant de natrum pendant soixante et dix jours. Il n'est pas permis de le laisser séjourner plus longtemps dans le sel. Ces soixante et dix jours écoulés, ils lavent le corps et l'enveloppent entièrement de bandes de toile de coton enduites de commi (gomme arabique), dont les Egyptiens se servent ordinairement comme de colle. Les parents retirent ensuite le corps; ils font faire en bois un étui de forme humaine; ils y renferment le mort, et le mettent dans une salle destinée à cet usage; ils le placent droit contre la muraille. Telle est la manière la plus magnifique d'embaumer les morts.

Les sociétés orientales, où le régime des castes a dominé, ont toujours été agitées par la rivalité de la caste sacerdotale et de la caste militaire. Dans l'Inde, la guerre des Brahmanes et des Kchatryas; en Egypte, le contraste des rois prêtres et des rois guerriers; chez les Perses, la magophonie, sont autant de traces diverses de cet antagonisme inévitable. Lorsque le peuple juif passa du gouvernement sacerdotal à la monarchie militaire, des juges aux rois, ce fut malgré l'opposition des premiers, et bientôt, l'adoucissement de la loi religieuse envers les vaincus, et d'autres actes d'indépendance, amenèrent une rupture complète entre ces deux influences rivales. Les chapitres VIII et XV du livre Ier des Rois en sont le précieux témoignage :

SAMUEL ET SAUL.

Chapitre VIII.

1. Samuel, étant devenu vieux, établit ses fils pour *être* juges d'Israël.

2. Son fils aîné s'appelait Joël et le second Abia, et ils exerçaient les fonctions de juges à Bersabée.

3. Mais ils ne marchèrent point sur les traces de leur père; ils se laissèrent corrompre par l'avarice, reçurent des présents et écartèrent le *bon* droit *dans leurs jugements.*

4. Tous les anciens d'Israël s'étant donc rassemblés vinrent trouver Samuel à Rama.

5. Vous voyez que vous êtes devenu vieux et que vos enfants ne marchent plus sur vos traces; établissez donc sur nous un roi comme *en ont* toutes les nations, afin qu'il nous juge.

6. Or, Samuel trouva mauvais que les Israélites lui eussent fait cette proposition : donnez-nous un roi, afin qu'il nous juge, et il adressa sa prière au Seigneur.

7. Mais le Seigneur répondit à Samuel : Accordez au peuple tout ce qu'il vous demande, car ce n'est point vous qu'ils méprisent, c'est moi qu'ils méprisent et qu'ils refusent d'avoir pour roi.

8. Ils ne font en cela que ce qu'ils ont toujours fait depuis le jour que je les ai tirés d'Egypte jusqu'à présent; comme ils m'ont abandonné pour servir des dieux étrangers, ils vous traitent aussi de même.

9. Maintenant donc accordez-leur ce qu'ils vous demandent; mais auparavant déclarez-leur bien expressément et en détail quelle sera *à leur égard* la conduite de ce roi qui les gouvernera.

10. Samuel rapporta donc au peuple qui lui avait demandé un roi toutes ces paroles du Seigneur.

11. Et il ajouta : Voici quelle sera la conduite du roi qui vous gouvernera : Il prendra vos fils pour conduire ses chariots, et il s'en fera des gens de cheval pour courir devant son char.

12. Il en fera des officiers pour commander les uns mille hommes, les autres cent et les autres cinquante. Il prendra les uns pour labourer les champs et recueillir les blés, et les autres pour lui faire des armes et des chariots.

13. Il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières, des boulangères.

14. Il prendra ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers, et il le donnera à ses officiers.

15. Il exigera la dîme de vos grains et de vos vignes pour en gratifier ses eunuques et ses officiers.

16. Il prendra vos serviteurs, vos servantes et vos jeunes gens les plus forts avec vos ânes, pour les employer à son service.

17. Il prendra aussi la dîme de vos troupeaux et vous-mêmes deviendrez ses esclaves.

18. Vous crierez alors sous la main de votre roi, que vous vous serez choisi. Mais le Seigneur ne vous exaucera point en ce jour-là (parce que c'est vous-mêmes qui avez demandé un roi).

19. Le peuple ne voulut point se rendre à ce discours de Samuel : Ils lui dirent : Non, *nous ne vous écouterons point*, mais nous aurons un roi qui nous gouvernera.

20. Nous serons aussi nous-mêmes comme toutes les *autres* nations. Notre roi nous jugera, il marchera à notre tête, et combattra pour nous, dans *toutes* nos guerres.

21. Samuel ayant entendu cette réponse du peuple, la rapporta au Seigneur.

22. Et le Seigneur dit à Samuel : Accordez-leur ce qu'ils demandent et donnez-leur un roi. Samuel dit donc au peuple d'Israël : Que chacun retourne en sa ville.

Chapitre XV.

1. Or, Samuel vint dire à Saül : *C'est* moi *que* le Seigneur a envoyé pour vous sacrer roi sur son peuple d'Israël. Ecoutez donc maintenant l'ordre que le Seigneur vous donne.

2. Voici ce que dit le Seigneur des armées : Je me rappelle ce qu'Amalec a fait contre Israël et *les obstacles* qu'il mit à sa marche, lorsqu'il sortait de l'Egypte.

3. C'est pourquoi marchez maintenant contre Amalec, taillez en pièces ce peuple, et détruisez tout ce qui est à lui, comme étant dévoué à l'anathème; ne l'épargnez point [et ne désirez rien de ce qui lui appartient], mais tuez les femmes comme les hommes, les petits enfants et ceux qui sont encore à la mamelle, toutes les bêtes de gros et menu bétail, les chameaux et les chevaux.

4. Saül donna donc ses ordres au peuple, et en fit la revue à Télaïm; ils étaient 200,000 hommes de pied, *entre lesquels il y en avait* dix mille *de la tribu de* Juda.

5. Saül s'avança donc contre la ville *capitale* des Amalécites et leur dressa des embûches dans la vallée.

6. Mais Saül donna cet avis aux Cinéens : Allez, retirez-vous, sortez du milieu des Amalécites, de peur que je ne vous enveloppe avec eux dans *une ruine commune*, car, pour vous, vous avez usé de miséricorde à l'égard de tous les enfants d'Israël, lorsqu'ils venaient d'Egypte. Les Cinéens se retirèrent donc du milieu des Amalécites.

7. Saül battit ensuite les Amalécites, et les tailla en pièces depuis Hevila, le long du chemin qui conduit à Sur, laquelle est vis-à-vis de l'Egypte.

8. Il prit vif leur roi Agag, et traitant son peuple comme dévoué à l'anathème, il fit tout passer au fil de l'épée.

9. Mais Saül, de concert avec le peuple, épargna Agag, et réserva tout ce qu'il avait de meilleur dans le gros et le menu bétail, les bêtes les plus grasses et les plus fortes; *ils conservèrent donc* tout ce qu'il y avait de plus excellent, car ils ne voulurent point détruire ces choses; ils ne détruisirent que ce qui était de vil prix et méprisable.

10. Le Seigneur adressa alors la parole à Samuel, et lui dit :

11. Je me repens d'avoir fait Saül roi; car il s'est éloigné de moi, et il n'a point fait observer mes ordres. Samuel en fut vivement touché, et il cria vers le Seigneur toute la nuit.

12. Samuel partit dès le grand matin pour aller trouver Saül; mais on lui dit : Saül est allé au Carmel, et s'y est fait ériger un monument; de là, il a tourné, et passant *plus loin*, il s'est avancé vers Galgala. (Samuel vint donc trouver Saül qui offrait au Seigneur un holocauste des prémices du butin qu'il avait enlevé sur les Amalécites.)

13. Samuel vint donc trouver Saül, qui lui dit : Béni soyez-vous du Seigneur. J'ai exécuté l'ordre du Seigneur.

14. Mais Samuel lui répliqua : Qu'est-ce donc que ces cris de brebis qui retentissent à mes oreilles, et ces mugissements de bœufs que j'entends?

15. Saül répondit : C'est du pays d'Amalec qu'on les a amenés; car le peuple a voulu épargner ce qu'il y avait de meilleur dans le gros et le menu bétail pour l'immoler au Seigneur votre Dieu; mais nous avons exterminé tout le reste.

16. Samuel dit à Saül : Permettez-moi de vous rapporter ce que le Seigneur m'a déclaré cette nuit. Dites, répondit Saül.

17. Samuel ajouta : Lorsque vous étiez petit à vos propres yeux, vous êtes devenu le chef des tribus d'Israël, et le Seigneur vous a sacré roi d'Israël.

18. Le Seigneur vous a envoyé à cette expédition et vous a dit : Allez, exterminez tous ces méchants, ces Amalécites; et combattez contre eux, jusqu'à ce que vous les ayez tous détruits.

19. Pourquoi donc n'avez-vous point écouté la voix du Seigneur? *Pourquoi* vous êtes-vous laissé séduire par le *désir du* butin? et *pourquoi* avez-vous ainsi fait le mal devant le Seigneur?

20. Saül répondit à Samuel : J'ai écouté la voix du Seigneur; j'ai marché à cette expédition à laquelle il m'a envoyé; j'ai amené Agag, roi d'Amalec, et j'ai exterminé les Amalécites.

21. Le peuple a pris *seulement* des brebis et

des bœufs d'entre les dépouilles, pour les immoler à Galgala, au Seigneur votre Dieu, comme étant les prémices de *ce qui a été dévoué à* l'anathème.

22. Mais Samuel répondit : Les holocaustes et les *autres* sacrifices sont-ils donc aussi agréables au Seigneur que l'obéissance à ses ordres? Il vaut mieux *lui* obéir que *lui offrir* des victimes, et *lui* être soumis que *lui présenter* la graisse des béliers.

23. Car *le crime de* la rébellion *est comme celui de* la magie; et résister *au Seigneur, c'est comme si on se livrait au* culte criminel des *idoles ou* théraphim. *Ainsi,* parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, le Seigneur vous rejette aussi, et ne veut plus que vous soyez roi.

24. Alors Saül dit à Samuel : J'ai péché en transgressant la parole du Seigneur et les ordres que vous m'avez donnés; car j'ai eu peur du peuple et je me suis rendu à sa demande.

25. Chargez-vous donc, je vous prie, de mon péché; et venez avec moi adorer le Seigneur.

26. Samuel répondit à Saül : Je n'irai point avec vous, parce que vous avez rejeté la parole du Seigneur, et que le Seigneur vous a rejeté, ne voulant plus que vous régniez sur Israël.

27. En même temps Samuel *lui* tournant le dos pour s'en aller, Saül voulut le retenir par son manteau, qui se déchira;

28. Et Samuel lui dit : *C'est ainsi que* le Seigneur a déchiré le royaume d'Israël, et *l'a arraché* de vos mains, pour le donner à un autre qui vaut mieux que vous;

29. Et certainement celui qui a fait triompher Israël ne manquera point d'accomplir *sa parole,* et ne se repentira point *de sa résolution;* car ce n'est pas un homme, pour se repentir *en changeant de volonté.*

30. Saül dit encore : J'ai péché; mais au moins honorez-moi devant les anciens de mon peuple et en présence d'Israël; et revenez, je vous prie, adorer avec moi le Seigneur votre Dieu.

31. Samuel se retourna donc, et suivit Saül, qui adora le Seigneur.

32. Samuel dit ensuite : Qu'on m'amène Agag, roi d'Amalec. Agag se présenta donc *avec tout l'extérieur d'*un homme nourri dans les délices, et il s'écria : Puisse s'éloigner *de moi* l'amertume de la mort!

33. Mais Samuel lui répondit : Comme tant de mères ont été privées de leurs enfants par votre épée, ainsi votre mère restera sans enfant parmi les femmes. Et aussitôt il mit Agag en pièces à Galgala, devant le Seigneur.

34. Samuel s'en retourna ensuite à Rama, et Saül se retira à sa maison dans Gabaa, *ville* de Saül.

35. Or *depuis ce jour,* jusqu'au jour de sa mort, Samuel n'alla plus trouver Saül; mais Samuel pleurait amèrement Saül; et le Seigneur se repentit *ainsi* d'avoir établi Saül roi sur Israël.

Voici un exemple de ces fréquentes transplantations de peuples habituelles à la politique des conquérants orientaux. Hérodote, qui nous a laissé ce récit dans le cinquième livre de son histoire, nous apprend à la fin du même livre comment Aristogoras, soulevant l'Ionie contre Darius, fournit aux Pœoniens le moyen de retourner dans leur patrie.

TRANSPLANTATION DES POEONIENS.

12. Un spectacle dont Darius fut témoin fit naître à ce prince l'envie d'ordonner à Mégabyze de transporter les Pœoniens d'Europe en Asie. Pigrès et Mastyès, tous deux Pœoniens, aspiraient à devenir tyrans de leur patrie. Dès que Darius eut repassé en Asie, ils se rendirent à Sardes avec leur sœur, qui était belle et d'une taille avantageuse; et ayant épié l'occasion où ce prince était assis dans le faubourg des Lydiens, ils parèrent leur sœur le mieux qu'ils purent et l'envoyèrent quérir de l'eau. Elle portait un vase sur la tête, menait un cheval par la bride, qui était entortillée autour de son bras, et filait du lin. Darius, la voyant passer, y fit d'autant plus d'attention que sa conduite était contraire aux usages des femmes de Perse, de Lydie et même du reste de l'Asie. Cette raison la lui ayant fait remarquer, il ordonna à quelques-uns de ses gardes de la suivre et d'observer ce qu'elle ferait de son cheval. Ils la suivirent; elle alla à la rivière, fit boire son cheval, et, ayant rempli d'eau sa cruche, elle revint par le même chemin, sa cruche sur sa tête, la bride de son cheval passée autour du bras, et tournant son fuseau.

13. Darius, étonné du rapport de ses gardes et de ce qu'il avait vu lui-même, se la fit amener. Lorsqu'elle fut devant lui, ses frères, qui observaient tout d'un lieu voisin, se présentèrent aussi. Darius l'ayant interrogée sur son pays, ces jeunes gens répondirent qu'ils étaient Pœoniens et qu'elle était leur sœur. Ce prince leur demanda de nouveau ce qu'ils étaient venus faire à Sardes, quelle espèce d'hommes étaient les Pœoniens, et en quel endroit de la terre ils habitaient. Ils lui dirent qu'ils étaient venus lui offrir leurs services, que la Pœonie avec ses villes était située sur les bords du Strymon, que ce fleuve n'était pas éloigné de l'Hellespont, qu'ils étaient Teucriens d'origine et colonie de Troie. Telle fut la réponse à chacune de ses questions. Il voulut encore savoir si les femmes de ce pays étaient toutes aussi laborieuses que leur sœur. « Oui, seigneur, » répondirent-ils sans balancer. Tout leur manége, en effet, n'avait pour but que d'amener cette réponse.

14. Là-dessus, Darius écrivit à Mégabyze, qu'il avait laissé en Thrace avec une armée sous ses ordres, de faire sortir les Pœoniens

de leur pays et de les lui amener avec leurs femmes et leurs enfants. Aussitôt un courrier à cheval se rendit en diligence sur l'Hellespont, et, l'ayant traversé, il remit la dépêche du prince à Mégabyze. Ce général, en ayant fait lecture, prit des guides en Thrace, et marcha avec son armée contre la Pœonie.

15. Sur la nouvelle que les Perses marchaient contre eux, les Pœoniens se disposèrent à les repousser et se rendirent avec leurs forces sur les bords de la mer, s'imaginant qu'ils seraient attaqués par cet endroit; mais Mégabyze, instruit qu'ils gardaient, avec toutes leurs forces réunies, les passages du côté de la mer, prit par le haut des terres avec ses guides, et étant tombé sur leurs villes à l'improviste et avant même qu'ils s'en doutassent, il s'en empara d'autant plus aisément qu'il ne s'y trouva personne pour les défendre. Les Pœoniens, apprenant que leurs villes étaient au pouvoir de l'ennemi, se dispersèrent sur-le-champ, et chacun étant retourné chez soi, ils se rendirent aux Perses. Ainsi une partie des Pœoniens, c'est-à-dire les Siropœoniens, les Pœoples, et ceux qui occupaient cette étendue de pays qui va jusqu'au lac Prasias, furent arrachés de leurs demeures et transportés en Asie. . . . .

. . . . . .

98. Aristogoras s'embarqua et prit les devants. Lorsqu'il fut arrivé à Milet, il imagina un projet dont il ne devait résulter aucun avantage pour les Ioniens; aussi avait-il moins en vue de les obliger que de chagriner Darius. Il envoya en Phrygie vers les Pœoniens, qui avaient été transplantés des bords du Strymon, où Mégabyze les avait faits prisonniers, et qui habitaient un canton et un bourg qu'on leur avait donnés pour y vivre en leur particulier. Son député leur dit à son arrivée : « Pœoniens, Aristogoras, tyran de Milet, m'a chargé de vous donner un conseil qui vous sera salutaire si vous voulez le suivre. L'Ionie entière a pris les armes contre le roi; c'est pour vous une occasion favorable de retourner dans votre patrie sans aucun danger. Rendez-vous seulement sur les bords de la mer; quant au reste du voyage, nous y pourvoirons. »

Les Pœoniens embrassèrent ce parti avec joie. Prenant aussitôt avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils s'enfuirent vers la mer, excepté un petit nombre que la crainte du danger retint dans leur habitation. A peine furent-ils arrivés sur ses bords, qu'ils passèrent en Chios. Ils y étaient déjà, lorsqu'il survint de la cavalerie perse qui les poursuivait vivement. Ces troupes n'ayant pu les joindre, leur firent dire à Chios qu'ils eussent à revenir. Les Pœoniens ne les écoutèrent pas. Les habitants de Chios les transportèrent de leur île en celle de Lesbos, et les Lesbiens à Dorique, d'où ils se rendirent par terre en Pœonie.

Nous empruntons à Hérodote trois épisodes où les croyances de l'antiquité sur la jalousie des dieux, suscitée par le bonheur trop constant de certains hommes, sur cette dette accumulée que nous payons tôt ou tard au malheur, et sur la défiance que doit nous inspirer une prospérité trop soutenue, sont exposées ou mises en action avec un caractère frappant de vérité. Dans l'entretien de Crésus et de Solon, l'idéal grec du bonheur, le patriotisme, la piété filiale, la joie du devoir accompli, sont opposés, par la bouche de Solon, à la sensualité orientale, à l'adoration de la force et du plaisir. La chute de Psamménite, plus profonde encore que celle de Crésus, dépasse la mesure ordinaire des douleurs humaines, et c'est avec raison qu'il déclare de tels maux au-dessus de ses larmes. Une semblable expiation de son bonheur attend Polycrate, et c'est un curieux témoignage des croyances antiques sur ce sujet, que cette lettre où Amasis déclare, avec un prévoyant égoïsme, qu'il ne peut rester l'ami d'un homme si dangereusement heureux.

CRÉSUS ET SOLON.

Livre premier.

29. Tant de conquêtes ajoutées au royaume de Lydie avaient rendu la ville de Sardes très-florissante. Tous les sages qui étaient alors en Grèce s'y rendirent, chacun en son particulier; on y vit entre autres arriver Solon. Ce philosophe ayant fait, à la prière des Athéniens ses compatriotes, un corps de lois, voyagea pendant dix ans; il s'embarqua, sous prétexte d'examiner les mœurs et les usages des différentes nations, mais en effet pour n'être pas contraint d'abroger quelqu'une des lois qu'il avait établies; car les Athéniens n'en avaient pas le pouvoir, s'étant engagés par des serments solennels à observer pendant dix ans les règlements qu'il leur donnerait.

30. Solon étant donc sorti d'Athènes pour ce motif, et pour s'instruire des coutumes des peuples étrangers, alla d'abord en Egypte, à la cour d'Amasis, et de là à Sardes, à celle de Crésus, qui le reçut avec distinction et le logea dans son palais. Trois ou quatre jours après son arrivée, il fut conduit par ordre du prince dans les trésors, dont on lui montra toutes les richesses. Quand Solon les eut vues et suffisamment considérées, le roi lui parla en ces termes : « Le bruit de votre sagesse et de vos voyages est venu jusqu'à nous, et je n'ignore point qu'en parcourant tant de pays vous n'avez eu d'autre but que de vous instruire de leurs lois et de leurs usages, et de perfectionner vos connaissances. Je désire savoir quel est l'homme le plus heureux que vous ayez vu. » Il lui faisait cette question, parce qu'il se croyait lui-même le plus heureux de tous les hommes. « C'est Tellus d'Athènes, » lui dit Solon, sans le flatter et sans lui déguiser la vérité. Crésus, étonné de cette réponse : « Sur quoi donc, lui demanda-t-il avec vivacité, estimez-vous Tellus si heureux? — Parce qu'il a vécu dans une ville florissante,

reprit Solon, qu'il a eu des enfants beaux et vertueux, que chacun d'eux lui a donné des petits-fils, qui tous lui ont survécu, et qu'enfin après avoir joui d'une fortune considérable, relativement à celle de notre pays, il a terminé ses jours d'une manière éclatante; car, dans un combat des Athéniens contre leurs voisins à Eleusis, il secourut les premiers, mit en fuite les ennemis, et mourut glorieusement. Les Athéniens lui érigèrent un monument aux frais du public dans l'endroit même où il était tombé mort, et lui rendirent de grands honneurs. »

31. Tout ce que Solon venait de dire sur la félicité de Tellus excita Crésus à lui demander quel était celui qu'il estimait, après cet Athénien, le plus heureux des hommes, ne doutant point que la seconde place ne lui appartînt. « Cléobis et Biton, répondit Solon : ils étaient Argiens et jouissaient d'un bien honnête ; ils étaient, outre cela, si forts, qu'ils avaient tous deux également remporté des prix aux jeux publics. On raconte d'eux aussi le trait suivant : Les Argiens célébraient une fête en l'honneur de Junon; il fallait absolument que leur mère se rendît au temple sur un char traîné par une paire de bœufs. Comme le temps de la cérémonie pressait, et qu'il ne permettait pas à ces jeunes gens d'aller chercher leurs bœufs, qui n'étaient point encore revenus chez eux, ils se mirent eux-mêmes sous le joug, et, tirant le char sur lequel leur mère était montée, ils le conduisirent ainsi quarante-cinq stades, jusqu'au temple de la déesse. Après cette action, dont toute l'assemblée fut témoin, ils terminèrent leurs jours de la manière la plus heureuse, et la Divinité fit voir par cet événement qu'il est plus avantageux à l'homme de mourir que de vivre. Les Argiens assemblés autour de ces deux jeunes gens louaient leur bon naturel, et les Argiennes félicitaient la prêtresse d'avoir de tels enfants. Celle-ci, comblée de joie et de l'action et des louanges qu'on lui donnait, debout aux pieds de la statue, pria la déesse d'accorder à ses deux fils Cléobis et Biton le plus grand bonheur que pût obtenir un mortel. Cette prière finie, après le sacrifice et le festin ordinaire dans ces sortes de fêtes, les deux jeunes gens s'étant endormis dans le temple même, ne se réveillèrent plus, et terminèrent ainsi leur vie. Les Argiens, les regardant comme deux personnages distingués, firent faire leurs statues et les envoyèrent au temple de Delphes. »

32. Solon accordait par ce discours le second rang à Cléobis et Biton. « Athénien, répliqua Crésus en colère, faites-vous donc si peu de cas de ma félicité, que vous me jugiez indigne d'être comparé avec des hommes privés? — Seigneur, reprit Solon, vous me demandez ce que je pense de la vie humaine; ai-je donc pu vous répondre autrement, moi qui sais que la Divinité est jalouse du bonheur des humains et qu'elle se plaît à le troubler? car, dans une longue carrière, on voit et l'on souffre bien des choses fâcheuses. Je donne à un homme soixante et dix ans pour le plus long terme de sa vie : ces soixante et dix ans font vingt-cinq mille deux cents jours, en omettant les mois intercalaires; mais si chaque sixième année on ajoute un mois, afin que les saisons se retrouvent précisément au temps où elles doivent arriver, dans les soixante et dix ans vous aurez douze mois intercalaires, moins la troisième partie d'un mois, qui feront trois cent cinquante jours, lesquels, ajoutés à vingt-cinq mille deux cents, donneront vingt-cinq mille cinq cent cinquante jours. Or, de ces vingt-cinq mille cinq cent cinquante jours, qui font soixante et dix ans, vous n'en trouverez pas un qui amène un événement absolument semblable. Il faut donc en convenir, seigneur, l'homme n'est que vicissitude. Vous avez certainement des richesses considérables et vous régnez sur un peuple nombreux; mais je ne puis répondre à votre question que je ne sache si vous avez fini vos jours dans la prospérité : car l'homme comblé de richesses n'est pas plus heureux que celui qui n'a que le simple nécessaire, à moins que la fortune ne l'accompagne, et que, jouissant de toutes sortes de biens, il ne termine heureusement sa carrière. Rien de plus commun que le malheur dans l'opulence et le bonheur dans la médiocrité. Un homme puissamment riche, mais malheureux, n'a que deux avantages sur celui qui a du bonheur; mais celui-ci en a un grand nombre sur le riche malheureux. L'homme riche est plus en état de contenter ses désirs et de supporter de grandes pertes; mais, si l'autre ne peut soutenir de grandes pertes ni satisfaire ses désirs, son bonheur le met à couvert des uns et des autres, et en cela il l'emporte sur le riche. D'ailleurs, il a l'usage de tous ses membres, il jouit d'une bonne santé, il n'éprouve aucun malheur, il est beau, et heureux en enfants.

Si à tous ces avantages vous ajoutez celui d'une belle mort, c'est cet homme-là que vous cherchez, c'est lui qui mérite d'être appelé heureux. Mais, avant sa mort, suspendez votre jugement, ne lui donnez pas ce nom; dites seulement qu'il est fortuné. Il est impossible qu'un homme réunisse tous ces avantages, de même qu'il n'y a point de pays qui se suffise et qui renferme tous les biens; car, si un pays en a quelques-uns, il est privé de quelques autres; le meilleur est celui qui en a le plus. Il en est ainsi de l'homme, il n'y en a pas un qui se suffise à lui-même; s'il possède quelques avantages, d'autres lui manquent. Celui qui en réunit un plus grand nombre, qui les conserve jusqu'à la fin de ses jours et sort ensuite tranquillement de cette vie, celui-là, seigneur, mérite, à mon avis, d'être appelé heureux. Il faut considérer la fin de toutes choses et voir quelle en sera l'issue, car il arrive que Dieu, après avoir fait entrevoir la félicité à quelques hommes, la détruit souvent radicalement. »

PSAMMÉNITE ET CAMBYSE.

Livre III.

10. Psamménite, fils d'Amasis, campa vers la bouche pélusienne du Nil, où il attendit l'ennemi. Il venait de succéder à son père Amasis, qui ne vivait plus lorsque Cambyse entra en Egypte. Il était mort après un règne de quarante-quatre ans, pendant lesquels il n'éprouva rien de fâcheux. Après sa mort, on l'embauma et on le mit dans le monument qu'il s'était fait faire lui-même dans l'enceinte sacrée de Minerve. Il y eut en Egypte, sous le règne de Psamménite, un prodige : il plut à Thèbes en Egypte, ce qui n'était point arrivé jusqu'alors et ce qu'on n'a point vu depuis le règne de ce prince jusqu'à mon temps, comme le disent les Thébains eux-mêmes, car il ne pleut jamais dans la haute Egypte, et il y plut alors.

11. Lorsque les Perses eurent traversé les lieux arides et qu'ils eurent assis leur camp près de celui des Egyptiens, comme pour leur livrer bataille, les Grecs et les Cariens à la solde de Psamménite, indignés de ce que Phanès avait amené contre l'Egypte une armée d'étrangers, se vengèrent de ce perfide sur ses enfants qu'il avait laissés en ce pays lorsqu'il partit pour la Perse. Ils les menèrent au camp, et, ayant placé à la vue de leur père un cratère entre les deux armées, on les conduisit l'un après l'autre en cet endroit et on les égorgea sur le cratère. Lorsqu'on les eut tous tués, on mêla avec ce sang, dans ce même cratère, du vin et de l'eau, et tous les auxiliaires en ayant bu, on en vint aux mains. Le combat fut rude et sanglant; il y périt beaucoup de monde de part et d'autre; mais enfin les Egyptiens tournèrent le dos.

12. J'ai vu sur le champ de bataille une chose fort surprenante, que les habitants de ce canton m'ont fait remarquer. Les ossements de ceux qui périrent à cette journée sont encore dispersés, mais séparément; de sorte que vous voyez d'un côté ceux des Perses et de l'autre ceux des Egyptiens, aux mêmes endroits où ils étaient dès les commencements. Les têtes des Perses sont si tendres, qu'on peut les percer en les frappant seulement avec un caillou; celles des Egyptiens, au contraire, si dures, qu'à peine peut-on les briser à coups de pierre. Ils m'en dirent la raison et n'eurent pas de peine à me persuader. Les Egyptiens, me dirent-ils, commencent dès leur bas âge à se raser la tête; leur crâne se durcit par ce moyen au soleil, et ils ne deviennent point chauves. On voit, en effet, beaucoup moins d'hommes chauves en Egypte que dans tous les autres pays. Les Perses, au contraire, ont le crâne faible parce que, dès leur plus tendre jeunesse, ils vivent à l'ombre et qu'ils ont toujours la tête couverte d'une tiare. J'ai vu de telles choses, et aussi j'ai remarqué à Paprémis quelque chose de semblable à l'égard des ossements de ceux qui furent défaits avec Achéménès, fils de Darius, par Inaros, roi de Libye.

13. La bataille perdue, les Egyptiens tournèrent le dos et s'enfuirent en désordre à Memphis. S'étant enfermés dans cette place, Cambyse leur envoya un héraut, Perse de nation, pour les engager à traiter avec lui. Ce héraut remonta le fleuve sur un vaisseau mitylénien. Dès que les Egyptiens le virent entrer dans Memphis, ils sortirent en foule de la citadelle, brisèrent le vaisseau, mirent en pièces ceux qui le montaient, et en transportèrent les membres dans la citadelle. Les Perses ayant fait le siége de cette ville, les Egyptiens furent enfin obligés de se rendre. Les Libyens, voisins de l'Egypte, craignant d'éprouver le même sort que les Egyptiens, se soumirent sans combat. Ils s'imposèrent un tribut, et envoyèrent des présents. Les Cyrénéens et les Barcéens imitèrent les Lybiens par le même motif de crainte. Cambyse reçut favorablement les présents de ceux-ci, mais il se plaignit de ceux des Cyrénéens, sans doute parce qu'ils n'étaient point assez considérables. Ils ne se montaient en effet qu'à cinq cents mines d'argent, qu'il distribua lui-même à ses troupes.

14. Le dixième jour après la prise de la citadelle de Memphis, Psamménite, roi d'Egypte, qui n'avait régné que six mois, fut conduit, par ordre de Cambyse, devant la ville avec quelques autre Egyptiens. On les y traita avec la dernière ignominie, afin de les éprouver. Cambyse fit habiller la fille de ce prince en esclave, et l'envoya, une cruche à la main, chercher de l'eau; elle était accompagnée de plusieurs autres filles qu'il avait choisies parmi celles de la première qualité et qui étaient habillées de la même façon que la fille du roi.

Ces jeunes filles, passant auprès de leurs pères, fondirent en larmes, et jetèrent des cris lamentables. Ces seigneurs, voyant leurs enfants dans un état si humiliant, ne leur répondirent que par leurs larmes; mais Psamménite, quoiqu'il les vît et qu'il les reconnût, se contenta de baisser les yeux. Ces jeunes filles sorties, Cambyse fit passer devant lui son fils, accompagné de deux mille Egyptiens de même âge que lui, la corde au cou et un frein à la bouche. On les menait à la mort, pour venger les Mitylénien qui avaient été tués à Memphis et dont on avait brisé le vaisseau, car les juges royaux avaient ordonné que, pour chaque homme massacré en cette occasion, on ferait mourir dix Egyptiens des premières familles. Psamménite les vit défiler, et reconnut son fils qu'on menait à la mort; mais tandis que les autres Egyptiens qui étaient autour de lui pleuraient et se lamentaient, il garda la même contenance qu'à la vue de sa fille. Lorsque ces

jeunes gens furent passés, il aperçut un vieillard qui mangeait ordinairement à sa table. Cet homme, dépouillé de tous ses biens et ne subsistant que des aumônes qu'on lui faisait, allait de rang en rang par toute l'armée, implorant la compassion de chacun, et celle de Psamménite et des seigneurs égyptiens qui étaient dans le faubourg. Ce prince, à cette vue, ne put retenir ses larmes, et se frappa la tête en l'appelant par son nom. Des gardes, placés à côté de lui avec ordre de l'observer, rapportaient à Cambyse tout ce qu'il faisait à chaque objet qui passait devant lui. Etonné de sa conduite, ce prince lui en fit demander les motifs. Cambyse, votre maître, lui dit l'envoyé, vous demande pourquoi vous n'avez point jeté de cris, ni répandu de larmes, en voyant votre fille traitée en esclave, et votre fils marchant au supplice, et pourquoi vous honorez ainsi ce mendiant qui ne vous est, à ce qu'il a appris, ni parent, ni allié. — Fils de Cyrus, répondit Psamménite, les malheurs de ma maison sont trop grands pour qu'on puisse les pleurer; mais le triste sort d'un ami qui, au commencement de sa vieillesse, est tombé dans l'indigence après avoir possédé de grands biens, m'a paru mériter des larmes. »

Cambyse trouva cette réponse sensée. Les Egyptiens disent qu'elle fit verser des pleurs non-seulement à Crésus, qui avait suivi ce prince en Egypte, mais encore à tous les Perses qui étaient présents; que Cambyse fut lui-même si touché de compassion, qu'il commanda sur-le-champ de délivrer le fils de Psamménite, de le tirer du nombre de ceux qui étaient condamnés à mort, et de lui amener Psamménite même, du faubourg où il était.

15. Ceux qui étaient allés chercher le jeune prince le trouvèrent sans vie. On l'avait exécuté le premier. De là ils allèrent prendre Psamménite et le menèrent à Cambyse, auprès duquel il passa le reste de ses jours sans en éprouver aucun mauvais traitement. On lui aurait même rendu le gouvernement de l'Egypte si on ne l'eût soupçonné de chercher, par ses intrigues, à troubler l'Etat; car les Perses sont dans l'usage d'honorer les fils des rois, et même de leur rendre le trône que leurs pères ont perdu par leur révolte. Je pourrais rapporter plusieurs exemples en preuves de cette coutume; je me contenterai de ceux de Thannyras, fils d'Inaros, roi de Libye, à qui ils rendirent le royaume que son père avait possédé, et de Pausiris, fils d'Amyrtée, qui rentra aussi en possession des Etats de son père, quoique jamais aucuns princes n'eussent fait plus de mal aux Perses qu'Inaros et Amyrtée. Mais Psamménite ayant conspiré contre l'Etat, en reçut le salaire; car, ayant sollicité les Egyptiens à la révolte, il fut découvert, et, ayant été convaincu par Cambyse, ce prince le condamna à boire du sang de taureau, dont il mourut sur-le-champ. Telle fut sa fin malheureuse.

AMASIS ET POLYCRATE.

Livre III.

39. Tandis que Cambyse portait la guerre en Egypte, les Lacédémoniens la faisaient aussi contre Samos et contre Polycrate, fils d'Ajax, qui, s'étant révolté, s'était emparé de cette île. Il l'avait d'abord divisée en trois parties, et l'avait partagée avec Pantagnote et Syloson, ses frères; mais, dans la suite, ayant tué Pantagnote et chassé Syloson, le plus jeune, il la posséda tout entière. Lorsqu'il l'eut en sa puissance, il fit avec Amasis, roi d'Egypte, un traité d'amitié que ces deux princes continuèrent par des présents mutuels. Sa puissance s'accrut tout à coup en peu de temps, et bientôt sa réputation se répandit dans l'Ionie et dans le reste de la Grèce. La fortune l'accompagnait partout où il portait ses armes. Il avait cent vaisseaux à cinquante rames, et mille hommes de trait. Il attaquait et pillait tout le monde sans aucune distinction, disant qu'il ferait plus de plaisir à un ami en lui restituant ce qu'il lui aurait pris, que s'il ne lui eût rien enlevé du tout. Il se rendit maître de plusieurs îles, et prit un grand nombre de villes sur le continent. Il vainquit dans un combat naval les Lesbiens, qui étaient venus avec toutes leurs forces au secours des Milésiens, et, les ayant faits prisonniers et les ayant chargés de chaînes, il leur fit entièrement creuser le fossé qui environne les murs de Samos.

40. Amasis, instruit de la grande prospérité de Polycrate, en eut de l'inquiétude. Comme elle allait toujours en augmentant, il lui écrivit en ces termes :

« Amasis à Polycrate.

« Il m'est bien doux d'apprendre les succès d'un ami et d'un allié. Mais je connais la jalousie des dieux; ce grand bonheur me déplaît. J'aimerais mieux, pour moi et pour ceux à qui je m'intéresse, tantôt des avantages et tantôt des revers, et que la vie fût alternativement partagée entre l'une et l'autre fortune, qu'un bonheur toujours constant et sans vicissitude; car je n'ai jamais ouï parler d'aucun homme qui, ayant été heureux en toutes choses, n'ait enfin péri malheureusement. Ainsi donc, si vous voulez m'en croire, vous ferez contre votre bonne fortune ce que je vais vous conseiller. Examinez quelle est la chose dont vous faites le plus de cas et dont la perte vous serait le plus sensible. Lorsque vous l'aurez trouvée, jetez-la loin de vous, et de manière qu'on ne puisse jamais la revoir. Que si, après cela, la fortune continue à vous favoriser en tout sans mêler quelque disgrâce à ses faveurs, ne manquez pas d'y apporter le remède que je vous propose. »

41. Polycrate, ayant lu cette lettre, fit de sérieuses réflexions sur le conseil d'Amasis, et, le trouvant prudent, il résolut de le suivre. Il chercha parmi toutes ses raretés quelque chose

dont la perte pût lui être sensible ; il s'arrêta à une émeraude montée en or, qu'il avait coutume de porter au doigt et qui lui servait de cachet. Elle était gravée par Théodore de Samos, fils de Téléclès. Résolu de s'en défaire, il fit équiper un vaisseau, et étant monté dessus, il se fit conduire en pleine mer. Lorqu'il fut loin de l'île, il tira son anneau et le jeta dans la mer, à la vue de tous ceux qu'il avait menés avec lui. Cela fait, il retourna à terre.

42. Dès qu'il fut rentré dans son palais, il parut affligé de sa perte. Cinq ou six jours après, un pêcheur, ayant pris un très-gros poisson, le crut digne de Polycrate. Il le porta à son palais, demanda à parler au prince ; et l'ayant obtenu : « Seigneur, dit-il en le lui présentant, voici un poisson que j'ai pris. Quoique je gagne ma vie du travail de mes mains, je n'ai pas cru devoir le porter au marché : il ne peut convenir qu'à vous, qu'à un puissant prince, et je vous prie de le recevoir. »

Ce discours plut à Polycrate. » Je te sais gré, mon ami, lui dit-il, de m'avoir apporté ta pêche. Ton présent me fait plaisir, et ton compliment ne m'en fait pas moins. Je t'invite à souper. » Le pêcheur retourna chez lui, flatté d'un si bon accueil. Cependant les officiers de cuisine ouvrent le poisson, et, lui trouvant dans le ventre l'anneau de Polycrate, ils allèrent pleins de joie le lui porter en diligence, et lui contèrent la manière dont ils l'avaient trouvé. Polycrate imagina qu'il y avait en cela quelque chose de divin. Il écrivit à Amasis tout ce qu'il avait fait et tout ce qui lui était arrivé, et remit sur-le-champ sa lettre à un exprès pour être portée en Egypte.

43. Le prince, en ayant fait la lecture, reconnut qu'il était impossible d'arracher un homme au sort qui le menaçait, et que Polycrate ne pourrait finir ses jours heureusement, puisque la fortune lui était si favorable en tout, qu'il retrouvait même ce qu'il avait jeté loin de lui. Il lui envoya un héraut à Samos, pour renoncer à son alliance. Il la rompit, parce qu'il craignait que, si la fortune de Polycrate venait à changer et qu'il lui arrivât quelque grand malheur, il ne fût contraint de le partager en qualité d'allié et d'ami.

LIVRE DEUXIÈME.

FRAGMENT DES SEPT DEVANT THÈBES. — CHANT DORIEN. — SPARTE ET SES HILOTES. — FRAGMENTS DE PLATON SUR SPARTE. — CHANT SUR HARMODIUS ET ARISTOGITON. — FRAGMENTS DE PLATON SUR ATHÈNES. — LE PAUVRE A ATHÈNES. — ÉTUDE SUR LE DIALOGUE D'HIÉRON DE XÉNOPHON.

La guerre des Epigones, cette légende de la Grèce primitive, est devenue sous la main du grand poëte qui a peint Prométhée luttant contre Jupiter, un drame d'une réalité si imposante, que les Athéniens, comme le dit Aristophane, ne pouvaient le voir sans être remplis d'une fureur guerrière. Nous détachons de l'œuvre d'Eschyle, traduite par M. Pierron, cette scène animée et instructive où l'Espion dépeint à Etéocle les guerriers qui s'avancent contre Thèbes, et donne de leurs armures couvertes d'emblèmes une description précieuse pour ceux qui aiment à voir vivre et agir les hommes du temps passé.

FRAGMENT DES SEPT DEVANT THÈBES.

Le Chœur, l'Espion, Étéocle, les six chefs thébains.

L'ESPION.

J'ai tout examiné; écoutez quelles sont les dispositions de l'ennemi, et ce que le sort a décidé entre eux pour l'attaque des portes: Tydée menace déjà la porte Prœtide; il frémit de rage; mais le devin ne permet pas qu'il traverse les flots de l'Isménus, car les entrailles des victimes ne sont pas favorables. Tydée furieux brûle de combattre; comme un dragon qui siffle à l'ardeur du midi, il accable de ses clameurs, de ses injures, le devin, sage fils d'Oïclée; il l'accuse d'éviter en lâche la mort et le combat. Le guerrier secoue, en criant, trois aigrettes épaisses, crinières de son casque, et les sonnettes d'airain qui pendent à son bouclier sonnent l'épouvante. Sur le bouclier il porte un fastueux emblème, c'est l'image du ciel, avec ses astres resplendissants; au milieu brille la pleine lune, la reine des astres, l'œil de la nuit. C'est ainsi que Tydée, fier de sa magnifique armure, debout sur les rives du fleuve, appelle à grands cris le combat. Tel un cheval fougueux s'irrite contre le frein, impatient de s'élancer au signal de la trompette. Quel guerrier lui opposeras-tu? Si les barrières de la porte de Prœtus cèdent à ses efforts, qui se flatte de l'arrêter?

ÉTÉOCLE.

La magnificence d'une armure n'a rien qui m'effraye : des emblèmes ne font pas des blessures; des panaches, des sonnettes ne tuent pas sans la lance. Cette nuit dont tu parles, ce ciel qui sur son bouclier étincelle du feu des astres, c'est peut-être le présage du destin d'un insensé. S'il meurt, si la nuit s'appesantit sur ses yeux, ce fastueux emblème aura eu sa signification juste et précise; celui qui le porte a lui-même présagé sa défaite. Voilà celui qui défendra la porte de Prœtus : à Tydée j'opposerai le noble fils d'Astacus, un généreux guerrier, fidèle à la loi du devoir et qui déteste une jactance impudente; la honte lui fait peur, jamais on ne vit en lui un lâche. Ménalippe est le rejeton de ces hommes nés des dents semées du monstre, qui survécurent à leur premier combat; plus que nul autre, Ménalippe est Thébain; les dés du dieu Mars décideront le succès; mais c'est Ménalippe avant tous que les droits du sang appellent à défendre, contre les ennemis, la mère qui l'a enfanté.

LE CHŒUR.

Puissent les dieux favoriser notre défenseur! C'est la justice, c'est l'amour de la patrie qui arme le bras du guerrier; mais je tremble de voir le sanglant trépas de ceux qui nous sont chers.

L'ESPION.

Puissent les dieux exaucer vos vœux pour lui! La porte d'Electre est échue à Capanée, un autre géant, plus formidable encore que le premier. Son audace superbe n'est pas d'un mortel. Il fait à nos murs d'affreuses menaces; Fortune, garde-nous de leurs effets! Que le ciel y consente, que le ciel s'y oppose, il renversera Thèbes, dit-il; le courroux même de Jupiter tomberait sur lui, il ne s'arrêterait pas; les éclairs, les traits de la foudre ne sont pour Capanée que les chaleurs du Midi. Son emblème, c'est un homme nu, la main armée d'un flambeau allumé. Cette figure dit en lettres d'or : *Je brûlerai la ville*. Contre un pareil guerrier envoie..... Qui osera l'attendre? Qui soutiendra sans frayeur les menaces de Capanée?

ÉTÉOCLE.

Le voilà; et nous avons ici plus d'un avantage. Quand les hommes se livrent à des pensées présomptueuses, c'est dans leurs propres discours qu'ils trouvent d'incorruptibles accusateurs. Capanée profère des menaces, il se

prépare à les accomplir. Plein de mépris pour les dieux, enflammé d'une folle joie, il déchaîne sa langue; mortel, il vomit contre les cieux une tempête d'injures : Jupiter entendra ses clameurs. Bientôt, j'en ai la ferme espérance, tombera la foudre vengeresse, la foudre qui brûle, et qui ne ressemble pas aux chaleurs d'un soleil de midi. A cet homme dont la bouche est pleine d'insolents discours j'oppose un brave guerrier, un cœur brûlant de courage, l'impétueux Polyphonte, défense qui suffira au poste, avec l'aide de la tutélaire Diane et des autres dieux. Dis-moi quels autres chefs le sort a destinés aux autres portes.

LE CHOEUR.

Périsse celui qui lance contre Thèbes ces terribles menaces ! Qu'il tombe frappé du trait de la foudre avant qu'il envahisse mes foyers, avant que sa lance orgueilleuse me chasse de mes retraites virginales !

L'ESPION.

Celui que le sort a désigné ensuite pour l'attaque des portes, c'est Etéoclus; son nom, le troisième, s'est élancé du casque d'airain : c'est contre la porte Néitide qu'il poussera ses soldats. Il ramène sur elles-mêmes ses cavales qui frémissent sous le joug, impatientes de voler vers nos portes. A travers les muselières, siffle, avec un bruit étrange, le souffle de leurs naseaux. Son bouclier est orné d'un emblème qui n'est pas sans audace. C'est un soldat qui monte les degrés d'une échelle; il attaque une tour ennemie, il veut la prendre d'assaut; de sa bouche partent ces mots écrits : *Mars lui-même ne me renverserait pas.* A ce chef il faut envoyer aussi un digne adversaire, un guerrier qui détourne de cette ville le joug de l'esclavage.

ÉTÉOCLE.

Le voici celui que j'enverrai, et ce choix est d'un heureux présage. Il va partir; son bras ne porte point d'emblème orgueilleux; mais le fils de Créon, le descendant des enfants de la terre, Mégarée, ne s'effrayera point d'un hennissement de cavales fougueuses, il restera inébranlable à son poste; ou, par sa mort, il s'acquittera de sa dette envers son pays, ou, vainqueur des deux guerriers, Etéoclus et l'image, et maître de la ville qui brille sur le bouclier, il ornera de cette riche dépouille la maison de son père. A un autre présomptueux, ne m'épargne aucun détail.

LE CHOEUR.

Que tes armes soient heureuses, ô défenseur de nos foyers ! Que nos ennemis connaissent l'infortune ! Ils lancent contre Thèbes d'insolentes menaces; leur âme est pleine d'une rage insensée. Puisse Jupiter vengeur tourner à leur tour sur eux-mêmes un regard de courroux !

L'ESPION.

Le quatrième, celui qui s'avance à grands cris pour assaillir la porte voisine de Minerve Oncée, c'est Hippomédon, une gigantesque figure. A voir tourner entre ses mains, comme une roue, l'aire immense, l'orbe de son bouclier, j'ai frissonné, je ne le nierai pas. Ce n'était pas un artisan vulgaire, celui qui grava ce bouclier. On y voit Typhon : une fumée noire, cette sœur agile du feu, sort de sa bouche enflammée. Des serpents enlacés courent, incrustés sur le bord saillant qui embrasse le bouclier. Et lui, il pousse d'affreuses clameurs; et tout plein du dieu Mars, furieux comme une bacchante, la rage des combats transporte son âme; ses regards lancent la terreur. Aux efforts d'un tel guerrier il faut une vigoureuse résistance : déjà de ce côté on nous annonce insolemment notre défaite.

ÉTÉOCLE.

D'abord Pallas Oncée a les yeux sur nous; voisine de la porte menacée, son courroux châtiera l'insolence d'Hippomédon. Elle nous défendra, comme la femelle ses petits, contre le dragon formidable. Et l'homme que j'ai choisi pour opposer à cet homme, c'est Hyperbius, le vaillant fils d'Œnops, qui brûle, en cette décisive conjoncture, de connaître déjà son destin. Sa taille, sa bravoure, l'appareil de ses armes, rien chez lui ne prête au reproche. Mercure m'a inspiré. Hippomédon aura un digne adversaire; ennemi contre ennemi d'abord, puis sur les deux boucliers les dieux ennemis : Hippomédon porte l'image de Typhon vomissant la flamme; sur le bouclier d'Hyperbius, on voit Jupiter assis, tenant en main son trait enflammé, et Jupiter n'a point encore connu de vainqueur. Heureux partage de la bienveillance des dieux, nous sommes avec les vainqueurs, eux avec les vaincus. Jupiter, dans le combat, triomphe de Typhon. Tel sera, sans nul doute, le sort des deux adversaires; Hyperbius, comme le présage l'emblème, sera protégé par Jupiter, dont il porte l'image sur son bouclier.

LE CHOEUR.

Oui, j'en ai l'espoir assuré, celui qui porte sur son bouclier la figure de l'ennemi de Jupiter, ce corps d'un dieu que la terre a englouti, cette image odieuse aux hommes et aux dieux immortels, oui, la tête de cette impie se brisera sur nos portes.

L'ESPION.

Puisse votre souhait s'accomplir ! Le cinquième chef doit attaquer la porte de Borée; il est posté non loin du tombeau d'Amphion, fils de Jupiter. Il en jure par la lance qu'il tient, par cette lance pour lui plus sacrée qu'un dieu, plus chère que ses yeux mêmes : il saccagera la ville de Cadmus en dépit de Jupiter ! Le guerrier qui pousse ces cris audacieux, c'est le rejeton d'une chasseresse des montagnes; c'est un bel enfant encore plutôt qu'un homme : à peine ses joues s'ombragent de leur premier duvet, de ce poil naissant, abondante végétation de la puberté. Son nom est

celui des vierges, mais non pas son cœur si farouche : son regard lance l'épouvante. Lui aussi, ce guerrier qui marche à l'assaut, il connaît la morgue des emblèmes. Sur son bouclier d'airain, sur ce champ circulaire qui protége son corps, il porte, fixée par des clous, l'image de cet être qui fut l'opprobre de notre ville, le sphinx dévorant; le monstre brille à la lumière, relevé en bosse; sous lui on voit abattu un des Cadmiens, image destinée sans doute à recevoir tous nos traits. Il n'est point venu, certes, pour marchander le combat; ce n'est point pour se déshonorer que Parthénopée, l'Arcadien, est arrivé des contrées lointaines. Etranger, Parthénopée a été élevé dans Argos. C'est pour payer sa nourrice des soins qu'il a reçus dans son enfance qu'il est là, lançant contre nos tours d'effroyables menaces; puissent les dieux ne pas les accomplir!

ÉTÉOCLE.

Oui, si les dieux leur accordaient ce qu'ils rêvent dans leurs espérances impies; oui, sans doute, nos remparts périraient rasés, bouleversés de fond en comble; mais à ce guerrier aussi, à cet Arcadien dont tu parles, je puis opposer un guerrier. Celui-là ne connaît pas la jactance; mais son bras sait agir : c'est Actor, le frère du dernier que j'ai nommé. Actor, qui ne permettra pas qu'une langue intempérante verse jamais l'insulte au sein de nos murs mêmes, affreux surcroît de malheur; ni qu'un homme pénètre jamais dans Thèbes; qui sur son bouclier ennemi porte l'image féroce du plus détesté des monstres. Exposée aux coups, percée de mille traits au pied de nos remparts, les gémissements plaintifs de l'image retentiront dans le cœur du guerrier qui s'en est couvert. Daignent les dieux vérifier mes paroles!

LE CHOEUR.

L'effrayant récit a bouleversé mon âme; mes cheveux se hérissent d'horreur aux arrogantes menaces de ces blasphémateurs impies. Puissent-ils, sur cette terre, expirer frappés par la main des dieux!

L'ESPION.

Le sixième guerrier, c'est le plus sage des hommes; c'est ce devin si brave dans les combats, Amphiaraüs. Il doit attaquer la porte d'Homoloïs. Tantôt c'est Tydée qu'il maudit, l'homicide Tydée qui a porté la désolation dans Argos, l'auteur de tous les maux des Argiens, l'évocateur des furies, le ministre du carnage, le séducteur qui a entraîné Adraste dans l'abîme. Tantôt il s'adresse à ton déplorable frère : Polynice! s'écrie-t-il; et ce nom qu'il décompose[1], ce nom dont il prononce séparément les deux moitiés, c'est déjà un reproche. Certes, dit-il encore, cette œuvre est bien digne de plaire aux dieux; elle sera célébrée dans la bouche des hommes, mémorable à jamais : ruiner la ville de tes pères, les temples des dieux de ton pays, lancer contre Thèbes une armée étrangère! Quelle expiation te lavera du sang de ta mère versé à grands flots? Comment ta patrie, livrée au fer par ton ambition, combattrait-elle jamais sous tes lois? Moi, je le sais, j'engraisserai cette terre, je resterai enseveli dans les plaines ennemies; combattons, j'espère une mort qui ne sera pas sans gloire. — Ainsi parle le devin; le guerrier porte à son bras un bouclier d'airain, ouvrage d'une main habile; mais nul emblème n'apparaît dans le cercle. Il veut, non point paraître brave, mais l'être. Son âme est un sol fécond où germent les prudents conseils. N'oppose à un tel homme, crois-moi, que de sages et vaillants adversaires. Il est redoutable, celui qui respecte les dieux.

ÉTÉOCLE.

Fortune! fortune! devais-tu associer cet homme juste au plus scélérat des mortels! En toute affaire il n'y a rien de plus funeste que la société des méchants : le fruit en est amer; c'est un champ de misères où l'on moissonne la mort. Embarquez-vous, hommes pieux, avec des nautoniers impies, avec une troupe criminelle, et vous périrez ainsi que cette race détestée des dieux. Qu'un homme juste vive au milieu d'un peuple inhospitalier, insouciant des devoirs à rendre aux immortels; enveloppé, malgré son innocence, dans le filet qui enlace ses concitoyens, frappé comme eux de la verge du ciel, il périra : tel ce devin, ce fils d'Oïclée, cet homme sage, juste, brave, pieux, ce grand prophète s'est mêlé à des mortels impies, pleins d'une morgue audacieuse; on a fait violence à son cœur, je le crois; mais quand ces hommes essayeront de retourner par la longue route qui les a amenés d'Argos, Amphiraüs sera entraîné dans leur défaite et dans leur fuite : ainsi le veut Jupiter; je pense même qu'il ne donnera point l'assaut à nos portes, non qu'il manque de courage et que son âme connaisse la lâcheté, mais il sait qu'il périra dans le combat, si les oracles d'Apollon se vérifient; et Apollon se tait, ou il dit ce qui s'accomplira. Toutefois, au devin j'oppose Lasthène : ce guerrier, terrible à l'ennemi, défendra la porte d'Homoloïs. La prudence du vieillard s'unit dans Lasthène à la vigueur du jeune homme; son coup d'œil est rapide, sa main prompte, et sa lance s'adresse à l'endroit que ne couvre point le bouclier. — Mais c'est le ciel qui décide du succès des mortels!

LE CHOEUR.

Exaucez, grands dieux, nos justes prières; faites que Thèbes triomphe; détournez de ce pays les maux de la guerre; qu'ils retombent sur les assaillants! Que l'ennemi périsse, écrasé au pied de nos tours par la foudre de Jupiter!

L'ESPION.

Le septième enfin, celui qui marche à la septième porte, je dois le nommer : c'est ton

(1) Polynice est composé de deux mots, *beaucoup* et *querelle*.

frère! Quelles imprécations il lance contre cette ville! Quel sort funeste il lui prépare dans ses vœux! Monter sur les tours, se proclamer roi par la voix des hérauts, entonner le chant qui célébrera notre ruine, te joindre, te donner la mort s'il périt, ou, si vous vivez, se venger sur toi d'un bannissement honteux par un exil qui te couvre de honte: c'est ainsi que Polynice nous menace, et il invoque les dieux protecteurs du pays de ses pères, il les conjure de prêter l'oreille à ses vœux! Son bouclier, d'un beau travail, sort à peine des mains de l'artisan: sur ce bouclier apparaissent deux figures, un guerrier couvert d'une armure d'or, une femme qui s'avance d'un pas majestueux et qui conduit le guerrier par la main. *Je suis la justice*, disent les lettres de l'inscription, *je ramènerai cet homme, je lui rendrai sa patrie et l'héritage de ses pères.* — Tels sont les emblèmes imaginés par ces chefs. C'est à toi de décider quel sera l'adversaire de Polynice. Mon rapport a été fidèle comme toujours; vois maintenant, pilote de l'Etat, à gouverner le navire.

ÉTÉOCLE.

O race frappée de démence par le ciel! objet d'horreur pour les dieux! race d'Œdipe, ô mon déplorable sang! Ah! c'est aujourd'hui que s'accomplissent les imprécations de mon père! Mais non, point de larmes, point de gémissements; n'engendrons pas leurs insupportables lamentations. — Polynice, mortel digne de ton nom, c'est tout à l'heure qu'on saura à quoi servent les emblèmes, qu'on verra, si pour rentrer dans ta patrie, il te suffit de ces lettres d'or gravées sur un bouclier, indiscret témoignage du délire de ton âme! Oui, si la justice, si cette vierge, fille de Jupiter, dirigeait ton cœur et ton bras, oui, tu pourrais espérer. Mais ni à l'instant où tu quittas le flanc ténébreux de ta mère, ni dans tes premiers ans, ni au jour de l'adolescence, ni depuis que la barbe couvre ton menton, jamais la justice n'a eu pour toi une parole, jamais elle ne t'a trouvé digne de ses soins; ce n'est pas, certes, quand tu prépares la ruine de ta patrie qu'elle viendra combattre à tes côtés. Alliée à un mortel dont l'âme est capable de tous les crimes, son nom de justice serait le plus menteur des noms. Voilà ce qui fait ma confiance; c'est moi-même qui joindrai Polynice: quel autre a plus de titres à cet honneur? Oui, nous nous verrons face à face, roi contre roi, frère contre frère, ennemi contre ennemi. Courez, apportez mon armure, ma lance, mon bouclier!

Nous trouvons dans Athénée (liv. IV, p. 695) un chant attribué à Hybrias de Crète, et empreint de la fierté sauvage de cette race dorienne qui fut partout si dure pour ses esclaves, si avide et si jalouse du commandement.

CHANT DORIEN.

J'ai pour richesse une grande lance, une épée et le beau bouclier qui couvre mon corps; c'est avec cela que je laboure, c'est avec cela que je moissonne, que je recueille le doux vin de la vigne, que je me fais appeler maître par mes esclaves.

Ceux-là n'osent pas porter la lance et l'épée, et le beau bouclier qui couvre le corps. Tous, tombant à genoux devant moi, se prosternent, m'appelant leur maître et leur roi tout-puissant.

L'affreuse servitude des Hilotes étonna l'antiquité elle-même, si familière pourtant avec les maux de la servitude. Athénée (liv. XIV, p. 657) raconte qu'Agésilas, en Asie, s'offensa de se voir offrir en présent des mets délicats et les fit jeter aux Hilotes. A ce sujet, Athénée cite en passant ce qui suit:

SPARTE ET SES HILOTES.

Myron de Priène dit, dans le deuxième livre de son ouvrage sur *les Messéniens*: Les Spartiates imposent aux Hilotes d'avilissants travaux, et les accablent de toutes sortes d'outrages. Ils les forcent à se couvrir de peaux de chien. Tous les ans à époque fixe, ils les frappent sans qu'ils aient commis aucune faute, afin qu'ils n'oublient jamais qu'ils sont esclaves. En outre, s'ils voient quelqu'un d'entre eux se faire remarquer par sa bonne mine, plus qu'il ne convient à un esclave, ils le punissent de mort; et le maître est condamné à une amende pour n'avoir point réprimé cet excès de santé.

Au quarante et unième chapitre de la vie de Lycurgue, Plutarque décrit cette célèbre institution de l'*Embuscade*, qu'il ne veut pas attribuer à Lycurgue, mais dont il ne conteste pas l'existence.

Dans tout ce que nous avons vu jusqu'ici des lois de Lycurgue, nous ne trouvons aucune trace de l'injustice et de la violence qu'on leur reproche: elles étaient, dit-on, très-propres à inspirer du courage, mais fort peu capables de faire pratiquer la justice. Cette inculpation tombe sans doute sur ce qu'on appelait à Sparte *l'embuscade*, si toutefois cet établissement est de Lycurgue, comme le prétend Aristote: c'est là ce qui aura fait concevoir à Platon même la mauvaise opinion qu'il avait du gouvernement de Sparte et de son législateur. Voici en quoi cette embuscade consistait. Les gouverneurs des jeunes gens envoyaient de temps en temps courir dans la campagne ceux à qui ils connaissaient le plus d'adresse et de prudence, et ne leur donnaient que des poignards avec les vivres nécessaires. Ces jeunes gens, se dispersant chacun de son côté, se tenaient pendant le jour cachés tranquillement dans des endroits couverts, et n'en sortaient qu'à la nuit pour se répandre dans les grands chemins et égorger tous les Hilotes qu'ils rencontraient. Souvent même, en plein jour, ils tuaient dans les champs

les plus forts et les plus robustes de ces esclaves. Thucydide, dans sa guerre du Péloponèse, raconte que ceux d'entre les Hilotes que les Spartiates avaient affranchis à cause de leur courage, et qu'ils avaient conduits dans les temples pour remercier les dieux de leur liberté, disparurent bientôt après au nombre de plus de deux mille, sans que personne ait jamais pu savoir comment ils étaient morts. Aristote dit même que les éphores, dès qu'ils étaient entrés en charge, déclaraient la guerre aux Hilotes, afin qu'il fût permis de les tuer. Les Spartiates les traitaient en tout temps avec la plus grande dureté; ils les forçaient de boire avec excès, et les menaient en cet état dans les salles où l'on mangeait, pour montrer aux jeunes gens combien l'ivresse était honteuse. Là, ils les obligeaient de chanter des chansons obscènes, de danser d'une manière indécente et ridicule, et leur défendaient tout ce que ces amusements avaient de décent et d'honnête. Aussi, dans l'expédition que les Thébains firent longtemps après dans la Laconie, lorsqu'ils ordonnaient aux Hilotes, qu'ils avaient faits prisonniers, de chanter les poésies de Terpandre, d'Alcman, de Spendon le Lacédémonien, ils s'y refusaient en disant que leurs maîtres le leur avaient défendu. Lors donc qu'on a dit qu'à Lacédémone les hommes libres le sont autant qu'on peut l'être, et que les esclaves sont dans l'excès de l'esclavage, on a marqué avec assez de justesse la différence de ce gouvernement avec les autres. Pour moi, je pense que les Spartiates n'exercèrent ces cruautés que longtemps après Lycurgue, et surtout après ce grand tremblement de terre que Sparte éprouva, et dont les Hilotes profitèrent pour se soulever de concert avec les Messéniens; révolte qui causa des maux affreux dans tout le pays, et mit la ville elle-même dans le plus grand danger où elle se fût trouvée. Je ne saurais imputer à Lycurgue un établissement aussi horrible que celui de l'embuscade, quand je juge de son caractère par la douceur et la justice qu'il montra dans toute sa conduite, et auxquelles les dieux mêmes avaient rendu témoignage.

Voici le passage de Thucydide auquel Plutarque fait allusion; il se trouve au ch. 80 du liv. IV de la guerre du Péloponèse. L'affirmation de Thucydide est formelle, et l'on ne peut douter de ce grand crime des Spartiates, ni des circonstances curieuses qui l'ont accompagné.

..... Les Lacédémoniens n'étaient pas fâchés d'avoir un prétexte pour faire partir un certain nombre d'Hilotes. Depuis la prise de Pylos ils craignaient de leur part quelque révolution. Toujours le premier de leurs soins avait été de se tenir en garde contre leurs Hilotes, et voici ce qu'ils avaient osé faire, dans la crainte que leur inspirait la jeunesse de ce peuple nombreux. Un jour, ils leur ordonnèrent de faire entre eux un choix de ceux qu'ils jugeraient avoir montré le plus de bravoure, et promirent de les mettre en liberté. En présentant ce piége, ils jugeaient que ceux qui se croiraient les plus dignes devaient être, par l'élévation de leur caractère, les plus entreprenants. Deux mille obtinrent cette funeste distinction, se promenèrent autour des temples, la tête ceinte de couronnes, comme ayant obtenu la liberté; mais peu après ils disparurent, sans qu'on ait su quel genre de mort on avait employé contre eux.

Platon a exprimé en de nombreux passages son opinion sur la forme des gouvernements, et la préférence qu'il donnait à celui de Sparte sur celui de sa patrie. Nous citons le plus formel peut-être de ces passages, et nous le ferons suivre de quelques autres qui montrent clairement que l'admiration de Platon pour Sparte n'allait point jusqu'à l'aveuglement.

FRAGMENTS DE PLATON SUR SPARTE.

Le premier des gouvernements et le plus vanté est celui de Crète et de Lacédémone; le second, que l'on met aussi au second rang, est l'oligarchie, gouvernement sujet à un grand nombre de maux; le troisième, entièrement opposé au second et moins estimé, est la démocratie. Vient enfin la tyrannie, qui ne ressemble à aucun des trois autres gouvernements, et qui est la plus grande maladie d'un Etat.

Mais au VIIIe livre de la *République*, signalant dans la république de Sparte une aristocratie dégénérée en *timocratie*, c'est-à-dire en un gouvernement où l'amour du commandement a étouffé tout le reste, il met à nu les plaies de Sparte avec cette vigueur poétique qui lui est familière :

. . . Le changement se fera donc de la manière que j'ai expliquée; mais quelle sera la forme de ce nouveau gouvernement? N'est-il pas évident qu'il retiendra quelque chose de l'ancien; qu'il prendra aussi quelque chose du gouvernement oligarchique, puisqu'il tient le milieu entre l'un et l'autre; enfin qu'il aura quelque chose de propre et de distinctif? — Sans doute. — Il conservera de l'aristocratie le respect pour les magistrats, l'aversion des gens de guerre pour l'agriculture, les arts mécaniques et les autres professions lucratives; la coutume de prendre les repas en commun, et le soin de cultiver les exercices gymnastiques et militaires. — Oui. — Ce qu'il aura de propre sera de craindre d'élever des sages aux premières dignités, parce qu'il ne se formera plus dans son sein des hommes d'une vertu simple et pure, mais des natures mélangées; de choisir plutôt, pour commander, des esprits où la colère domine et qui sont peu éclairés, plus nés pour la guerre que pour la paix; de faire un grand cas des stratagèmes et des ruses de

guerre, et d'avoir toujours les armes à la main. — Oui. — De tels hommes seront avides de richesses, comme dans les Etats oligarchiques. Adorateurs jaloux de l'or et de l'argent, ils les honoreront dans l'ombre, et les tiendront renfermés dans des coffres particuliers. Eux-mêmes, retranchés dans l'enceinte de leurs maisons comme dans autant de nids, ils prodigueront les dépenses pour des femmes et pour qui bon leur semblera. — Cela est très-vrai. — Ils seront donc avares de leur argent, parce qu'ils l'aiment et le possèdent clandestinement, et en même temps prodigues du bien d'autrui, par le désir qu'ils ont de satisfaire leurs passions. Livrés en secret à tous les plaisirs, ils se cacheront de la loi, comme un jeune débauché se cache de son père; et cela, grâce à une éducation dont la force et non la persuasion a été le principe, parce qu'on a négligé la véritable muse, celle qui préside à la dialectique et à la philosophie, et qu'on a préféré la gymnastique à la musique. — Le portrait que tu fais est celui d'un gouvernement mêlé de bien et de mal. — Tu l'as dit. Comme la colère y domine, ce qui s'y fait remarquer par-dessus tout, c'est l'ambition et la brigue. — Il est vrai.

Citons encore ce beau passage du IIe livre des *Lois*, brillant de poésie et de vérité :

Par votre institution, Spartiates, vous ressemblez moins à des citoyens qui habitent une ville qu'à des soldats campés sous une tente. Votre jeunesse est semblable à une troupe de poulains qu'on fait paître ensemble dans la prairie, sous un gardien commun. Les pères n'ont point chez vous le droit d'arracher leur enfant de la compagnie des autres, malgré son caractère farouche et sauvage, de l'élever dans la maison paternelle, de lui donner un gouverneur particulier, et de le dresser en le caressant, en l'apprivoisant, en usant des autres moyens convenables à l'éducation des enfants.

L'affranchissement d'Athènes par le meurtre d'Hipparque a été célébré dans ce chant, d'une grâce tout athénienne, qu'Athénée nous a conservé (liv. XV, p. 695).

CHANT SUR HARMODIUS ET ARISTOGITON.

Je porterai mon épée entourée de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, lorsqu'ils tuèrent le tyran et rendirent à Athènes l'égalité.

Bien-aimé Harmodius, tu n'es certes pas mort; on dit que tu habites dans les îles des bienheureux, où sont Achille aux pieds légers, et Diomède, fils de Tydée.

Je porterai mon épée entourée de feuilles de myrte, comme firent Harmodius et Aristogiton, lorsque, au milieu des sacrifices de Minerve, ils tuèrent Hipparque, le tyran.

Leur gloire vivra toujours à travers les temps, la gloire du bien-aimé Harmodius et d'Aristogiton, parce qu'ils ont tué le tyran et rendu à Athènes l'égalité.

Si Platon juge Athènes plus sévèrement que Sparte, il loue avec une délicatesse charmante les heureuses qualités de la race athénienne; et dans le Ier livre des *Lois*, nous entendons un Spartiate louer dans Athènes les dons qui manquent surtout à sa patrie.

FRAGMENTS DE PLATON SUR ATHÈNES.

Etranger Athénien, tu ne sais peut-être pas que ma famille est chargée à Lacédémone de l'hospitalité publique envers Athènes. Dès ma plus tendre jeunesse, quand j'entendais les Lacédémoniens louer ou blâmer les Athéniens, et quand on me disait : Mégille, votre ville, nous a bien ou mal servis en cette rencontre, je prenais le parti de vos concitoyens contre ceux qui en parlaient mal, et j'ai toujours conservé pour Athènes toute sorte de bienveillance. Votre accent me charme, et ce qu'on dit communément des Athéniens, que quand ils sont bons, ils le sont au plus haut degré, m'a toujours paru véritable. Ce sont, en effet, les seuls qui ne doivent point leur vertu à une éducation forcée. Elle naît en quelque sorte avec eux; ils la tiennent des dieux : elle est franche et n'a rien de fardé.

Mais au VIIIe livre des *Lois*, Platon, peignant la décadence de l'oligarchie devenant une démocratie, trouve contre les excès de la liberté athénienne d'éloquentes accusations. Il montre d'abord les avantages et les heureuses apparences de la démocratie, pour en dévoiler bientôt toutes les misères.

C'est ainsi que les citoyens sont réduits à ce triste état par la faute des gouvernants, qui, par suite, corrompent eux et leurs enfants; ceux-ci menant une vie voluptueuse, et n'exerçant ni leur corps ni leur esprit par les travaux propres de leur âge, deviennent incapables de résister aux amorces du plaisir et à l'impression de la douleur. — Cela est vrai. — Leurs pères, uniquement occupés à s'enrichir, négligent tout le reste, et ne se mettent pas plus en peine de la vertu de ceux qu'ils ont rendu pauvres. — Sans contredit. — Or, les esprits étant ainsi disposés, lorsque les magistrats et les sujets se trouvent ensemble en voyage, dans une théorie, à l'armée, tant sur mer que sur terre, ou en quelque autre rencontre, et qu'ils s'examinent mutuellement dans les occasions périlleuses, les riches n'ont alors aucun sujet de mépriser les pauvres; au contraire, quand un pauvre, maigre et brûlé du soleil, posté dans la mêlée à côté d'un riche élevé à l'ombre et chargé d'embonpoint, le voit tout hors d'haleine et embarrassé de sa personne,

quelles pensées crois-tu qu'il lui vienne en ce moment à l'esprit? Ne se dit-il pas à lui-même que ces gens-là doivent leurs richesses à la lâcheté des pauvres? Et lorsqu'ils se rencontrent ensemble, ne se disent-ils pas les uns aux autres : En vérité, nos hommes d'importance sont bien peu de chose! — Je suis persuadé qu'ils parlent et pensent de la sorte.

— Et comme un corps infirme n'a besoin, pour tomber à bas, que du plus léger accident; que souvent même il se dérange sans qu'il survienne aucune cause extérieure; ainsi un Etat, dans la situation où je viens de le représenter, ne tarde point à être en proie aux séditions et aux guerres intestines aussitôt que, sur le moindre prétexte, les riches et les pauvres, cherchant à fortifier leur parti, appellent à leur secours, ceux-ci les habitants d'une république voisine, ceux-là les chefs de quelque Etat oligarchique; quelquefois aussi les deux factions se déchirent de leurs propres mains, sans que les étrangers entrent dans leur querelle.— Oui, vraiment. — Le gouvernement devient démocratique lorsque les pauvres, ayant remporté la victoire sur les riches, massacrent les uns, chassent les autres, et partagent également avec ceux qui restent les charges et l'administration des affaires; partage qui, dans ce gouvernement, se règle d'ordinaire par le sort. — C'est ainsi, en effet, que la démocratie s'établit, soit par la voie des armes, soit que les riches, craignant pour eux, prennent le parti de se retirer.

— Quelles seront les mœurs, quelle sera la constitution de ce nouveau gouvernement? Tout à l'heure, nous verrons un homme qui lui ressemble, et nous pourrons l'appeler l'homme démocratique. — Certainement. — D'abord, tout le monde est libre dans cet Etat; on n'y respire que l'indépendance : chacun y est maître de faire ce qu'il lui plaît. — On le dit ainsi. — Mais, partout où l'on a ce pouvoir, il est clair que chaque citoyen dispose de lui-même, et choisit à son gré le genre de vie qui lui agrée davantage. — Sans doute. — Il doit, par conséquent, y avoir dans un pareil gouvernement des hommes de toutes sortes de professions. — Oui. — En vérité, cette forme de gouvernement a bien l'air d'être la plus belle de toutes, et cette prodigieuse diversité de caractères pourrait bien en relever autant la beauté que des fleurs brodées relèvent la beauté d'une étoffe. — Pourquoi non? — Ceux du moins qui en jugeront comme les femmes et les enfants jugent des objets, je veux dire par la bigarrure, ne sauraient manquer de la préférer à toutes les autres. — Je n'ai pas de peine à le croire. — C'est dans cet Etat, mon cher ami, que chacun peut aller chercher le genre de gouvernement qui l'accommode. — Pourquoi cela? — Parce qu'il les renferme tous, chacun ayant la liberté d'y vivre à sa façon. Il semble, en effet, que si quelqu'un voulait former le plan d'un Etat, comme nous faisions tout à l'heure, il n'aurait qu'à se transporter dans un Etat démocratique : c'est un marché où sont étalées toutes les sortes de gouvernements. Il n'aurait qu'à choisir, et qu'à exécuter ensuite son dessein sur le modèle qu'il aurait choisi. — Il ne manquerait pas de modèles.

— A juger de la chose sur le premier coup d'œil, n'est-ce pas une condition bien douce et bien commode de ne pouvoir être contraint d'accepter aucune charge publique, quelque mérite que l'on ait pour la remplir; de n'être soumis à aucune autorité, si vous ne le voulez; de ne point aller à la guerre quand les autres y vont, et, tandis que les autres vivent en paix, de n'y pas vivre vous-même, si cela ne vous plaît pas; et, en dépit de la loi qui vous interdirait toute fonction dans le barreau et dans la magistrature, d'être juge ou magistrat, si la fantaisie vous en prend? — A la première vue, cette vie doit paraître délicieuse. — N'est-ce pas encore quelque chose d'admirable que la douceur avec laquelle on y traite certains criminels? N'as-tu pas vu dans quelque Etat de ce genre des hommes condamnés à la mort ou à l'exil, rester et se promener en public avec une contenance de héros, comme si personne n'y faisait attention et ne devait pas même s'en apercevoir? — J'en ai vu plusieurs. — De plus, n'est-ce pas l'effet d'une condescendance vraiment généreuse, et d'une façon de penser exempte de bassesse, que ce mépris qu'on y témoigne pour ces maximes que nous traitions tantôt avec tant de respect, en traçant le plan de notre république, lorsque nous assurions qu'à moins d'être doué d'un excellent naturel, de s'être joué, pour ainsi dire, dès l'enfance, au milieu du beau et de l'honnêteté, et d'en avoir fait ensuite une étude sérieuse, jamais on ne deviendrait vertueux? Avec quelle grandeur d'âme on y foule aux pieds ces maximes, sans se mettre en peine d'examiner quelle a été l'éducation de ceux qui s'ingèrent dans le maniement des affaires! quel empressement, au contraire, à les accueillir et à les honorer, pourvu qu'ils se disent pleins de zèle pour les intérêts du peuple! — Cela suppose, en effet, des sentiments bien généreux.

— Tels sont, avec d'autres semblables, les avantages de la démocratie. C'est, comme tu vois, un gouvernement très-agréable, où personne n'est le maître, dont la variété est charmante, et où l'égalité règne entre les choses les plus inégales. — Tu n'en dis rien qui ne soit connu de tout le monde.

Fidèle à sa méthode, qui consiste à nous montrer dans l'âme humaine les révolutions qu'il décrit ensuite dans les gouvernements, Platon trace un portrait de l'homme démocratique par excellence, qu'on croirait celui d'Alcibiade. Puis il fait voir, dans des pages justement célèbres, comment le

despotisme sort naturellement de cet excès de liberté, qui est l'écueil de la démocratie :

Il vit donc au jour le jour. Le premier désir qui se présente est le premier satisfait. Aujourd'hui il fait ses délices de l'ivresse et des chansons bacchiques ; demain il jeunera et ne boira que de l'eau. Tantôt il s'exerce au gymnase, tantôt il est oisif et n'a souci de rien. Quelquefois il est philosophe ; le plus souvent il est homme d'Etat, il monte à la tribune, il parle et agit sans savoir ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait. Un jour, il porte envie à la condition des gens de guerre, et le voilà devenu guerrier : un autre jour, il se jette dans le commerce. En un mot, il n'y a dans sa conduite rien de fixe, rien de réglé ; il ne veut être gêné en rien, et il appelle la vie qu'il mène une vie libre, agréable, une vie de bienheureux. — Tu nous as dépeint au naturel la vie d'un ami de l'égalité.— Son caractère, qui réunit en lui toutes sortes de mœurs et de caractères, a tout l'agrément et toute la variété de l'Etat populaire, et il n'est pas étonnant que tant de personnes de l'un et de l'autre sexe trouvent si beau un genre de vie où sont rassemblées toutes les espèces de gouvernements et de caractères. — Je le conçois. — Mettons donc vis-à-vis de la démocratie cet homme qu'on peut à bon droit nommer démocratique. Mettons-le.

— Il nous reste désormais à considérer la plus belle forme de gouvernement, et le caractère le plus accompli ; je veux dire la tyrannie et le tyran. — Sans doute. — Voyons donc, mon cher ami Adimante, comment se forme le gouvernement tyrannique ; et d'abord il est presque évident qu'il doit sa naissance à la démocratie. — Cela est certain.— Le passage de la démocratie à la tyrannie n'est-il pas à peu près le même que celui de l'oligarchie à la démocratie ? — Comment cela ? — Ce qu'on regarde dans l'oligarchie comme le plus grand bien, ce qui même a donné naissance à cette forme de gouvernement, ce sont les richesses excessives des particuliers, n'est-ce pas ? — Oui.— Ce qui cause sa ruine, n'est-ce pas le désir insatiable de s'enrichir, et l'indifférence que cet unique objet inspire pour tout le reste ? — Cela est encore vrai.— Par la même raison, la démocratie trouve la cause de sa perte dans le désir insatiable de ce qu'elle regarde comme son vrai bien. — Quel est ce bien ? — La liberté. Entre dans un Etat démocratique, tu entendras dire de toutes parts qu'il n'est point d'avantage préférable à celui-là, et que, pour ce motif, tout homme né libre y fixera son séjour plutôt que partout ailleurs.— Rien n'y est plus ordinaire qu'un pareil langage.

— N'est-ce pas, et c'est ce que je voulais dire, cet amour de la liberté porté à l'excès, et accompagné d'une indifférence extrême pour tout le reste, qui perd enfin ce gouvernement et rend la tyrannie nécessaire ? — Comment ? — Lorsqu'un Etat démocratique, dévoré d'une soif ardente de liberté, est gouverné par de mauvais échansons, qui la lui versent toute pure et le font boire jusqu'à l'ivresse, alors, si les gouvernants ne portent pas la complaisance jusqu'à lui donner de la liberté tant qu'il veut, il les accuse et les châtie, sous prétexte que ce sont des traîtres qui aspirent à l'oligarchie. — Assurément.— Il traite avec le dernier mépris ceux qui ont encore du respect et de la soumission pour les magistrats ; il leur reproche qu'ils sont des gens de néant, des esclaves volontaires. En public comme en particulier, il vante et honore l'égalité qui confond les magistrats avec les citoyens. Se peut-il faire que dans un pareil Etat la liberté ne s'étende pas à tout ? — Comment cela ne serait-il pas ? — Qu'elle ne pénètre pas dans l'intérieur des familles, et qu'à la fin l'esprit d'indépendance et d'anarchie ne passe jusqu'aux animaux ? — Qu'entends-tu par là ? — Je veux dire que les pères s'accoutument à traiter leurs enfants comme leurs égaux, à les craindre même ; ceux-ci à s'égaler à leurs pères, à n'avoir ni respect ni crainte pour eux, parce que autrement leur liberté en souffrirait ; que les citoyens et les simples habitants, que les étrangers même aspirent aux mêmes droits.— C'est ainsi que les choses se passent.

— Et pour descendre à de moindres objets, les maîtres, dans cet Etat, craignent et ménagent leurs disciples ; ceux-ci se moquent de leurs maîtres et de leurs gouverneurs. En général, les jeunes gens veulent aller de pair avec les vieillards et leur tenir tête, soit en paroles, soit en actions. Les vieillards, de leur côté, descendent aux manières des jeunes gens, et s'étudient à copier leurs façons, dans la crainte de passer pour des gens d'un caractère bourru et despotique. — Cela est vrai. — Mais l'abus le plus intolérable que la liberté introduise dans ce gouvernement, c'est que les esclaves de l'un et de l'autre sexe sont aussi libres que ceux qui les ont achetés. J'allais presque oublier de dire à quel point de liberté et d'égalité vont les relations entre les hommes et les femmes. — N'oublions rien, et, selon l'expression d'Eschyle, *disons tout ce qui nous viendra à la bouche.* — Fort bien. C'est aussi ce que je fais. On aurait peine à croire, à moins de l'avoir vu, combien les animaux qui sont à l'usage des hommes sont plus libres que partout ailleurs. De petites chiennes, selon le proverbe, y sont sur le même pied que leurs maîtresses ; les chevaux et les ânes, accoutumés à marcher tête levée et sans se gêner, heurtent tous ceux qu'ils rencontrent, si on ne leur cède le passage. Enfin, tout y jouit d'une pleine et entière liberté. — Tu me racontes mon propre songe : je ne vais presque jamais à la campagne que cela ne m'arrive [1].

(1) A Athènes, dit Xénophon dans *la République d'Athènes*, les esclaves et les étrangers domiciliés jouissent d'une pleine indépendance ; vous n'avez pas le droit de les frapper ; un esclave prendra le pas sur vous.

— Or, vois-tu le mal qui résulte de tout cela ? Vois-tu combien les citoyens en deviennent ombrageux, au point de se soulever, de se révolter à la moindre apparence de contrainte? Ils en viennent à la fin, comme tu sais, jusqu'à ne tenir aucun compte des lois écrites ou non écrites, afin de n'avoir absolument aucun maître. — Je le sais. — C'est de cette forme de gouvernement, si belle et si charmante, que naît la tyrannie, du moins à ce que je pense. — Charmante, en vérité; mais continue de m'en expliquer les effets. — Le même fléau qui a perdu l'oligarchie, prenant de nouvelles forces et de nouveaux accroissements par la licence générale, pousse à l'esclavage l'État démocratique : car il est vrai de dire qu'on ne peut donner dans un excès sans s'exposer à tomber dans un excès contraire. C'est ce qu'on remarque dans les saisons, dans les plantes, dans nos corps et dans les Etats, tout comme ailleurs. — Cela doit être. — Ainsi, par rapport à un Etat, comme par rapport à un simple particulier, la liberté excessive doit amener tôt ou tard une extrême servitude. — Cela doit être encore. — Il est donc naturel que la tyrannie ne prenne naissance d'aucun autre gouvernement que du gouvernement populaire; c'est-à-dire qu'à la liberté la plus pleine et la plus entière succède le despotisme le plus absolu et le plus intolérable. — C'est l'ordre même des choses.

C'est encore une satire contre la démocratie athénienne que cette apologie spirituelle de la pauvreté, jetée en passant dans le *Banquet* de Xénophon :

LE PAUVRE A ATHÈNES.

N'est-ce pas une vérité reconnue que la sécurité est préférable à la crainte, et qu'il vaut mieux être libre qu'esclave, honoré qu'honorant les autres, jouir de la confiance de son pays que lui être suspect? Or, dans cette même ville, quand j'étais riche, je craignais d'abord qu'un voleur n'enfonçât ma maison, n'enlevât mon argent, et ne me fît à moi-même un mauvais parti. Je faisais ensuite ma cour aux délateurs, me sentant plus capable d'endurer le mal que d'en faire; tous les jours de nouveaux impôts à payer, et jamais la liberté de quitter la ville pour voyager. A présent que je suis dépouillé de ce que j'avais hors de nos frontières, que je ne tire aucun revenu de mes possessions de l'Attique, qu'on a vendu mes meubles à l'encan, je dors paisiblement étendu tout de mon long; la république ne se défie plus de moi; je ne suis plus menacé, c'est moi au contraire qui déjà menace les autres. En ma qualité d'homme libre, je puis ou voyager, ou rester dans Athènes. Quand je parais, les riches se lèvent et me cèdent le haut du pavé. Autrefois j'étais, sans contredit, esclave; je suis à présent véritablement roi. Jadis je payais tribut; aujourd'hui la république, devenue tributaire envers moi, me nourrit.

Xénophon nous a laissé, dans l'entretien de Simonide et d'Hiéron, un tableau achevé des maux de la tyrannie, telle que la connaissaient les petites cités de la Grèce. Plutôt que de détacher aucun fragment d'une œuvre si heureusement construite, nous préférons donner au lecteur une étude générale sur cette élégante production du génie grec :

ÉTUDE SUR LE DIALOGUE D'HIÉRON DE XÉNOPHON.

Le dialogue de Hiéron est une œuvre de la jeunesse de Xénophon. Il le composa entre vingt-cinq et trente ans; c'est son second ouvrage. Les écrits qu'on compose dans la jeunesse ont ce caractère particulier d'appartenir moins à leur auteur qu'à leur temps; c'est-à-dire que l'écrivain, peu formé par la réflexion, n'est pas encore tout à fait lui-même; qu'il n'a guère de parti pris; qu'il est moins auteur qu'interprète; qu'il rend, en croyant les créer, les idées qui l'entourent et qui ont nourri à son insu sa jeune et impatiente pensée. L'étude du *Hiéron* nous montrera bientôt que nous avons sous les yeux un écrit de ce genre. Que les détails en soient empreints de jeunesse, que d'inutiles répétitions y trahissent quelque inexpérience, rien de plus vrai. Mais la composition du dialogue, vers la fin surtout, nous montre habilement observées les règles les plus fécondes de l'art grec; la méthode psychologique du dialogue, l'examen de conscience de Hiéron est d'un disciple intelligent de Socrate; enfin, la morale et la politique de cet écrit sont des déductions de l'idée fondamentale de la Grèce, un résumé des leçons que le jeune Grec recevait de sa patrie.

Rien de plus simple et de plus élégant que la forme de cette exposition des maux de la tyrannie. Hiéron s'entretient avec Simonide, et, dans un langage plein de cette amertume naturelle aux hommes qui souffrent en sachant que le vulgaire les croit heureux, il découvre à Simonide les secrètes blessures que lui a faites l'exercice d'un pouvoir illégitime. Ce qu'il nous faut remarquer dans les plaintes de Hiéron, c'est leur objet, c'est la nature des biens qu'il a perdus et dont le regret le consume. Nous verrons aussi du même coup ce que Xénophon regarde comme digne d'envie. Car Hiéron n'est pas un tyran ordinaire : il aime tout ce qui peut séduire de belles âmes; il sait tout le prix des biens dont il est sevré; il en connaît toutes les délicatesses, et son malheur n'a pas d'autre source que les nobles penchants de sa nature.

Ne faut-il pas être Grec pour compter parmi les fléaux des tyrans la nécessité de la résidence? C'est une des premières plaintes de Hiéron, et ce n'est pas la moins amère : « Tandis

que les particuliers vont librement dans les villes jouir du plaisir des spectacles, ou dans les assemblées publiques pour y voir ce que les hommes jugent digne de curiosité, les rois sont enchaînés chez eux. Est-il prudent à eux d'aller où ils ne seraient pas les plus forts? » (Chap. Ier.) — Plainte naïve, bien naturelle chez ce peuple d'une curiosité enfantine qui, à peine né, écouta avec ravissement les voyages merveilleux d'Ulysse, et qui plus tard venait de tous les coins de la Grèce se presser aux jeux Olympiques.

Le vulgaire croit Hiéron le plus heureux des hommes en amour. Qui donc oserait lui rien refuser? Mais si Hiéron est un philosophe, s'il cherche en amour autre chose que le plaisir, est-il heureux? Il lui manquera quelque chose : d'abord un amour qui réponde au sien, et quelque chose encore de si délicat et de si athénien qu'on croit entendre Socrate au lieu de Hiéron. Il lui manque la peine de désirer, disons mieux, le plaisir d'espérer avec inquiétude : « L'amour ne se plaît guère à se loger dans le cœur des rois. Il se nourrit d'espoir, et les plaisirs toujours prêts ne sont point de son goût; et comme on ne prendrait aucun plaisir à boire si l'on n'avait soif, qui ne connaît point le désir en amour ne connaît pas ce que l'amour a de plus doux. » (Chap. Ier.)

Nulle paix pour le tyran; il est en état de guerre avec l'humanité : « Les rois sont partout en pays ennemi; aussi jugent-ils nécessaire d'aller toujours armés et escortés. » (Chap. II.) — Ont-ils du moins les plaisirs de la guerre, la joie de la victoire? Écoutons ici Hiéron lui-même parler avec transport de ce noble plaisir qu'il ne connaît plus : « Que des citoyens d'une ville libre aient l'avantage sur l'ennemi dans un combat, il est difficile d'exprimer le plaisir qu'ils goûtent à le mettre en fuite, à le poursuivre, à le tailler en pièces; comme ils s'enorgueillissent de ce qu'ils ont fait, comme ils sont rayonnants de gloire, comme ils se réjouissent dans la pensée qu'ils ont ainsi accru les forces de la république! Chacun d'eux, à l'entendre, a ouvert d'excellents avis; il est rare d'en trouver qui ne se glorifient d'avoir tué un nombre considérable d'ennemis, tant une grande victoire leur paraît glorieuse! » (Chap. II.) — Rarement on a peint avec plus de feu et de vérité ce tumulte d'une petite cité grecque après la victoire; cette confusion joyeuse, ces vanteries patriotiques qu'on rapportait de la bataille; cet orgueil bruyant d'un peuple qui s'est sauvé lui-même des dures conséquences des défaites antiques. Mais cette page si animée doit laisser à l'historien philosophe un léger sentiment de tristesse. Il doit voir, dans cette ivresse si bien dépeinte de la cité victorieuse, un symptôme de plus de la folle ardeur qui entraînait ces petites villes à se déchirer les unes les autres, moins peut-être par ambition que par un goût effréné pour le jeu de la guerre.

Relevons dans le chapitre III, où Hiéron se plaint d'être sans amis, un mot de Xénophon qui exprime vivement sa passion pour la bienveillance d'autrui : « Etre aimé est à mes yeux un si grand bien, que celui qui le possède me semble par cela seul le favori des hommes et des dieux. » On pourrait rapprocher de cette belle pensée un grand nombre de passages où Xénophon a également marqué ce désir ardent d'être aimé de ses semblables, la seule passion peut-être dans laquelle cette âme paisible ait laissé voir quelque intempérance.

Le tyran est un ennemi public; non-seulement il n'a pas d'amis, mais il est désigné à l'inimitié des honnêtes gens. Les villes protégent leurs citoyens, mais au meurtrier d'un tyran « on élève des statues. » (Chap. IV.) — Le tyran est donc hors la loi. Il est aussi hors la nature. L'abondance d'une année fertile l'afflige, parce que la richesse enhardit le peuple et l'excite à la liberté. (Chap. V.) — La remarque a plus de portée que ne le soupçonnait Xénophon lui-même. Un peuple riche a besoin de garanties et les sait conquérir. L'industrie, autant que les idées philosophiques, a créé et assuré la liberté des peuples modernes. Cette dernière est fille du travail aussi bien que de la pensée.

Xénophon continue à faire son tyran avide de tout ce que la Grèce croyait digne d'envie; heureuse méthode, qui nous met sous les yeux tous les biens nécessaires alors au bonheur d'une âme bien née. Après l'amour vient la gloire, que Hiéron désire avec ardeur. Mais il est sevré de gloire comme il est sevré d'amour, et par la même raison. C'est qu'il est dans la nature de ces belles choses d'être accordées librement ou de perdre tous leurs charmes; et que la puissance qui les veut extorquer ne peut que les anéantir. Qu'on porte sur elles une main violente, et elles se brisent avant d'être ravies. Admirable délicatesse de la gloire et de l'amour, de ne pouvoir se passer de la liberté et de disparaître en même temps qu'elle! Hiéron en y renonçant sait tout ce qu'il perd : « Ce qui distingue l'homme des animaux, c'est le goût de la gloire; le plaisir le plus rapproché du divin, c'est le plaisir qu'elle donne. » (Chap. VII.) — C'est avec enthousiasme que Xénophon parle de la gloire; et il lui appartient d'en parler ainsi; d'abord parce qu'il parle au nom de la Grèce, éprise immodérément de la gloire, et ensuite parce qu'il s'est montré jaloux outre mesure de la bienveillance publique, dont la gloire n'est que la plus vive et plus douce expression.

Que manque-t-il au malheur de Hiéron pour qu'il soit complet? de paraître sans remède. Il faut que cette tyrannie qui l'accable soit un mal dont il ne puisse guérir, que la délivrance soit impossible, que de cet enfer moral soit écartée l'espérance. Alors la leçon sera terrible; celui qui attentera à la liberté de ses semblables saura qu'il rompt pour toujours avec la nature

et avec l'humanité, avec tous les plaisirs que la vie offre aux âmes honnêtes. Si la tyrannie, dit Simonide, est une chose si misérable, pourquoi n'y renoncez-vous pas? Hiéron répond : « C'est parce qu'il est impossible de s'en défaire qu'elle est un fléau. Comment un roi trouverait-il assez de richesses pour restituer ce qu'il a ravi, dédommager ceux qu'il a jetés en prison, rendre la vie à tant de gens qu'il a mis à mort? » (Chap. VII.) — Xénophon veut nous faire entrevoir ici le fond de l'abîme. Pour lui, la tyrannie est inexpiable. Elle condamne ceux qui l'ont aimée au pire des châtiments, qui est de la posséder toujours. Cette Circé, plus cruelle que l'autre, ne laisse plus rentrer dans l'humanité ceux qu'elle en a une fois bannis.

Si l'œuvre de Xénophon se terminait par cet irrévocable arrêt contre les rois, elle ne manquerait ni de beauté ni d'énergie, mais elle s'écarterait de l'art grec en ce qu'elle laisserait l'âme sous une impression pénible que rien n'aurait adoucie. Le génie grec a porté dans l'art ses nombreuses exigences ; il l'a empreint de son amour de l'ordre et de l'harmonie. Il permet à l'artiste d'émouvoir l'âme humaine, de l'agiter violemment de terreur ou de pitié; mais il exige qu'ensuite l'œuvre elle-même apaise les tempêtes qu'elle a soulevées, rassérène l'âme émue, et y rétablisse l'harmonieux équilibre qui en fait la force et la santé. De là, dans le drame, ces dénoûments terribles, atténués par des scènes plus douces ; de là, dans les œuvres grecques, ces fréquents adoucissements qui viennent à propos tempérer l'émotion trop forte et remettre l'âme en possession d'elle-même ; procédés bien différents de ceux de l'art moderne, qui tend surtout à laisser l'âme pleine de trouble et à l'abandonner à une émotion forte et durable à la fois.

Xénophon atténue donc avec art la sévérité de sa condamnation. Il efface peu à peu ces tristes images, et termine son œuvre par de plus consolants tableaux. Si le tyran ne peut se délivrer de la tyrannie, il peut se la rendre supportable; s'il ne peut guérir son mal, il lui est permis de l'alléger. Il peut faire avec la nature et avec l'humanité une sorte de transaction, en usant bien d'une chose mauvaise, en employant au profit de la cité les forces dont la royauté l'a rendu dépositaire. Qu'il favorise le commerce, l'agriculture; qu'il récompense ceux dont les travaux enrichissent l'Etat, qu'il excite parmi les citoyens une émulation féconde. (Chap. IX.) — Qu'il fasse de ces troupes haïes et redoutées les gardiennes de l'ordre public et de la paix de la cité. Qu'il assure par elles au laboureur le loisir pour son travail, la sûreté pour ses biens. (Chap. X.) — Qu'il emploie ses revenus à l'embellissement de la ville (Ischomaque, dans l'*Economique*, chapitre XI, compte, parmi les plaisirs de la richesse, celui de contribuer à l'embellissement de la cité) ; qu'il fortifie sa patrie et qu'il l'enrichisse ; qu'il lutte avec ses voisins de sagesse et de prudence dans le gouvernement; enfin qu'il ne fasse plus qu'un avec sa patrie : « Considérez votre patrie comme votre maison, vos concitoyens comme vos amis. » (Chap. XI.) — Mais quoi? Est-ce encore un roi que celui qui gouverne selon ces maximes? n'est-il pas plutôt le premier magistrat de la cité? et Hiéron, en gouvernant sa patrie pour son bien, n'aurait-il pas indirectement dépouillé cette royauté qu'il se croyait à jamais imposée? On croirait que telle fut l'idée de Xénophon; car le roi, devenu sage administrateur, voit se lever l'espèce d'interdiction prononcée contre lui. Il n'est plus hors la loi : « Tout le monde devient son allié. » (Chap. XI.) — Il n'est plus hors la nature : l'amour qui le fuyait commence à le chercher. (Chap. XI.) — Enfin Xénophon lui promet, comme dernière récompense de son heureux changement, ce qu'il regarde comme le bonheur le plus accompli : « Être heureux sans être haï. » (Chap. XI.) — C'est ainsi que la condamnation sévère se tourne en conseils affectueux et en douces promesses, et qu'une indulgente sagesse vient à propos récréer notre esprit, un peu attristé par une peinture si fidèle de douleurs vivement senties.

Cette courte analyse nous a montré l'influence heureuse du génie grec dans les détails et dans la composition de ce dialogue, œuvre d'un écrivain jeune encore et docile aux inspirations de son temps et de son pays. Mais c'est dans la méthode générale du dialogue que cette inspiration se fait le plus clairement sentir. Quoi de plus remarquable en effet, pour un observateur, que de voir la tyrannie attaquée, non pas au nom des maux qu'elle cause à la cité, mais au nom des ravages qu'elle fait dans l'âme du tyran? On ne saurait trop appuyer sur ce point. Ce n'est pas comme un attentat aux droits des citoyens, ce n'est pas comme une source de ruine, d'injustices et de misères publiques que la tyrannie est condamnée, c'est comme une maladie dégradante pour l'âme humaine, comme une infirmité qui la rend incapable de bonheur et de vertu ; comme une plaie intérieure qui, en même temps, la torture et l'avilit. Combien est différente la méthode qu'a suivie au seizième siècle ce jeune écrivain qui fit, lui aussi, contre la royauté absolue, un livre plein de foi et de naïve colère! Comment La Boétie veut-il rendre la tyrannie odieuse? Par le tableau des douleurs, des humiliations qu'elle impose à tout un peuple. Il veut soulever contre elle la vanité aussi bien que l'indignation. Il reproche amèrement aux sujets la honte d'une servitude volontaire, les désastres d'un pays que ses enfants abandonnent à la folie impérieuse d'un seul homme. D'où vient que l'auteur grec se place à un point de vue si différent? D'où vient que, laissant de côté les fléaux que la tyrannie répand sur les peuples, il concentre son attention sur cette âme corrompue par la possession d'un pouvoir usurpé et par une situation contre

nature ? L'un se place en dehors du tyran, l'autre est uniquement occupé à nous découvrir sa pensée. L'un ne voit que les maux d'un peuple, l'autre ne voit que l'avilissement d'une âme née pour un sort meilleur. C'est dans le génie même de la Grèce qu'il faut chercher les raisons de cette frappante différence.

Ce n'est pas la spéculation philosophique qui a conduit la Grèce à la liberté, c'est un vif sentiment de la dignité humaine qui réclame la liberté comme une condition d'existence. Cela est si vrai, que la liberté elle-même, en laquelle on n'a aucune foi théorique et absolue, est sacrifiée quand l'intérêt de la dignité de l'homme paraît devoir y gagner quelque chose. Les constitutions grecques ont bien moins en vue la liberté du citoyen que sa perfection, que sa beauté morale et physique. Aussi, l'éducation est-elle pour l'État un des instruments qu'il emploie pour polir et façonner le citoyen. Il est l'œuvre de la constitution de sa patrie; quelquefois elle n'a d'autre but que de le rendre parfait. Que veut la constitution de Lycurgue ? Agrandir Sparte? nullement. L'enrichir? encore moins. Elle veut former des Spartiates parfaits ; rien de plus. La guerre n'est pour la cité qu'une école ; les conquêtes lui sont interdites ; elle se bat pour devenir meilleure ; ou plutôt afin que nulle faculté ne soit inoccupée en elle, et que le développement du citoyen soit complet.

Quel sera donc le crime irrémédiable de la royauté absolue, ce vice originel qui la rend irréconciliable avec la Grèce ? C'est qu'elle est un obstacle au développement de l'homme; qu'elle tue sa dignité ; qu'elle rend sa vie incomplète, qu'elle entrave ses plus nobles facultés, qu'elle atrophie son âme, pour ainsi dire. On la hait, on la repousse, comme on repousserait un vêtement disgracieux et incommode qui arrêterait le développement du corps et en altérerait l'harmonie. C'est donc comme ennemie de la dignité humaine que Xénophon la condamne ; et afin de nous montrer clairement combien elle est funeste à la perfection de l'homme, il transporte la scène dans l'âme où la tyrannie elle-même réside, et qui porte le plus de marques de sa fatale influence. Que l'auteur lui-même ait fait ce calcul, je suis loin de le croire. Ce n'est jamais qu'à son insu qu'on obéit au génie de son temps et de son pays; mais il appartient à la postérité, qui voit l'ensemble des choses, de signaler dans les œuvres qui portent de telles empreintes, la trace évidente d'une inévitable inspiration.

LIVRE TROISIÈME.

MARATHON. — PERCEMENT DE L'ATHOS. — PONT DE SESTOS A ABYDOS. — ATHÈNES ET L'ORACLE DE DELPHES. — LE DEVIN HÉGÉSISTRATE. — FRAGMENT DES PERSES. — UN DISCOURS DE PÉRICLÈS. — LA PESTE D'ATHÈNES. — LES MASSACRES DE CORCYRE. — DÉPART DES ATHÉNIENS POUR LA SICILE. — DESTRUCTION DE L'ARMÉE ATHÉNIENNE. — SOCRATE ET GLAUCON. — LES DIX MILLE.

Nous détachons du liv. VI de l'Histoire d'Hérodote, le récit de cette bataille de Marathon, qui détruisit le prestige des Perses et inaugura si glorieusement la lutte de la Grèce contre l'Asie.

MARATHON.

109. Les généraux athéniens n'étaient point d'accord: les uns ne voulant pas qu'on combattît, parce qu'ils étaient en trop petit nombre; les autres, et surtout Miltiade, étant d'avis qu'on donnât la bataille. Les généraux étaient donc partagés, et le pire des deux avis allait prendre le dessus, lorsque Miltiade s'adressa au polémarque. Le polémarque s'élit par le suffrage des fèves; il donne sa voix le onzième; et, suivant un ancien règlement, elle est d'un poids égal à celle des généraux. Callimaque d'Aphidnes était alors revêtu de cette dignité. Miltiade s'adressa donc à lui : « Callimaque, lui dit-il, le sort d'Athènes est actuellement entre vos mains; il dépend de vous de la mettre dans les fers, ou d'assurer sa liberté, en acquérant une gloire immortelle, et telle que n'en a jamais approché celle d'Harmodius et d'Aristogiton. Les Athéniens n'ont jamais couru un si grand danger depuis la fondation de leur ville. S'ils succombent sous la puissance des Mèdes, livrés à Hippias, leur supplice est résolu; s'ils sont victorieux, cette ville pourra devenir la première de la Grèce. Mais comment ces choses peuvent-elles se faire? Comment le bonheur ou le malheur de la république dépendent-ils absolument de vous? c'est ce que je vais développer. Nous autres généraux, nous sommes partagés de sentiments : les uns veulent la bataille, les autres sont d'un avis contraire. Si nous différons de combattre, il est à craindre qu'il ne s'élève entre les Athéniens des dissensions qui les disposent à favoriser les Mèdes. Mais si nous livrons le combat avant que de si lâches pensées entrent dans l'esprit de quelques-uns d'entre nous, j'espère qu'avec l'aide des dieux nous remporterons la victoire. Ces choses vous regardent donc actuellement, et dépendent absolument de vous. Si vous joignez votre suffrage au mien, notre patrie sera libre, et notre république la première de la Grèce. Si vous vous rangez du parti de ceux qui ne veulent point de bataille, vous aurez en partage le contraire des biens dont je viens de vous faire l'énumération. »

110. Le polémarque, gagné par ce discours, joignit sa voix à celle de Miltiade, et la bataille fut résolue. Après cela, les généraux qui avaient été d'avis de combattre, remirent à Miltiade le commandement, quand ce fut leur tour de commander. Il l'accepta; cependant il ne voulut en faire usage que lorsque son tour fut arrivé.

111. Quand il fut venu, les Athéniens se rangèrent en bataille en cet ordre : Callimaque se mit à la tête de l'aile droite, en vertu d'une loi qui ordonne chez les Athéniens que le polémarque occupe cette aile. Après le polémarque, les tribus se suivaient, chacune suivant le rang qu'elle tenait dans l'Etat, et sans laisser d'intervalle entre elles; les Platéens les derniers, et à l'aile gauche. Depuis cette bataille, lorsque les Athéniens offrent des sacrifices dans les fêtes qu'ils célèbrent tous les cinq ans, le héraut comprend aussi les Platéens dans les vœux qu'il fait pour la prospérité des Athéniens. Suivant cet ordre de bataille, le front de l'armée athénienne se trouvait égal à celui des Mèdes; il n'y avait au centre qu'un petit nombre de rangs, et, de ce côté, l'armée était très-faible; mais les deux ailes étaient nombreuses et fortes.

112. Les Athéniens étaient rangés en bataille, et les victimes n'annonçaient rien que de favorable. Un intervalle de huit stades séparait les deux armées. Au premier signal, les Athéniens franchirent en courant cet espace. Les Perses, les voyant accourir, se disposèrent à les recevoir; mais, remarquant que, malgré leur petit nombre et le défaut de cavalerie et de traits, ils se pressaient dans leur marche, ils les prirent pour des insensés qui couraient à une mort certaine. Les barbares s'en faisaient cette idée : mais les Athéniens les ayant joints, leurs rangs serrés firent des actions mémorables. Ce sont, autant que nous avons pu le savoir, les premiers de tous les Grecs qui aient été à l'ennemi en courant, qui aient envisagé sans effroi l'habillement des Mèdes et qui aient soutenu la vue de leurs soldats, quoique alors le seul nom des Mèdes eût inspiré de la terreur aux Grecs.

113. Après un combat long et opiniâtre, les Perses et les Saces, qui composaient le centre de l'armée ennemie, enfoncèrent celui des Athéniens; et, profitant de leur avantage, ils poursuivirent les vaincus du côté des terres. Cependant les Athéniens et les Platéens remportèrent la victoire aux deux ailes; mais, laissant fuir les barbares, ils réunirent en un seul corps l'une et l'autre aile, attaquèrent les Perses et les Saces, qui avaient rompu le centre de l'armée, et les battirent. Les Perses ayant pris la fuite, les Athéniens les poursuivirent, tuant et taillant en pièces tous ceux qu'ils rencontrèrent, jusqu'à ce qu'étant arrivés sur les bords de la mer, ils demandèrent du feu et s'emparèrent de quelques vaisseaux.

114. Le polémarque Callimaque fut tué à cette bataille, après des prodiges de valeur. Stésilée, fils de Thrasylée, l'un des généraux, y périt aussi. Cynégire, fils d'Euphorion, ayant saisi un vaisseau par la partie élevée de la poupe, eut la main coupée d'un coup de hache et fut tué, ainsi que beaucoup d'autres Athéniens de distinction.

Le percement de l'Athos, qu'Hérodote nous raconte au liv. VII de son histoire, n'est pas seulement remarquable par la grandeur de l'entreprise, mais par la singulière inhabileté de l'exécution. Les Phéniciens seuls savent prendre les précautions élémentaires qu'exige le creusement d'un canal.

PERCEMENT DE L'ATHOS.

22. L'Athos est une montagne vaste, célèbre et peuplée, qui avance dans la mer et se termine du côté du continent en forme de péninsule, dont l'isthme a environ douze stades. Ce lieu consiste en une plaine avec de petites collines qui vont de la mer des Acanthiens jusqu'à celle de Torone qui est vis-à-vis. Dans cet isthme, où se termine le mont Athos, est une ville grecque nommée Sané. En deçà de Sané, et dans l'enceinte de cette montagne, on trouve les villes de Dium, d'Olophyxos, d'Acrothoon, de Thyssos et de Cléones. Le roi de Perse entreprit alors de les séparer du continent.

23. Voici comment on perça cette montagne: on aligna au cordeau le terrain près de la ville de Sané, et les barbares se le partagèrent par nations. Lorsque le canal se trouva à une certaine profondeur, ceux qui étaient au fond continuaient à creuser, les autres remettaient la terre à ceux qui étaient sur des échelles. Ceux-ci se la passaient de main en main jusqu'à ce qu'on fût venu à ceux qui étaient tout au haut du canal; alors ces derniers la transportaient et la jetaient ailleurs. Les bords du canal s'éboulèrent, excepté dans la partie confiée aux Phéniciens, et donnèrent aux travailleurs double peine. Cela devait arriver nécessairement, parce que le canal était sans talus et aussi large en bas qu'en haut. Si les Phéniciens ont fait paraître du talent dans tous leurs ouvrages, ce fut surtout en cette occasion. Pour creuser la partie qui leur était échue, ils donnèrent à l'ouverture une fois de plus de largeur que le canal ne devait en avoir, et à mesure que l'ouvrage avançait, ils allaient toujours en étrécissant, de sorte que le fond se trouva égal à l'ouvrage des autres nations. Il y avait en ce lieu une prairie, dont ils firent leur place publique et leur marché, et où l'on transportait de l'Asie une grande quantité de farines.

24. Xerxès, comme je le pense sur de forts indices, fit percer le mont Athos par orgueil, pour faire montre de sa puissance et pour laisser un monument. On aurait pu, sans aucune peine, transporter les vaisseaux d'une mer à l'autre par-dessus l'itshme; mais il aima mieux faire creuser un canal de communication avec la mer, qui fût assez large pour que deux trirèmes pussent y voguer de front. Les troupes chargées de creuser ce canal avaient aussi ordre de construire des ponts sur le Strymon.

Le pont qui unit l'Europe et l'Asie coûta la vie aux premiers qui l'entreprirent, et Xerxès ne leur pardonna pas plus d'avoir échoué, qu'à la mer d'avoir détruit leur ouvrage. Hérodote, dans son VIIe livre, nous a peint avec détail ces grands travaux.

PONT DE SESTOS A ABYDOS.

33. Pendant que Xerxès se disposait à partir pour Abydos, on travaillait à construire un pont sur l'Hellespont, afin de passer d'Asie en Europe. Dans la Chersonèse de l'Hellespont, entre les villes de Sestos et de Madytos, est une côte fort rude qui s'avance dans la mer vis-à-vis d'Abydos....

34. Ceux que le roi avait chargés de ces ponts les commencèrent du côté d'Abydos, et les continuèrent jusqu'à cette côte, les Phéniciens en attachant des vaisseaux avec des cordages de lin, et les Egyptiens se servant, pour le même effet, de cordages d'écorce de byblos. Or, depuis Abydos jusqu'à la côte opposée, il y a un trajet de sept stades. Ces ponts achevés, il s'éleva une affreuse tempête qui rompit les cordages et brisa les vaisseaux.

35. A cette nouvelle, Xerxès indigné fit donner, dans sa colère, trois cents coups de fouet à l'Hellespont, et y fit jeter une paire de ceps. J'ai ouï dire qu'il avait aussi envoyé, avec les exécuteurs de cet ordre, des gens pour marquer les eaux d'un fer ardent. Mais il est certain qu'il commanda qu'en les frappant de coups de fouet on leur tînt ce discours barbare et insensé: « Eau amère et salée, ton maître te punit ainsi parce que tu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet. Le roi Xerxès te passera de force ou de gré. C'est avec raison que personne ne t'offre de sacrifices, puisque tu es un fleuve trompeur

et salé. » Il fit ainsi châtier la mer, et l'on coupa, par son ordre, la tête à tous ceux qui avaient présidé à la construction des ponts.

36. Ceux qu'il avait chargés de cet ordre barbare l'ayant exécuté, il employa d'autres entrepreneurs à ce même ouvrage. Voici comment ils s'y prirent. Ils attachèrent ensemble trois cent cinquante vaisseaux de cinquante rames et des trirèmes, et de l'autre côté trois cent quatorze. Les premiers présentaient le flanc au Pont-Euxin, et les autres, du côté de l'Hellespont, répondaient au courant de l'eau, afin de tenir les cordages encore plus tendus. Les vaisseaux ainsi disposés, ils jetèrent de grosses ancres, partie du côté du Pont-Euxin, pour résister aux vents qui soufflent de cette mer, partie du côté de l'occident et de la mer Egée, à cause des vents qui viennent du sud et du sud-est. Ils laissèrent aussi, en trois endroits différents, un passage libre entre les vaisseaux à cinquante rames, pour les petits bâtiments qui voudraient entrer dans le Pont-Euxin ou en sortir.

Ce travail fini, on tendit les câbles avec des machines de bois qui étaient à terre. On ne se servit pas de cordages simples, comme on avait fait la première fois, mais on les entortilla, ceux de lin blanc deux à deux, ceux d'écorce de byblos quatre à quatre. Ces câbles étaient également beaux et d'une égale épaisseur, mais ceux de lin étaient à proportion plus forts, et chaque coudée pesait un talent. Le pont achevé, on scia de grosses pièces de bois suivant la largeur du pont, et on les plaça l'une à côté de l'autre, sur les câbles qui étaient bien tendus. On les joignit ensuite ensemble, et, lorsque cela fut fait, on posa dessus des planches bien jointes les unes avec les autres, et puis on les couvrit de terre qu'on aplanit. Tout étant fini, on pratiqua de chaque côté une barrière, de crainte que les chevaux et autres bêtes de charge ne fussent effrayés en voyant la mer.

Les Athéniens furent les sauveurs de la liberté de la Grèce, et Hérodote (liv. VII) leur fait honneur de son salut ; mais ce ne fut pas sans peine et sans hésitation douloureuse qu'ils abandonnèrent Athènes pour la flotte qui devait arrêter celle du grand roi. Il fallut que l'oracle de Delphes, ingénieusement interprété, leur fît accepter ce dévouement suprême comme une inspiration des dieux.

ATHÈNES ET L'ORACLE DE DELPHES.

139. Je suis obligé de dire ici mon sentiment; et quand même il m'attirerait la haine de la plupart des hommes, je ne dissimulerai pas, du moins, ce qui paraît être à mes yeux la vérité. Si la crainte du péril qui menaçait les Athéniens leur eût fait abandonner leur patrie, ou si, restant dans leur ville, ils se fussent soumis à Xerxès, personne n'aurait tenté de s'opposer au roi sur mer. Si personne n'eût résisté par mer à ce prince, voici sans doute ce qui serait arrivé sur le continent. Quand même les Péloponésiens auraient fermé l'isthme de plusieurs enceintes de murailles, les Lacédémoniens n'en auraient pas moins été abandonnés par les alliés, qui, voyant l'armée navale des barbares prendre leurs villes l'une après l'autre, se seraient vus dans la nécessité de les trahir malgré eux. Seuls et dépourvus de tout secours, ils auraient signalé leur courage par de grands exploits et seraient morts généreusement les armes à la main ; ou ils auraient éprouvé le même sort que le reste des alliés ; ou bien, avant que d'éprouver ce sort, ils auraient traité avec Xerxès quand ils auraient vu le reste des Grecs prendre le parti des Mèdes. Ainsi, dans l'un et l'autre cas, la Grèce serait tombée sous la puissance de cette nation; car le roi étant maître de la mer, je ne puis voir de quelle utilité aurait été le mur dont on aurait fermé l'isthme d'un bout à l'autre. On ne s'écarterait donc point de la vérité en disant que les Athéniens ont été les libérateurs de la Grèce. En effet, quelque parti qu'ils eussent pris, il devait être le prépondérant. En préférant la liberté de la Grèce, ils réveillèrent le courage de tous les Grecs qui ne s'étaient pas encore déclarés pour les Perses ; et ce furent eux qui, du moins après les dieux, repoussèrent le roi. Les réponses de l'oracle de Delphes, quelque effrayantes et terribles qu'elles fussent, ne leur persuadèrent pas d'abandonner la Grèce. Ils demeurèrent fermes, et osèrent soutenir le choc de l'ennemi qui fondait sur leur pays.

140. Les Athéniens, voulant consulter l'oracle, envoyèrent à Delphes des théores. Après les cérémonies usitées et après s'être assis dans le temple en qualité de suppliants, ces députés reçurent de la pythie, nommée Aristonice, une réponse conçue en ces termes : « Malheureux ! pourquoi vous tenez-vous assis? Abandonnez vos maisons et les rochers de votre citadelle ; fuyez jusqu'aux extrémités de la terre. Athènes sera détruite de fond en comble, tout sera renversé ; et le redoutable Mars, monté sur un char syrien, ruinera non-seulement vos tours et vos forteresses, mais encore celles de plusieurs autres villes. Il embrasera les temples. Les dieux sont saisis d'effroi, la sueur découle de leurs simulacres ; et déjà du faîte de leurs temples coule un sang noir, présage assuré des maux qui vous menacent. Sortez donc, Athéniens, de mon sanctuaire ; armez-vous de courage contre tant de maux. »

141. Cette réponse affligea beaucoup les députés d'Athènes ; Timon, fils d'Androbule, citoyen des plus distingués de la ville de Delphes, les voyant désespérés à cause des malheurs prédits par l'oracle, leur conseilla de prendre des rameaux d'olivier, et d'aller une seconde fois consulter les dieux en qualité de suppliants. Ils suivirent ce conseil, et lui adressèrent ces paroles : « O roi ! fais-nous une réponse plus favorable sur le sort de notre pa-

trie, par respect pour ces branches d'olivier que nous tenons entre nos mains, ou nous ne sortirons pas de ton sanctuaire et nous y resterons jusqu'à la mort. » La grande prêtresse leur répondit ainsi pour la seconde fois : « C'est en vain que Pallas emploie et les prières et les raisons auprès de Jupiter Olympien, elle ne peut le fléchir. Cependant, Athéniens, je vous donnerai encore une réponse, ferme, stable, irrévocable. Quand l'ennemi se sera emparé de tout ce que renferme le pays de Cécrops et des antres du sacré Cithéron, Jupiter, qui sait tout, accordera à Pallas une muraille de bois qui seule ne pourra être prise, ni détruite; vous y trouverez votre salut, vous et vos enfants. N'attendez donc pas tranquillement la cavalerie et l'infanterie de l'armée nombreuse qui viendra vous attaquer par terre : prenez plutôt la fuite et lui tournez le dos; un jour viendra que vous lui tiendrez tête. Pour toi, ô divine Salamine! tu perdras les enfants des femmes : tu les perdras, dis-je, soit que Cérès demeure dispersée, soit qu'on la rassemble. »

142. Cette réponse parut aux théores moins dure que la précédente, et véritablement elle l'était. Ils la mirent par écrit et retournèrent à Athènes. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils firent leur rapport au peuple. Le sens de l'oracle fut discuté, et les sentiments se trouvèrent partagés. Ces deux-ci furent les plus opposés : Quelques-uns des plus âgés pensaient que le dieu déclarait par sa réponse que la citadelle ne serait point prise, car elle était anciennement fortifiée d'une palissade. Ils conjecturaient donc que la muraille de bois dont parlait l'oracle n'était autre chose que cette palissade. D'autres soutenaient, au contraire, que le dieu désignait les vaisseaux, et que sans délai il fallait en équiper; mais les deux derniers vers de la pythie : « Pour toi, ô divine Salamine! tu perdras les enfants des femmes, tu les perdras, dis-je, soit que Cérès demeure dispersée, soit qu'on la ressemble, » embarrassaient ceux qui disaient que les vaisseaux étaient le mur de bois, et leurs avis en étaient confondus; car les devins entendaient qu'ils seraient vaincus près de Salamine, s'ils se disposaient à un combat naval.

143. Il y avait alors à Athènes un citoyen nouvellement élevé au premier rang. Son nom était Thémistocle, mais on l'appelait fils de Néoclès. Il soutint que les interprètes n'avaient pas rencontré le vrai sens de l'oracle. Si le malheur prédit, disait-il, regardait en quelque sorte les Athéniens, la réponse de la pythie ne serait pas, ce me semble, si douce. *Infortunée Salamine!* aurait-elle dit, au lieu de ces mots : « *ô divine Salamine,* » si les habitants eussent dû périr aux environs de cette île. Mais pour quiconque prenait l'oracle dans son vrai sens, le dieu avait plutôt en vue les ennemis que les Athéniens. Là-dessus, il leur conseillait de se préparer à un combat naval, parce que les vaisseaux étaient les murs de bois. Les Athéniens décidèrent que l'avis de Thémistocle était préférable à celui des interprètes des oracles qui dissuadaient le combat naval, et même, en général, de lever les mains contre l'ennemi, et conseillaient d'abandonner l'Attique et de faire ailleurs un nouvel établissement.

Il est curieux de voir les sacrifices de Mardonius avant la bataille de Platée (liv. IX), faits par un devin grec, et plus curieux encore de voir par quel prodige de courage ce devin, captif des Lacédémoniens, leur avait échappé.

LE DEVIN HÉGÉSISTRATE.

36. Mardonius désirait ardemment commencer la bataille; mais les sacrifices n'étaient pas favorables, et ne lui promettaient des succès que dans le cas où il se tiendrait sur la défensive; car il se servait, pour sacrifier à la manière des Grecs, du devin Hégésistrate d'Elée, le plus célèbre des Telliades. Cet Hégésistrate avait fait autrefois beaucoup de mal aux Spartiates, et ceux-ci l'avaient arrêté et mis dans les fers pour le punir de mort. Comme, dans cette situation fâcheuse, il s'agissait non-seulement de sa vie, mais encore de souffrir avant la mort des tourments très-cruels, il fit une chose au-dessus de toute expression. Il avait les pieds dans des entraves de bois garnies de fer. Un fer tranchant ayant été porté par hasard dans sa prison, il s'en saisit, et aussitôt il imagina l'action la plus courageuse dont nous ayons jamais ouï parler : car il se coupa la partie du pied qui est avant les doigts, après avoir examiné s'il pouvait tirer des entraves le reste du pied. Cela fait, comme la prison était gardée, il fit un trou à la muraille, et se sauva à Tégée, ne marchant que la nuit et se cachant pendant le jour dans les bois. Il arriva en cette ville la troisième nuit, malgré les recherches des Lacédémoniens en corps, qui furent extrêmement étonnés de son audace, en voyant la moitié de son pied dans les entraves sans pouvoir le trouver. Ce fut ainsi que Hégésistrate, après s'être alors échappé des mains des Lacédémoniens, se sauva à Tégée, qui n'était pas en ce temps-là en bonne intelligence avec Sparte. Lorsqu'il fut guéri, il se fit faire un pied de bois et devint ennemi déclaré des Lacédémoniens. Mais la haine qu'il avait conçue contre eux ne tourna pas, du moins, à la fin, à son avantage : car l'ayant pris à Zacynthe, où il exerçait la divination, ils le firent mourir. Mais sa mort est postérieure à la bataille de Platée.

La victoire de la Grèce, ce triomphe du petit nombre sur des multitudes, de nations libres sur l'Orient asservi, a laissé dans l'âme des Grecs une trace ineffaçable; ils ont senti tout ce qu'il y

avait de grand dans cette guerre et dans le spectacle nouveau qu'ils avaient donné au monde. Le chef-d'œuvre d'Eschyle, dont nous empruntons un long fragment à la traduction de M. Pierron, en est la preuve. « Quel homme les gouverne? dit Atossa en parlant des Grecs. — Nul homme ne les a pour esclaves ni pour sujets, répond le chœur. » Là est le secret et le prix de leur victoire.

FRAGMENT DES PERSES.

La scène est à Suse, devant le palais des rois de Perse. On voit le tombeau de Darius.

LE CHŒUR.

Ceux que vous voyez se nomment les fidèles; les autres Perses sont partis pour attaquer la terre d'Hellénie; nous, nous sommes les gardiens de ces palais remplis d'or, de richesses, et c'est à nous, ses vieux serviteurs, que le roi Xerxès, fils de Darius, a confié le soin de veiller sur son empire. Reviendront-ils ce roi, cette resplendissante armée? Un funeste pressentiment agite et bouleverse nos cœurs. L'Asie a vu partir toute la génération vigoureuse; ses cris gémissants rappellent en vain cette jeunesse guerrière. Nul courrier, nul des cavaliers de l'armée n'arrive encore pour rassurer la royale cité des Perses. Les peuples de Suze, d'Ecbatane, les habitants des antiques remparts de Cissia ont quitté leur pays : cavaliers, matelots, troupes de pied, foule innombrable armée pour les combats. Nous avons vu partir Amistrès, Artaphrénès, Mégabaze, Astape, ces chefs des Perses, ces rois sujets d'un grand roi, ces généraux de l'immense expédition; habiles à lancer la flèche, cavaliers renommés, leur aspect est formidable, leur audace dans la bataille, irrésistible. Avec eux marchaient Artembarès, si noble sur son coursier, et Masistrès, et le brave Imée à l'arc terrible, et Pharandace, et Sosthane, celui qui fait voler son char dans la plaine. Le Nil, aux flots vastes et fécondants, nous a envoyé des héros : Susicane, Pégastagon que l'Egypte a vu naître, et le chef de la ville sacrée de Memphis, le puissant Arsame, et Ariomardus qui commandait dans l'antique ville de Thèbes, et ces rameurs habiles qui habitaient les marais de l'Egypte : multitude innombrable. Puis sont venus les bataillons de la molle Lydie et tous les peuples qui couvrent le continent, sujets de Métragathe, du vertueux Arcée, deux rois serviteurs du maître. Sardes, la ville opulente, a lancé de son sein des milliers de chars, attelages de quatre, de six coursiers, effrayant spectacle pour l'ennemi. Les habitants du sacré Tmolus jurent qu'ils jetteront sur le cou de la Grèce le joug de l'esclavage; ainsi parlent Mardon, Tharybis, ces guerriers infatigables, et leurs Mysiens aux traits redoutés. La riche Babylone envoie une foule impétueuse, soldats de toute arme, matelots, archers fiers de leur adresse. Enfin toute l'Asie s'est armée du glaive, et marche à la voix redoutable de son roi. Ainsi est partie la fleur des guerriers de la Perse, et cette terre d'Asie qui les a nourris, gémit déchirée par un cuisant regret. Les pères, les épouses comptent les jours en tremblant. La royale armée, dans sa marche destructive, a déjà touché au continent qui nous fait face; elle a traversé le détroit d'Hellé, fille d'Athamas : des câbles de lin ont lié les navires, un pont solidement fixé a livré le passage, la mer a courbé la tête sous le joug.

Tout cède devant le belliqueux maître de l'Asie. Par terre, par mer, l'immense armée s'élance vers les plaines de la Grèce. Ses généraux sont braves, pleins d'une forte séve : ils se fient en leur courage. Fils de cette race qui naquit de la pluie d'or, Xerxès est l'égal des dieux, ses yeux sont pleins d'un feu sombre; c'est le regard du dragon sanglant. Des millions de bras, des milliers de vaisseaux se meuvent par sa pensée, et lui, pressant la course de son char syrien, il précipite contre les lances d'un ennemi valeureux les intrépides archers de l'Asie. Quelle bravoure pourrait soutenir le choc de l'immense armée? Quelles barrières assez puissantes arrêteraient les flots de cette mer impétueuse? Oui, mais quel mortel échapperait aux perfides trahisons de la fortune? Quel mortel peut, d'un pied agile, sauter hors du piége? Caressante et flatteuse d'abord, elle attire les humains dans un filet : on y tombe, et nul effort ne peut plus nous dégager.

Les dieux, depuis bien longtemps, ont manifesté leurs desseins sur les Perses; elle leur vient des dieux, cette ardeur qui les entraîne à l'assaut des tours, aux mêlées tumultueuses des coursiers, à la destruction des villes. A cette idée, un sombre nuage s'étend sur mon âme, l'aiguillon de la crainte pénètre mon cœur. — Malheureuse, malheureuse armée des Perses! — je tremble que Suze, la grande cité, veuve de ses fils, n'entende un tel cri retentir; qu'à ce cri ne répondent les murs de Cissia. Je tremble que votre voix, femmes éplorées, ne répète ces funestes accents : Malheureuse, malheureuse armée des Perses! que votre main ne mette vos voiles en lambeaux.

Cavaliers, fantassins, tout le peuple, comme un essaim d'abeilles, s'est précipité sur les pas du chef : prolongement commun de l'un et de l'autre continent au sein des mers, le pont leur a livré passage.

Cependant l'époux est absent, et le lit nuptial se baigne de larmes. Les femmes de la Perse vivent en proie à la douleur, abandonnées, solitaires; toutes elles poursuivent de passionnés regrets le compagnon de leur couche, entraîné par l'aveugle amour des combats.

Pour nous, Perses, qui habitons ce palais antique, redoublons de sagesse dans nos conseils; tel est notre devoir. Aussi bien nous ignorons le sort du roi Xerxès, le fils de Darius, le descendant de celui qui donna son nom à notre race. Est-ce la flèche lancée par le Perse qui a vaincu? La lance acérée du Grec est-elle triomphante?

Mais voilà qu'une lumière apparaît, brillante comme l'œil des dieux ; c'est la mère du roi, c'est ma reine : je tombe à ses pieds. Que toutes nos voix s'élèvent; offrons-lui les hommages qui lui sont dus.

Le chœur, Atossa.

LE CHOEUR.

Salut, ô reine, la plus grande des femmes de la Perse, vénérable mère de Xerxès, veuve de Darius, toi qui partageas la couche du dieu des Perses, toi qui mis au monde un dieu ! puisse notre antique fortune n'avoir point abandonné l'armée de ton fils !

ATOSSA.

Voilà le souci qui m'amène, c'est pour cela que j'ai quitté ma splendide demeure et ce lit où je reposai près de Darius. Moi aussi, l'inquiétude pénètre mon cœur de ses traits; je l'avouerai, je suis loin d'être sans crainte. Oui, mes amis, je tremble que cette richesse immense ne s'enfuie à grands pas, et qu'il ne s'écroule cet édifice de prospérité qu'a élevé Darius, non sans quelque assistance des dieux. Aussi bien mon cœur est en proie à une double inquiétude; les plus grands trésors, sans sujets, n'ont rien que j'estime; et, sans trésors, la puissance, quelle qu'elle soit, ne resplendit jamais de tout son éclat. Nos richesses n'ont pas souffert; mais je crains pour les yeux de ce corps, car l'œil d'une maison, c'est la présence du maître. Vous voyez mon trouble; dans cette incertitude, Perses, fidèles vieillards, j'ai besoin de votre avis; c'est de vous seuls que j'attends des conseils salutaires.

LE CHOEUR.

N'en doute pas, reine des Perses : faut-il parler ? faut-il agir ? Si j'ai le pouvoir, un seul mot suffira; car ceux dont tu invoques les conseils sont à toi de toute leur âme.

ATOSSA.

Mille songes pendant la nuit viennent sans cesse m'assaillir depuis que mon fils a rassemblé son armée, depuis qu'il est parti brûlant de dévaster la terre d'Ionie; mais nul ne m'a si vivement frappée que le songe de la dernière nuit. Ecoute : Il m'a semblé voir deux femmes apparaître magnifiquement vêtues : l'une était parée de l'habit des Perses, l'autre de l'habit dorien; leur taille avait plus de majesté que celle d'aujourd'hui, leur beauté était sans tache; c'étaient deux filles de la même race, deux sœurs : le sort avait fixé à chacune sa patrie : l'une habitait la terre de Grèce, l'autre la terre des barbares. Un débat, à ce qu'il me paraissait, s'éleva entre elles. Mon fils s'en aperçoit, il les arrête, il les apaise, puis l'une et l'autre il les attèle à son char, le cou captif sous les mêmes courroies; et l'une s'enorgueillissait de son harnais, et sa bouche ne résistait pas au frein; l'autre, au contraire, se cabre, de ses deux mains elle disloque les pièces du char ; elle s'élance en traînant ces débris; elle a jeté le frein et brisé son joug. Mon fils tombe. Darius, son père, accourt, le console; mais Xerxès, à cette apparition, déchire ses vêtements sur son corps. Voilà le récit de ma vision nocturne. A mon lever, je baignai mes mains dans une source pure, préparée pour le sacrifice; je m'approchai de l'autel, j'allais présenter l'offrande aux dieux qui protégent contre ces sinistres présages. Tout à coup, un aigle vient se réfugier au foyer du soleil. Saisie d'effroi, je demeurai sans voix, mes amis. Bientôt, d'un vol rapide, un épervier s'abat, et déchire de ses serres la tête de l'aigle; l'aigle épouvanté lui abandonne son corps sans résistance. Ce que j'ai vu m'a effrayée, mon récit vous remplit de crainte; car, vous le savez assez, vainqueur, mon fils deviendrait le plus glorieux des hommes; vaincu, toutefois, il n'a nul compte à rendre à ses sujets, et s'il vit, il régnera comme auparavant sur cet empire.

LE CHOEUR.

Nos discours, reine vénérable, ne veulent t'inspirer ni trop d'effroi, ni une trop grande confiance. Va présenter aux dieux tes prières; si le présage est sinistre, demande-leur d'en détourner l'effet; demande-leur pour toi, pour tes enfants, pour l'empire, pour tous tes amis, de l'accomplir s'il est heureux. Verse ensuite des libations à la terre et aux morts. Conjure Darius, ton époux, qui cette nuit t'a visitée, de t'envoyer du sein des ténèbres, à toi et à ton fils, de favorables augures, de retenir dans l'ombre de la nuit infernale les présages de malheur. Tel est mon avis; la raison est le devin qui te le donne : suis-le ; et ce songe, j'en ai la confiance, n'aura pour toi que d'heureux effets.

ATOSSA.

Tu m'as le premier interprété l'apparition nocturne, et tes paroles montrent tout ton amour, et pour mon fils et pour ma famille. Puisse l'événement n'avoir rien que de favorable ! J'accomplis ton ordre, je rentre au palais. Je vais offrir des sacrifices aux dieux, aux mânes qui nous sont chers. — Mais dites-moi, mes amis, où dit-on qu'Athènes est située ?

LE CHOEUR.

Bien loin, vers le couchant, vers les lieux où disparaît le soleil, notre puissant maître.

ATOSSA.

Eh bien ! mon fils brûlait du désir de s'emparer de cette ville.

LE CHOEUR.

En effet, toute la Grèce serait sujette du roi.

ATOSSA.

Ainsi donc, les Athéniens ont une innombrable armée ?

LE CHOEUR.

Ils ont une armée qui a pu déjà faire mille maux aux Mèdes.

ATOSSA.

Et avec cette armée, ont-ils chez eux des richesses suffisantes ?

LE CHOEUR.

Ils ont une source d'argent [1], un trésor que leur fournit la terre.

ATOSSA.

Les armes qui brillent dans leurs mains sont-ce l'arc et les flèches ?...

LE CHOEUR.

Non. Ils combattent de près avec la lance ; ils se couvrent du bouclier.

ATOSSA.

Quel monarque les conduit et gouverne leur armée ?

LE CHOEUR.

Nul homme ne les a pour esclaves, ni pour sujets.

ATOSSA.

Comment pourraient-ils donc soutenir l'attaque de leurs ennemis ?

LE CHOEUR.

Comme ils ont fait jadis pour cette immense, cette belle armée de Darius : ils l'ont détruite.

ATOSSA.

Funeste pensée pour les pères de ceux qui sont partis!

LE CHOEUR.

Mais tu vas, je crois, en être bientôt éclaircie. Un homme accourt à grands pas; je reconnais un messager de l'armée, nous saurons de sa bouche une nouvelle sûre, ou de la victoire ou de notre malheur.

Le chœur, Atossa, le courrier.

LE COURRIER.

O villes qui couvrez la terre d'Asie ! O Perse, et vous, palais, séjour de l'opulence ! Comme un seul coup a flétri tant de prospérités ! La fleur des Perses est tombée sous la faux ! O douleur ! c'est moi qui suis chargé du fatal message. Pourtant, il faut l'accomplir ; je dois, ô Perses ! vous dérouler toute notre infortune. L'armée des barbares a péri tout entière.

LE CHOEUR.

O revers! revers terrible, inattendu, épouvantable ! Hélas ! hélas ! affreuse nouvelle ! Perses, fondez en larmes.

LE COURRIER.

C'en est fait de l'armée ; moi-même c'est contre tout espoir que j'ai vu luire l'instant du retour.

LE CHOEUR.

Vieillesse ennemie ! N'avons-nous tant vécu que pour apprendre cette catastrophe inattendue !

LE COURRIER.

Oui, et j'étais là ! Et ce n'est point de la bouche d'un autre, ô Perses ! que je tiens le récit des maux qui nous ont frappés. Mon témoignage est sûr.

LE CHOEUR.

Malheur ! malheur ! C'est donc en vain que, des plaines de l'Asie, tant de peuples confondant leurs armes se sont précipités sur ce noble pays d'Hellénie !

LE COURRIER.

Les cadavres des infortunés qui ont péri sont amoncelés sur les rivages de Salamine, dans tous les lieux d'alentour.

LE CHOEUR.

Malheur ! malheur ! Ainsi les corps de nos proches, plongés dans les ondes, roulent, sans vie, ballottés par la vague, au milieu des flottants débris de nos vaisseaux !

LE COURRIER.

Nos arcs nous ont mal servis ; l'armée tout entière est détruite! Au choc impétueux de leurs navires, nous avons fléchi.

LE CHOEUR.

Poussons le cri de la détresse, le cri lugubre, car les Perses sont vaincus ! Tout est perdu, hélas! car notre armée a péri!

LE COURRIER.

O Salamine, nom fatal et détesté ! Athènes ! Athènes ! que ton souvenir me coûte de pleurs!

LE CHOEUR.

Athènes est pour l'ennemi un objet d'effroi. On dira longtemps à combien de femmes de la Perse Athènes a ravi leurs fils, leurs époux.

ATOSSA.

Je reste sans voix, interdite, accablée par l'affreuse nouvelle. Ce malheur est si grand, que je n'ai pas le courage de parler, de demander le récit de nos infortunes. Cependant, quand ce sont les dieux qui l'infligent, il faut bien que les mortels subissent la souffrance. (*Au courrier*) Déroule à nos yeux toute la catastrophe ; remets tes esprits ; parle, quelques sanglots qui t'oppressent. Qui a survécu, qui devons-nous pleurer d'entre les rois, d'entre ceux qui portaient le sceptre du commandement, et dont la mort laissait leur bataillon sans chef ?

LE COURRIER.

D'abord, Xerxès vit, il voit le jour.

ATOSSA.

Ah ! cette parole, c'est pour mon palais une lumière éclatante ; c'est le jour serein après une sombre nuit.

LE COURRIER.

Mais Artembarès, le chef de dix mille cavaliers, a été tué sur les rochers escarpés de Silénie [1]. Dadacès, qui commandait mille hommes, frappé d'un coup de lance, est tombé pré-

(1) Les mines de Laurium. (*Note du traducteur.*)

(1) Dans l'île de Salamine. (*Note du traducteur.*)

cipité de son bord. Ténagno, le plus brave des guerriers bactriens, est resté dans cette île d'Ajax [1] tant battue des vagues. Lilée, Arsame, Argeste, abattus tous les trois sur le rivage de l'île chère aux colombes [2], se sont brisé la tête contre les rochers. Arétée, le fils de la contrée voisine des sources du Nil; avec lui, Adévès; un troisième, Pheressévès, Phanurque enfin, sont tombés du même vaisseau. Celui qui commandait à trente mille cavaliers montés sur des coursiers noirs, Matallus de Chryse [3], est mort; sa barbe rousse, épaisse, au poil hérissé, dégouttait de son sang; son corps s'est teint de la couleur de la pourpre. Le mage Arabus, Artame le Bactrien, ne sortiront plus de l'âpre contrée [4]; ils y ont péri, et, comme eux, Amestris, Amphistrée, celui dont la main agitait cette lance infatigable, le valeureux Ariomardus, qui sera regretté dans Sardes, Sisame, le Mysien. Tharybis, qui conduisait deux cent cinquante vaisseaux, Tharybis de Lyrnée [5], ce beau guerrier, est étendu sur la terre: l'infortuné a péri d'une manière déplorable. Syennesis, le prince de la Cilicie, le plus intrépide des chefs, est mort avec gloire; sa mort coûte cher à l'ennemi. Voilà les chefs dont je me rappelle les noms; mais ce n'est là que la moindre partie de nos pertes.

ATOSSA.

Hélas! hélas! irréparables désastres! Quelle honte pour les Perses! Quelles lamentations vont retentir! Mais reviens à ton récit. Combien les Grecs avaient-ils de vaisseaux, dis-moi, pour oser engager le combat avec la flotte des Perses?

LE COURRIER.

Quant au nombre des vaisseaux, sois sûre que les barbares l'emportaient de beaucoup. Les Grecs avaient au plus trois cents navires; dix de ces navires formaient la réserve. Xerxès, j'en suis garant, conduisait mille vaisseaux, sans compter deux cent sept des meilleurs voiliers. Voilà la vérité. Notre flotte, comme tu vois, était loin d'être inférieure par le nombre. Mais un dieu a mis le poids de nos destins et des leurs sur une balance inégale; et c'est ainsi que notre armée a dû périr.

ATOSSA.

Les dieux ont voulu sauver la ville de Pallas.

LE COURRIER.

Athènes est une ville inexpugnable. Athènes contient des hommes : c'est là le rempart invincible.

ATOSSA.

Mais comment, dis-moi, le combat s'est-il engagé? Sont-ce les Grecs qui ont commencé l'attaque? Est-ce mon fils, trop plein de confiance dans le nombre de ses vaisseaux?

LE COURRIER.

Reine, un dieu courroucé, quelque fatal génie, telle fut la cause première de tant de malheurs. Un soldat de l'armée athénienne vint dire à Xerxès, ton fils, qu'à l'instant où les ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient la position; que, pour sauver leur vie, ils allaient se rembarquer en hâte et se disperser dans les ténèbres [1]. A cette nouvelle, Xerxès, qui ne se méfiait ni de la ruse du Grec, ni de la jalousie des dieux, ordonne à tous les commandants de la flotte qu'à l'instant où la terre cesserait d'être éclairée par les rayons du soleil, où les ombres de la nuit rempliraient les espaces célestes, ils disposent sur trois rangs leurs innombrables navires, qu'ils ferment tous les passages, tous les détroits, que d'autres vaisseaux enfin investissent l'île d'Ajax. Si les Grecs évitaient leur fatal destin, si leur flotte trouvait le moyen d'échapper furtivement, chaque chef en répondrait sur sa tête. Tels furent les ordres qu'il donna dans sa confiance; car il ne savait pas ce que lui réservaient les dieux. Les troupes se préparent sans confusion, sans négligence; elles prennent le repas du soir; les matelots attachent leurs rames aux anneaux des bancs. Quand la lumière du soleil a disparu, quand la nuit est survenue, rameurs, soldats, chacun regagne son vaisseau. Les rangs de la flotte guerrière se suivent dans l'ordre prescrit. Tous les vaisseaux se rendent à leur poste; et, durant toute la nuit, les pilotes tiennent les équipages à la manœuvre. Cependant la nuit se passait, et nulle part l'armée des Grecs ne tentait de s'échapper à la faveur des ténèbres. Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière : à cet instant, une clameur immense, modulée comme un cantique sacré, s'élève dans les rangs des Grecs; et l'écho des rochers de l'île répond à ces cris par l'accent de sa voix éclatante. Trompés dans leur espoir, les barbares sont saisis d'effroi; car il n'était point l'annonce de la fuite, cet hymne saint que chantaient les Grecs : pleins d'une audace intrépide, ils se précipitaient au combat. Le son de la trompette enflammait encore les courages. Le signal est donné : soudain les rames retentissantes frappent d'un battement cadencé l'onde salée qui frémit : bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux. L'aile droite marchait la première en bel ordre; le reste de la flotte suivait, et ces mots retentissaient au loin : « Allez, ô fils de la Grèce, délivrez la patrie, délivrez vos enfants, vos femmes, et les temples des dieux de vos pères, et les tombeaux de vos aïeux : un seul combat va décider de tous vos biens. » — A ces cris, nous répondons par le cri de guerre

(1) Salamine. (*Note du traducteur.*)
(2) Salamine. (*Id.*)
(3) C'est la ville célèbre dans l'Iliade, la patrie de Chrysès et de Chryséis. (*Id.*)
(4) Salamine. (*Id.*)
(5) Ou Lyrnesse, dans la Troade. (*Id.*)

(1) La tradition attribuait ce stratagème à un certain Sicinus ou Sycinus, que le scoliaste appelle le maître de Thémistocle. (*Note du traducteur.*)

des Perses : il n'y avait plus à perdre un instant. Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues : un vaisseau grec a commencé le choc; il fracasse les agrès d'un vaisseau phénicien. Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent. Au premier effort, le torrent de l'armée des Perses ne recula pas. Puis, entassés dans un espace resserré, nos innombrables navires ne furent les uns pour les autres de nul secours. Ils s'entre-choquent mutuellement de leurs becs d'airain; ils se brisent, les uns les autres, leurs rangs de rames, tandis que la flotte grecque, par une manœuvre habile, les enveloppe, porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont renversés; la mer disparaît sous un amas de débris flottants et de morts; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres. Tous les navires de la flotte des barbares ramaient pour fuir en désordre : comme des thons, comme des poissons qu'on vient de prendre au filet, à coups de tronçons de rames, de débris de madriers, on écrase les Perses, on les met en lambeaux. La mer résonne au loin de gémissements, de voix lamentables. Enfin, la nuit montra sa sombre face et nous déroba au vainqueur. Je ne détaille point : à énumérer toutes nos pertes, dix jours entiers ne suffiraient pas. Sache seulement que jamais, en un seul jour, il n'a péri une telle multitude d'hommes.

ATOSSA.

Hélas! hélas! une mer immense d'infortunes vient d'engloutir les Perses et toute la race des barbares.

LE COURRIER.

Ce que je t'ai dit, sache-le bien, n'est encore que la plus petite part de nos maux : une autre calamité a frappé les Perses, deux fois plus pesante au moins que toutes ces calamités.

ATOSSA.

Et quelle infortune pouvait être plus cruelle! Explique-toi : une calamité a frappé, dis-tu, notre armée, une calamité qui dépasse tous nos maux?

LE COURRIER.

Cette jeunesse de Perse, si brillante par son courage, si distinguée par sa noblesse, par sa fidélité au roi, elle a péri misérablement d'une mort sans gloire.

ATOSSA.

Qu'entends-je, amis? Quel coup affreux pour moi! Quelle est donc cette mort dont tu dis qu'ils ont péri?

LE COURRIER.

Une île [1] est en face de Salamine, petite, d'un accès difficile aux vaisseaux, où, sur la rive des mers, le dieu Pan mène souvent ses chœurs. C'est là que Xerxès envoie ses guerriers : quand la flotte des ennemis serait en déroute, ils devaient faire main-basse sur tous les Grecs qui se réfugieraient dans l'île, et recueillir ceux des leurs qu'y jetterait la mer. Il lisait mal dans l'avenir. Les dieux donnèrent la victoire à la flotte des Grecs; et, ce jour-là même, les vainqueurs, armés de toutes pièces, débarquent dans l'île, la cernent tout entière : les Perses ne savent plus par où fuir; la main des Grecs les écrase sous une grêle de pierres; ils tombent percés par les flèches des archers ennemis. Puis, les assaillants s'élancent tous ensemble d'un même bord; ils frappent, ils hachent, enfin tous les malheureux sont égorgés jusqu'au dernier. Xerxès sanglote à l'aspect de cet abîme d'infortunes, car il était assis en un lieu où l'armée tout entière se découvrait à sa vue; c'était une colline élevée, non loin du rivage de la mer. Il déchire ses vêtements, il pousse des cris de désespoir, et, donnant le signal, il fuit, avec son armée de terre, précipitamment, en désordre. — Telle est la calamité sur laquelle il te reste encore à gémir.

ATOSSA.

O fortune ennemie! que tu as bien trompé l'espoir des Perses! Voilà donc le châtiment terrible que mon fils a infligé à cette illustre Athènes! Ce n'était donc point assez de tant de barbares tombés jadis à Marathon! Il fallait que mon fils essayât de venger leur mort, qu'il attirât sur lui cet amas d'infortunes! — Mais toi, dis-moi, les vaisseaux échappés au désastre, où les as-tu laissés? Ne peux-tu rien m'apprendre sur eux?

LE COURRIER.

Les chefs des navires qui restaient encore ont fui au gré du vent, tumultueusement, en désordre. Quant à l'armée de terre, une partie a péri dans la Béotie, consumée par la soif, aspirant en vain après l'eau des fontaines. Le reste, fuyant à perte d'haleine, traverse le pays des Phocéens et la Doride, et, non loin du golfe Maliaque, ces plaines que le Sperchius arrose de ses flots bienfaisants. De là nous entrons dans les champs de l'Achaïe, dans les villes des Thessaliens : les vivres nous manquaient; la plupart y périrent victimes d'un double fléau, la soif et la faim. Nous gagnons ensuite la Magnésie, la Macédoine, les rives de l'Axius, et les roseaux des marais de Bolbé, et le mont Pangée, et la terre d'Edonie. Là, par un bienfait du ciel, un froid soudain glaça d'un bord à l'autre, pendant la nuit, les limpides flots du Strymon. A ce bonheur inespéré, celui-là même qui niait jadis qu'il y eût des dieux se prosterna, pria la terre et le ciel. Quand l'armée eut fini sa longue invocation aux dieux, elle traversa le fleuve sur la glace. Tous ceux d'entre nous qui l'avaient franchi avant que le dieu du jour lançât ses rayons ont la vie sauve. Mais bientôt le disque lumineux du soleil pénétra de sa flamme étincelante le sein du fleuve; la glace se rompit, les soldats s'engloutirent les uns sur les autres : heureux celui qui était d'abord suffoqué! Ceux qui restaient, qui

(1) Psytalie, entre l'île de Salamine et le continent. (*Note du traducteur.*)

avaient préservé leurs jours, souffrirent dans la Thrace de grandes fatigues et de nouveaux périls ; enfin, réduits à un petit nombre, ils sont rentrés dans les foyers paternels. La Perse va pleurer la fleur de son peuple, perdue pour elle à jamais. — Voilà la vérité. Mais je passe sous silence la foule des incidents malheureux du désastre dont le ciel a accablé les Perses.

LE CHŒUR.

O funeste destin ! as-tu bien assez foulé la race des Perses, tout entière écrasée sous tes pieds ?

ATOSSA.

Malheureuse Atossa ! notre armée est anéantie ! O nocturne apparition d'un songe, que tu m'annonçais clairement ces malheurs ! — (*Au chœur*) Et vous, que vous avez été de trompeurs interprètes ! Cependant, je vais suivre votre conseil ; je vais adresser des prières d'abord aux dieux du ciel, puis à la terre et aux mânes : je cours au palais chercher les offrandes. Tout est perdu, je le sais ; mais j'implorerai un plus favorable avenir. Et vous, c'est dans ces tristes conjonctures que des amis attendent de vous le dévouement de l'amitié. Consolez mon fils, s'il arrive avant mon retour : accompagnez-le au palais : gardez qu'à tant de malheurs il n'ajoute son désespoir.

LE CHŒUR *seul*.

O puissant Jupiter ! tu viens donc de la détruire, cette armée des Perses, superbe, innombrable ; tu as plongé dans les ténèbres du deuil les cités de Suze et d'Ecbatane. Que de femmes, de leurs faibles mains, déchirent leurs voiles, et baignent leur sein d'abondantes larmes ! En proie à leur douleur, condamnées à d'éternels regrets, elles pleurent, tendres épouses, ceux qu'elles voyaient naguère associés à leur joug ; la couche voluptueuse leur rappelle les embrassements de l'époux, douces jouissances de la jeunesse perdues pour elles. Et moi-même, le destin de ceux qui ne sont plus m'arrache de sincères regrets.

Tout entière aujourd'hui gémit l'Asie dépeuplée. Xerxès a emmené les peuples, hélas ! Xerxès les a perdus, hélas ! Xerxès, sur de frêles navires, a tout livré, l'imprudent ! à la merci des mers. Ah ! pourquoi jadis Darius ne régna-t-il pas toujours invaincu, lui, le monarque guerrier, le chef adoré dans Suze [1] !

Soldats de terre, matelots, des navires aux ailes rapides, à la proue noire, ont tout emmené, hélas ! Des navires ont tout perdu, hélas ! Oui, des navires : à l'abordage, tout a péri ! A peine le roi lui-même a pu, dit-on, échapper aux mains des Ioniens, en fuyant à travers les plaines glacées de la Thrace.

Et eux, morts dès les premiers pas ! ô ciel ! — sous la main de la nécessité ! grands dieux ! — près des rivages de Cychrée ! Pleurons ! gémissons, livrons nos âmes à la douleur ; remplissons l'air de lugubres accents de deuil : pleurons ! Elevons nos tristes voix, nos clameurs lamentables.

Ballottés par la mer furieuse, ô ciel ! — Déchirés, grands dieux ! — par les muets enfants de l'onde salée ! Pleurons ! — La maison déplore le maître qu'elle a perdu. Les pères n'ont plus de fils ! vieillards désespérés, l'immense malheur, hélas, change tout pour eux en douleur.

Les peuples de la terre d'Asie n'obéiront plus longtemps au Perse ; ils ne payeront plus longtemps le tribut imposé par un vainqueur ; ils ne se prosterneront plus à terre devant la majesté souveraine. La puissance du roi a péri. La langue des hommes n'est plus emprisonnée. Le joug de la force a été brisé : dès cet instant le peuple déchaîné exhale librement sa pensée. Une terre sanglante, cette île d'Ajax battue par les vagues, a enseveli les fortunes de la Perse.

Le discours que Thucydide, au IIe livre de son *Histoire de la guerre du Péloponèse*, a mis dans la bouche de Périclès, à l'occasion des funérailles des guerriers morts au début de la guerre, et que nous empruntons à la traduction de M. Zévort, n'est pas seulement un des monuments les plus admirables de l'éloquence antique, c'est le tableau le plus accompli de la démocratie athénienne ; c'est un éloge ingénieux de ses qualités les plus brillantes et les plus aimables, de ses institutions populaires, de ses mœurs faciles, de cette élégante aisance qu'elle portait jusque dans la guerre ; c'est une fine satire de ce qu'avait de faux et d'emprunté l'austérité spartiate.

UN DISCOURS DE PÉRICLÈS.

34. Le même hiver, les Athéniens firent, suivant l'usage du pays, de solennelles funérailles à ceux qui les premiers périrent dans cette guerre. Voici l'ordre établi : trois jours avant les obsèques, on expose les ossements des morts sous une tente dressée à cet effet, et chacun apporte ce qu'il veut en offrande à celui qu'il a perdu. Quand arrive le moment de la cérémonie funèbre, des chars s'avancent chargés de cercueils, de cyprès, un pour chaque tribu ; les ossements y sont déposés suivant la tribu à laquelle chacun appartenait. On porte aussi un lit funéraire tout dressé, mais vide, pour les absents, ceux dont on n'a pu retrouver les corps. Chacun peut, à volonté, se joindre au cortége, citoyens et étrangers. Les parents sont auprès du tombeau, poussant des gémissements. On dépose les ossements dans le monument funèbre de la république, au plus beau faubourg de la ville ; c'est là que sont ensevelis tous les guerriers morts dans les combats. Il n'y eut qu'une exception, pour ceux de Marathon, que leur incomparable bravoure fit juger dignes d'être inhumés sur le champ de bataille. Lorsque la terre a recouvert les morts, un orateur officiellement dési-

(1) Le prétexte de l'expédition de Xerxès, c'était l'échec essuyé par l'armée des Perses à Marathon. (*Note du trad.*)

gné et choisi parmi les hommes les plus éminents par le talent, les plus élevés en dignité, prononce sur eux un éloge approprié à la circonstance ; après quoi chacun se retire.

Ainsi se font les funérailles ; et cet usage fut invariablement suivi toutes les fois qu'il y eut lieu dans le cours de cette guerre. Périclès, fils de Xantippe, fut choisi pour prononcer l'éloge des premiers guerriers morts. Le moment venu, il s'avança du tombeau sur un tertre élevé, afin d'être entendu le plus loin possible par la foule, et parla ainsi :

35. « La plupart de ceux qui ont parlé ici, avant moi, ont célébré le législateur qui, aux cérémonies établies par la loi, a ajouté ce discours : Il est beau, disaient-ils, que les guerriers morts en combattant reçoivent sur leur tombe ce tribut d'éloges. Pour moi, je croyais qu'à des hommes dont la bravoure s'est signalée par des faits, il suffisait de rendre des honneurs de fait comme ceux que vous voyez ici solennellement préparés autour de ce tombeau, au lieu de faire dépendre la croyance aux vertus de tant de braves, d'un seul orateur plus ou moins habile à les faire valoir. Car il est difficile de garder une juste mesure, et cela même suffit à peine pour que les paroles de l'orateur obtiennent une entière confiance. L'auditeur bienveillant et qui connaît les faits, s'imagine aisément qu'on est resté dans l'exposition au-dessous de ce qu'il veut et de ce qu'il sait ; celui qui ne sait pas est enclin, par envie, à trouver exagéré ce qui dépasse sa portée ; car on ne supporte guère l'éloge donné à autrui qu'autant qu'on se croit capable de faire personnellement quelque chose de semblable ; ce qui s'élève plus haut rencontre aussitôt envie et défiance. Mais puisque ainsi l'ont établi nos ancêtres, je dois me conformer à la loi et m'efforcer de répondre, autant que possible, au désir et à l'attente de chacun de vous.

36. « Et d'abord je commencerai par nos aïeux. Car il est juste, il est convenable, en cette circonstance, de payer à leur mémoire ce tribu d'honneur. La même race d'hommes a toujours habité ce pays, et, par une succession non interrompue, ils nous l'ont transmis libre jusqu'à ce jour, grâce à leurs vertus. Tous ont droit à nos éloges ; mais surtout nos pères, car ce sont eux qui, à l'héritage qu'ils avaient reçu, ont ajouté, non sans labeur, tout l'empire que nous possédons, et l'ont légué à la génération actuelle. Et nous aussi, nous qui sommes dans la maturité de l'âge, nous avons contribué plus que personne à l'accroissement de cette puissance. La république nous doit de pouvoir, en toutes choses, se suffire largement à elle-même et dans la guerre et dans la paix. Quant aux exploits par lesquels s'est graduellement accrue notre puissance, à la lutte courageuse soutenue par nos pères et par nous-mêmes contre les attaques des barbares et des Grecs, je ne vous apprendrais rien en m'appesantissant sur ces faits. Je les passerai donc sous silence. Mais avant d'arriver à l'éloge de ces guerriers, je montrerai d'abord dans l'ensemble de notre conduite, la raison de ces accroissements. Je dirai les institutions politiques, les mœurs, bases de notre grandeur ; persuadé que ces détails ne seront point déplacés en ce moment, et que pour tous ceux qui sont ici réunis, citoyens et étrangers, il y a utilité à les entendre.

37. « Dans nos institutions politiques, nous ne cherchons pas à copier les lois des autres peuples, nous servons de modèle au lieu d'imiter autrui. Le nom de notre gouvernement est *démocratie*, parce que le pouvoir relève, non du petit nombre, mais de la multitude. Dans les différents entre particuliers, il y a pour tous égalité devant la loi. Quant à la considération, elle se rattache au talent dans chaque genre, et c'est bien moins le rang qui décide de l'élection aux emplois publics que le mérite personnel. La pauvreté, une condition obscure, ne sont pas un empêchement, du moment que l'on peut rendre quelque service à l'Etat.

« Pleins de franchise et de droiture dans l'administration des affaires publiques, nous ne portons pas, dans le commerce journalier de la vie, un œil soupçonneux sur les affaires d'autrui. Nous ne nous irritons point contre notre semblable, s'il accorde quelque chose à son plaisir ; nous savons lui épargner un aspect dur et sévère qui, sans être une peine, n'en est pas moins blessant. Sans rudesse dans nos relations privées, nous nous conformons aux lois dans nos actes publics, surtout par respect pour elles ; nous obéissons aux magistrats quels qu'ils soient, aux lois en vigueur, surtout à celles qui sont établies dans l'intérêt des opprimés, et à celles qui ne sont pas écrites, il est vrai, mais à la violation desquelles la honte a été attachée d'un commun accord.

38. « D'un autre côté, nous nous sommes sagement ménagé de nombreux délassements à nos travaux, par l'institution de jeux et de sacrifices annuels, et par la beauté des établissements particuliers dont le charme journalier bannit la tristesse.

« L'importance de notre ville y fait affluer les denrées de toute la terre, de telle sorte que même les produits de l'étranger nous sont d'un usage tout aussi facile et habituel que ceux de notre propre territoire.

39. « Quant à l'organisation militaire, voici ce qui nous distingue de nos adversaires : notre ville est ouverte à tous ; aucune loi n'en écarte les étrangers, et ne leur interdit soit l'étude, soit les spectacles. Nous ne craignons pas que, rien n'étant caché, l'ennemi ne profite de ce qu'il pourra avoir vu ; car nous comptons bien moins sur les préparatifs, sur les ruses longuement concertées que sur notre propre courage dans l'action. Quant à l'éducation, d'au-

tres, par une pénible pratique, se font dès l'enfance un métier de courage; nous, au contraire, avec des habitudes de vie moins austères, nous n'en savons pas moins affronter les mêmes dangers. Ce qui le prouve, c'est que les Lacédémoniens ne font jamais seuls une expédition sur notre territoire; ils marchent avec tous leurs alliés; tandis que nous, dans nos incursions en pays ennemi, nous combattons à nous seuls des hommes qui défendent leurs propres foyers, et le plus souvent nous remportons une victoire aisée. Jamais ennemi ne s'est rencontré avec toutes nos forces réunies, obligés que nous sommes de porter nos soins sur la marine, en même temps que nous faisons occuper par nos soldats indigènes une foule de points du continent. Et cependant, si nos adversaires ont quelque engagement avec une partie de nos troupes, vainqueurs d'un faible corps, ils se vantent de nous avoir tous battus; vaincus ils l'ont été par toutes nos forces. Sans doute, il est dans notre nature de nous préparer aux dangers plutôt à l'aise qu'au milieu de pénibles exercices, et le courage qui nous les fait braver est moins l'effet de la loi qu'un résultat de nos mœurs; mais à cela nous trouvons le double avantage de ne pas nous tourmenter à l'avance des maux à venir et de ne pas montrer, le moment venu, moins d'audace que ceux qui s'imposent de continuelles fatigues.

40. « Sous tous ces rapports, et sous bien d'autres, notre ville est digne d'admiration. Nous avons le goût du beau, mais avec mesure; l'amour de la philosophie, mais sans mollesse. Pour nous, les richesses sont moins une vaine parade qu'un auxiliaire de l'action. Il n'y a de honte pour personne à avouer sa pauvreté; ce qui est honteux, c'est bien plutôt de ne pas travailler à s'y soustraire. Les mêmes hommes peuvent chez nous vaquer en même temps aux soins de leurs intérêts privés et aux affaires publiques; d'autres, livrés aux travaux manuels, n'en sont pas moins aptes à connaître des intérêts généraux; car nous sommes les seuls qui considérions le citoyen entièrement étranger aux affaires, non comme un homme de loisir, mais comme un être inutile. La rectitude de nos jugements et de nos conceptions dans la pratique des affaires, n'est pas moins remarquable; mais aussi nous ne croyons pas que les discours nuisent à l'action; le danger, à nos yeux, est bien plutôt de ne pas être assez éclairé pour la parole, avant de passer aux actes. Ce qui nous distingue encore, c'est qu'une audace incomparable s'allie chez nous au calme de la réflexion; chez les autres, au contraire, c'est l'ignorance qui produit l'audace; la réflexion engendre la crainte; et il est juste de regarder comme les esprits les plus fortement trempés ceux qui, sachant clairement reconnaître les biens et les maux, ne se laissent pas pour cela détourner du péril. Nous entendons tout autrement que le commun des hommes, même les vertus privées. Ce n'est pas en étant obligés, mais en obligeant, que nous nous faisons des amis; et chez l'auteur du bienfait, l'affection est bien plus sûre et plus durable; il la garde à son obligé comme une dette de bienveillance; chez celui, au contraire, qui ne fait que payer de retour, le sentiment est moins vif; il sait que sa reconnaissance est moins un témoignage d'affection que l'acquittement d'une dette.

« Seuls aussi nous obligeons sans arrière-pensée, sans calcul d'intérêt, sous la seule impulsion d'une générosité confiante.

41. « Pour tout dire en un mot, notre ville, si on la considère dans son ensemble, est l'école de la Grèce, et chacun de ses citoyens, pris individuellement, sait se plier aux diverses situations, suffire à toutes choses, avec une grâce et une flexibilité merveilleuses : ce qui prouve que ce ne sont point là de vaines et pompeuses paroles pour le besoin du moment; mais l'expression vraie de la réalité, c'est la puissance même de cette ville, conséquence de nos mœurs. Seule de toutes les cités d'aujourd'hui, elle se montre à l'examen supérieure à sa renommée; seule elle peut vaincre sans que ses ennemis s'indignent d'avoir à s'incliner devant un tel adversaire, et commander sans que ses sujets se plaignent d'obéir à des chefs indignes. Nous avons donné de notre puissance les plus éclatants témoignages, les plus irréfragables preuves; et nous serons un objet d'admiration et pour le temps présent, et pour les âges futurs. Nous n'avons pas besoin pour cela d'être chantés par un Homère, par un poëte dont les vers pourraient charmer quelques instants, mais dont les fictions tomberaient devant la vérité des faits; nous qui avons forcé toute mer et toute terre à devenir accessibles à notre audace, et qui partout avons laissé d'éternels monuments du bien et du mal que nous avons fait. Telle est la patrie pour laquelle ces guerriers sont morts généreusement, les armes à la main, indignés qu'on voulût la leur ravir; pour elle aussi, chacun de ceux qui survivent doit se dévouer volontairement aux fatigues.

42. « En m'étendant ainsi sur ce tableau de notre ville j'ai voulu tout à la fois montrer qu'entre nous et ceux qui ne jouissent pas des mêmes avantages, le prix de la lutte n'est pas égal, et appuyer de preuves évidentes l'éloge des guerriers que je célèbre en ce moment. J'ai dès à présent presque rempli ma tâche, car c'est aux vertus de ces guerriers et de leurs pareils, que notre ville a dû cette éclatante grandeur que j'ai célébrée. Il en est peu, parmi les Grecs, dont les actions puissent paraître, comme les leurs, au niveau de la renommée; et rien n'est plus propre, ce semble, à faire éclater la vertu de l'homme, que cette fin glorieuse qui, chez eux, en fut le premier indice et la sanction dernière. Il est juste, sans doute, quand on n'est pas irréprochable d'ailleurs,

qu'on cherche la gloire militaire, en combattant pour sa patrie; on efface ainsi le mal par le bien; on rachète, et au delà, les fautes privées par des services publics; mais tel n'a pas été le mobile de ces guerriers : nul d'entre eux n'a faibli, sacrifiant le devoir au désir de continuer à jouir de ses richesses; nul n'a reculé devant le péril, séduit par l'espoir que conserve encore le pauvre d'échapper un jour à la misère et de s'enrichir; se venger de l'ennemi leur a semblé préférable à tous ces avantages, et persuadés que c'était là le plus glorieux de tous les périls, ils l'ont volontairement affronté, ne pensant qu'à la vengeance, et oublieux d'eux-mêmes. Sur l'incertitude du succès, ils s'en sont remis à l'espérance; la confiance en eux-mêmes les a soutenus dans le combat; ils ont mieux aimé résister et périr que céder et sauver leur vie; ils ont échappé au blâme de l'avenir en dévouant leur corps aux périls du moment; un instant a suffi, et dans tout l'éclat de leur fortune, plus préoccupés de gloire que de craintes, ils ont quitté la vie.

43. « Tels furent ces guerriers dignes de notre ville. Que ceux qui restent, tout en faisant des vœux pour que leur valeur soit moins exposée, aient à cœur de ne pas montrer moins d'audace contre l'ennemi. Il ne suffit pas d'envisager l'utilité des vertus guerrières (on ne vous apprendrait rien de nouveau en s'étendant sur ce sujet, et en énumérant tous les avantages de la résistance à l'ennemi); ce qu'il faut surtout, c'est contempler chaque jour, et en réalité, la puissance de cette ville, s'enflammer d'amour pour elle et, au spectacle de sa grandeur, songer qu'elle fut l'œuvre d'hommes audacieux, connaissant le devoir et portant, dans tous leurs actes, le sentiment de l'honneur. Malheureux dans quelque entreprise, ils ne croyaient pas devoir pour cela priver la patrie de leur vertu, et ils lui consacraient leur plus belle offrande. Au prix de leur vie sacrifiée en commun, ils ont mérité, chacun en particulier, d'immortelles louanges et la plus glorieuse des sépultures, non pas seulement cette tombe où ils reposent, mais un monument dans lequel leur gloire restera toujours vivante toutes les fois qu'il s'agira de parler ou d'agir. Car l'homme illustre a pour tombeau la terre entière; ce ne sont pas seulement les inscriptions des colonnes élevées dans sa patrie qui transmettent sa mémoire; même au dehors, elle vit sans inscriptions dans la pensée des hommes bien mieux que sur les monuments. Et vous aussi marchez aujourd'hui sur leurs traces! persuadés que le bonheur est dans la liberté, la liberté dans le courage, ne craignez pas d'affronter les périls de la guerre. Ce n'est pas seulement aux malheureux, à ceux qui ne peuvent espérer un meilleur sort, qu'il appartient de prodiguer leur vie; c'est bien plutôt à ceux qui, vivants, peuvent redouter, dans l'avenir, un changement de fortune, à ceux qui ont le plus à perdre en cas de revers. Car pour l'homme de cœur, la misère, fruit d'un lâche avilissement, est bien plus douloureuse qu'une mort qui vous surprend sans être sentie au milieu même de votre force et de communes espérances.

44. « Aussi m'attacherai-je moins à vous plaindre qu'à vous consoler, vous tous ici présents, pères de ces guerriers. Elevés dans les vicissitudes de la vie, vous les connaissez : ceux-là sont vraiment heureux auxquels le sort a départi, comme à vos fils, la fin la plus glorieuse, ou, comme à vous, la plus noble douleur, ceux pour qui le terme de la vie est aussi la mesure de la plus haute félicité. Je sais qu'il est difficile de vous persuader; car bien souvent vous retrouverez leur souvenir dans le bonheur d'autrui, bonheur dont, vous aussi, vous jouissiez autrefois avec orgueil. Je sais que la douleur n'est point dans l'absence des biens dont on n'a pas joui, mais dans la privation de ceux auxquels on était accoutumé. Cependant ceux qui sont encore en âge d'avoir des enfants, doivent prendre courage dans l'espoir d'une nouvelle famille. Pour eux, les enfants qui naîtront seront une source de consolations et d'oubli; la république y trouvera un double avantage : elle verra se remplir le vide de sa population et sa sécurité s'accroître; car on ne peut être dans les mêmes conditions d'égalité et de justice pour délibérer (sur les intérêts de l'Etat), quand on n'a pas, comme les autres, des enfants à exposer au péril, des chances égales à courir.

« Quant à vous qui avez passé cet âge, regardez comme un avantage d'avoir traversé dans la joie la plus grande partie de votre vie; songez que le reste sera court, et que la gloire de vos fils soit un allégement à vos douleurs. L'amour de la gloire seul ne vieillit pas, et, au déclin de l'âge, la plus grande des jouissances n'est pas, comme on le dit, d'amasser des richesses, mais d'obtenir des respects.

45. « Quant à vous ici présents, fils et pères de ceux qui ne sont plus, j'entrevois pour vous une lutte difficile, car chacun est naturellement porté à louer celui qui n'est plus; en vain atteindriez-vous aux plus sublimes vertus, on ne vous comparera point à eux; à grand'peine trouvera-t-on que vous en approchez. Car on jalouse les vivants comme des rivaux, et le mérite qui a cessé de faire ombrage obtient, sans contestation, honneur et bienveillante estime.

« S'il nous faut aussi parler des femmes qui vont maintenant vivre dans le veuvage, quelques mots résumeront toutes les vertus qui conviennent à leur position : ce sera pour vous une grande gloire si vous ne vous montrez en rien au-dessous des qualités de votre sexe; le mieux est de n'obtenir, ni en bien, ni en mal, aucune célébrité parmi les hommes.

46. « J'ai satisfait à la loi et dit tout ce que je croyais utile; déjà ceux dont nous cé-

lébrons les funérailles ont reçu les honneurs d'usage ; leurs enfants seront, dès ce jour, élevés aux frais de la république jusqu'à l'âge de puberté (dix-huit ans). C'est là une noble couronne proposée par la patrie pour de tels combats, utile à la fois à ces guerriers et à ceux qui survivent. Car là où les plus belles récompenses sont offertes à la vertu, là aussi se trouvent les meilleurs citoyens.

« Maintenant que chacun a payé son tribut de larmes à ceux qu'il a perdus, retirez-vous ! »

Thucydide, au IIe livre de son *Histoire*, a donné, de la peste qui désola l'Attique pendant la deuxième année de la guerre du Péloponèse, un tableau admirable, où l'effet moral du fléau sur l'esprit public et sur les mœurs est, avant tout, digne d'étude :

LA PESTE D'ATHÈNES.

50. Aucune expression ne saurait donner une idée de ce mal ; sa violence, dans chacun des cas, était au-dessus de tout ce que comporte la nature humaine ; mais ce qui le distingue surtout des autres maladies propres à notre espèce, c'est que les oiseaux et les quadrupèdes qui se nourrissent de cadavres n'en approchaient pas alors, quoiqu'il y en eût un grand nombre sans sépulture, ou périssaient s'ils y avaient touché. Ce qui le prouve, c'est que les oiseaux de cette espèce disparurent complétement et qu'on n'en voyait aucun ni autour des cadavres, ni ailleurs. Les chiens, par suite de leur familiarité avec l'homme, rendaient ce phénomène encore plus sensible.

51. Tel était en général, et sans m'arrêter à un grand nombre d'accidents et de symptômes particuliers aux différents sujets, le caractère de la maladie. Aucune des affections habituelles ne sévissait à cette époque ; s'il en survenait quelqu'une, elle aboutissait à la maladie régnante. Les uns mouraient négligés, les autres en dépit de tous les soins. Il ne se trouva, pour ainsi dire, aucun remède d'une efficacité incontestable ; car ce qui convenait à l'un nuisait à l'autre. Il n'y eut aucun corps que sa vigueur ou sa faiblesse missent à l'abri du fléau ; il emportait tout, quels que fussent les soins et le régime. Le plus affreux était le découragement de ceux qui se sentaient attaqués ; songeant tout d'abord qu'il n'y avait aucune espérance, ils s'abandonnaient eux-mêmes et ne cherchaient pas à lutter contre le mal ; ce qui n'était pas moins triste, c'était de voir comme dans les troupeaux la contagion et la mort se répandre par les soins mêmes qu'on se donnait mutuellement ; car ce fut là ce qui causa la plus grande mortalité. Si par crainte on ne voulait pas communiquer avec les autres, on mourait délaissé ; bien des familles s'éteignirent ainsi, sans recevoir aucun soin de personne. Approchait-on, au contraire, des malades, on périssait également ; tel fut surtout le sort de ceux qui, se piquant de quelque vertu, ne s'épargnaient pas eux-mêmes, par un sentiment de pudeur, et allaient assister leurs amis ; car les parents eux-mêmes, vaincus par l'excès du mal, se lassèrent à la fin de rendre aux morts les derniers devoirs. Au reste, personne n'éprouvait pour les mourants et les malades une compassion plus vive que ceux qui avaient échappé au fléau ; car ils avaient connu les mêmes souffrances, et personnellement ils étaient désormais sans crainte, la maladie n'attaquant pas une seconde fois mortellement la même personne. Ils recevaient les félicitations des autres, et, dans l'enivrement de la joie présente, ils allaient jusqu'à se bercer de la vaine espérance qu'aucune autre maladie ne pourrait, à l'avenir, triompher de leur constitution.

52. Ce qui contribua surtout à aggraver les maux du moment, fut l'affluence de ceux qui vinrent de la campagne à la ville. Ces derniers eurent particulièrement à souffrir : sans maison, sans autre abri, au plus fort de la chaleur, que des cabanes privées d'air, ils périssaient en foule ; en l'absence de tout ordre, les morts restaient entassés les uns sur les autres. On voyait des malheureux se rouler dans les rues, autour de toutes les fontaines, à demi morts et dévorés par la soif. Les temples mêmes étaient remplis des cadavres de ceux qui étaient venus s'y abriter et mourir. Car tel fut l'excès du mal et de l'abattement, que ne sachant plus que devenir, on perdit tout respect pour les choses soit sacrées, soit profanes. Les lois suivies jusque-là pour les funérailles furent mises en oubli ; chacun ensevelissait ses morts comme il pouvait. Beaucoup même, manquant du nécessaire pour les sépultures, parce qu'ils avaient déjà perdu un grand nombre des leurs, eurent recours sans pudeur à d'indignes moyens. Les uns allaient déposer leurs morts sur un bûcher étranger, et, devançant ceux qui l'avaient élevé, y mettaient le feu ; d'autres, pendant qu'on brûlait un cadavre, jetaient par-dessus le corps qu'ils portaient et s'en allaient.

53. Sous d'autres rapports encore, cette maladie inaugura à Athènes un redoublement d'iniquités : les voluptés qu'on ne recherchait autrefois qu'en secret, on s'y abandonnait maintenant sans honte. Au spectacle de tant de vicissitudes subites, à la vue des riches enlevés en un moment, et des pauvres de la veille succédant tout à coup à leur fortune, on voulait jouir sans retard et on ne visait qu'au plaisir du moment, en songeant que les biens et la vie étaient également éphémères. Nul ne daignait se fatiguer à poursuivre un but honnête, dans la pensée qu'on n'était point assuré de ne point mourir avant d'y atteindre. La volupté du moment et tout ce qui pouvait y conduire, à quelque titre que ce fût, voilà ce qui était devenu beau et utile. Ni la crainte des dieux, ni aucune loi humaine ne retenait per-

sonne ; car, en voyant mourir indistinctement tout le monde, on jugeait la piété et l'impiété également indifférentes; d'ailleurs on ne comptait pas vivre assez pour atteindre le jour du jugement et de la punition ; on regardait comme beaucoup plus terrible l'arrêt déjà prononcé et suspendu sur sa tête ; et avant d'en être frappé, on trouvait naturel de jouir un peu de la vie.

Tout est digne d'étude dans le sombre tableau que Thucydide nous a laissé (liv. III) des troubles de Corcyre et dans les réflexions qui l'accompagnent. Mais trois choses sont surtout dignes de remarque au milieu de cette dépravation de la Grèce : d'abord cette émulation dans le parjure, qui rendait douteux les plus solennels des serments ; ensuite cette ardeur générale à mépriser les règles du droit commun, sous prétexte de raison d'État ; enfin la supériorité qu'assure aux hommes médiocres l'habitude de violer leur parole et d'en venir audacieusement à la violence.

LES MASSACRES DE CORCYRE.

81..... Quand les Corcyréens (du parti populaire) apprirent l'arrivée des vaisseaux athéniens et le départ de la flotte ennemie, ils firent entrer dans la ville cinq cents Messéniens, qui étaient restés jusque-là hors des murs, et envoyèrent les vaisseaux qu'ils avaient équipés, croiser dans le port Hyllaïque [1]. Tous ceux de leurs ennemis qui tombèrent entre leurs mains, dans cette croisière, furent massacrés. Ils jetèrent à la mer ceux qu'ils avaient décidés à monter sur les vaisseaux et les abandonnèrent. Pénétrant ensuite dans le temple de Junon, ils obtinrent d'une cinquantaine des suppliants qu'ils se soumissent à un jugement, et les condamnèrent tous à mort. Ceux des suppliants qui avaient résisté à leurs insinuations, et c'était le plus grand nombre, voyant ce qui se passait, s'entre-tuèrent dans le temple même ; quelques-uns se pendirent aux arbres ; d'autres se tuèrent autrement, chacun comme il put.

Pendant les sept jours qu'Eurymidon resta à Corcyre avec ses soixante vaisseaux, les Corcyréens ne cessèrent de massacrer tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis, sous prétexte qu'ils voulaient détruire le gouvernement populaire. Quelques-uns périrent victimes d'inimitiés privées ; des créanciers furent tués par leurs débiteurs ; on vit à la fois tous les genres de mort ; aucune des horreurs qui se commettent ordinairement en pareil cas ne fut épargnée. On vit pis encore : le père égorgeait le fils ; les suppliants étaient arrachés des temples et massacrés sur le seuil ; quelques-uns furent murés dans le temple de Bacchus et y moururent de faim : tant fut atroce cette sédition ! Elle le parut encore davantage, parce qu'elle était la première.

82. En effet, la Grèce tout entière, pour ainsi dire, fut, dans la suite, ébranlée par les séditions ; la division était partout ; les chefs du parti populaire appelèrent les Athéniens et la faction oligarchique des Lacédémoniens. En temps de paix on n'aurait eu aucun prétexte pour réclamer leur secours, et on n'était pas en mesure de le faire ; mais une fois en guerre, lorsque chacun des deux partis cherchait des alliances, en vue de nuire au parti contraire et d'augmenter en même temps sa propre puissance, ces appels devenaient faciles à ceux qui méditaient quelque révolution. De nombreuses calamités fondirent sur les villes en proie aux séditions. Au reste, ces mêmes calamités se renouvelleront toujours, tant que la nature humaine sera la même, mais plus ou moins terribles et différentes par leurs caractères, suivant la diversité des circonstances au milieu desquelles elles se produiront. En temps de paix et au sein de la prospérité, les États et les particuliers ont un meilleur esprit, parce qu'ils ne sont point jetés, contre leur gré, dans de dures nécessités ; mais la guerre, en supprimant les facilités journalières de la vie, enseigne la violence et assimile les passions de la multitude à l'âpreté des temps.

Les villes étaient donc en proie aux séditions ; si quelqu'une était restée en arrière, lorsqu'on y apprenait ce qui s'était passé ailleurs, on s'ingéniait à dépasser de bien loin les excès des autres, et à signaler son esprit d'invention par la perfide habileté des attaques et l'atrocité de supplices inouïs. On en vint à changer arbitrairement l'acception ordinaire des mots qui caractérisent les actions. L'audace insensée fut érigée en noble dévouement au parti ; la lenteur prévoyante passa pour lâcheté déguisée, la prudence pour un masque de pusillanimité, la rectitude des vues en toutes choses pour incapacité absolue ; l'emportement aveugle devint l'apanage de l'homme de cœur ; réfléchir pour ne rien compromettre, c'était chercher un prétexte spécieux pour s'esquiver ; l'homme violent était toujours un homme sûr, son contradicteur un suspect ; savoir préparer une intrigue et la mener à bonne fin, était capacité ; l'éventer était plus habile encore ; prendre ses mesures pour n'avoir pas besoin de cette double habileté, c'était travailler à la dissolution de son parti et avoir peur de ses adversaires ; en un mot, devancer un autre dans l'accomplissement d'une mauvaise action, l'y pousser, s'il n'y songeait pas, était chose digne d'éloges. La parenté était un lien moins intime que les relations de parti, parce que là on trouvait plus d'empressement à tout oser sans objection ; car on formait ces liaisons, non en vue d'un intérêt avoué par les lois établies, mais pour satisfaire sa cupidité en violation des lois. La confiance qu'on s'accordait mutuellement reposait bien moins sur le respect de la loi di-

(1) Corcyre avait deux ports : l'un en face du continent ; l'autre, nommé Hyllaïque, sur la mer Ionienne. Ce dernier confinait à la place publique, où habitaient les riches. (*Note du traducteur.*)

vine que sur une commune révolte contre la loi. Si on accueillait ce que disait de bon un adversaire, c'était pour se précautionner contre ses actes quand il avait le dessus, et non par générosité. On aimait mieux avoir à se venger que de n'avoir pas été offensé le premier. Les serments de réconciliation, s'il s'en faisait parfois, prêtés de part et d'autre dans un instant critique, étaient respectés pour le moment, parce qu'on n'avait pas d'ailleurs le moyen de s'en affranchir; mais à l'occasion, celui qui osait le premier, quand il voyait son adversaire sans défiance, trouvait bien plus de plaisir à se venger par trahison qu'à force ouverte; car il calculait, qu'outre l'avantage de ne courir aucun risque, il s'assurait, en triomphant par la ruse, la palme de l'habileté; et, en effet, il est plus facile, en général, de passer pour habile homme quand on est malhonnête, que pour honnête homme quand on est malhabile; et tandis qu'on rougit de l'un, on se fait gloire de l'autre.

La cause de tous ces maux était la fureur de dominer, inspirée par l'ambition et la cupidité. De là naissait, une fois les rivalités soulevées, l'esprit de trouble et d'audace. Les chefs de parti, dans les villes, mettaient en avant, de part et d'autre, des mots spécieux; par exemple leurs préférences soit pour l'égalité politique du peuple, soit pour une aristocratie modérée; ils n'avaient qu'un but, disaient-ils: servir l'intérêt public; mais, en réalité, ils mettaient tout en œuvre pour se supplanter mutuellement; ils se portaient aux derniers excès et se vengeaient avec usure, sans calculer, dans l'application des peines, ni la justice, ni l'intérêt de l'Etat; sans autre règle que le désir de complaire à leur parti. Lorsqu'ils s'étaient emparés du pouvoir, soit au moyen de condamnations injustes, soit à main armée, ils n'hésitaient jamais à assouvir leurs haines: aussi n'y avait-il plus aucun respect des lois les plus sacrées, et on estimait surtout ceux qui savaient satisfaire leurs passions haineuses sous le voile de belles paroles. Quant aux citoyens modérés, ils étaient victimes des deux factions, soit parce qu'ils ne combattaient pas avec elles, soit parce qu'on enviait leur sécurité.

83. C'est ainsi que, grâce aux séditions, la Grèce vit se produire tous les genres d'iniquités; la simplicité confiante, partage ordinaire des âmes élevées, devint un objet de risée et disparut. Partout prévalurent les dissensions mutuelles et les habitudes de suspicion. Il n'y avait, pour faire cesser ces défiances, ni parole assez sûre, ni serments assez redoutables; chacun, dominé par la pensée qu'on ne pouvait compter sur rien de stable, ne songeait qu'à se garantir contre la violence, sans pouvoir se fier à personne. L'avantage était ordinairement aux intelligences les plus vulgaires: car le sentiment de leur propre insuffisance et de l'habileté de leurs adversaires leur faisant craindre de n'avoir pas l'avantage de la parole et d'être devancés par les intrigues de rivaux plus adroits et plus féconds en ressources, ils allaient audacieusement au fait. Les autres, au contraire, dédaignaient des adversaires dont ils se croyaient toujours assurés de pressentir les desseins, et ne croyaient pas nécessaire de recourir aux actes pour atteindre un résultat qu'ils pouvaient obtenir par la supériorité de l'intelligence; ils ne prenaient dès lors aucune précaution; aussi succombaient-ils le plus souvent.

84. Ce fut Corcyre qui, la première, donna l'exemple de ces excès. On y vit toutes les vengeances que des hommes, soumis jusque-là à un gouvernement insolent et violent, pouvaient se permettre contre leurs anciens oppresseurs, maintenant à leur discrétion. Des malheureux, pour se soustraire à leur misère habituelle, et plus souvent encore pour satisfaire leur ardente convoitise du bien d'autrui, rendaient d'iniques sentences; d'autres, sans être conduits par la cupidité, s'attaquaient au contraire à leurs égaux. Dominés généralement par l'ignorance et la brutalité, ils se montraient farouches et inexorables. La vie sociale fut alors profondément troublée dans cette ville; la nature humaine, ordinairement portée à la violence, même sous le règne des lois, prit plaisir, les lois une fois vaincues, à se montrer effrénée dans ses fureurs, ennemie de toute supériorité. On n'eût point ainsi préféré la vengeance à tout ce qu'il y a de sacré, le lucre à la justice, si l'envie n'avait une tendance naturelle à nuire; mais les hommes, quand il s'agit de se venger des autres, se plaisent à abolir d'avance les règles du droit commun applicables à la circonstance, et qui laissent toujours au malheureux quelque espoir de salut; ils se privent ainsi eux-mêmes d'une garantie dont ils pourront avoir besoin un jour au moment du danger.

Le parti aristocratique essaya de prendre sa revanche. Ceux qui avaient échappé à ces massacres revinrent bientôt s'établir sur une montagne voisine de Corcyre, et de là, descendant dans la plaine, ils rendaient au parti populaire une partie des maux qu'ils avaient soufferts. Thucydide raconte, au IVe livre de son *Histoire*, la fin sanglante de cette longue lutte et l'anéantissement du parti aristocratique.

46. Pendant le cours de ces événements, Eurymidon et Sophocle, partis de Pylos avec la flotte athénienne pour se rendre en Sicile, abordèrent à Corcyre. Réunis aux habitants de la ville, ils marchèrent contre ceux des Corcyréens qui s'étaient établis sur le mont Istone, lorsqu'ils revinrent du continent après la sédition: de là ils dominaient le pays et y faisaient beaucoup de mal. On attaqua leur fort et on s'en empara; ils se réfugièrent sur une hauteur et capitulèrent, à la condition de livrer les troupes auxiliaires, d'abandonner leurs armes,

et de s'en remettre, pour leurs personnes, à la discrétion des Athéniens. Les généraux les transportèrent, sous la garantie de ce traité, dans l'île de Ptychia, pour y être gardés jusqu'à leur translation à Athènes, avec cette clause, que si un seul d'entre eux était surpris à s'échapper, la convention serait annulée pour tous. Cependant les chefs du parti populaire à Corcyre, craignant qu'à leur arrivée à Athènes on ne leur laissât la vie, imaginèrent cet expédient : dans le but de tromper les prisonniers, ils envoyèrent à quelques-uns d'entre eux des amis leur représenter, comme par bienveillance, que le mieux pour eux était de s'échapper au plus vite; qu'eux-mêmes leur tiendraient prêt quelque bâtiment; car les généraux athéniens devaient les livrer au peuple de Corcyre.

47. Ils donnèrent dans le piége : un bâtiment avait été insidieusement préparé, et ils allaient prendre la mer, lorsqu'on les arrêta. La convention était dès lors rompue, et ils furent tous livrés aux Corcyréens. Les généraux athéniens furent loin d'être irréprochables dans cette intrigue; ils confirmèrent les insinuations de ceux qui l'avaient ourdie et les rendirent plus entreprenants, en laissant voir clairement qu'ils ne voulaient pas que d'autres conduisissent les prisonniers à Athènes et recueillissent toute la gloire, pendant qu'eux feraient route pour la Sicile.

Les Corcyréens, maîtres des prisonniers, les enfermèrent dans un grand édifice; ensuite on les en retirait par vingtaines à la fois, et on les faisait marcher enchaînés ensemble entre deux haies d'hoplites. Les soldats, rangés de part et d'autre, frappaient et piquaient ceux qu'ils reconnaissaient pour leurs ennemis. Des hommes armés de fouets marchaient à leurs côtés pour presser ceux qui allaient trop lentement.

48. On tira du bâtiment, et on massacra ainsi une soixantaine de prisonniers, à l'insu de ceux qui restaient à l'intérieur; car ceux-ci s'imaginaient qu'on les transférait ailleurs; mais quelqu'un les détrompa. Une fois avertis, ils implorèrent les Athéniens et les prièrent de les tuer eux-mêmes, si telle était leur volonté, déclarant qu'ils ne voulaient plus sortir du bâtiment, et qu'ils s'opposeraient de toutes leurs forces à ce que personne y entrât.

Les Corcyréens ne songeaient pas, du reste, à forcer les portes; ils montèrent sur le toit, enlevèrent la couverture et les accablèrent de tuiles et de flèches. Les prisonniers se garantissaient de leur mieux; la plupart cependant se donnaient eux-mêmes la mort; ils s'enfonçaient dans la gorge les flèches lancées contre eux, ou s'étranglaient, les uns avec les cordes de quelques lits qui se trouvaient là disposées pour eux; les autres avec des lambeaux arrachés à leurs vêtements. Pendant la plus grande partie de la nuit, car la nuit survint au milieu de ces horreurs, tout fut mis en œuvre, par eux pour se donner la mort, par les assaillants pour les tuer du haut de la maison jusqu'à ce que tout eût péri. Au jour, les Corcyréens les entassèrent symétriquement sur des chariots et les transportèrent hors de la ville. Toutes les femmes, prises dans le fort, furent réduites en esclavage.

Le départ de cette armée athénienne qui ne devait pas revoir sa patrie, et dont le chef s'éloignait sous le poids d'une accusation capitale, est un des plus beaux tableaux qu'ait tracés Thucydide. Nous le détachons du VIe livre de son *Histoire*.

DÉPART DES ATHÉNIENS POUR LA SICILE.

30. On était déjà au milieu de l'été quand l'expédition de Sicile mit à la voile. Corcyre avait été assignée d'avance pour rendez-vous à la plupart des alliés, aux transports des vivres, aux bâtiments de charge et à tous les bagages qui suivaient l'expédition. Toute l'armée réunie devait de là se diriger vers le promontoire d'Iapygie, à travers le golfe d'Ionie. Les Athéniens et ceux des alliés qui étaient à Athènes descendirent au Pirée au jour fixé, et, dès l'aurore, montèrent sur les vaisseaux pour faire voile. Toute la population de la ville, pour ainsi dire, citoyens et étrangers, était descendue avec eux; chacun, parmi les gens du pays, accompagnait les siens : ceux-ci leurs amis, ceux-là leurs parents, d'autres leurs fils; ils étaient là mêlant leurs gémissements à leurs espérances, préoccupés des biens qu'ils allaient conquérir, mais aussi de l'incertitude de revoir jamais ceux qui leur étaient chers, lorsqu'ils songeaient quelle longue navigation allait les séparer de leur patrie.

Dans ce moment de séparation mutuelle et à l'approche du péril, les risques de l'expédition s'offraient bien plus vivement que lorsqu'ils l'avaient décrétée; cependant les forces dont ils disposaient, la multitude des ressources de tout genre qu'embrassait le regard, frappaient les yeux et inspiraient la confiance. Quant aux étrangers et au reste de la multitude, ils étaient venus pour jouir de la vue, comme à un spectacle d'un haut intérêt et que l'imagination ne pouvait se représenter.

31. C'était en effet la première fois qu'on vît sortir d'une seule ville les armements les plus splendides, la plus magnifique expédition que la Grèce eût fournie jusqu'alors. Sans doute, pour le nombre des vaisseaux et des hoplites, l'armement dirigé contre Épidaure par Périclès, et ensuite contre Potidée par Hamon, ne le cédait en rien; car il comptait quatre mille hoplites athéniens; trois cents cavaliers, cent galères d'Athènes, cinquante de Lesbos et de Chio, sans parler d'une multitude d'alliés qui y prirent part. Mais alors la traversée devait être courte; l'appareil était médiocre : ici, au contraire, l'expé-

dition était organisée en prévision d'une longue guerre, abondamment pourvue, suivant l'occurrence, et d'armements maritimes et de forces de terre. La flotte avait été équipée à grands frais par les triérarques et par la ville; l'Etat payait une drachme par jour à chaque matelot et fournissait des vaisseaux vides, à savoir : soixante bâtiments légers [1], et quarante pour le transport des hoplites; il les pourvoyait des meilleurs équipages de matelots. Les triérarques donnaient aux thranites et aux matelots[2] un supplément à la solde payée par le trésor. Leurs bâtiments étaient décorés de sculptures et avec luxe; chacun d'eux s'ingéniait à l'envi pour que son navire se distinguât par quelque caractère d'élégance et par la supériorité de sa marche. L'armée de terre avait été choisie sur les rôles d'élite; la beauté des armes et des vêtements y était l'objet d'une ardente rivalité; entre eux, c'était une émulation incessante à bien remplir l'emploi confié à chacun; et on eût dit plutôt un étalage de force et de puissance à la face du reste de la Grèce, qu'un armement contre les ennemis. En effet, si on calculait les dépenses du trésor public et celles particulières à chaque homme de l'expédition; pour l'Etat, ce qu'il avait déjà dépensé et ce qu'il donnait aux généraux qu'il envoyait; pour les particuliers, les sommes déjà consacrées à l'équipement, à la construction des vaisseaux par les triérarques, et celles dont ils devaient avoir besoin encore; la réserve que chacun, en partant pour une longue expédition, devait vraisemblablement emporter pour le voyage, indépendamment de la solde qu'il recevait du trésor; ce que les soldats et les marchands emportaient pour les achats, on trouverait qu'en somme bien des talents sortirent de la ville. Cette expédition ne fut pas moins fameuse par son incroyable audace et par l'éclatant spectacle qu'elle présenta que par la supériorité de l'armée, relativement aux peuples qu'on allait attaquer; c'était d'ailleurs la navigation la plus lointaine entreprise jusque-là, et jamais plus vastes espérances n'avaient été conçues d'ajouter un brillant avenir à la prospérité présente.

32. Quand les troupes furent embarquées et les bâtiments chargés de tout ce qu'on devait emporter, la trompette donna le signal du silence : les prières d'usage, avant le départ, furent faites, non pas sur chaque vaisseau isolément, mais en commun par l'armée entière à la voix d'un héraut. Les cratères remplis dans toute l'armée à la fois, soldats et chefs firent des libations dans des coupes d'or et d'argent. A leurs prières se joignaient celles de toute la foule répandue sur le rivage, des citoyens et de tous ceux qui s'intéressaient à leurs succès. On chanta le Péan, et, les libations terminées, on mit à la voile. D'abord ils sortirent du port à la file, et jusqu'à Egine ils rivalisèrent de vitesse; ils se dirigeaient en toute hâte vers Corcyre, où se réunissaient aussi tous les contingents des alliés.

(1) Thucydide désigne ainsi les trirèmes de combat, par opposition aux vaisseaux de transport. (*Note du traduct.*)

(2) Les thranites sont les rameurs du banc le plus élevé, ceux qui fatiguaient le plus; les matelots dont parle Thucydide étaient la partie de l'équipage distincte des rameurs. (*Id.*)

Nous retrouvons en Sicile cette armée, sur laquelle reposaient tant d'espérances. Thucydide nous la montre (au VIIe livre de son *Histoire*) vaincue, privée de sa flotte, réduite à tenter une retraite impossible et tombant décimée au pouvoir de l'ennemi.

DESTRUCTION DE L'ARMÉE ATHÉNIENNE.

78. ....Nicias, tout en adressant ces exhortations, parcourait les rangs de l'armée : s'il apercevait quelque part des soldats dispersés et marchant sans ordre, il les réunissait et rétablissait les rangs. Démosthènes, de son côté, faisait les mêmes recommandations aux troupes sous ses ordres. Le corps d'armée de Nicias marchait formé en carré long; celui de Démosthènes suivait; au centre des hoplites étaient les porteurs de bagages et le gros de la multitude [1]. Arrivés au passage de l'Anapus, ils trouvèrent un détachement des Syracusains et de leurs alliés en bataille le long du fleuve; ils le culbutèrent, occupèrent le passage et poussèrent en avant. La cavalerie syracusaine voltigeait autour d'eux et les harcelait, pendant que les troupes légères les accablaient de traits. Les Athéniens franchirent ce jour-là environ quarante stades, et bivouaquèrent sur une éminence. Le lendemain, ils se mirent en marche de bonne heure, firent environ vingt stades, et descendirent dans une plaine où ils campèrent. Cet endroit étant habité, ils voulaient tirer des maisons quelques vivres et de l'eau pour emporter avec eux; car en avant, sur la route qu'ils devaient suivre, l'eau était rare pendant un grand nombre de stades. Pendant ce temps, les Syracusains prirent les devants et murèrent le passage qu'ils devaient franchir : c'était une colline d'une forte assiette, bordée de part et d'autre de ravins escarpés; on l'appelait le roc Acréon [2]. Le lendemain, les Athéniens continuèrent à avancer. Les Syracusains et leurs alliés, avec une nombreuse cavalerie et des troupes légères non moins nombreuses, leur barraient le chemin, les accablaient de traits et voltigeaient sur leurs flancs. Après avoir longtemps combattu, les Athéniens retournèrent à leur même campement; mais ils n'y trouvèrent plus les mêmes ressources, la cavalerie ne leur permettant pas de s'écarter.

79. Le matin, ils levèrent le camp, se remi-

(1) Thucydide désigne toujours par ce mot, les troupes légères, celles qui n'étaient pas complétement armées et ne comptaient que comme accessoire. (*Note du traduct.*)

(2) La Roche élevée. (*Note du traducteur.*)

rent en marche, et à force d'efforts parvinrent à la colline fortifiée. Là ils trouvèrent devant eux l'infanterie rangée au-dessus du retranchement, en colonne profonde; car le lieu était étroit. Ils poussèrent en avant et attaquèrent la muraille. Mais, criblés de traits par les ennemis étagés en grand nombre sur les pentes, et qui de haut visaient plus sûrement, ils ne purent forcer le passage, battirent en retraite et prirent quelque repos. A ce moment survint un orage mêlé de pluie, comme il arrive fréquemment aux approches de l'automne; l'abattement des Athéniens s'en accrut encore, et ils crurent que tout conspirait pour leur ruine. Pendant qu'ils étaient arrêtés, Gylippe et les Syracusains envoyèrent un détachement élever un nouveau retranchement derrière eux, sur la route par où ils étaient venus; mais ils envoyèrent de leur côté quelques troupes et déjouèrent ce projet. Toute l'armée se retira ensuite, appuya davantage vers la plaine, et y bivouaqua. Le lendemain ils reprirent leur marche en avant. Les Syracusains les entouraient de toutes parts, les attaquaient sans relâche et en blessèrent un grand nombre : si l'armée athénienne marchait à eux, ils cédaient le terrain; si elle reculait, ils fondaient sur elle; ils s'attaquaient surtout aux derniers rangs, espérant, s'ils pouvaient déterminer la fuite sur un seul point, jeter la panique dans toute l'armée. Longtemps les Athéniens résistèrent à ce genre d'attaques; ils franchirent ensuite cinq ou six stades en avant et firent halte dans la plaine. Les Syracusains s'éloignèrent de leur côté et rentrèrent dans leur camp.

80. Nicias et Démosthène, voyant la détresse de l'armée, le manque absolu de vivres et le grand nombre de soldats blessés dans les attaques incessantes de l'ennemi, imaginèrent d'allumer, la nuit, une grande quantité de feux, et de faire filer l'armée non plus par la route qu'ils avaient d'abord résolu de suivre, mais vers la mer, en sens contraire des positions gardées par les Syracusains. La direction générale de leur marche les portait à l'opposé de Catane, de l'autre côté de la Sicile, vers Camarina, Géla et les villes grecques et barbares de cette contrée. Ils allumèrent donc un grand nombre de feux et partirent de nuit. Mais ils éprouvèrent de ces terreurs paniques si communes dans toutes les armées, surtout quand elles sont nombreuses, et particulièrement dans des marches de nuit, à travers un pays hostile, et dans le voisinage de l'ennemi. Le désordre se mit parmi eux. Le corps de Nicias, qui marchait en tête, conserva ses rangs et prit beaucoup d'avance; celui de Démosthène, qui formait la moitié de l'armée et plus, se divisa et s'avança en désordre. Cependant, au point du jour, ils arrivèrent au bord de la mer, prirent la voie appelée Hélorine, et poursuivirent leur route. Leur but était, une fois arrivés au fleuve Cacyparis, d'en suivre le cours, en remontant vers l'intérieur; car ils espéraient aussi rencontrer de ce côté les Sicèles qu'ils avaient mandés. Ils arrivèrent au bord du fleuve; mais là encore ils se trouvèrent en présence d'un détachement syracusain occupé à murer et à palissader le passage. Ils le forcèrent, traversèrent le fleuve, et, sur les indications de leurs guides, continuèrent leur marche vers un autre cours d'eau nommé Erinéos.

81. Cependant les Syracusains et leurs alliés s'étaient aperçus, dès qu'il fit jour, du départ des Athéniens. La plupart accusaient Gylippe de les avoir à dessein laissé échapper. Ils reconnurent aisément la route qu'ils avaient suivie, se mirent vivement à leur poursuite et les atteignirent à l'heure du dîner. La division de Démosthène était restée en arrière, marchant plus lentement et avec moins d'ordre, par suite de la confusion qui s'y était mise pendant la nuit; dès qu'ils l'eurent jointe, ils fondirent sur elle et engagèrent le combat. La cavalerie syracusaine enveloppa sans peine cette multitude disséminée, et la refoula à l'étroit sur elle-même. La division de Nicias était en avant, à une distance de cent cinquante stades. Nicias, en effet, avait fait presser la marche, persuadé qu'en pareil cas le moyen d'échapper n'est pas d'attendre volontairement l'ennemi et de le combattre, mais bien de se soustraire le plus vite possible, en ne combattant qu'à la dernière extrémité. Démosthène, au contraire, s'était trouvé plus exposé et d'une manière plus continue : car, marchant le dernier, il avait été le premier assailli par l'ennemi; d'un autre côté, au moment où il apprit que les Syracusains le poursuivaient, il avait moins songé à gagner du terrain qu'à se mettre en bataille, et, pendant qu'il perdait ainsi les instants, l'ennemi l'avait enveloppé. Général et soldats furent frappés de stupeur : refoulés dans un clos entouré d'un petit mur, bordé de part et d'autre par une route et couvert d'oliviers, ils étaient de toutes parts accablés de traits. Les Syracusains préféraient, avec raison, ce genre d'attaque à une lutte corps à corps; car un combat en règle contre des hommes au désespoir était tout à l'avantage des Athéniens. D'ailleurs, le succès désormais assuré faisait que chacun se ménageait pour n'en pas perdre à l'avance le fruit, persuadé que cette tactique suffisait pour réduire l'ennemi et s'en rendre maître.

82. Tout le jour on tira ainsi sur les Athéniens et leurs alliés. Quand Gylippe, les Syracusains et leurs alliés les virent accablés de blessures, épuisés de souffrances, ils firent proclamer d'abord que ceux des insulaires qui voudraient passer de leur côté seraient libres : quelques habitants des villes, mais en petit nombre, passèrent dans leur camp. Tout le reste de l'armée de Démosthène capitula ensuite et convint de livrer ses armes, à la condition qu'il n'y aurait aucune violence contre la vie des personnes, qu'on ne les ferait périr ni dans les fers, ni par la privation du strict né-

cessaire. Tous se rendirent, au nombre de six mille. Ils livrèrent tout ce qu'ils possédaient d'argent, le jetèrent dans des boucliers retournés, et en remplirent quatre qui furent aussitôt portés à la ville. Nicias parvint le même jour avec sa division au fleuve Erinéos, le traversa et établit son armée sur une éminence.

83. Le lendemain les Syracusains l'attaquèrent, lui apprirent que les troupes de Démosthène avaient capitulé, et le sommèrent d'en faire autant. Nicias, se défiant de cette déclaration, convint d'envoyer un cavalier pour s'en assurer. Celui-ci, à son retour, ayant confirmé la nouvelle de la reddition, il fit déclarer par un héraut à Gylippe et aux Syracusains qu'il était prêt à stipuler, au nom des Athéniens, le remboursement de tous les frais de la guerre, à condition qu'on le laisserait partir avec son armée. Comme garantie du payement, il offrait de fournir des otages athéniens, un homme par talent. Les Syracusains et Gylippe n'acceptèrent pas ces propositions; ils fondirent sur les Athéniens, les enveloppèrent de toutes parts, et tirèrent sur eux jusqu'au soir. La division de Nicias n'était pas moins épuisée que l'autre par le manque de blé et de provisions. Cependant elle résolut de profiter de la nuit pour se remettre en route; mais, au moment où on prit les armes, les Syracusains s'en aperçurent et chantèrent le péan. Les Athéniens, voyant qu'ils ne pouvaient tromper la surveillance de l'ennemi, renoncèrent à leur tentative, à l'exception de trois cents hommes seulement qui forcèrent les gardes et s'échappèrent la nuit où ils purent.

84. Le jour venu, Nicias remit l'armée en marche. Les Syracusains et leurs alliés continuaient à les harceler dans tous les sens, à tirer sur eux, et à les accabler de traits. Les Athéniens s'efforçaient de gagner le fleuve Assinaros : refoulés de toutes parts par les charges d'une nombreuse cavalerie et par une nuée d'ennemis, ils espéraient respirer un peu derrière le fleuve, s'ils parvenaient à le franchir; l'épuisement et la soif les y poussaient également. Arrivés sur les bords, ils s'y précipitent sans ordre; chacun veut passer le premier. L'ennemi qui les presse ajoute aux difficultés du passage. Obligés de se serrer en avançant, ils se précipitent les uns sur les autres, se foulant aux pieds; ceux-ci tombent sur les pointes des lances, au milieu des bagages, et périssent avant de toucher le bord; ceux-là s'embarrassent et tombent dans le courant. Les Syracusains, postés sur l'autre rive, escarpée en cet endroit, tirent d'en haut sur les Athéniens, occupés la plupart à boire avidement, et confondus en désordre dans le lit encaissé du fleuve. Les Péloponésiens descendent à leur suite et s'attachent surtout à égorger ceux qui sont dans le fleuve. L'eau, souillée dès le premier instant, roule bourbeuse et sanglante; on la boit néanmoins; le plus souvent on se la dispute les armes à la main.

85. Déjà des monceaux de cadavres étaient entassés entre les rives, l'armée était anéantie; une partie avait péri dans le fleuve; la cavalerie avait détruit ce qui avait pu s'échapper. Nicias alors, se fiant plus à Gylippe qu'aux Syracusains, se rendit à lui; il s'en remit entièrement à sa discrétion et à celle des Lacédémoniens, en le priant seulement de faire cesser le carnage.

La spirituelle leçon de politique ou plutôt de modestie que Socrate inflige à Glaucon nous intéresse à plus d'un titre. Le portrait de cet imberbe homme d'Etat est celui d'une grande partie de la jeunesse athénienne, et ce court dialogue est un parfait modèle de cette ironie socratique que *les Entretiens mémorables* de Xénophon nous font si bien connaître.

SOCRATE ET GLAUCON.

Il prit en fantaisie à Glaucon, fils d'Ariston, de parler dans l'assemblée du peuple, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans : il ne visait pas à moins qu'au gouvernement de l'Etat. Les railleries ne lui étaient pas épargnées; on lui faisait même quelquefois l'affront de l'arracher de la tribune. Tout cela était inutile : ses amis, ses parents, ne pouvaient le guérir de sa folie. Socrate, qui lui voulait du bien par amitié pour Charmide et pour Platon, parvint seul à le rendre plus sage. Se trouvant un jour avec lui, il prit le moyen le plus adroit de s'en faire écouter.

Vous avez donc envie, mon cher Glaucon, lui dit-il, de prendre en main les rênes de notre république? — Il est vrai, répondit Glaucon. — De tous les projets qu'un homme puisse former, c'est le plus beau, sans doute : car, si vous parvenez à le remplir, vous n'aurez pas de désirs que vous ne puissiez satisfaire; il vous sera facile d'obliger vos amis, d'élever votre propre maison, et d'augmenter la puissance de votre patrie. D'abord vous vous ferez le plus grand nom dans l'Etat; bientôt votre gloire s'étendra dans toute la Grèce, et peut-être même, comme celle de Thémistocle, parviendra-t-elle jusque chez les barbares. En quelque endroit que vous vous trouviez, tous les regards se porteront sur vous.

Ces paroles chatouillaient la vanité de Glaucon, et le plaisir de les entendre l'arrêtait auprès de Socrate. Pendant qu'il en savourait la douceur, celui-ci continua en ces termes : — Vous voulez que la république vous accorde des honneurs, mon cher Glaucon; il est un moyen sûr d'en obtenir : c'est de lui être utile. — Je le sais. — Au nom des dieux, n'ayez pas pour moi de secret : quel est le premier service que vous comptez lui rendre?

Glaucon gardait le silence, cherchant en lui-même quelle réponse il pourrait faire : mais Socrate voulut bien ne pas faire durer son em-

barras. — Si vous vouliez, lui dit-il, rendre plus florissante la maison d'un de vos amis, vous chercheriez les moyens d'augmenter sa fortune : ne tâcherez-vous pas aussi d'augmenter les richesses de la république ? — C'est à quoi je n'ai garde de manquer. — Le moyen de la rendre plus riche, n'est-ce pas de lui procurer de plus grands revenus ? — Cela est clair. — Eh ! quels sont les objets d'où se tirent à présent les revenus de l'Etat ? à combien peuvent-ils monter ? Je suis bien sûr que vous en avez fait une étude : car, sans cela, comment suppléer aux produits qui se trouveraient trop faibles, et remplacer ceux qui viendraient à manquer ? — Voilà, en vérité, une chose à laquelle je n'avais pas même songé. — Puisque cela vous est échappé, dites-nous au moins quelles sont les dépenses de l'Etat : il faut bien que vous en ayez pris connaissance, pour supprimer celles qui sont inutiles.—Je ne me suis pas plus occupé des dépenses que des revenus. — Remettons donc à un autre temps notre magnifique projet d'enrichir la patrie : nous ne pouvons y parvenir, si nous ne connaissons ni ses revenus ni ses dépenses.

— Mais, Socrate, vous ne parlez pas d'un autre moyen d'enrichir la république ; c'est de lui procurer les dépouilles de ses ennemis. — Oh ! cela est bien vrai : il ne faut même pour cela que se rendre plus puissant qu'eux ; car, si l'on était plus faible, on ne ferait que se ruiner. — J'en conviens. — Celui qui forme le dessein d'entreprendre une guerre est donc obligé de bien connaître la force de sa nation et celle des ennemis. S'il voit que sa patrie est la plus forte, il lui conseille de prendre les armes : s'il reconnaît qu'elle est la plus faible, il lui persuade de ne rien hasarder. — On ne peut mieux parler. — Dites-nous donc d'abord quelles sont nos forces de terre et de mer ; quelles sont celles de nos ennemis. — C'est une question à laquelle je ne saurais répondre sur-le-champ. — Mais vous avez du moins là-dessus quelques mémoires : faites-moi le plaisir de me les communiquer. Je serai fort aise de m'instruire sur cet objet. — Non, en vérité, je n'ai rien écrit. — Nous ne nous presserons donc pas de délibérer sur la guerre. J'avoue que c'est un article dont les détails sont immenses : c'est ce qui vous a empêché d'en faire votre étude dès les premiers temps de votre administration.

— Mais je vois bien, ajouta-t-il, que vous avez pris des mesures pour la défense du pays : vous savez quelles garnisons sont nécessaires, quelles autres ne le sont pas ; les unes sont trop nombreuses, les autres trop faibles ; rien de cela n'a pu vous échapper. Vous augmenterez celles qui ne sont pas assez fortes, vous retirerez celles qui ne sont pas nécessaires. — Pour moi, je suis d'avis de les retirer toutes : car, à la manière dont elles gardent le pays, on peut dire que l'ennemi n'y ferait pas plus de ravage. — Mais si le pays n'est plus gardé, vous sentez bien qu'il va devenir la proie du premier qui voudra s'en saisir. D'ailleurs, avez-vous visité vous-même les garnisons ? ou comment savez-vous qu'elles font si mal leur devoir ? — Je le soupçonne. — Des soupçons ne suffisent pas : quand nous aurons quelque chose de plus que des conjectures, nous proposerons au peuple de supprimer les garnisons. — Ce sera peut-être ce qu'on pourra faire de mieux.

— Je sais, ajouta Socrate, que vous n'avez pas visité les mines d'argent. Il serait bon cependant que vous pussiez dire pourquoi elles rapportent moins qu'elles ne faisaient autrefois. — Il est vrai que je n'y ai pas encore été. — On dit que l'air en est malsain : c'est une fort bonne excuse que vous pourrez donner quand il s'agira de délibérer sur cette partie. Mais je suis sûr du moins que vous avez soigneusement examiné combien de temps le blé qu'on recueille dans le pays peut nourrir la ville, et combien on en consomme de plus chaque année. Si vous n'étiez pas instruit là-dessus, nous risquerions fort d'éprouver la disette : mais, avec les connaissances que vous avez acquises, vous saurez prévenir nos besoins, et nous vous devrons notre conservation.

— Mais, Socrate, on ne finirait jamais, s'il fallait entrer dans tous ces détails. — Cependant on n'est pas même capable de gouverner sa maison, si l'on n'en connaît pas les besoins, si l'on ne sait pas les moyens d'y subvenir. Notre ville contient plus de dix mille maisons, et ce n'est pas une chose aisée que de vouloir les gouverner toutes. Que n'avez-vous essayé d'abord de relever la maison de votre oncle ? elle en a bon besoin. Après avoir rétabli ses affaires, vous vous seriez élevé à de plus grandes choses. Si vous ne pouvez rendre service à un seul homme, comment pourrez-vous être utile à tout un peuple ? Quand on ne peut soulever un fardeau de cent livres, il ne faut pas essayer de porter une charge encore plus pesante. — Je n'aurais pas manqué, non plus, de rendre de grands services à mon oncle ; mais il n'a pas voulu m'écouter.

— Comment ! reprit Socrate, vous n'aurez pu vous faire écouter de votre oncle, et vous serez capable de soumettre à votre volonté tous les Athéniens, et votre oncle lui-même qui en fait partie ! Prenez-y garde, mon cher Glaucon : vous recherchez la gloire ; craignez de vous attirer tout le contraire. Ne voyez-vous pas combien il est dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entreprendre des choses dont on n'a pas même les principes ? Voyez ceux qui parlent, qui agissent sans savoir : vous paraissent-ils obtenir des éloges ? ou ne sont-ils pas accablés de reproches ? Trouvez-vous qu'on les respecte ? Non ; ils sont couverts de mépris. Regardez les hommes sages ; ils ne disent pas un mot, ils ne font pas une action sans bien connaître les conséquences de ce qu'ils font, la force de ce qu'ils disent. Vous verrez que, dans toutes circonstances, ceux qui réunissent les

suffrages, qui s'attirent l'admiration, sont précisément les hommes les plus éclairés, et que les ignorants ne recueillent que de la honte et de l'opprobre. Vous aimez la gloire ; vous voulez vous faire admirer de votre patrie : travaillez à vous instruire avant que d'entreprendre. Quand vous l'emporterez sur les autres par vos lumières, entrez alors dans les affaires de l'Etat : je ne serai pas étonné que, sans beaucoup de peine, vous ayez les plus grands succès.

Entre les guerres médiques et la conquête d'Alexandre, se place l'aventureuse expédition de ces dix mille Grecs qui, à la solde de Cyrus, gagnèrent inutilement pour lui la bataille de Cunaxa, se trouvèrent, à sa mort, perdus au fond de l'empire des Perses, et revinrent dans leur patrie apprendre à la Grèce que le grand roi était aussi incapable de se défendre contre elle qu'il avait été impuissant à la conquérir. Nous détachons du 1er livre de *l'Anabase* de Xénophon le récit animé de cette bataille, où l'innombrable armée des barbares (900,000 hommes selon Xénophon) ne tint pas un instant devant les Grecs.

LES DIX MILLE.

C'était à peu près l'heure où le peuple afflue dans les places publiques, et l'on n'était pas loin du camp que l'on voulait prendre, lorsque soudain l'on voit accourir, bride abattue, sur un cheval tout en sueur, Pategyas, Perse de la suite de Cyrus et l'un de ses confidents; il crie en langue barbare et en grec à tous ceux qu'il rencontre, que le roi s'avance avec une armée innombrable, prêt à les charger. Aussitôt grand tumulte ; les Grecs et les barbares s'attendent à être chargés avant d'avoir pu se former. Cyrus saute à bas de son char, revêt sa cuirasse, monte à cheval, et, après avoir pris des javelots, ordonne que tous les soldats s'arment et que chacun prenne son rang.

Les Grecs se formèrent à la hâte. Cléarque à l'aile droite, appuyé à l'Euphrate; Proxène le joignait, suivi des autres généraux ; Ménas et son corps étaient à l'aile gauche ; à la droite, près de Cléarque, on plaça avec les peltastes grecs environ mille cavaliers paphlagoniens ; Ariée, lieutenant général de Cyrus, occupait la gauche avec le reste des barbares. Cyrus se plaça au centre avec six cents cavaliers environ, tous revêtus de grandes cuirasses, de cuissards et de casques, à l'exception de Cyrus, qui se tenait prêt à combattre sans avoir la tête armée. (On dit que tel est l'usage des Perses lorsqu'ils bravent les dangers de la guerre.) La tête et le poitrail des chevaux de cette troupe étaient bardés de fer ; les cavaliers avaient des sabres à la grecque.

On était au milieu du jour, que l'ennemi ne paraissait point encore; mais le soleil commençant à décliner, on aperçut une poussière semblable à un nuage blanc qui bientôt se noircit et couvrit la plaine. Quand ils furent plus près, on vit briller l'airain, on distingua les rangs et les piques. Ils avaient à la gauche un corps de cavalerie armée de corselets blancs et commandé, disait-on, par Tissapherne ; il était suivi de gerrophores. Venaient ensuite des hommes pesamment armés, avec des boucliers de bois qui allaient de la tête aux pieds ; on disait que c'étaient des Egyptiens. On voyait auprès d'eux d'autre cavalerie et d'autres archers, tous rangés par nation et chaque nation marchant formée en colonne pleine. En avant, à de grandes distances, étaient des chars armés de faux attachées à l'essieu, dont les unes s'étendaient obliquement à droite et à gauche ; les autres, placées sous le siége du conducteur, s'inclinaient vers la terre de manière à couper tout ce qu'elles rencontraient. Le projet était de se précipiter sur les bataillons grecs et de les rompre.

Ce que Cyrus avait dit aux Grecs, lorsqu'il les exhorta à ne point s'effrayer des cris des barbares, se trouva sans fondement. Ils s'avançèrent non en poussant des cris, mais dans un profond silence, sans s'animer, et d'un pas tranquille et lent. Alors Cyrus, passant le long de la ligne avec Pigrès, son interprète, et trois ou quatre autres Perses, cria à Cléarque de marcher au centre avec sa troupe, où devait être le roi : « Si nous plions ce centre, la victoire est à nous. » Cléarque, voyant le gros de cavalerie qu'on lui désignait, et apprenant de Cyrus que le roi était au delà de la gauche des Grecs (car ses troupes étaient si nombreuses, qu'en se tenant au centre de son armée il dépassait l'aile gauche de Cyrus), Cléarque, dis-je, ne voulut pas tirer son aile droite du bord du fleuve, de peur d'être enveloppé, et répondit à Cyrus qu'il aurait soin que tout allât bien.

Cependant l'armée barbare s'avançait bien alignée. Le corps des Grecs, restant en place, se formait encore et recevait les soldats qui venaient reprendre leurs rangs. Cyrus passait à cheval le long de la ligne et à peu de distance du front ; il considérait les deux armées, regardant tantôt l'ennemi, tantôt ses troupes, lorsque Xénophon d'Athènes, qui l'aperçut de la division grecque où il était, piqua pour le rejoindre, et lui demanda s'il avait quelque ordre à donner. Cyrus s'arrêta et lui commanda de publier que les entrailles des victimes présageaient d'heureux succès ; en disant cela il entendit un bruit qui courait dans les rangs, et demanda ce que c'était. Xénophon répondit que c'était le mot d'ordre qui passait pour la seconde fois. Cyrus s'étonna que quelqu'un l'eût donné, et lui demanda quel était ce mot : « Jupiter sauveur et la victoire, » lui dit-il. « Soit, repartit Cyrus, je l'accepte. » Il se porta ensuite au poste qu'il avait choisi : il n'y avait plus que trois ou quatre stades entre le front des deux armées, lorsque les Grecs chantèrent un péan et s'ébranlèrent pour aller à l'ennemi.

Une partie de la ligne s'avançait avec l'impétuosité des vagues en courroux ; ce qui restait en arrière court pour s'aligner, et bientôt tous les Grecs ensemble invoquent à grands cris Mars Enyalius; tous se mettent à courir. On rapporte qu'ils frappaient leurs boucliers de leurs piques pour effrayer les chevaux. Avant qu'ils fussent à la portée du trait, la cavalerie barbare fit tourner ses chevaux et s'enfuit ; les Grecs les poursuivirent de toute leur force, et se crièrent les uns aux autres de ne pas courir en désordre, mais de suivre en gardant les rangs. Quant aux chars des barbares, dénués de conducteurs, les uns étaient emportés à travers leurs propres troupes, les autres à travers la ligne des Grecs. Dès que ceux-ci les voyaient venir, ils s'ouvraient pour les laisser passer ; il n'y eut qu'un soldat qui, frappé d'étonnement comme on le serait dans l'hippodrome, ne se rangea pas, et fut choqué par un de ces chars ; mais cet homme même n'en reçut aucun mal, à ce que l'on prétend. Il n'y eut aucun autre Grec blessé dans cette action, si ce n'est un seul de l'aile gauche qui fut, dit-on, atteint d'une flèche.

Cyrus, voyant les Grecs vaincre et poursuivre tout ce qui était devant eux, ressentit une vive joie; déjà ceux qui l'entouraient l'adoraient comme leur roi. Malgré cette apparence de succès, loin de poursuivre, il tint serrés autour de lui ses six cents chevaux, observant les mouvements du roi. Il savait qu'il était ou devait être au centre de l'armée, poste ordinaire de tous les généraux des barbares : ils croient qu'étant des deux côtés entourés de leurs troupes, ils y sont plus en sûreté, et qu'il ne leur faut que la moitié du temps pour faire parvenir leurs ordres, s'ils en ont à donner. Le roi, placé ainsi au centre de son armée, dépassait pourtant la gauche de Cyrus. Ce monarque, ne trouvant d'ennemis ni devant lui ni devant les six mille chevaux qui couvraient sa personne, tourna comme s'il eût voulu envelopper les Grecs. Cyrus, craignant qu'il ne prît les Grecs à dos et ne les taillât en pièces, pique à lui, et chargeant avec ses six cents chevaux, il replie tout ce qui est devant le roi, et met en fuite les six mille chevaux commandés par Artagerse; on dit même qu'il tua de sa main ce général.

Dès que la déroute eut commencé, les six cents chevaux de Cyrus se dispersèrent à la poursuite des fuyards; il ne resta que peu de monde auprès de lui, et presque uniquement ceux qu'on appelait ses commensaux. Étant au milieu d'eux, il aperçut le roi et sa troupe dorée; il ne peut se contenir : « Je vois l'homme, » s'écrie-t-il; il se précipite sur lui, le frappe à la poitrine et le blesse à travers sa cuirasse, comme l'atteste le médecin Ctésias, qui prétend avoir guéri la blessure. Dans l'instant même qu'il porte le coup il est atteint lui-même, au-dessous de l'œil, d'un javelot lancé avec force. Ctésias, qui accompagnait le roi, raconte combien la troupe qui entourait le roi perdit dans ce combat des deux frères et de leur suite. De l'autre côté, Cyrus fut tué, et sur son corps tombèrent huit de ses principaux amis. On prétend qu'Artapate, le plus fidèle de ses eunuques, voyant Cyrus à terre, sauta à bas de son cheval et se jeta sur le corps de son maître : selon les uns, le roi l'y fit égorger; d'autres assurent qu'il tira son cimeterre et s'égorgea lui-même; car il portait un cimeterre à poignée d'or, ainsi qu'un collier, des bracelets et les autres ornements qui parent les premiers des Perses; Cyrus l'honorait pour son affection et sa fidélité.

Alors commença cette retraite admirable que ne troublèrent ni les attaques des barbares, ni les rigueurs du climat, et dont Xénophon a peint si éloquemment l'heureuse issue (liv. IV).

On arriva à la montagne sacrée nommée Théchès. Les premiers qui eurent gravi jusqu'au sommet, aperçurent la mer et jetèrent de grands cris. Xénophon, qui les entendit, ainsi que l'arrière-garde, crut que de nouveaux ennemis attaquaient l'avant-garde; car la queue était harcelée et poursuivie par les peuples dont on avait brûlé le pays.

L'arrière-garde leur ayant tendu une embuscade, en tua quelques-uns, en fit d'autres prisonniers, et prit environ vingt boucliers d'osier, recouverts d'un cuir de bœuf cru et garni de ses poils.

Les cris augmentaient à mesure qu'on approchait; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, à ceux qui criaient; leur nombre augmentait, le bruit redoublait, et Xénophon crut qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et la cavalerie grecque, et longe le flanc de la colonne pour donner du secours; mais bientôt il entend les soldats crier : *La mer ! la mer !* et se félicitant mutuellement.

Alors arrière-garde, équipages, cavaliers, tout court au sommet de la montagne. Quand les Grecs y furent tous arrivés, ils s'embrassèrent les uns les autres, les larmes aux yeux; ils sautèrent au cou de leurs généraux et de leurs lochages. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par l'ordre de qui, les soldats apportent des pierres et en élèvent un grand tertre; ils le couvrent de ces boucliers garnis de cuir cru, de bâtons et d'autres boucliers d'osier pris à l'ennemi. Le guide lui-même mettait les boucliers en pièces, et exhortait les Grecs à l'imiter. Ils renvoyèrent ensuite ce barbare, après lui avoir donné, de la masse commune, un cheval, une coupe d'argent, un habillement à la Perse et dix dariques. Il demanda surtout des anneaux, et en obtint de beaucoup de soldats. Ensuite il montra un village où on pouvait cantonner, et le chemin qu'il fallait suivre à travers le pays des Macrons; puis il attendit jusqu'au soir, et quand la nuit fut noire, il partit et quitta l'armée.

LIVRE QUATRIÈME.

JEUNESSE DE DÉMOSTHÈNE. — CHÉRONÉE. — FRAGMENT DU DISCOURS SUR LA COURONNE. — MORT DE DÉMOSTHÈNE. — JEUNESSE D'ALEXANDRE. — BATAILLE D'ARBÈLES. — MEURTRE DE CLITUS. — CONJURATION DES ADOLESCENTS. — MORT D'ALEXANDRE. — NÉARQUE. — DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE. — CHANT DES ATHÉNIENS EN L'HONNEUR DE DÉMÉTRIUS. — DÉMÉTRIUS ET ALEXANDRE.

Nous empruntons à Plutarque (traduction Dacier) d'instructifs détails sur la jeunesse de Démosthène, sur le travail obstiné qui le porta au faîte de la puissance et de la gloire.

JEUNESSE DE DÉMOSTHÈNE.

Quant à son application à l'étude de l'éloquence, voici l'occasion qui y donna lieu : l'orateur Callistrate devait plaider en pleine audience la cause de la ville d'Oropus. Cette cause avait excité tout l'intérêt du public, qui attendait avec impatience le jour de cette plaidoirie, tant pour l'excellence de l'orateur, dont la réputation était alors très-florissante, que pour l'importance de l'affaire dont il s'agissait, et qui faisait le sujet de l'entretien de tout le monde. Démosthène ayant su que tous les maîtres et tous les gouverneurs de la jeunesse se proposaient d'assister à ce procès, pria son précepteur de le mener aussi avec lui. Ce précepteur, qui était connu des huissiers qui ouvraient la salle de l'audience, obtint d'eux une place où son jeune disciple pût entendre les orateurs sans être vu. Callistrate eut un succès qui lui attira l'admiration de tout le monde. Démosthène, frappé de cette gloire si éclatante, en devint comme jaloux ; voyant cet orateur reconduit honorablement par tout le peuple, et comblé de louanges et de bénédictions, il en admira davantage la force de l'éloquence qui peut s'assujettir toutes choses et les manier à son gré. Dès ce moment, il quitta toutes les autres sciences et tous les exercices dont on occupait les jeunes gens, et s'exerça à composer des harangues pour parvenir un jour à être du nombre des orateurs. Le maître d'éloquence auquel il s'attacha fut le rhéteur Isée, quoique Isocrate tînt alors publiquement son école ; soit, comme quelques-uns disent, qu'étant orphelin il n'eût pas le moyen de payer à Isocrate le salaire qu'il prenait ordinairement, qui était de dix mines ; ou plutôt qu'il préférât l'éloquence d'Isée comme plus subtile et plus propre à l'action, et qu'il l'eût choisie pour la mettre véritablement en pratique. Hermippus écrit qu'il a trouvé dans quelques mémoires, sans nom d'auteur, que Démosthène étudia aussi sous Platon, et que le commerce de ce philosophe lui servit beaucoup à former son éloquence ; et il rapporte que Ctésibius disait que, par le moyen de Callias de Syracuse et de quelques autres, Démosthène avait eu en secret les traités de rhétorique d'Isocrate et ceux du rhéteur Alcidamas, et qu'il en avait beaucoup profité.

Dès qu'il fut en âge de plaider, il fit un procès à ses tuteurs, et les poursuivit en justice. Ceux-ci, par leurs chicanes, trouvant toujours de nouvelles remises et obtenant tous les jours de nouveaux délais, donnèrent bien de l'exercice à Démosthène, qui fut obligé de parler souvent ; de sorte que s'étant façonné, dit Thucydide, par ce travail continuel, il vint à bout de son affaire, non sans beaucoup de peine et de danger. Mais, quoiqu'il eût gagné, il ne put pourtant retirer qu'une petite partie de ses biens paternels. Le plus grand gain qu'il fit dans cette poursuite, c'est qu'il acquit la hardiesse et l'habitude de parler en public, et qu'ayant une fois tâté de l'honneur, de l'autorité et du crédit que donne le talent de la parole, il essaya de se pousser et de se mêler des affaires publiques. On dit de Laomédon d'Orchomène, que, par les conseils de ses médecins, il s'exerça à de longues courses, pour remédier à de grands maux de rate dont il était travaillé ; et qu'après s'être rétabli et fortifié par cet exercice, il entreprit de paraître dans les combats où l'on gagne des couronnes, et se rendit un des plus forts athlètes dans la course du double stade. La même chose arriva à Démosthène. D'abord il s'exerça à plaider pour rétablir ses propres affaires ; après quoi, ayant acquis, par ce travail continuel, beaucoup d'habileté et de force dans l'art de parler, il se jeta dans les affaires publiques comme dans les jeux où l'on se propose des prix, et surpassa bientôt tous les orateurs qui tenaient le premier rang.

Cependant, la première fois qu'il parla devant le peuple, on fit un si grand bruit, qu'il eut de la peine à se faire écouter, et on se moquait ouvertement de son style qui paraissait fort étrange, étant confus et embrouillé par la longueur de ses périodes, et si forcé par la quantité d'enthymèmes et autres arguments qu'il entassait, qu'on ne pouvait le suivre.

D'ailleurs il avait la voix faible, la prononciation difficile, et l'haleine si courte, qu'elle empêchait d'entendre ce qu'il disait, parce qu'elle l'obligeait à couper souvent ses périodes avant que le sens fût achevé. Cela le rebuta tellement, qu'il renonça aux assemblées du peuple, et se retira au port du Pirée. Un jour qu'il se promenait tout rêveur et fort découragé, Eunomus de Thriasie, qui était déjà vieux, le rencontra en cet état, et le réprimanda très-sérieusement de ce qu'ayant une manière de parler entièrement semblable à celle de Périclès, il s'abandonnait et se trahissait pourtant lui-même par lâcheté et par faiblesse, n'avait ni le courage de soutenir le bruit et le tumulte d'une populace, ni la force de former et d'endurcir son corps à ces combats de la tribune, et que, par une mollesse inexcusable, il se laissait abâtardir et flétrir sans s'en mettre en peine. Une autre fois, ayant mal réussi et ayant été sifflé, comme il s'en retournait chez lui la tête couverte pour cacher sa honte, et au désespoir de ce mauvais succès, il fut suivi par un comédien nommé Satyrus, qui était de ses amis, et qui entra avec lui dans sa maison. Démosthène commença à déplorer son infortune, en disant : « Qu'étant celui de tous les orateurs qui prenait le plus de peine et qui travaillait au point d'avoir presque ruiné sa santé, il ne pouvait pourtant trouver le moyen de plaire au peuple ; que de simples matelots très-ignorants, et presque toujours dans la crapule, étaient écoutés et occupaient la tribune, tandis qu'il était méprisé, et qu'on ne daignait pas l'entendre.—Vous dites vrai, Démosthène, lui répondit Satyrus ; mais moi je guérirai bientôt ce qui cause tout ce mal, si vous voulez seulement me réciter de mémoire quelques scènes d'Euripide ou de Sophocle. » Démosthène le fit sur l'heure ; et Satyrus répétant après lui les mêmes vers, les prononça si bien, et les accommoda tellement aux mœurs et à l'état de celui qu'il représentait, que Démosthène même les trouva tout autres ; et que, convaincu de l'ornement, de la grâce et de la force que la prononciation et l'action donnent au discours, il regarda comme très-peu de chose, ou comme presque rien, de s'exercer à bien parler, si on néglige la prononciation et l'action qui conviennent aux choses que l'on dit. Ce fut ce qui l'obligea à faire construire un cabinet souterrain, qui était conservé encore de notre temps, où il allait tous les jours s'exercer à déclamer et à former sa voix, et où il passait souvent des deux et trois mois entiers, en se faisant raser la moitié de la tête, afin que si la tentation le prenait de sortir, il en fût empêché par la honte de paraître en cet état.

Quand il sortait pour aller voir ses amis, ou que ses amis le venaient voir, tout ce qui se passait dans ces conversations, tout ce qu'il entendait et tous les faits qu'on rapportait, il les prenait pour autant de sujets de s'exercer, et il n'était pas plutôt seul, qu'il se retirait dans ce cabinet souterrain, où il repassait dans sa mémoire les affaires dont on lui avait parlé, et tout ce qu'on avait dit pour et contre ; et s'il avait assisté à quelque discours public, il tâchait de le retenir, et le réduisait ensuite en certains lieux communs et en périodes bien travaillées, qu'il conservait pour s'en servir dans l'occasion. Souvent il s'occupait à corriger et à expliquer et étendre ce que les autres lui avaient dit, ou ce qu'il avait dit lui-même aux autres. Cela le fit passer pour un homme d'un esprit pesant, qui n'avait pas la conception vive, et dont toute la force et l'éloquence n'étaient que l'effet du travail ; et on alléguait comme une grande preuve, que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sur-le-champ, que même il était souvent arrivé qu'étant assis dans l'assemblée, le peuple l'appelant par son nom et le pressant de parler, il n'avait jamais voulu y consentir, à moins qu'il n'eût médité ce qu'il avait à dire et qu'il ne fût préparé. La plupart des autres orateurs en faisaient des railleries ; et Pythéas lui dit un jour, en se moquant de lui, « que son travail sentait la lampe. — Oui, vraiment, Pythéas, » lui repartit Démosthène en repoussant cette raillerie par une raillerie plus aigre et plus piquante, « mais c'est que ta lampe et la mienne ne nous éclairent pas tous deux pour les mêmes travaux. » Il ne répondait rien aux autres ; et, bien loin de se défendre, il avouait « que véritablement il n'avait pas toujours écrit tout ce qu'il disait, mais qu'il ne parlait jamais sans avoir écrit. » Il soutenait même que celui qui prépare ses discours est un orateur populaire ; car cette préparation est une marque qu'il fait sa cour au peuple et qu'il veut lui plaire ; au lieu que de ne pas se soucier ni se mettre en peine de ce que le peuple pensera des discours qu'on lui fait, c'est le propre d'un homme qui penche vers l'oligarchie, et qui emploierait plus volontiers la force que la persuasion.

Le dernier effort de la Grèce, ce combat suprême qu'il était de son honneur d'avoir livré à ses maîtres futurs, le courage d'Athènes après le désastre, tout cela fut l'œuvre de Démosthène. Plutarque nous le montre arrachant aux Thébains un acte héroïque, contraire à leurs intérêts et à leur nature, faiblissant à son tour sur le champ de bataille de Chéronée, mais encore redouté par Philippe et considéré par le roi de Perse comme le seul obstacle à cette soumission de la Grèce, à cette unité des peuples Grecs qui devait être la perte et qui était la terreur du grand roi.

CHÉRONÉE.

Dès que les affaires furent tournées à la guerre, Philippe ne pouvant se tenir en repos, et les Athéniens étant excités par Démosthène, cet orateur porta le peuple à marcher au secours de l'Eubée, que les tyrans qui s'étaient saisis des villes avaient assujettie à Philippe ; et les Athéniens étant passés dans cette île, sur

le décret qu'il en dressa lui-même, ils en chassèrent les Macédoniens. Ensuite il envoya du secours aux Byzantins et aux Périnthiens à qui Philippe faisait la guerre; car, ayant persuadé au peuple de renoncer au ressentiment qu'il avait contre eux, et d'oublier les fautes que ces deux peuples avaient commises dans la guerre des alliés, il le porta à leur envoyer des troupes qui furent la cause de leur salut. Après cela, il alla en qualité d'ambassadeur dans toutes les villes de la Grèce, et les excita tellement par ses paroles, qu'à l'exception d'un très-petit nombre, elles se soulevèrent toutes contre Philippe; de sorte qu'on assembla une armée de quinze mille hommes de pied et de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui faisaient la guerre à leurs dépens, et qu'on fit sans peine les fonds nécessaires pour l'entretien et la solde des étrangers, chacun contribuant très-volontiers et avec joie. Théophraste écrit que ce fut en cette occasion que les alliés demandant avec instance que l'on réglât les contributions, l'orateur Crobylus dit tout haut « que la guerre ne se nourrissait point avec une mesure fixe. »

Toute la Grèce étant donc soulevée et dans l'attente de ce qui arriverait, et les peuples et les villes ayant fait ensemble une ligue qui était composée des Eubéens, des Achéens, des Corinthiens, des Mégaréens, et de ceux de Leucade et de Corcyre, le plus fort restait encore à faire pour Démosthène: c'était d'attirer dans l'alliance les Thébains, qui étaient voisins de l'Attique, qui avaient des troupes très-aguerries, et qui étaient alors ceux de tous les Grecs qui avaient le plus de réputation dans les armes. Mais il n'était pas aisé de faire changer les Thébains, tant à cause des grands services qu'ils avaient reçus encore tout récemment de Philippe pendant la guerre de la Phocide, services qui les avaient entièrement séduits et gagnés, qu'à cause des différends et des petites guerres que le voisinage d'Athènes et de Thèbes faisait élever continuellement entre ces deux villes. Cependant, après que Philippe, enflé du grand succès qu'il avait eu près de la ville d'Amphisse, se fut jeté tout d'un coup sur Elatée [1], et se fut emparé de la Phocide, les Athéniens furent si troublés de cette invasion subite, que personne n'osait plus monter à la tribune, et ne savait quel conseil donner, et que l'abattement, l'incertitude et le silence régnaient dans l'assemblée, mais Démosthène eut seul le courage de s'avancer. Il conseilla aux Athéniens de ne rien négliger pour attirer les Thébains dans leur alliance, et, encourageant d'ailleurs le peuple par son discours, et le repaissant de grandes espérances, selon sa coutume, il fut lui-même envoyé en ambassade aux Thébains, avec quelques autres. Philippe, de son côté, à ce que dit Mursyas, envoya aussi Amyntas et Cléarque, tous deux Macédoniens, et il leur joignit Doachus, Thessalus et Thrasydée, pour s'opposer et pour répondre à tout ce que les ambassadeurs d'Athènes proposeraient. Les Thébains comprirent bien d'abord ce qui était pour eux le plus utile : ils avaient encore présents les maux que leur avait causés la guerre de la Phocide, car les plaies qu'ils avaient reçues saignaient encore ; mais la forte éloquence de Démosthène, comme dit Théopompe, soufflant dans leurs courages comme un vent impétueux, y ralluma l'ambition, et chassa toutes les considérations contraires ; de sorte que, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence et la reconnaissance, ils furent transportés et ravis par son discours comme par une espèce d'enthousiasme, et uniquement enflammés de l'amour du beau.

Ce succès de Démosthène parut si grand et si éclatant, que Philippe envoya d'abord des ambassadeurs à Athènes pour demander la paix ; que toute la Grèce, pour ainsi dire, se leva, attentive à ce qui arriverait ; que non-seulement tous les capitaines athéniens obéissaient à Démosthène, mais encore tous les commandants des Béotiens, et qu'il réglait tout à son gré dans les assemblées de Thèbes comme dans celles d'Athènes, également aimé, respecté et autorisé dans ces deux villes ; et ce n'était pas sans raison, comme l'observe Théopompe, mais bien pour l'avoir mérité. Cependant la fortune, comme il semble, ayant, par une certaine révolution dans les affaires, marqué à ce temps-là le dernier terme de la liberté de la Grèce, s'opposa à ses glorieux desseins, et donna plusieurs signes de ce qui devait arriver. Parmi ces signes se trouvèrent de terribles prophéties de la Pythie, et cet ancien oracle des sibylles, dont tout le monde s'entretenait : « Que je me trouve loin du combat qui va se donner dans la terre qu'arrose le Thermodon ; que je devienne un aigle, pour contempler du haut des nues ce sanglant carnage où le vaincu pleurera ses pertes, et où le vainqueur périra. » Car on dit que ce Thermodon est dans notre pays, près de Chéronée, un petit ruisseau qui se jette dans le Céphise. Mais pour nous présentement nous ne connaissons dans notre voisinage aucune rivière ni aucun ruisseau de ce nom. Nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle *Æmon* était appelé autrefois *Thermodon*. Il coule le long des murs du temple d'Hercule, qui est justement l'endroit où les Grecs campèrent ; et il y a bien de l'apparence que le sang et les morts dont il fut rempli à cette bataille donnèrent lieu à ce changement de nom. L'historien Duris assure pourtant que *Thermodon* n'est pas le nom d'un ruisseau, mais que quelques soldats dressant une tente, et creusant la terre tout autour, trouvèrent une petite statue de marbre avec une inscription qui marquait que c'était un officier nommé Thermodon qui tenait entre ses bras une amazone blessée. Et il rapporte un autre oracle qui courut alors, et qui disait :

(1) Ville de la Phocide, voisine de la Béotie.

« Oiseau noir, attends la bataille de Thermodon, où les cadavres entassés te fourniront une ample pâture. » Mais sur cela il est bien difficile d'établir la vérité.

Pour Démosthène, on dit que, plein de confiance dans les armes des Grecs, et merveilleusement encouragé et ranimé par le nombre, par la valeur et par l'ardeur de tant de troupes qui ne demandaient qu'à voir l'ennemi, il ne leur permettait point de s'amuser à tous ces oracles et de prêter l'oreille à ces prophéties. Mais, leur donnant à entendre qu'il soupçonnait la pythie de *philippiser*, il faisait souvenir les Thébains de leur Epaminondas, et les Athéniens de leur Périclès, et leur représentait que ces grands hommes, prenant ces oracles et ces prophéties pour des couleurs et pour des prétextes dont on couvrait la crainte et la lâcheté, se servaient toujours de leur raison pour exécuter ce qu'il fallait faire. Jusque-là Démosthène se montra véritablement homme de bien; mais à la bataille, il ne fit rien d'honorable, ni qui répondît à ces belles paroles; car, abandonnant son poste, il prit honteusement la fuite, et jeta ses armes sans avoir honte, comme dit Pythéas, de démentir si lâchement la belle devise qu'il avait fait graver en lettres d'or sur son bouclier : *A la bonne fortune*.

D'abord après la bataille, Philippe fut si transporté de joie pour cette grande victoire, qu'il oublia toute décence, et qu'après s'être enivré avec ses amis, il se transporta sur le champ de bataille, et là, insultant à tous ces morts dont il était couvert, il mit en chant le commencement du décret que Démosthène avait dressé pour exciter les Grecs à cette guerre, et chanta en battant la mesure : « Démosthène Pæanien, fils de Démosthène, a dit. » Mais bientôt après, revenu de son ivresse, et considérant le grand danger qu'il avait couru et qui l'environnait encore, il frissonna, et les cheveux lui dressèrent à la tête au seul souvenir de la force et de la véhémence de cet orateur qui l'avait forcé de mettre au hasard d'un seul combat et de faire dépendre d'une très-petite partie d'une journée et sa vie et ses Etats.

La gloire de cette grande action de Démosthène alla jusqu'au roi de Perse, qui écrivit à ses lieutenants et à ses satrapes de lui donner tout l'or qu'il voudrait, de n'avoir d'attention que pour lui, et de le distinguer sur tous les autres, comme le seul homme capable de donner beaucoup d'affaires au roi de Macédoine, et de le tenir embarrassé au milieu des guerres et des troubles de la Grèce. Tout cela fut découvert dans la suite par Alexandre, qui trouva à Sardis quelques lettres de Démosthène, et les registres des lieutenants du roi, où étaient marquées les sommes qu'ils lui avaient fournies. Mais alors, après ce grand échec arrivé à la Grèce, les orateurs qui étaient opposés à Démosthène commencèrent à s'élever contre lui, et à l'appeler en justice pour lui faire son procès. Le peuple ne se contenta pas de le renvoyer absous de toutes leurs charges et accusations, il le combla encore de plus d'honneurs, et le rappela au maniement des affaires, comme celui qui était le plus affectionné et le plus zélé pour le bien public; jusque-là que les ossements de ceux qui avaient été tués à la bataille de Chéronée ayant été rapportés à Athènes pour être inhumés, le peuple le choisit pour faire l'éloge de ces vaillants hommes, montrant par là, comme l'écrit Théopompe, qui relève cet acte en termes très-magnifiques, que non-seulement il ne supportait pas ce malheur avec bassesse et avec pusillanimité, mais que même, puisqu'il honorait et distinguait si fort celui qui avait conseillé cette guerre, il ne se repentait en aucune manière d'avoir suivi ses conseils.

On connaît le célèbre passage du *Discours sur la couronne* où Démosthène peint l'état de la cité à la nouvelle de la prise d'Elatée par Philippe, où il se montre, avec la juste fierté du génie, seul ferme au milieu de l'abattement universel, seul capable de conseiller et de sauver la république. C'est à la fois une des plus belles pages d'histoire et un des plus beaux mouvements d'éloquence qui soient sortis du génie de la Grèce. Nous empruntons ce fragment à la traduction de M. Stièvenart.

FRAGMENT DU DISCOURS SUR LA COURONNE.

C'était le soir; arrive un homme qui annonce aux prytanes qu'Elatée est prise. Ils soupaient; à l'instant ils se lèvent de table; les uns chassent les marchands de leurs tentes dressées sur la place publique et brûlent les baraques; les autres mandent les stratéges, appellent les trompettes; toute la ville est remplie de tumulte. Le lendemain, au point du jour, les prytanes convoquent le conseil dans son local; vous allez à votre assemblée, et avant que le conseil ait discuté, préparé un décret, tout le peuple occupe les gradins supérieurs. Bientôt entre le conseil; les prytanes répètent la nouvelle, introduisent le messager; cet homme s'explique et le héraut crie : « Qui veut parler? » Personne ne se présente. Cet appel est réitéré; personne encore! Là cependant se trouvaient tous les stratéges, tous les orateurs, et la voix de la patrie demandait un avis pour la sauver, car le héraut prononçant les paroles dictées par la loi est la voix de la patrie. Toutefois, pour se présenter que fallait-il? Vouloir le salut d'Athènes? Mais vous et les autres citoyens levés aussitôt, vous seriez accourus à la tribune; tous en effet vous vouliez, je le sais, voir Athènes sauvée. Compter parmi les plus riches? Les trois cents auraient parlé. Réunir zèle et richesse? Ceux-là se seraient levés qui, depuis, ont fait à l'Etat des dons considérables, résultat du patriotisme opulent. Ah! c'est qu'un tel jour, une telle

crise appelaient un citoyen non-seulement riche et dévoué, mais qui eût encore suivi les affaires dès le principe, et raisonné avec justesse sur les motifs de la conduite de Philippe et sur ses desseins. Quiconque ne les eût point connus par une longue et attentive exploration, fût-il zélé, fût-il opulent, ne devait ni connaître le parti à prendre, ni avoir un conseil à donner. Eh bien, l'homme de cette journée ce fut moi : je montai à la tribune...

Fidèle à sa vie passée, Démosthène prend part à la tentative de la Grèce pour s'affranchir, à la mort d'Alexandre. Mais la bataille de Cranon vint bientôt affermir l'œuvre de Chéronée, et Démosthène eut la gloire de ne pas survivre à la liberté de son pays.

MORT DE DÉMOSTHÈNE.

Sur la nouvelle qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes, Démosthène et ceux de son parti se hâtèrent de sortir de la ville avant qu'ils y fussent arrivés, et le peuple les condamna à mort sur le décret que Démades en dressa lui-même. Tous ces malheureux s'étant donc dispersés de côté et d'autre pour se sauver plus facilement, Antipater envoya après eux des gens pour les reprendre, et mit à leur tête un certain Archias, surnommé *Phygadotheras*[1]. On dit qu'il était originaire de Thurium, qu'il avait joué autrefois des tragédies, et que le comédien Polus d'Egine, cet excellent acteur qui surpassait infiniment tous les autres dans son art, avait été son disciple. Mais Hermippus compte cet Archias parmi les disciples du rhéteur Lacritus, et Démétrius assure qu'il avait été à l'école d'Anaximène. Cet Archias ayant trouvé à Egine l'orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, et Himerée, frère de Démétrius de Phalère, qui tous trois s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, les arracha de leur asile, et les envoya à Antipater qui était alors à Cléones, où il les fit mourir ; on dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride. Ayant appris que Démosthène, retiré dans l'île de Calaurie[2], s'était rendu suppliant dans le temple de Neptune, il y passa sur des esquifs ; et étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple ; et là il conseillait à Démosthène de se lever et de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais il se trouva que Démosthène avait eu la nuit précédente un songe assez étrange. Il lui sembla qu'il était entré en lice contre Archias à qui jouerait le mieux une tragédie, qu'il réussissait admirablement, qu'il avait pour lui les spectateurs, et qu'il l'emportait infiniment pour l'action ; mais qu'il était vaincu par la somptuosité des habits et par la magnificence des décorations. Voilà pourquoi, comme Archias lui parlait avec beaucoup de douceur et d'humanité, il leva les yeux sur lui, et assis comme il était et sans se lever, il lui dit : « O Archias! comme tu ne m'as pas vaincu cette nuit par ton action, tu ne me vaincras pas aujourd'hui par tes promesses. » Sur cela, Archias se mit à le menacer avec de grands emportements : « Oh présentement, lui dit Démosthène, tu parles comme véritablement inspiré par le trépied de Macédoine[1]. Auparavant tu parlais un langage de comédien ; mais attends un peu que j'aie écrit à ceux de ma maison pour leur donner mes derniers ordres. »

En disant ces paroles, il entra dans l'intérieur du temple, et, prenant ses tablettes comme pour écrire, il mit le poinçon à sa bouche, et le mordant, comme il avait coutume de faire quand il méditait et qu'il composait, il l'y tint assez longtemps ; après quoi, se couvrant de son manteau, il pencha la tête. Les soldats qui étaient à la porte se moquaient de lui comme d'un homme que la crainte de la mort tenait dans ces transes, et le traitaient de lâche et de mou. Archias, s'approchant en même temps, le pressait de se lever, et, lui répétant les mêmes discours qu'il lui avait déjà tenus, il lui promettait qu'il ferait sa paix avec Antipater. Alors Démosthène, qui sentait que le venin s'était déjà incorporé et rendu le maître, se découvrit ; et regardant Archias entre les deux yeux, il lui dit : « Tu peux désormais, quand tu voudras, jouer le rôle de Créon dans la tragédie, et jeter dehors ce cadavre sans lui rendre les honneurs de la sépulture. Pour moi, continua-t-il en se tournant du côté de l'autel : Neptune, mon doux protecteur, je sors encore vivant de votre saint temple sans l'avoir profané ; mais Antipater et les Macédoniens n'ont pas eu ce respect pour votre sanctuaire, ils l'ont souillé par ma mort. »

En finissant ces mots, il demanda qu'on le soutînt, parce qu'il tremblait et chancelait ; et comme il passait le long de l'autel, il tomba et rendit l'âme en poussant un profond soupir. Ariston dit que Démosthène avait sucé ce venin du poinçon qu'il avait mis dans sa bouche et qu'il avait mordu. Un certain Pappus, sur les mémoires duquel Hermippus a composé son histoire, rapporte que, quand il fut tombé, on trouva sur ses tablettes le commencement d'une lettre dont il n'avait écrit que la suscription : *Démosthène à Antipater.*

Comme on était fort étonné et fort surpris d'une mort si soudaine, les soldats qui étaient à la porte dirent qu'ils avaient remarqué qu'ayant tiré quelque chose d'un linge, il l'avait porté à sa bouche ; que c'était sans doute du poison, mais qu'ils avaient cru que c'était de l'or qu'il avait avalé pour le sauver de leurs mains. Une jeune esclave qui le servait, interrogée par Archias, déposa qu'il y avait long-

(1) C'est-à-dire *le limier des fuyards.*
(2) Petite île en face de Trézène.

(1) Il fait allusion au trépied sur lequel la pythie de Delphes était assise, lorsqu'elle était inspirée par Apollon.

emps qu'il portait sur lui ce linge noué, comme un préservatif. Eratosthène écrit qu'il avait toujours du poison dans une petite boîte d'or qu'il portait à son bras comme une plaque de bracelet. Il n'est pas nécessaire de rapporter ici toutes les différentes manières dont les autres historiens, qui sont en très-grand nombre, racontent sa mort. Il ne faut pourtant pas oublier ce qu'a écrit Démocharès, ami particulier de Démosthène; il dit qu'il est persuadé qu'il ne mourut nullement de poison, mais que ce fut une providence et une faveur particulière des dieux, qui voulurent le soustraire à la cruauté des Macédoniens, en lui envoyant une mort si prompte et si douce.

Les signes qu'Alexandre donna, dès sa première jeunesse, de son caractère et de son génie ont été recueillis par ses contemporains et sont devenus populaires. Plutarque est encore sur ce point le plus intéressant des biographes.

JEUNESSE D'ALEXANDRE.

Un jour, des ambassadeurs du roi de Perse[1] étant arrivés à la cour pendant l'absence de Philippe, Alexandre les reçut et les traita avec tant de bonté et de politesse, et leur fit si bon accueil, qu'ils en furent charmés. Mais ce qui les surprit plus que toutes choses, c'est qu'il ne leur fit aucune question ni puérile, ni frivole; car en s'entretenant avec eux, il leur demandait les distances des lieux, quel chemin il fallait tenir pour aller dans les provinces de la haute Asie; et les interrogeant sur le roi même, il leur demandait quel il était envers ses ennemis, et en quoi consistaient principalement la force et la puissance des Perses. De sorte que ces ambassadeurs ne pouvaient se lasser de l'admirer, et qu'ils étaient convaincus que toute la grande habileté de Philippe n'était rien au prix de la vivacité, de la vaste étendue d'esprit de son fils, et de ses grandes vues. Aussi, toutes les fois qu'on venait lui apprendre que Philippe avait pris quelque ville ou gagné quelque grande bataille, il n'en paraissait pas fort joyeux, et disait aux jeunes enfants qui étaient élevés avec lui : « Mes amis, mon père prendra tout, et ne me laissera rien de beau, d'éclatant et de mémorable que je puisse faire avec vous. » Car, comme il ne recherchait ni la volupté, ni les richesses, mais la vertu et la gloire, il estimait que plus l'empire que son père lui laisserait serait grand, moins il aurait d'occasions d'exercer son courage, et de l'étendre lui-même par ses exploits. Et dans la pensée que son père achevait de consommer tout ce qu'il y avait de plus grand, il souhaitait, non de vivre dans les richesses, dans le luxe et dans les plaisirs, mais de recueillir un empire où il y aurait des guerres à faire, des batailles à donner, et beaucoup de gloire à acquérir.

Il y avait auprès de lui plusieurs gouverneurs et précepteurs qui étaient chargés du soin de son éducation; mais ils avaient au-dessus d'eux Léonidas, qui était parent de la reine, et d'une grande austérité de mœurs. Ce Léonidas haïssait le titre de précepteur, comme un titre déshonorant, quoique ce soit un emploi très-beau et très-considérable; mais à cause de sa dignité et de sa naissance, tout le monde l'appelait le gouverneur et le conducteur d'Alexandre. Celui qui avait le titre de précepteur, et qui en faisait les fonctions, était Lysimachus d'Arcanie, qui n'avait nul mérite, ni aucune sorte de politesse; mais parce qu'il s'appelait lui-même Phœnix, et qu'il donnait à Alexandre le nom d'Achille, et à Philippe celui de Pélée, il était vu de fort bon œil, et il avait la seconde place auprès du prince.

Un certain Philonicus de Thessalie, ayant amené à Philippe un cheval, nommé Bucéphale, qu'il voulait lui vendre treize talents, le roi, avec ses courtisans et ses écuyers, descendit dans la plaine pour le faire essayer. Ce cheval parut très-rétif et très-difficile, et les écuyers assurèrent qu'on ne pouvait espérer de s'en servir, parce qu'il ne voulait pas supporter qu'on le montât, qu'il ne pouvait souffrir la voix de personne, et qu'il se cabrait dès qu'on l'approchait. Philippe, fâché qu'on lui présentât un cheval si farouche et si indomptable, commanda qu'on l'emmenât. Alexandre, qui était présent, ne put s'empêcher de dire : « Quel cheval ils perdent là, parce qu'ils ne sauraient s'en servir, faute de hardiesse et d'expérience! » Philippe, qui l'entendit, ne dit rien d'abord; mais comme Alexandre répéta plusieurs fois la même chose et qu'il parut véritablement affligé qu'on renvoyât ce cheval, il lui dit : « Jeune homme, tu blâmes des gens plus âgés que toi, comme si tu en savais plus qu'eux, et que tu fusses plus capable de te servir de ce cheval.—Oui, sans doute, seigneur, je m'en servirais mieux qu'eux, répondit le prince.—Mais si tu ne réussis pas, repartit Philippe, que payeras-tu pour la peine de ta folle témérité?—Je payerai le prix du cheval, répondit Alexandre. » Cette réponse vive fit rire toute l'assemblée; et le roi et le prince étant convenus que celui qui perdrait payerait les treize talents, Alexandre s'approcha du cheval, prit les rênes, et lui tourna la tête en face du soleil, ayant remarqué sans doute que ce qui l'effrayait et l'effarouchait, c'était son ombre qu'il voyait tomber devant lui et suivre tous ses mouvements. Pendant qu'il le vit encore plein de colère et souffler de toute sa force, il le flattait doucement de la voix et de la main. Ensuite, prenant adroitement son temps, il laissa tomber son manteau à terre, et, s'élançant légèrement, il sauta dessus, lui tint d'abord la bride haute sans le frapper ni le tourmenter; et quand il vit que sa férocité était domptée et qu'il n'était plus si fu-

(1) Ochus.

rieux ni si menaçant, et qu'il ne demandait qu'à courir, il baissa la main et le poussa à toute bride, en lui parlant d'une voix plus rude et en lui appuyant les talons. Philippe et toute sa cour étaient dans des transes mortelles et gardaient un profond silence; mais quand le prince, après avoir fourni sa carrière, revint la tête haute, tout fier et plein de joie d'avoir réduit ce cheval qui avait paru si indomptable, tous les courtisans se mirent à lui applaudir et à le féliciter, et l'on assure que Philippe versa des larmes de joie, et que l'embrassant, après qu'il fut descendu de cheval, il lui dit en lui baisant la tête : « Mon fils, cherche un autre royaume qui soit plus digne de toi, car la Macédoine est trop petite. » Philippe ayant remarqué qu'il était d'un naturel inflexible qui ne cédait jamais à la force, mais qu'on ramenait aisément au devoir par la raison, tâcha lui-même en toutes choses de le persuader plutôt que de le contraindre. Comme il ne se fiait pas trop du soin de ses études et de son éducation à tous les maîtres qu'il avait mis auprès de lui pour lui enseigner la musique et les belles-lettres, estimant que cette instruction était au-dessus de leurs forces et de leurs moyens, et « qu'elle demandait, pour me servir des termes de Sophocle, plusieurs mors et plusieurs timons, » il fit venir Aristote, le plus célèbre et le plus savant de tous les philosophes. Il le traita avec magnificence, et lui donna un très-digne prix de cette éducation; car, ayant ruiné et détruit la ville de Stagire [1], qui était la patrie de ce philosophe, il la rebâtit pour l'amour de lui, y rétablit ses habitants qui s'étaient enfuis, ou qui avaient été réduits en servitude, et leur donna, pour le lieu de leurs études et de leurs assemblées, un beau parc au faubourg de Stagire, appelé *Mieza*. On y montre encore aujourd'hui des siéges de pierre qu'Aristote fit faire, et de grandes allées couvertes d'arbres pour se promener à l'ombre.

Alexandre voulut apprendre d'Aristote, non-seulement la morale et la politique, mais aussi les autres sciences plus secrètes, qu'on appelait *acroamatiques* et *époptiques*, et qu'il ne communiquait point au commun des hommes. Etant déjà passé en Asie, et ayant appris qu'il avait publié des ouvrages où il traitait de ces sciences, il lui écrivit une lettre très-forte, dans laquelle il le blâmait ouvertement pour l'intérêt de la philosophie. Et voici sa lettre que l'on a conservée :

Alexandre à Aristote, salut et prospérité.

« Tu n'as pas bien fait de donner au public les traités acroamatiques. En quoi différerai-je des autres hommes, si les hautes sciences dont tu m'as instruit deviennent communes ? Ne sais-tu pas que j'aimerais beaucoup mieux être au-dessus des autres par la science des choses sublimes et excellentes que par la puissance ? Adieu. »

Aristote, pour consoler son ambition, et pour se justifier en même temps, lui fit réponse qu'il avait publié ces traités sans les publier. En effet, on peut dire que ses livres de métaphysique sont écrits de manière qu'on ne peut ni les apprendre seul, ni les enseigner aux autres, et qu'ils ne sont propres qu'à ceux qui sont déjà instruits, dont ils réveillent les idées. Il me semble aussi que ce fut Aristote, plus qu'aucun autre, qui inspira à Alexandre un ardent amour pour la médecine ; car il n'en aima pas la théorie seulement, mais aussi la pratique; il secourut plusieurs de ses amis dans leurs maladies, et leur ordonna les remèdes et les régimes dont ils avaient besoin, comme on peut le recueillir de ses lettres mêmes. Il aimait beaucoup aussi les belles-lettres, et était fort studieux et aimait à lire. Il admirait surtout l'Iliade d'Homère, qu'il appelait *la meilleure provision de l'art militaire*, et il le sentait comme il le disait. Il eut toujours avec lui l'édition qui avait été revue et corrigée par Aristote, qu'on appelait l'*édition de la cassette*, et il la mettait toutes les nuits avec son épée sous son chevet, selon le rapport d'Onésicrate. Comme dans les hautes provinces de l'Asie il n'avait pas la facilité de se procurer beaucoup de livres, il écrivit à Harpalus de lui en envoyer, et il en reçut les œuvres de Philistus, beaucoup de tragédies d'Euripide, de Sophocle et d'Eschyle, et les dithyrambes de Téleste et de Philoxènes.

Plutarque nous laisse un récit animé de la bataille d'Arbèles. Comme à Cunaxa, l'immense armée des barbares n'attend pas même le choc des Grecs.

BATAILLE D'ARBÈLES.

La grande bataille d'Alexandre contre Darius ne fut point donnée à Arbèles, comme la plupart des historiens l'ont écrit, mais près du bourg de Gaugamèles, ainsi appelé dans la langue des Perses, comme nous dirions la *maison du chameau*, en mémoire de ce qu'un ancien roi de Perse s'était sauvé des mains de ses ennemis, par le secours d'un chameau fort vite à la course, qu'il fit nourrir dans ce bourg, en lui assignant quelques villages et quelques revenus pour son entretien. Au mois d'octobre, lorsque la fête des grands mystères commence à Athènes, il y eut une grande éclipse de lune; et la onzième nuit après l'éclipse, les deux armées étant en présence, Darius tint toutes ses troupes sous les armes, et visita tous les rangs à la clarté des flambeaux. Mais Alexandre, laissant reposer ses Macédoniens, était devant sa tente avec le devin Aristandre, et faisait quelques sacrifices secrets, immolant des victimes à la Peur. Les plus anciens officiers du roi, et entre autres Parménion, voyant

(1) Sur la côte de la mer Egée, entre Amphipolis et Acanthe, dans la partie de la Macédoine appelée *Chalcidique*.

la plaine qui est entre le mont Niphate et les montagnes Gordyennes, tout éclairée par les flambeaux des barbares, et entendant en même temps un mélange confus de voix inarticulées, un tumulte horrible, et un bruit capable d'inspirer la terreur, partir de leur camp, comme le mugissement d'une mer immense, furent étonnés de cette multitude innombrable d'hommes, et convinrent que c'était une entreprise très-grande et très-difficile que d'attaquer cette formidable armée en plein jour, et qu'il était impossible de la repousser et de la vaincre. Ils allèrent donc trouver Alexandre dès qu'il eut achevé ses sacrifices, et tâchèrent de lui persuader d'attaquer les ennemis pendant la nuit, et de cacher dans l'obscurité des ténèbres ce que le combat qu'il allait donner avait de plus terrible. Mais Alexandre leur répondit ce mot, qui a été si célèbre depuis : « Je ne dérobe pas la victoire. » Il est vrai qu'il y a eu des gens qui ont trouvé cette réponse vaine et puérile, de s'être ainsi joué et moqué d'un si grand danger ; mais il y en a eu d'autres, au contraire, qui l'ont trouvée pleine, non-seulement de magnanimité et de confiance sur le présent, mais encore d'un jugement très-sain sur l'avenir, de n'avoir pas voulu donner à Darius, s'il eût été vaincu pendant la nuit, le prétexte de reprendre courage, et de tenter une autre fois la fortune du combat, en accusant de sa dernière défaite la nuit et les ténèbres, comme il avait déjà accusé de la première les montagnes, les détroits, et le voisinage de la mer. Car il savait bien que Darius, avec une si grande puissance, ne serait jamais réduit, faute d'armes et d'hommes, à renoncer à la guerre, et qu'il n'en viendrait là que lorsque l'on aurait rabattu sa fierté et ruiné ses espérances en gagnant contre lui une grande bataille en plein jour.

Quand ses officiers se furent retirés, Alexandre se coucha dans sa tente, et l'on dit que, contre sa coutume, il dormit le reste de la nuit d'un sommeil très-profond ; de sorte que ses capitaines s'étant assemblés à la pointe du jour devant sa tente, pour prendre ses ordres, furent fort surpris de ce qu'il n'était pas encore éveillé, et que d'eux-mêmes ils donnèrent aux troupes l'ordre de prendre leur repas. Enfin, comme le temps pressait, Parménion étant entré et s'étant approché de son lit, l'appela deux ou trois fois par son nom ; et l'ayant éveillé de cette manière, il lui dit : « Seigneur, comment se peut-il que vous dormiez si tard, comme si vous aviez déjà vaincu et que vous ne fussiez pas sur le point de donner la plus grande bataille dont on ait peut-être jamais entendu parler ?— Eh quoi, lui répondit Alexandre en souriant, ne trouves-tu pas que nous avons déjà vaincu, puisque nous sommes délivrés de la fatigue d'aller errants çà et là, et de poursuivre Darius fuyant dans de vastes campagnes toutes ruinées, et qu'il brûle lui-même devant nous? »

Non-seulement avant le combat, mais au plus fort de la mêlée et dans le plus grand danger, il se fit voir véritablement grand, par la ferme assurance qu'il fit paraître, et par le jugement qu'il conserva jusqu'à la fin. Car la victoire fut longtemps douteuse, et l'aile gauche que commandait Parménion fut enfoncée, et plia enfin, la cavalerie bactriane étant venue fondre avec impétuosité sur les Macédoniens. D'un autre côté, Mazée ayant détaché en même temps environ trois mille chevaux pour aller par les derrières tomber sur le corps qui gardait les bagages et le camp, Parménion, étonné et troublé, envoie promptement à Alexandre lui dire que tout son camp est perdu, et ses bagages enlevés, s'il n'y envoie un puissant secours du front de la bataille. Alexandre, qui, dans ce moment, venait de donner le signal de la charge à son aile droite qu'il commandait, dit à l'envoyé : « Va dire à Parménion qu'il ne raisonne pas sagement, et que le trouble où il est lui a fait oublier que si nous remportons la victoire, nous serons maîtres de tout ce qui est à l'ennemi ; et que si nous la perdons, nous ne devons nous mettre en peine ni de bagages, ni de prisonniers, mais seulement nous disposer à bien vendre notre vie, et à mourir glorieusement. »

Le roi, après avoir fait cette réponse à Parménion, se couvrit de son casque ; car il avait déjà mis dans sa tente le reste de son armure : elle consistait en un sayon de Sicile, qu'on attachait avec une ceinture, et sur lequel il mettait une double cuirasse de lin bien piquée, qui venait du butin fait à la bataille d'Issus. Son casque était de fer, mais plus brillant que l'argent le plus pur. C'était l'ouvrage de l'armurier Théophile. Le hausse-col était aussi de fer, mais tout semé de pierreries ; il avait une épée très-légère à la main, et d'une trempe admirable, que le roi des Citiens lui avait donnée, et qu'il portait dans les combats ; car il aimait particulièrement à se servir de l'épée. Il portait une cotte d'armes, qui s'attachait avec une agrafe d'un travail exquis, et d'une magnificence fort au-dessus de celle du reste de son armure. C'était l'ouvrage de l'ancien Hélicon, et un présent que la ville de Rhodes lui avait fait, pour donner une marque publique de l'admiration qu'elle avait pour lui, et il s'en servait les jours de combat. Pendant qu'il rangeait ses troupes en bataille et qu'il parcourait tous les rangs pour faire ses dispositions et donner ses ordres, il montait un autre cheval que Bucéphale, qu'il épargnait, parce qu'il était déjà vieux ; mais dès qu'il n'était plus question que de combattre, on lui amenait Bucéphale, et il n'était pas plutôt dessus qu'il faisait donner le signal de la charge. En cette occasion, il s'arrêta longtemps à haranguer ses bandes thessaliennes et les autres Grecs. Toutes ces troupes augmentèrent encore sa confiance en lui criant avec une allégresse extrême *qu'il les mendt à l'ennemi*. Alexandre, voyant cette ardeur,

change de main sa javeline qu'il prend de la gauche, et tendant la droite vers le ciel, comme l'écrit Callisthène, il fit aux dieux cette prière, « que s'il était véritablement fils de Jupiter, ils daignassent défendre et fortifier les Grecs. »

Le devin Aristandre, vêtu d'une robe blanche avec une couronne d'or sur la tête, marchant à cheval près de lui, fit voir aux troupes un aigle qui volait au-dessus de la tête d'Alexandre, et qui, par son vol, le menait droit à l'ennemi. Ce prodige remplit d'espérance tous ceux qui le voient; de sorte que s'encourageant et s'exhortant les uns les autres, la cavalerie se met au galop pour aller charger l'ennemi, et la phalange macédonienne s'ébranle en même temps, déploie ses bataillons dans la plaine comme des flots agités; mais avant que les premiers rangs fussent à portée d'en venir aux mains, les barbares prirent la fuite. La poursuite fut vive et ardente; Alexandre poussait les fuyards jusqu'au milieu de leur corps de bataille, où était Darius; car il le voyait de loin par-dessus toutes ses bandes, au fond de son escadron royal, où il se faisait remarquer par sa beauté, sa bonne mine, et par le magnifique char qu'il montait, et qui, de tous côtés, était environné et défendu par l'élite de la cavalerie couverte d'armes éclatantes, et qui paraissait très-bien disposée à recevoir l'ennemi. Mais quand ils aperçurent de près Alexandre si terrible, qui renversait les fuyards sur ceux qui tenaient encore ferme, et qui passait sur le ventre à ces derniers, alors, saisis d'épouvante, ils se débandent pour la plupart, et fuient en déroute. Il n'y a que les plus gens de bien et les plus braves qui, se faisant tuer devant le char de leur roi, et tombant les uns sur les autres, arrêtent l'ennemi et l'empêchent de les poursuivre; car dans leur chute ils saisissent les Macédoniens au corps, et à terre même ils embrassent les jambes des chevaux, et les empêtrent de manière qu'ils demeurent comme immobiles. Darius voit alors devant lui tout ce que la guerre a de plus terrible, et se trouve dans le plus grand de tous les dangers; car sa cavalerie, qui est rangée devant son char pour le défendre, se renverse sur lui et tombe à ses pieds. Comme il n'était plus possible de faire tourner le char pour se retirer, les roues étant embarrassées par tous ces cadavres, et les chevaux, enveloppés et cachés par ces monceaux de morts, se cabrant et n'obéissant plus au frein, il abandonne son char et ses armes, et montant, à ce qu'on assure, sur une jument qui venait de mettre bas, il prend la fuite. Il ne se serait pourtant pas sauvé, si Parménion n'eût envoyé de nouveaux courriers prier Alexandre de le venir secourir, parce qu'il y avait encore une grande partie de l'armée ennemie qui tenait ferme, et qui ne paraissait pas devoir sitôt plier. En général, on accuse Parménion de n'avoir pas bien fait son devoir dans cette journée, et d'avoir marqué ou beaucoup de lâcheté, ou beaucoup de lenteur, soit que la vieillesse eût éteint son courage et son audace, soit, comme l'écrit Callisthène, qu'il regardât comme un fardeau insupportable la grande puissance et l'orgueil d'Alexandre, et qu'il portât envie à son élévation, qui, à son gré, devenait trop grande. Alexandre, affligé de ce second message de Parménion, qui l'appelait à son secours, n'en dit pourtant rien à ses troupes; mais, comme s'il était las de poursuivre et de tuer et que la nuit vînt l'avertir de cesser le combat, il fit battre la retraite. Comme il marchait à son aile gauche, qu'il croyait en péril, il apprit en chemin que les ennemis étaient entièrement défaits et qu'ils avaient pris la fuite.

L'esprit d'indépendance des Grecs, l'habitude de l'égalité, entretenue par les leçons de la philosophie, furent les plus grands obstacles qu'Alexandre eut à combattre pour établir une monarchie à l'image de celle qu'il avait renversée. Le meurtre de Clitus est un dramatique épisode de cette résistance des Grecs et des excès où elle entraîna le roi. Plutarque nous l'a conservé.

MEURTRE DE CLITUS.

..... Peu de temps après, arriva encore le meurtre de Clitus, qui, au simple récit, paraît encore plus cruel que le supplice de Philotas; mais quand on vient à joindre ensemble et la cause de ce meurtre et l'occasion où il fut fait, on trouve que ce ne fut pas un dessein prémédité, mais l'effet d'une fatale circonstance, le roi ayant malheureusement fourni pour prétexte à la mauvaise destinée de Clitus, l'ivresse et la colère. Voici comme cela arriva : il était venu du côté de la mer des gens qui avaient apporté à Alexandre des fruits de la Grèce; le roi, admirant la beauté et la fleur de ces fruits, fit appeler Clitus, à qui il voulait les montrer et en faire part. Clitus faisait par hasard ce jour-là un sacrifice; il quitta tout pour aller trouver le roi. Trois des moutons sur lesquels on avait déjà fait les effusions sacrées, le suivirent. Alexandre, informé de cette particularité, la communiqua aux devins Aristandre et Cléomantis le Lacédémonien, qui assurèrent que c'était un très-mauvais signe. Alexandre ordonna qu'on sacrifiât promptement ces moutons pour le salut de Clitus, d'autant plus qu'il y avait trois jours que lui-même avait eu en songe une vision assez étrange. Il lui sembla qu'il voyait Clitus en robe noire, assis à sa table avec les fils de Parménion, qui tous étaient morts.

Clitus n'attendit pas la fin de son sacrifice; il alla souper chez le roi, qui, ce jour-là, avait sacrifié à Castor et à Pollux. On avait déjà bu avec excès, lorsqu'un des convives se mit à

chanter quelques vers d'un certain Pranichus, ou selon d'autres, de Piérion [1], qui étaient faits contre les capitaines macédoniens, qui, depuis peu, avaient été battus par les barbares, et on se divertissait ainsi à leurs dépens. Les plus âgés des convives, indignés d'une telle insulte, blâmaient extrêmement et le poëte et le musicien; mais Alexandre et ses courtisans, qui se plaisaient à entendre ces vers, ordonnèrent au musicien de continuer. Alors Clitus, déjà chargé de vin, et naturellement brutal et opiniâtre, s'emporta, et dit, entre autres choses, « qu'il n'y avait rien de plus honteux et de plus indigne que de traiter ainsi au milieu des ennemis, et d'ennemis barbares, des capitaines macédoniens qui valaient beaucoup mieux que ceux qui les plaisantaient, quoiqu'ils eussent été malheureux dans quelques rencontres. » Alexandre lui ayant dit « qu'il plaidait sa propre cause en appelant la lâcheté un malheur, » Clitus se lève, et les yeux bouffis de vin et de colère : « C'est pourtant cette lâcheté, lui dit-il, qui vous sauva la vie, lorsque, tout fils de Jupiter que vous êtes, vous tourniez le dos à l'épée de Spithridate. C'est par le sang de ces Macédoniens et par leurs blessures que vous êtes devenu si grand, que, dédaignant Philippe pour père, vous voulez à toute force passer pour fils de Jupiter Ammon. » Alexandre, outré de ce reproche, lui répondit : « Ah! scélérat, en tenant tous les jours de tels discours contre moi, et en excitant les Macédoniens à la révolte, penses-tu que tu auras longtemps sujet de t'en réjouir?— En effet, repartit Clitus, vous avez raison; nous n'avons pas grand sujet de nous réjouir, puisque nous ne recevons que de tels salaires de nos travaux, et que nous sommes réduits à porter envie au bonheur de ceux qui sont morts avant que d'avoir vu les Macédoniens déchirés avec les verges des Perses, et obligés d'avoir recours à la faveur et à la protection de ces mêmes Perses pour avoir audience de leur roi. »

Pendant que Clitus profère ces paroles sans aucun ménagement, et qu'Alexandre se lève pour se jeter sur lui et qu'il l'accable d'injures, les plus âgés font tous leurs efforts pour apaiser le tumulte. Alors Alexandre, se tournant vers Xénodochus le Cardianien, et vers Artémius de Colophone : « Ne vous semble-t-il pas, leur dit-il, que les Grecs sont parmi les Macédoniens comme des demi-dieux parmi les bêtes sauvages? » Clitus, qui ne veut pas céder, crie : « Qu'Alexandre dise tout haut ce qu'il veut dire, ou qu'il n'appelle point à sa table des hommes libres et qui ne savent dire que la vérité, ou qu'il passe sa vie avec des barbares et avec des esclaves qui adoreront volontiers sa ceinture persienne et sa robe blanche. » A ces mots, Alexandre, ne pouvant plus retenir sa colère, prend sur la table une pomme qu'il jette à la tête de Clitus, et cherche son épée; mais Aristophane [1], un de ses gardes, l'avait prévenu et la lui avait ôtée. Tous les autres l'environnent pour le retenir et le conjurent de s'apaiser; mais, s'arrachant de leurs mains, il appelle d'une voix forte ses gardes, en langage macédonien, ce qui était le signe d'un grand mouvement, et ordonne au trompette de sonner l'alarme. Comme le trompette différait ou refusait d'obéir, le roi lui donna un coup de poing sur le visage; mais depuis ce moment le trompette fut généralement estimé, pour avoir été seul la cause que tout le camp ne s'était pas soulevé. Comme Clitus continuait toujours, ses amis le poussèrent avec beaucoup de peine hors de la salle; mais il y rentra aussitôt par une autre porte, en chantant avec une audace effrénée et un mépris insultant, ce passage de l'Andromaque d'Euripide : « O dieux! quelle mauvaise coutume s'est introduite en Grèce! Quand une armée a érigé un trophée de la défaite des ennemis, on ne compte point que cette victoire soit l'ouvrage de ces troupes qui ont combattu, mais le général en remporte seul toute la gloire. Celui qui ne s'est pas plus exposé que tous ces milliers d'hommes, et qui n'a pas plus fait qu'un seul homme, est seul célébré comme vainqueur, et jouit des travaux et de la gloire de tous les autres. » Le roi, ne pouvant plus retenir son ressentiment, que le vin aiguisait encore, saute à la javeline d'un de ses gardes, la lui arrache, et dans le moment que Clitus passait près de lui pour se retirer et qu'il ouvrait la portière, il lui passe sa javeline au travers du corps. Clitus pousse un profond soupir, semblable à un mugissement, et tombe mort. Aussitôt la colère du roi se dissipe, il revient à lui, et voit ses amis muets et saisis de crainte. Il se hâte d'arracher la javeline de ce corps qui était étendu à ses pieds, et veut la tourner contre lui-même; mais il en est empêché par ses gardes, qui, étant promptement accourus, lui saisissent les mains et l'emportent par force dans sa chambre.

Il passa toute la nuit et le jour suivant à fondre en larmes; et après qu'il eut épuisé toutes ses forces à soupirer, à crier et à se lamenter, il demeura sans voix, étendu à terre, poussant de temps en temps de profonds soupirs. Ses amis, qui craignaient les suites de ce silence, entrèrent par force dans sa chambre. Il ne fit pas grande attention à ce qu'ils lui dirent pour le consoler; mais le devin Aristandre lui ayant rappelé la vision qu'il avait eue et le mauvais présage du sacrifice, et lui ayant fait entendre que tout ce qui venait d'arriver était réglé de tous les temps par le destin, et par conséquent inévitable, il parut un peu soulagé. Les courtisans firent entrer le philosophe Callisthène, parent d'Aristote, et Anaxarque, de la ville d'Abdère [2]. Callisthène tâcha d'abord doucement, et selon les règles de la mo-

(1) Pranichus et Piérion, poëtes inconnus.

(1) Selon Quinte-Curce et Arrien, ce garde ne s'appelait pas Aristophane, mais Aristonus.

(2) Ville de Thrace.

rale, de se rendre maître de sa douleur, en s'insinuant peu à peu auprès de lui par ses discours, et en tournant adroitement tout autour sans toucher à la plaie, et sans lui rien dire qui pût réveiller son affliction. Mais Anaxarque, qui dès le commencement avait suivi dans la philosophie une route toute particulière, et qui avait la réputation de dédaigner et de mépriser les autres philosophes, se mit à crier en entrant : « Quoi ! voilà donc cet Alexandre, sur qui le monde entier a les yeux ? le voilà étendu à terre, fondant en larmes comme un vil esclave, craignant la loi et le blâme des hommes, lui qui doit être la loi des autres et la règle de toute justice, puisqu'il n'a vaincu que pour être seigneur et maître, et nullement pour servir et pour se soumettre à une vaine opinion. Ne savez-vous pas, continua-t-il en s'adressant à lui-même, ne savez-vous pas que Jupiter a auprès de lui sur son trône, d'un côté la justice, et de l'autre côté Thémis ? Et pourquoi, sinon pour faire entendre que tout ce que le prince fait est toujours légitime et juste ? » Par ce discours et par d'autres semblables, ce philosophe allégea véritablement l'affliction du roi ; mais il le rendit plus orgueilleux et plus injuste. En même temps, il s'insinua fort avant dans ses bonnes grâces, et lui rendit insupportable et odieuse la conversation de Callisthène, qui n'était pas déjà trop agréable à cause de sa grande austérité.

Arrien, qui suit avec une intelligente fidélité les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, nous transmet (liv. IV) le récit d'une de ces conjurations que le changement de ses mœurs et de son gouvernement suscitait contre Alexandre, parmi ses compagnons habitués à parler librement et à traiter leurs chefs en égaux. Le refus de Callisthène, invité à adorer Alexandre, précéda cette conjuration et permit de l'accuser d'en avoir été le complice.

CONJURATION DES ADOLESCENTS.

..... Callisthène continua avec la même énergie (à critiquer les prétentions d'Alexandre aux honneurs divins). Cette énergie importuna Alexandre, mais plut aux Macédoniens ; alors les affidés d'Alexandre leur donnent le signal de l'adoration : on se tait, et les Perses les plus avancés en âge et en dignité se lèvent et l'adorent tour à tour : l'un d'eux l'ayant fait d'une manière absolument abjecte, Léonatus, un des hétaires, se prit à rire ; Alexandre s'en tint offensé, et ne pardonna que dans la suite à Léonatus.

Le fait est raconté différemment par d'autres. Alexandre aurait fait passer à la ronde une coupe d'or, s'adressant d'abord aux affidés du projet d'adoration. Le premier, après avoir vidé la coupe, se serait levé, prosterné ensuite à ses pieds, et aurait été embrassé par le roi. L'exemple suivi de proche en proche, Callisthène, à son tour, se serait avancé pour recevoir l'embrassement, mais sans se prosterner. Alexandre, occupé à causer avec Ephestion, n'y aurait pas fait attention, si l'un de ses hétaires, Démétrius, ne l'eût averti de la noble hardiesse de Callisthène, qui alors, repoussé par Alexandre, se serait retiré en disant : Je n'y perds qu'un embrassement.

Je n'insisterai pas sur les fautes d'Alexandre, mais je ne puis applaudir à ce que la philosophie de Callisthène eut d'excessif ; il suffit dans ces circonstances de se renfermer dans la modération. Pour être utile à un prince, il faut savoir ménager ses intérêts. La haine d'Alexandre contre Callisthène paraît justifiée par la rudesse de la franchise et de l'orgueil qu'il développa à contre-temps : de là cette promptitude d'Alexandre à croire aux délations qui accusaient Callisthène d'avoir pris part à la conjuration formée contre ce prince par les adolescents attachés à son service ; on allait jusqu'à accuser le philosophe de les avoir excités. Telle fut l'origine de cette conjuration :

Selon un usage établi par Philippe, les enfants des Macédoniens élevés en dignité étaient choisis pour remplir auprès du roi les fonctions d'officiers de l'intérieur pendant le jour, et de gardes de sa personne pendant la nuit. Ils lui amenaient ses chevaux, que devaient leur remettre les écuyers ; ils l'élevaient sur son cheval à la manière des Perses, et l'accompagnaient à la chasse. On distinguait parmi eux Hermolaüs, qui paraissait attaché à la philosophie, et particulièrement à Callisthène. On raconte que, suivant Alexandre à la chasse du sanglier, Hermolaüs prévint le prince et tua la bête : celui-ci, irrité de se voir enlever l'honneur de la chasse, fit battre Hermolaüs de verges en présence de ses camarades ; on lui ôta son cheval. L'adolescent communique son ressentiment à Sostrate, son camarade et son ami. La vie lui est insupportable s'il ne venge l'injure qu'il a reçue d'Alexandre ; l'amitié de Sostrate lui fait partager ce ressentiment. Ils engagent Antipater, Epimène, Anticlès et Philotas. Le tour de garde d'Antipater arrivé, on arrêta d'égorger Alexandre pendant la nuit ; mais ce soir-là même Alexandre prolongea le festin jusqu'au jour.

Mais Aristobule dit qu'une femme, nommée Syra, inspirée par les dieux, avait suivi Alexandre : d'abord Alexandre et ses amis s'étaient moqués d'elle ; mais l'événement ayant justifié toutes ses prédictions inspirées, elle avait cessé d'être dédaignée et avait obtenu un libre accès près du roi pendant le jour ou pendant la nuit ; souvent même elle restait près de lui pendant son sommeil. Au moment où Alexandre se levait de table, elle accourut inspirée, et le conjura de passer toute la nuit à ce festin. Alexandre, soupçonnant dans cet avis le conseil d'un dieu, retourna à table et déjoua ainsi les efforts des adolescents.

Le lendemain Epimène, l'un des conjurés,

découvre le secret à Chariclès, son ami. Chariclès le redit à Euryloque, qui se rend aussitôt dans la tente d'Alexandre, et déclare tout le complot à Ptolémée, fils de Lagus, garde du roi. Alexandre en est instruit; il fait arrêter tous ceux qu'avait nommés Euryloque. Les douleurs de la question leur arrachèrent l'aveu de leur projet, et le nom de quelques autres complices.

Aristobule affirme qu'ils avouèrent avoir été poussés à cette action par les conseils de Callisthène; Ptolémée est d'accord avec lui sur ce point. Mais d'autres écrivains disent qu'Alexandre haïssait naturellement Callisthène, et qu'instruit de l'intimité d'Hermolaüs avec le philosophe, il avait été facilement convaincu de sa complicité dans cette conspiration. Quelques autres racontent qu'Hermolaüs, conduit devant les Macédoniens, avait avoué son complot contre Alexandre, ajoutant qu'un homme libre ne pouvait supporter les insultes du roi; et rappelant les injustices qu'il avait commises, la mort de Philotas, celle de Parménion et des autres, l'assassinat de Clitus plus affreux encore, cette affectation de revêtir les parures asiatiques, cette adoration forcée, ces scènes de débauche et d'ivresse: Voilà, ajouta-t-il, ce que je n'ai pu supporter, ce qui m'a inspiré le dessein de rendre la liberté aux Macédoniens.

Hermolaüs et ses complices furent alors lapidés. Selon Aristobule, Callisthène, chargé de fers, fut traîné à la suite de l'armée, y tomba malade et mourut. Selon Ptolémée, il finit sa vie dans les tortures et sur une croix: tant est grande la diversité des récits.

Alexandre, frappé dans sa jeunesse et dans sa force, l'esprit agité des plus grands projets et rempli des plus vastes espérances, est un des exemples les plus justement cités du néant de la grandeur humaine. Plutarque a laissé un récit détaillé des derniers moments de cette existence si courte et si extraordinaire. Jusqu'au bout, il s'est appliqué à cette union des Perses et des Macédoniens, à l'établissement de cette unité qui fut le rêve de sa vie.

MORT D'ALEXANDRE.

Nous avons dit qu'il avait choisi parmi les Perses trente mille jeunes enfants et qu'il les avait laissés sous des maîtres et des gouverneurs qui devaient les élever et leur apprendre le métier de la guerre. Quand il les vit à son retour bien faits, robustes, de bonne mine et singulièrement adroits et agiles dans tous leurs exercices, il en fut ravi; mais cela jeta les Macédoniens dans le découragement, par la crainte qu'ils eurent qu'Alexandre, trop porté pour ces jeunes hommes, ne fît désormais moins de compte d'eux. Aussi quand il voulait renvoyer vers la mer les invalides, les malades et tous ceux qui étaient hors d'état de servir, ils regardaient comme une marque de mépris et une injure, « qu'après s'être servi d'eux à tout ce qu'il avait voulu, il les renvoyât ainsi avec honte, et les rejetât à la tête de leur patrie et de leurs parents, dans un état bien différent de celui où il les avait pris. Qu'il donne donc aussi, disaient-ils, congé à tous les autres, et qu'il regarde tous les Macédoniens comme invalides et estropiés, puisqu'il a avec lui ces jeunes et beaux danseurs, avec lesquels il ira conquérir la terre entière. » Alexandre fut très-irrité de cette mutinerie, leur fit des réprimandes sévères, et après les avoir chassés, il donna la garde de sa personne aux Perses, établissant les uns pour ses gardes, et faisant des autres ses hérauts et les exécuteurs de ses ordres. Les Macédoniens le voyant marcher accompagné de ces nouveaux officiers et se voyant rejetés et chassés avec ignominie, furent si humiliés, qu'après en avoir conféré ensemble, ils avouèrent que le dépit et la jalousie les rendaient presque fous. Enfin, revenus à eux et touchés de repentir, ils coururent tous sans armes et en simple tunique devant la porte du palais, en poussant de grands cris et des gémissements, se livrant eux-mêmes à sa vengeance et conjurant Alexandre de les punir comme des ingrats et des méchants. Le roi, quoique déjà attendri, ne faisait pas semblant de les entendre; mais ils ne se rebutèrent pas et demeurèrent devant sa porte deux jours et deux nuits, pleurant, se désespérant et l'appelant leur seigneur et leur roi. Enfin Alexandre, ne pouvant plus tenir, fit ouvrir les portes de son palais, sortit, et, voyant ces marques de leur douleur, l'état pitoyable où ils étaient et cette grande humiliation, il pleura lui-même assez longtemps avec eux; et après leur avoir fait avec douceur quelques reproches et leur avoir parlé ensuite avec beaucoup d'humanité, il donna congé à ceux qui n'étaient plus en état de porter les armes et les renvoya comblés de magnifiques présents. Il écrivit même à Antipater, gouverneur de la Macédoine, qu'aux jeux publics et dans les théâtres il leur assignât toujours les premières places et qu'il les fît asseoir avec des couronnes sur la tête, et voulut que les enfants de ceux qui étaient morts à son service reçussent tout de suite la solde de leurs pères.

Quand il fut arrivé à Ecbatane dans la Médie, et qu'il eut expédié les affaires les plus pressées, il recommença à célébrer des jeux et des fêtes; car il lui était venu de Grèce trois mille baladins, machinistes et autres ouvriers pour ces sortes de divertissements. Mais il arriva malheureusement dans ces jours-là qu'Ephestion tomba malade de la fièvre. Comme il était jeune et homme de guerre, il ne pouvait supporter la diète exacte que sa maladie demandait, et, prenant le temps que son médecin Glaucus était allé au théâtre, il se mit à dîner, mangea un chapon rôti et but une bouteille de vin qu'il avait fait rafraîchir. Il se trouva fort mal de son intempérance et mourut peu de jours après. Alexandre ne se servit nullement de sa

raison pour supporter modérément cette perte; il s'abandonna tellement à sa douleur, qu'il ordonna d'abord que l'on coupât les crins à tous les chevaux et à tous les mulets pour marque de deuil, que l'on abattît les créneaux de toutes les villes des environs, et que l'on mît en croix le malheureux médecin, comme si Ephestion ne fût mort que par sa faute. Il défendit aussi l'usage des flûtes et toute sorte de musique dans son camp, jusqu'à ce qu'il eût reçu un oracle de Jupiter Ammon, qui lui ordonnait de révérer Ephestion et de lui sacrifier comme à un demi-dieu. Enfin, cherchant dans la guerre une consolation à sa douleur, il partit comme pour une chasse d'hommes; et, ayant subjugué la nation des Cusséens [1], il les passa tous au fil de l'épée, jusqu'aux femmes et aux enfants, et il appela cette boucherie *le sacrifice de la consécration d'Ephestion*. Voulant employer dix mille talents [2] à la dépense de son tombeau, de ses funérailles et de sa pompe funèbre, et surpasser encore cette excessive dépense par la beauté du dessin et par la singularité et la magnificence des décorations et de tous les ornements, il désira d'avoir pour entrepreneur Stasicrates, grand architecte et grand machiniste, qui, dans tous ses plans, faisait paraître non-seulement beaucoup de magnificence, mais une hardiesse surprenante et une grandeur dont rien n'approchait. C'était le même qui, s'entretenant avec lui quelque temps auparavant, lui avait dit que de toutes les montagnes qu'il connaissait, le mont Athos, dans la Thrace, était le plus propre à être taillé en forme humaine; que s'il voulait donc lui en donner l'ordre, il ferait de ce mont la plus durable de toutes les statues, et celle qui serait la plus exposée aux yeux de l'univers. De sa main gauche elle devait soutenir une ville peuplée de dix mille habitants, et de sa droite verser un grand fleuve qui irait porter ses eaux dans la mer. Mais il refusa cette offre, et alors il était occupé avec des gens de l'art à chercher et à imaginer des plans beaucoup plus étranges et plus coûteux.

Comme il s'avançait vers Babylone, Néarque, qui était déjà revenu de la grande mer Océane en remontant par l'Euphrate, lui dit qu'il avait rencontré quelques Chaldéens, qui l'avaient averti que le roi devait renoncer au voyage de Babylone. Mais il méprisa cet avis et continua sa marche. En arrivant près des murailles de la ville, il vit grand nombre de corbeaux qui se battaient, et dont quelques-uns tombèrent morts à ses pieds. On lui rapporta en même temps qu'Apollodore, gouverneur de Babylone, avait fait dans la place un sacrifice pour consulter les dieux à son sujet. D'abord il envoya chercher Pythagore, le devin, qui ne nia pas le fait; Alexandre lui demanda comment il avait trouvé les entrailles des victimes; Pythagore répondit que le foie s'était trouvé sans tête. *Grands dieux*, s'écria alors le roi, *voilà un terrible présage!* Mais il ne fit aucun mal à ce devin. Il se repentit seulement de n'avoir pas suivi l'avis de Néarque. C'est pourquoi il campait ordinairement autour de Babylone, et faisait pour se distraire quelques petits voyages sur l'Euphrate; car il lui arriva plusieurs autres signes qui l'inquiétaient et qui l'empêchaient d'entrer dans la ville. Entre autres, un des plus grands et des plus beaux lions qu'on nourrissait à Babylone, fut attaqué par un âne domestique, qui le tua à coups de pied. Un jour, après s'être déshabillé et fait frotter d'huile, il se mit à jouer à la paume; son jeu fini, lorsqu'il voulut se rhabiller, les jeunes gens qui avaient joué avec lui virent un homme assis sur son siége, dans un grand silence, vêtu de sa robe royale et la tête ceinte de son diadème. Interrogé qui il était, il fut longtemps sans répondre; enfin revenu à lui avec peine, il dit « qu'il s'appelait Dionysius; qu'il était de Messène; qu'ayant été obligé de quitter son pays pour des accusations qu'on avait intentées contre lui, il s'était embarqué et qu'il était venu à Babylone, où il avait été détenu longtemps dans les fers, et que ce jour-là même le dieu Sérapis, s'étant apparu à lui, avait brisé ses chaînes, l'avait mené dans cette chambre et lui avait ordonné de prendre la robe du roi et son diadème, et de s'asseoir sur son siége sans dire un seul mot. »

Sur cette réponse, Alexandre fit mourir cet homme par le conseil des devins; mais il tomba en même temps dans de grandes angoisses, se défiant d'un côté, et désespérant du secours et de la faveur des dieux, et de l'autre entrant dans de violents soupçons contre ses amis. Il craignait surtout Antipater et ses fils, dont l'un, appelé Iolas, était son grand échanson; l'autre, nommé Cassandre, venait d'arriver à la cour, et ayant vu quelques barbares adorer le roi, il se mit à rire aux éclats, car c'était un homme nourri dans les mœurs des Grecs, et qui n'avait jamais rien vu de semblable. Alexandre en fut si irrité, que, le prenant par les cheveux avec ses deux mains, il lui frappa rudement la tête contre la muraille. Ensuite, comme Cassandre se mettait en état de répondre à ceux qui accusaient son père Antipater, le roi le reprenant avec beaucoup d'aigreur : « Que viens-tu nous dire? lui dit-il. Quoi! des hommes qui n'auraient jamais reçu aucun tort de ton père seraient venus de si loin, et auraient entrepris un si pénible voyage pour l'accuser faussement? — Mais, seigneur, repartit Cassandre, c'est ce long voyage même qui est une grande preuve de la fausseté de leur accusation; car plus ils sont venus de loin, plus ils ont éloigné les preuves et ravi à l'innocent le moyen de se justifier. » A ces mots, Alexandre se mettant à rire : « Voilà, dit-il, de ces sophismes d'Aristote, pour prouver également le pour et le contre. Cependant vous ne laisserez pas d'être puni, s'il se trouve que vous ayez fait la moindre injustice à ces gens-là. » Cette menace inspira une telle frayeur à Cassandre, et la lui imprima si for-

(1) Diodore et Arrien nomment ces peuples *Cosséens*.
(2) 49,382,716 fr. de notre monnaie.

tement dans l'âme, que plusieurs années après, étant déjà sur le trône de Macédoine et maître de toute la Grèce, se promenant un jour à Delphes, et visitant les statues dont ce lieu-là est enrichi, tout d'un coup il aperçut une statue d'Alexandre, dont il fut si saisi, qu'il en frissonna, qu'un tremblement courut par tout son corps, et qu'il eut beaucoup de peine à se remettre des vertiges et de l'étourdissement que lui causa cette vue.

Dès qu'Alexandre se fut donc abandonné à toutes ces superstitions, il fut si effrayé et eut l'esprit si troublé, que de la plus petite chose qui arrivait, pour peu qu'elle parût extraordinaire ou étrange, il en faisait d'abord un monstre et en tirait un présage sinistre. De sorte que le palais était plein de gens qui sacrifiaient, d'autres qui faisaient des expiations et des purifications, et d'autres enfin qui se mêlaient de faire des prophéties : tant il est vrai que c'est un terrible mal que le défaut de confiance dans la Divinité, et le mépris qu'on a pour elle. Mais un mal bien terrible encore, c'est la superstition, qui, semblable à l'eau qui gagne toujours les parties basses, s'insinue de même dans les âmes abattues et humiliées, et les remplit de folie et de crainte ; c'est l'effet qu'elle produisit alors sur Alexandre. Cependant, calmé par quelques oracles qu'il reçut du dieu au sujet d'Ephestion, il renonça à son deuil, se livra encore à la débauche, et célébra des fêtes et des festins.

Un jour, après avoir magnifiquement traité Néarque, il se mit au bain selon sa coutume, pour aller se coucher ensuite ; mais il ne put refuser Médius le Thessalien, qui vint le prier d'aller faire collation chez lui. Là il but toute la nuit et tout le jour suivant, et à la fin du repas, il sentit quelque mouvement de fièvre ; ce n'est pas qu'il eût bu la coupe d'Hercule et qu'il eût senti tout à coup une violente douleur au dos, comme s'il eût reçu au travers du corps un grand coup de lance ; car ce sont des particularités que quelques historiens ont jugé à propos d'écrire, pour donner à cette histoire le dénouement d'une véritable tragédie, et pour la rendre par là plus touchante. Mais Aristobule écrit qu'ayant été saisi de la fièvre, il sentit une altération si violente, qu'il but du vin ; qu'aussitôt il tomba dans le délire, et qu'il mourut le trentième du mois de Daisius. Dans les *Ephémérides* ou *Journal de sa vie*, voici ce que l'on trouve écrit sur sa maladie : « Le dix-huitième du mois de Daisius [1], le roi dormit dans la chambre des bains à cause de sa fièvre. Le lendemain, 19, après s'être baigné, il passa dans sa chambre, où il joua aux dés toute la journée avec Médius. Le soir du même jour, après s'être encore baigné, et avoir sacrifié aux dieux, il soupa, et eut la fièvre toute la nuit. Le lendemain, qui était le 20, il se baigna, fit le sacrifice ordinaire ; et, s'étant couché dans la chambre des bains, il passa tout le jour à entendre le récit que Néarque lui fit de sa navigation, et de tout ce qu'il avait vu dans la grande mer. Le 21, il fit encore la même chose ; sa fièvre augmenta, et il eut une nuit très-mauvaise. Le 22 sa fièvre devint beaucoup plus violente, et il se fit porter près du grand étang, où il s'entretint avec ses capitaines sur les places qui étaient vacantes dans son armée, et leur dit qu'ils ne devaient les donner qu'à des officiers éprouvés. Le 24, il fut beaucoup plus mal ; mais il ne laissa pas d'offrir le sacrifice et de s'y faire porter. Ce jour-là il ordonna à ses principaux capitaines de faire la garde dans la cour, et aux chefs des files et capitaines de cinquante hommes, de passer la nuit et de faire la garde hors du palais. Le 25, il se fit porter dans le palais qui est au delà de l'étang ; il dormit un peu ; mais sa fièvre ne diminua point, et lorsque ses capitaines entrèrent dans sa chambre, il ne parlait plus. Le 26 se passa de même ; de sorte que les Macédoniens, craignant qu'il fût mort, vinrent aux portes du palais en poussant de grands cris, et, menaçant leurs compagnons, ils les forcèrent de leur ouvrir. Dès que les portes furent ouvertes, ils entrèrent en foule et en tunique comme ils étaient ; ils passèrent l'un après l'autre au pied de son lit. Ce même jour, Python et Séleucus, envoyés au temple de Sérapis, demandèrent au dieu s'ils porteraient Alexandre dans son temple. Le dieu leur répondit qu'ils le laissassent où il était. Le surlendemain, qui était le 28, il mourut sur le soir. » Toutes ces particularités sont la plupart mot à mot dans ces *Ephémérides*.

(1) C'est notre mois de juin.

Le courageux capitaine qui accepta d'Alexandre la mission de suivre les côtes de l'Océan, de l'embouchure de l'Indus au golfe Persique, mérite une large part de la gloire du conquérant. On ne peut lire sans émotion dans Arrien, au XXe chapitre de son livre sur l'Inde, le départ de Néarque pour ce voyage, qui paraissait à ses contemporains plein de mystérieux dangers, et dont Arrien nous a conservé le récit.

NÉARQUE.

Voici ce qu'écrit Néarque lui-même : Alexandre désirait vivement aller par mer des Indes en Perse ; mais il en était détourné par la longueur de cette navigation ; il craignait aussi de perdre sa flotte dans quelque région déserte, sur une côte d'accès difficile, ou sur une plage stérile, et d'obscurcir, par une grande tache, l'heureuse et glorieuse issue de toutes ses entreprises ; mais enfin le désir d'accomplir cette œuvre immense et extraordinaire l'emporta. Alors il hésita dans le choix d'un homme capable d'exécuter un tel dessein ; il fallait enlever aux hommes destinés à une expédition si lointaine la crainte de se voir envoyer sans garantie au-devant d'un évident péril. Néarque

raconte comment Alexandre s'entretint avec lui sur le choix du chef qu'il donnerait à l'expédition. Le roi nommait plusieurs capitaines, puis écartait leur nom l'un après l'autre : l'un n'aimait pas à s'exposer, l'autre avait peu d'énergie, cet autre regretterait trop la patrie absente; tous avaient quelque défaut. Alors Néarque offrit ses services : « O roi, dit-il, je prendrai le commandement de la flotte, et qu'un Dieu m'assiste ! je ramènerai la flotte et les soldats sains et saufs en Perse, s'il y a un moyen quelconque de traverser ces mers, si l'esprit humain est capable d'y réussir. » Alexandre protesta aussitôt qu'il ne voulait pas exposer à de telles fatigues et à de tels dangers un de ses amis. Néarque, loin de céder, fit d'instantes prières. Alexandre, entraîné par l'audacieuse ardeur de Néarque, lui donna le commandement de toute la flotte. Alors le corps d'armée destiné à l'expédition et les matelots eurent l'esprit tranquille, persuadés qu'Alexandre n'enverrait pas Néarque au-devant d'un péril manifeste, si le salut de tous n'était assuré. La magnificence des préparatifs fut extraordinaire; la beauté des navires, le zèle admirable des triérarques pour l'équipement des vaisseaux et des équipages, inspirèrent à ceux-là même qui hésitaient le plus, de l'énergie et un bon espoir sur le résultat de tant d'efforts. Beaucoup étaient rassurés pour avoir vu Alexandre aller lui-même à la mer par les bouches de l'Indus, sacrifier à Neptune et aux autres dieux marins, et prodiguer à la mer les plus splendides offrandes. Enfin, la fortune prodigieuse d'Alexandre leur faisait dire avec confiance qu'il pouvait tout oser et tout accomplir.

Le retour de Néarque (Arrien, ch. XXXV) est accompagné de circonstances touchantes et dignes du souvenir de la postérité. Débarqués à l'embouchure du fleuve Anamis, les soldats rencontrent un homme qui parlait grec et ne peuvent entendre sans verser des larmes la langue de leur patrie. Il leur apprend que le camp d'Alexandre est à cinq jours de marche de la mer. Néarque et Archias, laissant l'armée et la flotte sur le bord du fleuve, se dirigent vers Alexandre, auquel on s'empresse d'annoncer leur arrivée.

Quelques hommes voulant devancer la nouvelle, courent annoncer à Alexandre que Néarque lui-même, Archias et cinq autres arrivaient; sur l'armée ils ne savaient rien et ne pouvaient rien dire. Cette nouvelle fit penser au roi que Néarque et Archias étaient sauvés, contre toute attente et par hasard, et que le reste de l'expédition était anéanti; et la joie de savoir Néarque et Archias sauvés n'égalait pas la douleur de savoir sa flotte perdue. A peine a-t-il ainsi parlé, que Néarque et Archias arrivent; le roi a peine à les reconnaître sous leur barbe longue et sous leurs vêtements délabrés; cette vue confirmait en lui la pensée douloureuse de la perte de l'expédition. Il prit pourtant la main de Néarque, et, l'emmenant à quelque distance de ses amis et de ses gardes, pleura longtemps sans rien dire. Se remettant enfin : « Puisque Archias et toi Néarque, dit-il, me revenez sains et saufs, je supporterai plus courageusement la perte de toute ma flotte; mais dis-moi comment ont péri mes vaisseaux et mon armée. — O roi, s'écria Néarque, ton armée et tes vaisseaux sont sains et saufs, nous venons t'annoncer cette bonne nouvelle. » Alors Alexandre pleura bien davantage, ému de voir son armée sauvée, contre toute espérance. Il demande aussitôt où ils ont abordé. « A l'embouchure du fleuve Anamis, dit Néarque, et la flotte est tirée sur le rivage. » A cette réponse, Alexandre, attestant le Jupiter des Grecs et le dieu Ammon de Lybie, jura que cette nouvelle lui était plus douce et contentait plus son âme que ne l'avait fait la conquête de toute l'Asie; car la douleur de savoir son armée anéantie avait égalé et compensé toutes les faveurs passées de la fortune.

Démétrius Poliorcète est le héros de cette génération corrompue et stérilement ambitieuse qui remplit la scène après la mort d'Alexandre. Plutarque nous a laissé la vie curieuse de cet homme qui, par le relâchement de ses mœurs, la mobilité de son esprit et l'inquiète activité de son caractère, semble parfois un Alcibiade, mais un Alcibiade dégénéré comme tout ce qui l'entoure dans cette rapide décadence de la civilisation grecque.

DÉMÉTRIUS POLIORCÈTE.

Démétrius paraissait toujours comme un véritable roi de théâtre; car non-seulement il ceignait ambitieusement sa tête d'un double diadème, et portait des robes de pourpre rehaussées d'or, mais encore il avait une chaussure qu'il avait imaginée, qui était d'une étoffe d'or, et dont les semelles étaient de pourpre pure, mises en plusieurs doubles. Il faisait travailler depuis longtemps à un manteau superbe, et qui prouvait bien son arrogance; car on y avait représenté en broderie d'or le monde entier et tous les astres qui paraissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait, à cause du changement de sa fortune; et il n'y eut point après lui de roi qui osât le porter, quoique dans la Macédoine il y ait eu plusieurs princes très-fastueux.

Mais ce ne fut pas seulement par cette magnificence qu'il blessait les yeux de ses sujets qui n'y étaient pas accoutumés; il leur paraissait plus insupportable par le luxe de sa table et de toute sa dépense; et ce qui le rendait encore plus odieux, c'était la difficulté qu'il y avait à l'approcher et à l'aborder : car ou il ne donnait pas le temps de lui parler, ou, s'il le donnait, il traitait si rudement et si fièrement ceux qui avaient affaire à lui, qu'il les renvoyait

ous mécontents. Il retint même deux ans en-
iers les ambassadeurs des Athéniens, sans leur
onner audience, quoique de tous les Grecs les
Athéniens fussent ceux qu'il considérât le plus.
Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un seul
mbassadeur, il regarda cela comme un mépris
qu'on faisait de sa personne, et se mit dans une
olère furieuse. L'ambassadeur lui fit une ré-
onse aussi plaisante que laconique ; car, à son
audience, Démétrius lui ayant demandé : « Que
lis-tu donc ? quoi, les Lacédémoniens ne m'en-
voient qu'un seul ambassadeur ! Oui, seigneur,
n seul à un seul, » repartit vivement l'am-
bassadeur. Un jour qu'il était sorti de son pa-
ais, et qu'il marchait dans les rues plus fami-
ièrement et plus populairement que de cou-
ume, et qu'il paraissait souffrir volontiers qu'on
'abordât, il y eut quelques gens qui lui pré-
entèrent des placets. Il les reçut et les mit
lans un pan de son manteau. Ces hommes ra-
vis le suivirent avec de grandes acclamations.
Mais quand il fut sur le pont de l'Axius[1], il dé-
olia le pan de son manteau, et jeta tous les pla-
cets dans la rivière.

Mais il était au besoin actif, courageux, et ses
nachines de guerre faisaient l'admiration de l'anti-
quité :

On dit que les Scythes, en buvant ensemble,
ont sonner les cordes de leurs arcs comme
pour rappeler et pour réveiller leur courage
que l'ivresse a assoupi ; mais pour Démétrius,
s'abandonnant tantôt à la volupté, tantôt au
ravail, il ne mêlait et ne confondait jamais ces
leux états, et se livrait tout entier à l'un ou à
'autre. Il n'en était pourtant pas moins soi-
gneux ni moins diligent à faire tous les prépa-
ratifs nécessaires pour la guerre, mais il pa-
raissait plus grand capitaine à les faire qu'à
s'en servir. Il voulait toujours avoir tout dans
a dernière abondance, pour les besoins qui
pouvaient survenir. Jamais on ne pouvait con-
enter sa magnificence dans tout ce qui regar-
lait la construction des vaisseaux et des ma-
chines de guerre ; et un plaisir dont il était
nsatiable, c'était d'en inventer toujours de
nouvelles, et de les bien examiner et critiquer
quand elles étaient exécutées. Car la nature
ui avait donné un esprit curieux et inventif ;
nais il n'employait pas cet esprit et cet amour
qu'il avait pour les arts en jeux et en plaisirs
nutiles, comme les autres rois, dont les uns
prennent plaisir à jouer de la flûte, les autres
à peindre, et les autres à tourner.

Æropus, roi de Macédoine, passait tout son
loisir à faire de petites tables et de petites
ampes. Attalus[2], surnommé Philométor a
cause de l'amour qu'il avait pour sa mère,
nettait tout son plaisir à cultiver les herbes et

(1) Fleuve de la haute Macédoine.
(2) Attalus III, fils d'Eumène II et de Stratonice.

les plantes médicinales, non-seulement la jusquiame et l'ellébore, mais aussi la ciguë, l'aconit et le dorychnion, les plantant et les semant lui-même dans ses jardins, et se faisant une affaire sérieuse de connaître les vertus et les qualités de leurs sucs et de leurs fruits, et de les cueillir lui-même dans leur saison. Les rois des Parthes faisaient gloire de forger et d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais pour Démétrius, son application aux arts mécaniques avait toujours quelque chose de superbe et sentait son roi ; et dans son travail, on voyait toujours éclater la grandeur et la magnificence, tous ses ouvrages marquant non-seulement son amour pour les arts, son application et son habileté, mais encore l'élévation de son esprit et la grandeur de son courage ; de sorte qu'en paraissant les dignes fruits de l'opulence et de la magnanimité véritablement royale, ils faisaient sentir encore qu'ils sortaient de la main d'un roi. Car par leur grandeur, il étonnait même ses amis, et par leur beauté, il charmait ses ennemis mêmes. Ce que je dis là, je le dis dans l'exacte vérité sans aucune enflure de flatterie. Ses galères, à quinze et seize rangs de rames, faisaient l'admiration de ses ennemis qui les voyaient voguer le long de leurs côtes, et ses machines, appelées *élepoles*[1], étaient un spectacle pour ceux mêmes qu'il assiégeait, comme les événements mêmes le prouvent. Lysimachus, qui de tous les rois était celui qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu contre lui avec une grosse armée pour lui faire lever le siége de la ville de Soles, en Cilicie, l'envoya prier de lui faire voir quelques-unes de ces machines, et de faire voguer ses galères devant lui ; et Démétrius y ayant consenti, il fut si surpris et si étonné, qu'il s'en retourna sur-le-champ et ramena ses troupes.

Les Rhodiens, qu'il assiégeait depuis longtemps, après avoir fait avec lui un traité, lui demandèrent avec instance quelques-unes de ces machines, afin qu'ils eussent un monument éternel de sa grande puissance et de leur valeur. Démétrius leur avait déclaré la guerre, parce qu'ils étaient alliés du roi Ptolémée. Il approcha de leurs murailles la plus grande de ses machines dont la base était carrée ; chacun de ses côtés avait quarante-huit coudées de largeur, et soixante-six de hauteur, et ses côtés allaient toujours en diminuant par le haut ; de sorte que le sommet était beaucoup plus étroit que la base. En dedans elle était partagée en plusieurs étages ou chambres, les unes sur les autres ; le devant, qui était tourné vers l'ennemi, était tout ouvert, et chaque chambre avait aussi son ouverture comme une grande fenêtre. De toutes ses ouvertures il sortait alors diverses sortes de traits ; car elle était pleine d'hommes vaillants, et qui savaient se servir de toutes sortes d'armes. Elle était sou-

(1) C'est-à-dire *preneuses de villes*.

tenue en dessous par quatre fortes roues de huit coudées. Sa construction était si solide que lorsqu'on la mettait en mouvement, elle ne se démanchait en aucune manière, ni ne penchait d'aucun côté, mais, ferme et droite sur sa base et toujours dans l'équilibre, elle s'avançait avec grand effort et avec un mugissement horrible; elle inspirait en même temps de la frayeur aux âmes les plus assurées, et offrait aux yeux un spectacle très-attachant. On lui apporta aussi de Cypre, pour cette guerre, deux cuirasses de fer, chacune du poids de quarante livres. L'ouvrier qui les avait faites, nommé Zoïle, pour faire voir la bonté de leur trempe, et jusqu'à quel point elles étaient à l'épreuve, commanda qu'on lâchât sur elles, à la distance de vingt-six pas, un trait de la plus forte batterie. La cuirasse qu'on essaya d'abord n'en fut ni percée ni faussée, le trait n'y fit qu'une petite raie superficielle et presque imperceptible, comme d'un poinçon de tablettes. Démétrius choisit celle-là pour lui, et il donna l'autre à Alcimus, d'Epire, qui était l'homme le plus vaillant et en même temps le plus fort qui fût dans ses troupes; car il portait une armure du poids de cent vingt livres, lorsque les autres n'en portaient qu'une de soixante. Cet Alcimus fut tué dans Rhodes, comme il combattait avec beaucoup de valeur près du théâtre.

La passion de Démétrius pour Athènes ne fut égalée que par les incroyables flatteries des Athéniens. Athénée (liv. VI) nous a conservé le chant qui l'accueillit à son entrée dans leurs murailles :

CHANT DES ATHÉNIENS EN L'HONNEUR DE DÉMÉTRIUS.

Les autres dieux demeurent trop loin, ou ils n'ont pas d'oreilles, ou ils n'existent même pas, ou ils ne s'occupent point de nous.

Pour toi, nous te voyons ici présent, non pas fait de bois, non pas fait de pierre, mais réel et vivant, et nous t'adorons.

En revanche, Athènes était la première à trahir Démétrius dans la mauvaise fortune. Redevenu leur maître, il se fit un jeu de leur terreur et leur pardonna :

Quoique les Athéniens eussent établi par un décret la peine de mort contre quiconque oserait parler de paix et d'accommodement avec Démétrius, ils ouvrirent pourtant d'abord les portes de la ville les plus voisines du camp de ce prince, et lui envoyèrent des ambassadeurs, non qu'ils attendissent aucune grâce de sa part, mais ils étaient forcés par la dernière disette, pendant laquelle il leur arriva une infinité d'accidents aussi étranges que terribles. On raconte surtout celui-ci : Un père et son fils habitaient dans la même chambre, tous deux réduits au désespoir; tout à coup un rat mort tombe du toit; le père et le fils, le voyant, se lèvent et se battent pour cette proie. On rapporte aussi que, dans cette conjoncture, le philosophe Epicure nourrit ses disciples en partageant avec eux quelque petite provision de fèves qu'il avait, et qu'il leur donnait par compte. La ville était réduite à cette extrémité, lorsque Démétrius y entra. D'abord il ordonna que tous les habitants s'assemblassent dans le théâtre, environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'échafaud où se jouent les pièces; et, descendant par l'escalier d'en haut comme les acteurs, il tint les Athéniens dans une frayeur encore plus grande. Mais dès le commencement de son discours, il dissipa toutes leurs craintes; car il n'éleva point sa voix comme un homme en colère, et n'usa point de termes aigres et piquants; mais adoucissant son ton, et leur faisant seulement des plaintes avec douceur et amitié, il leur pardonna et leur rendit ses bonnes grâces, leur donna cent mille mesures de blé, et rétablit les magistrats qui leur étaient les plus agréables. L'orateur Démoclyde, voyant le peuple, dans le transport de sa joie, battre des mains et faire toutes sortes d'acclamations, et voulant enchérir sur les louanges que les autres orateurs donnaient à Démétrius de dessus la tribune, et sur les honneurs qu'ils lui décernaient, proposa que l'on livrerait entre les mains de ce prince le port du Pirée et le fort de Munychia. Cet avis ayant passé, et le décret en étant fait, Démétrius, de sa propre autorité, jeta une bonne garnison dans le Musée pour tenir en bride le peuple, et pour empêcher que, secouant le joug, il ne lui causât des embarras et ne traversât ses autres entreprises.

Voici un curieux épisode, propre à donner une idée de cette époque, et qui rappelle quelques-uns des récits dont Machiavel appuya ses maximes :

DÉMÉTRIUS ET ALEXANDRE.

Cassandre étant mort, l'aîné de ses enfants, nommé Philippe, lui succéda; mais il ne régna pas longtemps, car il mourut peu de temps après son père. Ses deux frères qui restaient entrèrent en différend. L'un d'eux, nommé Antipater, ayant tué sa mère Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appela Pyrrhus de l'Epire, et Démétrius du Péloponèse, et les pressa de venir le secourir. Pyrrhus arriva le premier, et commença d'abord par s'emparer d'une partie de la Macédoine, qu'il retint pour le prix du secours qu'il lui donnait, et par là il se rendit très-redoutable à Alexandre qui l'avait appelé et qui le trouvait déjà trop voisin. Démétrius, de son côté, se mit aussi en marche dès qu'il eut reçu ses lettres. A cette nouvelle, le jeune prince fut beaucoup plus alarmé, car il

craignait encore davantage Démétrius, à cause de sa dignité et de sa grande réputation. Il alla donc au-devant de lui, et, l'ayant rencontré près la ville de Dium, il le salua très-affectueusement et lui fit le meilleur accueil possible; mais il lui dit que ses affaires étaient dans un tel état, qu'elles n'avaient plus besoin de sa présence. De là naquirent entre eux de violents soupçons; et un soir que Démétrius allait souper chez Alexandre qui l'avait invité, quelqu'un l'avertit qu'on lui dressait des embûches et qu'on avait résolu de l'assassiner au milieu du festin. Démétrius ne se troubla point à cette nouvelle; mais, s'arrêtant au milieu de sa marche, il commanda à ses capitaines de tenir son armée sous les armes; et à ses gardes et à tous les officiers de sa maison qui le suivaient, et qui étaient en plus grand nombre que ceux d'Alexandre, il leur ordonna d'entrer avec lui dans la salle du festin, et de se tenir là jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre et ses gens, le voyant si bien accompagné, n'osèrent exécuter leur entreprise; et Démétrius, prétextant que ce soir-là il n'était pas bien disposé à rester longtemps à table, se retira très-promptement. Dès le lendemain, il ordonna qu'on préparât son équipage pour son départ, disant qu'il lui était survenu des affaires qui le pressaient de partir; et priant Alexandre de l'excuser, s'il le quittait plus tôt qu'il n'avait espéré, il lui dit qu'une autre fois il serait plus longtemps avec lui quand il aurait plus de loisir.

Alexandre fut ravi de voir qu'il quittait ses Etats, non par aucune rupture ni brouillerie qui fût survenue entre eux, mais de lui-même et de son propre mouvement, et l'accompagna jusqu'en Thessalie. Quand ils furent arrivés à Larisse, ils recommencèrent à se donner des repas en se dressant réciproquement des embûches; et c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les piéges de Démétrius : car négligeant de se tenir sur ses gardes, de peur d'apprendre à Démétrius à s'y tenir aussi de son côté, il fut prévenu et souffrit ce qu'il préparait à son ennemi, et qu'il différait pour mieux prendre ses mesures et pour empêcher qu'il ne pût éviter ce qu'il machinait contre lui. Etant prié à souper par Démétrius, il y alla sans montrer la moindre défiance. Démétrius s'étant levé de table au milieu du festin, Alexandre effrayé se leva aussi, et le suivit à la porte de la salle. Quand Démétrius fut à la porte au milieu de ses gardes, il ne fit que prononcer ce mot : *Tue qui me suit*, et passa. En même temps Alexandre fut tué sur la place, et avec lui ceux de ses amis qui voulurent le secourir, et dont l'un, comme on l'égorgeait, dit que Démétrius ne les avait prévenus que d'un jour.

LIVRE CINQUIÈME.

ÉTUDE SUR L'*ECONOMIQUE* DE XÉNOPHON ET SUR LE *DE RE RUSTICA* DE CATON. — FORMULE POUR UN TRAITÉ. — FORMULE POUR UNE DÉCLARATION DE GUERRE ET SERMENT MILITAIRE. — FORMULE POUR L'ÉVOCATION ET FORMULE POUR LE DÉVOUEMENT AUX DIEUX, OU ANATHÈME. — APPIUS ET L'ARMÉE. — CAMILLE AU PEUPLE. — LE CLOU DU CAPITOLE. — MORT DE PHILOPOEMEN. — PRISE DE CARTHAGÈNE.

Le génie si différent de la Grèce et de Rome, le contraste primitif de ces deux grandes civilisations, qui devaient plus tard se confondre, ne peuvent être nulle part mieux sentis que dans la comparaison des deux livres écrits sur le même sujet et dans un esprit si opposé, par Xénophon et par Caton.

ÉTUDE SUR L'*ECONOMIQUE* DE XÉNOPHON ET SUR LE *DE RE RUSTICA* DE CATON.

L'esprit étendu de Xénophon, son génie doux et mâle, lumineux et tempéré, plein de grâce et de mesure; son talent égal et facile, sans beaucoup de force, mais sans aucun excès, qui se fait moins admirer qu'il ne charme, où rien ne blesse la vue, où tout l'attire et la repose; cet heureux ensemble de qualités qui se soutiennent et se modèrent les unes les autres, semblent faire de cet homme d'Etat littéraire le plus fidèle représentant du génie souple et varié de la Grèce. Il fut l'élève de Socrate, et cependant l'adorateur des dieux de son pays; il fit la guerre, et la guerre d'aventures, avec Cyrus (ce séduisant ambitieux adoré des Grecs, et digne d'être Grec lui-même); il connut la vie politique, fut banni, prit l'exil en philosophe athénien, et y trouva ces doux loisirs si bien remplis pour lui-même et pour la postérité. Sa vie fut aussi variée et aussi étendue que son talent. On n'y voit non plus rien d'exclusif. De la démocratie d'Athènes, il est tombé dans l'aristocratie de Lacédémone, et s'est mis à l'admirer, comme si la fortune avait voulu lui faire un peu goûter de tout. Mais son esprit ne perdit point dans ces changements son habituelle sérénité, et, malgré son injuste *Parallèle d'Athènes et de Lacédémone*, on peut dire que son admiration pour Sparte ne se tourna point en haine contre sa patrie. Qui ne sent, en lisant Xénophon, qu'on a sous les yeux le fruit des loisirs d'un esprit tranquille? Ses œuvres, conçues sans enthousiasme et sans emportement, sont exécutées par une main habile, mais légère et presque molle, que ne trouble jamais le soin de poursuivre les beautés recherchées. C'est ainsi que la tranquillité de l'âme, la facilité de l'esprit et la douceur du tempérament, confondues dans une riche et poétique nature, donnèrent aux écrits de Xénophon l'abondance, la grâce et la simplicité.

La Rome des premiers temps, la rude nation qui a fait les guerres d'Italie et les guerres puniques, s'est peinte plus complétement et plus vivement encore dans un seul homme, dans Caton. Je n'en veux d'autres preuves que l'enthousiasme de Tite-Live pour ce Romain accompli des temps antiques. Malgré les défauts de sa méthode, Tite-Live eut l'intelligence de l'ancienne Rome, et n'eut pas de peine à en reconnaître le héros. Le portrait éloquent qu'il a tracé de lui n'est, pour un observateur attentif, que le portrait du citoyen parfait, du Romain idéal, une vivante image du génie de la république. Remarquons tout d'abord ce *versatile ingenium*, cet esprit universel qui faisait que Caton paraissait né pour réussir en toute chose. Mais les succès du grand homme seront enfermés, comme ceux de sa patrie, dans le cercle des travaux utiles, dans la guerre, dans la politique et dans la législation. *Manu fortissimus erat :* c'était un excellent soldat; on avait vu dans le désastre de Cannes sa fermeté juvénile; il avait fait en Espagne cette guerre terrible qui, selon l'aveu de Polybe, épouvantait les généraux. Il couronna ces bons débuts par une excellente administration : *Idem, postquam ad magnos honores pervenit, summus imperator*. Enfin, c'était un savant jurisconsulte et un redoutable avocat : *Si jus consuleres peritissimus, si causa oranda esset eloquentissimus*. C'était donc un Romain accompli, dans lequel Rome pouvait s'admirer elle-même, comme dans son œuvre la plus parfaite. Mais ce qui fait de lui le Romain par excellence, c'est l'infatigable âpreté de ce caractère, que la vieillesse, qui brise tout, ne put briser; qu'elle ne put même détourner, avant la dernière heure, de ce forum agité, où son penchant pour la lutte l'entraînait encore à plus de quatre-vingts ans. C'est ainsi qu'il usa sa vieillesse et remplit sa vie jusqu'au bout; craignant autant de perdre son dernier jour que le dernier épi de sa moisson. Caractère persévérant autant qu'agressif, invincible autant que redoutable, *fatigavit inimicos*, il lassa ses ennemis; *exercuit simultates*, il excéda la haine; *agitavit nobilitatem*, il fut le fléau de la noblesse; *asperi animi et linguæ acerbæ et immodicæ liberæ*, âpre caractère, dure parole qui

e respecte rien; *in parcimonia, in patientia iboris, periculi, ferrei prope corporis animique,* économe, dur au travail et au danger, orps de fer, âme d'airain. Magnifique éloge, ù s'accumulent les mots les plus propres à eindre la race romaine, le vocabulaire des pres et agressives vertus qui firent la conuête du monde. On sent déjà ce que devait tre, dans sa famille, l'homme qui toute sa vie e servit de l'épée et de la loi avec une actiité si terrible.

Il est curieux de voir le même sujet traité ar deux grands hommes qui représentent, l'une façon si frappante, le génie opposé de eux grands peuples. De là tout l'intérêt de *'Économique* de Xénophon, rapprochée du *De e rustica* de Caton. Qui ne sent déjà que, pour 'un, la campagne sera véritablement la camagne, c'est-à-dire un lieu de paix aussi bien que de travail, un charmant théâtre fait pour ncadrer agréablement les soins joyeux et failes de la vie domestique; que la campagne le Caton ne sera qu'un lieu de dur travail et le lutte contre la nature; pour ainsi dire une nnexe du forum, où l'on doit arracher le plus le fruits qu'il sera possible à la terre, aux instruments et aux esclaves, ces outils vivants le l'agriculture antique!

Constatons d'abord que le Grec et le Romain ont, en économie politique, les idées étroites et stériles qui empêchèrent le développement natériel de la civilisation antique. « Les arts ppelés mécaniques, dit Xénophon, sont décriés, et les gouvernements les dédaignent avec raison. Aussi, dans quelques villes, est-il inerdit à tout citoyen d'exercer une profession nécanique. » — « Le commerce, dit Caton, erait bon pour faire fortune, s'il n'était pas si hanceux; l'usure serait bonne aussi, si elle tait permise. » Hors de là, il ne voit que l'agriculture. Erreur fatale, commune aux deux peuples, et qui laissa stériles tant de guerres et de travaux. L'Etat s'enrichit par la conquête, le citoyen par l'agriculture : tel était 'axiome des politiques anciens. On ne peut penser sans regret à ce qu'eût enfanté la puissante activité romaine, appliquée aux sciences exactes et à l'industrie. L'empire de Rome eût été tout autre; autres aussi les destinées du monde. C'est une remarque, et nullement un reproche à l'adresse de ces grands hommes. Il faut être de son temps; et il leur était aussi mpossible de comprendre et d'admirer l'industrie, qu'il nous est impossible aujourd'hui d'en méconnaître la grandeur.

L'amour du beau, cette belle passion de la Grèce, se décèle dans l'œuvre de Xénophon, antôt par des tableaux pleins de charme, tantôt par de simples phrases, pleines d'un sentiment délicat des beautés de la nature. Xénophon a mis son traité en dialogue, et en a soigné la mise en scène; travail que Caton aurait jugé bien superflu, mais d'un grand prix aux yeux des Grecs, qui ornaient par l'art les sujets les plus sérieux et ne pouvaient rien souffrir de rebutant ou d'aride. Rien de plus gracieux que le tableau de la campagne, non pas de la campagne solitaire, mais animée par la présence de ceux qu'on aime. « Est-il pour ceux de notre maison un séjour plus agréable, plus doux pour notre femme, plus désiré de nos enfants, plus riant pour nos amis? » — Ce n'est pas seulement le profit qu'il y vient chercher, c'est la perfection du corps et de l'âme : « L'agriculture donne une belle forme au corps et laisse aux esprits le loisir de servir les amis et la patrie. » — Mot admirable, qui résume tout ce qu'aimait et respectait la Grèce, c'est-à-dire l'union en l'homme de cette beauté physique et de cette beauté morale qu'elle se plaisait à confondre en ses dieux. Si Xénophon veut que tout soit en ordre dans sa maison, ce n'est pas seulement en vue du bien-être; il aime l'ordre d'un amour plus intelligent et plus élevé : « Rien, ma femme, de plus utile aux hommes, rien de plus beau que l'ordre. » — Qu'on voie, dans le chapitre onze, pourquoi Ischomaque veut faire fortune, et l'on saura quels étaient en Grèce les vœux d'une belle âme. Il me paraît doux, Socrate, de rendre aux dieux un culte magnifique, de secourir mes amis dans leurs besoins, de contribuer de mon argent à l'embellissement de la ville. — Nous retrouvons ici, comme plus haut, admirablement confondu, le culte des dieux, de la patrie et de l'amitié. Relevons encore un mot qui témoigne du respect de Xénophon pour les qualités de l'esprit, et du mépris naturel et commun à tous les Grecs pour la force brutale que ne dirige pas l'intelligence : « Celui-là seul est réellement grand qui peut faire de grandes choses par l'intelligence plutôt que par la force. » — L'amour du beau chez les Grecs se confond avec l'amour de la nature, qui n'est, pour une âme éclairée par la philosophie, qu'un ensemble d'éternelles beautés. De là, chez les Grecs, une aversion instinctive pour tout ce qui altère la nature et pour les vains efforts de ceux qui s'imaginent atteindre, en se séparant d'elle, la véritable beauté. Qu'il s'agisse du corps ou de l'âme, rien n'est beau que selon la nature; hors d'elle il n'y a que dégradation morale ou physique. Elle est sortie de l'âme même de la Grèce la grande maxime stoïcienne : *Sequere naturam;* et elle est encore d'un stoïcien (grec par l'éducation et par l'élégance de son esprit), cette belle pensée de l'empereur Marc Aurèle : que tout ce qui est selon la nature a sa beauté, même la crinière hérissée du lion en fureur, même l'écume ensanglantée du sanglier aux abois. Nous retrouvons dans Xénophon un exemple, moins frappant peut-être, mais plein de charme encore, de cet amour délicat des Grecs pour la nature, libre d'ornements empruntés, pure de tout mélange. La femme d'Ischomaque a paru devant lui fardée; et, l'en reprenant avec douceur, il lui dit : « Crois

bien, ma femme, que les couleurs empruntées me sont moins agréables que les tiennes; et comme les dieux ont voulu que la jument plût au cheval, la génisse au taureau, la brebis au bélier, ils ont voulu de même que le corps humain plût à l'homme dans sa pureté naturelle. » — Il y a ici plus encore que l'amour de la pureté de la nature, il y a un vif et poétique sentiment de son unité. L'homme ne doit pas faire tache dans le monde, et gâter son corps par de ridicules raffinements, quand toutes les créatures se trouvent belles telles que la nature les a faites, et aiment en leurs semblables, dans toute sa simplicité, le corps qu'il a plu aux dieux de leur départir.

Nous cherchons, dans cette étude de Xénophon, à faire ressortir, non pas tout ce qui est digne de remarque, la tâche serait trop longue, mais tout ce qui fait un frappant contraste avec le caractère de l'œuvre romaine, que nous examinerons tout à l'heure. Or, après l'amour du beau et le sentiment de la nature, je ne vois rien de plus opposé aux mœurs romaines et aux idées de Caton que ce penchant humain et sociable qui pousse l'homme à rendre service à ses semblables afin de jouir de leur affection. La philanthropie, ou l'amour de l'espèce humaine pour elle-même, la charité, ou l'amour de l'espèce humaine en vue de Dieu, furent également étrangères au rude génie de Rome, au moins jusqu'à l'époque où la civilisation grecque vint l'adoucir et l'initier à l'humanité. Le père de famille romain sacrifie tout à la prospérité de son champ; Xénophon sacrifie beaucoup au plaisir de se savoir aimé, à ce que j'appellerais volontiers son bien-être moral.

L'agriculture, dit-il quelque part, nous apprend à nous aider mutuellement. — C'est un de ses avantages que ne pouvait guère soupçonner Caton. Mais voici qui semblerait insensé à l'agriculteur romain et qui contredit, mot pour mot, ses maximes : « Femme, si un de tes esclaves tombe malade, tu devras t'appliquer à le bien soigner. » La femme de charge est de la famille : « Nous lui inspirions de l'amitié pour nous, en nous réjouissant avec elle des événements heureux, en nous affligeant avec elle de ce qui nous arrivait de fâcheux; et nous lui apprenions à désirer l'accroissement de notre fortune, en la lui faisant connaître et en partageant notre bien-être avec elle ». — « Le régisseur (un esclave) qui doit te représenter en ton absence, doit premièrement avoir de l'attachement pour toi et tout ce qui t'appartient; car sans cela à quoi servirait le plus habile fermier ? Comment lui inspires-tu ce sentiment ? En lui faisant du bien toutes les fois que les dieux m'en font à moi-même. » On voit que, pour Xénophon, les esclaves sont autre chose que des instruments de travail. Il respecte en eux, malgré leur abaissement, l'ineffaçable dignité de l'homme. Pour tout dire en un mot, il les estime assez pour tenir à s'en faire aimer. Il a pris la peine de les étudier; il se garde de les traiter également, de peur de décourager les bons par une injurieuse égalité avec les méchants. Ces remarques délicates, ces attentions généreuses feraient paraître l'esclavage humain et supportable, s'il n'était, en lui-même, inconciliable avec la nature et avec le bon sens. Xénophon avait senti, grâce à l'élévation de son esprit, que le métier de maître convenait aussi peu que celui d'esclave à la dignité humaine. « C'est un don des dieux, s'écrie-t-il, que de gouverner par la persuasion. Quant à gouverner, par la force, des âmes rebelles, les dieux l'accordent à ceux qu'ils jugent dignes de vivre comme Tantale dans les enfers. » Il va plus loin encore : ses esclaves peuvent se racheter moralement, en lui paraissant dignes de la liberté. Cet adorateur du beau ne peut plus voir un esclave dans celui qui n'a plus l'âme servile, et il lui échappe cette parole admirable : « Ceux qui sont sensibles à la louange, je les traite en hommes libres. » Ce mot est comme la signature que Xénophon a mise à son ouvrage. L'*Economique* lui serait contestée, qu'il faudrait bien y sentir la main de celui qui a écrit dans le dialogue de Hiéron : « La passion de la louange est ce qui nous distingue des animaux. » Heureux l'écrivain qui se fait reconnaître à de telles empreintes, et qui laisse, partout où il passe, des traces de son grand cœur aussi bien que de son génie.

Une famille où les esclaves sont ainsi traités doit vivre doucement dans la paix et l'activité. Qu'on lise, dans le chapitre XI, les occupations du chef de la famille. Lui aussi sent le prix de l'œil du maître et surveille ses champs; mais il ne fait pas que surveiller, il se promène et jouit de la campagne, en Grec qui sait goûter la nature; il s'exerce à devenir bon soldat et brillant cavalier. On ne peut imaginer une vie plus noblement et plus doucement remplie, en un temps où l'activité humaine avait si peu d'emplois permis aux hommes libres, où le grand art des sages était de bien occuper leurs loisirs. Un fait plein d'intérêt pour nous, c'est le rôle de la femme dans cette famille accomplie. Nous n'étions pas habitués à voir la femme antique si active, si mêlée au gouvernement de la maison. La Grèce, plus rapprochée en cela de l'Orient que la cité romaine, imposait aux femmes une silencieuse et obscure existence. Les dédains des hommes, leur peu d'intelligence que rien ne sollicitait à s'étendre, le culte de la Grèce pour un autre idéal de beauté, et l'égarement de ses amours, tout contribuait à resserrer le cercle de leur vie, à énerver leur âme. Cette infériorité morale se perpétuait par tradition; la nullité devenait une habitude séculaire et comme un enseignement de famille. Aux premiers mots d'Ischomaque sur les soins du ménage, sa femme s'effarouche, et assure que sa mère lui a dit : que tout son rôle était d'être sage et de vivre en paix. Mais quand Xénophon a levé

ce scrupule, quel parti merveilleux il sait tirer des douces qualités de la femme; comme il la fait intervenir à propos dans le ménage, comme il la rend aimable et utile! Quelle leçon pour toute la Grèce que ce charmant tableau d'intérieur, que cette famille où l'on sent partout les soins empressés d'une femme qui veut être bonne pour être aimée! Il faut voir avec quelle ingénieuse attention Xénophon, rapprochant les qualités de la femme des occupations du ménage, cherche à lui faire prendre dans la famille la place que lui ont marquée la nature et les dieux. Mais admirons en même temps la docilité de la jeune épouse, son gracieux empressement à se rendre utile.

Quand son mari lui a parlé avec ménagement de soigner les esclaves malades, elle s'écrie avec la vivacité d'un bon naturel : « Certes, ce sera mon plus grand plaisir, puisque, bien soignés par moi, ils en seront reconnaissants et m'en aimeront davantage. » Voici encore un mot plein d'une pudeur charmante, exemple délicat de la chasteté que revêt tout ce qui sort d'une bouche pure, et de la grâce exquise que la forme peut donner aux plus communes pensées. Quand Ischomaque voit sa femme couverte de fard, et qu'il veut la ramener à la simplicité, il commence par lui dire : « En nous unissant, ma femme, ne nous sommes-nous pas fait un don mutuel de nos corps? Et elle répond : C'est ce que disent les hommes. » — C'est ainsi qu'on parle dans Homère.

Tel est à peu près cet ouvrage, si digne d'étude, puisqu'il nous peint fidèlement et l'âme de Xénophon, et le génie de la Grèce. Ce petit livre, simple dans ses beautés et dépourvu de prétentions, est de ceux qui ne passeront plus, puisque l'amour du beau, le sentiment de la nature, l'humanité, et l'intelligence de la vie de famille en ont inspiré toutes les pages, puisqu'il a reçu l'empreinte de la civilisation la plus brillante et la plus humaine qui ait encore fleuri sur la terre.

Le livre de Caton nous introduit dans un autre monde, qui a bien sa grandeur, mais qui d'abord étonne et rebute par la sévérité de son génie. Plus d'art ici, plus de mise en scène agréable; rien de superflu. Et il faut entendre par superflu tout ce qui n'est pas immédiatement utile, tout ce qui flatte et enchante l'esprit sans augmenter ses connaissances pratiques et ses moyens d'action.

L'entrée en matière est d'une rude simplicité : Le commerce est chanceux, l'usure défendue; labourons la terre, et tirons-en tout ce qu'elle peut donner. Voilà le résumé de l'introduction : « L'agriculture fait des hommes robustes et des soldats courageux; les profits qu'elle donne sont honnêtes et solides, et nullement décriés. » — Certes, il y a de bonnes raisons dans ce commencement; l'on aime à voir Rome reconnaître une fois encore qu'elle doit à l'agriculture ses vigoureux soldats; mais, à part cette considération d'utilité générale, que va chercher Caton dans la vie des champs? *Quæstus stabilissimus minimeque odiosus* : un gain solide, qui n'est point mal vu d'autrui. Nous sommes loin des poétiques arguments de Xénophon en faveur de la vie rustique, de ces fraîches ombres, de ces eaux courantes et de cette paix de l'âme qu'on y peut goûter : bonnes raisons pour un Grec, rêveries pour un Romain. Et pourtant, avec ces courtes et sèches réflexions s'arrête le préambule et disparaît toute la philosophie de Caton. Dès le premier chapitre, comme pressé de sortir des généralités et des vains discours, il se jette dans les conseils pratiques et n'en sortira plus. Le reste du livre n'est plus qu'un assemblage de recettes pour l'agriculture et la vie domestique. Recettes curieuses, il est vrai, et embrassant par occasion des sujets d'une haute importance, mais sans perdre jamais leur caractère d'utilité pratique et leur sécheresse négligée.

Entrons donc dans cette famille, docile sous la main d'un maître inflexible, et remarquons d'abord que la femme en est absente : avec elle a disparu l'humanité. Nous ne voyons plus qu'un chef de famille et des esclaves occupés, les uns à travailler la terre, l'autre à spéculer sur leur travail. Nul scrupule ne le retiendra; il usera tout à son service; cruel parfois, mais sans le vouloir, et seulement pour s'enrichir. Sa maison tout entière est pour lui ce qu'est pour nous une grande machine industrielle, que nous usons jusqu'au bout, dont nous voyons sans grande pitié les ressorts se briser, et dont nous vendons de notre mieux les débris. Il faut que la machine de Caton, tout comme les nôtres, fonctionne à peu de frais, et produise beaucoup plus qu'elle ne consomme. Cet économe entrepreneur y tiendra la main; il lésinera sur la nourriture comme on lésine sur le charbon; peu lui importe que sa machine soit vivante et souffre de la faim. A peine entré chez lui, il demande ce qu'on a fait de travail; on le lui montre, il n'en trouve pas assez; on s'excuse en disant qu'il y a des esclaves malades. « S'il y a des esclaves malades, s'écrie l'ingénieux avare, pourquoi vos comptes portent-ils tant de nourriture? » — Le caractère le plus frappant de cette conversation, c'est qu'elle n'a rien d'improvisé ni d'accidentel. C'est un programme tracé par Caton pour l'agriculteur-modèle. Tout y est prévu, et l'excuse de l'intendant, et la répartie du maître, presque digne de l'*Avare* de Molière. Quelle était donc cette nourriture, qu'il ne fallait jamais prodiguer? C'est ici qu'il faut admirer l'industrie romaine aux prises avec la difficulté de faire vivre les gens sans les faire manger. « Recueillez le plus possible d'olives tombées pour en nourrir la famille; quand celles-ci feront défaut, donnez-lui-en de mûres, celles dont on ne pourrait guère

tirer de l'huile, et ménagez-les bien, afin qu'elles durent le plus longtemps possible. » — Ainsi, les restes pourris de la récolte nourrissaient les hommes qui l'avaient tirée du sein de la terre, et qui languissaient auprès du fruit de leurs travaux. Tant de douleurs éclatèrent un jour; mais la guerre servile échoua, et le fouet ramena pour des siècles les esclaves à la charrue. A cette économique nourriture se joignait un vin plus étrange encore. Caton en décrit la composition, puis ajoute naïvement : « Ce vin durera jusqu'au solstice; s'il en reste, c'est un excellent vinaigre, très-fort. »

Quant aux haillons qui couvrent ces misérables, le compte en est bientôt fait : « On leur donnera, tous les deux ans, une tunique de trois pieds de long et des saies. Toutes les fois qu'on leur donnera une tunique ou une saie neuve, on aura soin de reprendre d'abord la vieille pour en faire des casaques. » Quelle sera la fin de cette vie de travail et de misère? Nous l'apprendrons par un seul mot, incidemment jeté dans une recette économique, que ce seul mot a rendue célèbre, tant l'homme, devenu meilleur avec le temps, s'est ému de ce qui touchait si peu ses ancêtres ! « Que le laboureur vende le bœuf vieilli, la laine, les peaux, les attirails hors de service, la ferraille, *l'esclave vieux, l'esclave malade,* et s'il lui reste *encore quelque chose d'inutile,* qu'il le vende. Il faut que le père de famille achète peu et vende beaucoup. » Qui peut, sans un secret serrement de cœur, voir cet homme, que le travail et la vieillesse ont brisé, retourner à ce marché, où l'acheta jadis son maître, séduit par sa jeunesse vigoureuse? Forces, jeunesse ont disparu, grâce aux mauvais traitements, à la vile nourriture, à l'excessif labeur. Toutes ces richesses de la nature humaine ont été, pour ainsi dire, enfouies dans le champ du maître, qui en a touché le prix en vendant sa moisson. Et voilà maintenant ce vaillant laboureur d'autrefois, qui, vieux et malade, attend, en compagnie des chevaux fourbus et des charrues brisées, qu'on vienne acheter ce qu'il lui reste de vie! Pourtant, son maître n'est pas cruel et ne croit pas mal faire. Il est simplement possédé de l'inflexible avarice de sa race; et poursuivant l'utile, jusqu'à ce que la loi lui barre le chemin, il regarde comme honnête tout ce qu'elle ne défend pas.

Un seul mot explique toutes ces cruautés apparentes : Rome ne connaît pas encore l'humanité; Caton est son grand politique, comme son grand agriculteur. L'utile est son seul but; son unique règle, le succès. Cela est si vrai, et la différence entre la Grèce et Rome est, de ce côté, si profonde, que si vous rencontrez chez les deux auteurs le même conseil, chez l'un il est philosophique et moral; chez l'autre, pratique et intéressé. Caton, par exemple, recommande de vivre en bonne intelligence avec le voisinage. Aurait-il donc eu la belle pensée de Xénophon : « Un grand bienfait de l'agriculture, c'est qu'elle nous apprend à nous aider les uns les autres? » N'attendez pas de Caton un tel mouvement d'humanité. Cette sociabilité, qui est le but pour Xénophon, n'est pour lui que le moyen. Quant au but, il est, comme toujours, intéressé : « Si le voisinage vous voit de bon œil, vous vendrez mieux vos denrées, vous louerez des ouvriers à meilleur compte. » Les devoirs du régisseur sont exposés par Caton à plusieurs reprises, et d'une façon plus complète que ne l'a fait Xénophon. Toutes ses prescriptions ne sont que des marques de défiance, que des garanties contre les fraudes qu'on se sait en droit d'attendre d'un esclave maltraité. « Que le régisseur n'aille pas se croire plus habile que son maître. Qu'il ne prête rien à personne sans l'ordre du maître. Ce que le maître a prêté, qu'il le fasse rendre. Qu'il règle souvent ses comptes avec le maître. Qu'il ne reçoive point de parasite. Qu'il ne consulte ni aruspice, ni augure. » — Certes, voilà une énumération savante et complète. Ce gardien de la maison est lui-même gardé et observé par ces lois jalouses. Il lui manque cependant quelque chose pour en être régisseur parfait. Peu de chose, sans doute, bien peu de chose aux yeux du Romain, assez cependant pour qu'aux yeux d'un Grec ce luxe de précautions devienne inutile. « Ton régisseur, dit Xénophon, doit avant tout t'aimer, toi et les tiens; sans cela, à quoi te servirait le plus habile? » — On voit là, en un seul rapprochement, la délicatesse morale du Grec, qui croit mal posséder son serviteur s'il n'a gagné son âme, et la grossière confiance du Romain qui se croit maître absolu quand il a dompté le corps. Tout est réglé en vue de l'intérêt du maître, l'amour même et la religion. « Le régisseur se contentera de celle que le maître lui aura donnée pour épouse. Celle-ci *devra* craindre son mari. Elle ne fera pas de sacrifice, se souvenant que le maître sacrifie pour toute la famille. »

Ce maître n'est jamais oisif; il déteste autant le repos pour lui-même que pour les autres. Cet homme terrible n'a aucune faiblesse; il vient de l'armée ou du forum; et c'est en guise de loisir qu'il surveille et qu'il presse le travail des siens. Il vient à sa terre, et tout le monde va se sentir de sa présence : à son arrivée, il salue ses pénates et fait le soir même le tour de ses domaines, au plus tard le lendemain. Les pénates salués à la hâte, le domaine visité, l'intendant est appelé, et déjà les reproches, les soupçons, les questions vont commencer. Le maître est arrivé, tout est en émoi, tout tremble, on ne respirera qu'à son départ. C'est qu'on connaît cet œil vif et cette main prompte, cette inquiétude perpétuelle, ce désir de trouver à reprendre, cette dévorante activité qui met tout en feu autour d'elle, qui s'exaspère du moindre retard, ne tient nul compte de la faiblesse humaine, et veut que l'action suive de près la pensée. Esclaves, qu'épuise cette exigence insatiable, qui ne pouvez suivre cette volonté rapide

et qui obéissez toujours trop tard, tout en vous précipitant pour obéir, ne soyez pas jaloux du bonheur de ce maître redouté, impossible à satisfaire. Il ne se satisfait pas lui-même, épuisé qu'il est par un maître intérieur. L'avarice romaine le consume; il ne fait que répandre autour de lui l'inquiète activité qui le dévore. Ces pages mêmes qu'il nous laisse sur l'agriculture, montrent, dans leur concision sèche et rapide, la trace d'une main active, qui ne perd qu'à regret son temps à écrire et ne veut point le perdre à bien écrire. Ces recettes économiques sont exprimées avec une merveilleuse économie de paroles, comme pour nous donner une leçon de plus, en nous enseignant le prix du temps. Rien n'y est donné au soin de bien dire; rien au désir de paraître savant. Tout ce qui nous semble inutile a quelque utilité cachée; tout, jusqu'aux puérils sortiléges qui guérissaient, dans la campagne romaine, le bœuf et l'esclave malades ou blessés. Aucune recette ne nous paraîtra prolixe, si nous comprenons que le minutieux n'est pas le superflu, et que les campagnards sont les plus scrupuleux gardiens des formules antiques qu'a revêtues la sagesse des aïeux.

Et cependant, malgré cette absence complète de poésie et d'humanité, malgré les défauts et les puérilités de l'œuvre de Caton, qui ne sent en elle une certaine grandeur, la grandeur même de cette avarice si courageuse et si infatigable, la grandeur de l'agriculture romaine, de cette magnifique école où se sont formées les premières armées du monde? Notre civilisation moderne a tellement divisé les fonctions, et a si complétement changé les hommes en petits ressorts d'une immense machine, que nous ne pouvons voir sans admiration ces hommes de l'antiquité embrasser, dans leur activité, la vie politique, la vie militaire et la vie des champs. Percennius a enseigné à Caton à faire des plants de cyprès; Memmius et Manlius, à fabriquer des balais de bouleau. — En voyant ces princes de la cité romaine parmi les rustiques inventeurs de l'agriculture, on doit comprendre le double caractère de Rome et de la vie d'un Romain. Ce livre rend encore un honorable témoignage à l'antique religion du serment, cette sévère qualité de Rome, qui la distingue si complétement de la Grèce, légère et menteuse, et dont plus tard l'infidélité passera en proverbe. On fait jurer aux ouvriers, à la fin de la tâche, qu'ils n'ont rien dérobé; et on n'est pas tenu de payer celui qui refuse le serment. — Ainsi l'homme qui osait bien voler ne pouvait toujours se résoudre à faire un parjure. Nous voyons donc l'autorité du chef de famille fortement appuyée sur les mœurs aussi bien que sur les lois, sur l'habitude aussi bien que sur la nécessité. De ces pères de famille inquiets et avides, sera composé un gouvernement entreprenant et envahisseur; de ces familles actives et obéissantes, un peuple laborieux et discipliné, assez patient et assez fort pour exécuter les desseins de son gouvernement.

La Grèce aura ce qu'elle mérite, l'empire des esprits. Elle a ignoré la féconde pratique des arts utiles et s'est donnée tout entière aux jouissances de l'âme et des sens, au culte et à la possession de la beauté. Elle a recherché, comme Xénophon, la fraîcheur de l'ombre, le murmure des eaux et du feuillage, plutôt que le prix de la moisson, arrachée à force de travail et vendue avantageusement à force de ruse. Elle a aimé le gouvernement des âmes et a traité avec dédain le gouvernement des corps. Elle doit donc tomber sous la rude main des laboureurs de l'Italie, et perdre sa vie politique pour ne plus vivre que dans les œuvres impérissables de son génie.

Jamais aucun peuple n'eut pour les formules un respect plus religieux que le peuple romain. Tite-Live, Aulu-Gelle, Macrobe, nous ont conservé les plus curieuses de ces formules, invariablement répétées dans tout le monde ancien par les magistrats de Rome. A l'occasion du combat des Horaces et des Curiaces, Tite-Live (liv. I, ch. 24; traduction de M. Nisard) nous fait assister à la conclusion officielle d'un traité.

FORMULE POUR UN TRAITÉ.

Un traité conclu entre les Romains et les Albains porte cette clause principale, que celui des deux peuples qui resterait vainqueur exercerait sur le vaincu un empire doux et modéré. Dans tous les traités les conditions varient; la formule de tous est la même. Voici l'acte de cette espèce le plus ancien qui nous ait été transmis. Le fécial, s'adressant à Tullus, lui dit : « Roi, m'ordonnes-tu de conclure un traité avec le père patrat du peuple albain? » Et sur la réponse affirmative, il ajouta : « Je te demande l'herbe sacrée. — Prends-la pure, répliqua Tullus. » Alors le fécial apporta de la citadelle l'herbe pure, et s'adressant de nouveau à Tullus : « Roi, dit-il, me nommes-tu l'interprète de ta volonté royale et de celle du peuple romain, descendant de Quirinus? Agrées-tu les vases sacrés, les hommes qui m'accompagnent? — Oui, répondit le roi, sauf mon droit et celui du peuple romain. » Le fécial était M. Valérius : il créa *père patrat* Sp. Fusius, en lui touchant la tête et les cheveux avec la verveine. Le père patrat prêta le serment et sanctionna le traité. Il employa, à cet effet, une longue série de formules consacrées qu'il est inutile de rapporter ici. Ces conditions lues, le fécial reprit : « Écoute, Jupiter, écoute, père patrat du peuple albain; écoute aussi, peuple albain. Le peuple romain ne violera jamais le premier les conditions et les lois. Les conditions inscrites sur ces tablettes ou sur cette cire viennent de vous être lues, depuis la première jusqu'à la dernière, sans ruse ni mensonge. Elles sont, dès aujourd'hui, bien entendues pour tous.

Or, ce ne sera pas le peuple romain qui s'en écartera le premier. S'il arrivait que, par une délibération publique ou d'indignes subterfuges, il les enfreignit le premier, alors, grand Jupiter, frappe le peuple romain comme je vais frapper aujourd'hui ce porc; et frappe-le avec d'autant plus de rigueur que ta puissance et ta force sont plus grandes. » Il finit là son imprécation, puis frappa le porc avec un caillou. De leur côté, les Albains, par l'organe de leur dictateur et de leurs prêtres, répétèrent les mêmes formules, et prononcèrent le même serment.

Voici deux formules importantes citées par Aulu-Gelle (liv. XVI, ch. 4; traduction de M. Nisard) d'après un historien romain :

FORMULE POUR UNE DÉCLARATION DE GUERRE ET SERMENT MILITAIRE.

Cincius, dans le livre troisième de son écrit *sur l'Art militaire,* dit que le fécial du peuple romain, au moment où il déclarait la guerre et lançait son javelot sur le territoire ennemi, prononçait ces paroles : « Parce que le peuple hermundule et les hommes du peuple hermundule ont fait la guerre contre le peuple romain, et ont eu tort; parce que le peuple romain a décrété la guerre contre le peuple hermundule et les hommes du peuple hermundule, moi et le peuple romain je déclare et fais la guerre au peuple hermundule et aux Hermundules. » Dans le même ouvrage du même auteur, livre cinquième, on lit : Lorsqu'on enrôlait dans le vieux temps, le tribun militaire faisait prêter aux soldats qu'on inscrivait, un serment ainsi conçu : « Sous la magistrature de Caïus Lœlius, fils de C., consul, de Lucius Cornélius, fils de Publius, consul, ni dans l'armée, ni dans un rayon de dix mille pas autour, tu ne voleras, par artifice criminel, ni seul, ni avec d'autres, un objet valant plus d'une pièce d'argent par jour, et autre que lance, bois de lance, bois, fruit, fourrage, outre, soufflet, flambeau; si tu trouves ou prends quelque chose qui ne soit pas à toi et vaille plus d'une pièce d'argent, tu iras le porter ou le déclarer dans les trois jours à C. Lœlius, fils de Caius consul, ou à L. Cornélius, fils de Publius consul, ou à celui des deux à qui appartiendra. Ce que tu auras trouvé ou pris sans artifice criminel, tu le rendras à celui que tu croiras le propriétaire, afin d'agir conformément à la justice. »

Mais de toutes ces formules, les plus remarquables sont sans contredit les deux suivantes, que Macrobe nous transmet (ch. 9 du liv. III des *Saturnales;* traduction de M. Nisard). Cet appel aux dieux d'une ville assiégée, cet anathème prononcé sur l'armée ou la cité ennemie, nous montre l'étroite union, pour les Romains, de la religion, de la guerre et de la politique. Selon l'usage romain, c'est moins une prière qu'un marché proposé aux dieux : « Si tu nous donnes telle chose, on te fera tel sacrifice. » Le génie de Rome respire dans ces formules.

FORMULE POUR L'ÉVOCATION ET FORMULE POUR LE DÉVOUEMENT AUX DIEUX, OU ANATHÈME.

Une coutume mystérieuse des Romains, longtemps ignorée de plusieurs, lorsqu'ils assiégeaient une ville ennemie et qu'ils pensaient être sur le point de la prendre, était d'en évoquer les dieux tutélaires, au moyen d'une certaine formule. Ils ne croyaient pas que sans cela la ville pût être prise, ou du moins ils auraient regardé comme un sacrilége de faire ses dieux captifs..... Mais prenons garde de ne pas tomber dans l'erreur qui en a égaré d'autres, en nous persuadant qu'il n'y a qu'une seule et même formule pour évoquer les dieux d'une ville et pour la dévouer; car dans le livre V du *Traité des choses cachées,* de Sammonicus Sérénus, je trouve ces deux formules qu'il avoue avoir tirées d'un ouvrage très-ancien d'un certain Furius. Voici la formule par laquelle on évoque les dieux d'une ville dont on fait le siége :

« S'il est un dieu, s'il est une déesse sous la tutelle de qui soient la ville et le peuple de Carthage, je te prie, je te conjure et je te demande en grâce, ô grand dieu qui as pris cette ville et ce peuple sous ta tutelle, d'abandonner le peuple et la ville de Carthage, de déserter toutes ses maisons, temples et lieux sacrés, et de t'éloigner d'eux; d'inspirer à ce peuple et à cette ville la crainte, la terreur et l'oubli, et, après les avoir abandonnés, de venir à Rome, chez moi et les miens. Que nos maisons, nos temples, nos objets sacrés et notre ville te soient plus agréables et plus convenables, en sorte que nous sachions et que nous comprenions que désormais tu es mon protecteur, celui du peuple romain et de mes soldats. Si tu le fais ainsi, je te fais vœu de fonder des temples et d'instituer des jeux en ton honneur. »

En prononçant ces paroles, il faut immoler des victimes, et il faut que l'inspection de leurs entrailles promette l'accomplissement de ces évocations.

Voici maintenant comment on dévoue les villes et les armées après en avoir auparavant évoqué les dieux; mais les dictateurs et les *imperatores* peuvent seuls employer cette formule de dévouement :

« Dis-père, Véjovis, mânes, ou de quelque nom qu'il soit permis de vous appeler, je vous prie vous tous de remplir de crainte, de terreur, d'épouvante cette ville de Carthage et cette armée dont je veux parler. Que ces hommes, que ces ennemis, que cette armée qui porte les armes et lance des traits contre nos légions et contre notre armée, que leurs villes, que leurs champs, dont je veux parler, que la tête des individus de tous les âges vous soient dévoués et consacrés, selon les lois par lesquelles les plus grands ennemis vous sont

consacrés. En vertu de ma magistrature, je les dévoue en notre place, je les substitue pour moi, pour le peuple romain, pour nos légions et nos armées, afin que vous conserviez, au milieu de l'entreprise que nous avons à conduire, ma personne, ma dignité, mon pouvoir, nos légions et notre armée. Si je sais, si je sens, si je comprends que vous l'ayez fait ainsi, alors, que quiconque a fait le vœu de vous immoler trois brebis noires, en quelque lieu qu'il l'ait fait, se trouve valablement engagé. Terre, notre mère, et toi Jupiter, je l'atteste. »

En prononçant le mot *terre* on touche la terre avec la main. En disant le mot *Jupiter* on élève les mains au ciel; en faisant le vœu on porte les mains à la poitrine. Je trouve dans l'antiquité qu'on a dévoué les villes des Toniens, des Frégelles, des Gabiens, des Fidénates en Italie; et, hors de ce pays, Corinthe, sans compter plusieurs villes et armées ennemies des Gaulois, des Espagnols, des Africains, des Maures et d'autres nations dont parlent les anciennes annales.

La lutte des deux ordres transportée dans les camps, l'invincible opiniâtreté d'une armée qui aime mieux se faire battre que de donner une victoire à son chef, tel est le spectacle que Tite-Live nous présente au IIe livre de son histoire.

APPIUS ET L'ARMÉE.

58. Alors, pour la première fois, les comices, par tribus, nommèrent des tribuns. S'il faut en croire Pison, ce fut dans cette circonstance que leur nombre fut augmenté de deux, comme si jusque-là ils n'avaient été que deux. Il donne même leurs noms. C'étaient : C. Sicinius, L. Numitorius, M. Duilius, Sp. Icilius, L. Mæcilius. La guerre des Volsques et des Èques s'était rallumée pendant les dissensions de Rome. Ils avaient ravagé la campagne, afin d'offrir un asile au peuple, s'il venait à quitter encore une fois la ville. Ces troubles une fois apaisés, ils se retirèrent. Appius fut envoyé contre les Volsques; le sort assigna les Eques à Quinctius. La dureté qu'Appius avait montrée à Rome, il la déploya plus librement à l'armée, n'étant plus retenu par les entraves du tribunat. Lui, qui haïssait le peuple d'une haine plus violente que celle de son père, avoir été vaincu par le peuple! Sous le consulat du seul homme qu'on pût opposer à la puissance tribunitienne, on avait fait passer la loi; tandis qu'avec moins d'efforts, et alors que les patriciens concevaient moins d'espérance, les consuls précédents l'avaient arrêtée. Ces sentiments de colère et d'indignation portaient ce caractère violent à tourmenter son armée par toutes les rigueurs du commandement. Mais elle était indomptable, tant l'esprit de résistance avait fait de progrès. Tout se faisait avec lenteur, avec paresse, avec négligence, avec un dédain qui tenait de la révolte. Ni l'honneur ni la crainte n'avaient action sur eux. Appius voulait-il accélérer la marche, on affectait de la ralentir; venait-il encourager les travaux, tous spontanément interrompaient leur ouvrage. En sa présence ils baissaient la tête, et sur son passage ils murmuraient des imprécations; en sorte que cette âme endurcie contre la haine du peuple en était quelquefois émue. Quand il eut épuisé sans succès tous les moyens de rigueur, il finit par n'avoir plus de rapports avec ses soldats. Il disait que les centurions avaient corrompu son armée, aussi les appelait-il quelquefois, pour les railler, des tribuns du peuple, des Volérons.

59. Rien de tout cela n'était ignoré des Volsques, qui en pressaient d'autant plus vivement l'armée romaine, dans l'espoir qu'elle opposerait à Appius l'esprit de résistance qu'elle avait déjà déployé contre le consul Fabius. La révolte contre Appius fut encore plus violente. L'armée de Fabius s'était bornée à refuser de vaincre, celle d'Appius voulut être vaincue. A peine rangée en bataille, elle prend honteusement la fuite et regagne le camp. Elle ne s'arrêta qu'en voyant les Volsques se diriger contre les retranchements, après avoir fait un horrible massacre de l'arrière-garde. Alors ils se font une loi de combattre pour repousser l'ennemi hors des palissades; mais il était évident qu'ils n'avaient voulu qu'empêcher la prise du camp. Du reste, ils se réjouissent de leur défaite et de leur déshonneur. L'âme altière du consul n'en fut pas ébranlée : il voulait déployer plus de sévérité encore, et assemble l'armée; mais les lieutenants et les tribuns accourent auprès de lui, ils lui conseillent « de ne pas mettre plus longtemps à l'épreuve une autorité qui tire toute sa force du consentement de ceux qui obéissent. Les soldats, disaient-ils, refusent généralement de se rendre à l'assemblée; on entend même des voix demander qu'on lève le camp et qu'on sorte du territoire des Volsques; on venait de voir l'ennemi vainqueur s'avancer jusqu'aux portes et jusqu'aux retranchements. On n'en était pas aux simples soupçons du mal, on en avait les preuves certaines sous les yeux! » Le consul cède enfin, puisque aussi bien les coupables n'y gagneront autre chose qu'un sursis; il révoque l'ordre de s'assembler, et fait annoncer le départ pour le lendemain. Dès la pointe du jour, les trompettes donnèrent le signal. Au moment où l'armée se déployait hors du camp, les Volsques, comme appelés par le même signal, viennent tomber sur l'arrière-garde. Le désordre gagne les têtes de colonne; les rangs, les corps, tout se confond; on n'entend plus les commandements, on ne peut se former en bataille. Chacun ne songe qu'à fuir; toute l'armée, débandée, s'échappe à travers des monceaux d'armes et de cadavres; et tel est son effroi, que l'ennemi se lassa de poursuivre avant qu'on cessât de fuir. Enfin, le consul

parvient à réunir les débris épars de ses troupes qu'il a vainement poursuivies pour les arrêter dans leur fuite, et va camper hors du territoire ennemi. Là il assemble l'armée, s'emporte avec raison contre une armée qui a lâchement trahi la discipline militaire, abandonné les aigles, et demande à chaque soldat désarmé ce qu'il a fait de ses armes, à chaque porte-enseigne ce qu'il a fait de son étendard. Bien plus, les centurions et les duplicaires qui ont quitté les rangs sont battus de verges et frappés de la hache; le reste de l'armée est décimé, et le sort désigne les victimes.

La religion et surtout les rites consacrés par l'usage avaient sur les Romains tant d'empire, que Camille n'a pas de plus forte raison pour interdire au peuple romain d'émigrer à Veies après la destruction de Rome par les Gaulois, que la nécessité d'accomplir à Rome même les cérémonies religieuses (liv. v).

CAMILLE AU PEUPLE.

52. « Eh quoi! Romains, vous voyez les effets merveilleux de la religion ou de l'impiété dans les choses humaines, et, à peine arrachés à ce premier naufrage de nos fautes et de nos malheurs, vous ne pressentez pas à quel abîme nous courons encore! Nous avons une ville fondée sur la foi des auspices et des augures; il n'y a pas un seul endroit dans ses murs qui ne soit plein des dieux et de leur culte; nos sacrifices solennels ont leurs jours aussi fixes que les lieux où ils doivent s'accomplir. Pourriez-vous, Romains, délaisser tous ces dieux de la patrie et des familles? Que vous imitez mal C. Fabius, ce noble jeune homme qui, naguère, durant le siége, excita si fort l'admiration de l'ennemi et la vôtre, quand, sortant de la citadelle, il alla à travers les traits des Gaulois, accomplir le sacrifice solennel de la famille Fabia sur le mont Quirinal! Comment! tandis que la religion d'une famille a triomphé des obstacles de la guerre même, vous consentiriez à délaisser en pleine paix la religion de la patrie et les dieux de Rome! et les pontifes et les flamines auraient moins de souci des saintes solennités de la république, qu'un simple citoyen des pieuses pratiques de sa maison! Mais, dira-t-on peut-être, ou nous remplirons à Véies tous ces devoirs, ou nous enverrons nos prêtres ici pour les remplir. L'un et l'autre de ces deux partis violerait également des coutumes sacrées; et, pour ne pas énumérer toutes nos fêtes et tous nos dieux, est-ce que, au banquet de Jupiter, le pulvinar peut être placé ailleurs qu'au Capitole? Que dirai-je des feux éternels de Vesta, et de cette statue gardée en son temple comme gage de la durée de l'empire? Rappellerai-je vos boucliers, Mars Gradivus, et toi, Quirinus, père des Romains? Abandonnerons-nous aux profanations toutes ces choses consacrées, aussi anciennes que notre ville, et dont quelques-unes le sont plus que notre ville même? Voyez quelle différence entre nous et nos ancêtres! Ils nous ont transmis l'obligation de célébrer certaines cérémonies qu'ils trouvèrent établies sur le mont Albain et dans Lavinium: est-ce que ces institutions religieuses que leur piété craignit de transférer des cités ennemies dans Rome et au milieu de nous, nous pourrions sans profanation les transférer à Véies, dans une ville ennemie? Recueillez vos souvenirs, et comptez combien de sacrifices nous avons recommencés, parce qu'il y avait eu dans les rites des ancêtres quelque omission fortuite, ou causée par la négligence. Récemment encore, lors du prodige du lac d'Albe, n'est-ce point la restauration des saintes cérémonies et la reprise des auspices qui sauvèrent la république, que la guerre de Véies avait épuisée? Que dis-je? n'est-ce point par un pieux souvenir de nos vieilles traditions religieuses que nous avons transporté à Rome des dieux étrangers, et que nous en avons institué de nouveaux? Avec quelle pompe et quel éclat, au milieu de quel admirable concours de matrones, Junon Reine, ramenée de Véies, a été naguère placée sur l'Aventin! Nous avons aussi décrété un temple à Aïus Locutius, en mémoire de cette voix céleste entendue dans la rue Neuve. Aux autres solennités nous avons ajouté les jeux Capitolins, pour lesquels nous avons établi, avec l'autorisation du sénat, un nouveau collége. Qu'était-il besoin de tout cela, si nous devions suivre les Gaulois et déserter les murs de Rome, si ce n'est pas de notre plein gré que nous sommes demeurés au Capitole pendant ce siége de plusieurs mois, si c'est la crainte seule de l'ennemi qui nous y a retenus? Je vous parle du culte et des temples; que dirai-je des prêtres! ne songez-vous donc pas combien leur déplacement serait sacrilége? Les vestales n'ont que leur temple pour demeure, et la prise seule de la ville a pu les en faire sortir. Le flamine de Jupiter ne peut rester une seule nuit hors de la ville sans crime, et ces prêtres, de Romains qu'ils sont, vous les ferez Véiens! et tes vestales t'abandonneront, ô Vesta! et le flamine, en habitant la terre étrangère, se rendra chaque nuit coupable d'un crime dont l'expiation retombera sur lui et sur la république! Que dirai-je des diverses pratiques consacrées par les auspices et presque toutes célébrées dans l'enceinte de nos murs, que nous livrons à l'oubli ou au mépris? Les comices par curies pour l'administration de la guerre, les comices par centuries pour l'élection des consuls et des tribuns militaires, où les tenir avec les auspices, sinon dans le lieu accoutumé? Les transporterons-nous à Véies? ou faudra-t-il que, pour se rendre aux comices, le peuple revienne à grand' peine dans cette ville délaissée des dieux et des hommes? »

Voici encore un curieux exemple de la superstition romaine. Un clou attaché au Capitole par un dictateur est la plus puissante sauvegarde de la cité (Tite-Live, liv. VIII, ch. 18).

LE CLOU DU CAPITOLE.

18. L'année suivante fut désastreuse, soit par l'intempérie du ciel, soit par la perfidie des hommes; c'était M. Claudius Marcellus et C. Valérius qui étaient alors consuls. Le surnom de l'un des deux consuls varie dans les annales : j'y trouve ceux de Flaccus et de Potitus; au reste, la vérité est ici de peu d'importance. Ce que j'aimerais mieux (car les témoignages ne sont pas unanimes), c'est qu'on se fût trompé en imputant au poison la mortalité de cette année, si tristement célèbre par une épidémie qui régna. Toutefois, pour ne démentir le témoignage d'aucun auteur, je vais exposer la chose telle qu'on la raconte. Comme les principaux citoyens de Rome périssaient de maladies semblables et presque tous après les mêmes symptômes, une esclave alla trouver Q. Fabius Maximus, édile curule, et promit de révéler la cause de cette calamité publique, s'il lui faisait la promesse que sa révélation ne lui attirerait aucun mal. Fabius à l'instant rapporte le fait aux consuls, qui en font part au sénat; l'ordre entier consent à donner toute assurance à l'esclave. Alors elle découvrit que c'était à la perfidie des femmes qu'était due la désolation de la ville; que des dames romaines préparaient ces poisons, et que, si on voulait la suivre sur-le-champ, on en aurait bientôt la preuve. On la suivit; on surprit quelques femmes occupées à faire cuire des drogues et l'on trouva des poisons soigneusement cachés; tout fut apporté au forum; vingt matrones environ, chez lesquelles on en avait saisi, furent amenées par le viateur. Deux d'entre elles, Cornélia et Sergia, l'une et l'autre de familles patriciennes, prétendirent que c'étaient des breuvages salutaires; l'esclave le nia et leur ordonna d'en boire afin de les convaincre d'imposture : elles demandent quelques instants pour se consulter; le peuple s'écarte, et à la vue de tous elles en conférent avec toutes les autres; celles-ci ne refusent pas non plus l'épreuve : chacune boit du breuvage, et toutes périssent victimes de leur propre perfidie. Leurs complices, arrêtées aussitôt, dénoncent un grand nombre de matrones, et cent soixante-dix environ furent condamnées. Avant ce jour, il n'avait jamais été question à Rome d'empoisonnements. La chose fut regardée comme un prodige; on vit là des esprits égarés bien plus que criminels. Aussi, comme les traditions rapportaient qu'autrefois, à l'époque des retraites du peuple, le clou avait été attaché par un dictateur, et que cette cérémonie expiatoire avait ramené à la raison des esprits aliénés par la discorde, on crut devoir créer un dictateur pour attacher le clou. Ce dictateur fut Cn. Quinctius, qui nomma L. Valérius maître de la cavalerie. La solennité achevée, ils abdiquèrent leurs fonctions.

Nous empruntons à Tite-Live (liv. XXXIX, ch. 49) le récit dramatique de la mort de Philopœmen.

MORT DE PHILOPOEMEN.

49. Je ne puis passer sous silence l'événement le plus mémorable de cette guerre. Les Achéens avaient eu constamment l'avantage, lorsqu'ils perdirent leur préteur Philopœmen. Ce général, voulant gagner de vitesse les ennemis qui marchaient sur Coronée, fut surpris avec un petit nombre de cavaliers dans une gorge étroite et difficile. Il aurait pu, dit-on, s'échapper avec l'aide des Thraces et des Crétois ses auxiliaires; mais il ne voulut pas se déshonorer en abandonnant ses cavaliers, qui étaient l'élite de la nation, et qu'il avait naguère appelés auprès de lui. Afin d'assurer leur retraite, il se plaça à l'arrière-garde et soutint l'effort des ennemis; mais son cheval s'étant abattu, il tomba lui-même, et la violence de la chute, jointe au poids de l'animal sous lequel il était engagé, faillit le tuer; car il avait alors soixante-dix ans, et il relevait à peine d'une longue maladie qui avait considérablement diminué ses forces. Dès qu'il fut à terre, les ennemis coururent et l'enveloppèrent; mais l'ayant reconnu, ils furent saisis de respect, et, pénétrés du souvenir de ses anciens services, ils s'empressèrent de le relever avec tous les égards qu'ils auraient eus pour leur propre général. Ils le portèrent hors du défilé, sur la grande route, en croyant à peine leurs yeux, dans l'ivresse d'un succès si imprévu. Cependant on détacha des courriers à Messène pour y annoncer la fin de la guerre et l'arrivée de Philopœmen, qu'on amenait prisonnier. Cette nouvelle parut d'abord si incroyable, qu'on accusa le messager non-seulement de mensonge, mais de folie même; puis, lorsque le témoignage unanime de ceux qui arrivaient successivement eut enfin confirmé le fait à tous les habitants, hommes libres, esclaves, femmes, enfants, sans attendre qu'on eût annoncé positivement l'approche de Philopœmen, se précipitèrent hors de la ville pour jouir de ce spectacle. La porte était donc encombrée de curieux; chacun semblait ne vouloir ajouter foi à ce grand événement qu'autant qu'il en serait convaincu par ses propres yeux. Ceux qui amenaient le prisonnier eurent peine à s'ouvrir un passage au milieu de la foule et à franchir la porte; la rue était remplie d'un concours immense de spectateurs. Mais comme une grande partie des citoyens n'auraient pu satisfaire leur curiosité, ils se portèrent tout d'un coup au théâtre, qui n'était pas éloigné, et demandè-

rent à grands cris qu'on y amenât Philopœmen pour le montrer au peuple. Les magistrats et les principaux de la ville, craignant que la vue d'un si grand homme, la comparaison de sa grandeur passée avec sa fortune actuelle, et le souvenir de ses importants services, n'éveillassent dans tous les cœurs un sentiment de pitié et n'excitassent quelques troubles, ne le présentèrent que de loin aux regards et se hâtèrent ensuite de le faire disparaître. Dinocrate, préteur des Messéniens, allégua que les magistrats avaient des questions à lui adresser dans l'intérêt du succès de leurs armes. On l'emmena donc au sénat, et la compagnie, convoquée par un ordre exprès, entra en délibération.

50. Déjà le soir approchait, sans qu'on eût rien décidé ; on ne savait même pas où l'on pourrait le déposer en toute sûreté pendant la nuit. L'éclat de sa grandeur passée et de son mérite frappait tous les esprits de stupeur, et personne n'osait ni se charger d'un dépôt si important, ni en confier la garde à un autre. Enfin quelques sénateurs rappellèrent qu'on pouvait disposer du souterrain revêtu de pierres de taille où était enfermé le trésor public. Ce fut là qu'on descendit Philopœmen, chargé de fers, et l'on en ferma l'entrée avec une pierre énorme à l'aide d'un levier. Ce cachot était à leurs yeux le plus sûr de tous les gardiens; on attendit donc avec confiance le jour suivant. Le lendemain le peuple, qui était étranger à toutes les intrigues et qui n'avait pas oublié les services rendus à Messène par le prisonnier, fut d'avis de respecter ses jours et de mettre ses talents à profit pour remédier aux maux présents. Mais les chefs de la révolte, qui avaient le pouvoir entre les mains, tinrent un conseil secret et votèrent tous pour la mort; seulement les uns voulaient en hâter le moment, les autres le différer. Les premiers l'emportèrent, et l'on envoya un esclave présenter le poison à Philopœmen. Celui-ci se contenta, dit-on, de demander, en prenant la coupe, si Lycortas (c'était son collègue) et ses cavaliers avaient échappé. On lui répondit qu'ils étaient tous en sûreté. « Bien, » reprit-il, et vidant d'un trait le breuvage mortel, il expira au bout de quelques instants. Les auteurs de sa mort n'eurent pas longtemps à s'applaudir de leur cruauté. Messène vaincue fut forcée de rendre les ossements de Philopœmen. La ligue achéenne tout entière contribua aux frais de ses funérailles; on épuisa pour lui tous les honneurs humains; on lui décerna même ceux qui sont réservés aux dieux. Les historiens grecs et latins font le plus grand éloge de ce héros. Quelques-uns même placent au nombre des événements qui rendirent cette année mémorable, la mort de trois illustres capitaines, Philopœmen, Annibal et Scipion; ils mettent ainsi Philopœmen sur le même rang que les deux plus fameux généraux des deux plus puissantes nations de l'univers.

Le livre VI de l'admirable *Histoire générale* de Polybe, est un tableau complet de l'armée romaine, un abrégé de sa vie, et c'est là qu'il faut aller l'étudier pour la bien connaître. Mais si on veut la voir à l'œuvre dans une ville prise d'assaut, qu'on lise cette belle page de Polybe (liv. X, ch. 15).

PRISE DE CARTHAGÈNE.

15. Les Romains, maîtres des murs, se hâtèrent de les parcourir, et chemin faisant ils en précipitèrent tous les ennemis qu'ils rencontrèrent; la légèreté de leur armure se prêtait merveilleusement à cette opération. Parvenus à la porte, ils descendirent pour en briser les gonds. Aussitôt leurs camarades se jetèrent dans la ville, tandis que ceux qui du côté de l'isthme avaient tenté l'escalade repoussaient également les Carthaginois et s'emparaient des créneaux. C'est ainsi que les murailles tombèrent au pouvoir des Romains. Bientôt les soldats qui avaient pénétré dans Carthagène par la porte s'emparèrent de la colline d'Orient, où ils vainquirent sans peine les hommes chargés de la défendre. Dès que Publius crut suffisant le nombre des troupes introduites dans la ville, il en détacha, suivant la coutume, la plus grande partie contre les assiégés, avec ordre de tuer quiconque se présenterait, sans rien épargner, et de ne se livrer au pillage qu'à un signal donné. Cette extermination est un usage que les Romains ont adopté sans doute pour imprimer la terreur. Aussi voit-on souvent dans les villes dont ils sont devenus maîtres, non-seulement des hommes égorgés, mais encore des chiens coupés en deux, et les membres épars d'autres animaux. Le massacre fut considérable, comme il était naturel dans une ville si pleine de monde. Pour Scipion, il se rendit avec mille hommes environ vers la citadelle. A son approche, Magon songea d'abord à se défendre; puis, réfléchissant que la ville était tout entière aux ennemis, il envoya demander la vie sauve et capitula. Le signal donné, on cessa le carnage, et le pillage commença. Lorsque la nuit fut arrivée, la partie de l'armée qui avait reçu ordre de rester dans le camp s'y enferma; Scipion se retira avec ses mille hommes dans la citadelle, et commanda par ses tribuns aux autres soldats de quitter les maisons qu'ils pillaient, de réunir leur butin sur la place publique et de veiller à l'entour. Il fit venir les vélites du camp et les plaça sur la colline qui regarde l'orient. Voilà comme les Romains se rendirent maîtres de Carthagène.

16. Le lendemain, quand on eut rassemblé sur le forum les bagages des soldats au service des Carthaginois et tous les biens des citoyens et des ouvriers, les tribuns, suivant l'usage, distribuèrent le butin chacun à leurs légions. Les Romains, lorsqu'ils ont pris une ville, n'agissent jamais autrement. Suivant l'importance de la place, tantôt ils détachent, pour butiner, quelques hommes de chaque ma-

nipule, tantôt c'est par manipule entier qu'ils procèdent. Jamais, du reste, plus de la moitié de l'armée n'y est employée : les autres troupes restent en armes en cas de besoin, soit hors de la ville, soit dans l'intérieur, toujours de manière à être vues. L'armée se compose d'ordinaire, on le sait, de deux légions romaines et d'autant d'alliés ; quelquefois même quatre légions se trouvent réunies, mais c'est une exception. Les soldats désignés pour le pillage sont tenus de rapporter à leur légion le butin, et les tribuns en font ensuite le partage, non pas seulement à ceux qui sont restés comme réserve, mais encore aux sentinelles qui gardent les tentes, aux malades, à ceux même qui ont reçu quelque mission éloignée. Quant à ne rien détourner des dépouilles et à se conduire avec loyauté, les Romains s'y engagent par le serment qu'ils prêtent, lorsqu'ils sont réunis dans le camp avant de se mettre en campagne. Nous en avons déjà parlé dans le livre sur le gouvernement de Rome. Grâce à cet usage de confier à la moitié des troupes le soin de faire du butin, tandis que l'autre garde les rangs et se tient en corps de réserve, jamais on n'a vu les Romains se compromettre par amour du gain. Comme ils ne craignent pas que quelque fraude trompe leur espoir, la part étant égale pour celui qui reste tranquille sous les armes comme pour celui qui butine, personne ne déserte son poste, désertions si souvent fatales aux autres peuples.

LIVRE SIXIÈME.

SÉNATUS-CONSULTE ET ARRÊTÉ DES CENSEURS CONTRE LES RHÉTEURS LATINS. — FRAGMENTS DE CATON ET DE CAIUS GRACCHUS. — DU GOUVERNEMENT DES PROVINCES D'APRÈS CICÉRON. — LA LOI AGRAIRE. — MORT DE TIBÉRIUS GRACCHUS. — MORT DE CAIUS GRACCHUS. — DESTRUCTION DES TEUTONS ET DES CIMBRES. — SYLLA ET LES ITALIENS. — CÉSAR. — LE PASSAGE DU RUBICON. — MORT DE CÉSAR. — MORT DE CATON D'UTIQUE. — MORT DE CICÉRON. — MORT DE BRUTUS.

La transformation des mœurs romaines, l'introduction dans la cité des études qui avaient illustré et affaibli la Grèce ne se firent pas sans résistance, et Aulu-Gelle (liv. xv, ch. 2) en a conservé un curieux témoignage.

SÉNATUS-CONSULTE ET ARRÊTÉ DES CENSEURS CONTRE LES RHÉTEURS ROMAINS.

Sous le consulat de Fannius Strabus et de M. Valérius Messala, il fut fait un sénatus-consulte contre les philosophes et les rhéteurs latins ; le voici :

« Le préteur M. Pomponius a consulté le sénat au sujet des philosophes et des rhéteurs dont on parle dans la ville. Le sénat a arrêté que le préteur Pomponius, dans l'intérêt de la république et sous sa responsabilité, aviserait à ce qu'il n'y en eût plus dans Rome. »

Quelques années après ce sénatus-consulte, les censeurs Cn. Démétrius Ænobarbus et L. Licinius Crassus prirent un arrêté contre les rhéteurs latins :

« Il nous a été rapporté qu'il y a des hommes qui établissent un nouveau genre d'enseignement, que la jeunesse fréquente leurs écoles, qu'ils prennent le nom de rhéteurs latins et que les jeunes gens vont chez eux passer la journée entière dans l'oisiveté. Nos ancêtres ont fixé les écoles que leurs enfants fréquenteraient et ce qu'ils y apprendraient. Ces nouveautés, contraires aux coutumes et aux usages de nos ancêtres, ne nous plaisent pas et ne nous paraissent pas bonnes. C'est pourquoi nous avons cru devoir faire connaître notre sentiment et aux maîtres et aux disciples : cela nous déplaît. »

Les injustices qui firent tardivement éclater la guerre sociale, les indignes traitements qu'infligeait à l'Italie l'arrogance de quelques magistrats romains, sont éloquemment blâmés dans ces deux passages, qu'Aulu-Gelle (liv. xv, ch. 3) a détachés des discours de Caton et de Caïus Gracchus.

FRAGMENTS DE CATON ET DE CAIUS GRACCHUS.

Dans le livre intitulé des *Faux combats*, Caton invective en ces termes contre Q. Thermus :

« Il dit que les décemvirs ne s'étaient pas assez occupés de ses provisions de bouche ; il les fit dépouiller de leurs vêtements et frapper à coups de fouet. Des décemvirs furent frappés par des Bruttiens [1], en présence de nombreux témoins. Un tel affront, un tel commandement, une telle servitude est-elle supportable ? Jamais roi n'osa rien de semblable, et vous, honnêtes citoyens, vous approuvez qu'on traite ainsi des hommes de bien, de bonne maison ? Où sont les droits de l'alliance ? où est la foi de nos ancêtres ? Quoi ! l'injure la plus outrageante, les coups, les blessures, les douleurs, le ministère des bourreaux, l'outrage et l'infamie, dans la ville même de ces malheureux, en présence de leurs concitoyens, de témoins sans nombre ! Voilà jusqu'où tu as porté ton audace ! De quel deuil, de quels gémissements, de quelles larmes, de quels pleurs ce supplice fut accompagné ! Les esclaves ne souffrent que trop impatiemment les injures ; et ces hommes de bonne maison, d'une grande vertu, quels sentiments pensez-vous qu'ils garderont toute leur vie ? »

« Naguère, dit Caïus Gracchus, le consul vint à Téanum, ville des Sidicins ; sa femme dit qu'elle voulait se baigner dans les bains destinés aux hommes. Le questeur des Sidicins fut chargé par M. Marius de faire sortir des bains tous ceux qui s'y trouvaient. La femme rapporte au mari qu'elle a éprouvé quelque retard et qu'elle a trouvé les bains peu propres. Aussitôt un poteau fut dressé sur la place publique. L'homme le plus distingué de la ville, M. Marius, y fut attaché, dépouillé de ses vêtements et battu de verges. Les habitants de Calès, à cette nouvelle, défendirent par un édit l'entrée de leurs bains pendant tout le temps qu'un magistrat romain serait dans leur ville. A Férentinum, pour le même motif, notre préteur ordonna l'arrestation des questeurs. L'un se précipita du haut des murs, l'autre fut pris et battu de verges. »……

Le même auteur, dans un autre endroit, parle ainsi :

(1) Esclaves publics.

« Voulez-vous savoir jusqu'où va la licence effrénée de nos jeunes gens? Un exemple vous l'apprendra. Dans ces dernières années, un jeune homme qui n'avait pas encore exercé de magistrature, fut envoyé de l'Asie en qualité d'ambassadeur. Il se faisait porter en litière; un bouvier de la campagne de Venouse le rencontra et demanda en plaisantant, ne sachant qui était dans la litière, si on portait un mort. Le jeune homme fit aussitôt arrêter la litière. Il ordonna qu'on en détachât les cordes, et il en fit frapper cet homme jusqu'au moment où il expira. »

Si de tels excès affligeaient l'Italie, que se passait-il donc dans les provinces? Le procès de Verrès est le tableau le plus animé qui ait été tracé de ces misères. Mais les *Lettres* de Cicéron contiennent des détails plus instructifs encore et d'une réalité plus frappante. Les conseils qu'il donne à son frère Quintus et ses débats avec un agent de Brutus nous font voir de plus près la vie des provinces, les habitudes de leurs gouverneurs, les exigences de leurs créanciers.

DU GOUVERNEMENT DES PROVINCES D'APRÈS CICÉRON.

Parmi les provinces les plus opprimées, aucune, même la Sicile, ne le fut autant que la province d'Asie : son commerce ne réparait qu'imparfaitement ce pillage continuel auquel on aurait peine à croire si Plutarque ne nous avait transmis des chiffres positifs. Après avoir été pendant quatre ans accablée de réquisitions et d'impôts extraordinaires, elle fut condamnée par Sylla à payer 20,000 talents d'argent (environ 120 millions); de plus, chaque particulier fut contraint de fournir à chaque soldat 16 drachmes (16 fr. par jour), et de lui donner à manger à lui, et à tous ses amis qu'il lui plairait d'inviter. Chaque centurion recevait par jour 50 drachmes (50 fr.), et de plus un habit pour porter dans la maison, et un autre pour paraître en public. Cette somme monta bientôt, par les usures des publicains, à 120,000 talents (720 millions) : il est vrai qu'elle fut réduite à 40,000, c'est-à-dire à 240 millions; mais ils furent acquittés jusqu'au dernier talent. Plus tard, l'Arménie seule paya sur-le-champ à Pompée une contribution de 6,000 talents ou 36 millions de francs, et les largesses qu'il fit à ses soldats, après la victoire, s'élevèrent, dit Appien, à 1,600 talents (96 millions). Il porta au trésor public, en argent monnayé ou en argenterie, 20,000 talents (120 millions de francs). Enfin il tripla presque le revenu de la république qui, jusque-là, ne percevait que 50 millions de drachmes, ou 50 millions de francs, et qui perçut dès lors 85 millions, des seuls pays nouvellement conquis. Tout cela, sans compter les fortunes incalculables de Murena, de Scaurus, de Gabinius, de Faustus Sylla, de Démétrius, de Théophane, ses lieutenants, amis et affranchis, qui se firent une large part dans les dépouilles des vaincus.

Tels étaient les rapports de l'Asie avec l'Etat. De leur côté, les particuliers avaient des affaires avec différentes villes. Rien n'est plus curieux à examiner en détail que la fortune des rentiers de Rome, qui avaient leurs inscriptions de rente en Asie. Voici, par exemple, une lettre de Cicéron qui ne laisse rien à désirer : il s'adresse à Thermus, propréteur en Cilicie, pour lui recommander Cluvius de Pouzzoles, « *un de ses amis les plus assidus et les plus familiers*, qui avait *des intérêts* dans cette province.» Les gens de Mylase et d'Alabande, écrit Cicéron, lui doivent de l'argent. « Eutydème m'avait dit, lors de mon passage à Ephèse, qu'il veillerait à ce qu'on envoyât à Rome des ecdices mylasiens (questeurs Grecs) : on n'en a rien fait. On annonce seulement le départ de simples députés : ce sont des ecdices qu'il faudrait; on ne peut rien terminer sans eux. C'est pourquoi je vous recommande d'ordonner aux gens de Mylase et d'Alabande d'en faire partir sur-le-champ. Outre cela, Philoclès d'Alabande a engagé ses biens en garantie à Cluvius : le terme est échu. Veillez, je vous prie, à ce que le débiteur vide les biens hypothéqués et les remette aux fondés de pouvoir de Cluvius, ou bien à ce qu'il les dégage en remboursant la dette. Les Héracléotes et les Bargylètes sont également ses débiteurs; faites qu'ils le payent en argent ou en nature. Il lui est encore dû par les Cauniens; mais ceux-ci prétendent avoir consigné l'argent. Rendez-moi le service de vérifier le fait; et si on reconnaît que le dépôt n'a point été effectué en vertu d'édit ou de décret, obligez-les à verser dans la caisse que vous avez établie les intérêts qui seraient dus à Cluvius. » Ainsi voilà un bourgeois de Rome qui est créancier, non pas d'un ou de deux particuliers, mais de plusieurs villes, de plusieurs peuples, des Mylasiens, des Alabandiens, des Héracléotes, des Bargylètes et des Cauniens. La chose n'a rien que d'ordinaire et de naturel; je dirai plus, elle est honnête : on le voit par l'intérêt qu'y prennent Cicéron et Pompée, dont la probité n'est pas suspecte : « Je m'inquiète d'autant plus de tout cela, ajoute Cicéron à Thermus en finissant, que Pompée n'y est pas indifférent, et qu'il s'en tourmente beaucoup plus que Cluvius lui-même, que je tiens vraiment à obliger. C'est donc avec les plus vives instances que je vous renouvelle mes recommandations. »

Ailleurs, c'est Anneius, lieutenant de Cicéron, qui est en procès avec les Sardiens.

Ailleurs, c'est T. Pinnius, auquel les habitants de Nicée doivent 800,000 sesterces, « somme considérable qu'ils ne demandent qu'à payer; » et Cicéron est son tuteur, son héritier en second.

La Chersonnèse doit, à un certain Philotinius, un arriéré de 580,000 sesterces, qu'il ne semble pas très-pressé de toucher,

Pompée reçoit du roi Ariobarzane 33 talents attiques par an, et c'est à peine l'intérêt de son argent à un taux très-modéré. Il veut bien ne pas exiger le capital, qui s'élèverait environ à cinq millions.

En un mot, l'Asie était connue de tout citoyen romain comme sa propre maison. L'état des affaires, dans cette province, était devenu le régulateur du crédit et du taux de l'intérêt dans la capitale ; c'est au point que Mithridate ayant arrêté les opérations du commerce dans tous les ports de l'Asie Mineure, tout languit à Rome. Et nous voyons, dans les lettres de Cicéron, Lucceius, son ami, craindre qu'un édit du sénat qui défend d'exiger un intérêt de plus d'un pour cent par mois, et d'ajouter les intérêts au capital, ne mène à la banqueroute. Un simple délai de quelques jours avait failli tout perdre.

Si ces faits témoignent des ressources et des richesses de l'Asie, combien ils révèlent aussi de misère et de souffrance! Eût-elle été plus commerçante encore, comment aurait-elle pu résister à ces flots de spéculateurs qui, chaque année, l'envahissaient? C'était un bien sans doute, parce que, dans le mouvement perpétuel des échanges, l'argent qui sortait d'un port, rentrait par l'autre ; mais cette apparente prospérité ne couvrait que la plus écrasante oppression. « Ravagées, ruinées, réduites en servitude par la rapacité des usuriers, les provinces souffraient, dit Plutarque dans la Vie de Lucullus, des maux inexprimables. Les pères de famille étaient forcés de vendre leurs plus beaux jeunes gens et leurs filles encore vierges, tandis que les villes vendaient en commun les offrandes consacrées dans leurs temples, les tableaux, les statues des dieux; et si tout cela ne suffisait pas, leurs malheureux citoyens étaient adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Ce qu'ils souffraient avant que de tomber ainsi dans l'esclavage, était encore plus cruel; ce n'étaient que tortures, que prisons, que chevalets, que stations en plein air, où, pendant l'été, ils étaient brûlés par le soleil, et pendant l'hiver enfoncés dans la fange ou la glace. Au prix de ces traitements barbares, la servitude était un soulagement et un repos... » Tel était l'état dans lequel Lucullus avait trouvé l'Asie. « Emu de pitié, ajoute Plutarque, il avait tenté quelques sages réformes : d'abord il avait fixé l'intérêt de l'argent à *un pour cent* par mois, et défendu de rien exiger au delà ; puis il avait aboli toute usure qui surpassait le capital ; enfin il avait établi que les créanciers ne percevraient que le quart du revenu des débiteurs, et que celui qui aurait accru le capital de l'intérêt perdrait l'un et l'autre. Grâce à ces règlements humains, en moins de quatre ans toutes les dettes furent acquittées, et les biens-fonds, libérés, retournèrent à leurs propriétaires..... Mais les publicains indignés jetèrent les hauts cris,... soudoyèrent quelques démagogues, et obtinrent le rappel de Lucullus et l'abolition de toutes ses lois. » Les crimes n'excusent pas les crimes ; pourtant, à la vue de ces souffrances, on comprend la haine de Mithridate et ses terribles représailles : quatre-vingt mille Romains massacrés en un jour. Mais l'Asie ne gagna rien à sa vengeance ; bien plus, elle y perdit ses derniers priviléges, et l'oppression recommença, méritée en apparence, et plus dure.

C'était une bonne fortune pour un gouverneur peu scrupuleux et ruiné, que d'être envoyé dans une province si abaissée et si riche : mais que la tâche était rude pour un honnête homme qui comprenait ses devoirs et voulait les remplir ! Quelques-uns pourtant ont su s'en tirer avec honneur ; parmi eux, Cicéron, et son frère Quintus, sont restés, à juste titre, les plus célèbres.

Ce qui a immortalisé la préture de Quintus en Asie, c'est une lettre où Cicéron lui rappelle en détail tous ses devoirs, et trace le tableau d'un bon gouvernement. Elle a pour nous un double intérêt : elle nous fait connaître l'administration de Quintus, et elle permet de rapprocher la conduite de Cicéron de l'idéal qu'il proposait à son frère.

Quintus était depuis trois ans en Asie, et l'opinion lui rendait justice en faisant son éloge. Cicéron l'en félicite : « Grâce à vous, lui écrit-il, les villes ne contractent plus de dettes et plusieurs sont soulagées de l'énorme fardeau des anciennes. De nombreuses cités presque désertes, Samos entre autres, et Halycarnasse, jadis l'ornement de l'Ionie et de la Carie, vous doivent leur renaissance. Plus de séditions, plus de discordes populaires. L'administration revient aux mains des honnêtes gens. La Mysie est purgée de brigands, partout le meurtre est réprimé, et la paix affermie dans la province. La sûreté est rendue aux chemins et aux campagnes, et, qui plus est, aux villes et aux temples, où le vol et le pillage s'exerçaient avec plus d'audace encore et de succès. On peut être riche sans voir son honneur, sa fortune, son repos à la merci de la délation, ce ministre impitoyable de l'avidité des préteurs. Charges et tributs sont équitablement répartis entre tous les habitants d'un même territoire. Votre personne est toujours accessible ; votre oreille toujours ouverte à la plainte. Le pauvre, le faible sont toujours admis, je ne dis pas à votre tribunal, c'est le commun refuge, mais dans votre demeure, dans votre plus secret asile. Enfin rien n'est dur ou blessant dans vos actes ; tout y respire l'indulgence, la douceur et la bonté. »

Et ailleurs il s'écrie : « C'est quelque chose d'admirable que trois années de pouvoir suprême en Asie, sans qu'aucune des tentations de tous genres dont cette province abonde, ni les tableaux, ni les meubles précieux, ni les rares étoffes, ni l'attrait de la beauté, ni l'appât des richesses, sans que rien en un mot ne vous ait fait dévier une seule fois de votre inflexible

continence et de la sévérité de vos principes... Dans vos marches, rien de cet appareil qui épouvante les populations, de ce faste qui les écrase. Elles restent calmes à votre approche. Partout votre présence fait battre les cœurs et éclater les démonstrations publiques. La cité voit en vous un protecteur et non un tyran ; le foyer domestique un hôte et non un spoliateur..... Continuez, et les Grecs vous regarderont comme un héros de leurs vieilles annales, ou plutôt comme un homme divin envoyé sur la terre pour la gouverner. »

Cet enthousiasme est sincère, et Cicéron ajoute plus loin, dans le même sens : « La probité et la justice ne sont qu'honorables dans la vie privée, dans une condition ordinaire ; mais dans l'exercice d'un pouvoir aussi immense, au sein d'une société si dépravée, sous un ciel si corrupteur, elles impriment au caractère *quelque chose de divin*. »

C'est qu'il avait vu de près les souffrances des alliés ; il avait compulsé les registres de Verrès, pénétré dans tous les mystères de son administration ; et l'étude approfondie du mal lui faisait exalter la réalisation du bien, mais il ne la croyait pas au-dessus du pouvoir et des moyens d'un gouverneur honnête.

L'idée qu'il se fait de l'administration d'une province est grande et belle : « Selon moi, dit-il, le but auquel doit tout ramener celui qui commande, c'est de rendre le plus heureux possible ceux qui obéissent..... Les citoyens, les alliés, les esclaves et jusqu'aux brutes elles-mêmes, enfin tout ce que le sort a mis dans les mains d'un homme a droit à ce qu'on s'inquiète de son bien-être et de ses intérêts..... Chérissez, protégez, embellissez, recommande-t-il à son frère, toutes ces existences dont vous disposez, et qui vous sont confiées par le peuple romain. »

Ce qu'il conseille, il donne les moyens de l'exécuter : « Voici, dit-il à Quintus, sur quelles bases vous devez asseoir votre réputation. D'abord sur votre intégrité, et votre modération personnelle, puis sur l'honnêteté de vos mandataires, ensuite sur une grande circonspection dans le choix de vos amis parmi les Grecs et les Romains de la province ; enfin par la règle que vous établirez dans votre maison, sans souffrir qu'on s'en écarte jamais. »

Ce n'est pas assez, pour lui, que le gouverneur soit personnellement honnête : il faut qu'il puisse répondre de ses délégués comme de lui-même. C'est le sort qui les lui donne : raison de plus pour qu'ils aient besoin d'être surveillés. S'ils ont des inclinations basses, tant qu'ils ne manquent de respect qu'envers eux-mêmes, on peut fermer les yeux ; mais dès qu'ils exploitent leur pouvoir dans leurs intérêts, le devoir de l'autorité supérieure est d'intervenir.

Quant aux simples commensaux, aux officiers chargés de services personnels et intimes qui forment ce qu'on appelle le cortége du préteur, il est responsable non-seulement de leurs actions, mais de leurs paroles. Aussi ne peut-il pas admettre tout le monde dans son intimité : les amis d'une belle place sont toujours nombreux, et il n'est pas de pires ennemis. Ce sont gens à faire argent de tout et à tout faire pour de l'argent ; il faut les éconduire. Du reste, bons et mauvais, Romains et Grecs ont tous droit à un accueil poli.

Cicéron s'occupe même des esclaves. « C'est une classe, dit-il à Quintus, à tenir partout sous sa main, mais notamment dans les provinces. . . . . Il est plus d'un cas, sans doute, où la confiance serait bien placée dans la personne d'un esclave ; mais pour éviter les propos et par respect pour l'opinion, il vaut mieux qu'un esclave ne touche jamais aux affaires publiques. . . . . Seulement, s'il a donné des preuves d'une fidélité exemplaire, on peut lui confier la garde des intérêts domestiques. »

Ces prescriptions ne paraîtront pas inutiles si l'on se représente ces bandes d'amis et de clients affamés, de lieutenants, de tribuns et de préfets que les préteurs traînaient partout avec eux ; ces légions d'affranchis et d'esclaves qui venaient s'engraisser des dépouilles de la province ; si l'on se rappelle que tout Romain attaché au gouverneur par les liens de la subordination la plus inférieure, se croyait presque le droit de vie et de mort sur les alliés.

L'ordre et la discipline bien établis dans sa maison et dans sa cour, les fonctions du gouverneur devenaient plus faciles, mais elles n'en restaient pas moins « très-laborieuses et très-délicates. » La grande difficulté, c'était de concilier les intérêts des fermiers adjudicataires de l'impôt avec ceux de la province ; et sur ce point de l'administration romaine, Cicéron raisonne avec son frère, sinon en habile économiste, du moins en honnête homme qui voudrait satisfaire les deux partis. « Heurter de front les fermiers, dit-il, ce serait nous aliéner l'ordre à qui nous devons le plus, briser le lien qui l'attache à nous, et par nous, à la cause publique. D'un autre côté, en leur concédant tout, nous ruinons de fond en comble un peuple que nous sommes tenus de protéger. . . . On peut juger, par ce que souffrent nos propres concitoyens, de ce que les habitants des provinces ont à endurer de la part des fermiers publics. Lorsqu'on supprima plusieurs péages en Italie, les réclamations s'adressaient moins au principe de l'impôt qu'aux abus de la perception ; et les cris des citoyens sur le sol de la patrie ne disent que trop ce que doit être le sort des alliés aux extrémités de l'empire. Il faut donc ménager les choses de manière à faire assez pour les traitants, dont le marché est vraiment ruineux, sans écraser la province. C'est, je l'avoue, l'effort d'une habileté plus qu'humaine. Mais on n'attend pas moins de la vôtre. — D'abord, en ce qui concerne les Grecs, la condition de contribuable, qui est la pire chose du monde, ne peut avoir rien d'absolument révoltant, puis-

que le principe de l'impôt était, antérieurement à la domination romaine, écrit dans les institutions de la Grèce. De plus, le nom de publicains ne saurait effaroucher des gens qui ont eu besoin de l'intervention des publicains pour percevoir l'impôt de Sylla, tout égal et fixe qu'il fût dans sa répartition. Enfin, on peut supposer qu'ils ne seraient pas eux-mêmes des collecteurs plus commodes que les Romains. Autrement, les Cauniens et les insulaires compris par Sylla dans le ressort de Rhodes se seraient-ils adressés au sénat pour obtenir la faveur de payer le tribut directement à Rome, au lieu de le verser aux Rhodiens? On n'a point d'antipathie contre les fermiers publics quand on a toujours été sujet de l'impôt; on ne les méprise pas quand on n'a jamais pu se passer d'eux; enfin on ne leur refuse pas leur soumission quand on a soi-même sollicité leur concours. Que l'Asie y songe bien, aucune des calamités qu'engendrent la guerre ou la discorde civile ne lui serait épargnée, si elle cessait de vivre sous nos lois. Et comme y vivre sans payer de tribut est impossible, il faut qu'elle se résigne à acheter, par le sacrifice d'une partie de son revenu, la perpétuité du calme et de la paix. . . . Une fois revenus de leur antipathie pour le nom et le caractère des publicains, votre adresse et votre prudence sauront bien les réconcilier avec le reste. Dans le mode d'abonnement, par exemple, au lieu de l'exigence directe imposée par la loi des censeurs, ils arriveront à ne plus voir qu'un moyen commode de se libérer, en échappant aux embarras du recouvrement. Vous pourrez enfin, comme vous l'avez fait si heureusement, leur rappeler dans l'occasion ce que c'est que l'ordre puissant des chevaliers, dire ce que nous lui devons de reconnaissance, et, laissant là le ton du pouvoir et l'appareil des faisceaux, arriver par votre influence personnelle, par l'autorité de la persuasion, à rapprocher et à fondre ensemble les Grecs et les fermiers publics. Obtenez des premiers, vous leur bienfaiteur, l'homme à qui ils doivent tout, de ne pas porter le trouble dans les rapports qui nous lient avec les seconds.»

Les créances particulières des grands personnages de Rome et l'autorité politique qui appuyait leur usure étaient le fléau des provinces. Les *Lettres* de Cicéron conservent plusieurs traces de ces tristes affaires, auxquelles on regrette de voir mêlés le nom de Pompée et le grand nom de Brutus.

La pauvreté d'Ariobarzane, roi de Cappadoce, était passée en proverbe : il avait fait des emprunts considérables à Pompée, à Brutus, et Brutus avait chargé Cicéron de recouvrer ses créances. Cicéron nous rend compte de ses démarches dans une lettre à Atticus : « J'ai été jusqu'à presser Ariobarzane, lui écrit-il, de donner à Brutus l'argent qu'il m'offrait. Tant que j'ai eu le roi sous la main, il y a paru très-disposé; mais à peine suis-je parti, qu'il a été assiégé par la foule des mandataires de Pompée, qui a seul plus de crédit que personne, surtout depuis que le bruit court qu'il sera chargé de la guerre contre les Parthes... Mais Ariobarzane ne paye et ne peut payer aucun créancier; car il n'a point de trésors ni de revenu réglé; il est obligé, à l'exemple d'Appius, d'imposer des taxes qui suffisent à peine pour payer à Pompée ses intérêts. Il a bien deux ou trois amis fort riches, mais qui gardent leur argent avec autant de soin que vous et moi. Je ne laisse pas de lui écrire des lettres très-pressantes et très-énergiques. Déjotarus m'a dit qu'il lui avait fait aussi parler pour Brutus, et qu'Ariobarzane avait répondu qu'il n'avait point d'argent; et, certes, je le sais bien, car il n'y a pas de royaume plus misérable, ni de roi plus pauvre; aussi je pense à me décharger de cette tutelle, ou bien, comme le disait Scævola pour Glabrion, je demanderai que l'on remette à mon pupille les intérêts avec le principal...»

Mais Brutus avait recommandé à Cicéron une affaire de même nature et bien plus embarrassante. La ville de Salamine devait à deux de ses amis, Scaptius et Matinius, la somme d'environ 5,000 fr. Il demandait au proconsul de Cilicie, qui avait dans son gouvernement l'île de Chypre, de prendre ses amis sous sa protection. Appius, beau-père de Brutus, avait aidé Scaptius de toute son autorité. Il lui avait donné la préfecture de la ville et le commandement d'une troupe de cavalerie, dont Scaptius avait abusé pour tourmenter les habitants de Salamine, et les contraindre par la violence à s'acquitter. Un jour même, ayant enfermé le sénat dans la salle des séances, il l'y retint si longtemps assiégé, que six des sénateurs y moururent de faim. Informé de ces violences, Cicéron, à peine arrivé en Cilicie, lui ôta ses troupes et sa préfecture, déclarant qu'il s'était fait une loi de n'accorder aucun emploi de cette nature à ceux qui avaient quelque intérêt de commerce ou d'argent dans la province. Toutefois, pour ne pas indisposer Brutus, il ordonna aux habitants de Salamine de s'acquitter avec Scaptius. Ils se plaignirent longuement de l'intérêt qu'il exigeait et de ses vexations. « Je feignis de n'en rien savoir, dit Cicéron, et je les exhortai, je les priai même, en considération des services que j'avais rendus à leur ville, de terminer cette affaire. J'ajoutai que j'userais de mon autorité. Non-seulement ils ne firent aucune résistance, mais ils me dirent que je servirais à les acquitter; que puisque je n'avais point voulu recevoir l'argent qu'ils avaient coutume de donner au préteur, cette somme leur suffirait et au delà pour payer Scaptius. Bien, dit Scaptius; mais comptons. J'avais fixé, dans mon édit, comme d'autres gouverneurs, l'intérêt de l'argent à un pour cent par mois, en ajoutant au bout de l'année l'intérêt au principal. Scaptius réclamait quatre pour cent. Quelle est cette prétention? lui dis-je. Puis-je aller contre mon édit?—

Il me produisit aussitôt un sénatus-consulte du consulat de Lentulus et de Philippus, qui portait : « que les gouverneurs de Cilicie auraient égard « en justice à cette obligation. » Cela me fit trembler d'abord, car c'était la mort de Salamine ; mais je découvris deux sénatus-consultes de la même date, sur ce traité. Les Salaminiens voulaient emprunter de l'argent à Rome pour payer leurs impositions ; mais comme la loi de Gabinius le défendait, les amis de Brutus, qui offraient de leur en prêter à quatre pour cent par mois, demandaient pour leur sûreté un sénatus-consulte, que Brutus leur fit obtenir. Ils comptèrent l'argent, mais ils firent ensuite réflexion que la loi Gabinia défendait de recevoir en justice ces sortes d'obligations, et qu'ainsi le premier sénatus-consulte ne leur suffisait pas. Ils en obtinrent donc un autre, qui déclarait leur obligation recevable en justice. J'expliquai à Scaptius les intentions du sénat..... Je lui fis entendre qu'on avait seulement voulu lui assurer le payement de sa dette, sans le dispenser des lois ordinaires qui régissaient l'intérêt... Il me prit alors en particulier, et me dit qu'il ne faisait point d'objection ; que de cette manière, ce qui lui était dû n'allait pas tout à fait jusqu'à 200 *talents;* mais que, puisque les députés de Salamine croyaient les devoir, il me priait de les lui faire donner. Fort bien, lui dis-je; et l'ayant fait retirer, j'appelai les députés : Combien devez-vous? leur demandai-je. Ils me répondirent : 106 *talents*. J'en instruisis Scaptius : il commença à faire grand bruit. A quoi bon ces cris? lui dis-je; il s'agit de régler ces comptes. Ils s'asseyent, font la supputation, et tombent d'accord de part et d'autre. Les députés se disposent à compter l'argent, et pressent Scaptius de le recevoir. Mais il me prit de nouveau en particulier, et me pria de laisser l'affaire indécise. Je n'ai pu tenir à l'impudence de cet homme ; et malgré les plaintes des Grecs, qui demandaient à mettre l'argent en dépôt dans un temple, je ne voulus pas y consentir. Tous ceux qui étaient présents se récrièrent sur l'effronterie de Scaptius. Qui oserait refuser un intérêt aussi élevé ? D'autres traitaient cette prétention de folie. Pour moi, je le trouve plus impudent que fou ; car si ses débiteurs sont bons, il est toujours sûr d'avoir un pour cent d'intérêt ; et s'il hasarde quelque chose, il espère aussi se faire payer sur le pied de quatre pour cent. Voilà les faits, ajoute Cicéron. Si Brutus me condamne, je ne sais pas pourquoi nous l'aimons ; je suis sûr du moins que son oncle Caton ne me condamnera pas ; maintenant surtout qu'un sénatus-consulte a fixé l'intérêt de l'argent à un pour cent par mois, et défendu d'ajouter les intérêts au principal. Vous voyez bien, Atticus, vous qui savez compter, quel avantage je fais encore à Scaptius. »

Ce fut en vain que Brutus lui assura, pour le toucher, que la créance lui appartenait à lui-même, et que Scaptius n'avait fait que lui prêter son nom ; ce fut en vain qu'il joignit presque la menace à la prière. Cicéron persista dans sa noble fermeté. « J'en ai pris mon parti, écrit-il à Atticus ; si Brutus prétend que je devais faire payer Scaptius sur le pied de 4 pour cent par mois, malgré mes règlements et mes édits qui fixent les intérêts à 1 pour cent, et pendant que les usuriers les moins traitables se contentent de ce taux-là ; s'il trouve mauvais que je lui aie refusé une place de préfet pour un négociant, lorsque Torquatus et Pompée, à qui j'en ai refusé..., ont approuvé mon refus ; s'il me reproche d'avoir fait revenir cette cavalerie, je regrette beaucoup de le mécontenter, mais je regrette bien davantage de le trouver si différent de ce que je l'avais cru. Scaptius avouera lui-même que j'ai voulu le faire payer sur le pied marqué dans mon édit. J'ai même fait plus, et je ne sais si vous m'approuverez. L'intérêt ne devait plus courir, du moment que les députés de Salamine offraient de payer et qu'ils voulaient mettre la somme en dépôt : j'ai obtenu d'eux qu'ils ne feraient point de sommation ; mais que deviendront-ils si Paullus vient me remplacer?... En un mot, j'ai fait à Brutus toutes les concessions possibles... Je vous avais déjà entretenu de cette affaire ; mais j'ai voulu vous montrer que je n'avais pas oublié ce que vous me disiez dernièrement : que quand mon gouvernement ne me donnerait que l'occasion de gagner l'amitié de Brutus, ce serait assez. Soit, puisque vous l'avez dit ; mais vous ne voudriez pas, je pense, que ce fût aux dépens de la justice... C'est à vous de me juger : je n'en appellerai pas même à Caton... Eh ! pourrais-je oublier avec quelle tendresse vous m'avez, en pleurant, recommandé le soin de ma réputation!... Me blâme donc qui voudra ! je m'en consolerai, pourvu que j'aie de mon côté la justice, maintenant surtout que j'ai pris comme de nouveaux engagements avec elle, en publiant mes six livres de la République...»

Enfin Atticus, lui-même, unit ses instances à celles de Brutus : Cicéron est étonné, mais il résiste encore, et l'on aime à relire les pages où s'exhale son indignation : « Quoi! mon cher Atticus, vous qui aimez tant l'intégrité et la délicatesse, vous me priez de donner des cavaliers à Scaptius pour se faire payer !... Si vous étiez ici, me laisseriez-vous faire ce que vous me demandez? Scaptius ne veut, me dites-vous, que cinquante cavaliers. Spartacus n'en avait pas tant lorsqu'il commença la guerre. Quel mal n'eussent-ils pas fait dans une île si faible? Ou plutôt quel mal n'y ont-ils pas fait déjà avant mon arrivée?... Scaptius a fait mourir six sénateurs de faim !... Et vous, que j'ai toujours devant les yeux quand je fais mon devoir et plus que mon devoir, vous me priez de conférer ce titre à un tel homme ! Ne sommes-nous pas convenus de ne le donner à aucun négociant, et cela, avec l'approbation de Brutus? Scaptius demande de

la cavalerie; pourquoi pas de l'infanterie? Depuis quand est-il devenu si prodigue? Mais, dites-vous, les principaux habitants y consentent. Oui, c'est pour cela qu'ils sont venus me trouver à Ephèse, en pleurant et en implorant ma protection... Il faudrait peut-être obliger les Salaminiens à payer 4 pour cent par mois? Et comment oserais-je, après cela, lire ou seulement toucher ces livres dont vous êtes si content? Vous avez eu, dans cette occasion, mon cher Atticus, trop, oui, trop d'amitié pour Brutus, et trop peu pour moi. »

Quelle fut la conclusion de cette affaire? Cicéron ne nous le dit point dans sa correspondance; mais il paraît certain qu'il ne céda pas. Toutes les fois qu'il en parle, c'est avec la même fermeté. « Scaptius, dit-il, n'avait pas le droit d'exiger un intérêt de 4 pour cent; et quand il l'aurait pu, je ne l'aurais pas souffert. » Et ailleurs : « Je n'ai pas voulu mécontenter Brutus, j'ai tout fait pour lui; mais avant Brutus, la justice. »

Il était important d'insister sur ces lettres de Cicéron, d'abord parce qu'elles lui font le plus grand honneur, surtout dans un temps où la probité, hors d'usage, était devenue presque ridicule; et ensuite parce qu'elles nous révèlent l'esprit de son administration.

Nous empruntons à Plutarque le passage de la vie de Tib. Gracchus qui raconte la présentation de la loi agraire et qui contient les célèbres paroles de Tibérius sur la misère du peuple romain.

LA LOI AGRAIRE.

Toutes les fois que les Romains avaient conquis des terres sur leurs voisins, ils avaient coutume d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la république et de les donner aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en payeraient tous les ans une petite rente au trésor public. Mais les riches ayant commencé à enchérir sur eux et à porter beaucoup plus haut ces rentes, et à chasser par ce moyen les pauvres de leurs possessions, on fit une loi qui portait qu'aucun citoyen ne pourrait posséder que jusqu'à cinq cents arpents de terre. Cette loi refréna pendant quelque temps l'avarice des riches et secourut fort à propos les pauvres, qui, en vertu de cette loi, demeurèrent dans le pays sur les terres qu'ils tenaient à ferme, et continuèrent de cultiver chacun la portion qui lui était échue dès le commencement. Mais dans la suite, les voisins riches ayant trouvé le moyen de se faire transporter la ferme de ces terres sous des noms empruntés, et enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres qui en étaient dépossédés ne se présentaient plus pour aller volontiers à la guerre, et ne se souciaient plus d'élever des enfants; de sorte que toute l'Italie était en danger de se voir bientôt dépeuplée d'habitants libres, et toute remplie d'esclaves et de barbares, dont les riches se servaient pour cultiver ces terres d'où ils avaient chassé les citoyens.

Caïus Lælius, l'ami particulier de Scipion, tâcha de remédier à ce désordre; mais, les riches s'y étant opposés, il craignit une sédition et renonça à son entreprise; ce qui lui fit donner le surnom de *sage* ou de *prudent;* car c'est ce que signifie proprement le mot romain *sapiens*. Mais Tibérius, plus hardi, n'eut pas été plutôt nommé tribun du peuple, qu'il reprit avec ardeur le même projet. La plupart disent que ce fut à l'instigation de Diophane le rhéteur, et de Blossius le philosophe, dont le premier était un banni de Mitylène, et l'autre était de l'Italie même, natif de la ville de Cumes, ami particulier d'Antipater de Tarse, qu'il connut à Rome, et qui lui fit l'honneur de lui dédier quelques-uns de ses traités de philosophie. Il y a quelques auteurs qui leur donnent pour complice sa mère Cornélie, qui reprochait tous les jours à ses deux fils « que les Romains ne l'appelaient que la belle-mère de Scipion, et qu'ils ne l'appelaient pas encore la mère des Gracques. » D'autres assurent que celui qui donna davantage lieu à cette entreprise, fut un certain Spurius Posthumius, compagnon de Tibérius, et son rival en éloquence; car Tibérius, à son retour de l'armée, l'ayant trouvé fort supérieur à lui en réputation, en crédit et en puissance, et voyant qu'il était admiré et respecté de tout le monde, en conçut une telle jalousie, qu'il résolut de le surpasser en entreprenant cette action très-hasardeuse, et qui excitait une grande attente dans le public. Son frère Caïus, dans un mémoire qu'il a laissé, écrit que Tibérius, allant à Numance, traversa la Toscane; que là il vit les terres désertes et ne trouva d'autres laboureurs ni d'autres pâtres que des esclaves venus des pays étrangers et des barbares, et que dès ce moment il conçut le dessein de cette entreprise qui leur causa tant de maux. Mais ce qui enflamma le plus en lui cette ardeur et cette ambition, ce fut le peuple, qui, par des écriteaux affichés sur les portiques, sur les murailles et sur les tombeaux, l'exhortait tous les jours à faire rendre aux pauvres les terres du domaine.

Il ne fit pourtant pas cette loi de son propre mouvement, mais il la communiqua aux premiers de Rome en réputation et en vertu, et prit leur conseil. De ce nombre était Crassus, souverain pontife, le jurisconsulte Mutius Scévola, alors consul, et Appius Claudius même, le beau-père de Tibérius. Et il semble que jamais loi plus douce ni plus humaine ne fut donnée contre une si grande injustice et contre une avarice si énorme; car au lieu de punir ces avares possesseurs de leur désobéissance et de les chasser, après avoir payé l'amende, des terres dont ils jouissaient contre les lois, il se contenta d'ordonner qu'ils en sortiraient après

avoir reçu du public le prix de ces terres qu'ils retenaient si injustement, et que les citoyens qui avaient besoin d'être soulagés y entreraient en leur place.

Cependant, quoique cette réforme fût si douce, le peuple oublia le passé, et demanda seulement qu'on ne lui fît à l'avenir aucune injustice; mais les riches et ceux qui possédaient les terres, haïssant par avarice la loi, et par dépit et par opiniâtreté celui qui l'avait rendue, tâchaient d'en dégoûter le peuple, et de lui persuader que Tibérius ne proposait ce nouveau partage des terres que pour susciter de grands troubles dans la république, et pour la mettre en combustion. Mais ils ne gagnèrent rien par ces menées; car Tibérius, soutenant sa cause, qui d'elle-même était honnête et juste, avec une éloquence qui aurait pu en faire passer une mauvaise, paraissait terrible et invincible, et il n'y avait personne qui pût lui résister lorsque tout le peuple étant assemblé autour de la tribune, il venait à parler en faveur des pauvres et à déduire ces raisons : « Les bêtes sauvages qui sont répandues dans les montagnes et dans les forêts de l'Italie, disait-il, ont chacune leurs forêts et leurs tanières pour s'y retirer; mais ces braves Romains qui combattent et qui s'exposent à la mort pour la défense de l'Italie, ne jouissent que de la lumière et de l'air qu'on ne peut leur ravir, et n'ont rien autre chose au monde : sans maisons, sans retraites, ils errent dans les campagnes avec leurs femmes et leurs enfants. Leurs généraux les trompent, lorsque dans les combats ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs dieux domestiques et à repousser l'ennemi; car parmi tout ce grand nombre de Romains, il n'y en a pas un seul qui ait ni un autel paternel, ni un tombeau de ses ancêtres; et ils ne font la guerre et ne meurent que pour entretenir le luxe et pour augmenter les richesses des autres; et on a l'effronterie de les appeler les maîtres de l'univers, lorsque effectivement ils n'ont pas un seul pouce de terre qui leur appartienne. »

A ces paroles, qu'il prononçait avec un enthousiasme plein de courage et d'une véritable passion, et qui frappaient extrêmement le peuple, il n'y avait aucun de ses adversaires qui osât rien opposer. Abandonnant donc le parti de lui répondre, ils s'adressent à Marcus Octavius, l'un des tribuns, jeune homme grave dans ses mœurs et plein de modération et de sagesse, et d'ailleurs collègue de Tibérius et son ami particulier. Octavius, par considération pour lui, refusa d'abord de s'opposer à sa loi; mais la plupart des plus puissants de Rome le pressant et le conjurant de les seconder, il fut comme entraîné par cette violence et s'éleva contre Tibérius. Or, parmi les tribuns, l'opposition est toujours ce qui l'emporte : l'accord de tous les autres ne suffit pas, s'il y en a un seul qui refuse son consentement. Tibérius, irrité de cet obstacle, retira sa loi qui était pleine d'humanité, et en proposa une autre qui était plus favorable aux pauvres et plus sévère contre les riches; car elle ordonnait « que tous ceux qui possédaient plus de terres que les anciennes lois ne permettaient, les quitteraient à l'instant. »

C'était jouer sa vie que d'attaquer de front l'aristocratie romaine en n'ayant derrière soi qu'une multitude avilie par cette misère même que le réformateur voulait guérir. Plutarque a raconté sa mort et les présages qui l'avaient annoncée.

MORT DE TIBÉRIUS GRACCHUS.

Tibérius s'étant rendu sur la place en robe de deuil et dans l'état de la plus grande humiliation, et le visage baigné de larmes, il conjura le peuple de le prendre sous sa protection, lui disant : « qu'il craignait que ses ennemis ne vinssent la nuit abattre sa maison et le poignarder. » Par ce discours il émut tellement le peuple, qu'il y en eut plusieurs qui allèrent camper et passer la nuit autour de sa maison, pour lui servir de gardes.

Le lendemain au point du jour, celui qui avait soin de garder les poulets sacrés dont les Romains se servent pour les divinations, les porta sur la place, et jeta à manger devant eux. De tous ces poulets il n'y en eut qu'un seul qui sortit de sa cage, encore ne fut-ce qu'après que l'officier l'eut longtemps secoué; mais il ne voulut point manger, et ne fit que lever l'aile gauche et étendre la cuisse, après quoi il se retira dans sa cage. Cette circonstance fit ressouvenir Tibérius d'un autre présage qui lui était arrivé. Il avait un casque dont il se servait dans les combats, qui était orné magnifiquement, et remarquable sur tous les autres; deux serpents allèrent faire leurs œufs dans ce casque sans qu'on s'en aperçût, et les firent éclore. Ce souvenir fit qu'il fut encore plus troublé du présage des poulets. Cependant il ne laissa pas de sortir quand on l'eut averti que le peuple était assemblé au Capitole. En sortant il se heurta le pied contre le seuil de la porte, et le coup fut si rude, que l'ongle du gros doigt du pied en fut fendu, et que le sang sortit au travers du soulier. En marchant il aperçut à sa gauche, sur les tuiles d'une maison, des corbeaux qui se battaient; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse, comme cela est vraisemblable, à cause de sa dignité, une pierre poussée par un de ces corbeaux tomba justement auprès de son pied; cela l'étonna et arrêta les plus hardis de ses partisans. Mais Blossius de Cumes, qui le suivait, lui représenta : « que ce serait une grande honte et une lâcheté insigne que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain, et le protecteur du peuple, pour la crainte d'un corbeau, refusât d'obéir à ses concitoyens qui l'appelaient à leurs secours;

que ses ennemis ne tourneraient pas cette indignité en raillerie, mais qu'ils iraient semant parmi le peuple que c'était là le trait d'un tyran déjà tout formé qui leur insultait et les traitait avec arrogance. »

En même temps, il reçut plusieurs messagers que ses amis, qui étaient au Capitole, envoyaient au-devant de lui pour le presser de se hâter, et pour l'assurer que tout allait bien. En effet, on lui fit l'accueil le plus favorable et le plus honorable; car du plus loin qu'on le vit, le peuple jeta un grand cri de joie pour marque de son affection; et quand il fut monté, il le reçut avec de grands honneurs, prenant grand soin que personne ne l'approchât qui ne fût connu. Mucius ayant commencé à appeler les tribus pour venir donner leurs suffrages, on ne put rien faire de tout ce qui se pratiquait dans ces occasions, à cause du tumulte qu'excitèrent les derniers, qui, étant poussés, repoussaient ceux qu'on renversait sur eux, et se mêlaient confusément les uns avec les autres. Dans ce désordre, Fulvius Flaccus, un des sénateurs, monta sur un lieu éminent d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée, et voyant qu'à cause du bruit il ne pourrait se faire entendre, il fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna en même temps au peuple de lui ouvrir le passage, et Fulvius s'étant approché avec peine, l'avertit que le sénat étant assemblé, les nobles et les riches avaient fait tous leurs efforts pour attirer le consul dans leur parti, et que, n'ayant pu en venir à bout, ils avaient résolu de le tuer eux-mêmes sans le secours du consul; et que pour cet effet ils avaient déjà assemblé grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés.

Tibérius ayant communiqué sur-le-champ cet avis à ses amis qui étaient autour de lui, ils ceignirent d'abord leurs robes, et, rompant les baguettes des licteurs avec lesquelles ils rangent la foule, ils en prirent les tronçons comme pour s'en servir à repousser ceux qui viendraient les attaquer. Ceux qui étaient les plus éloignés et qui n'avaient pas entendu ce que Tibérius avait dit, étonnés de ces mouvements dont ils ne comprenaient pas la cause, demandaient tous ce que c'était. Alors Tibérius porta la main à sa tête, pour leur faire connaître par ce geste le danger dont il était menacé, puisqu'il ne pouvait faire entendre sa voix. Ses ennemis, voyant ce geste, coururent promptement au sénat lui annoncer que Tibérius demandait ouvertement le diadème, alléguant pour preuve qu'il avait touché sa tête avec la main. Ce rapport causa une grande rumeur et une vive émotion dans le sénat. Nasica pressa sur-le champ le consul de secourir la ville et de détruire le tyran; mais le consul répondit avec douceur « qu'il ne commencerait point à user de violence, qu'il ne ferait mourir aucun citoyen qu'il n'eût été jugé dans les formes, et que si le peuple, persuadé ou forcé par Tibérius, venait à ordonner quelque chose d'injuste, il s'y opposerait de tout son pouvoir, et l'empêcherait de passer. » Alors Nasica se levant avec colère : « Puisque le souverain magistrat trahit et livre la ville, s'écria-t-il, que ceux qui ont le courage de secourir les lois me suivent! » Prononçant ces paroles, et se couvrant la tête du pan de sa robe, il sortit et marcha droit au Capitole. Ceux qui l'accompagnaient s'entortillant leurs robes autour du bras, repoussent ceux qu'ils rencontrent sur leur chemin. Peu de personnes osaient s'opposer à leur passage, par respect pour leur dignité; ils fuyaient tous et se renversaient les uns sur les autres, de sorte qu'ils étaient foulés aux pieds. Les gens à la suite des sénateurs avaient apporté de leurs maisons de gros bâtons et des leviers, tandis qu'eux-mêmes saisissant les pieds et les débris des siéges que la foule du peuple avait rompus en fuyant, se faisaient jour pour joindre Tibérius, et frappaient à droite et à gauche tous ceux qui étaient devant lui. Tout prend la fuite, et il y en eut plusieurs de tués. Comme Tibérius lui-même s'enfuyait, quelqu'un le saisit par sa robe; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait, et se mit à fuir en tunique. Mais en courant il fit un faux pas et tomba sur d'autres qui étaient renversés devant lui. Dans le moment qu'il se relevait, Publius Saturéius, un de ses collègues, le frappa le premier, et lui donna un grand coup sur la tête avec le pied d'un banc; le second coup lui fut donné par Lucius Rufus, qui s'en glorifiait comme d'un grand exploit. De tous les autres, il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de pierres, et pas un ne fut tué avec l'épée.

La mort de son frère succombant pour la même cause, victime de la lâcheté populaire, est plus dramatique encore.

MORT DE CAIUS GRACCHUS.

... Licinnia ayant exprimé ces tristes regrets, le visage couvert de larmes, Caïus se débarrassa doucement d'entre ses bras et marcha dans un profond silence, environné de ses amis. Sa femme, voulant s'avancer et le suivre pour le retenir par sa robe, tomba sur le pavé, où elle demeura longtemps sans voix et sans sentiment, jusqu'à ce que ses esclaves, la voyant évanouie, l'enlevèrent et l'emportèrent chez son frère Crassus. Quand les gens de Caïus et de Fulvius furent assemblés sur l'Aventin, Fulvius, à la sollicitation de Caïus, envoya à la place le plus jeune de ses enfants avec un caducée à la main. C'était un jeune garçon d'une beauté singulière. Dès qu'il fut arrivé à la place, se tenant dans une posture pleine de pudeur et de modestie, et le visage baigné de

pleurs, il fit au consul et au sénat des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs écoutaient assez volontiers ces propositions; mais le consul Opimius, prenant la parole, dit « que ce n'était point par des hérauts que ces rebelles devaient persuader le sénat, qu'ils devaient descendre de leur asile comme des prévenus, venir subir leur jugement, et, se livrant eux-mêmes, demander grâce en cet état, et désarmer la colère du sénat irrité de leur révolte. » En même temps il ordonna à ce jeune homme de s'en retourner, et de ne revenir que pour accepter ces conditions. Caïus, dit-on, voulut alors descendre pour tâcher de ramener le sénat à d'autres sentiments; mais tous les autres s'y étant opposés, Fulvius renvoya de nouveau son fils pour faire les mêmes propositions. Opimius, qui ne demandait qu'à décider l'affaire par la voie des armes, impatient d'en venir aux mains, fit prendre le jeune Fulvius, et, l'ayant donné en garde à des gens sûrs, il marcha contre la troupe de Fulvius avec une bonne infanterie et des archers crétois, qui, tirant sur eux et en blessant plusieurs, les mirent bientôt en désordre. Dans un moment, la déroute fut générale. Fulvius se retira dans un bain public qui était abandonné, où il fut trouvé peu de moments après, et égorgé avec l'aîné de ses enfants.

Pour Caïus, personne ne le vit combattre ni tirer l'épée; mais, très-affligé de tout ce qui se passait, il se retira dans le temple de Diane. Là il voulut se servir de son poignard pour se tuer lui-même; mais il en fut empêché par les plus fidèles de ses amis, Pomponius et Licinnius, qui, l'ayant suivi, lui ôtèrent son poignard, et le portèrent à prendre la fuite. On dit qu'avant de sortir il se jeta à genoux, et levant les mains vers la déesse, il pria que le peuple romain, en punition de son ingratitude et de sa noire trahison, ne sortît jamais de la dure servitude à laquelle il courait volontairement; car la plupart l'avaient abandonné sur la première publication de l'amnistie qu'on leur promit. Comme Caïus s'enfuyait, ses ennemis, qui le suivaient de près, l'atteignirent près du pont de bois. Ses deux amis, qui ne l'avaient point abandonné, le forcèrent de gagner les devants pendant qu'ils s'opposeraient seuls à ceux qui le poursuivaient; et se jetant en même temps l'épée à la main au-devant du pont, ils combattirent avec tant de courage, que personne ne put passer jusqu'à ce qu'ils eussent été tués sur la place. Caïus n'avait avec lui qu'un esclave nommé Philocrate. Tous les autres l'exhortaient et l'encourageaient comme on fait dans les combats de lice, mais aucun ne le secourait et ne lui présentait un cheval, quoiqu'il le demandât avec instance, car les ennemis les suivaient de très-près. Il les devança pourtant d'un moment, et gagna un bois qui était consacré aux Furies. Là il fut tué de la main de son esclave, qui, après lui avoir rendu ce service, se tua lui-même. D'autres disent qu'ils furent pris tous deux par leurs ennemis, et que Philocrate embrassa si étroitement Caïus et le couvrit si bien de son corps, qu'aucun d'eux ne put le frapper que l'esclave ne fût percé auparavant de tous les coups qu'on portait à son maître, et tombé mort à ses pieds. On dit qu'un soldat coupa la tête de Caïus, et qu'il la portait au consul, lorsqu'un des amis d'Opimius, nommé Septimuléius, la lui enleva en chemin; car avant le combat on avait fait publier à son de trompe que ceux qui apporteraient les têtes de Caïus et Fulvius auraient pour récompense leur pesant d'or. Septimuléius apporta au consul Opimius la tête de Caïus au bout d'une pique. On fit apporter des balances, et il se trouva qu'elle pesait dix-sept livres huit onces, Septimuléius ayant ajouté la fraude au crime : car il ôta toute la cervelle de cette tête, et mit à la place du plomb fondu. Ceux qui apportèrent la tête de Fulvius n'eurent rien, parce que c'étaient des gens d'une condition obscure.

Les corps de Caïus et de Fulvius, et ceux de tous les autres qui avaient été tués, furent jetés dans le Tibre au nombre de trois mille. Tous leurs biens furent confisqués; on fit défense à leurs femmes de les pleurer et d'en porter le deuil, et Licinnia fut privée de sa dot. Le plus jeune des enfants de Fulvius fut traité très-inhumainement, quoiqu'il n'eût fait aucune résistance et qu'il ne se fût pas trouvé au combat, car ayant été envoyé auparavant pour proposer un traité, il fut retenu prisonnier, et après le combat, on le fit mourir contre toute sorte de justice. Mais le peuple ne fut ni si offensé ni si affligé de toutes ces indignités, que de l'insolence qu'eut Opimius de bâtir le temple de la Concorde : car il paraissait par là qu'il se glorifiait, qu'il s'enorgueillissait de ce qu'il venait de faire, et qu'il regardait en quelque sorte comme un grand sujet de triomphe, le meurtre de tant de citoyens. C'est pourquoi la nuit qui suivit la dédicace de ce temple quelqu'un écrivit au-dessous de l'inscription : « Ce temple de la Concorde est l'ouvrage de la fureur. »

L'héritier et le vengeur des Gracques fut en même temps le sauveur de l'Italie. Il arrêta par un immense carnage l'invasion des barbares du Nord, qui menaçaient déjà la civilisation romaine et que la main de Marius recula de plusieurs siècles. Voici l'admirable récit de Plutarque.

DESTRUCTION DES TEUTONS ET DES CIMBRES.

Marius se tenant en repos sans rien entreprendre, les Teutons tentèrent de le forcer dans son camp; mais ayant été accablés d'une grêle de traits qu'on leur tirait des retranchements, et ayant perdu beaucoup de monde, ils résolurent d'aller en avant, dans la confiance qu'ils passeraient les Alpes sans être inquiétés. Ils plient donc bagage et passent le long

du camp des Romains. Ce fut alors qu'on reconnut mieux que jamais leur nombre effroyable à la longueur du temps que dura leur marche; car on dit qu'ils furent six jours entiers à défiler devant les retranchements de Marius en marchant continuellement. Comme ils passaient fort près des Romains, ils leur demandaient en se moquant d'eux, « s'ils ne voulaient rien mander à leurs femmes, car ils seraient bientôt auprès d'elles. »

Quand les barbares eurent achevé de passer et qu'ils furent un peu avancés, Marius leva son camp et les suivit, se postant toujours près d'eux, choisissant des lieux forts d'assiette, et se retranchant pour passer les nuits sans craindre. Les barbares, qui s'avançaient toujours, arrivèrent en un lieu qu'on appelle *Aquæ Sextiæ* [1], d'où ils n'avaient plus que très-peu de chemin à faire pour arriver aux Alpes. C'est pourquoi Marius, résolu de leur livrer bataille en cet endroit, se posta dans un lieu très-avantageux, mais qui manquait d'eau; ce qu'il fit à dessein pour aiguiser par là le courage de ses troupes. Car comme plusieurs témoignaient leur mécontentement de ce qu'on avait choisi un camp si incommode, où ils mouraient tous de soif, Marius, leur montrant de la main une grosse rivière qui coulait le long du camp des barbares, leur dit « que c'était là qu'ils devaient acheter leur boisson au prix de leur sang. Pourquoi donc, lui répondirent-ils, ne nous y menes-vous pas pendant que nous avons encore du sang dans les veines ? » Alors il leur repartit avec douceur : « Je vous y mènerai aussi, mais avant toutes choses il faut fortifier notre camp. » A ces mots, ces soldats, quoique mécontents, s'apaisèrent. Mais les valets de l'armée, n'ayant point d'eau pour eux ni pour les équipages, coururent en foule à la rivière, portant avec leurs cruches, les uns des cognées, les autres des haches, des épées ou des piques, pour être en état de combattre si les barbares voulaient les empêcher de puiser de l'eau.

Il n'y eut d'abord qu'un petit nombre d'ennemis qui tombèrent sur eux, car c'était l'heure où les uns dînaient après le bain, et où les autres se baignaient encore. Ce lieu est rempli de sources d'eaux chaudes, et une partie de ces barbares, attirés par ces bains délicieux, ne pensaient qu'à s'amuser et à faire bonne chère, lorsqu'ils furent surpris par les Romains. Mais les cris des premiers en ayant attiré plusieurs autres, il ne fut plus au pouvoir de Marius de retenir ses soldats, qui craignaient pour leurs valets. D'ailleurs les meilleures troupes des ennemis, celles qui avaient déjà défait Manlius et Cœpion (on les appelait Ambrons, et ils faisaient seuls plus de trente mille hommes), se levèrent promptement et coururent aux armes. Ils avaient le corps chargé et appesanti par la bonne chère qu'ils avaient faite, mais ils n'en avaient que plus de résolution et plus de fierté; et, rendus plus gais par le vin qu'ils avaient bu, ils avançaient, non point en désordre, ni en courant comme des furieux, ni en jetant des cris confus et inarticulés, mais en frappant leurs armes en mesure, et en marchant tous ensemble en cadence à ce bruit, et en répétant à tout moment leur nom, *Ambrons, Ambrons,* soit pour s'appeler les uns les autres, soit pour étonner d'avance leurs ennemis, en se faisant connaître.

Les Liguriens, qui, de tous les peuples d'Italie dont l'armée de Marius était composée, furent les premiers qui commencèrent la charge, ayant entendu les cris des ennemis, leur répondirent par le même cri, *Ambrons Ambrons,* qui était leur ancien nom : car le nom d'Ambrons est le nom général que les Liguriens donnent à leur nation. De sorte que ce cri retentit également dans les deux armées avant qu'elles en vinssent aux mains; tous les officiers des deux partis le répétant à l'envi, et s'efforçant de se surpasser les uns les autres par la force de leurs voix, tous ces cris redoublés irritèrent et enflammèrent les courages. Mais les Ambrons qui avaient la rivière à passer, rompirent leur ordonnance; et avant qu'ils pussent se remettre en bataille, les Liguriens chargèrent avec furie les premiers, et commencèrent le combat. Les Romains accoururent en même temps pour soutenir les Liguriens, et, descendant des lieux avantageux qu'ils occupaient, ils tombèrent si rudement sur les barbares, qu'ils les renversèrent. La plupart, en se précipitant les uns sur les autres, furent tués sur le bord du fleuve, qui fut bientôt rempli de sang et de morts. Les Romains font main basse sur tous ceux qui sont passés et qui n'osent se rallier pour faire tête, et ils les mènent battant jusqu'à leur camp et à leurs chariots.

Là, leurs femmes venant au-devant d'eux avec des épées et des haches, grinçant les dents de rage et de douleur, et jetant des cris horribles, frappent également sur ceux qui fuient et sur ceux qui poursuivent : sur les premiers comme traîtres, et sur les autres comme ennemis. Elles se jettent au milieu de la mêlée, saisissent avec les mains nues les épées des Romains, leur arrachent leurs boucliers, reçoivent des blessures, se voient mettre en pièces sans se rebuter, et témoignent jusqu'à la mort un courage invincible. Voilà comme on raconte ce combat, qui se donna sur le bord de la rivière, plutôt par l'effet du hasard que par l'ordre et la volonté du général.

Les Romains, après avoir taillé en pièces la plus grande partie des Ambrons, se retirèrent avec la fin du jour. On n'entendit point leur armée retentir de chants de victoire, comme cela était naturel après un si grand succès; ils ne se mirent point à boire, à faire bonne chère et à se réjouir dans leurs tentes; et le doux sommeil, qui est le plus agréable

(1) La ville d'Aix.

rafraîchissement que puissent recevoir des hommes fatigués et qui ont heureusement combattu, ne ferma point leurs paupières; mais ils passèrent toute la nuit dans la frayeur et dans le trouble : car leur camp n'était ni fermé ni retranché; ils avaient encore devant eux plusieurs milliers de barbares qui n'avaient pas combattu; et tous ceux qui étaient échappés de la défaite des Ambrons s'étant mêlés avec eux, ils jetaient toute la nuit des cris affreux qui ne ressemblaient point à des clameurs et à des gémissements d'hommes, mais qui étaient comme des hurlements et des mugissements de bêtes féroces, mêlés de menaces et de lamentations, et qui, poussés en même temps par ce nombre innombrable de barbares, faisaient retentir les montagnes des environs et tout le canal du fleuve. Toute la plaine mugissait de ce bruit épouvantable, et le cœur des Romains était saisi de crainte, et Marius lui-même frappé d'étonnement, car ils s'attendaient tous à un combat de nuit plein de désordre et de tumulte. Les barbares ne sortirent pourtant point cette nuit ni le lendemain; mais ils passèrent tout ce temps-là à se préparer et à se mettre en bataille.

Cependant Marius, sachant qu'au-dessus du camp des barbares il y avait des creux et des ravins couverts de bois, y envoya Claudius Marcellus avec trois mille hommes d'infanterie pour s'y mettre en embuscade, et prendre les ennemis par derrière quand le combat serait engagé. Il donna ordre aux autres de prendre leur repas de bonne heure et de reposer. Le lendemain au point du jour, il les mit en bataille sur la hauteur devant son camp, et envoya sa cavalerie dans la plaine. Dès que les Teutons l'eurent aperçue, ils n'eurent pas la patience d'attendre que les Romains fussent descendus, afin de les combattre de plain-pied et avec un égal avantage pour le terrain; mais, transportés de colère, ils prennent leurs armes et vont les attaquer sur la hauteur. Marius envoie partout ses officiers leur donner l'ordre d'attendre l'ennemi sans s'ébranler, et dès qu'il se serait avancé à la portée du trait, de lancer leurs javelots, de mettre ensuite l'épée à la main, et de le repousser en le heurtant avec leurs boucliers : car les lieux étant glissants à cause de leur pente, ni les coups que ces barbares donneraient n'auraient de roideur, ni leur ordonnance serrée ne pourrait se maintenir, leurs corps devant être toujours dans une agitation continuelle comme dans une tourmente, à cause du penchant et de l'inégalité du terrain.

En donnant ces ordres, Marius était le premier à les exécuter : car il n'y avait point d'homme qui fût plus adroit pour manier les armes, ni qui eût le corps mieux exercé que lui, et il surpassait tous les autres en courage et en audace. Les Romains faisant donc tête aux barbares et les arrêtant tout court comme ils tâchaient de monter, ceux-ci pressés, commencèrent à reculer peu à peu et à regagner la plaine. Les premiers bataillons commençaient à se rallier et à se remettre en bataille; mais les clameurs, la confusion et le désordre régnaient parmi les derniers : car Marcellus, attentif à ce qui se passait, avait saisi le moment favorable. Le cri de la charge ayant retenti jusqu'aux coteaux voisins sous lesquels il était en embuscade, il s'était levé avec sa troupe, et, courant impétueusement avec de grands cris de victoire, il était tombé sur les derniers, les prenant par derrière et les taillant en pièces. Ceux-ci, poussés avec cette furie, attirent à eux les premiers et les obligent à faire face pour les soutenir. Dans un moment, leur armée fut remplie de trouble; vivement pressés à la tête et à la queue, ils ne purent soutenir ce double choc, ils se débandèrent, et prirent la fuite.

Les Romains les poursuivirent, en tuèrent ou firent prisonniers plus de cent mille, et s'étant rendus maîtres de leurs tentes, de leurs chariots et de tout leur bagage, ils résolurent d'un commun consentement de tout donner à Marius, à l'exception de ce qui fut pillé; et ce présent si grand et si magnifique parut encore inférieur au service qu'il avait rendu dans un si pressant danger. Il y a d'autres historiens qui ne sont d'accord avec les premiers, ni sur ce présent des dépouilles, ni sur le nombre des morts; ils disent seulement que depuis cette bataille, les Massiliens[1] fermèrent leurs vignes de clôtures faites des ossements de ceux qui y avaient été tués; et que ces corps morts, qui pourrirent et qui furent consumés dans les champs, et les pluies de l'hiver qui survinrent, engraissèrent tellement la terre, la pénétrèrent et l'imbibèrent si fort, que l'été suivant elle porta une quantité étonnante de toutes sortes de fruits, et confirma ce que dit Archiloque, « que rien n'engraisse plus la terre que le sang. » On assure aussi avec beaucoup de vraisemblance qu'après de grandes batailles il tombe ordinairement de grandes pluies, soit que quelque bon génie veuille purger la terre en l'inondant par des eaux pures et descendues du ciel, soit que le sang et la corruption exhalent une vapeur humide et forte qui condense et altère l'air, très-aisé de sa nature à changer pour la moindre cause.

Après la bataille, Marius choisit parmi les armes et les dépouilles des ennemis, les plus riches, les mieux conservées et celles qui pouvaient orner le plus son triomphe, et les mit à part; et ayant entassé toutes les autres sur un grand bûcher, en fit aux dieux un sacrifice magnifique. Toute son armée était autour du bûcher, couronnée de branches de laurier; lui-même, vêtu de la robe de pourpre et ceint à la manière romaine, prit un flambeau allumé, et, l'élevant vers le ciel avec ses deux mains, il allait mettre le feu au bûcher, lorsque tout à coup on vit quelques-uns de ses amis venir

(1) Les Marseillais.

vers lui à toute bride. Il se fit d'abord un profond silence dans l'attente des nouvelles qu'apportaient ces courriers. Dès qu'ils furent près de Marius, ils mirent pied à terre, et, courant le saluer et l'embrasser, ils lui annoncèrent qu'il était consul pour la cinquième fois, et lui remirent ses lettres de nomination. Une si grande joie étant donc survenue par-dessus celle qu'on avait déjà d'une victoire si complète, toute l'armée, pour témoigner du plaisir qu'elle en ressentait, se mit à jeter de grands cris de triomphe, qu'elle accompagnait du bruit guerrier de ses armes; et tous les officiers couronnèrent de nouveau Marius, qui, dans ce moment, mit le feu au bûcher et acheva son sacrifice.

Mais l'invasion, arrêtée d'un côté, débordait de l'autre. Catulus, campé derrière l'Athésis, n'avait pu retenir son armée épouvantée du nombre et de l'audace des barbares. Marius vint à son aide, et les deux armées réunies firent face aux Cimbres.

Mais ceux-ci différaient de hasarder la bataille, attendant toujours les Teutons avec impatience, et fort étonnés de leur lenteur, soit qu'ils ignorassent véritablement leur défaite, ou qu'ils voulussent feindre de ne le pas croire; car ils accablaient d'outrages tous ceux qui leur en portaient la nouvelle. Enfin, ils envoyèrent à Marius des ambassadeurs lui demander, pour eux et pour leurs frères, des terres et des villes suffisantes pour les loger et pour les nourrir. Marius ayant demandé à ces ambassadeurs « qui étaient ces frères dont ils parlaient; » ils répondirent que c'étaient les *Teutons*. Tous ceux qui étaient présents éclatèrent de rire; et Marius, en plaisantant, leur dit : « Laissez là désormais vos frères, et ne vous en mettez point en peine; ils ont la terre que nous leur avons donnée, et qu'ils garderont éternellement. » Les barbares, sentant l'ironie, se mirent à l'accabler d'injures, et le menacèrent qu'il allait être puni de ses plaisanteries, d'abord par les Cimbres et ensuite par les Teutons, lorsqu'ils seraient arrivés. « Mais ils le sont, leur répliqua Marius, les voici, et il ne serait pas honnête que vous nous quittassiez avant que d'avoir salué et embrassé vos frères. » En même temps, il ordonna qu'on amenât les rois des Teutons chargés de chaînes; car ils avaient été pris par les Séquaniens [1], comme ils s'enfuyaient dans les Alpes.

Dès que les ambassadeurs eurent fait ce rapport aux Cimbres, ils prirent les armes; et, sans perdre un moment, ils marchèrent contre Marius, qui restait tranquille et se contentait de garder son camp.

.... Bojorix, roi des Cimbres, à la tête d'une petite troupe de cavalerie, s'approcha du camp de Marius, et, l'appelant à haute voix, il le provoqua à fixer le jour et le lieu du combat, pour décider qui demeurerait maître du pays. Marius lui répondit « que jamais les Romains ne prenaient conseil de leurs ennemis pour combattre; mais que cependant il voulait bien, dans cette occasion, satisfaire les Cimbres. » Ils convinrent donc que ce serait dans trois jours, et dans la plaine de Verceil [1], qui paraissait commode aux Romains pour y déployer leur cavalerie, et aux barbares pour y étendre leurs nombreux bataillons.

Ni les uns ni les autres ne manquèrent au rendez-vous. Ils se mettent en bataille. Catulus avait sous lui vingt mille trois cents hommes, et Marius trente-deux mille. Catulus fut mis au centre, et les troupes de Marius furent partagées sur les deux ailes, comme l'écrit Sylla, qui se trouva à cette bataille. On dit que Marius rangea ainsi l'armée dans l'espérance qu'avec les deux ailes il tomberait sur les ennemis et les romprait, et qu'ainsi la victoire serait entièrement due à ses troupes, sans que Catulus y eût aucune part et se fût seulement mêlé avec les barbares : car toutes les fois qu'un front de bataille est fort large et fort étendu, il arrive ordinairement que les ailes sont avancées et le centre enfoncé; et ce qui confirme ce fait, ajoute-t-on, c'est l'apologie que Catulus même fut obligé de faire, et dans laquelle il se plaignit hautement de la perfidie de Marius.

Les Cimbres faisaient sortir leur infanterie de leurs forts doucement et sans bruit, et la rangeaient en bataille en lui donnant autant de profondeur que de front; de sorte qu'elle formait un carré dont chaque face occupait trente stades de terrain [2]. Leurs cavaliers, au nombre de quinze mille, étaient équipés magnifiquement; ils avaient des casques en forme de gueules ouvertes, et de mufles de toutes sortes de bêtes sauvages; et les rehaussant par des panaches en forme d'ailes et d'une hauteur prodigieuse, ils paraissaient encore plus grands. Ils étaient armés de cuirasses de fer très-brillantes, et couverts de boucliers blancs. Ils portaient chacun deux javelots à lancer de loin, et quand ils avaient joint l'ennemi, ils se servaient de grandes et fortes épées. Dans cette bataille, ils n'allèrent pas heurter les Romains de front; mais, prenant à droite, ils avançaient peu à peu, cherchant à les enfermer entre eux et leur infanterie qui était à la gauche. Les généraux romains s'aperçurent bientôt de cette ruse, mais ils ne purent retenir leurs soldats. L'un d'eux s'étant mis à crier que les ennemis fuyaient, tous les autres se mirent aussitôt à courir pour les poursuivre. Cependant l'infanterie des barbares s'avançait comme les flots d'une mer immense. Dans ce moment, Marius, s'étant lavé les mains, les éleva vers le ciel, et voua aux dieux une hécatombe; et Catulus, élevant aussi ses mains, fit vœu de consacrer la fortune de ce jour en lui dédiant un tem-

(1) Les Francomtois.

(1) Verceil, ville de Piémont.
(2) Trois mille sept cent cinquante pas.

ple. Et l'on dit que Marius ayant fait un sacrifice, on ne lui eut pas plutôt montré les entrailles des victimes, qu'il s'écria : *La victoire est à moi.*

Mais quand on se fut ébranlé pour donner, il survint un accident qui, comme l'écrit Sylla, parut un effet de la vengeance divine contre Marius. Il s'éleva, comme cela est vraisemblable, une si grande poussière, que les deux armées en furent couvertes et cachées. Marius, qui s'était ébranlé le premier pour charger avec ses troupes, eut le malheur de manquer l'ennemi dans cette obscurité; et ayant poussé bien au delà de leur bataille, il fut longtemps errant dans la plaine sans pouvoir se retrouver. Cependant le bonheur de Catulus fit que les barbares tombèrent sur lui, et que, contre l'intention de Marius, il n'y eut que lui et ses soldats, au nombre desquels était Sylla, qui soutinssent tout l'effort de ce combat. La chaleur du jour, qui était fort grande, et le soleil, qui donnait dans le visage des Cimbres, aidèrent beaucoup aux Romains. Ces barbares, naturellement endurcis à supporter les plus grandes gelées, et nourris dans des lieux froids et couverts de bois, ne pouvaient résister au chaud, mais, inondés de sueur et tout haletants, ils n'avaient que la force de mettre leurs boucliers devant leur visage pour se garantir du soleil; car ce combat se donna après le solstice d'été, trois jours avant la nouvelle lune du mois d'août, qui était alors appelé *sextilis*. La poussière ne fut pas moins favorable que le soleil aux troupes de Catulus, et elle servit beaucoup à augmenter leur audace et leur confiance, en leur cachant le grand nombre de leurs ennemis. Chaque corps ayant couru de vitesse charger ceux qui étaient devant lui, ils en étaient aux mains avant que d'avoir pu être effrayés par cette vue. D'ailleurs, ils étaient si endurcis par la fatigue et par le travail, qu'on ne vit pas un seul Romain suant ou haletant, quoique la chaleur fût extrême, l'attaque très-vive, et qu'ils eussent couru de toute leur force pour charger. C'est ainsi que Catulus lui-même l'a écrit, en relevant beaucoup la force et le courage de ses troupes.

La plupart des ennemis et tous les plus braves furent taillés en pièces; car tous ceux des premiers rangs étaient liés les uns aux autres par de longues cordes qui tenaient à leurs baudriers, afin qu'ils ne pussent rompre leur ordonnance, et tous les autres furent renversés et poussés jusqu'à leur camp. Là, on vit le spectacle le plus tragique et le plus épouvantable. Les femmes, vêtues de robes noires et placées sur leurs chariots, tuaient les fuyards, les unes leurs maris, les autres leurs frères, celles-là leurs pères, celles-ci leurs fils; et prenant leurs petits enfants, elles les étouffaient de leurs propres mains et les jetaient sous les roues des chariots et sous les pieds des chevaux, et se tuaient ensuite elles-mêmes. On dit qu'il y en eut une qui se pendit au bout de son timon, après avoir attaché par le cou à ses deux talons deux de ses enfants. Les hommes, faute d'arbres pour se pendre, se mettaient au cou un nœud coulant qu'ils attachaient aux cornes ou aux jambes des bœufs; et piquant ces bêtes pour les faire courir, ils périssaient misérablement, ou étranglés, ou foulés aux pieds. Cependant, quoiqu'ils périrent ainsi par tant de différentes voies, on ne laissa pas de faire plus de soixante mille prisonniers. Le nombre des morts monta à plus de cent vingt mille.

Aux proscriptions de Marius répondirent celles de Sylla. Mais si l'on répandait déjà sans scrupule le sang des citoyens romains, on était bien autrement prodigue du sang de l'Italie. Une page célèbre de Plutarque nous montre comment Sylla traita les vaincus de la guerre sociale.

SYLLA ET LES ITALIENS.

Trois mille des ennemis lui envoyèrent des hérauts pour lui demander quartier. Il leur répondit « qu'il leur donnerait toute sorte de sûreté, si, avant que de se venir rendre à lui, ils faisaient au reste de ses ennemis quelque mal considérable. » Ces trois mille hommes, se fiant à sa parole, se jetèrent sur leurs compagnons, et il y en eut plusieurs qui se tuèrent les uns les autres. Mais Sylla ayant rassemblé tous ceux qui restaient, tant de ces trois mille que des autres, jusqu'au nombre de six mille, les enferma dans le Cirque, et en même temps il assembla le sénat dans le temple de Bellone.

Là il commence à haranguer, et pendant qu'il parle, ses soldats, à qui il avait donné ses ordres, massacrent ces six mille malheureux qui étaient dans le Cirque. Les cris de tant d'hommes qu'on égorgeait dans un lieu si étroit devaient s'entendre de loin. Les sénateurs en furent effrayés, ne sachant ce que ce pouvait être; mais Sylla continuant son discours avec le même sang-froid et le visage aussi assuré qu'auparavant, leur dit : qu'ils devaient n'avoir attention qu'à ce qu'il leur disait, et ne pas se mettre en peine de ce qui se passait dehors; que le bruit qu'ils entendaient venait de quelques mauvais sujets qu'il avait ordonné de châtier. »

L'ascendant de César sur ses compagnons, qu'il savait dominer et élever au-dessus d'eux-mêmes, a été remarqué par Plutarque comme un signe de son génie et de sa destinée.

CÉSAR.

En moins de dix ans qu'a duré la guerre dans les Gaules, il a pris d'assaut plus de huit cents villes, dompté trois cents nations, et combattu à diverses fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en a taillé en

pièces un million, et fait autant de prisonniers. D'ailleurs il a toujours trouvé tant d'affection et tant de bonne volonté dans ses soldats, que ceux qui, sous les autres chefs, ne différaient en rien des autres hommes, devenaient invincibles quand il s'agissait de la gloire de César, et s'exposaient aux plus grands périls avec une fureur que rien ne pouvait ni arrêter ni soutenir. Je n'en rapporterai que trois ou quatre exemples.

Acilius, dans le combat naval qui fut donné près de Marseille, s'étant jeté dans une galère ennemie, eut d'abord la main droite abattue d'un coup d'épée; mais avec le bouclier qu'il tenait de la gauche, il poussa toujours en avant, et donnant dans le visage des ennemis, il les renversa tous, et se rendit maître de la galère.

Le centurion Cassius Scéva, au combat de Dyrrachium, contre Pompée, ayant eu un œil crevé d'un trait, l'épaule percée d'un javelot, et la cuisse traversée d'un autre, et reçu sur son bouclier cent trente coups, appela les ennemis comme pour se rendre; et deux d'entre eux s'étant approchés, il abattit l'épaule de l'un d'un coup d'épée, et ayant blessé l'autre au visage, il lui fit tourner le dos. Cassius, secouru par ses compagnons, eut le bonheur de s'échapper.

Dans la Grande-Bretagne, les chefs de bande s'étant engagés dans un lieu marécageux et plein d'eau, et s'y trouvant pressés par les barbares, un soldat de César, à la vue de ce général qui était spectateur du combat, se jeta au milieu des ennemis, et fit de si grands efforts et tant d'actions d'une valeur éclatante, qu'il les obligea à prendre la fuite et sauva les officiers. Ensuite, passant le marais le dernier, et traversant avec beaucoup de peine cette eau bourbeuse, partie à la nage et partie à pied, il gagna l'autre rive, mais sans son bouclier. César, plein d'admiration pour son grand courage, courut à lui avec de grandes démonstrations de joie; mais le soldat, la tête baissée, et le visage couvert de larmes, se jeta à ses pieds, et lui demanda pardon de ce qu'il n'avait pas conservé son bouclier.

En Afrique, Scipion s'empara d'un des vaisseaux de César, que montait Granius Pétronius, qui venait d'être fait questeur. Scipion fit passer au fil de l'épée tout l'équipage; et quant au questeur, il lui dit qu'il lui donnait la vie. Granius répondit « que ce n'était pas la coutume des soldats de César de recevoir la vie, mais de la donner aux autres; » et tirant son épée, il se la passa au travers du corps.

Or, ce grand courage et cette ambition de bien faire, c'était César qui les faisait naître, et qui les nourrissait en eux par les grandes récompenses et par les honneurs dont il les comblait sans ménagement, faisant voir que les richeses qu'il amassait dans toutes ses guerres n'étaient point destinées à servir à son luxe et à ses plaisirs, mais qu'elles étaient chez lui comme des prix en réserve pour la valeur, et qu'il ne se trouvait riche qu'autant qu'il était en état de récompenser ceux de ses soldats qui se rendaient dignes de ses dons; et ce qui contribuait encore à produire ce bon effet, c'est qu'il s'exposait le premier aux plus grands périls, et qu'il ne s'exemptait d'aucun des travaux de la guerre. Il est vrai que, pour ce mépris des dangers, on n'en était point étonné à cause de cet ardent désir de gloire dont il était enflammé; mais pour sa patience dans les travaux, comme elle était beaucoup plus grande que ses forces ne permettaient, il n'y avait personne qui n'en fût surpris; car il avait un tempérament faible, la peau blanche et délicate, était grêle de corps, sujet à de grands maux de tête et à des attaques d'épilepsie, dont il sentit les premiers accès à Cordoue en Espagne. Mais, loin de tirer de ces indispositions un prétexte de vivre dans la mollesse, il chercha au contraire dans la guerre un remède à ses maux, en les combattant par de longues et fréquentes marches, par un régime simple et frugal, par l'habitude de coucher en plein air, et d'endurcir ainsi son corps à toutes les fatigues. Quand il se reposait, c'était ordinairement ou dans un chariot, ou dans une litière, mettant ainsi son repos à profit et le réduisant en action. Le jour il allait visiter les forteresses, les villes et les camps, ayant à côté de lui un secrétaire pour écrire sous sa dictée en voyageant, et derrière un soldat qui portait son épée; et dans cet équipage il faisait une si grande diligence que la première fois qu'il sortit de Rome avec charge publique, il se rendit en huit jours sur les bords du Rhône. Il était très-habile dans l'art de monter à cheval, et cet exercice lui était devenu très-facile par l'habitude; car il s'était accoutumé à pousser des chevaux à toute bride en tenant ses mains croisées derrière le dos. Dans l'expédition des Gaules il s'accoutuma à dicter des lettres étant à cheval, et à occuper en même temps deux secrétaires, et un plus grand nombre encore, selon Oppius. On prétend aussi que César fut le premier qui imagina de communiquer par lettres avec ses amis, ou dans son camp, ou à la ville, quand la nécessité des affaires le demandait et que le temps ne lui permettait pas de s'aboucher avec eux, à cause du nombre infini de ses occupations et de la vaste étendue du camp ou de la ville.

Le moment où César, se livrant à la fortune, rompt pour toujours avec les lois de son pays et se décide à ne rentrer à Rome qu'en vainqueur ou en condamné, est le plus solennel de sa vie; c'est aussi l'une des plus belles pages de Plutarque.

LE PASSAGE DU RUBICON.

César n'avait alors avec lui que trois cents chevaux et cinq mille hommes de pied; le reste de son armée, qu'il avait laissé dans ses quar-

tiers au delà des Alpes, devait le joindre incessamment; car il avait envoyé ses lieutenants pour l'amener. Mais comme il vit que l'exécution de son entreprise et l'attaque qu'il méditait ne demandaient point un grand nombre de troupes; qu'il devait plutôt étonner ses ennemis par son audace et par sa diligence, et qu'il les effrayerait bien plus facilement en tombant sur eux à l'improviste, qu'il ne les forcerait en les attaquant après de grands préparatifs, il commanda à ses capitaines et à ses chefs de bandes de ne prendre que leurs épées pour toutes armes, et de se saisir de Rimini, grande ville de la Gaule, sans y tuer personne et sans y exciter aucun tumulte, du moins autant que cela dépendrait d'eux. Après avoir donné à Hortensius la conduite de son armée, il passa toute la journée en public, à voir des combats de gladiateurs; et le soir, un peu avant la nuit, après s'être baigné, il entra dans la salle à manger, se tint quelque temps avec ceux qu'il avait invités à souper; et dès que la nuit fut venue, il se leva de table, pria les conviés de faire bonne chère, de se réjouir et de l'attendre, parce qu'il allait revenir bientôt. Il avait dit auparavant à un petit nombre de ses amis de le suivre, non tous ensemble, mais par des chemins différents, afin que cela fût moins remarqué; et montant dans un chariot de louage, il prit d'abord un autre chemin que celui qu'il avait dessein de tenir, et ensuite il tourna tout court vers Rimini.

Quand il fut arrivé sur le bord du Rubicon, qui sépare la Gaule en deçà des Alpes du reste de l'Italie, il commença à faire de profondes réflexions; car, plus il approchait du danger, plus il était combattu et agité par la grandeur et par l'audace de son entreprise. Il s'arrêta tout à coup, et fixe dans la même place, il repassa dans son esprit tous les inconvénients de son dessein; et plongé dans un profond silence, il changea et rechangea d'avis une infinité de fois avec beaucoup d'agitation et de trouble. Il communiqua même ses inquiétudes à ses amis qui l'accompagnaient, et parmi lesquels était Pollion. Il leur fit part de ses doutes et de ses incertitudes, en se représentant tous les maux dont le passage de ce fleuve allait être suivi, et les jugements qu'on porterait de lui dans la postérité. Enfin, par un transport de courage, et comme s'abandonnant lui-même, et se jetant corps perdu dans l'avenir, en faisant céder ous les raisonnements à la fortune, il prononça le mot qu'ont coutume de dire ceux qui se jettent dans des entreprises hasardeuses et difficiles, *le dé est jeté*, et passa le Rubicon. Il marcha avec tant de diligence, qu'il arriva avant le jour à Rimini, et s'en empara.

Comme les Gracques, César fut frappé par l'aristocratie romaine qu'il venait précipiter du pouvoir. Mais il avait eu le temps d'accomplir son œuvre. Il laisse un héritage à recueillir, et non une tâche à recommencer.

MORT DE CÉSAR.

Le jour ayant paru, Calpurnia conjura César de ne point sortir ce jour-là, s'il était possible, et d'ajourner l'assemblée du sénat; ou, s'il faisait si peu de compte de ses songes, d'avoir recours à quelque autre sorte de divination, et de consulter les entrailles des victimes pour tâcher de percer dans l'avenir. Cela lui causa quelque sorte de soupçon et d'alarmes; car jamais il n'avait aperçu en Calpurnia aucune faiblesse de femme ni aucune sorte de superstition, et alors il la voyait très-inquiète et très-agitée. Enfin les devins, après plusieurs sacrifices, lui ayant rapporté que les signes n'étaient pas favorables, il prit la résolution d'envoyer Antoine congédier le sénat. Mais dans le moment arriva Décimus Brutus, surnommé Albinus. César avait une telle confiance en lui, que, dans son testament, il l'avait institué son second héritier : il était cependant entré dans la conjuration avec Brutus et Cassius. Ce Décimus Brutus, craignant que, si César remettait l'assemblée à un autre jour, leur complot ne fût découvert, se moqua des devins, et reprit sérieusement César de ce qu'il fournissait par-là des sujets de plainte et de reproche au sénat, qui ne manquerait pas de regarder cette remise comme un mépris et comme une insulte : « Car ils ne sont tous assemblés, lui dit-il, que sur votre convocation; et ils sont dans l'intention de vous déclarer roi de toutes les provinces de l'empire romain hors de l'Italie, et de vous accorder le privilége de porter le diadème partout ailleurs, et sur terre et sur mer. Si, présentement qu'ils ont déjà pris leur place, ajouta-t-il, quelqu'un va leur dire qu'ils n'ont qu'à se retirer, et qu'à revenir lorsque Calpurnia aura eu des songes plus favorables, quel grand sujet de parler ne donnerez-vous pas à vos envieux ? Et quelqu'un pourra-t-il supporter vos amis quand ils voudront vous excuser, et soutenir que ce n'est point ici de notre côté une dure servitude, et de votre part une tyrannie ouverte ? Enfin, si vous voulez absolument éviter cette journée comme une journée malheureuse que vous détestez, il est beaucoup mieux que vous alliez vous-même au sénat, et que vous déclariez de votre propre bouche que vous remettez l'assemblée à un autre jour. » En achevant ces mots, il le prit par la main et le fit sortir. Il était à peine hors de sa porte, qu'un esclave étranger fit tous ses efforts pour lui parler; mais voyant qu'il était impossible d'en approcher à cause de la foule dont il était environné, il fendit la presse et se jeta dans sa maison, où il se remit entre les mains de Calpurnia, lui disant qu'elle n'avait qu'à le garder chez elle jusqu'à ce que César fût revenu, car il avait des choses très-importantes à lui découvrir.

Artémidore de Gnide, qui enseignait l'éloquence grecque, qui par-là était en relation avec quelques-uns des complices de Brutus, et qui était informé d'une grande partie de ce qui se tramait, vint au-devant de lui avec un papier où était détaillé tout ce dont il voulait l'avertir. Voyant que César recevait tous les papiers qu'on lui présentait, et qu'il les donnait à ses officiers qu'il avait autour de lui, il s'approcha le plus près qu'il put, et lui dit : « César, lisez ce papier vous seul et très-promptement, car il contient des choses d'une très-grande conséquence, et qui vous importent extrêmement. » César l'ayant pris, tâcha plusieurs fois de le lire; mais il en fut empêché par la foule qui l'interrompait à chaque instant. Tenant donc toujours ce papier dans la main, car c'était le seul qu'il eût gardé, il entra dans le sénat. Il y en a qui disent que ce fut un autre qui lui donna ce papier, et qu'Artémidore n'en put jamais approcher, quelques efforts qu'il fît, et qu'il fut repoussé pendant tout le chemin. Il est vrai que toutes ces circonstances peuvent avoir été l'effet du hasard ; mais comme dans le lieu où le sénat fut assemblé ce jour-là, et qui devint la scène de cette sanglante tragédie, il y avait une statue de Pompée, et que c'était même un des édifices qu'il avait consacrés et dédiés pour servir d'ornement à son théâtre, cela montre évidemment que ce fut l'ouvrage d'un dieu qui conduisit toute cette entreprise, et qui marqua cet endroit pour le lieu de l'exécution. On dit même que Cassius, avant que l'on eût attaqué César, tournant les yeux sur cette statue de Pompée, l'invoqua en secret et l'appela à son aide, quoiqu'il fût d'ailleurs dans les sentiments d'Epicure. Mais le moment de l'exécution venu, le danger présent remplit son âme d'une fureur et d'un enthousiasme qui lui firent oublier ces anciens raisonnements philosophiques qu'il avait toujours suivis. Antoine, qui était fidèle à César, et d'une force de corps étonnante, fut retenu dehors par Brutus Albinus, qui entama à dessein avec lui une longue conversation.

Quand César fut entré, le sénat se leva pour lui faire honneur. Une partie des conjurés environna son siége, et les autres allèrent au-devant de lui comme pour joindre leurs prières à celles de Métellus Cimber, qui intercédait pour le rappel de son frère, et l'accompagnant toujours, ils continuèrent de le prier jusqu'à ce qu'il fût arrivé à sa place. Il s'assit, rejetant toutes leurs prières; mais comme ils revenaient toujours à la charge et qu'ils le pressaient plus vivement jusqu'à lui faire violence, il se fâcha contre eux. Alors Métellus, lui prenant la robe de ses deux mains, lui découvrit le haut de l'épaule : c'était le signal dont les conjurés étaient convenus. Casca le frappa le premier de son épée près du cou; mais le coup ne fut ni mortel, ni bien appuyé, et il y a de l'apparence qu'en commençant une telle entreprise, il fut si troublé que sa main fut mal assurée; de sorte que César s'étant tourné, saisit son épée, et la tint toujours. Ils s'écrièrent tous deux en même temps, César, en latin : « Scélérat de Casca, que fais-tu? » et Casca, en grec, et s'adressant à son frère : « Mon frère, à mon secours ! »

A ce commencement terrible, ceux qui étaient présents et qui ne savaient rien de la conspiration, furent si saisis d'étonnement et d'horreur, que, frissonnant de tout leur corps, ils n'eurent la force ni de prendre la fuite, ni de secourir César, ni de proférer une seule parole. Alors tous les conjurés tirent leurs épées et l'environnent de toutes parts; de sorte que de quelque côté qu'il se tournât, il ne voyait que des épées nues qu'on lui portait au visage et qui le perçaient : tel qu'une bête féroce assaillie par les chasseurs, il se débattait, cherchant à se démêler d'entre toutes ces mains armées contre lui; car il fallait qu'ils eussent tous leur part à ce meurtre, et qu'ils goûtassent tous, pour ainsi dire, à ce sang, comme aux libations d'un sacrifice. Brutus lui-même lui porta un grand coup dans l'aine. Il y a des auteurs qui rapportent que, se défendant contre les autres, et traînant son corps de côté et d'autre en poussant de grands cris, il n'eut pas plutôt vu Brutus l'épée à la main, qu'il se couvrit la tête du pan de sa robe, et s'abandonna à ses ennemis, étant poussé soit par le hasard, soit par les conjurés, auprès du piédestal de la statue de Pompée, qui en fut toute ensanglantée; de sorte qu'il semblait que Pompée lui-même présidait à cette vengeance qu'on faisait de son ennemi abattu à ses pieds, et expirant sous le grand nombre de blessures qu'il avait reçues. On dit qu'il fut percé en vingt-trois endroits, et que plusieurs des conjurés se blessèrent les uns les autres en portant tous à la fois leurs coups sur un seul homme.

Avec la liberté de Rome périrent tous ses défenseurs, et le plus souvent de leurs propres mains. Caton leur en avait donné l'exemple, en prévenant l'injurieuse clémence de César.

MORT DE CATON D'UTIQUE.

Après le bain, dit Plutarque, il soupa avec beaucoup de personnes, mais assis, comme il avait coutume depuis la bataille de Pharsale; car depuis ce jour-là il ne se coucha plus que pour dormir. Il avait chez lui ses amis particuliers et les principaux d'Utique. Après le souper, on se mit à boire et à entamer une conversation aussi agréable que savante; l'on proposa tour à tour des questions de la plus profonde philosophie, et on finit par disputer sur ces dogmes fondamentaux que l'on appelle les paradoxes des stoïciens; par exemple, « que l'homme de bien est seul libre, et que tous les méchants sont esclaves. » Dès que ce paradoxe fut proposé, le péripatéticien, comme on peut

penser, voulut le combattre; mais Caton lui ayant répliqué avec beaucoup de force, et avec un ton de voix plus rude, continua la dispute encore très-longtemps, et avec une telle véhémence qu'il n'y eut personne qui ne vît clairement qu'il avait résolu de se tuer, pour se délivrer de l'état pénible où il se trouvait. C'est pourquoi, quand il eut cessé de parler et qu'il vit que tous les assistants étaient plongés dans le silence et dans la tristesse, il voulut les rassurer et leur faire perdre le soupçon qu'ils avaient conçu. Il recommença donc à parler des affaires présentes, témoigna de l'inquiétude pour ceux qui s'étaient embarqués, et ne parut pas moins en peine pour ceux qui se sauvaient par terre et qui avaient à passer par des déserts sauvages et sans eau.

Ayant alors congédié ses convives, il se promena encore quelque temps avec ses amis particuliers, comme c'était sa coutume après souper, donna aux capitaines des corps de gardes les ordres que les circonstances exigeaient, et quand il voulut se retirer dans sa chambre, il embrassa son fils et tous ses amis l'un après l'autre, et leur fit plus de caresses qu'à l'ordinaire, ce qui renouvela leurs soupçons et leur fit appréhender ce qui arriva. Quand il fut couché, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, et après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet; et voyant que son épée n'y était pas suspendue (car son fils l'en avait ôtée pendant qu'il soupait), il appela son esclave, et lui demanda qui lui avait pris son épée. L'esclave ne répondant point, il se remit à lire; et ayant laissé passer encore un peu de temps, comme ne montrant aucun empressement ni aucune impatience d'avoir son épée, mais voulant seulement savoir ce qu'elle était devenue, il lui commanda de la lui apporter. Cela traîna quelque temps, et personne ne lui apportait cette épée; de sorte qu'il acheva de lire le livre entier. Après quoi il recommença à appeler ses domestiques l'un après l'autre, haussant extrêmement la voix et demandant toujours son épée; il donna même un si grand coup de poing dans le visage du premier esclave qui entra, que sa main en fut tout ensanglantée; s'emportant et criant de toute sa force, « que son fils et ses domestiques le livraient déjà nu et sans armes à son ennemi. »

Dans ce moment, son fils, fondant en larmes, entra dans sa chambre avec ses amis; et, se jetant à son cou, il se mit à déplorer ses malheurs, et à le conjurer, par les prières les plus tendres, de renoncer à ce désespoir. Alors Caton se levant sur son séant, et jetant sur lui un regard terrible : « Quand et en quel lieu, lui dit-il, m'a-t-on vu l'esprit troublé sans que je m'en sois aperçu? Personne ne cherche à me détromper et à me désabuser si le parti que j'ai pris est si mauvais; mais on m'empêche d'exécuter ma résolution, et on me désarme. Que ne fais-tu aussi attacher ton père, et que ne lui lies-tu les mains derrière le dos jusqu'à ce que César arrive et me trouve hors d'état de me défendre? Mais crois-tu que j'aie besoin d'épée pour m'ôter la vie? En retenant mon haleine un peu de temps, ou en me frappant la tête contre cette muraille, cela ne me suffit-il pas pour me donner la mort?» A ces paroles, le jeune homme sortit de la chambre en versant des torrents de larmes, et tous ses amis le suivirent. Alors Caton adressant la parole à Apollonidès et à Démétrius, restés seuls auprès de lui, et leur parlant avec plus de douceur : « Et vous autres, leur dit-il, voulez-vous aussi retenir par force dans la vie un homme de mon âge, et n'êtes-vous là que pour me garder en vous tenant dans le silence? ou m'apportez-vous quelque belle et forte démonstration, pour me prouver qu'il n'est ni terrible ni honteux pour Caton, lorsqu'il n'a pas d'autre moyen pour sauver sa vie, d'attendre à la recevoir de son ennemi? Que ne travaillez-vous donc à me persuader cette belle maxime et à me détromper, afin que, rejetant toutes les autres raisons et toutes les autres opinions que nous avons tenues jusqu'ici, et dans lesquelles nous avons vécu, et devenus plus sages par le moyen de César, nous lui en rendions des actions de grâces d'autant plus grandes! Je ne dis pourtant pas que j'aie encore rien déterminé relativement à moi; mais quand ma résolution sera une fois prise, il faut que je sois le maître de l'exécuter. J'en délibérerai en quelque sorte avec vous, puisque je ne ferai rien sans avoir examiné les raisons dont vous vous servez, vous autres philosophes. Allez-vous-en donc hardiment; et dites bien à mon fils que, ne pouvant parvenir à persuader son père, il ne cherche pas à le forcer. »

Démétrius et Apollonidès ne répondirent rien à ces paroles; mais, après avoir versé beaucoup de larmes, ils sortirent de la chambre, et on lui renvoya son épée par un enfant. Caton, la prenant, la tira du fourreau, regarda si elle était en bon état, et, voyant que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé, *je suis maintenant mon maître*, s'écria-t-il; et mettant son épée auprès de lui, il reprit son dialogue de Platon qu'il relut, dit-on, par deux fois. Il s'endormit ensuite d'un sommeil si profond, que ceux qui étaient hors de la chambre l'entendaient ronfler. Vers le minuit il se réveilla et appela deux de ses affranchis, l'un appelé Cléanthe, qui était médecin, et l'autre nommé Butas, dont il se servait le plus ordinairement pour les affaires qui regardaient la république. Il envoya ce dernier sur le port, afin qu'il vît si tout le monde était embarqué et avait fait voile, et qu'il vînt lui en dire des nouvelles. Après quoi, tirant sa main qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, il la donna à son médecin, afin qu'il y mît un bandage. Cela causa beaucoup de joie dans toute sa maison, car on crut qu'il était encore attaché à la vie. Peu de temps

après, Butas revint, et lui rapporta que tous ceux qui devaient s'en aller avaient mis à la voile, excepté Crassus, qui était demeuré pour quelque affaire, et qui allait bientôt s'embarquer ; il ajouta que le vent était très-grand, et que la mer était agitée d'une violente tempête. A ce rapport, Caton soupira, car il craignait pour ceux qui s'étaient embarqués par un temps si contraire, et renvoya Butas sur le port, pour voir si quelques-uns, obligés d'y relâcher, n'auraient pas besoin de secours.

Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit encore quelques moments. Butas étant revenu, et lui ayant dit que tout était fort tranquille sur le port, il lui ordonna de se retirer et de fermer la porte après lui, et se renfonça dans son lit comme pour reposer jusqu'au jour. Butas ne fut pas plutôt sorti qu'il tira son épée et s'en frappa au-dessous de la poitrine ; mais l'inflammation qu'il avait à la main l'ayant empêché de la bien enfoncer, il ne se tua pas du premier coup ; et se débattant contre la mort il tomba de son lit et renversa une table qu'il avait auprès, et qui servait à tracer des figures de géométrie. Le bruit qu'il fit en tombant fut entendu de ses domestiques, qui se mirent aussitôt à crier ; en même temps son fils et ses amis entrent dans la chambre, ils le voient étendu à terre, tout couvert de sang, et la plus grande partie de ses entrailles répandues autour de lui. Il vivait pourtant encore et les regardait. A ce spectacle, ils furent tous saisis d'une douleur très-vive ; et le médecin étant accouru, et ayant trouvé que les entrailles n'étaient pas offensées, il tâcha de les remettre et de coudre la plaie. Mais dès que Caton fut revenu de son évanouissement et qu'il commença à se reconnaître, il repoussa le médecin, et avec ses propres mains rouvrit la plaie, déchira ses entrailles, et expira sur l'heure même.

Cicéron, livré par Octave au brutal ressentiment d'Antoine, marque de son sang l'inauguration de ce pouvoir absolu sous lequel il n'y avait plus de place pour l'éloquence. Plutarque nous raconte ce meurtre. Et c'était Cicéron qui, trompé par l'apparente médiocrité d'Octave et par ses flatteries, l'avait mis sur le chemin de sa haute fortune.

MORT DE CICÉRON.

Après qu'Antoine eut été défait et les deux consuls tués, les deux armées se rangèrent auprès d'Octave. Alors le sénat craignant un jeune homme, et un jeune homme qui avait une fortune si brillante, tâcha, par des honneurs et par des récompenses, de rappeler les troupes qu'il avait autour de lui, et de le dépouiller de cette grande puissance, disant que la république n'avait plus besoin d'armée, puisque Antoine était en fuite. Octave, alarmé d'une telle mesure, envoya secrètement à Cicéron des gens pour le prier et pour lui persuader de faire en sorte qu'ils fussent tous deux élus consuls, l'assurant qu'il aurait seul toute l'autorité, qu'il disposerait des affaires comme il l'entendrait, et qu'il gouvernerait à son gré un jeune homme qui ne désirait uniquement que le titre et les honneurs qui y étaient attachés. Octave avoua depuis que, dans la crainte de voir licencier ses troupes et de se trouver seul et abandonné de tout le monde, il s'était servi fort à propos de l'ambition démesurée de Cicéron, en le portant à demander lui-même le consulat, et en lui promettant de l'aider de ses amis et de ses brigues.

En cette occasion surtout, Cicéron, tout vieux qu'il était, fut dupé et abusé par ce jeune homme ; car il brigua et sollicita pour lui, et lui donna tout le sénat, ce dont il fut d'abord extrêmement blâmé par ses amis ; et il reconnut bientôt après qu'il s'était perdu lui-même sans ressource, et qu'il avait livré la liberté du peuple à son grand ennemi. Car Octave ne fut pas plutôt en possession du consulat, que voyant sa puissance infiniment augmentée par cette dignité, il ne s'embarrassa plus de Cicéron, et devenu ami de Lépidus et d'Antoine, et joignant ses forces avec les leurs, il partagea avec eux l'empire romain, comme il aurait partagé une terre. Ils commencèrent par proscrire plus de deux cents citoyens qu'ils voulaient faire mourir. La plus grande dispute qu'ils eurent ensemble fut sur la proscription de Cicéron, Antoine ne voulant entendre parler d'aucun accommodement si Cicéron n'était tué le premier, Lépidus se joignant à son avis, et Octave s'opposant à l'un et à l'autre. Ils eurent tous trois des conférences secrètes pendant trois jours près de la ville de Bologne, et leur rendez-vous était devant les deux camps, dans un certain lieu environné de tous côtés par la rivière. On dit qu'Octave tint ferme pour Cicéron les deux premiers jours, mais que le troisième il se rendit et l'abandonna. Le retour dont ils achetèrent chacun leur complaisance mutuelle fut tel : il fallut qu'Octave sacrifiât Cicéron, que Lépidus sacrifiât son propre frère Paulus, et qu'Antoine sacrifiât Lucius César, qui était son oncle maternel, tant la colère et la rage leur avaient ôté toute raison, et avaient banni de leur âme tout sentiment humain ; ou pour mieux dire, tant ils firent voir par cette fureur effrénée qu'il n'y a point de bête sauvage plus cruelle que l'homme, quand il joint le pouvoir à sa passion.

Pendant que ces choses se passaient, Cicéron était à sa campagne de Tusculum avec son frère Quintus. Sur les premières nouvelles qu'ils eurent de la proscription, ils résolurent de gagner promptement Astyre, qui était une maison de Cicéron sur la côte de la mer, et de s'embarquer là pour aller joindre Brutus dans la Macédoine ; car le bruit s'était déjà répandu que son parti se fortifiait et devenait puissant. Ils se mirent donc en chemin chacun dans une litière, et tous deux abattus de tristesse et de

désespoir. Au milieu du chemin ils s'arrêtèrent, et faisant approcher leurs litières, ils déploraient ensemble leur malheur. Quintus s'affligeait encore plus que Cicéron, et il ne pouvait se consoler quand il venait à penser qu'il manquait de tout, n'ayant point pris d'argent en quittant sa maison. Cicéron n'avait non plus que peu de provisions pour son voyage, de sorte qu'ils trouvèrent qu'il était à propos que Cicéron prît toujours les devants et diligentât sa fuite, et que Quintus retournât chez lui pour prendre tout ce qui était nécessaire, et qu'il revînt joindre son frère. Cette résolution prise ils se séparèrent, après s'être embrassés tendrement et avoir pleuré à chaudes larmes. Quelques jours après, Quintus, livré par ses domestiques à ceux qui le cherchaient, fut tué avec son fils. Cicéron, arrivé à Astyre, y trouve un vaisseau où il se jette, et profitant du vent, il fait voile jusqu'à Circei. Là, comme les pilotes voulurent mettre à la voile pour continuer leur route, Cicéron, soit qu'il craignît la mer, ou qu'il ne désespérât pas encore entièrement de l'amitié et de la fidélité d'Octave, descendit à terre, et marcha à pied environ cent stades, comme s'il eût voulu prendre le chemin de Rome. Mais alors retombant dans ses doutes et changeant de sentiment, il reprit le chemin de la mer. Il passa la nuit dans une agitation horrible, combattu par des pensées affreuses, jusque-là qu'il fut un moment dans la résolution d'aller dans la maison même d'Octave, et de s'égorger sur son foyer pour attacher à la personne de cet ennemi une furie vengeresse qui ne le quittât jamais. La crainte des tourments qu'il prévoyait bien qu'on lui ferait souffrir, s'il était pris, le détourna de cette résolution. D'autres pensées succédant donc aux premières, mais non moins pleines d'agitation et de trouble, dans cette perplexité enfin il s'abandonna de nouveau à ses domestiques pour se faire conduire par mer à Caïète, où il avait une maison et une retraite fort agréable pendant les grandes chaleurs lorsque les vents, appelés Étésies, qui sont les vents du nord, font sentir leurs douces haleines. Il y a dans ce lieu un temple sur la côte de la mer. Il s'éleva tout à coup de ce temple une troupe de corbeaux qui, prenant leur vol avec de grands cris vers le vaisseau de Cicéron, au moment où les rameurs tâchaient d'aborder, se perchèrent aux deux côtés de l'antenne. Là, les uns se mirent à croasser, les autres à becqueter les bouts des cordages. Tous ceux du vaisseau prirent ce signe pour un très-mauvais augure. Cicéron descendit à terre, et étant entré dans sa maison, il se coucha pour prendre du repos; mais la plupart de ces corbeaux l'ayant suivi, se posèrent sur la fenêtre de sa chambre, où ils jetaient des cris horribles et effrayants. Il y en eut un qui, volant jusque sur son lit où il était couché la tête couverte, retira avec son bec le pan de sa robe qui lui cachait le visage. A cette vue, ses domestiques commencèrent à se reprocher leur lâcheté : « Quoi, disaient-ils, attendons-nous les bras croisés d'être les spectateurs du meurtre de notre maître; et lorsque les bêtes mêmes viennent à son secours et ont soin de lui comme indignées de l'injuste traitement qu'on lui fait, ne tenterons-nous rien de notre côté pour le sauver du grand danger qui le menace? » En même temps ils le prennent, et moitié par prières, moitié par force, ils le mettent dans sa litière et le portent eux-mêmes du côté de la mer. A peine sont-ils partis que les meurtriers arrivent : un Hérennius, centurion, et un Popilius, capitaine de mille hommes, le même que Cicéron avait défendu autrefois dans une accusation de parricide. Ces deux officiers étaient accompagnés d'une troupe de soldats; ils trouvèrent les portes de la maison fermées, et ils les enfoncèrent. Comme Cicéron ne paraissait point et que tous ceux de la maison disaient qu'ils ne l'avaient point vu, on dit qu'il y eut un jeune homme que Cicéron lui-même avait élevé dans les belles-lettres et dans les sciences, qui était un affranchi de son frère Quintus, et qu'on appelait Philologus [1], qui découvrit au tribun des soldats la litière que l'on portait vers la mer par des allées couvertes. Le tribun, prenant quelques soldats avec lui, fit le tour pour aller attendre la litière à l'issue de ces allées, et Hérennius alla à toute bride par les allées mêmes. Cicéron, qui entendit le bruit, commanda à ses porteurs de poser à terre sa litière, et avec sa main gauche prenant son menton, comme il avait coutume de faire, il regarda fixement ses meurtriers, ayant la barbe et les cheveux si hérissés et si remplis de poussière, et le visage si défait et si défiguré par les inquiétudes et par les chagrins, qu'il n'était pas reconnaissable. Pendant qu'Hérennius l'égorgeait, ceux de sa suite se couvraient le visage pour ne pas le voir; il l'égorgea comme il tendait le cou hors de la litière. Cicéron avait alors soixante-quatre ans. Hérennius, par l'ordre d'Antoine, lui coupa la tête et les mains avec lesquelles il avait écrit ses Philippiques; car il avait appelé Philippiques les oraisons qu'il avait faites contre Antoine, et elles conservent encore aujourd'hui ce nom.

Le jour que ces parties de son corps furent portées à Rome, Antoine tenait les comices pour l'élection des magistrats. Quand il vit arriver le tribun, il s'écria : « Voilà présentement les proscriptions finies, » et commanda que l'on portât cette tête et ces mains sur la tribune, et qu'on les attachât au-dessus du lieu appelé *Rostres;* ce qui fut un spectacle des plus terribles pour les Romains, qui croyaient toujours voir devant leurs yeux, non le visage de Cicéron, mais la véritable image de l'âme d'Antoine. Cependant au milieu de tant d'actes de cruauté il en fit un de modération et de justice, c'est qu'il livra Philologus entre les

(1) Cicéron, dans une lettre à Quintus, l'appelle *Philogonus.*

mains de Pomponia, femme de Quintus. Et cette femme que la mort de son fils, de son mari et de son beau-frère rendait insatiable de vengeance, se voyant maîtresse du corps de ce traître, lui fit souffrir tous les supplices les plus cruels; entre autres elle le força à se couper lui-même toutes ses chairs peu à peu, à les faire rôtir et à les manger; car c'est ainsi que le rapportent quelques historiens. Il est vrai que Tyron, l'affranchi de Cicéron, ne dit pas un mot de l'infidélité de Philologus.

J'ai appris que, longtemps après, Octave allant voir un jour un de ses neveux, ce jeune homme, qui avait alors à la main un ouvrage de Cicéron, se voyant surpris, voulut cacher le livre dans sa robe; mais Octave qui s'en aperçut, prit le livre, en lut une grande partie debout, et le rendant à ce jeune homme il lui dit: « Voilà un savant homme, mon fils, un savant homme, et qui aimait bien sa patrie. »

Enfin, dans la plaine de Philippes tombent les derniers des Romains, Cassius et ce Brutus qui voulut s'enfuir, selon la parole que nous rapporte Plutarque, «avec les mains et non pas avec les pieds.» Sa femme Porcia, fille de Caton, surveillée par les siens qui se défiaient de son courage, avala des charbons ardents. Ainsi périt librement l'élite de cette race indomptable qui avait gouverné le monde ancien et qui n'était pas faite pour l'égalité sous un maître.

MORT DE BRUTUS.

Brutus ayant traversé une rivière dont les bords étaient fort escarpés et couverts de grands arbres, ne fit pas beaucoup de chemin, car il était déjà nuit; il s'arrêta dans un endroit creux, s'assit sur une grande roche, n'ayant avec lui qu'un petit nombre de ses amis et de ses principaux officiers; et là, regardant d'abord le ciel qui était fort étoilé, il prononça deux vers grecs. Volumnius rapporte celui-ci: « Grand Jupiter, que l'auteur de tous ces maux ne se dérobe point à votre vue! » Il dit que l'autre lui était échappé. Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira surtout au souvenir de Flavius et de Labéon. Ce dernier était son lieutenant, et Flavius était capitaine des ouvriers.

Dans ce moment, quelqu'un de sa suite ayant soif, et voyant que Brutus était aussi très-altéré, prit un casque et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. En même temps on entendit du bruit de l'autre côté de la rivière, et Volumnius se détacha avec Dardanus, écuyer de Brutus, pour voir ce que c'était. Ils retournèrent bientôt après, et demandèrent s'il y avait encore de l'eau. Alors Brutus, riant avec beaucoup de douceur, répondit à Volumnius: « Elle est toute bue, mais on vous en apportera bientôt d'autre.» Il renvoya à la rivière le même qui y avait déjà été, et qui fut sur le point d'être pris; il fut blessé et ne se sauva qu'avec beaucoup de peine. Comme Brutus conjecturait qu'il n'avait pas perdu beaucoup de ses gens à cette bataille, Statylius lui promit qu'il passerait au travers des ennemis (car il n'était pas possible de s'éclaircir autrement de ce qui se passait dans son camp), et que s'il trouvait les choses en bon état, il élèverait en l'air un flambeau allumé et reviendrait à lui la nuit même. En effet, Statylius arriva heureusement dans le camp et le flambeau fut élevé. Mais comme il tardait trop à revenir, Brutus dit: « Si Statylius était en vie, il serait déjà revenu; » mais il arriva par malheur qu'en revenant il tomba entre les mains des ennemis, qui le tuèrent.

La nuit étant déjà fort avancée, Brutus se pencha, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, et lui parla à l'oreille. Clitus ne lui répondit pas une parole et se mit à pleurer. Alors Brutus, tirant à lui son écuyer Dardanus, lui dit aussi quelque chose en particulier. Enfin il s'adressa à Volumnius, et lui parlant en langage grec, il le fit ressouvenir des études et des exercices qu'ils avaient faits ensemble pour se former à la vertu, et le conjura de lui aider à prendre son épée et à se l'enfoncer dans le sein. Volumnius rejeta fort loin cette prière et tous les autres en firent de même. Dans ce moment, quelqu'un dit tout haut qu'on ne devait pas demeurer là plus longtemps et qu'il fallait s'enfuir: « Oui, sans doute, il faut s'enfuir, » répondit vivement Brutus en se levant; « mais c'est avec les mains, et non pas avec les pieds; » et leur tendant à tous la main avec un visage gai, il leur dit « qu'il sentait une satisfaction inexprimable de ce qu'aucun de ses amis ne lui avait manqué et ne s'était démenti à son égard, et qu'il ne pouvait se plaindre de la fortune que pour sa patrie; qu'il s'estimait plus heureux que ceux qui avaient vaincu, non-seulement par rapport au passé, mais encore pour le présent, en ce qu'il laissait après lui une réputation de vertu que les vainqueurs ne pourraient jamais laisser avec toutes leurs armes et toutes leurs richesses; car jamais, ajouta-t-il, ils ne pourront empêcher qu'on ne dise d'eux qu'ils ont été des méchants et des injustes, qui ont vaincu des gens de bien pour usurper une domination qui ne leur était nullement due. » Ensuite il les conjura et les pressa de se sauver et se retira un peu à l'écart, avec deux ou trois de ses amis particuliers, du nombre desquels était Straton, qui avait lié avec lui un étroit commerce, par le moyen de la rhétorique qu'il enseignait. Brutus s'approcha de lui le plus près qu'il put, et prenant son épée nue avec ses deux mains, et l'appuyant à terre sur la poignée, il se jeta dessus et tomba mort. Il y en a qui disent que ce ne fut pas Brutus lui-même qui tint l'épée, mais que Straton, vaincu par ses instantes prières, la lui tendit en détournant la vue, et que Brutus, se précipitant avec roideur sur la pointe, se la passa au travers du corps et expira sur l'heure.

LIVRE SEPTIÈME.

FRAGMENTS DE LUCRÈCE. — HORACE CONTRE MÉNAS. — AUX ROMAINS SUR LA GUERRE CIVILE. — APRÈS LA BATAILLE D'ACTIUM. — ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE. — INSURRECTIONS MILITAIRES. — ÉTUDE SUR NÉRON ET SUR SON TEMPS. — PLINE LE JEUNE A TRAJAN. — VIE DE SPURINNA. — VIE DE PLINE L'ANCIEN. — FRAGMENTS DE MARC AURÈLE.

Les beaux vers[1] où Lucrèce peint la folie de l'ambition et le prix d'une vie obscure, furent écrits au milieu de la guerre civile, et nous offrent un éloquent symptôme de l'état des esprits les plus distingués de cette époque, de ce découragement avide de repos qui facilita l'établissement de l'empire.

FRAGMENTS DE LUCRÈCE.

Il est doux, lorsque la grande mer est soulevée par les vents, d'y contempler du rivage l'effort laborieux d'un autre; non que le tourment d'autrui soit une agréable volupté, mais parce qu'il est doux de sentir quels maux nous sont épargnés. Il est doux encore de voir les grands chocs de la guerre préparés dans la plaine sans avoir part au péril. Mais nulle douceur n'est égale à celle d'occuper les temples bien fortifiés et pleins de sérénité qu'a élevés la science des sages; ces temples d'où l'on peut voir les autres hommes errer confusément, chercher çà et là le chemin de la vie, lutter de génie, lutter de noblesse, s'épuiser nuit et jour dans un constant effort, s'élever au sommet de la puissance et s'emparer du commandement.

O misérables âmes humaines! ô cœurs aveugles! dans quels ténèbres, dans quels dangers se passe ce moment d'existence, ce court moment! Ne vois-tu pas ce qu'exige le cri de la nature? rien autre chose qu'un corps exempt de douleurs, une âme tranquille, libre d'inquiétude et de crainte. Nous voyons que notre corps n'a besoin que d'un petit nombre de choses qui écartent de lui la souffrance, et qui peuvent même devenir une source de délices; la nature elle-même n'en demande aucune qui lui soit étrangère. S'ils n'ont pas dans leurs demeures des statues d'or de jeunes gens, tenant à la main des flambeaux qui éclairent leurs festins nocturnes, s'ils n'ont pas de palais où resplendissent l'or et l'argent, des voûtes sculptées et dorées où résonne l'harmonie des cithares, les hommes, étendus ensemble sur l'épais gazon, sur la rive d'un ruisseau, sous les rameaux d'un grand arbre, procurent, sans grandes richesses, un agréable repos à leurs corps, surtout quand la saison est souriante et parsème de fleurs la verte prairie.

(1) *De la Nature des choses*, liv. II, v. 1, et liv. V, v. 1117.

Si quelqu'un réglait sa vie sur la droite raison, il verrait que pour l'homme la suprême richesse est de vivre de peu avec un cœur tranquille; car jamais ce peu ne fait défaut. Mais les hommes veulent être illustres et puissants, ils veulent établir leur fortune sur un fondement solide et passer dans l'abondance une vie paisible. Vain désir, puisque, luttant tous ensemble pour atteindre au faîte des honneurs, ils en rendent le chemin funeste. C'est pourtant de ce faîte que l'envie, comme la foudre, les frappe par intervalle et les jette avec mépris dans le Tartare: tant il vaudrait mieux obéir en repos que de vouloir régler par son commandement les choses humaines et tenir en main le souverain pouvoir. Laisse-les donc s'épuiser en vain et suer le sang, combattant dans l'étroit chemin de l'ambition; puisque ces sommets sont toujours fumants des éclats de l'envie, comme de ceux de la foudre, et d'autant plus qu'ils s'élèvent plus haut. La sagesse de ces hommes ne leur vient que de la bouche d'autrui; ils désirent plutôt ce qu'ils entendent vanter que ce qu'ils ont pu connaître; il en est ainsi aujourd'hui, il en sera ainsi demain, il en a toujours été ainsi.

L'insolence des parvenus de la guerre civile et le scandale de certaines fortunes mal acquises ont inspiré à Horace une curieuse invective[1] contre un affranchi de Pompée, transfuge, passé au service d'Octave.

HORACE CONTRE MÉNAS.

Le loup et l'agneau ne se détestent pas plus que je te hais, misérable au dos sillonné par les fouets espagnols, aux jambes mutilées par les lourdes entraves. Tu as beau marcher tout fier de ton argent, la fortune ne change pas la race. Ne vois-tu pas, lorsque tu balayes la voie Sacrée avec ta toge de six aunes, comme les passants retournent la tête et expriment librement leur indignation! « Ce drôle déchiré par les fouets des triumvirs jusqu'à lasser le héraut, le voilà maintenant qui laboure mille arpents du terrain de Falerne, et qui use la voie Appia sous le fer de ses mules. Ce nouveau

(1) Epode IV.

chevalier siége au premier rang du théâtre et se moque bien de la loi d'Othon. A quoi bon équiper tant de vaisseaux à la proue d'airain contre les pirates et les esclaves fugitifs, quand cet homme, cet homme est tribun des soldats? »

Lorsque la société romaine eut un instant goûté le repos sous Octave, elle ne put se voir sans épouvante rejetée dans l'incertitude et dans l'agitation par la rivalité d'Octave et d'Antoine. Horace[1] a vivement exprimé les craintes et les vœux des partisans de la paix pendant ce dernier ébranlement de la république.

AUX ROMAINS SUR LA GUERRE CIVILE.

Où donc, où courez-vous, malheureux? pourquoi attacher à vos mains droites vos épées fraîchement aiguisées? La terre et la mer n'ont-elles pas été inondées d'assez de sang romain, non pas pour brûler les murs superbes de la jalouse Carthage, non pas pour faire descendre enchaîné le long de la voie Sacrée le Breton jusqu'ici indomptable, mais pour remplir le vœu des Parthes en faisant périr la patrie de ses propres mains! Les loups n'ont pas cette coutume, ni les lions; ils n'attaquent que leurs ennemis. Est-ce une folie aveugle, est-ce une force plus qu'humaine qui vous entraîne, est-ce votre propre crime?... Répondez! Ils se taisent, et la pâleur couvre leurs fronts; leur âme est interdite. Tel est notre sort; c'est un destin cruel qui pousse en avant les Romains, c'est le meurtre criminel d'un frère, c'est le sang innocent de Rémus qui a coulé sur cette terre, et que doivent expier ses derniers neveux.

APRÈS LA BATAILLE D'ACTIUM.

C'est maintenant qu'il faut boire, c'est maintenant qu'on peut librement frapper la terre d'un pied joyeux, orner d'offrandes le pulvinar des dieux, ô mes compagnons! hier encore, nous ne pouvions tirer le cécube des caves de nos aïeux, puisqu'une reine insensée nous menaçait des ruines et de la mort, entourée d'un impur troupeau, esprit emporté par ses funestes espérances, enivré par la douce fortune. Mais sa folie fut bientôt calmée quand un seul navire à peine lui resta de sa flotte embrasée, et l'ivresse du vin maréotique fut bientôt dissipée, lorsque, semblable à l'épervier lancé sur de faibles colombes, au chasseur serrant de près le lièvre sur les plaines glacées de la Thessalie, César pressa de ses rames rapides la fugitive épouvantée, prêt à enchaîner ce fatal fléau de Rome. Elle chercha du moins une mort courageuse, et ne pâlissant point, comme une femme, en face d'une épée, elle n'alla point se cacher à toutes voiles sur de lointains rivages: elle contempla son palais détruit d'un front tranquille, elle osa sans trembler manier les serpents dont elle voulait s'inoculer le venin. Sa mort résolue lui rendit sa fierté. Elle enleva aux vaisseaux latins l'honneur de la traîner à un triomphe pour lequel elle n'était pas née.

(1) Epode VII et ode 37 du liv. Ier.

Les causes de l'établissement de l'empire et de sa force ont été exprimées par Tacite[1] en quelques lignes, qui remplacent avec avantage tout ce qu'on peut dire sur un tel sujet, et qu'il faut avoir toujours présentes à l'esprit lorsqu'on songe à cette grande transformation de la société romaine. Tacite a tout dit dans cette phrase, qui est, pour ainsi dire, la formule de l'empire romain: *Militem donis, populum annona, cunctos dulcedine otii pellexit*; et il ne laisse rien à dire lorsqu'il ajoute: *Neque provinciæ illum rerum statum abnuebant.*

ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE.

Lorsque la défaite de Cassius et de Brutus eut anéanti le parti de la république, que Sextus Pompée eut succombé en Sicile, que l'abaissement de Lépide, que la mort d'Antoine n'eurent plus laissé, même au parti de César, d'autre chef qu'Auguste, celui-ci, renonçant au titre de triumvir, parut se contenter de la dignité de consul, en y joignant pourtant celle de tribun, pour le maintien des droits du peuple. Bientôt après, ayant gagné les soldats par ses largesses, le peuple par des distributions de blé, tout le monde par la douceur du repos, on le vit s'élever peu à peu, et attirer insensiblement à lui seul tous les pouvoirs, ceux du sénat, des magistrats, des lois; rien ne lui résista. Les plus fiers républicains avaient péri dans les combats ou par la proscription; le reste des nobles, voyant les richesses et les honneurs payer leur empressement pour la servitude, et trouvant leurs avantages dans la révolution, préféraient leur sûreté à des périls, ce qu'ils voyaient établi à ce qui était oublié. Ces changements même ne déplaisaient point aux provinces, le gouvernement du sénat et du peuple faisant toujours craindre les divisions des grands et la cupidité des magistrats, qui n'était contenue que par des lois faibles, impuissantes contre la violence, la brigue et l'argent.

..... Au dedans tout était tranquille. Les noms ordinaires des magistratures subsistaient. La jeunesse romaine était née depuis la bataille d'Actium; la plupart des vieillards au milieu des guerres civiles: combien restait-il de citoyens qui eussent vu la république?

Le tableau animé que Tacite a tracé[2] des deux révoltes militaires qui inaugurèrent le règne de Tibère, est plein de détails instructifs sur la dure condition du soldat romain et sur la jalousie des légions contre les corps privilégiés qui faisaient le service de Rome.

(1) *Ann.*, liv. II, c. 2.—(2) *Ann.*, liv. I, c. 16, 17, 34, 35.

INSURRECTIONS MILITAIRES.

Tel était à Rome l'état des choses, lorsque es légions de Pannonie se portèrent à la ré-olte, sans autre motif que la facilité d'exciter les troubles sous un nouveau prince, et l'es-oir de s'enrichir dans une guerre civile. Trois égions étaient réunies dans le même camp. Leur commandant, Junius Blæsus, ayant appris a mort d'Auguste et l'avénement de Tibère, avait, à cause ou du deuil ou des réjouissan-es, interrompu les exercices ordinaires. Ce ut là la source du mal. Le désœuvrement pro-luisit la licence et la discorde. Le soldat prête 'oreille aux discours des séditieux, soupire après la mollesse et le repos, se dégoûte de la liscipline et du travail. Il y avait dans le camp un certain Percennius, autrefois directeur des spectacles, depuis simple soldat, discoureur effronté, que toutes ses rivalités d'histrions avaient formé à la faction et à l'intrigue. Celui-ci, remarquant dans ces hommes simples de l'inquiétude sur le sort des soldats après la mort d'Auguste, les anime insensiblement dans les conférences secrètes; il choisissait la nuit ou le soir, et, lorsque les plus sages s'étaient retirés, il attroupait tous les pervers. Enfin, sûr de leur audace, et d'avoir en eux de nouveaux artisans de sédition, il prend le ton d'un géné-ral qui harangue; il demandait publiquement :

« Pourquoi souffraient-ils qu'un petit nom-bre de centurions, moins encore de tribuns, les menassent comme des esclaves? Quand ose-raient-ils demander du soulagement s'ils ne pressaient par leurs prières ou par leurs armes un prince nouveau, chancelant encore sur son trône? C'était déjà une assez grande lâcheté d'avoir souffert si longtemps qu'on exigeât de vieillards, mutilés presque tous par des bles-sures, trente ou quarante ans de service. Leur congé même n'était pas un terme à leur mi-ère : enchaînés à l'étendard, ils enduraient, sous un autre nom, les mêmes travaux; encore, s'il leur arrivait de survivre à tant de périls, on les traînait dans des régions éloignées, où on leur assignait, pour terres, des marais impra-ticables ou des roches incultes. Le service, par lui-même, était dur, infructueux : on évaluait dix as, par jour, l'âme et le corps d'un citoyen; sur quoi il fallait payer ses habits, ses armes, les tentes, la pitié des centurions, et les exemp-tions de service; mais rien, certes, ne les exemptait des châtiments et des blessures, des rigueurs de l'hiver, des fatigues de l'été. Ils avaient, pour attente éternelle, une guerre san-glante, ou une paix infructueuse. L'unique re-nède était de fixer eux-mêmes les conditions : un denier par jour; après seize ans, la retraite; plus d'étendard pour les vétérans; et, dans le camp même, leur récompense payée en argent. Les cohortes prétoriennes, qui recevaient cha-que jour deux deniers, qui, après seize ans, re-voyaient leurs pénates, couraient-elles plus de hasards? Il n'avait garde de leur envier leur service efféminé; mais lui cependant, campé au milieu des nations barbares, de sa tente il voyait l'ennemi. »

Cependant, plus Germanicus pouvait pré-tendre au rang suprême, plus il s'efforçait d'y affermir Tibère. Il lui fait d'abord prêter serment par les Séquanes et les Belges. Puis, apprenant la révolte des légions, il part en di-ligence. Il rencontre, à quelque distance du camp, les soldats, dont les regards baissés con-tre terre semblaient annoncer le repentir. Dès qu'il est entré dans l'enceinte, différents mur-mures commencent à s'élever; quelques-uns lui pressent la main comme pour la baiser, et, mettant ses doigts dans leur bouche, lui font toucher leurs gencives dépouillées de leurs dents; d'autres lui montrent leurs corps cour-bés par la vieillesse. Il arrive à son tribunal. Là, voyant les soldats pêle-mêle, il leur or-donne de se former par compagnies, qu'ils en-tendront mieux sa réponse; de prendre les dra-peaux, qu'au moins il distinguera les cohortes. On obéit, non sans peine. Alors, commençant par un éloge d'Auguste, il passe aux victoires et aux triomphes de Tibère; il exalte surtout les belles campagnes de son oncle dans cette même Germanie, avec ces mêmes légions; il leur peint l'Italie empressée, les Gaules fidèles, partout la concorde ou la soumission.

Ces paroles sont entendues en silence, ou, tout au plus, avec un faible murmure. Mais lorsque, venant à la sédition, il leur demande ce que sont devenus l'obéissance militaire, l'honneur de l'ancienne discipline, ce qu'ils ont fait de leurs tribuns, de leurs centurions, alors ils se dépouillent tous; ils lui montrent les ci-catrices de leurs blessures et de leurs châti-ments; puis, avec des clameurs confuses, ils se plaignent de la modicité de la solde, de la cherté des exemptions, de la dureté des tra-vaux, les spécifiant tous par leur nom : fossés, retranchements, fourrage, amas de bois, trans-ports de matériaux; enfin tous les travaux qu'on ordonne pour la sûreté ou contre l'oisiveté des camps. Les vétérans surtout, ceux qui comp-taient trente ans de service ou au delà, criaient, avec le plus d'emportement, qu'on soulageât leurs maux; que la mort ne fût point le terme de travaux aussi pénibles; ils demandaient, du moins pour leurs derniers jours, le repos et la subsistance. Plusieurs encore réclamèrent les sommes légnées par Auguste; d'autres, redou-blant les acclamations pour Germanicus, lui promirent leur zèle, s'il voulait l'empire. A ce mot, comme s'il se fût cru souillé d'un crime, Germanicus s'élance de son tribunal. Les sol-dats l'arrêtent, lui présentent leurs armes, le menacent s'il n'y remonte; mais lui, criant qu'il mourra plutôt que de trahir sa foi, tire son épée, et se l'allait enfoncer dans la poitrine, si ceux qui l'entouraient n'eussent saisi sa main avec force. Mais, à l'autre bout du camp, un groupe de séditieux lui crie : *Frappe*. Quel-

ques-uns même, ce qu'on croirait à peine, s'approchent de lui pour le lui répéter; et un soldat, nommé Calusidius, lui présente son épée, ajoutant qu'elle était mieux affilée. Cette atrocité les révolta, tout furieux qu'ils étaient; il se fit un mouvement dont les amis de Germanicus profitèrent pour l'entraîner dans sa tente.

Il faut distinguer dans la dépravation de Néron, comme dans celle de tous les mauvais empereurs, qui, à vrai dire, ne sont que des Nérons incomplets, trois éléments : l'influence de son temps, celle de sa situation, celle de son caractère. Si on songe que les mêmes causes agissant sur des hommes divers, produisirent une série d'empereurs fous ou méchants, on comprendra qu'il n'est pas inutile d'étudier ce qu'il y avait, pour ainsi dire, de régulier et de durable dans la corruption presque héréditaire des maîtres du monde romain. C'est ce que nous avons tâché de faire dans cette étude, à l'aide des témoignages de Tacite et de Suétone.

ÉTUDE SUR NÉRON ET SUR SON TEMPS.

De grands crimes commis sur une scène élevée, des passions violentes ayant à leur service un pouvoir sans bornes et un empire qui embrassait le monde ancien, beaucoup de sang répandu, et par-dessus tout un immortel tableau, où toutes ces folies sont mises en lumière avec un art infini, ont fait de Néron, dans les traditions du genre humain, un modèle accompli de perversité, l'idéal du despote antique. Cependant l'étude attentive des monuments de cette époque nous fait bientôt découvrir, sous ce masque terrible, une âme que la nature avait créée faible et que l'éducation rendit craintive; en qui la peur se tournait en colère et la vanité blessée en un implacable ressentiment. Il n'avait point naturellement soif de sang; la terreur, l'orgueil, l'enivrement du pouvoir absolu l'en rendirent prodigue. La société romaine, qui fit cet homme à son image, eut à souffrir en lui ses propres vices et ses propres infirmités, portés à leur comble par la dépravation du despotisme. Il ne faut donc pas accuser uniquement la nature de la corruption inouïe d'une âme que la société a, pour ainsi dire, dévoyée, en l'appelant à jouer un rôle auquel la nature n'a destiné personne.

Néron avait autour de lui une cour et une aristocratie; au-dessous de lui, un peuple. Quels hommes composaient ce peuple au premier siècle de l'ère chrétienne? On le devine en le regardant agir. Les révolutions de palais le touchent peu, les affaires publiques encore moins. Qu'Agrippine succombe, que Poppée s'élève, que Pison conspire, et que Rome soit inondée du sang de ses complices, il laissera se former et éclater au-dessus de sa tête ces rapides orages. Il a pourtant ses émotions et ses craintes. Lesquelles? Celles de l'esclave maltraité qui a connu la faim et qui la redoute; celles de l'esclave paresseux qui adore l'oisiveté du théâtre et qui savoure ce qu'il a désiré longtemps. Un jour, cependant, un arrêt du sénat émeut cette foule, et sa colère est si vive qu'elle ne se calme qu'après une charge de la garde prétorienne. Le préfet de Rome avait été assassiné, et ses quatre cents esclaves, complices de l'assassin par leur silence, étaient, selon la loi, conduits au supplice. Indifférent à tant de morts illustres, le peuple se sentit des entrailles pour ces humbles victimes de l'antique législation. Il fit à ces esclaves, à ces choses sans nom pour le citoyen de l'ancienne Rome, plus d'honneur qu'aux Thraséas, qu'aux Sénèque et qu'aux Pison. Il les plaignit au point de vouloir les défendre et d'oublier un instant sa lâcheté habituelle. Si l'on voit dans cette émotion un pur sentiment d'humanité, qu'on lise la lettre de Sénèque sur les spectacles, ou simplement le combat du lac Fucin dans Tacite, et l'on saura que penser de l'humanité de la populace romaine. Il y a ici autre chose que de la pitié : c'est la sympathie involontaire qu'inspirent les maux qu'on a souffert, ou du moins qu'on a connus d'assez près pour les craindre. L'ancien plébéien eût passé sans tourner la tête; mais cette race héroïque et impitoyable était éteinte; le peuple romain n'existait plus, et pour cette foule d'affranchis qui en portait le nom, leur servitude ou le souvenir de leur père leur défendait d'oublier qu'un esclave était un homme.

Cette continuelle infusion du sang servile dans la société romaine rendit plus facile et plus prompte cette confusion des rangs, cette égalité sous l'empire du prince, que, dès son origine, le gouvernement impérial s'efforça d'établir. Mais la transformation s'opérait trop vite, et le pouvoir lui-même s'en effraya. En 53, un sénatus-consulte défendit aux femmes libres de s'unir aux esclaves, sous peine de tomber elles-mêmes en servitude ou au rang d'affranchies. Les lois sont sans force contre le cours naturel des choses. Il fallut bien le reconnaître en 57, lorsque, irrités de l'insolence de leurs esclaves d'hier, qu'enivrait une égalité récente, des sénateurs proposèrent que l'affranchi convaincu d'ingratitude fût rendu comme esclave à son maître. Rendre incertaine la position des affranchis, c'était ébranler la société romaine, recrutée depuis longtemps dans l'élite de la servitude. Le prince évoqua l'affaire à son conseil, afin qu'on pût parler à cœur ouvert, et la plaie fut mise à nu. Un orateur montra les tribus, l'armée, l'ordre des chevaliers, les colléges des prêtres, pleins d'affranchis. Il dit hardiment que le sénat lui-même en comptait plus d'un, et lança enfin cette grave parole qui devait rester sans réponse : « Si l'on met de côté les affranchis, la pénurie d'hommes libres se fera sentir. » Un tel discours, prononcé au sénat, eût fait baisser la tête à plus d'un sénateur. Cette foule d'esclaves émancipés n'aurait eu aucune action sur le gouvernement, qu'elle eût encore contribué par sa corruption même à dé-

moraliser ceux qui tenaient en main les affaires publiques. Les riches y trouvaient à peu de frais des serviteurs sans scrupules que n'effrayait aucune honte, et qui prenaient pour eux tout ce qu'il y a de rebutant ou d'immonde dans le service lucratif et compliqué d'une civilisation vieillie. Empoisonneurs, faux témoins, adultères à gages, toute cette engeance que nous a peinte Juvénal était toujours à vendre et entretenait soigneusement une corruption qui la faisait vivre. Enfin cette foule siégeait dans la vie comme au théâtre, applaudissant les plus forts et les plus hardis, ceux qui flattaient son amour pour les plaisirs grossiers, son ardeur pour les spectacles, son goût du sang, et surtout ceux qui flattaient son instinct niveleur en s'abaissant jusqu'à elle. Vils applaudissements qui gâtèrent cependant bien des cœurs; car l'homme est toujours sensible à l'approbation des hommes; nul n'est indifférent à l'éloge, même d'une bouche impure, et ceux qu'on méprise ont encore le pouvoir de flatter. Si l'introduction de l'élément servile a produit dans le peuple romain cette dégradation morale, ce mélange n'en fut pas moins un événement nécessaire et heureux pour le genre humain. C'est ainsi que fut comblé l'infranchissable intervalle qui, pour les races antiques, séparait la liberté de l'esclavage. Le niveau commun fut abaissé pour un temps, mais la servitude fut rendue pour toujours impossible. La société romaine, décomposée en même temps que corrompue, dépouillée de ses préjugés en même temps que de ses traditions antiques, fut ouverte à l'invasion du christianisme; et celui-ci y prit racine comme une jeune plante dans le plus impur fumier.

Les empereurs n'avaient donc nul ménagement à garder envers leur peuple, envers cette foule dont les gouvernements modernes sont toujours tenus de respecter, dans une certaine mesure, les tendances et les préjugés. A Rome, au contraire, le prince, déjà troublé par le sentiment de sa toute-puissance, est enivré par l'approbation populaire. Cette foule a pour le mal en lui-même l'indulgence des âmes corrompues, et pour le mal relevé par l'audace ou l'originalité, l'encourageante curiosité des intelligences oisives et dépravées. Les empereurs ne pouvaient s'aliéner le cœur de ce peuple que par une impardonnable négligence; c'est-à-dire en laissant monter le prix des vivres et les convois de blés s'attarder. Mais le prince était d'autant plus vigilant sur ce point qu'il avait plus besoin de la faveur populaire. On peut voir dans Tacite avec quel soin, excepté à son dernier jour, Néron garantit de ce côté la paix publique et sa propre sûreté. Il connaissait bien cette populace celui qui trouva, pour justifier publiquement la mort de sa mère, cette admirable raison : « Elle s'opposait aux distributions alimentaires, aux largesses du prince, » *dissuadebat congiarium*. C'est donc à Rome et à cette époque qu'on approcha le plus de l'idéal de certains politiques qui recommandent le développement et la satisfaction des besoins matériels du peuple, comme les plus sûrs moyens de le rendre indifférent à tout le reste, et de contenir, avec son secours, les hommes dangereux qui ont d'autres besoins que ceux du corps.

Mais ceux-ci étaient alors en bien petit nombre, et on ne peut plaindre sans réserve l'aristocratie de cette époque, bien qu'elle fut traitée en ennemie par un gouvernement qui tirait sa force du peuple et de l'armée. C'était une aristocratie d'argent. Les nobles en faisaient partie en tant que riches, et non pas en tant que nobles, et la richesse était un titre suffisant pour y entrer. Les descendants des grandes familles n'y pouvaient demeurer quelquefois que grâce aux libéralités du prince, comme Tacite en offre plusieurs exemples. Il leur fallait céder le pas à des affranchis, à des hommes nouveaux, à qui l'on n'eût pas osé demander leur origine, s'ils eussent daigné la cacher. Ils s'en vantaient, au contraire, sentant que plus leur point de départ était humble, plus leur haute fortune témoignait de leur intelligente activité. C'est ainsi que le Trimalcion de Pétrone rappelle avec orgueil son obscur début et l'infamie lucrative de ses jeunes années. Le sénat représentait fidèlement cette aristocratie d'argent. On y pouvait entrer sans être noble, mais on n'y pouvait rester sans être riche. Un curieux passage en fait foi : « Le prince, dit Tacite, loua dans son discours ceux qui, en considération de leur pauvreté, s'étaient retirés de l'ordre sénatorial, et on expulsa ceux qui, en s'obstinant à y demeurer, ajoutaient l'impudence à la pauvreté. » C'est un des préjugés de la démocratie que de croire toute aristocratie d'argent méprisable. Elle est partout un grand progrès sur l'aristocratie nobiliaire, en ce qu'elle n'est point une caste et reste ouverte à tous. Dans un Etat libre et industrieux, il n'en est point de plus naturelle, et elle devient la source d'une émulation féconde. Mais dans un Etat corrompu, sans industrie et sans commerce, où la fortune ne peut être qu'héréditaire ou mal acquise, une telle aristocratie ne peut servir qu'à dissoudre l'aristocratie nobiliaire et à l'entraîner dans sa ruine. Tel fut son rôle à Rome; elle décomposa la noblesse, comme les affranchis décomposèrent le peuple, et rien ne subsista plus de l'ancienne société romaine.

Au premier siècle de l'ère chrétienne, cette aristocratie, ainsi mélangée, semblait ne pouvoir plus descendre. La débauche remuante et animée des derniers temps de la république avait fait place à la molle et silencieuse dépravation de l'empire. De ce qu'avait de brillant la première, il n'était resté à la seconde que l'esprit, le goût des raffinements coûteux, et chez quelques intelligences d'élite fourvoyées, une admirable entente des voluptés recherchées. D'ailleurs, nul scrupule, nulle autre rè-

gle morale que l'assentiment du prince. Cette aristocratie ne sut rien refuser à celui qui pouvait tout prendre. Elle fournit sans murmure l'immense personnel des orgies impériales. Il serait trop long de relever dans Tacite les preuves innombrables de sa complaisance, et il serait impossible de les raconter. Les plus illustres et les plus courageux devant la mort étaient profondément atteints de la corruption du temps. Valérius Asiaticus, deux fois consul, mourut vaillamment en ordonnant qu'on changeât de place son bûcher, dont la fumée aurait nui aux beaux arbres de ses jardins; mais le jour même il accablait Suilius d'une réponse spirituelle et hardie qui déshonorait à la fois l'accusateur et l'accusé. Burrhus et Sénèque ont favorisé de concert les désordres de Néron, ont pris en main, au moment suprême, le meurtre d'Agrippine, et, qui pis est, l'ont justifié. Pison, le vertueux conspirateur que les gens de bien portaient à l'empire, est flétri par une révélation de Tacite. Enfin, s'il faut en croire l'historien, Thraséas, l'unique sage du siècle, aurait chanté, en costume d'histrion, sur le théâtre de Padoue.

C'est encore à l'aristocratie qu'appartenaient la plupart de ces tribuns militaires qu'on trouve mêlés aux intrigues du palais et aux vengeances du prince. L'obéissance passive est pour toute armée une condition d'existence, et c'est là ce qui rend une armée si difficile à organiser et à maintenir chez un peuple libre où, par sa nature même, elle semble contredire les maximes de l'Etat et mettre en péril la liberté publique. Rome avait été longtemps libre et conquérante à la fois, grâce à de sages précautions. L'armée ne pouvait entrer dans la ville, et elle avait pour chefs des magistrats responsables. Enfin l'obligation du service militaire faisait passer la plupart des citoyens sous les drapeaux, et une armée est presque sans force contre un peuple de soldats. Ces garanties avaient disparu avec la république ; l'armée n'était plus composée de citoyens, devant bientôt rentrer dans la vie privée, mais de barbares et d'aventuriers, engagés pour leur vie dans les camps. En un mot, le service militaire n'était plus une fonction, mais un métier. En même temps l'armée, sous le nom de garde prétorienne, était introduite dans la cité. Enfin l'*imperator* irresponsable avait en main le pouvoir civil et le pouvoir militaire. On put voir alors que cette obéissance absolue qui, sous le nom de discipline, fait pour un temps la grandeur des empires, devient un fléau lorsqu'elle est pour ceux qui la maintiennent un moyen de gouvernement, et pour ceux qui l'observent un instrument de fortune. Ce pouvoir terrible du général qui s'exerçait autrefois sans danger pour Rome au fond des provinces, s'exerça dans Rome même et remplaça souvent les lois pénales. La plupart de ces morts ordonnées par un centurion sur un mot du prince et sans arrêt du sénat, ne sont légalement que des exécutions militaires. Les tribuns de l'armée étaient souvent chargés de l'office de bourreau et paraissent s'en être acquittés de bonne grâce ; les uns parce qu'ils ne connaissaient pas de limites à la discipline, les autres parce qu'ils ne mettaient pas de bornes à l'ambition. Dans le sanglant échec de Pison où toute l'aristocratie fut enveloppée, plus d'un conjuré fut exécuté par un tribun qui avait été son complice. Plautius Latéranus, ainsi tué par Statius, eut le dédaigneux courage de ne le point trahir. Ce fut Granius Silvanus, complice de Pison, qui fut chargé d'interroger Sénèque et de lui ordonner de mourir. Un de ces tribuns, exécutant un conjuré, ne lui trancha la tête qu'en deux coups et se vanta de sa maladresse comme d'une rigueur volontaire. Les chefs de l'armée semblaient ne pouvoir s'abaisser davantage, et cependant on en trouve de plus vils encore. Anicetus, préfet de la flotte de Misène, a construit le vaisseau qui se brisera sous les pieds d'Agrippine. Trois ans plus tard, sur l'ordre de Néron, il mentit, calomnia cyniquement Octavie, et permit ainsi au prince de se débarrasser d'elle par l'exil et bientôt par la mort. C'est un tribun militaire, Junius Pollion, qui est chargé de diriger l'empoisonnement de Britannicus. Locuste travailla sous ses ordres; il lui faisait essayer, refaire et améliorer ses poisons. Quel despote n'envierait à Néron de tels serviteurs ? Obéissance passive et absolue, fidélité entière, dévouement sans réserve, rien ne leur manquait. Il devait être tenté de tout oser, sûr de tout braver. Il ne prévoyait pas que les mêmes hommes le poursuivraient au nom de Galba pour le jeter aux gémonies.

A cette époque, comme à toutes celles qui lui ressemblent, l'argent est le maître et fait tout entreprendre, parce qu'il représente le plaisir dont se sentent altérées toutes les âmes. On en vit un terrible exemple lorsque le petit-fils d'Asinius Pollion se trouva honteusement impliqué dans une affaire de faux testament, et que son grand nom put à peine le dérober aux lois. C'est en parlant de lui que Tacite écrit cette grave parole : « On l'estimait jusqu'alors; mais, par malheur, la pauvreté lui semblait le pire des maux. » Par cela seul qu'une civilisation se développe et multiplie les plaisirs, elle éveille partout des convoitises et rend les cœurs les plus simples accessibles à la tentation de l'or. Qu'est-ce donc lorsqu'une société pleine de délices et délivrée par le despotisme de toute affaire sérieuse, n'offre plus à l'activité humaine d'autre aliment que l'art d'arriver par la fortune à des jouissances infinies ? C'est alors que nul ne se résigne à être pauvre, et que tout s'explique par cette simple parole, devenue l'acte de foi de tout un peuple : la pauvreté est le pire des maux. Chacun fuit à sa manière, et selon ses moyens, ce mal suprême ; mais grands et petits veulent l'éloigner à tout prix : Erostrates de bas étage, qui brûlent aussi les temples, mais pour les piller.

Au milieu de tant d'égoïsme, de lâcheté, et surtout d'un si furieux amour du plaisir, on s'étonne de ce grand nombre de morts volontaires, qui ont l'apparence du courage : elles s'expliquent facilement, si on considère qu'elles n'ont du courage que l'apparence. Le courage consiste dans un danger affronté librement par une âme qui en a conscience. Or, la plupart de ces suicides illustres n'étaient pas libres : il fallait mourir ; il ne s'agissait plus que de mourir décemment, et l'habitude en avait fait une affaire de convenance et de bon goût. Mieux valait après tout s'ouvrir les veines au milieu de ses amis que de laisser s'approcher la main brutale du centurion. Mais remarquez que, jusqu'au dernier moment, on espère la vie, qu'on la demande souvent, et que c'est après avoir essayé quelquefois de l'acheter par des bassesses qu'on prend le parti de mourir noblement. Scévinus dénonça tout le monde et mourut de bonne grâce ; Lucain dénonça sa mère et mourut en philosophe. Rien ne montre mieux que le courage n'a rien à faire en de telles morts : tout s'y trouve, excepté le courage ; tantôt l'esprit, tantôt l'emphase, tantôt la grâce la plus délicate. Il y a des morts pompeuses, comme celle de Sénèque ; il y a des morts charmantes comme celle de Pétrone : mais il n'y a que des morts nécessaires dans lesquelles l'orgueil ou l'esprit cherchent à prendre leur dernière revanche. Un danger affronté librement n'est encore qu'une marque incomplète de fermeté courageuse ; il faut que l'âme sente vivement ce danger et ait à faire, pour aller à sa rencontre, un douloureux effort. Cette conscience du danger et cet effort intérieur sont la plus grande et la plus belle partie du courage : c'est là que réside la noblesse de l'héroïsme humain et sa supériorité sur l'élan aveugle et impétueux de l'animal. Mais ici la mort, qui semble le seuil du néant, n'est redoutée par personne et est désirée par plusieurs. Si on n'a pas l'esprit d'en faire une apothéose comme les sages, ou une comédie comme les voluptueux, on l'attend du moins avec une digne et réelle indifférence ; comme ce Plautus Rubellius, qui laissa venir patiemment à lui, d'Europe en Asie, les exécuteurs envoyés par Néron, qui ne daigna ni se révolter, ni fuir, à qui deux philosophes grecs persuadaient d'attendre la mort, « meilleure qu'une vie précaire et agitée, » et qui les crut si bien, que le centurion le trouva au gymnase, nu et en train de s'exercer. Tant d'exemples de ce genre avaient rendu le suicide si facile et si naturel, que la lâcheté sur ce point faisait scandale. Ce fut une honte que l'hésitation de Néron vaincu, que son enfantine terreur ; on en rougit autour de lui, on le presse, on le reprend ; un tribun lui cite enfin la maxime du temps, que lui-même avait réduit tant d'autres à s'appliquer : *Usque adeo mori miserum est?* La mort est-elle donc une si grande affaire ?

Nous avons commencé par la base l'étude de la société romaine, afin de déterminer exactement, en nous élevant par degrés, le théâtre même où se déploie l'âme de Néron. Plus nous approchons de l'empereur, plus la scène se resserre, et plus les acteurs sont corrompus. En entrant dans le palais impérial, nous trouvons, au-dessus du peuple, au-dessus de l'aristocratie et du sénat, des ministres tout-puissants, instruments méprisés et redoutés du souverain pouvoir : les affranchis du prince. Il ne faut pas confondre parmi eux les ministres de la politique et ceux de la débauche. On ne cite que pour mémoire un Protagoras, un Sporus, un Doryphore, serviteurs dociles d'un maître blasé, fatigué des excès vulgaires. Mais bien au-dessus d'eux, quoique sortis comme eux de l'esclavage, des hommes pleins d'audace et d'intelligence se faisaient une place élevée dans la famille du prince et dans l'Etat. Narcisse régna sous le nom de Claude ; Pallas domina toujours Agrippine, et tout ce qu'elle fit d'habile, elle le fit par ses conseils. L'eunuque Pélagon fit tuer Plautus en Asie, et, pendant sa mission, commandait aux officiers et aux soldats. Enfin les Bretons furent étonnés de voir les généraux vainqueurs obéir à l'affranchi Polyclète, et Suétonius Paullinus maintenu par son ordre à la tête de l'armée. Ce grand rôle des affranchis s'explique aisément. Un noble, un sénateur, un général étaient pour le prince de dangereux ministres, parce que l'opinion publique pouvait se plaire à voir en eux des rivaux. Séjan lui-même, malgré son humble début, ne faillit-il pas renverser Tibère ? Mais un affranchi était un serviteur fidèle, parce qu'il était, dans le sens propre du mot, la créature de l'empereur, qu'il ne valait quelque chose que par la grâce du maître et à ses côtés, et que la tache ineffaçable de son origine lui défendait toute ambition personnelle. Ils pouvaient devenir égaux de l'empereur, les maîtres de son palais et de sa famille, mais jamais ses rivaux, puisque Rome respectait en eux leur crédit, l'autorité de leurs fonctions, la majesté de l'empereur, tout, en un mot, excepté leur personne. Les princes le savaient bien, et leur propre vanité était flattée de ces élévations prodigieuses, qui mettaient en lumière l'étendue de leur pouvoir. Tirer un homme du néant pour en faire une puissance, l'élever d'un mot au-dessus des plus superbes, quel moyen plus efficace de montrer qu'on est soi-même la source de toute force et de toute grandeur ? Aussi le despotisme est-il de tout temps favorable à l'élévation des médiocrités, qui est une marque de toute-puissance. Ajoutons que le talent a ses exigences et qu'une soumission aveugle lui répugne. S'entourer d'esprits supérieurs, c'est s'exposer à rencontrer des hommes desquels on ne peut pas tout attendre, auxquels on n'ose pas tout demander. Mais, en mettant des hommes médiocres à la tête des affaires, le despotisme déclare, même à son insu, la guerre au mérite. Il a investi du pouvoir des intelligences étroites et

des cœurs envieux, ennemis naturels de tout ce qui brille. C'est ainsi qu'à Rome, le mépris public, mal déguisé sous la crainte, irritait les affranchis et les inclinait au mal. Leur âme aigrie dut se plaire quelquefois à l'abaissement de l'aristocratie, et leurs rigueurs ressemblent souvent à des vengeances. Les plus intelligents d'entre eux s'enivrent eux-mêmes du scandale de leur haute fortune. Pallas ne daignait parler que par signes à ses esclaves, et devint si impudemment riche, que Néron le tua pour hériter de lui.

Au-dessus des affranchis étaient des personnages plus puissants qu'eux sur l'esprit du prince et qui, dans les événements du siècle, jouaient sans contredit le premier rôle : c'étaient les femmes de la famille impériale et de l'aristocratie. Dans toute société vraiment civilisée, les femmes ont une certaine influence ; cette influence augmente dans une société corrompue ; elle était sans bornes et funeste dans une société où s'alliaient la débauche et le despotisme. Il y avait longtemps que Caton avait menacé la république des débordements de cet « animal indocile, » et il y avait longtemps que l'adoucissement des mœurs avait rompu son frein. Les vers de Catulle et de tant d'heureux imitateurs avaient appris aux femmes leur pouvoir sur l'esprit des hommes et sur la société polie. L'alliance de César et de Pompée par un mariage, le rôle conciliant d'Octavie, l'influence de Livie sur Auguste, et d'autres illustres exemples avaient appris aux femmes leur pouvoir sur les affaires publiques. Elles connaissaient la douceur infinie d'influer par le cœur d'un époux sur le destin de l'empire ; de se faire, par la beauté et par l'amour, une part dans le gouvernement du monde. Enfin, la facilité du divorce, s'accordant à propos avec l'extrême dissolution des mœurs et avec la disparition de toute morale et de tout respect humain, ouvrit à leurs esprits ardents et mobiles une carrière sans limites d'aventureux plaisirs. Parmi les femmes illustres de ce temps il faut distinguer, comme parmi les affranchis, les esclaves du plaisir des reines de la politique. Les premières ont été le plus souvent les instruments et les victimes des secondes. De ce nombre étaient la belle et folle Messaline, cette Pontia tuée par Octavius, cette molle Acté qui servit les desseins des précepteurs de Néron, et tant d'autres femmes, célèbres ou inconnues, qui prirent part avec transport sous plusieurs princes aux désordres de la cour, et qui firent de l'histoire du temps une longue suite d'orgies. Libres de ces emportements puérils, maîtresses de leurs pensées et de leurs actions, quelques femmes d'un esprit supérieur mirent toutes leurs forces au service de leur ambition : non pas de cette ambition désintéressée qui naît de l'amour même et qui fait souvent d'une femme l'instrument le plus actif et le plus dévoué de l'élévation de celui qu'elle aime, mais d'une ambition personnelle et virile. C'est l'amour du pouvoir pour lui-même, tel qu'un homme peut le sentir, tel que pouvait le concevoir une femme de ce temps, élevée au milieu des intrigues prospères, habituée au spectacle des grandeurs soudaines et des fortunes usurpées. Le sage et clairvoyant Tibère eut le temps de blâmer, avant de mourir, les manœuvres de plus en plus puissantes de l'ambition féminine. Une de ses lettres au sénat attaque directement les alliances des ambitieux avec les femmes, *amicitias muliebres*, au sujet d'un consul Fusius, que Tacite nous peint habile à s'emparer de l'esprit des femmes, *aptus alliciendis feminarum animis*, et qui avait élevé sa fortune avec le secours de leur industrieuse amitié.

Mais nous trouvons parmi les femmes de ce temps des âmes vaillantes et impérieuses, qu'une domination indirecte et voilée ne peut satisfaire, et qui travaillent ouvertement pour elles-mêmes. Telle était Agrippine. Laissons ici de côté les fausses démarches et les maladresses de cette ambition démesurée ; n'en considérons que la vigueur et l'excès. Elle acheta, en permettant à un affranchi de l'aimer, le droit d'épouser un vieillard qu'une dérision de la fortune avait fait empereur. Elle semblait avoir travaillé pour son fils ; mais elle montre bientôt, par l'emportement de ses reproches, qu'elle comptait le trouver toujours docile. Et quand l'enfant se révolte, quand Agrippine sent l'imprudence de ses récriminations impérieuses, où ne descend-elle pas pour les faire oublier ? Elle, qui ordonnait à son fils d'abandonner Acté, elle favorise ses désordres ; elle les veut payer. Elle fit plus encore, et ne se résigna à sa chute qu'après les efforts désespérés de l'ambition vaincue.

Mais qui donc défendait Néron contre l'ascendant d'Agrippine ? qui donc éventa ses ruses et découragea son audace ? Une rivale digne d'elle, une femme de son école, mais plus jeune et plus habile, l'artificieuse Poppée. Dans le portrait admirable qu'en a tracé Tacite, on la voit, jeune encore, vouer aux luttes de l'ambition tous ses moyens de séduire. Mariée à un chevalier romain et mère d'un fils, elle divorce et épouse Othon, parce qu'il était l'ami en titre de Néron. Elle comptait sur l'indiscrétion de son amant, qui, cédant à une joie imprudente ou formant un hasardeux calcul, alluma dans l'âme de Néron le désir de posséder Poppée, et expia ce service, volontaire ou non, par un exil déguisé. Et bientôt elle est au palais de l'empereur. Elle donne alors carrière à son activité inquiète, supplante Acté, renverse Agrippine, et l'on peut dire que ce fut elle qui prononça son arrêt de mort. Autour de ces deux puissantes rivales s'agitaient d'autres ambitions féminines que nul scrupule n'arrêtait dans leur effort. La belle Domitia Lepida, tante de Néron, disputait à Agrippine le cœur de son fils par des flatteries et des largesses. Ce fut à cette jalousie furieuse que Julia Silana

apporta le secours de son ressentiment et de ses ruses contre Agrippine, qui, sans cesser de se dire son amie, lui avait fait manquer une alliance désirée. Telles étaient les passions misérables qui, en agissant sur le cœur d'un seul homme, de qui tout dépendait, influaient sur le sort d'un grand empire.

Ce fut dans ce monde remuant et corrompu que grandit ce jeune débauché sans énergie, qui croyait s'affranchir lorsqu'il changeait de maîtres; qui épuisa en peu d'années toutes les voluptés que dédaignent les âmes honnêtes, toutes celles que put découvrir une imagination oisive et pervertie, mise au service d'une insatiable sensualité. Sa faiblesse incurable était peinte dans ses traits réguliers et beaux, mais dépourvus d'expression, dans ses cheveux blonds, dans ses yeux bleus sans vivacité. Mais ce col épais, ce sang qui affluait à la figure, ces taches ardentes qui marbraient sa peau, montraient assez quel feu couvait en lui. Enfin, cette santé de fer, qui traversa sans altération quinze ans d'excès, prouve qu'il était revêtu de cette armure intérieure que la nature donne parfois en présent à ses favoris, et qui les rend également capables de persévérants travaux ou de prodigieux désordres.

Tel fut cet homme qui, à tout autre rang, eût usé sa vie, comme ses contemporains, dans une oisiveté tranquille, et dont les plaisirs obscurs seraient indifférents à la postérité. Plusieurs causes l'ont fait immortel, en dépit de sa nature, qui était médiocre et ne le destinait à rien de grand. Ce fut, outre l'éclat de son rang, la suite merveilleuse de sa fortune, qui donna l'apparence d'un plan fortement conçu à des actions imprévues, liées par l'enchaînement naturel des choses et inspirées par les révélations soudaines de la nécessité. Ce furent encore les usages indiscrets d'une société, où la liberté politique avait longtemps régné, où les crimes vulgaires, — qu'un gouvernement de sérail eût étouffés sans bruit, — justifiés par des décrets, légalisés par des assemblées serviles, devenaient des injures publiques faites à la conscience du genre humain; ces proclamations du prince, ces délibérations du sénat, ces cérémonies religieuses, ces acclamations du peuple, solennel accompagnement du crime, effrayante publicité, qui le perpétue, en le grandissant, à travers les âges. Ce fut enfin une œuvre admirable, pleine de passion et de génie, qui recueillit et grossit tout ce scandale, qui peignit ce méprisable héros avec une colère si savante et un art si parfait, qu'elle l'entraîna pour toujours dans sa propre immortalité.

Tacite était né pour peindre des débauches, pour raconter de grands crimes, pour dévoiler de mesquines perfidies. Ce fut pour lui une bonne fortune que de naître en un temps si fertile en événements de ce genre. Il profita largement de cette faveur du sort : on peut dire qu'il en abusa un peu. Son imagination est vivement frappée de l'horreur et de l'étrangeté des scènes qu'il veut peindre, et; désireux de frapper à son tour l'imagination du lecteur, il pousse un peu trop loin le sombre éclat de ses peintures. On a dit, avec bonheur, de Bernardin de Saint-Pierre, qu'on était charmé, lorsqu'on l'avait lu, de retrouver les arbres moins verts et le ciel moins coloré dans la nature que dans ses écrits. Quand on vient de lire Tacite, on a besoin de se reposer les yeux sur la réalité et de voir, dans les crimes des hommes, à la fois moins d'horreur et moins de poésie. Il n'est point calme et ne veut point l'être; on sent, à ce grand nombre d'invectives, qu'il sait combien la tristesse lui sied et combien son indignation est éloquente. Son livre est à la fois une des plus attachantes et des plus fatigantes lectures, parce qu'il ne donne point de relâche à l'esprit et ne sait pas se résigner à raconter une chose naturellement. Si la réalité se refuse à cet effort de l'art, il aime mieux l'élever à lui que s'abaisser à elle; la rendre profonde que se faire simple; s'écartant en cela de l'antiquité, si fidèle à distinguer les genres et remplaçant par l'art du poëte, qui peut accommoder les choses à son esprit, la méthode de l'historien qui doit plier son esprit aux choses. La grandeur et la faiblesse du génie de Tacite viennent donc toutes deux d'une sorte de penchant irrésistible à chercher partout de secrètes profondeurs. Lorsqu'il rencontre juste, l'effet est admirable et l'esprit du lecteur est à la fois épouvanté et satisfait. Mais il n'en est pas toujours ainsi, parce que l'imprévu joue un grand rôle dans la politique; parce que la faiblesse et l'indécision sont plus communes parmi les hommes que la ruse infatigable et que la persévérante méchanceté; en un mot, parce qu'il y a plus de naturel dans le monde que dans ses écrits. Mais, tel qu'il est, la nature ne pouvait donner à Néron un plus sincère, un plus redoutable accusateur. Il trouve dans ces meurtres tragiques, dans ces débauches étalées au grand jour, le sujet de tableaux inimitables; et ce qui peut expliquer les fureurs de Néron, c'est-à-dire les caprices de sa faiblesse irritable et craintive, échappe presque toujours à ce grand esprit, uniformément impitoyable dans ses jugements. Il n'en a pas moins laissé un magnifique exemple des représailles que peut exercer l'intelligence contre la force qui l'opprime. Et c'est pour lui une gloire singulière que d'avoir infligé à des coupables tout-puissants un châtiment si terrible et si durable, que son nom est resté odieux, comme une perpétuelle menace aux princes despotiques et aux cours corrompues.

Ne jugeons donc point de l'intelligence et de la perversité de Néron par l'audace et par le succès de ses tentatives; car jamais ambitieux, moins capable de s'élever par lui-même, ne fit un chemin plus rapide. En 47, aux jeux Séculaires, paraissant à cheval avec les enfants de la noblesse, à côté de Britannicus, il avait recueilli, sans les comprendre, les applaudisse-

ments du peuple qui, souvent trop fidèle à la mémoire de ceux qu'il a une fois aimés, salua d'acclamations plus vives le sang de Germanicus que l'héritier de l'empire. Ces applaudissements ne diminuaient cependant en rien la distance qui séparait alors Néron du trône. En 52 tout est changé : on voit encore, aux jeux du Cirque, paraître ensemble Néron et Britannicus ; mais Britannicus a la robe prétexte, et Néron, fils adoptif de l'empereur, et à qui un décret du sénat vient de conférer avant l'âge la robe virile, afin qu'il soit apte à gouverner la république, est revêtu de la robe triomphale : c'était un vrai triomphe ; car, dès ce jour, Britannicus vaincu pouvait prévoir sa mort violente et ses humbles funérailles. Mais qui donc avait ainsi rompu le cours naturel des choses et établi Néron en maître dans le palais impérial ? Une femme ambitieuse qui ne pouvait régner qu'en élevant son fils au pouvoir, et qui ne travaillait que pour elle-même. L'habileté de l'ambitieux consiste surtout à intéresser les autres à sa fortune. Néron n'avait pas eu cette peine, puisqu'il avait reçu de la nature l'allié le plus puissant et le plus dévoué. Mais s'il n'est lui-même qu'un instrument dans les mains de sa mère, sa fortune n'est qu'une brillante comédie. D'un autre côté, comment combattre avec avantage cette bienfaitrice impérieuse? Elle a pour elle ses services passés, son influence présente, la grande autorité de son nom. Si elle résiste, elle a de son côté l'armée, et si elle est vaincue l'opinion. Mais voici que Néron trouve dans les fautes de sa mère des prétextes, dans ses précepteurs des alliés, et, pour justifier le meurtre, la voix respectée de Sénèque. Néron est maître enfin de lui-même et de l'empire, mais la tutelle de ses précepteurs lui pèse encore ; qui l'en délivrera ? La maladie emporte Burrhus, la conspiration de Pison compromet Sénèque. Voilà Néron délivré de tous ceux qui l'ont servi. Un ambitieux consommé n'eut pas mieux brisé, les uns après les autres et les uns par les autres, les instruments importuns de sa grandeur. Tous vivent aussi longtemps que leur intérêt est de servir Néron, et disparaissent dès que leur intérêt se sépare du sien et qu'ils commencent à lui peser, au nom de la reconnaissance.

Mais tous ces crimes, si opportuns qu'ils semblent habiles, sont inspirés à Néron, tantôt par les prières d'une femme trop aimée, tantôt par la vanité blessée, tantôt par la voix de la peur qui, pour les âmes faibles, est la voix même de la nécessité. Ce fut cette terreur inexorable qui lui fit tuer Britannicus. Un an après l'avénement de Néron le prince dépossédé qui, dans un gouvernement de sérail, fut mort le jour même, vivait encore à la cour de l'usurpateur. S'il périt, c'est que Néron, effrayé des menaces de sa mère, aime mieux lui ôter les moyens de nuire que d'avoir à la combattre elle-même. On vit bientôt que cette lutte inévitable était ce qu'il redoutait le plus au monde. Il y a quelquefois dans les familles des tendances héréditaires. La mère de Néron était bien la fille de cette Agrippine, dont la fierté démesurée exaspérait le froid Tibère. Elle ne montra ni plus de prudence, ni moins d'orgueil : la réalité du pouvoir lui en était moins chère encore que l'apparence. Il ne lui suffisait pas de régner si elle ne le faisait durement sentir. Faute impardonnable et dangereuse ; ne pas comprendre que ce jeune homme doit paraître le maître et qu'il le désire ardemment, s'obstiner à le traiter en enfant à la face du monde, venir s'asseoir à ses côtés pour recevoir des ambassadeurs ; mettre imprudemment son fils, au sujet d'Acté, entre ses passions et l'obéissance, pour céder ensuite et ravaler l'autorité maternelle par d'indignes complaisances ; ne sont-ce pas là de fausses démarches, signes assurés d'un esprit plus hautain que vraiment né pour l'empire ? L'avertissement de la mort de Britannicus est perdu pour elle ; elle ne sent pas qu'il lui faut renoncer à l'empire, ou du moins qu'il ne faut plus espérer soumettre par la peur cet esprit farouche, que la peur rend énergique, et qui répond à des menaces par des coups de foudre. Britannicus est à peine enseveli qu'elle conspire ; ou plutôt, ce qui est plus imprudent encore, elle feint de conspirer ; elle flatte l'armée et la noblesse ; elle corrompt sa garde, et Néron effrayé la lui retire ; ce qui n'était qu'une manœuvre et qu'un jeu pour Agrippine, mettait Néron à la torture. Ces imprudences d'une part, et cette irritation de l'autre, durèrent de l'année 56 à l'année 60, quatre longues années, pendant lesquelles une haine furieuse, qui devait éclater un jour, s'amassa dans le cœur de Néron. Il fallut cependant, pour en déterminer l'explosion, qu'une femme vînt l'envenimer et l'exaspérer en même temps par des menaces, par des prières, par des railleries, par toutes les ruses de l'amour appliquées à une œuvre sanglante. Poppée sut flatter en Néron ce qu'Agrippine blessait le plus en lui, l'amour de l'indépendance et le besoin de sa dignité ; elle savait que c'est devant la femme qu'il aime qu'un homme redoute le plus de paraître faible, et qu'en traitant Néron d'enfant craintif elle lui arracherait une terrible preuve d'énergie ; et lorsque Néron se fut laissé entraîner à ce crime, lorsqu'il est achevé après mille angoisses, quel abattement, quelle inquiétude ! Il faut pour lui rendre courage l'éclatante approbation du sénat, les applaudissements du peuple, tout ce tumulte qui étourdit agréablement ceux qui redoutent de se voir eux-mêmes et d'entendre leurs pensées.

La mort de Burrhus livra Néron à Tigellinus, car il fut toute sa vie l'élève de quelqu'un. C'est sous cette détestable influence qu'il commence à faire le mal pour le plaisir de le faire. Comment qualifier autrement le meurtre d'Octavie, à qui l'exil convenait si bien. Disons, cependant, que les manifestations du peuple en faveur d'Octavie l'effrayè-

rent, et que les larmes de Poppée lui demandèrent encore ce sang. Les rigueurs qui suivirent le complot de Pison s'expliquent naturellement et nous éclairent encore sur ce qui poussait Néron à ces froides colères où la vie des hommes était comptée pour rien. Ce fut, comme toujours, la terreur; mais, cette fois, portée à ses dernières limites, par la plus effrayante complicité qui eût jamais dévoué un seul homme à la mort. Ces nombreux accusés, qu'on traînait au palais, en dénonçaient d'autres; ceux-ci d'autres encore et, pour comble d'épouvante, les témoins, les juges eux-mêmes étaient tout à coup dénoncés et convaincus. Néron, qui interrogeait lui-même les accusés, était entouré de leurs complices; plusieurs fois une hésitation, un geste inattendu lui sauvèrent la vie. Enfin la plupart se vantaient de leur dessein, le regrettaient tout haut et parlaient de vengeance. Il n'en fallait pas tant pour pousser aux dernières extrémités un esprit si violent et si faible. Il est désormais dégagé de tout scrupule; il tire parti de sa terreur même, étend cette complicité déjà si prodigieuse, y enveloppe Vestinus, le caustique consul, qui l'avait raillé, et Sénèque, le philosophe orgueilleux, qui le blâmait par son silence et qui semblait ne point se pardonner de l'avoir autrefois servi. Cette lutte sans pitié acheva de le dépraver et de rendre ses moindres craintes funestes aux accusés. Un an plus tard, les délateurs abusaient encore avec succès du complot de Pison, pour obtenir des arrêts de mort. Il devint dès lors le ministre et le complaisant d'une foule de meurtriers anonymes et se lança dans les rigueurs inutiles. Nous ne le suivrons pas dans cette carrière. Il nous suffit d'avoir montré avec quelles habitudes de craintive obéissance, il sortit de la tutelle de sa mère, avec quelle faiblesse naturelle il débuta dans le crime et comment il s'endurcit par degrés à répandre le sang.

Nature molle et timide, qu'anime par intervalle une seule passion, l'amour de l'extraordinaire, le goût des choses défendues. On aimait, avant lui, à faire violence à la nature, non pour des entreprises utiles, mais pour la satisfaction stérile d'esprits blasés. Sous Claude, au lac Fucin, on avait réuni en un seul jour et en un même lieu un combat naval, où dix-neuf mille hommes se heurtèrent, un combat de gladiateurs et un festin; la mort pour les uns et pour les autres le plaisir, mêlé d'un enivrant danger, car le festin fut donné dans le lit du lac, subitement mis à sec, et près des convives grondaient les eaux mal contenues. Le célèbre festin de Néron, sur l'étang d'Agrippa, mérite l'attention par un autre caractère. Ce lac et ses rives, retentissant de chœurs et de musique, étincelant de lumières et couverts d'une foule en délire, offrirent un spectacle sans nom, tel que le monde purifié n'en reverra jamais. Suétone nous a laissé une description de ce palais d'or, dont Tacite dit seulement que les architectes, Celer et Séverus, y firent violence à la nature avec une incroyable audace. Ce fut un rêve réalisé, qui calma un instant la fièvre de Néron. Il déclara « qu'il commençait enfin à être logé comme un homme. »

Une société qui se meurt semble parfois tomber en enfance; c'en est un signe que cet amour puéril du plaisir défendu, que cette recherche gratuite du scandale, communs aux grands débauchés de cette époque. Messaline en avait donné la preuve. Nul ne contrariait les désordres de Néron; mais le scandale était nécessaire à ses plaisirs. Il lui fallut des mariages publics et solennels, outrageants pour la religion et pour le bon sens. On sait qu'il jouait au voleur dans les rues de Rome et que ce jeu fut quelquefois sanglant; mais il eût été désolé qu'on l'ignorât et un marché public, au palais, où les objets volés étaient vendus à l'enchère, apprenait à Rome le nom de l'illustre rôdeur de nuit. On lui permit de conduire des chars, il voulut une arène ouverte à tous. On lui permit de monter sur la scène, au théâtre des *Juvénales*, qui n'était qu'un théâtre de société, il voulut pour public Naples, Rome, la Grèce, le monde et, pour complice du scandale, l'aristocratie romaine, dont l'élite dut monter sur la scène. Il était superstitieux par lâcheté, il fut impie par bravade. Il ne respectait que la déesse de Syrie, dit Suétone, encore finit-il par l'insulter grossièrement. Il se baigna dans les eaux sacrées de la fontaine Marcia. Une grave indisposition, dit Tacite, attesta la colère des dieux. Si les dieux s'en irritaient, les Romains ne s'en offensaient guère. Cette société avait pris goût à rire d'elle-même, à triompher de ses propres lois, à braver ses anciennes coutumes. Affronter l'opinion, c'était la flatter secrètement; la mode consistait à violer les convenances, et Néron ne fit qu'apporter au délire universel le secours de son audace et de sa fantaisie inventive.

Si cet homme a été comme le chef de chœur de son siècle, et en a mené bruyamment la sanglante orgie, c'est que le hasard lui a donné la première place, et lui a refusé le privilége de vieillir dans une dépravation tranquille. De là les orages de cette vie souillée; de là surtout les violences, où le despotisme a entraîné cette nature irrésolue. Ce ne sont pas seulement l'amour du pouvoir, la nécessité de le défendre et la peur de le perdre qui ont poussé Néron à tant d'excès; c'est l'enivrement du pouvoir absolu, c'est cette pensée, toujours funeste à la nature humaine, qu'il ne devait de compte qu'à lui-même et que ses volontés étaient sacrées. Il ne put s'abstenir de rien parce qu'il pouvait tout. Sa vie est un honteux exemple du trouble, que jette dans l'âme de l'homme une situation contraire à sa nature, et créée uniquement par la dégradation de ses semblables. La folie en est la suite ordinaire; il en est de plus noble que celle de cet esprit

misérable ; mais toutes ces âmes enivrées ont eu la leur. Tous, en faisant violence à la nature humaine, ont risqué de devenir moins qu'un homme. On observe parfois dans leur destinée la même chute que dans leur intelligence. Néron vécut tout-puissant comme un dieu et il est mort comme un malfaiteur.

Ce passage du *Panégyrique de Trajan* est une satire spirituellement vraie contre ces captations de testaments, qui étaient une des traditions de la politique impériale.

PLINE LE JEUNE A TRAJAN.

..... C'est encore un de tes bienfaits que nos testaments soient respectés, que tu ne sois pas l'héritier de tout le monde, tantôt parce qu'on te nomme, tantôt parce qu'on ne te nomme pas. Les auteurs de testaments faux ou injustes n'y inscrivent pas ton nom comme une garantie. Personne ne met sous la protection de ce nom son ressentiment, son ingratitude, sa colère. On ne te fait pas un legs parce qu'on veut faire tort à quelqu'un, mais parce que tu l'as mérité. Tes amis t'inscrivent dans leurs testaments ; ceux qui te sont étrangers peuvent t'omettre ; entre un simple particulier et le prince, nulle différence, si ce n'est que tu es aimé par une foule d'hommes, parce que, de ton côté, tu les aimes. Agis toujours ainsi, César, et l'expérience nous montrera s'il n'est pas plus profitable non-seulement à la gloire du prince, mais encore à sa fortune, que les citoyens le choisissent librement pour héritier, au lieu de le subir par contrainte. Ton père a répandu beaucoup de bienfaits, et toi de même : ceux qui les ont reçus sont-ils morts sans témoigner leur gratitude, leurs héritiers jouissent pourtant en paix de ces richesses, et rien ne t'en revient, si ce n'est la gloire de les avoir données. La libéralité est douce lorsque l'obligé est reconnaissant; elle devient glorieuse s'il est ingrat. Mais avant toi, qui a jamais préféré à l'argent ce genre de gloire ? Quel prince s'est même contenté de regarder comme son bien cette partie de nos patrimoines qui nous venait d'eux ? Les présents des Césars ne ressemblaient-ils pas comme ceux des rois à des hameçons armés d'une amorce, à des filets recouverts d'un appât ? Mêlés aux fortunes particulières et y fructifiant, ces présents emportaient avec eux, en se retirant, tout ce qu'ils avaient touché.

Une des plus charmantes lettres de Pline [1] nous offre une sorte de tableau d'intérieur plein d'intérêt et d'instruction.

VIE DE SPURINNA.

Pline à Calvisius.

Je ne sais si j'ai jamais passé plus agréablement mon temps que tout récemment dans la compagnie de Spurinna. S'il m'est réservé de vieillir, je souhaite une vieillesse semblable à la sienne. Rien de mieux réglé que son genre de vie ; comme je prends plaisir à contempler le cours invariable des astres ; ainsi aimé-je à voir une vie bien ordonnée, surtout chez les vieillards. Une certaine confusion, un certain trouble ne messied pas aux jeunes gens; mais l'ordre et le repos conviennent aux vieillards; l'activité chez eux serait bien tardive, l'ambition ridicule. Spurinna suit exactement ces sages maximes. Même dans les petites choses de la vie (petites, si on ne les faisait pas tous les jours), il observe un certain ordre et une sorte de périodicité.

Le matin il reste dans sa chambre jusqu'à huit heures, s'habille et fait une promenade d'environ trois milles : exercice pour l'esprit autant que pour le corps; a-t-il avec lui quelques amis, on cause en honnêtes gens; on lui fait une lecture s'il est seul, et même s'il y a du monde lorsque la compagnie le permet. Puis vient le repas, et de nouveau la lecture ou un entretien plus agréable encore. Bientôt il fait une promenade en voiture, prend avec lui sa femme (personne d'un rare mérite) ou quelqu'un de ses amis, comme cela m'arriva dernièrement. Quelle charme, quel douceur dans ce tête à tête ! quel reflet de l'admirable antiquité ! Quelles actions, quels hommes font le sujet de ces entretiens ! Quelles maximes y sont répandues, et avec une modestie de si bon goût qu'on se sent bien éloigné d'écouter une leçon. Au bout de sept milles il descend de voiture, fait un mille à pied, puis rentre chez lui pour le repos ou pour le travail ; car il compose, écrit fort bien les deux langues et excelle dans la poésie lyrique. La douceur, l'harmonie, la vivacité de ses vers sont admirables, et le caractère vénérable du poëte donne un nouveau charme à la poésie.

Lorsqu'on l'avertit que son bain l'attend (l'hiver c'est à trois heures et l'été à deux) il se déshabille, et s'il ne fait pas de vent se promène au soleil. Il joue à la paume avec ardeur, et longtemps ; c'est ainsi qu'il combat la vieillesse. Après le bain il se couche, et en attendant le souper il écoute quelque lecture légère et agréable. Tout ce temps ses amis l'emploient comme lui ou selon leur goût. On sert le souper ; il est élégant et simple, l'argenterie est ancienne et sans ornement. Il a un service en métal de Corinthe, il l'admire sans en être esclave. Souvent une comédie égaye le repas, et le plaisir assaisonne ainsi l'étude. La nuit, même l'été, le trouve encore à table, mais personne ne se lasse d'un repas si agréablement et si poliment prolongé.

Telle est la vie qui conserve à ce vieillard de soixante-dix-sept ans la vue et l'ouie intactes, un corps agile et bien vivant, si bien que sa sagesse accuse seule son grand âge. Voilà la vie que je souhaite, dont je jouis par la pensée, et dans laquelle je me réfugierai en toute hâte,

(1) Liv. III, lettre 1.

aussitôt que l'âge me permettra raisonnablement de sonner la retraite. En attendant, au milieu des agitations qui me fatiguent, Spurinna est ma consolation et mon exemple. Celui-là, comme moi, aussi longtemps que l'a exigé la raison, a accepté les devoirs de la vie publique, les magistratures, le gouvernement des provinces; son loisir est le prix mérité d'un long travail : c'est le même cours, c'est le même terme que je fixe à ma vie; et avec la signature que je te donne ici, viens, si tu me vois emporté au delà de cette limite, me citer en justice, et, ma lettre à la main, me condamner au repos, aussitôt qu'on ne pourra plus me reprocher une oisiveté que mon âge excusera.

L'histoire de ce Pline l'Ancien, qui fut le digne émule de Vespasien, nous montre quels prodiges pouvait accomplir dans la littérature et dans l'administration l'activité romaine, exclue de la guerre et de la politique.

VIE DE PLINE L'ANCIEN [1].

Pline à Macer.

Je suis charmé d'apprendre que tu lis avec tant d'application les œuvres de mon oncle, que tu désires les posséder toutes, et que tu en veux une énumération complète. Je t'en ferai la nomenclature, et je dirai de plus dans quel ordre ils furent écrits; ces notions mêmes ont leur prix pour les connaisseurs.

Son premier ouvrage fut un livre sur *l'Usage du javelot pour les cavaliers;* il l'écrivit lorsqu'il commandait dans la cavalerie : c'est un ouvrage plein de talent et d'exactitude. Puis vient une *Vie de Pomponius Secundus,* en deux livres : il avait été chéri de Pomponius, et crut devoir payer cette dette à la mémoire de son ami. Ses vingt livres sur *Les guerres de Germanie* contiennent toutes nos campagnes contre les Germains. Il servait lui-même en Germanie lorsqu'il commença cet ouvrage, inspiré par un songe. Drusus, qui avait soumis une vaste étendue de la Germanie, était venu le trouver pendant son sommeil, lui recommandant sa mémoire et l'invoquant contre un injuste oubli. Il composa sur *l'Étude de l'éloquence* un traité en trois livres, qu'à cause de leur longueur il divisa en six volumes. Il prend l'orateur au berceau, et le conduit par degrés au faîte de son art. Ses huit livres sur les *Equivoques du langage* furent écrits pendant les dernières années du règne de Néron, dans un temps où la servitude publique rendait périlleuse toute étude libérale et élevée. Il ajouta trente et un livres à l'histoire d'Aufidius Bassus; son *Histoire naturelle* trente-sept livres : vaste ouvrage d'une science étendue, aussi variée que la nature elle-même.

N'es-tu pas surpris qu'un homme si occupé ait pu achever tant d'ouvrages si minutieux et si complets? Ton étonnement sera plus grand encore si tu sais qu'il a paru pendant un certain temps au barreau; qu'il est mort dans sa cinquante-sixième année, et que depuis sa retraite jusqu'à sa mort il fut occupé par l'exercice des plus hautes fonctions, ou laborieusement employé par l'amitié des empereurs; mais son intelligence était prompte, son application incroyable, sa puissance de veille extraordinaire. Il commençait à se servir de lumière aux fêtes de Vulcain, non par religion, mais par amour de l'étude; il travaillait fort avant dans la nuit; l'hiver jusqu'à une heure du matin, quelquefois jusqu'à deux, le plus souvent jusqu'à minuit. Il commandait au sommeil au point de s'endormir et de se réveiller à volonté, au milieu même de son travail.

Avant le jour il allait trouver l'empereur Vespasien (qui, lui aussi, travaillait la nuit), puis il allait exécuter les ordres de l'empereur et revenait travailler chez lui. Après un repas court et léger comme ceux de nos ancêtres, l'été, s'il avait quelque loisir, il s'étendait au soleil, écoutait une lecture, pendant laquelle il prenait des notes et des extraits. Il n'a jamais rien lu sans extraire quelques passages : « Je ne connais pas, disait-il, de si mauvais livre qu'il n'y ait rien de bon à en tirer. » Ensuite il prenait un bain froid, goûtait et dormait un peu; puis, comme s'il commençait une nouvelle journée, il se remettait au travail jusqu'au souper. Pendant le repas, nouvelle lecture, et de sa part quelques remarques rapides. Je me souviens qu'un de ses amis, entendant le lecteur mal prononcer un mot, l'avait interrompu, et lui avait fait répéter le mot : « N'avais-tu pas compris d'abord? » lui dit mon oncle. — Oui, répondit-il.—Eh bien, pourquoi as-tu fait répéter? Ton interruption nous a fait perdre dix vers. » Telle était son économie du temps. L'été il se levait de table en plein jour; l'hiver au commencement de la nuit, comme si une loi l'y eût contraint; et cette vie il la menait au milieu de ses occupations de tout genre et du perpétuel mouvement de Rome.

A la campagne, nul autre intervalle dans ses travaux que le temps de ses bains; et je veux dire le temps où il était dans l'eau : car pendant qu'on le frottait et qu'on l'essuyait il écoutait une lecture ou dictait quelque morceau. En voyage, libre de toute autre occupation, il travaillait toujours. A ses côtés se tenait son secrétaire avec un livre et des tablettes; l'hiver, ce secrétaire avait des gants, et la rigueur de la température ne faisait pas perdre un moment à mon oncle. A Rome, pour la même raison, il était toujours en litière. Je me rappelle avoir été repris par lui pour avoir l'habitude d'aller à pied : « Voilà des heures que tu pourrais ne point perdre, » disait-il. Il appelait perdu tout le temps qui n'était pas donné à l'étude : c'est de cette application que sont sortis tant de volumes; et de plus il m'a laissé d'extraits et de commentaires cent soixante volumes écrits sur les deux côtés du feuillet, et d'une très-fine écriture, ce qui en multiplie le

(1) Pline le Jeune, liv. III, lettre 5.

contenu. Il m'a dit qu'étant contrôleur des finances en Espagne il s'était vu offrir par Largius Licinius 400,000 sesterces pour ces volumes, qui étaient loin, en ce temps-là, d'être aussi nombreux.

En repassant dans son esprit ces immenses lectures et ces longs écrits, ne croirais-tu pas qu'il n'a été occupé ni par les affaires publiques, ni par l'amitié du prince ? Et, d'un autre côté, en contemplant l'assiduité de son travail, n'est-on pas tenté de dire que ses lectures et ses ouvrages n'y répondent pas ? D'une part, tant d'occupations ne doivent-elles pas empêcher tout travail; de l'autre, une telle application ne doit-elle pas tout accomplir ? Aussi ne puis-je m'entendre, sans sourire, appeler laborieux moi qui, si je me compare à mon oncle, suis l'oisiveté même; mais j'ai du moins pour excuse mes fonctions publiques et mes devoirs privés; tandis que ceux-là mêmes qui livrent toute leur vie à l'étude, sont forcés de rougir à côté de lui, en paraissant dormir ou ne rien faire.

Voici une bien longue lettre sur mon oncle, et pourtant je ne voulais que répondre à ta question sur les livres qu'il nous a laissés; mais ces détails seront, je l'espère, aussi agréables que la liste de ses ouvrages. Ton émulation en sera excitée, et tu désireras peut-être non-seulement lire ses œuvres, mais imiter en partie son exemple. Adieu.

Nous détachons de l'admirable recueil écrit sous la tente par Marc Aurèle, quelques pensées, les plus propres à faire connaître cet empereur philosophe qui connut si bien le néant de la vie humaine et qui en accepta si noblement les misères.

FRAGMENTS DE MARC AURÈLE.

L'Asie, l'Europe ne sont que de petits coins de l'univers. Toute la mer n'est qu'une goutte d'eau; le mont Athos, un grain de sable; le siècle présent, un point de l'éternité. Toutes choses sont petites, changeantes, périssables; elles viennent toutes d'en haut; elles viennent de la raison universelle, ou immédiatement, ou par suite d'une première volonté. La gueule même des lions, les poissons et tout ce qu'il y a de malfaisant sont, ainsi que les épines et la boue, des suites ou des accompagnements de choses grandes et belles. Ne t'imagine donc pas que rien soit étranger à celui que tu adores. Pense mieux à l'origine de tout.

—

O univers! tout ce qui te convient m'accommode. Tout ce qui est de saison pour toi ne peut être pour moi ni prématuré ni tardif. O nature! ce que tes saisons m'apportent est pour moi un fruit toujours mûr. Tu es la source de tout, l'assemblage de tout, le dernier terme de tout. Quelqu'un a dit : O chère ville de Cécrops! Pourquoi ne dirais-tu pas du monde : O chère ville du grand Jupiter!

La lumière du soleil est une, quoiqu'on a voie dispersée sur des murailles, sur des montagnes, sur mille autres objets. Il n'y a qu'une matière commune, quoiqu'elle soit divisée en des millions de corps particuliers. Il n'y a qu'une âme, quoiqu'elle se distribue à une infinité de corps organisés qui ont des limites propres. Il n'y a qu'une âme intelligente, quoiqu'elle semble elle-même se partager.

—

Ce qui n'est point utile à la ruche, n'est pas véritablement utile à l'abeille.

—

Tout ce qui arrive est aussi ordinaire et aussi commun que les roses le sont au printemps, et les fruits des arbres en été. Telles sont la maladie, la mort, la calomnie, les conjurations; tel est, en un mot, tout ce qui réjouit ou afflige les sots.

—

Euripide a dit : La terre aime la pluie, et l'air aime à la donner. Il semble que le monde aime à faire tout ce qui devait s'y passer. Je dis donc au monde : Je joins mon amour à ta tien. Ne dit-on pas aussi : *qu'il aime, qu'il a coutume* d'arriver.

—

Tu es une âme qui porte un cadavre, comme l'a dit Epictète.

—

Rappelle-toi souvent les grands exemples de colère, d'honneur, d'infortune, de haine, toute aventure célèbre; puis demande-toi : Qu'est-ce que tout cela est devenu? fumée, cendre, un conte, pas même un conte.

—

Si quelqu'un met devant toi en question comment s'écrit le nom d'Antonin, aussitôt, élevant la voix, tu lui en diras toutes les lettres. Mais si on s'avise de vouloir disputer sur cela, t'amuseras-tu à disputer aussi? ne continueras-tu pas de prononcer tranquillement les lettres l'une après l'autre?

Fais de même dans la vie; souviens-toi que chacun de tes devoirs est composé d'un certain nombre d'actions suivies : il faut les accomplir; et, sans te troubler ni te fâcher contre ceux qui se fâchent, suivre ton objet sans te détourner.

—

Antisthène disait à Cyrus : C'est chose royale de faire le bien et d'être réputé faire le mal.

—

La matière de chaque corps n'est que pourriture. C'est de l'eau, de la poussière, des ossements, de l'ordure. Les marbres sont de simples callosités de la terre; l'or et l'argent ne sont que des sédiments. Ma robe n'est que du poil de bête, et sa couleur de pourpre n'est que le sang d'un coquillage. Tout le reste a le même fond; et même ce qui respire n'est pas de nature différente : tout vient de là et y retourne.

) que toutes choses sont vite englouties : corps par la terre, leur mémoire par le ıps !

—

'lusieurs grains d'encens ont été destinés à ler sur le même autel. Que l'un y tombe s tôt, l'autre plus tard, cette différence st rien.

—

Iippocrate, après avoir traité bien des ma- es, est tombé malade et est mort. Les de- s, après avoir annoncé bien des morts, ont enlevés à leur tour par la Parque. Alexan- , et Pompée, et Caïus César, après avoir si vent détruit de fond en comble des villes ières, après avoir fait périr dans les combats plusieurs milliers d'hommes de cheval et de pied, sont enfin sortis eux-mêmes de la vie. Héraclite, après avoir dit en physicien tant de belles choses sur l'embrasement, est mort le corps plein d'eau et couvert de fiente de vache. La vermine fit mourir Démocrite, et une autre sorte de vermine tua Socrate. Qu'est-ce à dire? Tu t'es embarqué ; tu as navigué ; tu es arrivé : sors du vaisseau. Si c'est pour une autre vie, tout est plein de la Divinité, tu y trouveras des dieux ; si c'est pour être privé de tout sentiment, tu cesseras d'être obsédé par la douleur, par la volupté et d'être assujetti au vase qui te renferme, vase si fort au dessous de toi. Faut-il que ce qui doit servir, commande? Tu es esprit et génie ; le reste n'est que fange et pourriture.

LIVRE HUITIÈME.

LES COMBATS DU CIRQUE. — LES ESCLAVES DE LARGIUS MACÉDO. — LES ESCLAVES DU PRÉFET DE ROME. — LE DISCOURS SUR LA MONTAGNE. — NÉRON ET LES CHRÉTIENS. — PLINE ET LES CHRÉTIENS. — FRAGMENT D'ATHÉNAGORE. — PERPÉTUE ET FÉLICITÉ. — MORT DE JULIEN.

Sénèque, dans une de ses *Lettres à Lucilius*, nous trace un tableau animé du cirque et des jeux sanglants qu'aimait le peuple romain. Le christianisme viendra bientôt sur ce point confirmer la condamnation de la philosophie.

LES COMBATS DU CIRQUE.

Le hasard m'avait conduit au spectacle de midi : je comptais sur des jeux, sur des bouffonneries, sur quelque amusement capable de reposer les yeux de ce sang humain dont on avait été le matin même si prodigue. Bien au contraire, tout ce qu'on avait fait jusque-là n'était que douceur et que pitié ! Maintenant on avait assez de ces bagatelles : voici des meurtres tout purs ; rien sur le corps, aucune arme défensive ; s'offrant tout entiers aux coups, les combattants n'étendent jamais le bras en vain. Cela est beaucoup plus du goût des spectateurs que les luttes ordinaires des gladiateurs accouplés. D'où vient cette préférence ? C'est qu'il n'y a ni casque, ni bouclier pour écarter le fer. Pourquoi ces armes protectrices ? A quoi bon l'escrime ? Ce ne sont là que de fâcheux délais apportés à la mort. Le matin, c'est aux lions et aux ours qu'on jette en proie des hommes ; l'après-midi, c'est aux spectateurs. Ceux qui ont tué sont opposés à ceux qui doivent les tuer à leur tour, et le vainqueur est réservé pour un nouveau meurtre. Pas d'autre issue à ces combats que la mort ; le fer et le feu en décident.

Mais quoi ! quelqu'un a volé ? Hé bien ! il a mérité d'être pendu. Mais il a tué un homme ? Qui a tué, mérite de l'être. Mais toi, malheureux, quel châtiment as-tu mérité pour être condamné à ce spectacle ? « Tue, brûle, frappe. Pourquoi court-il aussi mollement au-devant de l'épée ? Pourquoi frappe-t-il avec si peu d'audace ? Pourquoi meurt-il de si mauvaise grâce ? » C'est par des coups qu'on les pousse au-devant des blessures, et il faut qu'ils s'y présentent la poitrine nue. Mais, du moins, ne comprenez-vous pas que les mauvais exemples retombent sur ceux qui les donnent ? Qu'elle s'écarte de la foule, l'âme faible et facile à détacher du bien ; elle serait trop aisément entraînée avec le plus grand nombre. Les Socrate, les Caton, les Lélius eux-mêmes auraient pu perdre, au milieu d'une multitude qui leur ressemblait si peu, leur vertu naturelle : tant il est vrai qu'aucun de nous, qui nous appliquons à régler nos âmes, n'est de force à supporter l'assaut de vices soutenus d'un aussi grand cortége.

« Ma patrie, mon asile, ma loi, ma règle du juste et de l'injuste, c'est mon maître, » dit avec vérité un esclave dans une comédie de Ménandre. Contre un maître injuste, l'esclave n'avait nul recours ; il fallait tout souffrir en silence. Mais l'homme qui est réduit à la condition d'animal domestique se souvient parfois qu'il est né pour un autre rôle et s'en venge de sa servitude. Une lettre de Pline[1] présente vivement un de ces drames domestiques que les lois les plus rigoureuses étaient impuissantes à prévenir.

LES ESCLAVES DE LARGIUS MACÉDO.

Pline à Acilius.

Largius Macédo, qui a été préteur, a souffert de la part de ses esclaves un traitement affreux, et dont une simple lettre ne peut donner l'idée. D'ailleurs, c'était un maître superbe et cruel : il avait trop oublié qu'il était le fils d'un père esclave, ou peut-être il s'en souvenait trop. Il prenait un bain à sa villa de Formies ; tout à coup ses enclaves l'entourent ; l'un le saisit à la gorge, l'autre le frappe au visage, un autre lui meurtrit la poitrine ; ils le croient mort, et, pour s'en assurer, ils le jettent sur les dalles échauffées de la salle de bains. Soit qu'il ne sentît rien, soit qu'il feignît de ne rien sentir, immobile et roide, ils furent persuadés qu'il était bien mort. Alors ils l'emportent, comme si la chaleur du bain l'avait tué. Ses esclaves restés fidèles, ses servantes le reçoivent avec des cris et des gémissements. Ce bruit le réveille ; la fraîcheur du lieu le ranime ; il ouvre les yeux, se remue, et, se voyant en sûreté, montre qu'il est vivant. Ses meurtriers s'enfuient ; la plupart sont déjà pris, on cherche les autres. Pour lui, ranimé à grand'peine pendant quelques jours, il fut vengé vivant encore, comme on venge les morts. Tu vois quels dangers, à quels outrages, à quels jeux de la fortune nous sommes exposés. Et il n'est

(1) Liv. III, lettre 14.

ın de nous qui doive être rassuré parce se sait indulgent et doux. Car les esclatuent leur maître, non parce qu'ils l'ont digne de mort, mais par amour du crime. ı voilà assez sur cet événement. Qu'y a-t-il re de nouveau? Rien. Mais il me reste de ace, et il faut profiter du loisir d'un jour ête. J'ajouterai donc ce qui me vient à rit bien à propos au sujet de ce même édo. Un jour, aux bains publics de Rome, arriva une chose remarquable et qui, on t de le voir, était un présage de l'avenir. hevalier romain, qui barrait le passage, fut rement touché de la main par un esclave sé : le chevalier se retourna et frappa d'un mal dirigé, non l'esclave, mais Macédo même. Le coup était si fort que Macédo t tomber. C'est ainsi que le bain lui fut par degrés, et qu'il y trouva d'abord un nt, puis une mort violente.

---

cite (liv. XIV) a conservé le discours d'un sér qui réclame l'application de la loi romaine quatre cents esclaves du préfet de Rome. Telles nt les sanglantes iniquités qui découlaient de lavage, et sans lesquelles il ne pouvait subr.

LES ESCLAVES DU PRÉFET DE ROME.

.. 42. Peu de temps après, le préfet de ıe, Pédanius Secundus, fut assassiné par propre esclave, outré qu'on lui refusât sa té après être convenu du prix.... Comme llait, d'après une loi ancienne, traîner au olice tous les esclaves qui avaient habité le même toit, il y eut, en faveur de ces cents, un concours de peuple qui alla jusla sédition; et, dans le sénat même, plurs blâmaient hautement cette rigueur exive : la plupart opinaient toutefois pour le ıtien de la sévérité. Parmi ces derniers, ıs Cassius, au lieu de dire simplement son , prononça le discours suivant :

). « Souvent, pères conscrits, j'ai assisté s délibérations lorsqu'on demandait au séde nouveaux décrets contraires aux lois et institutions anciennes. Vous ne m'avez t vu les combattre : non que je ne crusse les anciens règlements plus sagement coms et bien préférables aux innovations qu'on substituait; mais j'ai craint que cet amour ssif pour les maximes antiques ne fût im- au désir secret de relever la science dont fait mon étude[1]. D'ailleurs, je voulais ne t affaiblir, par des contradictions fréquenle peu d'autorité que peuvent avoir mes et la conserver tout entière pour le moto où la république aurait besoin de conseils. ıoment est venu. Un consulaire vient d'être ssiné dans sa propre maison par un esclave, sans qu'aucun autre ait prévenu ou décelé le complot, tandis que le sénatus-consulte qui les menaçait tous du supplice subsistait dans toute sa rigueur. Maintenant, décernez l'impunité. Qui de nous se rassurera sur sa dignité, lorsque la préfecture de Rome n'a point sauvé Pédanius? sur une maison nombreuse, lorsque Pédanius s'est vu égorger au milieu de quatre cents esclaves? Et quel esclave, désormais, donnera du secours à son maître, lorsque l'intérêt de leur vie les laisse indifférents sur la nôtre? Dira-t-on, comme on ne rougit point de le supposer, que l'injustice a provoqué la vengeance du meurtrier, comme si l'argent qu'il avait offert . . . . . eût été un patrimoine de ses aïeux? Faisons donc mieux : légitimons, consacrons un pareil attentat.

44. « Est-on tenté d'appuyer par des arguments ce qui a été établi par les plus sages des hommes? Mais s'il nous fallait statuer sur ces objets pour la première fois, croit-on qu'un esclave forme le projet de tuer son maître sans que la moindre menace lui échappe, sans que la moindre indiscrétion le trahisse? Je veux que son dessein soit impénétrable; je veux qu'il prépare ses armes sans qu'on le sache; mais franchira-t-il la garde, portera-t-il une lumière, enfoncera-t-il les portes, consommera-t-il le meurtre sans que personne le sache encore? Non, mille indices annoncent toujours le crime. Si l'on force à le révéler, nous pourrons vivre seuls au milieu d'esclaves nombreux, tranquilles au milieu d'esclaves inquiets; enfin s'il faut périr, nous périrons vengés d'esclaves criminels. Nos ancêtres redoutaient le caractère de l'esclavage au temps même où les esclaves, naissant dans les mêmes champs, sous les mêmes toits, puisaient, avec le jour, l'attachement pour leurs maîtres. Mais depuis que nous avons dans nos foyers toutes les nations ensemble, de mœurs si opposées, de religions si bizarres, souvent même n'en ayant point, ce vil ramas de barbares ne peut plus se contenir que par la crainte. Quelques innocents périront, je le sais; mais quand une armée a fui et qu'on la décime, les braves tirent au sort ainsi que les lâches. Point de grands exemples sans des injustices particulières, qui disparaissent devant les grandes considérations de l'utilité publique. »

45. Personne n'osa combattre seul cet avis de Cassius; on n'y répondait que par des clameurs confuses en faveur du nombre, du sexe, ou de l'âge de ces victimes, la plupart visiblement innocentes. Toutefois le parti qui décernait le supplice prévalut; mais on ne pouvait exécuter l'arrêt; la multitude s'était attroupée; elle s'armait de pierres et de flambeaux. Néron réprimanda le peuple par un édit, et fit border de nombreux détachements le chemin par où ces infortunés furent conduits au supplice.

---

[1] Tacite dit ailleurs, de C. Cassius, qu'il était le prejurisconsulte de son temps.

Le *Discours sur la montagne*, dans l'Evangile de saint Matthieu, est à la fois la plus précise et la plus sublime exposition des nouvelles doctrines que le christianisme apportait dans le monde.

LE DISCOURS SUR LA MONTAGNE.

Chapitre V.

1. Jésus voyant tout ce peuple, monta sur une montagne, où, s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de lui;
2. Et, ouvrant sa bouche, il les enseignait en disant :
3. Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.
4. Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.
5. Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.
6. Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.
7. Bienheureux ceux qui sont miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde.
8. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.
9. Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.
10. Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.
11. Vous êtes heureux lorsque les hommes vous chargeront de malédictions et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront faussement toute sorte de mal contre vous, à cause de moi.
12. Réjouissez-vous *alors*, et tressaillez de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans les cieux : car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui ont été avant vous.
13. Vous êtes le sel de la terre. Si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on ? Il n'est plus bon à rien qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes.
14. Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne peut être cachée;
15. Et *on n'allume point* une lampe pour la mettre sous le boisseau; mais on la met sur un chandelier afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison.
16. Ainsi, que votre lumière luise devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père, qui est dans les cieux.
17. Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes : je ne suis pas venu les détruire, mais les accomplir.
18. Car je vous dis, *en vérité*, que le ciel et la terre ne passeront point, que tout ce qui est dans la loi ne soit accompli parfaitement jusqu'à un seul iota et à un seul point.
19. Celui donc qui violera l'un de ces moindres commandements, et qui apprendra aux hommes à les violer, sera regardé dans le royaume des cieux comme le dernier; mais celui qui fera et enseignera sera grand dans le royaume des cieux.
20. Car je vous dis que si votre justice n'est pas plus abondante que celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.
21. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point; et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement.
22. Mais moi je vous dis que quiconque se mettra en colère contre son frère méritera d'être condamné par le jugement; que celui qui dira à son frère : *raca*, méritera d'être condamné par le conseil; et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, méritera d'être condamné au feu de l'enfer.
23. Si donc, lorsque vous présentez votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous,
24. Laissez là votre don devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don.
25. Accordez-vous au plus tôt avec votre adversaire, pendant que vous êtes en chemin avec lui, de peur que votre adversaire ne vous livre au juge, et que le juge ne vous livre au ministre de la justice, et que vous ne soyez mis en prison.
26. Je vous dis, *en vérité*, que vous ne sortirez point de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole.
27. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne commettrez point d'adultère.
28. Mais moi je vous dis que quiconque aura regardé une femme avec un *mauvais* désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur.
29. Si votre œil droit vous scandalise, arrachez-le et jetez-le loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un des membres de votre corps périsse, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer.
30. Et si votre main droite vous scandalise, coupez-la et la jetez loin de vous; car il vaut mieux pour vous qu'un des membres de votre corps périsse, que si tout votre corps était jeté dans l'enfer.
31. Il a été dit encore : Quiconque veut renvoyer sa femme, qu'il lui donne un écrit par lequel il déclare qu'il la répudie.
32. Et moi je vous dis que quiconque aura renvoyé sa femme, si ce n'est en cas d'adultère, la fait devenir adultère; et que quiconque épouse celle que son mari aura renvoyée, commet un adultère.
33. Vous avez encore appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne vous parjurerez point, mais vous vous acquitterez envers le Seigneur des serments que vous aurez faits.
34. Et moi je vous dis que vous ne jurez

en aucune sorte, ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu;

35. Ni par la terre, parce qu'elle sert *comme* d'escabeau à ses pieds; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi.

36. Vous ne jurerez pas aussi par votre tête, parce que vous ne pouvez en rendre un seul cheveu blanc ou noir.

37. Mais contentez-vous de dire : Cela est, cela est; ou cela n'est pas, cela n'est pas; car ce qui est de plus vient du mal.

38. Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, et dent pour dent.

39. Et moi je vous dis de ne point résister au mal *que l'on veut vous faire;* mais si quelqu'un vous a frappé sur la joue droite, présentez-lui encore l'autre.

40. Si quelqu'un veut plaider contre vous pour vous prendre votre robe, abandonnez-lui votre manteau.

41. Et si quelqu'un veut vous contraindre à faire mille pas avec lui, faites-en encore deux mille.

42. Donnez à celui qui vous demande, et ne rejetez point celui qui veut emprunter de vous.

43. Vous avez appris qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi.

44. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent; et priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient;

45. Afin que vous soyez les enfants de votre Père, qui est dans les cieux, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.

46. Car si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompense *en* aurez-vous? Les publicains ne le font-ils pas aussi?

47. Et si vous ne saluez que vos frères, que faites-vous en cela de plus *que les autres?* Les païens ne le font-ils pas aussi?

48. Soyez donc, vous autres, parfaits comme votre Père céleste est parfait.

Chapitre VI.

1. Prenez garde à ne pas faire vos bonnes œuvres devant les hommes, pour en être regardés; autrement vous n'en recevrez point la récompense de votre Père, qui est dans les cieux.

2. Lors donc que vous donnerez l'aumône, ne faites point sonner la trompette devant vous, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être honorés des hommes. Je vous dis, en vérité, qu'ils ont reçu leur récompense.

3. Mais lorsque vous ferez l'aumône, que votre main gauche ne sache point ce que fait votre main droite;

4. Afin que votre aumône soit dans le secret; et votre Père, qui voit *ce qui se passe* dans le secret, vous en rendra la récompense.

5. De même, lorsque vous priez, ne ressemblez pas aux hypocrites, qui affectent de prier en se tenant debout dans les synagogues et aux coins des rues, pour être vus des hommes. Je vous dis, en vérité, qu'ils ont reçu leur récompense.

6. Mais vous, lorsque vous voudrez prier, entrez dans votre chambre, et, la porte en étant fermée, priez votre Père dans le secret; et votre Père, qui voit *ce qui se passe* dans le secret, vous en rendra la récompense.

7. N'affectez pas de parler beaucoup dans vos prières, comme les païens qui s'imaginent que c'est par la multitude des paroles qu'ils méritent d'être exaucés.

8. Ne vous rendez donc pas semblables à eux; parce que votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

9. Vous prierez donc de cette manière : Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié;

10. Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

11. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour;

12. Et remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons à ceux qui nous doivent;

13. Et ne nous abandonnez point à la tentation; mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

14. Car si vous pardonnez aux hommes les fautes qu'ils font *contre vous*, votre Père céleste vous pardonnera aussi vos péchés.

15. Mais si vous ne pardonnez point aux hommes, *lorsqu'ils vous ont offensés*, votre Père ne vous pardonnera point non plus vos péchés.

16. Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes comme les hypocrites; car ils affectent de paraître avec un visage défiguré, afin que les hommes connaissent qu'ils jeûnent. Je vous dis, en vérité, qu'ils ont reçu leur récompense.

17. Mais vous, lorsque vous jeûnez, parfumez votre tête et lavez votre visage;

18. Afin de ne pas faire paraître aux hommes que vous jeûnez, mais à votre Père qui est présent à ce qu'il y a de plus secret; et votre Père, qui voit *ce qui se passe* dans le secret, vous en rendra la récompense.

19. Ne vous faites point de trésors dans la terre, où la rouille et les vers les mangent, et où les voleurs les déterrent et les dérobent.

20. Mais faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille, ni les vers ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent;

21. Car où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

22. Votre œil est la lampe de votre corps; si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux.

23. Mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. Si donc la lumière qui

est en vous *n'est que* ténèbres, combien seront grandes les ténèbres mêmes !

24. Nul ne peut servir deux maîtres ; car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il se soumettra à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez servir Dieu et les richesses.

25. C'est pourquoi je vous dis : Ne vous inquiétez point où vous trouverez de quoi manger pour *le soutien* de votre vie, ni d'où vous aurez des vêtements pour couvrir votre corps ; la vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ?

26. Considérez les oiseaux du ciel. Ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, et ils n'amassent rien dans les greniers ; mais votre Père céleste les nourrit : n'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux ?

27. Et qui est celui d'entre vous qui puisse, avec tous ses soins, ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée ?

28. Pourquoi aussi vous inquiétez-vous pour le vêtement ? Considérez comment croissent les lis des champs ; ils ne travaillent point ; et ils ne filent point ;

29. Et cependant je vous déclare que Salomon même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux.

30. Si donc Dieu a soin de vêtir de cette sorte une herbe des champs, qui est aujourd'hui, et qui sera demain jetée dans le four, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi !

31. Ne vous inquiétez donc point en disant : Que mangerons-nous, ou que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ?

32. Comme font les païens qui recherchent toutes ces choses ; car votre Père sait que vous en avez besoin.

33. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus.

34. C'est pourquoi ne soyez point en inquiétude pour le lendemain ; car le lendemain aura soin de lui-même : à chaque jour suffit son mal.

Chapitre VII.

1. Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés ;

2. Car vous serez jugés selon que vous aurez jugé les autres ; et on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis *envers eux*.

3. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, vous qui ne voyez pas une poutre dans votre œil ?

4. Ou comment dites-vous à votre frère : Laissez-moi tirer une paille de votre œil, vous qui avez une poutre dans le vôtre ?

5. Hypocrites, ôtez premièrement la poutre de votre œil, et alors vous verrez comment vous pourrez tirer la paille de l'œil de votre frère.

6. Gardez-vous bien de donner les choses saintes aux chiens, et ne jetez point vos perles devant les pourceaux ; de peur qu'ils ne vous foulent sous leurs pieds, et que, se tournant *contre vous*, ils ne vous déchirent.

7. Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; frappez *à la porte* et on vous ouvrira.

8. Car quiconque demande, reçoit ; et qui cherche, trouve ; et on ouvrira à celui qui frappe *à la porte*.

9. Aussi qui est l'homme d'entre vous qui donne une pierre à son fils lorsqu'il lui demande du pain ?

10. Ou s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ?

11. Si donc étant méchants comme vous êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père, qui est dans les cieux, donnera-t-il les *vrais* biens à ceux qui les lui demandent ?

12. Faites donc aux hommes tout ce que vous voulez qu'ils vous fassent ; car c'est là la loi et les prophètes.

13. Entrez par la porte étroite, parce que la porte de la perdition est large, et le chemin qui y mène spacieux ; et il y en a beaucoup qui y entrent.

14. Que la porte de la vie est petite, que la voie qui y mène est étroite, et qu'il y en a peu qui la trouvent !

15. Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, et qui, au dedans, sont des loups ravissants.

16. Vous les connaîtrez par leurs fruits : peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ?

17. Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits ; et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits.

18. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais arbre ne peut en produire de bons.

19. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

20. Vous les reconnaîtrez donc par leurs fruits.

21. Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais celui-là *seulement* y entrera qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux.

22. Plusieurs me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom, et n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ?

23. Et alors je leur dirai hautement : Je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites des œuvres d'iniquité.

24. Quiconque donc entend ces paroles que je dis, et les pratique, sera comparé à un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre ;

25. Et *lorsque* la pluie est tombée, *que* les fleuves se sont débordés, *que* les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle

n'est point tombée parce qu'elle était fondée sur la pierre.

26. Mais quiconque entend ces paroles que je dis, et ne les pratique point, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable;

27. Et *lorsque* la pluie est tombée, *que* les fleuves se sont débordés, *que* les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée et la ruine en a été grande.

28. Or Jésus ayant achevé tous ces discours, les peuples étaient dans l'admiration de sa doctrine;

29. Car il les instruisait comme ayant autorité, et non pas comme les scribes, ni *comme* les pharisiens.

On voit dans Tacite (liv. xv, ch. 44) comment furent détournés sur les chrétiens les ressentiments populaires soulevés par le grand incendie de Rome.

NÉRON ET LES CHRÉTIENS.

Ni les secours humains, ni les largesses du prince, ni les expiations religieuses ne pouvaient rien contre les bruits infamants qui attribuaient l'incendie aux ordres de Néron. Pour détruire ces bruits il chercha des coupables, et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux abhorrés pour leurs infamies, qu'on appelait vulgairement chrétiens. Le Christ, qui leur donna son nom, avait été condamné au supplice sous Tibère, par le procurateur Ponce Pilate : ce qui réprima pour le moment cette exécrable superstition; mais bientôt le torrent se déborda de nouveau, non-seulement dans la Judée où il avait pris sa source, mais jusque dans Rome même où viennent enfin se rendre et se grossir tous les déréglements et tous les crimes. On commença par se saisir de ceux qui s'avouaient chrétiens, et ensuite, sur leur déposition, d'une multitude immense, qui fut moins convaincue d'avoir incendié Rome que de haïr le genre humain : à leur supplice on ajoutait la dérision; on les enveloppait de peaux de bêtes pour les faire dévorer par des chiens; on les attachait en croix, ou l'on enduisait leurs corps de résine, et l'on s'en servait la nuit comme de flambeaux pour s'éclairer. Néron avait cédé ses propres jardins pour ce spectacle, et, dans le même temps, il donnait des jeux au Cirque, se mêlant parmi le peuple, en habit de cocher, ou conduisant des chars. Aussi, quoique coupables et dignes des derniers supplices, on se sentit ému de compassion pour ces victimes qui semblaient immolées moins au bien public qu'aux passe-temps d'un barbare.

Voici la curieuse lettre que Pline (liv. x, lettre 97) adresse à Trajan sur les poursuites dirigées contre les chrétiens; quoique l'authenticité de cette lettre ne soit pas universellement admise, elle est intéressante et instructive.

PLINE ET LES CHRÉTIENS.

Pline à Trajan.

J'ai coutume, seigneur, de te soumettre toutes les questions que je n'ose résoudre; et qui peut mieux que toi fixer mes incertitudes, ou suppléer à mon ignorance? Je n'ai jamais pris part aux procès des chrétiens : j'ignore donc dans quelles circonstances et jusqu'où il faut les punir; je ne sais comment on procède contre eux. Que de difficultés je n'ose trancher! Faut-il tenir compte de l'âge, ou ne mettre aucune différence entre l'extrême jeunesse et l'âge mûr? Faut-il avoir égard au repentir, ou celui qui a été une fois chrétien ne gagnera-t-il rien à cesser de l'être? Enfin est-ce le nom seul de chrétien, même pur de tout crime, ou seulement les crimes qui accompagnent ce nom qu'il faut punir? En attendant, voici quelle règle j'ai suivie envers ceux qui m'étaient dénoncés comme chrétiens. Je leur dis : Êtes-vous chrétiens? S'ils font deux et trois fois profession de l'être, je les menace du supplice; s'ils persévèrent, je les y fais conduire. Et en effet, que le fait qu'ils avouent soit innocent ou coupable, je ne doute pas qu'il ne faille punir un tel esprit de résistance, une obstination si inflexible. Parmi ces insensés quelques-uns étaient citoyens romains : je les ai inscrits comme devant être envoyés à Rome.

Ces débats mêmes, selon l'usage, firent bientôt croître le nombre des accusations; et plusieurs cas particuliers se présentèrent. On m'apporta un mémoire sans signature, dénonçant une foule de personnes qui nient être chrétiennes, ou l'avoir jamais été. Lorsque, selon mes ordres, et à mon exemple, ces accusés eurent invoqué les dieux et sacrifié avec l'encens et le vin devant ton image que j'avais fait placer dans cette intention parmi les statues des dieux, lorsqu'en outre ils eurent maudit le nom du Christ (action à laquelle rien, dit-on, ne peut contraindre ceux qui sont véritablement chrétiens), j'ai cru devoir les acquitter.

D'autres, accusés par des témoins, s'avouèrent chrétiens, et bientôt renoncèrent à se dire tels. Quelques-uns avouèrent qu'ils avaient été chrétiens, et protestèrent qu'ils ne l'étaient plus, les uns depuis trois ans, les autres depuis nombre d'années, quelques-uns même depuis vingt ans : tous ils adorèrent ton image et celles des dieux, et maudirent le Christ. «Tout leur crime, ou plutôt toute leur erreur était, disaient-ils, de s'assembler à jour fixe, avant le lever du soleil, et de chanter ensemble un hymne au Christ comme à un dieu. Ils s'engageaient par serment, non pas à commettre quelque mauvaise action, mais à ne se souiller ni d'une escroquerie, ni d'un vol, ni d'un adultère, ni d'un parjure, ni d'un faux témoignage; puis ils se séparaient pour se réunir de nou-

veau dans un repas commun et innocent. Ils avaient même renoncé à cet usage après l'édit par lequel, selon tes ordres, j'avais interdit les sociétés secrètes. » Ces déclarations ne m'ont fait juger que plus nécessaire de mettre à la torture deux servantes qui, disait-on, les assistaient dans leur culte, et de leur arracher la vérité; mais je n'ai trouvé rien autre chose qu'une absurde et excessive superstition.

J'ai donc arrêté ces poursuites, et je viens te consulter. L'affaire me paraît digne de tes conseils, surtout à cause du grand nombre de ceux qui sont en danger; car une foule de personnes de tout âge, de tout rang et des deux sexes y sont et y seront enveloppées : ce ne sont pas seulement les villes, mais les villages et les champs qui sont infectés de cette superstition contagieuse; et pourtant il y a moyen de l'arrêter et de la guérir. En effet les temples abandonnés naguère commencent à se remplir; les solennités longtemps interrompues ont repris leur cours; et, de toutes parts, viennent des victimes qui naguère trouvaient bien peu d'acheteurs. Tout fait donc penser que cette foule d'hommes peut se corriger si on ouvre un chemin au repentir.

Réponse de Trajan.

Tu as bien fait, mon cher Pline, de conduire ainsi le procès des chrétiens que l'on t'a dénoncés. Il est impossible d'établir à ce sujet une règle universelle et strictement immuable. Ceux que l'on cite devant toi et qu'on accuse, il les faut punir; mais cependant celui qui nie être chrétien, et qui le prouve en invoquant nos dieux, eût-il été suspect dans le passé, que son repentir lui attire un pardon. Quant aux mémoires non signés, en aucun genre d'accusation il n'en faut tenir compte : c'est un détestable exemple qu'il ne convient pas à notre siècle de donner.

Ce passage d'Athénagore (traduction de Fleury) nous montre, sinon ce qu'étaient les premiers chrétiens, du moins ce qu'ils voulaient être, quel était pour eux l'idéal d'une vie chrétienne vraiment détachée du monde.

FRAGMENT D'ATHÉNAGORE.

Chez nous vous trouverez des ignorants, des ouvriers, de vieilles femmes qui ne pourraient peut-être pas montrer par des raisonnements la vérité de notre doctrine; ils ne font pas de discours, mais ils font de bonnes œuvres. Aimant notre prochain comme nous-mêmes, nous avons appris à ne point frapper ceux qui nous frappent, à ne point faire de procès à ceux qui nous dépouillent, et si l'on nous demande notre tunique, nous offrons encore notre manteau. Selon la différence des années, nous regardons les uns comme nos pères et nos enfants, les autres comme nos frères et nos sœurs; nous honorons les personnes plus âgées comme nos pères et nos mères. L'espérance d'une autre vie nous fait mépriser la vie présente et jusqu'aux plaisirs de l'esprit.

Le martyre de Perpétue, femme noble de vingt-deux ans, et de l'esclave Félicité, est un des plus touchants épisodes des *Actes sincères*. Nous en détachons quelques fragments, qui nous semblent donner une juste idée des épreuves imposées aux chrétiens fidèles à leur croyance.

PERPÉTUE ET FÉLICITÉ.

..... « Le bruit se répandit que nous devions être interrogés. Mon père vint de la ville à la prison, accablé de tristesse; il me disait : Ma fille, prends pitié de mes cheveux blancs! aie pitié de moi! Si je suis digne que tu m'appelles ton père, si je t'ai moi-même élevée jusqu'à cet âge, si je t'ai préférée à tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes! Regarde ta mère, regarde ton fils qui ne pourra vivre après toi : quitte cette fierté, de peur de nous perdre tous; car aucun de nous n'osera plus parler s'il t'arrive quelque malheur.

« Mon père s'exprimait ainsi par tendresse, me baisant les mains, se jetant à mes pieds, pleurant, ne me nommant plus sa fille, mais *sa dame*. Je le plaignais, voyant que de toute ma famille il serait le seul à ne se pas réjouir de notre martyre. Je lui dis pour le consoler : Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu : car sachez que nous ne sommes point en notre puissance, mais en la sienne. Il se retira contristé.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous chercher pour être interrogés. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, il s'amassa un peuple infini. Nous montâmes au tribunal. . . . . .
Le procureur Hilarien me dit : Epargne la vieillesse de ton père; épargne l'enfance de ton fils; sacrifie pour la prospérité des empereurs. — Je n'en ferai rien, répondis-je. — Es-tu chrétienne? me dit-il. Et je répliquai : Je suis chrétienne. Comme mon père s'efforçait de me tirer du tribunal, Hilarien commanda qu'on l'en chassât, et il reçut un coup de baguette; je le sentis comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je souffris de voir mon père maltraité dans sa vieillesse! Alors Hilarien prononça notre sentence, et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. Nous retournâmes joyeux à la prison [1]. . . . . .

.... « Le jour de devant le combat on leur donna, suivant la coutume, le dernier repas, que l'on appelait le *souper libre*, et qui se faisait en public; mais les martyrs le convertirent en une agape. Ils parlaient au peuple avec leur fermeté ordinaire. . . . . .

(1) Jusqu'ici c'est Félicité qui parle. Les témoins de son martyre en ont raconté la fin.

Remarquez bien nos visages, disaient-ils, afin de nous reconnaître au jour du jugement.

« Celui du combat étant venu, les martyrs sortirent de la prison pour l'amphithéâtre comme pour le ciel, gais, plutôt émus de joie que de crainte. Perpétue suivait d'un visage serein et d'un pas tranquille, comme une personne chérie de Jésus-Christ, baissant les yeux pour en dérober aux spectateurs la vivacité. Félicité était ravie de se bien porter de sa couche récente, pour combattre les bêtes. Etant arrivée à la porte, on les voulut obliger, suivant la coutume, à prendre les ornements de ceux qui paraissaient à ce spectacle. C'était pour les hommes un manteau rouge, habit des prêtres de Saturne ; pour les femmes une bandelette autour de la tête, symbole des prêtresses de Cérès. Les martyrs repoussèrent ces livrées de l'idolâtrie. . . . . .

« Perpétue et Félicité furent dépouillées et mises dans des filets pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple en eut horreur voyant l'une si délicate, et l'autre qui venait d'accoucher : on les retira, et on les couvrit d'habits flottants. Perpétue fut secouée la première, et tomba sur le dos : elle se mit en son séant, et voyant son habit déchiré par le côté, elle le retira pour se couvrir la cuisse, plus attentive à la pudeur qu'à la souffrance. Elle renoua ses cheveux épars, pour ne pas paraître en deuil, et voyant Félicité toute froissée, elle lui donna la main afin de l'aider à se relever. Elles allèrent ainsi vers la porte Sana-Vivaria, où Perpétue fut reçue par un catéchumène nommé Rustique. Alors elle s'éveilla comme d'un profond sommeil, et commença à regarder autour d'elle, en disant : Je ne sais quand on nous exposera à cette vache. On lui dit ce qui s'était passé, elle ne le crut que lorsqu'elle vit sur son corps et sur son habit des marques de ce qu'elle avait souffert. Elle fit appeler son frère, et s'adressant à lui et à Rustique, elle leur dit : Demeurez fermes dans la foi ; aimez-vous les uns les autres, et ne soyez point scandalisés de nos souffrances... Le peuple demanda qu'on les ramenât au milieu de l'amphithéâtre. Les martyrs y allèrent d'eux-mêmes, après s'être donné le baiser de paix. Félicité tomba en partage à un gladiateur maladroit qui la piqua entre les os et la fit crier ; car ces exécutions des bestiaires demi-morts étaient l'apprentissage des nouveaux gladiateurs. Perpétue conduisit elle-même à sa gorge la main errante du confecteur. »

Julien mourut avec fermeté, en philosophe et en soldat. Ammien Marcellin (liv. XXV, ch. 3) nous a conservé ses dernières paroles.

MORT DE JULIEN.

« Amis, dit-il, le temps est venu de quitter la vie : ce que la nature me redemande, débiteur de bonne foi, je le lui rends allégrement. Toutes les maximes des philosophes m'ont appris combien l'âme est d'une substance plus fortunée que le corps. Je sais aussi que les immortels ont souvent envoyé la mort à ceux qui les révèrent, comme la plus grande récompense. Les douleurs insultent aux lâches, et cèdent aux courageux. J'espère avoir conservé sans tache la puissance que j'ai reçue du ciel et qui en découle par émanation. Je remercie le Dieu éternel de m'enlever du monde au milieu d'une course glorieuse. Celui qui désire la mort lorsque le temps n'en est pas venu, ou qui la redoute lorsqu'elle est opportune, manque également de cœur....

« Je n'ai plus la force de parler. Je m'abstiens de désigner un empereur, dans la crainte de me tromper sur le plus digne, ou d'exposer celui que j'aurais jugé le plus capable, si mon choix n'était pas suivi : en fils tendre et en homme de bien, je souhaite que la république trouve après moi un chef intègre. »

D'ailleurs, il semble avoir compris qu'il dévouait sa vie à une illusion en voulant détourner son siècle du courant qui l'emportait au christianisme. On dirait qu'il s'est raillié de lui-même dans ce passage du *Misopogon*, où il raconte sa visite, un jour de fête, à un lieu consacré.

Je me figurais d'avance une pompe magnifique ; je ne rêvais que victimes, libations, parfums, chœurs de beaux enfants dont l'âme était aussi pure que leur robe était blanche. J'entre dans le temple, je n'y trouve ni encens, ni gâteaux, ni victimes.... J'interroge le prêtre, je demande ce que la ville sacrifiera aux dieux dans cette fête solennelle. « Voici une oie que j'apporte de ma maison, » me répondit-il.

LIVRE NEUVIÈME.

FRAGMENT DE SALVIEN. — LES HUNS. — ATTILA. — PAROLE D'ATAULPHE. — LE MAGICIEN SCANDINAVE. — L'ÉPREUVE DE L'EAU BOUILLANTE. — PROLOGUE DE LA LOI SALIQUE. — CLOVIS ET RAGNACAIRE. — MEURTRE DES FILS DE CLODOMIR. — CHARLEMAGNE. — L'ÉPÉE DE ROLAND. — UN CHAPITRE DU KORAN. — FRAGMENTS DU BORDA.

Salvien (*de Gubernatione Dei*, lib. IV), oppose les vertus des barbares aux vices qui épuisaient l'empire romain, donne sur leur caractère particulier quelques indications intéressantes.

FRAGMENT DE SALVIEN.

Vous pensez être meilleurs que les barbares; ils sont hérétiques, dites-vous, et vous êtes orthodoxes.... Je réponds que par la foi nous sommes meilleurs, mais par notre vie je dis, avec larmes, que nous sommes pires. Vous connaissez la loi, et vous la violez; ils sont hérétiques, et ils ne le savent pas. Les Goths sont perfides, mais pudiques; les Alains voluptueux, mais fidèles; les Francs, menteurs, mais hospitaliers; la cruauté des Saxons fait horreur, mais on loue leur chasteté.... Et nous nous étonnons que Dieu ait livré nos provinces aux barbares, quand leur pudeur purifie la terre, encore toute souillée des débauches romaines.

Ammien Marcellin (liv. XXXI, ch. 2) a fait le portrait des Huns. Nous détachons quelques fragments de ce chapitre.

LES HUNS.

D'une forme monstrueuse, ils semblent des bêtes à deux pieds, ou des effigies difformes, comme celles qui bordent les ponts.... Sauvages, qui ne se servent ni de feu, ni de mets apprêtés, ils se nourrissent de racines et de viandes demi-crues, échauffées entre leurs cuisses et le dos de leurs chevaux.... Leurs tuniques, en peaux de rats cousues ensemble, sont attachées à leurs cous, et ils ne les abandonnent que lorsqu'elles tombent en lambeaux.... Toujours cloués sur leurs chevaux laids et infatigables, s'y tenant souvent assis comme les femmes, ils y font toutes leurs affaires; ils y restent nuit et jour, achetant, vendant, mangeant, buvant; s'étendant sur le cou étroit de leur bête, ils se plongent dans le sommeil et dans les songes.... Ils n'ont pas de demeure fixe : sans foyers, sans lois, sans coutumes domestiques, toujours semblables à des fugitifs, ils errent, traînant avec eux des chariots où leurs femmes façonnent ces affreux vêtements, habitent, accouchent et élèvent leurs enfants jusqu'à l'âge de puberté. Demandez-leur d'où ils viennent, nul d'entre eux ne le peut dire; il a été conçu loin du lieu où il est né, il a été élevé plus loin encore.

Jornandès (*de Rebus Get.*, c. 35) a laissé le portrait d'Attila.

ATTILA.

Homme né pour ébranler le monde, il était la terreur de la terre; une épouvante mystérieuse le précédait. Sa renommée était terrible; sa démarche était superbe; son regard rapide et investigateur; ses gestes impérieux témoignaient de sa puissance. Il aimait la guerre, mais il savait se contenir; il était habile au conseil, accessible aux prières, clément envers ceux dont il avait reçu la foi. Sa courte stature, sa large poitrine, sa grosse tête, ses yeux petits, sa barbe rare, son nez camus, son teint cuivré, annonçaient son origine.

L'empire romain se fit bientôt admirer par les plus intelligents de ses envahisseurs. Il leur offrait, après tout, l'exemple d'une société régulière et d'un gouvernement civilisé dont les barbares étaient encore bien éloignés. Rien de plus remarquable, à ce sujet, que les paroles du successeur d'Alaric, Ataulphe, citées par Orose (liv. VII) sur le rapport de Jérôme.

PAROLE D'ATAULPHE.

.... Il disait souvent que son plus ardent désir avait été d'abord d'effacer le nom romain de la terre, de créer un empire des Goths qui embrassât le monde, de sorte que la Gothie remplaçât ce qu'on appelait l'empire romain.... Mais une longue expérience lui avait appris que la barbarie indisciplinable des Goths les rendait incapables d'obéir aux lois, et qu'il ne fallait pas détruire celles de la république. Alors il avait du moins voulu avoir la gloire de rétablir et d'agrandir l'empire romain par la main des Goths et s'acquérir dans la postérité

le nom de restaurateur de la puissance romaine, puisqu'il ne pouvait devenir le fondateur d'un nouvel empire.

Le christianisme, pour conquérir les races scandinaves à la civilisation, avait à vaincre non-seulement les dogmes d'une religion sanguinaire, mais l'intervention des sorciers, dont le pouvoir était consacré par la tradition et par les légendes aussi bien que par une pratique journalière. Voici un chant de l'*Edda* qui célèbre cette puissance.

LE MAGICIEN SCANDINAVE.

Voici mon premier pouvoir : je sais des chants qui vous secourront contre les querelles, contre les chagrins et tous les genres de soucis. Voici ce que je sais encore : si les hommes me chargent de liens, je chante de telle sorte que les entraves me tombent des pieds et des mains. Voici ce que je sais encore : si je veux sauver mon navire battu par les flots, j'impose silence au vent et j'assoupis la mer. Voici ce que je sais encore : si je vois au-dessus de ma tête se balancer un corps suspendu par une corde au gibet, je trace des caractères tels que le mort descende et vienne s'entretenir avec moi. Voici ce que je sais encore : s'il me faut, dans l'assemblée des hommes, faire le dénombrement des dieux un à un, je puis compter les ases et les alfes jusqu'au dernier. Voici ce que je sais encore : si je veux m'emparer du cœur d'une belle jeune fille, je change son âme et je remue comme il me plaît la volonté de la femme aux bras blancs.

Un chant de l'*Edda* nous fait assister à l'une de ces épreuves judiciaires qui se conservèrent parmi les barbares, sous des formes diverses, si longtemps après l'invasion. Gudruna, femme d'Attila, calomniée par une esclave, en appelle à l'épreuve du feu.

L'ÉPREUVE DE L'EAU BOUILLANTE.

.... Convoque mes frères, dit-elle, avec leurs guerriers cuirassés, que je sois entourée de ceux qui me tiennent de près par le sang.

Fais venir du pays des Saxons, qui habitent au midi, l'homme puissant, celui qui sait consacrer par des paroles la chaudière bouillante. — Sept cents hommes sont entrés dans la salle avant que l'épouse du roi ne plongeât la main dans la chaudière.

Je ne vois point Gunar, dit-elle; je n'appelle point à mon secours Hogni...; je ne reverrai plus mes doux frères; je pense que l'épée d'Hogni vengerait une si grande injure; maintenant je suis réduite à me défendre moi-même.

Aussitôt elle plongea sa main blanche jusqu'au fond, et elle en tira les cailloux verdoyants. « Maintenant, soyez témoins, guerriers, que je suis déclarée innocente selon les rites sacrés, si fort que bouille cette chaudière. »

Alors Attila rit dans son cœur en voyant Gudruna lever ses mains intactes. J'ordonne maintenant, dit-il, que l'esclave Hertia s'approche de la chaudière, elle qui a porté contre Gudruna le témoignage du crime.

Nul n'a vu une chose digne de pitié, s'il n'a vu comment les mains d'Hertia furent brûlées. On emmena la jeune fille; on la noya dans le marais fangeux. Ainsi Gudruna eut satisfaction de ses injures.

Le prologue de la loi salique (*Script. rer. Franc.*, t. IV; trad. de M. Guizot) est, comme on l'a souvent remarqué, une espèce de chant guerrier et national des Francs après leur conversion au christianisme.

PROLOGUE DE LA LOI SALIQUE.

La nation des Francs, illustre, ayant Dieu pour fondateur, forte sous les armes, ferme dans les traités de paix, profonde en conseils, nette et saine de corps, d'une blancheur et d'une beauté singulières, hardie, agile et rude au combat; depuis peu convertie à la foi catholique, pure d'hérésie; lorsqu'elle était encore sous une croyance barbare, recherchant la clef de la science, désirant la justice, gardant la piété, la loi salique fut dictée par les chefs de cette nation, qui, en ce temps, commandaient chez elle. On choisit entre plusieurs quatre hommes qui se réunirent en trois mâls, discutèrent avec soin toutes les causes du procès, traitant chacune en particulier, et décrétèrent leur jugement en la manière qui suit. Puis lorsque, avec l'aide de Dieu, Chlodowig, le chevelu, le beau, l'illustre roi des Francs, eut reçu le premier le baptême catholique, tout ce qui, dans ce pacte, fut jugé peu convenable, fut amendé avec clarté par les illustres rois Chlodowig, Childebert et Chlothaire; et ainsi fut dressé le décret suivant : « Vive le Christ, qui aime les Francs! qu'il garde leur royaume et remplisse leurs chefs de la lumière de sa grâce! qu'il protége leur armée, et leur accorde des signes qui attestent leur foi, la joie de la paix et la félicité! que le Seigneur Jésus-Christ dirige dans les voies de la piété les règnes de ceux qui gouvernent! car cette nation est celle qui, petite en nombre, mais brave et forte, secoua de sa tête le joug des Romains, et qui, après avoir reconnu la sainteté du baptême, orna somptueusement d'or et de pierres précieuses les corps saints des martyrs que les Romains avaient brûlés, massacrés, mutilés par le fer ou fait déchirer par les bêtes.... Ceci a été décrété par le roi, les chefs et tout le peuple chrétien qui se trouve dans le royaume de Merewings. »

Clovis, allié des évêques catholiques, ennemi des ariens, n'en eut pas moins au plus haut degré les vices des barbares et le défaut particulier de sa race : « Les Francs sont menteurs, » disait Salvien. Les sanglantes perfidies de Clovis ont été naïvement racontées par Grégoire de Tours. La mort de Ragnacaire est une des pages les plus curieuses de cette histoire. Avant de marcher contre lui, Clovis avait corrompu ses leudes à prix d'or.

CLOVIS ET RAGNACAIRE.

....Ragnacaire, trahi, voyant son armée vaincue, prit la fuite; mais il fut atteint et amené devant Clovis, les mains attachées derrière le dos; son frère Ricaire était avec lui. Clovis dit à Ragnacaire (qui était son parent) : « Pourquoi as-tu déshonoré notre famille en te laissant enchaîner? Mieux valait pour toi mourir. » Et, levant sa hache, il lui fendit la tête. Puis, s'adressant à Ricaire : « Si tu avais bien défendu ton frère, il n'eût pas été ainsi enchaîné. » Et il le tua aussi d'un coup de hache. Après leur mort, les leudes, qui les avaient trahis, s'aperçurent que l'or qu'ils avaient reçu de Clovis était faux. Ils s'en plaignirent, et il leur répondit que cet or faux était bien fait pour des hommes qui conduisent volontairement leur seigneur à la mort; que c'était déjà beaucoup qu'il les laissât vivre, au lieu de leur faire expier dans les supplices la trahison de leur maître. A ces paroles, les leudes protestèrent qu'ils ne demandaient rien autre chose que de vivre. Les rois dont j'ai parlé étaient parents de Clovis. Ils avaient un frère, Rignomer, que Clovis fit tuer aussi. Puis il s'empara de leur royaume et de tous leurs trésors. Ayant encore tué beaucoup d'autres rois de ses parents, dont il craignait les entreprises, il étendit son autorité sur toute la Gaule. Un jour cependant, en présence des siens assemblés, il se lamenta sur la malheureuse destinée qui lui avait enlevé tous ses parents : « Malheur à moi, disait-il, qui suis sur la terre comme un voyageur parmi des étrangers, et qui n'ai aucun parent qui puisse me secourir dans l'adversité! » Ce n'était pas qu'il fût vraiment affligé de leur mort; il disait cela par ruse, pour tâcher de se découvrir encore quelque parent, afin de le tuer.

Fidèles à ces traditions, Clotaire et Childebert se débarrassent des fils de leur frère Clodomir. Grégoire de Tours nous a encore conservé cette scène sanglante.

MEURTRE DES FILS DE CLODOMIR.

....Clotaire et Childebert, réunis dans ce dessein à Paris, envoyèrent dire à la reine, qui demeurait alors dans la même ville : « Envoie-nous les enfants, afin qu'ils soient élevés à la royauté. » Celle-ci se réjouit, ignorant leur ruse; elle fit manger et boire les enfants et les envoya, leur disant : « Je ne croirai plus avoir perdu mon fils, si je vous vois rois à sa place. » A peine arrivés, ces petits enfants furent saisis, séparés de leurs gardiens et enfermés à part. Puis on envoya Arcadius, sénateur d'Auvergne, qui, montrant à la reine des ciseaux et une épée : « O reine très-glorieuse, dit-il, tes fils, nos seigneurs, attendent ta volonté sur ce qu'ils doivent faire des enfants; si tu ordonnes qu'ils vivent les cheveux coupés [1], ou qu'ils soient égorgés. » Celle-ci, effrayée et ne sachant ce qu'elle disait : « J'aime mieux, s'écria-t-elle, les voir morts que tondus. » Arcadius revint diligemment et dit : « Achevez votre œuvre avec l'approbation de la reine. » Aussitôt Clotaire, prenant l'aîné par le bras, le jeta à terre, et lui enfonçant son couteau dans l'aisselle, le tua cruellement. Comme il criait, son frère se prosterna aux pieds de Childebert, et, prenant ses genoux, lui disait avec larmes : « Secours-moi, très-bon père, que je ne meure pas comme mon frère. » Alors Childebert, la face couverte de pleurs, dit : « Je te prie, mon très-cher frère, accorde-moi sa vie, et je te donnerai tout ce que tu voudras. — Rejette-le, dit Clotaire, ou tu mourras pour lui. Tu es l'incitateur de cette affaire, et tu dénies si vite ta parole! » Childebert, repoussant l'enfant, le jeta à Clotaire, qui lui enfonça son couteau dans le côté et le tua. Ensuite ils massacrèrent les serviteurs et les nourrices des enfants; mais ils ne purent prendre le troisième, parce qu'il fut délivré par des hommes puissants. Dédaignant un royaume terrestre, celui-là passa au Seigneur et mourut prêtre. Ce fut saint Clodoald ou saint Cloud.

Éginhard a donné de Charlemagne un portrait intéressant et qui semble fidèle.

CHARLEMAGNE.

Charles était grand et robuste; sa taille élevée n'avait pourtant rien d'excessif : elle avait sept fois la longueur de son pied. Le haut de sa tête était arrondi, ses yeux grands et vifs, son nez un peu long, ses cheveux très-beaux, sa physionomie tranquille et satisfaite. Debout ou assis, il avait un extérieur imposant. Son col était gros et court, son ventre un peu saillant; mais l'heureuse proportion du reste de son corps cachait ces imperfections. Sa démarche était ferme, tous ses gestes mâles; sa voix claire ne répondait pas cependant à son aspect. Sa santé fut toujours excellente, sauf dans les quatre dernières années de sa vie, où il fut très-sujet à la fièvre; la dernière année, il boitait d'un pied; et même alors il aimait mieux vivre à sa guise qu'obéir aux médecins. Il ne les pouvait souffrir parce qu'ils lui ordonnaient de quitter, pour la viande bouillie,

(1) Les longs cheveux étaient chez les Francs le signe distinctif de la royauté.

la viande rôtie à laquelle il était habitué. Il aimait fort l'exercice de la chasse et du cheval, et en cela tenait de sa race; car il n'y a pas au monde de nation qui, sur ce point, puisse se comparer aux Francs. Il goûtait beaucoup les eaux thermales, nageait souvent et si bien, qu'on ne pouvait le surpasser. Il bâtit, à cause de ces eaux, le palais d'Aix, et, vers la fin de sa vie, ne voulut plus habiter ailleurs. Il excitait à prendre ces bains, non-seulement ses fils, mais les grands, ses amis, et même ses gardes du corps; si bien qu'on voyait à la fois dans l'eau cent personnes, et même davantage.

On voit, dans la *Chanson de Roland*, combien la tradition, au XIe siècle, avait agrandi les conquêtes de Charlemagne. Dans l'admirable scène où Roland, blessé à mort par les Sarrasins, veut briser son épée qui ne doit pas tomber entre les mains des païens, il rappelle les travaux de sa Durandal, et nomme les contrées qu'elle a soumises à Charlemagne. Nous détachons ces fragments de l'ingénieuse traduction que M. Génin a jointe au texte savamment restauré.

L'ÉPÉE DE ROLAND.

....Roland s'aperçoit qu'il n'y voit plus, se lève sur ses pieds, tant qu'il peut s'esvertue, mais son visage est blesme et sans couleur. Devant lui se dressoit une roche brune; de grand despit et fascherie, il y destache dix coups; l'acier grince, mais sans rompre ni s'esbrescher. « Ah! dit le preux, sainte Vierge, aidez-moi! Ah! ma Durandal, vostre heur est inégal à vostre bonté! Vous m'estes inutile à ceste heure; indifférente, jamais! J'ai par vous gagné tant de batailles, tant de pays, tant de terres conquises, qu'aujourd'hui possède Charles à la barbe chenue! Jamais homme ne soit vostre maistre à qui un autre homme fera peur! Longtemps vous feustes aux mains d'un vaillant capitaine, dont jamais le pareil ne sera vu en France, la terre de la liberté.

Après, Roland férit au perron de sardoine : l'acier grince, mais sans la moindre bresche. Voyant alors impossible d'en rompre miette, il la commence à plaindre à part soi : « Hélas! ma Durandal, que tu es claire et blanche! Comme au soleil tu luis et reflamboies! Charles estoit aux vallons de Maurienne, quand, du haut du ciel, Dieu, par son ange, lui commanda de te donner à un franc capitaine : doncques me la ceignit le noble Charlemagne. Je lui conquis avec Normandie et Bretagne; je je lui conquis le Poitou et le Maine; je lui conquis la Bourgogne et la Lorraine; je lui conquis Provence et Aquitaine, et Lombardie, et toute la Romagne; je lui conquis la Bavière et toute la Flandre, et l'Allemagne, et la Pologne entière; Constantinople, dont il reçut la foi; le pays des Saxons, soumis à son plaisir; je lui conquis avec Escosse, Galle, Islande et Angleterre, qu'il estimait sa chambre. En ai-je assez conquis, des pays et des terres où règne Charlemagne à la barbe fleurie? Aussi, pour ceste espée ai-je deuil et grevance; plutost mourir qu'aux payens la laisser! Dieu veuille espargner ceste honte à la France. »

Nous détachons du Koran (traduction de M. Kasimirski) un chapitre brillant de poésie où se trouvent éloquemment exprimées les promesses et les menaces que le prophète ajoutait à chacun de ses enseignements.

UN CHAPITRE DU KORAN.

Chapitre XIII. — LE TONNERRE.

Donné à la Mecque (43 versets).

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

1. A. L. M. R. Tels sont les signes du livre. La doctrine que tu as reçue du ciel est véritable; cependant le plus grand nombre ne croient pas.

2. C'est Dieu qui éleva les cieux sans colonnes visibles, et s'assit sur son trône. Il a soumis le soleil et la lune. Chacun de ces astres poursuit sa course jusqu'à un point déterminé; il imprime le mouvement et l'ordre à tout; il fait voir distinctement ses merveilles. Peut-être finirez-vous par croire fortement qu'un jour vous verrez votre Seigneur.

3. C'est lui qui étendit la terre, qui y éleva les montagnes et forma les fleuves, qui a établi les deux sexes dans tous les êtres produits, qui ordonne à la nuit d'envelopper le jour. Certes dans tout cela il y a des signes pour ceux qui réfléchissent.

4. Et sur la terre vous voyez des portions différentes par leur nature, quoique voisines, des jardins de vigne, des blés, des palmiers isolés ou réunis sur un tronc. Ils sont arrosés par la même eau; et c'est nous qui les rendons supérieurs les uns aux autres, quant au goût. Certes il y a dans ceci des signes pour les hommes doués de sens.

5. Si quelque chose doit t'étonner de leur part, étonne-toi quand tu les entends dire : Se peut-il qu'étant changés en poussière nous devenions ensuite une création nouvelle?

6. Ils ne croient point en Dieu, des chaînes entourent leurs cous; ils seront voués aux flammes, et y demeureront éternellement.

7. Ils te solliciteront plutôt de hâter le mal que le bien, le courroux que la grâce du ciel. De semblables exemples ont déjà eu lieu avant eux. Mais si Dieu est indulgent pour les hommes malgré leur iniquité, il est aussi terrible dans ses châtiments.

8. Les incrédules disent : Est-ce que, par hasard, Dieu ne lui aurait donné aucun pouvoir pour faire des miracles? Tu n'es donc qu'un donneur d'avis, et chaque peuple a eu un envoyé chargé de le diriger.

9. Dieu sait ce que la femme porte dans son

sein ; de combien ce sein se resserre ou s'élargit. Tout est pesé devant lui.

10. Il connaît ce qui est caché et ce qui est manifeste. Il est le Grand, le Très-Haut.

11. Pour lui tout est égal : celui qui cache son discours et celui qui le proclame tout haut, celui qui s'enveloppe dans la nuit et celui qui se produit au grand jour.

12. Tout homme a des anges qui se succèdent sans cesse, placés devant lui, derrière lui ; ils veillent sur lui par ordre du Seigneur. Dieu ne changera point ce qu'il a accordé aux hommes, tant qu'ils ne le changeront pas les premiers. Quand il veut les punir, rien ne peut lui mettre obstacle ; les hommes n'ont aucun autre protecteur que lui.

13. C'est lui qui fait briller l'éclair à vos regards pour inspirer la crainte et l'espérance. C'est lui qui élève les nuages chargés de pluie.

14. Le tonnerre célèbre ses louanges, les anges le glorifient pénétrés de frayeur. Il lance la foudre, et atteint ceux qu'il veut pendant qu'ils se disputent au sujet de Dieu, car il est immense dans son pouvoir.

15. Lui seul est digne d'être invoqué, et ceux qui implorent d'autres dieux les implorent en vain : semblables à celui qui étend ses deux mains vers l'eau pour la porter à sa bouche, mais qui ne parvient jamais à l'atteindre. L'invocation n'est qu'un égarement.

16. Tout ce qui est dans les cieux et sur la terre rend à l'Eternel un hommage volontaire ou forcé. Les ombres même de tous les êtres s'inclinent devant lui les matins et les soirs.

17. Quel est le souverain des cieux et de la terre ? Réponds : C'est Dieu. L'oublierez-vous pour chercher des patrons incapables de se protéger eux-mêmes ou de détourner d'eux ce qui leur nuit ? Dis-leur : L'aveugle sera-t-il considéré l'égal de celui qui voit et les ténèbres et la lumière ? Donneront-ils pour compagnons à Dieu des divinités qui auraient créé comme a créé Dieu, en sorte que les deux créations se confondent à leurs yeux ? Dis plutôt : Dieu est créateur de toutes choses ; il est unique et victorieux.

18. Il fait descendre la pluie des cieux, et les torrents, selon certaine mesure, coulent dans leurs lits ; ils entraînent l'écume qui surnage : telle est dans la fournaise l'écume des métaux que les hommes travaillent pour leur utilité ou leur parure. Dieu établit le solide et le vain. L'écume disparaît subitement ; ce qui est utile aux hommes reste sur la terre. C'est ainsi que Dieu propose des paraboles. Ceux qui sont soumis à sa volonté posséderont, recevront de plus belles récompenses ; mais les rebelles, quand ils auraient une fois plus de trésors que la terre n'en contient, ne pourront se racheter des tourments. Leur compte sera terrible, leur demeure sera le feu d'enfer et un affreux lit de douleur.

19. Celui qui sait que Dieu t'a envoyé la vérité du ciel, se conduira-t-il comme un aveugle ? Les sages y réfléchiront.

20. Ceux qui remplissent fidèlement les engagements pris envers Dieu et ne brisent point son alliance ;

21. Qui unissent ce qu'il lui a plu d'unir, qui redoutent leur Seigneur et craignent le compte terrible qu'ils seront forcés de rendre un jour ;

22. Ceux que l'espoir de voir Dieu rend constants dans l'adversité, qui s'acquittent avec exactitude de la prière, qui donnent en secret ou en public des biens que nous leur avons dispensés, qui effacent leurs fautes par leurs bonnes œuvres : ceux-là auront pour séjour le palais éternel.

23. Ils seront introduits dans les jardins d'Eden, ainsi que leurs pères, leurs épouses et leurs enfants qui auront été justes. Là ils recevront la visite des anges qui y entreront par toutes les portes.

24. La paix soit avec vous, leur diront-ils. Vous avez persévéré ; qu'il est doux le séjour du palais éternel !

25. Ceux qui violent le pacte de Dieu après l'avoir accepté, qui séparent ce que Dieu a voulu unir, et commettent les iniquités sur la terre, ceux-là, chargés de malédictions, auront pour séjour une demeure affreuse.

26. Dieu verse à pleines mains ses bienfaits à qui il veut, ou les resserre. Ils se réjouissent des biens de ce monde ; mais qu'est-ce donc que la vie d'ici-bas comparée à la vie future, si ce n'est un usufruit temporaire ?

27. Les infidèles disent : Il n'a reçu sans doute d'en haut aucun pouvoir de faire des miracles. Dis-leur : Dieu égare ce qu'il veut, et ramène à lui ceux qui se repentent....

28. Qui croient, et dont les cœurs se reposeront en sécurité dans le souvenir de Dieu. Eh quoi ! des cœurs ne se reposent-ils pas en sécurité dans le souvenir de Dieu ? Ceux qui croient et pratiquent les bonnes œuvres, la béatitude et la plus belle retraite seront leur partage.

29. Nous t'avons envoyé à un peuple que d'autres ont précédé, afin que tu leur récites nos révélations. Ils ne croient point au Clément sans bornes. Dis-leur : C'est mon Seigneur, il n'y a point d'autres dieux que lui. J'ai mis ma confiance en lui. C'est à lui que tout doit retourner.

30. Quand le Koran ferait mouvoir les montagnes, quand il partagerait la terre en deux et ferait parler les morts, ils ne croiraient pas ; mais Dieu commande à tout. Les croyants ignorent-ils que Dieu pourrait diriger dans la droite voie tous les hommes, s'il le voulait ?

31. L'infortune ne cessera pas d'accabler les infidèles à cause de leurs œuvres ; elle les serrera de près dans leurs demeures, jusqu'à ce que les menaces de Dieu soient accomplies, et certes, Dieu ne manque pas à sa parole.

32. Avant toi, mes ministres furent les objets de la raillerie ; j'ai accordé un répit aux infidèles, puis je les ai châtiés ; et quels furent mes châtiments !

33. Quel est celui qui observe toutes les actions des hommes ? Ils ont donné des égaux à l'Eternel. Dis-leur : Nommez vos divinités ; prétendez-vous apprendre à Dieu ce qu'il aurait jusqu'ici ignoré sur la terre, ou bien les divinités ne sont qu'un vain nom ? La fraude des infidèles leur fut préparée de longue main, et ils se sont égarés du vrai sentier, et certes celui que Dieu voudra égarer n'aura plus de guide.

34. Le châtiment les atteindra dans ce monde, un autre plus terrible les attend dans l'autre; ils n'auront point de protecteur qui les défende contre Dieu.

35. Voici quel sera le jardin promis à ceux qui craignent : le jardin où coulent les fleuves; il leur fournira une nourriture et une ombre inépuisables. Telle sera la fin des croyants; celle des infidèles sera le feu.

36. Ceux qui ont reçu les Ecritures se réjouissent de ce qui t'a été révélé. D'autres parmi les confédérés en rejettent une partie. Dis-leur : Dieu m'a ordonné de l'adorer et de ne lui associer aucun être. J'appelle les hommes à son culte et je retournerai à lui.

37. Nous t'avons donné un code en langue arabe : si tu suivais leurs désirs, après avoir reçu la science, quel protecteur et quel secours trouverais-tu contre Dieu ?

38. Avant toi nous avons envoyé d'autres prophètes à qui nous avons donné des épouses et une lignée. Aucun d'eux n'a fait de miracles, si ce n'est par la volonté de Dieu. Chaque époque a eu son livre sacré.

39. Dieu efface ce qu'il veut ou le maintient. La mère du livre [1] est entre ses mains.

40. Soit que nous te fassions voir l'accomplissement d'une partie de nos menaces, soit que ta mort les prévienne, ta mission est de prêcher, et à nous appartient de demander un compte sévère.

41. Ne voient-ils pas que nous avons pénétré dans leur pays, et que nous en avons resserré les limites ? Dieu juge et personne ne révise ses arrêts. Il est prompt dans ses comptes.

42. Leurs pères ont agi avec ruse, mais Dieu est le maître de toute ruse; il connaît les œuvres de chacun, et les infidèles apprendront un jour qui sera en possession du séjour éternel.

43. Les infidèles te diront : Tu n'as pas été envoyé par Dieu. Réponds-leur : Il me suffit que Dieu et ceux qui connaissent ce livre sacré soient mes témoins entre vous et moi.

Le *Borda*, chef-d'œuvre du poëte arabe Scherf-Eddin Elboussiri, a sa place marquée à côté du Koran. Nous en empruntons deux fragments à la traduction de M. Sylvestre de Sacy.

(1) Ce prototype, la mère du livre, sert ordinairement à indiquer le premier chapitre du Koran. Ce mot a encore chez les mystiques mahométans un sens différent : ici il veut dire le fond immuable de la vérité. (*Note du trad.*)

FRAGMENTS DU BORDA.

.... J'ai criminellement omis de me conformer à l'exemple de celui qui vivifiait les nuits en les passant en prières, jusque-là que ses pieds fatigués par la longueur de ses veilles en contractaient des tumeurs douloureuses ; qui, épuisé par des jeûnes assidus, était obligé de serrer par des ligatures ses entrailles affamées, et de comprimer avec des pierres la peau fine de ses flancs délicats.

Des montagnes d'or d'une élévation prodigieuse ont sollicité l'honneur de lui appartenir; mais il leur a fait voir quelque chose de bien plus élevé, par son mépris pour les biens de ce monde. La nécessité qui le pressait ajoutait un nouveau mérite à son détachement, les suggestions du besoin ne purent triompher de son désintéressement. Que dis-je! le besoin pouvait-il inspirer le désir des biens de ce monde à celui sans lequel le monde ne serait jamais sorti du néant ?

Mahomet est le prince des deux mondes, des hommes et des génies, le souverain des deux peuples, des Arabes et des barbares. Il est notre prophète, qui nous prescrit ce que nous devons faire, et nous défend ce que nous devons éviter. Il est le plus véridique de tous les hommes, soit qu'il affirme, soit qu'il nie. Il est l'ami de Dieu; il est celui dont l'intercession est l'unique fondement de notre espoir, et notre ressource contre les dangers les plus affreux. Il a appelé les mortels à la connaissance de Dieu, et quiconque s'attache à lui, s'attache à une corde qui n'est point sujette à se rompre. Il a surpassé tous les autres prophètes par l'excellence de ses qualités extérieures et de ses qualités morales. Aucun d'eux n'approche de lui en science ni en vertu. Chacun d'eux sollicite de l'apôtre de Dieu une gorgée de la mer de sa science, ou une goutte des pluies abondantes de sa vertu. Ils se tiennent près de lui dans le rang qui leur convient, n'étant en comparaison de sa science, et au prix de sa sagesse, que ce qu'est un point ou un accent dans l'écriture.

C'est lui qui est parfait par les qualités de son cœur, et par les grâces de sa personne. Le créateur des âmes l'a choisi pour ami. Il ne partage avec aucun autre ses qualités incomparables; il possède tout entière, et sans partage, la substance même de l'excellence.

Laisse là ce que les chrétiens débitent faussement de leur prophète ; cela seul excepté [1], use d'une liberté sans bornes dans les éloges que tu donneras à Mahomet. Vante autant qu'il te plaira l'excellence de sa nature, relève autant que tu le voudras l'éminence de ses mérites; car l'excellence de l'apôtre de Dieu ne connaît point de bornes, et il n'est personne dont les paroles puissent dignement l'expri-

(1) C'est-à-dire n'attribue point à Mahomet la divinité; mais à l'exception de cela, dis de lui tout ce que tu voudras. (*Note du traducteur.*)

mer. Si la grandeur de ses miracles répondait à l'éminence de son mérite, la seule invocation de son nom rendrait la vie aux ossements depuis longtemps desséchés.

Par l'amour qu'il nous a porté, il n'a point voulu nous mettre à une épreuve dangereuse, en nous enseignant des choses auxquelles notre intelligence ne pût atteindre. Nous n'avons éprouvé ni doute, ni soupçon sur la vérité de sa doctrine.

Les hommes s'efforceraient en vain de comprendre l'excellence de ses qualités intérieures; il n'en est aucun, soit proche, soit éloigné, qui ne soit incapable d'y atteindre. Tel le soleil vu de loin ne paraît pas dans sa véritable grandeur, et, regardé de près, éblouit la vue. Et comment pourraient, en ce monde, atteindre à la connaissance parfaite de ce qu'est ce grand prophète, des mortels plongés dans le sommeil, qui se contentent des songes de leur imagination?

Tout ce qu'on peut savoir de lui, c'est qu'il est homme, et la plus excellente des créatures de Dieu.

Tous les miracles qu'ont faits les saints envoyés de Dieu n'étaient qu'une communication de la lumière de ce prophète. Il est lui seul le soleil de l'excellence; les autres ne sont que les planètes qui dépendent de ce soleil, et qui réfléchissent ses rayons lumineux sur les mortels, au milieu des ténèbres.

Combien est digne d'admiration la figure de ce prophète, dont les charmes sont relevés par ses qualités intérieures, qui réunit toutes les grâces, qui a pour caractère distinctif la douceur et l'aménité de ses traits! Il réunit à la beauté délicate d'une fleur la grandeur majestueuse de la lune. Sa générosité est vaste comme la mer, ses desseins sont grands et fermes comme le temps. Lors même qu'il est seul, la majesté de son visage rend son aspect aussi redoutable à ceux qui le rencontrent, que s'il avait autour de lui une armée et de nombreuses cohortes.

On dirait que les organes qui produisent en lui la parole et le sourire sont des perles cachées au fond de la nacre. Aucun parfum n'égale l'odeur suave de la terre qui couvre ses os; heureux qui respire cette odeur, qui couvre cette terre de baisers!....

.... O toi, le plus excellent de tous ceux dont les indigents visitent la cour [1], vers lequel ils se rendent en foule, soit à pied, soit sur le dos d'un chameau, dont les pieds impriment de profondes traces sur la poussière, toi le plus grand de tous les prodiges pour l'homme capable de réflexion, le plus précieux bienfait de la Divinité pour quiconque sait le mettre à profit! en une seule nuit tu as été transporté du sanctuaire de la Mecque au sanctuaire de Jérusalem : ainsi la lune parcourt la voûte céleste au milieu des plus épaisses ténèbres. Tu n'as cessé de t'élever jusqu'à ce que tu aies atteint un degré auquel nul mortel ne saurait prétendre; la longueur de deux arcs seulement te séparait de la Divinité.

Tous les prophètes, tous les envoyés de Dieu ont reconnu ta supériorité; ils t'ont cédé le pas, comme le serviteur se tient derrière son maître. Entouré de cette vénérable cohorte parmi laquelle tu paraissais comme le porte-enseigne, tu as traversé l'espace des sept cieux, ne laissant devant toi aucune place plus proche de la Divinité, au-dessus de toi aucun degré plus élevé que celui où tu es parvenu. Tu as rendu tout autre rang vil et méprisable, en comparaison de celui que tu occupais lorsque Dieu lui-même t'a appelé par ton nom, comme on appelle celui qui est distingué par son mérite, et qu'il t'a invité à venir jouir de l'union la plus inaccessible aux regards des mortels, et de la vue du secret le plus impénétrable.

Tu as réuni toute sorte de gloire en ta personne, sans la partager avec qui que ce soit. Il n'est aucun lieu que tu n'aies traversé sans y trouver de concurrent.

Sublime degré que celui auquel tu as été élevé! éminentes faveurs que celles dont tu as été comblé!

Disciples de l'islamisme, que notre sort est heureux! nous avons, dans la protection de Dieu même, une ferme colonne que rien ne peut renverser.

Celui qui nous a appelés au culte de Dieu a été déclaré par Dieu même le plus excellent des envoyés : nous sommes donc aussi le plus excellent de tous les peuples.

La seule nouvelle de sa mission a jeté l'épouvante dans le cœur de ses ennemis : tel un troupeau d'imbéciles brebis fuit en désordre au seul rugissement du lion. Partout où il a repoussé leurs attaques, il les a laissés percés de ses lances et étendus sur le champ de bataille, comme la viande sur l'étal d'un boucher. La fuite a été l'objet de leurs vœux, ils portaient envie à ceux dont les membres déchirés étaient enlevés en l'air par les aigles et les vautours. Les jours et les nuits se succédaient et s'écoulaient sans que l'effroi dont ils étaient saisis leur permît d'en connaître le nombre, à l'exception des mois sacrés où la guerre est suspendue. La religion était pour eux comme un hôte importun descendu dans leur demeure, suivi d'une foule de braves tous altérés du sang de leurs ennemis, traînant après lui une mer de combattants montés sur d'agiles coursiers, une mer qui vomissait des flots de guerriers dont les rangs pressés se choquaient et se heurtaient à l'envi, tous dociles à la voix de Dieu, tous animés par l'espoir de ses récompenses, enflammés du désir d'extirper et d'anéantir l'impiété. La religion musulmane, qui était d'abord comme étrangère parmi eux, et l'objet de leur mépris, est, pour ainsi dire,

(1 C'est-à-dire le tombeau, ou « Le plus excellent de ceux à qui l'on peut demander des faveurs. (*Note du trad.*)

devenue par l'effet des armes victorieuses de ce grand prophète, leur proche parente et le plus cher objet de leur amour. Dieu a assuré pour toujours parmi eux le secours d'un père, et les soins attentifs d'un époux à cette religion auguste ; jamais elle n'a éprouvé le triste sort de l'orphelin, ou l'abandon du veuvage.

Ces défenseurs de la religion ont été aussi fermes et aussi inébranlables que des montagnes. Demande à leurs adversaires ce qu'ils ont éprouvé de la part de ces braves dans chacun des lieux qui ont été le théâtre de leur courage. Interroge Honeïn, Bedr et Ohod [1], ces lieux où les ennemis de la religion ont succombé à un fléau mortel plus terrible que la peste.

Les glaives de ces soutiens de l'islamisme qui, avant le combat, étaient d'une blancheur éclatante, sont sortis rouges de l'action, après s'être abreuvés dans la gorge de leurs ennemis qu'ombrageait une épaisse forêt de cheveux.

Les flèches que distinguent des raies noires et dont Alkhatt a armé leurs mains, ont tracé une écriture profonde sur les corps de leurs adversaires ; leurs lances, ces plumes meurtrières, n'ont laissé aucun corps exempt de leurs atteintes ; aucune lettre n'est demeurée sans point diacritique [1].

Ces nobles combattants, hérissés de leurs armes, ont un caractère de piété qui les distingue de leurs ennemis : ainsi le rosier se distingue par ses épines, du bois de sélam qui n'est bon qu'à être la pâture du feu.

Les vents qui t'apportent leur odeur sont les garants d'une victoire assurée : chacun de ces guerriers, au milieu des armes qui le couvrent, semble une fleur au milieu de son calice. Fixés sur le dos de leurs coursiers, ils y demeurent aussi immobiles qu'une plante qui a crû sur une colline : c'est la fermeté de leur cœur qui les attache, et non la solidité de leurs sangles. Leurs ennemis, saisis d'effroi, perdent l'usage de la raison ; ils ne sont plus capables de distinguer un troupeau de faibles agneaux d'un escadron de cavalerie.

Quiconque a pour appui l'assistance de l'apôtre de Dieu, réduira au silence les lions mêmes dans les marais qui leur servent de retraite . . . . . .

(1) Lieux des victoires de Mahomet. (*Note du trad.*)

(1) Allusion à l'écriture arabe, dans laquelle la moitié environ des lettres ont un ou plusieurs points que les grammairiens nomment diacritiques. (*Note du traducteur.*)

LIVRE DIXIÈME.

UN SERMON DE SAINT ÉLOI. — RÈGLE DE SAINT COLOMBAN. — FONDATION DU MONASTÈRE DE FULDE. — LETTRE DE GRÉGOIRE II A LÉON L'ICONOCLASTE. — LA CELLULE DE SAINT DUNSTAN.

Les superstitions barbares, au VIIe siècle, nous sont conservées par les discours mêmes où les missionnaires chrétiens cherchaient à les combattre. Un sermon de saint Eloi (trad. de M. Ozanam, *les Germains avant le christianisme*), apôtre de la Flandre et de la Frise, est une sorte de résumé des croyances qu'il vient détruire.

UN SERMON DE SAINT ÉLOI.

Avant tout, je vous déclare et vous signifie que vous ne devez pratiquer aucune des sacriléges coutumes des païens; qu'il ne faut consulter ni devins, ni sorciers, ni enchanteurs, pour aucune affaire ou maladie; car celui qui fait ce péché perd aussitôt la grâce du baptême. Semblablement, vous n'observerez point les augures, les éternûments; et si vous cheminez, vous ne prendrez point garde au chant des oiseaux; mais quand vous commencez un voyage ou quelque travail, signez-vous au nom du Christ, et dites le Symbole et l'Oraison dominicale avec foi, et vous n'aurez rien à craindre de l'ancien ennemi. Que nul chrétien n'observe quel jour il quitte sa maison, ni quel jour il y rentre, car Dieu a fait tous les jours. Que nul n'attende, pour mettre la main à quelque ouvrage, un certain jour ou une certaine lune. Que nul ne se livre aux pratiques ridicules et criminelles des calendes de janvier, comme de contrefaire les vieillards ou les animaux. Qu'on ne dresse point les tables pendant la nuit; qu'il n'y ait ni étrennes, ni excès de boisson. Que nul chrétien ne croie aux bûchers superstitieux; que nul ne s'asseye auprès pour chanter, car ce sont là des œuvres du démon. Que nul ne profane la fête de saint Jean, ni aucune autre fête des saints, en solennisant les solstices par des danses, des chœurs et des chants diaboliques. Que nul n'ose invoquer les noms des démons, comme Neptune, Orcus, Diane, Minerve ou le Génie; et qu'on n'ajoute point de foi à ces folies ni aux autres qui leur ressemblent. Que nul ne chôme le jour de Jupiter, à moins qu'il n'y tombe quelque fête chrétienne, ni au mois de mai, ni en aucun autre temps, non plus qu'aucun autre jour, si ce n'est celui du Seigneur. Que nul n'allume des lampes auprès des sanctuaires païens, des pierres, des fontaines et des arbres, ni dans les carrefours. Que nul ne suspende des bandelettes au cou d'un homme ou de quelque animal, quand ce seraient des clercs qui les auraient faites et qu'ils les donneraient pour des choses sacrées, disant qu'ils y ont mis des paroles de l'Ecriture sainte; car de pareilles amulettes ne recèlent pas la vertu bienfaisante du Christ, mais le venin de Satan. Que nul n'ose faire des cérémonies lustrales, ni enchanter des plantes, ni faire passer les bêtes par des arbres percés de part en part, ou par des trous creusés en terre, car c'est ainsi qu'on pense les consacrer au diable. Aucune femme ne doit porter au cou des sachets, ni, quand elle tisse la toile ou qu'elle la teint, ou qu'elle s'occupe de quelque ouvrage, invoquer Minerve ou d'autres esprits malfaisants; mais elle doit désirer que, dans toutes ses actions, la grâce du Christ l'assiste et mettre toute la confiance de son cœur en ce nom divin. S'il arrive que la lune s'éclipse, il ne faut pas pousser de grands cris, car c'est l'ordre de Dieu qu'elle s'éclipse à certains temps déterminés. Il ne faut pas craindre non plus de commencer un travail à la nouvelle lune, car Dieu a fait la lune dans le dessein qu'elle servît à marquer les temps, à tempérer les ténèbres des nuits, et non pour qu'elle suspendît les travaux, ni pour qu'elle troublât la raison des hommes, comme le pensent quelques insensés qui prennent pour des victimes de la lune les possédés du démon. Que nul n'appelle le soleil et la lune du nom de seigneurs, ni ne jure par eux, car ce sont des créatures de Dieu et que Dieu a mises au service des hommes. Que nul ne se considère comme soumis à un destin, à un sort, à un horoscope, comme on a coutume de dire « que chacun sera ce que sa naissance l'a fait. » Car Dieu veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité. Encore une fois, quand une maladie survient, qu'on ne recoure point aux enchanteurs, aux devins, aux sorciers, et qu'on n'aille pas suspendre des bandelettes diaboliques aux arbres, auprès des fontaines ou à la croisée des chemins.... Mais chaque jour de dimanche, rendez-vous à l'église, et là ne vous occupez ni d'affaires, ni de querelles, ni de vaines fables, mais écoutez en silence les divines leçons.

La règle de saint Columban (citée par M. Ozanam, *Civilis. chrét. chez les Francs*) exigeait une abnégation surhumaine de ceux qui entreprenaient avec lui la conquête de la Germanie.

RÈGLE DE SAINT COLUMBAN.

Que le moine vive dans le monastère sous la loi d'un seul et dans la compagnie de plusieurs, pour apprendre de l'un l'humilité, des autres la patience. Qu'il ne fasse point ce qu'il veut. Il doit manger ce qu'on lui commande, ne posséder qu'autant qu'il reçoit, obéir à qui lui déplaît. Il n'ira chercher son lit qu'épuisé de fatigue; il faut qu'il s'endorme en s'y rendant, qu'il en sorte avant d'avoir achevé son sommeil. S'il a souffert une injure, qu'il se taise; qu'il craigne son supérieur comme Dieu, et qu'il l'aime comme un père. Il ne jugera pas la décision des plus anciens; son devoir est d'obéir et d'accomplir les commandements, selon cette parole de Moïse : « Ecoute Israël et tais-toi. » Comme il faut toujours avancer, il faut toujours prier, toujours travailler, étudier toujours.

Le moine Eigil, dans sa *Vie de saint Sturm*, a raconté comment Sturm, envoyé par Boniface, trouva dans une forêt placée entre les Bavarois, les Franconiens, les Thuringiens et les Hessois, l'emplacement futur du monastère de Fulde. Nous citons ce passage et deux autres (*Othlon*, liv. II) traduits par M. Mignet dans son beau mémoire sur l'introduction de la Germanie dans le christianisme.

FONDATION DU MONASTÈRE DE FULDE.

Sturm (après deux voyages infructueux), ayant un peu respiré dans sa cellule, monta sur son âne, et prenant le viatique, il partit seul, recommandant son voyage au Christ, qui est la voie, la vérité et la vie. Il commença à parcourir les vastes espaces du désert. Explorateur attentif, il allait examinant les monts, les plaines, les collines, les vallées, les fontaines, les torrents, les rivières. Toujours les psaumes sur les lèvres, il élevait à Dieu les gémissements de son âme, ne se reposant que là où la nuit le forçait de s'arrêter. Quand il s'arrêtait la nuit, avec la serpe[1] qu'il portait à la main, il coupait du bois et dressait un abri pour protéger son âne contre les bêtes fauves qui abondaient dans ces lieux. Mais lui, s'étant signé le front au nom de Dieu, dormait tranquille.

Un jour, il parvint à une route qui mène de Thuringe à Mayence ceux qui font le commerce. Il y trouva une grande multitude de Slaves nageant dans la Fulde, et l'un d'eux, qui servait d'interprète, lui ayant demandé où il allait, il répondit qu'il allait dans la partie supérieure du désert. Il continua seul sa course, n'apercevant que des bêtes fauves, des oiseaux et de grands arbres, lorsque le soir, étant parvenu, après le coucher du soleil, au lieu appelé *Ortesveca*, où il établit son camp pour lui et son âne, il entendit tout à coup le bruit d'un homme. Tous deux se voyant, se saluèrent. L'homme dit qu'il venait de *Wederciba* (Wetterau) et conduisait en laisse le cheval de son maître *Ortis*. Ils passèrent la nuit en cet endroit, et cet homme, qui connaissait beaucoup le désert, indiqua à Sturm le nom des lieux, le cours des torrents et des sources. Le matin ils se bénirent mutuellement, et l'homme séculier prit le chemin de *Grapfelt*.

Le serviteur de Dieu se remit seul en marche, selon sa coutume, à travers le désert, et il parvint enfin au lieu où se trouve maintenant le monastère. Aussitôt l'homme saint, rempli d'une joie innocente, courait transporté et ravi, et plus il allait en long et en large, plus il rendait grâce à Dieu. Enchanté de la beauté du lieu, et après avoir passé une grande partie du jour à l'explorer, il le bénit, le signa et partit joyeux.

Boniface se rendit aussitôt auprès de Carloman et lui dit :

« J'ai dessein, avec l'aide de Dieu et la vôtre, d'établir un monastère dans la partie orientale de votre royaume. Nous avons trouvé, dans le désert appelé *Bochonia*, sur les rives de la Fulde, un lieu propre à être habité par les serviteurs de Dieu et qui est soumis à votre domination. Nous supplions votre piété de nous l'accorder, afin que, sous votre protection, nous puissions y servir le Christ. »

Carloman lui répondit :

« Sur tout ce qui m'appartient en ce lieu, je donne mon droit au Seigneur en entier et sans exception, et je l'étends à quatre mille pas de circuit, au nord et au midi, à l'orient et à l'occident. »

Boniface voulant placer son nouvel établissement hors de toute juridiction épiscopale et le soumettre uniquement au siége de Rome, écrivit à Zacharie pour obtenir son autorisation :

« Il y a, lui disait-il, un lieu sauvage dans l'intérieur de la plus profonde solitude, au milieu des peuples de ma prédication, dans lequel j'ai élevé un monastère où j'ai établi des moines vivant sous la règle du saint père Benoît, hommes d'une austère abstinence, ne mangeant pas de chair, ne buvant pas de vin, se passant de serviteurs et se contentant du propre travail de leurs mains. Je l'ai acquis par ces hommes religieux, et surtout par Carloman. C'est dans ce lieu qu'avec le consentement de Votre Piété, je me propose de reposer mon corps fatigué par la vieillesse, et d'être enseveli après ma mort. »

Le pape lui répondit :

« Tu nous as demandé d'accorder un privilége du saint-siége, en ton nom, à un monastère situé au sein d'une immense solitude, au milieu

(1) Dont les moines bénédictins ne devaient jamais se séparer, et qu'ils ne quittaient que la nuit, d'après la règle de leur ordre (*Regula S. Benedicti*, cap. XXII).

des nations que tu évangélises, où tu as établi des moines sous la règle de saint Benoît : nous accédons à tes vœux. »

Quelque temps après, sur une nouvelle demande de Boniface (en 751), il ajouta :

« Gratifiant ton monastère d'un privilége du siége apostolique, nous le plaçons sous la juridiction de notre sainte Eglise de Rome que nous desservons, afin qu'il ne soit soumis à la puissance d'aucune autre. Nous défendons, en conséquence, qu'aucun prêtre d'aucune église ait aucune autorité sur le susdit monastère, sauf le siége apostolique. Nous ordonnons aussi par ce décret que si quelque évêque, quelle que soit sa dignité, ose enfreindre ce privilége, il soit anathème. »

La lettre de Grégoire II à Léon l'Iconoclaste (trad. de M. Ozanam, *Civilis. chrét. chez les Francs*) nous montre comment l'entrée des barbares de l'Occident dans le christianisme y avait établi naturellement le centre du gouvernement de l'Eglise et devait rendre Rome indépendante de Constantinople.

LETTRE DE GRÉGOIRE II A LÉON L'ICONOCLASTE.

Dieu m'est témoin que j'ai fait recevoir vos lettres et vos images par les rois d'Occident, vous comblant de louanges pour vous assurer leur paix. Maintenant, ils ont su que vous aviez fait briser l'image du Sauveur et mettre à mort je ne sais combien de femmes en présence de tant d'étrangers romains, francs et vandales, goths et africains! Et voilà que vous pensez nous effrayer, et vous dites : « J'enverrai à Rome; je briserai l'image de saint Pierre et j'enlèverai Grégoire chargé de fers, comme Constant, mon prédécesseur, fit enlever Martin. » Cependant, vous devez savoir et tenir pour certain que les pontifes sont à Rome comme un mur inébranlable, comme un double rempart, comme des arbitres de paix et des modérateurs entre l'Orient et l'Occident. Plût à Dieu qu'il nous fût donné de marcher dans la même voie que le pape Martin, encore que pour l'amour de notre peuple nous voudrions bien vivre et survivre, puisque tout l'Occident a les yeux sur notre bassesse et sur celui dont vous menacez de renverser l'image, c'est-à-dire saint Pierre. Essayez, et vous verrez tous les Occidentaux prêts à venger les injures dont vous affligez l'Orient.... Une seule chose nous contriste, c'est qu'au moment où les barbares adoucissent leurs mœurs, vous, prince d'un peuple policé, vous retourniez à la barbarie.

Un moine de Cantorbéry, Osbern, a donné sur la vie de saint Dunstan des détails intéressants, et la piété du narrateur est un trait de plus ajouté au curieux tableau qu'il nous a laissé.

LA CELLULE DE SAINT DUNSTAN.

Dans les jours qui suivirent la conversion de Dunstan, l'évêque, après l'avoir averti des ruses du diable, et muni contre elles de sa sainte autorité, le renvoya au lieu de sa naissance. Là, Dunstan se fixa dans l'Eglise de la sainte Vierge et y remplissait tous les devoirs qu'impose la religion. Touchant cette église, il s'était fait lui-même une cellule, ou plutôt une sorte de cavité à laquelle je serais bien embarrassé de donner un nom, et qui était moins une habitation humaine qu'un sépulcre. Je rends ici témoignage de ce que j'ai vu : cette cellule me paraît avoir en longueur au plus cinq pieds, en largeur deux pieds et demi. Sa hauteur est celle d'un homme assis dans une fosse; autrement, elle ne s'élève pas au-dessus de la poitrine d'un homme. C'est donc, comme je l'ai dit, le tombeau d'un mort plutôt que l'habitation d'un vivant. Il est donc évident qu'il y dormait couché, et ne s'y relevait que pour prier Dieu. La porte formait l'une des parois de la cellule. Quand il entrait, c'était une porte; quand il était entré, c'était l'un des murs. Au milieu de cette porte, il avait pratiqué une petite fenêtre, d'où il recevait le jour pour travailler. Tout indigne et tout pécheur que je suis, j'avoue que j'ai contemplé en y entrant ce saint lieu de retraite, que j'ai vu quelques-uns des ouvrages de ses mains, que je les ai touchés de mes mains pécheresses, approchés de mes yeux, mouillés de mes larmes, adorés à genoux. Je me souvenais, en effet, combien de fois il avait écouté mes cris dans le péril, avec quelle miséricorde il m'avait secouru, et je ne pouvais m'arracher de ce lieu. Voilà donc la demeure de ce jeune saint! voilà son lit, voilà tout ce qu'il voyait du monde. Mais cet étroit espace est au-dessus des villes spacieuses et superbes, puisque c'est dans ce petit espace que les fiévreux sont sauvés, les démons apaisés, les plus fortes maladies éloignées.

Mais le diable n'eut pas même pitié de cette admirable pauvreté. Jadis il n'avait point permis à Dunstan d'habiter dans un palais; il veut le chasser maintenant de cet humble asile. L'éternel trompeur revêtit la forme trompeuse d'un homme et s'approcha un soir de la cellule de Dunstan. Il passa sa tête par la petite fenêtre, et le voyant occupé à travailler le fer, lui commanda quelque travail. Dunstan, ignorant sa ruse et ne se trouvant jamais importuné, s'appliqua sur-le-champ au travail qu'on lui demandait. Cependant, le diable se livrait à des discours pervers, parlait au saint de femmes avec inconvenance, puis s'exprimait en homme religieux, pour revenir un instant après à ses propos déshonnêtes. Alors l'athlète du Christ, comprenant à qui il avait affaire, mit au feu les tenailles dont il se servait pour son travail, et invoqua le Seigneur à voix basse. Voyant bientôt les tenailles rougies à blanc et plein d'une

ainte fureur, il les tire vivement du feu, et isissant avec elles la face diabolique, il tâche vec effort d'attirer à lui le monstre. Dunstan, ulevé, rassemblait toutes ses forces, lorsque captif, brisant la porte, s'échappa de ses te-ailles, poussant d'horribles hurlements et riant : « Qu'a fait ce chauve? qu'a fait ce auve? » Car le saint avait les cheveux très-urts, quoique beaux, et c'était là ce que vou-it dire le diable. Le lendemain matin, on vint 1 foule de tout le voisinage lui demander quel ait ce cri épouvantable qui avait effrayé ut le monde pendant la nuit. « C'est le diable, it Dunstan, qui ne veut me laisser vivre nulle part tranquille, et qui veut me chasser même de cette cellule. Prenez bien garde à lui; car si vous ne pouvez supporter sa voix lorsqu'il est en colère, comment supporterez-vous sa compagnie si vous êtes damnés? » A partir de ce jour, Dunstan se tint toujours comme prêt à faire la guerre, provoquant le diable au combat par ses vertus, macérant son corps par le jeûne, munissant son âme de prières, sachant bien que pour vaincre le diable il n'y avait rien de tel, selon la parole du Seigneur, que le jeûne et l'oraison. Il garda ainsi un corps si chaste et une âme si pure, qu'aucune des entreprises du mauvais esprit ne pouvait lui échapper.

LIVRE ONZIÈME.

ACTE D'HOMMAGE DU ROI ÉDOUARD III. — FRAGMENTS DE FROISSART. — LES SEIGNEURS NORMANDS EN ANGLETERRE. — MEURTRE DE THOMAS BECKET. — DISCOURS D'URBAIN II A CLERMONT. — LES PREMIERS CROISÉS. — LES CROISÉS A JÉRUSALEM. — COURONNEMENT DU ROI RICHARD. — FRAGMENTS DE JOINVILLE.

Froissart nous a conservé dans ses *Chroniques* l'acte d'hommage du roi Edouard III, se déclarant vassal de Philippe de Valois pour le duché de Guyenne et pour la pairie de France. C'est à la fois un modèle des actes de ce genre et un monument historique du XIVe siècle.

ACTE D'HOMMAGE DU ROI ÉDOUARD III.

Instrumentum homagii per Eduardum III, Ambianis facti.

Au nom de Dieu, amen.

Sçachent tous, par la teneur de ce public instrument, que, présens nous, notaires et tabellions publics, et les témoins ci-dessous nommés, vint en la présence de très-haut, très-excellent prince, notre très-cher sire Philippe, par la grâce de Dieu, roi de France, et comparut, en sa personne, haut et noble prince, monseigneur Edouard, roi d'Angleterre, et avec lui, révérend père l'évesque de Lincoln, et grande foison de ses autres gens et conseillers, pour faire son hommage de la duché de Guyenne et de la pairie de France, au dit roy de France.

Et lors, noble homme monseigneur Mille de Noyers, qui estoit de costé le dit roy de France, dit, de par le roy de France, au dit roy d'Angleterre en ceste manière :

« Sire, le roy ne vous entend point à recevoir ainsi, comme li a été dit à vostre conseil, des choses qu'il tient et doit tenir, en Gascogne et en Agenois, lesquelles tenoit et devoit tenir le roy Charles et de quoi le dit roy Charles fit protestation qu'il ne vous entendoit à recevoir à son hommage. »

Et le dit évesque de Lincoln dit et protesta pour le dit roy d'Angleterre, que, pour chose que le roy d'Angleterre, ou autre pour lui, dist ou fist, il n'entendoit à renoncer à nul droit qu'il eust, ou dust avoir, en la duché de Guyenne et ses appartenances; et que aucuns droits nouveaux y fussent, pour ce, acquis au dit roy de France.

Et, ainsi protesté, le dit évesque bailla à noble homme le vicomte de Melun, chambellan de France, une cédule sur le dit hommage dont la teneur est ci-dessous écrite.

Et lors, dit le dit chambellan au roi d'Angleterre ainsi : « Sire, vous devenez homme du roy de France, monseigneur de la duché de Guyenne, et de ses appartenances, que vous reconnaissez à tenir de lui, comme duc de Guyenne et pair de France, selon la forme des paix faites entre ses devanciers, roys de France, et les vostres, selon ce que vous et vos ancestres, roys d'Angleterre et ducs de Guyenne, avez fait pour la même duché à ses devanciers, roys de France; »

Et lors le roy d'Angleterre dit : *Voire.*

Et le dit chambellan dit après, ainsi : « Et le roy de France, nostre sire, vous reçoit, sauves ses protestations, et les retenues dessus dites; »

Et le roy de France dit : *Voire.*

Et lors, les mains du dit roy d'Angleterre, mises entre les mains du dit roy de France, baisa en la bouche le dit roy d'Angleterre.

La teneur de la cédule, que bailla le dit évesque pour le roy d'Angleterre, s'ensuit :

« Je deviens vostre homme de la duché de Guyenne et de ses appartenances, que je clame (proclame) tenir de vous, comme duc de Guyenne et pair de France, selon la forme de paix faite entre vos devanciers et les nostres, selon ce que nous et nos ancestres, roys d'Angleterre et ducs de Guyenne, avons fait, pour la même duché, à vos devanciers, roys de France. »

Ce fut fait à Amiens, chœur de la grande église, l'an de grâce mil trois cent vingt neuf, le sixième jour de juin, indiction douze, treize du régime de notre très-saint père le pape Jean XXII, présens et à ce appelés témoins, révérends pères en Dieu les évesques de Beauvais, de Laon et de Senlis, et haut prince, monseigneur Charles, comte d'Alençon, monseigneur Eudes, duc de Bourgogne, monseigneur Louis, comte de Flandre, monseigneur Robert d'Artois, comte de Baumont, et le comte d'Armagnac; les abbés de Clugny et de Corbie, le seigneur de Beaujeu et Bernard, sieur d'Albret; Mathieu de Trye et Robert Bertrand, maréchaux de France; *item* révérend père l'évesque saint Davy; Henry, seigneur de Percy; Robert Ufford, Robert de Wastevill, Robert de Mesville, Guillaume de Montaigue, Gilbert Talbot, Jean Maltravers, séneschal du roy d'Angleterre; Geoffroy de Scropt, et plusieurs autres témoins à ce appelés et requis.

Deux passages des *Chroniques* de Froissart nous montrent en action ces sentiments chevaleresques qui honorèrent la féodalité et qui en adoucirent parfois les maux.—Jean de Hainaut offrant son secours à la reine d'Angleterre, chassée de son royaume; le prince de Galles traitant avec respect le roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers, donnent tous deux l'idée d'un parfait chevalier.

FRAGMENTS DE FROISSART.

« Et quand le gentil chevalier Jean de Hainaut eut ouï complaindre la reine si tendrement, et qui toute fondoit en larmes et en pleurs, si en eut grand pitié et commença à larmoyer, et dit ainsi à la dame : Certes, dame, voyez ici votre chevalier, qui ne vous faudroit pour mourir si tout le monde vous failloit. Mais ferai tout mon pouvoir de vous et monseigneur votre fils conduire et de vous et lui remettre en votre Etat d'Angleterre. Et de plus tous ceux que je pourrai prier y mettrons les vies, et aurons gens d'armes assez, s'il plaît à Dieu, sans crainte du roi de France. Et quand la dame l'eut ouï parler une si haute parole et si réconfortant ses besognes, elle qui étoit assise et messire par devant elle, se dressa et se voulut agenouiller de la grande joie qu'elle avoit pour l'amour et la grand' grâce que le vaillant chevalier lui offroit. Mais le gentil Jean de Beaumont ne l'eût jamais souffert, mais se leva moult appertement, et prit la noble dame entre ses bras, et dit : Ne plaise jà à Dieu que la reine d'Angleterre fasse ce, ni ait pensé à le faire; mais, dame, confortez-vous et votre gentil fils aussi, car je vous tiendrai ma promesse.... »

.... Mais quoiqu'on lui blâmât et déconseillât, le gentil chevalier ne s'en voulut oncques déconseiller, mais dit : Qu'il n'avoit qu'une mort à souffrir qui étoit dans la volonté de Notre-Seigneur; mais il avoit promis à cette gentille dame de la conduire en son royaume, et ne lui manqueroit pour mourir. Et aussi cher avoit-il prendre la mort avec cette noble dame qui, déchassée et déboutée, étoit hors de son pays, si mourir y devoit comme autre part; car tous chevaliers doivent aider à leur loyal pouvoir toutes dames et demoiselles déchassées et déconfortées à leur besoin, même quand ils sont requis.

Quand ce vint au soir, le prince de Galles donna à souper au roi de France et à monseigneur Philippe, son fils; à monseigneur Jacques de Bourbon et à la plus grand'partie des comtes et des barons de France, qui prisonniers étoient. Et assit le prince, le roi de France et son fils, monseigneur Philippe; monseigneur Jacques de Bourbon, monseigneur Jean d'Artois, le comte de Tancarville, le comte d'Estampes, le comte de Dampmartin, le seigneur de Joinville et le seigneur de Partenay, à une table moult haute et bien couverte; et tous les autres barons et chevaliers aux autres tables. Et servoit toujours le prince au devant de la table du roi, et par toutes les autres tables, si humblement comme il pouvoit. Ni oncques ne se voulut seoir à la table du roi, pour prière que le roi sçut faire; ains (mais) disoit toujours qu'il n'étoit mie encore si suffisant qu'il appartenist (lui appartînt) de lui seoir à la table d'un si haut prince et de si vaillant homme que le corps de lui étoit, et que montré avoit à la journée. Et toujours s'agenouilloit par devant le roi, et disoit bien : « Cher sire, ne veuillez mie faire simple chère, pour tant si Dieu n'a voulu consentir huy (aujourd'hui) votre vouloir; car certainement, monseigneur, mon père vous fera toute l'honneur et amitié qu'il pourra, et s'accordera à vous si raisonnablement, que vous demeurerez bons amis ensemble à toujours. Et m'est avis que vous avez grand'raison de vous esliescer (réjouir), combien que la besogne ne soit tournée à votre gré, car vous avez aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse, et avez passé tous les mieux faisans de votre côté. Je ne le dis mie, cher sire, sachez, pour vous lober (railler); car tous ceux de notre partie et qui ont vu les uns et les autres, se sont par pleine science à ce accordés, et vous en donnent le prix et le chapelet (la couronne), si vous le voulez porter. »

A ce point commença chacun à murmurer; et disoient entr'eux, François et Anglois, que noblement et à point le prince avoit parlé. Si le prisoient durement (fortement), et disoient communément que en lui avoient et auroient encore gentil seigneur, si il pouvoit longuement durer et vivre, et en telle fortune persévérer.

En revanche, nous empruntons aux chroniques saxonnes un des tableaux trop fréquemment offerts par le monde féodal. La courtoisie, le point d'honneur, qui adoucissent les rapports des nobles entre eux, ne protégent point la foule qui les nourrit de son travail. Combien de seigneurs, sur le continent, infligeaient aux vassaux dont ils étaient nés les maîtres, les traitements que les Saxons eurent à souffrir d'une noblesse venue de l'étranger !

LES SEIGNEURS NORMANDS EN ANGLETERRE.

Ils accablèrent le pauvre peuple de ce pays pour lui faire élever des châteaux, et une fois les châteaux bâtis, ils y établirent des hommes méchants et diaboliques. Les hommes et les femmes du pays qu'on soupçonnait d'avoir conservé quelque chose de leurs biens étaient enlevés nuit et jour et jetés dans les cachots de ces châteaux; et pour leur arracher de l'or et de l'argent on leur faisait souffrir des traitements si affreux, que les martyrs n'ont jamais rien enduré de semblable. Les uns, suspendus par les pieds, étaient suffoqués par une épaisse fumée; les autres, pendus par les pouces ou par la tête, avaient un feu allumé sous les pieds. A

quelques-uns on serrait la tête avec une corde si étroitement, qu'elle finissait par entrer dans le cerveau; d'autres étaient enfermés dans des cachots avec des serpents, des vipères et des hiboux, et étaient ainsi suppliciés, ou on les jetait dans un panier rempli de pierres tranchantes, et on les y serrait jusqu'à ce que leurs membres fussent brisés. Dans la plupart de ces châteaux était une horrible et détestable machine que deux ou trois hommes pouvaient à peine soulever, et faite de telle sorte que le captif, attaché par un carcan de fer tranchant, ne pouvant ni s'asseoir, ni se coucher, ni dormir, fût obligé de soutenir seul tout ce fardeau. Ils tuèrent par la faim plusieurs milliers de personnes. Je ne puis compter toutes les plaies et toutes les douleurs des malheureux habitants de cette terre, et cela dura pendant dix-neuf ans sous le roi Etienne, empirant de jour en jour. Souvent ils imposèrent des tributs aux villes; et quand les malheureux habitants n'avaient plus rien à donner, ils ravageaient et brûlaient tout, si bien qu'on pouvait voyager un jour entier sans voir un homme vivant ni un champ cultivé. Le blé devint cher, et la viande et le fromage et le beurre. Les pauvres mouraient de faim; et combien de ceux qui demandaient leur pain de porte en porte, étaient riches naguère et avaient abandonné leurs terres! Jamais ce pays ne souffrit tant, même sous les païens : car ni les églises, ni les cimetières ne furent respectés; ils prenaient tout ce qui était bon et brûlaient le reste, n'épargnant ni évêque, ni abbé, ni prêtre; ils dépouillaient moines, clercs et tout le monde. Si deux ou trois chevaliers s'approchaient d'une ville, tous les habitants s'enfuyaient, s'attendant au pillage. Les évêques et les clercs les maudissaient souvent, mais en vain, car ils étaient tous maudits, parjures et perdus de mœurs. On labourait inutilement comme sur du sable; car la terre ravagée ne pouvait rien produire; et on disait hautement que le Christ et ses saints dormaient. Nous avons souffert ces maux, et plus que nous n'en pouvons dire, pendant dix-neuf ans, à cause de nos péchés.

Edouard Grimm, qui fut blessé en défendant Thomas Becket, a raconté la vie du saint archevêque et sa mort courageuse. Les barons venus de la cour de Henri II le sommèrent de rétracter ses excommunications en le menaçant de mort. « Vos épées, répondit-il, ne sont pas plus promptes à frapper que moi à courir au-devant du martyre. »

MEURTRE DE THOMAS BECKET.

.... Ils reviennent bientôt cuirassés, l'épée au côté, la hache à la main. Les portes étaient fermées; ils frappaient et on n'ouvrait pas. Alors ils passèrent par le verger et se frayèrent une entrée par la force et avec bruit. Les clercs et les serviteurs épouvantés s'enfuient : ceux qui restaient près du saint évêque l'exhortaient à se réfugier dans l'église; il s'y refusa énergiquement. Ce n'était pas en effet dans une telle circonstance qu'il fallait fuir; mais mieux valait donner aux inférieurs l'exemple de préférer la mort par le glaive au mépris de la loi divine et au renversement des saints canons. Les moines le pressaient, disant qu'il serait déplacé de le voir absent de vêpres, dont c'était l'heure; mais il refusait, craignant d'être privé de la couronne du martyre par le respect que le saint lieu pouvait inspirer à ces parricides... Enfin les moines, ne pouvant l'ébranler, l'entraînèrent malgré lui dans l'église. A peine y étaient-ils, que les quatre seigneurs y entrèrent après eux en courant, conduits par le sous-diacre Hugon, homme pervers, qu'on appelait le *mauvais clerc*. Les moines voulurent fermer les grilles de l'église, mais le saint homme les en empêcha, disant ces belles paroles : C'est en souffrant, et non en combattant, que nous triompherons de l'ennemi; et nous ne sommes pas venus ici pour combattre, mais pour souffrir. Les bourreaux sacriléges s'avancent furieux, et criant : Où est Thomas Becket, traître envers le roi et le royaume? Becket se taisant, ils crièrent plus fort : Où est l'archevêque? Alors celui-ci calme et intrépide : Me voici, dit-il; je ne suis pas un traître au royaume, mais un prêtre. Je suis prêt à mourir pour celui qui m'a racheté de son sang. Loin de moi l'idée de fuir ou d'abandonner la justice à cause de vos épées! Les seigneurs répondirent : Absous ceux que tu as excommuniés et suspendus de leur office. — Ils n'ont pas satisfait à leur devoir, dit le saint homme, et je ne les absoudrai pas. — Tu vas donc mourir et être châtié selon tes mérites. — Pour moi, dit le martyr, je suis prêt à mourir pour mon Dieu et pour assurer, au prix de mon sang, la paix et la liberté à l'Eglise; mais je vous défends, au nom de Dieu, de faire du mal à aucun des miens. Ils se jettent alors sur lui et veulent l'entraîner hors de l'église pour l'égorger ou pour l'emmener prisonnier, comme ils l'ont dit depuis. Mais ils ne pouvaient le faire sortir, et il avait vivement repoussé l'un d'eux, qui, irrité, leva l'épée sur sa tête. Alors le saint homme voyant l'heure où il allait recevoir la couronne du martyre, inclina la tête pour prier, et, levant ses mains jointes, recommanda sa cause et celle de l'Eglise à Dieu, à la sainte Marie et au bienheureux martyr Denis. A peine avait-il parlé, que le méchant homme, qui craignait de se voir enlever l'archevêque par le peuple, lui frappa le haut de la tête avec tant de force qu'il coupa du même coup le bras de celui qui écrit cette histoire, et qui seul de tous les moines et clercs (que la crainte avait éloignés) resta attaché à l'archevêque, tenant le saint martyr entre ses bras jusqu'à ce que l'un d'eux fût tranché. Un second coup perça ce corps sacré, mais il restait droit et immobile. Un troisième coup le fit tomber à genoux, et il

dit à demi-voix : Je suis prêt à mourir pour le nom du Christ et pour la défense de l'Église. Puis le troisième de ces meurtriers sacriléges le frappa, lorsqu'il tombait, d'un coup si terrible que son sang et sa cervelle coulèrent sur sa face. Pendant ce temps-là le quatrième écartait les survenants, afin que les autres pussent vaquer à cet horrible meurtre. Enfin, ce qu'on ne peut raconter sans frémir, cet exécrable sous-diacre dont j'ai déjà parlé, Hugon, mit le pied sur le cou du saint martyr, et répandant sur la dalle sa cervelle et son sang : « Allons-nous-en, dit-il, il ne se relèvera pas. »

En tout cela on put voir la merveilleuse fermeté de ce saint martyr, qui n'opposa aux coups de ses meurtriers ni sa main, ni son manteau, ni un seul mot, ni un seul cri, ni même un gémissement ou un signe quelconque de douleur; qui offrit immobile sa tête aux épées jusqu'à ce que son cerveau s'étant répandu avec son sang, il tombât comme pour prier, déposant son corps sur la terre et son âme dans le sein d'Abraham. Cet homme pieux fut tué par ces bourreaux sanguinaires en un temps sacré, en un lieu sacré, dans la maison même du Seigneur, le quatrième jour des calendes de janvier, l'année du Christ mil cent soixante-dix.

Le troisième discours d'Urbain II, prêchant la croisade à Clermont, a été conservé par Robert le moine, et méritait de l'être. Nous le citons, en nous servant de la traduction qu'en a donnée M. Geruzez, dans ses excellents *Essais d'histoire littéraire*.

DISCOURS D'URBAIN II A CLERMONT.

« Nation des Francs, placée au delà des monts, nation chérie de Dieu et choisie par lui, comme le montrent clairement vos œuvres, nation distincte des autres par la situation du pays, par la foi religieuse et le respect de la sainte Église, c'est à vous que s'adressent mes paroles, à vous que tendent mes exhortations. Nous voulons que vous sachiez quelle triste cause nous a conduit auprès de vous, et quel danger commun, à vous et au reste des fidèles, nous a engagé à passer les monts.

« Des murs de Jérusalem et de Constantinople, un bruit sinistre est venu jusqu'à nous, et a souvent frappé nos oreilles. Du pays des Perses, une nation maudite, étrangère, éloignée de Dieu, une nation qui n'a jamais réglé son cœur ni confié son esprit à celui du maître des hommes, a envahi cette terre des chrétiens, l'a ravagée par le fer, le pillage et l'incendie, a emmené les uns en captivité et fait mourir les autres d'une mort déplorable, renversé de fond en comble les églises, ou les a souillées par les cérémonies d'un culte impie. Leurs souillures profanent les autels du vrai Dieu; ils circoncisent les chrétiens, et le sang de la circoncision coule sur les autels ou remplit les vases sacrés du baptême. Ceux qu'ils veulent faire périr, ils leur percent le nombril, ils les mutilent, les attachent à un pieu, et les forcent de marcher ainsi jusqu'à ce que leurs entrailles se répandent au dehors et qu'ils succombent. Ils percent les uns à coups de flèches après les avoir attachés à un poteau; aux autres, ils font tendre le cou, et, de leur glaive nu, ils essayent de leur trancher la tête d'un seul coup. Que dire de la violence faite aux femmes? C'est pire chose d'en parler que de s'en taire. Ils ont ravagé le royaume des Grecs, et soumis à leur empire des provinces qu'on ne peut traverser en deux mois.

« A qui donc appartiendrait le soin de venger ces outrages, si ce n'est à vous qui avez reçu de Dieu, au-dessus des autres nations, la gloire des armes, la grandeur d'âme, l'agilité du corps et la vertu de terrasser vos ennemis? Que les faits de vos devanciers, de Charlemagne, de son fils Louis et des autres princes de sa race, qui ont vaincu les infidèles et reculé à leurs dépens les frontières de l'Eglise, soient pour vous un encouragement et vous excitent aux actions viriles. Surtout soyez touchés par le sépulcre de notre Sauveur que possèdent d'impurs vainqueurs, ainsi que par les lieux saints que déshonorent leur tyrannie et leurs violences; courageux soldats, fils de pères invaincus, ne dégénérez pas, mais souvenez-vous du courage de vos ancêtres.

« Si vous êtes retenus par l'amour de vos parents et de vos épouses, réfléchissez aux paroles du Seigneur dans l'Évangile : « Celui qui « aime sa mère ou son père plus que moi n'est « pas digne de moi. Celui qui, en vue de mon « nom, aura abandonné sa maison, ou son père « ou sa mère, son épouse, ses fils ou ses champs, « recevra le centuple et possédera la vie éter- « nelle. » Qu'aucune possession, qu'aucun souci de vos biens ne vous enchaîne; car cette terre de toutes parts fermée par les mers, ceinte de montagnes et resserrée par la multitude qui la couvre, n'a pas de richesses superflues pour vous tenter, et suffit à peine à nourrir ceux qui la cultivent. C'est là la source de vos luttes, de vos guerres et de ces blessures que vous vous faites les uns aux autres.

« Cessent donc ces haines mutuelles, se taisent ces disputes, s'apaisent ces guerres, s'endorment ces violences! Prenez la route du saint sépulcre, enlevez la terre sainte à ces impies et vous la soumettez. Cette terre a été donnée en partage aux fils d'Israël, terre qui, suivant l'Ecriture, est arrosée de miel et de lait. Jérusalem est le nombril de la terre; contrée fertile et comme un autre paradis de délices, le Rédempteur du genre humain l'a illustrée par sa venue, sanctifiée par ses paroles, consacrée par sa passion, rachetée par sa mort, ennoblie par son tombeau. Or, cette cité placée comme une reine au centre du monde, est maintenant tenue en captivité par ses ennemis et soumise au culte des gentils par des barba-

res qui ignorent le vrai Dieu; elle demande donc et elle désire sa délivrance et ne cesse d'implorer vos secours. C'est de vous surtout qu'elle réclame assistance, parce que c'est en vous, sur toutes les autres nations, que Dieu a placé la gloire des armes. Entrez donc dans cette voie pour la rémission de vos péchés, et comptez sur la gloire impérissable du royaume des cieux. »

Ce discours émut profondément l'assemblée, qui s'écria tout d'une voix : « Dieu le veut! Dieu le veut! » En entendant ce cri unanime, le pontife, levant les yeux vers le ciel, rendit grâce à Dieu, et commandant le silence d'un signe de la main, il reprit en ces termes :

« Mes frères, aujourd'hui s'est montré en vous ce que le Seigneur dit dans son Evangile : Lorsque deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai avec eux. En effet, si Dieu n'eût pas été dans vos esprits, votre voix n'aurait pas été unanime. Ce cri parti de tant de bouches n'avait qu'une seule origine. C'est pour cela que je vous dis que c'est Dieu qui l'avait mis dans vos poitrines, et que c'est lui qui l'en a fait sortir. Que ce mot soit donc à l'avenir votre cri de ralliement dans les combats, car c'est Dieu qui l'a proféré. Lorsque vous en viendrez aux mains avec les ennemis, vous crierez tous ensemble par l'inspiration divine : Dieu le veut! Dieu le veut! »

La foule qui devança la croisade des seigneurs périt misérablement en route, après avoir commis les plus grands excès. Voici le tableau qu'en a tracé le moine Dodechinus.

LES PREMIERS CROISÉS.

....Une inspiration miraculeuse poussait tous les hommes de ce temps à se mettre en chemin pour la terre sainte. Les femmes partant pour cette expédition s'habillaient en hommes et marchaient armées. Réunis tous ensemble, ceux qui s'étaient croisés décidèrent que les juifs, partout où on les trouverait établis, seraient introduits, de gré ou de force, dans la communion chrétienne; que le nom et le souvenir des juifs seraient partout anéantis, et qu'on tuerait sans distinction tous ceux qui refuseraient d'embrasser le nom de chrétien et le signe de la foi. D'où il arriva que bien des juifs se réfugièrent à contre-cœur dans le baptême, de peur de perdre leurs biens et la vie. Mais le plus grand nombre était massacré et les chrétiens pillaient leurs richesses. Cette cruauté exaspéra les juifs au point de les porter à se tuer les uns les autres à coups de couteau. Les maris n'épargnaient point leurs femmes, les mères tuaient leurs enfants. Les croisés, continuant leur voyage, arrivèrent jusqu'à la ville des Pannoniens qu'on appelle Messburg et y furent massacrés presque tous. Et c'était juste, car, marchant confondus avec des femmes, ils s'étaient souillés de grands excès et avaient mérité ainsi la colère de Dieu.

Albert d'Aix et Raymond d'Agiles ont peint la prise de Jérusalem, et ce mélange d'exaltation religieuse et de cruauté impitoyable qui distingua entre toutes la première croisade. Voici un passage d'Albert d'Aix.

LES CROISÉS A JÉRUSALEM.

....Sortis vainqueurs du palais du roi Salomon après y avoir massacré environ dix mille Sarrasins, les chrétiens poursuivirent dans les rues de la ville de nombreuses troupes d'infidèles dispersés par la crainte de la mort, et les frappèrent de l'épée. Les femmes, qui s'étaient réfugiées dans des palais fortifiés, furent égorgées. Ils arrachaient les enfants à la mamelle du sein de leur mère ou de leurs berceaux, les enlevaient par la plante des pieds et leur brisaient le crâne sur les murs ou sur les portes. Ils tuaient les uns à coups d'épée, ils accablaient les autres sous des pierres; ni l'âge, ni le sexe n'étaient épargnés. Quiconque entrait le premier dans une maison ou dans un palais devenait le maître incontesté de sa conquête et de tout ce qu'elle renfermait, meubles, froment, huile, orge, vin, argent, habits; et c'est ainsi que les chrétiens devinrent possesseurs de toute la ville. Mais pendant qu'ils y étaient répandus et occupés d'un long carnage, pendant qu'ils s'extasiaient devant les riches dépouilles des Sarrasins, Tancrède, aussitôt qu'il avait mis le pied dans la ville, s'était précipité vers le temple, en avait forcé les serrures et y avait pénétré; puis, avec l'aide de ses gardes, il arracha des murs couverts d'or, des colonnes et des piliers, une prodigieuse quantité d'or et d'argent; il sua deux jours, enlevant les trésors dont les Turcs avaient orné leur temple. On dit que deux Sarrasins, sortis de la ville pendant le siége, les lui avaient indiqués pour sauver leur vie. Après ces deux jours, il fit ouvrir les portes du temple, et emportant toutes ces richesses, les partagea fidèlement avec son chef Godefroy. Ceux qui en ont vu la quantité assurent qu'il y en avait assez pour la charge de six chameaux ou de six mulets.

Voici le récit de Raymond d'Agiles, empreint d'une ardeur plus vive et d'un caractère aussi frappant de vérité.

....Aussitôt que les nôtres furent maîtres des murs et des tours qui ceignaient la ville, on put voir un étonnant spectacle. Ceux des infidèles auxquels on coupait la tête étaient les plus doucement traités; les uns étaient contraints, à coups de flèches, à sauter du haut des rem-

parts, d'autres étaient torturés très-longtemps et périssaient par le feu. Dans les rues et sur les places se rencontraient des amas de têtes, de mains et de pieds. Les hommes et les chevaux marchaient partout sur des cadavres. Mais tout cela n'est rien encore. Venons-en au temple de Salomon, où les infidèles avaient coutume de célébrer leurs rites et leurs cérémonies. Que s'y passa-t-il donc? Si nous disons la vérité, on ne pourra nous croire. Qu'il nous suffise donc d'affirmer que, dans ce temple et dans le portique de Salomon, les cavaliers avaient du sang jusqu'au genou et les chevaux jusqu'au frein. O juste et admirable jugement de Dieu, qui avait inondé de leur sang l'endroit même où il avait si longtemps supporté leurs blasphèmes! La ville ainsi remplie de sang et de cadavres, quelques infidèles, réfugiés dans la tour de David, demandèrent au comte Raymond la protection de sa main et lui rendirent la citadelle. Il fallait voir, la ville une fois conquise, la dévotion des pèlerins, courant au sépulcre de Notre-Seigneur, applaudissant, transportés et chantant au Seigneur un cantique nouveau : car leur âme offrait à Dieu vainqueur et triomphant des vœux et des louanges qu'il faut renoncer à rendre....

Les scènes qui accompagnèrent le couronnement de Richard Cœur-de-Lion à Londres ont été racontées par un chroniqueur contemporain (Wilhelmus Neubrigensis, *De rebus Anglicis*). Tout y est également remarquable et instructif, et les actions des acteurs et les réflexions de l'historien.

COURONNEMENT DU ROI RICHARD.

Richard Ier fut sacré à Londres par Balduin, archevêque de Cantorbéry, le troisième jour des nones de septembre, jour qui, d'après une ancienne superstition nationale, est appelé *mauvais* ou *égyptien*, sorte de présage de l'événement qui menaçait les juifs. Car l'Angleterre, dans laquelle, sous le roi précédent, leur condition avait été heureuse et brillante, fut changée tout à coup pour eux, par un jugement de Dieu, en cette Egypte où leurs pères avaient eu tant à souffrir. Cet événement est récent encore, et personne de cette génération ne l'ignore; mais il mérite qu'on le conserve par une ample relation à la postérité, comme un monument manifeste des jugements d'en haut contre un peuple perfide et blasphémateur.

Pour le sacre solennel du roi chrétien s'étaient rassemblés de tous les points de l'Angleterre, non-seulement les nobles chrétiens, mais encore les premiers des juifs. Ces ennemis de la vérité craignaient que la fortune ne voulût plus leur sourire sous le nouveau roi comme sous le précédent; ils résolurent donc d'honorer son avénement et de se concilier sa faveur par l'ampleur de leurs présents. Mais le roi, soit qu'il les vît de moins bon œil que son père, soit que quelque avis lui eût inspiré une crainte superstitieuse, leur interdit par un édit l'entrée de l'église pendant son couronnement, et l'entrée du palais pendant le festin qui devait suivre la cérémonie. La messe et les cérémonies achevées, le roi, ceint d'un brillant diadème, entra avec pompe dans la salle du festin.

Pendant qu'il était à table avec une foule de seigneurs, le peuple, qui se pressait autour du palais, fut mis en émoi; en effet, quelques juifs, se mêlant à la foule, avaient ainsi franchi les portes. Un chrétien, indigné, donna, dit-on, un soufflet à un juif et le poussa dehors en lui rappelant l'édit du roi. Cet exemple enflamma plusieurs personnes qui repoussèrent aussi les juifs avec des injures. Le tumulte s'accroît, la foule ameutée croit que le roi a ordonné ces violences, et, enhardie par l'autorité royale, se jette sur les juifs rassemblés hors des portes. D'abord on frappa du poing, puis vinrent les bâtons et les pierres. Les juifs s'enfuient, plusieurs sont tués en fuyant, quelques-uns périssent sous les pieds de la foule. Entre autres étaient venus à Londres deux nobles juifs d'York, Josée et Bénédict : le premier s'échappa; le second, retardé dans sa fuite par les coups, fut pris, confessa le Christ pour éviter la mort, et, mené dans une église, fut baptisé sur-le-champ. Cependant, le bruit, très-agréable à la multitude, que le roi avait ordonné l'extermination générale des juifs, se répandit dans Londres avec une incroyable rapidité. Bientôt une foule immense, composée d'habitants de Londres et de provinciaux attirés par le sacre du roi, accourut en armes, avide de meurtre et de pillage, et se jeta sur cette race que le jugement de Dieu a rendue odieuse à tous les peuples. Les juifs qui habitaient Londres, et on sait que le nombre en est grand, se réfugièrent dans leurs maisons et y cachèrent leurs amis venus des provinces. Ces maisons sont aussitôt cernées et assiégées avec ardeur depuis la neuvième heure jusqu'au coucher du soleil. Mais on ne pouvait renverser les murs trop bien construits, et les machines manquaient à la fureur du peuple. On mit le feu aux maisons; un immense incendie éclaira la cité, hâtant la mort des juifs et secondant les chrétiens dans leur œuvre nocturne. Mais cet incendie, allumé contre les juifs, ne fut pas fatal à eux seuls, et le feu, qui ne distingue personne, gagna les maisons des chrétiens. Vous auriez vu alors les plus beaux quartiers de la ville embrasés par les citoyens, comme par une main ennemie. Pour les juifs, ou ils périssaient consumés dans leurs maisons, ou, voulant en sortir, ils étaient reçus à coups d'épée; beaucoup de sang fut versé en très-peu de temps. Mais le désir du butin étouffa celui du meurtre; la cruauté céda à l'avarice. La foule s'élança au pillage; et les chrétiens se traitèrent bientôt en ennemis les uns les autres, voulant s'arracher leur proie et ne connaissant plus rien de sacré.

A cette nouvelle, le roi, assis à table avec la foule des seigneurs, envoie Ranulphe de Glanville, procureur du royaume, homme puissant et sage, avec quelques autres nobles, pour arrêter ou calmer ces furieux; mais ce fut en vain. On ne voulut ni les écouter, ni les regarder. Les plus mutins allèrent jusqu'à les menacer, leur ordonnant de se retirer au plus vite. Ils se retirèrent donc devant cette aveugle rage, et la foule déchaînée continua ses excès et son pillage jusqu'à la deuxième heure du jour suivant. Puis la satiété et la fatigue, plutôt que la raison et que le respect du prince, abattirent l'ardeur des pillards. Ainsi fut signalé, par un événement inouï jusqu'alors dans la cité royale, par la destruction heureusement commencée d'une race perfide, et par une nouvelle ardeur des chrétiens contre les ennemis de la croix du Christ, le premier jour du règne du très-illustre roi Richard. J'en juge ainsi non-seulement parce qu'il faut considérer en bien plutôt qu'en mal les présages d'un sens douteux, mais encore parce que la signification de celui-ci s'accorde parfaitement avec les progrès de la chrétienté sous ce prince. Quel autre augure tirer de cet événement, s'il prédit quelque chose, que le jour même de sa consécration royale fut illustré par la destruction d'un peuple blasphémateur, qu'au commencement même de son règne les ennemis de la foi chrétienne ne purent rester debout ni se soutenir devant lui?

Nous détachons de Joinville quelques passages propres à nous faire connaître le chroniqueur, les idées de son temps et celles de son maître saint Louis.

FRAGMENTS DE JOINVILLE.

.... Encore me conta le bon roi que une fois advint que au moutier de Clugny y eut une grande disputation de clercs et de juifs, et que là se trouva un chevalier vieil et ancien, lequel requit à l'abbé d'iceluy moutier qu'il eut un peu d'audience et congé de parler, ce que à peine lui octroya. Adonc le bon chevalier se lève de dessus sa potence, qu'il portait à soi soutenir, et dit qu'on lui fist venir le plus grand clerc et le plus grand maître d'iceux juifs, ce qui lui fut fait.

Et le chevalier lui va faire cette demande : « Maître, répondez : croyez-vous en la vierge Marie, qui porta notre Sauveur Jésus-Christ entre ses flancs, puis en ses bras, et qu'elle l'a enfanté vierge et soit mère de Dieu? » Et le juif lui répond que de tout ce il ne croyoit rien. Et le chevalier leur dit : « Moult follement avez dit, et êtes très-fol hardi quand vous, qui ne le croyez, êtes entré en sa maison et son moutier; et vraiment, fit le chevalier, présentement vous le comparerez. » Et il lève sa potence, et férit le juif bien étroit sur l'ouïe, tant qu'il le coucha à terre, renversé. Et le voyant les autres juifs, ils vont lever leur maître tout blessé et s'enfuyent. Et pour ce demeure la disputation des juifs et des clercs finie.

Lors vint l'abbé à icelui chevalier, et lui dit : « Sire chevalier, vous avez fait folie de ce que vous avez ainsi frappé. » Et le chevalier lui répond : « Mais vous avez fait encore plus grand folie d'avoir ainsi assemblé et souffert telle disputation d'erreurs, car céant avoit moult grand quantité de bons chrétiens, qui s'en eussent allés tous mécréants par l'argut du juif. » Aussi, vous dis-je, me fit ce roi, que nul, si n'est grand clerc et théologien parfait, ne doit disputer aux juifs, mais doit l'homme lay quand il ouit médire de la foi chrétienne, défendre la chose, non pas seulement de paroles, mais à bonne épée tranchante, et en frapper les mécréants et médisants à travers le corps, tant qu'elle y pourra entrer.

Si la piété des laïques égalait et parfois surpassait celle des prêtres, ceux-ci pratiquaient volontiers les mœurs des laïques et prenaient à la croisade une part active.

....Or avois-je un prebstre qui avoit nom messire Jean de Wayli, qui se départit de nostre compagnie tout seulet, et alla vers les Sarrazins, sa cuirasse vestue, son chapel de fer sur la teste, et son espée sous l'aisselle, de peur qu'on ne l'aperçust. Et quand il fut près des Sarrazins, qui ne se pensoient ne doutoient de lui parce qu'il estoit tout seul, il leur courut sus moult aprement, et lève son glaive, et fict sur les six capitaines turcs, sans que nully d'entre eux eust pouvoir de se défendre, et force leur fut de prendre la fuite. Dont ce moult furent ébahis les autres Turcs et Sarrazins.

Quelle scène touchante nous peint ici Joinville, et quel charme doux et triste la simplicité du récit ajoute à ce spectacle!

....Et j'étois bien malade et pareillement mon pauvre prebstre, car un jour advint ainsi qu'il chantoit messe devant moi, moi étant au lit malade; quant il fut à l'endroit de son sacrement, je l'aperçus si très-malade que visiblement je le vis pasmer; et quand je vis qu'il se vouloit laisser tomber en terre, je me jetai hors de mon lit tout malade comme j'étois, et pris ma cotte, et l'allai embrasser par derrière, et lui dis qu'il fist tout à son aise et en paix, et qu'il prist courage et fiance en celui qu'il devoit tenir entre ses mains. Et adonc s'en revint un peu, et ne le laissai jusqu'à ce qu'il eust achevé son sacrement, ce qu'il fit. Et aussi acheva-t-il de célébrer sa messe, et oncques puis ne chanta et mourut. Dieu en aie l'asme!

Voici les paroles adressées par saint Louis mourant à son fils.

« Beau fils, la première chose que je t'enseigne et commande à garder, si est que de tout ton cœur et de toute asme tu aimes Dieu. Car sans ce nul homme ne peut estre sauvé. Et te garde bien de faire chose qui lui déplaise, c'est à sçavoir péché. Car tu devrois plutost désirer à souffrir toutes sortes de tourments que de pécher mortellement. Si Dieu t'envoie adversité, reçois-la bénignement et lui rends grâces, et pense que tu l'as bien desservi et que tout se tournera à ton proufit. S'il te donne prospérité, si l'en remercie très-humblement, et garde que tu n'en sois pas pire pour orgueil ni aultrement. Car on ne doit pas guerroyer Dieu de ses dons qu'il nous fait. Confesse-toi souvent, et aie confesseur qui prud'homme soit, et qui te puisse souvent enseigner à faire les choses nécessaires pour le salut de ton asme, et aussi les choses dont tu dois te garder; et que tu sois tel que tes confesseurs, parents, familiers te puissent hardiment reprendre de ton mal et aussi à t'enseigner tes faits. Ecoute le service de Dieu et de notre mère sainte Eglise dévotement, de cœur et de bouche, et par espécial à la messe. Ne laisse aucune vilaine chose dire de Dieu, ni de sa digne mère, ni de saint, ni de sainte....

....Et te supplie, mon enfant, que de ma fin aies de moi souvenance, et me secoures par messes, oraisons, prières, aumosnes, et bienfaits par tout ton royaume. Et me octroie part et portion dans tous tes bienfaits que tu feras. Et je te donne toute bénédiction que jamais père peut donner à enfant. Priant à toute la Trinité du paradis, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, qu'il te garde et te défende de tous maux et par espécial de mourir en péché mortel. A ce que nous puissions une fois après cette mortelle vie estre devant Dieu ensemble, et lui rendre grâces et louanges dans son royaume du paradis. Amen. »

LIVRE DOUZIÈME.

LETTRE DE GRÉGOIRE VII A HERMANN, ÉVÊQUE DE METZ. — LE MANUEL DE GRÉGOIRE VII. — HENRI IV A CANOSSA. — ARNAUD DE BRESCIA. — LES ALBIGEOIS. — FRAGMENTS DU QUADRILOGE. — ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1484. — JACQUES ARTEWELD. — LA JACQUERIE. — JEANNE D'ARC. — LOUIS XI.

La lettre suivante, écrite par Grégoire VII à l'évêque de Metz, au sujet de sa lutte contre l'empereur, est une exposition précieuse des idées de ce grand pontife sur les rapports du saint-siége avec les gouvernements.

LETTRE DE GRÉGOIRE VII A HERMANN, ÉVÊQUE DE METZ.

Grégoire évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à son cher frère en Jésus-Christ, Hermann, évêque, salut et bénédiction apostolique.

Nous savons que tu es prêt à supporter les fatigues et les dangers pour la cause de la vérité, et nous ne doutons pas que ce ne soit un don de Dieu. Sa grâce ineffable et sa merveilleuse clémence sont telles, qu'il ne laisse jamais ses élus s'égarer tout à fait, ni être renversés et accablés sans retour; mais après les avoir agités quelque temps par la persécution, comme par une épreuve, après quelque trouble, il les rend plus forts : comme les lâches sont poussés par la peur à fuir plus honteusement les uns que les autres, les hommes courageux sont virilement animés à lutter de bravoure et d'ardeur. Nous donnons donc de nouveaux encouragements à ta charité, afin que tu aies plaisir à combattre au premier rang parmi les défenseurs de la religion chrétienne, sachant que ceux-là sont les plus proches de Dieu, et les plus dignes de partager sa victoire. Quant à ce que tu nous demandes, voulant être appuyé et fortifié par nos lettres contre la folie de ceux qui, débitant de coupables bavardages, refusent à l'autorité du saint-siége le droit d'excommunier le roi Henri, ce contempteur de la religion chrétienne, ce destructeur de l'empire et des églises, ce promoteur et ce complice de l'hérésie, et de délier ses sujets de tout serment de fidélité, cela ne me paraît point nécessaire, puisque les pages des saintes Ecritures offrent en abondance, sur ce sujet, les plus certains exemples.

.... Pour ne citer qu'un passage dans la foule, qui ignore cette parole de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, disant dans l'Evangile : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.» Et : « Je te donnerai les clefs du royaume du ciel, et tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

Les rois sont-ils exceptés de cette règle? Ne font-ils pas partie du troupeau confié par le Fils de Dieu au bienheureux Pierre? Qui donc osera se juger en dehors du pouvoir de Pierre, après cette concession universelle de lier et de délier? Qui? si ce n'est peut-être l'infortuné qui, refusant de porter le joug du Seigneur, se soumet au fardeau du diable, et refuse d'être compté parmi le troupeau du Christ? Et cette volonté même ne suffit pas pour donner à celui qui la revendique cette liberté misérable; au contraire, celui qui rejette de sa tête superbe le pouvoir divin confié à Pierre, le sentira d'autant plus lourd au jour de sa damnation qu'il l'aura écarté avec plus d'orgueil. Cette institution de la volonté divine, ce fondement du pouvoir de l'Eglise, ce privilége concédé et confirmé par un décret du ciel à Pierre, prince des apôtres, nos saints Pères les ont considérés et reconnus avec vénération ; dans les conciles généraux, dans leurs écrits et dans leurs actions, ils ont appelé l'Eglise romaine la mère universelle; ils ont déclaré qu'on devait accepter non-seulement ses décisions religieuses, mais ses jugements : d'un commun esprit, d'une commune voix, ils ont affirmé qu'il fallait lui soumettre non-seulement les affaires importantes, mais les jugements de toutes les églises, comme à la mère et à la tête de toutes; qu'il ne fallait jamais appeler de ses décisions, que personne ne pouvait ni ne devait s'y refuser ou y contredire....

.... Quoi! une dignité créée par les hommes du siècle et ignorants de Dieu, ne sera pas soumise à cette autre dignité que la Providence du Dieu tout-puissant a créée pour lui rendre témoignage, et par pitié pour le monde? Et le Fils de ce Dieu, Dieu et homme tout ensemble, souverain pontife, tête de l'Eglise, siégeant à la droite de son Père et intercédant sans cesse pour nous, n'a-t-il pas méprisé cette royauté séculière dont sont enflés les fils du siècle, et n'y a-t-il pas préféré de son plein gré le sacerdoce de la croix? Qui ne sait que le

pouvoir des rois et chefs de peuples a eu un commencement? Des hommes ignorants de Dieu, pleins d'orgueil, de rapines, de perfidie, d'homicides, en un mot de tous les crimes, et poussés par le prince de ce monde, qui est le diable, ont entrepris, avec une passion aveugle et une intolérable présomption, de dominer sur les autres hommes leurs égaux! Et lorsqu'ils s'efforcent d'incliner à leurs pieds les prêtres du Seigneur, à qui les comparer plus justement qu'à celui qui élève sa tête superbe au-dessus de tous les fils de l'orgueil, qui, tentant le souverain pontife lui-même et la tête de l'Eglise, et lui promettant tous les royaumes de ce monde, a dit : « Je te donnerai tout cela si tu t'inclines pour m'adorer? » Qui doutera que les prêtres du Christ soient les pères et les maîtres des rois, des princes et de tous les fidèles? N'est-ce point la marque d'une folie misérable, si le fils veut se soumettre son père, l'écolier son maître, s'il veut lier à son pouvoir par d'injustes obligations celui auquel il reconnaît d'ailleurs la puissance de le lier et de le délier lui-même, non-seulement sur la terre, mais dans le ciel?....

Qui donc parmi les prêtres ou les laïques, se voyant à sa dernière heure, implore pour le salut de son âme le secours d'un roi de la terre? Qui donc, parmi les rois ou les empereurs, peut enlever par le baptême un chrétien à l'empire du démon, et le mettre au nombre des fils de Dieu? Et, ce qui est le principal de la religion chrétienne, qui d'entre eux a le pouvoir de former de sa propre bouche le corps et le sang de Notre-Seigneur? Qui d'entre eux a reçu le droit de lier et de délier dans le ciel et sur la terre? D'où on peut voir clairement combien la dignité sacerdotale l'emporte sur leur puissance.

Qui encore parmi eux peut ordonner un clerc et le faire entrer dans l'Eglise, ou, ce qui est plus encore, le déposer et l'en faire sortir? La déposition suppose une autorité plus élevée que l'ordination; car un évêque peut ordonner d'autres évêques, mais les déposer n'appartient qu'au siége apostolique. Qui donc, même parmi les écoliers, douterait que les prêtres fussent au-dessus des rois? Et si les rois, pour leurs péchés, tombent sous le jugement des prêtres, à plus forte raison doivent-ils être jugés par le pontife de Rome? En un mot, le premier venu des chrétiens fidèles peut être plus convenablement appelé roi qu'un mauvais prince. En effet, les chrétiens qui cherchent la gloire de Dieu se gouvernent courageusement; et ceux qui ne sont pas de Dieu, et qui cherchent leur intérêt, sont leurs propres ennemis et les tyrans des autres. Les premiers sont les rois du Christ, les seconds sont le corps du diable; les premiers se commandent à eux-mêmes, afin de régner éternellement avec leur roi divin; la puissance des seconds les conduit à tomber dans la damnation éternelle avec le prince des ténèbres, roi des fils de l'orgueil.

.... Qu'ils ne cherchent donc à point faire de la sainte Eglise leur servante, à la soumettre, à la dompter; mais plutôt qu'ils s'appliquent à honorer, les reconnaissant pour leurs pères et leurs maîtres, les yeux de cette Eglise, c'est-à-dire les prêtres du Seigneur. Si on doit honorer les pères et mères selon la chair, combien davantage les pères et mères selon l'esprit! Si celui qui a maudit son père ou sa mère selon la chair est digne de mort, que mérite celui qui maudit son père ou sa mère selon l'esprit? Qu'enchaînés à l'amour de la chair ils ne s'appliquent pas à mettre leur fils à la tête du troupeau pour lequel le Christ a versé son sang, si on peut trouver un homme meilleur et plus utile au troupeau que leur fils; de peur qu'en aimant leur fils plus que Dieu, ils n'apportent un grand dommage à la sainte Eglise.

Le cardinal allemand Benno a peint Grégoire VII en ennemi, et l'a accusé, selon l'esprit de son temps, d'être en communication régulière avec le diable. Voici ce curieux passage.

LE MANUEL DE GRÉGOIRE VII.

.... Un jour, allant d'Albano à Rome, il oublia d'emporter avec lui son livre familier sur la nécromancie, dont il ne se séparait jamais, ou du moins bien rarement. En chemin, il s'aperçut de son oubli, et à l'entrée de la porte de Latran, appelant deux de ses serviteurs dévoués, fidèles ministres de ses crimes, il leur ordonna d'aller en toute hâte lui chercher ce livre, ajoutant avec des menaces terribles la défense de l'ouvrir en route et d'y jeter un œil curieux; mais plus sa défense était rigoureuse, plus leur curiosité fut vive. Aussi, en revenant, ne manquèrent-ils pas d'ouvrir le livre et d'y parcourir avidement les préceptes de l'art diabolique. Mais tout à coup se dressèrent les anges de Satan, dont la multitude et l'horrible aspect firent d'abord perdre l'esprit aux jeunes gens, qui revinrent difficilement à eux-mêmes. Et les esprits malins les pressaient, disant : Pourquoi nous avez-vous appelés? Pourquoi nous fatiguer ainsi? Vite, un ordre! que faut-il faire? Nous allons nous révolter contre vous si vous nous retenez plus longtemps. Aussitôt l'un des jeunes gens s'écria : « Hâtez-vous de renverser ces murailles, » et il montrait du doigt des murs élevés, voisins de Rome, qu'en un instant les esprits malins eurent renversés. Et les jeunes gens, faisant le signe de la croix, épouvantés, tremblants et palpitants, purent à peine revenir à Rome vers leur maître.

Le chroniqueur Lambert a raconté la pénitence des amis excommuniés de Henri IV et celle de Henri IV lui-même, lorsqu'il vint implorer à Canossa l'absolution du pape. Nous détachons de la même chro-

nique la scène imposante où le pape, défiant l'empereur d'affirmer sur l'hostie son innocence, l'accable sous son propre aveu.

HENRI IV A CANOSSA.

Les évêques et les laïques que le pape avait excommuniés, et que le roi Henri avait été obligé, malgré lui, d'écarter de sa personne, à cause de cet anathème, parvinrent en Italie, trouvèrent le pape à Canossa, et, pieds nus, couverts d'une laine grossière, implorèrent, en suppliant, le pardon de leur révolte et la levée de leur excommunication. Le pape répondit qu'on ne pouvait refuser toute pitié à leur repentir et à leurs larmes ; mais que leur longue désobéissance et que la rouille accumulée du péché voulaient être purifiées par le feu d'une longue pénitence. Si leur repentir était sincère, qu'ils souffrissent avec patience le feu avec lequel l'Eglise devait guérir leur blessure. Il ne fallait pas qu'une réconciliation trop aisée avec l'Eglise fît paraître de peu d'importance le grand crime qu'ils avaient commis contre le siége apostolique. Ils se déclarèrent prêts à accepter toutes les épreuves. Le pape les sépara donc les uns des autres, et enfermés dans des cellules, dans un isolement absolu, ils recevaient le soir une modique nourriture. Pour les laïques, le pape proportionna la pénitence à l'âge et au rang de chacun d'eux. Après que cette épreuve eut duré plusieurs jours, il appela les pénitents près de lui, et les ayant doucement repris sur leurs fautes, les avertit de n'y plus retomber ; puis il leur donna l'absolution. A leur départ, il leur recommanda à plusieurs reprise de n'avoir aucune communication avec le roi Henri jusqu'à ce qu'il eût expié ses fautes envers le saint-siége ; de ne l'aider en rien à troubler l'Etat et la paix de l'Eglise ; mais il leur permit à tous de lui parler pour l'exhorter à la pénitence, et pour le tirer du mauvais chemin où il paraissait entraîné. . . . . .

.... Henri, se soumettant au saint-siége, vint donc à Canossa comme on le lui avait ordonné. Le château avait une triple enceinte ; il fut reçu dans la seconde, séparé de sa suite, dépouillé de toute pompe, de tout insigne royal, pieds nus, à jeun, et resta là depuis le matin jusqu'au soir, attendant la sentence du pontife de Rome. Le second jour se passa ainsi et ainsi le troisième. Enfin le quatrième jour, admis en présence du pape, après de longs discours il fut absous aux conditions suivantes : Au jour et au lieu désignés par le pape, il devait comparaître à une assemblée générale des princes allemands ; répondre aux accusations présentées contre lui, et le pape, siégeant à cette assemblée, devait juger de la cause s'il le trouvait à propos. D'après le jugement, Henri devait garder sa couronne s'il se justifiait des accusations portées contre lui ; la perdre avec soumission, si, les accusations une fois prouvées, il était déclaré, d'après les lois de l'Eglise, indigne de régner. . . . . .

Après cette absolution ainsi accordée, le pape célébra la sainte messe, et après l'offrande, faisant approcher de l'autel le roi et la foule qui l'entourait, élevant dans sa main le corps du Seigneur, il parla ainsi : « Toi et tes partisans m'avez souvent écrit que j'occupais le siége apostolique grâce à la simonie et à l'hérésie, qu'avant et après mon élévation à l'épiscopat, j'ai souillé ma vie d'une foule de crimes qui, selon les saints canons, devraient me faire interdire l'exercice du sacerdoce. Et bien qu'une foule de témoins qui connaissent parfaitement toute ma vie, et que d'autres qui m'ont élevé à l'épiscopat, puissent suffisamment repousser ces calomnies, j'aime mieux, pour écarter tout scandale, en appeler au témoignage de Dieu qu'à celui des hommes. Voici le corps du Seigneur ; je vais le recevoir dans ma bouche ; qu'il rende témoignage de mon innocence. Que Dieu tout-puissant, par un jugement immédiat, m'absolve de tout soupçon si je suis innocent, me frappe de mort à l'instant si je suis coupable. » Ayant ajouté quelques paroles terribles, où il priait Dieu d'être son juge équitable et le témoin de son innocence, il prit une partie du corps du Seigneur et l'avala. Rien n'arriva, et le peuple éclata en acclamations, louant la justice de Dieu et l'innocence du pape. Celui-ci, imposant le silence, se tourna vers le roi et dit : « Qu'il te plaise, mon fils, de faire ce que tu m'as vu faire. Les princes de l'empire allemand nous assourdissent les oreilles de leurs accusations contre toi, te reprochant une foule de crimes capitaux, et demandant non-seulement ta déposition de tout pouvoir temporel, mais ton exclusion de l'Eglise et du commerce des fidèles jusqu'à ton dernier jour. Ils veulent qu'un jour et un lieu soient fixés pour discuter canoniquement ces accusations. Tu sais que la raison des hommes est toujours vacillante, que dans les discussions publiques le faux passe souvent pour vrai, grâce à cet art de bien dire et à cette douceur du langage qui font aimer le mensonge paré de belles paroles, tandis que la vérité, sans l'appui de l'éloquence, est méprisée. Comme je souhaite ton bien, parce que tu as imploré en suppliant la protection du siége apostolique, je te prie de faire comme moi. Si tu as conscience de ton innocence et des calomnies de tes rivaux, délivre l'Eglise de Dieu de ces scandales, et toi-même des doutes que soulèvent ces longs débats : avale le reste du corps du Seigneur, afin que ton innocence, appuyée du témoignage de Dieu, ferme les bouches qui se déchaînent contre toi ; afin que soutenu par moi, désormais défenseur de ton innocence, tu puisses voir les princes revenir à toi, ta couronne t'être rendue, et toutes ces tempêtes de la guerre civile qui tourmentent l'empire, à jamais apaisées. » Ces paroles inattendues frappèrent le roi de stu-

peur; il s'agita, tergiversa, tint à part conseil avec ses familiers, cherchant avec eux ce qu'il fallait faire, et comment on pouvait échapper à cette horrible épreuve. Se remettant peu à peu, il commença à s'excuser auprès du pape, disant que l'absence de ses principaux amis et surtout de ses accusateurs rendait cette épreuve inutile; que cette satisfaction donnée à un petit nombre d'assistants ne prouverait rien aux incrédules; qu'il valait mieux réserver la question intacte à l'assemblée générale des princes.... Le pape acquiesça volontiers à ces prières.

Otton de Freisingen, dans sa *Vie de Frédéric Ier*, a laissé sur Arnaud de Brescia une page intéressante.

ARNAUD DE BRESCIA.

.... Cette sédition du peuple romain contre le pouvoir papal fut accrue par Arnaud de Brescia, dont j'ai déjà parlé. Cet homme était, selon la parole de l'Evangile, un loup revêtu d'une peau de mouton. Il entra dans Rome, et ses doctrines persuasives poussèrent à son comble l'esprit séditieux du peuple; il en devint le guide ou plutôt le séducteur. Cet Arnaud était né à Brescia en Italie; clerc en l'église de cette ville et ordonné lecteur, il eut pour maître Pierre Abailard. Arnaud était loin de manquer d'intelligence; mais il abondait en belles paroles plutôt qu'en solides pensées. Amateur de l'extraordinaire, avide de nouveauté, c'était un de ces esprits portés à fabriquer des hérésies et à créer des schismes.

Revenant des Gaules en Italie après ses études, il se revêtit, afin de pouvoir mieux tromper les hommes, d'un extérieur religieux; trouvant partout à reprendre et à mordre, n'épargnant personne, accusateur perpétuel des clercs et des évêques, fléau des moines, flatteur des laïques. A l'entendre, les clercs propriétaires, les évêques recevant des régales, les moines possédant des biens ne pouvaient en aucune façon être sauvés. Tout cela appartenait, selon lui, au pouvoir temporel, et ne pouvait être concédé que pour l'usage et le profit des laïques. On dit aussi qu'il avait sur le sacrement de l'autel et sur le baptême des enfants des sentiments peu orthodoxes. Par ces moyens et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, il troubla l'Eglise de Brescia; les oreilles des laïques du pays étaient démangées du besoin d'entendre parler contre les clercs; il exposait pernicieusement l'histoire ecclésiastique; enfin, dans le grand concile tenu à Rome sous Innocent, il fut accusé par l'évêque de Brescia et par des hommes religieux. Le pontife romain, voulant arrêter la propagation de ces dangereuses doctrines, décida de condamner cet homme au silence; ce qui fut fait. Arnaud quitta donc l'Italie, passa les Alpes, alla à Torgau, en Allemagne, prenant le titre de docteur, et y sema quelque temps ses idées pernicieuses. Mais à la mort d'Innocent, à l'avénement du pape Eugène, il vint à Rome et trouva la ville soulevée. Dédaignant les conseils d'un homme sage qui lui disait « de ne pas amasser du bois pour son bûcher, » il irrita la sédition, rappelant l'exemple des anciens Romains qui, par la sagesse du sénat et par le courage discipliné et intègre de la jeunesse, avaient conquis le monde. Il apprit au peuple à reconstruire le Capitole, à ressusciter le sénat, à reformer l'ordre équestre. Le gouvernement de l'Etat ne regardait en rien le pape, le pouvoir religieux devait lui suffire. Le mal produit par le venin de ces doctrines alla si loin, que non-seulement les palais de la noblesse romaine et des cardinaux furent détruits, mais que la personne vénérable des cardinaux fut traitée sans respect par le peuple, qui en blessa plusieurs. Cela dura longtemps, depuis la mort de Célestin jusqu'à ce jour. Il méprisait, comme vides d'autorité, les sentences canoniques rendues très-justement contre lui. Enfin il tomba, sur la frontière de la Toscane, entre les mains de ses ennemis; il fut réservé au jugement du prince, puis condamné au bûcher par le préfet de la ville; et, de peur que ses restes ne devinssent pour la folle multitude un objet de vénération, on les jeta dans le Tibre.

Pierre, moine de Cîteaux, a exposé cette hérésie des Albigeois, qui, noyée dans le sang, laissa pourtant des traces et peut être suivie, sous des dénominations diverses, à travers tout le moyen âge. Les passages suivants font voir quelle différence profonde séparait ces sectes de l'Eglise romaine, et par quel sophisme un mépris mystique de la chair autorisait parmi elles le déréglement des mœurs.

LES ALBIGEOIS.

Puisque l'occasion s'en présente, je crois utile d'exposer clairement et en peu de mots ces hérésies et les sectes qu'elles produisirent. D'abord les hérétiques établissaient deux créateurs, l'un du monde invisible, qu'ils appelaient *bon;* et l'autre du monde visible, qu'ils appelaient *mauvais*. Ils attribuaient le Nouveau Testament au dieu bon, l'Ancien au mauvais; et ils le rejetaient absolument, sauf ce que le Nouveau Testament confirmait de l'Ancien. Ils accusaient l'auteur de l'Ancien Testament de mensonge, parce que le créateur y disait : « Le jour où vous mangerez de l'arbre de la science, du bien et du mal, vous mourrez. » Et, disaient-ils, ceux qui en avaient mangé ne moururent pas; et cependant, après ce péché, ne furent-ils pas sujets à la misère de la mort? Ils l'appelaient homicide, parce qu'il avait brûlé Sodome et Gomorrhe, noyé le monde sous le déluge, Pharaon et les Egyp-

tiens sous la mer. Ils affirmaient que tous les pères de l'Ancien Testament étaient damnés; que saint Jean-Baptiste était l'un des plus grands démons de l'enfer. Ils disaient aussi, mais en secret, que ce Christ, qui était né dans la Bethléem terrestre et visible, et qui avait été mis en croix à Jérusalem, était un mauvais esprit.... Mais le bon Christ, comme ils l'appelaient, n'avait jamais bu ni mangé, ni pris une chair matérielle, ni paru dans ce monde, si ce n'est spirituellement, dans le corps de Paul. Nous avons dit la Bethléem terrestre et visible, parce que les hérétiques imaginaient l'existence d'une terre nouvelle et invisible, dans laquelle, selon quelques-uns d'entre eux, le bon Christ était né et avait été crucifié.

Ces membres de l'Antechrist, ces premiers-nés de Satan, cette race impure, ces fils du crime et de l'hypocrisie, séduisant les cœurs simples, avaient infecté de leur venin la province de Narbonne. Ils appelaient l'Eglise romaine une caverne de voleurs, et: la femme de mauvaise vie dont il est parlé dans l'Apocalypse. Ils anéantissaient les sacrements au point de ne faire aucune différence entre l'eau du saint baptême et l'eau des fleuves, entre l'hostie du corps du Christ et le pain des laïques, glissant dans l'oreille des simples que le corps du Christ, fût-il aussi grand que les Alpes, serait depuis longtemps consommé et anéanti par tant de convives. La confirmation, la confession, étaient choses vaines et frivoles. Le saint mariage était une prostitution[1], et personne n'y pouvait faire son salut. Sur la résurrection de la chair, ils avaient inventé de bizarres doctrines : nos âmes étaient des esprits angéliques qui, pour leur orgueil, avaient été précipités du ciel; ils avaient laissé dans les airs, en tombant ici-bas, leurs corps glorifiés (divins); quant à leurs âmes, après avoir habité successivement sept corps terrestres, quels qu'ils fussent, leur pénitence ainsi accomplie, elles allaient rejoindre ces corps glorifiés, abandonnés par elles.

Il faut savoir aussi que, parmi les hérétiques, quelques hommes étaient appelés *parfaits* ou *bons*, et les autres des *croyants*. Les *parfaits* s'habillaient de noir, feignaient la chasteté, s'abstenaient rigoureusement de viandes, d'œufs et de fromage; et ils s'efforçaient de paraître ne jamais mentir, bien que leur doctrine sur Dieu fût un perpétuel mensonge. Ils défendaient de jurer sous aucun prétexte[2]. On appelait *croyants* ceux qui vivaient selon le siècle, sans chercher à imiter la vie des *parfaits*, mais espérant pourtant être sauvés et unis avec eux par les croyances. Ces *croyants* étaient livrés à l'usure, à la rapine, au meurtre, à la débauche, au parjure, à tous les crimes, avec d'autant plus de liberté que, sans restitution, sans confession et sans pénitence, ils se croyaient assurés du salut s'ils avaient eu le temps, à l'instant même de la mort, de dire un *Pater noster* et de recevoir l'imposition des mains de leurs maîtres les *parfaits*, qu'ils appelaient diacres ou évêques....

.... Ils appelaient idolâtrie les images qui sont dans les églises, et les cloches les trompettes du diable. Ils ne voyaient pas de péché dans les pires débauches. Mais si un *parfait* avait péché en mangeant de la chair, du fromage ou des œufs, ou de quelque autre manière, tous ceux qu'il avait assistés perdaient l'esprit saint et avaient besoin d'un nouveau consolateur; et ceux qui étaient sauvés par son ministère tombaient du ciel, à cause de son péché.... D'autres hérétiques moins pervers s'appelaient *vaudois*, d'un certain Valdius de Lyon. Pour ne pas nous étendre davantage sur ces hérétiques, disons que leurs erreurs principales étaient les quatre suivantes : ils portaient des sandales comme les apôtres; ils défendaient dans tous les cas de jurer ou de tuer; enfin, ils disaient que, pourvu qu'on eût des sandales, on pouvait, sans avoir été ordonné par un prêtre, faire descendre le Christ sur l'autel. Qu'il nous suffise d'avoir donné cette courte exposition des hérésies et de leurs sectes. Celui qui veut y entrer est reçu par un des hérétiques, qui lui dit : « Ami, si tu veux être des nôtres, il faut renoncer à tous les dogmes que tu as reçus de l'Eglise romaine. » Le néophyte répond : « J'y renonce. — Reçois donc l'esprit saint des hommes bons. » Et il lui souffle sept fois sur la bouche, ajoutant : « Renonces-tu à cette croix que t'a faite le prêtre, en te baptisant, sur la poitrine, sur les épaules et sur la tête? — J'y renonce. — Crois-tu que cette eau te donne le salut? — Je ne le crois pas. — Renonces-tu à ce voile que le prêtre, en te baptisant, t'a mis sur la tête? — J'y renonce. » Il reçoit alors le baptême des hérétiques, renonçant à celui de l'Eglise. Alors ils lui imposent tous les mains sur la tête, l'embrassent, le couvrent d'un vêtement noir; et à partir de cette heure il est l'un d'eux.

La guerre des Albigeois eut, comme toutes les luttes religieuses de ce temps, son accompagnement inévitable de supplices et de miracles. Voici un curieux épisode raconté par Pierre de Cîteaux.

Nous ne passerons pas sous silence le miracle arrivé au château de Castres, en présence du comte. On lui amena deux hérétiques : l'un était un *parfait*, l'autre un novice et le disciple du premier. Le comte tint conseil et on décida qu'ils seraient brûlés tous les deux. Mais celui qui était le disciple de l'autre eut le cœur remué par la crainte, commença à se convertir, offrant d'abjurer volontiers l'hérésie et d'obéir en tout à la sainte Eglise ro-

(1) *Sacrum matrimonium meretricium esse.* Curieuse coïncidence avec certaines sectes contemporaines professant la même opinion dans les mêmes termes.

(2) S'appuyant, comme les *quakers*, sur les versets 33 et suivants du ch. v de l'Evangile de saint Matthieu. Voir, dans ce livre même, p. 398.

maine. Aussitôt grande discussion entre les nôtres; les uns disaient : « Puisqu'il est prêt à faire ce que nous voulons, il ne faut pas le condamner à mort. — Mais il mérite la mort, disaient les autres, car il est clair qu'il a été hérétique, et ce qu'il dit est plutôt inspiré par la crainte de la mort imminente que par l'amour de la religion chrétienne. » Enfin, le comte décida qu'il serait brûlé, raisonnant ainsi : « Si sa conversion est sincère, ce feu le purifiera de ses péchés; s'il ment, c'est la digne punition de sa perfidie. On leur passa donc à tous les deux des liens solides autour des jambes, de la taille et du col; on leur attacha les mains derrière le dos, puis on demanda au converti dans quelle religion il voulait mourir : « J'abjure l'hérésie, répondit-il; je veux mourir dans la foi de la sainte Eglise romaine, et je supplie que ce feu soit pour moi celui de la purification de mes péchés. » On alluma donc autour du poteau un grand feu. Le *parfait* fut en un instant consumé; mais les liens de l'autre furent aussitôt rompus, et il sortit du feu sain et sauf, sans garder d'autres marques de ses atteintes que quelques brûlures au bout des doigts.

Les plaintes du peuple de France dans le *Quadriloge* d'Alain Chartier, sont un éloquent tableau de ses misères au temps de Charles VII.

FRAGMENTS DU QUADRILOGE.

....Haa! chétif doloreux! dont vient ceste usance, qui a si bestourné (changé) l'ordre de justice, que chacun a sur moy tant de droit comme sa force luy en donne? Le labeur de mes mains nourrist les lasches et les oyseux, et ilz me persécutent de faim et de glaive. Je soutiens leur vie à la sueur et travail de mon corps, et ils guerroyent la mienne par leurs oultrages dont je suis en mendicité. Ilz vivent de moy et je meur par eulx. Ils me deussent garder des ennemis, hélas! et ils me gardent de manger mon pain en séureté....

....Labeur a perdu son espérance, marchandise ne trouve chemin qui la puisse seurement adresser. Tout est proye, ce que l'espée et le glaive ne deffend. Ne je n'ay autre espérance en ma vie, sinon par désespoir laissier mon estat pour faire comme ceulx que ma despouille enrichist, qui plus ayment la proye que l'ouneur de la guerre. Que appelé-je guerre? Ce n'est pas guerre qui en ce royaulme se mainne. C'est une privée roberie, ung larrecin habandonné, force publicque soubz umbre d'armes, et violente rapine, que faulte de justice et de bonne ordonnance ont fait estre loisibles. Les armes sont criées et les estendars levez contre les ennemis : mais les exploitz sont contre moy, à la destruction de ma povre substance et de ma misérable vie. Les ennemis sont combatus de parolles et je le suis de faict. Regarde, mère, regarde et avise bien ma très-langoureuse affliction, et tu cognoistras que tous refuges me défaillent. Les champs n'ont plus de franchise pour moy administrer seure demeure, et je n'ai plus de quoy les cultiver, ne fournir pour y recueillir le fruict de nourriture. Tout est en autruy main acquis, ce que force de murs et de fossez n'environne.

Le *Journal de Masselin* a conservé les débats des états généraux de 1484. Rien de plus instructif que la réponse de Philippe de Poitiers au député du tiers état, qui avait demandé qu'une partie de l'impôt fût soutenue par les deux premiers ordres. Citons d'abord les paroles d'Huyart, avocat de Troyes, député du tiers.

ÉTATS GÉNÉRAUX DE 1484.

....Votre sagesse comprend qu'il ne faut pas que l'Eglise et la noblesse soient à charge au pauvre peuple; il faut plutôt qu'elles lui prêtent assistance, et puisqu'il nourrit et soutient tous les autres, mieux vaut soulager sa misère que de l'appauvrir par une charge nouvelle. Il est juste que le clergé paye sur ses immenses richesses le salaire de ceux qui ont défendu ses intérêts; j'en dis autant pour les nobles. Ce serait le comble de l'iniquité, si l'Eglise et les nobles faisaient leurs affaires avec les deniers du peuple, et si les plus pauvres payaient pour les plus riches.

Philippe de Poitiers, député de la noblesse, répondit :

Quelle est cette démence et cet aveuglement de vouloir changer la nature des choses et les fonctions des membres du corps politique!... Il ne convient pas, dit-il, que l'Eglise et la noblesse soient à la charge du peuple; j'y consens; car un ordre ne peut tomber sans injustice à la charge d'un autre; mais peut-on dire que l'Eglise et la noblesse soient à la charge du peuple, lorsque, en vertu du plus beau, du plus incontestable de leurs droits, elles défendent la chose publique avec les deniers du peuple et non avec les leurs? Personne n'ignore le partage des diverses fonctions sociales, qui attribue à l'Eglise le devoir de prier pour les autres, de veiller à leur salut et de prêcher la morale; à la noblesse, celui de défendre l'Etat les armes à la main; au peuple, celui de nourrir et de soutenir le clergé et la noblesse par les subsides et par l'agriculture.... Personne n'ignore ces différentes attributions, ni les femmes, ni même les enfants; et c'est là ce que M. l'avocat voudrait affaiblir et renverser; c'est là ce qu'il attaque, non pas en paroles obscures, mais ouvertement, lorsqu'il veut que le clergé et les nobles supportent servilement le poids des impôts.... Nous demandons, redoutables seigneurs, moi et les nobles qui sont avec moi, lorsque tant de raisons puissantes, l'ordre de la nature

et la coutume la mieux établie, la plus enracinée, nous apprennent que le devoir du peuple est d'acquitter tous les impôts, nous demandons que vous lui ordonniez de payer encore, et de payer seul.

Nous détachons de Froissart le tableau de Gand soumis à Arteweld.

JACQUES ARTEWELD.

En ce temps dont j'ai parlé avoit grand'dissention entre le comte Louis de Flandre et les Flamands; car ils ne vouloient point obéir à lui, ni à peine s'osoit-il tenir en Flandre, fors à (avec) grand péril. Et avoit adonc à Gand un homme qui avoit été brasseur de miel; celui étoit entré en si grand'fortune et en si grand' grâce à tous les Flamands, que c'étoit tout fait et bien fait quant qu'il vouloit deviser et commander par tout Flandre, de l'un des côtés jusques à l'autre; et n'y avoit aucun, comme grand qu'il fût, qui de rien osât trépasser son commandement, ni contredire. Il avoit toujours après lui, allant aval (en bas) la ville de Gand, soixante ou quatre-vingts varlets armés, entre lesquels il y en avoit deux ou trois qui savoient aucuns de ses secrets; et quand il encontroit un homme qu'il héoit (haïssoit) ou qu'il avoit en soupçon, il étoit tantôt tué, car il avoit commandé à ses secrets varlets et dit : « Sitôt que j'encontrerai un homme, et je vous fais un tel signe, si le tuez sans déport (délai), comme grand et comme haut qu'il soit, sans attendre autre parole. » Ainsi avenoit (arrivait) souvent; et en fit en cette manière plusieurs grands maîtres tuer : par quoi il étoit si douté (redouté) que nul n'osoit parler contre chose qu'il voulût faire, ni à peine penser de le contredire. Et tantôt que ses soixante varlets l'avoient reconduit en son hôtel, chacun alloit dîner en sa maison; et si tôt après dîner ils revenoient devant son hôtel, et béoient (attendoient) en la rue, jusques adonc qu'il vouloit aller aval (en bas) la rue, jouer et ébattre parmi la ville; et ainsi le conduisoient jusques au souper. Et sachez que chacun de ces soudoyés avoit chacun jour quatre compagnons ou gros de Flandre pour ses frais et pour ses gages; et les faisoit bien payer de semaine en semaine. Et aussi avoit-il, par toutes les villes de Flandre et les châtelleries, sergens et soudoyés à ses gages, pour faire tous ses commandements, et épier s'il avoit nulle part personne qui fût rebelle à lui, ni qui dît ou informât aucun contre ses volontés. Et sitôt qu'il en savoit aucun en une ville, il ne cessoit jamais tant qu'il l'eût banni ou fait tuer sans déport. Et mêmement tous les plus puissans de Flandre, chevaliers, écuyers et les bourgeois des bonnes villes, qu'il pensoit qui fussent favorables au comte de Flandre en aucune manière, il les bannissoit de Flandre, et levoit la moitié de leurs revenus, et laissoit l'autre moitié pour le douaire et le gouvernement de leurs femmes et de leurs enfans. Et ceux qui étoient ainsi bannis, desquels il étoit grand'foison, se tenoient à Saint-Omer le plus, et les appeloit-on les avolés (étrangers) et les outre-avolés. Brièvement à parler, il n'eut oncques en Flandre ni en autre pays, duc, comte, prince ni autre qui pût avoir un pays si à sa volonté comme cil (celui-ci) l'eût longuement; et étoit appelé Jacquemart Artevelle. Il faisoit lever les rentes, les tonnieux, les vinages, les droitures et toutes les revenues que le comte devoit avoir et qui à lui appartenoient, quelque part que ce fût parmi Flandre, et toutes les maltôtes : si les dépendoit (dépensait) à sa volonté et en donnoit sans rendre aucun compte; et quand il vouloit dire que argent lui falloit, on l'en croyoit; et croire l'en convenoit, car nul n'osoit dire encontre, pour doute (crainte) de perdre la vie : et quand il en vouloit emprunter de aucuns bourgeois sur son payement, il n'étoit nul qui lui osât escondire (refuser) à prêter.

Les excès de la jacquerie et la défaite des jacques sont racontés par Froissart avec sa vivacité ordinaire. C'est là que se trouve cette ligne devenue célèbre : « Ces vilains, noirs, petits, mal armés. » Que de misères dans ce peu de mots!

LA JACQUERIE.

Assez tôt après advint une grand'merveilleuse tribulation en plusieurs parties du royaume de France, si comme en Beauvoisin, en Brie, et sur la rivière de Marne, en Valois, en Laonnois, en la terre de Coucy et entour de Soissons. Car aucunes gens des villes champêtres, sans chef, s'assemblèrent en Beauvoisin; et ne furent mie cent hommes les premiers; et dirent que tous les nobles du royaume de France, chevaliers et écuyers, honnissoient et trahissoient le royaume, et que ce seroit grand bien qui tous les détruiroit. Et chacun d'eux dit : « Il dit voir (vrai)! il dit voir! honni soit celui par qui il demeurera que tous les gentils hommes ne soient détruits! » Lors se assemblèrent et s'en allèrent, sans autre conseil et sans nulles armures, fors que de bâtons ferrés et de couteaux, en la maison d'un chevalier qui près là demeuroit. Si brisèrent la maison et tuèrent le chevalier, la dame et les enfans, petits et grands, et ardirent la maison. Ainsi firent-ils en plusieurs châteaux et bonnes maisons. Et multiplièrent tant que ils furent bien six mille; et partout là où ils venoient leur nombre croissoit; car chacun de leur semblance les suivoit. Si que chacun chevalier, dames et écuyers, leurs femmes et leurs enfans, les fuyoient; et emportoient les femmes et les damoiselles leurs enfans dix ou vingt lieues de loin, où ils se pouvoient garantir; et laissoient leurs maisons toutes vagues (vides) et leur avoir dedans : et

ces méchans gens assemblés sans chef et sans armures, roboient (volaient) et ardoient (brûlaient) tout, sans pitié et sans mercy, ainsi comme chiens enragés. Certes, oncques n'avint entre chrétiens et sarrasins telle forcenerie (excès) que ces gens faisoient, ni qui plus fissent de maux et de plus vilains faits, et tels que créature ne devroit oser penser, aviser ni regarder; et cil qui plus en faisoit étoit le plus prisé et le plus grand maître entre eux. Je n'oserois écrire ni raconter les horribles faits et inconvenables que ils faisoient aux dames. Mais entre les autres désordonnances et vilains faits, ils tuèrent un chevalier et boutèrent (mirent) en broche, et le tournèrent au feu et le rôtirent devant la dame et ses enfans; et puis les tuèrent et firent mourir de mâle-mort. Et avoient fait un roi entre eux qui étoit, si comme on disoit adonc, de Clermont en Beauvoisin, et l'élurent le pire des mauvais; et ce roi on appeloit Jacques Bonhomme. Ces méchans gens ardirent (brûlèrent) au pays de Beauvoisin et environ Corbie et Amiens et Montdidier plus de soixante bonnes maisons et de forts châteaux; et si Dieu n'y eût mis remède par sa grâce, le meschef fût si multiplié que toutes communautés eussent été détruites, sainte Eglise après, et toutes riches gens par tous pays.

Meaux devint le refuge de la noblesse et le théâtre de la défaite des jacques.

....Quand ces nobles dames, qui étoient herbergées au marché de Meaux, qui est assez fort, mais (pourvu) qu'il soit gardé et défendu, car la rivière de Marne l'environne, virent si grand' quantité de gens accourir et venir sur elles, si furent moult ébahies et effrayées; mais le comte de Foix et le captal de Buch et leurs routes (troupes), qui jà étoient tous armés, se rangèrent sur le marché, et vinrent à la porte du marché et firent ouvrir tout arrière; et puis se mirent au devant de ces vilains, noirs et petits et très-mal armés, et la bannière du comte de Foix et celle du duc d'Orléans et le pennon du captal, et les glaives et les épées en leurs mains, et bien appareillés (en mesure) d'eux défendre et de garder le marché. Quand ces méchans gens les virent ainsi ordonnés, combien qu'ils n'étoient mie grand'foison encontre eux, si ne furent mie si forcenés que devant; mais se commencèrent les premiers à reculer et les gentilshommes à eux poursuivre et à lancer sur eux de leurs lances et de leurs épées et eux abattre. Adonc ceux qui étoient devant et qui sentoient les horions, ou qui les redoutoient à avoir, reculoient de hideur (terreur) tant à une fois qu'ils chéoient (tombaient) l'un sur l'autre. Adonc issirent (sortirent) toutes manières de gens d'armes hors des barrières et gagnèrent tantôt la place, et se boutèrent entre ces méchans gens. Si les abattoient à grands monceaux et tuoient ainsi que bêtes; et les reboutèrent (repoussèrent) tous hors de la ville, que oncques en nul d'eux n'y eut ordonnance ni conroy (ordre); et en tuèrent tant qu'ils en étoient tous lassés et tannés (fatigués); et les faisoient saillir (sauter) en la rivière de Marne. Finalement ils en tuèrent ce jour et mirent à fin plus de sept mille : ni jà n'en fût nul échappé, si ils les eussent voulu chasser plus avant. Et quand les gentilshommes retournèrent, ils boutèrent le feu en la désordonnée ville de Meaux et l'ardirent (brûlèrent) toute et tous les vilains du bourg qu'ils purent dedans enclorre. Depuis cette déconfiture qui fut faite à Meaux, ne se rassemblèrent-ils nulle part; car le jeune sire de Coucy, qui s'appeloit messire Enguerrand, avoit grand'foison de gentilshommes avec lui, qui les mettoient à fin partout où ils les trouvoient, sans pitié et sans merci.

Nous détachons de la *Chronique de la Pucelle* (publiée par M. Buchon) d'intéressants passages sur cette mystérieuse et touchante héroïne.

JEANNE D'ARC.

Or en ce temps avoit une jeune fille au pays de Lorraine, âgée de dix-huit ans ou environ, nommée Jeanne, native d'une paroisse nommée Domremy, fille d'un laboureur nommé Jacques d'Arc, qui jamais n'avoit fait autre chose que garder les bêtes aux champs; à laquelle, ainsi qu'elle disoit, avoit été révélé que Dieu vouloit qu'elle allât devers le roi Charles septième, pour lui aider et le conseiller à recouvrer son royaume, et les villes et places que les Anglois avoient conquises en ses pays. Laquelle révélation elle n'osa dire à ses père et mère, pour ce qu'elle savoit bien que jamais n'eussent consenti qu'elle y fût allée; et pour ce alla s'adresser à un sien oncle, auquel elle déclara sesdites révélations, et le persuada tant, qu'il la mena devers un gentilhomme nommé Robert de Baudricourt, qui pour lors étoit capitaine de la ville ou château de Vaucouleurs, qui est assez prochain de là : auquel elle pria très-instamment qu'il la fît mener devers le roi de France, en lui disant qu'il étoit nécessaire qu'elle parlât à lui pour le bien de son royaume, et qu'elle lui feroit grand secours et aide à recouvrer son dit royaume; et que Dieu le vouloit ainsi, et qu'il lui avoit été révélé par plusieurs fois. Desquelles paroles il ne faisoit que rire et se moquer, et la réputoit insensée. Toutefois, elle persévéra tant et si longuement, qu'il lui bailla un gentilhomme nommé Ville-Robert, et quelque nombre de gens, lesquels la menèrent devers le roi, qui pour lors étoit à Chinon; auquel lieu elle fut présentée audit seigneur; et sitôt qu'elle fut entrée en la chambre où il étoit, elle fit les inclinations et révérences accoutumées à faire au roi, comme si toute sa vie eût été nourrie en cour. Après les-

quelles inclinations et révérences, elle adressa sa parole au roi, lequel elle n'avoit jamais vu, et lui dit : « Dieu vous donne bonne vie, très-noble roi ! » Et pour ce que en la compagnie y avoit plusieurs seigneurs vêtus aussi richement ou plus que lui, dit : « Se ne sais-je pas que suis roi, Jeanne. » Et en lui montrant quelqu'un des seigneurs qui étoient là présens, lui dit : « Voilà qui est roi ; » et elle répondit : « C'est vous qui êtes roi, et non autre, je vous connois bien. » Après lesquelles paroles, le roi lui fit demander qui la mouvoit de venir devers lui ; à quoi elle répondit qu'elle venoit pour lever le siége d'Orléans, et pour lui aider à recouvrer son royaume, et que Dieu le vouloit ainsi ; et si lui dit qu'après qu'elle auroit levé ledit siége, qu'elle le mèneroit oindre et sacrer à Reims, et qu'il ne se souciât des Anglois ; et qu'elle les combattroit en quelque lieu qu'elle les trouveroit ; et qu'il lui baillât telle puissance de gens d'armes qu'il pourroit finer (trouver), et qu'elle ne faisoit doute de faire toutes les choses dessusdites, ne même de chasser lesdits Anglois hors du pays du roi. Après lesquelles paroles, le roi la fit interroger de la foi ; et lui fit demander plusieurs questions tant de choses divines, de la guerre, que autres questions curieuses ; de toutes lesquelles elle répondit si sagement, que le roi, les prélats et autres gens clercs qui étoient présens, en furent si émerveillés, et non sans cause, attendu la simplicité et la qualité de la personne, qui n'avoit jamais fait autre chose que garder les bêtes aux champs.

Après lesquelles interrogations et réponses dessusdites, le roi assembla son conseil, auquel fut advisé qu'on lui demanderoit qu'elle vouloit faire : à quoi elle répondit qu'elle vouloit lever le siége qui étoit devant Orléans et combattre les Anglois ; et supplia au roi qu'il envoyât un de ses armuriers ou autre à Sainte-Catherine de Fierbois, et qu'il lui apportât une épée qu'il trouveroit en l'église au lieu qu'elle lui diroit, en laquelle épée, en chacun des côtés, y a cinq fleurs de lys empreintes. Et sur ce lui fut demandé si autrefois elle avoit été audit lieu de Sainte-Catherine, dit que non, mais qu'elle le savoit par révélation divine, que cette épée étoit en ladite église, entre aucunes vieilles ferrailles étant en icelle ; et si dit au roi que, avec ladite épée et l'aide de Dieu et de ses bons capitaines et gens d'armes, elle lèveroit le siége d'Orléans, et le mèneroit sacrer et couronner à Reims, ainsi que ses prédécesseurs rois de France ont été par ci-devant. Après lesquelles paroles, il lui fut conseillé envoyer audit lieu de Sainte-Catherine un de ses armuriers, lequel véritablement trouva ladite épée, et l'apporta audit seigneur, laquelle il donna à ladite Jeanne la Pucelle, laquelle très-humblement lui en rendit grâces, et lui pria lui donner un cheval, un harnois, une lance, et autres choses nécessaires pour la guerre. Toutes lesquelles choses incontinent lui furent baillées et délivrées, et sitôt qu'elle les eut reçues, elle se fit armer et monta à cheval, et courut la lance, et fit tous actes de gens d'armes comme un homme qui auroit été toute sa vie nourri en la guerre ; et avec ce, quand elle fut appelée au conseil pour adviser et délibérer de ce qui étoit à faire, tant pour lever ledit siége d'Orléans, ou recouvrer villes et places, et faire entreprises contre les ennemis, elle en parloit et délibéroit si sagement, et fondoit son opinion en si bonnes raisons, que très-souvent, contre l'opinion de tous les capitaines, on usoit de son conseil ès choses qu'on vouloit faire ; et qui est plus grande merveille, quand le roi et ses capitaines tenoient quelque conseil en son absence, elle savoit tout ce qui avoit été dit et conclu comme si elle y eût été présente ; dont ledit seigneur et ceux de sa compagnie étoient moult ébahis et non sans cause.

Voici quelques extraits de son interrogatoire.

Jeanne se plaignit qu'on lui avoit mis les fers aux jambes. L'évêque répondit que c'étoit pour l'empêcher de chercher à se sauver encore. A quoi Jeanne répondit qu'il étoit vrai qu'autrefois elle avoit bien voulu s'échapper de sa prison, ainsi qu'il est licite à chacun prisonnier, et disoit-elle, que quand elle pourroit échapper, on ne la pourroit reprendre qu'elle eût faussé ou violé sa foi à aucun, car elle ne l'avoit jamais baillée à personne.

Interrogée si elle avoit appris aucun art ou métier, dit que oui, et que sa mère lui avoit appris à coudre, et qu'elle ne cuidoit point qu'il y eût femme dedans Rouen qui lui en sût apprendre aucune chose.

Dit que la première fois qu'elle ouït la voix, ce fut à midi, en temps d'été, un jour de jeûne, au jardin de son père, du côté de l'église, et accompagnée de clarté.

Dit à l'évêque de Beauvais : « Avisez bien de ce que dites être mon juge ; car vous prenez une grande charge, et me chargez trop. »

Interrogée si elle est en la grâce de Dieu, répond : « Si je n'y suis, Dieu m'y veuille mettre ; et si j'y suis, Dieu m'y veuille tenir. »

Dit qu'elle étoit à l'âge de treize ans quand les voix lui apparurent pour la première fois.

Interrogée si dès son jeune âge elle avoit grande intention de persécuter les Bourguignons, elle répond : « Qu'elle avoit bonne volonté que le roi eût son royaume. »

Elle ne sait si, dès son jeune âge, elle n'a pas mené les bêtes, mais depuis qu'elle a entendement, elle ne les gardoit pas, mais aidoit à les conduire, par doute des gens d'armes.

Près de Domremy est un arbre qui s'appelle l'Arbre des danses, et les autres l'appellent l'Arbre des fées ; a auprès une fontaine d'eau vive, que les gens malades de fièvre boivent pour guérir, mais ne sait s'ils guérissent.

Dit qu'elle y alloit avec de jeunes filles faire des guirlandes pour Notre-Dame.

On lui a dit que les fées s'y rendoient; mais elle n'en a jamais vu.

Elle peut y avoir dansé avec les enfants; mais elle y a plus chanté que dansé.

Interrogée si elle se croit en péché mortel, répond : « N'en cuide (crois) pas avoir fait les œuvres; et jà ne plaise à Dieu que j'en fasse les œuvres, par quoi mon âme seroit chargée. »

Interrogée sur ce qu'elle a dit au roi, dit : « Allez le lui demander. »

Interrogée si elle avoit vu ou su par révélations qu'elle échapperoit, elle répond : « Cela ne touche à votre procès; voulez-vous que je parle contre moi? »

Si elle avoit dit que les étendards faits à la ressemblance des siens étoient heureux, répond qu'elle disoit aucunes fois : « Entrez hardiment parmi les Anglois, » et elle-même y entroit.

Interrogée si elle sait point si ceux de son parti ont fait service, messe ou oraison pour elle, répond : « Si ils ont prié pour elle, ils n'ont pas fait de mal. »

Dit que les pauvres gens venoient volontiers à elle, parce qu'elle ne leur faisoit point de déplaisir, mais les supportoit et gardoit de son pouvoir.

Interrogée si, en prenant habit d'homme, elle pensoit mal faire, répond que non; et encore de présent, si elle étoit en l'autre parti et en cet habit d'homme, lui semble que ce seroit un des grands biens de France, de faire comme elle faisoit au-devant de sa prise.

Interrogée comme elle eût délivré le duc d'Orléans, répond qu'elle eût assez pris de sa prise des Anglois pour le savoir; et si elle n'eût pris assez de sa prise deçà, elle eût passé la mer pour le aller quérir à puissance en Angleterre.

Interrogée si sa marraine, qui croit aux fées, est réputée sage femme, répond : « Qu'elle est réputée bonne prude femme, non pas devine ni sorcière.

Si sainte Catherine et sainte Marguerite aiment les Anglois : « Elles aiment ce que Dieu aime, et haïssent ce que Dieu hait. »

Si Dieu hait les Anglois : — « De l'amour ou haine que Dieu a aux Anglois où que Dieu fait à leurs ames, ne sais rien, mais sais qu'ils seront mis hors du pays, excepté ceux qui y mourront. »

Si l'espoir d'avoir victoire étoit fondé en son étendard ou en elle? — « Il étoit fondé en Notre-Seigneur et non ailleurs. »

Pourquoi on porta son étendard à Reims? — « Il avoit été à la peine, c'étoit bien raison qu'il fût à l'honneur. »

Voici le portrait que Commines a tracé de Louis XI.

LOUIS XI.

Entre tous ceux que j'ai jamais connus, le plus sage pour soi tirer d'un mauvais pas, en temps d'adversité, c'étoit le roi Louis XI, notre maître, le plus humble en paroles et en habits, et qui plus travailloit à gagner un homme qui le pouvoit servir, ou qui le pouvoit nuire. Et ne s'ennuyoit point d'être refusé une fois d'un homme qu'il prétendoit gagner; mais y continuoit, en lui promettant largement, et donnant par effet argent et état qu'il connoissoit lui plaire. Et quant à ceux qu'il avoit chassés et déboutés (renvoyés) en temps de paix et de prospérité, il les rachetoit bien cher quand il en avoit besoin, et s'en servoit, et ne les avoit en nulle haine pour les choses passées. Il étoit naturellement ami des gens de moyen état, et ennemi de tous grands qui se pouvoient passer de lui. Nul homme ne prêta jamais tant l'oreille aux gens, ni ne s'enquit de tant de choses, comme il faisoit, ni qui voulût jamais connoître tant de gens; car aussi véritablement il connoissoit toutes gens d'autorité et de valeur qui étoient en Angleterre, en Espagne, en Portugal, en Italie, et ès seigneuries du duc de Bourgogne, et en Bretagne, comme il faisoit ses sujets. Et ces termes et façons qu'il tenoit, dont j'ai parlé ci-dessus, lui ont sauvé la couronne, vu les ennemis qu'il s'étoit lui-même acquis à son avènement au royaume. Mais surtout lui a servi sa grande largesse (générosité) : car ainsi comme sagement il conduisoit l'adversité, à l'opposite, dès ce qu'il cuidoit être à sûr, ou seulement en une trêve, se mettoit à mécontenter ses gens par petits moyens qui peu lui servoient, et à grande peine pouvoit endurer la paix. Il étoit léger à parler des gens, et aussi tôt en leur présence qu'en leur absence, sauf de ceux qu'il craignoit, qui étoit beaucoup; car il étoit assez craintif de sa propre nature. Et quand pour parler il avoit reçu quelque dommage, ou en avoit suspicion, et le vouloit réparer, il usoit de cette parole au personnage propre : « Je sais bien que ma langue m'a porté grand dommage; aussi m'a-t-elle fait quelquefois du plaisir beaucoup; toutefois c'est raison que je répare l'amende. » Et n'usoit point de ses privées paroles, qu'il ne fît quelque bien au personnage à qui il parloit; et n'en faisoit nuls petits. Encore fait Dieu grande grâce à un prince, quand il sait le bien et le mal, et par spécial quand le bien précède (prévaut), comme au roi notre maître dessusdit. Mais à mon avis, que le travail qu'il eut en sa jeunesse, quand il fut fugitif de son père, et fuit sous le duc Philippe de Bourgogne, où il fut six ans, lui valut beaucoup, car il fut contraint de complaire à ceux dont il avoit besoin, et ce bien (qui n'est pas petit) lui apprit adversité. Comme il se trouva grand et roi couronné, d'entrée ne pensa qu'aux ven-

geances; mais tôt lui en vint le dommage, et quand et quand la repentance; et répara cette folie et cette erreur en regagnant ceux auxquels il tenoit tort.

Après nous avoir montré Louis XI mourant, implorant, à genoux, d'un saint ermite, la prolongation de sa vie, Commines nous le fait voir luttant avec une activité fébrile contre sa fin prochaine, et cherchant, comme Sylla, à prouver par des actes de rigueur qu'il était encore vivant.

Notre roi étoit en ce Plessis, avec peu de gens, sauf archers, et en ces suspicions dont j'ai parlé; mais il y avoit pourvu, car il ne laissoit nuls hommes, ni en la ville ni aux champs, dont il eût suspicion; mais par archers les en faisoit aller et conduire. De nulle matière on ne lui parloit, que des grandes qui lui touchoient. Il sembloit mieux, à le voir, homme mort que vif, tant étoit maigre; ni jamais homme ne l'eût cru. Il se vêtoit richement, ce que jamais n'avoit accoutumé paravant, et ne portoit que robes de satin cramoisi fourrées de bonnes martres, et en donnoit à ceux qu'il vouloit, sans demander, car nul ne lui eût osé demander ni parler de rien. Il faisoit d'âpres punitions pour être craint et de peur de perdre obéissance, car ainsi me le dit lui-même. Il renvoyoit officiers et cassoit gens d'armes, rognoit pensions et en ôtoit de tous points. Et me dit peu de jours avant sa mort qu'il passoit temps à faire et à défaire gens. Et faisoit plus parler de lui parmi le royaume que n'avoit jamais fait, et le faisoit de peur qu'on ne le tînt pour mort; car, comme j'ai dit, peu de gens le voyoient; mais quand on oyoit parler des œuvres qu'il faisoit, chacun en avoit doute, et ne pouvoit l'on à peine croire qu'il fût malade. Hors le royaume envoyoit gens de tous côtés : en Angleterre pour entretenir ce mariage, et les payoit bien de ce qu'il leur devoit, tant le roi Edouard que les particuliers. En Espagne avoit toutes paroles d'amitié et d'entretenement, et présens partout de tous côtés. Il faisoit acheter un bon cheval, quoi qu'il coûtât, ou une bonne mule, mais c'étoit en pays où vouloit qu'on le cuidât sain; car ce n'étoit point en ce royaume. Des chiens, en envoyoit quérir partout; en Espagne, des allans et de petites levrettes; en Bretagne, levriers et épagneuls, et les achetoit cher; et en Valence, de petits chiens velus, qu'il faisoit acheter plus cher que les gens ne les vouloient vendre. En Sicile envoyoit quérir quelque mule, et spécialement à quelque officier du pays, et la payoit au double. A Naples, des chevaux, et bêtes étranges de tous côtés; comme en Barbarie, une espèce de petits lions qui ne sont point plus grands que petits renards, et les appeloient *adits*. Au pays de Danemark et de Suède envoya quérir de deux sortes de bêtes; les unes s'appeloient helles, et sont de corsage de cerfs, grandes comme buffles, les cornes courtes et grosses; les autres s'appellent rengiers, qui sont de corsage et couleur de daims, sauf qu'elles ont les cornes beaucoup plus grandes; car j'ai vu rengier porter cinquante-quatre pour avoir six cornes. De chacune de ces bêtes donna aux marchands quatre mille cinq cents florins d'Allemagne. Quand toutes ces choses lui étoient amenées, il n'en tenoit compte, et la plupart des fois ne parloit point à ceux qui les amenoient; et, en effet, il faisoit tant de choses semblables, qu'il étoit plus craint, tant de ses voisins que de ses sujets, qu'il n'avoit jamais été; car aussi c'étoit sa fin, et le faisoit pour cette cause.

LIVRE TREIZIÈME.

LETTRE DE CHRISTOPHE COLOMB. — EXTRAIT DE LAS-CASAS. — FORNOUE. — GASTON DE FOIX A RAVENNE. — LETTRE DE FRANÇOIS Ier. — LA FRANCE SOUS LOUIS XII. — L'ALLEMAGNE. — CÉSAR BORGIA ET REMIRO D'ORCO. — OLIVEROTTO DE FERMO. — LA PAROLE DES PRINCES. — SAVANTS DU RÈGNE DE HENRI II. — FRAGMENT DE DU BELLAY. — GARGANTUA A SON FILS. — FRAGMENTS DE RABELAIS.

Cette lettre, adressée par Colomb, de la Jamaïque, à Ferdinand le Catholique et à Isabelle, est un précieux monument de l'ingratitude humaine, un souvenir des épreuves imposées au génie.

LETTRE DE CHRISTOPHE COLOMB.

« Que m'ont servi vingt années de travaux, tant de fatigues et de périls? Je n'ai pas aujourd'hui une maison en Castille, et si je veux dîner, souper ou dormir, je n'ai pour dernier refuge que l'hôtellerie; encore le plus souvent l'argent me manque-t-il pour payer mon écot... A moins d'avoir la patience de Job, n'y avait-il pas de quoi mourir désespéré, en voyant que dans un pareil temps, dans l'extrême péril que je courais, moi et mon jeune fils, et mon frère et mes amis, on me fermait cette terre et ces ports que j'avais, par la volonté divine, gagnés à l'Espagne, et pour la découverte desquels j'avais sué du sang!... Cependant je montai le mieux que je pus au plus haut du vaisseau, poussant des cris d'alarme, et appelant les quatre vents à mon secours; et rien ne me répondit... Epuisé, je m'endormis, et j'entendis une voix pleine de douceur et de pitié, qui prononçait ces paroles : « Homme insensé, homme «lent à croire et à servir ton Dieu! quel soin «n'a-t-il pas eu de toi depuis ta naissance? a-«t-il fait davantage pour Moïse et pour David «son serviteur? Les Indes, cette partie du «monde si riche, il te les a données pour tien-«nes : tu en as fait part à qui il t'a plu. Les «barrières de l'Océan, qui étaient fermées de «chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs... » Et moi, comme à demi mort, j'entendais pourtant toute chose; mais jamais je ne pus trouver de réponse; seulement je me mis à pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina par ces paroles : « Rassure-toi, «prends confiance ; car les tribulations des «hommes sont écrites sur la pierre et sur le «marbre... » S'il plaisait à Vos Majestés de me faire la grâce d'envoyer un vaisseau de plus de soixante-quatre tonneaux avec des biscuits et quelques autres provisions, il suffirait pour me porter en Espagne, moi et ces pauvres gens. Que vos Majestés m'accordent quelque pitié. Que le ciel, que la terre pleurent pour moi. Qu'il pleure pour moi, quiconque a de la charité, quiconque aime la vérité et la justice. Je suis resté ici dans ces îles des Indes, isolé, malade, en grande peine, attendant chaque jour la mort, environné d'innombrables sauvages pleins de cruauté, si loin des sacrements de notre sainte mère l'Eglise! Je n'ai pas un maravédi pour faire une offrande spirituelle. Je supplie Vos Majestés que, si Dieu me permet de sortir d'ici, elles m'accordent d'aller à Rome et d'accomplir d'autres pèlerinages. Que la sainte Trinité leur conserve la vie et la puissance! Donné aux Indes, dans l'île de la Jamaïque, le 7 juillet de l'an 1503. »

Nous reproduisons l'intéressant résumé que M. Michelet a donné, dans son *Précis d'histoire moderne*, de l'ouvrage de Las-Casas sur la destruction des Indiens par l'inintelligente cruauté des Espagnols.

EXTRAIT DE LAS-CASAS.

Les femmes étaient attachées au travail de la terre, les hommes à celui des mines. Les générations périssaient. Une foule d'Indiens s'étranglaient. Je connais un Espagnol dont la cruauté a décidé plus de deux cents Indiens à se tuer. — P. 29. Il y avait un officier du roi qui reçut trois cents Indiens; au bout de trois mois il lui en restait trente; on lui en rendit trois cents; il les fit périr; on lui en donna encore, jusqu'à ce qu'il mourût et que le diable l'emportât. — Sans les Frères franciscains et une sage *audience* qui fut établie, ils auraient dépeuplé le Mexique comme Hispaniola. — 142. Au Pérou, un Alonzo Sanchez rencontre une troupe de femmes chargées de vivres, qui ne s'enfuient point et les lui donnent; il prend les vivres et massacre les femmes. — 58. Ils creusaient des fosses, les remplissaient de pieux, et y jetaient pêle-mêle les Indiens qu'ils prenaient vivants, des vieillards, des femmes enceintes, de petits enfants, jusqu'à ce que la fosse fût comblée. — Ils traînaient des Indiens après eux pour les faire combattre contre leurs frères, et les forçaient de manger de la chair d'Indien. — 83. Quand les Espagnols les trai-

naient dans les montagnes et qu'ils tombaient de fatigue, on leur cassait les dents avec la pomme de l'épée : alors les Indiens disaient : « Tuez-moi ici, je veux rester mort. » — 72. Un Espagnol allant à la chasse ne trouve rien à donner à ses chiens. Il rencontre une femme avec un petit enfant, prend l'enfant, le taille en pièces et distribue la chair entre ses chiens.— 116. J'ai vu de mes yeux les Espagnols couper les mains, le nez et les oreilles à des hommes et à des femmes, sans autre motif que leur caprice; et cela dans tant de lieux et tant de fois qu'il serait trop long de l'énumérer. Je les ai vus dresser des dogues à chasser et mettre en pièces des Indiens. Je les ai vus arracher des enfants à la mamelle de leur mère, et les lancer en l'air de toutes leurs forces. Un prêtre nommé Ocagna tira un enfant du feu où on l'avait jeté; un Espagnol survint, qui le lui arracha et l'y rejeta. Cet homme est mort subitement le lendemain, et j'ai été d'avis qu'on ne devait point l'enterrer. — 132. Je proteste sur ma conscience et devant Dieu que je n'ai point exagéré de la dix-millième partie tout ce qui s'est fait et se fait encore. — 434. Terminé à Valence, 1542, 8 décembre.

Commines a peint Charles VIII à Fornoue au moment où il allait renverser l'armée qui s'opposait à son retour en France. Commines termine le récit de cette victoire, gagnée en un quart d'heure, par une réflexion instructive sur les languissantes escarmouches des mercenaires italiens.

FORNOUE.

Le lundi matin, environ sept heures, sixième jour de juillet, l'an mille quatre cent quatre-vingt et quinze, monta le noble roi à cheval, et me fit appeler par plusieurs fois. Je vins à lui, et le trouvai armé de toutes pièces, et monté sur le plus beau cheval que j'aie vu de mon temps, appelé Savoie. Plusieurs disoient qu'il étoit cheval de Bresse. Le duc Charles de Savoie le lui avoit donné. Et étoit noir, et n'avoit qu'un œil, et étoit moyen cheval, de bonne grandeur pour celui qui étoit monté dessus. Et sembloit que ce jeune homme fût tout autre que sa nature ne portoit, ni sa taille, ni sa complexion; car il étoit fort craintif à parler, et est encore aujourd'hui. Aussi avoit-il été nourri en grande crainte, et avec petites personnes; et ce cheval le montroit grand, et avoit le visage bon et bonne couleur, et la parole audacieuse et sage. Et sembloit bien (et m'en souvient) que frère Hyéronyme m'avoit dit vrai, quand il me dit que Dieu le conduisoit par la main et qu'il auroit bien affaire au chemin, mais que l'honneur lui en demeureroit....

.... Tant d'un côté que d'autre, je crois en dire près de la vérité, après être bien informé des deux côtés, c'est que nous perdîmes Julien Bourgneuf, le capitaine de la porte du roi, un gentilhomme des Vingt-Ecus, des archers écossois neuf morts, d'autres hommes à cheval de cette avant-garde, environ vingt, et à l'entour des sommiers soixante ou quatre-vingts valets de sommiers. Et eux perdirent trois cent cinquante hommes d'armes, morts en la place. Et jamais nul ne fut pris prisonnier, ce que par aventure jamais n'advint en bataille. D'Estradiots mourut peu, car ils se mirent au pillage. En tout y mourut trois mille cinq cents hommes, comme plusieurs des plus grands de leur côté m'ont conté (autres m'ont dit plus); mais il y mourut des gens de bien; et en vis en un roole (rôle) jusques à dix-huit, bons personnages, entre lesquels il y en avoit quatre ou cinq du nom de Gonzague, qui est le nom du marquis, qui y perdit soixante gentilhommes de ses terres; et à tout ceci ne s'y trouva un homme à pied. C'est grande chose avoir été tué tant de gens de coup de main; car je ne crois point que l'artillerie des deux côtés tua dix hommes. Et ne dura point le combat un quart d'heure; car dès qu'ils eurent rompu ou jeté les lances, tout fuit. La chasse dura environ trois quarts d'heure. Leurs batailles d'Italie n'ont point accoutumé d'être telles; car ils combattent escadre après escadre, et dure quelquefois tout le jour, sans que l'un ni l'autre gagne.

Brantôme a raconté la mort de Gaston de Foix, tombant au milieu de sa dernière victoire.

GASTON DE FOIX A RAVENNE.

... Il y mourut, mais par trop grande ardeur de courage, car la bataille gagnée pour lui, là où il combattit très-vaillamment, et étant tout couvert de sang et de cervelle d'un de ses gendarmes, tué près de lui d'une canonnade, M. de Bayart, le voyant ainsi couvert de sang, vint à lui et lui demanda : « Monsieur, êtes-vous blessé? — Non, dit-il, mais j'en ai bien blessé d'autres. » C'était bien la parole d'un jeune homme courageux et bien aise d'avoir fait son coup comme les autres. « Or, Dieu soit loué, monsieur, dit monsieur de Bayart, vous avez gagné la bataille, et demeurez aujourd'hui le plus honoré prince du monde; mais ne tirez plus avant, et rassemblez votre gendarmerie en ce lieu, et surtout qu'on ne se mette point encore au pillage, car il n'est point encore temps; le capitaine Louis d'Ars, et moi, allons après ces fuyards, et pour homme vivant, monsieur, ne bougez d'ici que nous ne vous venions quérir, ou vous mandions. » Bon conseil certes, de se rallier ainsi avec ses gens, et faire là un gros contre les autres, s'ils se fussent ravisés et ralliés pour faire une nouvelle charge, qui eût été la victoire à lui, qu'il avoit déjà entre ses mains, comme cela s'est vu souvent, témoin la bataille de Dreux.

Monsieur de Nemours promit ainsi qu'il l'en

avoit prié; mais le malheur pour lui, il n'en tint rien, car voyant que deux enseignes de gens de pied espagnols se retiroient sains et saufs, tout le long d'un grand canal, lesquels avoient défait quelques Gascons, et M. de Nemours demandant à un maraud d'aventurier, qui s'enfuyoit, quelles gens c'étoient : « Ah ! monsieur, dit-il, ce sont les Espagnols qui nous ont défaits. »

Le pauvre prince, dépité de cela, commença à dire : « Qui m'aimera si me suive, je ne saurois souffrir cela; » et sans regarder derrière lui qui le suivoit, donne, suivi pourtant d'une vingtaine d'honnêtes hommes, et charge en un lieu si désavantageux, que bonnement ne s'y pouvoient remuer, car la chaussée étoit étroite du côté du canal, où l'on ne pouvoit descendre, et de l'autre côté il y avoit un merveilleux fossé où l'on ne pouvoit passer; de sorte que les Espagnols ayant déchargé leurs arquebuses, et les piques baissées, eurent bientôt raison des nôtres, et de monsieur de Nemours, qui, combattant vaillamment, eut les jarrets de son cheval coupés, tomba par terre, où il fut blessé de tant de coups, que, depuis le menton jusqu'au front, il en avoit quatorze, et puis laissé mort.

M. de Bayart, retournant de la chasse, sut sa mort, qui en cuida désespérer par un bruit sourd parmi le camp, qui demeura si étonné, que si l'ennemi se fût rallié tant soit peu de deux cents hommes d'armes et quelques gens de pied, notre armée victorieuse étoit défaite.

Que c'est que de la perte d'un grand chef, et combien elle porte quelquefois de dommage à sa troupe, qui, ayant mis son espérance en lui, perd cœur, lui perdu; ni plus ni moins qu'un furieux et superbe taureau, seul honneur et support d'un grand troupeau de ses autres compagnons, après qu'il se voit abattu par un courageux et puissant lion, et étendu mort par terre, tous les autres meurent de peur, et demeurent étonnés, sans se pouvoir résoudre à faire choix d'un qui prenne la place du mort, et rende combat, si le lion les vient assaillir ! Mais en ce dernier point la comparaison faillit sur nos François, ayant perdu un si brave chef, et voyant la conséquence trop grande pour eux s'ils n'en élisoient un à sa place.

Après avoir un peu en eux songé, se résolurent d'élire en son lieu M. de la Palisse, lequel parmi une vingtaine de capitaines qui étoient là, qui tous se pouvoient dire des élus du monde, fut trouvé le plus digne de leur commander, dont il falloit bien dire qu'il en fut bien digne. Cette bataille ne porta pas grand profit à la France, encore que pour nous elle fût bien gagnée; mais aussi elle fut bien chèrement achetée par la perte de beaucoup de gens de bien que nous y perdîmes, qui jamais ne se peut réparer par le recouvrement de pareils, et aussi que peu après nous perdîmes, de là les monts, tout ce que nous y avions acquis, gagné et conservé par beaucoup de sang françois répandu l'espace de douze ou quinze ans.

Monsieur de la Palisse donc, nouveau chef, ayant pris Ravenne, rendue par la frayeur du gain de la bataille, se retira vers Milan, menant avec lui le corps mort de M. de Nemours, avec une pompe (ce disoient les Espagnols) plus triomphante, certes, que funèbre, ni chrétienne, à manière d'une obsèque de perpétuelle mémoire, allant au devant de lui, à chaque lieu, tout le peuple, pour le recevoir et honorer.

Outre plus, il y avoit du camp plus de dix mille personnes, et la plupart à cheval, toutes vêtues de deuil, quarante enseignes prises sur les ennemis, tant espagnoles que du pape, que l'on portoit devant son corps, traînantes en terre, et son enseigne et guidon après, tout proche de sa personne, en démontrant que c'étoient ses drapeaux qui avoient abattu l'orgueil des autres : plusieurs prisonniers alloient aussi à pied devant ledit corps, entre autres les plus remarquables :

Jean de Médicis, légat du pape, qui fut depuis le pape Léon, avant que l'an fût accompli, ce qu'il n'eût jamais pensé, se voyant en tel détroit; mais en l'emmenant prisonnier en France, il fut recous (secouru) près Pavie et sauvé, dont il nous fit bien après du mal.

Après marchoit le marquis de Pescayre, encore jeune garçon, mais pourtant fort estimé, et de la prise duquel on faisoit grand cas.

Marchoit aussi ce grand capitaine Don Pédro de Navarre, et plusieurs autres gros prisonniers, marchant tous à mode de triomphe des anciens Romains, fors qu'au lieu de réjouissances et allégresses, qui se faisoient, là se célébroient pleurs, regrets et gémissements.

Puis fut ainsi enterré dans le grand dôme de Milan, avec force solennels et divins services de toutes façons, et l'oraison funèbre, qui exalta le trépassé jusques au tiers ciel, ainsi qu'il le méritoit. Voilà le superbe et honorable enterrement que ces braves capitaines françois firent à leur général. Hélas ! ils le devoient ainsi faire, puisque mieux ne pouvoient. Il mourut en l'âge de vingt-trois ou vingt-quatre ans, dommage pareil à celui que l'on fait, de gâter et fouler une belle herbe verte ou plaisante fleur au beau mois de mai, plutôt qu'en juillet, que la grande chaleur a rendu fanée et flétrie, qu'elle ne vaut rien plus que d'être fauchée, abattue et mise en foin, toute desséchée et morte.

Voici quelques passages de la lettre écrite par François Ier à sa mère, après la bataille de Marignan.

LETTRE DE FRANÇOIS Ier.

Madame, afin que soyez bien informée du fait de notre bataille, je vous avise que hier, à heure d'une heure après midi, notre guet, qui

étoit sur les portes de Milan, nous avertit comme les Suisses se jetoient hors de la ville pour nous venir combattre. Laquelle chose entendue, jetâmes nos lansquenets en ordre, c'est à savoir en trois troupes : les deux de neuf mille hommes, et la tierce d'environ quatre mille hommes, que l'on appelle les Enfans-Perdus de Pètre de Navarre, sur le côté des avenues, avec les gens de pied de France et aventuriers. Et pour ce que l'avenue par où venoient lesdits Suisses étoit un peu serrée, et ne fut si bien possible mettre nos gendarmes de l'avant-garde comme ce étoit en plain pays, qui nous cuida mettre en grand désordre. Et de ma bataille, j'étois à un trait d'arc en deux troupes de ma gendarmerie, et à mon dos mon frère d'Alençon avec le demeurant de son arrière-garde, et notre artillerie sur les avenues. Et au regard des Suisses, ils étoient en trois troupes : la première de dix mille hommes, la seconde de huit mille hommes et la tierce de dix mille hommes, vous assurant qu'ils venoient pour châtier un prince, s'il n'eût été accompagné. Car d'entrée de table qu'ils sentirent notre artillerie tirer, ils prirent le pays couvert, ainsi que le soleil se commençoit à coucher; de sorte que nous ne leur fîmes pas grand mal pour l'heure de notre artillerie, et vous assure qu'il n'est pas possible de venir en plus grande fureur, ni plus ardemment. Ils trouvèrent les gens de cheval de l'avant-garde par le côté; et combien que lesdits hommes d'armes chargeassent bien et gaillardement, le connétable, le maréchal Chabannes, Ymbercourt, Telligny, Pont-de-Rémy et autres qui étoient là, si furent-ils reboutés sur leurs gens de pied, de sorte, avec grande poussière, que l'on ne se pouvoit voir, aussi que la nuit venoit, il y eut quelque peu de désordre; mais Dieu me fit la grâce d'arriver sur le côté de ceux qui les chassoient un peu chaudement; me sembla bon de les charger, et le furent de sorte. Et vous promets, madame, si bien accompagnés et quelques gentils galans qu'ils fussent, deux cents hommes d'armes que nous étions, en défîmes bien quatre mille Suisses et les repoussâmes assez rudement, leur faisant jeter leurs piques et crier : France!...

.... Toute la nuit demeurâmes le cul sur la selle, la lance au poing et l'armet à la tête, et nos lansquenets en ordre pour combattre. Et pour ce qu'étois le plus près de nos ennemis, ma fallu faire le guet, de sorte qu'il ne nous ont point surpris au matin. Et faut que vous entendiez que le combat du soir dura depuis les trois heures après midi, jusques entre onze et douze heures que la lune nous faillit. Et y eut fait une trentaine de belles charges. La nuit nous départit; et mîmes la paille pour recommencer au matin. Et croyez, madame, que nous avons été vingt-huit heures à cheval, l'armet à la tête, sans boire ni sans manger. Au matin, une heure avant le jour, pris place autre que la nôtre, laquelle sembla bonne aux capitaines des lansquenets; et l'ai mandé à mon frère le connétable pour soi tenir par l'autre avenue; et pareillement l'ai mandé à mon frère d'Alençon, qui au soir n'étoit pu venir. Et, dès le point du jour que pûmes voir, me jetai hors du fort avec les deux cents gentilshommes qui m'étoient demeurés du reste du combat, et ai envoyé quérir le grand-maître qui se vint joindre avec moi avec trois cents hommes d'armes. Et cela fait, messieurs les Suisses se sont jetés en leurs ordres et délibérés d'essayer encore la fortune du combat; et comme ils marchoient hors de leur logis, leur fis dresser une douzaine de coups de canon qui prirent en pied, de sorte que le grand trot retournèrent en leur logis, se mirent en deux bandes; et, pour ce que leur logis étoit fort et que ne les pouvions chasser, ils me laissèrent à mon nez huit mille hommes et toute leur artillerie. . . . . .

.... Et de vingt-huit mille hommes qui là étoient venus, n'en réchappa que trois mille qu'ils ne fussent tous morts ou pris. Et des nôtres j'ai fait faire revue et n'en trouve à dire qu'environ quatre mille. Et le tout, je prends, tant d'un côté que d'autre, à trente mille hommes. La bataille a été longue et dura depuis hier les trois heures après midi, jusques aujourd'hui deux heures, sans savoir qui l'avoit perdue ou gagnée, sans cesser de combattre ou de tirer l'artillerie jour et nuit. Et vous assure, madame, que j'ai vu les lansquenets mesurer la pique aux Suisses, la lance aux gendarmes; et ne dira-t-on plus que les gendarmes sont lièvres armés, car, sans point de faute, ce sont eux qui ont fait l'exécution; et ne penserois point mentir que par cinq cents et par cinq cents, il n'ait été fait trente belles charges avant que la bataille fût gagnée. Et tout bien débattu, depuis deux mille ans çà, n'a point été vu une si fière ni si cruelle bataille, ainsi que disent ceux de Ravenne, que ce ne fut au prix qu'un tiercelet. Madame, le sénéchal d'Armagnat, avec son artillerie, ose bien dire qu'il a été cause en partie du gain de la bataille; car jamais homme n'en servit mieux. Et Dieu merci tout fait bonne chère. Je commencerai par moi et mon frère le connétable, par M. de Vendôme, par M. de Saint-Pol, M. de Guise, le maréchal de Chabannes, le grand-maître, M. de Longueville. Il n'est mort de gens de renom que Ymbercourt, et Bussy qui est à l'extrémité; et est grand dommage de ces deux personnages. Il est mort quelques gentilshommes de ma maison que vous saurez bien sans que le vous récrive. Le prince de Tallemont est fort blessé. Et vous veux encore assurer que mon frère le connétable et M. de Saint-Pol ont aussi bien rompu bois que gentilshommes de la compagnie, quels qu'ils soient. Et de ce j'en parle comme celui qui l'a vu; car ils ne s'épargnoient point non plus que sangliers échauffés. Au demeurant, madame, faites bien remercier Dieu par

tout le royaume, de la victoire qu'il lui a plu nous donner; car je lui suis plus tenu que gentilhomme du royaume. Madame, vous vous moquerez de M. de Lautrec, de l'Ecu et de Michau, qui ne se sont point trouvés à la bataille, et se sont amusés à l'appointement des Suisses qui se sont moqués d'eux. Nous faisons ici grand doute du comte de Sancerre, pour ce que ne le trouvons point.

Madame, je supplie le Créateur vous donner très-bonne vie et longue. Ecrit au camp Sainte-Brigide, le vendredi quatorzième jour de septembre, l'an 1515.

Et au-dessous,

Votre très-humble et obéissant fils,

FRANÇOIS.

A côté de cette lettre, animée par la joie de la victoire, se place celle qui portait à la mère de François Ier la nouvelle de la défaite de son fils à Pavie et de sa captivité.

Pour vous avertir comment se porte le ressort de mon infortune, de toute choses ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui est sauve, et pour ce que en notre adversité cette nouvelle vous fera quelque peu de réconfort, j'ai prié qu'on me laissât vous écrire ces lettres, ce qu'on m'a agréablement accordé; vous suppliant ne vouloir l'extrémité de vous même, en usant de votre accoutumée prudence; car j'ai espoir en la fin que Dieu ne m'abandonnera point : vous recommandant vos petits enfants et les miens; vous suppliant faire donner sûr passage et le retour pour aller et le retour en Espagne à ce porteur qui va vers l'empereur, pour savoir comme il faudra que je sois traité. Et sur ce très-humblement me recommande à votre bonne garde.

Votre humble et obéissant fils,

FRANÇOIS.

Machiavel [1], dans ses divers écrits, a laissé, sur l'esprit politique et militaire de son siècle, une foule de passages précieux. Voici, sur la France, quelques pages intéressantes et dignes de ce grand écrivain.

LA FRANCE SOUS LOUIS XII.

Le royaume et les rois de France sont aujourd'hui plus riches, plus grands et plus puissants que jamais; je vais en détailler les raisons. La couronne, héréditaire de père en fils, s'est beaucoup enrichie; car, lorsqu'un roi meurt sans enfants, ou sans aucun parent qui puisse lui succéder dans son patrimoine particulier, tout son bien est réuni au domaine de la couronne. Beaucoup de rois s'étant trouvés dans ce cas, la couronne s'est ainsi enrichie de l'acquisition d'un grand nombre de domaines considérables, tels que le duché d'Anjou : c'est même ce qui arrivera sous le roi actuel, qui, n'ayant pas d'enfants mâles, laissera à la couronne les duchés d'Orléans et de Milan; en sorte qu'aujourd'hui les principaux fiefs n'appartiennent plus à des barons particuliers, mais seulement au domaine royal. Une autre raison de la grandeur actuelle des rois de France, c'est qu'autrefois ce royaume était partagé entre plusieurs barons très-puissants, qui ne désiraient et ne cherchaient que les occasions de se déclarer contre le roi lui-même; tels que les ducs de Guienne et de Bourbon, etc., etc., et qu'aujourd'hui ces fiers barons sont les sujets les plus soumis du roi, dont la puissance s'est prodigieusement accrue.

On peut ajouter encore que toutes les fois qu'un voisin de la France voulait faire la guerre à cet empire, il se trouvait toujours ou un duc de Bretagne, ou un duc de Guienne, ou un duc de Bourgogne, ou un comte de Flandre qui ouvraient à l'ennemi les portes de la France, lui donnaient passage, et le recevaient dans leur domaine. Aussi quand les Anglais avaient le projet d'attaquer la France, ils ne manquaient jamais de lui susciter de l'embarras au moyen du duc de Bretagne; et le duc de Bourgogne employait dans la même vue le duc de Bourbon. Aujourd'hui, au contraire, la Bretagne, la Guienne, le Bourbonnais et une grande partie de la Bourgogne sont soumis au roi; et non-seulement les ennemis de la France sont privés de ce moyen d'y porter le trouble, mais encore ces provinces fournissent au roi de puissants secours : sa force s'est donc augmentée avec la faiblesse de ses ennemis.

D'un autre côté, les barons les plus riches et les plus puissants sont de la famille royale, ou du moins lui sont alliés; en sorte que, les héritiers les plus proches venant à manquer, le trône peut leur échoir. Chacun dès lors se tient uni à la couronne, dans l'espérance que lui ou les siens pourront l'obtenir un jour; et ils sont convaincus que se révolter contre elle, ou s'en éloigner, peut leur être plus nuisible que profitable. Le roi régnant faillit en faire l'épreuve, lorsqu'il fut entraîné et pris dans la guerre de Bretagne, où il avait embrassé le parti du duc contre le roi; car, à la mort de Charles VIII, on prétendit qu'il avait perdu son droit à la couronne pour l'avoir abandonnée et s'être armé contre elle. Heureusement il se trouva en état de répandre beaucoup d'or, et le duc d'Angoulême, qui devait le remplacer, n'était encore qu'un enfant. Sans cette circonstance, et sans la faveur particulière dont il jouissait, Louis XII n'aurait jamais été roi. Enfin la dernière raison que l'on peut donner de la grandeur des rois de France, c'est que les domaines des grands barons français ne se partagent point entre leurs héritiers comme en Allemagne et dans la plus grande

(1) Nous empruntons ces divers fragments de Machiavel à la traduction que M. Léon Halévy en a donnée en 1823, en y joignant un excellent *Essai sur Machiavel*.

partie de l'Italie ; mais ils passent en totalité à l'aîné de la famille, qui hérite seul : les cadets restent donc sans ressources; aidés de leurs aînés, ils prennent le parti des armes, et s'adonnent tout à fait à cette carrière, dans l'espérance d'avancer et de se mettre en état de pouvoir former un jour quelque établissement avantageux : il en résulte que la gendarmerie[1] française est la meilleure qui existe, parce qu'elle est entièrement composée de la noblesse ou de fils de seigneurs, qui ne cherchent qu'à le devenir eux-mêmes. L'infanterie française ne peut pas être bien bonne : il y a longtemps qu'elle n'a fait la guerre, et par conséquent elle n'est pas exercée. Elle n'est composée d'ordinaire que de bas peuple et de gens de métier, tellement tyrannisés par les nobles, et tellement soumis à leur domination, qu'ils en sont avilis, et que le roi ne les emploie jamais dans ses armées. Il faut en excepter les Gascons dont le roi se sert, et qui sont plus braves que les autres, parce que, voisins des Espagnols, ils tiennent un peu de leur naturel. Cependant, dans toutes les dernières guerres, ils ont plus agi en brigands qu'en braves soldats. Ils sont assez intrépides quand il s'agit d'attaquer ou de défendre une place, mais il n'en est pas de même quand ils sont en pleine campagne ; ils diffèrent donc beaucoup des Allemands et des Suisses, auxquels rien ne peut résister sur le champ de bataille, mais qui sont peu propres à attaquer une place ou à la défendre. Cette différence vient, je crois, de ce que ces deux derniers peuples ne peuvent pas conserver dans une place comme en plaine leur ordre de bataille. Aussi le roi de France se sert-il toujours des Suisses et des lansquenets, parce que sa cavalerie se défie des Gascons lorsqu'il faut marcher à l'ennemi. L'on peut assurer que, si l'infanterie française valait la cavalerie de cette nation, le roi de France n'aurait aucun ennemi à craindre. Les Français sont naturellement plus intrépides que robustes et adroits ; et si l'on peut résister à l'impétuosité de leur premier choc, ils faiblissent bientôt, et perdent courage au point de devenir comme des femmes. D'un autre côté, ils supportent difficilement la disette et les fatigues, finissent bientôt par se décourager, et rien n'est plus aisé alors que de les surprendre et de les battre : on en a vu des exemples plusieurs fois dans le royaume de Naples, dernièrement encore à l'affaire du Garigliano, où les Français se trouvaient deux fois plus nombreux que les Espagnols, et où ils paraissaient à chaque instant prêts à culbuter ceux-ci. Cependant, comme l'hiver approchait et que les pluies étaient continuelles, les Français commencèrent peu à peu à se débander, et à se répandre dans les villages voisins pour être plus à leur aise ; en sorte que, leur camp se trouvant dégarni et sans défense, les Espagnols l'attaquèrent, et triomphèrent des Français contre toute attente. Les Vénitiens, loin de perdre la bataille de Vaïla, auraient obtenu le même succès, s'ils s'étaient bornés à suivre les Français encore vingt jours ; mais l'impatience de Barthélemi d'Alziano vint se briser contre l'impétuosité encore plus forte des Français. Il en aurait été de même à la bataille de Ravenne, si les Espagnols n'avaient pas attaqué si promptement les Français ; ceux-ci commençaient à se décourager et à manquer de vivres (car les Vénitiens les leur coupaient du côté de Ferrare, et les Espagnols auraient également pu les arrêter du côté de Bologne); mais les mauvais conseils, d'une part, et le défaut de jugement, de l'autre, donnèrent aux Français une victoire qui leur coûta, à la vérité, bien cher. Cependant le combat, quoique très-sanglant, l'aurait été davantage, si les deux corps d'armées avaient été forts chacun dans la même espèce d'armes. Mais l'armée française n'était forte qu'en cavalerie, et l'armée espagnole qu'en infanterie : cette circonstance rendit le carnage moins considérable. Il faut donc, pour vaincre les Français, se garantir de leur première impétuosité ; l'on sera sûr alors de l'emporter, si l'on peut parvenir à traîner avec eux en longueur. Aussi César disait-il de leurs ancêtres que les Gaulois commençaient par être plus que des hommes, et qu'ils finissaient par être moins que des femmes.

La France, par son étendue et l'avantage qu'elle retire des grands fleuves qui l'arrosent, est très-fertile et très-riche. Les vivres et les marchandises y sont à bas prix, à cause du peu d'argent qui se trouve en circulation parmi le peuple, qui peut à peine gagner de quoi acquitter les droits de ses seigneurs, quelque légers qu'ils soient. Cette surabondance de denrées vient de ce que personne ne peut vendre les siennes, chaque particulier en recueillant assez pour en vendre lui-même. Car si dans une ville il se trouve un habitant qui veuille se défaire d'une mesure de blé, il ne pourra jamais y parvenir, parce que chaque habitant en a autant à vendre. Les seigneurs ne dépensent que pour leurs vêtements l'argent qu'ils tirent de leurs vassaux ; ils ont, du reste, abondamment de quoi se nourrir : beaucoup de volaille, du poisson et du gibier en quantité. Tous les propriétaires de terres sont dans le même cas. De cette manière, tout l'argent passe et s'accumule entre les mains des seigneurs. Quant au peuple, il se croit riche quand il possède un florin.

Le clergé, en France, jouit des deux cinquièmes des biens et des richesses du royaume, parce que beaucoup d'évêques réunissent le temporel et le spirituel. Comme ils ont en abondance tout ce qu'il leur faut pour vivre, tout l'argent qu'ils perçoivent ne sort plus de leurs mains, en conséquence du système d'avarice adopté par les gens d'église. Tous les revenus

(1) Cavalerie. On appelait autrefois les cavaliers *gens d'armes*.

des chapitres et des corporations ecclésiastiques s'échangent en argenterie, bijoux et autres ornements pour le service; en sorte que ce que possède chaque église et chaque ecclésiastique en particulier, soit en argenterie, soit en argent monnayé, peut être estimé un trésor immense.

Beaucoup de prélats sont admis dans les conseils, et appelés au gouvernement du royaume. Les seigneurs séculiers ne sont pas jaloux de cette prérogative, parce qu'ils savent que l'exécution de tous les ordres leur appartient exclusivement : ainsi les uns délibèrent, et les autres exécutent. Il est vrai aussi que très-souvent on appelle dans le conseil d'anciens officiers, vieillis dans les armées, pour discuter les objets militaires, auxquels les gens d'église n'entendent rien.

En vertu d'une pragmatique obtenue, il y a bien longtemps, du souverain pontife, les évêques français sont nommés par leur église collégiale. Lorsqu'il meurt un archevêque ou un évêque, les chanoines se rassemblent, et nomment à sa place celui qui leur paraît le plus digne de cette dignité; mais il leur arrive souvent de ne pas s'accorder; les uns cherchent à acheter les suffrages; les autres ne leur opposent que leur mérite personnel et leur vertu. Il en est de même dans les monastères pour la nomination des abbés. Les bénéficiers subalternes sont nommés par les évêques dont ils dépendent. Si quelquefois il arrive que le roi déroge à la pragmatique, et qu'il nomme lui-même à un évêché, il est obligé d'employer la force vis-à-vis des chanoines, qui refusent de mettre en possession celui qu'il a nommé; et souvent, après sa mort, les chanoines chassent l'évêque qu'on les a forcés de recevoir, et rappellent celui qu'ils avaient choisi.

Le Français est naturellement avide du bien d'autrui, qu'il dépense ensuite avec la même prodigalité que le sien. Il volera pour manger, pour gaspiller, pour se divertir même avec celui à qui il a volé, bien opposé en cela à l'Espagnol, qui enfouit pour toujours ce qu'il vous a dérobé.

Les Français craignent les Anglais à cause des incursions de ce peuple et des ravages qu'il a autrefois commis dans le royaume; en sorte que le nom d'*Anglais* est véritablement un objet de terreur pour le peuple. Mais on ne songe pas que la France est autrement organisée qu'elle ne l'était autrefois; qu'elle est armée, aguerrie et unie; que le roi est maître des provinces qui faisaient la principale force des Anglais, telles que les duchés de Bourgogne et de Bretagne; qu'au contraire les Anglais ne sont pas disciplinés, parce qu'il y a si longtemps qu'ils n'ont fait la guerre, que, de tous les Anglais existants, il n'y en a pas un qui ait vu l'ennemi en face; enfin qu'excepté l'archiduc, il n'y a aucune puissance en Europe qui veuille se joindre à eux pour marcher contre la France....

Voici le tab'eau qu'il a tracé de l'Allemagne.

L'ALLEMAGNE.

On ne peut douter de la puissance de l'Allemagne lorsqu'on voit sa nombreuse population, ses forces et ses richesses. Elle compte peu de villes qui n'aient de grandes épargnes dans leur trésor public; et tout le monde sait que Strasbourg a plusieurs millions de florins en réserve. Cette richesse provient de ce que toutes ces villes ont peu de dépenses à faire, puisqu'elles ne tirent d'argent de leur trésor que pour les munitions de guerre; et encore, une fois le premier déboursé fait, l'entretien se réduit-il à peu de chose. Rien n'est plus admirable que l'ordre que suivent les Allemands à cet égard : ils ont toujours dans les magasins publics de quoi se nourrir et se chauffer pendant un an. C'est à quoi se porte toute leur attention en cas de siége. Ils veillent également à ne point laisser les ouvriers sans travail. Leurs soldats ne leur coûtent rien, parce que tous les habitants sont armés et exercés. Les jours de fête, au lieu de se divertir, ils s'exercent au fusil, à la pique, ou à toute autre arme; ils cherchent tous à exceller et à gagner les prix destinés aux plus habiles. Il en résulte que le trésor public s'enrichit, cette dépense des prix étant la seule qu'il ait à faire.

Les particuliers, de leur côté, sont aussi fort riches, parce qu'ils vivent très-modestement, ne dépensant rien ni en bâtiments, ni en habits de luxe, ni même en meubles. Toute leur ambition se borne à avoir du pain et de la viande en abondance, et un bon poêle pour se garantir du froid. Comme ils ne connaissent pas d'autres besoins, ils n'ont pas de peine à les satisfaire. Ils dépensent pour leurs habits deux florins en dix ans; et chacun vit dans cette proportion, suivant son état, ne s'inquiétant en rien du superflu, ne s'occupant que du seul nécessaire, qui chez eux est bien plus borné que le nôtre : de cet usage il résulte que l'argent ne sort jamais de leur pays, parce qu'ils se contentent des productions de leur sol; et qu'au contraire il leur en rentre beaucoup par les produits de leurs manufactures, dont ils remplissent toute l'Italie. Leur gain est d'autant plus considérable, que tous ces produits de leur industrie leur coûtent peu de déboursés. Ils aiment beaucoup ce genre de vie simple et exempt de toute gêne : ils ne veulent aller à la guerre que lorsqu'ils sont bien payés; encore ne marcheraient-ils pas s'ils n'étaient commandés par des hommes de leur nation. Aussi il en coûte plus cher à l'empereur pour lever une armée qu'à tout autre prince, parce que plus les gens sont bien dans leurs foyers, plus ils ont de peine à en sortir.

On croit peut-être que les villes impériales s'unissent aux princes pour favoriser les projets de l'empereur, ou qu'elles prennent seules son parti; mais aucune de ces villes ne vou-

drait rendre l'empereur trop puissant, parce que, si elles se joignaient à lui et augmentaient ainsi ses moyens, il attaquerait, abaisserait tous les autres princes de l'empire, au point de les soumettre en tout à sa volonté, et de les réduire au même point que les grands seigneurs français d'aujourd'hui. Le roi Louis XI, soit par la force de ses armes, soit en se débarrassant des plus rebelles, les a réduits à la plus parfaite soumission. L'empereur traiterait ensuite de même les villes impériales, les conduirait à son gré, en obtiendrait tout ce qu'il désirerait, et leur enlèverait même leur liberté....

La cavalerie allemande a de bons chevaux; elle est bien armée, mais elle est lourde; il est à remarquer qu'elle ne pourrait pas résister à la cavalerie italienne et française. Ce n'est pas que les hommes ne soient braves, mais ils sont mal équipés; leurs selles sont petites, sans soutien et sans arçons; de sorte qu'au premier choc ils sont culbutés. Une autre raison de leur infériorité, c'est qu'ils n'ont point d'armes défensives pour les parties inférieures du corps, telles que les cuisses et les jambes; aussi ils résistent difficilement à la première attaque : c'est cependant ce qui fait toute la force de la gendarmerie, et de là dépend quelquefois tout le succès d'un combat. Ils ne peuvent pas non plus se battre à l'arme blanche, parce qu'ils sont sujets à être blessés, ainsi que leurs chevaux, aux endroits découverts, et que chaque fantassin, avec sa pique, peut renverser le cavalier et le tuer; d'un autre côté, la pesanteur de leurs chevaux les empêche de les conduire facilement lorsqu'il s'agit de manœuvrer.

L'infanterie est fort bonne, composée de beaux hommes, et bien différente en cela de l'infanterie suisse, composée d'hommes petits, sales et laids. Mais les Allemands n'ont presque pas d'autres armes que la pique ou l'épée, afin d'être plus légers et moins embarrassés. Ils disent ordinairement qu'ils ne craignent que le canon, contre lequel les corselets, les cuirasses et les hausse-cols ne peuvent rien. Ils redoutent peu les autres armes, parce qu'ils prétendent si bien tenir leur rang, qu'il n'est pas possible de les rompre ni de les aborder, tant leurs piques sont longues. Ce sont de bons soldats en pleine campagne et dans une bataille; mais ils sont peu propres à attaquer ou à défendre une ville; en un mot, ils ne sont plus les mêmes toutes les fois qu'ils sont obligés de rompre leurs rangs. On en a fait souvent l'expérience en Italie, surtout lorsqu'il a fallu attaquer les villes, comme à Padoue et ailleurs, où ils se sont fort mal conduits, tandis qu'ils se sont bien montrés en pleine campagne, dans la fameuse bataille de Ravennes, par exemple, entre les Français et les Espagnols. Il est certain que les Français l'auraient perdue, s'ils n'avaient eu les lansquenets avec eux; car, tandis que la cavalerie était aux prises, les Espagnols avaient déjà repoussé les Français et les Gascons, qui auraient été massacrés et pris, si les Allemands, avec leur bataillon carré, n'étaient venus à leur secours. On en a vu une nouvelle preuve récemment: quand le roi d'Espagne entra en Guienne pour faire la guerre à la France, les Espagnols craignaient bien plus un corps de dix mille Allemands que le roi de France avait à son service, que tout le reste de son armée, et ils évitaient toutes les occasions de se mesurer avec eux.

C'est dans *le Prince* de Machiavel qu'il faut considérer l'état de l'Italie au temps des Borgia. Appuyant ses maximes d'exemples et de récits, Machiavel a fait à la fois la théorie des gouvernements et le portrait de ses contemporains. Le prince, dit-il, doit paraître étranger aux rigueurs nécessaires, et il le prouve par cet exemple.

CÉSAR BORGIA ET REMIRO D'ORCO.

Lorsqu'il se fut emparé de la Romagne, considérant qu'elle avait toujours eu des maîtres avares qui avaient moins gouverné que dépouillé leurs sujets, et que le pays était infesté de brigands, déchiré par les factions, et livré à tous les désordres et à tous les crimes, il jugea que, pour la pacifier et la soumettre à l'autorité du prince, il fallait y établir un gouvernement fort; en conséquence, il choisit Remiro d'Orco, homme cruel et actif, à qui il donna tout pouvoir : en peu de temps ce gouverneur ramena l'ordre, et s'acquit une grande réputation. Bientôt après, le duc, craignant qu'une autorité si absolue ne devînt odieuse, établit au centre de la province un tribunal civil où chaque ville avait son avocat; et pour dissiper la haine que ses premières rigueurs lui avaient attirée, il fit égorger un matin Remiro, et exposer sur la place de Césène ses membres dépecés, fixés sur des pieux, et auprès un couteau sanglant. C'était montrer au peuple que les cruautés exercées ne venaient pas de lui, mais du caractère violent de son ministre: cette mesure contenta et surprit à la fois.

L'histoire d'Oliverotto de Fermo est justement rapprochée par Machiavel de celle d'Agathoclès, et pourtant il fut vaincu en perfidie par le duc de Valentinois.

OLIVEROTTO DE FERMO.

Un particulier peut encore devenir souverain de deux manières, sans que la fortune ou le mérite y contribuent entièrement; je ne crois donc pas devoir les passer sous silence. La première, c'est lorsqu'on s'élève au trône par quelque crime; la seconde, c'est lorsqu'un particulier y est porté par la faveur de ses concitoyens. Je vais citer deux exemples du premier cas,

sans les approfondir ou les apprécier; ils suffiront, à mon avis, à qui serait forcé de les imiter ; l'un est ancien, et l'autre moderne. Agathoclès, Sicilien, fils d'un pauvre potier de terre, devint tyran de Syracuse. Il marqua par des crimes tous les degrés de sa fortune ; mais il montra toujours beaucoup d'habileté et de courage. Parvenu par tous les grades militaires à la dignité de préteur, il forma le dessein de se rendre souverain, et d'être dans sa charge indépendant de ceux qui la lui avaient confiée. Après en avoir conféré avec Amilcar, qui commandait en Sicile l'armée des Carthaginois, il assemble un matin le peuple et le sénat de Syracuse, comme pour délibérer des affaires publiques; et, sur un signal donné à ses soldats, tous les sénateurs sont égorgés, ainsi que les plus riches citoyens. Après cette action, il se rendit sans peine maître de la ville; et, malgré deux défaites que les Carthaginois lui firent essuyer, assiégé même par eux dans Syracuse, non-seulement il s'y défendit, mais n'y ayant laissé qu'une partie de ses troupes, il passa avec l'autre en Afrique, et pressa tellement les Carthaginois, qu'ils furent contraints de faire la paix avec lui et de lui abandonner la Sicile.

En examinant la conduite d'Agathoclès, on n'y verra presque rien qu'on puisse attribuer à la fortune, d'autant plus qu'il s'éleva d'abord non par les armes d'autrui, mais par sa valeur, et qu'il se maintint en prenant toujours des partis aussi hardis que dangereux. Certes, il n'y a point de vertu à égorger ses concitoyens, à trahir ses amis, à être sans foi, sans religion, sans humanité; ce sont des moyens qui peuvent conduire à l'empire, mais jamais à une véritable gloire. Cependant, si nous considérons l'intrépidité d'Agathoclès dans les dangers, sa constance invincible dans l'adversité, nous verrons qu'il ne le cède à aucun des plus grands capitaines, quoiqu'il ne soit pas digne d'être placé parmi les grands hommes, à cause de ses cruautés infinies, et de tous les crimes qu'il commit. Il est donc impossible d'attribuer entièrement son élévation à la fortune ou à son mérite.

De notre temps, Oliverotto de Fermo ayant, encore enfant, perdu son père et sa mère, fut élevé par Jean Fogliani, son oncle maternel, qui le confia ensuite à Paul Vitelli pour en apprendre le métier des armes. Après la mort de Paul, il servit sous Vitellozzo, son frère. En peu de temps son esprit, son courage et son adresse le rendirent un des premiers hommes de guerre. Regardant comme une lâcheté de rester dans un rang obscur, aidé de quelques citoyens qui préféraient l'esclavage de leur pays à sa liberté, et appuyé par les Vitelli, il forma le projet de s'emparer de Fermo. Il écrivit donc à son oncle qu'après une longue absence, il désirait revoir sa patrie et reconnaître un peu son patrimoine; car, jusqu'à ce jour, il n'avait songé qu'à sa réputation; que, pour convaincre les citoyens qu'il n'avait pas perdu son temps, il voulait faire une entrée solennelle, accompagné de cent cavaliers, tant amis que serviteurs; qu'il le priait donc de disposer les habitants à lui faire un accueil honorable, accueil dont l'éclat devait rejaillir sur son oncle, qui avait soigné son éducation.

Jean de Fogliani fit tout ce que l'autre désirait. Oliverotto fut reçu avec pompe dans la ville, où, après s'être concerté quelques jours sur les mesures à prendre pour faire réussir ses desseins, il donna un grand repas, auquel il invita Jean Fogliani et les premiers de la ville. A la fin du repas et des réjouissances ordinaires, il ouvrit à dessein un entretien sérieux sur la grandeur du pape Alexandre VI et les exploits de son fils. Son oncle et chacun des convives commencent à dire leur avis; il se lève tout à coup, sous prétexte qu'il faut un lieu plus secret pour parler de telles affaires, et entre avec eux dans une chambre où étaient cachés ses soldats, qui les égorgent tous aussitôt qu'ils sont assis. A l'instant Oliverotto monta à cheval, alla assiéger le palais du magistrat, le força à lui obéir et à le reconnaître pour prince. Il sut se maintenir dans cette dignité, soit en ôtant la vie à tous ceux qui pouvaient lui nuire à cause de leur mécontentement, soit en faisant de nouvelles lois civiles et militaires; et non-seulement il fut tranquille dans sa patrie, mais même redoutable à ses voisins. Il eût été aussi difficile de le détrôner qu'Agathoclès, si, au bout d'un an, il ne se fût pas laissé tromper par le duc de Valentinois, qui l'enveloppa avec les Ursins à Sinigaglia, et le fit étrangler, ainsi que Vitellozzo, son maître de guerre et de crime.

On pourrait s'étonner qu'Agathoclès et tant d'autres tyrans aient vécu si longtemps en paix, ayant à se défendre contre des ennemis extérieurs, sans que jamais aucun de leurs concitoyens ait conspiré contre eux, tandis que plusieurs autres nouveaux princes, haïs pour leur cruauté, n'ont jamais pu se maintenir, même en temps de paix. Je crois que cela vient de la manière plus ou moins adroite dont on use de la cruauté. On peut la regarder comme bien employée (s'il est permis de dire qu'un mal est un bien), quand on ne s'en sert qu'une fois, qu'elle est dictée par la nécessité de s'assurer la puissance, et qu'on n'y a recours ensuite que pour le bien du peuple. Elle est mal exercée quand elle augmente chaque jour au lieu de diminuer. Ceux qui s'en servent pour le premier cas, peuvent espérer le succès, comme Agathoclès, avec l'aide de Dieu et des hommes ; quant aux autres, il est impossible qu'ils se maintiennent. Je conclus donc qu'un usurpateur doit commettre en une seule fois toutes ses cruautés, pour n'avoir pas à recommencer chaque jour, et afin de pouvoir par des bienfaits rendre aux esprits la confiance. Le prince que la timidité ou les mauvais conseils portent à agir autrement, est forcé d'avoir sans cesse

le poignard à la main : il saurait d'autant moins se fier à ses sujets, que des attaques récentes et réitérées les empêchent toujours de se fier à lui. Ainsi, je le répète, le mal doit se faire tout d'un coup, afin que ceux qui en sont atteints aient moins le temps de ressentir leurs blessures. Les bienfaits, au contraire, doivent se faire peu à peu, afin qu'on puisse mieux les savourer. Enfin un prince doit vivre avec ses sujets de manière qu'aucun événement ne puisse le faire changer de conduite, soit en mal, soit en bien; car si la nécessité nous presse, il n'est plus temps de nous venger, et le bien que nous faisons est inutile, parce qu'on ne nous sait pas gré du changement apporté par la force.

Le pape Alexandre VI et Ferdinand le Catholique servent d'exemple à Machiavel, dans ce curieux chapitre du *Prince*, pour confirmer l'utilité du parjure en politique.

LA PAROLE DES PRINCES.

Qu'il soit beau pour un prince d'être fidèle à ses engagements, de se conduire avec sincérité et sans détours, c'est ce dont nous convenons tous. Néanmoins, l'expérience nous montre que les princes qui, de notre temps, ont fait de grandes choses, ont tenu peu compte de leur parole, ont agi avec ruse, et ont fini par vaincre ceux qui se fiaient à leur loyauté.

Il faut donc savoir qu'il y a deux manières de combattre : l'une avec les lois, l'autre avec la force. La première appartient aux hommes; la seconde nous est commune avec les bêtes. Mais comme souvent la première est insuffisante, on est forcé de recourir à la seconde. Il est nécessaire qu'un prince sache jouer tour à tour ces deux rôles. C'est ce qu'enseignent figurément les anciens, lorsqu'ils racontent l'éducation d'Achille et celle de beaucoup d'autres princes de l'antiquité, confiée au centaure Chiron, qui était à la fois homme et bête. Que signifie cette allégorie, sinon qu'un prince doit tenir de cette double nature, et que l'une sans l'autre ne pourrait le soutenir longtemps? Puisqu'un prince est obligé de savoir au besoin revêtir les formes de la bête, qu'il cherche à se rapprocher du renard et du lion, parce que le lion se défend aussi mal des piéges que le renard du loup. Que le prince joigne donc à la force du premier l'adresse du second. Ceux qui se contentent d'être forts comme le lion n'entendent pas leur métier. Un monarque habile, en un mot, ne peut ni ne doit pas tenir sa parole quand cette fidélité lui serait à charge, et quand les raisons qui ont causé son engagement n'existent plus.

Si tous les hommes étaient bons, ce précepte ne vaudrait rien; mais ils sont méchants, et vous n'avez pas besoin de tenir à leur égard une promesse qu'ils ne tiendraient pas envers vous. Un prince manque-t-il jamais de motifs, en quelque sorte légitimes, de colorer sa mauvaise foi? J'en pourrais citer une infinité d'exemples récents, et montrer combien de traités, d'engagements ont été vainement conclus, et ont été brisés par l'infidélité des rois. Le succès est au meilleur renard d'entre eux. Mais il faut jouer son rôle avec précaution, bien feindre, bien dissimuler : les hommes sont si simples, si soumis à la nécessité des temps, que le trompeur trouvera toujours des dupes.

Parmi les exemples modernes il en est un que je ne saurais passer sous silence : le pape Alexandre VI ne fit jamais, ne voulut jamais que tromper, et y réussit sans cesse. Il n'y eut point d'homme plus habile à séduire; et plus il faisait de serments, moins il tenait sa parole. Pourtant ses ruses furent toujours couronnées du succès; c'est qu'il était passé maître dans cet art si utile aux rois, l'art de tromper.

Un prince n'est donc pas obligé de posséder toutes les vertus que j'ai mentionnées; mais il faut nécessairement qu'il paraisse en être doué. J'oserai même dire plus : s'il les possédait et les pratiquait toujours, elles seraient pernicieuses; supposées, elles sont toujours utiles. Un prince doit donc se faire une réputation de clémence, de bonne foi, de religion, d'intégrité; il doit même posséder ces vertus, mais avoir assez d'empire sur son esprit pour employer au besoin les vices contraires. Je pose en fait qu'un prince, et surtout un prince nouveau, ne peut observer toutes ces qualités qui font honneur aux autres hommes, parce que la conservation de son empire l'oblige souvent de violer la bonne foi, la piété, l'humanité, la religion. Il faut que son esprit sache se prêter aux circonstances, et se tourner d'après le vent de la fortune. Qu'il soit vertueux, sans doute, tant qu'il lui est possible de l'être; qu'il devienne coupable, si son intérêt le lui commande. Qu'il s'étudie à ne pas prononcer une parole qui ne respire la clémence, la bonne foi, la religion, l'intégrité. A le voir et à l'entendre, qu'il ne soit que vertus. Qu'il paraisse surtout religieux; c'est un devoir indispensable, parce que le vulgaire ne juge que par les yeux. Il est donné à tout homme de voir, mais à très-peu d'être sûrs de ce qu'ils voient. On juge le prince sur ce qu'il est en apparence; peu savent ce qu'il est en réalité. Le petit nombre, d'ailleurs, n'ose pas contredire l'opinion de la majorité, qui d'ailleurs a pour rempart la puissance et l'éclat du gouvernement. Or, quand il faut juger les actions des hommes, et surtout celles des princes, comme il n'y a point de juge compétent, on ne peut regarder que les résultats. Le principal pour un prince est de se maintenir; les moyens seront toujours jugés honorables et approuvés de la multitude, qui ne décide que d'après l'apparence et l'événement. Or la multitude, c'est le monde; et le petit nombre n'est quelque chose que lorsque la masse flotte indécise.

Un prince de cette époque, et qu'il ne me convient pas de nommer, n'a jamais à la bouche que les mots de paix, de bonne foi; et s'il eût observé l'une et l'autre, il aurait perdu plus d'une fois et sa renommée et sa couronne [1].

Brantôme a fait une intéressante nomenclature des grands noms littéraires que comptait la France sous Henri II.

SAVANTS DU RÈGNE DE HENRI II.

Monsieur Fernel a été sous lui son premier médecin, le plus grand et le plus profond en son art qu'il y ait eu depuis Galien et Hippocrate, comme j'ai ouï dire à gens qui s'y entendoient mieux que moi.

M. Galandius Torticolis en l'art d'oratoire, mais M. Ramus son ennemi le passoit, qui étoit un fort disert et éloquent orateur, et peu s'en est-il vu de semblables; car il avoit une grâce inégale à tout autre, qui secouroit davantage son éloquence, jusque-là qu'au bout de quelque temps, lui s'étant rendu huguenot et étant en la compagnie de MM. le prince et amiral, au voyage de Lorraine, et leurs reîtres, qu'ils avoient fait venir, ne voulant passer vers la France qu'ils n'eussent de l'argent; après qu'ils en eurent un peu touché par quelques boursillements que les huguenots eurent faits entre eux, et que M. Ramus les eut harangués, ils en furent gagnés et menés au cœur de la France pour faire assez de maux : ce M. Ramus fut tué au massacre de Paris dont ce fut grand dommage.

M. Turnebus fut aussi un très-savant homme en grec et en latin, mais non qu'il eût telle piaffe de parler en seigneur comme Ramus.

M. Dorat succéda à Turnebus, lui et M. Muret, deux aussi savants limousins qui jamais mangèrent et croquèrent raves.

MM. Silvius, deux frères très-doctes et savants, l'un en médecine, l'autre en éloquence, comme Leodegarius à Quercu. Tant d'autres professeurs du roi en toutes sciences, que je ne saurois nommer, et qui tous étoient gagés et payés; quelques guerres et grandes affaires qu'eût le roi sur les bras, eux n'en perdoient jamais un quartier.

Il y avoit aussi M. Danezius et M. Amiot, l'un précepteur du roi François II, et l'autre du roi Charles IX, deux très-grands personnages, et le bon homme Robert Estienne.

Et pour venir à nos poëtes françois, quel homme a été M. de Ronsard! Il a été tel que tous les autres poëtes qui sont venus après lui, et qui viendront, se peuvent dire ses enfants, et lui leur père, car il les a tous engendrés; c'est lui qui a défait la poésie, laide, grossière, fade, sotte et mal limée qui étoit auparavant, et a fait cette tant bien parée que nous voyons aujourd'hui, car il l'a parée de graves et hautes sentences, lui donnant des mots nouveaux, et la rhabillant des vieux bien réparés et renouvelés, comme un fripier fait d'une vieille robe.

Aussi à son patron et à sa suite se façonnèrent ces admirables MM. du Bellay, Baïf, Delau, Jodelle, Nicolas, Denisot, Olivier et Passerat. Je ne parle point de ce M. Desportes, du Perron, d'Orléans et une infinité d'autres qui sont venus après, comme du Bartas, grand certes, et autres, comme M. Garnier, qui les a passés tous en parler haut, grave et tragique.

S'il faut que je die ce mot de Ronsard, qui est que moi étant un jour à Venise chez un des principaux imprimeurs, ainsi que je lui demandois un Pétrarque en grosse lettre, grand volume et commenté, il y eut un grand magnifique près de lui, s'amusant à lire quelque livre, qui m'oyant, il me dit moitié en italien, moitié en assez bon françois, car il avoit été autrefois ambassadeur en France, qui me dit : « Mon gentilhomme, je m'étonne comment vous êtes curieux de chercher un Pétrarque parmi nous, puisque vous en avez un en votre France, qui est deux fois plus excellent que le nôtre, et qui est M. de Ronsard. » Et là-dessus se mit à l'exalter par dessus tous les poëtes qu'il avoit jamais lus, et m'entretint un très-long temps non-seulement de ce sujet, mais de plusieurs autres beaux avec certaine douce courtoisie et affabilité de leur nature. Voilà le bel honneur que déféra ce bon vieillard magnifique à M. de Ronsard, comme il avait raison.

Ces poëtes ont été bien autres qu'un Marot, un Sallet et un Saint-Gelais, encore que M. de Saint-Gelais fût un gentil poëte de son temps, et qu'il ne tînt rien de la barbare et ancienne poésie.

Ce roi aimoit fort à voir de leurs œuvres et surtout de M. de Ronsard, qu'il appeloit sa nourriture, et lui faisoit toujours du bien et des présents, comme il faisoit aux autres.

Il donna à Jodelle, pour la tragédie qu'il fit de Cléopâtre, cinq cents écus de son épargne, et outre lui fit tout plein d'autres grâces, d'autant que c'étoit chose nouvelle, très-belle et rare.

Bref, ce roi, encore qu'il ne fût lettré comme le roi son père, il aima fort les lettres et gens savants, et si quelquefois se plaisoit-il à se faire lire quand on lui composoit quelque beau livre; surtout il aimoit à lire en espagnol et le parloit très-bien, et s'y délectoit, ne l'ayant nullement oublié depuis qu'il sortit d'Espagne en otage. Voilà comment ce grand roi aimoit les armes et les lettres.

Voici un passage de l'*Illustration de la langue française* de Du Bellay, plein de cet enthousiasme pour l'antiquité et de ce dédain pour la littérature du moyen âge qui caractérisèrent la renaissance.

FRAGMENT DE DU BELLAY.

....Qui veut voler par les bouches des hom-

(1) C'est de Ferdinand, roi d'Espagne, qu'il s'agit ici.

mes doit longuement demeurer en sa chambre, et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois ; et autant que nos poëtes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, il doit endurer la faim, la soif et de longues veilles : ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. Lis donc et relis jour et nuit les exemplaires grecs et latins, et laisse-moi aux jeux Floraux de Toulouse et au Puy de Rouen toutes ces vieilles poesies françaises, comme rondeaux, balades, virelais, chants royaux, chansons et telles autres épiceries....

....Là doncques, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui, sous ombre de bonne foi, vous surprennent tous nuds comptant la rançon du Capitole ; donnez en cette Grèce menteresse et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs. Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple delphique ainsi que vous avez fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles ni ses flèches rebouchées. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule gallique, tirant les peuples après lui par leurs oreilles avec une chaîne d'or attachée à sa langue.

Rabelais nous montre, dans la lettre adressée par Gargantua à Pantagruel, quel était, de son temps, l'idéal de l'éducation et quelle place y tenait l'antiquité.

GARGANTUA A SON FILS.

.... Encores que mon feu pere de bonne memoire Grandgousier eust adonné tout son estude a ce que ie prouffictasse en toute perfection et sçauoir politique, et que mon labeur et estude correspondist tresbien, voyre encore outrepassast son desir, toutesfoys, comme tu peulx bien entendre, le temps n'estoyt tant idoine ne commode es lettres comme est le present et n'auoys copie (abondance) de telz precepteurs comme tu has eu. Le temps estoyt encores tenebreux et sentant l'infelicité et calamité des Gothz, qui auoyent mis a destruction toute bonne litterature. Mais par la bonté diuine, la lumiere et dignité ha esté de mon eage rendue es lettres et y voiz tel amendement que, de present a difficulté seroy ie reçu en la premiere classe des petitz grimaulx, qui en mon eage virile estoys (non à tort) reputé le plus sçauant dudict siecle.

Ce que ie ne dy par iactance vaine encores que ie le puisse louablement faire en t'escripuant, comme tu as l'authorité de Marc Tulle en son liure de Vieillesse et la sentence de Plutarche au liure intitulé : Comment on se peult louer sans [exciter l']enuie, mais pour te donner affection de plus hault tendre.

Maintenant toutes disciplines sont restituees, les langues instaurees : grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se die sçauant ; hebraicque, chaldaicque, latine. Les impressions tant elegantes et correctes en usance, qui ont esté inuentees de mon eage par inspiration diuine, comme a contrefil l'artillerie, par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens sçauans, de precepteurs tresdoctes, de librairies tresamples et m'est aduis que, ny au temps de Platon, ny de Ciceron, ny de Papinian n'estoyt telle commodité d'estude qu'on veoyt maintenant. Et ne se faudra plus doresnauant trouuer en place ny en compaignie qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerue. Je voy les briguans, les bourreaulx, les aduenturiers, les palefreniers, de maintenant plus doctes que les docteurs et prescheurs de mon temps.

Que diray ie ? Les femmes et les filles ont aspiré a ceste louange et manne celeste de bonne doctrine. Tant y ha qu'en leage ou ie suis i'ai esté contrainct d'apprendre les lettres grecques, lesquelles ie n'auoys contemnees [méprisées] comme Caton, mais ie n'auoys eu le loisir de comprendre [apprendre] en mon ieune eage. Et vouluntiers me delecte a lire les Moraulx de Plutarche, les beaulx dialogues de Platon, les monumens de Pausanias et anticquitez de Atheneus, attendant l'heure qu'il plaira a Dieu mon createur m'appeler et commander yssir de ceste terre.

Parquoy, mon filz, ie t'admoneste que employes ta ieunesse a bien proufficter en estude et en vertu. Tu es a Paris, tu as ton precepteur Epistemon, dont l'ung par ses viues et vocables instructions, l'aultre par louables exemples, te peult endoctriner.

J'entendz et veulx que tu apprennes les langues parfaictement. Premierement la grecque, comme le veult Quintilien ; secondement la latine ; et puis l'hebraicque pour les sainctes lettres, et la chaldaicque et arabicque pareillement ; et que tu formes ton style, quant a la grecque, a l'imitation de Platon ; quant a la latine, de Ciceron. Qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en memoire presente, a quoy t'aydera la cosmographie de ceulx qui en ont escript. Des arts liberaulx, geometrie, arithmeticque et musicque, ie t'en donnay quelque goust quand tu estoys encores petit en l'eage de cinq a six ans ; poursuys le reste, et d'astronomie saches en tous les canons. Laisse moi l'astrologie diuinatrice et l'art de Lullius[1] comme abuz et vanitez. Du droict civil je veulx que tu sçaiches par cueur les beaulx textes et me les conferes auecques philosophie.

Et quant a la cognoissance des faictz de nature, ie veulx que tu t'y addonnes curieuse-

(1) Le célèbre Raymond Lulle. La coïncidence de ce discrédit de l'astrologie et du retour des esprits vers l'antiquité est digne d'attention.

ment, qu'il n'y ait mer, riuiere, ni fontaine dont tu ne cognoisses les poissons; tous les oyseaulx de l'aer, tous les arbres, arbustes et frutices des forestz, toutes les herbes de la terre, tous les metaulx cachez au ventre des abysmes, les pierreries de tout orient et midi, rien ne te soit incongneu.

Puis soigneusement reuisite les livres des medicins grecz, arabes et latins, sans contemner les thalmudistes et cabalistes; et par frequentes anatomies acquiers toy parfaicte congnoissance de l'aultre monde, qui est l'homme. Et par quelques heures du iour commence a visiter les sainctes lettres : premierement, en grec, le Nouveau Testament et Epistres des apostres; puis, en hebrieu, le Vieulx Testament. Somme, que ie voye ung abysme de science : car doresnauant que tu deuiens homme et te fays grand, il te fauldra yssir ceste tranquillité et repous d'estudes et apprendre la cheualerie et les armes pour deffendre ma maison et nos amys secourir en tous leurs affaires contre les assaultz des malfaisants. Et veulx que, de brief, tu essayes combien tu as proufficté, ce que tu ne pourras mieux faire que tenant conclusions en tout sçauoir, publicquement enuers tous et contre tous; et hantant les gens lettrez qui sont tant a Paris comme ailleurs....

.... Ces lettres reçeues et veues, Pantagruel print nouueau couraige et feut enflambé a proufficter plus que iamais, en sorte que le voyant estudier et proufficter, eussiez dict que tel estoyt son esperit entre les liures comme est le feu parmi les brandes, tant il l'auoyt infatiguable et strident.

Quelques passages de Rabelais contre la manie des conquêtes, contre les gens de chicane, contre les pèlerinages inutiles, contre l'oisiveté des moines, nous montrent quel courant emportait déjà les esprits vers un nouvel ordre de choses et les entraînait loin du moyen âge. Citons d'abord les éloquents reproches de Grandgousier à Tocquedillon, général d'une armée envahissante et fait prisonnier.

FRAGMENTS DE RABELAIS.

Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaulmes, avec domaiges de son prochain frere chrestien; cette imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibalz, Scipions, Cesars et aultres telz, est contraire a la profession de l'Evangile par lequel nous est commandé guarder, sauluer, régir et administrer chacun ses pays, non hostillement enuahir les aultres. Et ce que les Sarrazins et Barbares jadys appeloyent proesses, maintenant nous appelons briguanderyes et meschancetez. Mieulx eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la mienne hostillement la pillant. Car par bien la gouverner l'eust augmenté, par me piller sera destruyct. Allez-vous en, au nom de Dieu, suybvez bonne entreprise, remonstrez à votre roy ses erreurs que cognoistrez, et jamais ne le conseillez ayant esguard a votre prouffict particulier, car avec le commun est aussi le propre perdu.

Voici la peinture sanglante que fait Rabelais de l'antre des chats-fourrez, comme s'il avait prévu cette série de meurtres juridiques qui s'étend depuis la condamnation des Vaudois jusqu'à celle de Calas.

Les chats-fourrez sont bestes moult horribles et espouuantables; ilz mangent les petits enfants et paissent sur des tables de marbre.... Ont aussy les gryphes tant fortes, longues et asserees, que rien ne leur eschappe, depuys que une foys l'ont miz en leurs serres.... Et notez que si viuez encore six olympiades, vous voyrrez ces chats-fourrez seigneurs de toute l'Europe et possesseurs pacifiques de tout le bien et domaine qui est en ycelle, si en leurs hoirs, par diuine punition, soudain ne deperissoyt le bien et revenu par eulx iniustement acquiz. Parmy eulx regne la sexte essence, moyennant laquelle ilz grippent tout, deuorent tout et deguastent tout : ilz brûlent, escartelent, decapitent, meurdrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout sans discretion de bien et de mal. Car parmy eulx, vice est vertu appelé, meschanceté est bonté surnommée, trahison ha nom de feaulté, larrecin est dict liberalité; pillerye est leur devise, et par eulx faicte et prouuée bonne de tous humains, exceptez moi, les hereticques : et le tout font avecques souveraine et irrefragable autorité.

Le conseil adressé par Grangousier à des pèlerins est plein de sens, et c'est avec une certaine élévation qu'il déclare leur erreur contraire à la véritable religion et au respect qu'on doit à Dieu.

Qu'alliez-vous faire à Saint-Sebastian? — Nous allions lui offrir nos votes contre la peste. — O paoures gens! estimez-vous que la peste vienne de Saint-Sebastian? — Ouy, vrayment, nos prescheurs nous l'affirment. — Ouy, les faulx prophetes vous annoncent-ilz telz abus? blasphement-ilz en ceste faczon les iustes et sainctz de Dieu, que ilz font semblables aux dyables, qui ne font que du mal entre les humains? Aynsy preschoyt a Sinays ung caphart que saint Antoyne mettoyt le feu es iambes, saint Eutrope faisoit les hydropiques, saint Gildas les folz, saint Genou les gouttes. Mais ie le puniz en tel exemple, quoiqu'il m'appelast hereticque, que depuis ce temps caphart quiconque n'est ausé entrer en mes terres. Et m'esbahys si vostre roy les laisse prescher par son royaulme telz scandales. Car plus sont a punir que ceulx qui par art magicque ou autre engin auroient mis la peste dans le pays. La

peste ne tue que les cors, mais telz imposteurs empoisonnent les ames.... Allez-vous-en, paoures gens, au nom de Dieu le Createur, lequel vous soyt en guyde perpetuelle, et doresnavant ne soyez faciles a ces ocyeux et inutiles voyaiges. Entretenez vos familles, trauaillez chacun en sa vacation; instruez vos enfans, et viuez comme vous enseigne le bon apostre saint Paul.

Le moine oisif que raille ici Rabelais n'a plus rien de commun avec les héroïques convertisseurs de la Germanie, avec les fondateurs de Fulde.

Si vous entendez pourquoy ung cinge en une famille est toujours mocqué et hercelé, vous entendrez pourquoy les moynes sont de tous refuys, et des vieulx et des ieunes. Le cinge ne guarde point la maison comme ung chien; il ne tire pas l'arroy comme le bœuf; il ne produict ni laict, ni laine comme la brebis; il ne pourte pas le faix comme le cheval. Ce que il faict est tout deguaster, qui est la cause pourquoy il reçoyt de tous mocqueryes et bastonnades. Semblablement ung moyne (j'entends de ces ocyeux moynes) ne laboure comme le paysant, ne guarde le pays comme l'homme de guerre, ne guarit les malades comme le medecin, ne presche ny endoctrine le monde comme le bon pasteur evangelique et pedagogue, ne pourte les commoditez et choses nécessaires a la republique comme le marchant. C'est la cause pourquoy sont de tous huez et abhorryz. — Mais ils prient Dieu pour nous. — Rien moins; vrai est que ilz molestent tout leur voisinaige a force de trinqueballer leurs cloches; ils marmonnent grand renfort de legendes et pseaulmes nullement par eux entenduz; ils comptent force patenostres, entrelardees de longs Ave Maria, sans y penser ny entendre.

LIVRE QUATORZIÈME.

LUTHER ET SES ADVERSAIRES. — LUTHER A WORMS. — LES COUVENTS. — LES DOUZE ARTICLES DES PAYSANS ALLEMANDS. — LUTHER AUX DEUX PARTIS. — PROCLAMATION DE MUNZER. — LE DIABLE. — CALVIN A FRANÇOIS Ier. — CALVIN A CHARLES-QUINT. — SENTENCE DE MICHEL SERVET. — LE CARDINAL DE LORRAINE. — DISCOURS DE L'HOSPITAL. — LA SAINT-BARTHÉLEMY. — MONTLUC. — MORT DU DUC DE GUISE. — PROCESSION DE LA LIGUE. — SERMON CONTRE HENRI IV. — ACTE D'ACCUSATION CONTRE ANTONIO PEREZ. — SENTENCE DE PEREZ. — ACTE D'ACCUSATION CONTRE CHARLES Ier. — SENTENCE DE CHARLES Ier. — CHARLES Ier ET SA FILLE.

Dans la préface de la *Captivité de Babylone*[1], Luther raconte lui-même comment il fut entraîné, par le mouvement de la polémique et par la faiblesse de ses adversaires, beaucoup plus loin qu'il ne pensait aller.

LUTHER ET SES ADVERSAIRES.

Que je le veuille ou non, je deviens chaque jour plus habile, poussé comme je suis, et tenu en haleine par tant de maîtres à la fois. J'ai écrit sur les indulgences, il y a deux ans, mais d'une façon qui me fait regretter vivement d'avoir donné mes feuilles au public. J'étais encore prodigieusement engoué à cette époque de la puissance papale; je n'osai rejeter les indulgences entièrement. Je les voyais d'ailleurs approuvées par tant de personnes; moi, j'étais seul à rouler ce rocher (*hoc volvere saxum*). Mais depuis, grâce à Silvestre et aux autres Frères qui les défendirent vaillamment, j'ai compris que ce n'était rien autre chose que des impostures inventées par les flatteurs de Rome, pour faire perdre la foi aux hommes et s'emparer de leur bourse. Plaise à Dieu que je puisse porter les libraires et tous ceux qui ont lu mes écrits sur les indulgences, à les brûler sans en laisser trace, en mettant à la place de tout ce que j'ai dit, cette unique proposition : *Les indulgences sont des billevesées inventées par les flagorneurs de Rome.*

Après cela, Eck, Emser et leur bande vinrent m'entreprendre sur la question de la suprématie du pape. Je dois reconnaître, pour ne pas me montrer ingrat envers ces doctes personnages, que la peine qu'ils se sont donnée n'a pas été perdue pour mon avancement. Auparavant, je niais que la papauté fût de droit divin, mais j'accordais encore qu'elle était de droit humain. Après avoir entendu et lu les subtilités ultrasubtiles sur lesquelles ces pauvres gens fondent les droits de leur idole, j'ai fini par mieux comprendre, et je me suis trouvé convaincu que le règne du pape est celui de Babylone et de *Nemrod, le fort chasseur.* C'est pourquoi je prie instamment les libraires et les lecteurs (pour que rien ne manque aux succès de mes bons amis) de brûler également ce que j'ai écrit jusqu'ici sur ce point, et de s'en tenir à cette proposition : *Le pape est le fort chasseur, le Nemrod de l'épiscopat romain.*

Luther a raconté sa comparution devant la diète de Worms, les piéges qui lui avaient été tendus et les discussions dont fut précédée la sentence qui le mit au ban de l'empire.

LUTHER A WORMS.

Lorsque le héraut m'eut cité le mardi de la semaine sainte, et m'eut apporté le sauf-conduit de l'empereur et de plusieurs princes, le même sauf-conduit fut, le lendemain mercredi, violé à Worms, où ils me condamnèrent et brûlèrent mes livres. La nouvelle m'en vint lorsque j'étais à Erfurth. Dans toutes les villes la condamnation était déjà publiquement affichée, de sorte que le héraut lui-même me demandait si je songeais encore à me rendre à Worms.

Quoique je fusse effrayé et tremblant, je lui répondis : Je veux m'y rendre, quand même il devrait s'y trouver autant de diables que de tuiles sur les toits! Lors donc que j'arrivai à Oppenheim près de Worms, maître Bucer vint me trouver, et me détourna d'entrer dans la ville. Sglapian, confesseur de l'empereur, était venu le trouver et le prier de m'avertir que je n'entrasse point à Worms; car je devais y être brûlé! Je ferais mieux, disait-il, de m'arrêter dans le voisinage, chez Franz de Sickingen, qui me recevrait volontiers.

Les misérables faisaient tout cela pour m'empêcher de comparaître; car, si j'avais tardé trois jours, mon sauf-conduit n'eût plus été valable, ils m'auraient fermé les portes, ne m'auraient point écouté, mais condamné tyranniquement. J'avançai donc dans la simpli-

(1) Nous empruntons cette citation et celles qui vont suivre, concernant la réforme luthérienne, à l'excellent recueil que M. Michelet a publié sous ce titre : *Mémoires de Luther.*

cité de mon cœur, et lorsque je fus en vue de la ville, j'écrivis sur l'heure à Spalatin que j'étais arrivé, en lui demandant où je devais loger. Ils s'étonnèrent tous de mon arrivée imprévue ; car ils pensaient que je serais resté dehors, arrêté par la ruse et par la terreur.

Deux de la noblesse, le seigneur de Hirsfeld et Jean Schott, vinrent me prendre par ordre de l'électeur de Saxe et me conduisirent chez eux. Mais aucun prince ne vint me voir, seulement des comtes et des nobles qui me regardaient beaucoup. C'étaient ceux qui avaient présenté à Sa Majesté Impériale les quatre cents articles contre les ecclésiastiques, en priant qu'on réformât les abus; sinon qu'ils le feraient eux-mêmes. Ils en ont tous été délivrés par mon évangile.

Le pape avait écrit à l'empereur de ne point observer le sauf-conduit. Les évêques y poussaient; mais les princes et les Etats n'y voulurent point consentir; car il en fût résulté bien du bruit. J'avais tiré un grand éclat de tout cela; ils devaient avoir peur de moi plus que je n'avais d'eux. En effet, le landgrave de Hesse, qui était encore un jeune seigneur, demanda à m'entendre, vint me trouver, causa avec moi, et me dit à la fin : Cher docteur, si vous avez raison, que notre Seigneur Dieu vous soit en aide !

J'avais écrit, dès mon arrivée, à Sglapian, confesseur de l'empereur, en le priant de vouloir bien venir me trouver, selon sa volonté et sa commodité ; mais il ne voulut pas : il disait que la chose serait inutile.

Je fus ensuite cité et je comparus devant tout le conseil de la diète impériale dans la maison de ville, où l'empereur, les électeurs et les princes étaient rassemblés [1]. Le docteur Eck, official de l'évêque de Trèves, commença, et me dit : « Martin, tu es appelé ici pour dire si tu reconnais pour tiens les livres qui sont placés sur la table. » Et il me les montrait. — « Je le crois, » répondis-je. Mais le docteur Jérôme Schurff ajouta sur-le-champ : « Qu'on lise les titres. » Lorsqu'on les eut lus, je dis: « Oui, ces livres sont les miens. »

Il me demanda encore : « Veux-tu les désavouer ? » Je répondis : « Très-gracieux seigneur empereur, quelques-uns de mes écrits sont des livres de controverse, dans lesquels j'attaque mes adversaires. D'autres sont des livres d'enseignement et de doctrine. Dans ceux-ci je ne puis, ni ne veux rien rétracter, car c'est parole de Dieu. Mais pour mes livres de controverse, si j'ai été trop violent contre quelqu'un, si j'ai été trop loin, je veux bien me laisser instruire, pourvu qu'on me donne le temps d'y penser. » On me donna un jour et une nuit.

Le jour d'après, je fus appelé par les évêques et d'autres qui devaient traiter avec moi pour que je me rétractasse. Je leur dis : « La parole de Dieu n'est point ma parole ; c'est pourquoi je ne puis l'abandonner. Mais, dans ce qui est au delà, je veux être obéissant et docile. » Le margrave Joachim prit alors la parole, et dit : « Seigneur docteur, autant que je puis comprendre, votre pensée est de vous laisser conseiller et instruire, hors les seuls points qui touchent l'Ecriture ? — Oui, répondis-je, c'est ce que je veux. . . . . »

(1) Il se trouvait à la diète, outre l'empereur, six électeurs, un archiduc, deux landgraves, cinq margraves, vingt-sept ducs et un grand nombre de comtes, d'archevêques, d'évêques, etc. ; en tout, deux cent six personnes.

Il écrivait à Mélanchthon, au sujet des anabaptistes, ces nobles maximes, qui furent trop souvent oubliées par ses amis comme par ses adversaires.

.... Aie soin que notre prince ne teigne pas ses mains du sang de ces nouveaux prophètes. C'est par la parole seule qu'il faut combattre, par la parole qu'il faut vaincre, par la parole qu'il faut détruire ce qu'ils ont élevé par la force et par la violence.

.... Je ne condamne que par la parole ; que celui qui croit, croie et suive; que celui qui ne croit pas ne croie pas, et qu'on le laisse aller. Il ne faut contraindre aucune personne à la foi ou aux choses de la foi; il faut l'y traîner par la parole. Je condamne les images, mais par la parole; non pour qu'on les brûle, mais pour qu'on n'y mette pas sa confiance.

Luther, écrivant à la commune de Leisnick, trace avec une modération remarquable les règles à suivre pour la suppression des couvents. On le voit partout préoccupé de combattre les excès de ses sectateurs.

LES COUVENTS.

Comme il ne faut contraindre personne dans les choses de la foi, continue-t-il, on ne doit pas expulser ni maltraiter ceux qui voudront rester dans les couvents, soit à cause de leur grand âge, soit par amour de l'oisiveté et de la bonne chère, soit par motif de conscience. Il faut les laisser jusqu'à leur fin comme ils ont été auparavant, car l'Evangile nous enseigne de faire du bien, même aux indignes; et il faut considérer ici que ces personnes sont entrées dans leur état aveuglées par l'erreur commune, et qu'elles n'ont point appris de métier qui puisse les nourrir.... Les biens de ces couvents doivent être employés comme il suit : d'abord, je viens de le dire, à l'entretien des religieux qui y restent. Ensuite il faut donner une certaine somme à ceux qui en sortent (quand même ils n'auraient rien apporté), pour qu'ils puissent commencer un autre état; car ils quittent leur asile pour toujours, et ils auraient pu, pendant qu'ils étaient au couvent, apprendre quelque chose. Quant à ceux qui avaient apporté du bien, il est juste qu'on leur

en restitue la plus grande partie, sinon le tout. Ce qui reste sera mis en caisse commune pour être prêté et donné aux pauvres du pays. On remplira ainsi la volonté des fondateurs; car, quoiqu'ils se soient laissés séduire à donner leur bien aux couvents, leur intention a pourtant été de le consacrer à l'honneur et au culte de Dieu. Or, il n'est pas de plus beau culte que la charité chrétienne qui vient au secours de l'indigent, comme Jésus-Christ l'attestera lui-même au jugement dernier (saint Matthieu, XXV).... Cependant, si parmi les héritiers des fondateurs il s'en trouvait qui fussent dans le besoin, il serait équitable et conforme à la charité de leur délivrer une partie de la fondation, même le tout, s'il était nécessaire, la volonté de leurs pères n'ayant pu être, ou du moins n'ayant pas dû être, d'ôter le pain à leurs enfants et héritiers pour le donner à des étrangers.... Vous m'objecterez que je fais le trou trop large, et que de cette manière il restera peu de chose à la caisse commune; chacun, dites-vous, viendra prétendre qu'il lui faut tant et tant, etc. Mais j'ai déjà dit que ce doit être une œuvre d'équité et de charité. Que chacun examine, en sa conscience, combien il lui faudra pour ses besoins et combien il pourra laisser à la caisse; qu'ensuite la commune pèse les circonstances à son tour, et tout ira bien. Quand même la cupidité de quelques particuliers trouverait son profit à cet accommodement, cela vaudrait toujours mieux que les pillages et les désordres qu'on a vus en Bohême....

La grande insurrection des paysans d'Allemagne était à la fois, comme tous les soulèvements populaires du moyen âge, justifiée par l'excès de l'oppression et souillée par l'excès de la vengeance. Les demandes des paysans sont si équitables qu'elles font souhaiter leur victoire, et leurs actes si cruellement insensés que la civilisation paraît ne pouvoir être sauvée que par leur défaite. Voici les douze articles où sont déposées leurs demandes.

LES DOUZE ARTICLES DES PAYSANS ALLEMANDS.

Doléance et demande amiable de toute la réunion des paysans, avec leurs prières chrétiennes. Le tout exposé très-brièvement en douze articles principaux. Au lecteur chrétien, paix et grâce divine par le Christ!

Il y a aujourd'hui beaucoup d'antichrétiens qui prennent occasion de la réunion des paysans pour blasphémer l'Evangile, disant que ce sont là les fruits du nouvel Evangile, que personne n'obéisse plus, que chacun se soulève et se cabre, qu'on s'assemble et s'attroupe avec grande violence; qu'on veuille réformer, chasser les autorités ecclésiastiques et séculières, peut-être même les égorger. A ces jugements pervers et impies, répondent les articles suivants :

D'abord ils détournent l'opprobre dont on veut couvrir la parole de Dieu; ensuite ils disculpent chrétiennement les paysans du reproche de désobéissance et de révolte.

L'Evangile n'est pas une cause de soulèvement ou de trouble; c'est une parole qui annonce le Christ, le Messie qui nous était promis; cette parole et la vie qu'elle enseigne ne sont qu'amour, paix, patience et union. Sachez aussi que tous ceux qui croient en ce Christ seront unis dans l'amour, la paix et la patience. Puis donc que les articles des paysans, comme on le verra plus clairement ensuite, ne sont pas dirigés à une autre intention que d'entendre l'Evangile et de vivre en s'y conformant, comment les antichrétiens peuvent-ils nommer l'Evangile une cause de trouble et de désobéissance? Si les antichrétiens et les ennemis de l'Evangile se dressent contre de telles demandes, ce n'est pas l'Evangile qui en est la cause, c'est le diable, le mortel ennemi de l'Evangile, lequel, par l'incrédulité, a éveillé dans les siens l'espoir d'opprimer et d'effacer la parole de Dieu, qui n'est que paix, amour et union.

Il résulte clairement de là que les paysans qui, dans leurs articles, demandent un tel Evangile pour leur doctrine et pour leur vie, ne peuvent être appelés désobéissants ni révoltés. Si Dieu nous appelle et nous presse de vivre selon sa parole, s'il veut nous écouter, qui blâmera la volonté de Dieu, qui pourra s'attaquer à son jugement et lutter contre ce qu'il lui plaît de faire? Il a bien entendu les enfants d'Israël qui criaient à lui, il les a délivrés de la main de Pharaon. Ne peut-il pas encore aujourd'hui sauver les siens? Oui, il les sauvera, et bientôt! Lis donc les articles suivants, lecteur chrétien; lis-les avec soin, et juge.

Suivent les articles :

I. En premier lieu, c'est notre humble demande et prière à nous tous, c'est notre volonté unanime, que désormais nous ayons le pouvoir et le droit d'élire et choisir nous-mêmes un pasteur; que nous ayons aussi le pouvoir de le déposer s'il se conduit comme il ne convient point. Le même pasteur, choisi par nous, doit nous prêcher clairement le saint Evangile, dans sa pureté, sans aucune addition de précepte ou de commandement humain. Car en nous annonçant toujours la véritable foi, en nous donne occasion de prier Dieu, de lui demander sa grâce, de former en nous cette même véritable foi et de l'y affermir. Si la grâce divine ne se forme point en nous, nous restons toujours chair et sang, et alors nous ne sommes rien de bon. On voit clairement dans l'Ecriture que nous ne pouvons arriver à Dieu que par la véritable foi, et parvenir à la béatitude que par sa miséricorde. Il nous faut donc nécessairement un tel guide et pasteur, ainsi qu'il est institué dans l'Ecriture.

II. Puisque la dîme légitime est établie dans l'Ancien Testament (que le nouveau a

confirmé en tout), nous voulons payer la dîme légitime du grain, toutefois de la manière convenable.... Nous sommes désormais dans la volonté que les prud'hommes établis par une commune reçoivent et rassemblent cette dîme; qu'ils fournissent au pasteur élu par toute une commune de quoi l'entretenir lui et les siens suffisamment et convenablement, après que la commune en aura connu, et ce qui restera, on doit en user pour soulager les pauvres qui se trouvent dans le même village. S'il restait encore quelque chose, on doit le réserver pour les frais de guerre, d'escorte et autres choses semblables, afin de délivrer les pauvres gens de l'impôt établi jusqu'ici pour le payement de ces frais. S'il est arrivé, d'un autre côté, qu'un ou plusieurs villages aient, dans le besoin, vendu leur dîme, ceux qui l'auront achetée n'auront rien à redouter de nous : nous nous arrangerons avec eux selon les circonstances, afin de les indemniser au fur et à mesure que nous pourrons. Mais quant à ceux qui, au lieu d'avoir acquis la dîme d'un village par achat, se la sont appropriée de leur propre chef, eux ou leurs ancêtres, nous ne leur devons rien et nous ne leur donnerons rien. Cette dîme sera employée comme il est dit ci-dessus. Pour ce qui est de la petite dîme et de la dîme du sang (du bétail), nous ne l'acquitterons en aucune façon, car Dieu le Seigneur a créé les animaux pour être librement à l'usage de l'homme. Nous estimons cette dîme une dîme illégitime, inventée par les hommes; c'est pourquoi nous cesserons de la payer.

Dans leur troisième article, les paysans déclarent ne plus vouloir être traités comme la propriété de leurs seigneurs, « car Jésus-Christ, par son sang précieux, les a rachetés tous sans exception, le pâtre à l'égal de l'empereur. » Ils veulent être libres, mais seulement selon l'Ecriture, c'est-à-dire sans licence aucune et en reconnaissant l'autorité, car l'Evangile leur enseigne à être humbles et à obéir aux puissances « en toutes choses convenables et chrétiennes. »

IV. Il est contraire à la justice et à la charité, disent-ils, que les pauvres gens n'aient aucun droit au gibier, aux oiseaux et aux poissons des eaux courantes; de même, qu'ils soient obligés de souffrir, sans rien dire, l'énorme dommage que font à leurs champs les bêtes des forêts; car, lorsque Dieu créa l'homme, il lui donna pouvoir sur tous les animaux indistinctement. — Ils ajoutent qu'ils auront, conformément à l'Evangile, des égards pour ceux d'entre les seigneurs qui pourront prouver, par des titres, qu'ils ont acheté leur droit de pêche, mais que pour les autres ce droit cessera sans indemnité.

V. Les bois et forêts anciennement communaux, qui auront passé en les mains de tiers, autrement que par suite d'une vente équitable, doivent revenir à leur propriétaire originaire, qui est la commune. Chaque habitant doit avoir le droit d'y prendre le bois qui lui sera nécessaire, au jugement des prud'hommes.

VI. Ils demandent un allégement dans les services qui leur sont imposés, et qui deviennent de jour en jour plus accablants. Ils veulent servir « comme leurs pères, selon la parole de Dieu. »

VII. Que le seigneur ne demande pas au paysan de faire gratuitement plus de services qu'il n'est dit dans leur pacte mutuel (*vereinigung*).

VIII. Beaucoup de terres sont grevées d'un cens trop élevé. Que les seigneurs acceptent l'arbitrage d'hommes irréprochables, et qu'ils diminuent le cens selon l'équité, « afin que le paysan ne travaille pas en vain, car tout ouvrier a droit à son salaire. »

IX. La justice se rend avec partialité. On établit sans cesse de nouvelles dispositions sur les peines. Qu'on ne favorise personne et qu'on s'en tienne aux anciens règlements.

X. Que les champs et prairies distraits des biens de la commune, autrement que par une vente équitable, retournent à la commune.

XI. Les droits de décès sont révoltants et ouvertement opposés à la volonté de Dieu, « car c'est une spoliation des veuves et des orphelins. » Qu'ils soient entièrement et à jamais abolis.

XII. ....S'il se trouvait qu'un ou plusieurs des articles qui précèdent fût en opposition avec l'Ecriture (ce que nous ne pensons pas), nous y renonçons d'avance. Si, au contraire, l'Ecriture nous en indiquait encore d'autres sur l'oppression du prochain, nous les réservons et y adhérons également dès à présent. Que la paix de Jésus-Christ soit avec tous. Amen.

Voici quelques-uns des amers reproches que Luther, invoqué par les deux partis, leur fit entendre tour à tour.

LUTHER AUX DEUX PARTIS.

Aux princes et seigneurs. — D'abord, nous ne pouvons remercier personne sur la terre de tout ce désordre et de ce soulèvement, si ce n'est vous, princes et seigneurs, vous surtout aveugles évêques, prêtres et moines insensés, qui, aujourd'hui encore, endurcis dans votre perversité, ne cessez de crier contre le saint Evangile, quoique vous sachiez qu'il est juste et bon et que vous ne puissiez rien dire contre. En même temps, comme autorités séculières, vous êtes les bourreaux et les sangsues des pauvres gens, vous immolez tout à votre luxe et à votre orgueil effrénés, jusqu'à ce que le peuple ne veuille ni ne puisse vous endurer davantage. Vous avez déjà le glaive à la gorge, et vous vous croyez encore si fermes en selle qu'on ne puisse vous renverser. Vous vous

casserez le cou avec cette sécurité impie. Je vous avais exhortés mainte fois à vous garder de ce verset (psaume CIV) : *Effundit contemptum super principes :* « Il verse le mépris sur les princes. » Vous faites tous vos efforts pour que ces paroles s'accomplissent sur vous, vous voulez que la massue déjà levée tombe et vous écrase ; les avis, les conseils seraient superflus.

Les signes de la colère de Dieu qui apparaissent sur la terre et au ciel, s'adressent à vous pourtant. C'est vous, ce sont vos crimes que Dieu veut punir. Si ces paysans qui vous attaquent maintenant ne sont pas les ministres de sa volonté, d'autres le seront. Vous les battriez, que vous n'en seriez pas moins vaincus. Dieu en susciterait d'autres : il veut vous frapper, et il vous frappera.

Vous comblez la mesure de vos iniquités en imputant cette calamité à l'Evangile et à ma doctrine. Calomniez toujours. Vous ne voulez pas savoir ce que j'ai enseigné et ce qu'est l'Evangile ; il en est un autre à la porte qui va vous l'apprendre, si vous ne vous amendez. Ne me suis-je pas employé de tout temps avec zèle et ardeur à recommander au peuple l'obéissance à l'autorité, à la vôtre même, si tyrannique, si intolérable qu'elle fût ? Qui plus que moi a combattu la sédition ? Aussi les prophètes de meurtre me haïssent-ils autant que vous. Vous persécutiez mon Evangile par tous les moyens qui étaient en vous, pendant que cet Evangile faisait prier le peuple pour vous et qu'il aidait à soutenir votre autorité chancelante.

En vérité, si je voulais me venger, je n'aurais maintenant qu'à rire dans ma barbe et regarder les paysans à l'œuvre ; je pourrais même faire cause commune avec eux et envenimer la plaie. Dieu me préserve de pareilles pensées ! C'est pourquoi, chers seigneurs, amis ou ennemis, ne méprisez pas mon loyal secours, quoique je ne sois qu'un pauvre homme ; ne méprisez pas non plus cette sédition, je vous supplie : non pas que je veuille dire par là qu'ils soient trop forts contre vous ; ce n'est pas eux que je voudrais vous faire craindre, c'est Dieu, c'est le Seigneur irrité. Si celui-là veut vous punir (vous ne l'avez que trop mérité), il vous punira ; et s'il n'y avait pas assez de paysans, il changerait les pierres en paysans : un seul des leurs en égorgerait cent des vôtres ; tous tant que vous êtes, ni vos cuirasses ni votre force ne vous sauveraient.

S'il est encore un conseil à vous donner, chers seigneurs, au nom de Dieu reculez un peu devant la colère que vous voyez déchaînée. On craint et on évite l'homme ivre. Mettez un terme à vos exactions, faites trêve à cette âpre tyrannie ; traitez les paysans comme l'homme sensé traite les gens ivres ou en démence. N'engagez pas de lutte avec eux, vous ne pouvez savoir comment cela finira. Employez d'abord la douceur, de peur qu'une faible étincelle, gagnant tout autour, n'aille allumer, par toute l'Allemagne, un incendie que rien n'éteindrait. Vous ne perdrez rien par la douceur, et quand même vous y perdriez quelque peu, la paix vous en dédommagerait au centuple. Dans la guerre, vous pouvez vous engloutir et vous perdre, corps et biens. Les paysans ont dressé douze articles dont quelques-uns contiennent des demandes si équitables, qu'elles vous déshonorent devant Dieu et les hommes, et qu'elles réalisent le psaume CVIII, car elles couvrent les princes de mépris....

Luther aux paysans. — Vous voyez la paille dans l'œil de l'autorité, mais vous ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre. L'autorité est injuste en ce qu'elle interdit l'Evangile et qu'elle vous accable de charges ; mais combien êtes-vous plus injustes, vous qui, non contents d'interdire la parole de Dieu, la foulez aux pieds, vous qui vous arrogez le pouvoir réservé à Dieu seul ? D'un autre côté, qui est le plus grand voleur (je vous en fais juge) de celui qui prend une partie ou de celui qui prend le tout ? Or, l'autorité vous prend injustement votre bien, mais vous lui prenez à elle non-seulement le bien, mais aussi le corps et la vie. Vous assurez bien, il est vrai, que vous lui laisserez quelque chose ; qui vous en croira ? Vous lui avez pris le pouvoir ; qui prend le tout ne craint pas de prendre aussi la partie ; quand le loup mange la brebis, il en mange bien aussi les oreilles.

Et comment ne voyez-vous donc pas, mes amis, que si votre doctrine était vraie, il n'y aurait plus sur la terre ni autorité, ni ordre, ni justice d'aucune espèce ? Chacun serait son juge à soi ; l'on ne verrait que meurtre, désolation et brigandage.

Que feriez-vous, si dans votre troupe chacun voulait également être indépendant, se faire justice, se venger lui-même ? Le souffririez-vous ? Ne diriez-vous pas que c'est aux supérieurs de juger ?

Telle est la loi que doivent observer même les païens, les Turcs et les juifs, s'il doit y avoir ordre et paix sur la terre. Loin d'être chrétiens, vous êtes donc pires que les païens et les Turcs. Que dira Jésus-Christ en voyant son nom ainsi profané par vous ?

Chers amis, je crains fort que Satan n'ait envoyé parmi vous des prophètes de meurtre qui convoitent l'empire de ce monde et qui pensent y arriver par vous, sans s'inquiéter des périls et temporels et spirituels, dans lesquels ils vous précipitent....

On ne comprend bien le double aspect de cette insurrection qu'en rapprochant, comme l'a fait M. Michelet, la proclamation de Thomas Münzer des douze articles des paysans de la Souabe. A côté du témoignage d'une injuste oppression, il faut mettre cette preuve d'une indisciplinable barbarie.

PROCLAMATION DE MUNZER.

La vraie crainte de Dieu avant tout.

Chers frères, jusqu'à quand dormirez-vous? Désobéirez-vous toujours à la volonté de Dieu, parce que, bornés comme vous êtes, vous vous croyez abandonnés? Que de fois vous ai-je répété mes enseignements! Dieu ne peut se révéler plus longtemps. Il faut que vous teniez ferme. Sinon, le sacrifice, les douleurs, tout aura été en vain. Vous recommencerez alors à souffrir, je vous le prédis. Il faut ou souffrir pour la cause de Dieu, ou devenir le martyr du diable.

Tenez donc ferme, résistez à la peur et à la paresse, cessez de flatter les rêveurs dévoyés du chemin, et les scélérats impies. Levez-vous et combattez le combat du Seigneur. Le temps presse. Faites respecter à vos frères le témoignage de Dieu; autrement, tous périront. L'Allemagne, la France, l'Italie sont tout entières soulevées; le Maître veut jouer son jeu, l'heure des méchants est venue.

A Fulde, quatre églises de l'évêché ont été saccagées la semaine sainte; les paysans de Klégen en Hégau, et ceux de la Forêt-Noire, se sont levés au nombre de trois cent mille. Leur masse grossit chaque jour. Toute ma crainte, c'est que ces insensés ne donnent dans un pacte trompeur, dont ils ne prévoient pas les suites désastreuses. Vous ne seriez que trois, mais confiants en Dieu, cherchant son honneur et sa gloire, que cent mille ennemis ne vous feraient pas peur.

Sus, sus, sus! (*dran, dran, dran!*) il est temps, les méchants tremblent. Soyez sans pitié, quand même Ésaü vous donnerait de belles paroles (Genèse, XXXIII); n'écoutez pas les gémissements des impies; ils vous supplieront bien tendrement; ils pleureront comme les enfants; n'en soyez pas touchés; Dieu défendit à Moïse de l'être (Deut., VII), et il nous a révélé la même défense. Soulevez les villes et les villages, surtout les mineurs des montagnes....

Sus, sus, sus! (*dran! dran! dran!*) pendant que le feu chauffe; que le glaive tiède de sang n'ait pas le temps de refroidir. Forgez Nemrod sur l'enclume, *pink pank*, tuez tout dans la tour; tant que ceux-là vivront, vous ne serez jamais délivrés de la crainte des hommes. On ne peut vous parler de Dieu, tant qu'ils règnent sur vous.

Sus, sus, sus! (*dran, dran, dran!*) pendant qu'il fait jour; Dieu vous précède; suivez. Toute cette histoire est décrite et expliquée dans saint Matthieu, chapitre XXIV. N'ayez donc peur. Dieu est avec vous, comme il est dit chapitre II, paragraphe 2. Dieu vous dit de ne rien craindre. N'ayez peur du nombre. Ce n'est pas votre combat, c'est celui du Seigneur; ce n'est pas vous qui combattez. Soyez hardis, et vous éprouverez la puissance du secours d'en haut. Amen. Donné à Mülhausen, en 1525. Thomas Münzer, serviteur de Dieu contre les impies.

Luther attribuait au démon[1] ses tentations, ses doutes, les entreprises de ses ennemis. Il argumentait familièrement contre le mauvais esprit et surtout le raillait : « La meilleure manière, disait-il, de chasser le diable, si on ne peut le faire avec les paroles de la sainte Ecriture, c'est de lui adresser des mots piquants et pleins de moquerie. »

LE DIABLE.

Une fois dans notre cloître, à Wittemburg, j'ai entendu distinctement le bruit que faisait le diable. Comme je commençais à lire le Psautier, après avoir chanté matines, que j'étais assis, que j'étudiais et que j'écrivais pour ma leçon, le diable vint et fit trois fois du bruit derrière mon poêle comme s'il en eût traîné un boisseau. Enfin, comme il ne voulait pas finir, je rassemblai mes petits livres et allai me mettre au lit.... Je l'entendis encore une nuit au-dessus de ma chambre, dans le cloître; mais, comme je remarquai que c'était le diable, je n'y fis pas attention et me rendormis....

.... Souvent je ne pouvais prier, et le diable me chassait de la chambre; car nous autres nous avons affaire aux grands diables qui sont docteurs en théologie. Les Turcs et les papistes ont de petits diablotins, qui ne sont point théologiens, mais seulement juristes.

Aujourd'hui, comme je m'éveillai, le diable vint, voulut disputer, et il me disait : « Tu es un pécheur. » Je répliquai : « Dis-moi quelque chose de nouveau, démon; je savais cela...; j'ai assez de péchés réels sans ceux que tu inventes. » Il insistait encore : « Qu'as-tu fait des cloîtres dans le monde? » A quoi je répondis : « Que t'importe! Tu vois bien que ton culte sacrilége subsiste toujours. »

Quand le diable vient me trouver la nuit, je lui tiens ce discours : « Diable, je dois dormir maintenant, car c'est le commandement de Dieu que nous dormions la nuit. » S'il m'accuse d'être un pécheur, je lui dis, pour lui faire dépit : *Satane, ora pro me;* ou bien : *Medice, cura te ipsum!* « Médecin, guéris-toi toi-même! »

Le diable est un esprit triste, la musique le fait fuir bien loin.

---

(1) Luther n'était pourtant sujet à aucune sorte d'hallucination. Il n'a jamais cru *voir* ou *entendre* le diable. Il lui attribuait seulement, par une conséquence naturelle de ses croyances religieuses, les bruits dont il ignorait la cause, les faits inexpliqués, les réparties mentales qu'on s'adresse à soi-même et ses propres raisonnements lorsqu'ils contrariaient l'ensemble de sa doctrine. Cette distinction est importante lorsqu'il s'agit d'un personnage du XVIe siècle. La *croyance* à l'intervention visible du diable dans les affaires humaines était universelle, et Luther la partageait. Quant à l'hallucination, qui en était fort souvent la suite, Luther paraît en avoir été exempt.

Voici le passage de l'*Institution chrétienne* où Calvin, s'adressant au roi de France, conclut sa défense de la réforme par une protestation éloquente contre la persécution religieuse.

CALVIN A FRANÇOIS Ier.

.... Vous avez, sire, la venimeuse iniquité de nos calomniateurs exposée par assez de paroles. J'ai prétendu seulement adoucir votre cœur pour donner audience à nostre cause. Lequel, combien qu'il soit à présent destourné et aliéné de nous, j'adjoute mesme enflambé, toutesfois, j'espère que nous pourrons regagner sa grâce, s'il vous plaist une fois hors d'indignation et courroux lire ceste nostre confession, laquelle nous voulons estre pour défense envers Vostre Majesté. Mais si, au contraire, les détractions des malveillans empeschent tellement vos aureilles que les accusés n'ayent aucun lieu de se défendre; d'autre part, si ces impétueuses furies, sans que vous y mettiez ordre, exercent toujours cruautés par prison, fouets, gehennes, coppures, bruslures, nous certes, comme brebis dévouées à la boucherie, serons jetez en toute extrémité, tellement néanmoins que en nostre patience nous posséderons nos âmes et attendrons la main forte du Seigneur, laquelle sans doute se montrera en sa saison et apparoîtra armée, tant pour délivrer les pauvres de leur affliction que pour punir les contempteurs qui s'esgayent si hardiment à ceste heure.

Dans son discours *De la nécessité de la réforme de l'Eglise*, il fait cet appel à l'équité de l'empereur d'Allemagne.

CALVIN A CHARLES-QUINT.

Ainsi donc, à l'avenir, toutes les fois qu'on répétera à vos oreilles qu'il faut différer l'œuvre de la réforme, et qu'il sera toujours temps de s'y appliquer lorsqu'on aura mis ordre au reste des affaires, invincible César, et vous, princes très-illustres, souvenez-vous que vous avez à décider si vous voulez ou non laisser quelque pouvoir à vos descendants. Eh! que parlé-je de vos descendants? Déjà, sous nos yeux mêmes, l'empire, à demi écroulé, s'incline pour une chute dont il ne se relèvera jamais. Pour nous, quelle que soit l'issue de ces choses, nous serons soutenus devant Dieu par la conscience d'avoir voulu servir sa gloire, servir son Eglise, d'avoir donné nos soins à cette œuvre, et de l'avoir avancée autant qu'il était en nous. Car nous savons de reste que tous nos efforts, que tous nos désirs n'ont pas eu d'autre but, et nous avons pris soin de laisser derrière nous d'éclatants témoignages de notre dévouement. Et certes, lorsqu'il est clair pour nous que nous avons pris en main et défendu la cause de Dieu, nous avons la confiance que Dieu ne fera pas défaut à son œuvre. Au reste, quoi qu'il arrive, nous n'aurons jamais regret ni d'avoir commencé ni de nous être avancés jusqu'ici. L'Esprit-Saint nous est un témoin fidèle et assuré de notre doctrine : nous savons, dis-je, que nous publions l'éternelle vérité de Dieu. Que notre ministère procure le salut du monde, nous devons le désirer, mais l'événement est aux mains de Dieu, et non dans les nôtres. Si donc, parmi ceux que nous voulons servir, l'obstination des uns, l'ingratitude des autres, amènent la ruine de tous et de toutes choses, je répondrai en digne chrétien, et tous ceux qui voudront mériter ce nom glorieux souscriront à ma réponse : « Nous mourrons, » mais dans la mort même nous serons victorieux; non-seulement parce que la mort sera pour nous un passage à une vie meilleure, mais parce que nous savons que notre sang sera comme une semence qui propagera la vérité de Dieu, qu'on repousse aujourd'hui.

Voici en revanche la sentence rendue contre Servet à l'instigation de Calvin. Nous en reproduisons le texte, cité par M. Mignet dans son éloquent mémoire sur l'*Etablissement de la réforme à Genève*. L'histoire de Servet est tout entière dans cette parole de M. Mignet : « Des hommes qui auraient été brûlés dans leur pays, parce qu'ils ne pensaient pas ce qu'y pensait tout le monde, le firent brûler parce qu'il ne pensait pas comme eux. »

SENTENCE DE MICHEL SERVET.

Nous sindiques, juges des causes criminelles de cette cité, ayant vu le procès fait et formé par-devant nous, à l'instance de notre lieutenant, ès dites causes instant, contre toi Michel Servet, de Villeneuve au royaume d'Arragon, en Espagne, par lequel et les volontaires confessions en nos mains faites et par plusieurs fois réitérées, et tes livres devant nous produits, nous conste et appert toi Servet, avoir dès longtemps mis en avant doctrine fausse et pleinement héréticale et icelle, mettant arrière toutes remontrances et corrections, avoir d'une malicieuse et perverse obstination persévéremment semée et divulguée jusques à l'impression de livres publics contre Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit; bref, contre les vrais fondemens de la religion chrétienne, et pour cela tâché de faire schisme et trouble en l'Eglise de Dieu, dont maintes âmes ont pu être ruinées et perdues (chose horrible et épouvantable, scandaleuse et infectante!), et n'avoir ni honte ni horreur de te dresser totalement contre la majesté divine et sainte Trinité; ains avoir mis peine et t'être employé obstinément à infecter le monde de tes hérésies et puante poison héréticale : cas et crime d'hérésie grief et détestable, et méritant grève punition corporelle.

« A ces causes et autres justes à ce nous

mouvantes, désirant de purger l'Eglise de Dieu de tel infectement, et retrancher d'icelle tel membre pourri, aiant eu bonne participation de conseil avec nos concitoyens et aiant invoqué le nom de Dieu pour faire droit jugement, séans pour tribunal au lieu de nos majeurs, aiant Dieu et ses saintes Ecritures devant nos yeux, disant : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit*, par cette notre définitive sentence laquelle donnons ici par écrit. Toi, Michel Servet, condamnons à devoir être lié et mené au champ de *Champel*, et là devoir être à un pilotis attaché et brûlé tout vif avec ton livre, tant écrit de ta main qu'imprimé, jusqu'à ce que ton corps soit réduit en cendres; et ainsi finiras tes jours pour donner exemple aux autres qui tel cas voudroient commettre. Et à vous, notre lieutenant, commandons notre présente sentence faites mettre en exécution.

Voici comment Théodore de Bèze raconte cet événement dans la *Vie de Calvin*, approuvant contre l'hérésie les châtiments dont il était lui-même menacé.

En ce temps-là, Michel Servet (dont il a esté parlé ci-dessus), Espagnol de maudite mémoire, survint, non pas un homme, mais plustost un monstre horrible composé de toutes les hérésies anciennes et nouvelles, condamnant le baptesme des petits enfans, et surtout exécrable blasphémateur contre la sainte Trinité, et nommément contre l'éternité du Fils de Dieu. Cestuy-cy estant arrivé dans cette ville, et recognu par aucuns qui l'avoient veu ailleurs, fut saisi par le magistrat le 13e jour d'aoust, à cause de ses blasphesmes. Et là-dessus fut tellement et vivement combattu par Calvin, en la vertu de Dieu et de sa parole, que pour toute défense il ne lui resta qu'une opiniastreté indomtable : à raison de laquelle, par juste jugement de Dieu et des hommes, le 27e jour d'octobre, il fut condamné au supplice de feu : et ainsi finit sa malheureuse vie et ses blasphèmes qu'il avoit desgorgez de bouche et par escrit, l'espace de trente ans et plus. Or, il n'est pas besoin d'en parler davantage, veu qu'il y a un fort beau livre, que Calvin en composa expressément un peu après, assavoir l'an 1554, où il montre que la vraye et droite foi porte de croire trois personnes en une seule essence divine, réfute les erreurs détestables de ce malheureux Servet : et prouve que l'office du magistrat s'estend jusques à réprimer les hérétiques, et que pourtant à bon droict ce meschant-là a esté puni de mort à Genève : brief, qu'il portoit des marques bien certaines de réprobation.

Vieilleville, qui refusa si honorablement de s'enrichir par les confiscations des biens des protestants, que se disputaient les courtisans de Henri II, raconte dans ses Mémoires comment fut organisée, par les conseils du cardinal de Lorraine, cette visite du roi au parlement, qui aboutit au supplice d'Anne Dubourg.

LE CARDINAL DE LORRAINE.

Parmi ces bonnes chères, le cardinal de Lorraine vint persuader au roi qu'il étoit très-nécessaire qu'il allât aux Augustins, où étoit lors séante la cour de parlement, pour y tenir son lit de justice, et y faire proposer une mercuriale, ainsi nommée à cause qu'elle se fait le mercredi; en laquelle tous les présidens et conseillers, qui sont environ cent ou six-vingts personnages, chacun pour le plus docte, s'assemblent en une chambre que l'on appelle la Grand'Chambre, pour traiter et accuser leurs mœurs et façon de vivre, tant en privé comme en public; et que Sa Majesté feroit proposer par son procureur-général qu'il y en a plusieurs en ce corps de justice, qui est le souverain de son royaume, qui sentent mal de la foi et adhèrent à la fausse doctrine de Luther; faisant évader et mettre en liberté tous les accusés de ce crime d'hérésie, et n'en condamnant un seul à mort : qui étoit directement contrevenir à l'ordonnance du feu roi, par laquelle il ordonna que tous atteints et convaincus de ce crime fussent brûlés et leurs corps réduits en cendres.

Sa Majesté ne rejeta nullement ce conseil, mais protesta de l'exécuter. Le cardinal, très-aise de cette résolution, ajouta, pour y animer davantage Sa Majesté, ces paroles : « Quand cela ne serviroit, Sire, qu'à faire paroître au roi d'Espagne que vous êtes ferme en la foi, et que ne voulez tolérer en votre royaume chose quelconque qui puisse apporter aucune tache à votre très-excellent titre de roi très-chrétien, encore y devez-vous aller franchement et de grand courage; afin aussi de donner curée à tous ces princes et seigneurs d'Espagne, qui ont accompagné le duc d'Albe pour solenniser et honorer le mariage de leur roi avec madame votre fille, de la mort d'une demi-douzaine de conseillers ponr le moins, qu'il faut brûler en place publique comme hérétiques luthériens qu'ils sont, et qui gâtent ce très-sacré corps de parlement; que si vous n'y pourvoyez par ce moyen, et bientôt, toute la cour en général en sera infectée et contaminée, jusques aux huissiers, procureurs et clercs du palais. »

Nous rapprochons de ces tristes conseils de nobles paroles de l'Hospital, cet homme de bien dont la mémoire, selon une parole ingénieuse et vraie [1], « juge souverainement ceux qui ne la respectent pas. » Voici ce qu'il répondait à ceux qui accusaient le roi de capituler en accordant la liberté religieuse.

(1) Geruzez, *Essais d'histoire littéraire*.

DISCOURS DE L'HOSPITAL.

Ce traict si luisant, de si belle apparence et si proprement doré est une pure imposture et pestilence inventée par l'ennemi des hommes de paix et de vertu : car donner la loi à ses subjects, leur prescrire une forme de vivre, leur imposer peines et supplices, s'ils outrepassent sa volonté, les desarmer, lever tribut sur eulx, et recevoir d'eulx hommage, est-ce capituler? Capituler c'est démesler la justice au droict d'un chacun, avec égal respect, prendre et donner la loi tout ensemble, baillant gage chacun de son costé ou par hostages ou par aultres assurances. Mais quand un seul reçoit la loi et un la donne, qu'est-ce aultre chose que le fruict de la victoire? Or voyons ce que le roi leur donne par les traistez : leur donne-t-il l'estat des terres? les allége-t-il d'aucun subside? leur quitte-t-il aucun debvoir ou charges? Rien de tout cela. Que leur donne-t-il? Il leur donne une liberté de conscience, ou plutost il leur laisse leur conscience en liberté. Appelez-vous cela capituler? Est-ce capituler que de promettre pour toute convention que le roi demeurera leur prince et qu'ils demeureront ses subjects? Si le roi leur ostoit la liberté, ils seroyent ses esclaves et non pas ses subjects; il seroit leur oppresseur et non pas leur prince, car la principauté est sur les hommes libres. Doncques, en leur laissant la liberté, il se constitue leur prince, c'est-à-dire protecteur de leur salut et liberté, et ils se déclarent ses subjects obligez à maintenir son estat. Qu'est-ce qui sera assez impudent de dire que c'est capituler? Que si on veult donner à la liberté de si estroites barres que la religion et l'âme n'y soient pas comprises, c'est pervertir malignement le mot et la chose mesme; car la liberté serve n'est point liberté, la liberté brutale du corps et des actions humaines est vile et indigne de cette excellente marque, qui est proprement due à l'esprit et à la plus vifve partie d'iceluy, et à la plus excellente de toutes ses actions, à sçavoir la piété.

Voici le témoignage que rend de lui Brantôme.

C'étoit un autre censeur Caton celui-là, et qui savoit très-bien censurer et corriger le monde corrompu. Il en avoit du tout l'apparence, avec sa grande barbe blanche, son visage pâle, sa façon grave, qu'on eût dit à le voir que c'étoit un vrai portrait de saint Jérôme; aussi plusieurs le disoient à la cour.

Tous les États le craignoient, mais surtout messieurs de la justice, desquels il étoit le chef, et même quand il les examinoit sur leurs vies, sur leurs charges, sur leurs capacités, sur leur savoir, que tous le redoutoient comme font les écoliers le principal de leur collége, et principalement ceux qui vouloient être pourvus d'états, assurez-vous qu'il les remuoit bien, s'ils n'étoient point dignes et capables.

Il étoit grand orateur et fort disert, grand historien et surtout très-divin poëte latin, comme plusieurs de ses œuvres l'ont manifesté tel.

Lorsqu'on lui ôta les sceaux, lesquels il quitta fort librement, disant qu'aussi bien il n'étoit plus propre pour les affaires du monde, qu'il voyoit trop corrompues; fort content se retira en sa maison près d'Etampes, s'étant peu enrichi en son état qu'il avoit exercé près de douze ou treize ans, sans jamais avoir usé de tyrannies, ni pilleries, comme d'autres ont fait d'autrefois.

Il étoit chez lui lorsque le massacre de Paris fut fait; quand il l'entendit : « Voilà un très-mauvais conseil, dit-il, je ne sais qui l'a donné; mais j'ai belle peur que la France en pâtisse; » et ainsi que ses amis lui dirent qu'il se gardât : « Rien, rien, dit-il, ce sera ce qu'il plaira à Dieu, quand mon heure sera venue. »

Le lendemain on lui vint dire qu'on voyoit force chevaux sur le chemin, qui tiroient droit vers lui, et s'il ne vouloit pas qu'on leur tirât et qu'on fermât la porte : « Non, non, dit-il, mais si la petite porte n'étoit battante pour les faire entrer, ouvrez la grande. »

Il ne faut point douter que c'étoient gens apostés pour lui faire un mauvais tour, mais ses serviteurs contre son dire tinrent très-bien les portes fermées, et quelques heures après vinrent encore quelques chevaux, dont on avertit M. le chancelier, qui ne changeant ni de visage, ni autrement de propos à ses premiers, mais montrant une grande constance à recevoir la mort, on trouva qu'on lui donnoit avis que sa mort n'étoit pas conjurée, mais pardonnée. Il répondit qu'il ne pensoit jamais avoir mérité ni pardon ni mort avancée.

Voici comment Henri III, à Cracovie, parlait de la Saint-Barthélemy à Miron, son médecin.

LA SAINT-BARTHÉLEMY.

Or, après avoir reposé seulement deux heures de nuict, ainsi que le jour commençoit à poindre, le roy, la royne ma mère et moi allasmes au portail du Louvre, joignant le jeu de paulme, en une chambre qui regarde sur la place de la basse-cour, pour voir le commencement de l'exécution; où nous ne fusmes pas longtemps, ainsi que nous considérions les événements et la conséquence d'une si grande entreprise, à laquelle, pour dire vray, nous n'avions jusques alors guière bien pensé, nous entendismes à l'instant tirer un coup de pistolet; et ne sçaurois dire en quel endroict ni s'il offença quelqu'un : bien sçay-je que le son seulement nous blessa tous trois si avant en l'esprit qu'il offença nos sens et nostre jugement, espris de terreur et d'appréhension des grands désordres qui s'alloient lors commettre; et pour

y obvier envoyasmes soudainement et en toute diligence un gentilhomme vers M. de Guise, pour luy dire et expressément commander de nostre part qu'il se retirast en son logis, et qu'il se gardast bien de rien entreprendre sur l'admiral, ce seul commandement faisant cesser tout le reste. Mais tost après le gentilhomme retournant nous dit que M. de Guise luy avoit répondu que le commandement estoit venu trop tard, et que l'admiral estoit mort, et qu'on commençoit à exécuter par tout le reste de la ville. Ainsi retournasmes à nostre première délibération, et peu après nous laissasmes suivre le fil et le cours de l'entreprise et de l'exécution. Voilà, monsieur, la vraye histoire de la Sainct-Barthélemy, qui m'a troublé ceste nuict l'entendement.

Blaise de Montluc, qui écrivit dans ses mémoires : « On pouvoit connaître par où j'avois passé, car par les arbres sur les chemins on en trouvoit les enseignes, » a raconté lui-même quelques-unes de ces exécutions sommaires qui l'ont rendu célèbre.

MONTLUC.

Or il y avoit un village, à deux lieues d'Estillac, qui se nomme Saint-Mezard, dont la plus grande partie est au sieur de Rouillac, gentilhomme de huit ou dix mille livres de rente. Quatre ou cinq jours avant que j'y allasse, les huguenots de sa terre s'étoient élevés contre lui, pour ce qu'il les vouloit empêcher de rompre l'église et prendre les calices ; et le tinrent assiégé vingt-quatre heures dans sa maison ; et, sans un sien frère nommé M. de Saint-Aignan, et des gentilshommes voisins, qui l'allèrent secourir, ils lui eussent coupé la gorge ; et autant en avoient fait ceux d'Astefort aux sieurs de Cuq et de la Montjoie ; et déjà commençoit la guerre découverte contre la noblesse. Je recouvrai secrètement deux bourreaux, lesquels on appela depuis mes laquais, parce qu'ils étoient souvent après moi, et mandai à M. de Fontenilles, mon beau-fils, qui portoit mon guidon et étoit à Beaumont de Lomaigne avec toute ma compagnie, étant là en garnison, qu'il partît le jeudi à l'entrée de nuit, et qu'à la pointe du jour il fût audit Saint-Mezard, et qu'il prît ceux-là que je lui envoyois par écrit, dont il y en avoit un, et le principal, qui étoit neveu de l'avocat du roi et de la reine de Navarre à Lectoure, nommé Verdery. Or ledit avocat étoit celui qui entretenoit toute la sédition, et m'avoit-on mandé secrètement qu'il s'en venoit le jeudi même à Saint-Mezard, car il y a du bien. J'avois délibéré de commencer par sa tête, pource que j'avois averti le roi de Navarre en cour, que cedit Verdery, et autres officiers qu'il avoit audit Lectoure, étoient les principaux auteurs des rébellions ; et en avois autant écrit à la reine, des officiers du roi, laquelle m'avoit répondu que je m'attaquasse à ceux-là les premiers ; et le roi de Navarre m'avoit écrit par sa lettre que si je faisois pendre aux basses branches d'un arbre les officiers du roi, que je fisse pendre les siens aux plus hautes. Or Verdery n'y vint pas, dont bien lui en prit, car je l'eusse fait brancher. M. de Fontenilles fit une grande corvée, et fut au point du jour à Saint-Mezard ; et de prime arrivée il prit le neveu de ce Verdery et deux autres et un diacre ; les autres se sauvèrent, pource qu'il n'y avoit personne qui sût les maisons, car il n'y avoit homme d'armes ni archer qui eût connoissance du lieu. Un gentilhomme, nommé M. de Corde, qui se tient audit lieu, m'avoit mandé que, comme il leur avoit remontré en la compagnie des consuls qu'ils faisoient mal, et que le roi le trouveroit mauvais, qu'alors ils lui répondirent : « Quel roi ? Nous sommes les rois ; celui-là que vous dites est un petit reyot de rien ; nous lui donnerons des verges, et lui donnerons métier pour lui faire apprendre à gagner sa vie comme les autres. » Ce n'étoit pas seulement là qu'ils tenoient ce langage, car c'étoit partout. Je crevois de dépit, et voyois bien que tous ces langages tendoient aux propos que m'avoit tenus le lieutenant du Franc, qui étoit en somme de faire un autre roi. Je m'accordai avec M. de Saintorens, qu'il m'en prît cinq ou six d'Astefort, et surtout un capitaine Morallet, chef des autres, sous couleur qu'il leur vouloit donner leur enseigne, et que s'il le pouvoit prendre, lui et ceux que je lui nommois, avec belles paroles, il me les amenât à Saint-Mezard en même jour que je faisois l'exécution, qui étoit un jour de vendredi : lequel ne le put faire ce jour-là ; mais il les attrapa le dimanche ensuivant, et les amena prisonniers à Ville-Neuve. Et comme je fus arrivé à Saint-Mezard, M. de Fontenilles me présenta les trois et le diacre, tous attachés dans le cimetière, dans lequel y avoit encore le bas d'une croix de pierre qu'ils avoient rompue, qui pouvoit être de deux pieds de haut. Je fis venir M. de Corde et les consuls, et leur dis qu'ils me dissent la vérité à peine de la vie, quels propos ils leur avoient ouï tenir contre le roi. Les consuls craignoient et n'osoient parler. Je dis audit sieur de Corde qu'il touchoit à lui de parler le premier, et qu'il parlât. Il leur maintint qu'ils avoient tenu les propos ci-dessus écrits : alors les consuls dirent la vérité comme ledit sieur de Corde. J'avois les deux bourreaux derrière moi, bien équipés de leurs armes, et surtout d'un marassau bien tranchant ; de rage je sautai au collet de ce Verdier, et lui dis : « O méchant paillard, as-tu bien osé souiller ta méchante langue contre la majesté de ton roi ? » Il me répondit : « Ha ! monsieur, à pécheur miséricorde. » Alors la rage me prit plus que devant, et lui dis : « Méchant, veux-tu que j'aie miséricorde de toi, et tu n'as pas respecté ton roi ? » Je le poussai rudement en terre, et son col alla justement sur ce morceau de croix, et dis au bourreau :

« Frappe, vilain! » Ma parole et son coup fut aussitôt l'un que l'autre, et encore emporta plus de demi-pied de la pierre de la croix. Je fis pendre les deux autres à un orme qui étoit tout contre; et pource que le diacre n'avoit que dix-huit ans, je ne le voulus faire mourir, afin aussi qu'il portât les nouvelles à ses frères; mais bien lui fis-je bailler tant de coups de fouet aux bourreaux, qu'il me fut dit qu'il en étoit mort au bout de dix ou douze jours après. Et voilà la première exécution que je fis au sortir de ma maison, sans sentence ni écriture, car en ces choses j'ai ouï dire qu'il faut commencer par l'exécution. Si tous eussent fait de même, ayant charge ès provinces, on eût assoupi le feu qui a depuis brûlé tout. Cela ferma la bouche à plusieurs séditieux, qui n'osoient parler du roi qu'avec respect; mais en secret ils faisoient leurs menées....

Nous nous rendîmes le lundi à Ville-Neuve, où M. de Saintorens nous vint trouver avec sa troupe d'argoulets et deux cents arquebusiers; et m'amena le capitaine Morallet avec autres quatre, et deux autres que des gentilshommes avoient pris dans Sainte-Livrade, lesquels je fis pendre le mardi sans tant languir; ce qui commença à mettre une grande peur et frayeur parmi eux, disant : « Comment, il nous fait mourir sans nous faire aucun procès ! »

Le récit de Miron nous fait assister en détail à la conspiration de Henri III contre le duc de Guise. Quand le roi eut tout disposé, il fit dire au duc de le venir trouver dans son cabinet; c'est dans la chambre qui précédait ce cabinet que se trouvaient les assassins.

MORT DU DUC DE GUISE.

Le duc entre, salue ceux qui étoient en la chambre, qui se lèvent, le saluent en même temps, et le suivent comme par respect. Mais ainsi qu'il est à deux pas près de la porte du vieux cabinet, prend sa barbe avec la main droite, et tourne le corps et la face à demi pour regarder ceux qui le suivoient, fut tout soudain saisi au bras par le sieur de Montsery l'aîné, qui étoit près de la cheminée, sur l'opinion qu'il eut que le duc voulût reculer pour se mettre en défense; et tout d'un temps est par lui-même frappé d'un coup de poignard dans le sein, disant : « Ha! traître, tu en mourras. » Et en même temps le sieur des Effranats se jette à ses jambes, et le sieur de Saint-Malines lui porte par le derrière un grand coup de poignard près de la gorge, dans la poitrine, et le sieur de Loignac un coup d'épée dans les reins. Le duc crioit à tous ces coups : « Hé, mes amis! hé, mes amis! » Et lorsqu'il se sentit frappé d'un poignard sur le croupion par le sieur Sariac, il s'écria fort haut : « Miséricorde! » Et bien qu'il eût son épée engagée dans son manteau et les jambes saisies, il ne laissa pourtant pas (tant il étoit puissant) de les entraîner d'un bout de la chambre à l'autre, jusqu'au pied du lit du roi, où il tomba.

Les dernières paroles furent entendues par son frère le cardinal, n'y ayant qu'une muraille de cloison entre deux. « Ha, dit-il, on tue mon frère! » Et se voulant lever, est arrêté par M. le maréchal d'Aumont, qui, mettant la main sur son épée : « Ne bougez! dit-il. Mort-Dieu, monsieur, le roi a affaire de vous. » D'autre part aussi, l'archevêque de Lyon, fort effrayé, joignant les mains : « Nos vies, dit-il, sont entre les mains de Dieu et du roi. » Après que le roi eut su que c'en étoit fait, va à la porte du cabinet, hausse la portière, et l'ayant vu étendu sur la place, rentre dedans, et commande au sieur de Beaulieu, l'un de ses secrétaires d'Etat, de visiter ce qu'il auroit sur lui. Il trouve autour du bras une petite clef attachée à un chaînon d'or, et dedans la pochette des chausses il se trouva une petite bourse où il y avoit douze écus d'or et un billet de papier où étoient écrits de la main du duc ces mots : *Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cent mille livres tous les mois.* Un cœur de diamant fut pris, ce dit-on, en son doigt par le sieur d'Entragues. Cependant que le sieur de Beaulieu faisoit cette recherche, et apercevant en ce corps quelque petit mouvement, il lui dit : « Monsieur, cependant qu'il vous reste quelque peu de vie, demandez pardon à Dieu et au roi. » Alors, sans pouvoir parler, jetant un grand et profond soupir, comme d'une voix enrouée, il rendit l'âme, fut couvert d'un manteau gris, et au-dessus mis une croix de paille. Il demeura bien deux heures durant en cette façon, puis fut livré entre les mains du sieur de Richelieu, grand-prévôt de France, lequel par le commandement du roi fit brûler le corps par son exécuteur, en cette première salle qui est en bas à la main droite entrant dans le château, et à la fin jeter les cendres en la rivière.

Quant au cardinal de Guise, le roi commanda que lui et l'archevêque de Lyon fussent menés et gardés dedans la tour de Moulins, Sa Majesté n'ayant aucune volonté de punir le cardinal que de la prison, pour le respect qu'il portoit à ceux de cet ordre.

Mais lui en ayant été dit par quelques-uns de condition notable que c'étoit le plus dangereux de tous, et quelques jours auparavant il avoit tenu des propos très-insolents et pleins d'extrême mépris au désavantage de Sa Majesté, et entre autres celui-ci : qu'il ne vouloit pas mourir qu'auparavant il n'eût mis et tenu la tête de ce tyran entre ses jambes, pour lui faire la couronne avec la pointe d'un poignard. Ces paroles, soit qu'elles fussent véritables ou supposées, émurent tellement le courage du roi, que tout à l'heure il se résolut de s'en dépêcher; ce qui fut fait le lendemain matin. Mandé par le sieur Du Gast, capitaine aux gardes, de venir trouver le roi, sur ce com-

mandement étant entré en défiance de ce qui lui devoit peu après advenir, il prie l'archevêque de Lyon de le confesser, voyant bien qu'il falloit se disposer à recevoir la mort. Cela fait, ils s'embrassent et se disent adieu. Et comme le cardinal approche de la porte de la chambre, et prêt à sortir, il se trouve assailli à coups de hallebardes par deux hommes apostés et commandés pour cette exécution : après laquelle il fut fait de son corps de même qu'on avoit fait de celui de son frère.

Voici le tableau que l'Estoile a laissé, dans son *Journal*, d'une de ces processions qui entretenaient l'enthousiasme de Paris assiégé par Henri IV.

PROCESSION DE LA LIGUE.

Le samedi, deuxième jour de juin, notre gouverneur alla, à son accoutumée, aux Augustins, où il faisoit ordinairement des assemblées depuis le siége. Avec lui s'y trouvèrent nombre d'ecclésiastiques, religieux et docteurs de Sorbonne; et fut résolu de faire une revue extraordinaire, tant des ecclésiastiques et religieux que des écoliers.

Le lendemain, dimanche, troisième jour de juin, la susdite revue se fit en cet ordre : Rose, évêque de Senlis, étoit à la tête comme commandant et premier capitaine, suivi des ecclésiastiques marchant de quatre en quatre. Après étoit le prieur des Chartreux, avec ses religieux; puis le prieur des Feuillans, avec ses religieux; les quatre ordres mendiants, les Capucins, les Minimes, entre lesquels il y avoit des rangs des écoliers. Les chefs de ces différents religieux portoient chacun d'une main un crucifix, et de l'autre une hallebarde, et les autres des arquebuses, des pertuisanes, des dagues et autres diverses espèces d'armes que leurs voisins leur avoient prêtées. Ils avoient tous leurs robes retroussées et leurs capuchons abattus sur les épaules; plusieurs portoient des casques, des corselets, des pétrinals. Hamilton, Ecossois de nation et curé de Saint-Cosme, faisoit l'office de sergent, et les rangeoit, tantôt les arrêtant pour chanter des hymnes, et tantôt les faisant marcher; quelquefois il les faisoit tirer de leurs mousquets. Tout le monde accourut à ces spectacles nouveaux, qui représentoient, à ce que les zélés disoient, l'Eglise militante. Le légat y accourut aussi, et approuva par sa présence une montre si extraordinaire et en même temps si risible; mais il arriva qu'un de ces nouveaux soldats, qui ne savoit pas sans doute que son arquebuse étoit chargée à balle, voulut saluer le légat, qui étoit dans son carrosse avec Panigarole, le jésuite Bellarmin et autres Italiens, tira dessus, et tua un de ces ecclésiastiques, qui étoit son aumônier. Ce qui fit que le légat s'en retourna au plus vite, pendant que le peuple crioit tout haut que cet aumônier avoit été fortuné d'être tué dans une si sainte action.

L'Estoile cite un des sermons qui se prononçaient tous les jours contre le Béarnais converti, et en même temps contre le parti des politiques qui le portait au trône.

SERMON CONTRE HENRI IV.

Le dimanche 23 mai, le curé de Saint-André-des-Arts cria en sa chaire, après le roi : *Au loup!* dit que les prières des Rogations avoient été premièrement instituées contre la rage des loups, qui dévoroient les hommes; qu'à plus forte raison on les devoit faire aujourd'hui contre la rage de ce furieux loup de Béarnois, qui vouloit entrer dans la bergerie; et qu'il y avoit eu un bon loup qui avoit dit en cette ville que ce grand loup s'étoit défulé (découvert) quand il avoit vu passer la procession. « Méchant qu'il est, dit-il, je sais au contraire qu'il chantoit des psaumes pendant qu'elle passoit. On vous dit qu'il sera catholique et qu'il ira à la messe : eh! mes amis, les chiens y vont bien. Et si vous dirai davantage que s'il y va une fois, la religion est perdue : il n'y aura plus de messes, ni de processions, ni de sermons. Et cela est aussi vrai comme Dieu est au saint-sacrement de l'autel que je vais recevoir.

« On me dira là-dessus que je n'appelle point la conversion de l'hérétique, mais sa mort. Au contraire, je la souhaite et désire, et n'empêche point qu'il ne soit reçu pour pénitent en l'Eglise; mais pour roi, je l'empêche, et plus de cent mille avec moi. Badauds que vous êtes, qui ne connaissez pas que ce vieux loup fait le renard, seulement pour entrer et manger les poules! Car d'être jamais autre qu'hérétique, il n'est et le ne sera : même dimanche dernier et jeudi encore, il fut au prêche, et le sais de ceux qui l'y ont vu. Mais quoi! nos bons politiques, qui contrefont tant ici avec nous les bons catholiques, aiment ce *ventre saint-gris*[1]; c'est un luron qui leur plaît, pour ce que ce sont pourceaux à qui ce loup promet de remplir la panse, qui est tout ce qu'ils cherchent. De moi, mes amis, je ne puis croire que nos princes entendent jamais à aucun accord, et ne puis croire ce qu'on en dit : car c'est chose horrible à penser seulement, qu'on veuille avoir paix avec un diable, un loup, un hérétique, un vieux relaps, un excommunié, un vilain et un bâtard comme lui. Que s'il étoit question de faire la paix, il y a cinq ans que nous souffrons : pourquoi a-t-on tant attendu? que ne l'a-t-on faite plus tôt, sans nous faire tant languir! Ha, pauvre peuple, pensez-y, ne l'endurons point, mes amis; plutôt mourir. Prenons les armes, ce sont armes de Dieu, encore qu'elles soient ma-

(1) Juron familier de Henri IV.

érielles; car c'est contre les ennemis de Dieu. Jn bon ligueur (et je vous déclare que le suis, ıt que j'y marcherai le premier) vaincra tou- ours trois et quatre politiques. Ils ne sont oint gens pour nous, més que nous nous vou- ions bien entendre; mais il se faut aider. Qui rappe le premier, se dit-on, a l'avantage. Je ais bien qu'il y en a ici qui diront, au sortir, ue je suis un séditieux, et qu'il me faut jeter ans un sac en l'eau. Plût à Dieu que je le fusse our la gloire de mon Dieu! On a bien dit qu'on ne feroit quelque jour rôtir en la broche, avec ncore un plus homme de bien que moi; et ue nous ne prêchions que le jeûne, mais que ous aimions bien les lardons. Patience! Au este, mes amis, je sais qu'il y en a beaucoup, t même de cette paroisse, qui sont allés à aint-Denis et y vont tous les jours, et étant à vont ouïr la messe. Je vous déclare que les nesses et services qu'on dit à Saint-Denis et illeurs, aux villes de l'obéissance qu'ils ap- ellent, ne valent rien; et que tant ceux qui es disent que ceux qui y assistent sont tous méchants et excommuniés. »

M. Mignet, dans son beau travail sur Antonio erez, a cité, d'après Llorente, l'acte d'accusation ue Philippe II obtint de l'inquisition contre son ncien secrétaire favori. C'est un curieux exemple es actes de ce genre, et on ne peut y voir sans tonnement et sans indignation les exclamations réfléchies d'un homme au désespoir transformées n opinions religieuses, en propositions solennelles ntachées d'hérésies.

ACTE D'ACCUSATION CONTRE ANTONIO PEREZ.

Conformément à l'ordre du très-illustre car- linal de Tolède, inquisiteur général, on m'a emis par l'intermédiaire du licencié ***, fiscal le la très-sainte inquisition générale, une co- ie authentique de certains articles addition- nels qui ont été rattachés au procès d'enquête ontre Antonio Perez, secrétaire de Sa Majesté, t les dépositions des témoins y relatives, afin ue je visse et examinasse le tout pour en dire e que je penserais. Après cet examen soi- gneusement fait, j'ai noté les propositions sui- vantes :

Quelqu'un disant à Antonio Perez de ne point nal parler du prince don Juan d'Autriche, le- dit Perez répondit : Depuis que le roi m'a fait e reproche de travestir le sens des lettres que écrivais, et de trahir le secret du conseil, je lois me justifier sans ménagement pour per- onne. *Si Dieu le Père voulait y mettre obsta- le, je lui couperais le nez, pour avoir permis ue le roi se soit montré si peu loyal chevalier nvers moi.* — QUALIFICATION. Cette proposi- ion, en tant qu'elle dit que si Dieu le Père enait à la traverse, on lui couperait le nez, st une proposition blasphématoire, scanda- euse, offensant les oreilles pieuses et sentant l'hérésie des vaudois, qui prétendent que Dieu est corporel et qu'il a des membres humains. On ne peut l'excuser en disant que le Christ a un corps et un nez, puisqu'il s'est fait homme, car il est constant qu'il s'agit ici de la première personne de la très-sainte Trinité, qui est le Père.

Le même Antonio Perez a dit : *Je suis tout à fait à bout de mes croyances; il me semble que Dieu dort dans les affaires qui me touchent, et si Dieu ne fait pas un miracle dans ces affaires-là, je serai bien forcé de perdre entièrement ma foi.* — QUALIFICATION. Cette proposition est scandaleuse, offensant les oreilles pieuses, parce qu'il y est dit de Dieu qu'il dort dans les affaires de Perez, comme s'il était innocent et sans reproche, un homme mis juridiquement à la torture, condamné à mort et accusé des délits les plus graves.

Antonio Perez, dans une des occasions où il était tourmenté par le chagrin et l'inquiétude, en apprenant ce que sa femme et ses enfants avaient à souffrir, s'écria : *Dieu dort, Dieu dort! Il faut que tout ce qu'on nous dit de l'existence de Dieu soit une plaisanterie; il ne doit pas y avoir de Dieu.* — QUALIFICATION. Cette proposition, en tant qu'elle dit et répète que Dieu dort, et en la joignant aux parties qui la suivent, est suspecte d'hérésie, comme si Dieu n'avait pas des choses humaines ce soin que les saintes Ecritures et l'Eglise catholique enseignent. Quant aux deux autres parties de la proposition : la première, *il faut que tout ce qu'on nous dit de l'existence de Dieu soit une plaisanterie;* la seconde, *il ne doit pas y avoir de Dieu,* elles sont hérétiques, parce que, bien que nous pussions les excuser beaucoup en disant qu'on les avance en doutant, celui qui doute en matière de foi est un infidèle, car celui qui doute d'une chose ne croit ni le oui ni le non. Or, l'homme est obligé de croire positivement l'un ou l'autre : en ne les croyant pas il n'est pas chrétien; et celui qui doute, comme je l'ai dit, ne croit pas.

Perez, plein de colère en voyant la manière, selon lui injuste, dont on le traitait, et la part que prenaient à cette persécution des personnes qu'il supposait avoir de bonnes raisons d'en agir autrement, mais qui n'en jouissaient pas moins de l'estime attachée à une conduite irréprochable, a dit : *Oh! je renie le lait que j'ai sucé; et c'est là être catholique! Je ne croirais plus en Dieu, si les choses se passaient ainsi.* — QUALIFICATION. Cette proposition, *je ne croirais plus en Dieu s'il en arrivait ainsi,* est une proposition blasphématoire, scandaleuse, offensant les oreilles pieuses, et, jointe à la proposition précédente, elle n'est pas exempte de soupçon d'hérésie.

Voici la sentence qui donna raison à cette accusation singulière. On voit que la condamnation portée contre l'hérétique frappait aussi sa postérité.

SENTENCE DE PEREZ.

Le nom du Seigneur invoqué,

Nous devons déclarer et nous déclarons Antonio Perez convaincu d'être un hérétique, fugitif et obstiné fauteur et protecteur d'hérétiques, ayant dès lors encouru l'excommunication majeure sous laquelle il demeure lié, et la confiscation de ses biens, que nous ordonnons d'appliquer à la chambre et fisc de Sa Majesté.... Nous remettons la personne dudit Antonio Perez, si on peut s'en saisir, à la justice et au bras séculier, pour être exécuté sur elle la punition qui est requise de droit en cas semblable; et comme, pour le présent, la personne dudit Perez ne peut être appréhendée, ordonnons qu'en son lieu et place soit livrée, pour l'exécution, une effigie qui le représente, coiffée d'un bonnet de criminel avec un san-benito qui ait d'un côté les insignes et la figure du condamné, et de l'autre un écriteau portant son nom, laquelle soit présente au moment où notre sentence actuelle sera lue, et soit livrée à la justice et au bras séculier, après cette lecture achevée, pour être brûlée et mise en cendres. Déclarons les fils et filles dudit Antonio Perez et ses descendants en ligne masculine incapables d'avoir, tenir et posséder aucunes dignités, bénéfices ni offices, tant ecclésiastiques que séculiers, soit publics ou honorifiques; déclarons de plus qu'ils ne pourront porter sur eux ni sur leurs personnes or, argent, perles, pierres précieuses, coraux, soie, camelot ni drap fin; qu'ils ne pourront aller à cheval, porter des armes, ne rien faire de ce qui est défendu par le droit commun, par les lois du royaume et les instructions du saint-office aux inhabiles de la même espèce....

Voici l'acte d'accusation portée contre Charles Ier par le solicitor général Cook.

ACTE D'ACCUSATION CONTRE CHARLES Ier.

Accusation de haute trahison et d'autres grands crimes, portée devant la haute cour de justice, au nom du peuple d'Angleterre, contre Charles Stuart, roi d'Angleterre, par John Cook, écuyer, désigné par ladite cour.

« Ledit Charles Stuart étant reconnu roi d'Angleterre, et par conséquent n'étant investi que d'un pouvoir limité pour gouverner par et selon les lois du pays et non autrement, et en vertu de son mandat, de son serment et de ses devoirs, étant obligé d'user, pour le bonheur et l'avantage du peuple, et pour le maintien de ses droits et de ses libertés, de l'autorité dont il était dépositaire, a toutefois, dans le dessein coupable de s'arroger un pouvoir sans bornes et tyrannique, de gouverner selon sa volonté, et d'anéantir les droits et les libertés du peuple, d'en saper les fondements et de supprimer tous les moyens de remédier aux vices du gouvernement, moyens qui, par la constitution fondamentale de ce royaume, sont réservés au peuple, dans la faculté de créer de fréquents et de successifs parlements, ou des conseils nationaux, ledit Charles Stuart, pour l'accomplissement de ses desseins, et pour assurer ses mauvaises pratiques et celles de ses adhérents, a traîtreusement et malicieusement fait la guerre au parlement et au peuple qu'il représente. »

Suit la nomenclature, selon l'ordre des dates, des diverses actions qui ont eu lieu entre les troupes du roi et celles des deux chambres du parlement : « Actions dans lesquelles, poursuit le solicitor général, ledit Charles Stuart a occasionné la mort de plusieurs mille hommes de cette nation libre, et, par les divisions, la formation des partis, les soulèvements opérés dans ce pays, et les invasions des troupes étrangères qu'il a appelées, et enfin, par une infinité de moyens coupables, lui, ledit Charles Stuart, a non-seulement entretenu ladite guerre, tant par terre que par mer, durant les années mentionnées ci-dessus, mais l'a aussi recommencée ou fait recommencer contre le parlement et l'honnête peuple de cette nation, en la présente année 1648, dans les comtés de Kent, d'Essex, de Surry, de Sussex, de Middlesex et plusieurs autres comtés et lieux d'Angleterre et du pays de Galles, et aussi par mer. Et ledit Charles Stuart a, pour cet objet, donné, au prince son fils et à d'autres, des commissions en vertu desquelles une foule de gens, dont plusieurs étaient employés par le parlement pour la sûreté de la nation, ont été, par lui ou par ses agents, corrompus et engagés à trahir leur foi et à se révolter contre le parlement. Par ces guerres cruelles et dénaturées, occasionnées, continuées et renouvelées par lui, ledit Charles Stuart est cause que beaucoup de sang innocent a été versé, que plusieurs familles ont été anéanties, que le trésor public a été épuisé, le commerce interrompu et ruiné, que de grands dommages ont été commis, et que plusieurs contrées ont été ravagées entièrement.

« Et pour la poursuite de ses mauvais desseins, lui, ledit Charles Stuart, continue toujours ses commissons audit prince et autres rebelles et révoltés, tant Anglais qu'étrangers, et au comte d'Ormond, et aux Irlandais rebelles associés à lui; d'après quoi ce pays est menacé de nouvelles invasions au nom dudit Charles Stuart.

« Tous ces mauvais desseins, ces guerres et ces coupables pratiques de la part dudit Charles Stuart, ont eu et ont toujours pour objet l'accroissement et le maintien du pouvoir arbitraire, et d'une prétendue prérogative appartenant à lui et à sa famille, contre l'intérêt public, le droit commun, la liberté, la justice et la paix du peuple de cette nation, pour qui et par qui il a été chargé de gouverner.

« D'après tout ce qui vient d'être rapporté, il paraît que ledit Charles Stuart a été et qu'il est l'auteur et l'artisan desdites dénaturées, cruelles et sanglantes guerres, et que par là il est coupable de toutes les trahisons, meurtres, rapines, incendies, ravages, dévastations, dommages et malheurs arrivés à cette nation, faits ou commis par lesdites guerres, ou occasionnés par elles.

« Ledit John Cook, au nom du peuple d'Angleterre, se réserve de produire dans la suite toute autre charge contre ledit Charles Stuart, comme aussi de répliquer aux réponses que ledit Charles Stuart pourrait faire aux accusations rapportées ci-devant, ou à toute autre charge qui serait produite. Et, pour lesdites trahisons et crimes, accuse, au nom dudit peuple d'Angleterre, ledit Charles Stuart, et le poursuit comme tyran, traître, meurtrier et ennemi public et implacable de la république d'Angleterre; et demande que ledit Charles Stuart, roi d'Angleterre, soit tenu de répondre à toutes les accusations, afin que toutes procédures, interrogatoires, débats, sentence et jugement, puissent intervenir comme il plaira à la justice.

« *Signé* JOHN COOK. »

Voici la sentence lue par le président Bradshaw au nom de la haute cour.

SENTENCE DE CHARLES Ier.

« Les communes d'Angleterre, assemblées en parlement, ayant institué cette haute cour de justice pour faire le procès à Charles Stuart, roi d'Angleterre, elle l'a fait comparaître quatre fois devant elle. A la première fois, il lui a été lu, de la part du royaume d'Angleterre, une accusation de haute trahison et d'autres crimes et délits (ici est répétée l'accusation), laquelle lui étant lue, comme il vient d'être exprimé, ledit Charles Stuart a été sommé d'y répondre, ce qu'il a refusé de faire. » (On rapporte ici plusieurs phrases qui expriment son refus.) « Pour lesquelles trahisons et crimes, la cour ordonne que ledit Charles Stuart sera, comme tyran, traître, meurtrier et ennemi public, mis à mort, en séparant sa tête de son corps. »

La princesse Elisabeth a conservé elle-même les dernières paroles de son père.

CHARLES Ier ET SA FILLE.

Le roi me dit, le 29 janvier 1648, le dernier jour où j'ai eu le bonheur de le voir, qu'il était bien aise que je fusse venue; que, quoiqu'il ne pût m'entretenir longtemps, il avait à me dire quelque chose qu'il ne pouvait confier qu'à moi, ni laisser par écrit, parce qu'il craignait qu'on n'eût la cruauté de l'empêcher de m'écrire; qu'il désirait que je ne me désolasse pas, parce que sa mort serait glorieuse, vu qu'il mourrait pour les lois et la liberté de son pays, et pour le maintien de la *vraie religion protestante*. Il me recommanda de lire, pour me préserver du papisme, les Sermons de l'évêque Andrews, la *Politique ecclésiastique* de Hooker, et le livre de l'évêque Laud contre Fisher. Il me dit qu'il avait pardonné à tous ses ennemis; qu'il espérait que Dieu leur pardonnerait de même, et qu'il me commandait, ainsi qu'à tous mes frères et sœurs, d'en faire autant. Il m'ordonna de dire à ma mère qu'elle avait toujours régné dans son cœur, et que son amour pour elle serait toujours le même jusqu'au dernier moment. Enfin il me commanda, ainsi qu'à mon frère, de lui obéir en tout, et il m'ordonna d'envoyer sa bénédiction à mes autres frères et sœurs, et de le recommander au souvenir de tous ses amis.

Aussitôt qu'il m'eut donné sa bénédiction, je me retirai.

De plus, il nous recommanda à tous de pardonner à ses ennemis, mais de ne jamais nous fier à eux, vu qu'ils avaient usé de la plus insigne perfidie à son égard, ainsi qu'à l'égard de ceux qui leur avaient conféré leur puissance. Il me pria de ne pas le pleurer, parce qu'il mourait martyr; qu'il ne doutait pas que le Seigneur ne fît monter son fils sur le trône, et que nous ne fussions tous plus heureux que nous n'aurions pu l'être s'il avait vécu. Il ajouta à cela plusieurs autres choses que je ne puis plus me rappeler.

ELIZABETH.

Voici enfin l'ordre d'exécution signé par la haute cour.

Haute cour de justice, chargée de faire le procès de Charles Stuart, roi d'Angleterre, le 29 janvier 1648.

La cour, considérant que Charles Stuart, roi d'Angleterre, est et demeure convaincu, atteint et coupable de haute trahison et d'autres grands crimes, et que, par sentence rendue par la cour, samedi dernier, il est condamné à être mis à mort en séparant sa tête de son corps, exécution qui reste encore à faire, elle vous requiert d'y faire procéder, dans la rue qui est devant Whitehall, demain 30 dudit mois de janvier, entre les dix heures du matin et les cinq heures de l'après-midi du même jour, de manière à ce qu'elle ait son plein et entier effet. La présente est l'ordre qui vous y autorise; et vous pouvez requérir, pour vous assister dans ce service, tout officier et soldat et autres personnes de cette nation d'Angleterre que vous jugerez à propos.

Signé et scellé par nous.

Aux colonels Francis Hacker et Hunks, et au lieutenant-colonel Phray et à chacun d'eux.

Scellé et signé par

J. Bradshaw, T. Grey, O. Cromwell, Ed. Whaley, M. Livesey, J. Okey, J. Danvers, R. Bourchier, H. Ireton, T. Maleverer, J. Blackistone, J. Hutchinson, W. Goffe, T. Pride, Pet. Temple, Th. Harrison, John Huson, H. Smith, Per. Pelham, Simon Meyne, T. Horton, J. Jones, J. Moore, Hardr. Waller, Gilb. Millington, G. Fleetwood, J. Alured, R. Lilbourne, W. Say, Ant. Stapely, R. Deane, R. Tichbourne, Humphrey Edwards, Dan. Blagraw, Owen Roe, W. Purefoy, Adrian Scroope, James Temple, Aug. Garland, Edm. Ludlow, H. Marten, Vinc. Potter, W. Constable, R. Ingoldsby, W. Cawley, J. Berkstead, Isaac Ewers, J. Dixwell, Val. Wanton, Greg. Norton, J. Challoner, T. Wogan, J. Venn, Greg. Clement, J. Downer, T. Waite, T. Scot, J. Carew, Miles Corbet.

Ordre pour faire livrer la hache.

Il est ordonné aux officiers d'artillerie de la Tour de Londres, ou à tout autre officier des magasins de ladite Tour, qui ont la garde de la hache destinée à l'exécution des malfaiteurs, de la remettre aux mains d'Edward Dandy, écuyer, sergent d'armes de ladite cour, ou à son délégué ou ses délégués; et la présente leur servira de pouvoir.

Adressé au colonel John White, ou à tout autre officier de la Tour de Londres que cela peut concerner.

LIVRE QUINZIÈME.

FRAGMENT DE LA BRUYÈRE. — FRAGMENT DE SWIFT. — MORT DE HENRI IV. — LE DUC DE MONTMORENCY. — LES BARRICADES. — LOUIS XIV. — LA FEUILLADE. — FRAGMENT DE NICOLE. — LES QUATRE ARTICLES. — LES DOUTES DE M. DE BASVILLE. — BOSSUET ET M. DE LA BROUE. — LETTRE DE M. LE GENDRE. — LES GRANDS. — FRAGMENT DE MASSILLON. — MORT D'HARRISON. — JOHN COOK. — GUILLAUME D'ORANGE. — FRAGMENTS DE MOLESWORTH. — PIERRE LE GRAND A PARIS. — MORT D'ALEXIS. — FRAGMENTS DE WASHINGTON.

Ce passage célèbre des *Caractères* de La Bruyère est une peinture véridique de la guerre, lorsque aucune passion généreuse ne l'inspire et n'en déguise l'horreur ; c'est la guerre d'ambition et de conquête telle que l'a connue l'Europe dans l'intervalle qui sépara les luttes causées par la réforme des guerres de la Révolution.

FRAGMENT DE LA BRUYÈRE.

Petits hommes hauts de six pieds, tout au plus de sept, qui vous enfermez aux foires comme géants et comme des pièces rares, dont il faut acheter la vue dès que vous allez jusqu'à huit pieds ; qui vous donnez sans pudeur de la hautesse et de l'éminence, qui est tout ce que l'on pourrait accorder à ces montagnes voisines du ciel et qui voient les nuages se former au-dessous d'elles ; espèce d'animaux glorieux et superbes, qui méprisez toute autre espèce, qui ne faites pas même comparaison avec l'éléphant et la baleine, approchez, hommes, répondez un peu à Démocrite. Ne dites-vous pas en communs proverbes, « des loups ravissants, des lions furieux, malicieux comme un singe ? » et vous autres, qui êtes-vous ? J'entends corner sans cesse à mes oreilles, « l'homme est un animal raisonnable : » qui vous a passé cette définition ? sont-ce les loups, les singes et les lions ? ou si vous vous l'êtes accordée à vous-mêmes ? C'est déjà une chose plaisante que vous donniez aux animaux, vos confrères, ce qu'il y a de pire, pour prendre pour vous ce qu'il y a de meilleur : laissez-les un peu se définir eux-mêmes, et vous verrez comme ils s'oublieront, et comme vous serez traités. Je ne parle point, ô hommes, de vos légèretés, de vos folies et de vos caprices, qui vous mettent au-dessous de la taupe et de la tortue, qui vont sagement leur petit train, et qui suivent, sans varier, l'instinct de leur nature : mais écoutez-moi un moment. Vous dites d'un tiercelet de faucon qui est fort léger, et qui fait une belle descente sur la perdrix, voilà un bon oiseau ; et d'un lévrier qui prend un lièvre corps à corps, c'est un bon lévrier ; je consens aussi que vous disiez d'un homme qui court le sanglier, qui le met aux abois, qui l'atteint et qui le perce, voilà un brave homme. Mais si vous voyez deux chiens qui s'aboient, qui s'affrontent, qui se mordent et se déchirent, vous dites, voilà de sots animaux ; et vous prenez un bâton pour les séparer. Que si l'on vous disait que tous les chats d'un grand pays se sont assemblés par milliers dans une plaine, et qu'après avoir miaulé tout leur saoul ils se sont jetés avec fureur les uns sur les autres, et ont joué ensemble de la dent et de la griffe, que de cette mêlée il est demeuré de part et d'autre neuf à dix mille chats sur la place, qui ont infecté l'air à dix lieues de là par leur puanteur, ne diriez-vous pas, voilà le plus abominable sabbat dont on ait jamais ouï parler ? Et si les loups en faisaient de même, quels hurlements ! quelle boucherie ! Et si les uns ou les autres vous disaient qu'ils aiment la gloire, concluriez-vous de ce discours qu'ils la mettent à se trouver à ce beau rendez-vous, à détruire ainsi et à anéantir leur propre espèce ? ou, après l'avoir conclu, ne ririez-vous pas de tout votre cœur de l'ingénuité de ces pauvres bêtes ? Vous avez déjà, en animaux raisonnables, et pour vous distinguer de ceux qui ne se servent que de leurs dents et de leurs ongles, imaginé les lances, les piques, les dards, les sabres et les cimeterres, et à mon gré fort judicieusement ; car, avec vos seules mains, que pouviez-vous vous faire les uns aux autres, que vous arracher les cheveux, vous égratigner au visage, ou tout au plus vous arracher les yeux de la tête ? au lieu que vous voilà munis d'instruments commodes, qui vous servent à vous faire réciproquement de larges plaies, d'où peut couler votre sang jusqu'à la dernière goutte, sans que vous puissiez craindre d'en échapper. Mais comme vous devenez d'année à autre plus raisonnables, vous avez bien enchéri sur cette vieille manière de vous exterminer : vous avez de petits globes qui vous tuent tout d'un coup, s'ils peuvent seulement vous atteindre à la tête ou à la poitrine ; vous en avez d'autres, plus pesants et plus massifs, qui vous coupent en deux parts ou

qui vous éventrent, sans compter ceux qui, tombant sur vos toits, enfoncent les planchers, vont du grenier à la cave, en enlèvent les voûtes, et font sauter en l'air, avec vos maisons, vos femmes qui sont en couches, l'enfant et la nourrice : et c'est là encore où gît la gloire ; elle aime le remue-ménage, et elle est personne d'un grand fracas. Vous avez d'ailleurs des armes défensives, et dans les bonnes règles vous devez en guerre être habillés de fer, ce qui est sans mentir une jolie parure, et qui me fait souvenir de ces quatre puces célèbres que montrait autrefois un charlatan, subtil ouvrier, dans une fiole où il avait trouvé le secret de les faire vivre : il leur avait mis à chacune une salade en tête, leur avait passé un corps de cuirasse, mis des brassards, des genouillères, la lance sur la cuisse ; rien ne leur manquait, et en cet équipage elles allaient par sauts et par bonds dans leur bouteille. Feignez un homme de la taille du mont Athos : pourquoi non ? une âme serait-elle embarrassée d'animer un tel corps ? elle en serait plus au large. Si cet homme avait la vue assez subtile pour vous découvrir quelque part sur la terre avec vos armes offensives et défensives, que croyez-vous qu'il penserait de petits marmousets ainsi équipés, et de ce que vous appelez guerre, cavalerie, infanterie, un mémorable siége, une fameuse journée ? N'entendrai-je donc plus bourdonner d'autres choses parmi vous ? le monde ne se divise-t-il plus qu'en régiments et en compagnies ? tout est-il devenu bataillon ou escadron ? « Il a pris une ville, il en a pris une seconde, puis une troisième ; il a gagné une bataille, deux batailles, il chasse l'ennemi, il vainc sur mer, il vainc sur terre ; » est-ce de quelqu'un de vous autres, est-ce d'un géant, d'un Athos que vous parlez ?

Swift, dans la quatrième partie de *Gulliver*, a tracé le même tableau que La Bruyère, mais avec l'amère énergie qu'il a répandue dans les dernières pages de ce beau livre [1]. La large satire de Swift ne fait pas d'exception, et la guerre qu'anime et que relève une opinion religieuse ou politique est aussi maltraitée que les honteux débats suscités par l'ambition territoriale. Mais il est facile de voir qu'il peint surtout les guerres purement intéressées qui ensanglantaient alors l'Europe.

FRAGMENT DE SWIFT.

Pour obéir aux ordres de mon maître, je lui racontai donc la dernière révolution arrivée en Angleterre par l'invasion du prince d'Orange, et la guerre que ce prince fit ensuite au roi de France. J'ajoutai que la reine Anne, qui avait succédé au prince d'Orange, avait continué cette guerre, où toutes les puissances de la chrétienté se trouvaient engagées. Sur sa demande, je calculai le nombre de yahous [1] qui pouvaient avoir péri dans cette guerre funeste ; j'établis ce nombre à un million ; celui des villes assiégées et prises, à cent ; celui des vaisseaux brûlés ou coulés à fond, à plus de cinq cents, tant sous le prince d'Orange que sous la reine Anne.

Il me demanda alors quelles étaient les causes et les occasions les plus ordinaires de nos querelles, et de ce que j'appelais la guerre entre les nations. Je lui répondis que ces causes étaient innombrables, et que je lui en dirais seulement les principales. « Souvent, lui dis-je, c'est l'ambition de certains princes qui ne croient jamais posséder assez de terres ni gouverner assez de peuples. Quelquefois, c'est la politique égoïste et perverse des ministres qui engagent leur maître dans une guerre, afin de détourner ou d'étouffer les clameurs des sujets contre leur mauvaise administration. Des différences d'opinion ont, en bien des cas, privé de la vie des millions d'individus. Par exemple, l'un dit qu'il faut porter des habits blancs ; l'autre, qu'il faut s'habiller de noir, de rouge, de gris ; porter des vêtements courts, étroits, larges, longs, sales ou propres, etc., etc. » J'ajoutai que nos guerres n'étaient jamais plus longues et plus sanglantes que lorsqu'elles étaient causées par ces opinions diverses, surtout si leurs objets étaient en eux-mêmes insignifiants.

« Quelquefois, dis-je, deux princes se sont fait la guerre parce que tous les deux voulaient dépouiller un troisième de ses Etats, sans y avoir aucun droit ni l'un ni l'autre. Quelquefois un souverain en a attaqué un autre, de peur d'en être attaqué. On déclare la guerre à son voisin, tantôt parce qu'il est trop fort, tantôt parce qu'il est trop faible. Souvent ce voisin a des choses qui nous manquent, ou bien nous avons des choses qu'il n'a pas : alors, on se bat pour avoir tout ou rien. Un autre motif très-excusable de porter la guerre dans un pays, est lorsqu'on le voit désolé par la famine, ravagé par la peste, déchiré par les factions. Un prince peut faire la guerre à son voisin, si l'une des villes ou des provinces de ce dernier convient au premier pour arrondir ses domaines. S'il arrive qu'un monarque fasse entrer des forces considérables dans un pays dont la population est pauvre et ignorante, il peut légalement massacrer la moitié de ce peuple et réduire l'autre à l'esclavage, afin de le civiliser, de le tirer de son état de barbarie. Une pratique très-ordinaire, et considérée comme tout à fait honorable et digne d'un roi, est celle de porter secours à un prince envahi, de chasser l'ennemi de ses Etats, ensuite de s'en emparer soi-même après

(1) L'usage de mutiler le chef-d'œuvre de Swift pour le mettre à la portée de la jeunesse, en a injustement rabaissé la réputation. Ceux qui connaissent dans son intégrité cette puissante satire, peuvent seuls lui rendre justice et témoigner de sa valeur.

(1) Le mot *yahou* désigne l'animal qui, dans le pays où se trouve Gulliver, est une image enlaidie de l'homme, qu'on suppose être à l'état sauvage. Ici, ce mot veut dire simplement *homme*.

avoir tué ou chassé le souverain à l'aide duquel on était venu.

La proximité du sang, les alliances, les mariages, fournissent encore de fréquents sujets de guerre parmi les princes : plus ils sont proches parents, plus ils sont près d'être ennemis. Les nations pauvres sont affamées, les nations riches sont ambitieuses : or, l'indigence et l'ambition sont toujours en guerre l'une avec l'autre. Par toutes ces raisons, le métier de soldat est, parmi nous, le plus honorable ; car le soldat est un yahou payé pour tuer de sang-froid ses semblables qui ne lui ont fait aucun mal.

« Nous avons aussi dans le nord de l'Europe certains princes gueux, incapables de faire la guerre pour leur compte, qui louent des troupes aux nations riches à tant par homme, et gardent pour eux les trois quarts de cette solde, de laquelle se compose le plus clair de leur revenu. »

« Ce que vous venez de me dire des causes ordinaires de vos guerres, me dit mon maître, me donne une haute idée de votre prétendue raison. Quoi qu'il en soit, il est heureux pour vous qu'étant si méchants, vous soyez hors d'état de vous faire beaucoup de mal ; car, quelque chose que vous m'ayez dite de vos guerres cruelles, où il périt tant de monde, je crois, en vérité, que vous m'avez dit la chose qui n'est point. La nature vous a donné une bouche plate sur un visage plat : ainsi, je ne vois pas comment vous pouvez vous mordre, sinon de gré à gré. A l'égard des griffes que vous avez aux pieds de devant et de derrière, elles sont si faibles et si courtes, qu'en vérité un seul de nos yahous en déchirerait une douzaine comme vous. »

Je ne pus m'empêcher de secouer la tête et de sourire de l'ignorance de mon maître. Comme je n'étais pas tout à fait étranger à l'art de la guerre, je lui fis une ample description de nos canons, de nos couleuvrines, de nos mousquets, de nos carabines, de nos pistolets, de nos boulets, de notre poudre, de nos sabres, de nos baïonnettes ; je lui peignis les siéges de places, les tranchées, les attaques, les sorties, les mines et les contremines, les assauts, les garnisons passées au fil de l'épée, les gros vaisseaux coulant à fond avec tout leur équipage de mille hommes ; d'autres criblés de coups de canon, fracassés et brûlés au milieu des eaux ; vingt mille morts de chaque côté ; la fumée, le feu, les éclairs, le bruit, les gémissements des blessés, les cris des combattants, les membres sautant en l'air, la mer ensanglantée et couverte de cadavres ; sur terre, les corps foulés sous les pieds des chevaux, la fuite, la poursuite, la victoire, les victimes abandonnées sur le champ de bataille pour servir de pâture aux loups et aux oiseaux de proie ; ensuite le pillage, les violences, l'incendie, la destruction ; et, pour faire valoir un peu le courage et la bravoure de mes chers compatriotes, je dis que je les avais une fois vus, dans un siége, faire heureusement sauter en l'air une centaine d'ennemis, et que j'en avais vu sauter encore davantage dans un combat sur mer, en sorte que les membres épars de tous ces yahous semblaient tomber des nues, au grand amusement des spectateurs.

Voici le récit que l'Estoile a donné de cet événement, qui laissa la France sans gouvernement jusqu'au ministère de Richelieu.

MORT DE HENRI IV.

Après le dîner, le roi s'est mis sur son lit pour dormir ; mais ne pouvant recevoir de sommeil, il s'est levé triste, inquiet et rêveur, et a promené dans sa chambre quelque temps, et s'est jeté derechef sur le lit. Mais, ne pouvant dormir encore, il s'est levé et a demandé à l'exempt des gardes quelle heure il étoit. L'exempt lui a répondu qu'il étoit quatre heures, et a dit : « Sire, je vois Votre Majesté triste et toute pensive ; il vaudroit mieux prendre un peu l'air, cela la réjouiroit. — C'est bien dit. Eh bien ! faites arrêter mon carrosse : j'irai à l'Arsenal voir le duc de Sully, qui est indisposé et qui se baigne aujourd'hui. »

Le carrosse étant prêt, il est sorti du Louvre, accompagné du duc de Montbazon, du duc d'Epernon, du maréchal de Lavardin, Roquelaure, La Force, Mirebeau et Liancourt, premier écuyer. En même temps, il chargea le sieur de Vitry, capitaine de ses gardes, d'aller au palais faire diligenter les apprêts qui s'y faisoient pour l'entrée de la reine, et fit demeurer ses gardes au Louvre. De façon que le roi ne fut suivi que d'un petit nombre de gentilshommes à cheval et quelques valets de pied. Le carrosse étoit malheureusement ouvert de chaque portière, parce qu'il faisoit beau temps, et que le roi vouloit voir en passant les préparatifs qu'on faisoit dans la ville. Son carrosse entrant de la rue Saint-Honoré dans celle de la Ferronnerie, trouva d'un côté un chariot chargé de vin, et de l'autre côté un autre chargé de foin : lesquels faisant embarras, il fut contraint de s'arrêter, à cause que la rue est fort étroite, par les boutiques qui sont bâties contre la muraille du cimetière de Saint-Innocent.

Dans cet embarras, une grande partie des valets de pied passa dans le cimetière pour courir plus à l'aise, et devancer le carrosse du roi au bout de ladite rue. Des deux seuls valets de pied qui avoient suivi le carrosse, l'un s'avança pour détourner cet embarras, et l'autre s'abaissa pour renouer sa jarretière, lorsqu'un scélérat sorti des enfers, appelé François Ravaillac, natif d'Angoulême, qui avoit eu le temps, pendant cet embarras, de remarquer le côté où étoit le roi, monte sur la roue dudit carrosse, et d'un couteau tranchant des deux

côtés lui porte un coup entre la seconde et la troisième côte, un peu au-dessus du cœur, qui a fait que le roi s'est écrié : « Je suis blessé! » Mais le scélérat, sans s'effrayer, a redoublé et l'a frappé d'un second coup dans le cœur, dont le roi est mort sans avoir pu jeter qu'un grand soupir. Ce second a été suivi d'un troisième, tant le parricide étoit animé contre son roi, mais qui n'a porté que dans la manche du duc de Montbazon.

Chose surprenante! nul des seigneurs qui étoient dans le carrosse n'a vu frapper le roi; et si ce monstre d'enfer eût jeté son couteau, on n'eût su à qui s'en prendre. Mais il s'est tenu là comme pour se faire voir, et pour se glorifier du plus grand des assassinats. Les seigneurs ont été bien empêchés, les uns pour assister le roi, et les autres pour se saisir du parricide. Icelui pris et mis en sûreté, ils ont tâché d'apaiser le grand tumulte causé parmi le peuple par la croyance que le roi étoit mort. Mais il a été aucunement fini par un des seigneurs, qui dit hautement que le roi n'étoit que blessé, et qu'on portât du vin. Cependant ils ont abattu les portières du carrosse et sont retournés vitement au Louvre, afin, ont-ils dit, de faire panser le roi.

A cinq heures du soir, il n'y avoit qu'au Louvre qu'on sût certainement la mort du roi: dans le quartier même de la Ferronnerie, où il avoit été tué, on croyoit qu'il avoit été blessé seulement.

Tout est digne d'attention dans ce passage des *Mémoires du sieur de Pontis,* sur le duc de Montmorency : l'observation de l'étiquette jusque dans l'acte de demander la grâce d'un condamné à mort; la dureté railleuse de Richelieu; l'obéissance inflexible de Louis XIII, résolu à « agir en roi, » et enfin la chevaleresque et chrétienne résignation du grand seigneur condamné.

LE DUC DE MONTMORENCY.

.... Trois heures après que M. de Montmorency fut arrivé, deux commissaires se rendirent à l'Hôtel-de-Ville pour l'interroger. On lui lut d'abord la commission que le parlement avoit reçue pour lui faire son procès. Sur quoi il dit avec beaucoup de douceur qu'encore qu'il ne dût être jugé qu'au parlement de Paris, à cause du rang qu'il tenoit en France, il reconnoissoit néanmoins que son affaire étoit d'une telle nature, que, si le roi ne lui faisoit grâce, il n'y avoit point de juges qui n'eussent droit de le condamner; qu'il étoit ainsi très-content d'avoir pour ses juges messieurs du parlement de Toulouse, qu'il avoit toujours honorés et qu'il estimoit fort gens de bien. Les commissaires s'assirent au bout de la table et le firent asseoir à leur main gauche. On lui confronta sept témoins, savoir, quatre officiers du régiment des gardes, deux sergents et le greffier des états de Languedoc. Il avoua tout ce que les officiers du régiment des gardes déposèrent touchant la journée de Castelnaudary. Et l'un d'eux étant interrogé s'il avoit connu M. de Montmorency dans le combat, il répondit en pleurant que l'ayant vu tout couvert de feu, de sang et de fumée, il eut d'abord de la peine à le reconnoître; mais qu'enfin lui ayant vu rompre six de leurs rangs et tuer quelques soldats dans le septième, il jugea bien que ce devoit être M. de Montmorency, et qu'il l'avoit su depuis certainement, lorsque son cheval étant tombé mort sous lui, il demeura au même lieu sans se pouvoir dégager.

Les commissaires lui demandèrent s'il avoit signé la délibération des états de Languedoc du 22 juillet, dans laquelle ils supplioient M. le duc d'Orléans de les honorer de sa protection, et promettoient de fournir tout l'argent nécessaire pour soutenir son parti, et de ne se séparer jamais de ses intérêts. Il nia qu'il l'eût signée, et le greffier lui ayant été confronté, il se mit en une grande colère contre lui, l'appelant faussaire, et l'accusant d'avoir supposé son seing.

Toute la cour, cependant, étoit occupée à faire de très-instantes prières au roi pour lui demander la grâce de M. de Montmorency, et tout le monde faisoit en même temps des prières à Dieu pour ce sujet.

.... Parmi tous ces grands qui sollicitoient la grâce de M. de Montmorency, M. de Saint-Preuil, mon capitaine, osa, par un manque de jugement presque incroyable, mêler sa sollicitation particulière, ayant demandé sa vie au roi en présence du cardinal de Richelieu, ce qui fut trouvé si ridicule, qu'il fut le jouet de toute la cour. Le roi s'en moqua, et le cardinal lui dit par un compliment à la Richelieu, lorsqu'il entendit faire cette prière à Sa Majesté : « Saint-Preuil, si le roi vous faisoit justice, il vous feroit mettre la tête où vous avez les pieds. » J'entendis moi-même ce compliment, qui me parut un peu cavalier pour un évêque. Mais il est vrai que ce n'étoit pas à un petit officier à demander une grâce que tant de princes et de grands seigneurs ne pouvoient point obtenir. Ce qu'on peut dire pour son excuse, est qu'ayant non-seulement un profond respect, mais encore une tendresse particulière pour la personne du duc de Montmorency, et l'ayant fait son prisonnier, il crut avoir quelque droit de demander sa grâce, et suivit moins en cela les lumières de sa raison que la pente de son cœur. Pour moi, qui n'avois peut-être pas moins ni de respect ni d'inclination pour lui, et qui pouvois également le regarder comme étant mon prisonnier, je crus devoir me contenter des puissantes sollicitations de ceux qui étoient les premiers du royaume, ne pouvant me joindre à eux que par mes souhaits et par mes vœux. J'étois touché beaucoup plus que je ne saurois l'exprimer, tant par mon propre sentiment que par la vue de la désolation presque générale qui paraissoit et dans la cour

et parmi le peuple même; jusque-là qu'un jour, lorsque le roi étoit dans sa salle avec grand monde, on entendit tout d'un coup un grand tumulte causé par le peuple, qui, tout transporté de douleur et de tristesse, se mit à crier auprès du logis du roi : « Miséricorde! miséricorde! Grâce! grâce! » Le roi demanda ce que c'étoit que tout ce grand bruit; et M. de Brezé, qui avoit été fait maréchal de France depuis la journée de Castelnaudary, lui ayant dit que si Sa Majesté vouloit prendre la peine de mettre la tête à la fenêtre, elle auroit compassion de ce pauvre peuple, le roi répondit assez fièrement, et suivant sans doute plutôt les impressions que lui avoit données le cardinal que les siennes propres : « Si je voulois suivre les différentes inclinations d'un peuple, je n'agirois pas en roi. »

.... On lui demanda s'il avoit appelé M. le duc d'Orléans dans son gouvernement; il dit que non, mais que les états de la province l'avoient prié de vouloir prendre la protection de leurs priviléges. Interrogé si Monsieur ne lui avoit pas fait prendre les armes, il dit qu'il ne vouloit point chercher des excuses sur la personne de Monsieur. Interrogé qui l'avoit donc obligé à faire ce qu'il avoit fait, il répondit que ç'avoit été son malheur et son mauvais conseil. Interrogé du nom de ceux qui l'avoient accompagné au combat, il dit qu'il étoit demeuré d'accord avec tous les témoins de tout ce qui s'étoit passé. Interrogé s'il avoit intelligence avec les étrangers sur la frontière, il le nia absolument, et soutint qu'il n'avoit jamais eu intention de nuire à l'Etat. Il répondit à tout ce qu'on lui demanda avec tant de modération et d'honnêteté, et d'un ton de voix si charmant, que les juges ont avoué qu'ils eurent une extrême peine à se contenir, voyant ce grand homme dans cet état si touchant. A la fin de l'interrogatoire, M. le garde des sceaux lui demanda s'il ne reconnoissoit pas qu'il avoit fait une très-grande faute, et qu'il méritoit la mort : à quoi il repartit avec un grand sentiment qu'il méritoit au delà de tout ce qu'on pouvoit dire. Etant ensuite sorti, il demanda à rentrer, et excusa devant la cour le greffier des états, qu'il avoit chargé et maltraité le jour précédent.

Lorsqu'il se fut retiré, et pendant qu'on le ramena à l'Hôtel-de-Ville, le parlement étoit aux opinions : on ne pouvoit pas beaucoup délibérer sur ce sujet; et un homme qui avoit été pris les armes à la main contre son prince, ne pouvoit pas n'être point condamné à la mort. Ainsi, l'un des commissaires forma le premier l'avis de mort, et on remarqua qu'en finissant il avoit les larmes aux yeux. Toute la compagnie ayant ôté le bonnet sans dire un seul mot, M. le garde des sceaux conclut de même, fit dresser et signa l'arrêt avant que de sortir du palais. Alors tous les juges se retirèrent en grande hâte dans leurs maisons, pour donner toute la liberté à leurs larmes et à leurs soupirs, qu'ils avoient été contraints de retenir par cérémonie dans le siége de la justice. L'arrêt ayant été porté au roi, Sa Majesté ne put elle-même s'empêcher de s'attendrir, et elle changea deux articles de l'arrêt : l'un, que l'exécution, qui devoit être faite dans les Halles, se feroit à huis clos dans l'Hôtel-de-Ville; et l'autre, que M. de Montmorency pourroit disposer de ses biens, qui avoient été confisqués : ce qu'il fit ensuite par un testament qu'il donna à M. de Saint-Preuil, pour le porter à Sa Majesté, le priant de lui demander pardon de sa part. Et il voulut, par une action digne d'un vrai chrétien, témoigner encore à son plus grand ennemi qu'il renonçoit en mourant à tout ressentiment et à toute haine, ayant chargé le même M. de Saint-Preuil d'offrir à M. le cardinal de Richelieu un tableau de saint François, pour marque qu'il mouroit son serviteur.

Nous détachons des *Mémoires du cardinal de Retz*, le récit du dernier épisode de l'émeute provoquée dans Paris par l'arrestation de Broussel. La part du narrateur dans les faits qu'il raconte est surtout digne d'attention.

LES BARRICADES.

... Quelque temps après, l'enseigne de la colonelle de Miron me vint avertir que le chancelier marchoit avec toute la pompe de la magistrature droit au Palais; et Argenteuil m'envoya dire que deux compagnies des gardes suisses s'avançoient du côté du faubourg, vers la porte de Nesle. Voilà le moment fatal. Je donnai mes ordres en deux paroles, et ils furent exécutés en deux moments. Miron fit prendre les armes. Argenteuil, habillé en maçon et une règle à la main, chargea les Suisses en flanc, en tua vingt ou trente, prit un des drapeaux, et dissipa le reste. Le chancelier, poussé de tous côtés, se sauva à peine dans l'hôtel d'O, qui étoit au bout du quai des Augustins, du côté du pont Saint-Michel. Le peuple rompit les portes et y entra avec fureur; et il n'y eut que Dieu qui sauva le chancelier et l'évêque de Meaux son frère, à qui il se confessa, en empêchant que cette canaille, qui s'avisa de bonne fortune pour lui à piller, ne s'avisât pas de forcer une petite chambre dans laquelle il s'étoit caché.

Ce mouvement fut comme un incendie subit et violent qui se prit du Pont-Neuf à toute la ville. Tout le monde, sans exception, prit les armes. On voyoit les enfants de cinq et six ans le poignard à la main; on voyoit les mères qui les leur apportoient elles-mêmes. Il y eut dans Paris plus de deux cents barricades en moins de deux heures, bordées de drapeaux et de toutes les armes que la Ligue avoit laissées entières. Comme je fus obligé de sortir un moment pour apaiser un tumulte qui étoit arrivé, par le malentendu de deux officiers du quartier, dans la

rue Neuve-Notre-Dame, je vis entre autres une lance traînée plutôt que portée par un petit garçon de huit ans, qui étoit assurément de l'ancienne guerre des Anglois. Mais j'y vis encore quelque chose de plus curieux : M. de Brissac me fit remarquer un hausse-col sur lequel la figure du jacobin qui tua Henri III étoit gravée; il étoit de vermeil doré, avec cette inscription : *Saint Jacques-Clément*. Je fis une réprimande à l'officier qui le portoit, et je fis rompre le hausse-col publiquement à coups de marteau, sur l'enclume d'un maréchal. Tout le monde cria : *Vive le roi!* mais l'écho répondoit : *Point de Mazarin!*

Un moment après que je fus rentré chez moi, l'argentier de la reine y entra, qui me commanda et me conjura de sa part d'employer mon crédit pour apaiser la sédition, que la cour, comme vous voyez, ne traitoit plus de bagatelle. Je répondis froidement et respectueusement que les efforts que j'avois faits la veille pour cet effet m'avoient rendu si odieux parmi le peuple, que j'avois même couru fortune pour avoir voulu seulement me montrer un moment; que j'avois été obligé de me retirer chez moi, même fort brusquement. A quoi j'ajoutai ce que vous pouvez vous imaginer de respect, de douleur, de regret et de soumission. L'argentier, qui étoit au bout de la rue quand on crioit *Vive le roi!* et qui avoit ouï que l'on y ajoutoit presque à toutes les reprises *Vive le coadjuteur!* fit ce qu'il put pour me persuader de mon pouvoir; et quoique j'eusse été très-fâché qu'il l'eût été de mon impuissance, je ne laissai pas de feindre que je la lui voulois toujours persuader. Les favoris des deux derniers siècles n'ont su ce qu'ils ont fait quand ils ont réduit en style l'égard effectif que les rois doivent avoir pour leurs sujets. Il y a, comme vous voyez, des conjonctures dans lesquelles, par une conséquence nécessaire, l'on réduit en style l'obéissance réelle que l'on doit aux rois....

Le parlement étant sorti du Palais-Royal et ne disant rien de la liberté de Broussel, ne trouva d'abord qu'un morne silence au lieu des acclamations passées. Comme il fut à la barrière des Sergents, où étoit la première barricade, il y rencontra du murmure qu'il apaisa en assurant que la reine lui avoit promis satisfaction. Les menaces de la seconde furent éludées par le même moyen. La troisième, qui étoit à la Croix-du-Tiroir, ne se voulut pas payer de cette monnoie; et un garçon rôtisseur, s'avançant avec deux cents hommes et mettant la hallebarde dans le ventre du premier président, lui dit : « Tourne, traître; et si tu ne veux être massacré toi-même, ramène-nous Broussel, ou le Mazarin et le chancelier en otage. » Vous ne doutez pas, à mon opinion, ni de la confusion ni de la terreur qui saisit presque tous les assistants. Cinq présidents au mortier et plus de vingt conseillers se jetèrent dans la foule pour s'échapper. Le seul premier président, le plus intrépide homme, à mon sens, qui ait paru dans son siècle, demeura ferme et inébranlable. Il se donna le temps de rallier ce qu'il put de la compagnie : il conserva toujours la dignité de la magistrature et dans ses paroles et dans ses démarches, et il revint au Palais-Royal au petit pas, dans le feu des injures, des menaces, des exécrations et des blasphèmes.

Cet homme avoit une sorte d'éloquence qui lui étoit particulière. Il ne connoissoit point d'interjections, il n'étoit pas congru dans sa langue; mais il parloit avec une force qui suppléoit à tout cela; et il étoit naturellement si hardi, qu'il ne parloit jamais si bien que dans le péril. Il se passa lui-même lorsqu'il revint au Palais-Royal; et il est constant qu'il toucha tout le monde, à la réserve de la reine, qui demeura inflexible.

Monsieur fit mine de se jeter à genoux devant elle; quatre ou cinq princesses, qui trembloient de peur, s'y jetèrent effectivement. Le cardinal, à qui un jeune conseiller des enquêtes avoit dit en raillant qu'il seroit assez à propos qu'il allât lui-même dans les rues voir l'état des choses, le cardinal, dis-je, se joignit au gros de la cour, et l'on tira enfin à toute peine cette parole de la bouche de la reine : « Hé bien! messieurs du parlement, voyez donc ce qu'il est à propos de faire. » On s'assembla dans la grande galerie; on délibéra, et l'on donna arrêt par lequel il fut ordonné que la reine seroit remerciée de la liberté accordée aux prisonniers.

Aussitôt que l'arrêt fut rendu, on expédia des lettres de cachet. Le premier président montra au peuple les copies qu'il avoit prises en forme de l'un et de l'autre; mais l'on ne voulut pas quitter les armes que l'effet ne s'en fût ensuivi. Le parlement même ne donna point d'arrêt de les faire poser qu'il n'eût vu Broussel dans sa place. Il y revint le lendemain, ou plutôt il y fut porté sur la tête des peuples avec des acclamations incroyables; l'on rompit les barricades, l'on ouvrit les boutiques, et en moins de deux heures Paris parut plus tranquille que je ne l'ai jamais vu le vendredi saint.

A ce désordre succède le plus absolu et le plus minutieux des despotismes : cette puissance illimitée de Louis XIV, dont sa cour sentait la première tout le poids, et dont Saint-Simon a mis au jour toutes les faiblesses.

LOUIS XIV.

.... Non-seulement il était sensible à la présence continuelle de ce qu'il y avait de distingué, mais il l'était aussi aux étages inférieurs. Il regardait à droite et à gauche à son lever, à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartements, dans les jardins de Versailles, où seulement les courtisans avaient la li-

berté de le suivre ; il voyait et remarquait tout le monde, aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas même être vus. Il distinguait très-bien en lui-même les absences de ceux qui étaient toujours à la cour, celles des passagers qui y venaient plus ou moins souvent, les causes générales ou particulières de ces absences ; il les combinait, et ne perdait pas la plus légère occasion d'agir à leur égard en conséquence. C'était un démérite aux uns, et à tout ce qu'il y avait de distingué, de ne faire pas de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, et une disgrâce sûre pour qui n'y venait jamais, ou comme jamais. Quand il s'agissait de quelque chose pour eux : « Je ne le connais point, » répondait-il fièrement. Sur ceux qui se présentaient rarement : « C'est un homme que je ne vois jamais ; » et ces arrêts-là étaient irrévocables. . . . . .

.... Louis XIV s'étudiait avec grand soin à être bien informé de ce qui se passait partout, dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans le secret des familles et des liaisons. Les espions et les rapporteurs étaient infinis. Il en avait de toute espèce : plusieurs qui ignoraient que leurs délations allassent jusqu'à lui, d'autres qui le savaient, quelques-uns qui lui écrivaient directement en faisant rendre leurs lettres par les voies qu'il leur avait prescrites, et ces lettres-là n'étaient vues que de lui, et toujours avant toute autre chose ; quelques autres enfin qui lui parlaient quelquefois secrètement dans ses cabinets, par les derrières. Ces voies inconnues rompirent le cou à une infinité de gens de tous états, sans qu'ils en aient jamais pu découvrir la cause, souvent très-injustement, et le roi une fois prévenu, ne revenait jamais, ou si rarement que c'était presque sans exemple.

Il avait encore un défaut bien dangereux pour les autres, et souvent pour lui-même par la privation de bons sujets. C'est qu'encore qu'il eût la mémoire excellente et pour reconnaître un homme du commun qu'il avait vu une fois, au bout de vingt ans, et pour les choses qu'il avait sues, et qu'il ne confondait point, il n'était pourtant pas possible qu'il se souvînt de tout, au nombre infini de ce qui chaque jour venait à sa connaissance. S'il lui était revenu quelque chose de quelqu'un qu'il eût oublié de la sorte, il lui restait imprimé qu'il y avait quelque chose contre lui, et c'en était assez pour l'exclure. Il ne cédait point aux représentations d'un ministre, d'un général, de son confesseur même, suivant l'espèce de chose ou de gens dont il s'agissait. Il répondait qu'il ne savait plus ce qui lui en était revenu, mais qu'il était plus sûr d'en prendre un autre dont il ne lui fût rien revenu du tout.

Ce fut à sa curiosité que les dangereuses fonctions du lieutenant de police furent redevables de leur établissement. Elles allèrent depuis toujours croissant. Ces officiers ont tous été sous lui plus craints, plus ménagés, aussi considérés que les ministres, jusque par les ministres mêmes, et il n'y avait personne en France, sans excepter les princes du sang, qui n'eût intérêt de les ménager, et qui ne le fît. Outre les rapports sérieux qui lui revenaient par eux, il se divertissait d'en apprendre toutes les galanteries et toutes les sottises de Paris. Pontchartrain, qui avait Paris et la cour dans son département, lui faisait tellement sa cour par cette voie indigne, dont son père était outré, qu'elle le soutint souvent auprès du roi et de l'aveu du roi même, contre de rudes atteintes auxquelles sans cela il aurait succombé, et on l'a su plus d'une fois par madame de Maintenon, par madame la duchesse de Bourgogne, par M. le comte de Toulouse, et par les valets intérieurs.

Mais la plus cruelle de toutes les voies par laquelle le roi fut instruit, bien des années avant qu'on s'en fût aperçu, et par laquelle l'ignorance et l'imprudence de beaucoup de gens continuèrent toujours encore de l'instruire, fut celle de l'ouverture des lettres. Ce qui donna tant de crédit aux Pajot et aux Roullier qui en avaient la ferme, et qu'on ne put jamais la leur ôter, ni la leur faire guère augmenter par cette raison si longtemps inconnue, et qui s'y enrichirent si énormément tous, aux dépens du public et du roi même.

On ne saurait comprendre la promptitude et la dextérité de cette exécution. Le roi voyait l'extrait de toutes les lettres où il y avait des articles que les chefs de la poste, puis le ministre qui la gouvernait, jugeaient devoir aller jusqu'à lui, et les lettres entières quand elles en valaient la peine par leur tissu, ou par la considération de ceux qui étaient en commerce. Par là, les gens principaux de la poste, maîtres et commis, furent en état de supposer tout ce qu'il leur plut, et à qui il leur plut ; et comme peu de chose perdait sans ressource, ils n'avaient pas besoin de forger ni de suivre une intrigue. Un mot de mépris sur le roi ou sur le gouvernement, une raillerie, en un mot un article de lettre spécieux et détaché, noyait sans ressource, sans perquisition aucune, et ce moyen était continuellement entre leurs mains. Aussi, à vrai et à faux, est-il incroyable combien de gens de toutes les sortes en furent plus ou moins perdus. Le secret était impénétrable, et jamais rien ne coûta moins au roi que de se taire profondément, et de dissimuler de même.

Ce dernier talent, il le poussa souvent jusqu'à la fausseté ; mais avec cela jamais de mensonge, et il se piquait de tenir parole. Aussi ne la donnait-il presque jamais. Pour le secret d'autrui, il le gardait aussi religieusement que le sien. Il était même flatté de certaines confessions et de certaines confidences ; et il n'y avait maîtresse, ministre ni favori qui pût y donner atteinte, quand le secret les aurait même regardés.

La création de Marly est, comme celle de Versailles, une de ces luttes contre l'impossible qui attiraient le génie absolu de Louis XIV.

.... A Versailles l'eau manquait quoi qu'on pût faire, et ces merveilles de l'art en fontaines tarissaient, comme elles font encore à tous moments, malgré la prévoyance de ces mers de réservoirs qui avaient coûté tant de millions à établir, et à conduire sur le sable mouvant et sur la fange. Qui l'aurait cru? ce défaut devint la ruine de l'infanterie. Madame de Maintenon régnait, on parlera d'elle à son tour. M. de Louvois alors était bien avec elle, on jouissait de la paix. Il imagina de détourner la rivière d'Eure, entre Chartres et Maintenon, et de la faire venir tout entière à Versailles. Qui pourra dire l'or et les hommes que la tentative obstinée en coûta pendant plusieurs années, jusque-là qu'il fut défendu, sous les plus grandes peines, dans le camp qu'on y avait établi et qu'on y tint très-longtemps, d'y parler des malades, surtout des morts, que le rude travail et plus encore l'exhalaison de tant de terres remuées tuaient? Combien d'autres furent des années à se rétablir de cette contagion! Combien n'en ont pu reprendre leur santé pendant le reste de leur vie! Et toutefois non-seulement les officiers particuliers, mais les colonels, les brigadiers, et ce qu'on y employa d'officiers généraux, n'avaient pas, quels qu'ils fussent, la liberté de s'en absenter un quart d'heure, ni de manquer eux-mêmes un quart d'heure de service sur les travaux. La guerre enfin les interrompit en 1688, sans qu'ils aient été repris depuis; il n'en est resté que d'informes monuments qui éterniseront cette cruelle folie.

A la fin, le roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût. Il visita plusieurs endroits, il parcourut les coteaux qui découvrent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas, où la Seine serpente et arrose tant de gros lieux et de richesses en quittant Paris. On le pressa de s'arrêter à Lucienne, où Cavoye eut depuis une maison dont la vue est enchantée; mais il répondit que cette heureuse situation le ruinerait, et que, comme il voulait un rien, il voulait aussi une situation qui ne lui permît pas de songer à y rien faire.

Il trouva derrière Lucienne un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ces collines, qui s'appelait Marly. Cette clôture sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite. L'étroit du vallon où on ne se pouvait étendre y en ajouta beaucoup. Il crut choisir un ministre, un favori, un général d'armée. Ce fut un grand travail que de dessécher ce cloaque de tous les environs qui y jetaient toutes leurs voiries, et d'y apporter des terres.

Ce n'était que pour y coucher trois nuits du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine au plus de courtisans en charges les plus indispensables.

Peu à peu l'ermitage fut augmenté, d'accroissements en accroissements les collines taillées pour faire place et y bâtir, et celle du bout largement emportée pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite. Enfin, en bâtiments, en jardins, en eaux, en aqueducs, en ce qui est si connu et si curieux sous le nom de machine de Marly, en parc, en forêt ornée et renfermée, en statues, en meubles précieux, Marly est devenu ce qu'on le voit encore, tout dépouillé qu'il est depuis la mort du roi. En forêts toutes venues et touffues qu'on y a apportées en grands arbres de Compiègne, et de bien plus loin sans cesse, dont plus des trois quarts mouraient, et qu'on remplaçait aussitôt; en vastes espaces de bois épais et d'allées obscures subitement changés en immenses pièces d'eau où on se promenait en gondoles, puis remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait (je parle de ce que j'ai vu en six semaines); en bassins changés cent fois; en cascades de même à figures successives et toutes différentes; en séjours de carpes, ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peines achevées, rechangées et rétablies autrement par les mêmes maîtres, et cela une infinité de fois, en y ajoutant cette prodigieuse machine dont on vient de parler, avec ses immenses aqueducs, ses conduits et ses réservoirs monstrueux uniquement consacrés à Marly sans plus porter d'eau à Versailles; c'est peu de dire que Versailles tel qu'on l'a vu n'a pas coûté Marly.

Que si on y ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui devinrent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, quand tout à la fin de la vie du roi ce lieu devint le séjour le plus ordinaire, on ne dira point trop sur Marly seul en comptant par milliards.

Telle fut la fortune d'un repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles, uniquement choisi pour n'y pouvoir dépenser. Tel fut le mauvais goût du roi en toutes choses, et ce plaisir superbe de forcer la nature, que ni la guerre la plus pesante, ni la dévotion, ne purent émousser.

Ce passage des *Mémoires de l'abbé de Choisy* nous montre où en était venue cette noblesse qui avait fait la Fronde et qui avait paru un instant vouloir imiter la révolution d'Angleterre.

LA FEUILLADE.

On vit à Paris la même année (1686), à la face de Dieu et des hommes, une cérémonie

fort extraordinaire. Le maréchal de La Feuillade fit la consécration de la statue du roi, qu'il avoit fait élever dans la place nommée les Victoires. Le roi est à pied, et la Renommée lui porte une couronne de lauriers sur la tête. C'est le plus beau jet de bronze qu'on ait encore vu. La Feuillade fit trois tours à cheval autour de la statue, à la tête du régiment des gardes, dont il étoit colonel, et fit toutes les prosternations que les païens faisoient autrefois devant les statues de leurs empereurs. Le prévôt des marchands et les échevins étoient présents. Il y eut le soir un feu d'artifice devant l'Hôtel-de-Ville, et des feux par toutes les rues. Bullion, prévôt de Paris, prétendoit devoir assister à la cérémonie à la tête du Châtelet, et marcher au côté gauche du gouverneur : il fondoit sa prétention sur un livre imprimé des antiquités de Paris, où il est dit que lorsque la statue de Henri IV fut placée sur le Pont-Neuf, le gouverneur, le prévôt de Paris, le lieutenant civil, et le prévôt des marchands et échevins, y assistèrent ; mais le roi ayant appris qu'en 1639, lorsque la statue de Louis XIII fut élevée dans la Place-Royale, le prévôt de Paris ni le Châtelet ne s'y étoient point trouvés, il décida contre eux, et ils ne s'y trouvèrent point. On dit que La Feuillade avoit dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Pères, et qu'il prétendoit la pousser par-dessous terre jusqu'au milieu de la place des Victoires, afin de se faire enterrer précisément sous la statue du roi. Il avoit eu aussi la vision de fonder des lampes perpétuelles, qui auroient éclairé la statue nuit et jour. On lui retrancha le jour. Les villes de Dijon, d'Arles, de Rennes, et plusieurs autres, firent dans la suite élever des statues en l'honneur du roi.

Les doctrines répondaient à cette adoration de la puissance royale. Bossuet, dans la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, définit ainsi les caractères essentiels de l'autorité royale : 1° L'autorité royale est sacrée ; 2° elle est paternelle ; 3° elle est absolue ; elle est soumise à la raison. — Disant plus loin que les rois ne sont pas affranchis des lois, Bossuet prend soin d'expliquer qu'il n'entend ici parler que d'une obligation morale et libre de contrainte effective : « Les rois, dit-il, sont soumis comme les autres à l'équité des lois, et parce qu'ils doivent être justes parce qu'ils doivent au peuple l'exemple de garder la justice ; mais ils ne sont pas soumis aux peines des lois ; or, comme parle la théologie, ils sont soumis aux lois, non quant à la puissance coactive, mais quant à la puissance directive. » Enfin Bossuet complète cette doctrine du pouvoir absolu en lui ordonnant la liberté religieuse elle-même par cette déclaration formelle : « L'impiété déclarée et même la persécution n'exemptent pas les sujets de l'obéissance qu'ils doivent aux princes. »

Mais la théorie la plus nette et la plus claire qui ait jamais été donnée du droit divin et du pouvoir absolu qui en découle, nous paraît être contenue dans ce précieux passage des *Pensées de Nicole :*

FRAGMENT DE NICOLE.

De la puissance et du Gouvernement.

Tous les écrits de saint Paul, et l'Ecriture elle-même, tendent à prouver que la grandeur est une participation de la puissance de Dieu sur les hommes, qu'il communique aux uns pour le bien des autres ; que c'est un ministère qu'il leur confie, et qu'il n'y a rien de plus réel ni de plus juste que la grandeur dans ceux à qui il la communique véritablement, et qui n'en sont point usurpateurs.

C'est par cette doctrine qu'il est facile de comprendre qu'encore que les royautés et les autres formes de gouvernement viennent originairement du choix et du consentement des peuples, néanmoins l'autorité des rois ne vient pas du peuple, mais de Dieu seul : car Dieu a bien donné au peuple le pouvoir de se choisir un gouvernement ; mais comme le choix de ceux qui élisent l'évêque n'est point ce qui fait l'évêque, aussi ce n'est pas le seul consentement des peuples qui fait les rois : c'est la communication que Dieu leur fait de la royauté et de la puissance, qui les établit rois légitimement, et qui leur donne un droit véritable sur leurs sujets ; et c'est pourquoi l'Apôtre n'appelle point les princes ministres du peuple, mais bien ministres de Dieu, parce qu'ils ne tiennent leur puissance que de Dieu seul.

Et de là on peut tirer cette conséquence très-avantageuse pour les monarchies successives : c'est qu'encore que l'établissement de cette sorte de gouvernement ait dépendu du peuple dans son origine, par le choix qu'il a fait d'une certaine famille et par l'institution de l'ordre de la succession du royaume, néanmoins, cet ordre une fois établi, il n'est pas en la liberté du peuple de le changer : car l'autorité de faire les lois ne réside plus dans le peuple, qui s'en est dépouillé, et qui a eu raison de s'en dépouiller, n'y ayant rien de plus avantageux pour son propre bien, mais elle réside dans le roi, à qui Dieu communique sa puissance pour le régir.

Et ainsi, comme dans un Etat successif les rois ne peuvent mourir, les peuples n'étant jamais sans rois, ils ne sont jamais en état de faire de nouvelles lois pour changer l'ordre de la succession, et ils n'ont jamais d'autorité légitime pour le faire, puisqu'elle réside toujours en celui à qui Dieu la communique selon l'ordre auquel les peuples se sont volontairement assujettis.

Il est évident, par le même principe, qu'il n'est jamais permis à personne de se soulever contre son souverain, ni de s'engager dans une guerre civile, car la guerre ne peut se faire sans une autorité souveraine, puisqu'on y fait mourir les hommes, ce qui suppose un droit de vie et de mort ; or, ce droit, dans un Etat monarchique, n'appartient qu'au roi seul et à ceux qui l'exercent sous son autorité ; ainsi, ceux qui se révoltent contre lui ne

l'ayant point, commettent autant d'homicides qu'ils font périr d'hommes par la guerre civile, puisqu'ils les font périr sans pouvoir et contre l'ordre de Dieu. C'est en vain qu'on prétendrait les justifier par les discordes de l'Etat, auxquelles ils font semblant de vouloir remédier, puisqu'il n'y a genre de désordre qui puisse donner droit à des sujets de tirer l'épée, et qu'ils ne peuvent s'en servir que par la volonté de celui qui la porte par l'ordre de Dieu.

Des déclarations de guerre.

La déclaration de guerre est un arrêt de mort prononcé par un prince contre les sujets d'un autre prince qui s'opposent à l'exécution des volontés de celui qui déclare la guerre.

Les soldats sont les exécuteurs de cet arrêt; ce sont d'illustres bourreaux envoyés par le prince. Ils exécutent l'arrêt de mort porté contre ceux qu'ils appellent leurs ennemis.

Il suffit, pour être innocent de leur mort, que l'arrêt soit donné par une puissance légitime et qu'il ne soit pas notoirement injuste. Ils ont alors le droit de vie et de mort entre leurs mains; et ceux qu'ils tuent sont justement tués, non par l'ordre particulier du prince qui les a condamnés, mais par l'ordre général du monde, qui est une partie de la loi de Dieu, qui donne pouvoir de tuer à tous les soldats qui suivent leur prince légitime dans une guerre douteuse.

Corneille semble avoir exprimé aussi l'idée d'une sorte d'inspiration divine acquise aux rois par la possession même du pouvoir royal, dans un passage de *Pompée*. Cléopâtre, qui a dit au premier acte :

Cette haute vertu dont le ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang....

prononce, à la première scène du second acte, les vers suivants :

Les princes ont cela de leur haute naissance :
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire :
Tout est illustre en eux, quand ils osent se croire;
Et si le peuple y voit quelques déréglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève sa ruine.
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine :
Il croit cette âme basse et ce monstre sans foi;
Mais s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

Voici les quatre articles où l'Eglise de France, inspirée par Bossuet, a confirmé les libertés de l'Eglise gallicane.

LES QUATRE ARTICLES.

Déclaration du clergé de France touchant la puissance ecclésiastique, du 19 mars 1682.

Plusieurs personnes s'efforcent de ruiner les décrets de l'Eglise gallicane et ses libertés, que nos ancêtres ont soutenus avec tant de zèle, et de renverser leurs fondements, qui sont appuyés sur les saints canons et sur la tradition des Pères. D'autres, sous prétexte de les défendre, ont la hardiesse de donner atteinte à la primauté de saint Pierre et des pontifes romains ses successeurs, instituée par Jésus-Christ; d'empêcher qu'on ne leur rende l'obéissance que tout le monde leur doit, et de diminuer la majesté du saint-siége apostolique, qui est respectable à toutes les nations où l'on enseigne la vraie foi de l'Eglise et qui conservent son unité. Les hérétiques, de leur côté, mettent tout en œuvre pour faire paraître cette puissance, qui maintient la paix de l'Eglise, insupportable aux rois et aux peuples; et ils se servent de cet artifice, afin de séparer les âmes simples de la communion de l'Eglise. Voulant donc remédier à ces inconvénients, nous, archevêques et évêques, assemblés à Paris par ordre du roi, avec les autres ecclésiastiques députés qui représentent l'Eglise gallicane, avons jugé convenable, après une mûre délibération, de faire les règlements et la déclaration qui suivent :

I. Que saint Pierre et ses successeurs, vicaires de Jésus-Christ, et que toute l'Eglise même, n'ont reçu de puissance de Dieu que sur les choses spirituelles et qui concernent le salut, et pas sur les choses temporelles et civiles, Jésus-Christ nous apprenant lui-même que *son royaume n'est point de ce monde*, et, en un autre endroit, *qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu;* et qu'ainsi ce précepte de l'apôtre saint Paul ne peut en rien être altéré ou ébranlé : *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures; car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu; et c'est lui qui ordonne celles qui sont sur la terre. Celui donc qui s'oppose aux puissances résiste à l'ordre de Dieu.* Nous déclarons, en conséquence, que les rois et les souverains ne sont soumis à aucune puissance ecclésiastique par l'ordre de Dieu, dans les choses temporelles; qu'ils ne peuvent être déposés directement ni indirectement par l'autorité des chefs de l'Eglise; que leurs sujets ne peuvent être dispensés de la soumission et de l'obéissance qu'ils leur doivent, ou être absous du serment de fidélité; et que cette doctrine, nécessaire pour la tranquillité publique, et non moins avantageuse à l'Eglise qu'à l'Etat, doit être inviolablement suivie, comme conforme à la parole de Dieu, à la tradition des saints Pères et aux exemples des saints.

II. Que la plénitude de puissance que le saint-siége apostolique et les successeurs de saint Pierre, vicaires de Jésus-Christ, ont sur les choses spirituelles est telle que, néanmoins, les décrets du saint concile œcuménique de Constance contenus dans les sessions IV et V, approuvés par le saint-siége apostolique, confirmés par la pratique de toute l'Eglise et des

pontifes romains, et observés religieusement dans tous les temps par l'Eglise gallicane, demeurent dans toute leur force et leur vertu ; et que l'Eglise de France n'approuve pas l'opinion de ceux qui donnent atteinte à ces décrets ou qui les affaiblissent en disant que leur autorité n'est pas bien établie, qu'ils ne sont point approuvés, ou qu'ils ne regardent que le temps du schisme.

III. Qu'ainsi il faut régler l'usage de la puissance apostolique en suivant les canons faits par l'esprit de Dieu et consacrés par le respect général de tout le monde ; que les règles, les mœurs et les constitutions reçues dans le royaume et dans l'Eglise gallicane, doivent avoir leur force et vertu, et les usages de nos pères demeurer inébranlables; qu'il est même de la grandeur du saint-siége apostolique que les lois et les coutumes établies du consentement de ce siége respectable et des églises subsistent invariablement.

IV. Que, quoique le pape ait la principale part dans les questions de foi, et que ses décrets regardent toutes les Eglises, et chaque Eglise en particulier, son jugement n'est pourtant pas irréformable, à moins que le consentement de l'Eglise n'intervienne.

Nous avons arrêté d'envoyer à toutes les Eglises de France et aux évêques qui y président par l'autorité du Saint-Esprit, ces maximes que nous avons reçues de nos pères, afin que nous disions tous la même chose et que nous soyons tous dans les mêmes sentiments, et que nous suivions tous la même doctrine.

Bien qu'en principe Bossuet approuvât complétement l'intervention de l'autorité royale contre les protestants, et qu'il écrivît à M. de Basville avec une précision remarquable : « Je conviens sans peine du droit des souverains à forcer leurs sujets errants au vrai culte sous certaines peines ; » il faut reconnaître que sa correspondance [1] nous le montre toujours en opposition avec les plus zélés des persécuteurs. Les passages suivants du Mémoire que lui adressa M. Lamoignon de Basville offrent une curieuse réunion de toutes les autorités qui justifiaient la persécution. Les donatistes, dont l'Eglise d'Afrique étouffa l'hérésie par l'intervention des empereurs de Constantinople, sont sans cesse cités comme un exemple de la tradition de l'Eglise en pareille matière, et il ne semblait pas permis de s'en écarter.

LES DOUTES DE M. DE BASVILLE.

Doutes proposés à M. l'évêque de Meaux par M. Lamoignon de Basville sur les nouveaux convertis.

La question est de savoir si les nouveaux convertis doivent être contraints aux exercices de la religion et à venir à la messe.

(1) C'est au XXXVIIIe volume de l'édition des *Œuvres de Bossuet*, imprimées à Versailles en 1818, par Lebel, que nous empruntons les citations qui suivent.

Cette question n'est-elle pas décidée bien nettement par saint Augustin? Il avait été d'avis qu'il ne fallait user d'aucune contrainte; il est revenu à une opinion contraire. Peut-on croire qu'il ait changé de sentiment sans avoir bien approfondi la matière? Il touche au doigt la raison de douter : de peur, dit-il, que nous n'ayons de faux catholiques à la place d'hérétiques déclarés. Cependant, elle ne l'a point arrêté. Ce n'est pas seulement le sentiment du saint docteur, c'est celui d'un grand nombre d'évêques qui l'obligèrent de changer, en lui rapportant des raisons si convaincantes, qu'il fut obligé de s'y rendre; et ces raisons les plus fortes étaient les dispositions des donatistes, qui étaient retenus par les préjugés de leur naissance, par une fausse honte et par d'autres motifs qui sont si bien expliqués dans la lettre de ce Père à Vincent; c'est ce qu'il appelle *demonstrantium exempla*. On peut dire que cet état des donatistes est le véritable portrait de celui où se trouvent les nouveaux convertis.... Le concile de Milève, en 416, au canon XXV, n'ordonne-t-il pas que si l'évêque néglige dans un diocèse de réduire les hérétiques à l'unité de la foi par voie d'exécution, qu'il soit excommunié? Si l'on eût été retenu alors par la crainte de la profanation du mystère, aurait-on fait une pareille disposition? Et le concile de Tolède, en 633, aurait-il décidé que ceux qui avaient été contraints d'embrasser la religion catholique, sous le règne de Sisebut en Espagne, bien que c'eût été par force, doivent être contraints aux exercices de la religion? Le seizième concile de Tolède, tenu soixante ans après, est en termes encore plus forts. On ne rapporte que ces deux conciles pour faire souvenir M. de Meaux de tous les autres qui contiennent de pareilles dispositions.

Je ne m'arrêterai point à proposer ce qui a été fait pour éteindre l'hérésie des Albigeois en cette province. Ce n'était pas néanmoins un temps d'ignorance; c'était le siècle d'Innocent III, d'Honorius III et de saint Bernard. On ne disconviendra pas qu'il ne paraisse évidemment, par tous les conciles qui ont été tenus sur cette matière et qui ont été imprimés par M. Baluze, que l'on n'hésitait pas en ce temps-là à contraindre ceux qui s'étaient convertis par force de venir à la messe. Tous les conciles sont remplis des expédients dont il fallait se servir alors. Les curés tenaient des registres de ceux qui y manquaient; il y avait des témoins appelés *testes synodales*, pour observer ce qui se passait les fêtes et dimanches : on prononçait des amendes, et tout le reste, qui marque assez que l'on ne pensait qu'à contraindre les réunis à venir à l'église et à participer à tous les saints mystères. Tant de conciles, tant de savants hommes n'eussent-ils pas été retenus par la crainte des profanations, s'ils avaient été persuadés que c'eût été l'esprit de l'Eglise de s'arrêter par cette considération?

Je quitte toutes ces autorités pour me retrancher à ce point qui est de ma profession. Pour donner mon avis sur la difficulté qui se présente, je commence par examiner ce que les empereurs ont fait dans l'espèce où nous nous trouvons, quelle conduite ils ont tenue. J'ouvre pour cela le code Théodosien et le code Justinien; je lis les titres *de Hæreticis* et la novelle CIX de Justinien. Ce sont là les sources, ce me semble, où l'on doit connaître quel a été le pouvoir des empereurs et jusqu'où ils ont été. Après avoir bien examiné ces textes, je fais les réflexions suivantes :

Premièrement, la plupart de ces lois ont été demandées par des conciles aux empereurs; ou elles ont été dictées par des évêques; ou les empereurs ont été loués et par les conciles et par les évêques pour les avoir faites; ce qui est aisé à justifier;

Secondement, neuf empereurs orthodoxes, depuis Constantin, ont toujours suivi les mêmes principes et ont fait plus de soixante-dix lois sur cette matière;

Troisièmement, c'est par ces lois que les hérésies ont été éteintes; et on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre voie efficace;

Quatrièmement, on ne montrera point que ces lois aient été blâmées par l'Eglise, et que l'on ait jamais représenté aux empereurs qu'ils faisaient mal ou qu'ils excédaient leur pouvoir;

Cinquièmement, elles ont été suivies par les Goths contre les Ariens, par Charlemagne contre les Saxons, par saint Louis contre les Albigeois.

Que portent ces lois? Contiennent-elles des motifs qui puissent contraindre les réunis de pratiquer les exercices de la religion contre leur propre sentiment? Elles leur ôtent les honneurs et les biens s'ils ne les suivent pas; ils ne peuvent rendre témoignage; ils ne peuvent faire de testaments; ils ne peuvent recevoir aucun legs, donation ni succession, vendre ni acheter : ils ne sont plus réputés citoyens romains; leurs biens sont confisqués; les femmes privées du privilége de leur dot. La loi d'Honorius entre dans un plus grand détail, condamne les réunis à une amende différente, suivant les qualités des personnes, s'ils ne veulent pas se réduire à pratiquer les exercices de la religion.... Ils ont été à la fin condamnés à l'exil et à la mort en certains cas.

Mais à quoi connaîtra-t-on si, après l'abjuration, ces réunis sont effectivement catholiques? Deux règles, l'une générale : « Si le plus léger indice montre qu'ils s'écartent du sentier de la religion catholique. » Cette raison ne suffisant pas, il a fallu en venir à la seconde qui est contenue dans la novelle CIX : « Ceux qui ne reçoivent pas la communion dans l'Eglise catholique des mains des prêtres agréables à Dieu sont justement appelés hérétiques. »

Après avoir pris ces notions, je fais ces deux réflexions : Si les hérésies ont été éteintes par ces lois rigoureuses, la déclaration que je propose n'est-elle pas infiniment plus douce et plus modérée? Le roi fera-t-il difficulté de dire simplement qu'il veut que les nouveaux convertis pratiquent comme ses autres sujets les exercices de l'Eglise, les fêtes et dimanches, voyant tant de dispositions sacrées, en pareil cas, des meilleurs empereurs et des rois ses prédécesseurs? Henri II l'ordonne expressément, dans l'édit de Chateaubriant, aux nouveaux convertis, et tout le titre des ordonnances de l'observation des fêtes et dimanches marque que ce soin a toujours été digne de la piété de nos rois.

Si c'est l'esprit de l'Eglise de ne point obliger les nouveaux réunis de venir à la messe et à pratiquer les exercices de la religion, sous prétexte que, ne croyant pas, ils profanent nos mystères, quelle opinion doit-on avoir de tous les conciles, de tous les évêques qui ont sollicité ces lois? Car il est bien certain qu'une infinité de ces nouveaux réunis n'ont fréquenté les églises que par la crainte de perdre leurs biens ou leurs dignités. Il est incontestable que dans les premiers temps, lorsqu'ils sont entrés, ils ne croyaient pas, et qu'ils ont été longtemps dans cette disposition. Les mystères étaient-ils alors profanés? L'Eglise a-t-elle souffert impunément cette profanation pendant tant d'années? Car le nombre des lois des empereurs, dont la sévérité augmentait à proportion de l'opiniâtreté de ces gens-là, fait bien voir que ce n'a pas été l'ouvrage d'un jour.

L'entraînement inévitable qui oblige les persécuteurs à dépasser la limite qu'ils s'étaient eux-mêmes fixée, est facile à reconnaître dans les lois impériales citées par M. de Basville. L'assistance aux cérémonies paraît suffire; mais il faut bientôt des preuves plus fortes, et la participation aux sacrements paraît nécessaire. Voici la réflexion très-naturelle de M. l'évêque de Rieux sur l'expédient d'obliger les nouveaux réunis d'assister seulement à la partie de la messe appelée anciennement Messe des catéchumènes.

Que sera-ce lorsque de six portions, par exemple, de ceux qui auront entendu l'explication de l'Evangile, l'on verra les cinq se retirer tumultuairement de l'église, sans révérence ni respect, et avec un air dédaigneux, laissant les ministres de Jésus-Christ avec une petite troupe de catholiques, d'ordinaire les plus pauvres de la paroisse? Quelle impression ne fera pas dans les esprits des enfants [1] cette retraite scandaleuse de leurs parents?... Et il me semble voir les filles de six à sept ans courant après leurs mères, qu'elles verront s'en retourner à leur maison; et d'autres retenues par les maîtresses d'école, pleurant à hauts cris, et cent

(1) On sait que dans toutes ces demi-mesures il n'est jamais question des enfants, qui devaient être élevés sans restriction dans les enseignements et dans les pratiques de l'Eglise romaine.

autres incidents que la faiblesse de l'âge ou l'artifice des parents fera naître chaque jour; et les intendants des provinces occupés à décider si ce seront des cas où les parents doivent être condamnés à l'amende, suivant la déclaration que le roi aura donnée.

Les deux lettres suivantes sont intéressantes à plus d'un titre. Nous y voyons l'intervention personnelle du roi, excitant l'émulation de Bossuet par l'exemple de Montauban; l'explication du succès obtenu dans cette dernière ville par l'activité de M. Le Gendre, et enfin ce qu'on gagnait, comme dit M. de La Broue, « à demeurer ferme sur les mariages. »

BOSSUET ET M. DE LA BROUE.

A M. de la Broue, évêque de Mirepoix.

J'ai appris, monseigneur, et c'est de Sa Majesté elle-même, que dans la ville de Montauban tous les réunis allaient à la messe, à l'exception de trois ou quatre. Je présume qu'il en est à peu près de même dans la plupart des autres villes de vos quartiers. Je vous supplie de me mander en secret dans quelles dispositions ils sont pour les sacrements, et si cet acte les dispose à les recevoir. Pour moi, j'éprouve le contraire, et ceux qui vont à la messe, à quoi plusieurs sont disposés et à qui on ne demande autre chose, quant à la disposition du cœur, croient s'être acquittés de tout par ce moyen, et ne songent plus à rien du tout; en sorte qu'on ne trouve pas leur conversion plus avancée. Je crois, au reste, que ceux qui paraissent si contents de cette assistance à la messe y voient autre chose; et sans entrer là-dedans, je vous demande pour mon instruction, et par rapport à mon expérience, comment vous croyez qu'on peut profiter des exemples que l'on donne en vos pays.... Au reste, je suis avec le respect, monseigneur, que vous savez, etc.

A Paris, ce 19 mars 1700.

Réponse de M. l'évêque de Mirepoix.

Ce que le roi vous a dit des nouveaux convertis de Montauban est très-vrai, monseigneur; mais il n'en est pas de même partout ailleurs, surtout en Languedoc, où M. de Basville n'a pas cru pouvoir se donner les mouvements que M. Le Gendre s'est donnés à Montauban : quoiqu'il soit vrai généralement que depuis que la paix est confirmée et que les délais dont on les amusait ont été passés, plusieurs se sont déterminés à venir à l'église et à assister à tous les exercices. Il est même arrivé à Mazères, où sont la plupart de nos nouveaux convertis, quelque chose de semblable à ce qui est arrivé à Montauban. Je m'y trouvai au commencement du carême pour leur prêcher sur la matière de l'Eucharistie que j'avais réservée pour moi; et ce fut en ce temps-là que M. Le Gendre y envoya son subdélégué, avec ordre du maire et des consuls, de mettre des gens à la porte de l'église pour marquer ceux qui y viendraient. Cet ordre eut tout l'effet qu'on attendait; et il n'y eut que quelques obstinés de l'un et de l'autre sexe qui manquèrent à la messe. Ils vinrent avec encore plus d'affluence au sermon, et ils ont continué depuis à peu près de même à venir au sermon et à la messe. Plusieurs semblent se disposer à s'approcher des sacrements; mais de ceux-là le plus grand nombre a des raisons particulières : les uns parce qu'ils demandent qu'on les marie; les autres parce qu'ils sont entrés dans le conseil de ville sous cette condition, après avoir promis et signé, devant un commissaire du parlement qui vint pour la réformation du conseil de ville, de vivre et de mourir en bons catholiques....

.... Ce que j'ai principalement remarqué, monseigneur, c'est qu'on gagne beaucoup à demeurer ferme sur les mariages, et à ne les point marier qu'ils n'aient fait une déclaration signée et publique qu'ils viennent de leur propre mouvement, sans aucune contrainte, déclarer, etc., et se soumettre aux peines que l'Eglise impose à ceux qui manquent à un semblable engagement. Plusieurs ont eu de la peine à faire cette déclaration, mais ceux qui l'ont faite ont tenu parole jusqu'ici. Il serait bien à souhaiter que le roi voulût punir de quelque peine ceux qui vivent ensemble comme mariés, sous prétexte que nous avons refusé de les marier : ce que nous n'avons refusé de faire que parce qu'ils ont eux-mêmes refusé de se mettre en état de recevoir ce sacrement. Je ne sais pourquoi on tarde tant à donner une déclaration sur cette matière; mais, quoi qu'il en soit, on gagne, ce me semble, beaucoup à demeurer ferme jusqu'au bout sur cette manière d'agir envers eux. Ils se lassent de vivre dans cet état; ils craignent pour l'état de leurs enfants; et à la fin ils prennent une bonne résolution et la suivent : c'est le moyen qui jusqu'ici m'a le mieux réussi....

Mais la plus importante de ces lettres pour l'histoire de ce temps est celle où M. Le Gendre, intendant de Montauban, rendant compte à Bossuet de sa conduite à l'égard des nouveaux convertis, nous fait assister au spectacle que présentait alors une grande partie de la France.

LETTRE DE M. LE GENDRE.

.... Pour vous rendre compte exactement, monsieur, comme vous le souhaitez, de la conduite que nous avons tenue pour déterminer les nouveaux convertis à venir à l'église, et de l'effet que cette première démarche a produit sur leur cœur, j'aurai l'honneur de vous dire qu'en arrivant dans la province j'ai envoyé quérir dans mon cabinet tous les nouveaux convertis de Montauban, l'un après l'autre, pour leur expliquer l'envie que le roi avait de détruire entièrement l'hérésie dans son royaume

et de réunir tous ses sujets à l'Eglise; et pour cela, qu'il fallait qu'ils se fissent instruire par ceux en qui ils avaient le plus de confiance.

Je trouvai d'abord beaucoup d'opiniâtres qui ne voulaient entendre parler ni de messe ni d'instruction. Je leur représentai qu'après avoir épuisé les voies de douceur, le roi serait obligé de faire sur eux des exemples de sévérité, s'ils ne se mettaient à la raison. Dieu a touché leurs cœurs; ils se sont tous déterminés par la douceur à venir à la messe. Cette première démarche serait inutile, si nous ne joignions l'instruction à la pratique : c'est à quoi M. l'évêque de Montauban, tous les Pères jésuites, M. d'Arbussy, avocat général de la cour des aides, et les plus habiles gens de la ville, ont travaillé avec un soin et une application continuels.

Quand quelqu'un manque à aller à la messe ou à l'instruction, aussitôt je l'envoie quérir pour lui représenter de quelle conséquence il est de ne se point relâcher dans une affaire aussi importante que celle de la religion : cela a produit un si bon effet, que presque tous nos nouveaux convertis les plus opiniâtres, qui regardaient avec horreur la porte de l'église, vont assidûment à la messe : ils l'entendent avec assez de dévotion; ils s'accoutument à nos cérémonies; et enfin ils commencent à convenir que si on en avait usé de même après la révocation de l'édit de Nantes, ou immédiatement après la guerre, ils seraient tous à l'heure qu'il est bons catholiques. Ils deviennent tous les jours plus dociles, et ne demandent que d'être instruits : cela en a disposé plus de cent à se confesser et à communier à Pâques avec édification. Toutes les filles nouvelles converties qui sont dans les couvents, qui ne voulaient entendre parler ni de messe, ni d'instruction, vont depuis deux mois à la messe, se sont fait instruire, et ont toutes été à confesse à Pâques. Voilà, monsieur, l'effet que cette première démarche a produit sur leur cœur.

Tous ces heureux commencements ne doivent point nous éblouir : je demeure d'accord que toutes ces dispositions favorables sont aisées à détruire, si l'on n'en profite avec vivacité; mais aussi je prendrai la liberté de vous dire, quoique avec peu d'expérience, qu'il me paraît que si l'on n'avait pas engagé les nouveaux convertis par la douceur mêlée d'autorité à aller à la messe, non-seulement ils n'auraient jamais été catholiques dans le cœur, ni à l'extérieur, mais leurs enfants auraient été aussi huguenots qu'eux; une seule parole des pères et mères étant capable de détruire en un moment le fruit de dix années de couvent ou d'instruction.

Le roi ne pouvait donner une plus grande marque de sa bonté à la ville de Montauban que de lui envoyer le P. de la Rue dans ce mouvement heureux. Il a enlevé les cœurs avec une rapidité étonnante, et a trouvé le secret de gagner la confiance de tous les nouveaux convertis... Dieu n'a pas renfermé ses grâces dans la seule ville de Montauban; il les a répandues dans toute la généralité, où les nouveaux convertis commencent à ouvrir les yeux et à prendre le bon parti. Il y en a plus de quinze mille dans les principales villes qui ont commencé à aller à la messe, et beaucoup qui ont approché des sacrements à Pâques. Il n'y a rien, monsieur, de si nécessaire pour terminer heureusement une affaire aussi importante, que d'établir l'uniformité dans les provinces voisines et dans tout le royaume, afin que nos jeunes plantes ne puissent pas se plaindre que l'on cultive leur terre pendant que l'on néglige celle de leurs voisins. Ce n'est pas une petite affaire ni l'ouvrage d'un jour, mais n'est-on pas bien récompensé quand on travaille pour la gloire de Dieu et pour le succès d'une affaire que le roi a si fort à cœur ?...

Voici le beau passage des *Caractères* où La Bruyère oppose à l'incapacité dédaigneuse des grands, l'intelligente activité de ces plébéiens que Louis XIV se plaisait à élever au maniement des affaires, et dont la haute fortune indignait Saint-Simon.

LES GRANDS.

Les petits se haïssent les uns les autres, lorsqu'ils se nuisent réciproquement. Les grands sont odieux aux petits par le mal qu'ils leur font, et par tout le bien qu'ils ne leur font pas : ils leur sont responsables de leur obscurité, de leur pauvreté et de leur infortune; ou du moins ils leur paraissent tels.

C'est déjà trop d'avoir avec le peuple une même religion et un même Dieu : quel moyen encore de s'appeler Pierre, Jean, Jacques, comme le marchand ou le laboureur ? Evitons d'avoir rien de commun avec la multitude; affectons au contraire toutes les distinctions qui nous en séparent; qu'elle s'approprie les douze apôtres, leurs disciples, les premiers martyrs (telles gens, tels patrons); qu'elle voie avec plaisir revenir toutes les années ce jour particulier que chacun célèbre comme sa fête. Pour nous autres grands, ayons recours aux noms profanes; faisons-nous baptiser sous ceux d'Annibal, de César et de Pompée[1], c'étaient de grands hommes; sous celui de Lucrèce, c'était une illustre Romaine; sous ceux de Renaud, de Roger, d'Olivier et de Tancrède, c'étaient des paladins, et le roman n'a point de héros plus merveilleux; sous ceux d'Hector, d'Achille, d'Hercule, tous demi-dieux; sous ceux même de Phébus et de Diane : et qui nous empêchera de nous faire nommer Jupiter ou Mercure, ou Vénus, ou Adonis ?

Pendant que les grands négligent de rien connaître, je ne dis pas seulement aux intérêts

(1) Il désigne plusieurs grands seigneurs qui portaient ces noms, comme César de Vendôme, Annibal d'Estrées, Hercule de Rohan, Achille de Harley, Phébus de Foix, etc.

des princes et aux affaires publiques, mais à leurs propres affaires; qu'ils ignorent l'économie et la science d'un père de famille, et qu'ils se louent eux-mêmes de cette ignorance; et qu'ils se laissent appauvrir et maîtriser par des intendants; qu'ils se contentent d'être gourmets ou coteaux, d'aller chez Thaïs ou chez Phryné, de parler de la meute et de la vieille meute, de dire combien il y a de postes de Paris à Besançon, ou à Philisbourg; des citoyens[1] s'instruisent du dedans et du dehors d'un royaume, étudient le gouvernement, deviennent fins et politiques, savent le fort et le faible de tout un Etat, songent à se mieux placer, se placent, s'élèvent, deviennent puissants, soulagent le prince d'une partie des soins publics. Les grands qui les dédaignaient les révèrent; heureux s'ils deviennent leurs gendres.

Si je compare ensemble les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple, ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal; un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux : l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles; l'autre y joint les pernicieuses : là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise; ici se cache une séve maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse : le peuple n'a guère d'esprit; et les grands n'ont point d'âme : celui-là a un bon fond et n'a point de dehors; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter? je ne balance pas, je veux être peuple.

Il n'est pas inutile de rapprocher de ce passage les paroles bien différentes et singulièrement hautaines échappées à Massillon dans le *Sermon sur l'humanité des grands envers le peuple.*

FRAGMENT DE MASSILLON.

On peut dire que la fierté, qui est d'ordinaire le vice des grands, ne devrait être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paraîtrait bien plus pardonnable à ceux qui naissent pour ainsi dire dans la boue, de s'enfler, de se hausser et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands. Ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion, que la nature a été injuste de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite. Plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place : aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

(1) Les ministres roturiers.

L'amnistie que Charles II, rappelé par la nation anglaise, accorda aux partisans de Cromwell et aux auteurs de la révolution, excepta expressément ceux qui avaient pris une part active à la mort de Charles Ier. De là une suite de procès et d'exécutions sanglantes[1] où se produisirent dans toute leur force, par la bouche des accusés, les sentiments d'indépendance religieuse et politique qui avaient fait la révolution et qui devaient, pour la mener à son terme, renverser une seconde fois les Stuarts.

MORT D'HARRISON.

Le matin, samedi 15 octobre 1660, jour de l'exécution, le shérif vint dire à Harrison que dans une demi-heure il fallait marcher au supplice. Il répondit qu'il était prêt; cependant on lui laissa plus de temps. Il dit à ses amis « que ce jour il allait faire un grand ouvrage, mais qu'il se rassurait en songeant qu'il allait souffrir pour Jéhovah, le dieu des armées. » Il se sépara de sa femme et de ses amis d'un air aussi serein que lorsqu'il partait pour quelque voyage ou pour faire quelque service en vue de Dieu. Il dit à sa femme qu'il ne lui laissait que sa Bible; mais qu'il était persuadé que le Seigneur réparerait toutes ses pertes en temps et lieu; qu'il désirait que ceux qui avaient eu de l'attachement pour lui le lui témoignassent encore par l'amitié qu'ils témoigneraient à sa chère moitié.

Lorsque le geôlier fut venu lui dire de la part du shérif qu'il était temps de partir, il se leva, puis descendit les degrés d'un air riant. Ayant paru plus tôt qu'on ne l'attendait, une porte par laquelle il devait passer n'était pas encore ouverte, et il demeura dans une salle jusqu'à ce qu'on eût trouvé le porte-clefs. Là, une femme le prit par la main et lui dit : « Béni soit le Seigneur Dieu des armées qui vous a élu, et qui vous a donné la force de porter témoignage de lui! Que le Dieu de toute grâce et de toute paix soit avec vous, et qu'il y reste jusqu'à la mort, afin que vous puissiez acquérir une couronne immortelle! » Les officiers repoussèrent cette femme. « Ne la maltraitez pas, leur dit Harrison, elle parle le langage de l'Ecriture. » Arrivé au lieu où étaient les prisonniers ordinaires, il leur fit une exhortation et leur donna quelque argent. On le conduisit ensuite sur la plate-forme de Newgate, d'où il put voir la plus grande partie de la ville, et il dit : « La terre et tout ce qu'elle enserre appartient au Seigneur; rien ne peut se soustraire à ses regards. » Lorqu'il eut des-

(1) *Procès et meurtre de Charles Ier, roi d'Angleterre, et des vingt-neuf régicides mis en justice après la restauration de Charles II*, traduit de l'anglais; Paris, 1816.

cendu les degrés, on vint pour le lier par-dessous les bras. Il prit la corde en disant : « Mes amis, rendez témoignage de ce que Dieu m'a donné la force de recevoir ceci avec reconnaissance ; » et il aida le sergent à faire cet office. Un ami éploré s'étant approché pour prendre congé de lui : « Ne me détournez pas, lui dit-il, je vais me mettre à l'œuvre pour mon maître. » Il tint ensuite plusieurs autres discours de ce genre. Parvenu près du traîneau, il dit : « Comment dois-je me placer, car je ne le sais pas ? » Et il ajouta : « Toutes les voies du Seigneur sont bonnes. » Tout le long du chemin il tint les yeux et les mains élevés vers le ciel. Il s'écriait : « Je vais mourir pour la cause la plus glorieuse qui soit au monde ! » Quelqu'un lui dit par dérision : « Eh bien ! où en est la bonne vieille cause ? » Il porta la main sur son cœur et répondit : « Elle est ici, et je vais la sceller de tout mon sang. » Parvenu à la vue de la potence, il témoigna la joie la plus vive. Son domestique lui demanda comment il se trouvait, et il répondit que jamais il ne s'était mieux trouvé. « Voilà une couronne de gloire préparée pour vous, » reprit le domestique. « Oh oui ! répliqua-t-il, je la vois. » Lorsqu'on lui fit quitter le traîneau, l'exécuteur le pria de lui pardonner. « Je te pardonne de tout mon cœur et te souhaite toutes sortes de prospérités, » lui répondit-il. Quelques instants après il lui dit : « Tu agis par ignorance, le Seigneur ne t'en fera pas un crime ; » et il lui donna tout l'argent qui lui restait. Ensuite il serra son domestique entre ses bras et il s'en sépara ; puis il monta l'échelle avec la plus grande fermeté. Là il prononça le discours suivant :

« Messieurs,

« Je ne m'attendais pas à vous parler ; mais puisqu'on vient de commander de faire silence, je vous dirai quelque chose de l'ouvrage que Dieu a entrepris de nos jours.

« Plusieurs d'entre vous ont dû remarquer que, dans ces dernières années, le doigt du Seigneur s'est fait sentir parmi nous en tirant son peuple des mains de ses oppresseurs, et en amenant aux pieds de la justice ceux qui étaient coupables d'avoir fait répandre le sang précieux des plus chers serviteurs de Dieu. La chose a été démontrée par des témoignages sans nombre ; et plusieurs de nos ennemis, qui n'étaient point des hommes de peu d'importance, ont été forcés de reconnaître que le Seigneur était avec nous ; je n'ai donc rien à vous dire sur la justice de cette cause. Je bénis Dieu de toute mon âme de m'avoir jugé digne de servir d'instrument dans une si glorieuse entreprise ; et quoique je sois accusé de meurtre, je puis vous assurer que ma conscience a toujours été pure. Je n'ai jamais agi méchamment envers qui que ce fût, et je n'ai combattu que ceux que j'ai jugés ennemis de Dieu et de son peuple.... Mon unique objet, dans toutes mes actions, a été la gloire de Dieu, le bonheur de son peuple et la prospérité de toute la république. »

Comme Harrison s'aperçut alors que le peuple le voyait trembler de tous ses membres, il dit :

« Quelques ricanements que j'entends me font juger qu'on se persuade, à cause du tremblement que j'éprouve aux genoux et aux mains, que je crains la mort ; mais il n'en est rien : ce sont les blessures que j'ai reçues et le sang que j'ai perdu à la guerre qui me causent cet affaiblissement de nerfs ; je l'ai depuis douze ans. Gloire en soit à Dieu, il m'a élevé au-dessus de la crainte de la mort ! Je n'estime point cette vie, car je vais me réunir à mon père, et je suis assuré d'en trouver une meilleure près de lui....

« Messieurs, n'oubliez pas, poursuivit-il, que c'est pour avoir agi dans cette cause, que Dieu a soutenue par de merveilleuses victoires, que j'ai été amené ici pour y souffrir la mort. Si j'avais dix mille vies, je les sacrifierais avec joie pour un pareil sujet.

« Eh ! qui suis-je, pauvre ver de terre, pour que j'aie été jugé digne de mourir pour l'amour de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ ! J'ai plusieurs fois exposé ma vie pour lui ; mais je ne l'ai jamais fait avec autant de joie qu'à présent. Ce n'est point la force qui m'arrache la vie, c'est volontairement que je la perds. Si j'avais voulu prendre la fuite, j'en aurais trouvé plus d'une fois l'occasion ; mais ayant servi un Dieu si glorieux et si grand, je n'ai pas voulu me détourner un instant du droit chemin. Cependant, on ne craint pas d'injurier cette cause ; mais je crois qu'avant qu'il se soit écoulé beaucoup de temps, le Seigneur fera connaître qu'il y a plus mis la main que les hommes ne le supposent généralement....

« .... Ah ! j'ai servi un bon maître qui m'a toujours soutenu, qui m'a conduit à travers mille difficultés, mille épreuves et mille tentations ; qui est toujours venu à mon aide dans les temps de confusion ; qui, plus d'une fois, m'a servi de bouclier en un jour de combat. Par son secours, j'ai escaladé des remparts et percé des bataillons, et il va rendre cette mort douce et facile pour moi. Maintenant, ô Seigneur Jésus, je remets mon âme entre tes mains ! »

La potence avait été dressée dans *Charing-Cross*, et Harrison fut pendu, la face tournée vers la salle des banquets du palais de White-Hall, c'est-à-dire vers le lieu où Charles Ier avait été exécuté. Etant à demi mort, le patient fut jeté à terre par le bourreau qui exécuta le reste de la sentence. La tête fut coupée, le corps mis en quartiers, et le tout fut placé sur la claie qui avait amené le criminel. On exposa ensuite la tête, au bout d'une pique, au haut de l'extrémité sud-est de *Westminster-Hall*, en regardant du côté de Londres ; et les

membres furent placés sur quelques-unes des portes de la Cité.

Voici la relation de la mort de Cook, qui, en qualité de *solicitor général*, avait requis la condamnation de Charles Ier. Cook, comme la plupart des accusés, défendit jusqu'au bout sa vie par toutes les subtilités que pouvait fournir une connaissance approfondie des lois. Mais l'arrêt, une fois prononcé, était accepté et subi avec une fermeté singulière, et ceux qui semblaient si fort tenir à la vie montraient qu'ils étaient depuis longtemps préparés à la mort. Les deux passages suivants sont un curieux exemple de ce contraste.

JOHN COOK.

Le Clerc. John Cook, lève la main. Qu'as-tu à dire pour que sentence de mort ne soit pas portée contre toi conformément à la loi ?

Cook. J'ai quelque chose à dire en matière de droit : 1° l'acte d'accusation ne contient pas la preuve que le John Cook qui s'y trouve mentionné, soit le même que le John Cook nommé dans l'acte d'abolition, et que je sois le John Cook désigné dans l'un et dans l'autre.

Le lord premier juge. Cela ne peut vous être d'aucune utilité au cas présent. Vous avez reconnu l'identité, et plaidé sous le nom de John Cook.

Cook. 2° Que les preuves (*overt acts*) doivent être spécialement exprimées dans l'acte d'accusation.

Le lord premier juge. Cela ne peut être allégué en arrêt de jugement. Les jurés vous ont, conformément au statut de la vingt-cinquième année du règne d'Edouard III, reconnu coupable d'avoir imaginé et médité la mort du roi ; et cela ne peut vous être d'aucun secours.

Cook. 3° Je dis que j'ai agi en qualité.

Le lord premier juge. Cela a déjà été rejeté. Nous vous avons exprimé notre opinion. L'état de jurisconsulte ne peut faire excuser la trahison. Ce moyen a été repoussé, et nous le repoussons encore.

Cook. Je suppose que ce qui restait de la Chambre des Communes pouvait déclarer s'il y avait force ou non.

Le lord premier juge. Tout cela a été rejeté.

Cook. Alors je n'ai plus rien à dire.

Il demanda plusieurs fois si le shérif était arrivé. On lui répondit que non. « Qui arrête les roues de son char ? » dit-il. « Pourquoi s'avance-t-il si lentement ? Je suis prêt, Dieu soit béni, je n'ai plus qu'à mourir ! » On lui annonça enfin que le shérif était arrivé, et il se mit en marche à l'instant. Sa femme le suivant, lui saisit le bras, et il lui dit : « Ah ! ne m'empêche pas de me rendre vers Jésus-Christ. » Prenant ensuite, d'un air serein, congé de tous ses amis, il s'achemina vers le traîneau qui devait le transporter et sur lequel on avait fixé la tête d'Harrison, la face tournée de son côté. Malgré cet horrible spectacle, il traversa la ville d'un air joyeux, et parvenu au lieu de l'exécution, il descendit du traîneau en disant : « C'est le char le plus doux dans lequel je sois allé de ma vie. » Etant monté sur l'échelle, et la corde lui ayant été passée autour du cou, il dit : « Béni soit le nom du Seigneur, qui veut que je sois lié pour l'amour de Jésus-Christ ! » Il récita ensuite une prière, et adressant la parole au public, il dit :

« *M. le shérif et messieurs,*

« Le spectacle le plus admirable qu'on ait vu dans le monde a été celui de Notre-Seigneur attaché sur la croix ; et le plus beau qui puisse être offert aujourd'hui est celui d'une misérable créature qui va mourir pour Jésus-Christ. . . . . .

.... « Quant à ma profession de foi, je suis congréganiste, j'en conviens, je suis pour la liberté de conscience, et pour tous ceux qui sont humbles devant le Seigneur. J'avoue que je ne suis pas convaincu d'avoir erré à l'égard de ce dont j'ai été accusé. Je n'ai pas compris non plus la cour, lorsqu'elle a dit que si les lords et les Communes avaient traduit le roi à la barre, ils eussent été coupables de trahison, quand même ils lui auraient ensuite rendu l'autorité.

« J'ai désiré n'avoir jamais à me repentir de ce que je ferais ; j'ai désiré soutenir la cause de Dieu et du Christ. Je suis ici pour porter témoignage en leur honneur, et autant que je me connais moi-même, je puis l'avouer librement. »

Là le shérif interrompit de nouveau le patient, et lui dit de ne pas se servir de pareilles expressions.

Cook lui répondit que ce n'était pas la coutume en Angleterre, ni même parmi les Turcs et les Barbaresques, d'insulter un homme qu'on allait faire mourir. Ayant repris son discours, il dit : « Que le Seigneur préserve l'Angleterre du papisme et de la profanation, et que l'antechrist ne s'introduise pas dans ce pays ! voilà tout le mal que je lui souhaite. . . . . »

.... Le patient ayant achevé sa prière, la sentence fut exécutée.

La tête de Cook, plantée au bout d'une pique, fut placée sur l'extrémité nord-ouest du palais de Westminster, à la gauche de celle de Harrison, et les membres furent exposés sur quelques-unes des portes de la Cité.

Dans l'admirable tableau que M. Macaulay a tracé du règne de Jacques II, de la révolution de 1688 et de l'état moral de l'Europe à cette époque, il n'a pas oublié de remarquer combien la France de Louis XIV était étrangère à la révolution d'Angleterre, et hors d'état d'en comprendre la suite et le but. L'oraison funèbre de la reine d'Angleterre

montre, sur la révolution de 1640, l'opinion de Bossuet. Ce passage de La Bruyère, sur la révolution de 1688, est plus intéressant encore.

GUILLAUME D'ORANGE.

Un homme dit : Je passerai la mer, je dépouillerai mon père de son patrimoine, je le chasserai, lui, sa femme, son héritier, de ses terres et de ses Etats; et, comme il l'a dit, il l'a fait. Ce qu'il devait appréhender, c'était le ressentiment de plusieurs rois qu'il outrage en la personne d'un seul roi; mais ils tiennent pour lui; ils lui ont presque dit : Passez la mer, dépouillez votre père, montrez à tout l'univers qu'on peut chasser un roi de son royaume, ainsi qu'un petit seigneur de son château, ou un fermier de sa métairie : qu'il n'y ait plus de différence entre de simples particuliers et nous, nous sommes las de ces distinctions : apprenez au monde que ces peuples que Dieu a mis sous nos pieds peuvent nous abandonner, nous trahir, nous livrer, se livrer eux-mêmes à un étranger, et qu'ils ont moins à craindre de nous, que nous d'eux et de leur puissance. Qui pourrait voir des choses si tristes avec des yeux secs et une âme tranquille? Il n'y a point de charges qui n'aient leurs priviléges : il n'y a aucun titulaire qui ne parle, qui ne plaide, qui ne s'agite pour les défendre: la dignité royale seule n'a plus de priviléges, les rois eux-mêmes y ont renoncé. Un seul, toujours bon et magnanime, ouvre ses bras à une famille malheureuse. Tous les autres se liguent comme pour se venger de lui, et de l'appui qu'il donne à une cause qui leur est commune : l'esprit de pique et de jalousie prévaut chez eux à l'intérêt de l'honneur, de la religion, et de leur Etat; est-ce assez? à leur intérêt personnel et domestique : il y va, je ne dis pas de leur élection, mais de leur succession, de leurs droits comme héréditaires: enfin, dans tout, l'homme l'emporte sur le souverain.

Plus loin, La Bruyère attaque de nouveau Guillaume avec la familiarité incisive qui lui est naturelle. Ces deux passages nous montrent encore que La Bruyère ne comprenait pas quels intérêts mettaient du côté de Guillaume les princes catholiques, l'empereur et le pape lui-même, tous menacés par la puissance de Louis XIV et naturellement désireux de voir tomber les Stuarts, vendus au roi de France.

Vous avez surtout un homme pâle et livide qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et que l'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout en combustion; il vient de pêcher en eau trouble une île tout entière; ailleurs, à la vérité, il est battu et poursuivi; mais il se sauve par les marais, et ne veut écouter ni paix ni trêve. Il a montré de bonne heure ce qu'il savait faire, il a mordu le sein de sa nourrice; elle en est morte, la pauvre femme : je m'entends, il suffit. En un mot, il était né sujet, et il ne l'est plus; au contraire, il est le maître, et ceux qu'il a domptés et mis sous le joug vont à la charrue et labourent de bon courage : ils semblent même appréhender, les bonnes gens, de pouvoir se délier un jour et de devenir libres, car ils ont étendu la courroie et allongé le fouet de celui qui les fait marcher; ils n'oublient rien pour accroître leur servitude : ils lui font passer l'eau pour se faire d'autres vassaux et s'acquérir de nouveaux domaines : il s'agit, il est vrai, de prendre son père et sa mère par les épaules, et de les jeter hors de leur maison; et ils l'aident dans une si honnête entreprise.

Les gens de delà l'eau et ceux d'en deçà se cotisent et mettent chacun du leur pour se le rendre à eux tous de jour en jour plus redoutable : les Pictes et les Saxons imposent silence aux Bataves, et ceux-ci aux Pictes et aux Saxons; tous se peuvent vanter d'être ses humbles esclaves, et autant qu'ils le souhaitent. Mais qu'entends-je de certains personnages qui ont des couronnes, je ne dis pas des comtes ou des marquis, dont la terre fourmille, mais des princes et des souverains? Ils viennent trouver cet homme dès qu'il a sifflé, ils se découvrent dès son antichambre, et ils ne parlent que quand on les interroge : sont-ce là ces mêmes princes si pointilleux, si formalistes sur leurs rangs et sur leurs préséances, et qui consument, pour les régler, les mois entiers dans une diète?

Molesworth, ambassadeur d'Angleterre en Danemark sous le règne de Christian V, publia sans nom d'auteur un *Etat du royaume de Danemark en* 1692. Une troisième édition de l'ouvrage anglais fut traduite en français à Amsterdam. Ecrit quatre ans seulement après la révolution de 1688, l'ouvrage de Molesworth est partout inspiré des sentiments qui animaient alors l'Angleterre. Quelques passages suffisent pour nous donner une idée de l'esprit public à cette époque, et de l'orgueil avec lequel on comparait la liberté anglaise aux gouvernements absolus du continent.

FRAGMENTS DE MOLESWORTH.

La perte de la liberté est une maladie de la société et du corps politique, comme la perte de la santé est une maladie du corps humain; et comme il n'y a point de meilleur moyen pour connaître la nature d'une maladie que de la considérer dans divers patients, puisque la même maladie peut avoir des causes différentes, de même on connaît mieux les désordres de la société en jugeant de leur nature par les effets qu'ils ont produits chez nos voisins. Ainsi il semble que les voyages soient aussi nécessaires à tous ceux qui veulent être utiles à leur patrie, que l'est une longue pratique pour faire un habile médecin. Car, quoiqu'on ne puisse

voir que trop souvent, sans sortir de son pays, la misère où sont réduits ceux qui ne jouissent pas de la santé, cependant, grâce à la Providence, on ne saurait savoir par expérience ce que c'est que la perte de la liberté publique sans sortir de ces royaumes. Celui qui voyage dans un climat infecté de cette maladie, et il s'en trouve peu qui ne le soient, voit non-seulement, mais sent en quelque manière les maux qui en résultent par les incommodités qu'il trouve à vivre sur le même pied avec les naturels du pays. Ainsi il goûte bien mieux après son retour l'aise et la liberté dont jouit sa patrie; et il fait un bon usage de cette expérience sans l'avoir achetée trop cher. Mais on ne peut pas passer dans un corps malade comme on peut voyager dans un pays de servitude, et l'on ne peut pas se retirer de l'un et de l'autre avec la même facilité.

Après avoir fait le tableau des impôts du Danemark, Molesworth fait cette réflexion :

Je crois que la relation que je viens de faire des taxes que les sujets de Danemark payent, va donner du dégoût et de l'indignation aux lecteurs anglais; mais ce leur doit être une grande satisfaction de considérer qu'à la faveur de l'heureuse constitution de notre royaume, quoique la nation jouisse de plus d'avantages naturels et acquis que les Danois et qu'elle soit dans l'abondance dix fois plus qu'eux, elle ne paye pas néanmoins, pour la plus nécessaire et la plus juste des guerres, le tiers de ce que payent les sujets de Danemark dans le temps d'une paix profonde. La paix, dit Tacite au livre X des *Annales*, est plus incommode aux esclaves que ne l'est la guerre à ceux qui jouissent de la liberté.

Après avoir dit qu'à l'exemple du roi de France les princes du Nord lèvent plus de troupes qu'ils n'en peuvent entretenir, et que cela les conduit à en faire un honteux commerce, Molesworth ajoute avec une éloquente énergie :

A présent, on vend les troupes comme les moutons ou comme les bœufs, sans qu'elles s'en mettent en peine; car, pourvu que les acheteurs contentent les officiers et qu'ils leur donnent la liberté de piller les gens honnêtes et laborieux qui sont sur leur marché; pourvu qu'on leur accorde de bons quartiers d'hiver, et qu'on leur permette de gagner sur la paye de leur monde, les soldats iront à la boucherie avec aussi peu de sens que des bêtes, parce qu'ils n'ont aucun sentiment d'amour pour l'honneur, pour la patrie, pour la religion, ou pour aucune chose, mais la simple peur d'être pendus en cas qu'ils désertent.

Enfin, voici de quelle réflexion amère il accompagne le témoignage qu'il est contraint de rendre à la bonne police des gouvernements absolus :

Il n'y a en Danemark ni rogneurs de monnaie, ni faux monnayeurs, ni voleurs de grand chemin, ni perceurs de maisons; commodité du gouvernement absolu que j'ai aussi remarquée en France, nonobstant les maux infinis dont est ordinairement suivi le gouvernement despotique; ce qui vient peut-être de ce que ces princes étant maîtres absolus de la bourse de leurs sujets, en ont plus de soin que de la leur propre, et mettent ainsi si bon ordre aux choses, que personne ne peut piller ou tromper leurs peuples; et cela dans la même vue qu'on tue la vermine dans les colombiers, c'est-à-dire pour en retirer plus de profit.

Saint-Simon a laissé, du czar Pierre le Grand, un des meilleurs portraits qu'il ait jamais tracés. Il a raconté jour par jour les occupations du czar pendant son voyage en France. Nous ne détachons de cet intéressant journal que sa visite à Madame de Maintenon.

PIERRE LE GRAND A PARIS.

Ce monarque se fit admirer par son extrême curiosité toujours tendante à ses vues de gouvernement, de commerce, d'instruction, de police; et cette curiosité atteignit à tout et ne dédaigna rien dont les moindres traits avaient une utilité suivie, marquée, savante, qui n'estima que ce qui méritait de l'être, en qui brilla l'intelligence, la justesse, la vive appréhension de son esprit. Tout montrait en lui la vaste étendue de ses lumières, et quelque chose de continuellement conséquent. Il allia d'une manière tout à fait surprenante la majesté la plus haute, la plus fière, la plus délicate, la plus soutenue, en même temps la moins embarrassante quand il l'avait établie dans toute sa sûreté avec une politesse qui la sentait, et toujours et avec tous, et en maître partout, mais qui avait ses degrés suivant les personnes. Il avait une sorte de familiarité qui venait de liberté; mais il n'était pas exempt d'une forte empreinte de cette ancienne barbarie de son pays qui rendait toutes ses manières promptes, même précipitées, ses volontés incertaines, sans vouloir être contraint ni contredit sur pas une. Sa table, souvent peu décente, beaucoup moins ce qui la suivait, souvent aussi avec un découvert d'audace et d'un roi partout chez soi, ce qu'il se proposait de voir ou de faire toujours dans l'entière indépendance des moyens qu'il fallait forcer à son plaisir et à son mot. Le désir de voir à son aise, l'importunité d'être en spectacle, l'habitude d'une liberté au-dessus de tout, lui faisaient souvent préférer les carrosses de louage, les fiacres même, le premier carrosse qu'il trouvait sous sa

main de gens qui étaient chez lui, et qu'il ne connaissait pas. Il sautait dedans et se faisait mener par la ville ou dehors. Cette aventure arriva à madame de Mattignon, qui était allée là bayer, dont il mena le carrosse à Boulogne et dans d'autres lieux de campagne, qui fut bien étonnée de se trouver à pied. Alors c'était au maréchal de Tessé et à sa suite, dont il s'échappait ainsi, à courir après, quelquefois sans le pouvoir trouver.

C'était un fort grand homme, très-bien fait, assez maigre, le visage assez de forme ronde; un grand front, de beaux sourcils, le nez assez court sans rien de trop, gros par le bout; les lèvres assez grosses, le teint rougeâtre et brun, de beaux yeux noirs, grands, vifs, perçants, bien fendus; le regard majestueux et gracieux quand il y prenait garde, sinon sévère et farouche, avec un tic qui ne revenait pas souvent, mais qui lui démontait les yeux et toute la physionomie, et qui donnait de la frayeur. Cela durait un moment avec un regard égaré et terrible, et se remettait aussitôt. Tout son air marquait son esprit, sa réflexion et sa grandeur, et ne manquait pas d'une certaine grâce. Il ne portait qu'un col de toile, une perruque ronde brune, comme sans poudre, qui ne touchait pas ses épaules, un habit brun juste au corps, uni, à boutons d'or, veste, culotte, bas, point de gants ni de manchettes, l'étoile de son ordre sur son habit et le cordon par-dessous, son habit souvent déboutonné tout à fait, son chapeau sur une table et jamais sur sa tête, même dehors. Dans cette simplicité, quelque mal voituré et accompagné qu'il pût être, on ne s'y pouvait méprendre, à l'air de grandeur qui lui était naturel.

Ce qu'il buvait et mangeait en deux repas réglés est inconcevable, sans compter ce qu'il avalait de bière, de limonade et d'autres sortes de boissons entre les repas; toute sa suite encore davantage; une bouteille ou deux de bière, autant et quelquefois davantage de vin, des vins de liqueur après; à la fin du repas, des eaux-de-vie préparées, chopine et quelquefois pinte. C'était à peu près l'ordinaire de chaque repas. Sa suite à sa table en avalait davantage, et ils mangeaient tous à l'avenant à onze heures du matin et à huit heures du soir. Quand la mesure n'était pas plus forte, il n'y paraissait pas. Il y avait un prêtre aumônier qui mangeait à la table du czar, plus fort de moitié que pas un, dont le czar, qui l'aimait, s'amusait beaucoup.

—

... Vendredi, 11 juin, il fut de Versailles à Saint-Cyr, où il vit toute la maison et les demoiselles dans leurs classes : il y fut reçu comme le roi. Il voulut voir aussi madame de Maintenon, qui, dans l'apparence de cette curiosité, s'était mise au lit, ses rideaux fermés, hors un qui ne l'était qu'à demi. Le czar entra dans sa chambre, alla ouvrir les rideaux des fenêtres en arrivant, puis tout de suite ceux du lit, regarda bien madame de Maintenon tout à son aise, ne lui dit pas un mot, ni elle à lui, et sans lui faire aucune sorte de révérence, s'en alla. Je sus qu'elle en avait été fort étonnée, et encore plus mortifiée; mais le feu roi n'était plus.

Pierre le Grand à Paris ressemble peu au véritable Pierre que connaissaient les Russes et qui les poussait avec une violence sauvage vers la civilisation. Peter-Henry Bruce, officier anglais au service du czar, le montre sous son aspect naturel et au milieu de ses luttes accoutumées, lorsqu'il raconte[1] la mort du fils du czar et de ses complices.

MORT D'ALEXIS.

Le boyard Abraham Lapoukin, frère de la tzarine et oncle d'Alexis, Alexandre Kikin, premier commissaire de l'amirauté, ci-devant favori du tzar, l'évêque de Rostof, et Poustinoï, confesseur et trésorier de la tzarine, furent tous jugés et condamnés; Glebof empalé vif, et les autres roués. On avait construit pour ces exécutions un échafaud très-élevé devant le palais; le corps de Glebof empalé fut placé au milieu, et les têtes des quatre autres aux quatre coins. Un grand nombre de compagnons de débauche du tzaréwitz, parmi lesquels étaient cinquante prêtres et moines, furent en même temps décapités sur des troncs d'arbres disposés à cet effet....

Les exécutions et les punitions en grand nombre qui suivirent les recherches que l'on fit à Moscou, firent croire à beaucoup de gens que tout était fini; mais de nouvelles découvertes firent connaître que le prince n'avait point dit la vérité dans la dénonciation de tous les conjurés. Le tzar, voyant croître chaque jour le nombre des auteurs d'une conjuration si compliquée, crut absolument nécessaire de faire au prince son procès dans toutes les formes. Pour cet effet, il signifia à toute la noblesse et au clergé, aux principaux officiers de terre et de mer, aux gouverneurs des provinces, et autres différents ordres, de s'assembler pour interroger et juger le prince. Le procès commença le 25 juin et finit au 6 de juillet, où la cour souveraine, d'une voix unanime, porta sentence de mort contre le prince, laissant au tzar le choix du genre de supplice. Le tzaréwitz comparut devant la cour; on lui lut la sentence, et il fut reconduit en prison dans le château.

Le jour suivant, Sa Majesté, accompagnée de tous les sénateurs et évêques, avec plusieurs autres personnes de marque, se rendit au château et entra dans l'appartement qui servait de prison au tzaréwitz. Peu de temps après, le maréchal Weide sortit et m'ordonna d'aller chez M. Bear, droguiste, dont la boutique était

(1) M. le comte de Ségur, dans son intéressante *Histoire de Russie et de Pierre le Grand*, a cité ce curieux passage.

près, et de lui dire de faire la *potion forte* (*strong potion*) qu'il avait commandée lui-même, vu que le prince était très-mal. En apprenant l'objet de mon message, M. Bear devint pâle; la frayeur le saisit. Son état de trouble me surprit au point que je lui demandai quel en était le sujet; mais il ne put me répondre. Sur ces entrefaites, le maréchal arrive dans le même désordre que le droguiste, lui disant qu'il aurait dû être plus expéditif, vu que le prince était dans un accès d'apoplexie. Aussitôt le droguiste lui donna une coupe d'argent avec son couvercle : le maréchal la porta lui-même dans l'appartement du prince, chancelant à chaque pas comme un homme pris de boisson. Une demi-heure après, le tzar, avec toute sa suite, se retira avec la contenance la plus triste. Sur-le-champ, le maréchal m'ordonna de rester dans l'appartetement du prince, et en cas de quelque accident, de l'en informer immédiatement. J'y trouvai deux médecins et deux chirurgiens de quartier, avec lesquels je dînai de ce qui avait été servi pour le repas du prince; l'officier de garde était avec nous. On ne tarda pas à appeler les médecins pour aller auprès du prince, qui tombait de convulsions en convulsions. Il expira vers les cinq heures après midi. J'allai directement en informer le maréchal, qui sortit à l'instant pour en donner avis à Sa Majesté, qui lui ordonna de faire embaumer le corps du prince. Le cadavre fut mis dans un cercueil, que l'on couvrit d'un velours noir, sur lequel on étendit un drap richement brodé en or. On le transporta du château à l'église de la Sainte-Trinité, où il demeura jusqu'à onze heures du soir. Il fut reporté au château et déposé dans le caveau royal, auprès de la tombe de la princesse son épouse. Le tzar, avec la tzarine et les principaux de la noblesse, assistèrent solennellement à cette cérémonie. On a varié sur le récit des circonstances de la mort du tzaréwitz. On répandit dans le public qu'à la lecture qui lui fut faite de sa sentence de mort, la frayeur le fit tomber en apoplexie, et qu'il en mourut. Très-peu de personnes ajoutèrent foi à cette mort naturelle; mais il était dangereux de dire ce que l'on en pensait. Les ministres de l'empereur et des États de Hollande furent exilés de la cour pour avoir parlé trop librement à cette occasion; mais ils ne tardèrent pas à être rappelés.

Le nouveau monde offrait à l'Europe un grand spectacle lorsque les Etats-Unis, jouissant de leur indépendance récente, préludaient à leur prochaine grandeur. Washington put voir, avant de mourir, les heureux fruits de la liberté qu'il avait assurée à son pays.

FRAGMENTS DE WASHINGTON.

Ce pays me semble être sur la voie d'un progrès rapide; l'industrie et la frugalité y deviennent plus répandues qu'elles ne l'ont été jusqu'ici. La tranquillité règne parmi le peuple, et ses dispositions envers le gouvernement promettent la durée de cette paix. On commence à sentir l'heureux effet de lois égales pour tous et d'une égale protection. Le fermier trouve les marchés ouverts à ses produits, et le marchand est sûr de ses payements. L'expérience de chaque jour semble affermir le gouvernement des Etats-Unis et le rendre plus populaire. Une soumission empressée à ses lois met en lumière la confiance que le peuple a dans ses représentants et dans les vues supérieures et honnêtes des hommes qu'il a chargés du gouvernement.

L'adieu qu'il adresse à ses concitoyens, en se décidant à la retraite, exprime d'une manière noble et touchante les mêmes sentiments.

En vous offrant les conseils d'un ami ancien et dévoué, je n'ose pas espérer qu'ils fassent sur vous une impression aussi forte et aussi durable que je le voudrais, qu'ils suffisent pour arrêter le courant ordinaire des passions humaines, pour empêcher notre nation de suivre la voie qui jusqu'ici a été tracée à toutes les nations du monde. Mais si je puis seulement me flatter qu'ils puissent produire quelque bien dans quelque occasion favorable, modérer de temps à autre l'emportement de l'esprit de parti, signaler les dangers de l'intrigue étrangère, vous prémunir contre les impostures du faux patriotisme, cet espoir sera une ample récompense pour cette sollicitude qui m'attache à votre bonne fortune et qui me les a dictés. Bien qu'en repassant les événements de mon administration je n'aie pas conscience d'avoir commis une faute volontaire, je connais cependant trop bien mes défauts pour ne pas penser que j'ai probablement commis beaucoup de fautes. Quoi qu'il en soit, je prie avec ferveur le Très-Haut d'écarter ou d'adoucir les maux qui pourraient naître de mes erreurs. J'emporterai d'ailleurs avec moi l'espoir que ma patrie ne cessera jamais de les considérer avec indulgence, et que quarante-cinq ans de ma vie, dévoués à son service avec zèle et intégrité, feront tomber dans l'oubli les fautes de mon inhabileté, comme moi-même je serai bientôt entraîné vers la demeure du repos suprême.

M'appuyant pour cela, comme pour tout le reste, sur la bonté de ma patrie, et échauffé pour elle d'un amour ardent, naturel à l'homme qui la considère comme le lieu de sa naissance et de celle de ses ancêtres pendant plusieurs générations, je jouis d'avance de cette retraite, où j'entrevois le plaisir inestimable et sans mélange de sentir, au milieu de mes concitoyens, l'influence bienfaisante de bonnes lois maintenues par un gouvernement libre, objet favori de mon cœur, heureuse récompense; je l'espère, des soucis, des labeurs et des dangers que nous avons connus ensemble.

LIVRE SEIZIÈME.

UNE SCÈNE DE DON JUAN. — FRAGMENT DE FÉNELON. — UN LIT DE JUSTICE. — EXTRAITS DE L'ORDONNANCE DE 1670. — DÉCLARATION DE 1724. — ÉDIT SUR LES DUELS. — EXTRAITS DU CODE DES SEIGNEURS. — L'AVENUE DE CHARNACÉ. — DU DROIT DE CHASSE. — UN FIEF TOMBÉ EN ROTURE. — LE PAYSAN.

Le déréglement de la régence succédant, sans transition apparente, à cette piété de Louis XIV et de madame de Maintenon qui s'imposait à une cour docile, aurait de quoi surprendre si l'on ne savait que rien n'est plus voisin de l'impiété que l'hypocrisie. Le *Don Juan* de Molière, pour arriver à la perfection du mal, n'a plus qu'à couronner par l'hypocrisie une vie d'impiété. La cour, affranchie par la mort de Louis XIV, ressemble à don Juan qui n'a plus besoin de « ménager son père. »

UNE SCÈNE DE DON JUAN.

Don Juan, Sganarelle.

SGANARELLE.

Ah ! monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendais cela ; et voilà, grâce au ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN.

La peste le benêt !

SGANARELLE.

Comment, le benêt ?

DON JUAN.

Quoi ! tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE.

Quoi ! Ce n'est pas.... Vous ne.... Votre.... (*A part.*) O quel homme ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN.

Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE.

Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

DON JUAN.

Il y a bien quelque chose là-dedans que je ne comprends pas ; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme ; et si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE.

Quoi ! toujours libertin et débauché, vous voulez cependant vous ériger en homme de bien ?

DON JUAN.

Et pourquoi non ? Il y en a tant d'autres comme moi qui se mêlent de ce métier et qui se servent du même masque pour abuser le monde !

SGANARELLE, à part.

Ah ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN.

Il n'y a plus de honte maintenant à cela ; l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer. Aujourd'hui la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée, et, quoiqu'on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement ; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui de sa main ferme la bouche à tout le monde et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un se les attire tous sur les bras ; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connaît pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres : ils donnent bonnement dans le panneau des grimaciers et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde ? On a beau savoir leurs intrigues et les connaître pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens,

et quelque baissement de tête, un soupir mortifié et deux roulements d'yeux, rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes, mais j'aurai soin de me cacher et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai sans me remuer prendre mes intérêts à toute ma cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du ciel; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets qui, sans connaissance de cause, crieront en public après eux, qui les accableront d'injures et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle.

Voici le beau passage du *Sermon pour la fête de l'Epiphanie* où Fénelon semble prédire les attaques du XVIIIe siècle contre l'Eglise, et en montre la source dans l'Angleterre, qui comptait déjà de célèbres incrédules.

FRAGMENT DE FÉNELON.

Une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée emporte les esprits. Le Nord ne cesse d'enfanter des monstres d'erreur; parmi ces ruines de l'ancienne foi, tout tombe, tout tombe comme par morceaux; le reste des nations chrétiennes en sent le contre-coup; on voit les mystères de Jésus-Christ ébranlés jusqu'aux fondements. Des hommes profanes et téméraires ont franchi les bornes et ont appris à douter de tout. C'est ce que nous entendons tous les jours; un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours : l'instruction augmente et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile si l'impiété l'osait. Mais elle tremble sous Louis, et comme Salomon, il la dissipe de son regard. Cependant, de tous les vices, on ne craint plus que le scandale; que dis-je! le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique intimidée, n'est pas muette. Elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les pharisiens. En même temps, l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir le droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline. Le déréglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme. Dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Evangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? Le jour de la ruine approche et les temps se hâtent d'arriver; mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu.

Le *Journal d'Olivier d'Ormesson*, que M. Chéruel a fait en partie connaître dans son intéressante étude sur *l'Administration de Louis XIV*, est une source précieuse de renseignements sur le règne de Louis XIV et sur les abus de l'ancien gouvernement de la France. L'histoire de Fargues, condamné et pendu pour rébellion, six ans après une amnistie expresse et nominale, est un frappant exemple de ce qu'était alors l'administration de la justice. Le roi, qui pouvait d'ailleurs nommer, pour juger un accusé, une commission judiciaire, se contentait parfois de remplacer par un juge dévoué celui dont on craignait les scrupules. Courtin, intendant de Picardie, est tout à coup remplacé par Machault, intendant de Champagne : « L'affaire de Fargues est l'occasion de ce changement, écrit d'Ormesson, car M. de Machault va pour le juger souverainement, et M. Courtin l'avait refusé. » Voici le récit que fait d'Ormesson d'un de ces lits de justice qui étouffaient, sans grand effort, les velléités d'opposition du parlement sur l'enregistrement des édits du roi.

UN LIT DE JUSTICE.

Le mardy 22 décembre (1665), à sept heures du matin, je fus chés M. le chancelier, en robe de satin, ayant esté mandé pour l'accompagner au parlement; c'est la première fois, depuis vingt ans que je suis maistre des requestes. Nous le suivismes au palais, où il fut receu soubs l'arcade du milieu de la grande salle par deux conseillers de la grande chambre, et il les attendit; c'estoient MM. Mesnardeau et de Refuge. Estant entrés dans le parquet de la grande chambre, M. le chancelier se mit au-dessus de M. le premier président, et l'on apporta deux bancs pour MM. du conseil, et y estoient assis sur le premier banc MM. d'Estampes, de Vertamont, Bercy, Foullé, Villarsc[1],

(1) On ne peut lire que ce mot; mais je pense qu'il s'agit de *Villarceaux*, et que la fin du mot a été enlevée. (*Note de M. Chéruel.*)

La Marguerie, Boucherat; sur le deuxième banc estoient d'Ormesson, du Tremblay, Voisin, Rebours, Besnard, Chamillard, Hautman, Potel et Poncet le père, venu le dernier. J'estois fort près des presidents de la cour, qui me firent beaucoup d'amitié. Sur le banc des presidents estoient MM. le chancelier, le premier president, de Longueil, de Mesmes, Lecoigneux, Bailleul, Molé et Nesmond. La reyne et Madame monterent dans la lanterne du costé de la cheminée; mademoiselle de la Valliere demeura soubs cette lanterne avec quelques autres damoiselles. Dans la lanterne du costé du greffe estoient le cardinal Ursini, l'ambassadeur d'Espagne et autres ambassadeurs.

Le roy estant à la Sainte-Chapelle, les quatre anciens présidents et les six anciens conseillers furent le recevoir. Sa Majesté entra, les tambours et les trompettes sonant jusques dans la grande chambre, à l'ordinaire. Il estoit accompagné de M. le duc d'Anguien seulement. S'estant assis sur son trosne, M. de Bouillon, grand-chambellan, s'assit à ses pieds; M. Seguier, prevost de Paris, avec son baston blanc, sur le premier pas; MM. de Villequier en quartier et Charost pere, capitaines des gardes, assis aux pieds des ducs et pairs ecclésiastiques de Laon et de Langres; M. le duc d'Anguien assis à la droicte, et au dessoubs, MM. les ducs de Luines, de Chaulnes, de Rets, de Richelieu, Mazarin, de Grandmont, de Villeroy, d'Estrée et autres que je ne pus veoir, estant au second rang derriere.

Chacun assis et couvert, le roy, ostant son chappeau, dict : « Messieurs, M. le chancelier vous fera sçavoir mes volontés. » Alors M. le chancelier, qui s'estoit assis au coin dans la chaire ordinaire, se leva pour aller au roy recevoir son ordre, et montant sur le dernier degré, il fit un faux pas, et sans le secours de M. de Villequier, qui le retint, et de M. Sainctot, maistre des ceremonies, qui le soustint par derriere, il tomboit de hault en bas et eut faict une lourde cheute. S'estant mis à genoux devant le roy et ayant retourné en sa place, et de là encore ayant salüé le roy, il prononça sa harangue d'une voix tremblante, à son ordinaire, parla contre les financiers et ceux qui avoient eu l'administration des finances, et sans parler des declarations, il finit fort promptement, en sorte qu'on creut qu'il s'estoit brouillé. Ainsi sa harangue fut courte et mauvaise.

M. le premier président s'estant ensuite levé avec tous les presidents et salüé le roi fort profondement, il prononça sa harangue d'un ton et d'un poids fort net et avec beaucoup de dignité. Apres les premiers compliments, il loüa le roy des poursuites qu'il faisoit contre les financiers; mais qu'il craignoit que cette guerre ne tombast jusques sur les innocents par cette declaration que Sa Majesté apportoit; neantmoins qu'il croioit que Sa Majesté estant tres juste et fort esclairée, imiteroit ce pere qui, voyant son fils enveloppé dans les replis d'un serpent qui l'alloit estouffer, sçeut frapper son coup avec tant d'addresse qu'il tua le serpent sans blesser son fils; et sur cette pensée, il parla fort bien et avec beaucoup de vigueur. M. le chancelier ayant dict au greffier de lire les declarations, celle du droict annüel fut leüe la première; [puis] celle de l'abolition pour les financiers moiennant les taxes avec la clause de l'hypoteche; la troisième la reduction des rentes au denier vingt. Je ne parleray poinct du detail de ces declarations, parce que je les auray imprimées.

M. Bignon parla ensuite admirablement, avec grande vertu, faisant connoistre en termes fort doux l'injustice de ces trois declarations; dict que le roy estoit sur son trosne plein de majesté et de terreur, mais qu'il y avoit un autre trosne intérieur et spiritüel, qui estoit le cueur de ses subjects, où il debvoit regner; que c'estoit le trosne où Dieu mesme prenoit plaisir de demeurer, etc. Et enfin, apres avoir parlé tres fortement et tres respectueusement, il finit disant : « Puisque Vostre Majesté veut estre obeie et qu'elle agit avec la plenitude entiere de sa puissance, par son tres expres commandement et par le seul respect que nous debvons à la présence de Sa Majesté, je requiers qu'il soit mis, etc. » Cette harangue satisfit extremement toute la compagnie; mais le roy me parut l'escouter avec peine et n'y pas prendre plaisir.

Apres, le chancelier monta au roy, demanda ensuite l'advis aux deus pairs ecclesiastiques, puis aux pairs laicques et mareschaux de France, et apres descendit aux presidents de la cour, qui dirent l'un apres l'autre que ces trois declarations contenoient des clauses importantes; qu'ils n'en pouvoient pas dire leurs advis presentement. Ensuite M. le chancelier demanda l'advis au premier banc des conseillers d'Estat et maistres des requestes, sans aller à MM. du parlement, soit par paresse ou qu'il jugeast qu'ils lui diroient la mesme chose que les presidents; et apres, estant remonté au roy et redescendu en sa place, il prononça en la forme ordinaire, sinon qu'il dict seulement : « *Ce consentant le procureur général*, et non, *ce requerant.* » Apres, le roy se leva, descendit et dict un mot en passant au premier président. Et apres, M. le chancelier leur parla et dict que le roy luy avoit commandé de leur dire qu'il vouloit que sa volonté fust executée et leur defendit d'en deliberer. Après, chacun se separa.

Malgré la défense du roi, plusieurs conseillers demandèrent l'assemblée des chambres. Les députés des enquêtes s'adressèrent, suivant l'usage, à la grand'chambre, et, quoique le premier président leur opposât la défense formelle du roi, ils persistèrent dans leur demande.

Je sçeu, ajoute d'Ormesson, que le roy est fort aise de cette resolution pour tesmoigner sa colere contre la compagnie.... Du costé du roy,

il voulloit l'assemblée, resolu d'exiler le premier qui parleroit[1].

Le mardi 12 janvier, il y eut assemblée des chambres; le premier président rappela la défense faite par le roi aux membres du parlement de délibérer sur les édits enregistrés dans le lit de justice.

Apres quelque temps, personne n'ouvrant la bouche, M. Le Cogneux, président de la Tournelle, se leva, et chacun le suivit l'un après l'autre, et, ainsi, la compagnie se separa, sans qu'il y fust dict une seulle parolle, la consternation paroissant sur le visage de tous. Il n'y a point d'exemple d'une chose pareille dans le parlement.

Quelques extraits de l'*Ordonnance de Louis XIV pour les matières criminelles*, donnée à Saint-Germain au mois d'août 1670, nous montrent combien les améliorations introduites par Louis XIV dans la législation française laissaient encore de place aux plaintes des philosophes et aux travaux des réformateurs.

EXTRAITS DE L'ORDONNANCE DE 1670.

Titre XIX.

Des jugements et procès-verbaux de question et de torture.

Art. Ier. S'il y a preuve considérable contre l'accusé, d'un crime qui mérite peine de mort et qui soit constant, tous juges pourront ordonner qu'il sera appliqué à la question, au cas que la preuve ne soit pas suffisante.

Art. II. Les juges pourront aussi arrêter que, nonobstant la condamnation à la question, les preuves subsisteront en leur entier pour pouvoir condamner l'accusé à toutes sortes de peines pécuniaires ou afflictives, excepté, toutefois, celle de mort, à laquelle l'accusé qui aura souffert la question sans rien avouer, ne pourra être condamné, si ce n'est qu'il survienne de nouvelles preuves depuis la question.

Art. III. Par le jugement de mort, il pourra être ordonné que le condamné sera préalablement appliqué à la question pour avoir révélations de ses complices.

Art. IV. Si celui qui aura été condamné à mort par jugement prévôtal, et, en dernier ressort, préalablement appliqué à la question, révèle aucuns de ses complices qui soient arrêtés sur-le-champ, la confrontation pourra en être faite, encore que le prévôt n'ait été déclaré compétent pour connaître des complices : sera tenu, néanmoins, de faire juger après sa compétence.

Art. V. Défendons à tous juges, à l'exception de nos cours seulement, d'ordonner que l'accusé sera présenté à la question sans y être appliqué.

Art. VI. Le jugement de condamnation à la question sera dressé et signé sur-le-champ, et le rapporteur, assisté de l'un des autres juges, se transportera, sans divertir, en la chambre de la question, pour le faire prononcer à l'accusé.

Art. VII. Les sentences de condamnation à la question ne pourront être exécutées qu'elles n'aient été confirmées par arrêt de nos cours.

Art. VIII. L'accusé sera interrogé après avoir prêté serment, avant qu'il soit appliqué à la question, et signera son interrogatoire; sinon sera fait mention de son refus.

Art. IX. La question sera donnée en présence des commissaires, qui chargeront leur procès-verbal de l'état de la question, et des réponses, confessions, dénégations et variations à chacun des articles de l'interrogatoire.

Art. X. Il sera loisible aux commissaires de faire modérer et relâcher une partie des rigueurs de la question, si l'accusé confesse; et s'il varie, de le faire mettre dans les mêmes rigueurs : mais s'il a été délié et entièrement ôté de la question, il ne pourra plus y être remis.

Art. XI. Après que l'accusé aura été tiré de la question, il sera sur-le-champ et derechef interrogé sur ses déclarations et sur les faits par lui confessés ou déniés, et l'interrogatoire par lui signé; sinon sera fait mention de son refus.

Art. XII. Quelque nouvelle preuve qu'il survienne, l'accusé ne pourra être appliqué deux fois à la question pour un même fait.

Titre XXII.

De la manière de faire le procès au cadavre ou à la mémoire d'un défunt.

Art. Ier. Le procès ne pourra être fait au cadavre ou à la mémoire d'un défunt, si ce n'est pour crime de lèze-majesté divine ou humaine, dans le cas où il échoit de faire le procès aux défunts, duel, homicide de soi-même, ou rébellion à la justice, avec force ouverte dans la rencontre de laquelle il aura été tué.

Art. II. Le juge nommera d'office un curateur au cadavre du défunt, s'il est encore existant, sinon à sa mémoire; et sera préféré le parent du défunt, s'il s'en trouve quelqu'un pour en faire la fonction.

Art. III. Le curateur saura lire et écrire, fera le serment, et le procès sera instruit contre lui en la forme ordinaire; sera, néanmoins, debout seulement, et non sur la sellette. Lors du dernier interrogatoire, son nom sera compris dans toute la procédure, mais la condamnation sera rendue contre le cadavre, ou la mémoire seulement.

Art. IV. Le curateur pourra interjeter appel de la sentence rendue contre le cadavre ou la

(1) *Journal d'Olivier d'Ormesson*, 2e partie, f° 126 verso. — « Je voulois me servir de cette rencontre pour faire un exemple éclatant ou de l'entier assujettissement de cette compagnie, ou de ma juste sévérité à punir ses attentats. » *Mém. de Louis XIV*, t. II, p. 48. (*Note de M. Chéruel.*)

mémoire du défunt ; il pourra même y être obligé par quelqu'un des parents, lequel, en ce cas, sera tenu d'avancer les frais.

Art. v. Nos cours pourront élire un autre curateur que celui qui aura été nommé par les juges dont est appel.

Les passages suivants de la *Déclaration* de Louis XV, du 4 mars 1724, et les considérants qui la précèdent, nous offrent un exemple de cette absence de proportion entre les peines et les délits, qui était le fléau de l'ancienne législation française.

DÉCLARATION DE 1724.

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux qui ces présentes verront, salut. L'attention et les soins que notre parlement de Paris a apportés, par nos ordres, dans les dernières années de notre minorité, à la poursuite et à la punition d'un grand nombre de gens sans aveu et perdus de crimes, qui s'étaient répandus tant dans notre bonne ville de Paris que dans nos provinces, ont purgé notre royaume de la plus grande partie de ces scélérats ; mais l'expérience ayant fait connaître à nos juges qu'on ne vient aux plus grands crimes que par degrés, et que le peu de sévérité que les lois ont apporté jusqu'à présent à punir les moindres crimes, est la source qui produit les plus grands ; Nous avons résolu d'y pourvoir. A ces causes, de l'avis de notre conseil, certaine science, pleine puissance et autorité royale, nous voulons et nous plaît ce qui suit :

Art. Ier. Ceux et celles qui se trouveront à l'avenir convaincus de vols et de larcins faits dans les églises, ensemble leurs complices et suppôts, ne pourront être punis de moindre peine que : savoir, les hommes de celle des galères à temps ou à perpétuité, et les femmes d'être flétries d'une marque en forme de V, et enfermées à temps ou pour leur vie dans des maisons de force ; le tout sans préjudice de la peine de mort, s'il y échoit, suivant l'exigence des cas.

Art. II. Le vol domestique sera puni de mort.

Art. III. Ceux ou celles qui, n'ayant encore été repris de justice, se trouveront pour la première fois convaincus de vol autre que ceux commis dans les églises ou vol domestique, ne pourront être condamnés à moindre peine que celle du fouet, et d'être flétris d'une marque en forme de V, sans préjudice de plus grande peine, s'il y échoit, suivant l'exigence des cas. . . . . .

Un des articles de l'*Edit sur les duels*, donné à Saint-Germain par Louis XIV, au mois d'août 1679, est un curieux monument de l'inégalité qui divisait alors dans la loi, et jusque sur l'échafaud, aussi bien que dans l'opinion, la nation française.

ÉDIT SUR LES DUELS.

Art. XVI. D'autant qu'il se trouve des gens de naissance ignoble et qui n'ont jamais porté les armes, et qui sont assez insolents pour appeler les gentilshommes, lesquels refusant de leur faire raison, à cause de la différence des conditions, ces mêmes personnes suscitent contre ceux qu'ils ont appelés d'autres gentilshommes, d'où il s'ensuit quelquefois des meurtres d'autant plus détestables, qu'ils proviennent d'une cause abjecte : nous voulons et ordonnons qu'en tels cas d'appels ou de combats, principalement s'ils sont suivis de quelque grande blessure ou de mort, lesdits ignobles ou roturiers qui seront duement atteints et convaincus d'avoir causé et promu semblables désordres, soient sans rémission pendus et étranglés, tous leurs biens, meubles et immeubles, confisqués ; les deux tiers aux hôpitaux des lieux ou des plus prochains, et l'autre tiers employé aux frais de la justice, à la nourriture et entretenement des veuves et enfants des défunts, si aucun y a : permettant en outre aux juges desdits crimes d'ordonner sur les biens confisqués telle récompense qu'ils aviseront raisonnable au dénonciateur et autres qui auront découvert lesdits cas, afin que dans un crime si punissable, chacun soit invité à la dénonciation d'icelui. Et quant aux gentilshommes qui se seront ainsi battus pour des sujets et contre des personnes indignes, nous voulons qu'ils souffrent les mêmes peines que nous avons ordonné contre les seconds, s'ils peuvent être appréhendés ; ainsi il sera procédé contre eux par défaut et contumace suivant la rigueur des ordonnances.

Sous le titre de *Code des seigneurs hauts-justiciers et féodaux*, un avocat au parlement de Paris a publié en 1771, pour les possesseurs de fiefs ou pour leurs intendants, une sorte de manuel qui ne contient, sous forme de demandes et de réponses, que des notions « d'un usage journalier[1]. » Nous détachons quelques passages de ce tableau abrégé et sincère du régime féodal, tel qu'il subsista jusqu'en 1789, en faisant remarquer que l'auteur de ce manuel appuie sur des autorités considérables chacune de ses assertions.

EXTRAITS DU CODE DES SEIGNEURS.

Deux sortes de nobles.

Il y a deux sortes de nobles en France, les nobles de race et les ennoblis.

(1) « Aussi, dit l'auteur dans sa préface, je n'ai rien dit des droits de *Formariage* et de *Forfuyance*, dont quelques coutumes conservent encore la trace, parce que rien n'étant plus *naturel* à l'homme que la *faculté* de se marier suivant son goût et d'aller établir sa résidence là où son inclination, sa fortune et peut-être même sa santé l'appellent, les cours souveraines reçoivent mal aujourd'hui les

Nobles de race.

Les nobles de race sont ceux dont les ancêtres ont toujours vécu noblement, et dont on ne connaît point de sources roturières.

Ennoblis.

Les ennoblis sont ceux qui, étant nés roturiers, ont obtenu du prince des lettres d'ennoblissement, ou ont possédé des charges qui les ont ennoblis.

Quels sont les priviléges de la noblesse?

Les nobles jouissent de l'exemption des tailles qui ne sont pas réelles quand ils n'exploitent pas au delà de quatre charrues ; sont exempts d'aides, subsides, impositions, subventions; sont affranchis de toutes servitudes personnelles, comme de milice, logement des gens de guerre, corvées, banalité de four s'il n'y a coutume ; au contraire, peuvent chasser sur les marais, étangs et rivières du roi à une lieue des plaisirs; en cas de délit sont décapités; ne sont point sujets à la juridiction du prévôt des maréchaux ou juges présidiaux en dernier ressort, en matière criminelle; peuvent demander, en cas d'accusation de crimes, d'être jugés la grand'chambre et la Tournelle assemblées; peuvent faire le commerce en gros sans déroger; ne peuvent être traduits dans les juridictions consulaires; jouissent de plusieurs prérogatives d'honneur, et dans la plupart des coutumes, partagent les successions différemment des roturiers.

(Laroque, *De la Noblesse*, ch. VC; — Ordonnance de 1669, titre *des Chasses*, art. 17; — Déclaration du roi du 5 février 1731; — Ordonnance de 1670, titre I, art. 21; — Edits des mois d'août 1669 et décembre 1701; — Ordonnance de 1673, titre XII, art. 10; — Loyseau, *Des Ordres*, ch. V.)

Les fiefs sont affectés à la noblesse.

Les fiefs sont affectés de toute ancienneté aux nobles, et les roturiers n'en peuvent aujourd'hui posséder qu'en payant le droit de franc-fief.

(Loyseau, *Des Ordres*, ch. V, n. 72.)

La possession d'un fief ennoblit-elle?

La possession d'un fief, même d'un fief de dignité, n'ennoblit point un roturier qui en serait investi, à moins qu'il ne l'ait été par le roi, qui lui aurait donné ce fief de dignité à titre de récompense de service : ainsi un roturier qui, hors ce cas, est propriétaire d'une terre de dignité, ne peut en prendre la qualité qui suppose la noblesse qu'il n'a pas; il ne peut que prendre le titre de seigneur de tel marquisat, comté, etc.

(Baquet, *Des Francs-fiefs*, ch. III, n. 2; — Id., *Du Droit d'ennoblissement*, ch. XX, n. 2; — Loyseau, *Des Seigneuries*, ch. VIII, n. 22.)

Définition de la banalité.

Par banalité, on entend l'obligation où sont les sujets d'un seigneur de faire cuire leurs pains à son four, moudre leurs grains à son moulin et de pressurer leurs raisins à son pressoir, avec interdiction d'aller à d'autres fours, moulins et pressoirs, ni d'en construire aucun dans l'étendue du terroir bannier, et aux meuniers voisins d'y venir chasser.

Quid *lorsqu'on achète hors l'étendue du territoire bannier des grains que l'on rapporte en farine?*

Si le sujet bannier achète du grain et le fait moudre avant que de le transporter sur le territoire bannier, il n'encourt aucune amende, ni confiscation de la farine; c'est comme s'il avait acheté de la farine, ce qui lui est permis, s'il n'y a coutume au contraire.

(Chopin, *Sur Anjou*, art. 14; — Guyot, ch. IX, n. 4.)

Exceptions.

Il ne paraît pas cependant que l'on ait cette faculté dans le Clermontois, où le droit de banalité des moulins appartenant à S. A. S. Monseigneur le prince de Condé, étant domanial et non simplement seigneurial, on ne permet pas à un sujet d'acheter des farines qui auraient été moulues ailleurs qu'au moulin dont il est bannier.

(Arrêt du 18 août 1762, contre les habitants de Brancourt, prévôté de Clermont.)

Lorsque le four est bannal, les particuliers peuvent-ils avoir des fours chez eux?

Si le sujet bannier a un four chez lui, le seigneur a droit de le faire abattre ; et si le sujet dénie qu'il ait un four, le seigneur peut demander la visite.

(Guyot, ch. IX, n. 8.)

Exception.

Les particuliers peuvent cependant avoir chez eux des petits fours pour la pâtisserie; mais ils n'y doivent point cuire de pain.

(Maichin, *Sur la Coutume de Saint-Jean-d'Angély*, art. 3, ch. I, n. 2; — Guyot, ch. IX, n. 9; — Taisant, *Sur la Coutume de Bourgogne*, titre XIII, art. 1.)

Qu'entend-on par boucheries bannales?

Les boucheries bannales sont celles qui sont établies dans quelques seigneuries où il est défendu aux bouchers de vendre les viandes dans leurs maisons, ni ailleurs qu'à la boucherie bannale.

Quels sont les droits qu'elles procurent aux seigneurs hauts-justiciers?

C'est de cet établissement que prennent origine les droits que la plupart des hauts-justiciers ont de lever sur les bouchers les langues et les pieds des bêtes qu'ils tuent, pour être vendus dans la boucherie bannale, à cause de la permission que le seigneur leur a donnée de s'établir et d'exercer leur métier dans sa sei-

contestations qu'on élève à ce sujet. » Il y avait donc encore des poursuites intentées à l'appui de ces droits, et l'auteur nous apprend en note que l'évêché de Verdun y prétendait encore. Il faut cependant remarquer, dans les termes mêmes de l'auteur, l'idée d'un droit naturel s'opposant à la coutume féodale et l'infirmant devant les cours souveraines. Il n'y a pas loin de 1771 à 1789.

gneurie ; mais ce droit de boucherie bannale ne peut avoir lieu sans titre.

(Fremainville, *Des Bannalités*, t. II, sect. VIII, quest. 1.)

Peuvent-ils exiger les langues de veaux ?

Les seigneurs ne peuvent exiger les langues de veaux, parce que sans elles les têtes ne pourraient être vendues si facilement.

(Arrêt du 24 juin 1656, rapporté par Henris, t. II, liv. III, quest. 9.)

Qu'est-ce que le droit de banvin ?

Le droit de banvin consiste dans la liberté que le seigneur a, par un juste titre et possession, de vendre le vin de son cru, c'est-à-dire qu'il recueille pendant un certain temps de l'année, et d'empêcher que nul autre que lui n'en vende pendant ledit temps.

(Dictionnaire de Trévoux, au mot *Banvin*.)

Quand se lève la taille aux quatre cas ?

Les quatre cas où la taille est due sont : 1° les cas de chevalerie ; 2° le voyage d'outre-mer, qui avait lieu pour visiter la terre sainte : il n'a plus lieu ; 3° le cas de rançon, qui n'est guère en usage, les prisonniers de guerre n'étant plus sujets à payer leur rançon ; 4° le mariage de la fille aînée du seigneur.

(Guyot, *Des Fiefs*, t. VI, *De la Taille aux quatre cas*, ch. III.)

Le cas de chevalerie a-t-il encore lieu ?

Le cas de chevalerie est changé de l'ancienne forme, qui n'était que le baudrier ou ceinture de chevalier ; la taille, en ce cas, ne se permet aujourd'hui que pour l'ordre du Saint-Esprit.

(Salvaing, *Des Fiefs*, ch. XLIX ; — Boucheul, *Sur l'art.* 188 *de Poitou* ; — Basnage, *Sur l'art.* 168 *de Normandie* ; — Dupineau, *Sur l'art.* 122 *d'Anjou*.)

Le seigneur est-il obligé de doter sa fille pour pouvoir exiger cette taille ?

Pour que le seigneur, en mariant sa fille, puisse exiger la taille de ses sujets, il doit la doter, et demander le droit avant que de payer la dot, et avant le mariage ; à moins que le seigneur n'ait notifié à ses sujets le traité de mariage, et qu'il n'ait déclaré qu'il lèvera ce droit quand ce mariage sera fait.

(Guyot, ch. III, n. 14.)

Les seigneurs hauts-justiciers ont-ils le droit de poids, de mesures et étalonnage ?

Les seigneurs hauts-justiciers ont le droit de poids, de mesures et d'étalonnage dans l'étendue de leur justice, s'il n'y a coutume au contraire.

(Baquet, *Des Droits de justice*, c. XXVII, n. 19.)

En quoi consiste le droit de poids ?

Le droit de poids consiste à avoir seul le droit de peser pour autrui à grandes balances et poids au-dessus de vingt-cinq livres ; étant néanmoins permis aux bourgeois d'en avoir pour soi en leurs maisons ; et pour ce appartient au seigneur douze deniers pour cent livres des marchandises qu'on pèse à son poids ; lequel droit il peut affermer, et pour le percevoir il doit avoir des bonnes et fortes balances, et des poids de toutes sortes.

(Loyseau, *Des Seigneuries, du Droit de police*, ch. IX, n. 38.)

A qui appartient le droit de donner des mesures ?

Le droit de donner des mesures n'appartient ordinairement qu'au haut-justicier ; quelques coutumes le donnent au moyen-justicier.

(Guyot, *Des Fiefs*, t. VI, *du Stellage*, n. 5.)

Définition des corvées.

Les corvées sont tout ouvrage ou service soit de corps, ou de charrois et bêtes, pendant le jour, qui est dû à un seigneur soit par droit de justice, soit par droit de fief, soit plus communément par convention expresse ou présumée, selon les titres que le seigneur rapporte, soit en conséquence d'un affranchissement, soit en conséquence de concession de communes, soit enfin en conséquence d'une concession d'héritage.

(Guyot, t. I, *Des Corvées*, ch. II, n. 2.)

Leur origine.

Lorsque les seigneurs affranchirent leurs habitants de l'esclavage dans lequel ils les tenaient, ils leur imposèrent toutes sortes de corvées pour prix de la liberté qu'ils leur accordaient.

(Guyot, t. I, *Des Corvées*, ch. I, n. 18.)

Qui a droit de colombier ?

Quelques coutumes en font un droit de justice, d'autres un droit de fief ; d'autres enfin un droit de justice et de fief.

Appartient-il au haut-justicier ?

Le général des coutumes est que le droit de colombier appartient au seigneur haut-justicier.

Les particuliers peuvent-ils avoir des volières en pays coutumiers ?

Tout particulier qui a des terres en domaine jusqu'à concurrence de cinquante arpents de terres labourables dans la même paroisse, ou de la quantité fixée par la coutume, peut avoir une volière de cinq cents boulins, ou un moindre nombre, s'il est ainsi réglé par la coutume.

(Arrêt du 5 août 1738, pour la coutume de Vitry.)

Quid *en pays de droit écrit ?*

En plusieurs pays de droit écrit, les roturiers, quelque quantité de terres qu'ils aient, ne peuvent avoir aucune sorte de colombier sans la permission du haut-justicier ; à Toulouse cela leur est permis, pourvu que le colombier n'ait pas de marque seigneuriale.

(Salvaing, *De l'Usage des fiefs*, ch. XLIII.)

Un curé peut-il avoir des pigeons ?

Quoiqu'un curé lève la dixme sur plus de cinquante arpents, il n'a pas pour cela le droit de colombier ni volière, s'il n'est pas propriétaire de cinquante arpents de terres labourables, ou de la quantité réglée par la coutume.

(Arrêt du 7 septembre 1739, au rapport de M. de Vougny; — Auzanet, *Sur Paris*, art. 70.)

De l'encens.

Le curé doit, à la messe, ès jours que l'on encense, et hors les jours où le saint-sacrement est exposé, auxquels jours les encensements, autres que ceux de l'autel, cessent, de dessus les marches de l'autel, se tourner du côté des bancs ou chapelles des patrons et seigneurs, et les encenser les uns après les autres, leurs femmes et leurs enfants. A vêpres, il doit se transporter au-devant des bancs et dans les chapelles des patrons et seigneurs, et les encenser. La quotité des encensements n'est point réglée par les arrêts ; il faut suivre en cela les usages de la paroisse. Dans quelques-unes c'est trois fois pour le patron et pour le seigneur, pour la femme trois fois, pour les enfants chacun une fois; dans d'autres, une fois pour le seigneur, une fois pour la femme, et une fois pour tous les enfants.

(Guyot, ch. v, sect. 4.)

Nous empruntons à Saint-Simon l'amusant récit d'un singulier abus de pouvoir dont Louis XIV se contenta de rire.

L'AVENUE DE CHARNACÉ.

Il avait une très-longue et parfaitement belle avenue devant sa maison en Anjou, dans laquelle était placée une maison de paysan et son petit jardin, qui s'y était apparemment trouvée lorsqu'elle fut plantée, et jamais Charnacé ni son père n'avaient pu réduire ce paysan à la vendre, quelque avantage qu'ils lui en eussent offert, et c'est une opiniâtreté dont quantité de petits propriétaires se piquent pour faire enrager des gens à la convenance et quelquefois à la nécessité desquels ils sont. Charnacé ne sachant plus qu'y faire, avait laissé cela depuis fort longtemps sans en plus parler. Enfin, fatigué de cette chaumine qui lui bouchait tout l'agrément de son avenue, il imagina un tour de passe-passe. Le paysan qui y demeurait, et à qui elle appartenait, était tailleur de son métier quand il trouvait à l'exercer, et il était tout seul, sans femme ni enfants. Charnacé l'envoie chercher, lui dit qu'il est mandé à la cour pour un emploi de conséquence, qu'il est pressé de s'y rendre, mais qu'il lui faut une livrée. Ils font marché comptant; mais Charnacé stipule qu'il ne veut point se fier à ses délais, et que, moyennant quelque chose de plus, il ne veut point qu'il sorte de chez lui que sa livrée ne soit faite, et qu'il le couchera, le nourrira et le payera avant de le renvoyer. Le tailleur s'y accorde et se met à travailler. Pendant qu'il y est occupé, Charnacé fait prendre avec la dernière exactitude le plan et la dimension de sa maison et de son jardin, des pièces de l'intérieur et jusque de la position des ustensiles et du petit meuble, fait démonter la maison et emporter tout ce qui y était, remonte la maison telle qu'elle était au juste dedans et dehors, à quatre portées de mousquet, à côté de son avenue, replace tous les meubles et ustensiles dans la même position en laquelle on les avait trouvés, et rétablit le petit jardin de même; en même temps fait aplatir et nettoyer l'endroit de l'avenue où elle était, de sorte qu'il n'y parût pas.

Tout cela fut exécuté encore plus tôt que la livrée faite; et cependant le tailleur doucement gardé à vue, de peur de quelque indiscrétion. Enfin la besogne achevée de part et d'autre, Charnacé amuse son homme jusqu'à la nuit bien noire, le paye et le renvoie content. Le voilà qui enfile l'avenue : bientôt il la trouve longue; après il va aux arbres, et n'en trouve plus.

Il s'aperçoit qu'il a passé le bout et revient à tâtons chercher les arbres. Il les suit à l'estime, puis croise et ne trouve point sa maison; il ne comprend point cette aventure. La nuit se passe dans cet exercice; le jour arrive et devient bientôt assez clair pour aviser la maison. Il ne voit rien; il se frotte les yeux, il cherche d'autres objets pour découvrir si c'est la faute de sa vue; enfin il croit que le diable s'en mêle, et qu'il a emporté sa maison. A force d'aller, de venir, et de porter sa vue de tous côtés, il aperçoit, à une assez grande distance de l'avenue, une maison qui ressemble à la sienne comme deux gouttes d'eau. Il ne peut croire que cela soit; mais la curiosité le fait aller où elle est, et où il n'a jamais vu de maison. Plus il approche, plus il reconnaît que c'est la sienne. Pour s'assurer mieux de ce qui lui tourne la tête, il présente sa clef; elle ouvre, il entre, il retrouve tout ce qu'il y avait laissé, et précisément dans la même place : il est prêt à en pâmer, et il demeure convaincu que c'est un tour de sorcier. La journée ne fut pas bien avancée, que la risée du château et du village l'instruisit de la vérité du sortilége et le mit en furie. Il veut plaider; il veut demander justice à l'intendant, et partout on s'en moque. Le roi le sut, qui en rit aussi, et Charnacé eut son avenue libre. S'il n'avait jamais fait pis, il aurait conservé sa réputation et sa liberté.

Les passages suivants de Saint-Simon nous montrent deux applications curieuses du droit féodal, tel qu'il était établi par les jurisconsultes et maintenu par les arrêts des parlements.

DU DROIT DE CHASSE.

La terre d'Oiron relevait de celle de Thouars avec une telle dépendance, que toutes les fois qu'il plaisait au seigneur de Thouars, il mandait à celui d'Oiron qu'il chasserait un tel jour dans son voisinage, et qu'il eût à abattre une certaine quantité de toises des murs de son parc pour ne point trouver d'obstacles au cas que la chasse s'adonnât à y entrer. On comprend que c'est un droit si dur qu'on ne s'avise pas de l'exercer; mais on comprend aussi qu'il se trouve des occasions où on s'en sert dans toute son étendue, et alors que peut devenir le seigneur d'Oiron ?

Ici est appliquée rigoureusement l'ancienne maxime féodale : *Point de terre sans seigneur, point de seigneur sans terre.* Mérinville ayant vendu sa terre, n'est plus baron, et Samuel Bernard l'ayant achetée, ne l'est pas davantage. Aussi, pour remettre les choses à leur place, le fils de Bernard est contraint par un arrêt de revendre la terre au fils de Mérinville.

UN FIEF TOMBÉ EN ROTURE.

Mérinville, dont le père était seul lieutenant général de Provence, et qui fut chevalier de l'ordre en 1661, avait été forcé par la ruine de ses affaires de vendre à Samuel Bernard, le plus fameux et le plus riche banquier de l'Europe, sa terre de Rieux, qui est une baronnie des Etats du Languedoc. Ces Etats ne voulurent pas souffrir que Bernard prît aucune séance dans leur assemblée, comme n'étant pas noble par lui-même, et incapable par conséquent de jouir du droit de la terre qu'il avait acquise. Sur cela, Mérinville prétendit demeurer baron des Etats du Languedoc sans terre, comme étant une dignité personnelle. Mais il fut jugé qu'elle était réelle, attachée à la terre, et Mérinville évincé avec elle de la qualité de baron et de tout droit de séance, et d'en exercer aucune fonction, sans que pour cela l'incapacité personnelle de l'acquéreur fût relevée. Son fils vient enfin de la racheter, malgré les enfants de Bernard, qui ont été condamnés par arrêt de la lui rendre pour le prix consigné.

On voit, par cet arrêt, que le droit de propriété était singulièrement limité par le code féodal, en ce qui concernait les roturiers. Mais la théorie monarchique, exposée par Louis XIV lui-même s'adressant à son fils dans ses *Mémoires*, rétablissait l'égalité en ne reconnaissant ce droit à personne.

Vous devez être persuadé que les rois ont naturellement la disposition pleine et libre de tous les biens qui sont possédés aussi bien par les gens d'église que par les séculiers, pour en user en tout temps comme de sages économes, c'est-à-dire suivant le besoin général de leur Etat.

Voici le portrait du paysan que La Bruyère oppose à celui du gentilhomme de province « occupé toute sa vie de ses parchemins et de ses titres. »

LE PAYSAN.

L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines : ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé.

FIN DES APPENDICES.

ERRATA.

Page 14, colonne 2, ligne 4, au lieu de *Eliath*, lisez *Elath*.
Page 15, colonne 1, ligne 50, au lieu de 536, lisez 572.
Page 16, colonne 2, ligne 21, au lieu de *Circésinus*, lisez *Cirrhésium*.
Page 31, colonne 1, ligne 45, au lieu *des dieux et de ces divinités*, lisez *des dieux Cabires, de ces divinités*.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE. v

LIVRE Ier. L'ORIENT JUSQU'AUX PREMIÈRES RELATIONS DES PERSES AVEC LES GRECS.

De l'Asie en général. — La Chine. — L'Inde. — L'Egypte. — Les Juifs. — Les Phéniciens. — Les Assyriens. — Les Mèdes. — Les Perses. — Civilisation orientale. 1

LIVRE II. LA GRÈCE JUSQU'AUX GUERRES MÉDIQUES.

La Grèce. — Invasions et légendes. — Civilisation grecque à l'époque de la guerre de Troie. — Les Doriens. — Sparte. — Athènes. — Etats secondaires. — Colonies. — Unité morale des peuples grecs. 30

LIVRE III. LA GRÈCE DEPUIS LES GUERRES MÉDIQUES JUSQU'A LA BATAILLE DE MANTINÉE.

Les guerres médiques. — Grandeur d'Athènes. — Aristide. — Cimon. — Périclès. — Guerre du Péloponèse. — Alcibiade. — Revers d'Athènes. — Les Dix-Mille. — Agésilas. — Politique des Perses. — Affaiblissement de Sparte. — Résultat de ces discordes. 45

LIVRE IV. LA GRÈCE DEPUIS LA BATAILLE DE MANTINÉE JUSQU'A LA DÉFAITE DE PYRRHUS EN ITALIE.

Décadence de la Grèce. — Philippe et Démosthène. — Chéronée. — Alexandre. — La Grèce envahit l'Asie. — Les successeurs d'Alexandre. — Corruption de la Grèce et de l'Orient. 62

LIVRE V. LES ROMAINS DEPUIS LA FONDATION DE ROME JUSQU'AUX GRACQUES.

L'Italie. — Rome sous les rois. — République aristocratique. — Luttes intérieures. — Conquête de l'égalité politique. — Conquête de l'Italie. — Génie de Rome. — Carthage. — Les guerres puniques. — Annibal. — Conquête du monde ancien. — Grandeur de Rome. 75

LIVRE VI. LES ROMAINS DEPUIS LES GRACQUES JUSQU'A L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE.

Etat du peuple romain. — Les réformateurs. — Caton. — Les Gracques. — Marius. — Guerre sociale. — Sylla et l'armée. — Pompée. — César. — Octave. — Fin de la République. 95

LIVRE VII. L'EMPIRE ROMAIN DEPUIS AUGUSTE JUSQU'A CONSTANTIN.

L'Empire. — Auguste. — Ses successeurs. — Vespasien. — Trajan. — Les Antonins. — Anarchie militaire. — Invasions. — Dioclétien. — Constantin. 112

LIVRE VIII. LE CHRISTIANISME JUSQU'A SON AVÉNEMENT SOUS CONSTANTIN, ET L'EMPIRE JUSQU'A LA MORT DE THÉODOSE.

Le Christianisme. — Persécutions. — Force de l'Eglise. — Hérésies. — L'arianisme. — Décadence politique et militaire de l'Empire. 123

LIVRE IX. LES BARBARES JUSQU'A L'AVÉNEMENT DES CAPÉTIENS ET L'ÉTABLISSEMENT DE LA FÉODALITÉ.

Les barbares. — La Germanie. — Alaric. — Attila. — Les Francs. — Austrasie et Neustrie. — Théodoric. — Les Lombards. — Les Saxons. — Le Bas-Empire. — Les Perses. — Mahomet. — Le Coran. — Conquêtes musulmanes. — Charlemagne. — Dissolution de son empire. — Hugues Capet. — Terme de l'invasion. — Féodalité. 131

LIVRE X. L'EGLISE ET LES BARBARES JUSQU'AU SCHISME D'ORIENT.

Conquêtes de l'Eglise. — Ordres monastiques. Grégoire le Grand. — Augustin. — Colomban. — Boniface. — Affranchissement de la papauté. 147

LIVRE XI. LA FÉODALITÉ ET SON DÉVELOPPEMENT JUSQU'A LA FIN DES CROISADES.

Le système féodal. — Féodalité allemande. — Féodalité française. — La féodalité normande en Angleterre. — La féodalité normande en Italie. — La chevalerie. — La première croisade. — Les dernières croisades. — Résultat des croisades. 152

LIVRE XII. LA FÉODALITÉ ATTAQUÉE PAR LES PAPES, LES COMMUNES, LES LÉGISTES ET LA ROYAUTÉ.

Les adversaires de la féodalité. — Querelle des investitures. — Grégoire VII. — Affaiblissement de l'Empire et de la papauté. — Les communes. — Les républiques italiennes. — Mouvement communal en Espagne, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en France. — La royauté française. — Philippe-Auguste. — Louis IX. — Philippe le Bel. — Lutte de la France et de l'Angleterre. — Etienne Marcel. — Jeanne d'Arc. — Louis XI. — Henri VII. — Ferdinand le Catholique. — Jean II. — Chute de Constantinople. — Fin du moyen âge. 167

LIVRE XIII. LA RENAISSANCE, LES DÉCOUVERTES INDUSTRIELLES ET MARITIMES, LES GUERRES D'ITALIE.

La poudre à canon. — L'imprimerie. — Vasco de Gama. — Christophe Colomb. — Les guerres d'Italie. — Charles-Quint et François Ier. — La renaissance. 195

LIVRE XIV. LA RÉFORME DEPUIS LUTHER JUSQU'AU TRAITÉ DE WESTPHALIE.

La réforme. — Luther. — La réforme luthérienne en Allemagne, en Suède, en Danemark. — Le calvinisme en Suisse, aux Pays-Bas, en Ecosse, en France. — L'Eglise anglicane. — Réforme intérieure de l'Eglise romaine. — Elisabeth et Philippe II. — Guerres de religion en France, aux Pays-Bas. — La Saint-Barthélemy. — La grande Armada. — La Ligue et Henri IV. — L'édit de Nantes. — Guerre de Trente ans. — Paix de Westphalie. — Révolution d'Angleterre. — Les Stuarts et le parlement. — Strafford et Hampden. — Le long parlement. — Cromwell et l'armée. — Fin des guerres de religion. 204

LIVRE XV. LE SYSTÈME D'ÉQUILIBRE DEPUIS LA PAIX DE WESTPHALIE JUSQU'A LA RÉVOLUTION.

Le système d'équilibre. — Puissance de la France. — Henri IV. — Richelieu. — La Fronde. — Mazarin. — Louis XIV. — Colbert. — Louvois. — Paix d'Aix-la-Chapelle. — Paix de Nimègue. — Révocation de l'édit de Nantes. — Chute des Stuarts. — Paix de Ryswick. — La succession d'Espagne. — Traités de Radstadt et d'Utrecht. — La succession de Pologne. — La succession d'Autriche. — Guerre de Sept ans. — Paix de Paris et d'Hubertsbourg. — Puissance de l'Angleterre. La Russie. — Les Etats-Unis d'Amérique. 230

Pages.

LIVRE XVI. MOUVEMENT DES ESPRITS DEPUIS LA RÉFORME JUSQU'À LA RÉVOLUTION.

Caractère philosophique de la Révolution. — Etat des choses, état des esprits. — Monarchie absolue. — Confusion de l'Eglise et de l'Etat. — Principes de la souveraineté nationale et de la liberté des cultes. — Défenseurs divers de ces principes. — Chute des Jésuites. — Justice et administration. — Impôts. — Droits féodaux. — Industrie. — Les économistes. — Echec de Turgot. — Progrès et tendances de la bourgeoisie française. 256

APPENDICES.

LIVRE Ier. Fragment du Lun-You. — Fragment du Meng-Tseu. — Fragment de la légende de Purna. — Fragment de la légende de Samgha Rakchita. — Fragment de la légende d'Açoka. — De la religion et des mœurs des Egyptiens. — Samuel et Saül. — Transplantation des Pœoniens. — Crésus et Solon. — Psamménite et Cambyse. — Amasis et Polycrate. 271

LIVRE II. Fragment des Sept devant Thèbes. — Chant dorien. — Sparte et ses Hilotes. — Fragments de Platon sur Sparte. — Chant sur Harmodius et Aristogiton. — Fragments de Platon sur Athènes. — Le pauvre à Athènes. — Etude sur le dialogue d'Hiéron de Xénophon. 295

LIVRE III. Marathon. — Percement de l'Athos. — Pont de Sestos à Abydos. — Athènes et l'oracle de Delphes. — Le devin Hégésistrate. — Fragment des Perses. — Un discours de Périclès. — La peste d'Athènes. — Les massacres de Corcyre. — Départ des Athéniens pour la Sicile. — Destruction de l'armée athénienne. — Socrate et Glaucon. — Les Dix mille. 307

LIVRE IV. Jeunesse de Démosthène. — Chéronée. — Fragment du discours sur la couronne. — Mort de Démosthène. — Jeunesse d'Alexandre. — Bataille d'Arbèles. — Meurtre de Clitus. — Conjuration des adolescents. — Mort d'Alexandre. — Néarque. — Démétrius Poliorcète. — Chant des Athéniens en l'honneur de Démétrius. — Démétrius et Alexandre. 330

LIVRE V. Etude sur l'*Economique* de Xénophon et sur le *De re rustica* de Caton. — Formule pour un traité. — Formule pour une déclaration de guerre et serment militaire. — Formule pour l'évocation et formule pour le dévouement aux dieux, ou anathème. — Appius et l'armée. — Camille au peuple. — Le clou du Capitole. — Mort de Philopœmen. — Prise de Carthagène. 348

LIVRE VI. Sénatus-consulte et arrêté des censeurs contre les rhéteurs latins. — Fragments de Caton et de Caïus Gracchus. — Du gouvernement des provinces d'après Cicéron. — La loi agraire. — Mort de Tibérius Gracchus. — Mort de Caïus Gracchus. — Destruction des Teutons et des Cimbres. — Sylla et les Italiens. — César. — Le passage du Rubicon. — Mort de César. — Mort de Caton d'Utique. — Mort de Cicéron. — Mort de Brutus. 360

LIVRE VII. Fragments de Lucrèce. — Horace contre Ménas. — Aux Romains sur la guerre civile. — Après la bataille d'Actium. — Etablissement de l'empire. — Insurrections militaires. — Etude sur Néron et sur son temps. — Pline le Jeune à Trajan. — Vie de Spurinna. — Vie de Pline l'Ancien. — Fragments de Marc Aurèle. 381

LIVRE VIII. Les combats du cirque. — Les esclaves de Largius Macédo. — Les esclaves du préfet de Rome. — Le discours sur la montagne. — Néron et les chrétiens. — Pline et les chrétiens. — Fragment d'Athénagore. — Perpétue et Félicité. — Mort de Julien. 396

LIVRE IX. Fragment de Salvien. — Les Huns. — Attila. — Parole d'Ataulphe. — Le magicien scandinave. — L'épreuve de l'eau bouillante. — Prologue de la loi salique. — Clovis et Ragnacaire. — Meurtre des fils de Clodomir. — Charlemagne. — L'épée de Roland. — Un chapitre du Koran. — Fragments du Borda. 404

LIVRE X. Un sermon de saint Eloi. — Règle de saint Colomban. — Fondation du monastère de Fulde. — Lettre de Grégoire II à Léon l'iconoclaste. — La cellule de saint Dunstan. 412

LIVRE XI. Acte d'hommage du roi Edouard III. — Fragments de Froissart. — Les seigneurs normands en Angleterre. — Meurtre de Thomas Becket. — Discours d'Urbain II à Clermont. — Les premiers croisés. — Les croisés à Jérusalem. — Couronnement du roi Richard. — Fragments de Joinville. 416

LIVRE XII. Lettre de Grégoire VII à Hermann, évêque de Metz. — Le manuel de Grégoire VII. — Henri IV à Canossa. — Arnaud de Brescia. — Les Albigeois. — Fragments du Quadriloge. — Etats généraux de 1484. — Jacques Arteweld. — La jacquerie. — Jeanne d'Arc. — Louis XI. 424

LIVRE XIII. Lettre de Christophe Colomb. — Fragment de Las-Casas. — Fornoue. — Gaston de Foix à Ravenne. — Lettre de François Ier. — La France sous Louis XII. — L'Allemagne. — César Borgia et Remiro d'Orco. — Oliverotto de Fermo. — La parole des princes. — Savants du règne de Henri II. — Fragment de du Bellay. — Gargantua à son fils. — Fragments de Rabelais. 435

LIVRE XIV. Luther et ses adversaires. — Luther à Worms. — Les couvents. — Les douze articles des paysans allemands. — Luther aux deux partis. — Proclamation de Munzer. — Le diable. — Calvin à François Ier. — Calvin à Charles-Quint. — Sentence de Michel Servet. — Le cardinal de Lorraine. — Discours de l'Hospital. — La Saint-Barthélemy. — Montluc. — Mort du duc de Guise. — Procession de la Ligue. — Sermon contre Henri IV. — Acte d'accusation contre Antonio Perez. — Sentence de Perez. — Acte d'accusation contre Charles Ier. — Sentence de Charles Ier. — Charles Ier et sa fille. 449

LIVRE XV. Fragment de La Bruyère. — Fragment de Swift. — Mort de Henri IV. — Le duc de Montmorency. — Les barricades. — Louis XIV. — La Feuillade. — Fragment de Nicole. — Les quatre articles. — Les doutes de M. de Basville. — Bossuet et M. de la Broue. — Lettre de M. Le Gendre. — Les grands. — Fragment de Massillon. — Mort d'Harrison. — John Cook. — Guillaume d'Orange. — Fragments de Molesworth. — Pierre le Grand à Paris. — Mort d'Alexis. — Fragments de Washington. 463

LIVRE XVI. Une scène de Don Juan. — Fragment de Fénelon. — Un lit de justice. — Extraits de l'ordonnance de 1670. — Déclaration de 1724. — Edit sur les duels. — Extraits du code des seigneurs. — L'avenue de Charnacé. — Du droit de chasse. — Un fief tombé en roture. — Le paysan. 48

2194
13

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

38.54.15
vue de l'histoire universelle,
dener Library 006366180
3 2044 087 952 347